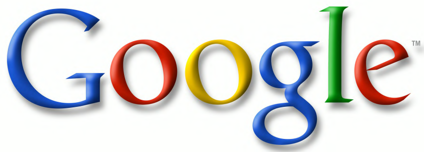




DAY

LA REVUE DE PARIS

LA

REVUE DE PARIS

ONZIÈME ANNÉE

TOME PREMIER

Janvier-Février 1904

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

—

1904

11e Année. N° 1. 1er Janvier 1904.

LA
REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

PRIX DE LA LIVRAISON : 2 fr. 50

PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1904

LIVRES NOUVEAUX

LE MARÉCHAL DE CHATEAU-RENAULT (1637-1716), par **Calmon-Maison.**

M. Calmon-Maison a pu, d'après des papiers de famille, « reconstituer à grands traits, mais toujours année par année, la vie du maréchal de Château-Renault ». Il a complété ce premier fond de renseignements, en dépouillant les archives municipales, celles de la Marine et celles des Affaires étrangères, les bibliothèques publiques et en consultant aussi de nombreux documents locaux. L'intrépide soldat que fut le maréchal de Château-Renault revit tout entier en ce livre, avec sa haute perruque blonde, son armure, son bâton fleurdelisé, ses yeux bleus, tout son large et majestueux visage : il revit aussi dans le récit détaillé de sa carrière et de ses exploits.

L'EAU SOUTERRAINE, par **Paul** et **Victor Margueritte.**

« Ame invisible, Eau souterraine. » Le roman se termine sur ces simples mots. Et, de fait, jamais titre ne fut plus heureux ni plus précis. Il convient très exactement à cette simple et touchante histoire de la petite Aïcha, fille d'un caïd et qui, mariée toute jeune fille à un officier français, devient pendant quelques années une vraie Française, une vraie Parisienne, pour redevenir, après la mort prématurée de son mari, une femme arabe comme autrefois, l'Aïcha de son adolescence, « la petite fille émerveillée, devant les bouquets de palmiers élançant leurs fusées obliques ou verticales, la luisante verdure des grenadiers ou des abricotiers, les frissons de l'herbe tendre ». Les auteurs nous ont conté avec un grand charme cette jolie histoire. Ils y ont ajouté, pour grossir le volume, une saisissante nouvelle, *les Deux Parties.*

LA FORMATION DU RADICALISME PHILOSOPHIQUE, par **Élie Halévy,** tome III, LE RADICALISME PHILOSOPHIQUE.

Ce volume continue et termine l'œuvre entreprise par M. Élie Halévy ; les deux précédents nous avaient exposé les théories d'Helvétius, de Beccaria, d'Adam Smith, dont s'inspire Bentham; dans ce troisième et dernier, M. Élie Halévy, poursuivant l'étude historique du benthamisme, nous offre le tableau du radicalisme philosophique parvenu entre 1815 et 1832 à son dernier point de développement. Jusqu'à la publication de cet ouvrage, on avait surtout considéré le benthamisme comme une simple doctrine morale : M. Élie Halévy l'étudie comme un système intégral fondé sur une psychologie et s'achevant par toute une philosophie du droit et de l'économie politique. Dans une puissante conclusion, M. Élie Halévy détermine même avec précision l'influence de la doctrine sur le développement historique de l'Angleterre au XIXe siècle.

EN ERRANT, PROSES D'UN SOLITAIRE, par **Maurice Rollinat.**

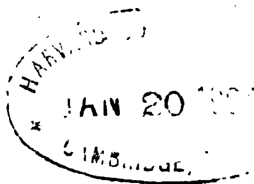
Le célèbre auteur des *Névroses* est mort au moment de publier ces intéressantes *Proses d'un Solitaire,* si originales et si émouvantes. On y retrouve partout, presque à chaque page, comme on trouvait en ses poèmes, presque à chaque vers, cette sensibilité inquiète et toujours frissonnante, ces pleurs, ces angoisses, ces sanglots, ces cris d'horreur qui avaient séduit et troublé le public. On y retrouve aussi ce grand amour de la nature, des brandes désertes, des paysages et des paysans que Maurice Rollinat a si bien exprimé dans son œuvre poétique. Ces proses sont encore d'un poète : les phrases sont vigoureuses et pleines comme des vers. On a même l'impression, çà et là, que quelques-unes sont simplement des notes où Maurice Rollinat consignait des idées pour de futurs poèmes.

HISTOIRE DE LA LANGUE UNIVERSELLE, par **L. Couturat** et **L. Leau.**

Ce n'est pas d'aujourd'hui que les philosophes et les savants ont rêvé d'élaborer et d'instituer une langue universelle. Les tentatives ont été nombreuses depuis celle de Descartes ; et, si toutes ont échoué jusqu'à ce jour, il semble bien que, tôt ou tard, le projet finira par aboutir. Cette importante étude, où l'on trouvera l'histoire minutieuse de toutes ces tentatives, et les causes de leurs échecs successifs, résume une foule de documents souvent fort rares et met à la portée du lecteur toutes les données historiques nécessaires pour se faire une opinion réfléchie sur la question. Les partisans de la langue internationale y trouveront réunis les faits et les arguments dont ils peuvent avoir besoin pour s'éclairer et pour éclairer les autres.

LES MEMBRES DE L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS DEPUIS LA FONDATION DE L'INSTITUT, 1re série (1795-1816), par **Albert Soubies.**

Nous avons signalé, à maintes reprises, les intéressants travaux de M. Albert Soubies, son *Histoire de la Musique,* son *Almanach des Spectacles,* d'autres livres encore. Il entreprend aujourd'hui de « raconter sommairement l'histoire des hommes éminents qui, comme artistes, ont fait partie de l'Institut ». Peintres, sculpteurs, architectes, graveurs, musiciens, — sans oublier les secrétaires perpétuels et les membres libres, — défileront tour à tour en cet important ouvrage, sinon avec tout le détail de leur vie et de leur carrière, du moins avec ce qu'elles peuvent offrir de plus pittoresque, saillant et caractéristique. Ce premier volume nous garantit l'intérêt de ceux qui suivront : il est écrit et documenté avec conscience et probité ; il ne comprend pas moins de deux cent quatre-vingts monographies. C'est un répertoire de noms et de faits singulièrement précieux.



LA ROUTE D'IÉNA

L'ALLIANCE PRUSSIENNE

I

La coalition de 1805 entre l'Angleterre, la Russie et l'Autriche avait pour objet d'anéantir la suprématie française en Europe et de refouler la France dans ses anciennes limites. L'Angleterre détruisit la marine française à Trafalgar. Alexandre se flattait de détruire la grande armée en Moravie. Les Prussiens se préparaient à couper la retraite à Napoléon et à lui porter les derniers coups. Le traité secret du 3 novembre 1805, conclu à Potsdam sous forme de *déclaration*, réglait l'entrée de la Prusse dans la coalition. Une médiation, très insidieuse, en devait fournir le prétexte. Le ministre prussien des Affaires étrangères, Haugwitz, en fut chargé. Napoléon le reçut à son quartier général de Brünn et l'envoya attendre, à Vienne, l'événement de la bataille qui mettrait la France à la discrétion de la Prusse ou livrerait la Prusse à ses coups.

Le 3 décembre, les Russes, séparés des Autrichiens, battaient en retraite. Les Autrichiens n'avaient engagé à Austerlitz qu'une partie de leurs forces ; le reste demeurait sur pied, menaçant. Les Prussiens restaient intacts. Pour rompre la coalition entamée, Napoléon dut reprendre les choses au point où il les avait laissées, au mois de juillet, quand il essayait

de la prévenir : bâcler la paix avec l'Autriche, acheter les Prussiens. Sans se trouver maître de l'Autriche, il l'estimait assez abattue pour n'avoir plus, comme en 1797 et en 1801, à lui accorder des compensations : il serait seul à prendre, elle serait seule à payer. Quant à la Prusse, toute illusion avait disparu. Napoléon n'oublia jamais le péril qu'elle lui avait fait courir.

L'armistice avec l'Autriche fut signé le 6 décembre.

François II déclarait « qu'aucune armée étrangère ne pourrait entrer sur le territoire de la maison d'Autriche ». Les Russes le quittaient; les Prussiens n'y viendraient pas. Du coup, Napoléon rompait leur médiation. Il comptait les détourner de son chemin et les réduire à composition avant qu'ils eussent le temps de se concerter avec les Russes. Il arrête ses desseins sur eux : les exclure de la grande politique, leur enlever toute considération, les forcer à trahir leurs engagements, les assujettir, les stipendier s'ils tendent la main, enfin, les avilir devant l'Europe, et les tenir à sa discrétion. Haugwitz attend dans le vestibule, arbitre de la paix hier, désormais intermédiaire officieux ; Napoléon le tiendra en suspens le temps de traiter avec l'Autriche et de renverser les rôles; au lieu de recevoir de ce Prussien des ultimatums, il en exigera, et de très haut, des explications; puis, l'intervention ainsi déconcertée, il le congédiera, trop heureux de se trouver encore en vie, roulant vers Berlin, un traité de pourboire dans son portefeuille. Haugwitz apprend coup sur coup à Vienne la défaite des alliés, l'entrevue des empereurs, l'armistice dicté, la négociation de la paix séparée avec l'Autriche, la retraite des Russes. « J'ai vu à sa contenance, écrit Talleyrand, que le sentiment dominant de sa cour est la peur. »

La neutralité prussienne, pivot de toutes les combinaisons du Comité de Salut public, du Directoire, du Consulat, ne sera plus qu'un simulacre, quand elle ne cachera pas un piège. La France ne s'y peut fier désormais. On ne peut plus négocier avec eux que comme on manœuvre à la guerre, se gardant, les tenant en respect, les enveloppant et toujours prêt à les écraser. Napoléon, aux mouvements de leurs armées, devine le secret de leur diplomatie. Il lit à cette lumière, les

rapports clairvoyants et véridiques de Laforest[1], l'ascendant pris par la faction belliqueuse, la reine entraînée par cette faction, Hardenberg acquis, Alexandre travaillant par ses émissaires, par ses lettres, l'esprit vacillant de Frédéric-Guillaume. Avec la connaissance plus précise du péril couru, s'élève en Napoléon le désir de la vengeance, « tout vivant, tout envenimé », et qui ne devait plus s'évanouir. Le contre-coup va en retentir à Berlin. Avant de savoir comment Napoléon avait reçu Haugwitz, on y lira, dans le XXXIVe Bulletin, l'excommunication de Hardenberg, ce ministre « qui, né en Hanovre, n'a pas été inaccessible à la pluie d'or », puis cette menace et cette insinuation plus inquiétantes encore : « Au reste, cent cinquante mille ennemis de plus n'auraient fait autre chose que rendre la guerre plus longue... La Prusse peut-elle avoir un ami plus solide et plus désintéressé que la France ? » — « Que veut-elle ? Je n'en sais rien. Il paraît qu'elle envoie une armée en Silésie[2]. » Napoléon tient à en juger par lui-même. Le 14 décembre, à Schœnbrunn, dans le cabinet de Marie-Thérèse, il reçoit l'envoyé prussien.

Haugwitz aborda Napoléon, très troublé[3]. Il avait eu le temps de cuver la défaite, plus battu par le choc en retour d'Austerlitz que les Autrichiens n'éprouvaient le sentiment de l'être par la bataille même ; persuadé qu'un mot inconsidéré de sa part amènerait la guerre ; que cette guerre serait désastreuse ; que Napoléon précipiterait sa paix à Brünn afin de se jeter sur la Prusse ; qu'il marquait déjà ses étapes sur la route de Silésie. Enfin, que savait-il, qu'avait-il pu discerner des engagements de Potsdam ? Napoléon, vainqueur et en armes, ne se laisserait point prendre aux formes, fallacieuses et puériles, des « déclarations ». La duplicité apparaîtrait toute crue, et rien ne contribuait davantage à décontenancer Haugwitz. Napoléon soupçonnait seulement, il ne savait pas, et son jeu tendit à démasquer Haugwitz. Il avait devant lui une carte d'Autriche étalée ; du ton d'un homme sûr de son fait et qui se contient à peine : « Monsieur le comte, je vous ai accueilli à Brünn

1. Ministre de France à Berlin.

2. Napoléon à Talleyrand, 13 décembre 1805.

3. Ranke, t. V : rapport de Haugwitz ; t. I : commentaire de Hardenberg.

avec les égards dus au ministre d'un grand souverain qui, toutefois, m'avait fait croire que je pouvais compter sur son amitié... Mais aujourd'hui, je connais le traité que vous avez conclu avec les ennemis de la France, je sais que vous êtes convenu avec eux que, si je me refuse aux propositions que vous êtes chargé de me dicter, vos 180 000 hommes et au delà, s'il le fallait, allaient me tomber sur le corps... Et c'est vous, comte Haugwitz, qui avez signé ce traité! » Haugwitz avait réussi à se tenir en apparence « impassible »; il laissa passer l'orage. Napoléon raconta son entretien avec Dolgorouki le 1er décembre. Loin de terrifier Haugwitz, il le rassura. Haugwitz s'aperçut que Napoléon ignorait le secret de Potsdam. Aucun *traité*, en forme et en nom, n'avait été signé le 3 novembre 1805; on avait signé deux actes: une *convention*, ostensible, par laquelle la Prusse s'engageait à présenter, en qualité de médiatrice, à Napoléon, des bases de négociation, constituant un *minimum* de conditions de paix, et une *déclaration* par laquelle elle promettait, si Napoléon refusait de négocier sur ces bases, de faire cause commune avec l'Angleterre, la Russie et l'Autriche, afin d'imposer à la France les conditions du 11 avril 1805, qui constituaient les véritables conditions de paix des alliés. C'étaient celles que, dans sa forfanterie, Dolgorouki avait découvertes à Napoléon; mais ces conditions n'étaient pas encore celles de la Prusse, puisque la Prusse ne les avait pas encore posées à Napoléon, et que Napoléon ne les avait pu repousser; le *casus fœderis* de la *déclaration* de Potsdam n'existait pas, l'adhésion de la Prusse à la coalition demeurait latente, conditionnelle, et Haugwitz pouvait impunément la nier. Il se croyait dans une impasse: il vit se rouvrir l'astucieuse échappatoire si prudemment disposée à Berlin pour abuser Napoléon.

Haugwitz retrouve, avec la possibilité de l'équivoque, la confiance en son habileté. Et, jouant adroitement sur les mots, comme Napoléon lui répétait encore: « Mais vous, vous l'avez signé;... et vous aussi, vous avez signé ce traité! » il répond: — « Et s'il était encore à signer aujourd'hui, Sire, je le signerais, sûr que jamais la Prusse n'a pu donner un témoignage plus éclatant de son amour de la paix et de son amitié pour la France, que par cette même convention de Potsdam. »

Napoléon l'interrogeait sur le traité secret, c'est-à-dire sur la déclaration qui impliquait les conditions russes, celles de Dolgorouki, le retour aux anciennes limites; Haugwitz, se dérobant par la tangente, réplique avec la *convention* qui ne contenait que les *bases* minimum de négociation, les limites de Lunéville. Il poursuit : « Puisque Votre Majesté impériale connaît les propositions de la Russie et celles que j'étais chargé de lui présenter, il suffit d'un simple rapprochement des unes et des autres pour prouver jusqu'à l'évidence à quel point, dans la querelle qui s'élève et pour laquelle vous combattez avec tant de gloire, la Prusse s'est faite l'avocat de la France. » Napoléon reprend : « Le roi, par son accession à la coalition, m'a déclaré la guerre. C'est une chance, il faut la courir... » Il marcha de long en large, puis revenant : « Comte Haugwitz, mon cœur me dit que la Prusse, en se joignant à mes ennemis, m'a jeté le gant, il faut bien que je le relève; la conduite qu'on a tenue envers mes ambassadeurs m'a avili aux yeux de ma nation; j'ai le cœur ulcéré, mais ma tête y répond et me demande à quoi conduirait cette guerre avec la Prusse, pourquoi deux nations faites pour s'aimer et s'estimer réciproquement, iraient se combattre et travailleraient ainsi dans leurs propres entrailles. » Il rappela que le roi de Prusse avait été le premier à reconnaître sa dynastie; puis, estimant qu'il avait suffisamment secoué Haugwitz, il le congédia sur ces mots : « Au moment où nous parlons, M. de Talleyrand a peut-être déjà signé la paix avec l'Autriche, et j'ignore quelles seront nos relations futures... Au plaisir de vous revoir! »

L'entretien l'avait relativement rassuré sur les intentions de la Prusse. Un courrier de Talleyrand lui apporta le récit de la première conférence avec les Autrichiens, le 13 décembre. Ils abandonnent Venise et la Terre ferme; ils cèdent le Tyrol; mais ils réclament des compensations, entre autres l'électorat de Hanovre pour un archiduc. Napoléon aperçoit dans cette demande un moyen de brouiller l'Autriche avec l'Angleterre, la Russie, la Prusse.

Ses rancunes ne tenaient point contre un intérêt évident. Il négociait comme il combattait, pour les résultats : encore une fois, il allait tenter de l'alliance prussienne; et, cette fois, il

croyait la tenir. Il fit aussitôt rappeler Haugwitz par Duroc. A la fin du jour, l'envoyé prussien rentrait à Schœnbrunn. L'accueil fut bien différent de celui de la matinée. « La paix n'est pas signée, dit Napoléon ; c'est un tort, c'est peut-être le génie de la France et de la Prusse qui a arrêté la plume de messieurs les négociateurs... Ils sont cauteleux, ces Autrichiens ; et, cette fois-ci, ils pourraient s'en repentir... Ce matin encore j'ai cru que la guerre avec la Prusse était inévitable, et maintenant, si vous le voulez, si vous pouvez signer avec moi le traité que je vous proposerai, vous aurez ce qui, au bout du compte, doit vous intéresser prodigieusement, et moi, j'aurai un gage de l'amitié du roi, l'union entre la France et la Prusse sera établie à jamais... » Alors, pour convaincre Haugwitz, il lui montra la lettre de Talleyrand. Elle était autographe ; Haugwitz connaissait l'écriture, il ne douta point de l'authenticité du document. Il lut que l'Autriche demandait le Hanovre pour un archiduc. Les chances se renversaient. Par extraordinaire, ce diplomate fuyant sut s'arrêter. Il accepta le propos.

Napoléon s'explique, séduisant par ses offres, plus encore par sa singulière ouverture d'esprit, la façon de disposer de l'avenir et de composer l'histoire. « Point d'alternative, dit-il. Je veux la paix du continent ; je la veux pour en finir avec l'Angleterre. J'ai le choix entre l'alliance de l'Autriche, de la Prusse ou de la Russie... Vous pensez bien qu'il ne m'en coûterait pas d'avoir celle de l'Autriche. Mais il me répugne de m'allier à une puissance que je viens d'abattre... Du reste, cette alliance n'est pas du goût de ma nation, et, quant à celui-là, je le consulte plus qu'on ne pense. La Russie, je l'aurai, non pas aujourd'hui, mais dans un an, dans deux, dans trois ans d'ici. Le temps passe l'éponge sur tous les souvenirs, et ce serait peut-être, de toutes les alliances, celle qui me conviendrait le plus... » Il continua : « Le moment n'est-il pas venu pour la Prusse de compléter l'œuvre de Frédéric? Il vous manque un morceau de Silésie. » Haugwitz, dès qu'il put placer un mot, lança son idée favorite : une triple alliance entre la France, la Prusse et la Russie. « Eh bien, dit Napoléon, je ne demande pas mieux... C'est au roi de rendre ce service au monde... Mais il exige une longue et pénible négociation.

Maintenant, le temps presse; nos armées se trouveront bientôt en présence l'une de l'autre. » Il veut obtenir de la Prusse une garantie complète : « Croyez-vous que, sans cette garantie, je puisse me déterminer à reconduire mes troupes aux bords de l'Océan?... Dans l'hypothèse même que la guerre entre la France et la Prusse ne vienne pas à éclater sur-le-champ, qu'en arrivera-t-il? Je reprendrai ma conquête; je me replacerai dans le pays de Hanovre. Mes armées resteront dans l'Empire et en Hollande, et le roi se trouvera dans le cas de prendre également une attitude menaçante contre moi, ne fût-ce que pour couvrir ses propres États. » Un traité, signé à propos, le pouvait éviter; Napoléon l'offrait, Haugwitz l'accepta. Duroc, qui assistait à l'entretien, prit la plume. Les articles furent minutés séance tenante :

Alliance offensive et défensive. Le roi de Prusse prendra possession, en toute souveraineté, des États du roi d'Angleterre en Allemagne — le Hanovre. Il cède au roi de Bavière Anspach, à Napoléon la principauté de Neufchâtel, et il met Clèves à la disposition d'un prince que désignera Napoléon. Le roi de Prusse garantit le royaume de Bavière, les États de Wurtemberg et de Bade avec leurs accroissements spécifiés dans le traité, « les États de la France avec tous les agrandissements qu'elle pourrait obtenir en Italie » ; l'indépendance et l'intégrité de l'empire ottoman. Les ratifications seront échangées dans un délai de trois semaines.

Ces conditions convenues, en principe, Napoléon écrivit à Talleyrand : « Je vois que la paix ne sera pas encore signée la semaine prochaine; je n'en suis point fâché; la question se complique, comme vous allez l'apprendre, par ma conférence d'aujourd'hui avec M. de Haugwitz... Sûr de la Prusse, l'Autriche en passera par où je voudrai. Je ferai également prononcer la Prusse contre l'Angleterre. » Une fois tranquille sur le compte de la Prusse, il se sent maître des affaires à Naples : « Je ne veux point que l'Empereur s'en mêle, et je veux enfin châtier cette coquine... »

Le traité fut signé à Schœnbrunn, le 15 décembre, Haugwitz partit pour le porter à Berlin, convaincu qu'il avait sauvé la monarchie. Napoléon ne doutait pas de la ratification du roi de Prusse. Mais à la réflexion, il jugea utile de le

serrer davantage, et il fit écrire à Laforest par Talleyrand, le 20 décembre : « L'article du traité qui concerne l'Italie comprend l'Italie entière », c'est-à-dire non seulement le royaume, accru de Venise, mais Naples, dont le traité ne disait rien et dont la Prusse ne se devait point mêler; puis le renvoi de Hardenberg : « M. de Hardenberg a insulté la France... Ni vous ni personne ne devez avoir communication avec ce ministre. » Laforest insinuera, en outre, le rappel de Lucchesini[1]. Ce commentaire étendait singulièrement le traité. « Chez Napoléon, disait Talleyrand, l'appétit vient en mangeant. »

II

La paix avec l'Autriche fut signée à Presbourg le 26 décembre; les ratifications en furent échangées le 1er janvier 1806. Celles de la Prusse ne s'annonçaient point; or, ce traité formait une pièce essentielle dans les combinaisons de Napoléon; sans la Prusse, il ne pouvait tourner la paix de Presbourg contre l'Angleterre.

A Berlin, on s'armait, on s'agitait sans s'arrêter à rien. La reine, le prince Louis-Ferdinand, Hardenberg, Stein, poussaient à l'exécution rapide, totale du traité du 3 novembre contre Napoléon. Lord Harrowby pressait la signature de l'alliance avec l'Angleterre, promettant des subsides, des compensations, la Hollande, la Belgique. « La marche des troupes, rapporte Metternich[2], n'était plus problématique, les avant-postes s'avançaient partout en Franconie. On entrait enfin en Bohême! » Le 10, le roi écrit à Alexandre : « Rien ne suspend le mouvement de mes troupes vers la Bohême », et il envoie le major Phull pour concerter les opérations. Laforest se voit en quarantaine. On n'ose plus l'aborder. Il est réduit aux intermédiaires, Lombard et le juif éternel, Ephraïm. Le 11, on apprend la catastrophe, la retraite des Russes, l'armistice, la paix imminente avec l'Autriche, la

1. Ministre de Prusse à Paris.
2. Ministre d'Autriche à Berlin.

médiation bouleversée, la Prusse réduite aux explications. Toutes les têtes chavirent. Hardenberg paraît foudroyé. « Tout le monde, écrit Metternich, regarde M. de Haugwitz comme perdu. » Le 17, arrive une lettre d'Alexandre, portée par Dolgorouki : « La manière dont on s'est conduit avec nous : il faut l'avoir vu pour en avoir une idée! Dans tous les cas, à tout jamais, je suis prêt à soutenir Votre Majesté de toutes mes forces et ma personne même est à ses ordres. » « La lettre de Votre Majesté caractérise complètement votre belle âme », répond Frédéric-Guillaume[1]. Mais il voit l'armée prussienne, au lieu de tourner et envelopper Napoléon, dans le péril d'être coupée par lui. Il semble sortir d'un rêve. Il ne retrouve son équilibre que dans la neutralité. « A moins d'y être invité par la France même, écrit Laforest, il ne veut plus s'immiscer entre elle et l'Autriche; mais il désire traiter de ses intérêts particuliers et obtenir quelques avantages en retour des garanties qu'il se montre disposé à donner » ; « particulièrement sur l'occupation du Hanovre et la tranquillité du Nord », ajoutait le roi lui-même dans une lettre qu'il envoya à Napoléon par ce même major Phull qui, la veille, concertait les moyens de surprendre et de détruire l'armée française.

Le traité du 15 décembre dépassait les désirs de Frédéric-Guillaume : point de guerre, la tranquillité du Nord assurée, et le Hanovre! Haugwitz le lui présente, le 26, le commente, y montre le salut, avec « une acquisition brillante ». Mais le roi lit dans le traité un mot qu'il ne se peut décider à prononcer, que, depuis 1795, la Prusse écarte de tous ses arrangements, même les plus avantageux avec la France : l'alliance, cette alliance que son père a refusée au Comité de Salut public, qu'il a lui-même refusée au Directoire, au premier Consul et qu'il a, le 3 novembre, promise à Alexandre. Alexandre offre son armée, sa personne; Frédéric-Guillaume tendrait la main à Napoléon, accepterait le salaire de sa félonie! Et cela, en présence d'un Metternich qui représente l'Empire en détresse, d'Harrowby qui représente l'Angleterre prête à signer et que l'on dépouillerait cyniquement, en présence d'Alopeus[2], de

1. Alexandre à Frédéric-Guillaume, 6 décembre. — Frédéric-Guillaume à Alexandre, 17 décembre 1805. (Bailleu.)

2. Ministre de Russie à Berlin.

Dolgorouki, de Strogonof, du grand-duc Constantin enfin, confié par Alexandre à son ami, à l'armée, à la noblesse, à la reine de Prusse! « Cette pauvre reine est néanmoins bien sincèrement notre amie, écrit Strogonof[1]. Elle et toutes les jolies femmes nous veulent un bien infini, et s'il ne dépendait que d'elles tout irait bien. La reine même en est bien à plaindre... Faites-vous dire par Oubril toutes les scènes qu'elle a eues avec lui, toutes les larmes que nous lui coûtons!... Qu'elle est jolie, cette reine! » Frédéric-Guillaume se sent pris de honte : une reculade en armes, une défection sans l'excuse de la défaite, une violation de la parole royale, une trahison de l'amitié : la Prusse de Frédéric le Grand tomberait au-dessous de la Bavière de Napoléon! Il s'emporte contre Haugwitz; il déclare à Dolgorouki que jamais il ne séparera son sort de celui d'Alexandre.

Dès que l'on soupçonna le traité, ce fut une clameur autour du roi : Bonaparte ne le ménage que pour le désarmer et pour le perdre! « Le Corse veut dominer le continent et traiter tous les souverains comme ses vassaux », disaient les Russes. L'indignation générale rend du ton à Hardenberg. Il se sent relevé de tout l'abaissement de Haugwitz. Puisque Napoléon le proscrit et que tout est perdu de ce côté, il se jette de l'autre, tête baissée. Napoléon est surfait; la Prusse fera céder le Corse. Il suffit de parler haut, comme il convient quand on est à la tête de 180 000 soldats dressés à l'école de Frédéric, et que l'on dispose, pour réserves, de toutes les armées de la Russie! D'ailleurs, il existe, à Paris, un parti de la paix, un parti prussien sur lequel on peut compter[2]. Mais ce diplomate était de ceux qui ont l'indignation verbale et la réflexion intéressée. Il réfléchit : « Peut-on désormais arrêter le torrent? se dit-il. Il est trop tard. Ce n'est qu'en le détournant à nous et en gagnant considérablement du terrain abandonné, qu'on pourra s'agrandir... La Prusse doit s'agrandir pour ne pas rétrograder. L'Angleterre, par le monopole de son commerce... est l'ennemie la plus dange-

1. A Czartoryski, 21 décembre 1805. — Grand-duc Nicolas de Russie, *Strogonof*.

2. Rapports de Dolgorouki, 18, 24, 27 décembre 1805, 29 janvier 1806. — Ranke, Récit de Hardenberg, t. II, t. V, pièces : Notes de Hardenberg sur le rapport de Haugwitz, Mémoires remis au roi.

reuse du continent, de son industrie, de son bien-être. Il faut donc faciliter plutôt à la France le moyen de l'écraser, que de la garantir... Mais comment même justifier un système pareil par la raison d'État et devant la conscience royale, à moins que les avantages résultant d'abord de l'alliance ne soient en effet tels que la Prusse gagne assez en force et en opinion pour être et rester véritablement indépendante et pour pouvoir s'opposer efficacement aux deux colosses qui la pressent?... Il faudrait au moins s'assurer de très grands avantages. » Il les suppute : en échange de Clèves, de Neufchâtel, d'Anspach, 375 000 âmes, 1 556 977 écus de revenu et, pour consoler le roi de la peine qu'il éprouve à « sacrifier d'anciennes provinces », il réclamera le Hanovre, Osnabrück, des terres en Franconie, Hambourg, Brême, Lubeck, 858 000 âmes, 3 967 000 écus. Et ce ne sera qu'un commencement, le moyen de se procurer des avantages plus étendus. « La Prusse ne peut encore s'arrêter dans ses agrandissements sans tomber en décadence... Si la Prusse poursuit la marche des quatre derniers siècles, ce n'est pas à l'ouest vraisemblablement où elle pourra s'étendre; c'est au midi, et peut-être sur les bords de la Vistule. Qui sait quel sort la force des circonstances prépare à la Hesse, à la Saxe, à la Bohême? » Enfin l'Allemagne : « L'ancien édifice de la constitution germanique n'offre plus que quelques ruines... » Une réforme s'impose. « C'est à la Prusse à se charger de cette besogne; elle ne souffrira pas qu'elle se fasse sans sa concurrence. » Qu'en échange de ses bons offices et de sa tolérance, Napoléon la laisse « s'agrandir, augmenter sans cesse sa puissance dans le nord, dominer sur celui-ci, comme la France domine sur l'occident et les parties méridionales de l'Europe... Que tout le nord de l'Allemagne, depuis la mer jusqu'au Mein, soit soumis à la souveraineté de la Prusse ou à son influence décisive. » On diviserait l'Allemagne en trois confédérations : l'Autriche, le midi de l'Allemagne avec le roi de Bavière pour chef, le nord avec le roi de Prusse : les terres de la noblesse immédiate seraient placées sous la souveraineté des princes dans le territoire desquels elles sont enclavées. Au-dessus des trois confédérations il y aurait une diète d'empire et un empereur, élu, pour régler les intérêts communs, la défense,

pourvoir à la sûreté, à la garantie de l'Empire. Voilà ce que Hardenberg se flattait d'obtenir de Napoléon, vainqueur à Austerlitz, pour le service que la Prusse lui rendrait en ne s'exposant point à ses coups. Il concluait : ne pas ratifier le traité de Vienne, en rédiger un autre qui serait la contre-partie des conventions de Potsdam ; des articles patents qui stipuleraient la neutralité avec son prix, le Hanovre, et que l'on pourrait communiquer à la Russie; des articles secrets qui stipuleraient l'alliance et son énorme salaire.

Frédéric-Guillaume n'était pas mûr pour ces vastes desseins. Il consulta ses habituels conseillers d'incertitude, Schulenburg, Brunswick. Ils ne conseillèrent que la perplexité, ne proposèrent que l'équivoque. A la suite d'un conseil où il réunit tous les irrésolus de son ministère et de son cabinet, il s'arrêta sur une combinaison mixte qui tenait à la fois de la ratification simple conseillée par Haugwitz et du remaniement total conseillé par Hardenberg. Il ne voulait s'engager ni contre la Russie, ni contre l'Angleterre, ni contre Naples, ce qui excluait l'alliance offensive; toutefois il jugeait imprudent de refuser, en forme, la ratification du traité de Vienne : il signa donc des ratifications, mais il les accompagna d'amendements qui modifiaient totalement la teneur et la portée de l'acte.

L'alliance est purement défensive; la garantie des agrandissements de la France en Italie ne porte que sur les agrandissements connus par la Prusse, c'est-à-dire la Vénétie; rien sur Naples; et cette garantie ne produira ses effets qu'après la sanction, par l'Angleterre, de l'acquisition du Hanovre par la Prusse : jusqu'à la paix générale, le roi de Prusse se contentera d'occuper cet électorat.

« Le traité du 15 décembre, dit Haugwitz à Laforest, est un acte de premier jet, tracé à grands coups de plume sous les yeux de l'empereur, ou plutôt dicté par lui : on s'y est moins occupé des mots que des choses, et il faut le considérer comme le sommaire d'un traité plus étendu, à faire plus à loisir et à discuter sur un pied égal entre les deux parties. »

Pour sauver sa dignité, colorer le retrait de sa médiation, amalgamer ses traités avec la Russie avec ceux qu'il signerait avec la France, Frédéric-Guillaume imagina de réunir ses deux alliés entre eux et avec lui par une triple garantie de leurs pos-

sessions respectives. « Votre Majesté, écrivit-il à Napoléon, le 4 janvier, connaît ma double relation avec la Russie et avec l'empereur, l'alliance de 1800 et l'amitié d'Alexandre. Je vous l'avoue, ma satisfaction ne sera complète que quand j'aurai réussi à rétablir entre vous deux le rapport qui convient à vos deux empires. »

Mais il n'existait point, pour ce malheureux roi, de lettre sans contre-lettre, et sa politique s'en allait comme ses courriers, à l'est et à l'ouest, se tournant le dos. Le 7 janvier 1806, il écrivit à Alexandre une lettre qu'il confia au duc de Brunswick : « Les malheurs publics ne me laissent plus maître de mon choix » ; le duc de Brunswick « mettra sous les yeux de Votre Majesté ce qu'il m'importe qu'elle ne connaisse pas à moitié » : c'est « la durée inviolable des liaisons qui les unissent »; c'est la résolution « de poursuivre avec lui le concert le plus intime »; « ses relations avec la France ne l'empêcheront point d'entretenir avec l'empereur Alexandre ses relations de confiance sur tout ce qui concerne les affaires générales de l'Europe ». Par cet enchevêtrement d'assurances, réassurances et contre-assurances, le roi de Prusse croyait se réserver toutes les échappatoires, et jusqu'au moyen de demeurer loyal en trompant tout le monde. Mais sous la duplicité inutile et compliquée des formes, la pensée de derrière la tête perçait, et Haugwitz ne disait que la vérité quand il faisait, quelques mois plus tard, cette confession à Gentz : « S'il a jamais existé une puissance que nous ayons eu l'intention de tromper, c'est la France. La nécessité nous en avait fait la loi. Nous avons voulu constamment le bien de tous les autres. Depuis longtemps nous étions convaincus que la paix et Napoléon étaient deux objets contradictoires. Un simulacre de paix, voilà tout ce que nous pouvions maintenir. » C'est dans cet état d'esprit que Haugwitz partit pour Paris, le 14 janvier, avec le nouveau traité. Laforest avait déjà expédié à Napoléon les amendements.

III

Arrivé à Paris le 24 janvier, Napoléon y apprit le 25 l'état désespéré de Pitt. Il se crut décidément le maître. Il se

figura que l'opinion en Angleterre allait changer. Attribuant la guerre acharnée à la seule obstination de Pitt, s'abusant sur les rapports qui lui montraient, en Angleterre, un parti de la paix et un parti des réformes tout disposés à s'entendre avec la France, à capituler dans ses mains, à l'acclamer même s'il entrait dans Londres, il jugea la paix facile désormais et imminente même. L'Angleterre la demanderait comme en 1801, mais avec plus de découragement et de détresse. Il prêtait ainsi aux opposants et successeurs probables de Pitt. Fox et ses amis, les dispositions que les Anglais prêtaient, dans le même temps, aux *amis de l'Angleterre* en France, à Talleyrand, à Fouché, à leurs affidés. Il attendait de Fox et de ses amis ce que les alliés, les Anglais en particulier, obtinrent, en effet, de Talleyrand, de Fouché et de leurs amis, en 1814 et en 1815. Dès lors, il subordonne le reste à cette combinaison.

« Je ne désire pas, écrit-il à Talleyrand le 30, que la Prusse reçoive un accroissement considérable de territoire. Cet accroissement la rendrait plus redoutable à la Russie, mais la rendrait aussi plus redoutable à la France. » Elle a laissé passer l'occasion. Il fera comme elle, il marchandera. La Prusse n'acceptait le Hanovre que sous la réserve de ne pas se brouiller avec l'Angleterre, Napoléon ne l'offrira plus que sous la réserve de la restituer aux Anglais, à titre d'arrhes de la paix future. Il écrit à Berthier le 30 janvier : « M. Haugwitz n'étant pas encore arrivé, veillez à ce que mon armée reste en mesure de faire la guerre et d'agir avec la rapidité de la pensée, afin que, si le cas arrivait, mes projets ne fussent pas démasqués. »

Haugwitz trouvait habile de voyager avec lenteur[1]. Il arriva le 1er février. Talleyrand le laissa se reposer jusqu'au 3, et ne le reçut que pour prendre de ses mains, très froidement, le traité amendé. Le 4, Napoléon apprend le changement du ministère anglais ; aussitôt il mande à Talleyrand de passer à Haugwitz une note « sincère et nette » qu'il adoucira, au besoin, dans les conversations, de façon que la Prusse attribue cette raideur « à une suite de son caractère ». « Vous com-

1. Rapport de Haugwitz, 8 février 1806 (Ranke).

prenez que ceci a deux buts : de me laisser le maître de faire ma paix avec l'Angleterre, si, d'ici à quelques jours, les nouvelles que je reçois se confirment, et de conclure avec la Prusse un traité sur une base plus large... Dans les circonstances actuelles..., nous ne pouvons céder le Hanovre à la Prusse que par suite d'un grand système, tel qu'il puisse nous garantir de la crainte d'une continuation d'hostilités. » La note fut remise à Haugwitz par Talleyrand le 5 : « Le traité de Vienne n'ayant point été ratifié dans le temps prescrit, Sa Majesté ne saurait le regarder comme existant. »

Napoléon reçut Haugwitz le 6. Il récrimine : « Je m'attendais à la reconnaissance du roi... M. de Hardenberg conserve toujours la direction des affaires !... » Il a, dit-il, percé leur jeu ; il sait tout. Il ne permet pas à Haugwitz de s'expliquer, il le renvoie à Talleyrand, et un nouveau traité se débat entre eux. Haugwitz se rend compte que, plus que jamais, il importe de fixer la volonté de l'empereur. Le traité est à prendre ou à laisser : il le prend et signe, le 15 février. La Prusse occupera et possédera en toute souveraineté les États du roi d'Angleterre en Allemagne. Elle cède à la France Neufchâtel, à la Bavière Anspach ; à un prince qui sera désigné par Napoléon, le duché de Clèves. La prise de possession du Hanovre et des territoires cédés par la Prusse aura lieu cinq jours après l'échange des ratifications. Le roi de Prusse ferme aux Anglais ses ports, l'embouchure des fleuves qui se jettent dans la mer du Nord et le port de Lubeck. Napoléon garantit l'intégrité de la Prusse et de ses accroissements spécifiés au traité. La Prusse garantit l'intégrité de l'empire français, et notamment, en Italie, l'état de choses introduit par le traité de Presbourg, « et les changements qui seront la suite de la guerre que le roi de Naples vient de déclarer ». Les deux signataires se garantissent l'intégrité de l'empire ottoman, des royaumes de Bavière et de Wurtemberg, de l'Électorat de Bade. Il y aura alliance entre les deux contractants « qui feront cause commune dans toute guerre » où ils se trouveraient engagés « pour l'un quelconque des objets compris dans les garanties stipulées ».

Haugwitz conclut, en expédiant ces articles à Frédéric-Guillaume : « Je serais traître à la vérité et à ma patrie si je dissi-

mulais à Votre Majesté un instant qu'il ne lui reste que le choix des deux partis suivants : la guerre ou la ratification du traité, et que, si elle se détermine à ratifier le traité, il importe qu'elle le fasse promptement de manière à convaincre Napoléon de la sincérité de ses sentiments... Pour le cas de la guerre, Votre Majesté doit s'attendre que tout y est préparé. Bernadotte et Augereau sont en avant. On s'est préparé une querelle avec l'Électeur de Hesse : le séjour prolongé du sieur Taylor [envoyé anglais] en fournit le motif. »

Talleyrand écrit dans le même sens à Laforest, Napoléon à Berthier. Bernadotte et Augereau ne reviendront en France « que quand le traité sera exécuté et qu'il n'y aura plus en Allemagne ni Anglais, ni Russes, ni Prussiens ». L'objet de Napoléon était, par la fermeture des ports d'Allemagne, de peser sur l'Angleterre; si elle se soumet, la Russie la suivra, et Napoléon tiendra la Prusse à discrétion, se réservant d'ailleurs, s'il lui reprend le Hanovre pour le restituer aux Anglais, de lui donner, en compensation, tel autre territoire d'Allemagne, la Hesse-Cassel, par exemple. Sur ces entrefaites, il apprend que la Prusse a, le 29 janvier, pris possession du Hanovre, exécutant le traité de Vienne, comme si le traité avait été réellement ratifié. Il se décide aussitôt à prendre possession d'Anspach, sans attendre les ratifications du traité nouveau. « Ces messieurs prétendaient occuper le Hanovre et ne nous livrer Anspach que lorsque les Anglais consentiraient sans doute à la perte du Hanovre, c'est-à-dire jamais [1]. » Il tient le gouvernement de Berlin pour faux, bête, pusillanime. Il en pense, il en projette ce qu'il accomplira, deux ans après, en Espagne, ce qui sera désormais sa méthode : enchaîner l'adversaire par des traités, l'envelopper par les armées, le contraindre, l'humilier, le désarmer, l'asservir et, s'il se révolte, s'il bouge, s'il ose seulement intriguer ou conspirer contre lui, l'écraser, l'anéantir.

Le 23 février, Lucchesini arrive à Berlin avec les rapports de Haugwitz et le traité du 15. « Les cheveux vous dresseront sur la tête », écrit Lombard à Hardenberg. « Il n'y a pas, déclare Hardenberg, de terme moyen qui puisse nous

1. A Berthier au roi de Bavière, 14 février 1806.

sauver de l'une ou de l'autre de ces alternatives : le traité du 15 février sans aucune modification, ou la guerre. » Le roi ratifie le 26, et un courrier part en hâte pour Paris, portant une lettre à l'Empereur. Puis, le jour même, et de la même main qui vient de ratifier l'alliance avec la France contre tous ceux qui combattront l'état de choses garanti par le traité, c'est-à-dire contre la Russie, alors en guerre avec Napoléon, Frédéric-Guillaume écrit à Alexandre : « Je ne reconnais que deux juges, c'est ma conscience et c'est vous. La première me dit que je dois compter sur vous, et cette conviction me suffit. »

Cependant, pour donner à Napoléon un gage de leur bonne foi, en même temps qu'ils se nantissent en Hanovre, ils commencent à rappeler leurs troupes. Napoléon en est venu à ses fins : la Prusse capitule sur le terrain avant même d'avoir essuyé le feu. Bernadotte occupe Anspach le 21 février, Oudinot occupe Neufchâtel, et Murat la place de Wesel, ainsi que le duché de Clèves.

Mais, de toutes les extrémités de la politique, il fallait en revenir au point initial : l'Angleterre. « Elle me forcera, avait dit Napoléon, à dominer l'Europe et à former l'Empire d'Occident. » C'était fait. La question demeurait de savoir si l'Angleterre s'y résignerait, avec quelle sincérité et pour combien de temps.

Fox avait eu ses heures d'admiration pour Bonaparte, comme ses heures d'admiration pour la Révolution. Peut-être s'attribuait-il quelque prestige aux yeux de l'Empereur, ou bien voulait-il simplement mettre ses premiers actes de ministre d'accord avec ses discours d'opposant. Il jugea opportun de faire quelques démonstrations pacifiques. Le 20 février, il écrivit à Talleyrand pour l'informer d'un projet d'assassinat contre la personne du *chef des Français*. Talleyrand fut autorisé à lui répondre, le 5 mars ; mais en même temps qu'il amorçait ainsi des pourparlers pacifiques, Napoléon eut soin de déclarer publiquement à quelles conditions il entendait traiter de la paix : « Que l'Angleterre soit donc enfin convaincue de son impuissance, qu'elle n'essaye pas une quatrième coalition[1]. » C'est précisément ce qui se tramait

1. Exposé de la situation de l'Empire, 5 mars 1806.

alors. La Russie n'avait pas désarmé, et l'on y pensait toujours à tirer la Prusse des mains de Napoléon à resserrer les liens avec l'Angleterre.

IV

Alexandre s'entretint avec Brunswick le 21 février. Il se montra confiant, affectueux. Il écouta, il parut admettre les doléances de Frédéric-Guillaume sur ses traités avec Napoléon, celui du 15 décembre et les amendements qu'il y avait apportés. Il promit de défendre la Prusse dans le cas où elle serait attaquée par la France. Mais, en compensation, il demanda au roi de déclarer, « de la manière la plus solennelle, qu'il n'envisagera jamais son traité d'alliance avec la France comme obligatoire si elle attaque la Russie. »

A Berlin, on reçut coup sur coup, le 17 mars, la nouvelle que les ratifications du traité du 15 février avaient été échangées à Paris et, le 18, de Pétersbourg, le projet de déclaration qui devait être l'instrument de l'alliance russe. Surveillé comme il l'était, sachant que Napoléon exigeait sa retraite, en gage de la sincérité de la Prusse dans l'alliance française, Hardenberg n'osait plus se rendre ostensiblement chez le roi. Cette cour en était réduite à gouverner comme on complote, à négocier comme on conspire. Hardenberg s'adresse à la reine, demande une entrevue « sans témoins » avec le roi. « Le secret est de toute nécessité. » La reine l'invite à se rendre dans ses appartements, où il trouve Frédéric-Guillaume. Rassuré par la garantie russe et la promesse d'Alexandre, « au premier appel, de voler au secours de la Prusse », ce prince n'hésite pas, cette fois, à se prononcer : « Il considère, dit-il, son alliance avec Napoléon comme rompue; il ne peut se fier en aucune façon à cette alliance; il est décidé à s'en tenir à la Russie; à ne point briser toutefois avec Napoléon et à ne le point irriter; à remplir ses obligations envers lui, mais à se préparer, d'accord avec la Russie, à lui résister, si ses mesures tournaient, comme il était présumable, au préjudice de la Prusse. » Puis il écrit à Alexandre : « La note de Votre Majesté est d'une

sagesse parfaite... Le mal est fait... L'avenir peut guérir bien des plaies. » Quant à la *déclaration* de ne point combattre la Russie : « Avec quel plaisir je vous la donne, Sire, et quel besoin pour mon cœur de vous répéter sans cesse que mes premiers devoirs sont envers vous!... Les fruits de mes sacrifices commencent à se faire sentir, les Français ayant dû évacuer Hameln le 18..., je considère le nord de l'Empire sauvé... Je ne voudrai jamais que ce que je vous aurai confié. » Et, bien entendu, parmi les « fruits de ses sacrifices », il compte le Hanovre que ses troupes occupent, qui est le prix de l'alliance française et qu'il conserve afin de mieux combattre la France et servir la Russie.

Hardenberg, désormais ministre secret de l'alliance russe, inaugura son ministère occulte en élaborant la *déclaration* secrète. Le roi promet « que son traité d'alliance avec la France ne doit jamais déroger à son alliance avec la Russie ; il s'occupera de... mettre son armée sur un pied formidable et d'un plan d'opérations détaillé, mais éventuel pour la défense commune ; sans revenir sur la peine qu'il ressent de la manière dont il n'a pu se dispenser de prendre possession [du Hanovre]... il se flatte que l'empereur de Russie voudra bien faire promptement... tout son possible pour adoucir près de Sa Majesté Britannique le sacrifice..., et lui faire considérer qu'elle aimerait pourtant mieux voir le Hanovre entre les mains du roi que soumis à un parent de Napoléon. » Ce mémoire fut envoyé à Goltz le 31 mars. Ainsi, les ratifications du traité du 15 février étaient à peine échangées à Paris que la Prusse avait rompu ce traité et contracté, avec la Russie, une alliance de fait contre Napoléon.

Il fallait prévenir les indiscrétions, déconcerter l'espionnage, et entretenir Napoléon dans l'illusion « que la Prusse s'envisage comme son alliée sans aucune réserve ». Haugwitz pouvait être mis en demeure d'en témoigner ; le plus sûr serait qu'il en témoignât de bonne foi, et, pour l'abuser tout le premier, on lui constitua un dossier qu'au besoin il pourrait communiquer à Laforest. Brunswick, arrivé le 23 mars, recopia sa propre correspondance de Pétersbourg, en supprimant tous les passages relatifs à la *déclaration* secrète, et n'y laissant subsister que l'expression d'un vague désir d'entente avec la

Prusse; le *mémoire* d'Alexandre, accommodé de la même façon, fut recopié par madame d'Alopeus, et Hardenber gremit le tout au roi, qui le confierait, le cas échéant, à Haugwitz.

La Prusse désormais était engagée par deux alliances opposées, suivait deux politiques contradictoires, possédait deux ministres des affaires étrangères, chargés l'un, Haugwitz, de tromper officiellement Napoléon, et l'autre, Hardenberg, de le combattre en secret. Elle falsifiait elle-même ses propres archives, et, abîmés dans cette duplicité, enchevêtrés dans ce double réseau de traités, ballottés entre les défections, Hardenberg et son maître se flattaient que Napoléon se prêterait à leurs prestiges, serait la dupe de leurs manœuvres, se laisserait prendre à leurs discours obséquieux, leur donnerait le loisir de s'installer en Hanovre, d'armer contre lui, de l'assaillir quand il aurait évacué ses positions offensives en Allemagne et restitué ses gages.

Napoléon ne perça point le mystère de la mission de Brunswick à Pétersbourg; mais quelques signes parurent, qui suffirent à le mettre en méfiance. Les ministres anglais, irrités de l'occupation du Hanovre par la Prusse, publièrent les pièces de la négociation entamée entre Harrowby et Hardenberg en novembre 1805, et à laquelle n'avait manqué que la signature. Le 20 mars, ces documents furent connus à Paris. Napoléon s'emporta, comme s'il avait pu soupçonner que, la veille, Frédéric-Guillaume écrivait à Alexandre une lettre où il se livrait à la Russie et déclarait feinte et fallacieuse son alliance avec Napoléon. Le 21, une note parut au *Moniteur*, rappelant les terribles invectives du XXXIVe Bulletin. Hardenberg est accusé « d'avoir trahi sa conscience et son souverain pour servir l'Angleterre ». « Voilà M. de Hardenberg bien récompensé de s'être prostitué aux éternels ennemis du continent... Il ne peut pas y avoir en Europe un homme plus complètement déshonoré que M. de Hardenberg. » Sur cette sommation injurieuse, Frédéric-Guillaume se décide à ordonner, le 29 mars, la feinte retraite de Hardenberg; elle passa, en Prusse, pour un sacrifice à l'alliance française et elle en consacra l'humiliation dans le public. En même temps, on en ressentit les charges et le danger. Le 1er avril, la Prusse ferma ses ports aux Anglais; le 4, l'Angleterre mit l'embargo sur les navires

prussiens; le 8, elle déclara le blocus de l'Ems, du Weser et de l'Elbe.

Voilà dans quelle crise Haugwitz, qui a quitté Paris le 30 mars, rentre à Berlin pour occuper son ministère de paravent. Retour piteux : tout le monde condamne sa condescendance envers Napoléon et réprouve son traité. On lui reproche et la guerre des Anglais, et la fermeture des fleuves, et les entreprises de Napoléon sur l'Allemagne, ces envahissements, à la Louis XIV, renouvelés des « Chambres de réunion ». La domination française s'étend en tache d'huile. Il faut céder, reculer, s'humilier partout, même devant Murat, grand-duc d'aventure. Tout cela pour le Hanovre! Et qui sait si Napoléon, pour avoir la paix, ne va pas céder cet électorat à l'Angleterre? On est, à Berlin, familier avec les déchirements et rétractations de traités, et, pour en avoir usé plus d'une fois, on redoute, de la part d'autrui, le retour du procédé.

Fox avait continué la correspondance de courtoisie avec Talleyrand. Le 26 mars, il lui écrivit : « L'Angleterre se trouve unie à la Russie par des liens si étroits qu'elle ne voudrait rien traiter que de concert avec l'empereur Alexandre... » Et, le 20 avril, après une réplique dilatoire de Talleyrand : « Veut-on traiter conjointement avec la Russie? Oui. Veut-on que nous traitions séparément? Non. » Napoléon céda. Mais, en renouvelant l'expérience de Paris et de Lille, en 1796 et 1797, les Anglais étaient persuadés qu'ils n'arriveraient pas à la paix désirée par eux. « Amiens n'était point cette paix-là, écrit Malmesbury; c'était à peine une trêve armée ou une suspension des hostilités. »

Tout de même, à Pétersbourg : « Un essai, dit une note russe, pour en venir à un accommodement, à un arrangement provisoire », afin de marcher de pair avec l'Angleterre, afin de gagner du temps, afin surtout de garder Cattaro. La négociation fut confiée à M. d'Oubril, et Talleyrand en fut informé par une lettre du 12 mai 1806. Cet agent n'avait pas d'autre caractère ostensible que celui d'un commissaire pour des affaires de prisonniers. « L'objet principal qu'il s'agissait d'obtenir, c'était l'évacuation de la Dalmatie » et, en seconde ligne, une indemnité au roi de Naples. Oubril emportait des pouvoirs qui lui permettraient de signer « une

transaction formelle », mais seulement *sub spe rati* et d'accord avec l'Angleterre. Toutefois il pourrait « se prêter à un arrangement séparé », si cet arrangement « présentait des avantages infiniment marquants pour la Russie », s'il acheminait la paix immédiate entre les trois puissances. Quant à ces « avantages infiniment marquants » qui décideraient la Russie à traiter séparément, c'étaient : la tranquille possession de la Sicile par l'ex-roi de Naples, l'évacuation, en tout ou en partie, de la Dalmatie et l'établissement d'un ou de plusieurs États indépendants entre l'empire ottoman et l'Italie. A ces conditions seulement, Oubril consentirait « à souscrire la reconnaissance du titre d'empereur que Bonaparte avait pris ». Oubril passait pour adroit « à se faufiler partout », capable de « voir très juste et avec tact », « bonne tête et bons sentiments ». Il avait séjourné à Paris au temps de Markof; il connaissait les moyens secrets de cet ambassadeur, ses entrées souterraines au ministère de la Guerre notamment : s'il ne traitait pas, il renseignerait.

La négociation anglo-russe à Paris s'accommodait le mieux du monde avec la feinte entremise prussienne destinée à « assoupir les vues ultérieures de cet homme extraordinaire — Napoléon — en lui inspirant de la sécurité ». Le point, écrivait Frédéric-Guillaume à Alexandre, le 23 juin, est de « lui inspirer la persuasion que l'état des choses tel qu'il se trouve actuellement serait reconnu par toutes les puissances et mutuellement garanti. En attendant, on reprendrait haleine, on songerait... à un rapport bien intime, on rétablirait ses finances et ses moyens de défense, on consoliderait ses frontières, on aviserait à tous les moyens pour se mettre sur le pied le plus respectable... Quant à moi, j'y ai songé sans relâche, j'ai tout préparé pour cela, et je n'attends que le premier moment favorable pour mettre mes projets à exécution... »

Alexandre pensait de même, et les déclarations qui constataient l'accord furent signées par le roi de Prusse le 1er juillet, par le tsar le 12 du même mois, telles qu'elles avaient été projetées en mars, sauf toutefois la garantie du Hanovre, que le tsar ne voulait point consentir et qui ne cadrait point en effet avec la négociation qu'il allait entamer à Paris, conjointement avec l'Angleterre.

VI

Napoléon, pour deviner les desseins des alliés, n'avait qu'à se mettre en leur place et à combiner contre lui-même. La paix qu'il rêvait encore lui présentait trop d'avantages pour qu'il ne la désirât point passionnément. Mais il connaissait assez l'Europe pour savoir que l'Europe ne la négocierait que par ruse de guerre, et ne la conclurait que pour se procurer les moyens de la rompre.

Il se mit donc en mesure de rendre aussi formidable que possible le *statu quo* dont il entendait exiger la reconnaissance et qui, seul, lui paraissait de nature à prévenir une coalition nouvelle ou, au moins, à la contenir. La paix ne sera imposée à l'Angleterre et garantie à la France que s'il transforme le continent en une machine immense d'investissement.

Le 30 mars, il annonce au Sénat, par un message, toute une série de décrets : Venise incorporée au royaume d'Italie; Joseph roi de Naples, et, *in partibus*, de la Sicile; Murat, grand-duc de Berg et de Clèves; Élisa Bonaparte mariée à l'Italien Baciocchi, princesse de Lucques, Massa et Carrara; Pauline, remariée à l'Italien Borghèse, duchesse de Guastalla. « La Hollande, écrit l'empereur à Talleyrand, est sans pouvoir exécutif; il lui en faut un : je lui donnerai le prince Louis... Il faut qu'avant vingt jours, le prince Louis fasse son entrée dans Amsterdam. »

L'Allemagne, dans ce système, deviendra comme le bouclier contre l'éternelle coalition, la Russie, l'Autriche, la Prusse, trois co-partageants en 1772, 1793, 1795, inévitablement alliés contre qui partage sans eux, surtout à leurs dépens. « Je vais, disait Napoléon à Lucchesini, jouer le rôle que le cardinal de Richelieu avait assigné de son vivant à la France. » Il entendait la suppression du Saint Empire, la Prusse hors de l'Allemagne, l'Autriche reléguée en ses royaumes de Bohême et Hongrie, repoussée vers les Slaves et les Turcs, l'Allemagne du centre confédérée sous la suprématie de la France. Les négociations se poursuivirent à Paris

dans le plus grand secret : les arrangements étaient arrêtés à la fin de juin; mais la signature des traités fut ajournée, Napoléon désirant mener à fin sa paix avec la Russie, avant de publier la nouvelle Confédération du Rhin.

Entre Fox et Talleyrand, la procédure menaçait de s'éterniser. Fox ne démordait pas d'une négociation commune avec la Russie, et Talleyrand d'une négociation séparée. L'essentiel aux yeux de Napoléon était d'engager les Anglais isolément, et de leur mettre la main dans l'engrenage avant l'arrivée des Russes. Talleyrand trouva l'homme qu'il lui fallait pour cette opération assez scabreuse. Il y avait alors, en France, parmi les Anglais internés lors de la rupture de la paix, un seigneur de haute marque et de réputation mêlée, lord Seymour, comte de Yarmouth. Grand buveur, grand joueur, grand ami de Montrond en compagnie de qui il se débauchait volontiers, ce lord possédait, disait-on, ses entrées dans tous les mondes, surtout dans le militaire, passant de sa personne, pour l'amant heureux de la belle madame Visconti, maîtresse attitrée de Berthier, ministre de la Guerre, et marié lui-même avec une femme qui passait pour la favorite de Junot, gouverneur de Paris. Au commencement de juin, Talleyrand manda cet Anglais chez lui et lui offrit des sauf-conduits pour Londres s'il se chargeait de faire connaître à son gouvernement les conditions auxquelles l'Empereur serait disposé à conclure la paix. Talleyrand la désirait, il se figurait que Fox la désirait aussi et qu'ils s'entendraient aisément, et il se flatta que, la négociation une fois amorcée, Napoléon, embarrassé de la rompre, se laisserait engager aux concessions. Pour l'amorcer, il laissa entrevoir, par d'adroites équivoques, la paix infiniment plus facile qu'elle ne l'était en réalité.

Yarmouth le prit d'abord avec toute l'arrogance d'un Anglais de race, même le plus borné du monde : « Il lui serait impossible d'accepter la commission, si honorable qu'elle fût pour lui, si le gouvernement français ne s'expliquait d'abord sur les possessions germaniques du roi d'Angleterre. En sa qualité de pair, il voterait contre tout traité qui stipulerait la restitution du Hanovre à titre de compensation. » Talleyrand ne s'en embarrassa point : le Hanovre n'était garanti qu'à la Prusse, et n'était garanti que par un traité ! « La restitution

pure et simple du Hanovre ne ferait point de difficulté », dit-il. Ce détroit franchi, ils arrivèrent à Malte, où la passe semblait plus difficile. L'Empereur, dit Talleyrand, pour donner un témoignage éclatant de ses sentiments, consentirait à ce que l'Angleterre restât en possession de Malte. Encouragé de la sorte, lord Yarmouth parla de la Sicile. « Vous l'avez, répondit Talleyrand, nous ne vous la demandons pas. » Sur ce propos ambigu, Talleyrand réclama la reconnaissance des royaumes et principautés attribués à la famille impériale, Yarmouth répliqua par la garantie de l'empire ottoman. — Soit, dit Talleyrand. « Il faut se presser; beaucoup se prépare, mais rien n'est fait. » Et, reconduisant le lord : « Les sentiments de la France sont entièrement changés... Ce que nous désirons le plus, c'est de pouvoir vivre en bonne intelligence avec une aussi grande puissance que la Grande-Bretagne. »

Yarmouth conclut de cet entretien que Napoléon traiterait sur le pied de l'*uti possidetis*, et il s'en alla faire, le 13 juin, son rapport à Londres. Il en revint, avec une lettre de Fox à Talleyrand, datée du 14. Fox acceptait les formes proposées par Talleyrand; elles permettaient d'engager les négociations entre la France et l'Angleterre, et d'y introduire ultérieurement la Russie. Il ajoutait que lord Yarmouth possédait toute sa confiance. Il eut soin de s'en ouvrir à Strogonof; cet envoyé en écrivit peu de jours après à Czartoryski, et lui transmit une copie de la correspondance entre Talleyrand et Fox[1]. « Je ne doute pas que Sa Majesté impériale n'ait entièrement lieu d'en être satisfaite... Je ne crois pas qu'on puisse pousser plus loin l'attachement religieux à ses alliances... M. Fox croit que, dans l'état actuel des choses, il serait intéressant pour les alliés de frapper un grand coup... qu'une torpeur générale s'est emparée de tout le continent... Pourquoi, disait-il, n'imiterions-nous pas Bonaparte qui s'attache à un point, y réunit ses forces et, par la réaction du grand coup qu'il frappe dans un seul endroit, rétablit les parties qu'il avait semblé abandonner? »

Les personnes qui se représenteraient Fox comme une sorte de Girondin britannique, grandiloquent et ingénu, ébloui

1. 28 juin 1806, *Biographie de Strogonof*, par le grand-duc Nicolas de Russie.

de cosmopolitisme, engoué de la France et de sa révolution comme les républicains français l'étaient de la Prusse et de Frédéric, féru, enfin, de l'idée de garantir à la France, pour peu que Napoléon y apportât quelque modestie, Anvers et la limite du Rhin, s'étonneraient qu'il ait choisi, pour une telle négociation, toute de chaleur d'âme et de générosité, un négociateur du caractère de Yarmouth. Mais Fox n'avait rien d'un gobe-mouche de la sorte. Cet orateur libéral se doublait d'un gentilhomme de haute vie, rompu au manège du monde. S'il entretenait chez les badauds de France la réputation de badauderie supérieure dont ils le décoraient, c'est qu'il se réservait d'en jouer à l'occasion. L'affaire, pour lui, était bien moins de négocier que de paraître très ostensiblement disposé à la négociation; de gagner ainsi la galerie, à Paris et à Londres; de forcer Napoléon à se découvrir; de l'enchevêtrer dans le filet où il prétendait prendre à la fois la Russie, l'Angleterre et la Prusse; d'empêcher la réconciliation entre la France et la Russie, de maintenir Alexandre dans la coalition et de rejeter sur le seul Napoléon l'odieux de la guerre prolongée. Yarmouth parut propre à cette partie qui exigeait de l'aplomb et en même temps assez d'inconséquence pour motiver, le cas échéant, un désaveu. Elle demandait surtout la dextérité de main d'un manieur de cartes consommé et l'art subtil de se faire passer pour dupe. Talleyrand l'avait choisi pour partenaire; Fox n'eut garde de refuser l'invite.

Napoléon crut avoir partie gagnée[1]. Mais, pour attirer Fox, Talleyrand s'était singulièrement avancé. Les vues de Napoléon s'éloignaient fort de celles qu'avait laissé percer son ministre. « Être maître de la Méditerranée »; ce dessein constant de sa politique en devenait le dessein dominant. C'est le lien entre toutes les négociations qu'il engage alors, l'idée de derrière la tête par laquelle il convient de juger le reste : d'où l'importance capitale, dans ses combinaisons, de Cattaro, de Malte, de la Sicile. Il voudrait arracher Malte à l'Angleterre,

1. A Dejean, 22 juin 1806, sur l'évacuation de l'Allemagne et le retour en France de la Grande Armée. — A Joseph, 21 juin 1806 : « Les affaires du continent paraissent arrangées. » — « Lord Yarmouth est arrivé avec les pouvoirs du roi d'Angleterre pour signer la paix. Nous serions assez d'accord sans la Sicile... »

la remettre à l'Ordre. « Je ne m'étendrai pas trop sur la question du Hanovre... ce serait une question à arranger avec la Prusse... Jamais je ne pourrai m'engager à autre chose qu'à interposer mon influence... La remise de Malte devrait avoir lieu le même jour que celle du Hanovre. » La Prusse se dédommagerait avec l'Électorat de Cassel. Quant à la Sicile, il se persuadait encore que Joseph s'en emparerait en temps utile. Alors, en tirant adroitement la Prusse, on fermerait le Sund aux Anglais, on contraindrait le Portugal à leur fermer ses ports, « coup de vigueur qui terrifierait l'Angleterre [1] » ; et il faudrait bien que Fox capitulât. Le point était de tenir les Anglais en haleine et d'amuser le tapis jusqu'à la conquête de la Sicile. Cependant, Oubril attendait à Strasbourg ses saufs-conduits pour Paris. Napoléon donna ordre de traîner l'envoi de ces papiers le plus longtemps possible, afin d'éviter une rencontre prématurée entre Yarmouth et le ministre russe. Ce fut l'affaire de Fouché et des malentendus de sa police [2]. Talleyrand se réservait, avec Yarmouth, les malentendus de la diplomatie.

Mais le lord se montra de moins docile composition et de plus sûre mémoire que Talleyrand ne l'attendait d'un mondain, jeté, sans préparation, dans les affaires. Ils conférèrent le 16 juin. Talleyrand annonça que, la Russie s'étant réservé la question de Naples, cette question serait retirée de la négociation d'Angleterre. Comme Oubril, livré aux empêchements de Fouché, ne menaçait pas d'arriver, le terrain se trouvait débarrassé d'un gros obstacle. Talleyrand ajouta que, quant à la Sicile, il était impossible de garder le royaume de Naples si cette île n'y était réunie; qu'en conséquence on se disposait à la conquérir. Yarmouth se récria : c'était une rétractation de l'*uti possidetis!* Talleyrand se défendit tant bien que mal. Comprenant qu'à s'obstiner sur l'article de Malte, il n'arriverait à rien : l'Empereur, dit-il, « croyait donner assez de preuves de son esprit de conciliation en offrant à l'Angleterre le Hanovre pour l'honneur de la couronne britannique, Malte pour l'honneur de la marine, et le cap de Bonne-Espérance pour l'honneur

1. Napoléon à Joseph, 21 juin; note pour Talleyrand, 4 juillet 1806.

2. Napoléon à Fouché, 17 juin 1806.

du commerce[1] ». Si Talleyrand ne le dit point en propres termes, Yarmouth l'entendit de la sorte, et c'était une étrange méprise sur les intentions de l'Empereur. Même atténuées ainsi, ces intentions s'éloignaient singulièrement de celles de Fox. Ce ministre envoya, le 26 juin, à Yarmouth des pouvoirs en règle, mais il lui interdit d'en user si Napoléon persistait à prétendre sur la Sicile et si Talleyrand ne revenait pas à ses premières déclarations. Talleyrand s'échappa en fantaisies : l'Empereur indemnisera le roi de Naples avec les villes hanséatiques! Mais Fox réplique : « L'abandon de la Sicile est un point sur lequel il est impossible de transiger[2]. » Or, en ce temps même, Joseph, loin de songer à conquérir cette île, va se trouver contraint de défendre son royaume contre les Anglais et les Bourboniens débarqués. L'événement que Napoléon se flattait d'imposer aux Anglais ne s'accomplira pas.

Pour attendre cette conquête, tirer Yarmouth en longueur, on s'embarrasse avec la Prusse. Napoléon est forcé de retarder la signature définitive des traités de la Confédération du Rhin. Il ne peut porter ce coup à la Prusse que s'il est sûr de la paix avec l'Angleterre, et, si la négociation avec l'Angleterre manque, il faut qu'il s'assure le consentement de la Prusse à la Confédération et son alliance contre l'Angleterre en lui procurant de nouveaux avantages : non seulement le Hanovre, mais la suprématie de l'Allemagne du Nord. Enfin les Russes n'ont point évacué Cattaro, et Oubril s'impatiente à Strasbourg. Napoléon lève la quarantaine. Le 3 juillet, Oubril reçoit ses sauf-conduits ; le 6, il est à Paris.

ALBERT SOREL

(La fin prochainement.)

1. Yarmouth à Fox, 19 juin 1806.
2. Fox à Yarmouth, 5 juillet 1806.

LA VIE AMOUREUSE

DE

FRANÇOIS BARBAZANGES[1]

XI

Le premier jour de mai, on vit le bon chanoine La Poumélye paraître chez les Barbazanges, tout défait et désolé. M. Antoine Broussol s'était laissé mourir : malade depuis neuf ans, abandonné des médecins depuis l'automne, il avait attendu les vacances pour rendre l'âme sans troubler les études de son fils.

— Le vieux Jeantou m'a porté la nouvelle avec une lettre du défunt, — dit le chanoine. — Je suis tuteur de mon pauvre filleul, mais, vu mes infirmités et mon grand âge, M. Antoine Broussol vous pria, mon cher cousin, de continuer vos bontés à notre Pierre et de me remplacer auprès de lui, plus tard.

Monsieur et madame Barbazanges répondirent qu'ils aimaient le petit Broussol comme leur propre enfant.

— Ce garçon me plaît fort, — s'écria le conseiller, — et, si je n'avais pas eu François, je l'aurais sans doute adopté pour mon fils. Il a du sens, du cœur, une rusticité naïve qui

1. *Entered according to act of Congress, in the year 1903, by C. de Pratz and S. Sibthorp, in the office of the Librarian of Congress, at Washington.*

Voir la *Revue* du 15 décembre 1903.

n'exclut point la finesse. Je disais naguère au recteur du collège que ce Broussol serait la gloire de notre présidial. Et j'ajoutais que ces bonnes qualités d'un étranger me piquaient à l'endroit sensible, car mon propre rejeton semble méconnaître tout à fait la grandeur de la magistrature.

Le chanoine répondit :

— Mon cousin, il y a deux hommes en vous : l'astrologue et le magistrat, le personnage qui contemple la lune et celui qui regarde dans les sacs à procès. Vous étiez astrologue, et rien qu'astrologue, le jour où vous fîtes François. Depuis, vous avez sensiblement perdu le goût de vivre dans les célestes sphères, et vous êtes redescendu parmi les vivants... Cela est fort bien ; mais il ne faut pas vous ébahir si votre garçon demeure un amant de la lune et s'il n'a, pour la chicane, que du dégoût.

— Hélas ! — dit M. Barbazanges en soupirant, — je me rappelle les sages discours de feu ma belle-mère, dont Dieu ait l'âme, et les remontrances que me fit le recteur du collège !... J'ai cédé à l'amour paternel et à l'amour conjugal... Sur la foi d'un horoscope et sur les instances de ma femme, j'ai voulu écarter François de tout libertinage et le garder près de nous jusqu'au temps de le marier... Hélas ! le moins que nous pussions craindre, c'était que mon fils ne devînt un blondin, un dameret, un diseur de petits vers, comme on voit les jeunes gens élevés dans les jupons de madame leur mère ! François ne donne pas dans ce ridicule. Non content de fuir les dames, il semble les abhorrer.

— Ceci n'est pas un mal, mon cousin, et, si vous croyez toujours à l'horoscope...

— Vous riez, monsieur le chanoine ?... Sachez donc (et les gros sourcils de M. Barbazanges montaient et descendaient d'une manière fort comique), sachez donc que l'hiver dernier, mon fils s'avisa de composer un ouvrage de poésie !... Je dois dire qu'il ne l'acheva point. Mais, tombant d'une folie dans une autre, il s'est donné tout entier à la musique, et il passe des heures enfermé, jouant du luth et de la viole, ce qui est un divertissement de baladin et non de magistrat.

— Considérez, mon cousin, que ce divertissement n'a rien de coupable, que notre François n'a pas accompli ses dix-neuf

ans, et qu'il est fort avancé dans ses études. Que diriez-vous, s'il faisait la débauche, s'il courait les filles et les tripots?

— Ce garçon est le plus bizarre du monde, et je ne sais à quoi il sera bon. Si je ne redoutais pour lui le fatal présage des planètes, ah! je souhaiterais presque qu'il se dégourdît comme fera, comme a fait peut-être, notre Broussol!... Mais c'est une âme de glace dans un corps nonchalant, insensible à la peine comme au plaisir...

— Le fils de l'astrologue!... le fils de l'astrologue!...

— L'année prochaine, je le veux faire voyager. Nous dépêcherons, de compagnie, votre jeune coq et mon béjaune à Clermont-Ferrand, chez M. de Tassayrac. Il m'a souventes fois prié de lui envoyer mon fils, car il n'a point d'enfant et la solitude lui est pesante... C'est un bon homme, et un grand savant, allié aux Périer et aux Pascal...

Le chanoine approuva fort la décision de M. Barbazanges, et il s'étendit en considérations judicieuses sur l'« esprit de clocher », et sur l'utilité des voyages, plus nécessaires aux jeunes gens de Tulle qu'à tous les autres, la ville étant privée de tous rapports avec le monde civilisé.

Le lendemain, il se mit en route pour Saint-Hilaire d'Obazine, afin de régler les affaires de Pierre Broussol et de ramener le garçon avec lui.

François se réjouit extrêmement de revoir son camarade; mais il lui arriva, dans ce même temps, une singulière aventure, qui changea le cours de ses pensées.

XII

Il était parfaitement vrai que François Barbazanges fuyait les femmes, et non pas seulement celles du commun, mais les plus délicates et les plus aimables. Gardait-il rancune à tout le sexe des insolences que lui avaient faites, en son bas âge, Margot la Chabrette et les Peschadour? Conservait-il, pour une princesse de roman, les prémices de sa jeunesse? Était-il né indifférent et mélancolique, comme le feu roi

Louis XIII?... Pierre Broussol lui-même ignorait les secrètes pensées de son ami. Loin des salons et des ruelles, dont sa mère était encore la fleur et l'ornement, François n'aimait que les livres, le luth et la promenade aux déserts affreux de Brach et de Gimel. Enfin, il représentait assez bien l'Hippolyte de M. Racine, moins la fureur de la chasse et l'adresse à dompter les chevaux.

On a vu que cette humeur — bizarre en un jeune homme qui pouvait tout espérer des belles — irritait jusqu'aux dentellières de mademoiselle Contrastin. Quelques dames des mieux faites qui fréquentaient chez les Barbazanges en conçurent un incroyable ennui. Elles regardèrent tout d'abord cette humeur misogyne comme l'effet d'une extrême jeunesse ou d'une excessive dévotion. On appréhenda que le beau François ne se voulût faire prêtre!... Mais il dépassait dix-huit ans, et la première ombre de moustache lui venait aux lèvres sans qu'il parût plus tendre ou plus dévot. Et les dames de Tulle se tinrent pour dit que le fils Barbazanges n'était pas plus touché de l'amour divin que de l'autre amour.

Il y avait alors, aux environs de Tulle, entre Obazine et Cornil, un vieux gentilhomme dans une vieille gentilhommière. Ce seigneur, qui n'avait d'autre souci que le labourage et le jardinage et qui vivait en rustre parmi les rustres, possédait une épouse encore jeune. C'était un de ces couples comme on en voit dans les nouvelles de la Reine de Navarre ou dans les contes florentins, couple mal assorti et mal content, le barbon avare et jaloux, la femme haute en couleur et bien en point, gaillarde sous des airs de chattemite. On les appelait monsieur et madame de Phelletin.

M. de Phelletin demeurait toute l'année sur ses terres, soignant ses blés, ses orges, ses vignes, vendant son bétail, qui était magnifique, et son vin, qui était fort bon. Les notables de Tulle, et M. Barbazanges en particulier, lui retenaient toujours quelques pièces de sa vendange. Quand un de ces messieurs venait à la Castanière, — c'était le nom du petit château, — il trouvait M. de Phelletin dans sa basse-cour, chaussé de houseaux comme un paysan, coiffé d'un bonnet de nuit fort sale et vêtu d'un pourpoint à l'ancienne mode... Mais, en revanche, madame de Phelletin faisait honneur à

ses hôtes par un grand étalage de pretintailles et de falbalas fanés. Elle ne manquait pas de leur offrir quelque pâtisserie ou confiture et des liqueurs douces fabriquées au logis. Les méchantes langues disaient que la libéralité de cette dame égalait l'avarice de son mari. Ne possédant guère que ses attraits, elle en était fort généreuse.

Les seuls plaisirs de cette pauvre créature, — les seuls du moins qu'elle avouât, — c'étaient de brefs séjours à Tulle, quatre ou cinq fois dans l'année, chez une sienne cousine, antique et prude, toute perdue en dévotion. Madame de Phellctin, pour s'évader de la galère conjugale, prenait prétexte des fêtes religieuses, pèlerinages et processions. On sait que les gens de Tulle ont la rage des processions : celle de la Délivrande, le 9 février; celle de la Chapelle des Malades, le dimanche avant les Rameaux ; celle de Notre-Dame de Mars, au couvent des Récollets ; celle du mardi de Pâques, autour de la ville ; celles de la Fête-Dieu, des Rogations, celle enfin de la Lunade, attiraient tout le peuple des campagnes et déchaînaient ou travers la ville sept ou huit mille chrétiens chantant, priant, braillant, mangeant et faisant pire encore.

Dès le matin, les balcons de la cité limousine se couvraient de draps blancs et de tapisseries. Des festons de feuillages couraient de fenêtre à fenêtre, et de longues guirlandes, suspendues à une couronne de roses, dessinaient, en se relevant, les lignes d'un baldaquin. Par les rues, pavées en cailloux de rivière, pleuvaient les fleurs effeuillées et les branches de fenouil. Bientôt commençait le carillon des dix-huit cloches qu'on disait les plus harmonieuses de France, et les gens se divertissaient à reconnaître, selon la qualité du timbre et la force du son, l'énorme *Toussaint*, la *Saint-Laud*, le *Couvre-feu* et la cloche des orages, la *Salveterre*, qui avait des sonneurs particuliers, gagés du 1er juin à la Saint-Michel. La procession quittait enfin la cathédrale... On y voyait le collège entier, amour de la ville de Tulle, cinq cents jeunes bourgeois et gentilshommes, vêtus de leurs plus beaux habits, portant chacun une chandelle de cire du poids d'une livre. En tête, marchaient les régents dans leur surplis de mousseline, et M. le recteur avec un riche pluvial. Venaient ensuite les élèves de l'Institut Sainte-Ursule et les confréries : moines

blancs, moines bruns, moines noirs, moines chaussés et moines déchaux, moines réjouis et rubiconds des opulentes moineries, moines piteux et miteux des couvents pauvres. Puis, derrière leur grande croix voilée de dentelle, l'armée funèbre des pénitentes et des pénitents. Tous semblables, sous le sac et la cagoule espagnole, ces douze cents fantômes, blancs comme des revenants dans leurs suaires, ou grisâtres comme des chauves-souris, élevaient leurs étranges « bâtons processionnels » en bois doré, surmontés de croix, de palmes, de statuettes. Leurs voix, amorties par le masque des cagoules, semblaient venir de très loin, — de l'autre monde, — et tout, en ces pieuses personnes, épouvantait les petits enfants. Comme ils étaient plus plaisants à regarder, les jeunes clercs du séminaire, et les chanoines du chapitre, coiffés du bonnet carré, vêtus de l'aumusse blanche, et les bedeaux en robe de palais, tenant à la main leur baguette, et surtout monseigneur l'évêque, « vicomte de Tulle », l'améthyste au doigt, tout en or sous le dôme d'or à panaches!... Et c'étaient encore, après les vicaires généraux, le maire et les consuls en livrée, cramoisi et bleu, les officiers du sénéchal, les magistrats, noirs et rouges, et tout un peuple...

Aux stations, devant les reposoirs embrumés d'encens et vermeils de roses, des paysannes cuisaient en plein air les galettes et les *tourtous*. Le crépitement des fritures se mêlait aux hymnes latines ; l'odeur de la graisse brûlée faisait froncer le nez aux gens. Très haut criaient les vendeurs de boissons fraîches... Et le clergé limousin, et monseigneur l'évêque, ne s'offensaient point que les chrétiens de Tulle fissent leurs affaires conjointement avec leurs dévotions. Le soir, on ramassait des ivrognes sur tous les degrés de la Barussie, et l'on ne comptait plus les rixes, débauches et larcins. La sage petite ville, fidèle au roi, mais de caractère et de mœurs démocratiques, était ivre encore et quasi folle de s'être contemplée elle-même dans le miroir de son orgueil. Et chaque bon Tulliste, en mangeant le ragoût aux raves et vidant son *mié-quart* de vieux vin, déclarait que la récente procession surpassait tout ce qu'on pouvait voir de beau en ce genre, à Limoges, à Clermont, à Toulouse, et même à Paris.

Certain jour de la Fête-Dieu, madame de Phelletin, pen-

chée sur un balcon de la place des Oules, regardait défiler les jeunes gens du collège. Pour faire honneur à Dieu et à ses créatures, elle avait mis une robe en satin cramoisi, un peu surannée mais fort brillante, rehaussée de point d'Espagne, et très bas ouverte, à cause de la chaleur. Une écharpe de crêpe brodé et un éventail agité constamment cachaient aux yeux pudiques de la jeunesse des appas très blancs et très doux, et si dodus qu'un seul eût rempli aisément les deux mains d'un malhonnête homme. Suivant une mode ancienne déjà, mais toujours galante et jolie, la dame ne portait point de cornette ; des nœuds couleur de rose retenaient les grappes de ses cheveux bruns, et elle semblait avoir, sur chaque tempe, une pivoine soyeuse prête à s'effeuiller. On peut croire que les garçons du collège considéraient sans ennui cette personne éclatante qui donnait des distractions aux régents même et faisait loucher M. le recteur... Éblouie par les lueurs oscillantes qui pâlissaient au clair soleil, madame de Phelletin s'amusait des figures sournoisement haussées vers elle, au passage. Mais, tout à coup, elle aperçut François Barbazanges, juste au-dessous du balcon, et, dans l'excès de sa surprise, elle lâcha son écharpe et son éventail. Les cinq cents feux des cinq cents cierges, se multipliant à l'infini, lui parurent des milliers de désirs féminins allumés autour du jeune homme... Cependant les écoliers, et les régents, et M. le recteur, contemplaient, les uns avec horreur, les autres avec délices, le corsage de madame de Phelletin... Tandis que François Barbazanges regardait ailleurs, l'innocent! ils contemplaient un cou rond et poli, de grasses épaules à fossettes, et deux boucles brunes descendant sur deux globes d'albâtre palpitants... Cela fit un petit scandale. Madame de Phelletin ramena son écharpe d'un geste prompt...

Alors seulement François comprit qu'il se passait quelque chose. Et il leva les yeux, comme un spectateur qui arriverait, au théâtre pour voir la chute du rideau.

Vers l'automne, M. Jacques Barbazanges étant allé à la Castanière pour y goûter le vin nouveau, madame de Phelletin le pria de dîner chez elle et le régala d'une *lebro en chobessar*. Aucun vrai Limousin n'est insensible au fumet de cet excellent plat, dont la réputation a franchi les bornes de la

province, allant jusqu'aux cuisines de Paris et de la cour. Les maîtres-queux de Sa Majesté l'appellent « lièvre à la royale... » Charmé du vin, du lièvre, des honnêtetés de madame de Phelletin, le conseiller promit de revenir avec son épouse... Ainsi l'artificieuse dame pénétra dans l'intimité des Barbazanges. Elle approcha enfin le beau François et le provoqua par des œillades enflammées ; mais, pour de bonnes raisons, il ne parut pas se rappeler le galant spectacle offert à sa vue, ni souhaiter le revoir.

Les personnes sanguines, comme était madame de Phelletin, tombent rarement dans cette tristesse qui mène au tombeau les âmes tendres. La pudeur du sexe, l'indifférence de l'amant, ne découragent par leur robuste et naïf désir. Un coquebin n'ose-t-il, ne veut-il cueillir le fruit d'amour?... Elles le lui mettront, sans vergogne, sous les lèvres et dans la main.

La dame de la Castanière, étant montée un jour en son grenier, y découvrit, parmi des chiffons et des ferrailles, un vieux luth fort endommagé. Cet instrument avait amusé quelque aïeule, au temps des guerres de religion. Depuis quinze ou vingt lustres, il gisait dans la poussière et servait aux seuls concerts des rats.

Madame de Phelletin le ramassa, le considéra, l'essuya et l'emporta dans sa chambre.

Un peu de temps après, madame Barbazanges reçut un petit valet qui lui remit un dindon de la Castanière, et une lettre fort civile. Madame de Phelletin annonçait à sa bonne amie qu'elle avait trouvé, dans un coffre précieux, un objet plus précieux encore, un luth italien, le propre luth de Corisandre, gage d'amour offert par le roi Henri :

Ignorant, hélas! le bel art de la musique, je ne saurais que faire de ce rare trésor, et le voudrais remettre en des mains plus expertes que les miennes : les vôtres, madame, ou celle de monsieur votre fils. Faites-moi donc l'extrême plaisir de venir, ce samedi, à la Castanière pour y voir le luth, l'essayer et le prendre, s'il vous convient.

La simple madame Barbazanges, touchée jusqu'aux larmes, donna un écu au garçon, et répondit qu'elle et son fils iraient sans faute remercier madame de Phelletin. Le valet parti, elle

se rappela qu'elle tenait son cercle tous les samedis, et que M. Peschadour devait lire une nouvelle satire. Force lui fut de garder la maison.

François s'en alla donc, tout seul, à la Castanière, chevauchant son petit bidet et l'âme perdue en rêveries. Il n'aimait guère madame de Phelletin, qui était grande, grosse, rouge, avec des dents et des yeux d'ogresse. Mais l'espoir de posséder le luth de Corisandre le flattait singulièrement... Un luth italien, de Venise peut-être, ou de Crémone, un chef-d'œuvre de Venturi Linarelli, un beau luth de cèdre ou d'érable dalmate, fait pour la caresse de doigts patriciens, un luth qui avait chanté des amours royales!... Quel plaisir d'éveiller les souvenirs endormis dans ce frêle cercueil sonore, avec l'âme du noble instrument!... Ainsi vaguait et divaguait l'âme poétique de François lorsque apparurent les tourelles grises et les toits bleus de la Castanière, entre les châtaigniers verdissants. Dans la cour, un vieil homme en livrée sordide accueillit M. Barbazanges en déplorant l'absence de son maître qui était allé à Uzerche pour y acheter des cochons. Puis, d'un air de mystère, il conduisit le visiteur à travers les escaliers et les couloirs du petit château jusqu'à l'appartement de sa maîtresse.

C'était une chambre parquetée et plafonnée, assez petite, ornée de rideaux en damas rouge et de pentes en tapisserie d'Aubusson. Un lit drapé « à l'ange » occupait tout le milieu de cette pièce dont le plus bel ornement était un vieux cabinet de marqueterie. Sur la table, une collation était servie, des plus appétissantes, avec quantité de vins doux dans des carafons, liqueurs de menthe et d'angélique, hypocras, pâtisseries et douceurs. Un bouquet de narcisses, épanoui dans un vase de cristal, exhalait une odeur violente. On devinait, au premier coup d'œil, que M. de Phelletin n'était pas là.

Son épouse, pompeusement parée, mais n'empruntant l'éclat de ses joues qu'au feu de son âme, s'étonna bien haut de ne point voir madame Barbazanges. François baisa la main qu'on lui tendait, prit le fauteuil qu'on lui montrait et commença d'excuser sa mère. N'osant parler du luth, il parla longtemps du dindon. Madame de Phelletin le considérait, si froid, si tranquille dans son éternel vêtement noir, et

le trouvait plus beau que l'Amour. Elle-même avait remis cette robe de satin cramoisi qu'elle portait l'année précédente, pour la fameuse procession. Des nœuds couleurs de rose retenaient, ainsi que naguère, ses cheveux bruns. Et comme elle haïssait les fichus et « mouchoirs de cou » inventés par les maris fâcheux et les prudes décharnées, aucune écharpe jalouse, aucun éventail malencontreux ne dérobaient plus au regard ce qu'avaient si bien vu les régents du collège, et le recteur, et les cinq cents écoliers, sauf le seul François Barbazanges.

— Il était parfaitement gras et tendre, et de la meilleure chair. Mon père s'en réjouit fort, car il est enclin à la gourmandise. « On voit bien, — disait-il, — on voit bien que cette volaille a été nourrie dans la basse-cour de la Castanière. Nulle part on ne trouve dindons plus savoureux. »

« Quoi! — pensait madame de Phelletin, — cet Adonis serait-il un goinfre?... Qu'il aime le dindon, cela se comprend, mais il en parle trop. »

— Oui, madame, nous vous sommes fort obligés, et en particulier mon père, car je vous répète que le dindon...

— Hé! laissons là le dindon!... Parlons de vous, monsieur, ou de la musique, ce qui est un entretien plus convenable à des personnes comme nous.

François sourit. Il avait dix-huit ans; il n'était ni sot, ni scrupuleux à l'excès, et pas plus infirme qu'un autre, et il ressentait, près des femmes, un trouble bizarre, mêlé de surprise, de plaisir et de répugnance. Mais tant de coquettes l'avaient aguiché, depuis l'adolescence, qu'il dédaignait l'amour facile, et s'irritait de vaincre sans avoir jamais combattu. Novice, et point naïf pourtant, il connaissait les manèges et les grimaces des femmes. Vraiment, l'ogresse de la Castanière lui avait tendu un piège et croyait déjà le manger tout vif?... Il devinait le voluptueux dessein de la dame, et, faisant la bête, il jouissait de son humeur.

Paisible, il parla de la musique, cita les chansons qu'il préférait et compara longuement le luth et l'archiluth. Madame de Phelletin, qui ne distinguait pas la tierce de l'octave, s'ennuya bientôt à la mort. Rompant net le discours, elle proposa de goûter avant que d'essayer le luth de Corisandre. François accepta quelques croquignoles, but un verre

d'hypocras et, froidement, porta la santé de M. de Phelletin... Il fallut boire encore... Un jour égal et vermeil emplissait la chambre ; la fenêtre se réverbérait en points brillants sur le ventre irisé des carafes. Les narcisses penchaient leurs tiges creuses, qui étaient du vert même des étangs ; leur calice paraissait net et précieux, tel un bijou, fixant les pétales rigides, d'un blanc plus froid que le blanc des lys. Leur parfum sensuel, sans finesse, se mêlait à l'odeur des pâtisseries, à un autre arome, qui venait de la robe, des cheveux, de la chair tiède et nue de madame de Phelletin. Elle était assise tout contre François, les cheveux bouclés comme des pampres, le buste incliné, découvrant deux pommes jumelles sur la corbeille étroite du corset, les joues roses entre des rubans roses... Le jeune homme fut tenté... Mais pourtant il se leva, et, très poliment, demanda la permission d'ouvrir la fenêtre, l'odeur des narcisses, dans une chambre close, étant nuisible à la santé.

Cette insolence émut madame de Phelletin :

— Moi-même, — dit-elle, — j'en suis incommodée.

Elle avait des larmes dans les yeux. L'ingrat Barbazanges la regarda saisir le bouquet, jeter les fleurs... Puis elle alla au cabinet de marqueterie.

— Le luth est là, monsieur... Voyez...

Elle se tourna vers François, les yeux voilés, les lèvres humides, le sein gonflé, presque belle de fureur et de désir. Mais, recevant de ses mains le « luth de Corisandre », il reconnut un instrument de la plus basse origine et de la pire qualité... Alors il se trouva singulièrement ridicule. « Le dindon de la farce, c'est moi ! » songea-t-il, furieux d'être ainsi moqué par l'ogresse de la Castanière. Un instant, même, il faillit oublier la politesse, et dire tout net que le « rare trésor », le « précieux héritage de famille » valait bien un quart d'écu. Mais la Phelletin, d'un mouvement sournois, heurta le luth, qui chut sur le parquet, en mille pièces. Cette catastrophe arracha un grand cri à la dame et lui fut un suffisant prétexte pour se pâmer dans les bras de François.

Étonné, inquiet, confus tout ensemble, ne sachant si cette défaillance était comédie ou vérité, le jeune homme déposa madame de Phelletin sur le grand lit de damas rouge. Elle

ne bronchait pas. Il n'eut pas l'amoureuse pensée de rompre le corset et la robe, mais il alla querir, sur la table, une carafe d'eau... Aussitôt, madame de Phelletin, cessant de contrefaire la morte, poussa de petits soupirs.

— Ah! que je suis sotte! — dit-elle.

Ses yeux disaient :

« Qu'il est sot! »

— Sentez, — reprit-elle, — comme mon cœur bat!

Elle avait pris la main de François ; elle pressait cette main, doucement appliquée sur sa gorge, à l'endroit du cœur, qui battait, certes, très fort et très vite...

Héroïnes des livres extravagants et purs, princesses, bergères, amazones, nymphes toutes pleines d'orgueil et de pudeur qui parlez par métaphores et faites de la passion même un piédestal à la vertu, Astrée, Clélie, Mandane, Amynthe, vous défendîtes François Barbazanges, votre amant.

Il allait vous trahir... Mais madame de Phelletin s'avisa tout à coup que son désordre pourrait donner à penser aux valets, et qu'il serait prudent de fermer la porte au verrou.

— J'aurai le temps de me remettre, — dit-elle, — et d'ailleurs, il vaut mieux qu'elle ne se puisse ouvrir que de notre consentement.

Ces mots frappèrent l'esprit de François. Il se rappela les avoir entendus ou lus quelque part, — et soudain une réminiscence bouffonne manqua de le faire éclater de rire. Madame de Phelletin ne venait-elle pas de prononcer la même phrase que Scarron, dans le *Roman comique*, prête à madame Bouvillon?... François crut voir la scène ridicule : la grosse dame dévergondée, avec son tablier et son peignoir à dentelles, et la jupe de noces de sa bru; le jeune comédien Destin, enfermé quasi de force dans la chambre de cette effrontée, dont la gorge et le visage, tout enflammés, « auraient été pris de loin pour un *tapabor* d'écarlate... » Une grimace voluptueuse de madame de Phelletin, son étrange déshabillé, un geste qu'elle fit, cette recommandation hypocrite de pousser le verrou, rendirent si vive et si nette l'image de la Bouvillon, que François entra dans les sentiments de Destin et se prit à souhaiter que Ragotin frappât à la porte... Il sourit, retira sa main, et recula d'un pas...

Alors, madame de Phelletin, de rouge qu'elle était, devint pâle. Sachant par expérience que l'amour n'est point gai, et que la volupté même ne rit point, elle connut sa défaite. Avec un regard de peur et de haine, elle se leva du lit, se rajusta, et ouvrit la porte toute grande.

— Je vois, madame, que vous êtes guérie, et j'en suis bien aise, — dit François. — Mais il se fait tard; le luth est brisé; le repos vous est nécessaire, et... Je suis votre humble serviteur.

— Adieu, monsieur, — répondit madame de Phelletin.

François Barbazanges fit la révérence et gagna la porte. Demeurée seule, madame de Phelletin piétinait les débris du luth de Corisandre.

XIII

« Rêver d'une Astrée, depuis l'enfance, et connaître l'amour aux bras de madame Bouvillon!... Voilà, en vérité, la plus grotesque mésaventure du monde!... » — songeait François, le long du chemin.

Il arriva au logis pour souper et ce lui fut une agréable surprise de trouver Pierre et le chanoine. Toute la maisonnée, maîtres et domestiques, s'attendrissait sur la mort du notaire et le malheur de l'orphelin.

François put donc abréger le récit de son voyage. Il conta le désastre du luth. Madame Barbazanges n'en demanda pas plus long. Bientôt le plaisir de revoir Pierre Broussol, la certitude de ne jamais quitter un si parfait ami, éloignèrent la double image de la Bouvillon-Phelletin.

Mais, dans le silence de la nuit, cette image reparut sous les paupières closes du jeune homme, — et il s'indigna de lui découvrir une espèce de charme que la réalité n'avait point.

Encore tout oppressé, François se leva doucement, alluma la chandelle et voulut chasser l'impudique qui le poursuivait jusque dans le sommeil, plus furieuse de luxure que l'épouse même de Putiphar. Dans le lit voisin, Pierre ronflait, tout

pareil, avec sa face ronde et sa bouche ouverte, à un gros enfant de campagne. François prit un volume dans l'armoire, se recoucha et se mit à lire, la tête sur la main, le coude dans l'oreiller.

Et voici qu'aux premières lignes, l'image de la Phelletin s'évanouit. La ville endormie à l'entour, la maison, la chambre même disparurent. François Barbazanges entra, corps et âme, dans le monde enchanté des romans.

Ce monde ressemblait au nôtre comme la tragédie et la pastorale ressemblent à la vie ordinaire des humains. On n'y voyait point de boutiques, de casernes, de tribunaux ; on n'y rencontrait point de marchands, ni de soldats, ni de populace... Dans un paysage de tapisserie, bleuâtre et fané, d'une complication harmonieuse, ce n'était que palais et bergeries, portiques et colonnades, fontaines et rochers, épaisses verdures moutonnantes, gazons parsemés de fleurs. Des animaux sortis de la ménagerie de l'Arioste, lions et griffons, licornes blanches, erraient en ces lieux ; des personnages bizarrement vêtus y tenaient des discours interminables : princes et princesses, druides et chevaliers, nymphes et bergères, tous amoureux, tous aimés, ils ne parlaient que d'amour.

Mais cet amour d'Astrée et de Céladon, de Lindamor et de Galathée, avait-il rien de commun, sauf le nom, avec ce qu'on appelle amour en bon français ? Était-ce l'amitié conjugale, telle que la pratiquaient les du Verdier, les Peschadour, les Barbazanges même ?... Précieuse au salon, madame Catherine était fort attentive au ménage, aux repas de son époux, aux chausses de son garçon ; elle savait la valeur d'un liard, querellait sa servante, et, comme la bourgeoise de Furetière, elle appelait son mari « mouton » dans l'intimité. Leurs entretiens, affectueux et prosaïques, roulaient sur l'argent, les voisins, les affaires, la température et la digestion. Ils s'étaient épousés selon le vœu de leurs familles, sans chagrin ni transports, sans torrents de pleurs ni pâmoisons de félicité... Mari et femme, oui... Amants, non pas !

Alors ?... Si l'amour n'est point dans les meilleurs mariages, serait-il dans les libres liaisons de femmes galantes et de débauchés, dans les accointances de gueux et de filles, dans les

rencontres du désir avec la curiosité, l'intérêt ou l'ignorance ?... Est-ce l'amour qui inspire les refrains obscènes des cabarets, les propos grivois, les gravures indécentes et les petits vers érotiques ?... François se remémora ces *Contes* de M. de La Fontaine qu'on se passait au collège, sous le manteau. Maris toujours grotesques, toujours trompés, commères grasses et paillardes, galants cyniques, c'était un petit monde échappé des fabliaux français et des nouvelles florentines, un monde joyeux, débraillé, sans scrupule, qui faisait l'amour et n'aimait pas.

Ce souvenir ramena l'image insupportable de madame de Phelletin.

« Hélas ! — songeait François, — comment choisir entre le mariage vulgaire et la basse galanterie ?... Pourquoi me suis-je composé un idéal de passion qui n'existe pas hors des livres ? Ne puis-je me satisfaire du bonheur et du plaisir qui contentent les autres hommes, moi, sans fortune, sans génie, sans naissance, moi, petit bourgeois limousin ?... Monsieur de la Pouméiye a raison : je suis l'amant de la lune et l'impossible seul me plaît. Par une fatalité singulière, toutes les femmes me poursuivent, et aucune femme ne me retient. Leur facilité même, ces faveurs qu'elles m'offrent, cette provocation évidente ou cachée qui devance toujours mon désir, me fâchent jusqu'à me donner de la haine. Et, cependant, mon âme est faite pour ce sentiment que M. d'Urfé appelle « le rayonnement de Dieu sur la terre ». Mon cœur, mes sens, qu'on dit de glace, fondraient bien vite à ce beau feu. »

Son regard s'abaissa vers la page négligée. Il reprit sa lecture.

Céladon parlait.

Il dit que quand le grand Dieu forma toutes nos âmes, il les toucha chacune avec une pierre d'aimant, et qu'après il mit toutes ces pièces en un lieu à part, et que de même celles des femmes, après les avoir touchées, il les serra en un autre magasin séparé... Que, depuis, quand il envoie les âmes dans les corps, il mène celles des femmes où sont les pierres d'aimant qui ont touché celles des hommes, et celles des hommes à celles des femmes, et il leur en fait prendre une à chacune. S'il y a des âmes larronnesses, elles en prennent plusieurs qu'elles cachent.

Il avient de là qu'aussitôt que l'âme est dans le corps, et qu'elle rencontre celle qui a son aimant, il lui est impossible qu'elle ne l'aime et d'icy procèdent tous les effets de l'amour... Car, quant à celles qui sont aimées de plusieurs, c'est qu'elles ont été larronnesses et en ont pris plusieurs pièces. Quant à celle qui aime quelqu'un qui ne l'aime point, c'est que celui-là a son aimant et non pas elle le sien...

« M. d'Urfé s'accorde avec Platon, — pensa François qui avait reçu au collège quelque teinture de philosophie. — Il faut donc croire que j'ai une âme larronnesse, mais que cette âme n'a pas rencontré celle qui fut touchée de la même pierre d'aimant. La trouverai-je, cette âme prédestinée?... Mon père ne m'a-t-il dit de craindre l'amour?... Ah! divine inconnue, maîtresse égale à mon rêve, vous qui n'êtes pas née encore, ou qui êtes morte depuis longtemps, me faudra-t-il vous trahir avec des Phelletins ou vous oublier dans l'honnête ennui du mariage? Je vivrai donc ma vie sans vous connaître, fuyant l'amour qui me cherche et cherchant l'amour qui me fuit; je mourrai d'inutile passion, et je laisserai le souvenir d'un ingrat et d'un insensible!... »

François soupire... Il s'étonne de voir un fil de jour aux fentes des volets. L'aube point... Vite, il éteint la chandelle. Il essaie de dormir... Des pensées, des formes confuses roulent dans sa mémoire... Il perd conscience...

C'est une étrange forêt, bleue et verte, avec des frondaisons laineuses où perchent des oiseaux bariolés. A travers les arbres, on aperçoit un fond de montagnes décolorées, de gothiques architectures, un ciel à gros nuages blancs. Une source jaillie d'un antre obscur, sous des rochers barbus de lierre, emplit une vasque naturelle parmi des joncs et des roseaux. Les fleurettes clairsemées dans l'herbe n'ont pas les couleurs de la nature. Sur les ailes des oiseaux chimériques, les rouges, les jaunes adoucissent leur éclat. Toutes les nuances du paysage sont amorties, comme usées. Rien ne bouge. Aucun son ne vibre, dans l'air opaque. C'est l'automne et le silence éternels.

Une bête blanche sort du fourré. Ses menus sabots d'or foulent sans bruit l'herbe fine; elle a tout le corps d'une

cavale, la tête d'une biche, et une seule corne d'or, une longue spirale pointue entre ses yeux bleus. Nul, s'il a connu l'amour, ne peut soutenir son regard magique, mais la Licorne plie les jarrets devant les vierges très pures et les petits enfants.

Assis sur le rocher, François Barbazanges voit la bête légendaire venir à lui. Elle approche, incline le col pour boire à la fontaine, et le jeune homme, d'une main distraite, flatte le monstre charmant... Désaltérée, la Licorne bondit et disparait comme elle est venue.

Quelque temps se passe... Les feuilles ne tremblent pas; les oiseaux ne chantent pas; on ne perçoit ni le cours ni le murmure de l'eau transparente. L'aspect de la forêt et du ciel n'a pas changé depuis des siècles et l'on sent bien qu'il ne changera jamais. François Barbazanges ne s'en étonne point.

Mais voici qu'une nymphe, suivant le chemin de la Licorne, écarte l'épaisse verdure. Est-ce Silvie, Galathée ou Léonide? Elle vient de la cour d'Amasis, et c'est elle, sans doute, qui recueillit Céladon demi-noyé sur le rivage du Lignon. Elle a des cheveux pâles noués de perles, une figure délicate et noble. Sa robe de brocart blanc, relevée sur la hanche, découvre son genou et son sein parfait. Elle est chaussée de brodequins dorés jusqu'à mi-jambe, et le carquois qui pend à son épaule, l'arc d'ivoire qu'elle porte à la main la font ressembler à Vénus sous le déguisement de Diane.

A la vue d'un homme, sa pudeur alarmée colore de rose ses belles joues. La nymphe voudrait fuir, si l'invisible Amour, blotti dans les feuillages, ne dardait tout à coup une sagette droit en son sein virginal. Une autre flèche frappe au cœur François Barbazanges. Il se sent à la fois transir et brûler... Déjà il est aux pieds de la nymphe, et il lui déclare sa passion.

— Ah! — dit-il, — belle divinité, vous que j'ai reconnue sans vous connaître, ne trouvez point mauvais que je vous aime, car je préfère mourir en vous aimant, oui, plutôt que de vivre sans vous aimer... Mais que dis-je!... Je préfère!... Il n'est plus en mon choix... Je vous attendais depuis une éternité, car nos âmes furent touchées de la même pierre d'aimant et prédestinées l'une à l'autre...

Il parle, et plus pompeusement, plus précieusement encore. Et, de même que la fontaine coule du rocher, des phrases, des pages, des volumes de M. d'Urfé coulent de la mémoire et des lèvres de François. La nymphe le considère d'un œil plus tendre... Soudain, il se trouve avec elle, non plus dans la clairière, mais dans la grotte, asile discret des amants... Il pense à la reine Didon, au pieux Enée... Le souvenir du collège traverse son esprit... La robe de la nymphe glisse. Deux bras tièdes... une bouche brûlante... Tout devient trouble... Puis un grand cri muet... Au seuil de l'antre, la Licorne se dresse, la nymphe s'évanouit dans l'ombre et François se sent mourir...

— As-tu le cauchemar pour gémir ainsi? — dit Pierre penché sur son camarade. — Çà, réveillons-nous! Il fait grand jour.

XIV

Les années 1692 et 1693 n'amenèrent aucun changement dans la cité de Tulle. Par trois fois, après Steinkerque, Nerwinde et la Marsaille, les orgues tonnèrent comme des canons dans la cathédrale toute tendue de velours bleu. Les bons citoyens s'embrassaient sur les places publiques, et chez tous les « vendant vins » les buveurs portaient la santé du Roi. Mais ces échos des gloires nationales mouraient bien vite entre les collines d'Alverge et de Saint-Clair.

Les Tullistes vivaient chez eux, entre eux, pour eux, d'une vie patriarcale et tout unie. Par delà les *causses* du Quercy, le bassin de Brive et les Monédières, ils devinaient les provinces fraternelles : le Périgord forestier, la sèche Gascogne, l'Auvergne noire, le frais Berri, la Touraine en fleur, et, plus loin, la terre du lys capétien, l'Ile-de-France... Là, les bras verts de la Seine pressaient mollement Paris, la ville des émeutes, des académies, des théâtres et des salons... Dans une pourpre solaire, Versailles apparaissait, peuplé de marbres, bruissant d'eaux vives, enfermant la majesté du Roi. Le monarque y rayonnait, héros demi-dieu, parmi ses courtisans et ses maîtresses, et tel qu'on le voyait peint sur toile, au prési-

dial, dans un magnifique appareil de velours, d'hermine, d'ordres et de rubans, le nez courbe, la lèvre pendante, la perruque farcie de lauriers. On savait encore que, sur les Alpes et dans les marais de Hollande, nos maréchaux conduisaient leurs armées victorieuses contre les Anglais et les Impériaux... On savait moins bien les noms des grands corsaires... Mais, hors des frontières de France, il n'y avait plus qu'une Europe vague, toujours fumante de batailles ; puis des pays de barbarie, le royaume sauvage des tsars, l'empire du Sultan, les « Iles », les Grandes-Indes, où nul bon Limousin n'était jamais allé. Ces contrées païennes, cette Europe ennemie, nos provinces même, n'avaient pas de quoi retenir longtemps la pensée d'un bourgeois de l'Enclos. Quelques pédants, lecteurs de la *Gazette*, quelques amis et parents de M. Baluze, qui produisaient des lettres de l'historien, feignaient de s'intéresser aux choses de la cour. Ils n'ignoraient pas que le Roi souffrait d'indigestion, que le pain manquait à Paris, et qu'on avait fait de belles funérailles à Scaramouche... Mais l'accouchement et la mort de madame du Verdier, les fiançailles possibles de Louise Baluze, la nouvelle décoration de fresques que Louis Leys et Michel Sibille avaient faite à la chapelle du Puy-Saint-Clair, la querelle des pénitents blancs et des pénitents gris, la température nuisible à la conservation des truffes, les promesses de la vigne, l'apparition d'une comète, voilà, certes, des nouvelles qui ne laissaient personne indifférent.

Dans le courant de 1693, on commença d'annoncer le mariage — bientôt démenti — de M. François Barbazanges. Ce jeune homme avait terminé ses études à l'entière satisfaction des jésuites. Il était fort sage, et l'on ne doutait point que, selon l'us de la province, son père ne l'émancipât. La pauvre Perrine du Verdier étant défunte, M. Étienne Baluze avait reporté toutes ses tendresses d'oncle sur Louise, sœur de la défunte, et il la voulait marier... avec M. d'Arche, peut-être, ou M. de Chaunac, ou M. Melon ?... M. d'Arche, d'une famille de robe, semblait ne point tenir au mariage. M. Melon avait peu de bien. M. de Chaunac était gentilhomme et fort aimable. Louise Baluze ne le haïssait pas. Elle eût préféré pourtant François Barbazanges.

Celui-ci, en même temps que Pierre, avait quitté le vêtement d'écolier. Vers la fin de son deuil, Broussol s'était commandé, chez Levreaud, un habit de drap d'Elbeuf, gris d'agate, galonné et passementé de rouge, le chapeau à plume de même couleur. La première perruque, d'un brun plus sombre que ses cheveux, vieillissait un peu sa face joufflue. Il se trouvait admirable en cet accoutrement. Le soir, quand il descendait avec François jusqu'à la place des Oules, il ne doutait point que sa mine avantageuse ne fît du tort à son compagnon.

Ces soirs d'été faisaient s'ouvrir toutes les croisées, toutes les portes du vieux Tulle. Les cintres d'ombre des petits porches laissaient voir des escaliers à vis, d'obscurs intérieurs qui faisaient penser aux alchimistes de Rembrandt, aux juifs usuriers du moyen âge. Par les grandes baies des boutiques, on apercevait des familles d'artisans, le maître taillant la miche, la maîtresse allaitant son poupon, les apprentis tapant de la cuiller dans la soupe épaisse des bols. Des chats maigres s'étiraient sur les murettes. Des rondes de petites filles barraient les rues. Les linges pendus aux balcons étaient plus clairs que le ciel. Sur la place des Oules, devant le parvis, c'était un va-et-vient de personnes qui se connaissaient toutes, et s'arrêtaient à chaque instant pour des révérences et des baise-mains. Il y avait des colloques de duègnes et de chanoines, des rires légers de demoiselles quand passait un officier de la garnison.

Les chauves-souris voltigeaient autour du clocher grisâtre. Tout le côté occidental du ciel, vers l'Espinas, était d'un pourpre pâle, tirant sur l'orange, avec des nuages ardoisés. Le reflet du couchant embrasait, par réverbération, l'Alverge et le Rocher des Malades. Plus tard, la rougeur dorée de la lune s'irradiait comme une aurore derrière la Bachellerie. L'écluse de la Corrèze faisait son murmure doux. Les gens qui avaient dîné tôt s'ébahissaient du long crépuscule.

Pierre et François erraient de la Grand'Place à la place de l'Aubarède, allant parfois jusqu'au Pavé du Collège, et jusqu'à la Porte de Fer, où la rivière sans quai s'élargit sur les cailloux. L'habit à passements rouges attirait les regards et les quolibets des artisanes. Parfois une insolente s'étonnait tout haut qu'un paysan contrefît le gentilhomme, au mépris

des lois somptuaires, lorsque le plus beau garçon du Limousin s'habillait de noir comme un curé. François feignait de ne pas comprendre, Pierre ripostait vertement,

Depuis qu'il était homme et non plus écolier, affranchi de la férule et bien instruit des secrets de l'amour, il tâchait à vaincre la pruderie de son camarade, par des arguments tirés de la philosophie et de l'histoire naturelle: Leur chambre d'étude entendait des propos fort différents de ceux qu'on tenait chez madame Barbazanges, encore que cette différence fût dans la forme plus que dans le fond.

Pierre avait de l'amour et du mariage cette idée simple, exacte, positive, qui est toujours dans l'âme du paysan français : l'amour est une chose, le mariage est une autre chose, et bien sot qui les confond. Bien sot qui languit et meurt pour une maîtresse, lorsqu'il peut épouser une honnête fille agréable, et qui a du bien. Plein de respect pour le mariage, — qui lui semblait une invention excellente de Dieu, — nullement sentimental, encore moins passionné, Pierre avait un goût très vif des femmes. Mais toutes les liaisons, amourettes, passades et fantaisies, dont il se promettait le plaisir, il les confondait sous le nom joli de « bagatelle ». On s'amuse de ce qui est bagatelle ; on ne s'y attarde pas.

Aussi Pierre Broussol, âgé de vingt ans, arrangeait-il sa vie avec une merveilleuse prudence. La *bargieire* de chez Gargalhou et les autres filles qu'il avait eues ne lui cachaient pas la fiancée, l'épouse future, la « femme qui a du bien ».

François ne pouvait souffrir que son ami parlât des femmes. S'il était chaste de corps et de cœur, c'était moins par vertu que par délicatesse d'imagination. Quand Pierre lui vantait ses Janetoun, il pensait à madame Bouvillon et il secouait la tête... La volupté, disait-il, lui paraissait la plus délicieuse chose du monde ou la plus vilaine, et il ne la souhaitait point sans un ragoût de tendresse, des circonstances heureuses et quelque poésie dans le décor. Broussol ne comprenait point ces finesses ; il suivait tout bonnement l'instinct de nature, n'ayant ni la perversité du goût ni la pudeur qui sont l'effet d'une éducation romanesque.

Le grand plaisir qu'il avait, en ces promenades du soir, c'était de contempler les dames et d'appliquer à l'étude de leurs

appas les méthodes classiques d'induction et de déduction. L'ampleur d'un fichu ne l'abusait point sur l'opulence réelle d'une gorge, et nul ne distinguait mieux que lui les premières flétrissures d'un visage éclatant de fard.

— Il est vrai que les réalités sont presque toujours laides! disait François. Aussi ne les regardé-je point de trop près. Mais toi, qui te plais aux formes sensibles, comment le dégoût ne suit-il pas ta clairvoyance?

— Hé! pourquoi du dégoût? — répondait Broussol.

La laideur ne lui donnait point de tristesse et la beauté point de transport. Comme les gens de campagne, il estimait le mérite physique des femmes... au poids!

— Il te faut des ogresses, — répliquait François, pensant à madame Bouvillon.

Et il avait envie d'envoyer son ami à la Castanière.

Un soir, Broussol, arrêté devant la maison de Loyac, au coin de la tour de Maïsse, faisait son commentaire accoutumé sur les passantes.

— Madeleine Ravanis : comme elle rit, pour montrer ses belles dents!... Mademoiselle Contrastin : le charnier Saint-Clair... Heureuses les personnes sèches qui engraissent en vieillissant... Eh! Louise Baluze est toujours bien fraîche, malgré son deuil et ses yeux languisssants qui implorent : « Un mari!... un mari, s'il vous plaît!... » Les Peschadour!... Plus jaunes que des chandelles!... Leur papa n'a-t-il point de la thériaque pour les purger?... Julienne Sage, la reine des dentellières!...

— Allons-nous-en, il est tard.

— Oh! regarde un peu, devant nous. Reconnais-tu cette fille qui monte les Quatre-Vingts, avec son galant?... Tudieu! quelle tendresse! Il la tient à la ceinture et la baise dans le cou.

— Une effrontée... Ne cours pas si vite... Que t'importe?

— Je la veux voir... Il me semble... Mais oui, c'est la Chabrette avec son barricotier!

La nuit bleue, toute bleue sur les toits de tuile, s'assombrissait en descendant les Quatre-Vingts. Elle se faisait presque noire au ras du pavé ; elle entrait dans les porches béants ; elle effaçait les seuils usés, les bornes, les touffes d'orties.

— Regarde... Il est bâti comme Hercule, ce Galapian... Et la fille, sèche et laide, a des yeux!...

— Je ne les ai point remarqués...

— On dit qu'elle est amoureuse de toi.

— Cette Margot?

— On le dit.

— Je ne lui ai jamais parlé! Je ne la connais pas.

— Il n'est pas nécessaire. Je l'ai aperçue, moi-même, qui contemplait ta maison... Oh ! elle est très consolable, la Chabrette! Elle ne mourra point de tes mépris. Les femmes, même celle-ci, ont la rage de donner dans le tendre, mais le muletier trouve toujours son heure... je veux dire le barricotier... Ils s'arrêtent. Feignons de ne les point voir.

A quelques pas, le Galapian et la Chabrette délibéraient. Il déclara, tout haut :

— Je te dis qu'il ne rentrera point. Il est à l'auberge du Chef-Saint-Jean... Ne fais pas la mijaurée.

Il voulait pousser sa maîtresse dans la maison. Inquiète, elle scrutait l'antre...

— Jérôme... Laisse-moi... Des gens !

— Quoi?... C'est le fils Barbazanges et son ami Broussol qui rentrent se coucher...

Il entraîna la Chabrette. Pierre cria de loin :

— Bonne nuit!

XV

Cinq ou six jours plus tard, flânant hors la ville, sur le pont de la Barrière, Broussol aperçut le cotillon rouge et le fichu à fleurs de Margot.

Appuyée au parapet, elle regardait la Corrèze couler, si rapide que le soleil y dansait en petits remous, si limpide que les cailloux du fond y paraissaient blancs et polis, comme à travers un cristal glauque. Le ciel était bleu, du bleu vif qu'il a les jours de grand vent. De petits nuages ronds roulaient, très vite, sur la crête sombre de l'Estabournie.

L'extrême faubourg, aux bicoques basses et grises, aux jardinets chétifs, était presque désert. Des laveuses battaient leur linge. Sur le chemin de Laguenne, un char de foin passa, traîné par deux grands bœufs limousins, d'un fauve pâle, qui avaient un éventail de fougère sur le frontail.

Pierre s'accouda près de la Chabrette et lui glissa dans l'oreille un bonjour qui la fit sursauter.

— Monsieur Broussol !

— Eh bien, mignonne, le père Chabrillat est-il demeuré au Chef-Saint-Jean la nuit entière, pour vos plaisirs ? Sans mentir, j'étais en peine de vous.

Elle ne répondit point.

— Vous voilà bien loin de l'atelier. Quel saint chômez-vous donc ?

— J'ai quitté la Contrastin... Je travaille chez moi... Et je m'ennuie.

— L'illustre Galapian vous aurait-il fait quelque infidélité ?

— Peu m'en chaut, du Galapian !... Je m'ennuie, monsieur Broussol, et d'un ennui si cruel que je pense, le plus sérieusement du monde, à me jeter dans la rivière.

— Attendez, Margot, pour vous noyer, que la fleur de votre âge soit flétrie et passé le temps de l'amour... Tudieu ! l'idée de vous voir morte me donne une extrême compassion de vous, et il n'est rien que je ne fasse, ma chère enfant, pour vous tirer de peine.

Il parlait d'un ton si plaisant que la Chabrette se mit à rire.

— Je serais bien empêchée de vous dire la cause de mon mal. C'est une manière de vapeur qui me monte à la tête et me dérange la raison. Je ne puis voir la lune entrer dans ma chambre, avec la brise de nuit, sans une tristesse épouvantable. L'odeur du basilic et la plus joyeuse chanson me donnent envie de pleurer. Et cette folie s'en va, tout d'un coup, comme elle est venue.

— Seriez-vous saturnienne et mélancolique ? — s'écria Broussol, en bouffonnant. — En ce cas, ma fille, il vous faudrait suivre les excellentes prescriptions du médecin Antoine Meynard. Il assure que les personnes de cette humeur « doivent avoir l'air bien corrigé, un peu chaud et humide, et les fenêtres de leur maison ouvertes vers l'Orient ». Ce ne serait

pas une précaution vaine de porter sur vous quelque chose odorante et récréative comme le parfum d'ambre gris, de musc, de camphre ou de bois d'aloès. Mais le meilleur remède à cette complexion, — qui est, hélas! celle de mon ami François Barbanzanges, — c'est de bien manger, de bien boire et de se bien échauffer au jeu d'amour. Maître Antoine Meynard avait oublié ce remède si simple et souverain, dans son chapitre de la *Prophylactique*.

— Vous vous moquez, monsieur Broussol, mais vous me divertissez, malgré moi. Quand je vous entends, il faut que je rie... Hé! tout doux! laissez mon fichu... Il y a des laveuses tout près d'ici... Elles pourraient vous voir.

— Craignez-vous que ces bonnes femmes fassent un méchant rapport au Galapian? Le drôle est jaloux...

— Oh! pas de tout le monde... Il me défend de parler aux messieurs; mais vous...

— Je ne suis pas un monsieur?

— C'est-à-dire...

— Eh! qu'est-ce qu'un monsieur, Margot?

— C'est un bourgeois comme vous, habillé comme vous, savant comme vous, mais qui a, dans les manières, un je ne sais quoi que vous n'avez point, Ainsi, monsieur Melon du Verdier, monsieur Baluze, et même... monsieur François Barbazanges... Oh! je n'oserais pas lui parler comme je vous parle!

— Tant pis pour lui, Margot. Mais, si le Galapian ne me croit point fait pour donner de la jalousie, il ne me croit donc pas fait pour donner de l'amour?

— Que me parlez-vous du Galapian! — dit Margot en haussant les épaules. — Je n'ai pas tant souci de lui.

— Vous ne l'aimez donc point?

— Non, bien sûr!

— Vous l'avez aimé?

— Il ne m'a pas laissé le temps!

Pierre jeta un regard sur la rive droite de la Corrèze, où était la porte des Mazeaux, sur la rive gauche, où était, au bout du pont, le chemin de Laguenne.

Une à une, les laveuses s'en allaient. Un pêcheur isolé contemplait obstinément sa ligne.

Pierre, une petite flamme aux yeux, se rapprochait de la

Chabrette. Il la tenait par les épaules, et, doucement, la pressait contre lui. Un parfum âcre, un parfum de fourrure venait des cheveux noirs crespelés. Les longues paupières brunes s'abaissaient sur les joues mates, — et Margot ne cessait pas de sourire, d'un sourire triste et singulier.

Bien des fois, Pierre l'avait raillée pour sa maigreur, sa peau brune, sa complaisance aux désirs des gueux. Il la plaçait plus bas, dans sa pensée, que la dernière des Janetouns... Et voilà qu'il s'étonnait de la trouver presque jolie! Jolie?... Non. Piquante, étrange... D'où tenait-elle ce vif esprit, ce parler gracieux, qui n'étaient pas de sa condition, et que lui eussent envié les plus fières bourgeoises de Tulle?.... Une fille divertissante et désirable, en vérité, car elle ne ressemblait à aucune autre. Un honnête homme, assurément, ne la pouvait avouer pour sa maîtresse, à cause de son origine et de ses mauvaises mœurs. Mais elle valait bien qu'on l'aimât une nuit, la Chabrette!

— Margot, — reprit Broussol d'une voix toute changée, — monsieur et madame Barbazanges sont allés à la Castanière; François joue du luth, depuis midi; il en jouera jusqu'à minuit, et je n'aime point la musique. Personne ne s'étonnera si je ne rentre point souper. Voulez-vous, Margot, que nous allions dans une auberge de Laguenne, manger un pâté, quelque tarte sèche, et boire une bouteille de vin?... Je me sens d'une humeur pastorale, et, s'il faut le dire, amoureuse... Foin du Chabrillat et du Galapian!... Vous reviendrez chez vous à la nuit close, ou à la pointe du matin, comme il vous plaira. Il y a des lits fort bons, à Laguenne... Consentez, Margot!...

Elle le regarda fixement, hésita, pâlit, baissa la tête et, comme un petit garçon conduit une petite fille, Pierre l'emmena, par la main.

XVI

Dans la bibliothèque qu'éclairait un seul flambeau, François Barbazanges, son luth posé sur les genoux, écoutait le récit de Pierre.

— Connais-tu Laguenne, François?... C'est un bourg, sur la route d'Argentat, dans la vallée de l'Avalouze. Il y a une place plantée d'ormeaux où l'on danse, les jours de *vote*; un petit pont sur le torrent et une pauvre église au clocher carré, coiffé d'un toit pointu. Les bicoques sont délabrées. L'espace entre les collines est si étroit que, par les venelles, à l'extrémité de chaque rue, on voit une muraille de granit bleu et de sombre verdure, fermant l'horizon...

» Nous entrâmes à l'auberge qui est une vieille bâtisse fort accueillante, avec son toit quadrangulaire, son escalier apparent, ses fenêtres ornées de masques de pierre en manière de modillons. Le jardin a été coupé sur le parc d'un petit château, dont on devine la façade et les tourelles. L'hôtelier, qui est riche, l'acquit naguère du châtelain, qui est gueux, et ce potager planté de fleurs et de légumes conserve pourtant quelque trace de sa première splendeur.

» C'est là...

Il s'interrompit, souriant et soupirant, les yeux perdus, comme regardant en lui-même le tableau qu'il décrivait : le jardin campagnard, divisé en carrés, rempli de choux vert bleu et rouge prune, d'asperges légères, d'oignons montés balançant une grosse boule en filigrane sur une tige rigide... Les fleurs qui poussaient là avaient déjà les nuances de l'automne, presque toutes jaunes ou violettes, ou pourpre, ou d'un rose fané; fleurs communes, fleurs naïves dont les noms charmants égaient les refrains populaires et les très anciennes chansons : la belle-de-nuit, la belle-de-jour, la fleur-de-la-Passion, la marguerite-reine, et le pied-d'alouette si vivace, et la «jalousie», et les grands tournesols d'or qui rayonnent autour d'un disque en perles brunes... Puis, une surprise : au bout du jardin, quatre beaux ifs centenaires, en forme de pions d'échecs, devenus énormes, depuis si longtemps qu'on ne les taille plus... Leurs boules supérieures se sont rejointes et cela fait un toit, quatre portes en arcades, un véritable cabinet de verdure. Le jour y pénètre, comme teinté d'émeraude et glissant à travers des épaisseurs d'eau, une lumière de grotte au fond d'un lac, qui baigne de verts reflets et d'éternelle fraîcheur une lourde table de pierre...

— Je n'y puis songer sans émoi, bien que j'aie l'âme dure et prosaïque... Aucun lieu ne me sembla plus propre à l'amour. J'y fis porter le souper, champignons sautés, ragoût, écrevisses, un pâté de volaille et de la *tome* de Brach. La fille, qui avait marqué une joie extravagante, cependant que nous cheminions, montrait quelque mélancolie, et je m'appliquai à la divertir par des chansonnettes gaillardes... J'en connais plus d'une! — ajouta Pierre.

Il sourit, et fredonna :

> Un doux baiser dessus ta bouche
> Ne suffit pas, ma Cléri!...
> Permets-moi donc...

— Oh! oh! — dit François, — c'est un refrain qui plaît aux Chabrettes!

— Tu peux dire : aux femmes de toutes conditions!... En même temps, je surveillais le verre de la fille, et le remplissais sans cesse du meilleur vin d'Allassac. Bientôt elle s'amusa autant que moi-même : elle rit, chanta, badina, fit cent folies, et, se transfigurant à mes yeux, me parut la plus aimable maîtresse du monde.

— Le vin d'Allassac la rendait-il plus belle, ou toi plus indulgent?

— Je ne sais... La grâce de ses gestes, l'éclat de ses prunelles, la douceur de son rire, enfin cent charmes imprévus me firent oublier qu'elle était maigre et noiraude et de la plus vile extraction. Quelques baisers ravis me laissèrent la bouche aussi ardente que si j'avais mordu dans un piment. Je sentis la brûlure de ce baiser jusqu'à l'âme, et, pour la première fois de ma vie, je fus plus faible, plus bête, plus épris que je ne voulais...

François dit, d'un ton d'affectueuse raillerie :

— Et, n'est-ce pas, la Chabrette abusa de ta faiblesse, de ta bêtise, de ton désir?... Elle t'a dévalisé, la vilaine!... Toi, l'économe et le prévoyant!...

— Non, François. La Chabrette aime le plaisir et méprise l'argent...

— Alors?

— L'heure avançait. La bonne hôtesse, favorable aux amants par inclination et par intérêt, mit tout le dessert à la fois sur la table et se retira dans la maison. La salle de verdure nous dérobait à la vue des indiscrets. L'odeur du regain venait jusqu'à nous. La lune, haute dans le ciel, blanchissait la nappe à travers le feuillage...

» Quel effet n'attendais-je pas de mes discours, du vin, de la solitude, de la nuit? Encouragé par la gaieté de Margot, je l'attirai sur mes genoux, et baisai derechef sa bouche, qu'elle ne défendait pas. Mais à peine tentai-je quelques privautés que l'étrange fille, me repoussant, se leva, se mit à l'autre bout de la table, silencieuse et regardant le sol d'un air chagrin. J'attribuai ce changement à la coquetterie plutôt qu'à la pudeur, et je voulus reprendre l'avantage... Alors elle me dit, fort sérieusement, qu'elle me demandait pardon; qu'elle n'aurait pas dû me suivre, sachant ce que j'espérais d'elle; qu'à la vérité, elle ne croyait pas impossible, un moment plus tôt, de m'accorder ses faveurs, mais que son humeur avait changé, et qu'elle me suppliait de retourner, seul, à Tulle... Tout ce que je pus lui dire, avec bonté, avec aigreur, avec rage, fut inutile... Elle n'en démordit point. Je la vis même pleurer. Et, la résistance augmentant mon désir jusqu'à me faire craindre de devenir véritablement amoureux, je ne voulus point rompre tout net, et je raccompagnai l'ingrate jusqu'à l'Enclos... Enfin, je la quittai, elle assez triste, moi furieux et confus, emportant la promesse d'un rendez-vous pour le lendemain, après l'*Angelus*, au lieu nommé le Gouffre de la Fille...

— Près de l'Estabournie... Je connais l'endroit.

Les amours de Margot et de Broussol commençaient d'inquiéter François Barbazanges.

Pierre continua :

— Il y a de cela quinze jours, et, quinze fois, l'*Angelus* sonné, je me suis esquivé du logis pour aller trouver cette créature! Quinze fois, je t'ai conté des mensonges, mon bon François... J'emmenais Margot hors la ville, au Riou-Bel, au Puy-Pinson, à la Roche-Bailly, et jusque derrière le cimetière, partout enfin où nous ne risquions pas de rencontrer le Chabrillat ou le Galapian. Ces promenades nocturnes arrangèrent

un peu mes affaires. Je compris que la Chabrette, fille abandonnée à des malotrus, voulait, une fois dans sa vie, être conquise. Elle souhaitait qu'un bourgeois, pour l'obtenir, la priât comme on prie les dames, et lui rendît les mêmes soins. Je n'y avais pas trop de peine, car la compagnie de cette méchante est des plus agréables, et jamais une simple artisane ne montra tant de verve, et de gentillesse, et de vivacité. Elle me fait songer à l'aventure de Riquet à la Houppe, tellement son esprit peut embellir son visage.

— Et ton ardeur croissait...

— De jour en jour... Bientôt je fus incapable de penser à autre chose qu'à cette créature dont les moindres caresses m'étaient disputées chèrement. J'en perdis le boire et le manger. Et je crois, ma parole, que si ce manège continue, il me faudra rendre l'âme, ou m'en aller à l'hôpital des fous.

— Ah! Pierre, tu es amoureux, toi, le frivole et le volage, toi que je nommais « l'inconstant Hylas »!... Tu aimes cette misérable Chabrette... Non point, tu la désires, comme un ivrogne la bouteille, et tu te veux saouler d'une si infâme passion!

— Grand merci de la comparaison! — dit Pierre, un peu fâché. — Cela te sied, de me faire des remontrances, toi qui es de marbre et de glace, véritable Joseph du Limousin, émule de Scipion, petit saint Jean en bois doré!... Ton tour viendra, mon camarade!... Tu feras le sot, et le langoureux, à ton tour... Assurément, la Chabrette n'est pas une Astrée, et je ne suis pas un Céladon. Je ne la veux point épouser; je ne la veux point servir toute ma vie, et j'avoue même, à parler franc, que je ne l'aime point. Mais je la veux, je la veux... Le goût m'en passera quand je l'aurai eue... Et tant que je ne l'aurai point, cette maudite, je serai désagréable à tout le monde, importun à moi-même et très malheureux.

— Eh bien, que faire?

— Si tu voulais...

— Que puis-je?

— Tout, oui, tout dépend de toi...

— Je puis te donner la Chabrette!

— Écoute... Je t'ai dit naguère que Margot était amou-

reuse de toi, comme toutes les filles de Tulle... Mais elle m'a détrompé de mon erreur en déclarant... tu vas rire!... que tu avais la mine hautaine et revêche et que tu devais toute ta bonne grâce à ton habit.

— A mon habit?

— « En vérité, — m'a-t-elle dit ce soir même, — j'admire ce vêtement noir, à peine rehaussé d'or, que porte toujours M. François Barbazanges. Certes, si vous faisiez échange d'habits avec votre camarade, vous auriez bien meilleure façon. Ce drap gris à passements écarlates me déplaît horriblement... » J'assurai la Chabrette que j'allais, de ce pas, commander chez Levreaud un habit tout semblable au tien. « L'aurez-vous demain dimanche? — Demain, c'est impossible, mais dans une semaine tout au plus... — Dans une semaine!... Nous pouvons trépasser, vous et moi, et le monde finir, avant une semaine!... Monsieur Broussol, faites comme il vous plaira. Mais si, demain, pendant les vêpres, vous venez chez moi avec l'habit de M. François Barbazanges, il est possible que je ne vous refuse rien... »

— La sotte, l'effrontée, l'impudente! — s'écria François.

— Il est vrai, le caprice est singulier.

— Ridicule!...

— Hélas!

— Plus que ridicule : indécent!

— Cela te fâche... Et pourtant!... Ah! François, tu ne sais pas quel souci tu m'ôterais... Pour ton bonheur, pour ton plaisir, je ferais des choses plus malaisées que de te prêter mon habit... Il t'en coûterait si peu de contenter la Chabrette, et moi-même!...

François avait rougi. Il posa son luth et commença de sermonner Pierre... Mais celui-ci ne voulut rien entendre.

— Oui, je suis fou, je suis grotesque... Ça m'est égal!... Je veux la Chabrette! Il me faut la Chabrette!

— Eh bien, déguise-toi, à ton gré! Tu ne feras jamais qu'un personnage d'imbécile, — dit François, vaincu et fâché! — Prends ma défroque et va voir ta Chabrette!... Je te souhaite bien de l'agrément.

XVII

« Belle, si tu voulais me faire des promesses...
Prends l'anneau d'or que j'ai au doigt.
La belle, si tu m'aimes, ce serait pour toi. »

La belle fut pas au lit, le beau galant arrive :
« Ouvrez la porte à votre amant.
Il vient de faire un tour dedans le régiment. »

Son père lui répond : « Ma fille, elle est trop jeune,
Trop jeune encor, n'a pas quinze ans.
Vous pouvez faire un tour dedans le régiment. »

Près de la lucarne de la chambrette, Margot reprise un vieux jupon. A mi-voix, elle chante. Sur la table, parmi les pelotons de laine, une tige d'œillets roses trempe dans un verre ébréché.

Quand l'galant fut parti, son père la marie
Avec un vieillard d'soixante ans.
Et la pauvre fillette, ell'n'avait que quinze ans.

« Ma fille, prendrais-tu ce vieillard pour nous plaire? »
— Hé! oui, papa, je le prendrai,
Et jamais de la vie mon cœur pourra l'aimer.

Maman, faites mon lit pour le soir de mes noces,
Mettez-moi z'y des draps bien blancs,
Pour qu'la première nuit, je dorme doucement. »

Dehors, le silence dominical pèse sur un morne paysage, murs effrités, toits bruns que domine la tourelle hexagonale du Fort-Saint-Pierre. Le soleil est si terrible qu'il a dévoré tout le bleu du ciel. Il brûle, dans une fournaise blanche. Et Margot chante, tristement; et sa voix, à la fin du vers, traîne et prolonge une lente modulation en mineur, qui imite le gémissement de la vielle.

Mais, au bout des sept ans, le beau galant arrive :
« Ouvrez la porte à votre amant.
Il vient de faire un tour dedans le régiment.

— Ma port' je n'ouvre pas, car je suis mariée,
 Mariée depuis longtemps.
Mon cœur, il est à plaindre, à toi fidèlement.

— Si t'avais attendu sept ans de plus, la belle,
 Nous serions mariés tous deux.
Ton cœur serait tranquille et le mien bien heureux! »

« Voilà une sotte fille! — pense Margot. — Que n'ouvre-t-elle sa porte, malgré son papa et malgré son mari!... Comment peut-on, par obéissance, et quand on est aimée, épouser qui l'on n'aime point?... »

Elle pique l'aiguille dans la futaine... La voilà donc seule et tranquille pour tout un jour. Ce matin, elle a vu, place de la Bride, M. Pierre Broussol, vêtu de drap gris à passements rouges, et cette vue lui a donné un sensible plaisir.

Elle murmure :

Et jamais de la vie, mon cœur pourra l'aimer...

Et pourtant, depuis la soirée de Laguenne, qu'a-t-elle fait, sinon de s'évertuer, le plus consciencieusement du monde, à aimer M. Broussol? Il lui semble que ce jeune homme, mieux qu'un autre, la guérira du mal qui la tient.

Elle tourne la tête vers le fragment de miroir... Il est vrai qu'elle a bien souffert, qu'elle est très changée; ses joues ont pâli; sa ceinture est plus fragile; ses yeux caves sont plus grands... Elle enlaidit, et sa laideur maladive ne l'encourage point à la vertu... Et Margot, dans sa mémoire, considère la triste vie qu'elle mène, depuis un an! Que de scandales dans tout l'Enclos!... Mademoiselle Contrastin ne la veut plus recevoir. M. le curé la compare à toutes les prostituées de l'Écriture, et parfois à une bête piquée des taons. Et certes on pourrait croire que la malheureuse se jette aux débauches pour fuir un invisible ennemi.

Parfois elle se rappelle le discours de M. de Lagarde, et le feint désespoir d'Alcimède. Elle revoit François Barbazanges endormi sur son luth. Ce discours ridicule, cette vue charmante l'ont instruite de son état : elle sait que l'amour existe, et qu'elle aime, et qu'elle en meurt.

Aimer François Barbazanges, le plus orgueilleux des

hommes et le plus froid, l'aimer sans rien attendre de lui, pas même l'aumône d'une caresse!... Une grande sottise, vraiment!... Le « Tendre » est bon pour les couventines, pour les vieilles filles précieuses, pour les dames mariées à des jaloux. Mais une libre fille de Tulle-la-Paillarde, une Margot Chabrillat n'a que faire de soupirer! Elle a son orgueil aussi, la Chabrette! et elle se dit que le plaisir est un bon remède à l'amour. Si le Galapian est trop brutal ou trop stupide, il y a d'autres garçons, dans l'Enclos!

Et la Chabrette tâche à se consoler... Pourtant il y a des jours — lorsqu'elle est seule en sa chambre, penchée sur le métier — il y a des jours où le passé tombe, détaché d'elle, comme un haillon. Son âme semble toute neuve et nue, dans un grand silence, dans une pure blancheur. L'image de François lui apparaît alors, si aimable, si touchante, qu'à la contempler elle pleure de dévotion. Elle le remercie d'être lui-même; elle se trouve assez contente de le chérir humblement, obscurément, pour l'amour de l'amour, et elle n'a pas le moindre remords de ses péchés, parce qu'elle n'en a plus souvenance.

Ensuite elle se promet d'être sage, de travailler, de fréquenter l'église; elle songe à se rendre sœur converse en un couvent. Un beau soir, la vieille Marceline, en servant le souper, dirait à madame Barbazanges : « Vous savez bien, cette fille au père Chabrillat, cette Chabrette qui vivait si mal! Le bon Dieu lui a fait une grâce : il lui a touché le cœur. Elle a pris le voile aux Ursulines. Ces dames l'ont reçue, parce qu'elle brode la dentelle et que son talent vaut une dot... » Comme madame Catherine et François admireraient la sainte résolution de la Chabrette!... Et rêvant à ces choses, Margot s'attendrit sur elle-même, pauvre pénitente, — car elle a beaucoup d'imagination.

Pendant quelques semaines, elle vit, en pensée, sa future existence de nonne. Mais l'émotion de l'âme gagne les sens... La langueur des jours devient la fièvre des nuits : Margot ne peut dormir... Son cœur lui fait un si grand mal qu'elle porte les mains à sa poitrine, et s'étonne presque de ne pas les retirer tout en sang... C'est comme un couteau, fiché en elle, qu'elle ne peut arracher. Chaque mouvement, chaque

soupir lui fait sentir la vive pointe... Quelle détresse !... Jacques Chabrillat repose dans le galetas voisin. Par la lucarne ouverte, on voit la corne de la lune. Les rats trottent dans les greniers... Que l'aube est lente à venir!... Sur le matelas, la fille amoureuse se tord avec des cris muets... Elle presse ses bras contre sa bouche, et pleure, pleure, pleure... Elle a le visage et le sein tout mouillés... Ah! c'en est trop, Margot n'en peut plus !... Demain, oui, demain, elle s'ira jeter dans la Corrèze. Mais le lendemain, sa petite âme violente s'insurge furieusement... Quoi! mourir, en sa vingtième année, mourir pour cette froide statue qu'est François Barbazanges !... Ce serait plus bête encore que de se faire nonne, en un couvent. Il faut guérir, oublier et vivre...

Ainsi, dans ces alternatives de rage et de tendresse, Margot a vécu, sans guérir, sans oublier.

Elle a pensé, souvent, que sa misère tenait peut-être à la grossièreté de ses amoureux, et qu'un « monsieur » spirituel et bien fait, la consolerait incontinent de François Barbazanges. Cette idée lui est revenue, quand elle a rencontré Pierre Broussol. Le garçon lui plaisait; franc, joyeux, de mine rustique, mais agréable. Pourquoi donc, aux premières approches, éprouva-t-elle cette alarme inconnue, singulière, qui était, oui, de la pudeur ?... Quelle répugnance invincible éternise sa résistance, son invraisemblable chasteté? Pauvre Chabrette !

Mon cœur il est à plaindre, à toi fidèlement!...

Comment oublier que Pierre est l'ami de François? Elle s'applique à chérir Broussol et François s'interpose, et c'est à François que vont la tendresse et le désir de Margot. Elle croit le sentir tout proche d'elle, en la personne de Pierre... et c'est ainsi que la folle pensée lui est venue de recréer l'illusion délicieuse, de goûter jusqu'à sa fin suprême le plus mensonger des bonheurs. Elle a promis d'être à Broussol, s'il vient aujourd'hui, sous les habits de François Barbazanges...

— Il n'est pas venu, il ne viendra pas!

Elle se réjouit qu'il n'ait pas contenté ce caprice... Soudain le premier coup de trois heures sonne à la cathédrale. Les cloches se déchaînent brusquement. Un ouragan de son entre par la lucarne, cogne les murs du galetas, fait trembler l'eau du verre où baigne, plus lasse, la souple tige d'œillets... La *Toussaint*, le *Couvre-Feu*, la *Saint-Laud*, appellent de leurs langues d'airain les chrétiens de la paroisse... Le ciel ardent vibre. Les ondes du bruit semblent élargir les ondes de la lumière. Margot met ses mains sur ses oreilles en riant.

Et, comme elle se lève pour fermer la lucarne, elle aperçoit au seuil du galetas Pierre Broussol, en manteau noir, avec un chapeau noir à galon d'or et une cravate de dentelle.

XVIII

— J'ai heurté à l'huis, discrètement... mais ces maudites cloches... Ah! fermez le volet, Margot! On ne s'entend plus parler.

Elle ne bougeait pas. Pierre poussa le vantail de la lucarne. Le tonnerre des cloches parut s'éloigner, s'éteignit.

— Monsieur Broussol!

— Hé! que sais-je? Dans cet attirail, je doute moi-même si je suis Pierre Broussol ou bien François Barbazanges. Voyez, chère Margot, quel soin j'ai pris de vous plaire, et dites-moi si j'ai meilleure grâce en tout ce noir que sous mon habit rouge et gris... Vous aimez le noir, Margot. C'est un goût singulier. Il me paraissait, tout à l'heure, en m'habillant, que ma livrée d'amour avait je ne sais quoi de funèbre... Ce noir, qui prête à François Barbazanges un certain air du feu roi Louis XIII, me donne la mine d'un corbeau. Enfin, vous l'avez voulu, et, comme vous êtes une personne très loyale, vous récompenserez mon obéissance par un baiser.

Il jeta son chapeau sur la table, son manteau sur la chaise et s'assit au bord du lit.

— Viens céans!

Il lui tenait les mains. Elle était debout, très pâle. Il

observa qu'elle n'avait pas pris la peine de se bien accommoder, ayant gardé la cornette unie, le corset bas, le cotillon rouge, le fichu à fleurs des jours de semaine.

— Assieds-toi là. Tu me plais.

Il la voulait prendre sur ses genoux, mais elle n'obéit point, et s'assit tout contre Pierre. Flatté par le trouble évident de cette fille, il parla, parla, pour l'étourdir et l'apprivoiser.

— Regarde-moi... Pourquoi ne veux-tu pas me regarder? Allons, lève ces beaux yeux! Il ne faut pas trembler ainsi. Il faut rire. L'amour est chose joyeuse entre toutes. Riez, ma mie!... Peut-être n'avez-vous connu que des marauds. Vous verrez qu'on a bien plus de divertissement avec un honnête homme... Donnez-moi votre bouche. Quoi?... la joue seulement?... Vous êtes une coquette : Margot; vous voulez que je vous aime à la fureur... Certes, un doux nenni ne déplaît point, mais il y faut joindre un sourire... Voilà un fichu que je hais fort. Le nœud en est bien serré. Souffrez que je le relâche... Ah! vous êtes cent fois plus charmante, en simple corset.

La chemise de grosse toile écrue, froncée par une coulisse, bâillait un peu. Sous les caresses du galant, Margot frémissait avec le recul et le raidissement involontaire de la vierge qui a peur.

— Ayez confiance en moi, Chabrette! Je ne suis pas un fâcheux. Vous ne m'aimerez que selon votre envie, et si, quelque jour, ma passion vous importune, je vous ferai la révérence, sans colère, et très poliment. Nous demeurerons les meilleurs amis du monde. Mais, pour l'heure, soyons amants et rien qu'amants. Comme dit Horace : *Carpe diem*! C'est du patois, ma chère, du patois de collège, et le dernier mot de la philosophie... Eh bien?... eh bien?...

Il la devinait inquiète et rétive, et songeait qu'elle soutenait mal sa réputation... Janetoun avait l'abord moins farouche. Habilement, il prodigua les madrigaux et les plaisanteries. La Chabrette détournait ses lèvres, unies obstinément.

Pourtant, entre ses cils, elle regardait Pierre. Il n'était pas beau, cramoisi de chaleur sous la perruque, et ses yeux un peu égarés avaient une expression rien moins que tendre.

Margot remarqua que le désir donne à tous les hommes la même figure bestiale, et que M. Broussol, à cette minute, avait quelque chose du Galapian... Une répulsion plus forte lui fit baisser les paupières. Mais, serrée dans les bras du jeune homme, et ne voyant plus son visage, elle appuya sa joue au vêtement noir, au col de satin, aux manchettes de dentelle. Elle respira l'indéfinissable odeur de l'étoffe, qui n'était pas l'odeur du bel habit gris, et qui évoqua, tout d'un coup, François Barbazanges... Sous ce drap strict et sombre, le cœur de François avait battu... Cette cravate en point de Tulle, à semis de fleurettes, Margot l'avait brodée de ses mains, et chaque picot, chaque maille, lui rappelait une émotion d'amour... Délicatement, elle mania les pans légers; elle en voila ses yeux, ses lèvres; elle y baisa, elle y mordit le souvenir de François... « François!... François! » Il est là, près d'elle... Elle le tient embrassé... Il répond en silence à sa folie silencieuse... Hélas! une voix étrangère rompt le charme... Margot s'éveille de son rêve, et comprend. Elle se redresse, lutte, crie :

— Non! je ne veux pas!

Hélas! Pierre, furieux, la brise, et elle doit céder, pleurant d'horreur.

Le soleil décline, mais les tuiles surchauffées brûlent, à travers le toit. L'arome des œillets, vanille et poivre, emplit la chambre close. Pierre suffoque. Il ouvre la lucarne, respire une gorgée d'air, et revient vers Margot.

— Vraiment! c'était François qu'il vous fallait!... Vous me faisiez tenir le rôle de François, et, pour contenter votre caprice, j'avais dû, moi, bonne bête, endosser le vêtement de mon ami!... Vous soupiriez le nom de François à mon oreille... Pardieu!... j'ai entendu... j'ai compris... et, bon gré mal gré, la belle, il vous a fallu payer les frais de la comédie. Pierre Broussol est malcontent, mais il n'est point dupé!... Quoi? que dites-vous?... Que je vous ai violentée?... Eh! ne méritiez-vous pas un pire traitement?... Sur ce, pleurez tout votre saoul. Je m'en vas. François Barbazanges saura l'honneur que vous lui faites, de l'aimer par procuration. Il en sera très flatté, je vous assure...

— Oh! monsieur Pierre, ne faites pas cela! Je vous demande pardon, monsieur Pierre!

— Il le saura, pour votre châtiment... Petite éhontée!... Vilaine coureuse!... Pierre Broussol n'était pas un gibier pour vous! Mademoiselle voulait tâter du Barbazanges!... Sachez que François a dédaigné des personnes parfaitement belles et nobles, qu'une fille de France lui semblerait à peine digne de lui, et qu'il a l'âme trop bien placée pour descendre à des carognes telles que vous!... Il connaît vos déportements. Il vous méprise!... Et votre perfidie infâme mettra le comble à l'horreur qu'il a de vous.

— Monsieur Pierre, au nom du bon Dieu!...

— Le bon Dieu n'a rien à voir en cette aventure, entendez-vous, suppôt du diable, tison d'enfer! Et je vais, de ce pas...

Margot releva les cheveux qui couvraient sa figure. Ses yeux gonflés et rougis n'avaient plus de pleurs.

— Prenez garde à ce que vous allez faire, monsieur Broussol! — dit-elle sourdement.

Mais Pierre, blessé au vif de sa vanité, et rendu à sa brutalité campagnarde, accabla la pauvre fille de mille injures. La nécessité de prendre, pour sortir, le manteau et le chapeau de François, fit redoubler son dépit. Alors, Margot cessa de le supplier. Immobile, les yeux à terre, elle ne parut point l'entendre, quand il partit, rouge de fureur comique, claquant la porte et jurant Dieu.

XIX

Quand Pierre rentra chez les Barbazanges, il n'y trouva point François. Son premier mouvement fut de changer de costume et de réintégrer, avec ses habits, toute sa personnalité.

Cette opération ne se fit pas sans quelques jurons et blasphèmes; mais, à peine Broussol fut-il redevenu Broussol, que la bonté de son naturel emporta la rancune. Il songea qu'ayant tenu le personnage d'amant il avait eu les bénéfices de la comédie, et Margot la courte honte.

« Tout est pour le mieux, — conclut-il, — je m'allais éprendre de la donzelle, ce qui m'eût amené, tôt ou tard, des embarras. Mon désir est apaisé, ma passion éteinte, et je verrai désormais l'ingrate fille sans convoitise et sans regret. »

François parut sur ces entrefaites. Il ne demanda pas de confidence et on ne lui en fit point. Redoutant les brocards et les remontrances, Pierre ne voulait pas donner à son ami l'occasion de s'enorgueillir. Car, pour méprisable que fût Margot, il ne l'avait pu obtenir par son propre mérite, mais seulement à titre de fantôme, de Sosie et de reflet. Il y avait, dans sa discrétion, moins de délicatesse que de jalousie.

On soupa, puis les jeunes gens descendirent sur la place des Oules pour y chercher la fraîcheur. L'orage menaçait. On rencontrait, par les rues, des personnes accablées, dames sans fichu ni mante, artisanes en jupon court, bourgeois qui s'abordaient d'un air grave et discouraient, à haute voix, sur les effets de la canicule.

Le médecin Jean Baluze, parrain de François, accosta les deux amis devant la cathédrale et les emmena chez lui pour goûter un vin de groseille que mademoiselle Louise Baluze faisait parfaitement bien. Chemin faisant, il se plaignit que M. Humbert Ancelin, évêque de Tulle, ne lui eût pas rendu visite après le trépas de madame du Verdier. Il regretta M. Mascaron qui avait un si beau génie et savait si bien vivre.

— Monsieur Ancelin ne m'aime guère, quoique je l'aie toujours honoré. Quelles méchantes raisons ne trouva-t-il pas pour nous refuser les dispenses, quand ma pauvre fille Perrine épousa son cousin M. Melon ?... C'est un prélat qui entend mal l'humilité chrétienne, encore qu'il doive sa fortune à la faveur plus qu'à ses talents, étant le frère de lait du Roi. Il déteste Tulle et les Tullistes, et déclare qu'il quittera son diocèse en chantant le psaume : *In exitu Israel de Egypto*...

Pour calmer le bonhomme, François lui demanda des nouvelles de sa famille.

— Mon gendre du Verdier est toujours fort triste, et mes sœurs fort accablées. Quant à mon frère Étienne, la mort de sa *fillole* lui a percé l'âme. Mademoiselle Angélique de Levrye, son Antigone parisienne, va décidément loger chez lui et con-

duire son ménage... Il va publier cette année son grand ouvrage de la *Vie des Papes d'Avignon* et il médite une *Histoire de Tulle*... En attendant, il s'inquiète de l'établissement de Louise, et de la santé de mon petit-fils Mimy, qui est aussi son *fillol*. Ne me gourmande-t-il point d'avoir pris deux nourrices, « à cause du combat des deux laits ? »... Ce qui montre bien comme un parrain peut avoir pour son fils spirituel une tendresse de père.

Parlant ainsi, M. Jean Baluze considérait François d'un œil fort doux. Il pensait à Louise, sa cadette, et sans doute, il espérait de son cher *fillol* faire un gendre.

On arrivait à la maison des Baluze, qui représentait, en raccourci, toute la province, avec ses vertus revêches, sa bonté sans grâce, ses routines et ses manies. Les vieilles sœurs du médecin y régnaient, occupées de dévotions et de cancanages, et fort chatouilleuses sur la politesse, craignant toujours qu'on ne leur manquât. La bonne grâce de François parut égayer leur deuil. Les chandelles furent allumées en des flambeaux d'étain, et l'on but le vin de groseille. M. Baluze avait tiré Pierre Broussol à part pour l'entretenir de ses mécomptes, et des incivilités de ses concitoyens. Alors mademoiselle Louise, sachant que M. Barbazanges aimait les pierreries, alla querir une bague d'émeraude que son oncle lui avait envoyée de Paris. François, qui, par extraordinaire était d'humeur joyeuse, mit la bague à son petit doigt, et regarda scintiller la pierre verte, l'éloignant tour à tour et la rapprochant des flambeaux.

Ce jeu divertissait la demoiselle. Elle dit d'un ton caressant :

— La voulez-vous garder ?

Et François, qui poursuivait le badinage, fit mine de cacher le bijou. Mais bientôt, prenant la main de Louise, il y remit l'anneau, ce qui émut singulièrement la fille, le père, les tantes, et même Pierre Broussol.

Louise, après un petit soupir, ôta la bague.

— Mon deuil — dit-elle — me défend dorures et pierreries. Je porterai cet anneau plus tard, quand je serai mariée, et si mon époux, comme moi, aime les pierres d'émeraude.

Ce mot d'époux la fit rougir. François changea de discours.

— Ce roulement..., n'est-ce pas le tonnerre ?

Aussitôt les sœurs Baluze, jetant un cri, firent un signe de croix, et rappelèrent les grands orages qu'elles avaient vus en leur jeunesse, — celui surtout de juin 1642 qui couvrit Tulle de grêlons « gros comme des œufs de gelline ». La plus âgée, qui avait des lunettes de corne et un immense bonnet, s'emporta contre le chapitre de la cathédrale... La vraie dévotion était perdue... Les coutumes pieuses disparaissaient... C'était la faute à cet évêque de cour qui gouvernait Tulle. Où était la piété si pure de M. Rechignevoisin de Guron, de M. de Genouilhac !... Celui-ci, comme on redoutait la famine par excès de sécheresse, fit faire une très belle procession des reliques de saint Clair... Et le cortège n'était pas rentré dans l'église que déjà la pluie tombait !

— Mais elle tombe, la pluie, sans qu'on ait fait de procession ! — dit Broussol.

L'averse crépitante battait les vitres. La foudre roulait continûment par les gorges resserrées de la Corrèze. Et soudain la cloche des orages, la *Salveterre*, lança un appel éclatant...

La pluie tomba, drue, pendant une heure, puis cessa brusquement. Quand Pierre et François prirent congé de leurs hôtes, le refroidissement de l'air les saisit.

Ils s'en allèrent par les rues ruisselantes.

— Aimes-tu les émeraudes, François ? Voudrais-tu voir la pierre verte au doigt de ton épousée ?

— Pourquoi donc ?...

— Mademoiselle Baluze en tient pour toi.

— Qu'en sais-tu ?

— Cela se voit assez ! Elle est aimable, cette fille... de bonne famille bourgeoise... Elle a du bien.

— Plus qu'il n'en faut pour un amoureux. Mais j'estime mademoiselle Louise et je ne l'aime point.

— La passion gâte les ménages.

— Je ne me veux point marier.

— Alors ne joue plus avec Louise ce joli jeu de la bague qui la fait rêver et rougir... Ah ! François, comment fais-tu pour ensorceler toutes les femmes ?

— C'est peut-être que je n'y pense point. L'esprit de contradiction !...

— Oui. La femme est comme l'ombre : suivez-la, elle vous fuit; fuyez-la, elle vous suit... Étranges animaux que ces femelles !

— Tu n'es pas gai, mon camarade !... Ta Margot est donc bien exigeante?... Ordonne-t-elle que tu la viennes voir en habit d'évêque ou de président?

Ils tournaient l'angle de la tour de Maïsse.

— Qu'est cela? — dit Pierre. — Une rixe?... Un accident?

— Un malade qu'on porte à l'hospice?

— Un mort qu'on ramène?

L'escalier des Quatre-Vingts, tout mouillé et miroitant, était plein de gens accourus en hâte, s'appelant l'un l'autre avec des cris et des gestes de pitié. Ces ombres noires s'agitaient aux lueurs fumeuses des falots. Sur les balcons, des femmes, en coiffe de nuit, jetaient de grands « hélas !... » Un homme quasi nu, dégouttant d'eau boueuse, vif comme une truite de Corrèze et pareil à un démon des eaux, gesticulait en parlant très fort. D'autres, levant des torches, escortaient une civière. La flamme résineuse s'étalait, s'enroulait, parmi des vapeurs âcres. La scène sinistre apparaissait moitié dans les ténèbres et moitié dans une rougeur de sang.

On courait; on gémissait. Et l'homme demi-nu criait, pour rassurer les gens :

— Elle n'est pas morte, je vous dis !... J'ai sauté dans l'eau après elle, et je l'ai tirée sur le gravier en un moment... Voyez : la drôlesse m'a mordu... Elle voulait mourir... Ah! sacrée Chabrette !

XX

La civière et les porteurs disparurent sous le porche de la maison qu'habitait Jacquou Chabrillat. Ce tendre père, étant par hasard au gîte, se répandit en lamentations qui allèrent jusque dans la rue attendrir les commères et briser le cœur de Pierre Broussol.

Étranglé par l'angoisse, le pauvre garçon ouït, comme en rêve, François Barbazanges questionner le sauveur de Margot. Noël Gravige, « maître pêcheur de la ville de Tulle », qui, les jours de marché, tenait son étal sur la place des Oules, connaissait fort bien la Chabrette. Il l'avait aperçue, au feu d'un éclair, tout échevelée èt pleurante, courant sur la berge de la Corrèze, vers le gouffre de la Belle Fille... Il l'avait vue faire un saut... quel saut!... un vrai bond de chèvre au plus profond de l'eau noire...

— Je l'ai retirée, en moins d'un moment, évanouie et blême à faire peur. J'ai crié... Des gens sont venus. Ils ont emporté la pauvrette, sans la dévêtir, dans ses habits tout mouillés... Et cela, messieurs, est fort mal, car l'orage a rafraîchi la nuit... Ah! Chabrette, triste Chabrette!... Il y a du Galapian dans l'histoire, messieurs... Margot s'est noyée par chagrin, et, pour une fille de son âge, il n'y a de chagrin que d'amour.

Des commères apitoyées entraînèrent Noël Gravige en lui promettant du vin chaud mêlé avec du bouillon, ce qui est un bon remède contre le « sang glacé » et les défaillances. La foule se dispersa. Les torches, écrasées sur le pavé, dans les flaques boueuses, sifflaient en s'éteignant.

— Allons-nous-en, — dit François. — Tu frémis encore, mon pauvre Pierre!... Mais puisque la fille est sauvée?... Tu l'iras voir demain...

Broussol fit signe qu'il ne voulait point parler. Revenus à la maison, il leur fallut contenter la curiosité des Barbazanges, avant de se retirer dans leur appartement. Là, Pierre, à bout de courage, se jeta sur son lit et fit cent extravagances de désespoir, comme de s'arracher la perruque et de se frapper l'estomac. Il se prodigua les noms de traître et d'infâme, de brutal et d'assassin... Ces paroles, entrecoupées de sanglots, effrayèrent grandement François. Il ne douta point que « l'inconstant Hylas » n'eût montré, dans la victoire amoureuse, quelque dessein de proche perfidie. Margot, sincèrement éprise, avait-elle préféré la mort à l'abandon?

— Ah! mon Pierre, — dit-il avec douceur, — tu ne te croyais pas aimé de cette créature, et voilà qu'elle t'a donné la plus touchante marque de sa passion!... Mais qu'as-tu fait?... Qu'as-tu dit?... Hier soir, tu te plaignais d'elle, de

son étrange sévérité. Pierre, Pierre, je n'ai point d'expérience, et cependant je suis assuré que la femme la plus facile n'est pas la plus aimante. Cette résistance de la Chabrette me porte à croire que l'amour lui est venu avec la pudeur.

— Hélas !... il n'est que trop vrai.

— Une Chabrette !... Elle a compris qu'elle ne pourrait retenir le cœur d'un honnête homme, et elle a résolu de mourir plutôt que de retomber au lit d'un Galapian. Par Dieu !... Cela me plaît... Cela me touche... Cette fille a eu, dans sa bassesse, un mouvement assez beau, et je ne connais point de dame, à Tulle, qui soit capable de se noyer par excès de tendresse ou d'amoureuse fierté.

— François, que dis-tu ?... Si tu savais, François !... Mais toi-même... Ah ! pauvre fille !... C'est toi-même qui lui as mis dans l'âme cette volonté de mort... Oui, mon ami, toi-même !... La Chabrette se fût bien moquée de ma personne et de mes désirs, voire même de la violence que je lui fis, si la crainte d'être méprisée de toi...

— Hé ! que veux-tu dire ?... Tu rêves ?... Tu divagues ?... Le chagrin t'a troublé l'esprit ?

Pierre, se redressant, montra une face toute meurtrie et larmoyante encore, mais qui redevenait peu à peu un visage d'homme raisonnable. D'un accent fort humble, il raconta l'histoire de ses amours.

— Assurément, quand j'entendis la Chabrette soupirer ton nom et baiser ton habit, j'éprouvai une juste colère et même un désir de vengeance... Lui dire son fait, par des mots piquants, et lui quitter la partie, j'y pensai, un instant peut-être... Mais, furieux, moins de jalousie que d'orgueil blessé, je voulus prendre de force ce qu'on ne me voulait plus donner de bonne grâce... Au point où nous en étions, ce fut aisé... Ensuite, au lieu de m'en aller, demi-content, j'eus la barbarie de railler la Chabrette sur l'illusion qu'elle avait souhaité caresser en ma personne... Je la menaçai de te révéler la vérité... Maintenant, je me souviens de son regard, de sa pâleur mortelle et de quelques phrases qu'elle prononça. La malheureuse !... Elle n'a pu souffrir la pensée que son amour devînt un sujet de moquerie pour toi, François Barbazanges, son amour qui lui avait rendu la pudeur !

— Mon Dieu ! quelle aventure incroyable ! — dit François d'un ton de douleur et d'ennui. — J'en suis ému... J'en suis fâché... Vraiment, si tu ne t'abuses pas, mon Pierre, si vraiment cette infortunée a conçu pour moi... de l'amour..., ma conscience est nette. Quand, où, comment, aurais-je provoqué, entretenu cette folie ?... Depuis mon enfance, j'évite, j'ignore même Margot Chabrillat... Si, par hasard, je l'apercevais dans la rue ou dans la boutique de mademoiselle Contrastin, je la regardais sans la voir...

— Pardi ! je le sais bien... Elle aussi le savait, la pauvre !...

— Elle m'aimait, dis-tu ?

— Elle t'aime. Cette grande tristesse qu'elle avait, ce mal secret qu'elle appelait vapeur et mélancolie, cette invention saugrenue de me faire endosser tes vêtements, ces pleurs, ces soupirs, ce nom balbutié, cette défense éperdue... et cette fin tragique de la comédie : la noyade... C'est de l'amour, cela... Tout à l'heure, tu l'admirais, toi-même... Souviens-toi !

François resta pensif, son beau visage caché entre ses mains.

— Et toi, — dit-il enfin, — tu ne l'aimais pas, la Chabrette ?

L'honnête Broussol répondit :

— Non. Je ne l'aimais pas : je désirais me divertir avec elle, quelques semaines ou quelques jours. Rien de plus. Si tu me vois, ce soir, tout défait, c'est que je n'ai point l'âme méchante. Le métier de bourreau ne convient pas à mon caractère, et je ferais mal le Don Juan. L'idée qu'une pauvre fille souffre et meurt à cause de moi, cette idée m'est insupportable et je donnerais mille écus pour que la Chabrette guérît... Quant à l'amour, François, je l'abandonne aux chevaliers de roman. Mon âme est trop enfoncée dans la matière pour en être jamais embrasée.

Le lendemain, Marceline apprit à ses maîtres ce que savait tout l'Enclos : la Chabrette était fort malade ; elle avait la fièvre et le délire, et ne reconnaissait personne, ni son père, ni le Galapian, ni la barricotière, sa nourrice, qui la soignait.

Pierre Broussol courut aux nouvelles. Hardiment, quoique

le cœur lui branlât, il demanda Jacquou, et se présenta comme le ministre des charités de madame Barbazanges. Une bourse glissée à propos dans la main du Chabrillat fit l'effet d'un talisman. La porte s'ouvrit devant Pierre. Il fut admis dans la chambre où séchaient, sur une corde, les vêtements de Margot, chemise aux manches éplorées, flasques jupons, loques lamentables qui semblaient inertes. La Chadebech épluchait des oignons pour la soupe. Le Galapian tailladait le dos d'une chaise avec son couteau. Il fallait s'approcher du lit, tout près, pour voir un pauvre petit corps grelottant sous les couvertures, et un visage rouge de fièvre, parmi les cheveux crespelés.

Pierre, à ce spectacle, manqua de fondre en pleurs. Prenant à part Jacquou Chabrillat, il l'avertit que madame Barbazanges allait envoyer céans une garde et un médecin; que M. le curé de Saint-Pierre ne tarderait point à venir voir Margot; et que les bienséances commandaient de renvoyer les barricotiers à leurs barriques. M. Chabrillat promit de faire maison nette, l'espoir de nouvelles aumônes flattant agréablement son esprit.

Pierre fit tant et tant que, le soir même, il amenait M. Baluze et mademoiselle Contrastin. La gent barricotière avait déguerpi. M. Baluze saigna la malade, fit appliquer des sangsues, puis écrivit une longue ordonnance, très compliquée, que Jacquou Chabrillat porta chez l'apothicaire. Entre les remèdes prescrits, il y avait « un syrop bien fait de suc dépuré de petit plantain, avec sucre rosat récent »; plus, « dix grains trocisques de vipère », et, pour la nuit, « une émulsion de semance de pavost blanc, sel de soutre et syrop de nymphéa », dont M. Baluze attendait le meilleur effet, à cause de sa vertu dormitive.

La demoiselle Contrastin, qui n'avait pas l'humeur et la pudicité rancunière des filles dévotes, ne marqua point se rappeler les égarements de la Chabrette et la voulut soigner elle-même. Julienne Sage, en son absence, conduirait l'atelier. Pierre admira cette charité vraiment chrétienne, et il commença de respirer un peu. Mais, au bas du degré, M. Baluze lui dit deux ou trois paroles en hochant la tête, et Broussol comprit que sa maîtresse d'une heure — et sa victime — était fort mal.

Son extrême douleur gagna François Barbazanges. Oui, François le chaste, François l'insensible, montra, en cette aventure, la bonté de son naturel. Il témoigna prendre un grand souci de la Chabrette et, d'accord avec son ami, il fit dire chaque matin une messe pour la repentance de cette fille et sa guérison.

Pendant trois jours, l'état de la malade ne laissa point d'espoir. Le quatrième jour, la fièvre tomba. Margot reprit toute sa connaissance. Elle pleura dans les bras de mademoiselle Contrastin, apprit avec joie les prétendus bons offices de madame Barbazanges, et souhaita voir Pierre Broussol en particulier. Le pauvre garçon ne put que s'agenouiller près du lit, en implorant un pardon qui lui fut accordé d'une manière douce et gentille, avec un ton de badinage mélancolique où il retrouva tout l'esprit de Margot.

— Eh quoi ! monsieur Broussol, vous pleurez, et vous vous nommez mon assassin !... Cela me fâche, je vous assure... C'est à moi de vous demander pardon. Ne vous avais-je pas trompé sur les sentiments secrets de mon âme ?... Hélas ! mes volontés et mes désirs étaient un écheveau si embrouillé que le diable seul en eût démêlé les fils... Ce qui me tue, monsieur, ce n'est point vous ; c'est ma propre folie ; et certes il m'est plus doux de mourir par elle que de vivre sans elle... Est-il mort plus jolie que mort d'amour ?... Je vous dis qu'on fera une belle chanson, en patois limosin, sur la Chabrette. Mais non, non, personne, hormis vous, ne saura la secrète audace de mon cœur... Et si M. François Barbazanges la connaît, il est trop honnête homme pour rire d'une extravagance dont je meurs.

— Non, Chabrette, tu ne mourras point, — dit Pierre, en baisant les mains de son amie. — Tu es jeune ; monsieur Baluze est savant : on te sauvera. François lui-même fait des vœux pour ta guérison. Je lui ai révélé ta tendresse, non par dépit, mais par remords, et cette tendresse l'a touché jusque dans l'âme. François, chaque jour, prie Dieu et fait dire une messe, afin que tu guérisses de corps et de cœur.

— François ! — cria la Chabrette. — Il le sait, et il ne me raille point !... Ah ! monsieur Pierre, est-il possible ?...

Elle se pâma sur l'oreiller; mademoiselle Contrastin accourut. Le soir même, la fièvre redoubla.

Maintenant, dans son délire, la Chabrette exultait de mystérieux bonheur. A travers les flammes et les ombres de la fièvre, elle gardait la demi-conscience d'un bienfait inconnu. le demi-souvenir d'une joie, la sensation d'une lumineuse présence... Soulevée sur les coussins, les yeux dilatés et brillants, les mains tendues, elle soupirait comme une colombe amoureuse, avec des mots si imprévus, si purs, si tendres, qu'elle semblait parler à Dieu.

Le 8 septembre, qui est la fête de la Nativité de Notre-Dame, monsieur le curé de Saint-Pierre, avec les religieuses et les enfants de chœur portant les cierges, le dais et la clochette, descendit les Quatre-Vingts. Les bonnes femmes de l'Enclos, les demoiselles dentellières, quelques bourgeoises même, à genoux sur le pavé, honoraient par des prières et des pleurs le saint viatique, et recommandaient à Dieu l'âme pénitente de Margot. C'était un clair matin qui sentait une odeur de messe, odeur de cire et de roses, d'encens et de pain bénit. Les balcons avaient leurs draps et leurs guirlandes. Le soleil, tout en or, luisait, tel un ostensoir. Et dans le ciel, aux couleurs du manteau de la Vierge, blanc et bleu, les sons des cloches passaient, comme des vols d'anges.

Dans le galetas paré d'humbles fleurs, la Chabrette, absoute et communiée, vivait doucement ses dernières heures de vie. Elle avait demandé qu'on plaçât près d'elle son métier de dentellière, et certain volant inachevé de point de Tulle, à fleurettes et à fleurons. Ne démentant pas son caractère, en ce terrible moment, elle badinait encore, pour consoler mademoiselle Contrastin.

— Il faut, mademoiselle, que Julienne Sage s'applique fort pour terminer proprement cette besogne : car, si j'ai commis de grands péchés, j'ai su, mieux que les autres filles, broder la « grossière », la « respectueuse » et le « picot... » Dites, je vous prie, à ces demoiselles, qu'elles ont coutume de tenir leur point trop serré... Que ce « rezel » est joli !... Que cette bordure est délicate !... Voilà une bien fragile chose et qui

durera plus que moi... Ah! mademoiselle, de grâce, ne gâtez point vos yeux... Ne me plaignez pas. Je meurs contente... Il est plus malaisé de bien vivre que de bien mourir.

— Ah! Margot, ma chère fille...

Quelqu'un frappait à la porte. Mademoiselle Contrastin sortit. Il y eut un chuchotement de voix sur le palier.

— Margot, — dit la maîtresse dentellière en revenant, — il y a là... une personne.... qui vous veut parler... une personne que vous aurez plaisir à recevoir... Là... soyez paisible, mignonne... Je vais le faire entrer...

— Monsieur Broussol ?...

— Non, non... Ce n'est point monsieur Broussol... C'est un autre... un ami... c'est...

— François! — cria la mourante.

Et François Barbazanges entra. Il tenait à la main son feutre à grandes plumes. Un manteau gris l'enveloppait tout entier. Il fit quelques pas, rejeta le manteau, et parut en merveilleux habit de velours et de satin couleur de prune, chargé d'or, de broderies et de dentelles, comme un fiancé.

— Ah! monsieur, est-ce que je rêve ?... Est-ce vous, ici, devant moi ? Est-ce bien vous ?

Ils étaient seuls: elle dressée sur les coussins, les cheveux épars, les yeux fixes, les lèvres ouvertes, les mains jointes; lui, un genou en terre, un coude sur le lit. L'éclatant soleil s'irradiait autour d'eux, dans la pauvre chambre.

— C'est moi, Margot, c'est moi, François Barbazanges; c'est moi, votre ami, votre amant... Admirez ici la victoire de votre tendresse qui a triomphé de mon indifférence et de mes injustes mépris. Vous m'avez aimé sans connaître mon âme. Je n'ai pu connaître votre âme sans vous aimer.

— Ah! mon cher seigneur, — dit la Chabrette, d'une voix presque éteinte, — considérez qui vous êtes et qui je suis... Une pauvre malheureuse, perdue depuis l'enfance, vouée à toutes les misères, indigne de baiser vos pieds... Ah! Dieu! je sens encore sur moi la boue des ruisseaux de Tulle... et toutes ces infamies... ces choses immondes... ces souvenirs qui me souillent l'âme et le corps!... Non, non, ne me touchez pas!... Je ne mérite pas cette grâce que vous me faites.

Je ne mérite que votre pitié... Otez-vous!... Laissez-moi!... Ne me regardez pas!... J'ai trop de honte!

Ses mains débiles repoussaient François. Elle tourna la tête vers la muraille et, soudain, elle éclata en sanglots passionnés.

— Oublie tout, — disait-il. — Il n'y a plus ici ni François Barbazanges ni la Chabrette. Il n'y a qu'un homme et qu'une femme, toi, moi, et notre amour.

— *Mon* amour! — répondit Margot, — *mon* amour... Ah! monsieur, on n'abuse pas une personne qui aime, mais votre pitié, toute seule, m'est plus précieuse et plus douce que l'amour d'un roi. Je ne changerais pas ce lit, où je meurs, pour le trône de France... Asseyez-vous là, que je vous regarde, puisque vous le voulez bien... Je ne vous fais pas horreur?... Ma vie passée ne me rend point affreuse à vos yeux?... Vous comprenez que les autres... les autres hommes... n'ont eu de moi que la moindre chose : ce corps qui doit mourir et pourrir. Et vous, vous avez mon âme... Toujours, toujours, en ce monde, dans l'enfer ou dans le ciel, pendant des cent et des mille ans, pendant l'éternité, cette âme sera vôtre, puisqu'une âme, dit-on, ça ne meurt point... Ah! que vous me plaisez! que vous me consolez divinement, par votre chère vue!... Vos mains dans les miennes, vos yeux si près de moi!... Vous, François Barbazanges!... Je vous aime tant!... Comme on aime ce qui est trop beau, trop haut, trop loin!... Ah! mon seigneur, ah! mon doux maître!... Je n'ai eu de souffrance que de vous, de joie que de vous. J'ai vécu de vous. Je meurs de vous!

Pâle, pâle, comme une flamme au soleil, toute sa vie dans ses grands yeux, la Chabrette n'était plus qu'une âme resplendissante. Une extraordinaire beauté spirituelle effaçait le nez camus, la sensuelle bouche, tout le masque d'ironie et de volupté... Elle mourait comme un flambeau s'embrase, consumée par son ardeur même, et François tremblait d'éteindre cette flamme au petit souffle d'un baiser.

— Sois heureuse! — murmurait-il. — Apaise-toi. Je ne te quitterai plus, ma chère mie.

Il la força de s'étendre sur l'oreiller.

— Ah! — fit-elle, — c'est à vous d'être heureux, mainte-

nant... Puissiez-vous aimer comme je vous aime, et mourir comme je meurs...

Elle pâlissait encore. Une sueur glacée perlait à son front. Un cercle d'ombre s'élargissait autour de ses yeux. Ses lèvres devenaient violettes.

— Tu souffres?

— Non.

— Veux-tu que j'appelle?... Ton père?... Mademoiselle Contrastin?

Elle balbutia :

— Non...

Et, comme il se penchait pour l'embrasser, elle dit, plus fortement :

— Non!

Un éclair de vie la parcourut toute.

— Pas de baiser... Votre main! Là, sur mon cœur... Mon pauvre cœur! la seule chose de moi qui soit toute pure...

Le pauvre cœur ne battait plus. Contre la poitrine amaigrie, contre le petit sein tiède encore, les mains de la morte pressaient la main de François Barbazanges. L'âme avait passé dans un soupir. Le sourire s'était figé sur la bouche... Douce mort, douce et bienheureuse mort!... Un sentiment de respect, et presque d'envie arrêta les pleurs de François. Mais, de ses lèvres pieuses, il ferma lentement, chastement, les paupières de la Chabrette — et ce fut son premier baiser d'amour.

XXI

— Entre seul dans le cimetière. Je t'attendrai. Je n'ai point le courage de m'agenouiller devant cette tombe neuve... Plus tard, dans quelques jours..., je dirai ici des prières pour son âme. Va, François!

— Eh! Pierre! n'as-tu pas honte?... Elle t'avait pardonné...

— Non, non, je ne veux point. J'ai gardé mes idées de

paysan, j'ai peur des morts... François, dis à Margot que j'ai donné cinquante livres aux Récollets pour cinquante messes, afin que Dieu nous absolve, moi en ce monde et elle dans l'autre, de notre commun péché...

François Barbazanges n'insista point. Il entra seul dans ce cimetière du Puy-Saint-Clair, qui domine Tulle et qu'on aperçoit de toutes parts, comme un *Memento* visible pour l'édification des bons chrétiens.

Des chemins en lacets sillonnaient le mont funèbre. Entre les pins et les ifs noirs, le jeune homme distinguait au loin les toits bruns et bleus de la ville, les tours de défense, la pointe effilée du clocher. Plus bas, entre les coteaux chargés de vignes rousses, une vapeur emplissait le vallon, cachait le cours sinueux de la Corrèze. Ce crépuscule de fin d'été avait déjà les nuances et le parfum de l'automne.

La brise inégale inclinait faiblement les cônes des cyprès. Les buis exhalaient une odeur amère. Dans l'herbe, de très vieilles dalles portaient des inscriptions indéchiffrables, des figures en creux, de vagues ornements gothiques. Les monuments neufs érigeaient un grand luxe ostentatoire de colonnes, de cartouches, d'emblèmes, urnes, faux et sabliers. Des flammes de pierre brûlaient; des génies renversaient leurs torches; quelques bustes à perruque et à cuirasses défiaient des ennemis invisibles... Enfin, comme un faubourg de la cité des morts, s'étendait le champ commun des pauvres, un terrain nu et bossué. Un peu à l'écart, François vit un bouquet fané sur un petit tertre, une croix neuve couronnée de feuillage.

Alors, pliant le genou, il récita dévotement le *Pater* et l'*Ave Maria*. Aucune terreur ne pénétrait son esprit, mais une tendresse religieuse.

« Margot, — songeait-il, — ma chère mie, ne vous étonnez pas si j'apporte ici un visage tranquille, un cœur égal, des yeux sereins. Comment pleurerais-je sur vous, moi qui voudrais pleurer sur moi-même ?... Il est vrai, votre part en ce monde fut toute d'ignorance, de misère et d'abjection. Scandale des sages et volupté des gueux, vous fûtes, non point l'herbe vive des champs, mais la fleur éclose dans la boue... Qu'importe !... Un amour très pur brilla dans votre âme, comme

un dieu dans un temple souillé. Heureuse, cent fois heureuse Margot, qui touchâtes, avant d'en mourir, la figure vivante de votre rêve!... Votre félicité fut si parfaite qu'elle ne pouvait avoir de lendemain... Mais, depuis que je vous ai endormie dans votre joie, depuis que mes lèvres ont fermé vos yeux, un grand désir d'amour et de mort me tourmente... Petite âme fraternelle, ma gardienne et mon guide, conduisez-moi par la plus belle route, et la plus brève, vers cet amour sublime sans lequel tout ne m'est rien. Je donne ma vie pour une heure. Que votre souhait s'accomplisse!... Que je puisse aimer et mourir comme vous! »

La caresse féminine du vent enveloppait François. Il crut sentir une main sur ses cheveux, un baiser surnaturel sur sa bouche. Il effleura, de ses lèvres, le bouquet fané... « Adieu! adieu!... » cria-t-il. Les dames de Tulle n'eussent pas reconnu, à cet instant, le taciturne, l'orgueilleux Barbazanges. Ses larmes coulaient enfin. Il invoquait la morte amoureuse. Et sans honte, devant elle, il maudissait le destin qui le condamnait, pour toujours peut-être, à jouer ce personnage passif, incompréhensible à tous, souvent odieux, parfois ridicule : l'Indifférent.

Le soleil avait disparu. Tout le ciel prenait la couleur des mauves où s'épanche un peu de rose dans un violet pâle et doux. Pierre et François regagnaient leur logis par ce dédale de ruelles qui bordent la Solane, au-dessous des anciens fossés. Soudain une pierre, lancée d'un balcon, manqua de trouer le front de François, et lui brisa presque l'épaule... Le jeune homme chancela.

Pierre courut à son secours.

— Ce n'est rien, — dit François, — j'ai une meurtrissure seulement; mais, à quelques lignes près, le drôle me brisait la tête...

— Tu as vu?...

— Oui... sur ce balcon de bois... Le Galapian... La ruelle est déserte. Partons vite.

Ils gravirent la pente de la rue des Morts, Pierre soutenant son ami et grommelant des menaces. A peine François fut-il dans la maison qu'il s'évanouit.

On peut juger de la colère qui saisit M. Barbazanges quand il vit son garçon tout blême, l'épaule meurtrie et noire, le bras paralysé par la douleur. Pierre Broussol, ne songeant qu'à défendre son camarade contre la jalousie du Galapian, lâcha toute la vérité... Le conseiller ne comprit rien à cette histoire, sinon que son cher fils courait les plus grands dangers. Il envoya François se mettre au lit, fit chercher le chirurgien, et, pour soulager sa bile, querella fort aigrement son épouse.

— Voyez encore, m'amie, — disait-il, — voyez l'effet de cette éducation ridicule que vous avez donnée à notre fils! Une Chabrette!... une coureuse!... toute pareille à ces maugrabines d'Espagne qui disent la bonne aventure et volent les petits enfants!... La fille de Jacquou Chabrillat, ce maraud!... La maîtresse de Jérôme Chadebech, cet infâme!... Hein? vous dites qu'elle est morte chrétiennement, et que François, à tout prendre, ne l'aimait point?... Alors qu'allait-il faire chez elle, et quel besoin avait-il de prier sur sa fosse? Je n'entends point ces bizarres délicatesses... Votre fils, m'amie, me fait rire quand il prétend avoir trouvé dans une Chabrette, la pure quintessence, le fin du fin de l'amour. Il lui plaît de jouer le chevalier de la Table-Ronde, le parfait berger; le Céladon chaste et transi... Vive Dieu! les astres ne me trompaient point. Il ne lui peut venir que trouble et malheur par les femmes: il n'aimait point cette Margot; il avait seulement compassion d'elle... et voilà qu'un brutal l'assomme!... S'il avait aimé cette fille, il lui faudrait tout craindre du destin.

— Ma foi, monsieur, — répondit madame Catherine, — ce je ne sais quel horoscope saugrenu vous revient trop souvent à la mémoire. Parce que François est beau et bien fait, et donne de l'amour aux femmes, le faut-il mettre en un couvent?... Sachez, monsieur, que cet enfant n'a point le cœur fait comme un autre, qu'il peut s'attendrir sur les maux dont il est la cause involontaire, mais qu'il est incapable d'aimer bassement. Vous pourriez reconnaître en lui ce qu'il y a en vous-même de rare et de sublime. Demandez à monsieur le chanoine La Poumélye, mon cousin.

— « Le fils de l'astrologue!... » je sais... (Et le bon M. Barbazanges, radouci et flatté, baisa la main de sa femme).

Eh quoi! m'amie, se peut-il que j'aie quelque chose en moi de « rare et sublime »?... Non, non : votre fils vous ressemble, par la figure et par l'esprit. Il est aimable et quelque peu extravagant, à votre image... Et il m'en est plus cher.

La querelle conjugale apaisée par ces compliments, les deux époux tombèrent d'accord qu'il fallait éloigner Pierre et François de la ville. L'époque de leur voyage à Clermont, encore incertaine, fut fixée au commencement d'octobre, les routes de montagne étant pénibles et mal sûres dans l'arrière-saison.

Ce moment étant arrivé, monsieur et madame Barbazanges prièrent leurs parents et amis au festin d'adieu, mémorable par la qualité des convives et l'excellence des victuailles. Ce repas eut lieu, comme un repas de noces, dans l'illustre hôtellerie de Saint-Jacques-le-Grand. Les services furent de douze plats chacun : plat de milieu, quatre moyennes entrées, quatre petites, trois hors-d'œuvre, sans compter les potages et les desserts. La *lebro en chobessar* n'y manqua point, non plus que les pâtés, les tartes et les *tourtous*. L'odeur s'en répandit jusque dans la rue ; le bruit en monta jusqu'au faubourg d'Alverge. A neuf heures sonnées, on buvait encore. Il y avait, autour de la table, les plus honnêtes gens de Tulle, magistrats, prêtres, marchands ; et M. le chanoine La Poumélye, et M. le recteur du collège, et M. de Lagarde, et M. Rabanide, trésorier du Roi, et les Baluze, et les Saint-Priest, et les Peschadour, et quantité de dames et demoiselles, parmi lesquelles brillait madame de Phelletin. Un jeune officier, frais revenu des guerres d'Allemagne, entretenait cette belle, et, considérant les trésors de son corsage qui n'étaient point flétris, ni diminués, il parlait d'ouvrages avancés, fortifications et demi-lunes, qui prenaient, en son langage figuré, le sens le plus joli du monde et le plus galant. Assiégée, et prête à se rendre, madame de Phelletin semblait charmée de son vainqueur. Depuis longtemps, elle avait perdu le goût de la musique ; la seule vue d'un luth lui donnait des vapeurs. Mais, contente du présent et de l'avenir, indulgente au passé, elle ne haïssait plus François Barbazanges.

Celui-ci gardait une contenance grave et calme, modeste et sérieuse. Sa beauté singulière était plus mâle et son port plus assuré. Vêtu de noir, à son ordinaire, sans perruque, ses cheveux bouclés encadrant son visage hautain et doux, le bleu de ses yeux assombri de quelque tristesse, il parut, au regard de ses compatriotes, comme la fleur, l'ornement et la charmante gloire de leur petite cité. Quels compliments n'en reçurent pas monsieur et madame Barbazanges ? Quels vœux secrets ne formèrent pas les jeunes personnes qui, toutes, avaient rêvé du beau François ? Hélas !... Une Clermontoise, une Toulousaine, une Parisienne recevrait-elle les prémices du cœur insensible qu'aucune fille de Tulle n'avait touché ?

A la fin du repas, quelques joyeux compagnons, membres des Sociétés bachiques, *Escunlous* du Trech, *Tunaïres* de la Barrière, entonnèrent les chansons. Pierre Broussol se leva, tenant une bouteille en main, pour boire la lampée au goulot, faire ce qu'on appelait l'*estuflade*. Il chanta :

Ah ! qu'o dzomaï n'en sio loouva [1],
L'aoubre que n'o lo tzambo torto !
Sen lou vi, iou n'en serio mor :
L'aigo m'oourio pouïri lou cor.

Et, pour louer la vigne limousine, la vigne aux feuilles de cuivre, aux raisins blonds ou violets, « l'arbre à la jambe torte » qui couronne les coteaux de Tulle, les jeunes gens, à voix sonores, reprirent le refrain patois. Les flammes des bougies tremblaient, les cristaux vibraient, les dames riaient, un peu excitées par cette grosse joie honnête et franche. Hochant leurs vastes perruques, les hommes d'âge s'offraient tour à tour leurs tabatières, et rappelaient, avec de petits soupirs, les bons soupers d'autrefois. Aux portes de la salle se pressaient des servantes joufflues, des marmitons blancs... Un lévrier disputait des os à une chienne épagneule...

— Place ! place ! criait le maître-queux.

Des tartes à l'amande remplaçaient des tartes à la crème...

1. Ah ! qu'à jamais il soit loué,
L'arbre qui a la jambe torte !
Sans le vin, je serais mort :
L'eau m'aurait pourri le corps.

Pierre leva la bouteille, selon le rite, but à même une longue rasade, et la présenta à son voisin en chantant :

Oquel estufle n'es tant brave
N'en gori dei mal de lo se [1].

Et, pendant que l'autre buvait, les *Escunlous* et les *Tunaïres* l'exhortaient en chœur :

Quand ooura fa toun estuflado,
Presto l'estufle a toun visi [2].

Tous les flacons étaient vidés, et, les gens de l'hôtellerie commençant de desservir la table, les conviés firent leur révérence aux Barbazanges et leurs adieux à François. La rue s'emplit de lanternes, de chaises, de porteurs et de petits laquais. Les dames troussaient leurs jupes, ramenaient leurs coqueluchons sur leurs cornettes, nouaient sur leur gorge les pans de leurs écharpes, cependant que les cavaliers s'enveloppaient d'amples et chaudes capes à l'espagnole. Quelques vieillards portaient encore le manteau long et droit sur le pourpoint et la rhingrave. Un gentilhomme, récemment arrivé de Paris, avait un manchon... Après les derniers saluts, les groupes se dispersèrent ; les points lumineux s'éteignirent ; la rumeur des voix mourut. L'hôtellerie, de ses fenêtres ardentes, éclaira la rue déserte. Un chien jappait... On entendait, tout près, le barrage de la Corrèze, monotone et doux.

Précédés par un domestique, les Barbazanges retournaient chez eux. Madame Catherine s'appuyait au bras de son vieil époux. Pierre chantonnait le refrain de l'*estuflade*. Au reflet balancé du falot, François regardait les vieilles maisons s'éclairer, façades de granit, portes armoriées, fenêtres à croisillons. Elles sortaient de l'ombre, l'une après l'autre, montrant leur figure, revêche ou bienveillante, majestueuse ou sordide. Et chacune, avant de disparaître dans la nuit, disait une parole secrète qui allait au cœur de François. Elles lui parlaient des ancêtres, bourgeois de vraie et pure souche française, qui

1. Cette rasade est si bonne,
Qu'elle guérit le mal de la soif.

2. Quand tu aurais fait ton *estuflade*
Passe l'*estufle* à ton voisin.

avaient vécu leur simple vie entre ces murs, pratiqué le négoce, honoré leurs emplois, donné l'exemple des vertus chrétiennes et civiques. Race patiente, tenace, économe, jalouse de ses libertés, fière de ses institutions, et tout éprise d'éloquence et de belles-lettres. François le chimérique s'étonnait presque d'en sortir.

Maintenant, c'était la place des Oules, la cathédrale et son clocher, la maison de Loyac, joyau sculpté dans la pierre, la montée obscure des Quatre-Vingts, la place de la Bride... La nuit sans lune était humide et fraîche. De larges étoiles palpitaient. François rêva... Il se revit enfant, écolier, jeune homme ; il évoqua les amis absents ou morts, l'aimable Perrine Baluze, la grand'maman La Poumélye, et les belles dentellières qui, tant de fois, à son passage, avaient rougi et souri... Le souvenir de la Chabrette lui mit des pleurs dans les yeux... Il se rappela les lectures enfiévrées, les imaginations romanesques, les confidences de la musique à la solitude... Tout cela, c'était le passé ! Demain, commencerait la vie nouvelle. Demain, dès l'aube, il faudrait quitter la chère ville dont les remparts ruinés, les deux rivières, l'horizon de collines proches, avaient contenu toute la première jeunesse de François. Il s'attendrit, pénétré jusqu'à l'âme par cette douceur plus sensible du pays natal, par ce charme de la petite patrie, fait d'habitude, de réminiscences, d'aspects familiers, du sens connu des moindres choses. Tulle était médiocre en beauté, médiocre en étendue, sale, triste, parfois ennuyeux, avec tous les mesquins défauts de la province... N'importe ! il faisait bon vivre là...

MARCELLE TINAYRE

(A suivre.)

LE COMBAT D'EL MOUNGAR

— 2 SEPTEMBRE 1903 —

Nous avons fait ressortir, à la suite du récit de l'attaque de Taghit[1], les deux conclusions à tirer des événements qui se déroulent dans le Sud-Oranais, depuis que nos postes sont installés dans la Zousfana. Il était nécessaire, disions-nous, de reporter au delà du massif montagneux du Djebel Béchar la zone de protection pour permettre à nos convois de circuler librement dans la vallée, resserrée entre les dunes de l'Erg à l'est et le Djebel Béchar à l'ouest. D'autre part, pour que nos postes de surveillance pussent remplir leur rôle et signaler en temps utile la direction prise par les partis ennemis, il fallait que des organes mobiles et vigilants fussent poussés en avant d'eux et que les renseignements fussent transmis rapidement par les moyens de la télégraphie, optique ou électrique, avec ou sans fil, au point où se trouverait la force mobile qui est indispensable à la sécurité d'une frontière très étendue et très vulnérable.

Si une confirmation nouvelle était nécessaire pour faire sentir tout le poids de ces considérations, l'affaire d'El Moungar s'est chargée de convaincre les plus incrédules.

1. Voir la *Revue* du 15 octobre 1903.



L'attaque de la grande harka ayant été repoussée devant Taghit pendant les journées du 17 au 20 août, les Bérabers se retirèrent sans être inquiétés. Des patrouilles envoyées par le capitaine de Susbielle suivirent leurs traces et relevèrent la direction de retraite prise par le plus grand nombre d'entre eux vers le nord-ouest. Mais une fraction, composée d'Oulad Djerir et de Chaâmba de Bou Amama, s'était jetée, au nombre de 200 méhara environ, dans l'Erg vers l'Est, s'éloignant ainsi du chemin suivi par le gros de la harka. Faute d'éléments assez mobiles, on n'avait pas pu les poursuivre et l'on avait perdu leurs traces. Le poste de Taghit renfermait à la vérité un maghzen de 150 cavaliers recrutés parmi les Doui Ménia ralliés, mais les chevaux étaient incapables de donner une chasse sérieuse aux méhara des Chaâmba dans une région de dunes de sable.

Cependant la colonne de renfort du lieutenant-colonel Cussac, arrivée à Taghit le 23 août au matin, demeurait maintenue en ce point, et il fallait la ravitailler. De même, il fallait renouveler les approvisionnements de nos autres postes du sud. Un gros convoi partit à cet effet de Djenane ed Dar, sous les ordres du commandant Bichemin, du 2e tirailleurs. La division d'Oran, qui réglait à distance les mouvements à exécuter dans la Zousfana, avait prescrit, en même temps que le maintien de la colonne mobile du lieutenant-colonel Cussac à Taghit, l'envoi d'une fraction de celle-ci au-devant du convoi. D'après ces ordres, la compagnie montée du 1er étranger (240 fusils) et les spahis (60 carabines) avaient été envoyés vers le nord, de Taghit à El Morra, pour renforcer l'escorte du convoi de ravitaillement descendant vers le sud, qui se composait déjà de deux compagnies de tirailleurs algériens (350 fusils), d'un peloton de la compagnie montée du 2e étranger (120 fusils), et de 50 spahis. A partir d'El Morra, les deux détachements réunis prenaient ensemble la route de Taghit. Le convoi du commandant Bichemin comprenait 900 chameaux seulement; marchaient en outre avec lui 150 chameaux environ appartenant à des particuliers : au

total, 1 050 chameaux; chiffre relativement peu élevé en comparaison des milliers d'animaux qu'on avait été habitué à voir dans le Sud-Oranais, à la suite des colonnes expéditionnaires opérant dans ces régions depuis plusieurs années. En récapitulant les effectifs indiqués ci-dessus, le convoi avait pour escorte à partir d'El Moungar, par ordre du général de division :

2 compagnies de tirailleurs algériens. . . 350 fusils.
1 compagnie 1/2 de la légion montée à mulets. 350 fusils.
4 pelotons de spahis algériens. . . . . 90 carabines.
50 isolés ou détachements de relève destinés aux postes du Sud, au total, près de 850 fusils, non compris les moghazenis, c'est-à-dire bien près d'un fusil par chameau. Tout ce monde boit, mange en route, et l'exagération même des effectifs devait conduire à l'éparpillement. Il y avait, en outre, plus de 100 chevaux et 180 mulets : cela boit ferme. Cette accumulation de forces autour d'un aussi faible convoi, le grand nombre d'hommes, de chevaux et de mulets qu'il fallait abreuver chaque jour, le faible débit des deux seuls puits existant entre El Morra et Taghit, sur un parcours de 62 kilomètres, tout cela allait imposer le fractionnement du convoi. Ce fractionnement avait été conseillé d'ailleurs au commandant Bichemin, pour le trajet d'El Morra à Taghit, par le lieutenant-colonel Cussac, qui l'avait employé lui-même en parcourant la même région quelques jours auparavant et qui s'en était bien trouvé.

En conséquence, le convoi fut divisé en trois échelons :

1er échelon, escorté par la compagnie montée du 1er étranger et deux pelotons de spahis, sous les ordres du capitaine Bonnelet, commandant la compagnie montée du 1er étranger.

2e échelon, suivant à douze heures en arrière, avec un peloton de la compagnie montée du 2e étranger, un demi-peloton de spahis, sous les ordres du capitaine Vauchez, du 2e étranger.

3e échelon, deux compagnies de tirailleurs algériens, un peloton et demi de spahis, à douze heures en arrière, sous les ordres directs du commandant Bichemin.

Une escorte plus restreinte, marchant groupée avec le convoi en un seul bloc, ne comptant pas sur la protection du voisin, eût certainement offert plus de garanties. La Mission saha-

rienne Foureau-Lamy, avec un convoi de mille chameaux et une escorte de deux cent cinquante fusils et n'ayant que trente chevaux ou mulets, a effectué la traversée du Sahara de Ouargla à Zinder, dans une région certainement plus difficile et plus dépourvue d'eau que la Zousfana, sans être obligée de se scinder et sans avoir un seul accroc.

Quoi qu'il en soit, le premier échelon du convoi Bichemin, sous les ordres du capitaine Bonnelet, passe sans incidents. Se gardait-il mieux que ne le fit le second échelon ? Peut-être. Il avait en tout cas un effectif double de celui de l'escorte de ce dernier, et les deux cents Chaâmba, qui épiaient sa marche, avaient pu se rendre compte de la nature de l'attaque à tenter.

Le capitaine Vauchez, commandant le second échelon, avait pris les mesures de sûreté suivantes. Il avait envoyé, en tête de son convoi et à quatre cents mètres environ, une avant-garde dont le gros, comprenant huit spahis et un maréchal des logis français, était éclairé en avant par une pointe d'un brigadier et d'un spahi, à droite et à gauche par des groupes de flanqueurs, composés, celui de gauche d'un brigadier et de deux spahis, celui de droite d'un brigadier et d'un spahi. La direction de ce service de sûreté avait été confiée au maréchal des logis Damiens, sous-officier excellent, en qui le capitaine pouvait avoir toute confiance. Les trois patrouilles envoyées en avant, à droite et à gauche, étaient renforcées par des moghazenis qui doublaient les spahis réguliers.

A la suite de ce premier groupe, le convoi s'était mis en route péniblement et lentement. Le départ avait eu lieu de nuit, en raison de la chaleur accablante. L'échelon du capitaine Vauchez, que l'on considérait comme le moins exposé à une surprise en raison de sa situation intermédiaire entre les deux autres échelons, comprenait la totalité des chameaux du convoi libre, et onze chameaux seulement du convoi administratif, portant l'eau, les vivres et l'orge du détachement d'escorte, sur un total de cinq cent soixante animaux. Il est déjà difficile de faire marcher militairement les convois administratifs réguliers appartenant à l'État ; combien plus ardue est la tâche de celui qui est obligé de mettre en branle, dans l'obscurité, les éléments indisciplinés des convois libres, sans cohésion, conduits par une poussière d'individus sur lesquels

on est à peu près sans action, et qui, tout en bénéficiant de la protection de la troupe, ont la prétention de demeurer indépendants de son chef et de régler la marche à leur guise! Il n'avait pas fallu moins de deux heures et demie à trois heures au capitaine Vauchez pour mettre tout son convoi en train. C'est énorme si l'on ne considère que le petit nombre des chameaux de l'échelon; c'est peu de chose si l'on songe à l'engourdissement dont il faut tirer à une heure du matin, au plus profond de leur sommeil, des chameliers qui ont veillé tard autour des feux où se préparait leur seul repas des vingt-quatre heures, aux facilités et aux prétextes que donnent à leur mauvaise volonté l'obscurité et les incartades des chameaux « charrad », qui protestent à leur façon contre le chargement.

Le dernier groupe du convoi était suivi d'une arrière-garde de quatre spahis et de plusieurs moghazenis, sous le commandement d'un maréchal des logis de spahis indigène.

Ce n'est qu'après avoir vu le camp de la veille complètement évacué que le capitaine Vauchez s'était mis en route à trois heures quarante-cinq du matin, avec le peloton monté de la légion, qui avait protégé jusque-là la période toujours critique du chargement et du départ du convoi. Les mulets ont une allure rapide qui leur permet de gagner de vitesse les chameaux chargés. Le peloton monté avait longé leur longue colonne, en se tenant sur la droite, prêt à la protéger dans la direction la plus dangereuse, celle de l'ouest et du Djebel Béchar. Les mulets étaient ainsi arrivés à reprendre la tête du convoi que le capitaine Vauchez s'était efforcé, chemin faisant, de faire serrer et qui, vers neuf heures du matin, formait en réalité deux groupes. Le premier, d'une centaine d'animaux, suivait de près le peloton monté; le reste, quatre cents chameaux environ, marchait plus en arrière, librement, dans la large vallée de la Zousfana, conduit par les sokhars indigènes, armés de fusils arabes, et précédait le groupe des derniers spahis. De l'avant-garde à l'arrière-garde, la colonne avait une longueur d'environ deux kilomètres.

On ne peut vraiment critiquer ces dispositions qu'après coup, et il n'y aura pas un Saharien pour les blâmer, ni pour s'en étonner. J'en appelle aux nombreux officiers qui, ap-

pelés à se tirer d'affaire dans les mêmes circonstances que le capitaine Vauchez, n'ont fait ni mieux ni plus mal que lui, et n'ont eu sur lui qu'une supériorité, celle d'avoir la chance de n'être pas attaqués.

Vers neuf heures du matin on est arrivé à hauteur du point désigné sous le nom d'El Moungar où, le 30 juillet 1900, l'avant-garde, précédant un convoi remontant vers le nord sous les ordres du même commandant Bichemin, avait été attaquée par un parti de trois à quatre cents cavaliers marocains. Cette avant-garde, composée d'un peloton de spahis et d'une compagnie montée de la légion, avait dû former le carré pour repousser les charges dirigées contre elle avec une impétuosité telle que quatre cavaliers ennemis furent tués à l'intérieur même du carré. Le lieu était donc connu et déjà célèbre dans les fastes de la légion. Il s'y trouve d'ordinaire des ghedirs, ou blancs d'eau, où l'on peut s'abreuver. Ces mares étaient à sec le 2 septembre 1903. — L'endroit avait été choisi par le capitaine Vauchez pour faire une grand'halte pendant laquelle le convoi serrerait, les hommes se reposeraient et mangeraient. L'époque de l'année où l'on se trouve est celle des fortes chaleurs. A neuf heures du matin, il fait déjà une température torride.

On s'arrête sur un petit plateau bordé à gauche (est) par une succession de dunes de deux à trois mètres d'élévation, s'étendant jusqu'au pied de l'Erg, et à droite (ouest) par quelques pitons rocheux. Les patrouilles de spahis ont mis pied à terre là où elles étaient au moment de la halte, à une centaine de mètres en avant et sur les flancs du peloton de la légion ; les chevaux, la bride traînant à terre, la musette au nez ; les hommes debout, continuant à observer. Les mulets du peloton monté sont attachés à l'anneau italien ; les faisceaux formés ; une sentinelle devant les armes. Il eût mieux valu laisser à chaque homme son fusil en bandoulière ; mais la longueur du fusil 1886 ne le permet pas ; cette arme est trop gênante pour que l'homme puisse vaquer avec elle à ses occupations : déchargement des mulets, soins à leur donner, corvées diverses. Elle risquerait d'ailleurs de se détériorer. La monture en bois, séparée en deux parties, est fragile ; la crosse peut se briser ; le bout du canon se fausser. Bref, tant que les

hommes des compagnies montées de la légion auront le fusil 1886, il sera nécessaire de former les faisceaux au camp[1].

On distribue des boîtes de sardines; les hommes vont ramasser des broussailles pour faire le café; ils recherchent quelques touffes d'herbes à donner aux mulets; ils se dispersent donc. Soudain des coups de feu éclatent sur la gauche; la sentinelle crie : « Aux armes! »; la patrouille de gauche, dont les chevaux sont échappés, revient en courant. Elle avait vu trop tard un groupe de deux cents méhara, dissimulés dans une cuvette allongée du nord-ouest au sud-est, au milieu des dunes qui bordent de près, vers l'est, la piste suivie par le convoi. Embusqué dans les dunes, à moins de deux cents mètres, l'ennemi ouvrait le feu à bout portant. Il était 9 h. 40.

Aussitôt on se précipite aux faisceaux, les armes sont arrachées. Que faire? Une infanterie non montée aurait couru aux pitons rocheux à l'ouest; elle y aurait trouvé un abri et une excellente position pour arrêter par son feu les assaillants. Mais la préoccupation des mulets, de ces précieuses montures auxquelles le peloton monté doit sa mobilité, l'emporte sur tout.

Au risque de s'exposer à découvert dans la plaine aux coups d'un ennemi abrité, on court d'abord vers eux; il faut les protéger, les ramener. La 3e section, conduite par le lieutenant danois de Sechauhansen, se porte au-devant de l'ennemi, de façon à couvrir la retraite des animaux. Elle est décimée. Le lieutenant est frappé mortellement. Les sous-officiers tombent à ses côtés. Pour comble de malheur, nos soldats combattent face à l'est, ayant dans les yeux le soleil qui les aveugle, tandis que leurs adversaires lui tournent le dos et visent tout à leur aise. A la vue du danger que court la 3e section, le capitaine Vauchez, qui dirigeait le combat, enlève la 4e section, et, se portant à la gauche de la 3e, essaie de la dégager par une charge à la baïonnette. Ce mouvement d'audace, qui a réussi si souvent aux colonies à rétablir une situation aussi critique, n'aboutit qu'à nous causer des pertes

1. Les tirailleurs de la Mission saharienne Foureau-Lamy avaient reçu, en échange du fusil 1886, qui est incommode, un mousqueton 1892 qu'ils ne quittaient jamais.

nouvelles. Le capitaine, le sergent-major, d'autres gradés, nombre d'hommes, tombent morts ou mortellement blessés. L'élan de la 4e section n'en est pas ralenti, mais le feu de l'ennemi redouble d'intensité et oblige bientôt la vaillante petite troupe à s'arrêter et à recommencer le tir. Cependant l'intervention de la 4e section a permis à la 3e de se retirer sur un des pitons rocheux à l'ouest du champ de bataille, en abandonnant les mulets auxquels on ne peut plus songer. Elle se reforme sous le commandement du caporal-fourrier de Montès et occupe une bonne position de repli.

Mais la situation de la 4e section, demeurée seule dans la plaine, devient singulièrement dangereuse. La ligne ennemie s'est partagée en deux groupes; tandis que l'un, éparpillé en tirailleurs, et se servant comme couvert des nombreuses touffes qui parsèment le sol, fait face à la 4e section, l'autre s'élève vers le nord pour tourner notre gauche, en s'abritant derrière un gros paquet des chameaux du convoi qui oscillent entre nous et l'ennemi, gênant notre tir et permettant aux Chaâmba de s'avancer sans être vus. Il faut définitivement abandonner la plaine. Un effort est fait auparavant par une partie de la 4^{c} section pour emmener les mulets. Cette tentative échoue. Le sergent Charlier tombe à cet instant. Tout ce qu'on peut faire, c'est de sauver les corps des camarades blessés ou morts. Le sergent-fourrier Tisserand réussit à emmener le capitaine, le sergent-major et d'autres blessés. Il gagne rapidement un piton au nord de celui où se sont déjà ralliés, auprès de la 3e section, les spahis du maréchal des logis Damiens et les mokhazenis de l'avant-garde, tous privés de leurs montures qui ont pris peur aux premiers coups de feu et se sont enfuies.

La défense est désormais localisée sur ces deux pitons qui dominent la plaine, mais sont eux-mêmes dominés par la crête du plateau à l'ouest. Les Chaâmba cherchent à prendre pied sur ce plateau en manœuvrant constamment par leur droite, vers le nord-ouest, pour cerner la poignée de braves dont le feu mieux ajusté, maintenant qu'ils sont plus abrités et que le soleil en s'élevant rend les conditions des tireurs plus égales, les tient toujours à distance dans la vallée.

Les défenseurs du piton le plus au sud ont comme objectif

les tirailleurs ennemis demeurés dans la plaine qui essaient de s'emparer des mulets restés à l'emplacement de la grand'-halte.

Des feux de salve bien dirigés forcent l'ennemi à quitter presque complètement la plaine. La 3e section en profite pour rechercher ses blessés et en ramener la plus grande partie à l'abri du piton n° 3. Le feu de l'ennemi redouble alors d'intensité dans la direction nord et nord-ouest. Le sergent-fourrier Tisserand, qui occupe avec la 4e section le piton n° 2, reçoit du sergent-major blessé l'ordre de s'emparer du piton n° 1, où l'ennemi s'est installé. Les Chaâmba peuvent en effet utiliser ce point d'appui pour progresser jusqu'au plateau à l'ouest des trois pitons rocheux. Quelques-uns de leurs éclaireurs y sont déjà apparus, La contre-attaque, dirigée par le sergent-fourrier Tisserand sur le piton n° 1, réussit à en déloger l'ennemi ; une fraction de la 4e section s'établit en ce point et protège désormais notre gauche de tout mouvement enveloppant vers le nord-ouest. Elle gêne en même temps les ravisseurs du convoi qui poussent nos chameaux dans la direction du Hassi Bou Amama.

Dès le début du combat, le groupe des spahis de l'arrière-garde avait essayé de faire serrer le convoi et de le pousser vers le sud dans la direction de Taghit. Mais les Sokhars s'y refusent, moins par trahison que par crainte des coups à recevoir en se portant en avant.

Ils menacent même le maréchal des logis indigène, qui, sans plus insister, fait demi-tour avec ses cavaliers, sous le prétexte d'aller prévenir l'échelon du commandant Bichemin, en arrière. Les spahis algériens se comportent selon la façon dont ils sont commandés : braves et faisant leur devoir aux côtés de l'héroïque Damiens, ils vont chercher du secours en s'éloignant du champ de bataille, avec le maréchal des logis indigène.

Les Chaâmba cherchent à glaner le plus de butin possible dans la plaine. Un autre groupe pousse les chameaux enlevés. La 3e section s'oppose aux tentatives des premiers; la 4e surveille le flanc gauche de notre ligne de défense.

Les blessures du capitaine et du sergent-major ne leur permettant plus de diriger le combat, ni même de donner des

conseils, le commandement est assumé par le sergent-fourrier Tisserand, qui, bien que blessé, montre une énergie indomptable et anime par son exemple la vaillante petite troupe. Il est secondé par le maréchal des logis Damiens qui va, au péril de sa vie, porter les ordres d'un piton à l'autre. Blessé une seconde fois, vers deux heures de l'après-midi, Tisserand est obligé de passer le commandement de la 4e section au caporal Detz, qui continue à faire exécuter des feux comptés avec un calme et un sang-froid admirables.

L'ennemi renouvelle à plusieurs reprises ses mouvements tournants vers l'ouest ; mais l'occupation du piton nº 1 l'empêche toujours de réussir. Une seule fois, le feu ayant repris avec intensité dans la plaine et détourné entièrement de ce côté l'attention des défenseurs du piton nº 1, l'ennemi peut, pendant quelques minutes, prendre position à l'ouest des pitons que nous occupons : il achève plusieurs blessés qui avaient été ramenés de ce côté, entre autres le sergent-major, et il nous tue quelques hommes valides ; parmi ces derniers, le maréchal des logis Damiens et l'un de ses cavaliers, Béroni, surpris dans un de ces va-et-vient audacieux qu'ils faisaient d'un piton à l'autre. Les feux concentrés des pitons 2 et 1 obligent l'ennemi à quitter sa position sur le plateau à l'ouest.

Jusqu'à 4 h. 30 m. de l'après-midi, les feux de l'ennemi continuent, bien ajustés et nourris ; le feu qui y répond de notre côté est calme et de plus en plus lent, car les munitions commencent à s'épuiser. A 4 h. 30 m., les feux de l'ennemi se concentrent sur le groupe des mulets demeurés dans la plaine ; n'ayant pu les emmener, il veut tout au moins les tuer pour enlever toute chance de retraite au petit groupe des survivants. A 5 heures, le feu avait cessé. C'est alors seulement que, sur l'ordre du sergent-fourrier Tisserand, quelques hommes désignés descendent dans la plaine pour se procurer, auprès des mulets tués, de l'eau emportée dans les tonnelets et dont quelques litres seulement sont retrouvés. Les blessés attendaient depuis des heures ce faible soulagement au milieu de leurs souffrances atroces. La privation était cruelle aussi pour les valides, soumis, en plus de toutes les causes déprimantes de ce combat funeste, aux tortures de la soif. Cepen-

dant la discipline n'avait pas faibli un seul instant dans cette troupe merveilleusement aguerrie qu'est la légion.

A cette heure, le secours était proche, sans lequel les derniers survivants auraient été certainement victimes, à la longue, de leurs féroces adversaires. Même sans cela, abandonnés à eux-mêmes, ils avaient bien des chances de ne pouvoir échapper à la mort, la pire de toutes, celle par la soif. Le point d'eau le plus voisin était à Zafrani, à onze kilomètres du lieu du combat. Combien, parmi les héroïques combattants, auraient eu encore la force de se traîner jusque-là? La plupart des blessés auraient fatalement succombé. Par bonheur, le maréchal des logis Damiens avait eu la présence d'esprit d'envoyer de lui même, dès les premiers instants de la surprise, un de ses spahis et un moghazeni à Taghit pour prévenir de l'attaque et demander du secours. Ces deux envoyés n'étaient parvenus à destination qu'à deux heures de l'après-midi. Il y a plus de trente kilomètres d'El Moungar à Taghit. Le capitaine de Susbielle était parti à 2 heures et demie. En avant de lui, pour l'éclairer, deux pelotons du maghzen, avec lui la moitié de l'escadron Pagès du 2e spahis et un peloton du maghzen ; à quelques kilomètres en arrière, l'autre moitié de l'escadron Pagès, un peloton de la compagnie montée du 1er étranger (lieutenant Dubois), le docteur Mazellier, médecin du poste de Taghit, et des mulets portant de l'eau et quelques médicaments.

A 5 heures et demie, le capitaine de Susbielle arrive sur les lieux du combat avec la première fraction. Son approche avait été sans doute signalée et avait déterminé la retraite des Chaâmba vers l'ouest. La rapidité de sa marche, malgré une chaleur accablante, apportait le salut aux combattants d'El Moungar. La seconde fraction du détachement de secours n'arrivait qu'à 11 heures du soir. Le lendemain matin, 3 septembre, le troisième échelon du convoi, commandé par le commandant Bichemin, rejoignit à El Moungar les débris du second. On procède à l'ensevelissement des morts, au nombre de trente-cinq. A 1 h. 20 m. de l'après-midi, le convoi entier se remet en marche sur Taghit. Le capitaine Vauchez meurt lorsqu'il était déjà sur le brancard qui devait le transporter. Son corps, tous les blessés, les armes, les munitions, le harnachement,

ramassés sur le champ de bataille sont rapportés à Taghit en un long et funèbre cortège, d'où s'exhalent des plaintes de souffrance.

***

A la suite de ce glorieux mais funeste combat, on a voulu naturellement établir les responsabilités. On a cherché à les attribuer au commandant Bichemin et au capitaine Vauchez, à ce dernier surtout, qui n'était plus là pour se défendre. Elles n'étaient imputables ni à l'un ni à l'autre, comme nous allons le faire voir ; cette affaire malheureuse résultait de la situation impossible créée sur la Zousfana par l'organisation défectueuse de notre ligne de communication dans le Sud-Oranais. L'erreur fondamentale d'une route d'étapes fort dures par elles-mêmes, dénuée de toute protection dans les directions pouvant être dangereuses, exposait journellement les officiers commandant nos convois à perdre non seulement la vie, ce qui peut paraître peu de chose, mais leur honneur militaire, ce qui pour beaucoup est tout.

On a reproché au commandant Bichemin le fractionnement de son convoi. Mais ce fractionnement résultait de l'effectif même de l'escorte mise sous ses ordres par la division d'Oran et de l'insuffisance du débit des puits entre El Morra et Taghit. Ceci étant donné, la répartition de ses forces était parfaitement logique. Le premier et le dernier échelon, plus fortement constitués, formaient une sorte d'avant-garde et d'arrière-garde. Les trois fractions se suivaient à douze heures de distance seulement : c'était le temps voulu pour permettre à chaque échelon de boire aux puits, et à l'eau de se renouveler et de reprendre son niveau. Il est vrai que l'espacement de douze heures laissait chaque échelon dans un isolement complet en cas d'attaque. C'est ce qui est arrivé à El Moungar où le combat a duré huit heures sans que le troisième échelon ait pu arriver au secours du deuxième. Mais celui-ci semblait si bien protégé, en plus de sa propre escorte, par les forces qui le précédaient et qui le suivaient, qu'il devait jouir d'une sécurité presque absolue. Aussi l'avait-on constitué avec les éléments du convoi libre qui étaient les plus difficiles à faire marcher groupés et militairement.

Les précautions prises satisfaisaient donc, étant donnés les effectifs, à toutes les exigences de la situation. Il faudrait renoncer à jamais rien entreprendre en observant une sage économie des forces, si de pareilles dispositions n'étaient pas approuvées entièrement.

Or, contrairement à toutes les prévisions, contrairement à toute vraisemblance, c'est précisément sur cet échelon du centre, qui semblait à l'abri de toute surprise, que vint fondre l'orage inattendu. Et encore se trouvait-il que l'effectif des assaillants, de cent quatre-vingts à deux cents au plus, était à peine supérieur à celui de l'échelon attaqué. Que deviendrions-nous aux colonies, si une infériorité numérique, surtout aussi minime, n'était largement compensée par l'avantage que donnent aux troupes disciplinées leur organisation, leur armement, leur capacité de résistance et de manœuvre ?

On fut tenté de reprocher après coup au commandant du convoi de n'avoir pas donné au chef de chacun des échelons des instructions détaillées sur la marche, la sûreté, la défense de sa fraction. Mais que devient dans un pareil système l'initiative des subordonnés ? C'est une erreur fréquente du commandement que d'entrer dans les attributions de ses sous-ordres. Une fois ceux-ci orientés sur la situation générale et munis de moyens de défense suffisants, il faut leur laissser une entière liberté d'action. Le seul devoir du commandement, en pareil cas, est de ne donner une mission indépendante qu'à ceux de ces subordonnés qu'il sait aptes à remplir une tâche déterminée. Or, le capitaine Vauchez était un des officiers les plus expérimentés de la légion, où il servait depuis 1896. On lui avait confié le commandement d'une compagnie montée, c'est-à-dire d'une unité d'élite, avec laquelle il naviguait depuis de longs mois dans le Sud-Oranais.

***

Quant à ce malheureux officier aux prises avec toutes les difficultés habituelles de la conduite d'un convoi dans le Sud, certaines particularités venaient rendre sa tâche plus ardue encore.

Le noyau de son escorte était constitué par un peloton du 2e étranger, monté à mulets. Cette organisation d'une infanterie mobile, pouvant parcourir dans la journée de cinquante à soixante kilomètres, est excellente dans bien des cas : quand il s'agit de porter rapidement secours à un poste attaqué, de poursuivre un djich ; mais, pour l'escorte d'un convoi, l'infanterie montée n'est-elle pas détournée, par le souci de ses montures, de son rôle essentiel, qui est de protéger le convoi ? Par suite d'une préoccupation toute naturelle dans une troupe dont la mobilité dépend de l'état de ses animaux et qui, en route depuis des mois, sans avoir eu un coup de fusil à tirer, a seulement subi des pertes de mulets, on s'inquiète avant tout du bien-être de ces derniers, de les faire marcher à leur allure propre, de les amener au plus vite au point où ils seront déchargés, soignés, nourris.

D'autre part, le chef d'un convoi a comme premier devoir d'amener au complet les charges qui lui sont confiées, jusqu'à destination. Or, rien n'éreinte un troupeau de chameaux comme de marcher en formation serrée, à allure rapide, entouré de militaires, dont la marche s'accompagne d'un cliquetis d'armes et d'ustensiles divers qui énerve les animaux.

Il n'est pas jusqu'à la tenue des soldats qui, différente de celle des Sokhars auxquels ils sont habitués, n'inquiète les chameaux. On laisse donc les animaux s'étendre en largeur et en profondeur ; ils marchent isolément, sous la conduite de leurs guides accoutumés, broutaillant de-ci de-là les maigres touffes des arbustes desséchés de la vallée. Quand on s'arrête, le même souci des animaux fait choisir un bas-fonds à proximité de quelque pâturage saharien. Tout cela c'est non pas du laisser-aller, mais les conditions normales de la vie nomade au désert, conditions sans lesquelles les convois fondent en route comme la neige sous le soleil des tropiques. Et le but essentiel n'est-il pas d'amener au poste le plus éloigné le ravitaillement sans lequel les camarades seraient bientôt morts de faim ? Que d'exigences contradictoires à satisfaire à la fois ! On en prend et on en laisse, forcément. Tous les chameaux n'arrivent pas, quoi qu'on fasse, à destination. Bien qu'on se garde du mieux possible, les mailles du service de sûreté sont parfois assez lâches.

Sans doute, dira-t-on, les animaux du convoi méritent d'être soignés, ceux de la compagnie montée doivent être ménagés, mais des groupes de flanqueurs à pied, quelques spahis à cheval, au loin sur les flancs, vous protègent suffisamment. Il faut n'avoir jamais vu le pays pour s'imaginer que cette sécurité soit absolue. Le sol accidenté, tourmenté, enchevêtrement inextricable de ravins, de pitons, de dunes, a vite lassé les jambes des plus intrépides marcheurs. Ils se laissent distancer par la colonne. Fouiller chaque pli de terrain est absolument impossible. A quoi vos éclaireurs et vos flanqueurs ont-ils servi, si entre eux et vous ils ont laissé inaperçu un groupe de ces nomades sahariens que la couleur même de leurs vêtements confond avec le sol et que la longue pratique du guet et de la chasse à la gazelle a habitués à la patience et à la ruse du reptile? Vous croyez être gardé : ils sont déjà sur vous, et le premier effet de la surprise vous met à leur merci.

***

Tout ce qui pouvait être vraisemblablement prévu par les chefs du convoi et de ses échelons, étant donné que la Zousfana était une ligne de communication exposée à tout venant, tout ce qui devait être logiquement ordonné par eux a donc été fait, et l'on s'est trouvé à El Moungar en présence d'une de ces fatalités qui déjouent toutes les mesures de détail, qu'il faut savoir envisager avec sang-froid et après lesquelles il serait aussi vain que pusillanime de récriminer.

L'ordre du jour admirable porté à la connaissance de l'armée d'Afrique par le général commandant le 19e corps d'armée, à la suite de l'enquête qu'il avait été faire sur place, est la parfaite expression de la vérité. Dédaignant les accusations contre ceux qui ne sont plus là pour se défendre, le général Caze cite en premier lieu le courageux officier qui a été l'une des premières victimes des balles ennemies et qui s'efforça jusqu'à son dernier souffle de rétablir le combat et de sauver sa troupe. Après lui, ce sont ceux qui, sous le feu de l'ennemi, ont cherché et réussi à ramener les corps des camarades et des chefs blessés ou morts, qui reçoivent des

éloges, exaltant ces vertus de solidarité et d'abnégation qui font d'une troupe, où ceux qui vont de l'avant savent que, morts ou vifs, ils ne seront jamais abandonnés aux mains d'un ennemi inhumain, la première troupe du monde. C'est l'honneur de nos régiments de l'armée d'Afrique d'être demeurés, en toute circonstance, fidèles à cette noble tradition. Et c'était la leçon réconfortante qui devait se dégager encore du combat malheureux d'El Moungar.

Enfin, à côté des chefs qui sont morts ayant fait tout leur devoir, de ceux qui ont exposé leur vie pour sauver même des cadavres, en faisant plus que leur devoir, le général en chef salue l'héroïsme des survivants qui, dans une situation en apparence sans aucune chance de salut, n'ont pas désespéré, ont pris la direction des efforts inouïs tentés par cette poignée de braves pour résister jusqu'au bout et pour vendre tout au moins chèrement leur vie, en hommes résolus à ne tomber que face à l'ennemi.

Mais cet hommage rendu à leur courage ne doit pas nous faire illusion sur l'impression fâcheuse pour notre prestige qu'ont rapportée de ce combat dans leurs tribus ceux qui en ont emporté les trophées. Ce n'était pas la première fois, hélas ! que la tactique de nos adversaires, après avoir échoué contre nos postes énergiquement défendus, prenait sa revanche en rase campagne, en exploitant contre nos détachements l'effet d'une surprise foudroyante. Après l'échec essuyé devant Timimoun, le 18 février 1901, les Bérabers s'étaient réfugiés dans le ksar de Charouin, à 60 kilomètres plus à l'ouest. Ils en furent délogés par l'arrivée de la colonne du général Servière et se dérobèrent dans la nuit du 2 au 3 mars. Poursuivis par un détachement sous les ordres du capitaine Ramillon, ils furent rejoints le 3 mars, au point du jour, au lieu dit El Hamira, dans les dunes. Les goumiers, qui précédaient notre détachement, apercevant à proximité d'eux un groupe de chameaux à la traîne, ne purent résister à la tentation de s'en emparer, et ils mirent autant de hâte à attaquer sans ordre un ennemi, qui s'était embusqué pour les recevoir, qu'ils en montrèrent quelques instants après à détaler aux premiers coups de fusil. C'est de cette façon, par leur indiscipline et leur pusillanimité, que les goumiers compromettent

d'ordinaire les affaires auxquelles ils sont mêlés. Nous étions entraînés à leur suite dans un combat où nos pertes furent de 25 tués dont 2 officiers et de 49 blessés dont 3 officiers. Les troupes engagées, tirailleurs sahariens et spahis sahariens, abandonnèrent à l'ennemi les cadavres qui furent dépouillés et odieusement mutilés. Les Bérabers disparurent après ce coup, et le contact ne fut pas repris avec eux, au cours de cette campagne du moins.

L'attaque de Taghit fut abandonnée le 20 août; le combat d'El Moungar eut lieu le 2 septembre. L'analogie des situations est frappante ; ce sont les mêmes procédés.

Nous avions, cette fois, 36 morts dont 2 officiers, les seuls présents à l'affaire, le capitaine Vauchez et le lieutenant de Sechauhansen, et 48 blessés. 31 hommes seulement étaient indemnes. Parmi les animaux, 1 cheval tué, 1 cheval blessé, les autres s'étaient échappés ; 25 mulets tués, 1 blessé et 34 enlevés par l'ennemi ; 82 chameaux tués, le reste du convoi enlevé ou disparu. 25 fusils 1886, pris par l'ennemi, qui feront d'autres victimes dans nos rangs à une prochaine occasion, et 4800 cartouches enlevées, tel était le bilan de cette funeste journée.

***

Il n'en fallait pas moins pour ouvrir les yeux sur l'erreur qui se perpétuait dans la Zousfana, où depuis trois ans nos convois circulaient, exposés, d'un poste à l'autre, aux coups de main que les Bérabers, les Doui Ménia, les Oulad Djerir préparaient à leur aise, à proximité de notre ligne de communication, derrière le couvert du Djebel Béchar.

Une fiction diplomatique, incompréhensible dans une région où l'autorité du Sultan n'existait pas, nous obligeait à respecter ce repaire de bandits comme quelque chose de sacré, la frontière de l'Empire de Sa Majesté Chérifienne, aussi méconnue des pillards infestant ces parages qu'incapable de se faire respecter d'eux. Le seul bénéfice que pouvait nous valoir auprès des Doui Ménia et des Oulad Djerir le protocole de 1901, ainsi compris, était de nous créer des difficultés doubles : haïs en tant que chrétiens, redoutés comme suspects de connivence avec le maître des exactions au Maroc.

Ces objections d'ordre diplomatique se sont évanouies comme par enchantement devant des faits comme celui d'El Moungar, et l'ère pénible des tâtonnements, dont nous avions souffert pendant plus de deux ans, a pris fin. L'occupation de Béchar a été effectuée, sans coup férir, le 12 novembre 1903 par le commandant Pierron, commandant supérieur du Cercle de Taghit, qui a installé un poste à Bahira Tagda, à un kilomètre en amont de Béchar, où il se tiendra avec deux compagnies de la légion, dont une montée à mulets, deux pelotons de spahis algériens, une section de mitrailleuses et un maghzen.

Et voilà, comme par un coup de baguette magique, la vérité qui éclate aux yeux de tous. Notre frontière du Sud-Oranais n'était pas sur la Zousfana, elle était sur le Guir. Il a fallu la clairvoyance de M. Jonnart, qui était allé se rendre compte des choses sur place, pour découvrir cette solution ; il a fallu sa décision pour la proclamer nécessaire, sa haute autorité pour la faire admettre par tous. On s'aperçoit, mais un peu tard, que, depuis deux ans, nos soldats se font tuer, que nos convois sont enlevés, que notre argent est gaspillé dans la Zousfana par suite d'un défaut d'interprétation du protocole de 1901. Complété par celui de 1902, il nous donnait parfaitement le droit d'établir nos postes de surveillance sur le Guir, et d'occuper Béchar pour protéger notre ligne de communication du Sud-Oranais dans la Zousfana.

Ainsi, création d'un cercle à Taghit, occupation de Tagda, telles sont les deux premières mesures réalisées. Nous avons démontré combien elles nécessaires; sont-elles suffisantes? Oui, pour protéger la section Figuig-Taghit, mais de Taghit à Beni-Abbès, Igli, qui est sur notre ligne de communication, n'a aucune valeur pour la défendre. C'est plus à l'ouest, sur le bas Guir, vers le point désigné sous le nom de Bahariat, qu'il faut établir un poste dont le rôle sera pour la section Taghit-Beni-Abbès analogue à celui de Tagda pour la Zousfana supérieure. Il faut y ajouter la création de forces mobiles nouvelles, appropriées à la nature du pays. On ne devient maître d'un adversaire extrêmement mobile et entreprenant qu'en se montrant plus rapide et plus audacieux que lui-même. Il y a lieu, à ce point de vue, de distinguer suivant les régions.

A Béchar, sur le plateau pierreux, destinés à opérer dans la montagne, les mulets de la légion sont excellents; mais à Taghit, il faut, en plus, des méharistes. Or, pas plus dans la nouvelle organisation que dans l'ancienne, Taghit n'a de méhara. Le maghzen y est constitué très solidement, il paraît que c'est le meilleur comme entraînement de l'Algérie, mais il est constitué avec des cavaliers, et s'il a des méharistes, c'est en nombre infime. En effet, Taghit regardait vers le Djebel Béchar et non vers l'Erg. Or il serait bon, ainsi que l'a montré l'événement du 2 septembre, d'y avoir un groupe de méharistes pour la police de la partie de l'Erg qui confine à la Zousfana. En ce moment, il y a encore un groupe de dissidents venus de l'Ouest à méhari qui a été se promener jusqu'à Ghadamès et qui repassera un jour ou l'autre par la Zousfana, comment savoir son point de passage si on ne peut se renseigner dans l'Erg? C'est une lacune. Pour Béchar, comme nous l'avons dit, cette question n'existe pas, à cause de la hamada. Pour Beni-Abbès, elle va être résolue par la création d'une quatrième compagnie saharienne. Mais, contre un adversaire aussi sérieux que les tribus de la lisière orientale de l'Atlas marocain, les goums, maghzens, les compagnies sahariennes mêmes, sont absolument insuffisantes. Les troupes régulières seules, légion, tirailleurs, spahis algériens, bien commandés, ont la solidité nécessaire pour supporter des pertes comme celles d'El Moungar sans broncher. Plus on se rapprochera du Tafilalet, plus ce sera vrai. Les irréguliers suffisent peut-être contre le Targui, mais non contre le Béraber.

Les goums et maghzens sont très en honneur actuellement, surtout sous prétexte qu'ils sont plus mobiles et coûtent moins cher que des réguliers. Or, en quoi 100 cavaliers du maghzen peuvent-ils être plus mobiles que 100 spahis bien commandés, c'est-à-dire non rivés au formalisme étroit de règlements faits pour des troupes de France? Quant au prix, les goums et maghzens touchent des vivres gratuits pour eux et leurs chevaux sur autorisation du ministre de la Guerre, et l'on est obligé de recourir à ce procédé toutes les fois que leur ravitaillement en vivres et en orge est impossible autrement, c'est-à-dire partout et toujours dans le Sud-Oranais. En outre,

quand l'un d'eux est tué, il faut payer 1000 francs à la famille ; on paie 500 francs pour les blessés. La seule différence, c'est que leur ration est moins forte que celle d'une troupe régulière, mais la dépense, moindre de ce chef, est vite compensée par les indemnités à payer en cas de mort, de blessures, de pertes de chevaux, d'armes ou d'effets. Généralement, dans le Sud-Oranais, les goumiers connaissent peu le pays sur la frontière marocaine, puisqu'ils sont très souvent des Trafis, de Géryville.

La tendance à mettre goums et maghzens en avant et partout est :

1° *Dangereuse*, exemple El Hamira ; ils cherchent à razzier plutôt qu'à combattre, à moins d'être extraordinairement commandés ;

2° *Fausse*, au point de vue de l'économie qui en résulte, ainsi que nous l'avons montré, et au point de vue de l'honneur militaire ; car elle ne tend à rien de moins qu'à mettre les soldats au second plan comme incapables ;

3° *Injuste*, en ce qu'elle fait supporter les pertes par des populations que nous nous sommes engagés à protéger, et *funeste* parce qu'elle entretient chez elles ces sentiments belliqueux, ce goût de l'aventure, ce penchant à la razzia que notre devoir de représentants de la civilisation est non pas de déchaîner, fût-ce à notre profit, mais de calmer et de réfréner.

Cette tendance est le résultat des efforts marqués que fait en ce moment le service des Affaires Indigènes pour se constituer une petite armée autonome indépendante de la grande. Pourtant, en Algérie, comme dans nos autres colonies, le commandant des troupes devrait être, en même temps, celui du territoire. On se paie en Algérie le luxe d'un double personnel, d'où dualité fâcheuse dans l'action. Il faudrait, pour y remédier, porter le séjour des troupes dans chaque poste à un séjour colonial, soit deux ans. Les officiers des Affaires Indigènes ne seraient plus de simples administrateurs, et les officiers de troupe de simples instructeurs ; ils concourraient au même service, et dans ce système les commandements de cercle et de postes seraient donnés au choix parmi tous les officiers d'Algérie, appelés à assurer à

la fois la défense et l'administration du territoire militaire. L'une ne va pas sans l'autre, et leur séparation présente des inconvénients de toute nature.

C'est d'après ces principes que devront être organisés les deux postes qui assureront désormais la sécurité de la Zousfana. A Tagda et à Bahariat, deux détachements mobiles et solides, composés de légion montée et de spahis, laissant dans chaque poste une garnison sédentaire de troupes régulières, feront la police de la marche frontière constituée entre la Zousfana et le Guir. Pour les éclairer, pousser des reconnaissances vers l'ouest; en chacun de ces points, un maghzen trié sur le volet, commandé par des officiers d'élite. Plus en arrière sur la Zousfana, des postes moins nombreux, avec des effectifs moindres, jalonnant la ligne suivie par nos convois qui circuleront désormais librement, sans escorte, et dont l'importance pourra être considérablement réduite. Notre établissement sur le Guir nous libère en un mot de la Zousfana. Mais il ne faudrait cependant pas être comme Gribouille, qui pour éviter d'être mouillé quand il pleut, se met dans l'eau; allons-nous pour liquider les difficultés actuelles nous en créer de plus grosses? Comment parer à celles qui pourraient naître de notre poussée en avant vers l'ouest?

En nous rapprochant du Tafilalet et de ses Chorfa, comme des Bérabers, en nous faisant prendre en flanc et de revers par les Beni Guill, allons-nous au-devant d'El Moungar et de Taghit plus sérieux encore? C'est ce que nous allons examiner.

***

La frontière du Sud-Oranais, reportée à l'ouest jusqu'au Guir, nous met en présence d'un redoutable voisin, dont la réaction sera d'autant plus vive que notre contact avec lui s'accentuera davantage; or nous entrons en contact immédiat avec les Bérabers que nous avons appris à connaître à El Hamira et à El Moungar. Nous sommes à Béchar au centre des cultures des Doui Ménia; la ligne de communication qui de Tagda va à Figuig en passant par Ben Zireg, poste fiévreux à 72 kilomètres de Figuig, sera désormais exposée aux attaques des Beni Guill venant du nord, comme celle de la Zous-

fana l'était à celles des Doui Ménia et des Ouled Djerir venant de l'ouest. Le terrain de nos difficultés semble donc s'être uniquement déplacé et élargi considérablement. Ces conditions nous obligent sans doute à beaucoup de circonspection, et il ne faut pas s'imaginer que l'ère des razzias et des attaques de convois soit définitivement close dans le Sud-Oranais. Mais nous bénéficierons aux yeux de toutes les populations de cette région de l'attitude résolue et ferme que nous avons prise. Nous nous assurons une supériorité morale sur ceux qui naguère narguaient notre timidité et prenaient nos scrupules diplomatiques pour de la faiblesse et de l'impuissance. Nous allons de l'avant, cela suffit pour impressionner les indigènes. Nous voilà établis chez les Doui Ménia et chez les Oulad Djerir, pouvant les affamer en ruinant leurs jardins, en coupant leurs palmiers, pouvant renouveler la leçon de Figuig sur n'importe quel de leurs ksours qui aurait prêté aide et assistance aux malandrins venus du dehors. Bref, ces deux tribus-là, nous les tenons, et l'efficacité du bombardement de Figuig nous répond d'elles pour l'avenir. Ce n'est d'ailleurs qu'à la dernière extrémité que nous ferons appel à la force. Nous voulons créer à Béchar un centre d'influence et d'attraction. C'est au moyen de procédés pacifiques, d'avantages matériels, à force de patience et de persévérance que nous arriverons à rassurer les populations indigènes qui nous environnent et à les apprivoiser. Mais c'est aussi en châtiant à l'occasion d'une façon exemplaire les malfaiteurs incorrigibles. Notre action doit être avant tout politique et pacifique : elle doit être pour cela appuyée sur une force, dont nous avons déterminé la nature, qui en impose, et qui soit, le cas échéant, capable de frapper à bon escient et fort.

Restent les Bérabers, en avant de notre front, le Tafilalet et ses Chorfa. Il faut se garder soigneusement de leur côté, mais aussi chercher à faire pénétrer chez eux notre influence, notre bon renom, notre humanité.

Des reconnaissances, des postes même, poussés jusque sur le Guir et au delà, surveilleront les mouvements venant du Tafilalet. Ils permettront au détachement mobile de Tagda d'agir, en temps utile, contre les harkas signalées en marche.

L'influence du marabout de Kenadsa, utilisée à notre profit,

des intelligences créées chez les habitants du Tafilalet même, au moyen d'émissaires pris parmi les Doui Ménia et les Oulad Djerir ralliés, des avances aux commerçants qui peuvent se trouver dans ces régions, de l'or habilement distribué à quelques Chorfa, toutes ces mesures nous seront d'autant plus avantageuses qu'on nous sentira plus agissants, plus résolus et plus forts.

***

La question du prolongement du chemin de fer sud-oranais est intimement liée à celle de nos progrès dans ces régions. Du jour où, comme l'a fait si bien ressortir M. A. Le Chatelier dans la remarquable étude qu'il a consacrée, en octobre 1903, à notre frontière marocaine, nous avons abandonné le tracé direct de la voie ferrée partant de Mograr et allant jusqu'à Tabelkoza par la route des caravanes indigènes du Sud-Oranais au Gourara à travers les grandes dunes, pour nous laisser entraîner par le voisinage de Figuig et par les espérances économiques qui semblaient rendre plus avantageux le tracé de la Zousfana, nous nous sommes trouvés acculés à une impasse.

Au sud de Taghit, sur une quarantaine de kilomètres jusqu'à Igli, il n'y avait de passage pour le rail que dans le lit même de l'Oued, peu praticable à cause de la proximité de la nappe d'eau sous-jacente et de la possibilité des crues d'orage. Pour sortir de ce cul-de-sac, il n'y avait que deux solutions : se rejeter à l'ouest sur le plateau de Béchar, ou se reporter à l'est dans l'Erg, sur une direction qui avait été abandonnée en principe du jour où la voie ferrée avait été poussée de Mograr jusqu'à Djenane-ed-Dar. On alla plus loin : en reportant à Beni-Ounif le terminus de notre chemin de fer de pénétration, on amorçait déjà son prolongement sur Ben-Zireg et de là vers Béchar. En allant occuper ce point, on n'a donc fait que suivre l'orientation donnée par le tronçon Djenane-ed-Dar-Beni-Ounif pour le tracé du chemin de fer, qui ne pouvait désormais atteindre Igli qu'en passant par Ben-Zireg, Ouakhda, Béchar, la vallée de l'Oued-bou-Dib et Igli. Et c'est par un enchaînement tout à fait logique de circons-

tances que nous avons été amenés à faire le pas en avant vers l'ouest, réalisé le 12 novembre dernier.

Tous les moyens mis en œuvre sur le Guir concourront au même résultat : *assurer la pacification du Sud-Oranais*, où notre action est strictement limitée à la sécurité nécessaire à notre ligne de communication avec le Touat par la Zousfana et au prolongement de la voie ferrée de Beni-Ounif à Igli par Béchar. La locomotive apparaît à beaucoup devoir être *l'ultima ratio* devant laquelle s'inclineront les indigènes, comme devant une manifestation nouvelle et plus convaincante de la force, dont on ne leur faisait sentir jadis que la brutalité et éprouver les terreurs. Ce rêve est beau et généreux...

De même la question du Sud-Oranais, la constitution d'une marche frontière sur le Guir, au pied de l'Atlas marocain, distincte par bien des points de la question du Maroc proprement dite, lui est cependant rattachée par d'autres que notre diplomatie ne doit pas perdre de vue. Le jour où le Tafilalet et Bou-Amama ne recevront plus par la côte marocaine des armes à tir rapide et des cartouches, nos pertes dans le Sud-Oranais seront moins fortes. A El-Moungar, les Chaâmba ont beaucoup tiré...

Enfin il faut tenir compte de la mentalité spéciale des musulmans et se dire que, pour des fanatiques, superstitieux et bornés, un nom, un homme, incarnent la lutte à outrance contre la pénétration européenne et la suprême résistance de l'Islam. La pacification du Sud-Oranais, quelle que soit l'habileté déployée, quels que soient les moyens de persuasion ou d'intimidation mis en œuvre, ne sera complète et définitive que du jour où nous en aurons fini avec Bou-Amama. Le retentissement de la soumission, de la prise ou de la chute, d'une façon ou d'une autre, du grand agitateur du Sud-Oranais sera tel que les indigènes de toute la frontière marocaine y trouveront le signe décisif de la volonté de la Providence et le prétexte à s'incliner devant une fatalité supérieure à tout. Mais ce résultat si désirable n'est pas prêt d'être atteint. Il ne faut pas compter sur la soumission d'un madhi qui ne vit que du fanatisme de ses coreligionnaires ; son intransigeance, d'où lui vient tout son prestige, est également son moyen d'existence, celui de tout son entourage

dont il est à la fois le maître, l'apôtre et le prisonnier. Mettre la main dessus du premier coup ne pourrait être que l'effet d'un de ces hasards sur lesquels il ne faut pas compter. Se le faire livrer, mort ou vif, par trahison, serait un succès sans précédent dans le monde musulman pour les Infidèles. Ce n'est pas que l'indigène soit exempt de perfidie et incorruptible ; loin de là. Mais il est encore plus superstitieux et pusillanime.

Pour que pareil forfait ait chance d'être tenté, il faudrait que l'abandon du marabout fût si complet déjà, que le crime serait sans valeur pour nous et par suite sans profit pour le renégat. Cela serait supposer le problème résolu : or, il demeure posé avec tout son redoutable inconnu. Les Beni-Guill, auprès desquels s'est réfugié Bou-Amama, semblent bien enserrés entre nos postes de Méchéria à Figuig et ceux de Figuig à Béchar, mais ils sont insaisissables, ayant l'espace derrière eux, et la bête ne se rend qu'après avoir été forcée. Si nous demandons à cet égard des enseignements à l'histoire, nous avons présents à l'esprit les campagnes qu'il fallut mener pendant des années contre Samory, les expéditions anglaises contre le madhi et le calife Abdullahi, enfin le prestige persistant du madhi Senoussi et les attaques répétées dirigées par ses partisans contre notre poste de Bir Alali au Kanem. Nous nous rappelons tous les efforts qu'il nous a fallu faire dans cette Afrique musulmane, terre de fanatisme et de cruauté, où jusqu'ici la force seule a pu prévaloir, pour assurer à notre action de paix, de justice et de progrès, un champ qui lui soit ouvert, après avoir été arrosé du meilleur de notre sang. Et nous nous demandons avec inquiétude si notre bonne volonté et notre humanité ne se heurteront pas, cette fois encore, à la vieille et irréductible haine, si à nos propositions de concorde la voix de l'Islam ne répondra pas, du fond de son dernier repaire, par son éternel cri de guerre « Djehad ! »

***

AU PAYS

I

RETOUR

C'est en vain que mes yeux avaient cru t'oublier :
Comme je te retrouve, horizon familier !
Comme vous accourez, le long du train qui passe,
Arbres, vergers, maisons, fermes à porte basse,
Et comme je vois tout d'un rapide regard !
Je reconnais le puits, la grange, le hangar.
De brusques souvenirs m'émeuvent, au passage,
A voir se dérouler tout ce clair paysage
De vignes et de prés aux pentes des coteaux.
Je me redis les noms de tous ces vieux châteaux
Dont les murs ont des fleurs dans leurs pierres disjointes.
Par moments, des clochers, au loin, dressent leurs pointes,
Et je me nomme aussi leurs villages cachés.
Puis, tout près, un champ passe avec des bœufs couchés,
Puis un autre, où des gens sont courbés vers la terre.
Des saules argentés, qu'un ruisseau désaltère,
Suivent son eau tranquille et frissonnent au vent...
Comme tout m'apparaît immuable et vivant !
Je m'étonne de voir, çà et là, dans les branches,
La couleur de maisons trop rouges et trop blanches,

Dont l'aspect imprévu meurtrit presque mes yeux.
Mais le reste est pareil : la nuance des cieux,
Cet azur éclatant et brumeux tout ensemble,
L'eau du fleuve, là-bas, qui miroite et qui tremble
Et dont la fuite tourne au pied des monts, bleuis
Par ce matin d'automne où je rentre au pays.

II

INTÉRIEUR

Nous sommes là, parmi les meubles d'autrefois :
La même vieille horloge en son cadre de bois,
Qui depuis si longtemps nous a compté les heures
Et qui nous a suivis dans toutes nos demeures,
Vient mêler son tic-tac aux mots que nous disons.
Les mêmes vieux chenets, qu'ont noircis les tisons,
Portent, comme jadis, par ce temps froid d'automne,
Sur un lit de sarments la bûche qui chantonne.
Voici le garde-feu de cuivre étincelant;
Le buffet lustré luit dans l'ombre, recélant
Tout son frêle trésor de reliques amies :
La porcelaine fine aux lueurs endormies,
Les théières d'argent, les verres de cristal,
Qu'émeut parfois le bruit d'un roulement brutal.
La lampe d'autrefois, fidèle, nous éclaire
De sa même clarté discrète et circulaire
Qui n'effleure qu'à peine, obscurément, nos yeux...
Et nous nous sourions, parfois, silencieux,
Contents de retrouver notre âme libre et franche
Alentour de la table et de la nappe blanche.
Et de sentir en nous revivre, en même temps,
Les mêmes souvenirs, vieux de plus de vingt ans.

III

SOIR D'AUTOMNE

Tout seul, depuis une heure, à ma fenêtre ouverte,
Je regarde le jour s'éteindre dans l'eau verte
Du fleuve, — de mon fleuve à moi, calme et puissant,
Beau de tout mon pays qu'il reflète en passant. —
Le vent traîne un bruit doux de feuilles remuées.
Le soleil rouge meurt, tout près, sur les nuées
Qui montent des coteaux, comme pour l'accueillir
Mollement, chaque soir, quand il va défaillir.
Je regarde le ciel, les coteaux, la campagne
Qui fleurit les deux bords du fleuve et l'accompagne
De village en village, au loin, vers l'horizon.
Le jour baisse... Il fait noir déjà dans la maison,
Et la lampe s'allume aux fenêtres voisines.
Le long du quai, des gens reviennent des usines,
Muets, hâtant leurs pas qui sonnent lourdement.
Et toute la fatigue et tout l'isolement
Des rêves, des bonheurs, des tendresses passées,
Malgré moi, de mon cœur, montent à mes pensées.

IV

LA VIEILLE MAISON

Au sommet du coteau, juste sur l'horizon,
Nous avons une vieille et petite maison,
Avec un champ mal clos de vignes ruinées...
On n'y va plus jamais; depuis bien des années,
L'herbe haute a poussé sur les arbres détruits;
Mais je me ressouviens toujours, au temps des fruits,
Comme chaque dimanche emplissait nos corbeilles,
Quand nous courions gaîment, suivis par les abeilles,

Peureux, mais fiers d'atteindre une branche qui pend,
Et, tout le long du jour, secouant ou grimpant.
Nous revenions, le soir, barbouillés de cerises,
Par le chemin bordé de palissades grises,
Tout roses de grand air et de soleil couchant.
Nous allions, nous tenant par la main, trébuchant
Aux cailloux, inclinant nos têtes fatiguées...
Plus tard, c'étaient l'automne et les vendanges gaies,
Les paniers de raisins qui rentraient jusqu'au soir...
Plus tard encor, c'étaient les hommes du pressoir,
Qui chantaient, les bras nus, les mains toutes rougies,
Dans l'ombre, à la lueur tremblante des bougies,
Rythmant le rude effort qui faisait par à-coups
Ruisseler dans la seille et mousser le vin doux...
Chère vieille maison, que ton âge décore,
Petite chose à nous, qui rassembles encore
Tous mes bonheurs d'enfance en mon cœur attendri,
Que de fois, au printemps, mes regrets t'ont souri !
Et quand, toujours plus las, je reviens chaque année,
Que je te vois là-haut fidèle, abandonnée,
Près du grand peuplier qui se penche sur toi,
Je sens mieux brusquement comme tu tiens à moi,
Comme nous nous aimons, comme un peu de ma vie,
Pour toujours, même au loin, te demeure asservie,
Je comprends que le monde est vide et mensonger,
Et que partout ailleurs je reste un étranger
Qui cherche en vain l'appui d'une sûre tendresse,
Loin du coteau paisible où ta forme se dresse,
Loin du pays natal où, quand le jour décroît,
Le soleil, lentement, se couche sur ton toit.

V

RÉVEIL

J'ouvre les yeux. La chambre est toute ensoleillée:
Une rumeur emplit la maison réveillée.

J'entends des pas, des voix. Je me soulève un peu.
Un arbre, devant moi, tremble sur le ciel bleu,
Et des ombres d'oiseaux glissent sur la fenêtre,
J'écoute, au loin; j'essaie, aux bruits, de reconnaître
Si ce beau jour d'automne est proche de midi...
Un moment, je retombe au bien-être engourdi
Où le sommeil encor prolonge un vague rêve :
Je ferme doucement les yeux pour qu'il s'achève,
Et l'arbre que j'ai vu devient tout un jardin...
Je sens qu'il est très tard, et m'éveille soudain
Avec l'illusion d'une jeunesse neuve.
La cloche d'un bateau qui tinte sur le fleuve
Tinte aussi dans mon cœur, légère, et je revois
Les bateaux merveilleux qui passaient autrefois.
Je retrouve mon âme enfantine et rieuse...
Celle que j'ai n'est plus vive ni curieuse :
Elle s'éveille au soir, inerte tout le jour;
Elle traîne en silence un vague ennui d'amour;
Elle ne connaît plus les claires matinées
Où l'on rentre, les bras lourds de fleurs butinées;
Elle est découragée et vieillie; et pourtant,
Quand elle se souvient, je sens bien qu'elle attend.

VI

REPRISE

D'où vient que, cette fois, ma ville, ma maison,
Les yeux des gens, l'aspect des choses, l'horizon,
Tout prend, pour m'accueillir, un air de bienvenue?
Je retrouve, auprès d'eux, l'âme qu'ils ont connue;
Tous ceux qu'à chaque pas je rencontre en chemin,
Je redeviens petit, quand je leur tends la main.
Des projets oubliés sortent de ma mémoire :
Un mot me rend la force et le bonheur d'y croire;
Et des rêves, si purs que je les croyais morts,
Font tressaillir en moi comme un vague remords,

Quand je vois, tour à tour, au coin des vieilles rues,
Des images de moi, brusquement apparues
Avec mes souvenirs d'enfant et d'écolier.
Je me sens tout à coup bavard et familier,
Comme en rentrant, jadis, le soir, après l'étude,
A reconnaître, assis, dans la même attitude,
Les mêmes gens, auprès des rideaux soulevés.
Alerte, un ruisseau chante, aux pointes des pavés :
Le bruit de sa chanson m'est resté dans l'oreille ;
Nulle part, les ruisseaux n'ont de gaîté pareille,
Et je vais, plus léger pour avoir entendu
Le doux murmure clair au charme inattendu
Qui m'accompagne au long des ruelles en pente.
Le suprême parfum d'une rose grimpante
Finit de s'exhaler près d'un jasmin flétri,
Au bord d'une fenêtre où siffle un canari :
C'est ainsi qu'autrefois je rêvais ma fenêtre...
Tout le passé lointain me gagne, me pénètre
Et, comme aux soirs fiévreux de mes premiers départs,
Souriant et paisible, accourt de toutes parts ;
Je sens que le passé d'hier est une offense
A tout ce qui survit en moi de mon enfance,
Et je me sens repris par toute la douceur
De retrouver en moi, fidèle, mon vrai cœur.

ANDRÉ RIVOIRE

MADAME DE MONTESPAN

ET

LES BOUCHERS DE PARIS

Comment madame de Montespan eut avec la corporation des bouchers de Paris un procès qui dura plus de vingt ans; comment les bouchers ne se laissèrent point émouvoir par la haute situation de la partie adverse, mais luttèrent vaillamment, et, après de multiples péripéties, finirent par triompher, c'est une histoire qui mérite d'être contée, moins encore à cause de l'illustration d'une des parties que pour la variété des épisodes qui se déroulèrent et qui mettent en lumière, peut-être avec quelque pittoresque, certains côtés des mœurs administratives et judiciaires du grand siècle[1].

***

En 1665, un sieur Claude Pichault ou Pichault-Laval, se disant « ancien officier des armées du roi » et « secrétaire et

1. Plusieurs bibliothèques possèdent quelques-uns des innombrables factums produits à l'occasion de cette affaire; le plus grand nombre se trouve réuni à la Bibliothèque Nationale dans le manuscrit 21 655 du Fonds français et aux Imprimés dans le vol. 72 de la collection Thoisy.

conseiller de la chambre du roi », alla proposer à madame de Montespan et à sa sœur aînée la marquise de Thianges une bonne affaire. Un notaire au Châtelet de Paris, le sieur Claude Dauvergne, était mort quelques années auparavant. Pour diverses raisons, une partie de ses biens, qu'on désignera tout à l'heure, était supposée devoir revenir à la couronne. Nul doute que des dames si qualifiées n'en obtinssent le don. Un tiers irait, selon la coutume, au trésor royal; le reste serait pour les deux marquises. Pichault-Laval était modeste en ce qui le concernait. Il ne demandait pas à être nommé dans les lettres de don, mais se contentait, en cas de réussite, d'un honnête courtage.

Ces ouvertures furent bien accueillies. C'était le moment où M. de Montespan commençait de lasser la patience des usuriers et mettait en gage les bijoux de son épouse[1]. Enfin, la jeune femme était sous l'influence de sa sœur aînée, la marquise de Thianges, qui sans doute lui montra ce qu'une pareille opération avait de fort naturel — il était en effet d'usage constant de guetter les successions en deshérence — en même temps que de fructueux.

Il arriva donc que les deux grandes dames présentèrent un placet au Roi, et celui-ci, suivant la formule consacrée, « désirant gratifier et traiter favorablement lesdites dames marquises de Thianges et de Montespan », leur fit don, le 25 avril 1665, « des biens et privilèges qui avaient appartenu à défunt Dauvergne dans les boucheries au jour de son décès arrivé sans enfants mâles ni héritiers habiles à lui succéder ». Bien entendu, cette formule ne signifiait pas que mesdames de Montespan et de Thianges allassent entreprendre elles-mêmes le commerce des viandes : elles succédaient au sieur Dauvergne dans les revenus que celui-ci tirait des détaillants, à qui étaient affermés les tréteaux. Dauvergne, en effet, en outre de sa qualité de notaire au Châtelet de Paris, était le représentant d'une des quatre grandes familles, qui, dans la corporation des bouchers de Paris, formaient une aristocratie propriétaire « des grandes boucheries de la Porte de Paris et boucherie Saint-Jean, maisons, boutiques, échoppes,

1. Voir, dans la *Revue* du 15 août 1902, notre article sur M. de Montespan.

places et autres droits, revenus, émoluments, circonstances et dépendances d'iceux » ; laquelle propriété ne pouvait être transmise que de mâle en mâle.

Voilà, semblait-il, une affaire aisément et nettement réglée. La volonté royale se manifestait de la manière la plus formelle, et les titulaires du brevet étaient de celles dont le nom seul suffit à décourager les contestations — le nom de deux des dames les plus illustres de la cour, de naissance considérable, mariées à des seigneurs de bonne noblesse, et dont au surplus l'une, l'aînée, est connue pour jouir d'un crédit particulier auprès de « Monsieur », frère du Roi, et l'autre commence à attirer sur elle les yeux du Roi lui-même. Et pourtant rarement on vit prétendre à une succession plus de compétiteurs et pour des raisons plus diverses.

Tout d'abord il y avait les héritiers du défunt, que l'on se préparait à spolier. Feu Claude Dauvergne, mort en 1660, notaire de sa profession, avait une fille, mariée à un sieur Jean de Bourbone, secrétaire du roi. Elle prétendait recueillir toute la succession, boucheries comprises. Si on l'en jugeait incapable en raison de sa qualité de femme, pourquoi, observait-elle assez spécieusement, en faire don à des personnes du même sexe ? Enfin, elle avait de son mariage avec Jean de Bourbone un fils tout naturellement qualifié pour succéder à son grand-père, d'autant que Jean de Bourbone offrait « de faire porter à son fils le nom et les armes des Dauvergne conjointement avec le nom et les armes des Bourbone ».

Mais cet adversaire, pour respectable qu'il fût, était moins à craindre que MM. de Saint-Yon, Thibert et Deladehors, représentants des trois autres grandes familles de la boucherie de Paris. Ceux-ci étaient d'accord avec madame de Montespan pour soutenir que la fille de Dauvergne n'avait aucun titre à succéder à son père. Mais c'était pour eux-mêmes qu'ils revendiquaient l'héritage de leur confrère. Et ils alléguaient, avec force développements historiques, l'usage de plusieurs siècles. Il y avait, en 1210, « une compagnie ou société de familles qui possédaient les boucheries en nom collectif ». Ces familles s'étaient éteintes, en grande partie, par défaut de mâles, mais les familles subsistantes avaient continué à se partager le total du revenu. Ainsi « le droit de celles qui

sont demeurées éteintes faute de mâles est demeuré réuni et consolidé à celles qui restent par une espèce d'accroissement ». Une transaction de 1624 avait spécifié « le genre et les conditions de leur possession ». Après la mort de Dauvergne, les trois familles survivantes réclamèrent donc pour elles l'héritage qui leur devait revenir « comme restant seules de celles à qui le droit de propriété a été attaché de temps immémorial ».

Il y avait une troisième catégorie de compétiteurs. Pichault-Laval avait eu un devancier. Les registres des placets étaient sans doute mal tenus ; ce qu'on venait de donner à mesdames de Thianges et de Montespan avait déjà été donné. L'an 1660, c'est-à-dire cinq ans auparavant, un sieur Antoine Meusnier avait demandé et obtenu du roi un brevet lui accordant « la part et portion, droits et privilèges qui avaient appartenu audit Dauvergne dans lesdites boucheries, présupposant qu'il s'en était fait un retour au profit de Sa Majesté par le décès dudit Dauvergne sans enfants mâles ».

Et ce n'était pas tout. Pichault-Laval, qui avait eu un précurseur, eut aussi un initiateur : un sieur de Givry, quelques mois plus tard, eut l'idée de solliciter « tous les droits appartenant au roi sur les boucheries dans Paris et qui avaient été usurpés par des particuliers ». En ce don se trouvaient naturellement compris les droits et privilèges octroyés à mesdames de Thianges et de Montespan, et dont le sieur Givry, pour ne pas risquer une fin de non-recevoir, s'était bien gardé de parler. Sa demande fut prise en considération, et le 12 janvier 1666 transmise au Conseil du roi, où MM. d'Aligre, de Sève et Colbert furent chargés de l'examiner et donnèrent un avis favorable. Or, Givry avait, comme Pichault, cherché une protectrice puissante, et il en avait trouvé une, qui n'était rien de moins qu'Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans, la belle-sœur du roi, l'illustre « Madame ». Par acte du 27 juillet 1668, elle accepta dudit Givry « un transport des droits qu'il supposait avoir sur lesdites boucheries, à condition de partager avec elle par moitié ce qu'il reviendrait de ce transport ».

Ainsi mesdames de Thianges et de Montespan avaient contre elles : 1° les héritiers naturels ; 2° les bouchers qui se

prétendaient héritiers en vertu d'un droit historique; 3° enfin, ceux qui, comme elles, pouvaient justifier d'une donation royale. Et nous ne mentionnons que pour mémoire diverses personnalités qui furent entraînées dans les péripéties successives de l'affaire : le fermier du domaine royal, les abbesses de Montmartre, comme fondatrices des boucheries, les fermiers des étaux destinés à être victimes des saisies opérées par les parties. On se figure les difficultés naissant d'un tel imbroglio. Les deux marquises allaient être entraînées dans une foule de démêlés judiciaires, d'actes d'instruction, de formalités, de dépens, à la suite du trop ingénieux quémandeur qu'elles avaient accueilli.

***

Tout d'abord, les événements semblèrent tourner en faveur des illustres solliciteuses.

Jean de Bourbone, gendre de Dauvergne, mourut. Une veuve, un mineur étaient peu en situation de poursuivre une affaire aussi compliquée. Meusnier, le précurseur de Pichault-Laval, mourut également. En 1670, ce fut la mort de Madame, qui ne paraît pas avoir jamais porté grand intérêt à l'affaire. Sans doute, monsieur succédait aux droits de son épouse, et ses procureurs soutiendront la cause à laquelle elle avait daigné s'associer. Mais ce ne fut guère. à ce qu'il paraît, que pour la forme. Réduit en réalité à ses seules forces, Givry n'était pas une partie sérieuse.

Restaient donc en présence les deux marquises d'un côté et les bouchers de l'autre. La lutte allait durer vingt ans. Elle se divise en deux actes : le premier est une série de longues escarmouches de procédure; le deuxième. c'est la lutte véritable sur le fond.

Pichault-Laval s'était discrètement tenu dans la coulisse au début et ne figurait pas dans le premier brevet. Sans doute estimait-il modestement — et avec raison — que son nom n'ajoutait pas grand'chose à ceux des deux marquises. Mais maintenant qu'il s'agissait d'une longue lutte judiciaire, ni ma-

dame de Montespan ni la marquise de Thianges ne pouvaient suivre au jour le jour les détails d'une procédure; d'ailleurs, pour qu'il eût part au butin en cas de gain du procès, il était sinon nécessaire, au moins plus sûr, que sa qualité fût reconnue et ses droits établis par voie judiciaire. Pichault-Laval est donc obligé de sortir de l'ombre, et son nom paraît désormais à côté de celui de ses protectrices. Cette association fournit aux adversaires l'occasion de faire des distinctions prudentes et habiles dans leurs revendications et polémiques. Ils se gardent bien de mettre en cause d'illustres dames dont la bonne foi a été surprise. C'est à Pichault que les bouchers ont affaire, et il n'est, à leur dire, qu'un « vulgaire faiseur dont le principal emploi est de leurrer par de faux avis ceux qu'il trouve capables de se laisser surprendre ». Ayant eu connaissance des difficultés pendantes au Parlement entre la fille Dauvergne et les bouchers, il a vu un coup à tenter. Il a engagé les marquises à solliciter un don pareil à celui qu'avait déjà reçu Meusnier, « leur faisant entendre qu'il le ferait immanquablement réussir étant appuyé par leur crédit ».

Mais Pichault est homme de ressources. Le premier brevet de 1665 est contesté? Qu'à cela ne tienne, il s'en fera donner un autre, deux autres. Il obtient le 20 avril 1668 « de nouvelles lettres conçues en termes plus étendus », de nouvelles encore, « confirmatives des précédentes » le 4 avril 1671. Mais un brevet ne suffit pas par lui-même. Le roi est protégé contre l'excès de ses propres libéralités : toute lettre portant don sur le domaine doit être enregistrée à la Chambre du Trésor ou à la Chambre des comptes, qui, avant de se prononcer, demandent d'ordinaire à examiner l'affaire. Au moyen d'une nouvelle adresse, Pichault-Laval réussit à leur faire enregistrer l'arrêt « par surprise sans ouïr ni appeler les propriétaires des boucheries », et au préjudice d'un arrêt antérieur et contradictoire « qui avait remis l'enregistrement des lettres de don après que la question de la propriété aurait été jugée au Parlement ».

Là-dessus, triomphe de Pichault-Laval. « Quoique (disent les bouchers dans un de leurs factums) cet arrêt d'enregistrement des lettres ainsi surpris sans appeler parties, au préjudice

d'un arrêt contradictoirement rendu entre les parties, ne pût avoir aucune exécution, la question de la propriété restant indécise, Pichault-Laval ne laissa pas d'en faire un sujet de trophée et, pour discréditer les propriétaires des boucheries dans le public et auprès de leurs créanciers, il fit saisir les loyers de tous les étaux de leurs boucheries entre les mains des locataires et remplit tout Paris du bruit de sa prétendue, mais supposée victoire. » Mais les bouchers obtiennent du Châtelet mainlevée de l'arrêt. Voilà Pichault-Laval obligé d'appeler de cette sentence au Parlement. Cela faisait peu son affaire, étant donné surtout que, comme disaient les bouchers avec quelque vraisemblance, il était porté à « réclamer tous les tribunaux sans oser se confier à aucun ». Aussi emploie-t-il de nouveau les influences politiques. « Un arrêt intervint le trentième septembre 1674, qui a été suivi de plusieurs autres, par tous lesquels il a plu à Sa Majesté évoquer toutes les instances pendantes au Parlement de Paris et ordonner que les parties procéderaient au Conseil. » En d'autres termes, l'affaire était évoquée au Conseil du roi appelé à trancher définitivement le litige, et Pellisson en était nommé rapporteur.

Ainsi, après dix années de lutte procédurière, l'affaire allait enfin être jugée au fond.

***

C'est en 1675 qu'elle s'engage devant le Conseil du roi, c'est-à-dire au moment où madame de Montespan est au faîte de la faveur. C'est en son nom qu'a été engagée la procédure, c'est sous son nom qu'elle se poursuit. Il est imprimé en grandes lettres dans tous les factums. Elle est donc présente à chaque page de ce débat, associée avec sa sœur aux revendications de Pichault-Laval. Celui-ci soutient que les boucheries relèvent du domaine royal et qu'en conséquence, à la mort de Dauvergne, les privilèges qu'il y possédait devaient revenir au roi, qui en pouvait disposer à son gré. Mais Pichault avait d'autres arguments. Il en trouva un qui

n'était point banal, à savoir les privilèges revendiqués par la corporation n'avaient pas d'autre origine qu'une concession faite à leurs ancêtres au début du XVe siècle par le duc de Bourgogne afin de les récompenser d'avoir abandonné la cause royale :

Pour récompense de cette trahison, le duc de Bourgogue fit expédier à ces bouchers rebelles sous le titre des maîtres jurés de la communauté de la grande boucherie, sans noms et surnoms et sur des faits supposés, des lettres patentes du mois d'août 1418, par lesquelles et en des termes injurieux au roi et à ceux qui l'avaient fidèlement servi qui y sont appelés satellites, et, au contraire, en termes avantageux à ces bouchers rebelles, les services desquels rendus contre Sa Majesté au même duc de Bourgogne y sont rapportés outre la confirmation des privilèges supposés avoir été accordés par les Rois...

Les hauts faits sanguinaires de Capeluche et de Caboche sont donc, d'après Pichault, le sinistre fondement des privilèges qu'osent s'arroger les bouchers. Mais les rois de France ont nommément révoqué les actes qu'ils invoquent pour justifier leurs droits. Une usurpation, pour remonter à plusieurs siècles et pour avoir été capable de faire illusion, n'en demeure pas moins une usurpation. Il appartient à la Majesté royale d'en faire justice et d'attribuer effectivement aux dames illustres à qui elle les a accordés et à son fidèle serviteur Pichault-Laval les biens indûment détenus par les descendants des rebelles.

Les bouchers, bien qu'ils dussent redouter en leur for intérieur le jugement d'une Cour fort accessible aux hautes influences, firent contre mauvaise fortune bon visage; ils manifestèrent leur satisfaction de voir leur cause évoquée devant le Conseil, et remercièrent le Roi d'avoir voulu la connaître en personne :

Le trône de Sa Majesté est un lieu d'assurance et de protection pour les petits et pour les faibles qui courraient risque de succomber partout ailleurs à la seule prononciation du nom et de la qualité des personnes puissantes. C'est ce lit de justice que l'Écriture Sainte exprime comme environné de la force et rempli de la sagesse, etc.

Aussi ne sont-ils pas inquiets :

Puisque c'est la raison dominante de votre jugement et non pas la passion de la calomnie qui est la règle de toutes les actions de Votre Majesté, les suppliants espèrent que cette équité toute royale qui anime ses arrêts présidera avantageusement dans celui qu'elle rendra en leur faveur.

Après quoi, les bouchers réfutent les arguments prétendus historiques de Pichault-Laval. Ils répudient toute solidarité entre leur cause et celle des Cabochiens. Les maîtres bouchers ont été de tout temps les loyaux sujets du roi :

Il est constant (pour ce qui regarde plus particulièrement leur fidélité), que dans les crises du royaume ils ont toujours contrebalancé avec tant de zèle selon leur pouvoir la violence des révoltes qui sont survenues à Paris, qu'il n'y a que ceux qui font profession d'ignorer malicieusement toutes choses qui en puissent douter.

Ce sont leurs valets, populace sur laquelle ils n'avaient aucune action, qui, au XV[e] siècle, se laissèrent aller à des violences. Eux-mêmes furent les meilleurs défenseurs de la cause du roi compromise par une faction. Ainsi Pichault-Laval avait fait le procès des Bourguignons ; les bouchers font avec une ardeur érudite celui des Armagnacs.

Ces sophismes réfutés, les bouchers passent à l'exposé de leur thèse. Elle est simple. Ils se font forts de démontrer par les faits « qu'ils sont en possession immémoriale et de plusieurs siècles des boucheries en question : que leurs prédécesseurs et eux les possèdent par droit de famille, qu'il n'est communicable qu'aux mâles et que les femelles en sont exclues tant qu'il reste des mâles de quelqu'une des familles, lesquels mâles n'en possèdent la propriété que conjointement, mais n'ont en particulier d'autre droit que la simple jouissance d'un étal sujet à option d'année en année, selon l'ordre de l'âge et de la naissance, sans pouvoir disposer du fond, l'engager ni hypothéquer directement ni indirectement ».

Ils invoquent des textes doctement choisis et irréfutables. Ils remontent jusqu'à Philippe-Auguste, et chaque siècle, chaque règne leur fournit des témoignages en faveur du droit collectif des bouchers sur les étaux.

Mais voici qui est tout à fait décisif : le fonds sur lequel sont bâtis les étaux n'est même pas du domaine royal. Tout à l'heure nous étions à Philippe-Auguste, maintenant nous voilà à Louis le Gros. C'est lui qui, en 1133, a reconnu aux abbesses de Montmartre la propriété absolue du terrain qu'ensuite, moyennant redevance, elles ont cédé à la corporation des bouchers. Ainsi qui prétend contester la possession de ceux-ci, porte atteinte à la majesté d'un don royal, au caractère sacré de celles qui en ont bénéficié. Et ici les bouchers ne manquent pas l'occasion d'un développement pathétique. Qui donc oserait arracher aux religieuses une seigneurie et une propriété qu'elles détiennent depuis tant de siècles :

C'est ici que les personnes illustres du nom desquelles ces donneurs d'avis font parade et abusent, ne peuvent se dispenser de faire quelques réflexions qui sans doute les surprendront, si tant est qu'elles soient parties sérieuses et véritables en ce procès.

Car enfin il s'agit d'arracher aux religieuses de Montmartre une partie de leur fondation et de prendre jusque sur les autels des martyrs ce que la piété de Louis le Gros y a consacré et attaché... Quoi? le nom de S. A. R.[1] servira de couleur et d'appui pour donner atteinte à un des plus illustres monuments de la piété de Louis le Gros, l'un de ses aïeuls, et pour ôter jusque dessus l'autel ce que ce monarque y a mis, offert et consacré ? Il serait sans doute faute de pousser cette réflexion bien loin et de montrer qu'après cela Givry ne peut trouver dans la personne de S. A. R. qu'un désaveu formel ou plutôt qu'une sainte horreur d'un dessein si éloigné de la haute piété qu'elle professe.

***

Ainsi s'échangeaient de longs factums où était racontée toute l'histoire de France. Le Conseil du Roi, qui avait beaucoup à faire, prit son temps pour rendre son arrêt.

Une première conséquence se produisit qui, mieux que les actes de procédure, témoigne de l'intérêt que prenait au procès la protectrice de Pichault-Laval, ce fut la disgrâce

1. Ces initiales désignent Madame, protectrice principale de Givry.

momentanée de Pellisson. Celui-ci, qui était rapporteur de l'affaire, parut oublier qu'il était historiographe et pensionné du roi, pour ne se souvenir que de son devoir de magistrat. Du moins ses conclusions ne furent pas favorables à la cause de madame de Montespan, et « cette dame piquée, nous dit un contemporain, engagea le roi à nommer MM. Boileau et Racine pour écrire son histoire et à en exclure M. Pellisson». On sait, d'autre part, que ce furent les obligations de sa nouvelle charge autant que ses scrupules religieux qui, au témoignage de son fils, enlevèrent Racine à l'art dramatique. Si donc ce contemporain a dit vrai, l'abandon du théâtre par Racine serait une conséquence mémorable et inattendue du conflit des bouchers de Paris avec madame de Montespan.

Mais Pichault-Laval ne se laissa pas intimider par les conclusions peu favorables du rapporteur. Comptant toujours sur ses puissants appuis, il tenta une fois de plus d'effrayer ses adversaires par un coup d'audace et osa sommer les fermiers des étaux d'avoir à lui verser leurs redevances au lieu et place des bouchers, et cela en termes violents et injurieux pour ceux-ci. Mais les bouchers protestèrent vigoureusement contre un procédé que ne justifiait aucune raison de droit. Car le factum de Pichault-Laval, produit à cette occasion, «rempli de noires calomnies... de suppositions téméraires et d'un galimatias de paroles très inutiles, fait assez connaître au public la faiblesse de son génie, la malice de son esprit et l'avidité du bien d'autrui dont son âme est travaillée ». La prétention est digne de lui, c'est-à-dire « destituée de sens commun »; une telle « entreprise est folle, digne de pitié plutôt que de colère ». Et les bouchers annoncèrent qu'ils allaient demander réparation « des termes injurieux, scandaleux et téméraires... insérés contre leur honneur et la mémoire de leurs ancêtres ».

Encore une fois, Pichault-Laval essaya de la violence: les bouchers continuant à toucher les revenus, il les accusa de vol et brusquement fit arrêter les sieurs Thibert et Deladehors. Mais l'imprudent avait passé la mesure. On était en 1684. Le nom de madame de Montespan ne pouvait plus protéger de telles manœuvres. Un arrêt du Conseil remit

sur-le-champ en liberté les maîtres bouchers. Les termes en étaient sévères pour Pichault-Laval :

Ouï le rapport et tout considéré, Sa Majesté étant en son Conseil, a déclaré et déclare l'emprisonnement desdits Deladehors et Thibert injurieux, tortionnaire et déraisonnable, ordonne que leur écrou sera rayé et biffé et que les portes des prisons leur seront ouvertes..., condamne ledit Laval-Pichault aux dommages et intérêts soufferts par lesdits Deladehors et Thibert à raison dudit emprisonnement... Et Sa Majesté veut et fait très expresses inhibitions et défenses audit Laval-Pichault de plus faire aucunes poursuites ni procédures quelles qu'elles soient pour raison du fait en question, soit en vertu de la procuration desdites dames de Thianges et de Montespan ou autrement ailleurs qu'en Conseil, à peine de quatre mille livres d'amende, au paiement de laquelle il sera contraint et sans départ en vertu du présent arrêt sans qu'il soit besoin d'autre.

Fait au Conseil d'État du Roi, Sa Majesté y étant, le 8 avril 1684.

Signé : LE CAMUS.

C'était la préface de la victoire des bouchers. L'arrêt définitif sur le fond fut rendu le 31 décembre 1686. Pichault-Laval et les deux marquises étaient irrévocablement déboutés. Avec eux, étaient évincés tous les autres compétiteurs. Le Roi, dit l'arrêt, « a maintenu et maintient lesdites familles de Thibert, de Saint-Yon et Deladehors en la propriété, possession et jouissance desdits lieux et boucheries ».

***

De ce fait divers judiciaire, il est permis de tirer quelques conclusions. Et tout d'abord il est la condamnation du régime des « placets », c'est-à-dire des requêtes présentées au Roi, renvoyées par lui, suivant leur objet, à ses différents ministres et tendant à obtenir les faveurs les plus diverses : monopoles de toutes sortes, dons de successions dévolues à la couronne, etc. Comme le trésor royal n'était pas directement frustré par des concessions souvent accordées aux dépens de tiers, l'usage était devenu une véritable institution ; des intri-

gants, avec l'aide de quelques grands personnages, presque tous avides ou besoigneux, se faisaient accorder à la légère des privilèges considérables, souvent indirectement onéreux au Trésor et qui pouvaient porter atteinte à des droits légitimes. Plusieurs fois les mêmes dons étaient accordés à des individus différents : de là des difficultés judiciaires et des évocations au Conseil du Roi, qui avait assurément mieux à faire.

D'autre part, s'il nous a fallu constater les imperfections de l'administration royale, il conviendra que nous rendions, en cette affaire, hommage à la magistrature. A protéger, d'une part, la libéralité royale contre ses excès mêmes, et à résister, d'autre part, aux sollicitations de tout genre, les magistrats des divers degrés montrèrent un égal scrupule. Les droits des bouchers n'étaient pas si limpides, les sophismes de Pichault-Laval n'étaient pas si éhontés qu'un autre arrêt eût fait scandale. Les juges ne se laissèrent intimider ni par les coups de force tentés par l'aigrefin, ni par les grands noms mis en avant. Après vingt ans de lutte, les bouchers eurent gain de cause et madame de Montespan fut déboutée. Il y avait des juges à Paris.

JEAN LEMOINE — ANDRÉ LICHTENBERGER

LE MOTEUR A GAZ

Les hommes du XIX[e] siècle ont été témoins d'un bouleversement si profond dans les conditions de la vie économique, qu'ils ont conçu pour la machine à vapeur, cause première de cette transformation, une admiration voisine du fétichisme. Depuis les manuels scolaires jusqu'à la poésie lyrique, c'est un concert de louanges sans restriction ni contre-partie sur les merveilles de la vapeur et la géniale invention de Watt. Il faut pourtant apporter dans ces choses un peu de précision, car, à louer uniquement, on risque de ne rien comprendre aux transformations qui s'accomplissent sous nos yeux. Comme la nature, l'industrie crée des espèces qui évoluent, s'achèvent et disparaissent; aucune d'elles n'est parfaite ni éternelle. Le monde ancien a connu d'admirables machines, dont aucune n'est plus en usage aujourd'hui, et les piles électriques, vieilles d'un siècle à peine, ont déjà dû céder le pas à des générateurs électriques plus perfectionnés. Tout porte à penser que nos inventions modernes auront un sort analogue. Déjà la machine à vapeur, parvenue au sommet de sa gloire et à la perfection de ses formes, est assaillie par des espèces plus jeunes, imparfaites encore, mais qu'un progrès incessant amène à des formes plus achevées. C'est un des aspects les plus modernes de cette lutte pour la vie industrielle que nous voudrions

montrer ici, en exposant l'état actuel de la concurrence entre le moteur à gaz et la machine à vapeur.

***

L'admirable invention de James Watt a connu, pendant la première moitié du XIXe siècle, les jours heureux de la croissance sans arrêt et du progrès sans obstacle. Protagoniste d'un puissant essor industriel, elle profitait par contre-coup de tous les progrès dont elle avait été la cause, et les transformations accomplies dans la métallurgie et l'art de l'ingénieur avaient permis de l'amener, en peu d'années, à une forme très perfectionnée. Depuis les travaux de Stephenson, de Hirn, de Corliss, il ne restait plus grand'chose à faire, et les successeurs n'ont pu que retoucher dans les détails l'œuvre des maîtres. Aussi la machine à vapeur du XXe siècle ne diffère-t-elle de celle de 1860 que par quelques points : application méthodique de la détente dans les machines à multiple expansion, pour permettre une meilleure utilisation de la pression de la vapeur; augmentation progressive de la pression dans les chaudières jusqu'à douze atmosphères, pour obtenir plus de puissance avec des machines de moindre encombrement; surchauffe de la vapeur avant l'arrivée dans le cylindre pour éviter la condensation d'eau dans le corps de pompe, et, pour le même objet, emploi d'une chemise protectrice de vapeur autour du cylindre; remplacement des tiroirs par des soupapes ou autres mécanismes permettant une distribution plus rationnelle de la vapeur; précision de plus en plus grande apportée dans la confection de toutes les pièces, et dans le choix des matériaux. Telles sont, en raccourci, les principales modifications qui ont porté, depuis quarante ans, la machine à vapeur à son point d'achèvement tel qu'il n'y a plus grand'chose à attendre de l'avenir.

Voyons pourtant ce que vaut cette machine que tous les spécialistes s'accordent à déclarer si près de la perfection. Certes, il n'y a rien à lui reprocher au point de vue de la sécurité et de la régularité de son fonctionnement; c'est un admirable outil qui ne fait jamais grève et qui, surveillé et entretenu comme il convient, fournit sans mécompte le travail

attendu. On a su lui donner diverses formes, machines d'atelier, machines marines, locomobiles, exactement appropriées aux différents objets du labeur industriel. Et pourtant, elle présente deux grands, deux irréparables défauts.

En premier lieu, si elle convient à un travail continu, ou du moins sans arrêts fréquents, il en va tout autrement pour nombre de services qui exigent un effort intermittent. Dans certains ateliers, le travail est interrompu trois, et souvent quatre fois par jour; il en est d'autres où l'usage d'une force motrice n'est requis qu'à intervalles irréguliers, et où cette force doit être immédiatement disponible : la manœuvre des ponts tournants, des portes d'écluses, des grues et autres appareils employés dans les ports et sur les canaux, n'exigent souvent que deux ou trois heures de travail effectif par journée. Or, la production de la vapeur dans les chaudières n'est économique que si elle est continue; il faut allumer les foyers plusieurs heures avant la mise en service, et, à l'extinction des feux, tout le charbon qui brûle sur les grilles est perdu, comme aussi la chaleur employée pour échauffer l'eau, les chaudières et leur bâti. Ainsi, chaque mise en service coûte, en moyenne, autant que trois heures de travail continu. Qu'on ajoute à ce surcroît de dépense le temps perdu, et l'impossibilité de faire face à une demande imprévue d'énergie, et on comprendra pourquoi on juge meilleur, dans beaucoup de cas, de maintenir les feux allumés en régime continu, plutôt que de procéder à des séries d'allumages et d'extinctions peu pratiques, et d'ailleurs aussi coûteux. C'est ainsi que nous avons pu voir, à notre grand étonnement, les services d'ouverture des ponts et des écluses de certains ports commandés par des machines à vapeur en service pendant toute la durée de la marée, pour une heure peut-être de travail effectif par journée; seules les habitudes de prudence de notre administration des Ponts et Chaussées peuvent expliquer, sinon excuser, l'emploi d'une solution aussi coûteuse, acceptable, paraît-il, pour l'État qui paye sans compter, mais qu'aucun industriel ne voudrait adopter pour ses services particuliers.

A ce que nous venons de dire, on pourrait objecter qu'il existe des chaudières à vaporisation rapide, où l'eau circule dans des tubes plongés dans le foyer, et qui permettent une

vaporisation plus expéditive que les chaudières à grande masse d'eau; dans certain cas, en effet, on a pu mettre les moteurs en marche une demi-heure après l'allumage. Mais une étude plus approfondie de ce mode de vaporisation montre que, tout compte fait, son principal avantage consiste dans une production intensive de vapeur, et que le temps gagné sur la chauffe préalable est compensé par d'autres sources de dépense.

En tout cas, même en admettant que le défaut qui vient d'être signalé ne doive être pris en considération que dans certains cas particuliers, la machine à vapeur, quel que soit son type, quelles que soient les conditions de son fonctionnement, porte avec elle une tare indélébile : elle est, de tous les tranformateurs industriels d'énergie, celui qui a le moindre rendement. La raison primordiale en a été révélée par Sadi-Carnot, un des créateurs de la thermodynamique : elle réside dans le faible écart qu'on peut réaliser pratiquement entre la température de la chaudière et celle du condenseur. Le théorème de Carnot nous enseigne, en effet, que le rendement d'une machine *parfaite*, autrement dit le rapport de l'énergie restituée sous forme mécanique à l'énergie consommée sous forme calorifique, s'obtient en faisant le quotient de la différence de température entre la chaudière et le condenseur, par la température de la chaudière, augmentée de 273 degrés. Par exemple, pour une machine parfaite fonctionnant à six atmosphères, la température de la chaudière est de 160 degrés, celle du condenseur voisine de 50 degrés, et le rendement théorique s'exprime par le quotient :

$$\frac{160 - 50}{160 + 273} = \frac{1}{4} \text{ environ.}$$

Ainsi, dans une semblable machine, eût-on même réalisé les conditions idéales de fonctionnement imaginées par Carnot, les trois quarts de la chaleur employée seraient perdus pour l'opération industrielle, et se retrouveraient sous forme de chaleur non transformée rejetée dans l'air ou dans l'eau du condenseur ; seul, le dernier quart trouve son équivalent dans le travail mécanique produit par la machine. Et si l'on

essayait d'accroître notablement ce rendement en élevant la température de la chaudière, on serait bien vite arrêté par l'augmentation formidable de pression de la vapeur: dans les machines modernes, où la pression atteint douze atmosphères, le rendement théorique ne dépasse pas un tiers, laissant encore les deux tiers de la chaleur dépensée sans bénéfice. Puis n'oublions pas que la machine parfaite imaginée par Carnot n'est qu'un type idéal, pratiquement irréalisable. Dans les moteurs les plus perfectionnés, le travail effectué par la vapeur sur le piston est inférieur d'un quart au moins à ce que nous avons calculé, et ce travail ne parvient pas en entier à l'axe tournant où il est utilisé; tous les frottements des pièces mobiles de la machine, incomplètement éliminés par le graissage, en absorbent encore vingt pour cent. Une dernière cause, enfin, intervient puissamment pour abaisser le rendement: la chaudière est loin d'absorber toute la chaleur du foyer; même dans les chaudières à foyer intérieur, où la grille de combustion et les flammes qui s'en échappent sont environnées par la masse d'eau à échauffer, une quantité notable de calorique est perdue et s'échappe par la cheminée sous forme de suie, c'est-à-dire de carbone inutilisé, ou de gaz chauds; la perte, très sensible, qui résulte de ce chef, peut être évaluée en moyenne à trente pour cent.

Qu'on récapitule toutes ces causes de déperdition de la chaleur et du travail mécanique, et on ne sera plus étonné du rendement misérable de ces admirables machines en lesquelles l'humanité d'aujourd'hui contemple le triomphe de son génie. Il est actuellement acquis, à la suite de nombreuses mesures, qu'une machine des meilleurs types, par exemple un moteur à triple expansion de 500 chevaux, consomme en marche industrielle au moins un kilogramme de houille par cheval-heure, c'est-à-dire pour chaque cheval-vapeur de puissance maintenu pendant une heure. Qu'on fasse le compte, en utilisant la valeur connue du pouvoir calorifique de la houille, et on arrivera à un rendement industriel de neuf à dix pour cent; les neuf dixièmes de la houille ont été brûlés en pure perte! Et il n'y a aucune illusion à se faire, ce rendement dérisoire est presque une limite; on parviendra peut-être à l'accroître de moitié, mais il est invraisemblable qu'on le double jamais;

l'espèce industrielle constituée par la machine à vapeur est aujourd'hui bien près de la perfection de son type.

***

Il y a beau temps qu'on a fait ces constatations, et qu'elles n'ont pas empêché de faire un usage chaque jour plus large de la machine à vapeur. Quels que fussent en effet les défauts de ce transformateur industriel, aucun autre ne permettait d'obtenir à meilleur compte, et surtout dans des conditions comparables de régularité, l'énergie mécanique qui est l'aliment de la vie moderne. Mais voici que le problème change de face, par suite des progrès inouïs réalisés depuis vingt ans par le moteur à gaz.

Moteur à gaz, machine à vapeur, pour beaucoup c'est la même chose, et j'en sais qui y voient cette unique différence, qu'on brûle du gaz dans l'un, et dans l'autre de la houille; un examen plus attentif aurait déjà pu les convaincre que le moteur à gaz n'a ni foyer visible, ni chaudière, et c'est bien déjà quelque chose. Mais nous devons préciser davantage. Dans cet appareil, un jeu approprié de soupapes introduit dans le cylindre un mélange de gaz combustible et d'air, qu'enflamme une étincelle électrique ou le contact d'un corps quelconque maintenu à l'incandescence; la surpression produite par la combustion du gaz pousse le piston dans le cylindre absolument comme, dans le canon, les gaz dégagés par la déflagration de la poudre chassent devant eux le boulet. Le canon se trouve être, à ce point de vue, l'ancêtre du moteur à gaz, et il est assez triste de penser qu'une propriété utilisée depuis tant d'années dans les instruments de guerre ait dû attendre sept siècles avant de trouver son application aux arts de la paix.

La pensée première de cette application appartient à Lebon, l'inventeur du gaz d'éclairage, qui avait pris en 1799 un brevet pour cet objet; mais ce n'est que soixante ans plus tard que Lenoir établissait une machine capable d'une marche pratique; et encore l'étape décisive, celle qui sépare l'invention ingénieuse de la machine industrielle, n'était pas franchie. C'était à l'Allemand Otto qu'était réservé l'honneur de devenir,

selon l'heureuse expression de M. Witz, le Watt du moteur à gaz, en créant en 1876 le type du moteur *à quatre temps*. Qu'on nous permette d'insister sur la signification de ce terme, car nous y trouverons la caractéristique du fonctionnement des moteurs modernes, ou du moins de l'immense majorité d'entre eux.

Supposons d'abord le piston à fond de course, et se déplaçant de manière à accroître la capacité comprise entre sa paroi et celle du cylindre. Pendant ce premier temps, des soupapes s'ouvrent automatiquement, qui laissent pénétrer dans cet espace des proportions de gaz combustible et d'air réglées par la section des orifices d'admission. Puis les soupapes se ferment, le piston revient sur lui-même, et, pendant ce deuxième temps de l'opération, le mélange gazeux est comprimé dans un espace laissé libre au fond du cylindre, et qu'on nomme la chambre de combustion. Il est alors enflammé, par exemple à l'aide d'une étincelle fournie par une bobine d'induction, et la pression produite dans les gaz par la température élevée à laquelle ils sont portés, repousse violemment le piston vers l'extérieur : c'est le troisième temps de l'opération, à la suite duquel le piston, revenant vers le fond du cylindre, expulse les gaz brûlés à travers un orifice qui s'ouvre à point nommé. Puis la même série d'opérations se renouvelle indéfiniment : admission des gaz, compression, explosion, poussée de piston, expulsion des résidus.

Le cycle des opérations comprend donc quatre temps, c'est-à-dire quatre mouvements du piston, deux allers et deux retours. Sur ces quatre temps, un seul est moteur, c'est le troisième, où la force expansive des gaz brûlés pousse le piston en avant ; les trois autres mouvements n'ont lieu qu'en vertu de la vitesse acquise pendant celui-là, et c'est ce qui explique la nécessité, reconnue par tous les constructeurs, de munir les moteurs à gaz de volants de grande masse, destinés à emmagasiner l'énergie pendant le temps moteur, pour la répartir sur les autres temps et régulariser ainsi le mouvement de l'axe. Remarquons enfin, pour en finir avec cet exposé technique, que le moteur à gaz, tel que nous venons de le décrire, est à simple effet, c'est-à-dire que la pression du gaz n'agit jamais que sur une des faces du piston :

nouvelle différence avec la machine à vapeur à double effet, dans laquelle, grâce aux tiroirs ou aux systèmes équivalents, le piston reçoit alternativement sur ses deux faces la pression de la vapeur.

Tel est, réduit à son squelette, l'appareil qu'Otto et son collaborateur Langen lancèrent dans l'industrie à partir de 1876, et dont les ateliers de Cologne et les sociétés concessionnaires à l'étranger livrèrent en dix ans plus de cinquante mille exemplaires. C'étaient, pour la plupart, des moteurs de puissance médiocre, inférieure à dix chevaux, et alimentés au gaz d'éclairage. Leur rendement était faible, et il n'en pouvait être autrement avec des appareils de petites dimensions, où les masses gazeuses sont plus soumises à l'influence refroidissante des parois, et où les causes accessoires de déperdition, comme les frottements, acquièrent une importance proportionnelle considérable. De plus, le gaz d'éclairage est, dans la plupart des villes, d'un prix exagérément élevé. Aussi la machine à vapeur, alors dans le plein de sa gloire, pouvait considérer sans inquiétude ce nouveau-né de l'industrie; d'autant plus que, particulièrement appropriée aux grandes puissances et aux travaux réguliers, elle laissait sans regret au moteur à gaz la production des puissances faibles et discontinues. Plus l'un devenait grand, plus l'autre se faisait petit; ainsi tous deux pouvaient exister côte à côte sans entrer en concurrence.

D'un autre côté, malgré ces médiocres conditions économiques, la machine d'Otto présentait des avantages essentiels, quoique difficiles à chiffrer : de la suppression de la chaudière résultait une diminution notable d'encombrement; du même coup, de nombreuses chances d'accidents disparaissaient, si bien que les moteurs dits à explosion étaient les seuls avec lesquels une explosion ne fût plus à craindre. Ce double avantage rendait possible l'installation des moteurs à gaz en dehors des usines spécialisées, dans les ruches ouvrières des grandes villes où sont condensés dans un petit espace tant d'habitants et tant d'industries, et où l'administration interdit à juste titre l'emploi des machines à vapeur; de plus, le travail intermittent de la plupart des petits ateliers s'accommode à merveille d'un appareil toujours prêt à entrer en service à point nommé et dont le mouvement est si simple que le premier venu peut

le mettre en marche, qu'il fonctionne sans surveillance, qu'on l'arrête en tournant un robinet.

Toutes ces raisons devaient assigner au moteur à gaz, pour les faibles puissances, un rôle important et complémentaire de celui que joue la machine à vapeur dans la grande industrie; en même temps, et par une modification de détail, de nouvelles applications s'ouvraient devant lui. L'emploi du gaz d'éclairage l'asservit aux canalisations urbaines, mais il est possible de remplacer ce combustible par la vapeur d'essence de pétrole, de benzine ou d'alcool. Que l'air, avant de pénétrer dans le cylindre du moteur, traverse un réservoir, nommé carburateur, où il entre en contact avec le liquide en question, il lui enlèvera une partie de sa vapeur, et l'ensemble, dilué encore dans un excès d'air, formera un mélange explosif qui pourra remplacer sans aucune difficulté le mélange d'air et de gaz d'éclairage. Aussi tous les moteurs à gaz peuvent-ils fonctionner indifféremment au pétrole, au gaz ou à l'alcool. C'est, d'un seul coup, la conquête des routes et des champs, peut-être même celle de l'air, après celle des agglomérations urbaines; commencée vers 1885, en France et en Allemagne, par Delamare-Deboutteville, Daimler, Levassor et Panhard, de Dion et Bouton, on sait à quel admirable essor elle a abouti; elle vaut à elle seule une étude spéciale, et nous devons nous contenter de la signaler en passant.

***

Jusqu'ici, les moteurs à explosion, quel que soit le combustible qui les alimente, nous apparaissent surtout comme des appareils de puissance médiocre et qui doivent, non à l'excellence de leur rendement, mais à la commodité de leur usage, la généralisation de leur emploi. Dès lors, une question se posait avec un pressant intérêt : n'était-il pas possible d'amener ces appareils à devenir des générateurs de travail mécanique aussi et même plus économiques que la machine à vapeur? La réponse, dès l'abord, pouvait sembler douteuse. En effet, la série des transformations subies par le mélange gazeux pendant les quatre temps de l'opération est moins avantageuse que le cycle théorique d'opérations défini par

Carnot, et que la machine à vapeur réalise approximativement; mais, en revanche, le moteur à explosion échappe au grand inconvénient que nous avons signalé pour sa rivale, et qui tient au faible écart des températures entre lesquelles évolue la vapeur. La compression préalable et l'explosion du mélange dans le cylindre du moteur à gaz élèvent la température dans ce cylindre au voisinage de 1 700 degrés, et les produits de la combustion s'échappent dans l'air à une température peu supérieure à 200 degrés, ce qui donne 1 500 degrés pour l'écart des températures entre lesquelles le gaz évolue; pour les machines à vapeur à haute pression et à condensation, l'intervalle correspondant est voisin de 200 degrés, c'est-à-dire sept fois et demi moindre, et cette seule disproportion permet de se rendre compte que le moteur à gaz ne soit pas soumis aussi étroitement que son puissant concurrent à la fatalité des faibles rendements. Après avoir ainsi acquis des raisons d'espérer, les techniciens se mirent à l'œuvre; leur effort porta sur trois points.

En premier lieu, ils s'attachèrent à construire des moteurs de plus forte puissance, supérieure à vingt chevaux, allant parfois à cinquante et à cent, estimant à juste titre que ce n'est que pour de semblables types qu'on peut diminuer notablement la part proportionnelle de ces pertes inévitables d'énergie qui sont comme les frais généraux de toute transformation : perte de chaleur par les surfaces, influence des parois du cylindre sur la température des gaz inclus, enfin, pertes par frottement entre les pièces en mouvement.

D'autre part, les spécialistes avaient déjà, et depuis longtemps, pu se rendre compte des avantages économiques de la compression du mélange gazeux, réalisée avant l'explosion; par elle, on pouvait accumuler dans un plus petit espace une masse plus grande du mélange inflammable, et l'influence pernicieuse des parois prenait par là une moindre importance relative; enfin, la compression préalable réalisait un mélange plus intime du combustible et du comburant, et permettait d'élever de quelques centaines de degrés la température de ce mélange. Toutes ces considérations, précisées en des formules mathématiques, amenèrent à accroître progressivement la compression préalable : on était parti de trois atmosphères

environ; on comprime aujourd'hui couramment à cinq, dix et même, dans des moteurs tout nouvellement construits et qui donnent les plus belles espérances, à trente-cinq atmosphères.

Enfin, et c'était un troisième point à réaliser de toute nécessité, il fallait trouver pour alimenter les moteurs un combustible plus économique que le gaz, la gazoline ou l'alcool; cette dernière difficulté a été surmontée, comme les autres, et nous en devons la solution à l'ingéniosité des ingénieurs anglais, principalement de Dowson et de Taylor.

*
* *

Ceux qui ont conservé, de l'enseignement de chimie reçu au lycée, un autre souvenir que celui d'un ennui profond et d'une utilité contestable, peuvent avoir gardé dans leur mémoire le nom du *gaz à l'eau*, auquel se rattachait une expérience de cours que chacun peut répéter à son gré : le maître plongeait dans l'eau un morceau de charbon bien allumé; il se dégageait quelques bulles de gaz, qu'on pouvait recueillir dans une éprouvette et ensuite enflammer. Ce gaz, qui se produit en quantité plus notable quand on fait passer de la vapeur d'eau sur du coke porté au rouge, est le gaz à l'eau; provenant de la décomposition de l'eau par le charbon, il est formé essentiellement par un mélange d'hydrogène et d'oxyde de carbone, deux gaz éminemment combustibles.

On peut encore obtenir un autre gaz combustible, le *gaz à l'air*, en faisant passer simplement de l'air sur du coke incandescent; il se produit alors un mélange d'azote, d'acide carbonique et d'oxyde de carbone, ce dernier seul étant susceptible de brûler. Ces deux réactions, connues depuis longtemps, n'avaient jamais servi, en France, qu'à tracasser les candidats au baccalauréat; Dowson, en Angleterre, leur trouva un emploi plus utile, en imaginant de les employer pour alimenter les moteurs à gaz. Actuellement, l'industrie est en possession d'appareils appropriés à la production de ce combustible économique, qu'on appelle généralement *le gaz pauvre*: pauvre en calories, effectivement, car il a un pouvoir calorifique quatre fois moindre que celui du gaz d'é-

clairage à volume égal. Le moteur en absorbe plus qu'il ne consomme de ce dernier, et sa puissance est diminuée d'un quart environ; mais, en revanche, le gaz pauvre coûte dix fois moins, en moyenne, que le gaz d'éclairage, ce qui suffit pour faire pencher la balance en sa faveur. Aussi les installations modernes tendent-elles de plus en plus à constituer l'usine génératrice de force par l'accouplement du moteur à gaz et du gazogène. La réaction qui donne naissance au gaz pauvre s'effectue dans un appareil analogue à nos poêles domestiques, dits continus: le chargement d'anthracite ou de braisette s'effectue semblablement par un orifice placé à la partie supérieure, tandis que, sous la grille, est injecté un mélange de vapeur d'eau provenant d'une petite chaudière et d'air: les produits de la réaction, mélange de gaz à l'eau et de gaz à l'air, passent à travers divers épurateurs à eau, à sciure de bois et à coke, puis vont s'emmagasiner dans une cloche, où le moteur puise son aliment. Souvent même ce réservoir est supprimé, et c'est l'appel produit par le mouvement du piston dans le cylindre qui fait passer l'air dans le gazogène, et y puise, au fur et à mesure des besoins, le gaz nécessaire.

Grâce à cet ensemble de modifications, le moteur à gaz moderne prend un intérêt nouveau. Son rendement, mesuré expérimentalement, s'élève à vingt et jusqu'à vingt-quatre pour cent : il rend, sous forme mécanique, presque le quart de ce qu'il a absorbé en calorique, et si ce rendement, deux fois supérieur à celui des machines à vapeur, peut encore sembler médiocre, il ne faut pas oublier que nous sommes en pleine marche ascendante. Ces mêmes moteurs, il y a quinze ans, ne rendaient pas dix pour cent, et il n'y a aucune raison théorique pour qu'on n'atteigne pas trente-cinq ou quarante; on y arrivera même à coup sûr, le jour où on saura réaliser les compressions préalables suffisantes. En tout cas, on peut affirmer aujourd'hui, d'accord avec tous les techniciens, que le moteur à gaz est, pour les puissances médiocres, au moins équivalent aux machines à vapeur à échappement libre, et, pour les fortes puissances, supérieur aux meilleures machines à condensation. On peut s'en rendre compte en consultant le tableau que nous donnons en note, que M. L. Saint-Martin a établi d'après les mesures faites en marche industrielle dans

de nombreuses usines[1]. C'est ce qui explique les applications de plus en plus nombreuses qui en ont été faites à des installations de grande puissance, allant jusqu'à deux cent cinquante chevaux. Cette fois, la machine à vapeur est attaquée de face, dans le domaine qui lui semblait exclusivement réservé. Elle bénéficie encore, et à juste titre, de la confiance que mérite un appareil qui a fait ses preuves depuis plus d'un siècle, et, ne lui restât-il dans l'avenir que la traction sur voies ferrées ou la propulsion des navires, ce serait encore un lot appréciable ; mais cela même est encore douteux. Contentons-nous d'ailleurs, sans escompter l'avenir, de prendre une idée nette de la situation présente. Il nous reste pour cela à indiquer la très importante modification qu'est en train de subir, grâce au moteur à gaz, la plus colossale des industries modernes, celle du fer.

***

Le premier stade de cette industrie est la fabrication de la fonte. Chacun sait que, dans la panse profonde des hauts fourneaux, où elle s'accomplit, on verse par en haut des lits successifs de coke, de minerai et de calcaire, tandis que des machines soufflantes injectent par le bas de l'air à travers la masse solide incandescente; alors, la fonte et les laitiers en fusion s'écoulent dans le creuset placé à la partie inférieure, en même temps que des torrents de gaz s'échappent par l'ouverture supérieure, ou gueulard, du haut fourneau. Ces gaz, formés pour plus d'un quart d'oxyde de carbone, sont combus-

1. PRIX DE REVIENT INDUSTRIEL DU CHEVAL-HEURE UTILE :

Puissance en chevaux-vapeur	Machine à vapeur		Moteur à gaz	
—	A échappement libre :		Au gaz d'éclairage :	
	Fr. c.	Fr. c.	Fr. c.	Fr. c.
5 chevaux	de 0,43	à 0,71	de 0,33	à 0,55
10 —	0,34	0,57	0,27	0,43
20 —	0,26	0,43	0,22	0,37
40 —	0,20	0,34	0,20	0,34
	A condensation :		Au gaz pauvre :	
50 —	de 0,18	à 0,30	de 0,125	à 0,21
60 —	0,17	0,28	0,115	0,19
100 —	0,14	0,23	0,10	0,16

tibles. Jadis on les laissait brûler librement, et tous ceux qui ont parcouru autrefois les régions métallurgiques de Belgique et d'Angleterre, ont gardé inoubliablement dans leur mémoire la vision de ces torches gigantesques, de ces flammes tordues par le vent et rendues rougeâtres par la combustion des fumées et des poussières entraînées, et qui semblaient, surtout dans la noirceur des nuits, érigées pour le culte de quelque divinité infernale.

Les hauts fourneaux d'aujourd'hui ne présentent plus un spectacle aussi pittoresque. Leur gueulard est fermé, et les gaz qui s'en échappent sont soigneusement recueillis; ils servent, en brûlant dans des ruches en briques, à échauffer l'air injecté par les souffleries dans la masse en réaction. C'est grâce à cette récupération de chaleur, effectuée dans l'appareil nommé cowper, que la dépense de coke a pu être réduite des trois quarts et ramenée à un kilogramme de coke pour chaque kilogramme de fonte produite. Une partie des gaz sert, en outre, en brûlant sous des chaudières, à entretenir les machines à vapeur qui actionnent les souffleries et les monte-charges. Ainsi, l'utilisation des gaz de hauts fourneaux a constitué pour la métallurgie de la fonte un progrès de première importance, qu'on comprend mieux encore si on a pris une idée de la masse des gaz combustibles produits. Considérons, par exemple, un haut fourneau de cent tonnes, c'est-à-dire produisant en marche courante cent tonnes de fonte par vingt-quatre heures; de semblables appareils sont aujourd'hui réputés de dimensions modestes, car il existe nombre de hauts fourneaux de deux et trois cents tonnes, et même les gigantesques appareils installés à Duquesne, aux États-Unis, par le célèbre Américain Carnegie, produisent en moyenne sept cent cinquante tonnes par jour. Donc, un haut fourneau de cent tonnes dégage journellement 450 000 mètres cubes de gaz, c'est-à-dire de quoi gonfler un ballon sphérique de cent mètres de diamètre; la combustion de cette bulle de gaz dégagerait 450 millions de calories, assez pour porter à l'ébullition 5 000 mètres cubes d'eau. Ces chiffres appliqués à un seul appareil, de dimensions moyennes, permettent d'apprécier quelle somme formidable d'énergie calorifique représentent les gaz de hauts fourneaux dans les grands centres métallurgiques comme

la Lorraine, le Luxembourg, la Prusse rhénane ou la Belgique. Cette énergie est-elle bien utilisée, ou, au contraire, est-elle dilapidée dans les installations modernes? Telle est la question qu'on s'est posée, et à laquelle un ingénieur, M. Gredt, a pu répondre en établissant clairement le bilan calorifique d'un haut fourneau [1].

La lecture de ce tableau fournit la preuve qu'il y a encore, malgré les progrès réalisés, un véritable gaspillage d'énergie. Les régénérateurs Cowper fonctionnent admirablement, et il semble bien difficile de les amener à un rendement supérieur à sa valeur présente; mais, en revanche, 350 millions de calories sont emportées chaque jour par les gaz qu'on laisse perdre, et, quant aux 50 millions qu'on emploie à chauffer des chaudières, ils paraissent bien médiocrement utilisés, car la puissance mécanique produite ne représente pas plus de 350 chevaux, ce qui correspond à un rendement voisin de 3 p. 100. On s'en contentait, jusqu'ici, parce qu'on n'avait pas l'emploi d'une puissance supérieure et que ces 350 chevaux suffisaient à faire tourner toute la machinerie des hauts fourneaux.

Les choses en étaient là, quand un praticien anglais éminent, M. Thwaite, proposa de remplacer par des moteurs à gaz les machines à vapeur employées au service des hauts fourneaux. L'idée, il faut l'avouer, ne souleva dès l'abord qu'un médiocre enthousiasme. En fait, les critiques avaient beau jeu: le gaz produit, contenant pour les trois quarts des produits inertes, azote et acide carbonique, n'a qu'un médiocre pouvoir calorifique; à volume égal, il dégage en brûlant un tiers de chaleur en moins que le gaz pauvre; aussi son inflammation dans le cylindre du moteur ne se produit-elle pas sans

1. Voici, un peu arrondis, les chiffres de ce bilan :

EN 24 HEURES	MILLIONS DE CALORIES Reçues	Utilisées et perdues
Chargement de 100 000 kilogrammes de coke. . . .	650	»
Calories apportées par l'air chaud des cowper. . . .	410	»
Réactions chimiques produites dans le haut fourneau.	»	190
Combustion des gaz dépensés pour réchauffer l'air. .	»	470
Combustion des gaz dépensés sous les chaudières . .	»	50
Calories emportées par les gaz non recueillies. . . .	»	350
	1 060	1 060

quelque difficulté; il y a, suivant l'expression reçue, des ratés qui nuisent à la régularité de la marche et diminuent la puissance obtenue. Une difficulté plus grande encore, peut-être, tient à la présence des poussières minérales entraînées avec les gaz. Dans beaucoup d'usines, surtout dans celles où l'on traite des résidus de pyrite, chaque mètre cube entraîne avec lui cent grammes de poussières solides; la majeure partie est assez facile à arrêter, en faisant passer le gaz à travers des épurateurs spéciaux; mais il reste encore des poussières, trois grammes à peu près par mètre cube, dont la ténuité est telle qu'elles franchissent tous les obstacles qu'on peut leur opposer sur un parcours de cinq à six cents mètres; dans un ballon en verre rempli de gaz des hauts fourneaux, elles forment un brouillard blanc qui ne se dissipe qu'au bout de plusieurs jours. Aussi pouvait-on redouter que ces poussières solides ne vinssent obstruer rapidement les cylindres des machines, et obliger à un nombre exagéré de démontages. Il était facile, en effet, de calculer qu'un moteur de cent chevaux, si cette poussière se condensait sur ses parois, serait vite mis hors de service par des dépôts pouvant atteindre vingt-cinq kilogrammes par jour. Par bonheur, les objections que nous venons de présenter sont pareilles à ces bâtons flottants qui apparaissent de loin comme des vaisseaux de haut bord: les poussières tant redoutées sont tellement fines qu'elles n'ont pas le temps de se déposer dans l'intérieur du moteur; elles sont intégralement expulsées avec les gaz brûlés; il s'est même trouvé que l'encrassement était moindre qu'avec le gaz d'éclairage, dont les carbures laissent un dépôt de suie. Quant à la première difficulté, celle qui provient des ratés d'allumage, on a pu constater qu'il suffisait, pour s'en rendre maître, d'accroître la compression préalable jusqu'au voisinage de dix atmosphères, et qu'on obtenait alors une marche parfaitement régulière.

C'est l'honneur de M. Thwaite de ne pas s'être laissé décourager par les objections et d'avoir poursuivi son œuvre avec une ténacité vraiment anglaise. Dès 1895, il essayait en Écosse, puis en Belgique, d'alimenter au gaz des hauts fourneaux des moteurs de faible puissance. Le succès répondit à ses espérances et à ses efforts; il reconnut en même temps l'inutilité

des épurateurs compliqués par lesquels il avait espéré barrer la route aux poussières solides, et même des cloches à gaz employées pour amortir les variations de pression qui résultent des changements d'allure du haut fourneau. Aussitôt après ce premier succès, les essais furent continués avec des appareils plus puissants; un moteur de deux cents chevaux fut mis en service à Seraing, un autre de six cents chevaux aux fourneaux de Hœrde. Après deux ans de marche continue, après tous les essais et toutes les déterminations effectuées par les techniciens les plus autorisés, aucun doute ne pouvait subsister. L'idée de M. Thwaite était réalisable; il ne reste plus qu'à se convaincre qu'elle entraîne avec elle une meilleure utilisation des énergies du haut fourneau. Or, supposons même qu'on renonce à recueillir le gaz actuellement perdu par suite de fuites dans la canalisation et de la mauvaise fermeture du gueulard, fuites qu'il ne paraît pas malaisé de diminuer dans une large mesure, et qui emportent au dehors plus du quart de l'énergie calorifique du haut fourneau; supposons qu'on se contente d'utiliser directement dans les moteurs à gaz les calories actuellement employées au chauffage des chaudières : la puissance mécanique engendrée par ces moteurs représente, à très peu près, 2 350 chevaux, au lieu de 350 produits actuellement par les machines à vapeur actionnées avec la même quantité de gaz, soit un gain gratuit de 2 000 chevaux par haut fourneau de cent tonnes.

Pour la France entière, dont la production annuelle de fonte est voisine de 2 500 000 tonnes, c'est donc une puissance totale de cent cinquante mille chevaux qui est offerte, et qui ne demande que la peine de la recueillir. Si l'on veut évaluer les choses autrement, c'est une rente annuelle voisine de quinze millions dont nos industries peuvent profiter. Or, la France ne se place, au point de vue de la production de la fonte, qu'au quatrième rang, très loin après les États-Unis, l'Angleterre et l'Allemagne; on peut apprécier par là le rôle que la transformation préconisée par M. Thwaite est appelée à jouer dans le monde industriel. Et, pour donner à cette innovation sa véritable portée, il faut noter encore que la puissance engendrée par les gaz de haut fourneau est produite, non plus, comme celle des chutes d'eau, au cœur de

régions montagneuses où tout est à créer, mais au sein des pays les plus industrieux de la terre, où cent applications diverses lui promettent leur clientèle. Assurément, l'usine métallurgique elle-même absorbera une grande partie de cette puissance, surtout quand, comme il est fréquent, le haut fourneau se double d'aciéries et d'ateliers où les produits de l'industrie sidérurgique sont travaillés; une part servira à l'éclairage des usines, une autre actionnera les marteaux-pilons et les laminoirs; le restant pourra, sous forme d'énergie électrique, être distribué et vendu dans un large rayon autour du haut fourneau.

Cette transformation apparaît aujourd'hui comme si importante, qu'on est allé jusqu'à dire que, dorénavant, la fonte ne serait plus qu'un sous-produit du haut fourneau, dont la fonction principale consisterait à distribuer dans son entourage la force et la lumière. Il est inutile de pousser ainsi les vérités jusqu'au paradoxe; mais, dès à présent, on escompte que la transformation une fois réalisée permettra d'abaisser d'au moins cinq francs par tonne le prix de la fonte brute, ce qui mettra toutes les usines métallurgiques dans l'obligation d'adopter les méthodes nouvelles, sous peine de se voir hors d'état de soutenir la concurrence contre les établissements mieux outillés. Aussi, ne faut-il pas s'étonner du mouvement puissant qui entraîne, depuis quatre ans, les métallurgistes vers ce nouvel ordre d'applications. Dès à présent, on peut estimer que, rien qu'en Europe, cinquante mille chevaux sont engendrés par des moteurs alimentés au gaz de haut fourneau; l'Allemagne entre au moins pour moitié dans ce chiffre, suivie par les puissantes usines métallurgiques du Luxembourg; la France, la Belgique, suivent de loin; de plus loin encore la vieille Angleterre, qui semble avoir quelque peu perdu de son ancienne énergie dans les luttes de l'industrie.

***

Résumons, et tâchons de conclure. A côté de la machine à vapeur, parvenue au parfait achèvement de son type, nous avons pu suivre les progrès rapides du moteur à gaz, débutant, il y a vingt ans, dans la petite industrie, et devenu

aujourd'hui capable des plus importantes applications; nous avons vu cette nouvelle machine conquérir la place tenue par sa rivale dans un certain nombre d'industries.

Ainsi, actuellement, trois voies principales s'offrent à nous pour produire économiquement l'énergie mécanique et par elle l'énergie électrique : l'utilisation des chutes d'eau par les turbines, l'emploi du pouvoir calorifique de la houille dans les machines à vapeur, enfin, la production d'énergie, en surcroît de celle de la fonte, par les moteurs à gaz de haut fourneau. Il serait puéril d'imaginer qu'une seule de ces voies doive être dorénavant utilisée, tandis que les autres seraient complètement délaissées : en industrie, comme dans la nature vivante, il faut des siècles avant que la lutte pour la vie aboutisse à la suppression d'une espèce; longtemps elle se développent côte à côte, définissant de mieux en mieux leurs sphères d'influence, se spécialisant chacune dans la fonction à laquelle elle est le plus apte. Aujourd'hui, la vie industrielle des peuples civilisés est assez active et diverse pour faire une place à des formes nombreuses et à de nombreuses espèces; et c'est pourquoi on ne doit pas escompter la disparition de la machine à vapeur, alors le vieux moulin à aubes n'a pas été supprimé par la turbine, et que, sous nos yeux, les hommes usent encore leurs bras à tourner la roue et à travailler la terre comme aux temps, qu'on proclame disparus, de l'esclavage.

L. HOULLEVIGUE

JEP[1]

XIV

AU NOM DE LA LOI

Jep eut juste le temps de sauter dans le ravin, le Dragon de se remettre à un semblant de travail, quand les gendarmes, le surlendemain, se présentèrent devant la forge.

— Jep Bernadach, c'est bien ici? — interrogea le brigadier.

— C'est ici, quand il y est!... — répondit le forgeron, sans cesser de rebattre un vieux fer qu'il avait pris au hasard dans le tas. — Jep est absent.

— Et où est-il allé?

— Sais pas... Il a oublié de nous le dire en partant. La jeunesse est oublieuse.

— Et la vieillesse menteuse, — répliqua le brigadier. — Jep est ici : nous sommes fixés.

— Cherchez-le donc, puisque vous ne voulez pas me croire! Vous en serez pour votre peine, je vous en avertis.

Le brigadier descendit de cheval, donna la bride à son camarade.

— Suivez-moi, vous! — commanda-t-il au forgeron.

— Les clefs sont aux serrures, vous pouvez fouiller partout.

— Obtempérez, s'il vous plaît, et ne faites pas le malin, Malhibern. On vous connaît, nous avons l'œil sur vous.

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 décembre.

Prenez garde que je vienne vous empoigner un de ces quatre matins... Ouvrez-moi ce placard : bien !... Et cette porte, où conduit-elle ?

— A l'escalier du galetas. Si c'est de la poussière qu'il vous faut, vous en trouverez !

Le brigadier monta, redescendit avec la défroque militaire du Dragon. Il brandissait la latte :

— Et ceci, qu'est-ce que c'est ? Une arme de guerre. Ah ! vous jouiez l'innocent, mon bonhomme ! Vous serez signalé dans mon rapport.

— Ça ? c'est l'uniforme que je portais à la Llansade et à Peyretortes ; c'est ma latte de dragon.

— Vous avez donc servi ?

— Depuis six mois que vous êtes à Prades, vous auriez pu vous renseigner. Je suis un vieux de la vieille. Voulez-vous que je vous montre ma feuille de réforme ? « L'an V de la République une et indivisible... » C'est écrit dessus, avec mes campagnes et mes blessures. Le papier est là, dans l'armoire.

Le brigadier s'était radouci :

— Ça suffit, l'ancien. L'oiseau est déniché : je n'ai plus rien à faire ici. Salut, et tâchez de vous tenir tranquille. Je vous dis ça pour votre bien. A l'autre, maintenant ! — ajouta-t-il en dépliant le mandat d'arrêt : — « Sabardeilh, instituteur public à Catllar. »

La classe était commencée quand le brigadier entra dans la maison d'école ; les élèves composaient en orthographe. Selon son habitude, M. Sabardeilh avait emprunté le texte à son auteur favori, M. de Lamennais. Et ce texte était au-dessus de la portée de ces jeunes villageois ; l'instituteur le savait ; mais il lui plaisait d'insinuer, sinon des idées, au moins des paroles d'affranchissement dans ces cervelles obscures. Peut-être les idées viendraient-elles ensuite.

La dictée finie, pendant que les écoliers mettaient au net leur brouillon, il avait relu pour son compte les deux versets qu'il avait choisis dans les *Paroles d'un Croyant* :

Quand vous voyez un homme conduit en prison, ne vous pressez pas de dire : Celui-là est un homme méchant, qui a commis un crime contre les hommes.

Car peut-être est-ce un homme de bien qui a voulu servir les hommes et qui en est puni par leurs oppresseurs.

Accoudé à la chaire, les yeux à demi fermés, il avait longuement médité la pensée du maître. Elle avait été son réconfort contre la mauvaise humeur de madame Sabardeilh exaspérée par son découchage patriotique, contre la menace des persécutions imminentes. Le malheur pouvait venir : il était prêt. Un souffle d'héroïsme emportait, exaltait sa pauvre âme de pédagogue rustique. Et comme, malgré tout, le pli professionnel ne se perd pas, il s'exerçait à répondre d'avance à la lettre de révocation de son inspecteur d'académie, à l'interrogatoire possible du juge d'instruction. Il limait ses phrases, il arrondissait ses périodes.

Pendant ce temps, les gendarmes parlementaient avec madame Sabardeilh. Leur arrivée, d'abord, ne l'avait pas effrayée : sans doute, quelque communication administrative, quelque affaire de service à régler avec l'instituteur, qui était en même temps secrétaire de la mairie. Elle était en connaissance avec le brigadier, pour avoir fait une ou deux fois la causette avec lui, sur le pas de la porte, quand, sa mission terminée, les papiers officiels serrés dans sa sacoche, il enfilait ses gants d'ordonnance avant de remonter à cheval. Mais le gendarme n'était pas en train de bavarder, ce jour-là ; sa grosse moustache se hérissait, sa figure bonasse avait pris un masque de dignité bourrue. Un peu gêné, très raide, il demandait à parler à M. Sabardeilh.

— Il est là, à côté, qui fait sa classe. Donnez-vous la peine d'entrer.

M. Sabardeilh pâlit en l'apercevant. Ce héros manquait de pratique. Les méditations lamennaisiennes, les défis à l'iniquité triomphante, faiblirent devant l'apparition du bicorne. Il n'y eut plus là, au premier moment, qu'un pauvre homme, un petit fonctionnaire de campagne, aux prises avec les puissants de la terre. Ce ne fut qu'une défaillance, une dernière impulsion de la servilité acquise par trente ans de sujétion hiérarchique. Le doux philosophe se ressaisit, fit tête à l'adversité.

— Que me voulez-vous, monsieur Chabre ? — dit-il en descendant de la chaire.

— Tenez, voyez ça vous-même.

Le gendarme tendait à l'instituteur l'ordre d'amener.

Madame Sabardeilh tirait la feuille de son côté, la lisait en même temps que son mari.

— Ce n'est pas possible, — dit-elle; — il y a erreur. L'arrêter, lui? Vous le connaissez bien, monsieur Chabre : il est incapable de faire du mal à une mouche. Laissez-le : il n'y reviendra plus.

Elle pleurait; le brigadier, muet, les bras croisés, attendait la fin de la crise. Mais, loin de la calmer, ce silence irritait madame Sabardeilh. Et, comme son mari intervenait, la poussait doucement vers la cuisine, elle l'écartait, se plantait devant le brigadier, les poings crispés, menaçante :

— Je vous dis, moi, que vous ne l'emmènerez pas! Il est à moi, c'est mon homme. Voilà vingt ans que nous sommes ensemble, vous ne nous séparerez pas. Je vous défends de le toucher.

M. Chabre haussait les épaules.

— Tais-toi, femme, — ordonna M. Sabardeilh. — Ce n'est pas la faute du brigadier : il exécute sa consigne. Ce sont vos chefs qui sont coupables, monsieur Chabre. Cette arrestation est illégale. Ceux qui ont violé la Constitution, ceux qui ont manqué à leur serment, n'ont plus le droit d'incarcérer les citoyens. Je proteste. Vous inscrirez ma protestation sur votre procès-verbal.

— Vous vous expliquerez tout à l'heure avec le juge de paix chargé de l'instruction. Moi, ça ne me regarde pas, la politique. Calez doux, si vous ne voulez pas aggraver votre affaire. Vous allez venir à Prades tranquillement, avec nous. On vous interrogera tout de suite, et, si vous êtes innocent, on vous relâchera. Demain, ce soir peut-être, vous rentrerez à Catllar.

— Si je pouvais le croire! — soupira madame Sabardeilh.

— Espère-le toujours! — dit M. Sabardeilh, qui craignait que sa femme ne retombât en frénésie.

— En route donc! — commanda le brigadier.

— Vous me donnerez bien une minute pour dire adieu à mes élèves?

— Faites vite, alors!

M. Sabardeilh était remonté dans sa chaire.

— Je vais vous quitter, mes amis, — dit-il. — Un nouveau maître me remplacera dans cette école où j'enseignais depuis plus de vingt ans.

Une bousculade, au dernier rang de la classe, entre camarades qui se disputaient une bille, interrompit l'instituteur. Il y eut des chuchotements, des rires étouffés, puis, le silence.

— Je ne m'abaisserai pas à me plaindre devant vous, — reprit M. Sabardeilh. — Je déplore seulement que vous ayez assisté à cette scène. C'est une triste leçon pour la jeunesse, de voir un honnête homme châtié pour s'être opposé à la violation de la loi. Si vos parents vous demandent ce qui s'est passé ici ce matin et pourquoi je m'en vais, lisez-leur les paroles que je vous ai dictées tout à l'heure. Vous êtes trop jeunes pour les comprendre, vous autres ; mais vos parents les comprendront et ils me rendront justice... Adieu, mes amis ! Si j'ai été quelquefois trop sévère avec vous, si, sans le vouloir, je vous ai réprimandés à tort, pardonnez-le-moi, comme je vous pardonne les ennuis que vous avez pu me causer. Adieu ! Toutes les punitions sont levées ; vous avez congé jusqu'à l'arrivée de mon successeur.

Au mot de congé, les écoliers avaient dressé l'oreille. Indifférents au malheur de leur maître, ils se hâtaient d'empiler leurs cahiers dans leurs sacs de toile, ils détalaient sans demander leur reste. On entendait le bruit de leurs sabots sur les marches du perron, sur le pavé de la rue. Et des cris, des chansons, des querelles !

Heureux âge !

Pendant qu'ils s'en allaient, M. Sabardeilh rangeait ses papiers et ses livres. Il n'en emportait qu'un : les *Paroles d'un Croyant*, viatique suprême, pain spirituel de la captivité. Madame Sabardeilh voulut y joindre quelques provisions de bouche, des figues sèches, quelques tablettes de chocolat.

M. Sabardeilh réclama ses rasoirs. Il prit encore le temps d'endosser sa redingote des dimanches : son amour-propre ne lui permettait pas de paraître devant ses juges dans une tenue négligée. Un foulard suffit à enfermer son léger bagage.

L'instituteur se disposait à le porter sur l'épaule au bout de sa canne.

— Passez-moi ça, — lui dit le brigadier. — Vous ne pouvez pas vous en charger.

— Pourquoi? — s'informa M. Sabardeilh.

— A cause des menottes.

M. Sabardeilh s'indignait :

— Les menottes à moi, comme si j'étais un voleur!

— Voyons, monsieur Sabardeilh, soyez raisonnable. Si ça ne dépendait que de moi!... C'est l'ordre, il le faut! Vous ne voudriez pas me faire avoir des désagréments avec mes chefs. Allons! un peu de patience. C'est rien du tout, ces menottes; ça ne se verra seulement pas. Vous aurez les mains derrière le dos, comme ça, d'un air de flâner...

L'instituteur jetait un grand soupir, offrait ses poignets au brigadier.

— Marchons! — dit-il simplement.

Les gendarmes montèrent à cheval. Ils partirent. Mais, à la vue des gens du village qui étaient sortis sur leurs portes pour voir passer l'instituteur, la colère de madame Sabardeilh s'alluma de nouveau. Elle prenait les voisins à témoin de l'infamie qui s'accomplissait sous leurs yeux, elle les adjurait de délivrer le prisonnier.

— Vous savez bien qu'il est innocent! — clamait-elle. — Le plus brave homme de la commune, vous le laissez emmener comme un criminel... Vingt ans qu'il se dévoue, qu'il vous rend service aux uns et aux autres!... Et maintenant vous l'abandonnez. C'est honteux!

Personne ne bougeait. Interpellés, les gens se retiraient. On faisait le vide devant elle.

Et le prisonnier s'éloignait.

Elle rattrapa l'escorte, au bout du village. Mais, arrivée là, ses forces la trahirent; elle s'affala au bord de la route, sur un tas de cailloux. Désespérée, entre deux sanglots, elle montrait encore le poing aux gendarmes.

— Canailles! canailles! — criait-elle.

A son retour, elle trouva le maire, M. Caffe, sur le perron de l'école.

— Votre mari est révoqué, lui signifia-t-il brutalement. Son successeur arrivera demain. Vous avez jusqu'à ce soir pour déménager vos meubles.

Là-dessus, sans un mot de pitié ou d'excuse, l'homme tourna les talons.

Comme il disparaissait à la descente du lavoir, l'abbé Colomer sortait du presbytère. Tout à l'heure, à travers ses volets discrètement entre-bâillés, il avait assisté au départ de l'instituteur, et il en avait bien été un peu ému, le cher homme. Malgré les divergences de leurs opinions, une longue habitude l'avait lié à son catéchiste, à son chef de lutrin; il savait son application au devoir, sa probité scrupuleuse. Malheureusement, ce fonctionnaire modèle, ce mari vertueux, était un chrétien suspect, un citoyen révolté. Il avait de bonnes mœurs et de mauvais principes. Était-il séant de s'attendrir, de le plaindre, quand la main de Dieu s'appesantissait sur lui? Son châtiment était d'un bon exemple pour la paroisse. Elle apprendrait aux autres à respecter la religion et le gouvernement. Cette perspective n'était pas indifférente à l'abbé Colomer. Après les alertes et les transes des derniers jours, il était aise de respirer librement, de vaquer en paix aux soins de son ministère. Un malade le réclamait, ce matin-là, un bûcheron qui habitait un peu loin, à une grosse heure de marche au-dessus de Catllar, et l'abbé s'était lesté d'un premier déjeuner et d'un petit verre d'angélique, — sa liqueur préférée, — en prévision de cette promenade matinale. L'estomac satisfait, l'âme contente, il se mettait en route. Un appel de détresse l'arrêta, comme il arrivait devant l'école. Madame Sabardeilh l'implorait.

— Mon mari est en prison; on nous chasse de l'école, gémissait-elle.

— C'est fâcheux, très fâcheux; mais M. Sabardeilh l'a bien cherché!... Je l'avais averti. Je n'y peux rien, ma pauvre dame.

— Si vous vouliez dire un mot à monsieur le maire, écrire à l'inspecteur d'académie, ils vous écouteraient, peut-être. Je vous en prie, monsieur le curé...

L'abbé hésita un moment. Il compatissait au malheur de la pauvre femme; volontiers s'il avait pu le faire sans trop de risques, il lui serait venu en aide. Mais cette démarche en faveur d'un insurgé était bien compromettante. Qu'en penserait-on à l'évêché, à la sous-préfecture? Et puis, que d'affaires

avant d'aboutir ! que d'ennuis de toute sorte : lettres, visites, recommandations !... Ça n'en finirait plus... Non, décidément, c'était au-dessus de ses forces.

— Impossible ; je le regrette, — dit-il. — Je prierai Dieu pour vous, madame Sabardeilh, pour vous et pour votre mari, qui a bien besoin de se convertir. J'espère que cette épreuve lui ouvrira les yeux, qu'il se soumettra aux décrets de la Providence. Excusez-moi de vous quitter si vite, — ajouta-t-il en saluant sa paroissienne. — Je vais voir un malade.

Du seuil de la forge, le Dragon avait entendu le colloque. Il alla droit à madame Sabardeilh.

— Que deviendrai-je, mon bon Malhibern ? Où irai-je, ce soir, quand on aura jeté nos meubles à la rue ?

— Chez nous ! — répondit le Dragon en lui tendant la main.

XV

SUR LA MONTAGNE

Depuis quelques semaines déjà, Jep vivait en réfractaire, à la montagne, près de Saint-Jaume. Dans ce pays découvert et solitaire, une surprise n'était guère à craindre : jaillissant à l'horizon parmi l'immobilité des pierres, l'apparition d'un bicorne aurait d'assez loin averti le fugitif. La nuit, il avait la précaution de changer souvent de gîte. Entre Saint-Jaume et le col de l'Orri, il ne manquait pas, en cette saison, de *cortals*, d'étables ou de cabanes vides, abandonnées par les troupeaux qui émigrent pour l'hivernage dans la vallée de la Têt. Une brassée de cistes ou de romarins lui servait de litière, et, quand il avait dormi un bon somme, l'eau du *correch* voisin, où il se débarbouillait au réveil, lui faisait la tête fraîche et l'œil limpide. A son âge, hardi et bien découplé comme il l'était, Jep se serait accommodé peut-être de sa nouvelle vie, n'eût été le chagrin d'être séparé de Bepa et la difficulté de se nourrir. A de certains moments, la faim le poignait ; à d'autres — l'amour, — et, plus d'une fois, les deux ensemble.

Il s'était hasardé, une nuit, à contenter en même temps ses deux envies en descendant à Catllar. Mais la figure de Galdéric, qu'il avait cru reconnaître embusqué dans l'embrasure d'une porte d'où il guettait peut-être la sortie de Bepa, peut-être sa venue à lui, l'avait détourné de tenter une seconde fois l'aventure. La provision de pain qu'il avait emportée de chez le Dragon avait été bientôt épuisée ; il s'était bien alimenté pendant quelques jours d'arbouses sauvages et d'olives gâtées, laissées sous les arbres après la récolte ; mais la pitance était chétive pour un appétit de dix-huit ans. Un soir que ses entrailles criaient la faim, il s'était décidé à frapper à la porte d'un *cortal*. De la fumée s'échappait du toit, annonçait quelque apprêt de cuisine. Les hôtes, par bonheur, n'étaient pas des inconnus. Quelques-uns étaient de la décurie d'insurgés qui avaient marché sur Prades avec ceux de Catllar. Eux-mêmes n'avaient pas été sans inquiétude pour leur compte au retour de leur échauffourrée, et peut-être ne se seraient-ils pas souciés alors d'hospitaliser un réfractaire. Mais, comme les gendarmes n'avaient pas poussé leurs tournées jusque chez eux, ils s'étaient rassurés. De bon cœur ils partagèrent avec Jep leur ouillade de pommes de terre au lard et, après le repas, la paillasse sur laquelle ils dormaient, la tête appuyée au sac de sel dont les bergers se pourvoient pour médicamenter leur troupeau.

De ce jour, le petit forgeron avait fait amitié avec eux. Ils étaient convenus d'un appel, qui, répété de l'un à l'autre, devait signaler, à l'occasion, les intrus, les passants suspects. Ainsi gardé, rien n'empêchait Jep de s'acagnarder à l'aise par les après-midi soleilleuses, à l'abri des rochers, ou de s'amuser à tendre des lacets aux oiseaux, aux tourdes, aux grives, que l'abondance des baies de genévrier et d'alaterne attirent dans ces solitudes. Il s'étonnait parfois, au cours de ses longues heures d'affût ou de paresse, de ne pas penser davantage à la politique. Il avait espéré d'abord, il avait attendu une reprise de l'insurrection. De la pointe de la Roque-Jalère, qui plane sur l'immensité des plaines roussillonnaises, il avait épié, la nuit, l'appel du tocsin, la rougeur des incendies. Un soir, une grande lueur avait paru du côté de Rivesaltes, des fusées avaient crevé en l'air : quelque signal, sans

doute. Les bergers le renseignèrent. La lueur venait d'une illumination et les fusées d'un feu d'artifice. On avait plébiscité le coup d'État. et on fêtait le plébiscite. Jep apprit du même coup l'emprisonnement de M. Sabardeilh et des meilleurs patriotes de Prades et de Vinça. Jojotte et Ramon avaient déguerpi, s'étaient réfugiés en Espagne. Les nouvelles qui arrivaient là-haut étaient, de jour en jour, plus mauvaises. Un arrêté affiché dans les mairies défendait aux habitants de sortir, après le soleil couché, déguisés, le capuchon rabattu sur la figure. On traquait, on terrorisait les républicains. C'était la fin, l'écrasement de tout ce que Jep avait aimé, avait rêvé depuis deux ans. Le vaincu s'y résignait, à la longue. L'évidence du fait accompli s'imposait à son fatalisme de paysan. Il n'avait pas d'autre idée maintenant que de revoir Bepa, d'échapper aux gendarmes.

Échapper, se mettre en sûreté, il le pouvait en franchissant la frontière. Mais, alors, adieu Bepa! il devait renoncer à sa bonne amie. Et il était plus amoureux que jamais, le petit Jep. Tant qu'il avait vécu côte à côte avec elle, lui parlant, l'embrassant à loisir, il n'avait pas connu toute la force de sa passion: elle s'atténuait plutôt dans la sécurité des fiançailles. Elle s'exaltait présentement, attisée par le mal de l'absence. Sa jalousie se réveillait. Quand il se remémorait toutes les marques d'amitié qu'il avait reçues d'elle. ces souvenirs, en renouvelant sa tendresse, ne servaient qu'à le troubler davantage. Est-ce qu'on est jamais sûr de rien avec une fille? Si Bepa était sage, sa conversion ne datait pas de bien loin. Naguère, quand elle ne l'avait pas encore agréé pour galant, Jep avait souffert de ses manèges avec les jeunes gens du village. Elle avait la coquetterie dans le sang, la mâtine. Fidèle, elle l'était encore, sûrement, mais pour combien de temps? Sans doute, Galdéric avait profité du départ de son cadet pour reparaître à la forge, et, comme le Dragon devait de l'argent au père Bernadach, il ne lui était pas facile d'éconduire le fils. Qui sait où ce mauvais garçon était avec Bepa?

En attendant une occasion de s'informer qui ne s'offrirait pas de longtemps, puisqu'il n'osait plus quitter son refuge, Jep épiait, du plus près qu'il lui était possible, ce qui se

passait à Catllar. En se glissant de roche en roche à travers la brousse, il s'aventurait quelquefois jusqu'à l'extrême bord d'une corniche qui surplombait le village. De là, caché par un bouquet d'yeuses, il pouvait voir sans être vu. Les ruelles noires, les toits rouges, les cloches dans leur cage de fer, sur la plate-forme du clocher, les vergers effeuillés le long de la Castellane ou du Router, il embrassait tout d'un coup d'œil. Il voyait et il entendait. Le grondement de la rivière, les cris des enfants dans la cour de l'école, le claquement du fouet des rouliers sur les routes, lui arrivaient distincts; et, aussi les voix humaines, les paroles, les propos que tiennent, à distance, le laboureur menant son attelage, avec un vigneron bêchant sa vigne, le bûcheron émondant un arbre, avec le pâtre appuyé à la claire-voie d'une prairie. Pour un rien, Jep les aurait interpellés de là-haut, aurait mis son mot dans la conversation. Volontiers, par exemple. il aurait dit son fait au nouvel instituteur, à ce petit homme épais et courtaud qui semonçait les écoliers en retard sur la porte de l'école; plus volontiers encore, il aurait apostrophé de la bonne sorte ce vieil ivrogne de Cantaïré, le fossoyeur, que l'abbé Colomer avait promu aux fonctions de sacristain. Où étais-tu, Jojotte? où étiez-vous, monsieur Sabardeilh?

Des fois, il observait, aux alentours de Jeantine, le vieux Bernadach poussant la charrue, ou l'Aulari vaquant aux soins du ménage. Pauvre Aulari! il semblait que sa démarche se fût appesantie, que les soucis l'eussent courbée. depuis que Jep n'était plus là. Elle levait la tête par moments, regardait vers la montagne comme si quelqu'un, une figure connue, allait se montrer là-haut, parmi les pierres. Et Jep avait envie de lui crier : « Maman ! »

Mais son enquête se limitait le plus souvent au voisinage de la forge. Que devenait-on, que faisait-on sans lui chez les Malhibern? Il craignait d'abord — et il s'en dépitait à l'avance, — que le Dragon ne lui eût cherché un remplaçant. Il ne fut que trop vite rassuré. Le malheur des temps pesait sur la maison. La politique avait effarouché la clientèle : le vieux suffisait amplement à la besogne. L'atelier chômait; il n'en sortait guère de fumée que celle de la pipe du patron. La place de Jep n'était pas prise à la forge; auprès de Bepa,

c'était moins sûr. Quel coup au cœur de l'amoureux, quand elle apparaissait au seuil de l'atelier, si proche, et pourtant si lointaine ! Il la suivait des yeux, il guettait ses gestes, ses démarches. Si elle s'arrêtait à bavarder, un moment, avec un voisin, Jean Cadène, ou quelque autre garçon de sa connaissance, sa tête travaillait. Que pouvaient-ils se dire? Mais, si l'individu se trouvait être Galdéric, c'était terrible : son sang ne faisait qu'un tour ; il voyait rouge : machinalement, il cherchait le couteau dans sa poche, comme si le rival était à sa portée.

Un jour, Jep vit son frère entrer à la forge. C'était un dimanche, et Bepa, au lieu d'aller se promener avec ses amies, ainsi qu'elle en avait l'habitude, s'était enfermée chez elle après les vêpres. Tout de suite, le jaloux flairait la trahison, supposait un rendez-vous concerté, et avec la permission du vieux Malhibern, peut-être... Une oublieuse, un ingrat, cela s'est rencontré souvent depuis que le monde est monde!

Jep comptait les minutes du colloque, et elles lui semblaient interminables. La musique du *ball*, qui se donnait dans la grande salle du café, à cause de la tramontane, lui tenait compagnie, et cette compagnie lui était mauvaise. Les sons aigres des flabiols, le ronflement des tambourins, en lui rappelant les bonnes heures d'autrefois, le faisaient plus délaissé, plus seul. Mais ce fut pis encore, quand il vit Galdéric et Malhibern sortir ensemble, comme une paire d'amis, et se quitter sur une poignée de main. Cette poignée de main à l'aîné, c'était comme un soufflet sur la joue du cadet. Jep en savait assez : on se fichait de lui en bas, c'était clair, le Dragon, Bepa, tout le monde. Jep n'était plus là, vive Galdéric! Quel toupet, tout de même! Eh bien, non ! ça ne se passerait pas comme ça. Il allait leur montrer si Jep était mort! Sans plus réfléchir, il avait pris sa course, il touchait déjà aux olivettes, en vue du village, quand un peu de sang-froid lui revint. Descendre à Catllar, un dimanche, à l'heure où les gens sont dehors, c'était trop bête! Pour le plaisir de se venger tout de suite, il risquait de manquer son coup. On l'empoignerait, et tout serait dit.

Tout près de l'endroit où Jep s'était arrêté, dans l'olivette de Giresse, il y avait une cabane, un poste où les chasseurs

s'embusquaient pour l'affût aux grives. Jep s'y blottit. Il n'en pouvait plus, le pauvre enfant. La colère l'avait empêché d'abord de sentir son mal ; la frénésie de tuer lui avait fait oublier sa blessure. Il en souffrait maintenant. Bepa ne l'aimait plus ! Tout le reste disparaissait devant ce malheur. Ses idées, ses projets de vengeance faiblissaient dans une crise de désespoir. Que Bepa fût à Galdéric ou à un autre, cela n'intéressait que son amour-propre. Hélas ! elle n'était, elle ne serait jamais plus à lui. Infidèle, sans cœur, il la regrettait quand même ; il l'aimait peut-être davantage. Qu'elle l'eût trahi, cela ne changeait rien à l'ardeur de ses yeux, à la fraîcheur de sa bouche. C'étaient ses yeux, c'était sa bouche qu'il voulait ; c'était cette taille souple et pleine, qu'il avait serrée, qu'il ne serrerait plus dans ses bras. Il se remémorait, il revivait leurs caresses, il s'attendrissait sur la douceur des jours anciens. Ah ! la revoir, entendre le son de sa voix ! Et tant pis, si les paroles mentaient : avec des baisers, il étoufferait les paroles sur ses lèvres !

— Bepa ! oh ! ma Bepa ! — soupirait-il.

XVI

DANS LA NUIT

Une réponse vint à cet appel sans espoir.

— Jep, es-tu là ?

Une ombre, en même temps, se glissait sur le lambeau de ciel encadré par l'ouverture de la cabane ; une ombre anxieuse, haletante.

— Bepa ? — s'écriait Jep.

Il l'attirait, la pressait sur lui.

— Toi ! c'est toi !...

Mais elle se dégageait.

— Tiens, — lui disait-elle, — prends cet argent, et va-t'en bien vite. Tu n'es pas en sûreté ici. Je t'ai aperçu d'en bas... D'autres ont pu te voir.

D'autres? Jep pensait tout de suite à Galdéric, et ses mauvaises idées se réveillaient. Le charme était rompu.

— Si Galdéric m'a vu, tant mieux! Et s'il veut me chercher, tant mieux encore! Ça me dispensera de descendre. Justement, j'ai deux mots à lui dire... et je ne suis pas fâché que tu sois là. Je vous épiais tantôt : j'ai surpris certaines manigances...

— Quoi? qu'as-tu surpris?

— Une chose qui n'aurait pas dû m'étonner, pardi! Qu'une fille change de galant, quand elle y a son avantage, c'est tout simple.

— Et cette fille, c'est moi?... moi?... Tu as perdu l'esprit, mon pauvre Jep!

— Toi qui n'as pas de cœur, tu ne risques pas de le perdre.

— Des soupçons! des injures!... C'est comme ça que tu me reçois!... Ce n'est pas possible, j'ai mal entendu. Tu ne le crois pas, dis, que je te trompe?

— Parle! parle! Des paroles, c'est pas ça qui t'embarrasse. De cette marchandise-là, les femelles en ont toujours à revendre. C'est égal, je suis curieux d'apprendre ce que Galdéric est allé faire chez vous aujourd'hui.

— C'est rapport à toi. L'Aulari l'a envoyé. A force de pleurer et de supplier, la chère âme a décidé ses hommes à te venir en aide. Et, comme elle supposait que nous saurions où te trouver, elle nous a fait tenir l'argent par Galdéric. Cent francs... Les voilà... Puisque tu en es à me soupçonner, regarde s'il y a le compte.

— Et tu te fies à cette histoire? Moi, je me méfie. On veut m'attirer dans quelque traquenard; et toi, tu es l'amorce. Tu fais le jeu de Galdéric.

— Encore? Oh! c'est trop fort. J'en ai assez, à la fin! Après un an de bonne amitié, un an où on a vécu comme l'ongle et la chair, c'est ce que tu penses de moi? Adieu, Jep! Je te déteste!

Elle voulut fuir; Jep la rattrapa, la ramena de force dans la cabane.

— Pardonne-moi, — balbutiait-il, — pardonne-moi. C'est parce que je t'aime trop, comprends-tu? Pardonne-moi!

— Non! non! — protestait-elle en repoussant les mains, les lèvres de Jep qui la cherchaient, finissaient par lui imposer leurs caresses. — Non je ne t'aime plus!

— Et moi, je t'aime! je suis fou de toi, Bepa!

— La folie, passe encore! Il y a des fous qui ne font de mal à personne. Mais la méchanceté!

— Ça n'arrivera plus, Bepa. Soyons amis!

— A une condition. Ta mère et moi, nous ne vivons plus, de te savoir en danger. Promets-moi de partir, de franchir la frontière, cette nuit même.

— Je partirai, je te le promets; mais pas tout de suite. Nous sommes bien ici : reste encore un moment. Songe que, depuis plus d'un mois, j'étais à jeun de t'embrasser!

— Si tu m'embrasses tout le temps, je ne pourrai pas te parler, et j'ai des choses importantes à te dire. Écoute! L'Aulari a tout arrangé pour ta fuite. L'argent, tu l'as déjà. A Fillhol, tu trouveras un mulet et un guide, Sermet, le charbonnier : il te conduira en Espagne.

— Et je reviendrai, quand? Auras-tu la patience de m'attendre?

— Toute ma vie, s'il le faut.

— C'est bien long.

— Je t'écrirai...

— Viens avec moi, plutôt!

— Et mon parrain? veux-tu que je l'abandonne?

— Il nous rejoindra! Il ne manque pas de forges en Catalogne, et les journées y sont aussi bien payées que chez nous; tu t'occuperas aussi : à nous deux, nous ferons vivre le vieux.

Bepa secoua la tête.

— On ne change pas ses habitudes, à son âge. Nous t'attendrons ici, Jep. Et maintenant, tu l'as promis, il faut partir. Embrassons-nous encore une fois, et adieu!

Il n'en finissait plus, ce baiser. Jep avait entraîné Bepa, l'avait couchée avec lui sur la litière des cistes. Elle défaillait sous ses caresses.

— Assez! — criait-elle en se débattant, — je ne veux pas! je ne veux pas!

— C'est que tu ne m'aimes pas, méchante!

— Tu m'oublieras après ! — résistait-elle encore.

Mais sa fierté de vierge faiblissait. A peine consciente de ses paroles, de ses gestes, elle se donnait, se refusait à la même minute. L'amour fut le plus fort. Ce qui devait arriver arriva...

La nuit était tout à fait tombée, quand ils dénouèrent leur étreinte.

Lui triomphant, elle confuse, ils restèrent un moment sans rien dire, debout sur le seuil de la cabane.

Elle mettait ses cheveux en ordre, renfonçait les mèches échappées, sous sa coiffe.

— Je suis toute dépeignée, — dit-elle. — Il me semble qu'on va comprendre...

— Et quand même !... Nous sommes fiancés, n'est-ce pas ? Personne n'a rien à dire.

Bepa lui avait pris la main.

— Mon homme ! C'est dur de se séparer, après ça. Il le faut pourtant, et pour tout de bon, cette fois... Tu seras sage, au moins, avec les autres ?

— Qui ça, les autres ?

— Les filles qui vont courir après toi, là-bas.

— Des filles, il n'y en a qu'une pour moi, tu le sais bien.

— Allons, adieu, mien ! Si je t'embrassais encore, je n'aurais plus le courage de te quitter. Adieu !

Bepa avait disparu. Jep la suivait en idée au village, à la forge. Il songeait : « Elle est à la cuisine maintenant, elle prépare le souper... Ils vont se mettre à table... Elle doit être encore bien émue, la petite ; le trouble lui aura coupé l'appétit. Baste ! elle a bu des baisers et mangé des caresses : elle peut attendre. »

L'amoureux s'était allongé au fond de la cabane. Il cherchait le sommeil, pour être plus dispos à l'heure de partir. Mais le sommeil boudait, et Jep ne cessait pas de penser à son amie. Autour de lui, tout était plein d'elle. Sa forme délicate habitait la litière de cistes ; un peu de tiédeur y restait imprimé par la mêlée ardente de leurs corps.

— Bepa ! ma jolie !...

Il s'en voulait de l'avoir laissée s'échapper, de n'avoir pas, pendant qu'il la tenait, fait durer le tête-à-tête. Quand la

reverrait-il maintenant? Ah! s'il osait!... C'était presque son chemin pour se rendre à Fillhol, de passer près d'elle, devant sa porte. Pourquoi ne s'arrêterait-il pas? Le temps de l'embrasser. C'était une folie peut-être, mais si tentante!...

Le village dormait, le cabaret avait soufflé ses chandelles, quand Jep sortit de la cabane. Le jeune homme avait pris son parti. Souple comme un chat, avec ses sandales qui touchaient à peine terre, il allait, il courait vers son destin. Arrivé sous le jardin des Malhibern, il enjamba la terrasse, se blottit dans un massif de lauriers. L'oreille tendue, l'œil aux aguets, il épia les entours : rien ne bougeait. Doucement, il se coula sous la treille, le long de la maison : rien encore. Le Dragon ronflait, l'horloge à poids battait les secondes dans le silence de la cuisine. Seule, la chambre de Bepa envoyait un peu de clarté par la fente des contrevents : Bepa était encore éveillée. Au premier appel de Jep, elle sauta du lit. Pieds nus, en jupon, elle apparut dans l'ouverture de la porte.

— Que viens-tu faire ici, malheureux? Va-t'en bien vite!

— Une minute seulement! — implorait-il.

Et, comme elle hésitait, effrayée, il la prit dans ses bras, l'emporta dans la chambre.

— Va pousser le verrou, au moins! — commanda-t-elle.

Le verrou grinça; la lumière s'éteignit; tout rentra dans le silence.

Une ombre alors sortit de l'épaisseur d'un fourré, rampa jusqu'à la fenêtre : Galdéric!

L'oreille collée au contrevent, il écouta ce qui se passait. Puis, avec un geste de menace, le poing levé vers la maison, il s'esquiva.

Il était furieux, Galdéric, furieux et satisfait, furieux de ce qu'il venait d'entendre, satisfait de tenir enfin son homme.

Il avait d'abord compté sur les gendarmes pour le débarrasser de son frère; puis, comme l'arrestation tardait, il s'était décidé à leur venir en aide : tôt ou tard, les amoureux essaieraient de se rejoindre; ils communiquaient déjà, sans doute; et, comme Bepa ne pouvait pas, sans être remarquée, courir seule les chemins, ils finiraient bien, une fois ou l'autre, par se retrouver à la forge. C'est là qu'il les attendait. Fichue

corvée en plein hiver! Mais la haine réchauffait Galdéric. Cependant le gibier ne se pressait pas de donner dans le panneau. Il se serait rebuté peut-être, si la grande compassion de l'Aulari pour son cadet ne lui avait pas facilité la besogne : sûrement, Jep ne faillirait pas à revoir sa bonne amie, avant de s'en aller dans les pays étrangers... Ça y était, maintenant! Une fois ensemble, les amoureux oublieraient les minutes et les heures; ils lui donneraient le temps d'aller chercher les gendarmes à Prades. On pincerait Jep au saut du lit... Une nuit si bien commencée, quel dommage!... Galdéric riait tout seul, en pensant à la tête que ferait le galant. « Roucoulez, mes tourtereaux! — se disait-il, — vous déchanterez tout à l'heure... » Galdéric riait et il courait; ciel clair, bonne route, et rien qu'une petite lieue jusqu'à Prades. Le diable le portait.

A la gendarmerie, ça n'alla pas sans difficulté, d'abord. Il y avait bien un mandat d'amener contre Jep; mais l'affaire était à peu près classée, on ne s'en occupait plus. Et puis le dénonciateur était suspect. Un frère qui fait arrêter son frère! Le brigadier, naïf, ne voulait pas y croire. Galdéric dut insister, invoquer l'autorité de son père, premier conseiller municipal inscrit de la commune, pour enlever l'ordre de seller les chevaux. Il s'offrit comme guide, monta en croupe derrière un des gendarmes. En route, il talonnait la bête : ils n'allaient jamais assez vite. Au pont de la Têt, on remisa les chevaux dans le hangar inoccupé du moulin à huile. Puis, à l'embuscade! Deux gendarmes se postèrent sur la petite place, devant la forge. Galdéric et le brigadier gardèrent la porte du jardin : quand Jep sortirait, on n'aurait qu'à allonger le bras pour le saisir. Le brigadier s'en chargeait; l'autre, au besoin, lui prêterait main forte. Pourvu que Jep n'eût pas déjà décampé! Non, ils arrivaient au bon moment : on remuait dans la chambre. Bientôt le verrou grinça dans la verrouillère, la porte s'entr'ouvrit. Dans l'obscurité du seuil, ils parurent tous les deux, Bepa suspendue au cou de Jep pour un dernier baiser. Moitié nue, pantelante, elle écrasait ses lèvres sur les lèvres de son amoureux. Avant de le quitter, elle en prenait jusqu'à plus soif.

— Adieu! — dit-elle enfin.

Et, d'un geste désespéré, elle le repoussait loin d'elle vers la nuit. Une main s'abattit sur lui comme il franchissait la porte.

— Au nom de la loi ! — formula le gendarme.

Il lâcha prise en même temps : Bepa l'avait mordu au poignet. Jep allait s'échapper. Galdéric le happa au passage.

— A moi ! Je le tiens !

— Canaille ! — l'insulta Jep qui avait reconnu la voix de son frère.

Les deux hommes se débattirent, roulèrent à terre l'un sur l'autre. Mais déjà le brigadier s'était débarrassé de Bepa. En un clin d'œil, il eut bouclé Jep. Les camarades accouraient, d'ailleurs. La résistance était inutile ; force restait à la loi. Cependant, aux cris jetés par Bepa, au bruit de la bagarre, la maison s'éveillait ; des voisins ouvraient leurs fenêtres.

— Emmenez-moi cet homme, vivement ! — commanda le brigadier.

— Adieu, toi ! — fit Jep à Bepa qui se tordait les bras, désespérée.

Le prisonnier sortait de la forge, quand madame Sabardeilh, avec sa chandelle allumée, le Dragon armé de sa grande latte, se précipitèrent dans le jardin.

— Qu'y a-t-il ? — demandaient-ils à la fois.

— Il y a que les gendarmes emmènent Jep. Et voici celui qui l'a livré ! — répondit Bepa en désignant Galdéric.

— Lâche ! scélérat ! — clamait le Dragon.

— Les gendarmes sont là : faut-il que je les rappelle ? riposta Galdéric. Allez vous recoucher, vieux fou !

Le Dragon fonçait sur lui. Galdéric saisit la latte, désarma le vieillard.

— Eh bien, oui ! — dit-il, — c'est moi qui ai fait le coup, et je m'en vante. Cette vermine de Jep m'en voulait : tôt ou tard, il aurait mis le feu chez nous. Nous voilà tranquilles, maintenant !

—Tais-toi, misérable ! Tais-toi, Caïn ! — ripostait le Dragon, en lui montrant le poing.

La colère l'étouffait. Un tournement de tête l'abattit brusquement entre les bras de madame Sabardeilh et de Bepa.

Ses yeux s'étaient désorbités, sa bouche grimaçait ; un peu d'écume moussait à ses lèvres.

— C'est une attaque, — prononça madame Sabardeilh. — Vite du vinaigre, une pincée de sel, dans la bouche !... Ça ne sera peut-être rien : ne te trouble pas, petite... Portons-le dans son lit d'abord.

— Vous ne pourrez pas, à vous deux : voulez-vous que je vous aide ? — offrit Galdéric.

— Comment oses-tu ? — dit Bepa. — Va-t'en ! Tu as trahi ton frère, tu as peut-être tué mon parrain. Va dire à ta mère ce que tu as fait de son fils. Va-t'en ! Et ne reparais pas ici. Les pierres de ce mur se lèveraient contre toi !

Galdéric ricana :

— Les pierres de ces murs, mais elles ne vous appartiennent seulement pas, pauvre petite ! Nous vous avons prêté de l'argent dessus. Elles répondent pour vous. Je m'en vais, mais je ne reviendrai pas seul. L'huissier sera avec moi. Salut, Bepa, et à bientôt !

XVII

L'AULARI

Depuis l'arrestation de Jep, l'Aulari ne vivait plus. Était-ce vivre, de se trouver chaque jour face à face avec Galdéric, de rompre le pain avec ce monstre ? Et puis on racontait des choses terribles à propos des représailles exercées par les agents de la force publique sur les insurgés. Les uns, traqués de refuge en refuge, avaient été cernés dans une grotte, où on les avait enfumés comme des renards ; les autres, assommés à moitié, avaient crevé de froid dans les charrettes où on les avait empilés pour les conduire à Perpignan. Et, une fois emprisonnés là-bas dans la citadelle, ils n'étaient pas beaucoup mieux traités. Mal nourris, brutalisés par la chiourme, ils attendaient l'ordre de s'embarquer pour l'Afrique, où la fièvre et le soleil achèveraient de les décimer. Personne, d'ailleurs, ne songeait à les plaindre. Ils n'avaient que ce qu'ils méritaient, ces buveurs de sang, ces partageux !

En entendant ces propos, l'Aulari avait la mort dans l'âme. Elle avait prié, supplié Bernadach d'intervenir, de demander la grâce de son fils au sous-préfet. Vainement. Bernadach avait eu l'air de s'apitoyer, un moment, sur Jep, et il avait blâmé Galdéric pour la forme. Sans doute, il était fâcheux qu'un Bernadach courût le risque d'être condamné aux galères. Mais c'était sa faute, après tout, à ce mauvais garçon! Ce que son père ne disait pas, ce qu'il ne s'avouait pas à lui-même, c'est que le malheur de Jep, dans le cas très probable où il laisserait ses os en Afrique, mettrait dans les mains de l'aîné la totalité de l'héritage. L'intégrité future du domaine, ce rêve de tous les paysans, le touchait, le passionnait trop pour qu'il cédât aux lamentations de l'Aulari. Quand la pauvre femme, poussée à bout, voyant qu'elle ne parvenait à rien tirer de son homme, menaçait de le quitter, de suivre son fils en exil, s'il était déporté, Bernadach se contentait de hausser les épaules. C'était loin, l'Afrique, et le voyage coûtait cher. L'argent, où le prendrait-elle? Elle avait bien sa dot : une olivette à la montagne, un champ au bord de la Castellane. Mais elle ne pouvait pas les emporter dans sa poche. Et, pour les vendre, il lui fallait l'autorisation de son mari : un homme d'affaires, qu'elle était allée consulter à Prades, lui avait expliqué la chose avec des mots de grimoire qui l'avaient épouvantée, l'avaient fait reculer, au premier pas.

L'Aulari se désespérait. Encore si elle avait su ce que devenait Jep!... Elle lui avait fait écrire en son nom, une ou deux fois, par l'instituteur de Prades, M. Costasèque, un brave homme, un bon républicain, échappé par miracle aux rafles de la police. Mais elle n'avait pas eu de réponse. Et pour cause : ce sournois de Bernadach avait intercepté les lettres du prisonnier. Et il riait sous cape des terreurs de la pauvre femme, à qui il faisait croire que son fils était au secret, garrotté au fond d'un cachot.

Seule, sans conseil, sans aide, que pouvait-elle contre la mauvaise volonté de son mari? La lutte était trop inégale. Elle avait bien le recours à la bonté de Dieu; mais le bon Dieu, pour elle, c'était l'abbé Colomer, et l'abbé Colomer, au lieu de la consoler, lui reprochait ses doléances maternelles comme une révolte contre la Providence. Il l'exhortait

à faire son sacrifice, à se réconcilier avec l'aîné de ses enfants. L'Aulari résistait, mais elle sortait du confessionnal, plus abattue qu'elle n'y était entrée, déchirée désormais entre les directions du prêtre et les impulsions de son cœur.

La compagnie de Bepa et de madame Sabardeilh était son unique refuge. Ces trois malheureuses trouvaient quelque douceur à se lamenter ensemble.

Leur chagrin s'assoupissait en d'affectueux bavardages dont Jep et le régent fournissaient le sujet. En attendant des nouvelles plus récentes, toujours trop lentes à venir, on relisait les dernières missives de M. Sabardeilh. C'était, tracée de sa belle écriture, — majuscules fignolées, noms propres en bâtarde, — la relation grandiloquente et naïve de ses faits et gestes depuis le voyage en charrette de Prades à Perpignan, un vrai chemin de croix attristé par le mauvais accueil des villages hostiles, par le reniement des amis de la veille, des anciens affiliés qui détournaient la tête sur leur passage, jusqu'à l'arrivée au chef-lieu, en plein carnaval, les rues encombrées de masques qui s'attroupaient, dansaient en rond autour de la charrette, les criblaient de quolibets et d'insultes. Oh! l'ingratitude, l'ignorance du peuple! Puis, c'étaient des détails sur l'installation à la citadelle, sur le régime de la prison. La discipline était impitoyable; au moindre mot, à la plus légère incartade, les fers, le cachot. Encore, si les prisonniers avaient été tous unis, tous d'accord! Mais il y avait, dans le nombre. des lâches et des traîtres, de faux frères, prêts à dénoncer leurs camarades pour un supplément de vin, pour un bon de tabac. Heureusement, Jep était dans sa chambrée; ils parlaient du pays, de Bepa, de l'Aulari. Les oreilles devaient leur tinter plus d'une fois, à la forge. Ils ne désespéraient pas de l'avenir, de leur rentrée à Cattlar; leur foi était la même dans le progrès, dans l'avènement final de la justice.

Bepa lisait, interrompue par les exclamations attendries de l'Aulari, par les imprécations de madame Sabardeilh. La femme de l'instituteur ne dérageait pas. Les iniquités dont elle avait souffert avaient retourné brusquement ses idées sans adoucir son caractère. Violente elle était avant comme après sa conversion à la République. Seulement, les insultes qu'elle prodiguait autrefois aux rouges. elle les adressait maintenant

aux persécuteurs de son mari, aux Bernadach surtout. Elle s'étonnait de la mansuétude de l'Aulari envers ses hommes. Ah! si elle avait été à sa place, elle leur en aurait fait voir de grises, à ces monstres! Eux et l'abbé Colomer, et les gendarmes, elle les aurait volontiers mis à bouillir dans la même marmite.

Le Dragon, ressuscité de son attaque, mais infirme désormais, tombé en enfance, assistait comme de loin à ces propos, assoupi dans son fauteuil. Il s'animait pourtant quelquefois. en entendant les noms exécrés des Bernadach. Un peu de sang montait à ses joues pâles, il se dressait sur son oreiller, ébauchait un geste de menace, du bout de sa béquille tremblotante :

— Canailles! canailles! — balbutiait-il.

Et il s'affaissait aussitôt, épuisé par l'effort, reprenait le fil obscur de ses songeries.

Cependant l'Aulari regardait l'heure à la pendule. Elle venait là, furtivement, à l'insu de ses hommes, sous le prétexte des quelques commissions à faire au village. Que dirait Bernadach, s'il surprenait ses visites à la forge, son amitié avec la fiancée de Jep? L'aiguille avait marché : il était temps de rentrer chez elle si elle voulait éviter un esclandre. Elle se levait, reprenait son panier de ménagère; mais, avant de partir, elle l'allégeait de quelques provisions : une douzaine d'œufs, une tranche de lard, qu'elle avait apportés en cachette à l'intention de sa future belle-fille.

— J'ai encore un bout de chemin à faire, et je n'ai pas plus de force qu'un poulet : ça sera ça de moins à porter, — disait-elle.

Pauvre Aulari! Elle avait beau se précautionner contre les indiscrétions des voisins, guetter le moment où il ne passait personne pour sortir de la forge, tout se sait, au village, et tout se répète. Quelque méchante langue avait averti Bernadach. La disparition constatée des victuailles décrochées des solives, peut-être aussi de quelques pièces de monnaie blanche soustraites de l'armoire, — et il n'était pas malin de deviner pour qui l'argent, pour qui les nourritures, — avait achevé d'exaspérer l'avare. Défense fut intimée à l'Aulari de remettre les pieds chez ses amis.

— Je suis sûr que ces femmes te donnent de mauvais conseils, — affirma Bernadach. — Au lieu de te monter la tête, la Bepa ferait mieux de me payer les intérêts des billets que m'a souscrits le Dragon. Et toi, si l'on te laissait faire, tu nous sortirais le pain de la bouche pour l'offrir à ces gueux. Une jolie compagnie pour toi, celle de cette petite traînée, la maîtresse de ton fils!

— Bepa est fiancée avec Jep, — se défendait l'Aulari. — A quoi ça te sert d'insulter une honnête fille, qui sera ta bru tôt ou tard? Tu craches en l'air, et ça te retombe sur le nez!

— Je te dis, moi, que ta place n'est pas chez ces gens-là. D'ailleurs, que tu le veuilles ou non, tu n'auras bientôt plus l'occasion de les voir. D'ici à quelques jours, j'aurai débarrassé le pays de ces meurt-de-faim. Je leur ai déjà envoyé du papier marqué : s'ils ne paient pas au jour dit, l'huissier saisira tout, les meubles et la maison. On les jettera à la rue.

— Tu ne parles pas comme un chrétien, Bernadach! — riposta l'Aulari. — Le Dragon n'a pas longtemps à vivre. Tu pourrais bien le laisser mourir dans son lit.

— Il y a des lits à l'hôpital, à Prades. L'hôpital n'est pas fait pour les chiens.

— Et Bepa, que veux-tu qu'elle devienne?

— T'inquiète pas d'elle. La coquine! Elle trouvera bien à se louer... ou à se vendre! — ricana Bernadach. — Et puis, ça m'est égal, — ajouta-t-il, — je suis bien bon de te répondre. En voilà assez, femme; ravaude ton linge ou prépare tes soupes, c'est ton affaire. Le reste me regarde.

L'Aulari baissa la tête. La consigne était dure. Lui interdire la forge, c'était la condamner au silence. Et le silence la tuait. N'avoir plus personne à qui parler de Jep, quel supplice! Elle se mangeait les sangs, comme on dit. Les gens de la campagne, si endurants d'habitude au mal physique, résistent quelquefois moins que d'autres à l'épreuve du chagrin. L'écorce chez eux est insensible; mais, si la pointe de la souffrance arrive à la traverser, la blessure est incurable. Ainsi de l'Aulari. Depuis un an déjà, depuis la brouille de Jep avec son père, elle portait sa plaie au cœur, toujours saignante. L'arrestation de son fils l'avait achevée; elle s'abandonnait maintenant. Elle ne dormait plus, elle

s'alimentait à peine. Une angoisse continuelle l'étouffait, l'empêchait de respirer la nuit, serrait sa gorge quand elle se contraignait à prendre quelque nourriture. Ses forces s'en allaient; sa marche s'alentissait, si lourde, si traînante qu'on aurait dit ses pieds déjà rivés à la terre, avant de s'y enfoncer pour toujours. Elle vaquait à ses besognes de ménagère, absente d'elle-même et des autres, inconsciente presque de sa douleur. Elle était la servante machinale et muette qui accomplit sa tâche au fil de l'heure, étrangère aux maîtres, insouciante des prospérités ou des misères de la maison.

Cette façon d'être agaçait Bernadach, irritait Galdéric. Ils l'auraient mieux aimée hostile que résignée. Leurs mauvais sentiments auraient eu l'excuse de la dispute. Son mutisme en disait plus que des reproches. Cette figure de malheur, avec son larmier gonflé, son regard de sainte Vierge au tombeau, les gênait plus qu'un visage de colère. Rien que la voir assise à table devant eux, ça leur coupait l'appétit.

— Qu'est-ce que tu as encore à pleurnicher? — l'interpellait Bernadach. — Allons, mange!

— Je n'ai pas faim, — répondait l'Aulari.

— Force-toi.. Fais-toi du bouillon. La volaille ne manque pas ici. Notre jeune coq est en âge de travailler : le vieux et lui sont continuellement en bataille. Sacrifie le vieux. Bien farci, avec un hachis de porc et une pincée de fenouil, on s'en léchera les doigts.

— Merci, j'ai l'estomac fermé.

— Rapport à tes idées, tête dure! Tu te repais de ton chagrin; tu en déjeunes et tu en soupes. Fichue nourriture! Si tu t'obstines à ne rien avaler, faudra te gorger à l'entonnoir, comme une oie de carnaval.

— C'est pas ma faute, — disait l'Aulari. — Prenez patience : je n'en ai pas pour longtemps.

— Qu'est-ce que tu nous chantes, à présent?... Crois-tu que j'aie fantaisie de me remarier, à mon âge!... Des paroles! tout ça!... Fais-toi une raison, que diable, et sers-toi une bonne platée d'ouillade ; il n'y a que la première bouchée qui coûte...

— Je parie que Jep ne se tourmente pas autant que vous là-bas, à la citadelle, — ajoutait Galdéric. — Il n'en mourra pas, après tout, si on l'envoie en Afrique! Et il voyagera pour rien, aux frais du gouvernement.

— Tais-toi, misérable! tais-toi! — ripostait l'Aulari.

Et elle sortait, pour ne pas en entendre davantage.

Un soir, Galdéric revint tout guilleret du marché de Prades, où Bernadach l'avait chargé de vendre quelques sacs de blé. Le cours avait monté, le vendeur rapportait une pile d'écus et de louis d'or qui tintaient clair, pendant qu'il les alignait sur la table.

— Que racontait-on au marché? — l'interrogeait le vieux en vérifiant la recette.

— Rien de bon pour Jep! — répondit l'autre en élevant la voix de manière à être entendu par l'Aulari, qui, muette à son habitude, coupait le pain pour la soupe.

L'Aulari laissa tomber la miche, se planta devant Galdéric.

— Qu'est-ce qu'on dit?

— Mon frère et Sabardeilh sont condamnés à la déportation. Oh! ils ne sont pas les seuls. Relégués ou déportés, il y en a plus de six cents : ils pourront causer en route!

L'Aulari n'en apprit pas davantage : elle était tombée en faiblesse.

Elle en revint, cette fois, mais la fin était proche. Quand Bernadach qui, par intérêt, par la force de l'habitude, tenait à sa ménagère, s'aperçut du danger, il était trop tard. Le médecin, les remèdes, rien n'y fit. La malade, d'ailleurs ne se souciait pas de guérir. La vie lui était à charge. Elle la regardait s'en aller d'elle, sans un mot de regret, sans un geste pour la retenir. La présence de Galdéric l'excédait : quand il était là, elle tournait la tête du côté du mur pour ne pas le voir. Le son de sa voix lui était un supplice. A l'agonie même, quand l'abbé Colomer, avant de l'absoudre, voulut la contraindre à pardonner, ses lèvres se refusèrent aux paroles de miséricorde; sa main, que le prêtre avait mise dans celle du traître, se retira crispée d'horreur.

— A cause de toi, je vais mourir damnée, — dit elle en se penchant vers lui; — que mon péché retombe sur toi!

Elle le considérait en même temps, et ce regard, ce dernier

regard de la mourante était si terrible, que, même morte, Galdéric hésitait à l'affronter, en lui fermant les yeux.

XVIII

MOBILIER A VENDRE

Disette chez le Dragon. Depuis que Jep était parti, le patron sur le flanc, la forge était restée en chômage. Et pas moyen de vendre. C'était la ruine. L'unique ressource du ménage était le produit d'un champ, d'ailleurs grevé d'hypothèques. Maigre pitance : des choux, des pommes de terre; juste de quoi ne pas crever de faim. Encore le pain allait-il manquer, le boulanger ne voulant plus le livrer à crédit. Et d'où sortir l'argent? L'armoire sonnait creux, veuve du linge, des vêtements, brocantés l'un après l'autre. Emprunter? Et à qui? La détresse visible du forgeron avait écarté les voisins, les connaissances, qui craignaient un appel à leur bourse. Félip des Ortes avait bien frappé deux ou trois fois à leur porte, et même, à un retour de chasse, il avait vidé son carnier sur la table, à la grande joie du Dragon. Mais ses avances n'étaient pas désintéressées. La misère actuelle de Bepa, l'absence de Jep, l'encourageaient à reprendre ses tentatives de séduction. Il en fut pour ses frais: au premier mot, Bepa lui cloua le bec, le renvoya tout penaud à ses amours ancillaires. On ne le revit plus, — ni lui, ni personne... L'Aulari morte, les Malhibern se trouvèrent comme en quarantaine, voués à la famine, en plein village, comme s'ils avaient été au désert. Madame Sabardeilh essayait bien de leur venir en aide. Mais elle n'avait pas grand'chose à elle, la pauvre femme : un sac de châtaignes chaque année à la Noël, c'était tout le revenu de sa terre, du petit lambeau d'héritage que ses frères faisaient valoir pour elle, là-bas, à Thuès, à l'autre bout du Conflent. Son aiguille et ses doigts, c'était encore sa meilleure ressource. Avec son salaire de couturière, — dix sous par jour! — elle alimentait tant bien que mal le pot-au-feu.

L'appétit du Dragon compliquait le problème : ce sacré appétit, par où s'en était allé tout l'argent des Malhibern, ne s'était pas calmé, — au contraire! — depuis qu'il était devenu infirme. C'était une infirmité ajoutée à l'autre. Cette bouche inutile était insatiable. Le malheureux, si on l'avait laissé libre, aurait bâfré du matin au soir. Il ne mangeait pas les morceaux, il les buvait. Et il grognait, il aurait pleuré, des fois, comme un enfant, quand, le repas terminé, il était obligé de rester sur sa faim. Si on le laissait seul un moment, il se traînait jusqu'au buffet, fouillait avec le doigt dans le pot de graisse ; faute de mieux, il dévorait le pain à même la miche — la miche d'une semaine dont il ne faisait qu'une lippée!

— Mais où peut-il mettre tout ça? — se récriait madame Sabardeilh, épouvantée du désastre.

Elle se fâchait et elle riait à moitié. Mais, vraiment, il n'y avait pas de quoi rire. Elle et Bepa avaient beau se réduire à la portion congrue, se priver quelquefois du nécessaire pour contenter le malade, la ruine était là, la débâcle allait son train. Bernadach, excité par Galdéric, — et il n'avait pas besoin de ça, le vilain homme! — s'était décidé à poursuivre la rentrée de sa créance. Les huissiers avaient instrumenté à sa requête, le mobilier était saisi ; une belle affiche sur papier rose, posée sur la porte de la forge, annonçait à qui voulait la lire le jour et l'heure de la vente aux enchères.

Les pauvres femmes ne savaient plus que faire, que devenir. Elles avaient bien songé à se réfugier au pays de madame Sabardeilh, à s'en aller vivre sur son lopin de terre, dans la grange qu'elle avait héritée de ses parents. Mais comment transporter le paralytique jusque-là? Où prendre les frais du voyage? Questions sans réponse.

De son fauteuil, le Dragon assistait, sans trop s'en rendre compte, à ces angoisses. Le peu qui lui restait d'intelligence s'affaiblissait, baissait encore. A travers l'anxiété de ses garde-malades, il continuait sa vie de bête mangeante et ruminante. Un sûr instinct l'éveillait aux heures des repas; il humait l'air, flairait du côté du pot-au-feu jusqu'à ce que, la pâtée servie et l'assiette nettoyée, il retombât en son hébétude.

Le jour venu, cependant, — le grand jour de la vente aux enchères, — le branle-bas qui, depuis le matin, secouait la

maison, le tenait alerte, presque curieux. Il regardait les gens aller et venir, charrier les meubles, vider les tiroirs, trier les objets qui leur passaient par les mains : ici la vaisselle et les ustensiles de cuisine, là le linge et les chiffons, quelques torchons, quelques jupes rapiécées, — un déballage de misère, qui s'étalait par tas sur la place devant la forge. — Le village était sorti, tournait autour de ces reliques. Des environs même, de Prades, de Marquixannes, des amateurs avertis par les affiches, par les appels trop connus de la trompette de l'huissier, avaient accouru comme des naufrageurs, cueillir leur part de l'épave. Tout ce monde clabaudait, plaisantait, en attendant l'ouverture des enchères. Des femmes maniaient la défroque de Bepa, des hommes visitaient les meubles, faisaient jouer la clef d'une serrure, les portes d'une armoire, et les recors exhibaient, vantaient la marchandise avec des intonations de charlatans en foire, des bouffonneries propres à mettre le public en belle humeur.

Enfin, sur une dernière sonnerie de la trompette, la vente commençait. Le Dragon s'était levé de son fauteuil, s'était traîné sur sa béquille jusqu'à la fenêtre, et là, sa figure pâle collée aux carreaux, il suivait le remue-ménage, les colloques des acheteurs et des vendeurs. Les suivait-il vraiment ? En comprenait-il bien la signification de désastre ? Peut-être s'amusait-il simplement au spectacle. Il était si bien absorbé par les événements du dehors qu'il fit à peine attention aux recors qui emportaient ce qui restait de mobilier dans la chambre. Mais ces individus, qui avaient pinté et repinté depuis le matin, trouvèrent à propos de s'égayer aux dépens du vieillard.

— Tu as de la chance ! — dit l'un de ces malotrus. — On nettoie ta maison, on époussette ton mobilier gratis. Tu devrais bien nous offrir quelque chose à boire...

— A boire... à boire... — répétait machinalement l'infirme.

Et sans rien dire il les laissa rafler les quelques babioles oubliées sur la cheminée, aux murailles : un portrait au daguerréotype de son fils, le bouquet de mariage de sa bru. Mais quand ils s'avisèrent de décrocher le sabre pendu en trophée, avec la sabretache, au-dessus du lit, le Dragon se fâcha.

— Touchez pas ! — dit-il en saisissant la poignée.

— Donne, vieux! on va t'astiquer ça, en bas. Donne.

Bepa intervint :

— Il ne vaut rien, ce sabre ; qu'espérez-vous en faire? — insinua-t-elle.

— Nous avons ordre de tout vendre, — riposta l'homme.

Et, s'adressant au Dragon :

— Lâche donc ça, vieille bête! Tu as fini ton temps, pas vrai? Contente-toi de ta béquille.

Le Dragon s'obstinait. Une flambée de colère lui montait au visage.

— Veux pas! veux pas! — criait-il, en se cramponnant à la poignée.

Ses doigts, brusquement, se détendirent. Il tomba comme une masse.

— Vous l'avez tué! — rugit madame Sabardeilh, en aidant Bepa à coucher le malade sur le lit.

La nouvelle de l'accident, aussitôt répandue dans la maison, avait interrompu la vente. Un flot de commères envahit la chambre. Elles parlaient toutes à la fois, prodiguaient les conseils, indiquaient des remèdes.

— Vous ne voyez donc pas qu'il râle! — dit madame Sabardeilh. — Le pauvre homme va passer!

Le tintement de la sonnette qui escortait le prêtre, portant les saintes huiles, arrêta le tapage. L'abbé Colomer, averti par un voisin, venait extrémoncier le Dragon. Il arriva trop tard : au moment où, traversant le troupeau des femmes agenouillées, il approchait du lit, le malade bâillait son dernier soupir. Un mauvais tour qu'il jouait là à son curé, ce mécréant! L'abbé Colomer avait toujours compté sur la conversion *in extremis* de son paroissien. Un signe de croix, un geste de soumission, il ne lui aurait pas demandé davantage. Ç'aurait été sa revanche, une belle revanche de prêtre, d'absoudre son ennemi, de l'envoyer en paradis avant qu'il eût le temps de se reconnaître. La revanche lui échappait, mais n'y avait-il pas une leçon à tirer pour ses ouailles de ce mort qui se dérobait au pardon?

Bepa, les épaules secouées de sanglots, pleurait au pied du lit de mort de son grand-père. Autour d'elle, des femmes se lamentaient.

L'abbé Colomer leur imposa silence.

— Nous allons réciter le *De profundis*, — dit-il en s'agenouillant à son tour.

Les versets, débités en alternance par le prêtre et par les fidèles, lentement s'égrenèrent. Après l'oraison finale, l'abbé se releva, se tourna vers l'auditoire.

— Nous avons prié pour l'âme de notre frère Malhibern, dit-il, et nous prierons encore parce qu'il ne faut jamais désespérer de la miséricorde divine. Mais cet homme a été surpris par la mort. Souhaitons que la grâce l'ait touché à la dernière minute, que la contrition parfaite l'ait réconcilié avec son juge! Que sa fin nous enseigne à nous tenir prêts. Prions Dieu, mes frères, pour qu'il nous fasse la grâce de bien mourir. Prions aussi la sainte Vierge afin qu'elle intercède en faveur de ce malheureux, afin qu'elle l'arrache au châtiment éternel!

L'abbé Colomer s'était tu. Un frisson de terreur passait par l'auditoire.

— Parrain! mon pauvre parrain! — se désolait Bepa.

Et, les paroles lui manquant, elle jetait des cris, tordait ses bras, secouée par des spasmes de désespoir.

Madame Sabardeilh avait courbé la tête, comme les autres, sous la menace de l'enfer, évoqué par le prêtre ; mains jointes, elle avait prié ardemment pour l'âme en péril de son vieil ami. Mais, la stupeur passée, son humeur batailleuse reprenait le dessus ; sa grande pitié pour le défunt, son affection pour Bepa se tournait en révolte contre l'homélie intempestive du curé. Les sanglots de Bepa achevaient de l'affoler.

— Calme-toi, ma fille, calme-toi, — lui dit-elle. — Dieu est un juge équitable : il pèsera le bien et le mal. Qu'a-t-il à reprocher à ton grand-père? Il n'allait pas à la messe, c'est vrai, et il avait tort ; mais il n'a jamais refusé l'aumône à un pauvre. Ce fut son malheur d'être trop généreux, d'ouvrir trop libéralement au prochain sa porte et sa bourse. Je connais des dévots et des dévotes de qui on ne pourrait pas en dire autant... Oui, j'en connais, — insista-t-elle. Et, se tournant vers le curé : — Je vous ai demandé secours quand on m'a chassé de l'école : qu'avez-vous fait pour moi?... Malhibern m'a recueillie ; il m'a assistée. Et c'est pourquoi je vous le dis : le

bon Dieu n'attendra pas votre permission pour le recevoir en son paradis...

Un murmure de blâme répondit au scandale de cette apostrophe. La réprobation du village se déclarait sur les visages, dans les gestes hostiles. C'étaient les mêmes gestes, les mêmes grimaces, qui avaient salué l'arrestation, le départ de l'instituteur. La haine de ce troupeau stupide s'acharnait sur la femme, sur la fiancée des républicains proscrits ; elle ne désarmait pas devant une orpheline, devant un mort ! Madame Sabardeilh s'indignait. Le fiel amassé depuis quelques mois, la rancœur des iniquités subies, des humiliations, lui remontait aux lèvres. Une juste colère la dressait, frémissante, dans une attitude de défi :

— Allez-vous-en ! — dit-elle. — Allez-vous-en, race de lâches ! Allez-vous-en, tous ! Nous n'avons besoin de personnes ici... Laissez-nous !

L'abbé Colomer suffoquait. L'audace de cette femme le mettait hors de lui.

— Vous refusez les prières de l'Église ? Eh bien, soit ! Gardez votre mort, ensevelissez-le à votre guise. L'église sera fermée pour lui ; il ne reposera pas en terre bénite ! — Et, s'adressant au peuple : — Allons-nous-en, mes amis, — ordonna l'abbé ; — que tout lien soit rompu désormais entre nous et ces femmes. Elles se sont retranchées elles-mêmes de la communion des chrétiens. Je ne les connais plus !

L'abbé Colomer se retirait; la foule le suivit.

Quelques dévotes, en sortant, insultèrent madame Sabardeilh et Bepa, qui ne sourcillèrent pas. A quoi bon riposter, d'ailleurs ? Elles n'avaient plus rien à démêler avec les gens de Catllar. Avant même qu'elles se fussent concertées, leur parti était pris : le lendemain, dès qu'elles auraient accompagné le défunt au cimetière, elles secoueraient la poussière de leurs souliers sur le village, elles s'en iraient au pays de madame Sabardeilh. Plutôt gagner leur pain en mendiant que de vivre à côté des Bernadach et des Colomer !

Mais, avant tout, il s'agissait d'ensevelir le Dragon décemment, de chercher un menuisier de bonne volonté pour fabriquer la bière et des gens suffisamment affranchis de préjugés pour le porter en terre sans passer par l'église. Madame

Sabardeilh pourvut à tout : il y avait encore aux forges de Ria quelques camarades de Jep et de Ramon ; avertis promptement, ils se cotisèrent pour payer le cercueil, le charrièrent eux-mêmes à Catllar.

Le lendemain, au petit jour, le cortège se rendit au cimetière. La fosse était préparée dans un carré de terre isolé du grand enclos. Là, pas de pierres tombales, pas de croix, pas le moindre vestige d'un souvenir ; rien que des broussailles et de l'herbe. Deux tertres raboteux, farouches sous la végétation des fenouils et des absinthes, désignaient seuls des sépultures anciennes. L'un des deux couvrait les restes anonymes d'un passant, d'un gitane trouvé mort sur la grand'-route ; l'autre, signalé par l'exécration publique, évoquait le nom trop connu d'un parricide originaire de la paroisse et qui, jugé et condamné à Perpignan, avait été guillotiné sur la place de Catllar. Triste voisinage pour le Dragon !

— Ton parrain sera là, comme le Christ entre les deux larrons ! — fit observer madame Sabardeilh à Bepa, qui sanglotait au bord de la fosse.

La terre, à lourdes pelletées, tombait, au risque de la défoncer, sur les planches trop minces de la caisse fabriquée à coups de poing, avec du bois de rebut. Quand le trou fut comblé, les assistants ôtèrent leurs casquettes.

— Adieu, Malhibern ! — dit le plus âgé de la bande. — Adieu ! Tu as assez travaillé : repose-toi, pauvre vieux. Là où tu es, les huissiers ne te tracasseront plus. Et quand la Rouge reviendra, sois tranquille, nous te sortirons d'ici, nous te replanterons au beau milieu du cimetière. Les riches se serreront pour te faire une place. Fais dodo, jusque-là.

Les forgerons partirent. La filleule du Dragon et sa vieille amie restèrent encore un moment en prières. Bepa ne pouvait pas se décider à s'en aller.

— Pauvre parrain ! t'abandonner là, en terre maudite, sans même une croix pour reconnaître sa tombe !

— Ne te chagrine pas, petite. Si c'est la croix qui t'inquiète, on va lui en faire une.

Elle coupait deux tiges de chardon haut montées, les liait d'un brin de fenouil, et piquait ce symbole dans la glèbe fraîchement remuée qui fumait à la rosée du matin.

— Et maintenant, c'est assez pleurer, ma fille. En route pour Thuès !

XIX

LA MORTE SE VENGE

La prédiction de Cabiran, le pâtre-sorcier de Taurinya, s'était accomplie : Galdéric avait triomphé de ses ennemis, il était guéri de sa passion pour Bepa. Jep en prison, sa bonne amie en marche vers la misère, il n'avait plus qu'à se laisser vivre, à savourer la joie de sa rancune satisfaite. Et ce fut ainsi, en effet, pendant quelques jours. Chaque fois qu'il passait devant la forge fermée, son orgueil s'exaltait à l'idée du mal qu'il avait fait à la petite-fille du forgeron, des humiliations, des souffrances, auxquelles il l'avait condamnée. Il la souhaitait, il se la figurait plus minable encore dans l'avenir, crevant de faim là-bas à Thuès, obligée de rentrer au pays, de mendier de porte en porte. Et quel bonheur ce serait alors de la chasser, de la rejeter à la poussière du chemin !

La mort de l'Aulari, sa malédiction même ne l'avaient pas trop inquiété, sur le moment. Il évitait seulement de penser à la défunte, et, comme personne ne lui en parlait, il y aurait eu des chances pour qu'il l'oubliât assez vite, s'il n'avait pas rêvé d'elle presque chaque nuit. Et ce rêve tournait chaque fois au cauchemar. Il la revoyait alors, telle qu'il l'avait vue. au lit de mort, son regard de haine dardé sur lui. La peur l'éveillait ; mais, à peine s'était-il rendormi, l'image se reformait, le même cauchemar s'imposait à son sommeil. Cette triste compagnie le quittait avec le jour, exorcisée par le geste de la charrue ou de la bêche. Mais, à la longue, l'insistance du fantôme finissait par le troubler. Dès le retour du crépuscule, une angoisse lui venait de sa visite prochaine.

Ceux-là qui savent la place que les morts ou — pour dire comme eux — les âmes tiennent dans la vie des paysans, comprendront le genre de supplice qui commençait pour Galdéric. L'hérédité d'une race crédule, le passé d'une enfance

superstitieuse bercée par des contes de loups-garous et de revenants, pesaient sur lui, le travaillaient à cette heure imprécise où les réalités s'évanouissent, où flottent les choses innomées qui habitent entre la terre et le ciel. Galdéric rentrait chez lui, frôlé, coudoyé par ces présences invisibles. Il pressait le pas, il se hâtait vers la clarté de la lampe, vers la sécurité du foyer, vers le réconfort des nourritures. Le contact, les propos de son père, suffisaient à le remettre d'aplomb.

Les morts ne le tracassaient guère, celui-là ! Et pourquoi l'Aulari l'aurait-elle tracassé ? Il n'avait pas lésiné pour ses obsèques : un luminaire somptueux, le lutrin au complet, et quatre prêtres à l'absoute! Il était en règle avec elle. Il l'avait regrettée, d'ailleurs. C'était une bonne créature, économe et diligente. Il avait dû louer une servante, et, outre l'argent qu'il lui en coûtait, il n'avait pas gagné au change. Mais il avait autre chose à faire que de songer à la morte Les soucis de la culture avaient fait tort au sentiment. A table, le soir, son idée était toute à la pointe de sa fourchette. Rien qu'à l'écouter bavarder entre deux coups de pur, et, plus tard, le souper fini, à le voir se délasser, les pieds aux chenets, bien calé sur sa chaise, quelque chose de ce bien-être se communiquait à son fils. Un grillon chantait dans une fente de la cheminée ; la servante, une robuste montagnarde, allait et venait, lavait la vaisselle, mettait la cuisine en ordre : ce spectacle d'une vie bien réglée, harmonieuse, apaisait Galdéric. Il se sentait plus fort, mieux armé contre les illusions du sommeil. Mais, aussitôt qu'il était couché, la chandelle éteinte, la terrible image surgissait sous la paupière du dormeur. Et jusqu'au chant du coq, jusqu'à la pâleur de l'aube filtrant sous la porte de l'étable, c'était tantôt l'oppression du cauchemar chevauchant sa poitrine, tantôt la fièvre des réveils, la gorge serrée, les oreilles bourdonnantes.

Galdéric sortait, chancelant, de sa lutte avec l'irréel. Chaque matin, il avait plus de mal à reprendre le fil de son existence normale. Il restait énervé, endolori, inquiet, la fièvre ne le quittait plus. Il avait beau s'esquinter au travail, bêcher, labourer en désespéré, au lieu de le calmer, cette débauche de mouvement, en épuisant ses forces, le livrait sans défense aux hallucinations de la nuit ; il s'assombrissait, il s'exaspérait à

ce régime. Au labourage, il s'emportait contre ses bêtes, les insultait, brisait son aiguillade sur leurs côtes, et, l'accès de colère passé, il plantait là son attelage, il se couchait à terre, jambe de-ci, jambe de-là, en travers d'un sillon. Et il demeurait ainsi des heures, anéanti, cuvant son mal, comme un ivrogne son vin. A la maison, c'était pareil : des moments d'excitation renouvelée par la bouteille, et, à la nuit, des silences noirs, des absences qui le rendaient incapable de répondre autrement que par un oui ou par un non aux propos de son père. L'Aulari était là, entre eux, invisible pour Bernadach, présente pour Galdéric : car ce n'était plus une vision de cauchemar qui le poursuivait maintenant, c'était l'Aulari elle-même, la morte irritée, survivant dans la réalité sinistre du fantôme.

Galdéric la voyait, l'entendait partout. Le craquement d'une solive, le coup de vrille régulier d'une « horloge de mort » taraudant l'armoire, le trottinement d'un rat sur le plancher, c'était elle; et c'était elle encore le hôlement de la chouette dans un arbre, le soupir de la tramontane à travers les volets. Le soir, quand il rentrait des champs, il croyait ouïr derrière lui le pas pesant qu'elle traînait, malade, sur le carreau de la chambre. Et ce pas si lent. — il avait beau se hâter, — ce pas allait aussi vite que lui, glissait sur ses talons. Il fuyait alors, et des glas imaginaires tintaient à ses oreilles; une rumeur énorme, comme d'une eau qui déborde, emplissait l'espace. C'étaient les âmes, la foule hideuse des revenants qui couraient à ses trousses.

Les allures de Galdéric, ses mutismes, ses sautes d'humeur, étonnaient Bernadach.

— Tu as l'air tout drôle ! — lui dit-il, un soir, après souper. — On te parle, et tu ne réponds pas. Où as-tu la tête ? Est-ce que par hasard, tu penserais encore à la Bepa ?

— Oh ! pour ça, non ! — articula Galdéric.

— Alors, quoi ? Je sais bien que la maison n'est pas gaie pour un garçon de ton âge. Tu te languis avec moi, pas vrai ? La jeunesse se plaît avec la jeunesse. Il n'y a pas de mal à ça, mon petit. Mais, si tu t'ennuies à la maison, qui te défend de sortir, d'aller faire un tour au café ? Tiens, c'est aujourd'hui samedi : tous les habitués y seront. Va !

Un peu contre son gré, — mais une honte l'empêchait de s'expliquer avec son père, de lui déclarer son mal, — Galdéric se rendit au village. Le café, quand il y arriva, était plein de monde. A son entrée, les conversations s'arrêtèrent; des regards peu bienveillants l'accueillirent. L'aîné des Bernadach n'était pas bien vu à Catllar. Depuis longtemps, depuis l'école, il s'était fait une réputation de mauvais garçon, regardant à la dépense, traître, à l'occasion, dans les disputes. Il avait des camarades, pas d'amis. Sa rivalité malheureuse avec Jep avait été la fable de Catllar; la façon dont il s'était vengé avait ameuté tout le pays contre lui. L'opinion est longue à se déclarer, dans les campagnes: la prudence retient les langues; les rapports forcés de voisinage, qui favorisent les cancans, maintiennent, par contre, une certaine hypocrisie. Mais, après la mort de l'Aulari, consumée à petit feu — on le savait, quoiqu'elle ne s'en fût plainte à personne — par le malheur de Jep et par les mauvais procédés de son fils aîné, la mesure s'était trouvée comble. Il n'y avait qu'une voix dans le pays pour réprouver Galdéric.

Seul, le patron du café, l'Adrien, par habitude professionnelle, se mit en frais pour l'intrus.

— Eh! te voilà, — lui dit-il; — tu te fais rare par ici. Plus de trois dimanches que tu n'es venu au village! Les filles te regrettent.

— Les *fadris* ne manquent pas pour les consoler, — répondit Galdéric. — Et puis, je m'en moque!... Un vin chaud, s'il te plaît!

Il s'était assis à l'écart; les coudes sur la table, il essayait de s'intéresser à ce qui se passait autour de lui. La vie du café, un moment suspendue, avait repris son train. Des amateurs de billard poussaient la rouge et les blanches sur le drap graisseux jadis vert; des joueurs de manille s'observaient, le front plissé par de profonds calculs. L'Adrien flânait d'un groupe à l'autre, offrait un conseil, arbitrait un coup contesté. Personne ne faisait attention à Galdéric. Dans l'intervalle des parties, pendant qu'on battait les cartes, les langues marchaient; cette belle jeunesse s'en donnait de plaisanter et de rire. La folie du dimanche les tenait déjà; les jambes leur démangeaient de courir après les perdreaux, de

danser le *contrapas*. Ils concertaient entre eux les plaisirs du lendemain, prenaient rendez-vous pour le bal ou pour la chasse. Une ou deux fois, Galdéric tenta de se mêler à la conversation, de blaguer comme les camarades. Mais sa voix sonnait faux. comme s'il avait perdu l'habitude de s'en servir; ses bouffonneries faisaient long feu, ses avances restaient sans réponse. Lui-même, d'ailleurs, se sentait loin d'eux, à moitié parti pour le pays des ombres. Décidément, la société des hommes lui était aussi fâcheuse que la solitude.

Il régla son vin chaud et s'en fut.

Cette nuit-là même, après s'être colleté avec le fantôme, il avait été saisi d'une telle angoisse qu'il avait sauté du lit, avait ouvert la porte de l'étable pour respirer l'air du dehors. Une poigne solide le cloua au mur, au moment où il rentrait: Bernadach l'avait happé au passage. Il avait entendu du bruit en bas, et faisait une ronde, par crainte des voleurs. Il fallut s'expliquer, cette fois.

— Alors, ce n'est que ça, ta maladie? — dit le vieux. — Le remède est facile. Nous ferons dire des messes. C'est tout ce que demande l'Aulari. Les messes la soulageront; elle te lâchera. Sois tranquille : dès demain, l'abbé Colomer commencera la neuvaine.

La neuvaine de l'abbé Colomer ne guérit pas Galdéric. Et pourtant son père et lui n'avaient pas manqué de s'y rendre chaque matin, en tenue des dimanches pour faire honneur à la morte. Le dernier jour, sur le conseil du curé, Galdéric s'était même confessé et il avait reçu la sainte communion, le sacrement devant ajouter une efficacité spéciale aux prières.

Mais cet insuccès ne découragea pas Bernadach. Là où le prêtre avait échoué, le sorcier pouvait réussir. On eut recours à Cabiran. Mandé à Jeantine, le pâtre de Taurinya vaqua pendant tout un jour à ses opérations conjuratoires. Il administra au malade une tisane préparée de ses mains avec des herbes qu'il avait apportées de la montagne. Il lui fit réciter à genoux des formules d'exorcisme dont la vertu, à son dire, était infaillible. Le *conjurt* resta sans effet. Tout alla plus mal après qu'avant la consultation. La contagion de la peur finit même par se communiquer au père Bernadach et à la servante. Ils dormaient mal, eux aussi; ils croyaient voir, ils

croyaient entendre des choses suspectes. La maison était hantée, pour sûr. Ils passaient les nuits en l'air, à se battre contre les fantômes. Quand leur frayeur était trop forte, ils allumaient un cierge bénit, et, agenouillés tous les trois, ils priaient jusqu'au matin.

Mais la certitude du jour, qui rassurait les autres, ne suffisait plus à calmer Galdéric. En plein midi, au travail, les hallucinations le prenaient : des serpents de feu ondulaient devant lui ; des voix, des appels lamentables sortaient de dessous terre. Les bêtes elles-mêmes semblaient agitées, tracassées par l'invisible. Les vaches regimbaient, secouaient la tête, comme si elles avaient après elles tous les taons du pays. Une fois, sans motif apparent, elles prirent leur course tout attelées; Bernadach les arrêta juste au bord de la Castellane. Au lieu de se pelotonner paisiblement dans les cendres, comme il en avait l'habitude, le chat se hérissait, miaulait comme un damné, tandis que le chien hurlait lamentablement au perdu.

Cependant les travaux de la culture suivaient leur cours. La saison était venue d'émonder le bois mort des oliviers, et Galdéric s'y employait tant bien que mal avec son père. Tous les jours, ils grimpaient à leur olivette de Saint-Jaume, perchée au dernier étage des terrasses qui surplombent le ravin du Router. La besogne des émondeurs était assez peu commode à cause de la hauteur des arbres, les plus beaux et les plus anciens du pays. Bernadach opérait en bas, élaguait les drageons; Galdéric, plus leste, s'attaquait au faîte des oliviers. L'ouvrage, ce soir-là, touchait à sa fin. Le vieux s'occupait à lier le bois coupé en fagots, tandis que son fils, juché à la dernière enfourchure d'un arbre, en suspens sur le ravin, achevait d'abattre une branche morte. Elle cédait enfin, dégringolait, découvrant, dans le vide ouvert par sa chute, la pente immédiate du ravin, et plus bas, les vergers et les maisons de Catllar.

Galdéric regardait, indifférent d'abord, puis attiré, fasciné. Par delà le village, au bord de la Castellane, il avait aperçu le cimetière, et, dans le cimetière, à travers le dédale des cyprès, il avait reconnu la tombe de l'Aulari. C'était là qu'habitait le fantôme; c'était de là qu'il sortait, chaque nuit,

pour le tourmenter. L'heure, la mauvaise heure allait arriver. Déjà descendait l'ombre du crépuscule; les vapeurs du soir s'exhalaient de la rivière, s'enroulaient en écharpes aux croix noires des tombes, aux colonnes noires des cyprès. Tout à coup, comme échappée du tertre funèbre qu'il n'avait pas cessé de guetter, une fumée blanche apparaissait, montait vers Galdéric... L'Aulari ! le fantôme !... Le malheureux visionnaire défaillait; un cri de terreur s'étranglait dans sa gorge, sa main crispée sur l'arbre se détendait: dans un fracas de branches cassées, il tombait, il roulait de rocher en rocher, au fond du précipice.

Quand Bernadach, avec deux vignerons accourus au bruit de la chute, se porta au secours de son fils, la mort avait fait son œuvre. Galdéric avait fini de souffrir.

XX

PAROLES DE PAIX

Bernadach était presque de bonne humeur, ce matin-là, pendant qu'il étrillait la Grise, sur la porte de l'étable, et c'était la première fois que ça lui arrivait depuis que Galdéric était allé rejoindre l'Aulari au cimetière. Le coup l'avait d'abord atterré. Il aimait ce fils autant qu'il était capable d'aimer quelqu'un. Ce n'était pas de la tendresse, mais quelque chose d'approchant : une amitié bourrue, autoritaire, nouée par l'intérêt autant que par l'habitude. Galdéric lui ressemblait : mêmes goûts, mêmes idées, même passion pour la terre. Les deux hommes s'entendaient à demi-mot. Et puis le gars avait, pour son père, une qualité qui les passait toutes : il était l'aîné de la maison, l'héritier présomptif de Jeantine. Pour l'avantager, pour grossir sa part de succession, Bernadach avait chassé Jep, il s'était brouillé avec l'Aulari. Et maintenant il était veuf, il était seul, et c'était Jep qui devait hériter.

Profonde avait été la détresse du vieux paysan. Le travail, ce grand consolateur des peines rustiques, ne le soutenait plus.

S'éreinter, et pour qui? pour un partageux, pour un galérien! Il n'en avait pas le courage. A de certaines heures cependant, il essayait de se raisonner, de s'accorder avec son malheur. Puisque Jep devait lui succéder, puisque la loi le voulait et qu'il ne pouvait y rien faire, ne serait-il pas plus sage de se réconcilier avec lui, de se résigner à l'inévitable? Le garçon avait de mauvaises opinions, c'est vrai, mais il était jeune. il pouvait se convertir. Cela s'était vu plus d'une fois. La mort de son frère changeait sa condition. Un futur notable ne pouvait pas penser comme un petit ouvrier de campagne... Oui, mais le mal était fait et il était trop tard pour le réparer.

Peu de temps après la catastrophe de Galdéric, Bernadach s'était rendu à l'audience du sous-préfet; il avait essayé d'attendrir ce fonctionnaire, de le décider à intervenir en faveur de Jep, à demander sa grâce au gouvernement. Le sous-préfet s'était dérobé; l'insuccès de cette visite avait convaincu le maître de Jeantine que toute démarche serait vaine. Le futur notable allait être déporté en Algérie. Il y avait des chances pour qu'il n'en revînt pas. L'héritier manquerait à l'héritage. Le désastre était complet. A quoi bon se raccommoder, faire des avances humiliantes à un révolté qui les repousserait peut-être? Et cela sans profit. Bernadach s'était débattu pendant quelques jours dans cette impasse.

Une lettre de Jep, qu'il avait reçue la veille, lui avait ouvert une issue. Elle débutait mal, cette lettre: Jep commençait par réclamer ses droits, la part qui lui revenait dans la succession de sa mère et de Galdéric. La suite, heureusement, valait mieux. Ces droits, si incontestables fussent-ils, Jep renonçait à les exiger, pourvu que son père consentît à son mariage avec Bepa. Ce mariage pressait : Bepa était enceinte, et lui allait partir. Il s'en irait plus tranquille s'il pouvait, avant de s'embarquer, se mettre en règle avec elle. Pour le reste, il s'en fiait à la générosité de son père. Bernadach ne laisserait pas mourir de faim celle qui porterait son nom, qui lui donnerait un héritier : « Nous allons être malheureux, vous et moi, — déclarait-il en finissant; — vous, tout seul à Catllar; moi, au diable, en Afrique. Puisque nous serons trop loin l'un de l'autre pour nous quereller, ce n'est pas la peine de nous haïr. Vous avez été mauvais pour moi, vous m'avez fait souf-

frir; mais vous y avez passé, à votre tour, vous avez souffert : nous sommes quittes. »

Bernadach n'avait vu qu'une chose, qu'un mot dans cette lettre : Bepa enceinte, — et telle était la folie de son désir qu'il ne doutait pas un seul instant qu'elle n'accouchât d'un garçon, — c'était la race sauvée, le domaine intact, c'était l'avenir qui se rouvrait devant lui. Ah! il ne les avait pas regrettés, les cinq sous de port que lui avait coûté la missive! C'était pour rien. Dans la joie de la bonne nouvelle, il était allé tirer un litre à la barrique, il avait trinqué à la santé du piéton ébahi de cette largesse. Maintenant sa générosité s'adressait à la Grise, à qui il octroyait, après force coups d'étrille, une double ration d'avoine. C'est qu'elle avait une longue étape à fournir, ce jour-là, la brave bête! Il ne s'agissait pas de voiturer son maître au marché de Prades ou de Vinça, comme elle en avait l'habitude : elle devait pousser jusqu'au fond de la vallée de la Têt, à Thuès, au pays où Bepa s'était réfugiée avec madame Sabardeilh.

La résolution de l'ancien avait été bientôt prise. Avant de consentir au mariage, il voulait s'assurer par lui-même de l'état de sa future belle-fille. Il se méfiait de la feintise dont usent quelquefois les filles séduites pour se faire épouser par leur galant. Et il se promettait d'ouvrir l'œil, — l'oreille aussi : Il n'était pas inutile de s'enquérir des faits et gestes de la petite, de savoir si aucun amoureux, là-bas, n'avait tourné autour d'elle. Si désireux qu'il fût d'avoir un héritier, le bonhomme ne se souciait pas de ramener à Jeantine de la graine de bâtard.

Il saurait bientôt à quoi s'en tenir. Pas si tôt qu'il l'aurait souhaité, pourtant : il n'en finissait pas, ce voyage. Après Prades, Villefranche; après Villefranche Serdinya, puis Olette! Et quel pays, sainte mère de Dieu! A force de se rétrécir, la vallée n'était plus qu'une fente juste assez large, à certains endroits, pour la rivière et la route. Les bourgades s'accrochaient comme elles pouvaient, au hasard des pentes. Les amandiers, les oliviers grimpaient au-dessus, et, plus haut encore, c'était la pouillerie de la montagne, des pierres, des bois maigres, pas un pouce de terre labourable. Sûrement, les gens de par-là ne récoltaient pas de quoi manger. Et les

côtes succédaient aux côtes, les précipices aux précipices. La Grise soufflait, Bernadach jurait, et Thuès ne voulait pas se montrer; pas de Thuès!

Le village parut enfin, à califourchon sur la rivière, maisons de-ci, maisons de-là, l'église tout en haut, perchée sur un mamelon rocheux. L'auberge s'offrait, enseigne au vent, au bord de la route. Bernadach détela, et. en dételant, il commença de prendre langue avec l'aubergiste. Il s'informa d'une certaine madame Sabardeilh, qui, lui avait-on dit, habitait Thuès ou les environs.

— Thuès même, — affirma l'aubergiste. — Tenez, voici sa maison. (Il indiquait une masure adossée aux premiers arbres d'une châtaigneraie.) Vous êtes donc, — ajouta-t-il — en connaissance avec elle?

— Avec elle, non, mais avec des personnes qui lui touchent de près. Et, comme je devais passer par ici, on m'a chargé d'une commission à son adresse.

— Si c'est de l'argent que vous lui portez, il sera le bien reçu. Elles ne sont pas trop remontées, les pauvres femmes!

— Madame Sabardeilh n'est donc pas seule?

— Je pensais que vous saviez... Elle a retiré chez elle une amie qu'elle avait à Catllar, Bepa, la fille d'un forgeron. Elles comptaient gagner leur vie, en faisant des journées de couture ou de lessive. Mais l'ouvrage n'abonde pas, à Thuès. On n'est pas riche, dans le pays; chaque ménage se suffit à lui-même. Les malheureuses ont tout juste du pain à se mettre sous la dent.

— Elle n'a rien de chez elle, alors, cette Bepa?

— Paraît que ses parents avaient du bien autrefois. On dit même qu'elle était fiancée avec un garçon du pays, qui travaillait à la forge, chez son grand-père. Mais le pauvre diable s'est fait pincer dans les affaires de l'insurrection. Il est à l'ombre pour le quart d'heure, et, comme ses anciens à elle sont morts, la petite se trouve à l'abandon.

— Son bon ami l'épousera, sans doute, puisqu'il lui a engagé sa parole... à moins qu'elle n'ait rencontré quelque autre galant par ici!... Elle est jolie, la mâtine, et elle n'a pas froid aux yeux, à ce qu'on dit!

— Ses yeux, elle ne s'en sert que pour pleurer... Elle

attend ; mais elle risque d'attendre longtemps. Son futur beau-père ne veut pas de ce mariage. Et le garçon n'est pas d'âge à se passer du consentement de son papa. Ils se sont brouillés, ensemble, rapport à la politique. On raconte même que c'est le vieux, d'accord avec son fils aîné, qui l'a dénoncé aux gendarmes... Un triste individu, pas vrai?

Attrape, Bernadach !...

— Il devait avoir ses raisons ! —fut-il répliqué sèchement.

La réponse de l'homme et le ton sur lequel il l'avait faite donnèrent à penser à l'aubergiste.

— Au fait, — reprit-il, —je vous renseigne sur des choses que vous connaissez peut-être mieux que moi. Je n'en parle que par ouï-dire. Excusez-moi, si je me trompe. Ces histoires-là, ça ne me regarde pas, après tout. Mais si vous m'avez questionné pour connaître les comportements de ces femmes et ce qu'on dit d'elles dans le pays, vous voilà fixé. On les tient, ici, pour de braves et méritantes personnes. Si vous avez quelque chose de bon à leur apprendre, tant mieux ! Elles ont eu assez de misères comme ça.

— Ma visite, en tout cas, ne leur fera pas de peine. J'y vais tout de suite. Vous, pendant ce temps, vous servirez la botte à la Grise, et une double ration d'avoine. Les journées sont courtes encore : j'arriverai tout juste chez moi avant le soleil couché.

Là-dessus, Bernadach avait quitté l'auberge. Après le pont. la montée commençait, le village s'espaçait en ruelles tortueuses bordées de maisons pauvres. Le fumier des étables suintait sur le pavé; de la marmaille jouait parmi : des blondins, des noirauds dépenaillés et joufflus. En les dévisageant, Bernadach songeait au filleul qui lui arriverait bientôt, et un rien d'attendrissement lui remuait le cœur.

A mi-côte, la fontaine publique s'animait du manège des femmes qui venaient remplir leurs cruches, ou les rapportaient pleines au logis. Et l'attention du vieux paysan allait vers une de ces porteuses d'eau, une brune, qui le précédait de quelques pas. Bepa? Eh! oui, c'était elle, un peu changée, par exemple : courbée, l'allure traînante, jolie tout de même, avec le hâle doré de sa peau, et les frisons légers qui couraient sur sa nuque.

Bernadach hésitait à l'accoster. Il pensait à tout le mal

qu'il lui avait fait, à la haine qu'elle devait avoir contre lui. Elle était fiérotte, la petite : il n'était pas sûr que le malheur l'eût fléchie. Comment le recevrait-elle? Un faux pas qu'elle fit brusqua la rencontre. Le maître de Jeantine crut la voir à terre — et son rêve d'avenir avec elle.

— Prends garde! — s'écria-t-il, en se portant à son secours.

Au cri, Bepa s'était retournée :

— Vous! — dit-elle, en reconnaissant le père de Jep.

Et, comme elle tremblait de saisissement, elle posa sa cruche, attendit Bernadach.

— Moi-même. Est-ce que j'ai l'air d'un revenant. que je te fais peur?

— Je n'ai pas peur de vous, mais de ce que vous venez m'annoncer. Jep est mort?

— Jep est en vie et en bonne santé, Dieu merci. Nous avons eu assez de morts sans lui à la maison.

— Pauvre Aulari! Que Dieu ait son âme! Elle a bien souffert avant de s'en aller.

— Si elle a souffert, elle s'est vengée. Tu sais la fin de Galdéric? Me voilà seul maintenant.

— Vous l'avez bien cherché. N'est-ce pas vous et Galdéric qui êtes cause que Jep va partir pour les pays étrangers? Vous récoltez ce que vous avez semé : tant pis pour vous!

— Comme tu me détestes!

— Je ne suis pas le bon Dieu, pour être forcée de vous pardonner.

— Et si je te voulais autant de bien aujourd'hui que je t'ai voulu de mal autrefois, est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de s'entendre?

Bepa secoua la tête. Et Bernadach :

— Jep n'est pas si rancunier que toi. Il ne demande qu'à faire la paix : il me l'a écrit. Tu liras sa lettre tout à l'heure. Ici, dans la rue, je ne peux pas t'en dire davantage.

En silence, tous les deux, ils achevèrent de monter. Au moment où ils franchissaient le seuil du logis, madame Sabardeilh finissait les apprêts du dîner. Chétifs apprêts! la miche de pain, un fromage de brebis, entamé de la veille, une assiettée de noix. Le plus chaud, comme l'on dit. était à la cruche.

— Vous ne compliez pas sur moi, — fit Bernadach. — Excusez-moi si je m'invite. Bonjour!

L'étonnement avait fermé la bouche à madame Sabardeilh; mais elle n'était pas femme à rester longtemps muette.

— Certes non, je ne comptais pas sur vous! répondit-elle. C'est un peu haut, chez nous, et les gens ne se dérangent pas souvent pour nous visiter. Que venez-vous faire à Thuès, vieux sournois? Si c'est pour réclamer de l'argent à Bepa, vous pouvez vous en retourner! Vous lui avez tout pris; nous n'avons rien à craindre des huissiers.

— Allons, la paix, madame Sabardeilh! Je ne suis pas venu ici pour vous porter de mauvaises paroles ni pour en recevoir. Ce qui est passé est passé. Pensons plutôt à l'avenir. Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir. On amnistiera les déportés avant qu'il soit longtemps. Votre homme et Jep reviendront d'Algérie. Vous pouvez être heureuses l'une et l'autre.

— Heureuse, moi? Tout ce que je souhaite, c'est, quand Sabardeilh sera là-bas, de ramasser quelques sous pour le rejoindre. Mais le voyage coûtera cher, et l'argent est dur à gagner. Voilà ce qui m'inquiète. Et puis, celle-ci, que deviendra-t-elle, si je m'en vais? Elle n'a pas la carcasse aussi solide que moi, la pauvre. Depuis qu'elle est ici, elle a perdu, que ça fait frémir!

— Voici qui la remettra, — dit Bernadach.

Il tirait la lettre de Jep de sa poche, la présentait à Bepa :

— Tiens, lis! Madame Sabardeilh n'est pas de trop, je suppose!

Bepa commença de lire posément; mais, quand elle arriva au passage où il était question de sa grossesse, la voix lui manqua, elle cacha sa figure dans ses mains.

— Qu'y a-t-il? Qu'est-ce qui te prend? — interrogeait sa vieille amie.

Bepa se taisait; Bernadach répondit pour elle :

— Rien de grave, allez... Elle n'est pas la première à qui ça arrive. Eh bien, c'est qu'elle n'a pas attendu la permission du maire ni du curé pour... vous m'entendez bien... Et alors...

Il riait, ce monstre d'homme, comme s'il s'agissait d'une vétille.

— Alors, c'est vrai? — dit madame Sabardeilh. — Ah!

petite masque ! Je te voyais dépérir depuis quelques semaines, tu devenais jaune comme un coing. Et moi, bête que je suis... mais aussi, comment aurais-je cru... ?

— Si vous saviez comment c'est arrivé ! — expliquait Bepa. — C'était pour sauver Jep, pour le décider à fuir. Et ça n'a servi à rien, puisque les gendarmes l'ont pris quand même !...

— Pas la peine de te justifier, quand personne ne t'accuse, — dit Bernadach ; — que l'enfant vienne un peu plus tôt, un peu plus tard, ça n'y fait rien, pourvu qu'on s'épouse. Et on s'épousera : j'y donne mon consentement. Tu voulais Jep : tu l'auras. Et moi, je ne serai plus seul à Jeantine. Tu y feras tes couches et tu y resteras ensuite avec mon filleul. Car ce sera un garçon, n'est-ce pas ? Là, es-tu contente maintenant ? Que te faut-il de plus ? Tu boudes encore ?

— Pardonnez-lui, — intervint madame Sabardeilh. — Elle a tant souffert, elle était si triste, il n'y a qu'un instant ! Elle ne peut pas rire comme ça tout d'un coup. Pas vrai, Bepa ?

Bepa fit oui de la tête.

— C'est ça et c'est encore autre chose, — reprit Bernadach. — Elle me déteste trop pour me dire merci ; je le vois sur sa figure. Baste ! ça s'arrangera plus tard, lorsqu'elle me connaîtra davantage.

— Une fois mariée, la volonté de Jep sera la mienne. J'oublierai, s'il oublie.

— Et quand, le mariage ? — s'informait madame Sabardeilh.

— Quand ? — insistait Bepa.

— Il te tarde, hein ! Mettons dans quinze jours.

— Mais Jep est en prison. Comment pourrons-nous ?...

— On le désemprisonnera pour une heure... Une heure, tu trouves que c'est peu pour ce que vous aurez à vous raconter ? Heureusement, vous vous êtes déjà dit l'essentiel !

— Alors, nous partirons bientôt ?

— Tu nous laisseras bien casser une croûte auparavant ?... Ma soupe de ce matin a eu le temps de descendre.

— C'est que je n'ai pas grand'chose à vous offrir, — s'excusa madame Sabardeilh. — Vous allez avoir un dîner de pauvres.

— Ce fromageon m'a l'air à point. Je lui dirai un mot volontiers. Quand l'appétit va, tout est bon.

On s'attabla. La piquette était insipide : un vrai jus de grenouille ! Mais Bernadach se rattrapa sur le fromage. Bepa n'y touchait que du bout des dents. Et Bernadach la semonçait :

— Allons, ma bru, encore une mique ! Il ne s'agit pas de faire la petite bouche : tu manges pour deux, maintenant.

Bepa rougissait. Sa confusion fut au comble, quand ce terrible vieux l'invita à lever son verre en l'honneur de celui qui allait venir, de l'héritier.

— Je veux que ce soit un beau drole, — dit-il, — un gaillard vigoureux et dégourdi, comme tous les Bernadach, un vrai Catalan.

— Et un bon républicain comme son père, — ajouta madame Sabardeilh.

Bernadach fronça le sourcil.

— Laissons la République où elle touche ! — répliqua-t-il. — Elle est par terre : qu'elle y reste !... C'est elle qui est cause que je me suis brouillé avec mon fils.

— La République n'est pas fautive, mais plutôt votre mauvaise tête et vos idées de l'ancien temps. C'est pour garder l'héritage à votre aîné que vous avez renié Jep. Vous êtes bien avancé, maintenant !

— Pourquoi remuer ces vieilles histoires ? Quand on souffle sur les cendres, les braises se ravivent. Parlons plutôt du départ. Fais ton paquet, ma fille, et vous aussi, madame Sabardeilh : si le cœur vous en dit, je vous invite ; vous serez de la noce.

— Ça ne vous gênera pas que je voyage avec vous ?

— La Grise ne sera pas embarrassée de nous traîner tous les trois. Ce soir, s'il plaît à Dieu, nous coucherons à Catllar.

Les paquets furent bientôt bâclés. Il n'y avait pas lourd à plier de linge et de hardes. Et ce qui restait dans la maison ne risquait guère de tenter les voleurs. On ferma la porte, on descendit à l'auberge.

La Grise attelée, les femmes hissées dans la carriole, Bernadach prenait congé de l'aubergiste.

— Comme ça, vous les emmenez toutes les deux ? — dit l'homme en lui serrant la main.

Bernadach était déjà sur le siège, prêt à fouetter la Grise.

— Cette belle plante-là, répondit-il en désignant Bepa, dépérissait à Thuès. Le sol était trop pauvre pour elle. Nous allons la rapporter dans son terroir. Enracinée à son goût, elle fructifiera mieux.

— Bon voyage, et bonne récolte ! — souhaita l'aubergiste.

XXI

JUSTES NOCES

— Bernadach ?... Sabardeilh ?...

L'appel rude des guichetiers traversait la rumeur du préau, où les insurgés, détenus à la citadelle, flânaient dans la demi-liberté des écoliers à l'heure de la récréation.

La curiosité s'éveillait sur le passage des deux amis. Les têtes se tournaient vers eux, les joueurs de manille interrompaient leur partie.

— Si c'est ta bonne amie qui te demande, embrasse-la de ma part ! — plaisantait un camarade en s'adressant à Jep.

Sa bonne amie ? Jep n'espérait pas sa visite ; — celle de son père plutôt. qui venait, sans doute, lui porter sa réponse ; et que serait-elle ? — Quant à M. Sabardeilh, il s'attendait à quelque histoire désagréable avec l'autorité. Il avait été plusieurs fois le porte-parole des prisonniers, chargé par eux de leurs griefs et de leurs plaintes contre les surveillants ; il était mal noté : peut-être allait-on lui signifier quelque aggravation de traitement.

Et c'étaient, au lieu de figures hostiles, madame Sabardeilh, Bepa, Bernadach, qui les accueillaient au parloir. Surprise, exclamations, embrassades ; des larmes aussi, larmes de tendresse qui gouttaient péniblement des paupières arides de madame Sabardeilh, qui ruisselaient sur les joues de Bepa, brillaient à travers la flamme de ses yeux, telle une averse à travers le soleil d'avril.

— Comme tu es changé, mon pauvre homme ! — se lamentait madame Sabardeilh. — Je ne t'aurais pas reconnu dans la rue !

Et Bepa :

— Tu n'as plus de joues, mon Jep! Comment veux-tu que je t'embrasse?

— C'est le chagrin de ne plus te voir, — expliquait Jep.

— Et la mauvaise nourriture, ajoutait M. Sabardeilh. Ces gredins-là nous laissent crever de faim.

— Et on vous blanchit bien mal, — faisait observer madame Sabardeilh. — Tu n'as plus un bouton à ta chemise. Il était temps que j'arrive!

Bras croisés, à l'écart, Bernadach assistait à ces effusions. On ne paraissait pas s'apercevoir qu'il était là.

— Eh bien! — dit-il à Jep, — c'est tout le remerciement que tu m'offres de t'avoir amené Bepa? Je ne t'avais pas écrit, pour te ménager la surprise. Si j'avais su, je ne me serais pas dérangé...

— Pardonnez-moi, père. J'étais si content de la retrouver!...

— Soit! je te pardonne; et toi, me pardonnes-tu? Nous nous sommes mal accordés jusqu'ici : il faut que ça finisse. Ta mère est morte, ton frère est mort; de toute la famille il ne reste plus que nous deux, et l'autre... celui qui va venir. Mais toi, tu pars, et moi, je m'en irai bientôt : je ferai le voyage d'où l'on ne revient pas. C'est à l'autre que nous devons penser, à celui qui continuera la famille. Je ne veux pas que ce soit un bâtard. J'ai fait publier les bans de ton mariage avec Bepa; les papiers sont en règle, je les ai là, dans ma poche. Demain, vous serez mari et femme. A une condition cependant : je te donne ta femme, donne-moi ton fils.

— Que voulez-vous dire, père?

— Je veux dire que Bepa habitera avec moi à Jeantine, et qu'elle tiendra ma maison : ensemble nous élèverons ton fils.

— Je vous l'aurais demandé, si vous ne me l'aviez pas proposé. Mais vous ne serez pas généreux à moitié : si je meurs là-bas, vous n'oublierez pas que ce Bernadach — puisque vous êtes sûr que ce sera un garçon — est le fils d'un proscrit. Vous ne l'élèverez pas dans la haine de la République?

— Tu y tiens donc bien, à tes idées? Sois tranquille : ta femme servira du lait républicain au poupon; elle le bercera, si elle en a fantaisie, en chantant *la Parisienne*. Que te faut-il de plus?... Quand mon filleul sera en âge d'avoir une opinion,

je mangerai les pissenlits par la racine... Allons, aie confiance et embrasse-moi! Je ne suis pas si méchant que j'en ai l'air.

Gravement, d'un cœur loyal, Jep accola son père. Bernadach se tourna vers Bepa :

— Eh bien, et toi?

Ils s'embrassèrent.

— Maintenant que nous sommes amis, — dit Bernapach, — parlons un peu de la noce. J'ai vu le commandant hier; pas commode, le monsieur! J'ai d'abord cru qu'il allait me fourrer dedans au lieu de te laisser sortir : « Marier un de ces cocos-là, qu'il m'a dit, pour qu'il nous fabrique de petits insurgés! » Mais quand il a su que la semence avait déjà levé, il s'est mis à rire : « Puisque le mal est fait, tant pis! qu'il m'a répondu. Mariez-les donc! » Et, tout de suite, il m'a fixé le jour : c'est pour demain : « Expédiez-moi ça rondement; le maire, le curé, il faut que tout soit bâclé dans la matinée. » Alors je lui ai demandé la permission pour M. Sabardeilh, en qualité de témoin : « Sabardeilh? qu'il m'a répondu, votre ancien instituteur? Mauvaise tête!... Se plaint tout le temps, l'animal... Enfin, soit! Mais dites-lui de ma part, à cet individu, que, s'il n'a pas envie de manger de la crapaudine et de la double boucle, là-bas, en Afrique, il fera bien d'avaler sa langue! — Il l'avalera, mon commandant, mais si c'était un effet de votre bonté, nous voudrions bien casser une croûte et boire un coup à la santé des mariés, en revenant de l'église. — Au parloir, alors, qu'il me dit. Le règlement ne s'y oppose pas; et si les mariés ont envie de se bécoter au dessert, je n'y vois pas d'inconvénient. Et maintenant, vous pouvez faire demi-tour... Vous ne comprenez pas? Rompez, que je vous dis, f...ez-moi le camp! » Je me suis sauvé là-dessus, et je suis allé avertir à la mairie et à l'église. Tout sera prêt à l'heure.

— Ça fera un beau cortège, — plaisanta Jep; — nous aurons des invités en uniforme.

— Qui donc? — interrogea Bepa.

— Les gendarmes, pardi! Gendarme à droite, gendarme à gauche.

— Quelle honte! — soupira Bepa. — On nous prendra sûrement pour des voleurs.

— Les frères et amis ne manquent pas à Perpignan. Nous leur ferons le signe de reconnaissance, — dit M. Sabardeilh.

— Et puis, le public pensera ce qu'il voudra : quand on a la conscience d'avoir fait son devoir, on peut marcher la tête haute.

Les choses se passèrent le lendemain comme il avait été convenu. La nouvelle du mariage avait couru dans les chambrées, à la citadelle. Jep y était populaire : il y eut, au départ, de solides poignées de main, accompagnées des facéties en usage les jours de noces. Le marié et son témoin, escortés par les gendarmes, Bepa et madame Sabardeilh. chacune à un bras de Bernadach, prirent le chemin de la mairie. On se retournait pour les voir défiler. Qui étaient ces gens-là, où les conduisait-on ? Quelques pauvres diables d'insurgés, sans doute. Mais on en avait tant vu de ces malheureux, depuis trois mois, que la curiosité commençait à se lasser. Quelques badauds, pourtant, qui flânaient sur la place de la Loge, ayant eu l'idée de s'informer auprès des gendarmes du motif de la promenade, emboîtèrent le pas. Et ils gouaillaient dans le dos des mariés :

— Voyez donc ce *nobi* ! Il est si pressé de se conjoindre, qu'on le mène de force, entre deux gendarmes.

Et un autre interpellait Jep :

— Dis donc, joli cœur, puisque tu ne pourras pas l'embrasser ce soir. prête-moi ta femme. Toute seule, elle se languirait, l'enfant !

— Si tu la veux, viens la prendre ! — ripostait Bernadach en montrant le poing à l'insolent.

On entrait à la mairie. La cérémonie fut brève. L'adjoint ne se donna pas la peine de se lever pour lire le code ; il ne noua même pas son écharpe. Il avait hâte d'expédier cette vermine républicaine. Les paroles dites, les actes signés, la noce se remit en route. Par les rues montantes de la vieille ville, à travers le quartier malfamé, où les marchandes d'amour, en débraillé du matin, s'apitoyaient avec de grands gestes et des voix de rogomme, sur le malheur des jolis amoureux, on arriva à la pauvre église Sainte-Marie, dans la chapelle obscure, en face d'une vierge dont les mains jointes

s'embarrassaient de chapelets riches et de cœurs en vermeil. Et les rites s'accomplirent.

Pendant que le petit vicaire dépêchait sa messe basse, chacun faisait ses dévotions à sa manière. M. Sabardeilh invoquait le Dieu de Lamennais, il appelait le démocrate Jésus-Christ au secours des peuples opprimés. Jep, un peu au hasard, sans y croire, Bepa dans toute la ferveur de son âme, priaient la bonne Vierge de faciliter leur réunion à Jeantine, tandis que Bernadach proposait un marché à Notre-Dame-du-Rosaire, s'engageait à lui offrir un cierge de trois livres si Bepa accouchait d'un garçon.

Après ces émotions, il était temps de déjeuner. L'endroit n'était pas gai : un parloir de prison! les quatre murs, des bancs, une table. Mais sur cette table Bernadach avait fait porter, de la cantine, une pile de tourteils et quelques fioles de *rancio*. Le *ràncio* était authentique, les tourteils fleuraient l'anis. C'était un rappel des jours heureux, des nourritures du terroir. La pensée des prisonniers allait vers le pays. Ils s'informaient des choses, des gens du village, amis ou ennemis.

— Jean Cadène, que devient-il? — interrogeait Jep.

— Il s'est marié, mercredi a fait huit jours, avec l'Yzabel de Colomines, — le renseignait Bernadach.

— Pas belle, pas jeune, l'Yzabel! Comment a-t-il pu s'accommoder de ce laideron?

— Il choisissait ses maîtresses pour leur figure; il a choisi sa femme pour son argent... Pas si bête, Jean Cadène!

— Et Felip des Ortes?

— Ah! le sacré juponnier! Il s'est fait pincer, l'autre nuit, avec la Maria, la femme du roulier de Motlig. Le mari lui a administré une danse! à coups de fouet, naturellement; mais quand la mèche a été usée, il a tapé avec le manche. Le galant est au lit, depuis : il n'ose pas se montrer.

— Il n'a que ce qu'il mérite! — prononça Sabardeilh. — Et Jojotte, et Ramon, que deviennent-ils?

— En Espagne, tous les deux, à Ribas. Ramon est contremaître dans une grande forge, il gagne de bonnes journées. Jojotte a repris son état de cordonnier; mais il s'ennuie ferme, paraît-il : il lui tarde de revenir à Catllar.

— Pauvre Jojotte ! Ça doit bien le changer, s'il a perdu l'habitude de rire. Mais parlez-nous un peu de l'abbé Colomer.

— Toujours frais et potelé comme un poupon, — dit madame Sabardeilh. — Il engraisse, notre curé.

— Et mon successeur, monsieur Piffre, — demanda l'instituteur, — qu'en dit-on à Catllar ? Il se donnait pour républicain, autrefois...

— S'il l'a été, il n'y paraît guère, — répondit madame Sabardeilh. — Il fait du zèle, ce monsieur. Il lèche les bottes du sous-préfet comme si elles étaient en sucre ! Le soir du *Te Deum* après le plébiscite, il a décoré la mairie, fallait voir ! Des aigles, des écussons en papier doré... Et des lampions ! on y voyait comme en plein jour, sur la place.

— Farceur ! — déclarait M. Sabardeilh.

Cependant, les cancans épuisés, la conversation tournait à l'intime : Jep et Bepa, d'un côté, l'instituteur et sa femme, de l'autre, causaient de leurs petites affaires.

Madame Sabardeilh annonçait à son mari son projet de le rejoindre au plus tôt en Afrique.

— Le temps de vendre le peu de mobilier que nous avons à Thuès, et je m'embarque.

— C'est bien long pour toi, le voyage ! — s'inquiétait M. Sabardeilh. — Qui sait où l'on nous enverra ? Je ne veux pourtant pas t'exposer à crever de faim dans quelque désert...

— Tant pis ! s'il faut crever, nous crèverons ensemble, mon homme.

A l'autre bout de la table, les nouveaux mariés, accoudés, front contre front, les yeux dans les yeux, se disaient des secrets à voix basse. Ils s'embrassaient aussi.

— Allez-y, mes enfants ! — les encourageait Bernadach. — Profitez-en, pendant que vous y êtes !

— Si c'est un garçon qui nous arrive et que tu ne sois pas là, comment l'appellerons-nous ? — interrogeait Bepa. — Ferréol ! Qu'en dis-tu ? C'est un joli nom, Ferréol !

— Moi, je veux bien, — consentait Jep.

— Vous pourriez me consulter, au moins ! — réclamait Bernadach. — Vous oubliez que c'est moi, le parrain. Va pour Ferréol. Encore une tournée à sa santé, mes amis !

Ils trinquèrent. Et déjà un róulement de tambour les avertissait que l'heure de la séparation était venue. Jep s'était pendu au cou de Bepa; il ne pouvait pas s'en détacher. Et des baisers, des caresses !

— Gardes-en un peu pour demain ! — dit Bernadach.

— Sait-on ce qui nous attend? — répliqua Jep. — Je veux en prendre pour aujourd'hui, pour demain et pour toujours!

Pauvre Jep ! Il ne croyait pas si bien dire...

Bernadach avait hâte de repartir. Maintenant que le mariage était conclu, les affaires de famille réglées selon ses convenances, il en avait assez, de muser dans les rues, de bavarder avec des femmes. Les travaux pressaient là-bas : on n'avait pas fini de sarcler les blés, on n'avait pas commencé d'ensemencer les haricots. Livré à lui-même, le garçon de charrue ne devait pas se fouler la rate. Il était temps de reprendre la route de Catllar.

Tôt levé, selon les habitudes campagnardes, le maître de Jeantine était descendu à l'écurie, avait pansé la Grise, dépaysée, étonnée, elle aussi, de n'avoir rien à faire. Bepa et madame Sabardeilh agitées par les émotions de la noce, n'avaient pas fermé l'œil de la nuit. Debout devant la porte de l'auberge, elles attendaient Bernadach.

— Si nous allions voir un peu du côté de la citadelle ? — proposa Bepa.

— Quand les mâles sont en cage, les femelles rôdent autour des barreaux. Allons! — acquiesça le vieux paysan.

La clarté naissait à peine quand ils arrivèrent en vue de la noire bâtisse, plus noire, plus sévère, dans la douceur attendrie de l'aube. Le ciel sans nuages promettait une de ces journées de splendeur précoce, de brusque épanouissement, comme en offre le début du printemps roussillonnais. Le long des jardinets du faubourg, les grappes de lilas pointaient parmi la verdure ingénue des feuilles nouvelles, et, de l'herbe du talus, émanait l'odeur des premières violettes.

Cependant, à mesure qu'ils approchaient de la poterne, nos gens s'étonnaient du nombre toujours croissant des promeneurs qui cheminaient avant ou après eux comme vers un rendez-vous commun. Il y avait déjà foule aux abords du

pont-levis, et, à tout moment, par les rues adjacentes, il arrivait du monde : des ouvriers de fabrique, des grisettes, et des bourgeois parmi, des messieurs en redingote. Évidemment, il allait se passer quelque chose à la citadelle. Quoi? La curiosité de Bepa tournait à l'angoisse.

Bernadach s'informa.

— Ce sont des insurgés qui vont sortir. — lui fut-il expliqué par un passant; — un premier convoi qu'on embarquera demain à Port-Vendres.

— Et savez-vous si ceux de Catllar sont du voyage?

Le passant n'en savait rien. On pouvait espérer encore. En tout cas, il fallait avancer au plus vite si l'on voulait assister au départ. La police et la gendarmerie étaient déjà à leur poste. Un bataillon d'infanterie, l'arme au pied, la baïonnette au canon, occupait la pente du glacis, tandis qu'une double haie de lignards maintenait la liberté du passage.

Les deux femmes et Bernadach se faufilèrent à grand'peine au premier rang des curieux, derrière les soldats. De là, on pouvait voir de l'autre côté de la poterne, jusque dans la cour intérieure de la prison. Elle était grouillante de monde et agitée par la bousculade des derniers préparatifs. Au centre se tenaient les personnages officiels, magistrats ou officiers supérieurs. Des gendarmes à cheval, mousquet au flanc, pistolet à l'arçon, gardaient les issues, et, le long des bâtiments, stationnaient des prolonges d'artillerie, qui, l'une après l'autre, venaient prendre leur chargement de déportés. Les surveillants les poussaient, les entassaient, enchaînés deux par deux, sur le plancher nu des voitures. Le convoi bientôt était formé. On n'attendait plus que la cavalerie : deux pelotons de hussards désignés pour l'escorte. Des sonneries de trompettes les annonçaient; ils arrivèrent au grand trot, se rangèrent dans la cour, en tête et en queue de la colonne. Après ces allées et venues, il y eut un moment de silence, puis un commandement bref, qui, répété de rang en rang, à pleine voix, traversa la poterne, mit en mouvement le bataillon d'infanterie déployé sur les glacis :

— Chargez vos armes!

En face des prisonniers et du public, cavaliers et lignards découvrirent les gibernes, mordirent les cartouches; avec un

cliquetis de métal alerte, presque joyeux, les baguettes dansèrent dans les canons des fusils et des mousquets. Bepa et madame Sabardeilh tremblaient comme la feuille. Pourquoi les chargeait-on, ces fusils?

Des voisins les rassurèrent. Ce n'était qu'une menace, un avertissement aux condamnés, peut-être aussi au public. Le fait est que ça chauffait un peu, depuis un moment, parmi le populaire. Beaucoup, qui étaient venus là en curieux, se sentaient remués, pris aux entrailles par cet appareil d'une prétendue justice, vindicte impitoyable exercée par des vainqueurs contre des vaincus. Et puis, c'étaient leurs pareils, ouvriers ou paysans, ces pauvres diables, jugés sans défenseurs, condamnés sans preuves, et finalement voués aux misères de l'exil. Combien en reviendrait-il, de ceux qui allaient partir aujourd'hui? Un frémissement secouait la foule; les femmes pleuraient, les hommes serraient les poings. Et les sanglots des femmes, les jurons indignés des républicains, se mêlaient aux cris de joie des enfants amusés du spectacle, aux chamailleries des badauds qui se bousculaient, jouaient des coudes pour mieux voir.

Tout à coup, les trompettes sonnèrent; le peloton de hussards s'ébranla à vive allure.

— Cavaliers, sabre au clair! En avant!

Du bleu, du rouge, des éclairs d'acier, des frissons de plumes, un arc-en-ciel de couleurs, avec un tourbillon de bruits, s'enfonça sous la voûte de la poterne, reparut en plein air, lancé à fond de train à la descente.

Les hussards étaient passés, les prolonges arrivaient. Un cri s'élevait de la foule :

— Les voilà! les voilà!

Cahotés sur les chariots mal suspendus qui bondissaient sur le pavé inégal de la chaussée, les insurgés défilaient. Quelques-uns, debout, saluaient, envoyaient au public des paroles de protestation ou d'adieu, aussitôt perdues, au vent de la course; d'autres, accablés, malades peut-être, restaient accroupis au fond des chariots. Ceux-là, les résignés, étaient presque tous des paysans. Pendant que leurs camarades ouvriers s'exaltaient en cris et en gestes, ils se tenaient tranquilles, ruminant leur malheur, ou bien, accoudés aux ridelles de leur chariot, ils regardaient monter par-dessus le feston

des toits la silhouette des montagnes lointaines, la cime du Canigou, tout l'horizon familier de leur vie ancienne, du foyer et des champs qu'ils n'espéraient plus revoir.

Les prolonges se succédaient en une vision rapide, les figures en grappes, à peine distinctes. Une ou deux fois, il avait semblé à madame Sabardeilh, à Bepa, qu'elles reconnaissaient leurs maris.

Une vingtaine de voitures avaient déjà défilé; il n'en restait plus que trois à la queue, et, derrière, le peloton de hussards qui fermait la marche. Comme le dernier chariot débouchait de la poterne, juste à la hauteur du parapet sur lequel s'étaient hissées Bepa et madame Sabardeilh, une mule de l'attelage se mit à ruer, obstruant le convoi. Et dans le chariot, en face d'elles, fraternellement appuyés l'un sur l'autre, Jep et l'instituteur apparurent. Deux cris, deux sanglots en un seul, et, comme les prisonniers se penchaient pour répondre, un coup de fouet, un juron enlevaient l'attelage. La prolonge filait, emportant l'adieu inexprimé des proscrits.

Ce qui se passa ensuite, la galopade des hussards, le départ, clairons et tambours en tête, du bataillon d'infanterie, la dispersion lente de la foule dont la rumeur descendait vers la ville, les deux veuves ne s'en aperçurent même pas. Étroitement embrassées, le front de Bepa incliné sur l'épaule de madame Sabardeilh, elles pleuraient.

Un vieux, un ouvrier qui s'en allait, maugréant dans sa moustache, s'arrêta devant elles.

— Ils vous ont pris vos hommes, les bandits! Eh bien, topez là! — dit-il en leur tendant les mains. — Je suis aussi malheureux que vous. Ils m'ont pris mon fils, à moi, un gamin de dix-huit ans. C'est terrible! Mais ce n'est pas fini. Nous les vengerons. La Rouge reviendra. Et alors, œil pour œil, dent pour dent! Vous verrez ça, citoyennes!

— Ce sera peut-être long, — intervint Bernadach. — En attendant, nous autres, nous allons travailler. Que deviendrait le monde, si les paysans se croisaient les bras? Avant de politiquer, il faut vivre. Nous allons sarcler nos blés, pour vous faire du pain.

ÉMILE POUVILLON

LE THÉATRE DE BRIEUX

L'auteur de *Blanchette*, des *Bienfaiteurs* et de *l'Évasion*, des *Trois Filles de M. Dupont* et de *la Robe rouge*, des *Remplaçantes* et de *la Petite Amie* (je laisse de côté, pour l'instant, ses pièces les moins réussies ou les moins importantes et celle qui vient de triompher au Théâtre-Antoine et pour laquelle certains critiques ont été si durs), — M. Brieux n'est pas un grand écrivain, n'est pas un psychologue subtil, épris de sentiments rares, bref, n'est pas un « artiste ». — au sens purement littéraire et parfois un peu *snob* du mot; — il y a cependant un art où M. Brieux est maître.

Art démocratique, si l'on veut : le théâtre est fait pour la foule ; l'auteur y doit avant tout plaire à cette foule, l'amuser, ou la prendre, comme disait Molière, « par les entrailles ». Mais intéresser des centaines de spectateurs et, en fin de compte, des milliers et des milliers, c'est quelque chose : il y faut le don — ou les dons — méprisé — ou méprisés — surtout par les « artistes » qui ne les possèdent pas. Et, quand un homme, né auteur dramatique a. de plus, des facultés d'observation précise et neuve; quand il sait peindre des « milieux », et aussi divers que l'atelier parisien où se déroule le premier tableau de *Résultat des Courses*, le village des *Remplaçantes*, le magasin de modes où

se passent les trois premiers actes de *la Petite Amie*, et le triste cabaret de *Blanchette*, et la cour d'assises de *Maternité* : quand il excelle à dessiner, autour des personnages principaux, des silhouettes, vivantes effigies d'une manie sociale, ou d'une profession, comme dans *les Bienfaiteurs* ou *la Robe rouge*, — il mérite, évidemment, l'estime de quiconque ne dédaigne point, sur la scène, un réalisme piquant, original, parfois émouvant.

Et M. Brieux n'est pas qu'un réaliste extraordinairement doué pour le théâtre : c'est un idéologue, un sociologue, un apôtre.

Il s'est déjà passionné, et il a passionné le public, pour toutes sortes de questions. La plupart de ses pièces sont des thèses, — je le dis sans malice, avec admiration plutôt, car les problèmes qu'il n'a pas craint d'attaquer eussent effrayé plus d'un brave, parmi ses confrères et rivaux.

Dumas fils eût aimé cette hardiesse, lui qui s'écriait : « Il faut... nous faire plus que moralistes, nous faire législateurs. Pourquoi pas, puisque nous avons charge d'âmes[1]? » Et encore : « Le théâtre n'est pas le but, ce n'est que le moyen. L'homme moral est déterminé, l'homme social est à faire[2]. » Mais Dumas fils n'a combattu que pour le divorce et la recherche de la paternité.

Jamais, d'ailleurs, il n'aurait osé plaider pour la fille-mère jusqu'à lui pardonner ce que M. Brieux pardonne à la jeune héroïne de sa dernière pièce ; il n'aurait pas mis dans la bouche d'un « raisonneur », interprète de sa pensée, des paroles comme celles-ci[3] :

—A mes yeux, l'avortement est un crime... Mais ce que je m'efforcerai de démontrer, c'est qu'en n'admettant pas la recherche de la paternité, en ne considérant pas comme respectable toute maternité, quelle qu'en soit l'origine, la société s'est enlevé le droit de condamner un crime rendu excusable par l'hypocrisie des mœurs et l'indifférence des lois.

Quant au divorce, M. Brieux n'avait pas à en demander

1. Préface du *Fils naturel* (1868).
2. *Ibid.*
3. *Maternité*, III, 1.

le rétablissement, puisque la loi Naquet fut votée en 1884 et que la première pièce de M. Brieux, du moins sa première pièce représentée, *Ménages d'Artistes*, parut au Théâtre-Libre en 1890. Notons même que, dans *le Berceau*, il a pris le parti de l'enfant contre le divorce du père et de la mère ;

— Si vos magistrats et vos législateurs peuvent séparer deux époux rassemblés seulement par les lois et les serments, leur pouvoir s'arrête lorsqu'un enfant est né. Dans ce cas-là, le divorce est nul : l'enfant, c'est le lien qu'on ne brise pas...

Mais d'autres questions, et des plus considérables, ont sollicité M. Brieux, lui ont inspiré ses meilleurs ouvrages, et celles-là ne furent pas même effleurées par Dumas fils. Et, qu'il s'agît de l'instruction populaire, spécialement de l'instruction des Blanchettes, paysannes déclassées par leurs diplômes ; qu'il s'agît de l'allaitement maternel et des « remplaçantes » ; du pouvoir judiciaire, des crimes dont il peut être coupable sans en être légalement responsable ; des ouvrières, des ouvriers et des patrons, en un mot, des rapports actuels entre le travail et le capital ; d'une science, la médecine, dénoncée comme fausse et malfaisante dans *l'Évasion*, glorifiée, au nom du mariage et de la famille, dans les *Avariés*, — c'est toujours avec la plus ardente générosité d'âme que M. Brieux a proclamé ce qui lui semblait vrai, utile et juste : c'est toujours en apôtre...

***

On le lui a reproché. On l'a « blagué ». Il est devenu, pour des journalistes, « l'honnête Brieux, le Brieux des bonnes gens ».

Mais, d'abord, n'y a-t-il pas du courage à se montrer bon, honnête, continûment ? N'y en a-t-il pas autant, et plus, qu'à se montrer « rosse » avec la même constance ?

Il faut qu'elles soient bien éloquentes, la bonté, la pitié, si elles veulent remuer tous les cœurs, maîtriser tous les esprits : encore n'est-il pas sûr qu'il n'y aura point, ici ou là, un sourire. Rappelez-vous cette page de La Bruyère : « D'où vient que l'on rit si librement au théâtre et que l'on a honte d'y pleurer ?... Est-ce une peine que l'on sent à laisser

voir que l'on est tendre, et à marquer quelque faiblesse, surtout en un sujet faux, et dont il semble que l'on soit dupe?... » Cette peine, des spectateurs l'éprouvent : âprement, ils résistent à leur émotion, et, pour s'en mieux défendre, ils se moquent de l'auteur, de sa « belle âme » ! Combien plus, si l'auteur a la bonté surabondante, la pitié indéfiniment jaillissante, et M. Brieux l'avouerait : il a un peu l'âme fluvialement humanitaire des « hommes de 48 ». Mais, après tout, ne les a-t-on pas beaucoup trop raillés, ces hommes-là ?

Prenons-y garde, au reste : « l'honnête Brieux » n'est pas un Berquin. On ne l'eût pas applaudi au Théâtre-Libre, puis au Théâtre-Antoine, s'il y eût berquinisé. L'eût-on, même, applaudi à la Comédie-Française ?

Sans doute, quelques-unes de ses pièces finissent agréablement pour les « cœurs sensibles ». — Les jeunes époux de *l'Évasion* se réconcilient : l'arrêt téméraire d'une science infatuée de soi, qui les voulait courber sous une double fatalité héréditaire, est cassé par le docteur qui a « failli les perdre », et ils se jettent dans les bras l'un de l'autre, le fils de l'hypocondriaque, du suicidé, la fille de la courtisane, avec une ivresse de délivrance, de foi, d'amour, qui ne peut qu'attendrir les « bonnes gens ». — Dans *Résultat des Courses*, le vieil ouvrier Chantaud, dont le jeu a fait un mari et un père criminels, un voleur, un vagabond, est ramené par sa mère au logis où ne l'attendent que des visages souriants, heureux. — Dans *les Remplaçantes*, Lazarette Planchot, robuste et fraîche campagnarde, s'enfuit de chez les bourgeois chic où elle était nourrice, et jure qu'elle ne quittera plus son « petit » : Planchot l'approuve, honteux de l'avoir trompée, de s'être débauché, pendant qu'elle lui gagnait de l'argent à la ville : il travaillera comme il travaillait, ils s'aimeront comme ils s'aimaient. — Et *Blanchette*, qui jadis finissait « mal », réjouit, à présent, les optimistes.

En 1892, au Théâtre-Libre, la jeune paysanne instruite devenait une « fille entretenue » ; après une longue absence, elle reparaissait au village, chez son père, mais, injuriée par le vieux paysan, — qui lui disait : « Tu ne seras jamais pour moi qu'une traînée..., sans plus d'honneur qu'une chienne », malgré « tes volants et toutes tes *attifailles* », — elle retournait

à Paris. Un instant, — avant de repartir, — elle sanglotait; oui, mais elle avait refusé le pardon, l'amour, le nom d'un camarade d'enfance, et avec cruauté : — elle, la femme d'un charron ! « *Charronne*, ce n'est pas ma vocation !... » Et cette ancienne histoire de Blanchette n'était pas seulement « Théâtre-Libre » : c'était l'idée même de la pièce logiquement illustrée, — l'idée ainsi formulée par Blanchette : « Il n'en manque pas, des malheureuses qui peuvent envelopper leur carte de fille soumise dans un brevet d'institutrice ! »

Maintenant, à la Comédie-Française, Blanchette épouse le charron, et il n'a rien à lui pardonner : si elle a connu, à Paris, les basses suggestions de la misère, elle n'y a pas cédé. Le funeste orgueil dont l'avait remplie son instruction a été seul vaincu. Elle sera une honnête femme, simple et tranquille... Et je ne prétends pas que ce soit trop beau pour être vraisemblable. Mais ce n'est pas beau dramatiquement. C'est du Scribe (sinon du Berquin), et l'intention de l'œuvre en est trahie; et voilà un dénouement qui justifierait les plaisanteries de certains chroniqueurs sur M. Brieux psychologue et moraliste, s'il n'avait pas, dans *la Robe rouge*, *la Petite Amie*, *les Avariés*, *Maternité*, comme dans la première version de *Blanchette*, poussé jusqu'au bout une thèse forte et tragique.

A sa manière, bien entendu !... Il a mis, dans ces différentes pièces, la sensibilité qui lui est propre, cette exubérance de pitié, cette passion de justice, que les épigrammes du Boulevard ne sauraient nous empêcher d'admirer, qui ont cependant leurs périls ; et, je le reconnais, *les Avariés* sont moins un drame qu'une leçon de clinique et un sermon laïque ; je reconnais qu'avec un peu de bon sens la « Petite amie » et son bien-aimé auraient pu vivre : il y a de l'artifice et du « mélo » dans le dénouement par où l'auteur les sacrifie à sa thèse, et même, on l'a dit justement, le devoir d'André Logerais envers sa maîtresse était de suivre son père, son impitoyable père, et de « lui laisser tuer le veau gras[1] », — pour en nourrir l'exquise et vaillante ouvrière; — enfin je reconnais que M. Brieux sacrifie également à son parti pris de philosophe social l'Annette de *Maternité*.

1. Emmanuel Arène (*le Figaro*, 3 mai 1902).

Cette jeune fille odieusement séduite et repoussée ne se fût pas livrée à la « faiseuse d'anges ». elle ne serait pas morte, si madame Brignac, sa sœur, avait eu, elle, épouse et mère, un peu de ce bon sens qui aurait sauvé les amoureux, dans *la Petite Amie*; — si cette madame Brignac n'avait follement rejeté les sages conseils de son mari, car le sous-préfet Brignac a beau être un « bourgeois », doublé d'un fonctionnaire, il a raison, en proposant à sa femme :

— Je chercherai à Paris une maison très convenable, où on la gardera. Elle y sera très bien. Lorsque le moment sera venu, j'aurai certainement obtenu mon changement, et nous aurons sauvé de la situation tout ce qui pouvait être sauvé...

Madame Brignac s'indigne, et son indignation nous émeut. C'est le cri légitime d'une tendresse plus que fraternelle, Lucie Brignac ayant, auprès d'Annette, remplacé leur mère. Il n'en est pas moins vrai qu'à la réflexion elle aurait dû, pour l'honneur même et l'avenir de cette malheureuse, accepter la « combinaison » du sous-préfet. D'autant plus qu'elle eût été bien libre et d'aller voir Annette, à Paris, et de l'y assister à l'heure décisive. Mais non : elle qui n'a pas eu de dot, qui ne possède rien, elle s'enfuit avec sa sœur et ses trois enfants. Toutes les deux s'imaginent qu'elles pourront « travailler assez pour vivre » — à cinq. — C'est elle la cause principale de la catastrophe...

Mais est-il inadmissible qu'elle ait tout brisé, tout risqué? N'y a-t-il pas des femmes capables de telles folies, lorsque certaines fibres sont blessées dans leur âme d'idéalistes, de révoltées — longtemps silencieuses?... Or, madame Brignac porte en elle des rancunes profondes. Elle n'aimait pas son mari, qui l'a trompée dès sa première grossesse; les deux autres lui furent « imposées ». Elle a « subi » le maître égoïste et menteur, jusqu'au jour où la proposition d'envoyer Annette chez « des inconnus » fait éclater l'orage, monter aux lèvres la haine et le mépris d'un cœur ulcéré... Elle en arrive à mêler et confondre ses griefs de femme et ses angoisses de sœur. C'est un double vertige... Et M. Brieux est avec elle, de toute sa sensibilité; — de même qu'il est, de toute sa pensée, contre les mœurs et les lois qui assurent l'impunité au

séducteur, flétrissent la fille-mère, et la condamnent lorsque, désespérée, elle a recours aux « ogresses ».

Accusez Lucie Brignac; il la plaint et l'admire. Elle s'est affranchie d'une tyrannie misérable, elle a voulu devoir sa vie, la vie des siens, à son labeur; encore un coup, c'était folie, et ce devint crime, mais par la faute de « l'hypocrisie sociale », et par celle du destin : — est-ce que « l'ogresse » a tué l'institutrice et l'ouvrière qu'on voit à côté d'elle en cour d'assises?

L'apostolique pitié de M. Brieux est, d'ailleurs, servie dans *Maternité* par un tempérament dramatique aussi puissant qu'en aucune autre de ses pièces. La plus vigoureuse, à mon avis, est *la Robe rouge*; la plus curieuse, peut-être, *les Remplaçantes*. Mais, si toutes, ou presque toutes, sont des thèses, elles ont également cette ressemblance, — à l'exception des *Avariés*, — qu'elles ne souffrent pas scéniquement d'avoir été conçues pour nous instruire, pour inviter aux examens de conscience ou à la franche critique de nos préjugés et de nos codes.

Pourriez-vous, en effet, citer une de ces pièces où la thèse ait affaibli des « situations », des caractères, qu'on se figurerait aisément, ceux-ci plus nets, celles-là plus poignantes? Au contraire, là où le drame fléchit, c'est qu'il y a tricherie avec la thèse.

Quant à la « documentation facile », sur quoi s'appuierait cet enseignement d'un « Jules Verne dramatique[1] », elle a bien son mérite, et elle a son utilité. M. Gaston Deschamps, à propos de *la Petite Amie*, félicitait M. Brieux d'avoir « lu les livres de M. d'Haussonville : *Misères et Remèdes*, *Socialisme et Charité*, *Salaires et Misères de femmes* »; il ajoutait : « J'imagine que la monographie consacrée par M. Charles Benoist aux *Ouvrières de l'aiguille* lui est familière. Notre littérature théâtrale, si souvent dénuée d'idées et de faits, ne peut que gagner à se concilier de telles collaborations. Une des originalités de M. Brieux, c'est précisément de faire travailler avec lui, sur la scène, une quantité de personnes éminentes, dont les noms, sans son entremise, ne seraient pas suffisamment propagés dans les coulisses[2] » — et dans les salles de spectacle.

1. Jean Lorrain (*le Journal*, 23 décembre 1901).

2. *Le Figaro*, 6 mai 1902.

***

Il faut encore louer M. Brieux de ne pas étaler ses documents. La tentation est grande, pour ceux qui ont « pioché » une question, lu de gros « bouquins », parcouru des statistiques, pris des notes, la tentation est grande d'exhiber leur savoir. Il n'y a succombé qu'une fois, dans le prêche laïque en trois actes, dont je n'ai plus à rappeler le titre et dont la Censure interdit la représentation. Même, il n'a point usé d'un personnage traditionnel, qui s'appela, chez Molière, Chrysalde *(l'École des femmes)*, Cléante (le Cléante de *Tartuffe*), Clitandre *(les Femmes savantes)*, et que Dumas fils promut à une espèce de dignité providentielle avec Olivier de Jalin *(le Demi-Monde)* et Ryons *(l'Ami des femmes)*, — ces moralistes demi-dieux, — *dii ex machinâ*... Je n'aperçois, du moins, qu'un « raisonneur » dans le théâtre de M. Brieux : le docteur Richon, des *Remplaçantes*. Celui-là fait une véritable conférence, dans un salon.

C'est un vieux médecin de campagne, ridicule de mise et d'allure pour les Parisiennes qui se flattent de l'embarrasser en lui demandant ses « idées » sur l'amour et « la génération ». Mais le « bonhomme » au chapeau suranné, à l'antique redingote, n'est pas un imbécile : M. Brieux lui a prêté son intelligence, son éloquence, et il est donc très intelligent, très éloquent; et, lorsqu'il salue ces dames et sort, après avoir développé ses théories, elles n'ont plus envie de se moquer. Elles « se sont levées, silencieuses, pensives ». Il les a troublées dans leur ignorance : il leur a montré les conséquences lamentables de l'industrie des « remplaçantes » : la désorganisation de la famille paysanne, par la séparation de la femme et du mari, quand la « nourrice » n'est pas une fille-mère; l'effroyable mortalité des enfants que ces villageoises abandonnent pour ce métier de « nounous » :

— Elle est trois fois plus forte que la mortalité ordinaire; ce qui revient à dire qu'en réalité on tue un petit paysan pour que trois Parisiennes puissent se décolleter pendant l'hiver !...

Certes,

... il y a la loi Roussel, loi admirable qui exige que toute femme

qui veut se placer comme nourrice ait donné le sein à son enfant pendant sept mois. Eh bien, cette loi, on ne l'applique pas! Que dis-je? Ce sont ceux qui sont chargés de la faire respecter, qui la combattent...

Il le prouve; et l'une de ces dames s'écrie :

— Il faut qu'on applique la loi.

Oui; mais cela ne suffit pas encore au docteur Richon, — à M. Brieux :

— Avant 1870, un homme riche avait, en France, le droit de se soustraire à l'impôt du sang et de s'acheter un homme, comme on disait alors. Il n'y a plus de remplaçants, il faudrait qu'il n'y ait plus de remplaçantes.

L'allaitement obligatoire, sauf dans les cas « d'impossibilité physique », et grâce à l'intervention de l'État qui entretiendrait les mères pauvres, tandis qu'elles nourriraient leur garçon ou leur fille, — voilà, en définitive, la thèse du médecin et de l'auteur.

Et c'est la seule ainsi exposée par un délégué de M. Brieux, car un personnage de *Maternité*, « l'avocat », est bien, à son tour, le représentant du poète-philosophe, mais il le représente dans l'exercice de son métier, à lui, avocat. Le docteur Richon n'« exerce » pas au moment où l'auteur en fait son porte-parole; sa conférence est étrangère à l'action, c'est une scène épisodique. On ne l'eût pas retranchée sans nuire gravement à l'œuvre; elle n'était pas nécessaire, ni utile, au développement de l'intrigue.

L'avocat de *Maternité* n'est plus seulement un avocat, j'en conviens, lorsqu'il s'élance au milieu du prétoire, dans le tumulte auquel le président ne pourra mettre fin qu'en levant l'audience; c'est en illuminé, c'est en prophète, qu'il s'agite et vocifère ses convictions. N'importe : il défend des accusés, avec sa foi, dirai-je d'anarchiste? — au moins de révolutionnaire, — et, au total, comme il leur plaît d'être défendus, — comme il plaît à « l'ogresse », à l'ouvrier Tupin et à sa femme, sinon à la pauvre petite institutrice, qui, elle, sanglote pendant que les autres, debout, parlant, menaçant, couvrent la voix du président et du procureur!...

Il n'y a donc pas à le rapprocher des « raisonneurs », même de ceux qui se mêlent au drame...

Voici mieux : la thèse de *la Robe rouge* est à peine indiquée avant la dernière scène. Et cette dernière scène, imprévue, terrible, est très courte.

Le Basque Etchepare, accusé d'un assassinat, traduit en cour d'assises, vient d'être acquitté. Il est innocent. Mais, à l'audience, on lui a révélé que sa femme, Yanetta, eut un amant et fut condamnée pour recel, avant leur mariage. Interrogée, elle n'a pas nié. Ç'a été pour lui un coup de foudre. Il déclare à sa mère :

— Voyez-vous, maman, j'ai cru que le ciel s'écroulait sur ma tête... Je ne sais plus qui j'aurais voulu tuer, du juge qui disait ces choses avec cette indifférence, ou d'elle qui les avouait en se détournant de moi !...

Il ne tuera, cependant, ni elle, ni le juge : et ce n'est pas lui qui va se dresser contre la loi, au nom de la justice idéale et de l'humanité... Il a réfléchi : demain il rejoindra ses deux enfants à Bayonne ; sa mère l'y aura précédé ; ils partiront tous les quatre pour l'Amérique :

— Et lorsqu'ils demanderont leur mère ?
— Vous leur répondrez qu'elle est morte.

Alors paraît Yanetta, qui lui fut une compagne irréprochable. Elle s'agenouille, et supplie : — « Pardon ! — Jamais ! » répond-il ; et rien ne pourra l'émouvoir : elle ne reverra pas ses enfants, ses enfants qu'elle adore, qui « font encore partie » d'elle-même !... Il lui a dit : « Adieu » ; c'est fini. Et ainsi, — dans cette horrible affaire, née du caprice et de la vanité d'un juge d'instruction, — elle se trouve être, en somme, la victime la plus à plaindre... Survient ce juge, Mouzon. Elle le regarde... Puis :

— C'est vous la cause de tout le mal...

La querelle s'engage, se précipite :

— Comment la loi va-t-elle s'y prendre pour me rendre mes enfants ?...
— La loi ne vous doit rien... Un magistrat n'est pas responsable.

— Pas responsable !... Devant votre loi, peut-être..., mais, devant la justice des honnêtes gens, devant la justice du bon Dieu, je vous jure bien, moi, que vous l'êtes...

— Je ne vous dois rien.

— Vous me devez plus que la vie...

Et, s'emparant d'un couteau, elle frappe Mouzon...

La thèse et le dénouement ne font qu'un ici... Dénouement plus tragique, thèse plus saisissante, par ce conflit d'une mère et de la loi, que si le mari avait lui-même tué le juge, après d'analogues revendications.

Mais, au théâtre, — et dans le roman, — il y a deux sortes de thèses : les unes morales ou sociales, dont l'intérêt ne survit point aux mœurs, aux préjugés ou aux institutions qui les ont fait naître ; les autres, d'un intérêt pour ainsi dire éternel, parce qu'elles reposent sur l'observation de ce qui ne change point, ou ne change que très lentement et très peu, dans le cœur et l'esprit de l'homme.

Jusqu'ici, M. Brieux s'est voué tout entier à « l'actualité ». Il n'a pas écrit sa *Course du Flambeau.*

L'Engrenage, les Bienfaiteurs n'ont rien de plus durable en leur sujet que *la Robe rouge*. Un vote du Parlement pourrait enlever à cette *Robe rouge* sa raison d'être ; et, à défaut de ce vote, le progrès naturel du sentiment public, juge des juges, la lui enlèvera tôt ou tard, du moins l'affaiblira extrêmement. Le cas des *Bienfaiteurs* est également conditionné de façon périssable. D'une part, il s'agit des œuvres de charité : — or, peu à peu, sans doute, elles disparaîtront devant des institutions de prévoyance collective, d'assistance mutuelle ou d'État... D'autre part, il s'agit d'un vague socialisme patronal : est-il probable que l'avenir appartienne à ces demi-solutions?... La pièce, c'est d'ailleurs la faillite, et de la charité patronale, et de la mondaine.

Inspiré à M. Brieux par des scandales politico-financiers, *l'Engrenage* est un pamphlet dramatique, — comme la *Journée parlementaire*, de M. Maurice Barrès ; — et, si l'on veut qu'il dépasse de beaucoup ses applications de 1894 à l'affaire de Panama, qu'il atteigne le parlementarisme et le suffrage universel, je répondrai que l'organisation actuelle

de ce suffrage et du système parlementaire, leur fonctionnement défectueux, seront assurément corrigés, soit par une constitution nouvelle, soit par des retouches successives, et qu'un jour *l'Engrenage* satirisera dans le vide.

L'Évasion, elle, pose un problème qui ne sera pas facilement résolu. Dans quelle mesure sommes-nous, physiquement et moralement, les jouets de l'hérédité? Pouvons-nous, quelquefois, — et moralement surtout : par un effort de conscience, — briser la « tyrannie des morts »? « Cruelle énigme », et faite pour un dramaturge hardi, pour un hardi romancier; mais pourquoi M. Brieux a-t-il personnifié la Science dans le représentant de l'unique science intéressée au débat? Pourquoi semble-t-il avoir recherché l'applaudissement d'un parti, en attaquant la science, toute la science, de traits obliques? Et pourquoi, même, à son orgueilleux docteur, espèce de jacobin de l'atavisme, n'a-t-il pas opposé un médecin moins sectaire? Tous ont-ils la foi désespérante de l'illustre Bertry? Son frère le combat, mais son frère n'est pas un savant. On sent trop, dans cette pièce, l'influence de polémiques au-dessus desquelles M. Brieux aurait dû se tenir. Ibsen n'emprunta rien à «l'actualité» pour ses *Revenants*. On pouvait, contrairement à ce drame de cauchemar, affreusement beau, proclamer la liberté psycho-physiologique, nous montrer en nous d'infaillibles moyens «d'évasion», et composer une pièce aussi solide, avec cette hypothèse, que les *Revenants* avec la leur. Ce qu'il ne fallait pas, c'était se donner l'air d'approuver les amateurs de paradoxes pour qui la science est une banqueroutière.

J'ai pris, cependant, beaucoup de plaisir à relire *l'Évasion*, et aussi *l'Engrenage*, — un peu moins à relire *les Bienfaiteurs*.

*
* *

J'en ai pris davantage à relire *la Petite Amie* et *les Trois Filles de M. Dupont*. C'est qu'il y a, dans ces deux œuvres, plus de vérité générale, et même des caractères que M. Brieux peut être satisfait d'avoir dessinés.

J'admire Logerais, sultan bourgeois dans sa maison de

modes en gros, ancien communard, professant aujourd'hui pour l'autorité, notamment pour la sienne, multiple et diverse, un culte volontiers goguenard mais qui devient jaloux et féroce si l'on résiste aux ordres du patron, du mari ou du père. Il n'a d'indulgence que pour lui-même, et de faiblesse que pour les ouvrières de l'atelier-sérail, quand, honorées de sa faveur, elles savent irriter ses désirs par leur coquetterie. Il faut l'entendre alors, ce libertin sexagénaire :

— Si c'était vrai que ne petit coco séri n'aimait touzours son vieux toutou, ne vieux toutou ne ferait une tite surprise a son petit coco séri...

Le « petit coco », mademoiselle Jeanne, trompe le « vieux toutou », qui ne l'ignore pas ; mais il suffit d'un sourire, d'une tape amicale, d'une flatterie bête : — « Gros bébé !... » pour qu'il la trouve « bien gentille... bien gentille... » Il en a, tout ému, la « larme à l'œil ».

On le plaindrait, en songeant à l'avenir probable, aux déchéances patronales, aux chagrins, qui puniront ce Louis XV boutiquier, s'il n'était, pour sa femme, pour son fils, un abominable despote. — Despote jovial, tant qu'il n'est pas bravé (il y a en lui quelque chose du formidable Lechat des *Affaires sont les affaires)*; despote félin, bénin, à l'occasion, mais ses pattes de velours, à ce faux bonhomme, cachent des griffes puissantes, tenaces, sous lesquelles a saigné madame Logerais, sous lesquelles son fils agonisera, — jusqu'à préférer le suicide.

Écoutez madame Logerais :

— Il m'est arrivé de faire des scènes de jalousie à mon mari. Le résultat, c'est qu'il a failli abandonner son enfant et sa maison pour s'en aller avec celles qui étaient l'objet de ces scènes. Depuis, je sais que mes reproches seraient inutiles ou dangereux, et je m'abstiens...

Elle est résignée... Le fils ne l'est pas, veut lutter, mais il est trop sentimental, trop romantique ! — Pourtant, Logerais n'est pas un monstre : il est odieux, mais ce n'est pas un monstre. Dans son duel avec son fils, il obéit à cette idée ferme, inébranlable, qu'il accomplit son devoir de père ; très sincèrement, il accusera le malheureux d'ingratitude, il

lui dira : « Je n'ai jamais voulu que ton bonheur ». Il lui a rêvé, préparé un mariage selon son idéal de parvenu : il ne peut admettre qu'André, par amour pour une ouvrière, manque ce mariage. Et il ne peut supposer qu'André se tuera. Il l'affame pour le contraindre ; mais, un moment, il s'avoue torturé, meurtri par les supplications de ce fils ; et il le quitte sur ces paroles :

— Tu te doutes bien, n'est-ce pas, que tu viens de me causer la plus grande douleur de ma vie... Malgré tout, lorsque tu te décideras à revenir, je te tendrai les bras, et tu n'entendras jamais sortir de ma bouche une parole qui puisse te faire croire que je me rappelle ce qui vient de se passer,..

La pièce dont Logerais est l'âme grossière, mais si vivante, n'est pas, à proprement parler, une pièce à thèse. Ce n'est pas, néanmoins, une étude psychologique et sociale désintéressée. Le premier acte finit sur ce mot de Stendhal : « Nos maîtres et nos parents sont nos premiers ennemis... » Et le drame est un exemple à l'appui de cette « pensée ».

Seulement, il va de soi que la *Petite Amie* généralise infiniment trop pour ce qui est des parents. Ou plutôt, n'allons pas, nous, exagérer son dessein : elle ne prétend pas signaler, dans le cas des Logerais, une véritable loi morale. Il est assez triste, déjà, qu'il y ait des pères comme celui d'André. Quant aux maîtres, c'étaient pour Stendhal les professeurs ; mais André se plaint-il des professeurs qu'il eut au lycée, où il reproche à son père de l'avoir mis interne? Non. Aussi les maîtres, pour nous, sont-ce les Logerais patrons, qui lâchement abusent de leur autorité.

Cette peinture du patronat masculin exploitant l'ouvrière comme ouvrière et comme femme, n'est pas de fantaisie. Rien, même, de plus instructif dans *la Petite Amie*.

Lorsque Marguerite, la future maîtresse d'André, poursuivie par le père, demande protection à madame Logerais, celle-ci lui répond :

— Il faut chez moi qu'on se défende soi-même.

Marguerite de répliquer avec une ironie douloureuse :

— Ou que l'on cède pour éviter le scandale et le renvoi.

Et madame Logerais, dont le cœur s'est endurci, tant elle a souffert :

— L'on n'évite pas le renvoi si l'on a cédé... La meilleure des employées commet assez de fautes pour me fournir le prétexte d'un congé sans que j'aie à lui en donner le vrai motif...

M. Brieux est féministe, dans cette *Petite Amie*, comme il l'est aujourd'hui, et plus ardemment encore, dans *Maternité*, comme il l'était déjà dans *les Trois Filles de M. Dupont*.

L'une des filles de l'imprimeur Dupont, Julie Mairaut, crie longuement ses dégoûts à l'arriviste provincial qui l'a épousée en croyant faire « une bonne affaire », et qui, l'imbécile, se vante de l'aimer et d'être aimé, parce qu'ils sont jeunes et sensuels. Non, l'amour, ce n'est pas ces baisers d'où l'âme est absente, ces caresses dont Julie a honte, après les avoir reçues et rendues :

— J'en ai assez de passer mes journées à pleurer sur la lâcheté de mes nuits !...

Mais, encore plus que cette furieuse confession, m'émeut la tristesse du dénouement : Julie a voulu divorcer, vivre courageusement de son travail, et voici qu'elle reprend le joug !... C'est, de fait, un second mariage, et celui-là pour toujours, dans le renoncement de la femme à toute sa dignité à tous ses rêves... Et pourquoi donc y a-t-elle renoncé ? Parce que l'une de ses sœurs, Caroline, vieille fille dévote et pauvre, lui a dit l'horreur d'une vie solitaire, et son autre sœur, Angèle, courtisane désabusée, les amertumes, les servitudes de sa prétendue liberté... Cette confrontation de trois existences perdues, quoique si différentes, est un spectacle étonnamment tragique. La philosophie de l'ouvrage n'est-elle pas là, d'ailleurs ? Les trois filles ont été mal élevées, c'est-à-dire élevées par un homme, leur père, qui, n'étant pas riche, aurait dû leur donner à chacune un métier. Il a fait d'elles ces inutiles, qui pleurent sur leurs désastres.

Mais ce père, l'imprimeur Dupont. n'est pas seulement coupable d'imprévoyance : canaille cynique, il évolue entre ses filles, sa femme, son gendre. et les parents de ce Mairaut, avec une merveilleuse inconscience de son abjection ; et c'est

un des types de province où le réalisme de M. Brieux, ses qualités d'observateur forcent l'éloge, commandent aux lettrés les plus difficiles le respect de son talent robuste et véhément.

Je pourrais grouper, autour de cette figure, le père de Blanchette, Rousset, l'inoubliable cabaretier au profil de ruse et de violence; Planchot, le beau-père de la « remplaçante », paysan très fin, pour qui l'argent est tout, et l'hypocrite bourgeoise de *Maternité*, la mère du séducteur...

On voit que M. Brieux a vécu longtemps en province. Il aime à y situer ses drames. C'est en province que se passent les trois actes de *Blanchette*, les quatre des *Bienfaiteurs*, les quatre des *Trois Filles de M. Dupont*, les quatre de *la Robe Rouge*, les trois de *Maternité*; en province, deux actes de *l'Engrenage* (sur trois), le second de *l'Évasion*, et le premier et troisième (ou dernier) des *Remplaçantes*. Comptez les pièces toutes parisiennes ! Et, de celles-là, une seule, *le Berceau*, se passe dans le « monde. » Une autre, *Résultat des Courses* est entièrement populaire.

Conclurai-je qu'il y a du paysan et de l'artisan chez M. Brieux, poète dramatique et sociologue? La vigueur de son tempérament théâtral a quelque chose de « peuple », en effet; son impétuosité d'apôtre, aussi. C'est pour cela qu'il n'est pas un « artiste ». Il a les défauts de ses vertus. Elles sont assez rares pour le consoler, j'espère, si d'aventure il souffre de n'être pas un virtuose de la phrase et du mot, un charmeur, — ou, plus modestement, un Parisien.

Nous saluons en lui un Français de race.

LÉOPOLD LACOUR.

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD

LIVRES ILLUSTRÉS

LA FRANCHE-COMTÉ, par **Henri Bouchot**, illustrations par **Eugène Sadoux.**
(PLON ET NOURRIT, éditeurs.)

Aucune province de notre France n'est peut-être plus pittoresque et plus variée que cette Franche-Comté, mi-plaine, mi-montagne, et dont les touristes ne connaissent pas assez les sites admirables. « Nous avons voulu, disent les auteurs, la montrer au monde, aux amoureux d'air et de soleil, à ceux qui, par mode, s'en courent au plus loin chercher de belles choses, quand il en est de radieuses tout auprès d'eux étalées, et qu'ils n'ont point découvertes encore. » Ce bel ouvrage, au texte à la fois si documenté et si amusant, aux si merveilleuses illustrations panoramiques, fera connaître et aimer cette contrée charmante dont les auteurs ont pu dire qu'elle était « une Écosse française ».

PHILÉAS ET SON ANGLAISE, par **Solange Pellat**, illustrations de **R. de la Nézière**.
(CH. DELAGRAVE, éditeur.)

Ce livre est une suite à *Philéas et Chantrouille*. Les jeunes lecteurs reconnaissants avaient écrit en foule à l'auteur du premier roman pour le supplier de donner une suite aux extraordinaires et divertissantes aventures de son héros. Voilà qui est fait. Ce deuxième roman, qui d'ailleurs reste intéressant pour ceux-là même qui ne connaissent pas le premier, apportera aux enfants un nouveau récit qui en même temps les fera rire et les instruira. L'auteur a pu dire, avec juste raison, à la fin de sa préface : « Cet ouvrage laissera l'impression d'une série de grosses farces à un observateur superficiel : le psychologue y découvrira, je pense, un enseignement. »

HISTOIRE SOCIALISTE, par **Jean Jaurès**, avec de nombreuses illustrations d'après les documents.
(ROUFF ET Cie, éditeurs.)

Cet important ouvrage classe du premier coup M. Jean Jaurès comme un de nos grands historiens, et M. Aulard, l'un des hommes qui connaissent le mieux les hommes et les choses de la Révolution, ne s'explique pas que M. Jaurès ait pu ainsi « non pas ébaucher une esquisse, mais élever un monument qui se trouve le plus ample, le plus solide de tous les monuments historiques élevés à la Révolution française ». Naturellement, ceux qui ne partagent pas les théories de l'auteur jugeront d'avance cette histoire « tendancieuse » ; ils feront bien de la lire néanmoins, et ils seront surpris d'y trouver un exposé impartial, sans haine et sans passion : c'est là une œuvre qu'on n'a pas le droit d'ignorer, ne fût-ce que pour la beauté d'un style abondant et coloré, vrai style de poète, toujours vêtu d'images somptueuses, et qui marche d'une allure calme et puissante. L'illustration est toute de documents originaux, d'estampes et de dessins du temps, tirés de Carnavalet ou des Archives.

LES MUSÉES D'EUROPE, par **Gustave Geffroy**, LA NATIONAL-GALLERY, avec 57 illustrations hors texte et 155 illustrations dans le texte, VERSAILLES, avec 57 illustrations hors texte et 168 illustrations dans le texte.
(PER LAMM, éditeur.)

Nous avons signalé, naguère, le premier volume, *le Louvre*, de cette belle série, que viennent d'enrichir encore ces deux magnifiques volumes. On connaît l'érudition artistique, le goût si éclairé et si sûr, le style impeccable, toujours si pittoresque et si précis de M. Gustave Geffroy. C'est un vrai plaisir que de se promener avec un tel guide à travers les grands musées de l'Europe, dont il nous raconte si bien l'histoire. Chemin faisant, il s'arrête devant tous les chefs-d'œuvre, qui sont du reste pour la plupart merveilleusement reproduits en de belles gravures dans le texte et hors texte. On conçoit ce que le talent de M. Gustave Geffroy, mis au service d'une telle entreprise, a pu réaliser d'original et d'accompli.

JOB MACAËR, par **Jean de la Hève**, avec de nombreuses illustrations.
(CH. DELAGRAVE, éditeur.)

Sur terre et sur mer les aventures de Job Macaër sont innombrables. Le héros est bien français, malgré l'air étranger de ses nom et prénom. « Il appartient par son père à la race celtique, par sa mère au sang des Northmans. » Et Job Macaër est bien une preuve nouvelle que « bon sang ne peut mentir ». Audacieux jusqu'à la témérité, vingt fois près de mourir, Job Macaër finit du moins par épouser celle qu'il aime, après des exploits dignes des plus célèbres aventuriers. Va-t-il enfin se reposer, auprès d'elle ? L'auteur nous le laisse croire. Mais il est probable qu'un jour ou l'autre son goût pour les grandes aventures le reprendra. C'est tant mieux pour nous : car nous pouvons espérer, pour l'an prochain, une suite à cet héroïque récit.

LES GRANDS ARTISTES : VAN DYCK, par **Fiérens-Gevaert**; PUGET, par **Philippe Auquier**; INGRES, par **J. Momméja**; VELASQUEZ, par **Elie Faure**, — avec de nombreuses reproductions hors texte.
(H. LAURENS, éditeur.)

Sous la direction de M. Roger Marx, cette intéressante collection d'enseignement et de vulgarisation, que nous avons signalée ici même, à diverses reprises, s'enrichit de quatre volumes nouveaux. Le texte en est confié aux plus remarquables critiques d'art qui, tous, l'un après l'autre, viennent signer l'une de ces études. Chacun de ces volumes, en effet, a pour auteur l'écrivain, qui, « par la longue fréquentation des œuvres et par des études antérieures est le mieux désigné, le mieux placé pour nous retracer la vie de l'artiste suivant une documentation exacte et nouvelle ».

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

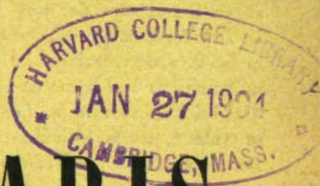
Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue pour Paris doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 23300-12-03. — (Encre Lorilleux).

11e Année. N° 2. 15 Janvier 1904.



LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

PRIX DE LA LIVRAISON : **2 fr. 50**

PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1904

LE DÉDALE,
pièce en cinq actes, en prose, par **Paul Hervieu.**

Le Cid, assurément, n'est pas fait pour démontrer qu'avant d'épouser une jeune fille aimée il soit sage de tuer en duel son père ; ni *le Dédale*, sans doute, pour obtenir que « les tenailles » du mariage indissoluble se rivent de nouveau sur la femme et que soit ainsi renforcée « la loi de l'homme ». *Le Cid* n'en a pas moins sa valeur, toute humaine et dramatique ; et *le Dédale* aussi. Cornélienne souvent par la plénitude, le raccourci et la vigueur de l'expression ; racinienne, en quelques parties, par la tendresse de la psychologie et par la flamme ; antique, un peu plus loin, par le sentiment de la fatalité comme par le ton de certaines paroles et l'accent de certains cris, l'œuvre est pourtant moderne et toute neuve, et personnelle enfin, telle que seul pouvait la concevoir et la construire M. Paul Hervieu, — depuis l'ample et solide assise que le premier acte fournit à l'édifice jusqu'au funèbre couronnement que décore cette fleur délicate, jolie trouvaille en des horreurs tragiques, l'appel de la mère à l'unique raison de vivre et de survivre, à l'enfant. — Bel et robuste poème, en prose un peu roide parfois ou trop ouvragée, un peu archaïque ou trop ingénieuse, ailleurs originale et simple, où se reconnaît la marque d'un maître écrivain ; poème qui s'impose à l'estime réfléchie du lecteur, après avoir tenu le spectateur anxieux, haletant de sympathie, d'effroi et de pitié.

HECTOR BERLIOZ ET LA SOCIÉTÉ DE SON TEMPS,
par **Julien Tiersot.**

Ce livre n'est pas consacré à l'œuvre, mais à l'homme. M. Julien Tiersot y a su faire excellemment revivre cette admirable physionomie d'artiste. Les documents ne manquent pas. Les *Mémoires* de Berlioz, plusieurs volumes, d'innombrables articles et de nombreuses collections de lettres permettent de suivre pour ainsi dire jour par jour l'existence si pleine et si tourmentée de Berlioz. La difficulté était surtout de choisir parmi les détails et de ne retenir que les plus significatifs. M. Julien Tiersot s'est bien acquitté de sa tâche : ce livre contribuera utilement à reconstituer le vrai Berlioz.

LE FORÇAT SECRET, par **Paul Ballaguy.**

Voici un vrai roman, tel qu'on en écrivait autrefois, avec une action saisissante et forte. L'auteur ne s'y attarde point à de minutieuses analyses ni à de nonchalantes descriptions. Il a un sujet et il s'y tient ; il en tire un récit émouvant et original. Les scènes sont simplement posées, sobrement conduites et toujours vigoureuses. Le style, sans recherche, est d'une précision qui, peu à peu, se fait remarquer : on sent que cette œuvre est écrite par un lettré et par un observateur pénétrant.

PRO MACEDONIA, par **Victor Bérard.**

Les lecteurs de la *Revue* connaissent par fragments les chapitres de ce livre. Ils trouveront ici, exposée en son ensemble, cette question de Macédoine qui reste au premier rang des préoccupations de la diplomatie européenne. Quelle nouvelle insurrection des Macédoniens ou quelle tardive intervention des puissances nous réserve le printemps prochain ? A lire la conclusion de ce livre, il semblerait pourtant que l'Europe eût un sûr moyen de régler enfin cette dangereuse affaire : M. Victor Bérard nous montre comment la ferme volonté d'un homme, l'amiral Pottier, appuyée par l'entente cordiale de l'Angleterre, de la France et de l'Italie, mit un terme aux insolubles rivalités qui, pendant un siècle, avaient ensanglanté la Crète.

SOUVENIRS DU BARON HÜE,
publiés par le **baron de Maricourt.**

Outre qu'ils sont par eux-mêmes fort intéressants, ces *Souvenirs* du baron Hüe ont gagné encore à nous être présentés par un véritable historien, qui a su choisir et ordonner les pages les plus curieuses et utiliser même les simples notes qui, si souvent, ont plus de valeur documentaire que tout un long volume de mémoires. C'est que le baron de Maricourt, arrière-petit-fils du baron Hüe, a passé par l'École des Chartes : on s'en aperçoit tout de suite à la netteté de son introduction. C'est une bonne fortune pour les amateurs que la publication de ce journal où abondent les anecdotes et les renseignements sur Louis XVI et sur Louis XVIII.

TABLE ALPHABÉTIQUE ET ANALYTIQUE DES PREMIERS LUNDIS, NOUVEAUX LUNDIS ET PORTRAITS CONTEMPORAINS,
avec une ÉTUDE SUR SAINTE-BEUVE ET SON ŒUVRE CRITIQUE,
par **Victor Giraud.**

L'œuvre de Sainte-Beuve est si abondant ; il contient tant d'idées et tant de renseignements épars sur toute sorte de sujets et de personnages que le public souhaitait depuis longtemps une table alphabétique et analytique. M. Victor Giraud s'est employé à combler cette lacune, et il a dressé minutieusement, pour les vingt et un volumes des *Premiers Lundis*, des *Portraits contemporains* et des *Nouveaux Lundis*, cet index commode, conçu à peu près sur le modèle de celui qui a été publié pour la première série des *Lundis*. Il y a fait figurer non seulement les noms propres de personnes, mais aussi les noms de journaux et de revues que Sainte-Beuve eut l'occasion de citer dans ses études. C'est là un volume utile, indispensable à tous les travailleurs, historiens, critiques, journalistes littéraires, candidats au doctorat, etc., et on ne saurait trop remercier M. Victor Giraud d'avoir mené à bonne fin ce long et pénible labeur.

GUERRILLEROS

I

En septembre 1811, quatre compagnies d'infanterie furent envoyées par la Junte pour renforcer les *guerrillas* du général don Juan Martin « el Empecinado »[1], qui opéraient aux environs de Calatayud, dans la partie méridionale de l'Aragon.

Je commandais l'une de ces compagnies. Voici comment nous nous trouvâmes réunis à la troupe de don Vicente Sardina, lieutenant de l'Empecinado.

Nous passions la nuit à Val de Rebollo, quand nos sentinelles signalèrent l'approche d'une troupe armée. La crainte que ce ne fût les Français se dissipa bien vite : l'avant-garde des partisans criait et chantait au loin, et les gens du village sortirent bruyamment à leur rencontre ; avant que nos oreilles les eussent entendus, ils avaient comme flairé les Espagnols. Et nous vîmes bientôt défiler, par l'unique rue du bourg, sans formation, sans ordre, sans discipline, une petite armée composée de fantassins et de cavaliers. Les uns étaient armés de *trabucos*, les autres d'escopettes ; chacun vêtu selon sa qualité, sa fantaisie ou sa condition sociale ; presque tous portaient, pour seule coiffure, un mouchoir enroulé autour de la tête; ils avaient un poignard à la ceinture, leur manteau

1. Littéralement, « l'Empoissé », — surnom donné à Juan Martin Diaz, parce que le célèbre *guerrillero* était né, en 1776, à Castrillo (Nouvelle-Castille) et que les habitants de ce village étaient presque tous cordonniers.

pendait sur l'épaule et leurs pieds infatigables étaient chaussés d'espadrilles. Certaines têtes s'abritaient sous des chapeaux, des shakos ou des casques de Français. Sur quelques épaules se voyait même, vieilli et décoloré, un uniforme espagnol.

Ils arrivaient et s'installaient dans les maisons, choisissant, sans cérémonie, sans compliments, celles qui leur convenaient le mieux. Ils fraternisèrent sur-le-champ avec nos troupes, mais en nous montrant un certain dédain, comme si nous n'étions que des malheureux incapables de remporter une victoire de Calatayud!

Les habitants de Val de Rebollo mirent à la disposition des uns et des autres le peu de ressources qu'ils possédaient : en un instant, les flammes des foyers, léchant les panses replètes des pots et des poêlons, illuminèrent les habitations et projetèrent par les portes et les fenêtres une telle clarté que le village, réjoui par les propos échangés, les cris et les chants, paraissait célébrer sa *feria*.

Le chef des partisans, don Vicente Sardina, se logea dans la maison même où je m'étais établi. L'aspect de cet homme était absolument contraire à l'idée que son nom faisait naître : il était aussi puissant, presque aussi pesant qu'un taureau, ayant d'ailleurs quelque chose d'un évêque ou d'un chanoine, avec son visage joufflu ; très joyeux, plaisant, aimant à rire et franc, par-dessus le marché. Quand mes camarades et moi nous nous présentâmes à lui, en l'informant que nous commandions les forces destinées par O'Donnell à grossir les rangs de l'Empecinado, il nous contempla avec cette expression de générosité particulière à un homme disposé à protéger son prochain en détresse, et il nous dit :

— Bien! nous verrons comment vous vous comporterez... Je crois que vous apprendrez le métier en peu de temps... Vous me paraissez de braves garçons, mais jeunes, jeunes. Allons, bon courage! Oui, oui, on se formera au feu et on perdra cet air de blancs-becs.

— Mon colonel, — répondis-je, — nous ne sommes pas des nouveaux venus à la guerre, car le plus jeune d'entre nous comme le plus ancien a déjà pris part à quatorze batailles, à dix sièges et à plus de cinquante affaires de moindre importance.

— De petites batailles, — s'écria-t-il avec une naïveté vraiment puérile, — et dirigées par des généraux de parade!... Il me semble que j'y assiste... Beaucoup d'écritures par-ci, par-là, des dépêches sur papier jaune avec des sceaux et beaucoup de : « Señor Excellentissime, j'informe Votre Excellence que, l'ennemi s'étant montré... » Des bêtises, de simples bêtises!... Enfin, messieurs, vous apprendrez à faire la guerre, parce qu'il ne vous manque ni l'intelligence ni la volonté... Et, maintenant, aidez-moi à attaquer ce gigot de mouton et le contenu de cette bienheureuse outre de vin!

* * *

Sans nous faire prier deux fois, nous nous empressâmes de prendre part au repas. J'oubliais de dire qu'à la droite de Sardina était assis, animé, lui aussi, d'intentions hostiles à l'endroit du gigot de mouton, le chef en second des partisans. Ce voisin de table était un homme de haute taille, le visage brun et décharné, la barbe grise, les cheveux courts, les yeux durs et les sourcils très touffus. Ses mains, longues et velues, manœuvraient rapidement du plat à la bouche. C'était Mosen Anton Trijueque, curé aragonais, Il s'était enrôlé au commencement de la guerre et il servait sous les ordres de Sardina, non comme chapelain... mais comme chef de la cavalerie!

Dans les marches et dans les engagements, j'eus l'occasion d'étudier de près le curé-*cabecilla*.

Mon Dieu! quelle stature avait cet homme! C'était un géant, un colosse, la bête héroïque des combats, un cœur fort et un corps plus fort encore; il avait une musculature cyclopéenne, une énergie sauvage, une fermeté brutale. Avec ce morceau de fer humain, Dieu aurait pu forger la substance de quatre hommes ordinaires. C'était le génie de la guerre dans sa forme abrupte et primitive, une montagne vivante, l'homme qui se battait avec la pierre polie ou la hache de bronze à l'époque des premières luttes préhistoriques; c'était la personnification de la bataille, l'expression humaine la plus exacte de la violence brutale qui fend, écrase, rompt, pulvérise et détruit. Ce qui rendait plus singulier et plus étrange ce *guerrillero*, dont la figure ne pouvait se regarder sans épouvante, c'est qu'il était

encore vêtu de la soutane qu'il portait le 3 juin 1808, lorsqu'il partit avec les clefs de sa paroisse. A son ceinturon de cuir non tanné pendaient deux pistolets et un long sabre. Sa soutane, déboutonnée depuis la taille, laissait voir ses jambes robustes, couvertes par des culottes depuis longtemps fort endommagées. Ses pieds étaient chaussés de bottes monumentales, dont on ne pouvait retrouver la forme sous les couches successives de fange tertiaire et quaternaire qu'avec le temps tous les terrains de l'Espagne y avaient déposées. Son crâne, sous un mouchoir d'une couleur indéfinissable, roulé autour des tempes, s'enchâssait dans l'étroit bonnet poilu, dont se servent les terrassiers de Madrid.



Nous ne séjournâmes que pendant une nuit à Val de Rebollo, et, lorsqu'on eut distribué en rations aux soldats le peu de provisions qui y restaient, on nous donna l'ordre de marcher vers la montagne.

Rien ne nous arriva en route qui vaille d'être rapporté, jusqu'au moment où nous nous réunîmes à l'armée, — elle méritait bien ce nom, — commandée par don Juan Martin, général en chef de toutes les forces volontaires et de ligne en bas Aragon.

La rencontre se fit à Moranchel. Le soir tombait quand nous joignîmes la grande *partida*. Les environs du village étaient peuplés de troupes qui nous reçurent avec des acclamations, à cause du renfort que nous amenions et, tout de suite, les hommes de nos files se confondirent dans la troupe *empecinada*, comme fait un ruisseau se jetant dans une rivière. Je rencontrai quelques figures de connaissance parmi les officiers de la Seconde et de la Troisième armée que don Juan Martin avait recueillis sur divers points, suivant les ordres du général Blake. Ils me racontèrent le fait d'armes insigne de Calatayud, qui datait de quelques jours.

J'avais une envie folle de voir le fameux Empecinado, dont le nom, à l'égal du nom de Mina, retentissait alors avec un bruit glorieux dans toute la Péninsule. Pour le plus grand nombre, il représentait un héros des anciens temps,

ressuscité à notre époque, en témoignage de la protection du ciel dans la guerre cruelle que nous soutenions. Ma curiosité ne tarda pas à être satisfaite : don Juan Martin sortit de son logement pour visiter les blessés traînés avec nous depuis Granadejos. Quand il se montra à ses troupes, je remarquai l'enthousiasme et l'admiration qu'il leur inspirait, et je puis assurer que Bonaparte lui-même ne fut pas de la part des vétérans de sa garde l'objet d'un culte aussi fervent.

Don Juan Martin était un hercule d'une taille un peu au-dessus de l'ordinaire, un organisme fait pour la guerre, un être d'une force musculaire considérable, un corps d'airain qui renfermait l'énergie, la vivacité, la résistance, l'obstination, la hardiesse frénétique des méridionaux, jointes à la patience des gens du Nord. Sa face, d'un jaune sombre, teint habituel des Castillans, brûlés et basanés par le soleil, exprimait toutes ses qualités : ses traits étaient plutôt agréables que laids, ses yeux très vifs. Les cheveux, ramenés en désordre sur le front, se réunissaient aux sourcils. Les moustaches se joignaient à de courts favoris au-dessus du menton rasé : cette mode russe fut longtemps en vogue parmi les *guerrilleros* et, plus tard, Zumalacarregui et les autres chefs carlistes l'ont adoptée à leur tour.

La capote bleue qui l'enveloppait laissait à peine entrevoir les insignes de son grade; dans leur ensemble, ses vêtements mal ajustés et d'étoffe grossière étaient en harmonie avec la brusquerie de ses allures. Sa façon de parler, lourde et lente, mais expressive, démontrait, à chaque instant, qu'il n'avait pas suivi les cours des académies civiles ou militaires. Il affectait de mépriser les manières polies, supposant un caractère frivole et efféminé à ceux qui n'offraient pas un type de rudesse primitive et dont le caractère paraissait réfractaire à l'activité sauvage de la guerre de montagne. Ses qualités mêmes, sa bienveillance, sa générosité étaient à peu près comme ces plantes des champs qui contiennent des sucs salutaires, mais dont les feuilles sont hérissées de piquants. Il possédait à un degré élevé le génie de la petite guerre, et, après Mina qui fut le Napoléon des *guerrillas*, il n'y eut pas, en Espagne, de partisan aussi actif et aussi heureux. Son esprit était proprement celui de ce véritable tempérament espagnol,

auquel il faut une lutte continuelle pour apaiser sa turbulente et irréductible inquiétude, et qui, pour se prouver qu'il existe, doit toujours vivre dans des disputes, en actes et en paroles.

Lorsque la guerre éclata, il avait pris la campagne avec deux hommes, — tel don Quichotte avec Sancho Pança, — et, ayant commencé par arrêter des diligences, il finit par battre des armées. Avec un art inné, il sut et il comprit, dès le premier jour, la géographie et la stratégie; il fit des merveilles sans savoir pourquoi ni comment. Son génie, comme celui de Bonaparte dans les sphères plus hautes, était, par sa structure intime, apte aux choses de la guerre et il n'avait rien à apprendre. Il formait, il dirigeait, il mettait en marche des troupes d'armes différentes et il gagnait des batailles en dehors des règles de la tactique, ou, pour mieux dire, il observait les règles justes sans le savoir ou il les faisait découler de sa pratique instinctive.

*
* *

Le général en chef avait envoyé l'ordre à Mosen Anton, qu'il venait d'élever au grade de colonel, et à son lieutenant préféré, don Saturnin Albuin, de réunir leurs *cuadrillas* à celle du *cabecilla* Orejitas, pour donner l'assaut, de concert, à la ville de Borja occupée par les Français.

Le lendemain, don Juan Martin reçut un émissaire d'Orejitas annonçant qu'à défaut des renforts de Mosen Anton et d'Albuin, sa troupe isolée avait dû lever le siège de Borja. L'Empecinado se vouait à tous les diables quand survint un autre courrier annonçant que don Saturnin Albuin et Mosen Anton avaient remporté une grande victoire à Calcena, tuant soixante-dix Français.

— Allons à Calcena, — dit-il alors, — pour voir ce qui s'est passé. Ces deux *guerrilleros* de Barabbas méritent en même temps qu'on les nomme généraux pour leur bravoure, et qu'on leur administre cinquante coups de bâton pour leur désobéissance... En route!

A notre entrée dans Calcena, après une demi-journée de

marche, j'observai que les troupes accueillaient le général avec quelque froideur. Une partie du village était en flammes. Les malheureux habitants se montraient à l'égard de don Juan Martin plus affectueux que ses propres soldats; ils se précipitaient à sa rencontre et le suppliaient de mettre fin à l'incendie et au pillage. Une femme furieuse s'avança jusqu'au milieu des chevaux et, là, arrêtant le général, elle saisit énergiquement sa bride, et s'écria, plutôt avec un rugissement qu'avec des paroles :

— Juan Martin, justice!... Est-ce contre l'Espagne ou bien contre la France que tu as pris les armes?

— Est-ce la *seña*[1] Solea?... C'est elle-même!... L'amie de ma femme... *Seña* Solea, que vous arrive-t-il donc?

— Juanillo, commandes-tu des soldats ou des bandouliers? Que le tonnerre de Dieu t'écrase! Les Français nous ont mis à sac cette nuit, et, ce matin, les tiens nous ont mis à sac à leur tour... Quelles *cuadrillas* de tigres carnassiers est-ce donc que tu traînes après toi?

— Je vais voir ce qui se passe, — dit le général en fronçant le sourcil.

— Juanillo, depuis que tu es général, tu n'es plus le même! continua cette femme dont la physionomie exprimait la plus grande exaltation. Je t'ai connu quand tu gardais les troupeaux de ton père, l'oncle Juan[2]... J'ai connu la *señá* Lucia Diaz, ta mère... Si tu ne nous fais pas justice, nous irons dire à ta femme, à doña Catalina, que tu es un assassin... Juanillo, ce matin, ils ont fusillé mon mari, parce qu'il ne voulait pas leur donner quelques malheureux douros que nous gardions enveloppés dans un mouchoir.

On entendit une forte détonation.

— Trijueque est en train de faire des siennes, — dit l'Empecinado, fendant la foule avec son cheval.

— Ce n'est rien, *señores !* — cria une voix. — Ils s'occupent à fusiller les prisonniers, ces brigands français qui tirèrent sur nous du haut de la maison de l'alcade.

Tout le voisinage poussait des cris de bête qu'on égorge.

1. Abréviation familière de *señora*.

2. Les Espagnols disent familièrement : « l'oncle un tel », « la tante une telle » comme nous disons : « le père un tel », « la mère une telle ».

Don Juan Martin, faisant à l'instant montre de son autorité, pénétra dans la place, entra dans la maison de l'*ayuntamiento* et envoya chercher les deux *cabecillas* Albuin et Trijueque.

Ce dernier ne tarda pas à venir. Son visage noirci par la poudre était le visage d'un véritable démon. La joie du triomphe s'alliait en lui avec un embarras d'attitude et un tremblement de voix qui l'auraient rendu risible s'il n'avait été effrayant.

Sans attendre que le général lui parlât, il prit la parole avec volubilité.

— J'ai mis en déroute quinze cents Français avec mes huit cents hommes!... Heureux jour!... Vive Ferdinand VII! J'ai quatre cents prisonniers... Mais, à quoi bon des prisonniers?... Quatre cents bouches!... Le mieux est : *pim, pam, poum!* et tout est fini... En enfer les diables!

Il faisait le simulacre de porter le *trabuco* à l'épaule, il fermait l'œil gauche et, avec le droit, visait une cible imaginaire.

— Je me réjouis de la victoire, — lui répondit très calme don Juan, — mais pourquoi avez-vous abandonné Orejitas?

Le *guerrillero* eut un sourire diabolique.

— Je vois bien que je ne suis pas agréable aux *señores*... Je savais que ma conduite ne serait pas de ton gré, don Juan Martin... Mosen Anton Trijueque est un sot, un fou, et il ne fait que des extravagances. J'ai gagné une bataille, la plus importante de cette campagne; mais tout cela, qu'est-ce que ça signifie? Il est nécessaire d'étouffer, d'annihiler Mosen Anton.

— Ce qui a du mérite et ce qui n'en a pas, je ne le sais que trop!

Et l'Empecinado haussait le ton.

— Réponds-moi, pourquoi n'es-tu pas allé au secours d'Orejitas?... Personne ne se rira de moi!

Et il poussa un juron atroce.

— Ici, il n'y a qu'une chose à faire : obéir à mes ordres!

— C'est vrai, — reprit Mosen Anton en faisant avec ses bras les mouvements d'un moulin à vent plutôt que d'un homme, — j'ai abandonné Orejitas parce que le siège de Borja m'a paru être une absurdité, un acte de démence.

Une recrue n'aurait pas conçu ce plan... Voyez la jolie stratégie... Assiéger Borja, quand les Français marchent de nouveau sur Calatayud!... Que Sa Majesté le grand Empecinado me le pardonne, — ajouta-t-il avec une écrasante ironie, — mais, moi, je ne fais pas de folies et je ne me prête pas à des plans ridicules.

— Ridicules! Il traite mes plans de ridicules! — s'écria don Juan, hors de lui. — Je n'attendais pas semblable chose d'un homme que je tirai du néant de son église pour en faire un colonel... Colonel, *señores*, un homme qui n'était pas autre chose qu'un curé... Trijueque! (et il le menaçait du poing) aucun chrétien ne se moquera de Juan Martin Diaz, et surtout pas un plein de paille et d'avoine comme toi!

Mosen Anton se campa devant son chef et son ami; il écarta avec ses mains crispées la soutane qui recouvrait sa poitrine; les yeux écarquillés, il dit de sa voix creuse et terrible :

— Juan Martin, voilà ma poitrine : commande de me fusiller, oui, commande de me fusiller! J'ai gagné une grande bataille sans ton consentement. Je t'ai désobéi, parce que ça m'a fait plaisir, entends-tu? Parce que je sers l'Espagne et Ferdinand VII, et non pas les Français et le roi *Botellas*[1]. Commande qu'on me fusille à l'instant même; allons, vite, Juan Martin. Crois-tu que je crains la mort? Je ne crains ni la mort ni cent morts. Je ne suis pas, moi, un général de carton; je ne veux, moi, ni des croix, ni des écharpes, ni des aiguillettes. Le cœur guerrier de Trijueque n'aspire qu'à la mort pour lui et à la gloire pour l'Espagne!

— Mosen Anton, tes bravades et tes fanfaronnades me font rire. Nous sommes amis, et, comme ami, tu sentiras le poids de ma main pour m'avoir désobéi. Au surplus, n'ai-je pas ordonné qu'on ne commît aucune atrocité dans les villages?

— Ce village-ci a donné des rations aux Français, il n'a pas voulu en délivrer aux nôtres. Les gens de Calcena sont *afrancesados*[2].

— Tu es une hyène féroce, Trijueque... Et le général

1. Les Espagnols avaient surnommé *Botellas* le roi Joseph ; ils lui reprochaient, à tort, d'être un ivrogne.

2. Francisés.

devint encore plus furieux. A cause de toi, on nous abhorre dans les villages ; et ils finiront par se réjouir quand les Français entreront chez eux.

— J'ai fait fusiller quelques coquins d'*afrancesados*, — dit Mosen Anton. — Ce fut encore mal, n'est-il pas vrai ?... Oui, de ce curé on ne peut rien tirer de bon... Juan Martin, qu'on me fusille, moi aussi, pour avoir gagné une bataille sans ton consentement... C'est une grande désobéissance que la mienne... Je suis un vaurien... Envoie un message à Cadix, disant que Mosen Anton n'est propre qu'à servir comme fourrier, rien de plus...

— Silence ! — s'écria subitement l'Empecinado, au dernier degré de l'emportement et dans l'impuissance, désormais, de garder son calme devant l'insolence de son subalterne.

Et, dégainant son sabre avec une violence terrible, il en menaça Trijueque et répéta :

— Silence !... ou je t'abats à mes pieds, canaille, langue de vipère, imposteur !... Crois-tu que je suis un envieux comme toi et que je me mords les ongles quand un compagnon gagne une bataille ? Ici, c'est moi qui commande, et toi, comme les autres, tu baisseras la tête...

Mosen Anton se tut, mais ses yeux lancèrent des étincelles de colère. Il devint vert et serra les poings, il replia contre son corps ses membres agités, il se courba, penchant le menton sur sa poitrine, et de sa gorge sortit ce grognement des fauves vaincus par l'écrasante supériorité de l'homme. L'autorité de Juan Martin, le respect traditionnel qui ne s'était pas encore éteint dans son âme, la présence des autres chefs et surtout l'attitude formidable du général agirent sur lui, humiliant son orgueil.

L'Empecinado remit, avec aisance, le sabre au fourreau et, s'approchant de Trijueque, il le prit par le revers de sa houppelande, et il le secoua avec force.

— Moi, je ne me laisse pas effrayer ni par des paroles creuses, ni par des paroles sourdes, ni par ce grand corps de chameau... Tu feras ce que j'ordonne, car je suis homme à commander qu'on administre cinquante coups de bâton à un colonel. Celui qui me voudra pour ami m'aura pour ami ; celui qui me voudra pour chef m'aura pour chef. Et ne viens

pas nous ennuyer, animal, avec cette fantaisie qu'on te fusille : moi, je ne fais fusiller que les couards, entends-tu? Pour les braves comme toi qui ne savent pas accomplir leur devoir, qui n'obéissent pas aux ordres donnés, ce n'est pas avec des balles que je règle leur compte, mais avec les soufflets de mes mains nues... Quand tu me manqueras de respect, je ne perdrai pas mon temps aux bagatelles et aux chinoiseries des ordres et des proclamations, mais je te casserai, à coups de poing, cette figure de cheval... Tu comprends, n'est-ce pas?... Allons, chacun à son poste. Assez de fusillades comme cela. Célébrons la bataille par un goûter, s'il y a des provisions, et sachez bien qu'ici personne autre que moi ne commande; personne autre que moi!

Mosen Anton sortit de l'appartement alors qu'il commençait déjà à faire nuit. L'expression de son visage ne se distinguait pas bien.

***

Don Juan Martin sortit, lui aussi, pour parcourir le village, qui, après cette double mise à sac, présentait l'aspect le plus lamentable. Le long des rues se voyaient des vêtements entassés et des objets sans valeur que les soldats avaient jetés par les fenêtres; les armoires, les coffres ouverts obstruaient les portes. Les familles désolées recueillaient leurs effets ou cherchaient avec une inquiétude fiévreuse leurs enfants perdus. La place était remplie de cadavres, français pour la plupart, quelques-uns espagnols; de tous côtés, apparaissaient, en nombre, les sanglantes et lamentables marques de la main infernale de Trijueque, le plus cruel et le plus inhumain des *guerrilleros* de ce temps-là. De toutes parts, nous rencontrions des gens en larmes qui nous regardaient avec épouvante et fuyaient à notre approche. La troupe occupait tout le village; les chants de quelques soldats ivres faisaient dresser les cheveux d'horreur. Certains s'obstinaient encore à commettre des vexations contre les personnes et les biens de ces malheureux habitants; nous eûmes grand'peine à les contenir.

De retour dans la maison de l'*ayuntamiento*, nous nous mîmes à table, mieux servis que nous ne l'espérions : il est vrai que les soldats de Mosen Anton n'avaient laissé dans les mai-

sons du village ni un morceau de pain, ni une volaille, ni un saucisson, ni un de ces fruits secs dont les nombreuses et excellentes conserves font la réputation de Calcena. Le repas fut cependant triste : le général était pensif; Sardina, Albuin, qui venait d'entrer, Orejitas et les adjudants, les amis et les protégés des uns et des autres, tous assis à la même table, nous ne prononcions pas une parole. Quoique soldats, nous étions tous émus, et la funèbre clameur de la pauvre bourgade ravagée et pillée se répercutait dans nos cœurs en échos pitoyables.

C'est alors, pour la première fois et pour la dernière, qu'il me fut donné de voir le meilleur, jusqu'à ce jour, des lieutenants de l'Empecinado, le colonel Albuin.

Si je ne suis pas trompé par le souvenir qu'en a soigneusement conservé ma mémoire, voici quelle était la physionomie du célèbre *guerrillero*, dont les historiens français eux-mêmes parlent avec grand éloge : Don Saturnin Albuin, surnommé « le Manchot », pour avoir perdu la main gauche dans l'affaire d'el Casar de Talamanca. C'était un homme d'âge moyen, petit, brun, vif, ingénieux, agile plus que personne, sans avoir la vigueur lourde et musculeuse de don Juan Martin; mais sa force élastique, flexible, devenait d'autant plus imposante et redoutable dans les moments critiques, qu'elle se montrait moins en temps ordinaire. Si l'Empecinado était l'homme de bronze au poids duquel rien ne résistait, Albuin, lui, était un homme d'acier. Il ployait comme une épée, et tuait comme elle. Son corps sec semblait trempé à l'eau et au feu, puis forgé au marteau. Lorsqu'on entendait conter ses prouesses, c'est à peine si l'on pouvait faire crédit au narrateur. Il n'est pas extraordinaire qu'un général français ait pu dire d'Albuin : « Si cet homme avait vécu sous les drapeaux de Napoléon, il serait déjà maréchal de France. »

Don Saturnin portait un costume bourgeois aux prétentions d'uniforme militaire. Sa jaquette, sur laquelle brillaient des épaulettes et des galons mal cousus et fanés, était pleine de déchirures. Les coudes de ce héros aussi valeureux qu'Achille étaient à jour comme ceux d'un écolier; sur son pantalon se voyaient les traces et les dessins de maladroits ravaudages;

les courroies du *trabuco* qu'il avait à l'épaule et des pistolets et du sabre qui pendaient à son côté faisaient peu d'honneur à l'administration de cette armée. Tout cela prouvait que les campagnes de la *partida* étaient plus glorieuses que lucratives.

Un homme entra dans la salle. Il était grand, sec, brun ; ses cheveux gris étaient hérissés comme le poil d'une brosse ; les yeux vifs et mobiles, la physionomie très expressive, l'allure sérieuse et noble, ainsi que cela se rencontre souvent chez les paysans aragonais. A son entrée, il chercha du regard un visage parmi les visages des assistants, et, reconnaissant à la fin l'Empecinado, qui était bien celui qu'il voulait voir, il s'exprima ainsi :

— Enfin te voilà, Juanillo Martin ! Il en faut, de la peine, pour retrouver la figure d'un ami sous la pompe et la vanité qui recouvrent un señor général comme toi ! Ne me reconnais-tu pas ?

— Non, par ma foi ! — répondit don Juan en l'examinant.

— Il n'est pas facile, — ajouta cet homme avec dédain, — non, il n'est pas facile à un señor général de reconnaître l'oncle Garrapinillos, qui le menait sur sa mule de Castrillo à Fuentecen et lui achetait des gimblettes à l'auberge, en route.

— Oncle Garrapinillos de mon âme ! — s'écria le général en étendant les bras vers le campagnard. — Qui aurait pu te reconnaître, maintenant que tu es devenu un homme sérieux ? Viens ici, l'ami ! Pour toi, je ne suis toujours que Juanillo, le fils de la *seña* Luciita. Te souviens-tu du temps où tu portais des marionnettes à la *feria* de Castrillo ?... Et la guenon qui t'aidait à gagner ta vie ?... Quand j'étais petit, je te tenais pour le premier personnage d'Espagne, après le roi, et, si j'avais eu alors en mon pouvoir les Indes et tous leurs Pérous, je les aurais donnés pour les marionnettes et la guenon... Mais assieds-toi et mange un morceau.

— Je n'ai pas envie de manger, — répondit Garrapinillos avec dignité. — Il ne s'agit plus, ici, de marionnettes ni de guenons. Je me suis établi dans ce village, j'ai ouvert une gargote, et c'est ainsi que, ma famille et moi, nous gagnons notre pain.

— De quoi se compose ta famille ?

— De ma femme et de sept marmots. L'aîné n'a pas encore dix ans.

— Homme, ils te mangeront tout vif !

Garrapinillos avala un soupir, et, après avoir levé les yeux au ciel, il reprit :

— Juan Martin, tu ne sais pas pourquoi je viens ?

— Non, si tu ne me le dis pas.

— Eh bien ! je viens pour que tu me rendes ce qu'ils m'ont volé... (Et, dans un accès de violente colère, le paysan serrait les poings, jurait et blasphémait.) Dans le cas contraire, toi et tous les tiens vous aurez affaire à moi, car je suis un homme qui sait défendre le pain de ses enfants.

— Que t'a-t-on dérobé, et quel a été le voleur ?

— Le voleur (et il désignait d'un geste énergique Albuin), c'est celui-ci.

A raison du repas abondant et des nombreuses libations, le Manchot sommeillait, la tête cachée entre ses bras croisés sur la table ; il se réveilla aussitôt et regarda son accusateur avec des yeux troubles et une expression méchante.

— Garrapinillos, — dit don Juan Martin, — il se peut qu'on t'ait pris quelque argent. Les chefs ont dû percevoir une contribution pour l'entretien des troupes, parce que la Junte ne nous paie pas et que l'armée a besoin de vivre.

— J'ai payé mes impôts sept fois en deux mois, et j'ai livré en eau-de-vie plus que je n'ai gagné durant quatre semaines. Ce matin, ils me demandèrent douze écus, et je les leur donnai, n'en conservant que deux et demi dans ma bourse.

— Et c'est ta réserve qu'ils t'ont volée ?

— Non, ce n'est pas cela, c'est autre chose... (Et il accentuait ses paroles avec des gestes véhéments.) Ce qu'ils m'ont volé, c'est trente-quatre écus que ma femme gardait dans son coffre... Bon Dieu ! Tout notre gain de dix ans, Juanillo ! Ma femme allait économisant, et nous nous répétions : « Après, nous achèterons ceci, puis nous achèterons cela... »

— Et tu dis que la troupe entra et ouvrit les coffres ?

— C'est celui-ci qui entra avec deux autres... (Et le volé désigna une seconde fois Albuin avec tant d'énergie qu'on eût dit qu'il voulait le traverser, de part en part, de son

index tendu.) Oui, ce brigand, qui n'a plus qu'une main!

Albuin, après avoir considéré à loisir son accusateur, ouvrit ses mâchoires en un large bâillement, et, croisant de nouveau ses bras sur la table, il y laissa retomber sa tête. Il pensait, sans doute, que les cris de ce malheureux ne méritaient pas de troubler la tranquillité de sa sieste. Ce regard vague, ce large bâillement, cette tête couchée lui donnaient l'air d'un chien somnolent que la personne mordue par lui insulterait de loin, sans parvenir à lui faire comprendre un langage humain.

— Garrapinillos, — fit observer don Juan, — on ne parle pas sur ce ton d'un colonel. Ce señor est le vaillant don Saturnin Albuin, dont tu as sans doute entendu parler. Sa main droite est la terreur des Français. Napoléon offrirait la moitié de son empire pour pouvoir la couper.

— Les Espagnols offriraient davantage! — interrompit le plaignant. — Qu'il me rende mes trente-quatre écus, et je le laisserai en paix. Sinon, général Juanillo, je te jure que je le tue, je l'enfile, je le saigne, je le démolis... Il est sûr que, si j'avais été à la maison... Je sortis sur la rue, à la recherche de deux des marmots qui s'étaient échappés pour voir fusiller des Français... Quand je revins, ma femme me raconta que ce señor général... général! il l'est comme l'était mon grand-père!... que ce señor manchot entra dans la maison en réclamant de l'argent; qu'il avait menacé de fusiller jusqu'au chat lui-même, si on ne lui en donnait pas, qu'il avait brisé les armoires, les coffres et éparpillé la laine des matelas pour le chercher. Casiana lui déclara qu'elle n'avait rien; mais lui, à force de fouiller, finit par trouver la chaussette. Oh! saintes âmes du purgatoire! il la vida, compta l'argent...

Arrivé à ce point, l'oncle Garrapinillos, dans l'âme duquel une sensibilité extrême succédait au courage primitif, ne put contenir ses larmes. Mais bientôt, reconnaissant que de semblables manifestations d'un cœur ulcéré n'étaient pas de circonstance, il les essuya comme qui enlève de sa figure des toiles d'araignée, puis, d'une voix creuse, il parla ainsi:

— Señor général Juanillo Martin, je répète à Votre Excellence que je le tue sans pitié, comme on tue un chien, quoique je sache que la troupe se jettera sur Garrapinillos

pour le fusiller, que Casiana restera veuve et mes enfants orphelins; mais je le tue, s'il ne me rend pas les trente-quatre écus qui sont tout mon avoir.

— Garrapinillos, reprit don Juan Martin gravement, ces contre-temps arrivent à la guerre. Il te faut bien avoir présent à l'esprit que beaucoup de ce qui paraît alors un vol n'est, comme dit l'autre, que la loi inexorable de cette guerre. Il est nécessaire de se sacrifier pour la patrie; chacun doit lui donner son *obale*... On dit que ce village fit fête aux Français... C'est mal, très mal, mais enfin, oncle Garrapinillos, je vais te rendre les trente-quatre écus sur ma bourse particulière.

En disant cela, le général mit la main à la poche et en tira... une piécette!

— Je croyais avoir plus d'argent que cela...

Et, contrarié, il cria :

— Hé! señor Sardina, señor intendant de l'armée!...

Avant d'être ainsi interpellé, don Vicente m'avait déjà commandé de retirer deux onces de la ceinture pleine d'or que je portais par son ordre. J'obéis, et, avec les deux douros que Sardina ajouta, on compléta la somme, qui fut remise à Garrapinillos.

— Merci, Juan Martin. Et il empochait son argent. Je savais bien, moi, que tu étais un *caballero*. Je vais répandre le bruit dans le village que tu rends ce qu'on a volé afin que t'arrivent l'oncle Pedro, l'oncle Somorjugo, la tante Nicolasa et don Norbert... Entre tous, ils ont, pour le moins, donné une *obale* de mille écus, comme peut en témoigner la main droite de celui-là qui dort... Adieu, señores. Sachez que l'oncle Garrapinillos, qui demeure au coin de la rue de Landre, est à votre disposition pour tout ce qu'il vous plaira de lui commander. Que ces vaillants généraux aient mille ans de vie, et vive Ferdinand VII!... Et toi, Juanillo, s'il est vrai que tu t'en vas, laisse pour ordre... Écoute, ne reparais plus par ici! Tu sais que je t'aime... Casiana regrette de ne pouvoir venir te baiser les mains... Elle est enceinte de huit mois... Adieu... La troupe s'en va, cette nuit : que... Dieu l'emporte!... Moi, je vais ouvrir la boutique, pour voir si l'on peut gagner quelques sous.

Garrapinillos sortit, et, peu après lui, Orejitas et les autres chefs. L'Empecinado ordonna d'apporter de la lumière, et, quand la clarté indécise d'une lampe éclaira à moitié la salle, il alluma un cigare et parla ainsi :

— Señor Sardina, chef de l'état-major général et intendant de cette armée, nous allons recueillir les fonds perçus.

— Qu'on me remette ce qui a été ramassé à Calcena, répondit don Vicente, et je verrai ce qu'on peut envoyer à la Junte et ce qu'on doit conserver dans la caisse de l'armée pour ses besoins... Araceli, — continua Sardina, s'adressant à moi, — je vais vous dicter.

Nous demeurâmes seuls, le général en chef, don Vicente Sardina, deux officiers qui écrivions, et Albuin, qui continuait à sommeiller dans l'attitude déjà décrite.

— Hé! señor Manchot! (Et Juan Martin laissa tomber sa pesante main sur l'épaule du dormeur.) Réveillez-vous.

***

Don Saturnin releva la tête, et, après qu'il se fut frotté paresseusement les paupières, nous vîmes briller ses yeux de bête féroce; dans leurs pupilles se reflétait en points verdâtres la pâle lueur de la lampe.

— Si je n'avais pas été sur mes gardes, et si je ne m'étais pas emparé des principales maisons du village, — dit le Manchot, — les Français auraient... Mosen Anton se jeta à corps perdu dans le bataillon d'infanterie, et fendit la tête au commandant.

— Voyons, qu'on me donne cet argent!

Et l'Empecinado coupa court à la relation de la bataille.

— Quel argent? — demanda Albuin, réveillé complètement, car jusque-là il ne l'était qu'à demi.

— L'argent qu'on a recueilli à tort ou à raison, — fit impérieusement don Juan.

Albuin se troubla un peu, et ses yeux lancèrent un éclair rapide. Un observateur, trompé par ce singulier visage à l'expression de renard, aurait pu croire que les oreilles pointues remuaient, que le museau noir et humide aiguisait ses dents les unes contre les autres.

— Le capitaine Recuenco garde les fonds prélevés, — répondit-il après une courte pause,

Et il se disposa à prendre sur un banc adossé au mur une position plus commode pour dormir.

— Qu'on me fasse venir Recuenco!

Le capitaine de ce nom, homme ponctuel et honnête, ainsi que je le constatai en plusieurs circonstances, entra et s'exprima ainsi :

— J'ai quatre-vingt-trois douros en monnaies diverses. On m'a remis cela, et je vous le remets à mon tour. Ce que les soldats ont ramassé dans le sac du village, c'est Mosen Anton et don Saturnin qui le détiennent, sans doute.

Le capitaine Recuenco laissa sur la table une bourse renfermant les quatre-vingt-trois douros : j'en pris note sur mon carnet. Puis il se retira, ayant mission de faire comparaître Trijueque.

Celui-ci se présenta de fort mauvaise grâce, et, avant que le général l'interpellât, il s'exprima rudement de la sorte :

— Je sais pourquoi on me réclame. Pour me demander de l'argent. Vous savez cependant que Mosen Anton ne porte jamais un centime sur lui. Voici mes poches, plus plates que la patène de la sainte messe. (Et il montra, vides et retournées, les deux poches crasseuses cousues à sa culotte.) Mais, s'il est nécessaire — ajouta-t-il — que nous contribuions à faire des cadeaux au quartier général, voici ma montre : c'est l'unique objet que possède Trijueque.

Il posa sur la table une boîte d'argent qui marquait quelquefois l'heure.

— Je ne veux pas ta montre, Trijueque!... (Et don Juan lui rendit l'oignon avec ennui.) Maudit caractère que celui de ce prêtre : il ne dit pas une parole sans vous lâcher une ruade!... Je veux l'argent qu'on a ramassé dans le sac du village. L'as-tu, oui ou non?

— Il fallait donc maintenant que le curé passât pour un voleur! C'est bien, ajoute ça à ton rapport... Jésus-Christ souffrit davantage pour nous!... Moi, je n'ai pas d'argent. Ne sais-tu pas, par hasard, que, si je touche quelque paie, je la distribue aux soldats? Ne sais-tu pas qu'il ne me reste jamais un sou dans la poche? Dès que j'en ai un, je l'aban-

donne à qui me le demande... D'où viennent donc ces sottises, Juan Martin?

— Je sais que tu es détaché de tout et libéral. (Et l'Empecinado parlait sur le ton de quelqu'un qui s'efforce de ne pas perdre patience.) Il me suffit que tu me dises que tu n'as rien : je suis satisfait. Je ne t'offre pas de l'argent, parce que tu ne le prendrais pas, Trijueque; mais ces bottes réclament des demi-semelles; tu as besoin d'une bonne capote pour te couvrir... Don Vicente, veillez à ce que Mosen Anton n'aille pas déchaussé et dévêtu.

— Merci, — répondit le curé, — je ne suis pas un homme délicat. Avec ce que l'on dépenserait pour ma personne, tu pourras acheter de la pommade pour tes cheveux, des plumes pour ton chapeau et des galons pour ton uniforme : Mosen Anton Trijueque n'a pas besoin de rubans, il méprise l'argent, mais il en gagne pour les autres.

Il se retira sans rien ajouter, et le général, qui était sur le point de lui répondre avec colère, se prit la tête à deux mains, avec une contraction dans les traits qui révélait les indécisions pénibles de son esprit. Après, il nous dit :

— Trijueque et moi nous aurons quelque jour à nous quereller à tout jamais... Allons, notez les quatre-vingt-trois douros... Il s'agit d'en trouver beaucoup plus... Je mettrais ma main au feu en ce qui concerne Mosen Anton. Il bouleverserait le monde par envie, mais il ne se souillerait pas les doigts avec un centime mal acquis... Eh! don Saturnin de tous les diables, réveillez-vous!

Albuin, qui sans doute feignait de dormir, ouvrit les yeux.

— Voyons, rapidement, cet argent! — fit le général sans le regarder.

— Ah! ah! — s'écria le Manchot sur le ton de quelqu'un qui rassemble ses souvenirs. — L'argent? Oui... Ne vous ai-je pas dit que j'avais treize cents réaux et un appoint? Les voilà!

En parlant ainsi, il jeta sur la table un lot de monnaies diverses, en or et en argent.

— Il y en a davantage encore! Je sais que vous vous êtes emparé du neuvième, de l'exemption, des dîmes et des sommes que l'alcade avait recueillies pour les livrer à la Junte. J'ai

ouï dire aussi que les frères de la Merci s'étaient vu enlever quelques milliers de réaux.

— Si le général tient compte de ce que disent les mauvaises langues du village!...

— Albuin, je ne veux pas de *rhétolique*!... Voyons, donnez cet argent et mettons un point final à cette histoire! reprit don Juan avec énergie.

— Mettez ce point après la demande d'argent. On me doit dix-huit payes, oui, dix-huit payes, et je n'ai pas de culottes.

— Assez de paroles! (Et don Juan Martin s'irritait peu à peu.) Nous parlerons, un autre jour, des payes. Don Saturnin, remettez-moi cette ceinture que vous portez autour des reins; sinon, nous nous regarderons face à face. Et cela, je ne le dis pas comme général: nous nous verrons d'homme à homme... car... ce n'est pas vous qui vous moquerez de moi. Je me charge d'assouplir mes gens, à l'occasion. Ici, on ne fusille personne; ici, les punitions ne s'infligent pas suivant l'ordonnance: Albuin, vous me connaissez, n'est-ce pas?... Allons, crache-moi cet argent. Souviens-toi de cette occasion où, comme tu ne voulais pas faire ce que je te commandais, je te lançai un tel coup de poing que tu roulas par terre, devenu doux comme un agneau.

— Juan Martin (et le Manchot devint tout pâle), toujours j'ai obéi à mon chef, toujours je l'ai respecté; j'ai servi sous ses ordres avec enthousiasme, je l'ai estimé et aimé. Aujourd'hui mon chef n'a plus confiance en moi! C'est bien, je n'ai qu'une chose à dire à mon général: qu'il donne l'ordre de me fusiller à l'instant, car il ne me plaît pas de lui remettre cet argent qu'il me demande et que je détiens en effet.

— Nous revoilà à l'antienne de Mosen Anton! — reprit don Juan Martin. — Qu'ils ne me répètent pas cela trop souvent, car je commence à en avoir par-dessus les oreilles, de ces bravades! Et, au risque de rester sans héros dans la *partida*, je finirai par faire un exemple.

— Et moi, je dis que ma patience est à bout. (Albuin était livide et défiait du regard le général.) Je n'en endurerai pas davantage; je ne donne pas l'argent, et je ne sers plus dans la *partida*... Allons!...

Don Juan Martin bondit de son siège, comme si une explosion l'eût soulevé, il brisa sa chaise et renversa la table.

— Moi aussi, je suis à bout de patience! — s'écria-t-il avec furie. — Vous endurerez ce qu'il faudra, vous remettrez l'argent, et vous ne quitterez pas la *partida*.

— Voyons comment, malgré ma volonté, cela pourra se faire!

Et Albuin prit l'attitude du carnassier qui attend l'attaque d'un animal plus puissant.

— Albuin! Albuin! — rugit don Juan, formidable, et il frappa si fort du pied que plancher, cloisons, toit, l'édifice tout entier en résonna. — C'est la première fois qu'un inférieur me tient tête de cette manière, et je ne le tolérerai pas, non, je ne le tolérerai pas!

Le Manchot alors porta précipitamment la main droite à sa ceinture et il poussa un cri féroce de désespoir : il ne trouvait pas son sabre. L'ayant défait avant de manger, il l'avait jeté dans un coin.

— Il vous manque un sabre? eh bien! voilà le mien. (Et Juan Martin jeta sa lame nue aux pieds du *guerrillero*.) Défendez-vous, au nom du diable, car je vais vous lier avec cette corde pour vous traîner prisonnier dans la cave.

Muets et consternés, nous n'osions nous hasarder à intervenir dans cette scène dramatique.

Avec une grande prestesse, don Juan prit une corde qui gisait à côté de lui, et il se dirigea vers son subalterne.

— Rendez-vous prisonnier, señor à la mauvaise langue... Cornes du diable! je suis fatigué d'être bon!

Le Manchot, faisant un pas en arrière, s'écria :

— Pas de corde!... Je me ferai tuer avant de consentir à ce que l'on m'attache comme un voleur... Où dois-je aller? A la cave? Je n'en ai pas envie, señor général.... (Et il atteignit l'arme par terre.) Reprenez votre sabre et transpercez-moi la poitrine. Car Albuin ne se laisse pas attacher la main qui lui reste... Je me rends... Qu'on me fusille à l'instant, et alors, si l'on veut ma bourse, on la ramassera sur mon cadavre.

Il ne put continuer : avec une sûreté, une adresse extraordinaires, la main crispée de don Juan saisit, forte comme

une tenaille de fer, l'extrémité droite du Manchot ; celui-ci, brusquement empoigné, fit des efforts, se retourna, se replia, poussa un cri terrible, en agitant le moignon impuissant de son extrémité gauche.

— A genoux! — vociféra le général, secouant avec son bras musculeux ce corps d'acier qui se ployait comme une lame de Tolède. — A genoux devant l'Empecinado!

Don Saturnin, sa main droite prise, était un homme perdu, une épée émoussée, un serpent sans venin. Son moignon se débattit formidablement, mais ne put lui être d'aucun secours.

A la fin, après que son corps se fut contourné et replié plusieurs fois, les genoux pointus du héros, tombant avec violence, firent résonner le sol. On entendit le souffle d'un animal vaincu.

— Misérable! voleur! — et la voix de l'Empecinado était entrecoupée et rauque par suite de ce grand effort. — A l'instant même, tu vas me livrer ce que je te demande, ou tu périras sous mes coups...

En ce même moment, nous remarquâmes que la tête de don Saturnin faisait un mouvement très rapide : ses dents blanches se plantèrent dans la main puissante qui le retenait.

— Il me mord, ce chien! — hurla don Juan Martin sous le coup de la douleur. — Ah! le misérable!

Le Manchot en profita pour faire une nouvelle tentative, et, parvenant à se dégager enfin, il bondit d'un saut vers la fenêtre voisine. L'ayant ouverte, il cria au dehors :

— Soldats, camarades, amis!... à moi, à moi! au secours!... Ils veulent tuer votre cher Manchot. En haut, tout le monde!

Cela dit, il se retourna vers le centre de la salle, et il regarda son chef et nous tous avec une expression de joie sauvage.

Don Juan Martin, dont les doigts saignaient, reprit son sabre. Nous nous regardâmes tous : nous devinions que quelque chose de grave allait se passer.

Don Saturnin, en effet, qui était déjà très aimé par ses troupes, avait organisé une espèce de garde noire composée des hommes les plus brutaux, les plus féroces, les plus barbares de cette armée.

— Ceci est une infamie! — dit Sardina. — Exciter les troupes à l'insubordination!...

Albuin continuait à crier :

— A moi, camarades! Montez vite!

On percevait déjà une grande rumeur dans l'escalier voisin.

— Fermons les portes! (Sardina joignit le geste à la parole.) Nous aurons le temps de faire entendre raison à cette canaille.

— Non, non! (Et le général brandissait son sabre avec force.) Laissez-les entrer!

Ils ne tardèrent pas à paraître, ceux-là qui étaient le plus abominable rebut de la *partida*. Quelques hommes rudes, noirs, sales, à l'œil mauvais, d'allure répugnante, se montrèrent sur le seuil de la porte.

— Qu'est-ce qu'il y a? — leur demanda le général en les regardant avec des yeux terribles. — Que cherchez-vous ici?

— Nous sommes là, señor Manchot.

Et l'un d'eux entra avec décision. Après celui-là, les autres, au nombre de vingt ou vingt-cinq, firent quelques pas dans l'intérieur de la salle.

— Arrière! arrière, tout le monde!

Et l'Empecinado s'avança résolument vers eux, avec une noblesse héroïque.

— Laisserez-vous assassiner votre cher Manchot? — clamait dans l'embrasure de la fenêtre la voix anxieuse de don Saturnin.

— J'ordonne que tous se retirent, — commanda don Juan Martin, — ou pas un seul de vous ne sortira vivant. Je suis le général! Le premier qui me désobéit, je l'étends par terre... Allons... faites un pas de plus, si vous l'osez... Qu'il en vienne encore d'autres... je les attends ici... Qu'elle vienne, toute mon armée, fouler aux pieds son chef. Vous m'avez ici, couards, bandits! Arrivez donc! Qu'il en arrive plus encore!... Nous ne sommes que quatre... Tuez-nous... Passez sur le cadavre de votre général!

Une voix horrible criait dans l'escalier :

— Vive Saturnin le Manchot!

Deux de ceux qui étaient entrés s'approchèrent de don Juan Martin en proférant des jurons et des blasphèmes. Mais

celui-ci, d'un vigoureux élan, déchargea sur la tête du premier un tel coup de sabre qu'il lui fendit le crâne en deux.

L'homme tomba mort sur le sol.

Nous nous précipitâmes tous les trois au secours du général, et, avec nos sabres, nous nous escrimâmes contre ces infâmes canailles. Quoique effrayés et atterrés par l'aspect, par la voix, par l'héroïsme sublime de don Juan Martin, ils essayèrent de se défendre, confiants dans leur grand nombre; mais nous ne tardâmes pas à faire des vides au milieu d'eux. Ils tirèrent quelques coups de fusil qui, heureusement, ne nous firent pas grand mal : — une légère blessure pour moi, une autre pour Sardina; — assaillis par nous plus vivement encore, ils s'enfuirent vers le bas de l'escalier.

Don Juan Martin, suivi par nous trois, descendit les marches, lui aussi, lançant à droite et à gauche des coups de sabre. D'autres soldats envahirent la maison, et les partisans eux-mêmes du Manchot se perdirent dans cette multitude dévouée au général.

— Crudo, — s'écria celui-ci, — faites à l'instant fusiller toute cette fripouille. Sardina, donnez vous-même les ordres nécessaires... Non !..., un sur cinq, cela vaudra mieux... Il faut s'assurer d'eux exactement... Le Tuerto est le pire de tous... Ces trois, ces trois, qui se glissent par là, eux aussi étaient là-haut !... Qu'ils ne s'échappent pas !... Mettez-les sur un rang : je les reconnaîtrai... Hé ! Moscaverde, qu'à l'instant on châtie cette grande canaillerie...

La troupe l'acclamait :

— Vive l'Empecinado !

— Merci, merci, — dit le héros, — assez de vivats, et conduisez-vous bien ! Cette nuit, je vais faire un exemple... Voilà longtemps que j'y songeais et, en vérité, c'est nécessaire... Personne ne se rira de moi !

Nous remontâmes. Il y avait alors dans la salle de l'*ayuntamiento* beaucoup de monde, et don Saturnin était gardé par des soldats dévoués. L'Empecinado le dévisagea encore, les yeux dans les yeux :

— Señor Manchot, préparez-vous pour le *requiem æternam*. Ici nous n'avons pas d'autre chapelain que Mosen Anton, et

il a déjà oublié son métier. Faites donc seul votre acte de contrition.

— Dépêchons ! Que Votre Excellence commande de former le peloton sur la place... On peut m'y conduire quand on voudra.

Don Vicente Sardina entra dans la salle :

— Deux seulement se sont échappés ; je les connais bien. Les ordres sont déjà donnés. On va en passer un sur cinq par les armes.

— Señor don Vicente Sardina, — prononça l'Empecinado, — le señor Albuin ne sera pas fusillé dans le dos : il sera visé dans la poitrine, en considération de ce qu'il a été le premier soldat de cette armée.

Le cœur généreux de don Juan Martin ne laissait pas d'exalter les talents militaires de ses anciens amis, alors même qu'il faisait tomber sur eux le lourd tranchant de la discipline.

On entendit le bruit d'une décharge. Il régna dans la salle un lugubre silence, interrompu ensuite par la voix de Sardina qui compta : « Un !... »

Puis ce fut Albuin qui, élevant ses bras vers le ciel, proféra sur un ton douloureux :

— Adieu, mes amis ! Adieu, vaillants camarades ! Nous avons fini de vaincre les Français, et vos cœurs généreux ne battront plus dans l'enthousiasme de la bataille...

Portant ensuite la main à sa taille, il détacha la ceinture de soie qui l'entourait, et, la jetant au milieu de la salle, il ajouta :

— Voilà l'argent, señor don Juan Martin, voilà ces trois cents douros de malheur qui sont cause de la boucherie que vous êtes en train de faire, là-bas, avec mes braves lions. Pauvre et dénué de tout j'entrai dans la *partida*, pauvre et dénué de tout j'en sors pour aller dans l'autre monde.

On entendit une autre décharge.

— Deux !... — fit don Vicente. — Une autre bonne pièce qui a son compte.

— Maintenant que je vais mourir, — reprit don Saturnin, — qu'on ne tue plus personne : je fus la cause de tout ; c'est moi qui leur commandai de monter.

— Cela ne vous regarde pas ! — fit Don Juan Martin ; et, de sa colère, il ne restait plus que de la rudesse. — Vous ferez ce que j'ordonnerai, et pas autre chose.

Après ces paroles, il mit les mains dans ses poches, et, le menton plongé dans le collet de sa capote, il se promena d'un coin de la salle à l'autre.

— Finissons-en, une bonne fois ! — dit Albuin. — Je suis prêt à mourir. Au peloton ! Le Manchot n'a jamais craint la mort.

Il fit quelques pas vers la sortie, suivi par ceux qui le gardaient.

— Halte-là ! — cria subitement l'Empecinado.

Il frappa du pied le sol et, s'arrêtant dans sa marche, il regarda sa victime avec un visage sombre.

— Qui vous a permis de descendre avant que je l'aie commandé ?

— Plus vite ça sera fait, mieux ça sera ! — répondit le prisonnier.

Soudain retentit la troisième décharge.

— Que personne ne bouge ! — répéta don Juan. — Je ne veux pas entendre un souffle sans mon ordre.

— Je veux, moi, qu'on me fusille ! — répliqua Albuin avec courage, en exhalant par les yeux toute la haine de son cœur rempli encore de fiel.

— Et s'il me prend la fantaisie, à moi, de vous faire grâce ?... Nous allons bien voir ! (Et le général était furieux comme si la condamnation à mort eût été une condescendance et le pardon une peine.) Oui, nous allons bien voir !... Oui, s'il me prend la fantaisie de vous faire grâce et de commander qu'on vous donne cinquante coups de bâton pour la morsure ; s'il me plaît de vous attraper par une oreille et de vous remettre à la tête de votre division sous la menace de cinquante coups de canne encore, à moins que vous ne me preniez Borja et ne n'ameniez prisonnière ici la moitié de la garnison française !...

— A un homme comme moi, on ne donne pas cinquante coups de bâton, et on ne lui tire pas les oreilles.

— Il en sera comme bon me semblera... Qu'avez-vous à dire ?... Allons, déliez-le, et hors d'ici tout le monde !...

Señor Sardina, veillez à ce qu'on ne fusille plus personne. Des coups et encore des coups, c'est le mieux.

Les hommes de troupe se retirèrent et nous trois, qui étions auparavant avec lui, nous restâmes seuls auprès de don Saturnin.

— Je vous fais grâce de la vie, — reprit le général. — Il peut se faire que vous ne m'en sachiez pas gré...

— Non! — répondit Albuin sans changer de figure: — non, je ne vous en sais pas gré, car ce qui semble être une générosité n'en est pas une.

— Et qu'est-ce que c'est donc, alors?

— De la crainte, — poursuivit gravement le *guerrillero*. — Un homme comme moi, on ne le met pas devant un peloton. Les troupes n'auraient pas consenti à la chose... Et si l'affaire de tout à l'heure a mal tourné, une autre fois...

— Il ne m'en faudrait pas beaucoup pour revenir sur mes dires et pour commander qu'on forme ce peloton... Mais non! quand l'Empecinado a pardonné... Don Saturnin, retirez-vous et agissez comme bon vous semblera. Si vous désirez marcher sous mes ordres, faites-moi des excuses en présence de l'armée; sinon...

— Don Saturnin Albuin ne fait pas d'excuses, et il ne lui plaît pas de mendier des galons. Je m'en vais. Adieu pour toujours! Juan Martin en a fini avec le Manchot, et le Manchot en a fini avec Juan Martin. Réunis, nous avons accompli de grands faits d'armes. Les gens de Madrid d'abord, l'histoire ensuite, se complairont à parler de l'Empecinado, mais personne ne se souviendra du pauvre Manchot... Quant au général, je lui fais cadeau de toute ma gloire. *Señores*, adieu! Don Saturnin Albuin, qui ne peut plus manier la bêche ou la navette, va demander l'aumône le long des chemins. Que Dieu ait pitié de lui!

*
* *

Le lendemain du départ de don Saturnin Albuin, de nombreuses défections se produisirent dans les rangs de l'armée *empecinada*, et, à l'appel de midi, plus de trois cents *guerrilleros* furent portés manquants. Le bruit courut dans la *partida*

que ces déserteurs étaient allés rejoindre Albuin pour passer avec lui aux Français.

Dans la soirée, je rencontrai aux abords du camp Mosen Anton, qui faisait seller les chevaux de ses cavaliers les plus dévoués. A mes questions, il répondit qu'il allait reconnaître de nuit les avant-postes ennemis.

— On m'a raconté aujourd'hui — ajoutai-je — que don Saturnin Albuin s'est vendu aux Français. Cela m'a l'air un mensonge... N'est-ce pas que c'est une fausseté, señor Trijueque?

— Qu'en sais-je, moi? — répondit le prêtre avec ennui. — Suis-je, par hasard, le gardien de don Saturnin, pour que tous m'interrogent sur ce qu'il a fait? Le Manchot est libre d'agir comme bon lui semble, et, s'il s'est vu maltraité et méprisé par notre général... Je disais bien, moi, que cela devait arriver!...

— Combien d'hommes a-t-il entraîné avec lui?

— Environ quatre cents.

— J'ai ouï dire que les Français lui ont donné quatre sacs d'or en paiement de sa trahison. On assure encore qu'ils lui offrirent de le faire marquis et capitaine général...

— Il n'y a pas à tenir compte des cancans de ces villageois. Un homme de la valeur d'Albuin ne prend pas de semblables résolutions sans de graves motifs.

En parlant ainsi, le colonel Trijueque sauta à cheval, et il donna à ses cavaliers, au nombre d'une centaine, l'ordre de se mettre en marche.

Il resta immobile pendant que ses hommes défilaient; puis, se retournant vers moi, il sembla hésiter un moment; il ouvrit la bouche comme pour me parler, mais, se redressant soudain avec un haussement d'épaules. il piqua des deux et rejoignit au galop la tête de la colonne, qui s'engageait dans un chemin creux.

Une femme de la *partida*, échevelée, courut après eux en agitant les bras.

— Tous ces gens-là, — criait-elle, — sont des traîtres comme don Saturnin, et ils vont trouver les *Gabachos*[1]!...

1. Les Espagnols, lors de la guerre de l'Indépendance, désignaient leurs envahisseurs, par ces mots : *gabachos*, marchands de porcs, la *canalla*, etc.

Là-bas, là-bas, — et elle désignait le ravin, — là-bas, c'est Mosen Anton, qui passe aux Français avec ses amis... Ils y vont, ils y vont ! — poursuivait-elle avec une exaltation sauvage. — Feu sur eux, feu sur les traîtres qui se sont vendus à la *canalla* !

— Fais bien attention à ce que tu affirmes ! — lui répliquai-je.

— Je sais ce que je dis... (Et elle attirait autour d'elle beaucoup de monde.) Cette nuit, ils ont comploté cela pendant plus de trois heures. Ils se sont figuré que j'allais le taire. Ah ! les brigands !

Mosen Anton s'éloignait de plus en plus, et, parmi les soldats restés dans le village et dans le camp, circula de bouche en bouche cette rumeur terrible :

— Mosen Anton passe aux Français !

Il régna une grande agitation. Des cris, des menaces, des blasphèmes. Quelques-uns sautèrent sur leurs armes ; mais Trijueque s'éloignait, se perdait dans la profondeur du ravin. Une partie de sa troupe apparaissait déjà sur le versant opposé, puis s'enfonçait dans les replis de la montagne.

BENITO PÉREZ GALDÒS

Traduit et adapté de l'espagnol par Xavier de Cardaillac.

(La fin au prochain numéro.)

DARWINISME ET PESSIMISME

« Il y a une chose qui me surprend, c'est le prix que nous attachons à des existences qui ne nous intéressent en rien. Nous avons l'air de croire que la vie est en elle-même quelque chose de précieux. Pourtant la nature nous enseigne assez que rien n'est plus vil ni plus méprisable. Autrefois on était moins barbouillé de sentimentalisme. Chacun tenait sa propre vie pour infiniment précieuse, mais ne professait aucun respect pour la vie d'autrui. On était alors plus près de la nature : nous sommes faits pour nous manger les uns les autres. Mais notre race faible, énervée, hypocrite, se plaît dans un cannibalisme sournois. Tout en nous entre-dévorant, nous proclamons que la vie est sacrée, et nous n'osons plus avouer que la vie, c'est le meurtre. »

Ainsi s'exprime un personnage de l'*Histoire comique* d'Anatole France. Et peu de gens, sans doute, oseraient professer publiquement, ou même s'avouer intimement un pessimisme aussi radical. Beaucoup cependant de ceux qui pensent aujourd'hui « connaître la vie » par expérience ou par science semblent accorder qu'une loi de cruauté la gouverne. Les vivants sont condamnés à une lutte sans relâche et sans merci. Vainement les hommes essaieraient-ils d'éluder cette nécessité naturelle. Toute la philanthropie du monde vient s'y briser.

Combien de réformes n'apparaissent plus, dès lors, que comme d'imprudentes utopies! Quelqu'un prêche-t-il l'organisation de la paix par le droit, prélude d'un désarmement simultané des nations européennes, on lui répond, avec Dragomirov, que « cela est contraire aux lois fondamentales de la nature », ou que « la guerre est l'état naturel de l'homme ». Un autre déplore-t-il la guerre économique qui divise et déchire nos sociétés jusque dans la paix, même réponse : « L'antagonisme est partout... Un organisme mis à l'abri de toute lutte s'étiole. Un régime qui éliminerait l'aiguillon de la concurrence, ce serait la stagnation organisée, l'atrophie voulue, la négation du progrès. » Pour nombre d'esprits d'aujourd'hui, il semble que ce soient là vérités définitivement acquises et qu'il ne vaut plus la peine de discuter.

Et tous les temps, sans doute, ont entendu de ces aphorismes pessimistes. Dante avait formulé la pensée que nous retrouvons sous la plume d'Anatole France : « Nous faisons notre vie avec la mort des autres. » Héraclite louait la guerre comme la mère et la reine du monde. Le fracas des duels de dieux remplit toutes les mythologies. Et on a pu dire que les philosophes allemands du dernier siècle reprenaient, pour les systématiser, des théories de philosophes grecs ou hindous, lorsqu'ils démontraient que la contradiction est au fond de l'être, qu'une de ses formes suscite la forme contraire, et que la procession des apparences n'est que la manifestation d'un combat intime et éternel.

Mais ce qui est particulier à notre temps, c'est l'appui que ces pensées pessimistes prétendent recevoir de la science proprement dite. Cette figure de la guerre qui plane sur nos têtes, ce n'est plus de quelque système nuageux, dogme ou philosophie, qu'il l'a vue descendre, c'est au-dessus d'un champ d'expériences qu'il l'a vue se former Ces formules sévères, ce ne sont plus des aprioristes qui les ont promulguées, ce sont des observateurs qui les ont enregistrées, gravées qu'elles étaient au cœur même de la nature. C'est un homme doux, non plus occupé à déduire les modes de Dieu en polissant des verres de lunettes, mais à comparer scrupuleusement les plantes de son jardin ou les pigeons de sa basse-cour, c'est Darwin qui a découvert — stupéfait lui-même et

comme effrayé de sa découverte — les lois de la lutte pour l'existence, et démontré par les faits qu'elle est la condition de tout progrès. C'est de ses constatations impartiales que sont sorties, suivant ses plus fidèles disciples, ces dures vérités, que la voie du mieux est sanglante, que le perfectionnement ne s'obtient qu'au prix de la souffrance, qu'enfin la nature entière est comme un cirque immense où tous les êtres seraient gladiateurs et où l'on ne ferait jamais quartier.

Ainsi le prestige de la lutte se renforce, aux yeux de bien des gens, de tout le prestige de la biologie contemporaine. Et il leur semble que tous les efforts du sentiment pour enrayer ou atténuer le *struggle for life* sont désormais condamnés sans recours, car la science même a parlé.

Mais regarderons-nous comme définitivement acquis le verdict qu'on lui prête? Est-il vrai que la guerre universelle soit la condition inéluctable et indispensable de tout progrès? Ou bien — comme il arrive de tant de théories sociales qu'on recouvre d'un manteau de biologie — ce pessimisme darwinien n'aurait-il de scientifique que l'apparence?

Pour en décider, il n'est pas inutile de relire les travaux des naturalistes eux-mêmes, et de demander à Darwin et à ses successeurs ce que signifiait au début, ce que vaut aujourd'hui la théorie de la lutte pour l'existence.



Tout le monde aujourd'hui connaît, au moins dans ses grandes lignes, l'hypothèse de Darwin[1]. C'est l'influence de la volonté humaine sur la différenciation des formes animales qui l'a suggérée.

On voit dans nos enclos des variétés d'animaux de plus en plus divergentes et de plus en plus perfectionnées descendre d'une souche commune. C'est que l'éleveur choisit et retient pour la reproduction ceux des individus qui présentent en naissant les caractères conformes à son idéal. Il accumule, pendant des générations, les variations de même sens. Il opère une « sélection » systématique. Darwin conclut que c'est par une

1. Voir l'article de M. Le Dantec, *Darwin*, dans la *Revue* du 1er octobre 1901.

opération du même genre que doivent s'expliquer la différenciation croissante et le perfectionnement progressif des espèces naturelles.

Mais comment une sélection peut-elle s'opérer là où ne se rencontre plus personne pour fixer l'idéal et diriger le tri? C'est ici que Darwin utilise la remarque de Malthus sur les effets de la surpopulation. Lorsque la population croît plus vite que les subsistances, une lutte pour le pain s'engage; les plus forts seuls survivent. Or, cette disproportion — entre la quantité des aliments et la quantité des êtres — est la règle dans le monde végétal et animal. La lutte universelle apparaît dès lors comme une nécessité bienfaisante. Un milieu limité ne pouvant nourrir un nombre illimité d'êtres, il faut bien qu'un grand nombre de ceux qui naissent disparaissent: l'élimination est le contrepoids fatal de la surproduction. Mais les mieux armés, les plus aptes, les meilleurs, survivront et perpétueront leur type. Sans qu'il y ait personne pour les désigner, ils se trouvent donc triés et retenus par la force des choses. « C'est ainsi, dit Darwin, que de la guerre naturelle, de la famine et de la mort, résulte directement l'effet le plus admirable que nous puissions concevoir: la formation lente des êtres supérieurs. »

Il est donc vrai que dans le système de Darwin le combat pour la vie semble inévitable et indispensable: il est la conséquence logique de l'accroissement des êtres, la condition irrémissible du progrès universel, l'instrument unique du choix de la nature.

Cet instrument, à vrai dire, peut affecter diverses formes. Il y a plusieurs manières de lutter, et il importe de les distinguer soigneusement; elles ne mettent pas en jeu les mêmes mécanismes; elles ne produiront pas les mêmes effets sur le sentiment humain.

Tantôt une espèce se nourrit d'une autre et tend, par conséquent, pour survivre, à la faire disparaître. La gazelle mange l'herbe et le tigre la gazelle. Le passereau mange l'insecte, et le vautour le passereau. C'est sous cette forme qu'on se représente d'ordinaire la lutte pour l'existence. C'en est la forme la plus dramatique : elle met les êtres aux prises, s'efforçant l'un contre l'autre.

Mais les formes indirectes de la lutte sont peut-être plus répandues. Il arrive plus souvent que, sans se nourrir de la chair du plus faible, le plus fort se nourrisse à ses dépens : il accapare l'aliment ou en prend la meilleure partie. C'est ainsi que les moins agiles des gazelles ou les girafes qui ont le cou le moins long se sustenteront moins aisément et, en temps de disette, périront les premières. Ce ne sont plus seulement, alors, des membres d'espèces différentes qui se trouvent en conflit, mais encore et surtout des membres de la même espèce. On pourrait dire que cette lutte indirecte est d'autant plus vive que les concurrents sont plus prochains ; car c'est alors qu'ils ont les mêmes besoins et prétendent au même aliment. A vrai dire, ils ne s'efforcent pas directement les uns contre les autres. Le faible n'est plus condamné à une mort rapide et violente, mais seulement à une vie plus précaire.

Dans d'autres cas la lutte est encore moins directe et moins active. Les branches de gui attendent pour se reproduire la visite des oiseaux qui doivent transporter leurs graines. Les plantes du désert ont besoin, pour survivre, d'une certaine dose d'humidité. On pourra dire que le gui lutte avec d'autres plantes, en offrant ses graines, pour qu'elles soient disséminées de préférence, à l'appétit des oiseaux. On pourra dire encore que les plantes du désert luttent à qui mieux mieux contre la sécheresse. Mais on voit clairement — Darwin lui-même en fait la remarque — que l'expression de lutte est prise ici dans un sens très large et purement métaphorique. Elle nous rappelle seulement la dépendance des êtres à l'égard du milieu. Elle n'implique de leur part aucune tendance antagoniste. Il n'y a plus ici de combat, ni même de concurrence. Il ne subsiste entre les êtres qu'une sorte de concours, et encore sans émulation. Ce sont les circonstances qui choisissent le mieux adapté. Il survit sans effort ; il triomphe sans bataille. La lutte n'est plus seulement indirecte, mais passive.

Il serait déjà permis de soutenir, après ces distinctions, que les commentateurs littéraires du darwinisme ont une tendance à exagérer son caractère tragique. Il n'est pas vrai que tous les êtres « s'entre-dévorent ». L'aggression brutale et sanglante n'est pas la règle universelle. La nature n'est pas animée tout entière d'un esprit de haine et d'envie. Le plus souvent, c'est

sans se viser et même sans le vouloir, c'est sans animosité et même sans rivalité consciente que les êtres concourent et sont triés par la force des choses.

Mais pour être moins dramatique, la conception darwinienne n'en reste peut-être pas, par un autre côté, moins attristante. Le pessimisme véritable consiste peut-être à croire que la pensée n'est dans le monde qu'un accessoire, que l'effort conscient est inutile, que le progrès s'opère sans le secours de l'esprit. Or n'est-ce pas une conséquence du darwinisme que de nous représenter l'évolution des êtres comme indépendante de toute visée? Ne nous découvre-t-il pas, dans leur ascension, une œuvre toute mécanique, la résultante de frottements et de tassements dans lesquels l'esprit n'a pas à intervenir? « Le mérite de Darwin, dit M. Delage, c'est d'avoir montré comment on peut expliquer, par des forces aveugles, une harmonie finale qui jusqu'à lui semblait démontrer l'intervention d'une intelligence supérieure. »

Et il ne faut pas dire que l'évolution ainsi comprise, si elle ne suppose plus un plan providentiel ou préconçu, implique du moins, en chaque être qui lutte, une volonté d'être, une « pensée obscure », un « effort vers la vie ». La théorie darwinienne n'a nullement besoin de ces hypothèses. La preuve en est que, comme nous l'avons vu, nombre d'êtres « luttent », suivant le vocabulaire darwinien, sans qu'on puisse assurer qu'ils sont capables du moindre effort. Soutiendra-t-on que les plantes s'évertuent et s'ingénient? Elles sont triées pourtant par la sélection, tout comme les animaux. Bien plus, le même vocabulaire s'applique et convient aux minéraux eux-mêmes. On peut parler avec Huxley de la sélection des grains de sable qui s'amoncellent en dunes, par l'action des vagues. On peut dire avec M. de Lanessan qu'une roche, longue à désagréger, a lutté pour son existence contre la mer, contre la pluie, contre les animaux qui ont creusé ses flancs, contre la foudre qui l'a fendue et les arbustes qui ont élargi ses fissures. Pas plus qu'elle n'implique de visée, la théorie de la lutte pour la vie n'implique donc même d'effort. En ce sens on peut soutenir que nulle théorie, pour

expliquer le progrès, ne fait plus de place aux coïncidences heureuses, et moins de place aux adaptations cherchées; nulle n'accorde plus au hasard et moins à la pensée.

Mais devons-nous considérer cette théorie comme complète et définitive? Est-il vrai que les nécessités aveugles travaillent toujours et travaillent seules dans le sens de l'idéal? Avant de dégager ce qu'a pu nous apprendre sur ce point, le développement des sciences naturelles depuis Darwin, il nous faut chercher s'il n'y a pas, dans son œuvre même, de quoi combler l'abîme qui vient de s'entr'ouvrir sous nos pas entre la nature et l'esprit.



Darwin n'a pas seulement analysé le mécanisme de la « sélection naturelle », mais aussi celui de la « sélection sexuelle ». A quoi répond cette nouvelle théorie?

On peut dire qu'elle répond au besoin d'expliquer la beauté du monde vivant, — les couleurs somptueuses, les sons harmonieux, toutes les grâces et tous les ornements que la nature prodigue à ses créations.

Imaginons en effet que la beauté de certains êtres, les couleurs dont ils sont revêtus, les sons qu'ils peuvent émettre leur facilitent, d'une façon ou d'une autre, l'opération de la reproduction. Ils auront donc plus de chance que leurs rivaux moins brillants de perpétuer leur type. Est-il étonnant dès lors que progressivement la race s'embellisse? Il est naturel que la sélection retienne et développe des formes charmantes s'il est vrai qu'une prime leur est donnée, qu'une avance leur est assurée pour la reproduction. C'est cette utilité spéciale qui expliquera la survie de la beauté.

L'hypothèse se vérifie dès le monde végétal. On sait que les couleurs et les formes des fleurs ne sont pas sans influer sur leur destinée. La fécondation croisée, qui transporte les germes d'une fleur à l'autre, leur est très utile, sinon nécessaire. Or, dans la plupart des cas, le croisement resterait problématique s'il ne fallait compter, pour transporter le pollen au pistil, que sur les caprices du vent. Ce sont les insectes qui se chargent de cet office. Les fleurs ont donc

tout avantage à les attirer, à les faire pénétrer jusqu'à leurs pistils et à leurs étamines. C'est à quoi leur servent leurs couleurs éclatantes et leurs formes élégantes : les plus belles sont aussi les mieux faites pour appeler et pour retenir les indispensables intermédiaires. En ce sens, on peut dire avec M. Le Dantec que c'est l'amour du papillon pour la rose qui a développé la beauté de la rose et son parfum.

Mais c'est dans le monde animal surtout que se fera sentir l'influence de l'amour. Car ici les sexes sont indépendants, et, qui plus est, leurs représentants se trouvent le plus souvent, dans chaque espèce, en nombre inégal : il y a excédent de mâles. La reproduction rend donc ici nécessaire non seulement un rapprochement d'individus séparés, mais un choix entre individus différents, une préférence. De même que de la trop grande quantité des vivants en général naît la lutte pour l'existence entraînant la sélection naturelle, de même, du nombre d'ordinaire excédant des mâles va naître une nouvelle lutte, la lutte pour l'amour, entraînant la sélection sexuelle.

Et à vrai dire cette lutte affecte parfois la forme la plus brutale, la forme directe et active de la lutte pour la vie. Les concurrents se ruent l'un contre l'autre. Ainsi font les cerfs, les taureaux et les étalons sauvages. Les blessures que portent presque tous les cadavres mâles d'écureuils, de perdrix indiennes ou de cachalots, les saumons qu'on trouve morts au bord des étangs prouvent l'égal acharnement, chez les espèces les plus variées, de ces « combats de noces ». Ils expliquent la parure guerrière de la plupart des mâles, le développement de l'armement défensif ou offensif, des crinières et des cornes, des griffes et des ergots. Le moins bien armé est éliminé. Les procédés de la sélection sexuelle sont ici analogues à ceux de la sélection naturelle.

Déjà cependant des différences apparaissent. Les luttes pour l'amour vont rarement jusqu'au dénouement tragique. Le plus faible n'est pas mis à mort ; il est seulement mis en fuite : il va cacher sa honte, comme cette épinoche dont parle Darwin, que son air hardi et ses vives couleurs abandonnent. Chez les *Tetra umbellus,* après de longs combats, à peine si les héros ont quelques plumes cassées. Les exemples sont nombreux où il semble, ainsi, que les combats soient surtout des parades,

sinon des simulacres, des tournois, des fantasias brillantes. « Nous pensons, dit M. Espinas, après un examen attentif, que les luttes en l'honneur des femelles sont généralement des démonstrations d'ordre esthétique où se déploie la fière beauté des mâles plutôt que des duels décisifs où le vaincu perd nécessairement la vie. En un mot, un élément nouveau entre en ligne de compte : on dirait que les mâles visent à faire impression sur l'imagination de la femelle. Il ne s'agit plus ici d'être le dernier survivant, mais le premier choisi, l'élu. »

D'autres faits mettent d'ailleurs en évidence l'importance croissante de ces préférences, le rôle de l'amour dans la sélection. Ce n'est pas seulement en effet par des parures utiles, par leur armement, c'est par des parures inutiles et toutes de luxe, — par les crêtes et les queues, par les houppes et les rémiges, — que se distinguent d'ordinaire les mâles. Et il semble bien qu'on ne puisse expliquer le développement de ces ornements sinon par l'usage que le mâle en fait pour attirer et charmer les femelles.

N'est-ce pas d'ordinaire à l'âge adulte et précisément à la saison des amours que les beautés du mâle apparaissent ou sont mises en valeur? Ainsi le labre ne revêt sa livrée brillante, rayée de rouge et d'azur, qu'au moment où il commence à frayer. Bien plus, c'est pendant la cour et c'est devant les femelles que les animaux déploient eux-mêmes leurs grâces. C'est alors que se multiplient les jeux de toutes sortes, le chant et la mimique, les courses de faucons, les danses des colaptes, les bals des oiseaux du Paradis, destinés à faire valoir les qualités capables de charmer les femelles. On dirait de véritables concours, où l'amour doit être le prix de la beauté.

Et sans doute il est malaisé de deviner « à quoi rêvent » alors les femelles, et quelles impressions correspondent chez elles aux mouvements du mâle. Il est vraisemblable que M. Espinas exagère lorsqu'il explique, par une sorte de préoccupation de l'idéal, que le mâle ne leur semblerait jamais réaliser assez complètement, les façons que font la plupart des femelles avant de céder. On tente aujourd'hui de fournir, de toutes ces scènes, des interprétations plus physiologiques. La nécessité de propager une certaine excitation

rendrait raison des gestes du mâle. En tous cas, sa beauté déployée déterminerait une sorte de fascination et d'hypnose plutôt qu'une élection délibérée.

Il reste qu'il est difficile de ne pas faire entrer en ligne de compte, si l'on veut s'expliquer les phénomènes en question, quelque appréciation d'ordre esthétique. En fait, les animaux sont capables de goût, comme le prouvent les nids ornés, les berceaux luxueux, les galeries et les reposoirs de certains oiseaux. Il semble de même que les femelles soient capables de préférences, comme le prouve l'histoire des paonnes qui restent volontairement veuves, après avoir été séparées d'un mâle favori, ou celle de cette *Piranga rubra* qui semblait choisir des mâles par ordre de beauté décroissante. Sans un effort pour satisfaire ces goûts et décider ces préférences, les manifestations que nous avons rappelées resteraient incompréhensibles. « Tout bien pesé on ne peut, conclut Romanes, y trouver d'autres motifs. » On est bien forcé d'inférer, sans pouvoir en donner la preuve directe, que la femelle exerce un choix.

Imaginez, nous dit Darwin, qu'un habitant de quelque autre planète aperçoive une troupe de jeunes campagnards, courtisant à une foire une jolie fille et se disputant autour d'elle; ne conclurait-il pas, rien qu'en voyant l'ardeur des concurrents à lui plaire et à se faire valoir à ses yeux, qu'elle a la faculté de choisir? La même induction analogique est permise à l'observateur des animaux. Il constate que dans nombre de cas les formes et les mouvements du mâle se modifient de manière à frapper l'imagination de la femelle; il conclut donc légitimement « à une correspondance entre les facultés de représentation de celle-ci et les facultés d'expression de celui-là », à un effet produit sur les consciences, finalement à une sélection. C'est ainsi que la théorie de la sélection sexuelle nous conduit à admettre, pour nous expliquer l'embellissement des races, l'action de quelque chose qui se rapproche réellement, et non plus par une simple métaphore, de ce que nous appelons l'amour.

Comment cette théorie nous incline vers une conception moins brutale et moins mécaniste du progrès, on s'en rend aisément compte.

Nous avons remarqué que la sélection sexuelle est moins rigoureuse, et, comme dit Weismann, moins « catégorique » que la sélection naturelle. Les nouvelles formes de compétition qu'elle met en jeu sont de moins en moins sanglantes. En général, le mâle vaincu est simplement privé de la femelle; ou il est réduit à se contenter d'une autre plus tardive et moins vigoureuse; ou il en trouve moins. Le moins apte, ici, est donc rarement condamné à mort; il est seulement gêné ou retardé dans la satisfaction d'une tendance moins impérative que le besoin d'aliments.

Mais de plus et surtout la sélection sexuelle s'opère d'une manière moins mécanique. Ce ne sont plus seulement des forces aveugles qu'elle met en œuvre. Dans une nuit de gelée, si l'on peut dire que la mort choisit entre les fleurs, c'est par manière d'image. Mais lorsque nous disons que l'amour choisit entre les passereaux et les faucons mâles, il y a plus qu'une métaphore. Car l'amour ici est personnifié, incarné en des êtres concrets dont les affinités ou les répugnances entrent en ligne de compte. Une sorte d'unisson des représentations précède ici et prépare l'union des corps. Pour le « conquérir », il faut que l'être agisse sur la conscience d'un autre être. Et en ce sens c'est vraiment une nouvelle méthode qui entre en jeu dans l'évolution. De la méthode de la survivance on passe à la méthode de la préférence. D'automatique, la sélection devient consciente.

Sur ce terrain nous voyons décroître la distance qui séparait l'opération de la nature de l'opération de l'homme. La sélection sexuelle est une espèce de sélection artificielle. C'est de « l'auto-réglementation », de « l'auto-perfectionnement ». L'espèce elle-même dirige, dans une certaine mesure, sa propre destinée. La sélection des mâles par les femelles, déclare Darwin, est analogue à celle que l'homme exerce sur ses animaux domestiques. Et il ajoute cette observation importante : « L'admission du principe de la sélection sexuelle conduit à la conclusion remarquable que le système cérébral règle non seulement la plupart des fonctions actuelles du corps, mais a indirectement influencé (par le choix des qualités esthétiques) le développement progressif de diverses conformations corporelles et de certaines qualités mentales. »

En d'autres termes, l'évolution apparaît ici subordonnée à l'intervention de certaines facultés de l'esprit.

Nous avons donc le droit de conclure que sur l'abîme creusé par la théorie de la sélection naturelle entre l'esprit et la nature, la théorie de la sélection sexuelle jette un pont. Elle réintègre, en ce sens, de l'idéalisme au sein de l'évolutionnisme; elle replace la conscience dans le mouvement du monde, non plus en prêtant à la nature des visées arbitraires, ni même aux êtres des efforts inutiles, mais en démontrant que leur attitude réciproque ne saurait s'expliquer sans une dose aussi petite qu'on voudra de jugement et de sentiment, d'intelligence et de sympathie. Et nous n'apercevons là sans doute que les formes embryonnaires de l'une et de l'autre. Mais déjà le couvercle de plomb qu'on faisait peser sur nous en est allégé. Si la théorie de la sélection naturelle nous laissait en présence d'un monde terne et rude, mû par des forces toutes brutales et mécaniques, la théorie de la sélection sexuelle nous introduit dans un monde plus brillant et plus doux, où l'ascension des formes ne résulte plus seulement de poussées, mais d'attractions, où la finalité recommence à régner, où par suite de larges perspectives s'ouvrent aux efforts de la vie spirituelle. Sans sortir du système de Darwin, nous avons donc déjà gagné quelque chose sur ce pessimisme darwinien déployé devant nous.

***

En quel sens la biologie devait-elle, après Darwin, développer les germes inclus dans ses deux théories? Continuera-t-elle d'affirmer que le progrès est indissolublement lié à la lutte pour l'existence?

Beaucoup d'adeptes, plus ou moins informés, de l'évolutionnisme sont naturellement portés à identifier l'évolution avec le perfectionnement; ils croient volontiers que toutes les transformations des espèces sont en définitive autant d'améliorations. Comment, en effet, la sélection naturelle n'améliorerait-elle pas les races? Que la sélection artificielle, dirigée par l'intérêt ou le caprice de l'homme, puisse entretenir des malformations, donner une prime à des variétés moins capables que d'autres de s'alimenter ou de se défendre elles-mêmes, on le

conçoit. C'est ainsi que les jambes incurvées du mouton *ancon*, qui à l'état libre lui eussent créé une infériorité certaine, devinrent aux yeux des éleveurs du Massachusetts un caractère digne d'être propagé, parce qu'il empêchait les animaux de franchir les barrières de leurs enclos. Mais il n'y a pas de place dans la nature pour ces déviations calculées. La sélection naturelle ne saurait travailler que dans l'intérêt des êtres, puisqu'elle ne retient que les caractères qui leur sont avantageux. Elle ne laisse passer que les plus aptes. Il semble donc qu'elle doive, à chaque génération, raffiner les types, et que, contrairement à l'opinion de Cuvier, les espèces, au fur et à mesure qu'elles se constituent, se trouvent fatalement de plus en plus parfaites.

Mais défions-nous des illusions auxquelles prête cette formule : « la survie des plus aptes ». On traduit souvent « les plus aptes » par « les plus forts » ou « les meilleurs », comme si l'aptitude à survivre, l'adaptation correspondait nettement à des qualités déterminées, susceptibles de s'accumuler toujours dans le même sens, et d'entraîner ainsi une ascension ininterrompue des êtres. Il faut se rendre compte que, selon la diversité des circonstances, des qualités très différentes peuvent assurer le succès.

L'étude du processus de la sélection sexuelle nous l'a rappelé à propos : il faudrait se garder de croire qu'il n'y a qu'une sorte d'attitudes ou de caractères qui soit avantageuse; il y aurait lieu de distinguer déjà entre les dons utiles pour la survie individuelle et les dons utiles pour la perpétuation de la race. Nous avons vu que les armes qui triomphent dans la lutte pour la vie ne sont pas toujours les mêmes qui triomphent dans la lutte pour l'amour. Sans doute les défenses ou les cornes servent à la fois contre le rival et contre la proie. Mais les superbes bois du cerf ralentissent sa fuite. Les couleurs éclatantes du paon le désignent aux chasseurs. Les rémiges du faisan argus, qui prennent tout leur développement dans la saison d'amour, arrêtent presque complètement son vol : il devient prisonnier de sa beauté. Il est clair en un mot que, dans beaucoup de cas, les mâles n'ont acquis les ornements qui les distinguent qu'au prix d'une perte de forces et d'une augmentation de risques. Ce qui prouve déjà qu'il y a plus d'un mètre pour le progrès, et que

tels caractères pourront être déclarés tour à tour suivant les points de vue supérieurs ou inférieurs.

En réalité il est impossible, dans le système darwinien, de dire *a priori* et d'une manière universelle que telle forme est supérieure aux autres. Tout dépend des situations. « Un loup est-il plus apte qu'un veau? demande M. Le Dantec. Mettez des loups dans un enclos fermé et riche en pâturages, ils y mourront de faim; les veaux au contraire y prospéreront. Les veaux sont-ils donc plus aptes que les loups? Non assurément. Car si nous introduisons des loups dans l'enclos où sont déjà les veaux, ceux-ci seront mangés. » Dans certains cas il était impossible de prévoir le succès de tel ou tel caractère : ainsi nul ne pouvait deviner que les cochons noirs se montreraient, en Virginie, moins sensibles à l'action vénéneuse du *Lachnanthes*, ou que les chevaux de Sibérie, moins vigoureux que les nôtres en général, endureraient mieux la famine. D'autres fois, c'est un caractère universellement classé comme inférieur qui révèle des avantages inattendus : ainsi, dans certaines îles de l'Océanie, ce sont les insectes dépourvus d'ailes qui survivent, étant moins exposés que ceux qui s'élèvent à être entraînés en pleine mer par la violence du vent.

Ajoutons que, les circonstances restant les mêmes, les individus peuvent encore s'y adapter par des moyens très divers. Une certaine constitution est très utile aux poissons qui leur permet de fuir leurs ennemis en nageant très près du bord; mais une constitution qui leur permet de s'enfoncer très profondément dans les mers, pour toute différente qu'elle soit, leur rend un service analogue. La couleur du plumage, imitant celle du feuillage ou de la terre, protège l'oiseau aussi bien que la rapidité du vol. Des rats de grande taille mais d'intelligence alerte se déroberont aussi bien que les rats de petite taille capables de se réfugier au moindre trou. Certains carnassiers survivent en temps de disette, non en perfectionnant leurs instruments de chasse, mais en redevenant végétariens.

On comprend, étant donnée cette variété des problèmes proposés et des solutions possibles, combien diverses peuvent être les formes qui garantissent la survivance, et l'on ne s'étonnera pas, dans ces conditions, que la survivance puisse s'accompagner, en fait, de régressions manifestes.

La dégénérescence par le parasitisme en est l'exemple le plus fameux. On sait qu'il arrive aux êtres qui s'attachent à d'autres êtres, pour vivre à leurs dépens, de perdre non seulement les pattes mais les yeux et les oreilles ; ils se réduisent à l'état de sacs digérants. Mais ce n'est pas seulement le parasitisme proprement dit qui entraîne une pareille décadence : suivant M. Ray Lankester, le sédentarisme ou le végétarisme produiraient des effets analogues. Le *Nauplius Barnacle* s'immobilise par la tête : ce ne sont pas seulement ses organes locomoteurs, mais ses organes du toucher qui s'atrophient. De même, il semble bien que certaines ascidies sédentaires ne soient que des vertébrés dégénérés. Chez un ver plat devenu végétarien, les organes de la digestion et du mouvement prennent des formes plus rudimentaires.

La sélection naturelle est donc capable, dans certaines circonstances, de faire perdre aux êtres des supériorités qu'ils avaient acquises, de perpétuer des êtres inférieurs. Ce n'est pas le tout de survivre : la « manière » a son importance. De tels triomphateurs de la lutte pour la vie font piètre figure à côté de leurs voisins ou de leurs ancêtres. Ils ont survécu sans doute, mais par de petits moyens, et en menant une existence médiocre. On ne saurait soutenir qu'ils sont les plus forts ou les meilleurs, ni que leur victoire constitue un progrès pour la suite des espèces.

Par où l'on voit combien il est imprudent d'identifier, sans plus de discussion, l'évolution avec le perfectionnement. Qui dit successeur ne dit pas forcément supérieur. Des caractères universellement classés comme des imperfections peuvent, dans certains cas, assurer un avantage aux êtres qui les possèdent. Le « jugement du combat » est loin de coïncider toujours avec le jugement de l'esprit. Ou bien donc il faut renoncer à donner des rangs, et en revenir à l'idée de Cuvier, qui voulait que toutes les espèces fussent également parfaites en leur genre ; ou bien, si nous voulons continuer à parler de progrès, il faut convenir que le succès dans la lutte pour la vie n'en saurait être le critérium unique, et que les transformations provoquées par la concurrence ne sont pas toutes également heureuses.

— Mais, dira-t-on, la concurrence ne reste-t-elle pas néces-

saire pour provoquer toute transformation, quelle qu'elle soit, des espèces vivantes ? Elle peut tâtonner, s'égarer, lancer les races sur d'autres pistes que celle du progrès, mais elle doit être présente pour modifier la forme des êtres. Ainsi, directeur faillible, elle resterait le moteur indispensable de l'évolution.

Pour résoudre cette question, c'est tout le mouvement des sciences naturelles dans ces dernières années, ce sont toutes les phases de la lutte entre néo-darwiniens et néo-lamarkiens qu'il faudrait retracer. D'une manière générale, on sait que les néo-darwiniens, plus intransigeants que Darwin, ont prétendu faire de la sélection naturelle le principe unique de la transformation des espèces. D'après Weismann, rien ne saurait s'expliquer par l'action des habitudes individuelles acquises sous l'influence du milieu et transmises par l'hérédité : tout s'explique aisément, au contraire, par l'action des variations individuelles données dès la naissance et triées par la lutte. En étendant ce concept de lutte, non plus seulement aux rapports des organismes entre eux, mais aux rapports des parties et même des germes de l'organisme, on se faisait fort d'éclairer tous les apparents caprices de l'évolution. Le principe de Darwin prenait ainsi le premier rôle, au détriment des principes de Lamarck : la théorie de la sélection faisait reculer la théorie de l'hérédité.

Mais le reflux ne s'est pas fait attendre. La critique s'est exercée sur l'idée même de sélection, et les objections se sont multipliées. On a observé que la sélection naturelle n'agit pas, ne saurait agir seule, et que nombre de forces collaborent avec elle pour lui permettre d'être efficace, ou pour la rendre moins nécessaire. « Une grande obscurité, disait Cope, est née de cette croyance que la sélection naturelle peut *créer* quelque chose. » Elle ne peut jamais que conserver des variations antérieurement données. Son action est donc négative plutôt que positive, limitative plutôt que productive. Il faut la classer, dira M. Giard, parmi les facteurs secondaires, non parmi les facteurs primaires de l'évolution.

Et, en effet, on se rend compte que l'action spécifiante et améliorant[illegible] la sélectio[illegible]ste, dans le système de Darwin, malaisée [illegible]evoir. [illegible] pour qu'elle opère, que sur le

champ des petites variations insensibles ou indéterminées, produites dans tous les sens par les hasards de la naissance, passe le vent des forces aveugles de la nature?

On nous assure qu'elles sauront choisir, éliminer les mauvais germes et retenir les bons. N'est-il pas à craindre bien plutôt qu'elles n'éliminent sans distinction et par grandes masses toutes sortes de germes bons ou mauvais? En fait, c'est surtout dans le jeune âge, et avant qu'ils aient pu développer leurs puissances diverses, que les êtres sont exposés aux coups de la nature. Elle ne tient nul compte alors de ce qu'ils promettent. C'est sans distinction qu'une nuit de gelée inattendue brûle les jeunes plantes. C'est sans distinction que les cétacés engloutissent les œufs de morues. Ici encore le hasard règne en maître, et il n'est pas vrai que, par les coupes sombres ainsi opérées, seuls les moins aptes soient exterminés.

De même il n'est pas vrai que les plus aptes soient toujours spécialement respectés. Si la variation est très petite, elle a toutes les chances de rester inutile : elle ne protège nullement son porteur. Nægeli a montré depuis longtemps qu'un infime allongement du cou, tel qu'en suppose la théorie darwinienne, ne saurait constituer pour les girafes aucun avantage sérieux. En temps de disette, ce ne sont pas celles qui auront le cou moins long de quelques centimètres, ce sont les plus jeunes, indistinctement, qui sont les plus exposées à périr. De même, quand la célérité du faucon est si démesurée par rapport à celle des grouses, soutiendra-t-on qu'un vol un peu plus rapide fera survivre, parmi celles-ci, quelques échantillons privilégiés?

Au vrai, le rôle de la sélection naturelle n'est pas de trier ces petites variations insensibles ; il est seulement d'en éliminer les variations extrêmes. Seuls les originaux, ceux qui ne présentent pas à un degré suffisant les caractères adaptatifs de l'espèce, tombent presque sûrement au rebut. Suivant la théorie de Pfeffer, les espèces sont dans un état d'équilibre stable, tant pour le nombre que pour les caractères de leurs représentants. La concurrence et la sélection n'ont d'autres effets que de rétablir cet équilibre dès qu'il tend à se déranger. La majorité des biologistes serait ainsi convaincue aujourd'hui, s'il faut en croire M. Cuénot, que « la sélection est un

processus purement conservateur et non édificateur; elle se borne à supprimer les individus mal venus et les monstres, et ceux qui présentent des variations par trop défavorables, les albinos par exemple; elle maintient les espèces dans leur état moyen, mais elle est incapable d'en créer de nouvelles ». Ainsi, bien loin qu'elle nous apparaisse désormais comme la seule force capable de provoquer la métamorphose des espèces, on pourrait soutenir que la sélection empêche les changements plutôt qu'elle ne les favorise : elle est occupée à maintenir le type moyen plus qu'à créer des types nouveaux.

Nous ne saurions entrer dans le détail des théories qui essaient aujourd'hui, en complétant et en rectifiant le darwinisme, d'expliquer, chacune à leur façon, la constitution des nouveautés organiques. Qu'il nous suffise de retenir qu'on voit, dans ces diverses théories, diminuer la marge laissée naguère à la sélection. On étudie de plus près la genèse des variations — *plurales* ou *totales*, *continuées* et *dirigées* — sous l'influence des milieux, et on s'aperçoit alors que l'action de ces facteurs primaires est « suffisante, dans beaucoup de cas, pour produire la transformation des espèces... La concurrence et la sélection n'agissent plus que comme accélérateurs de l'évolution, — comme adjuvants des causes premières ». — Ainsi se trouve-t-on amené à « abandonner la sélection naturelle, non pas comme facteur ayant son influence légitime dans la nature, mais comme cause principale de l'évolution progressive des organismes ».

Il est donc permis de conclure que la lutte pour la vie n'a plus, aux yeux des naturalistes, le monopole des transformations et des perfectionnements. On lui trouve des collaboratrices, sinon des remplaçantes. On lui enlève le glaive et le sceptre. Ce n'est plus l'impératrice inflexible de la nature. C'est une ouvrière entre les autres, et dont on peut parfois se passer, et qui peut parfois se tromper — ni absolument infaillible, ni formellement indispensable.

*
* *

Il faut aller plus loin. Sur certains points il est possible,

non plus seulement de compléter ou de rectifier, mais de retourner en quelque sorte le darwinisme. Ce ne sont plus seulement des principes distincts du principe de la guerre universelle qu'on peut montrer à l'œuvre dans la nature : c'est le principe contraire. L'association, la coopération, la solidarité sous ses formes diverses, vont nous apparaître comme des forces motrices et directrices du progrès.

Au premier abord il semble qu'il soit difficile de leur faire place dans le monde darwinien, que l'opération de la sélection exclue toute intervention de l'aide mutuelle. A quelle condition, en effet, la sélection naturelle sera-t-elle efficace? A la condition, nous fait entendre Wallace, que la lutte soit individuelle et que chacun des lutteurs ne puisse compter que sur ses seules forces. « Chacun pour soi et tous contre tous. » En fait, l'assistance mutuelle entre adultes serait quasi inconnue au monde animal ; il ignorerait la division du travail avec la coopération qu'elle implique ; il laisserait le vivant défendre seul sa chance. Et c'est pourquoi, ajoute-t-on, ceux qui survivent, n'étant soutenus par aucun secours extérieur, ne peuvent être que les plus forts. Huxley semble partager la même opinion, lorsqu'il présente les vertus sociales comme essentiellement anti-naturelles.

Nous avons déjà des raisons de penser que cette conception pèche par étroitesse et qu'elle abuse de l'antithèse. Darwin lui-même nous a avertis de ne pas prendre, dans sa théorie, l'expression de lutte pour la vie au sens fort et exclusif. Elle ne peut convenir à la diversité des cas envisagés par le naturaliste qu'à la condition de se présenter comme une métaphore très élastique, et propre à nous rappeler surtout la « dépendance mutuelle » des êtres. Mais nous conclurions à tort, de cette dépendance mutuelle, à un universel antagonisme des tendances ou même à une nécessaire opposition des intérêts. En fait, les mêmes phénomènes qu'on traduit en métaphores guerrières pourraient aussi bien être traduits, parfois, en métaphores pacifiques. Darwin dit, en avertissant que ce n'est qu'une image : « Les plantes luttent contre la sécheresse. » Mais cette image même, fait observer M. Vuillemin, est antiscientifique : « La sécheresse n'est rien de positif : c'est la négation de l'humidité. Si, à ce personnage

allégorique que nous appelons la sécheresse, nous substituons la réalité pondérable qu'est l'eau, la fiction de la lutte, de la répulsion, de l'antagonisme est du coup remplacée par la vérité de l'union, de l'attraction, de l'affinité. Et si nous traduisons ces rapports en sentiments humains, l'amour se substitue à la haine comme mobile des relations des êtres. »

Il est clair que, dans nombre de cas, une pareille substitution de traduction reste impossible. Lorsque par exemple une espèce se nourrit de la substance d'une autre espèce, l'opposition des intérêts est manifeste, et l'on ne saurait sans ironie transformer cette dépendance en alliance. Toutefois, ici même l'opposition n'est pas irréductible. On peut soutenir que les espèces qui servent d'aliments à d'autres y trouvent parfois certains avantages inattendus. Il arrive qu'elles soient entretenues par celui même qui s'en nourrit. Si les pacifiques herbivores, remarque M. Houssay, sont plus prospères que les carnassiers et se multiplient par milliers, c'est que l'homme a pris la direction de leurs troupeaux : ils ont gagné à lui servir. Dans d'autres cas, ne peut-on même soutenir ce paradoxe, que « certains êtres trouvent un profit personnel à être mangés » ? C'est ainsi que la bactéridie charbonneuse, enfouie avec les cadavres, retrouve de nouvelles victimes, grâce à l'entremise des vers qui l'absorbent et la ramènent à la surface des champs. De même, il y a des spores de champignons incapables de germer tant que leur membrane n'a pas été ramollie, digérée par l'estomac des herbivores. L'absorption se trouve donc quelquefois utile à l'absorbé.

Mais, de plus et surtout, l'absorption n'est pas la règle unique : bien souvent, l'être se contente d'en exploiter un autre, qu'il se subordonne sans le faire disparaître. Et sans doute, le plus souvent, cette exploitation n'est pas sans entraîner un dépérissement de l'exploité : on le note avec raison parmi les fâcheux effets du parasitisme. Mais il faut savoir qu'il présente parfois des effets précieux pour celui-là même dont la substance ou la force est utilisée. Les insectes ne sont-ils pas les parasites des fleurs, puisqu'ils en butinent le suc ? Ils sont pourtant aussi leurs bienfaiteurs, puisqu'ils en propagent le pollen. Dans d'autres cas, les services rendus sont encore plus directs : le parasite met son bienfaiteur à

l'abri des ennemis, soit qu'il l'avertisse, soit qu'il le défende lui-même. C'est ainsi que l'*alecto* des buffles, non content de le débarrasser des insectes qui le gênent, l'aide encore en lui signalant l'approche des carnassiers ou des chasseurs. Les fourmis, qui utilisent le nectar excrété à la base des feuilles de certains arbres, en écartent par leur seule présence une foule d'animaux ravageurs. D'autres fois, c'est l'exercice des fonctions vitales les plus importantes que la collaboration du parasite rend plus aisé. Le *bacillus amylobactes* logé dans l'intestin de certains mammifères herbivores digère pour eux la cellulose des plantes que les secrétions intestinales ne sauraient entamer. Ce sont des champignons parasites qui hâtent la maturité des euphorbes; d'autres prolongent la durée des feuilles de l'airelle des marais. Ce sont encore des excitations parasitaires qui développent les propriétés « améliorantes » des légumineuses. Tous ces exemples prouvent abondamment que le parasitisme n'est pas seulement un phénomène d'antagonisme; c'est un phénomène d'association, comportant la réciprocité des services. « Nous y voyons, dit M. Espinas, par des transitions insensibles la coalition pour la vie prendre le pas sur la lutte », et le mutualisme se substituer au prédatisme.

Il y a des cas en effet où les êtres divers tirent tant d'avantages l'un et l'autre de leur vie en commun qu'on ne saurait dire lequel est l'exploiteur et lequel l'exploité. Le bernard-l'ermite promène les actinies qui ont élu domicile sur sa carapace, et elles se nourrissent du relief de ses repas; à son tour, elles le défendent, en abattant leurs filaments, contre l'attaque des poulpes; les deux alliés ne peuvent plus se passer l'un de l'autre. Certaines algues et certains champignons vivent si étroitement unis qu'on n'a pu les distinguer que récemment. Qu'on examine la structure du lichen : on y découvre, dit M. Vuillemin, les éléments de deux êtres enchevêtrés en un mélange si intime que « nous ne savons plus au juste lequel des deux mérite le mieux le titre d'hôte ou celui de parasite. Chacun des membres de cette combinaison biologique a perdu ses attributs propres, autant que les atomes constitutifs d'une molécule. Et c'est en associant leurs misères que ces deux chétifs organismes, dont l'un redoutait la

sécheresse autant que l'autre craignait la lumière, ont audacieusement conquis à la vie les éléments les plus arides du milieu inerte». L'*Hydra viridis* donne un exemple analogue d'union intime et presque de fusion entre un animal et un végétal, une hydre et une algue. De telles « symbioses » prouvent à quel point peuvent s'accorder les intérêts d'organismes différents; ils en arrivent par leur association à composer un véritable organisme nouveau.

Mais, dira-t-on, dans tous ces exemples il s'agit d'espèces différentes les unes des autres, et leur diversité même explique qu'elles puissent s'accorder. Entre vivants qui n'ont ni les mêmes besoins ni les mêmes facultés le travail se divise naturellement, l'harmonie s'établit sans difficulté. En sera-t-il encore ainsi, quand les représentants d'une même espèce se trouveront en présence? De même que la diversité amène facilement la collaboration, la similitude n'entraîne-t-elle fatalement la compétition? Les frères, dans l'ordre de la nature, ne sont-ils pas des ennemis-nés?

Ce sont en effet les êtres les plus semblables, ressentant les mêmes besoins, qui se disputent le plus âprement le même fonds. Une concurrence incessante les met partout aux prises. Et si les plus forts n'absorbent pas ici les plus faibles, ils ne les éliminent pas moins en les affamant. C'est à une lutte de ce genre que pensait Malthus, et c'est, semble-t-il bien, à elle aussi que Darwin assigne le plus grand rôle dans l'évolution. C'est cette lutte entre semblables qu'exige en quelque sorte son hypothèse sur l'origine des espèces. Les êtres se sont spécifiés parce qu'il leur était avantageux de devenir différents les uns des autres; leur divergence diminue leur concurrence, qui est à son maximum là où la similitude est parfaite.

Mais, quelque nécessaire que paraisse être cette idée au système de Darwin, est-elle vérifiée par les faits? Kropotkine nous fait remarquer que, d'ordinaire si prodigue d'exemples. Darwin ne trouve sur ce point rien de probant à citer. Le même auteur nous raconte comment, dans les observations qu'il fit sur la faune de la Sibérie, il fut étonné de ne pas saisir à l'œuvre cette concurrence pour les subsistances que le darwinisme lui faisait attendre. Certes il vit les êtres éli-

minés en grandes masses, mais par l'action des intempéries plutôt que par celle de la faim. C'est la lutte contre les éléments plutôt que la lutte pour l'aliment qui semble décider du sort des animaux.

En tout cas, on les trouve rarement réduits à se disputer les dernières subsistances. C'est que les deux conditions postulées par la théorie de Darwin sont rarement réalisées. D'une part, le nombre des membres d'une même espèce capables d'entrer en conflit est moins grand que le calcul des naissances le fait prévoir; car beaucoup de ceux qui naissent sont détruits en masse avant de devenir des concurrents sérieux. D'autre part, la quantité de subsistance est moins strictement limitée que l'admet la théorie; car les êtres ont le plus souvent la faculté d'élargir, en se déplaçant, leur terrain de quête ou de pâture. L'émigration sert ainsi de palliatif et comme de dérivatif à la concurrence. C'est même, suivant Moritz Wagner, par cette mobilité, source de variations nouvelles et de « segrégations » définitives, c'est par la diversité et la distance des milieux où elle localise les branches d'une même espèce que leur différenciation s'expliquerait, bien plutôt que par l'action directe de la lutte. On a constaté qu'aux centres de rassemblement d'une espèce, là où elle est le plus dense, et où par suite le plus grand nombre de semblables doivent se trouver en compétition, se montrent rarement les divergences qu'escompte la théorie darwinienne. Il semble donc bien que la lutte entre semblables pour les subsistances soit moins efficace et moins nécessaire que ne le pensait Darwin.

Au surplus, il est aisé de prouver que les semblables prennent vis-à-vis les uns des autres plus d'une attitude et que diverses formes d'association peuvent les relier, propres à atténuer les effets de leur concurrence.

La faim et l'amour, disait Schiller, sont les deux forces motrices du monde. Mais il faut ajouter qu'elles ne poussent pas les êtres dans la même direction; si la faim les sépare, l'amour les rapproche. Et souvent le rapprochement qu'il détermine survit à l'acte même qui est nécessaire à la reproduction de l'espèce : une association se greffe sur l'accouplement. Nous avons vu, en passant en revue les modes de la

sélection sexuelle, que l'union des sexes, loin d'être purement physique, paraît souvent supposer l'union des consciences dans une représentation commune. Il n'est pas rare que cette sympathie dure longtemps après l'acte qui l'a préparée. Le mâle protège et nourrit la femelle pendant qu'elle couve. Plus tard, il prend part à l'éducation des petits. Un certain nombre d'habitudes naissent de la sorte, autour du nid, qui sont faites pour enrayer l'action aveugle et brutale de la sélection naturelle. Par les soins dont ils l'entourent, les parents font tout ce qu'ils peuvent pour soustraire l'être nu et désarmé à l'élimination. C'est le plus faible qui est ici le plus protégé. La loi de la pitié se dresse contre la loi de la lutte.

On fera peut-être observer que l'association familiale a passé de tout temps pour un enclos privilégié. Mais une fois que l'être en est sorti, adulte et armé de toutes ses forces, trouvera-t-il encore aide et protection auprès de ses semblables? L'histoire des *Sociétés animales* a dès longtemps répondu par l'affirmative. Elle nous a montré au-dessus des agglomérations involontaires — comme les paquets de chenilles ou certaines bandes de poissons — des rassemblements voulus et comme prémédités. Des êtres d'ordinaire séparés réunissent leurs efforts en vue d'un intérêt commun. Les vautours, les milans, les aigles mêmes forment parfois des sociétés de chasse, comme les pélicans des sociétés de pêche. Les nécrophores se coalisent pour enterrer le cadavre où ils doivent cacher leurs œufs. Kropotkine vit des crabes, à l'aquarium de Brighton, organiser leurs efforts pendant des heures pour aider l'un d'entre eux, pris dans une encoignure, à se retourner. Qu'est-ce, d'ailleurs, que les attroupements des oiseaux migrateurs, sinon des ligues utilitaires momentanées, qui se renouent périodiquement au moment où le besoin s'en fait sentir?

D'autres fois, les réunions d'animaux ne semblent répondre à aucun besoin spécial, sinon au désir qu'ils éprouveraient de se sentir vivre ensemble, et de multiplier leurs impressions en se les communiquant. Ce sont des réunions « pour le plaisir », comme celles qui rassemblent à l'automne les jeunes oiseaux, ardents au jeu. Mais ces jeux ont sans doute une utilité inaperçue. Leurs exercices variés et combinés ne déve-

loppent pas seulement la force et l'agilité des individus, ils les habituent à agir de concert, ils élargissent en chacun d'eux la « conscience de l'espèce », ils les préparent à une vie commune étendue et prolongée.

Et, en effet, il n'est pas rare, comme on sait, que nombre d'animaux s'associent pour la vie et forment de véritables peuplades. Les carnassiers solitaires ne sont que le petit nombre. Les groupes affectent sans doute les formes les plus diverses, depuis les monarchies constitutionnelles d'abeilles jusqu'aux hordes de chiens ; les relations des membres du groupe sont plus ou moins compliquées, l'organisation est plus ou moins parfaite. Mais, du moins, dans la plupart des espèces, y a-t-il un rudiment d'organisation sociale et, par suite, une extension de l'assistance mutuelle. Il n'est donc pas vrai que la solidarité dans la nature se réduise au cercle étroit de la famille. La nature n'utilise pas seulement par exception et pour le salut des générations futures, mais en règle générale et pour le bien des générations déjà développées, les forces protectrices de l'association.

La vie sociale est donc la règle dans le monde animal. La variété même des formes qu'elle y revêt est la preuve de sa généralité. Et le fait qu'elle atteint son plus haut développement chez les vertébrés les plus élevés est le signe qu'en arrêtant ou en atténuant la lutte entre semblables, elle entraîne, non la décadence, mais, bien plus vraisemblablement au contraire, le progrès des espèces.

On mesure d'ordinaire la prospérité d'une espèce, remarque M. Houssay, d'abord à la quantité des individus qui parviennent à vivre, ensuite à la qualité même de leur vie, au degré de leur civilisation, à la complication de leurs instruments et de leurs sentiments. Qu'on applique ces différents critères au monde animal, et l'on constatera que la prospérité y est proportionnelle à l'aptitude à vivre en société. Les rejetons des espèces pacifiques couvrent la terre, tandis que ceux des plus grands lutteurs, des fauves solitaires et farouches se font de plus en plus rares. Favorisant la survivance des petits et la résistance des faibles, la sociabilité restreint l'élimination ; elle est un bouclier plus sûr que la vigueur, l'agilité, les couleurs protectrices. Il semble aussi qu'elle soit l'instrument le

plus efficace de la production industrielle. Ce sont, comme on sait, les espèces les mieux organisées socialement qui font les plus beaux travaux d'art. C'est chez elles encore qu'on rencontre les exemples les plus nets de sensibilité, de moralité, d'intelligence. En un mot, là où les sociétés animales sont développées, on ne reconnaît pas seulement les dehors matériels, on devine les dessous spirituels d'une civilisation véritable.

L'anatomie semble confirmer cette hypothèse par la comparaison des cerveaux. Si la lutte développait toutes les qualités, les cerveaux les mieux organisés devraient appartenir aux plus grands lutteurs. Tout au contraire, ils se rencontrent plutôt chez les espèces sociables. Les passereaux sont supérieurs en ce point aux accipitres, et les herbivores aux grands félins. Bien loin que l'association ait entraîné une sorte d'arrêt de développement dans l'organisation cérébrale, il semble qu'en stimulant la vie représentative, en multipliant les unes par les autres les impressions des individus rassemblés, elle ait perfectionné chez eux l'appareil de la coordination.

En un mot, toutes sortes de progrès, et ceux-là précisément qui rapprochent le plus les animaux de l'homme, dérivent, non de la lutte, mais de l'association pour la vie. Au lieu que la fraternité ne soit qu'une utopie contrecarrée par les faits, il apparaît, dit M. Geddes, « que chacune des grandes étapes du progrès correspond à une subordination plus étroite de la concurrence individuelle à des fins reproductrices ou sociales, et de la concurrence intraspécifique à l'association coopérative ». L'expérience a montré que les plus aptes à franchir les pas les plus difficiles étaient moins « ceux qui pratiquent la concurrence vitale avec le plus d'ardeur » que « ceux qui ont su y apporter le plus de ménagements ». La sociabilité s'est révélée comme un gage non seulement de bien-être matériel mais de progrès spirituel. Il est donc faux de dire que l'altruisme n'est que folie et que la vie n'est que meurtre. Aux diverses formes de lutte, diverses formes d'association peuvent s'opposer. Aussi bien que les êtres d'espèces différentes, les êtres de même espèce peuvent s'élever en s'entr'aidant.



Est-ce à dire que nous ayons complètement retourné en effet le darwinisme, et que nous puissions désormais affirmer que la nature, mieux connue, donne à l'homme l'exemple de toutes les vertus sociales? Conclurons-nous avec M. Decamps, que « partout où règne la concurrence vitale il y a faiblesse et dégénérescence », tandis que « partout où domine l'association il y a force et progrès », et qu'en conséquence « la lutte pour l'existence est condamnée par toute la nature »? Admettrons-nous contre Huxley, avec M. Geddes, que le « processus éthique », bien loin d'être l'antithèse du « processus cosmique », n'en est qu'un résumé fidèle? Céderons-nous, en un mot, à cette tendance, récemment remise en honneur, qui cherche dans la nature une école de solidarité? La tactique est tentante. Nous relèverions ainsi, pour en diriger la pointe contre nos adversaires, l'arme dont ils nous menaçaient.

Mais un instant de réflexion suffit pour rappeler que cette démonstration n'est pas près d'être faite. Si nous avons établi que la lutte n'est pas tout, nous sommes loin d'avoir établi qu'elle ne soit rien dans le monde vivant. « Il ne s'agit pas, dit M. Houssay, de se duper soi-même et de ne pas reconnaître que, malgré le grand rôle joué par la sociabilité dans la nature, elle n'a pas aboli toutes les forces antagonistes. » M. Sabatier remarque, de son côté qu'il faut être aveuglé par une idée préconçue pour nier que, pendant que l'union assure le progrès dans certains cas, la lutte pour l'existence en fasse autant dans des cas différents. Si l'on se rappelle les exemples que nous avons cités au début de ces recherches, on se rend compte que, dans certaines circonstances, la guerre s'impose comme l'instrument d'une sélection nécessaire et finalement bienfaisante.

Nous avons seulement montré que les résultats n'en étaient pas toujours également heureux ni les procédés toujours également indispensables. Nous avons indiqué, en conséquence, que la théorie darwinienne dérivait d'une vue trop étroite de l'ensemble et du mouvement des êtres. Mais, dans la réalité, un principe n'efface pas l'autre; des forces opposées coexis-

tent; le germe de la discorde, dit M. Fouillée, subsiste à côté du germe de la concorde. C'est ce qu'oublient ceux qui paraissent croire qu'il suffirait, pour « socialiser » la personne humaine, de l'inviter à écouter le conseil de la nature : c'est une conseillère qui parle plusieurs langages ; et l'optimisme solidariste ne serait pas moins étroit que le pessimisme darwinien. A son tour, il n'éclairerait qu'un côté des choses, et en traduisant systématiquement en termes de fraternité, quelque forme qu'ils prennent, les rapports complexes qui font dépendre les êtres les uns des autres, il ne se montrerait pas moins arbitraire que le darwinisme social, qui les traduit systématiquement en termes d'hostilité.

Si donc nous avons libéré notre idéal de l'obsession du pessimisme darwinien, nous ne l'avons pas encore rattaché, comme un principe qui en démontrerait la nécessité et en garantirait le succès, à la loi même de l'évolution universelle. Nous avons déblayé sa route, mais nous ne lui avons pas découvert, dans les faits biologiques, son point de direction. Et ce qui se dégage de plus net de cette rapide revue, c'est l'extrême difficulté où est l'homme de « laisser parler la nature » pour enregistrer son conseil.

Beaucoup d'esprits aujourd'hui aspirent à constituer, par l'étude objective de la réalité, une éthique naturaliste, véritablement scientifique. Mais leur effort s'est toujours heurté jusqu'ici à la complexité des faits. On a toujours pu constater, dans les diverses éthiques scientifiques présentées par le naturalisme, qu'il choisissait entre les faits ceux qu'il pouvait le plus aisément traduire dans un langage préféré et rattacher à des principes préconçus ; qu'en un mot la théorie dictait l'observation, bien plutôt que l'observation la théorie. Quand l'homme interroge la nature, c'est le plus souvent son âme qui répond. Ainsi le lac nous renvoie notre image et la montagne notre voix.

C. BOUGLÉ

LA ROUTE D'IÉNA[1]

LA RUPTURE

I

Oubril arrivait à Paris, le 6 juillet 1806, en pleine crise d'une négociation très enchevêtrée. Comme sa mission consistait précisément à empêcher cette négociation d'aboutir, il ne pouvait souhaiter des conjonctures plus favorables. Mais ses instructions se doublaient d'une contre-lettre : elles l'autorisaient à se prêter à un arrangement séparé avec la France « si cet arrangement présentait des avantages infiniment marquants pour la Russie[2] ». Napoléon pressentit et prépara dix-huit mois à l'avance le fameux coup de partie de Tilsit. Il l'avait tenté la veille d'Austerlitz; il le tenta de nouveau, et c'est par où Talleyrand trouva moyen de déconcerter Oubril et de tourner sa mission, anglaise dans le fond, en machine contre l'Angleterre.

A peine descendu de sa voiture de poste, Oubril court aux Affaires étrangères; mais il n'obtient un rendez-vous de Talleyrand que pour le soir. Il rentre à son hôtel et y ren-

1. Voir la *Revue* du 1er janvier.

2. Archives des Affaires étrangères. — Correspondance de Yarmouth et de Lauderdale. — Correspondance d'Oubril : *Société d'Histoire de Russie*. — Lettres de Strogonoff (le grand-duc Nicolas de Russie). — Correspondance de Frédéric-Guillaume et de Lucchesini (Bailleu). — Ranke, *Hardenberg*, t. V, Pièces.

contre Lucchesini qui devance sa visite, lui offre ses services, lui expose « la carte du pays ». Le soir, à huit heures, il est chez Talleyrand qui le comble de prévenances, multiplie les insinuations flatteuses et recommence avec ce Russe le jeu joué, après Marengo, avec Saint-Julien. M. d'Oubril est certainement venu pour parler d'autre chose que des prisonniers de guerre ! Et Talleyrand ne parle que de ces autres choses, de son désir d'en traiter, des moyens de s'entendre. M. d'Oubril est muni de pouvoirs, Talleyrand n'en doute pas, et il s'exprime en conséquence. Le fait est que ces pouvoirs se déploieraient à propos, car avec Yarmouth les choses ne marchent plus. Ce lord communique les réponses de Fox, le refus péremptoire de la Sicile, et, Talleyrand s'obstinant à réclamer cette île, Yarmouth demande ses passeports[1].

Oubril en est informé. Il reçoit le 7 Yarmouth qui se présente avec une lettre de Fox. Il le reçoit encore le lendemain. Yarmouth le met au courant de sa négociation : on a retenu Oubril à Strasbourg afin d'éviter qu'ils se concertassent; mais Yarmouth n'a pas encore produit ses pouvoirs; la Sicile est la pierre d'achoppement; Talleyrand menace : si la paix ne se fait pas, l'Empire germanique sera détruit, la Suisse transformée en royaume, les villes hanséatiques données à la Prusse qui les réclame à cor et à cri ! Oubril conseille à Yarmouth d'accepter la restitution du Hanovre, mais de le laisser en garde à la Prusse, ce qui brouillera la Prusse et la France. La liaison entre le Russe et l'Anglais va devenir intime. Désormais ils se rencontrent tous les jours et concertent leur langage.

Stylé de la sorte, Oubril retourne, le 8, chez Talleyrand qui l'a invité à dîner. Avant le repas ils confèrent. « Permettez-moi, monsieur d'Oubril, de vous faire une question, dit Talleyrand. Est-ce avec le ministre britannique que je traite, en traitant avec vous ? » Oubril se découvre; il a pour mission, répond-il, de maintenir les bons rapports entre l'Angleterre et la Russie; mais si Talleyrand lui confie quelque

1. Yarmouth à Fox, 9 juillet 1806. — Oubril était descendu dans un hôtel de la rue Céruti où logeait une dame Saint-Amand qui passait pour bienveillante à Yarmouth, et motivait ainsi ses visites fréquentes dans la maison (Notes de police, citées par M. Coquel, dans son étude sur les négociations en 1806).

chose pour lui seul, il donne sa parole d'honneur de ne point le révéler à Londres. C'est où l'attendait Talleyrand : « Je désire sincèrement trouver un moyen de nous entendre; signons une trêve de huit à dix ans, pendant laquelle nous travaillerons à la paix... » Oubril n'en écarte point l'idée, que Czartoryski avait déjà insinuée à Pétersbourg; mais, observe-t-il, l'exécution en est impossible tant que l'empire français confine à l'empire ottoman. « La raison est que Bonaparte — il affectait de ne dire : ni l'*empereur,* ni *Napoléon* — a été voisin de la Hollande et l'a subjuguée; qu'il a été voisin de l'Italie et qu'elle est toute dans sa dépendance; nous craignons qu'il n'en soit de même à la suite de son voisinage de l'empire ottoman. » Et l'on discute ce jour-là, le lendemain, sur l'Adriatique; Talleyrand recule peu à peu. Est-ce une feinte? Oubril écrit à Strogonof, à Londres, le 9 juillet : « Depuis trois jours que je suis ici, j'ai vu trois fois le moment où M. de Talleyrand voudrait me faire signer, dans vingt-quatre heures, un acte, et me présenterait l'alternative d'y souscrire ou de quitter Paris. J'ai détourné ce plan et je suis parvenu à rattacher ma négociation à celle de lord Yarmouth... L'Angleterre consent-elle que je fasse un arrangement pour le continent? Voici ce que j'espère obtenir : pour la Sicile, Raguse, l'Albanie et la Dalmatie; l'abandon du plan de bouleversement de l'Allemagne..., la garantie de la Poméranie suédoise, et peut-être de la Suisse..., une station russe à Corfou. » Il ajoute, que pour forcer l'Angleterre, Napoléon menace de s'emparer de l'Espagne et du Portugal. Il joint à son courrier cette lettre ostensible, destinée aux Anglais : « Si l'on laisse échapper cette occasion de faire la paix, jamais on n'obtiendra la restitution du Hanovre, et, toutes les fois qu'on voudra le prendre de force, on aura contre soi la France avec la Prusse, tandis qu'en signant ce traité sur ces bases, on brouillera à jamais la France et la Prusse... on détruit son influence à Constantinople. »

Napoléon le pressent; il se retourne vers la Prusse. Il fait écrire, le 10 juillet, à Laforest : « Les négociations qui paraissaient devoir conduire à la paix seront très probablement rompues, puisque jusqu'ici l'Angleterre propose comme condition *sine qua non* la restitution du Hanovre, chose à laquelle

l'empereur ne consentira jamais. » D'où l'invitation « à un concert, le plus parfait », entre la Prusse et la France, contre l'Angleterre. Puis, afin de les rassurer, il évacuera Essen et Verden que Murat avait occupés inconsidérément.

Oubril paraissait plus accommodant que Yarmouth. Talleyrand discernait en lui quelque penchant secret à la grande politique, un certain faible à jouer le plénipotentiaire. Il crut avoir plus aisément raison de ce Russe, insinuant et fuyant, que du boule-dogue rusé et obstiné qui se révèle en tout Anglais, quand les intérêts de l'Angleterre sont en jeu. Il l'enguirlanda, de sa personne, et chargea ses « affidés » de le circonvenir. Oubril s'amusait aux commérages, recherchait les informateurs, épiait, écoutait partout. Il montra la curiosité de savoir ce qui portait si fort Talleyrand et son maître à traiter avec le tsar, et les affidés de Talleyrand lui en soufflèrent le motif : « M. de Talleyrand, lui dit-on, désire faire la paix parce qu'il attend ce moment comme celui de son repos. Il est mécontent de la manière de traiter de M. Fox, parce qu'il ne le trouve ni assez inventif ni assez expéditif... Bonaparte désire aussi la paix... sans restitutions importantes. Il donne beaucoup dans les femmes, et c'est le prince et la princesse de Clèves qui sont ses procureurs[1]... Il faut au moins une couronne royale pour payer de semblables services, et c'est l'Allemagne probablement qui la fournira. » C'est un concours de révélations commandées et de renseignements dérobés, tous menaçants, tous faits pour étourdir Oubril : le plan de la Confédération du Rhin qu'un agent lui procure, mais qu'il croit encore à l'état de projet évitable ; la menace de passer l'Inn et d'envahir les États héréditaires de l'Autriche si Cattaro n'est pas livré. Oubril se voit acculé soit à déployer ses pouvoirs, soit à encourir pour son gouvernement le reproche d'avoir exposé ses alliés à de graves dangers. « En rompant, a-t-il dit, je faisais éclater une nouvelle guerre, qui, de la part de la France, serait poussée avec une grande énergie contre des États nullement préparés à s'opposer à elle. En signant, au contraire, je fournissais à ces États le temps de se mettre en mesure. » Ajoutez qu'il

1. La princesse de Clèves ! ô profanation inconsciente !

commence à se méfier de Yarmouth et de son commerce de débauche avec Montrond. « Montrond, l'âme damnée de M. de Talleyrand, boit depuis le matin jusqu'au soir avec lord Yarmouth. Je sais bien que ce dernier, qui envisage le premier comme un espion, a une tête plus forte et, par conséquent, mettra son antagoniste sous table, avant d'y être lui-même; mais qui peut empêcher que, lorsqu'ils seront bien en train tous deux, un tiers n'arrive et ne fasse rafle de ce qui échappera à lord Yarmouth ? »

L'affaire de la Confédération du Rhin s'ébruitait. Au point où en étaient les choses avec les princes allemands, la conclusion ne pouvait être différée davantage. Tous la pressaient, impatients de leur souveraineté, de leurs médiatisations, redoutant quelque déconvenue. L'acte fut signé le 12 juillet, mais tenu encore secret. Il importait, avant de le mettre à exécution, que la Russie fût engagée. C'est pourquoi, le même jour, Talleyrand écrivit à Oubril que l'empereur avait désigné le général Clarke pour traiter avec lui. Il affirma ce qu'il ne savait pas, afin d'en surprendre la preuve : « J'ai fait connaître à S. M. l'empereur et roi que vous étiez arrivé à Paris, muni de pouvoirs pour traiter du rétablissement de la paix... » Oubril éluda la réponse, mais il n'en consentit pas moins à se rendre, le lendemain 13 juillet, chez Clarke.

Ce général le reçut très cérémonieusement, en plénipotentiaire, et l'invita, non sans solennité, à procéder à l'échange de leurs pouvoirs. Oubril fit le modeste : il n'était qu' « un agent subalterne »; mais Clarke l'enjôla de telle façon, le flatta si adroitement « de l'inquiétude qu'éprouverait l'empereur par l'idée qu'il n'était point muni de pleins pouvoirs », qu'Oubril consentit à emmener Clarke à son domicile et à lui exhiber, confidentiellement, le papier officiel. Clarke n'y regarda pas de trop près, et le fait est que, tout en se refusant à conférer *d'office*, Oubril s'entretint avec lui, de huit heures et demie du soir à minuit, des affaires qu'ils auraient débattues, officiellement, s'ils avaient procédé dans les formes. Il en alla de même, le 14 juillet. Clarke se dit autorisé à traiter sans procéder à un échange formel de pouvoirs. Il insista sur la peine que ressentirait la Russie si, faute de livrer Cattaro, l'Autriche éprouvait « un changement total de

l'ordre des choses dans ses États héréditaires ». Oubril apprit « de bonne source » que Marmont avait eu l'ordre de jeter quinze mille hommes en Dalmatie, qu'il était destiné au commandement d'une *armée de Serbie*, que Berthier avait été averti de se tenir prêt à partir pour Vienne avec son état-major...

Le 18, Oubril dîna en tête à tête avec Clarke, qui déploya un projet de traité, et ils en discutèrent jusqu'à trois heures et demie du matin. Convaincu que, s'il ne signait pas, Napoléon « entreprendrait quelque chose de définitif sur les États héréditaires de l'Autriche », Oubril redoutait « que le reste de l'Europe n'eût pas dans le moment actuel de forces suffisantes à opposer à ce torrent ». La discussion reprit le lendemain, de dix heures du matin à cinq heures du soir. Oubril se débattit. Il ne consentait à signer que *sub spe rati*. « Croyez-vous, répétait Clarke, que l'empereur arrêterait la marche de ses armées pour un papier qui pourrait n'être qu'un leurre ? » Oubril attendait un courrier de Londres ; il tint bon toute la journée ; le soir, excédé de fatigue, il allait se mettre au lit, quand on vint, à deux heures du matin, le chercher de la part de Talleyrand. Au ministère, Talleyrand l'invita à signer. Oubril persista à ne le vouloir faire que *sub spe rati* ; il rentra chez lui, à quatre heures du matin, persuadé que la négociation était rompue.

Le 20, au matin, arriva le courrier de Londres, avec des lettres de Strogonof pour Oubril et de Fox pour Yarmouth. Fox ne faisait plus de la Sicile une condition *sine qua non*. Il consentait à discuter les compensations : et il indiquait l'Istrie, la Dalmatie, Venise !... Oubril vit Yarmouth qui l'engagea à renouer avec Clarke. Il se trouva justement que Clarke vint le querir pour le mener chez Talleyrand. Ce ministre annonça que Napoléon évacuerait l'Allemagne dès que Cattaro lui serait remis ; pour prix de cette complaisance, il attendait qu'Oubril signerait, et sur-le-champ, les autres articles, ajoutant que « le lendemain Oubril n'aurait plus les mêmes conditions ». Il signa le 20 juillet.

Le traité était un traité de paix. Il emportait la reconnaissance de Napoléon, empereur des Français et roi d'Italie ; la

remise de Cattaro; la possession de la Dalmatie, reconnue à la France; la France, par réciprocité, renonçait à Raguse qui restait indépendante; elle reconnaissait l'indépendance des Sept-Iles; elle s'engageait à évacuer l'Allemagne aussitôt que l'ordre d'évacuer Cattaro serait donné aux troupes russes; cette évacuation sera accomplie dans les trois mois de la signature du présent traité; les deux puissances ménageront la paix entre la Prusse et la Suède; elles s'emploieront à obtenir de l'Espagne la cession des îles Baléares au fils aîné du roi de Naples, moyennant quoi le tsar reconnaîtra le nouveau *roi des Deux-Siciles*; l'empereur Napoléon accepte les bons offices de l'empereur de Russie pour le rétablissement de la paix maritime; les deux puissances se garantissent l'indépendance et l'intégrité de l'empire turc. Les ratifications devront être échangées dans le délai de vingt-cinq jours.

Avec le papier qui portait la signature d'Oubril, Napoléon croyait tenir quelque chose. Il eut jusqu'à la fin cette illusion d'attacher une valeur propre à des écrits qui, pourtant, ne signifiaient rien s'ils n'exprimaient des volontés sincères, si, au moins, ils ne répondaient à la réalité des faits, et qu'il ne considérait lui-même que comme des feuilles volantes lorsqu'ils gênaient ses calculs. Il se persuade que le traité d'Oubril sera ratifié par le tsar, que Cattaro lui sera remis. Il l'écrit à Eugène, à Berthier. Et il se retourne sur les Anglais. Il compte que le traité russe va leur forcer la main, et, s'il parvient à enlever la signature d'Yarmouth, le contre-coup, à Pétersbourg, emportera la ratification d'Alexandre, qui, par ricochet, décidera celle de Fox.

II

Talleyrand pique Yarmouth au jeu. Ce lord se décide, le 21 juillet, à exhiber ses pouvoirs; Clarke est aussitôt désigné pour négocier avec lui. Oubril se disposait à partir pour Pétersbourg. Il se sentait compromis et avait hâte de porter

à son maître, avec le traité, ses explications. Yarmouth essaie de le retenir : « Vous serez porteur de mes préliminaires », lui dit-il. Oubril ne les attend pas et part le 22. Le lendemain, le surlendemain, Yarmouth et Clarke confèrent. Napoléon est toujours disposé à restituer le Hanovre, à reconnaître aux Anglais Malte et le Cap ; mais il donnera une indemnité à la Prusse. Yarmouth croit qu'il s'agit des villes hanséatiques, et se récrie. Clarke répond que l'empereur ne pense qu'à Fulda et quelques territoires sans importance. « La Sicile, écrit Napoléon à Joseph, est toujours la pierre d'achoppement » ; mais l'abandon de la cause du roi de Naples par la Russie donne à réfléchir aux Anglais. « Ils ne sont pas éloignés de lâcher la Sicile... Vous aurez le plus beau royaume du monde... et vous m'aiderez puissamment à *être maître de la Méditerranée, but principal et constant de ma politique.* » Yarmouth se relâche peu à peu de ses prétentions, Clarke de même, et ils esquissent un projet d'articles : Joseph reconnu *roi des Deux-Siciles*; la famille royale « ci-devant régnante à Naples » sera indemnisée ; reconnaissance de Louis, des rois d'Étrurie, de Bavière, de Wurtemberg, des grands-ducs de Bade, Darmstadt, Clèves (Murat), du prince de Neufchâtel et des arrangements faits en Italie ; reconnaissance du *roi d'Angleterre* comme *souverain du Hanovre,* indemnité de quatre cent mille âmes au roi de Prusse; l'Angleterre garde Malte et le Cap, restitue les autres colonies conquises sur la France et sur la Hollande: interdiction de l'Angleterre aux Bourbons; internement des Chouans réfugiés, au Canada.

Yarmouth, sur plus d'un article, avait singulièrement dépassé ses instructions. Fox, à la vérité, cédait sur la Sicile, mais il réclamait à titre d'indemnité la Dalmatie, l'Istrie, et, s'il était possible, la ville de Venise. Le projet de traité ne faisait allusion qu'aux îles Baléares... à obtenir de l'Espagne. Le lord, toutefois, espérait aboutir. Napoléon espère, de son côté, faire prévaloir ses amendements, et il écrit à Joseph, le 26 : « La Sicile est accordée et n'est plus un obstacle. » Il croit possible de conclure dans les dix jours. Alors, jugeant les affaires assez avancées, il va publier la *Confédération du Rhin* : la paix signée avec la Russie — c'est en ces termes

qu'on en parle[1] — quasi signée avec l'Angleterre, obligera l'Autriche à reconnaître cette Confédération, et l'Autriche l'ayant reconnue, il faudra bien que la Russie et l'Angleterre y consentent, d'autant plus que, dans leurs négociations et dans leurs traités, il n'en aura pas été dit un mot.

Oubril à peine hors de Paris, Napoléon fait venir Vincent, l'envoyé autrichien, et lui annonce la Confédération. Il ajoute que, le traité de Presbourg n'étant pas exécuté, puisque Cattaro ne lui a pas été remis, il ne rappellera pas ses troupes et n'évacuera pas Braunau, avant que l'Autriche n'ait reconnu la Confédération, et que François II se soit ainsi démis, en fait, de la qualité d'empereur d'Allemagne. Deux notes sont envoyées à Vienne pour être remises à Stadion; l'une exige l'abdication du titre impérial, l'autre la reconnaissance de Joseph, comme roi des Deux-Siciles. Ordre est donné à l'envoyé français à Ratisbonne de notifier à la Diète, le 1er août, l'existence de la Confédération du Rhin et la dissolution du Saint-Empire.

Napoléon y avait mis des formes plus engageantes avec la Prusse. Dès le 15 juillet, Talleyrand avait confié à Lucchesini le traité de la Confédération et mandé à Laforest d'en informer le gouvernement prussien. « L'Autriche, écrivait-il, perd à jamais toute influence sur l'Allemagne. L'influence de la Prusse sur les États placés dans sa circonscription géographique devient illimitée et absolue. La Prusse acquiert une garantie nouvelle pour la possession du Hanovre... La France sera toujours disposée à s'entendre avec la Prusse sur les moyens de s'étendre et de consolider sa puissance dans le nord de l'Allemagne; or, le concert sur cet article sera plus facile et plus libre quand l'empire germanique ne sera plus... L'empereur n'a pas voulu que la Prusse n'apprît qu'avec tout le monde l'existence d'un plan dont elle sera la première à recueillir le fruit... » Et, le 22 juillet: « La Prusse peut réunir sous une nouvelle loi fédérale les États qui appartiennent encore à l'empire germanique, et faire entrer la couronne impériale dans la maison de Brandebourg... »

1. « J'ai conclu ma paix avec la Russie. » A Joseph, à Berthier, 21 juillet: « Vous pouvez laisser entrevoir que la paix avec la Russie est faite. » — « La paix avec la Russie est faite. » Lucchesini, 22 juillet 1806.

Le Hanovre, la Confédération du Nord, la Couronne impériale ! Depuis 1795, tous les gouvernements français en ont fait l'offre à la Prusse. Il est temps qu'elle se décide. Lucchesini ne le dissimule pas. « L'esprit du grand homme devient tous les jours moins doux... Les succès le rendent presque intraitable... Le souvenir du mal que les armées prussiennes ont voulu et pu lui faire, l'hiver passé, est encore tout vivant, tout envenimé, tout respirant le désir de la vengeance... A chaque petite contrariété... on parle de faire la guerre à la Prusse... Les généraux qui habitent Saint-Cloud, les bureaux de la Guerre, *les spéculateurs dans les fonds*, *mes amis* et les ennemis de Napoléon sont tous persuadés que si l'empereur Napoléon trouvait un prétexte de dégainer contre nous, il le saisirait à l'instant... *Mon affidé* m'écrivait hier du bureau de la Guerre : « Depuis ce matin à cinq heures, on a été occupé à faire des ordres... Il y a un grand mouvement de troupes pour se rendre à Wesel et ses environs. » Le renseignement était exact. Napoléon, toutefois, donnait aux Prussiens le temps de capituler et leur offrait une capitulation lucrative. Il réitérait les assurances au sujet du Hanovre. « Vous répéterez, écrit Talleyrand à Laforest, le 2 août, que la paix avec l'Angleterre serait faite si Sa Majesté l'empereur avait pu consentir à priver la Prusse du Hanovre. » Le même jour, Napoléon mande à Murat : « Votre rôle est d'être très conciliant... Avec une puissance comme la Prusse, on ne saurait aller trop doucement... » Il endort leurs soupçons; en même temps, il leur prépare des compensations : il cherche des territoires à leur convenance. Ils apprendront du même coup que la paix est faite avec l'Angleterre, que le Hanovre leur est repris, et qu'ils recevront quelque autre terre, un Électorat peut-être. Mais il pense que la nouvelle ne leur en viendra qu'après l'offre de la Confédération du Nord et du titre impérial. Il comptait sans ses hôtes.

III

Yarmouth vivait en demi-confidence et demi-méfiance avec Lucchesini. Si ce lord n'était point un diplomate de carrière,

il demeurait un roué de profession. Il devina le jeu de l'empereur. Dès le début de sa négociation, il y avait discerné un objet capital, brouiller la Prusse et la France : soit que l'Angleterre traitât, soit qu'elle rompît, elle y avait un égal intérêt. Dans le premier cas, au moment où elle céderait, en apparence, à Napoléon, elle lui créerait de fâcheux embarras : dans le second, elle lui enlevait un allié et se le gagnait. A la suite d'un dîner où l'on but, à l'allemande et à l'anglaise, et au milieu d'effusions qui tenaient à la fois des propos de table et de la confidence diplomatique, Yarmouth apprit à Lucchesini que ce Hanovre, dont Napoléon leurrait la Prusse, il l'avait offert, puis abandonné, en principe, à l'Angleterre, et que la paix se négociait sur cet article. Lucchesini en écrivit aussitôt à Berlin. « La vérité n'étant pas toujours dans le vin, disait-il, il est possible que lord Yarmouth n'ait voulu que semer la méfiance entre Berlin et Paris. » La lettre partit de Paris le 29 juillet. D'ailleurs, le bruit de la restitution du Hanovre commençait à se répandre.

Yarmouth attendait encore la réponse de Fox à ses rapports sur les premières conférences, et la négociation demeurait suspendue. Napoléon considérait ses filets comme si adroitement jetés et si savamment tendus que tous ses adversaires s'y devaient trouver enveloppés en même temps, et qu'il n'aurait plus qu'à tirer la corde. Mais le temps lui pesait. On parlait trop; on écrivait trop aussi. A Londres, les gazettes, en Allemagne des pamphlets dénonçaient ses ambitions nouvelles, la catastrophe imminente du Saint-Empire, l'asservissement, la « profonde humiliation de l'Allemagne ». Impuissant contre les gazetiers de Londres, il se vengea sur les libellistes d'Allemagne, misérables croquants, dont un conseil de guerre et la menace du peloton d'exécution auraient aisément raison. Les rapports signalaient quelque agitation en Franconie, en Souabe, dans les pays à médiatiser. Il ferait un exemple; il les traiterait, s'ils bougeaient, à l'égyptienne ou à l'italienne. Quant aux écrivains et à leurs imprimeurs, il leur rappellerait que, pour n'être point nés de sang royal, ils ne devaient point se croire plus invulnérables qu'un duc d'Enghien. Il écrit à Berthier, le 5 août : « J'imagine que vous avez fait arrêter les libraires d'Augsbourg et de Nurem-

berg. Mon intention est qu'ils soient traduits devant une commission militaire et fusillés dans les vingt-quatre heures... Répandre des libelles dans les lieux où se trouvent les armées françaises pour exciter les habitants contre elles... c'est un crime de haute trahison... Vous ferez répandre la sentence dans toute l'Allemagne. » Les Allemands seront frappés de terreur et se courberont.

« La paix avec la Russie et la négociation que j'ai avec l'Angleterre me font croire que tout va se calmer... », écrit-il à Soult, le 6 août. L'Autriche va adhérer à l'ultimatum qu'il lui a envoyé. Sinon, c'est la guerre : « Il vaut mieux en finir tout d'un coup, que de poser le glaive et d'être toujours à recommencer. » Mais, au fond, il a plus de raisons de croire à la paix qu'à la guerre. C'est qu'un second plénipotentiaire anglais, lord Lauderdale, vient d'arriver à Paris; les négociations vont s'ouvrir en forme; le ministère anglais connaît les conditions posées par l'empereur, et il envoie un second ministre : il veut donc réellement la paix. Ainsi spéculait Napoléon, et il se trompait entièrement sur les intentions des Anglais.

Le traité Oubril avait été connu à Londres le 25 juillet. « Accord mortifiant », dit Fox. Ce fut un coup de foudre pour le ministère; une indignation générale contre Oubril, d'avoir traité séparément et à de telles conditions. Il a voulu, disait-on, « sauver quelque chose, sauf l'honneur ». La situation de l'ambassadeur russe, Strogonof, devint intolérable. Il n'osait plus se montrer, tant qu'il ne serait pas lavé de cette « souillure ». Il écrivit au tsar un rapport pathétique, le suppliant de refuser les ratifications. Il se porta fort près de Grenville que le tsar ne ratifierait point. Ajoutez la Confédération du Rhin, dont Oubril avait envoyé une notice : cette nouvelle extension de l'empire enlevait une partie de l'Allemagne au commerce anglais. Fox jugea que Yarmouth avait trop tôt produit ses pouvoirs. Toutefois, il ne voulait point assumer la responsabilité d'une rupture sur cette équivoque de l'*uti possidetis* insinué verbalement, puis retiré, de propos en propos, par Talleyrand. Il fallait qu'un protocole constatât l'impossibilité de s'entendre. Jugeant Yarmouth insuffisant pour cette besogne de procédure, et trop sous les prises de

Talleyrand, le cabinet lui adjoignit lord Lauderdale, un ami de Fox, un whig, adversaire notoire de Pitt, qui avait traversé Paris en 1792, connu Brissot, fleureté d'enthousiasme avec la Gironde, présenté aux Communes, le 5 juin 1795, une motion en faveur de la paix avec la France; violent de caractère, excentrique, formaliste, difficultueux, fin avec cela, qui ne se laisserait point cajoler; un homme capable de traîner avec procédure, de rompre avec à propos et de laisser l'impression que la paix, désirée par l'Angleterre, n'avait dépendu que du seul Napoléon. L'*uti possidetis* demeura le fond de ses instructions : donc, plus de Sicile, sauf, à l'extrême rigueur, contre une compensation. Quant au Hanovre, l'Angleterre n'admettait que la restitution pure et simple. Ni troc, ni échange. C'était revenir en arrière, et très loin des préliminaires esquissés par Yarmouth et Clarke, et remis à l'empereur le 31 juillet.

Le 5, Lauderdale était à Paris; il fut aussitôt reçu par Talleyrand. Napoléon désigna, pour second plénipotentiaire, Champagny. Les conférences s'ouvrirent le 7 : ce fut pour constater la profondeur des dissentiments. Lauderdale réclamait l'*uti possidetis* absolu. Napoléon voulait la Sicile. « Il ne faut pas plus que les Anglais se mêlent des affaires d'Italie que moi des affaires de l'Inde. Le traité est bien loin de me paraître mûr », écrit-il à Talleyrand[1]. Le 8, Clarke refuse l'*uti possidetis* et réclame la restitution des colonies hollandaises. Le 9, Lauderdale déclare les propositions françaises incompatibles avec l'honneur de la couronne et les intérêts du peuple anglais, et il demande ses passeports. Talleyrand ne les envoie point; Lauderdale insiste le 10 et demande à envoyer un courrier. Point de réponse. Il proteste le 11. Champagny et Clarke lui adressent notes sur notes, s'efforçant de le retenir comme, en 1803, lord Withworth. C'est que Napoléon veut traîner jusqu'au retour du courrier de Russie qui rapportera la ratification et forcera l'Angleterre à traiter. C'est que l'Autriche cède sur tous les points et que le nouvel ambassadeur, Metternich, arrivé le 5, apporte la capitulation. L'événement déjoua ces calculs, et ce fut du côté où

1. A Talleyrand, 6 août; note du 7 août 1806.

Napoléon le redoutait le moins que se brusqua le dénouement. Il se croyait maître de la Prusse. Il en attendait tout, duplicité, perfidie, défection souterraine, manœuvres sourdes, mais en lenteurs, en faux-fuyants, avec soumission finale, — tout excepté un réveil de l'honneur monarchique dans cette cour avide et pusillanime, et, dans ce pays en décadence, un réveil en sursaut de la dignité et de la conscience nationales.

IV

Le 25 juillet, Laforest apprit à Haugwitz la formation de la Confédération du Rhin. Peu après arrivèrent les rapports de Lucchesini sur les négociations entre la France et la Russie, entre la France et l'Angleterre. La première pensée des Prussiens fut pour le Hanovre, la crainte que Napoléon n'en payât les Anglais. Quant à la Confédération du Rhin, loin de s'en offusquer, Haugwitz s'en félicita. Il ne regrettait ni le vieil Empire avec ses coalitions d'évêques et de barons, ni la suprématie impériale de l'Autriche. La Confédération du Rhin appelait la Confédération du Nord, et Napoléon lui-même en suggérait la pensée. « Cette belle association, disait Haugwitz, demeurera toujours le boulevard du nord de l'Allemagne et des États qui la composent. » Sans plus attendre, Frédéric-Guillaume entame les pourparlers avec les co-États, la Saxe, la Hesse-Cassel, le Mecklenbourg, les villes hanséatiques. Il fait écrire à Gœrtz, son envoyé près de la diète : il lui annonce la Confédération du Rhin et ajoute : « L'empereur Napoléon m'a invité de la manière la plus prévenante et la plus amicale à me mettre de même à la tête d'une association semblable pour le nord de l'Allemagne... en me réitérant l'assurance positive de ne jamais se départir des engagements qui attribuent le pays de Hanovre à la Prusse. Je suis donc occupé dans ce moment à jeter en silence les fondements de cet ouvrage important, auquel, puisque enfin l'ancien édifice germanique ne pouvait plus se soutenir, le nord de l'Allemagne devra, je l'espère, sa régénération, le maintien de l'ordre et de la tranquillité. » Laforest écrit, après une conversation

intime avec Haugwitz : « La modestie naturelle de Sa Majesté fait qu'il n'est pas encore bien certain s'il profitera de l'occasion de faire entrer la couronne impériale dans la maison de Brandebourg[1]. »

Mais accepter de tels présents, c'est confirmer l'alliance avec la France, et s'engager à fond avec Napoléon contre l'Angleterre, contre la Russie, et Frédéric-Guillaume s'en désespère. Autour de lui, à la seule pensée, on s'en indigne, et, plus que personne, la reine, toujours éblouie de la magnanimité d'Alexandre, qui fait de cet empereur le confident sentimental de ses inquiétudes domestiques; qui voit en lui le bon esprit de son époux, le protecteur de ses enfants, « l'ange de consolation » de sa vie, et le chevalier de l'Europe. Elle lui écrit des lettres analogues, pour l'effusion du cœur, à celles de Marie-Antoinette à Fersen : « Je crois bien que le 4 de novembre le pèlerinage nocturne au tombeau de Frédéric et les serments d'éternelle amitié, sera pour toujours le dernier jour de bonheur[2] ! » Puis le prince Louis-Ferdinand, le héros désigné; Hardenberg, Stein, tout ce qui se révolte contre « la tyrannie » du Corse, tout ce qui rêve de venger l'humiliation de l'Allemagne, et commence à discerner le rôle d'une Prusse étendue dans une Allemagne affranchie. Enfin, chez les gentilshommes, chez les militaires, la honte de reculer toujours, la fierté des armes, plus susceptible à mesure que les affronts se multiplient. Ils se demandent si Napoléon ne les traînera pas de promesse en promesse, jusqu'au moment où, brouillés avec tout le monde, ils tomberont à sa merci. Des propos menaçants circulent, venus de partout. Et brusquement, les révélations. Le 6 août, le courrier de Lucchesini, du 29 juillet, apporte les confidences de Yarmouth : le Hanovre offert, promis aux Anglais dans le temps même où Talleyrand à Paris, Laforest à Berlin le garantissaient à la Prusse. Ces ministres ont donc menti, et par ordre de leur maître, quand ils assuraient que sans sa volonté de conserver le Hanovre à la Prusse, il aurait fait la paix avec l'Angleterre. Blücher, qui commande à Münster, annonce des mouvements

1. Le roi à Gœrtz, 1er août; rapport de Laforest, 3 août 1806.

2. Bailleu. Lettres des 21 mai, 13 août 1806. Cf. 30 juillet 1803.

offensifs, les renforts envoyés à Wesel, le dessein évident de s'emparer du comté de la Marck : il y a 40 000 Français sur la Lippe, un corps se rassemble à Düsseldorf. Schladen écrit de Munich : « On ne saurait croire que le but des armements français se dirige contre Cattaro. » A Francfort, Augereau a porté publiquement un toast au succès de la prochaine guerre avec la Prusse. De Cassel, de Dresde, on mande que loin de favoriser l'entrée de ces États dans une Confédération du Nord, les agents français les en détournent.

Haugwitz est atterré. Il se sent bafoué. Persister en cet aveuglement équivaudrait désormais à trahison. Frédéric-Guillaume avait toujours déclaré qu'il ne ferait la guerre que pour une question de vie ou de mort, où l'honneur serait engagé. Cette question est posée. Ni le roi, ni Haugwitz, ne se demandent si Yarmouth a dit vrai et si, au cas où il rendrait le Hanovre à l'Angleterre, Napoléon n'a pas songé à fournir des compensations à la Prusse, — ce qu'il comptait faire, en réalité. Ils se voient débordés. Dans le club de la noblesse, dans les clubs militaires, dans les casernes, dans les bureaux des gazettes, ce n'est qu'effervescence patriotique, indignations, cris de guerre, fanfaronnades. Le roi perd la tête, étourdi par la crise, troublé par l'exaltation de son peuple. Il pense à partir pour Pétersbourg, à se jeter dans les bras d'Alexandre. Il lui écrit, le 8 août : « Il n'y pas de doute que si Napoléon transige à Londres sur le projet de Hanovre, il veut me perdre. Le verrez-vous avec indifférence, Sire? Vous avez fait votre paix... Mais cette paix, j'en suis convaincu, ne vous ôtera jamais le droit et la résolution d'empêcher qu'un dernier boulevard de la sûreté publique soit renversé avec la puissance prussienne !... Dites-moi, Sire, je vous en conjure, si je puis espérer que vos troupes resteront à la portée de me secourir... En attendant, je vais prendre mes mesures pour n'être pas pris au dépourvu... » Le 9 août, la mise sur le pied de guerre de l'armée est décidée, et, le 10, quatorze courriers partent bruyamment de Berlin pour en porter l'ordre dans toute la monarchie.

Laforest se rend le 11 chez Haugwitz, muni des dépêches du 3 où Talleyrand réitère les assurances au sujet du Hanovre. Le lendemain, c'est Haugwitz, au nom du roi de Prusse,

qui demande à Napoléon des explications. Laforest se débat de son mieux, s'en réfère à ses dépêches, mais la conversation finie, il dit au comte de Bray, ministre de Bavière : « J'expédie un courrier, je demande mon rappel; ou l'on me trompe ici, ou l'on me trompe là-bas. Je ne veux pas être mêlé plus longtemps à des affaires qui compromettent mon caractère. Ces gens-là — les Prussiens — m'ont mystifié; vingt fois je me suis sacrifié pour les mettre à couvert; mais, à la fin, cela m'ennuie. Au moment même où on me donnait les assurances les plus amicales, on faisait armer. Les lettres de créances qui devaient être adressées à M. de Humboldt pour le roi de Naples ne sont pas parties... » Il revoit encore Haugwitz le 15, et il écrit : « Le gouvernement prussien peut n'être pas le maître du premier mouvement d'un public tel que celui de Berlin qui a été si travaillé du commencement d'octobre au mois d'avril dernier. » Les journaux ont l'ordre de se taire; les ministres démentent les intentions belliqueuses; mais les jeunes officiers, très insubordonnés, « se livrent aux espérances les plus folles... Cette fois, répètent-ils, la Prusse ne sera pas prise au dépourvu... » Ils annoncent une coalition formée entre l'Angleterre, l'Autriche, la Russie, la Suède...

Cependant, le roi, ses ministres qui ont repris un peu de sang-froid, doutent que la paix soit réellement signée avec Alexandre. Ils voudraient attendre des notices plus sûres de Paris, des avis de Pétersbourg. Mais l'opinion se déchaîne. A quoi bon vérifier? C'est une insulte, et il suffit, pour la croire vraie, qu'on la ressente. Après s'être ravalé tant de fois, avoir reculé et abdiqué en silence, on n'est plus capable de mesurer la portée réelle des paroles et des faits. L'explosion fait crever un orage qui pesait depuis dix mois sur Berlin.

A Paris, Lucchesini s'agite dans les alarmes. Ses *amis* des bureaux de la guerre lui dénoncent les armements de Napoléon; les *affidés* de Talleyrand agitent autour de lui la machine aux fantômes. Le 6 août, il écrit à Haugwitz que le traité Oubril du 20 juillet comprendrait des articles secrets : « Il ne s'agissait de rien de moins que de s'engager réciproquement à mettre le grand-duc Constantin à la tête de la partie de l'ancien royaume de Pologne que possèdent actuellement la Prusse et l'Autriche

et de donner à la Suède tout ou une grande partie de la Poméranie prussienne. » Il conseille au roi de se jeter dans une voiture et de partir incontinent pour Pétersbourg, avec beaucoup d'argent. « N'est-il pas convenable d'employer pour réussir les mêmes armes que la partie adverse? C'est par surprise que Napoléon captive les cabinets... Nul autre que Sa Majesté ne peut rappeler à son illustre ami *ce malheureux 3 novembre* où Frédéric-Guillaume fit à Alexandre le sacrifice de ses principes et de son système... » Lucchesini n'ayant point de courrier disponible ou craignant d'appeler l'attention, confia cette lettre à l'envoyé hessois à Paris, M. de Malsbourg, en le priant de la faire expédier à Berlin, par la voie de Cassel. Lucchesini fut-il, comme Fouché s'en est vanté, trahi par un de ses agents qui recevait des deux mains? N'y eut-il simplement qu'un paquet ouvert à la poste et porté au cabinet noir? Ce qui est sûr, c'est que la dépêche fut interceptée et qu'elle ne prit la route sur Cassel qu'après avoir été copiée à Paris.

Napoléon entra dans une furieuse colère : « Cette lettre, écrivit-il à Talleyrand, le 8 août, enfin vous fera connaître ce coquin de Lucchesini... Rien n'est plus facile que de vous tromper... Ce Pantalon, parce qu'il est faux et bas, il n'y a pas de bassesse ni de fausseté dont il ne me suppose capable... » Il y avait, dans cette malencontreuse dépêche, une ligne qui donna à penser à l'empereur : « *Ce malheureux 3 novembre* » où le roi avait sacrifié à Alexandre ses principes et son système. Ce traité, Napoléon n'en avait pas pu découvrir le secret. Talleyrand en écrivit aussitôt à Laforest : « Nous n'avons jamais connu cette déclaration, nous avons seulement su qu'elle existait. Veuillez faire tout ce qui sera en votre pouvoir pour vous en procurer une copie[1]... » Toutefois Napoléon ne tourna point cet incident à la guerre. Il y vit, au contraire, un moyen de pousser les Prussiens à la panique, de les obliger à désarmer, de les atterrer et de les subjuguer sans avoir besoin de les combattre : « Il faut songer sérieusement au retour de la grande armée, écrit-il à Berthier, le 17 août, puisqu'il me paraît que tous les doutes sur l'Alle-

1. Napoléon à Talleyrand, 8 août; Talleyrand à Laforest, 9 août 1806.

magne sont levés. » En effet, le 6 août, François II avait déposé la couronne impériale et reconnu la Confédération du Rhin. Il semblait qu'il n'y eût plus qu'à filer la négociation avec la Prusse en une seconde retraite de Champagne. Le fait est qu'au premier abord, et à ne s'en tenir qu'aux signes extérieurs, les Prussiens semblent venir à résipiscence.

Ils cherchent, au moins, à gagner du temps. Ils se bercent de l'espoir qu'Alexandre ne ratifiera pas le traité d'Oubril. Ils spéculent sur le travail souterrain des partisans de l'alliance prussienne à Paris : l'opinion, supposent-ils, est hostile à la guerre. Lucchesini est sacrifié et remplacé par Knobelsdorf, qui passe pour agréable à Napoléon et qui réussira peut-être à l'apaiser, à l'endormir. Cette mission voilera leurs préparatifs qui se poursuivent. Knobelsdorf quitte Berlin le 22 août dans la nuit ; le 25, Brunswick est nommé général en chef de l'armée prussienne.

Les voyant effarés, Napoléon les prend en mépris. « C'est un excès de peur à faire pitié, » écrit-il à Talleyrand ; et à Berthier : « Le cabinet de Berlin est pris d'une peur panique... C'est à cela qu'il faut attribuer les ridicules armements qu'il fait, et auxquels il ne faut donner aucune attention, mon intention étant, effectivement, de faire rentrer mes troupes en France. » Mais puisqu'ils se mettent en cette posture, il les y laissera, son dessein étant de les humilier. Il ne daignera ni s'expliquer avec eux ni surtout les gratifier. « Ne dites rien à M. Lucchesini... S'il vous parle de la Saxe et de la Hesse, vous lui direz que vous ne connaissez pas mes intentions ; s'il vous parle de Hambourg, Brême et Lubeck, vous lui direz que ma résolution est qu'elles restent villes hanséatiques. » A Berlin, Laforest devra « battre froid. Si on lui parle de la Confédération du Nord, il dira qu'il n'a pas d'instructions[1] ». Il les laissera ainsi aigrir leur colère honteuse ; elle suffira pour les livrer, tellement désarmés, abîmés, qu'ils ne compteront plus. C'est qu'il espère encore la ratification du traité russe et qu'il ignore les engagements signés entre la Prusse et la Russie.

1. A Talleyrand, 22 août ; à Berthier, 26 août. — Rapport de Lucchesini, 26 août. — Talleyrand à Laforest, 23 août. — Rapport de Laforest, 3 septembre 1806.

Yarmouth s'est retiré. Talleyrand file les négociations, délaie des notes. Tout dépend de la décision d'Alexandre. « Si la Russie ne ratifie pas, écrit Talleyrand à Napoléon, la paix sera extrêmement difficile ; si elle ratifie, la paix est inévitable[1]. »

V

Elle ne ratifia point. Oubril avait été reçu à Pétersbourg, comme, en 1800, Saint-Julien à Vienne. Ce ne fut qu'un cri de réprobation contre « l'infamie d'Oubril », la duplicité de Bonaparte, les supercheries de Talleyrand.

Napoléon promet d'évacuer l'Allemagne, et, le traité à peine signé, on apprend qu'il s'établit sur la rive droite, supprime le Saint-Empire et forme une avant-garde d'Allemands, confédérés sous son protectorat ! Alexandre rassemble son conseil d'État, communique à ses conseillers les pouvoirs donnés à Oubril, le traité signé par cet agent, et compare : l'abus de pouvoir est manifeste. Oubril est exilé dans ses terres. Le ministre des affaires étrangères en informe officiellement le corps diplomatique et, le 14 août, il écrit à Talleyrand, notifie le refus des ratifications et ajoute que la paix n'est possible que si la France renonce à l'Albanie et à la Dalmatie, garantit la Sicile au roi Ferdinand et procure une indemnité au roi de Sardaigne.

La nouvelle du refus des ratifications est connue à Berlin le 26 août. C'est la guerre. Le 30 et le 31 août, la garnison de Berlin reçoit l'ordre de marcher sur la Saxe. Napoléon reçoit le courrier de Pétersbourg le 3 septembre. En même temps, il apprend que Fox est gravement malade : s'il meurt, il sera remplacé par Grenville, hostile à la paix. Napoléon est convaincu que la partie est liée entre la Prusse, la Russie, l'Angleterre. « Je ne puis, écrit-il à Talleyrand, avoir d'alliance réelle avec aucune des grandes puissances de l'Europe. » Il ne peut que les réduire par la force, les tenir par

1. Talleyrand à Napoléon, 27, 31 août 1806.

la crainte[1]. Il mande aussitôt à Berthier de suspendre les ordres déjà préparés pour le retour de la grande armée, et de tout disposer pour que, sur un signe, tous les corps soient concentrés autour de Bamberg, d'où l'on est, en dix jours, à Berlin[2]. Il se prémunit contre une descente des Anglais, en Hollande, dans l'Ouest ; car il en est là, un an après la levée du camp de Boulogne. Il ne craint rien du côté de Vienne : « L'Autriche est hors d'état de rien entreprendre. » Il estime qu'un « corps considérable russe ne viendra pas de sitôt... « Je ne pense pas qu'ils se hasardent à envoyer cent mille hommes en Allemagne... ». La Prusse est à lui. Il est en mesure de la briser ; il préfère l'avilir. « Ce cabinet est tellement méprisable, son souverain tellement sans caractère... Elle agira constamment comme elle a agi : elle armera et désarmera ; elle armera, restera en panne pendant qu'on se battra, et s'arrangera avec le vainqueur. » — « J'ai à faire deux choses : d'abord rassurer la Prusse et chercher le moyen de la replacer tranquille comme elle était, le plus facilement possible. » — « Il faut qu'il entre un peu de peur dans le désarmement de la Prusse ; c'est le fond de la langue du pays, le seul véhicule qui le remue véritablement. » — « Au lieu de dire : « Désarmez ou la guerre ! » qui est encore une chose trop effrayante pour la Prusse, je dirai : « Désarmez si vous voulez que je n'arme pas davantage. » Cette manière a quelque chose de plus rassurant. Sous cette forme « mitoyenne ». Talleyrand exigera une note déclarant « que la Prusse n'a pas d'autres liens que ceux qui l'attachent à la France » ; sinon l'empereur sera forcé. par les armements prussiens, de faire partir la garde impériale et d'en donner publiquement les raisons au Sénat. Si la Prusse obéit, Napoléon aura obtenu, sans guerre, les effets de la guerre. « Toutefois, écrit-il à Joseph, elle désarmera bientôt, ou elle le payera chèrement. » Il a cent cinquante mille hommes avec lesquels « il peut soumettre Vienne, Berlin et Saint-Pétersbourg ». Il sera en mesure avant que les Anglais aient pu envoyer de l'argent en Prusse, que l'Autriche ait

1. A Talleyrand, 3 septembre 1806 (Lecestre).

2. A Berthier, 3, 5, 10 septembre. — A Dejean, 23 août 1806.

même l'idée de bouger, que les Russes ne soient même en route[1].

Knobelsdorf est arrivé à Paris ; il a présenté ses lettres de créance et Lucchesini ses lettres de rappel le 7 septembre. « Il ne reste plus à la Prusse qu'à désarmer et à faire oublier à la France une erreur dont elle serait en droit de s'offenser, » leur déclare Napoléon. Que la Prusse désarme, et « aucune troupe française ne passera le Rhin. » Talleyrand mande à Laforest : « Si la Prusse veut rompre l'alliance, l'empereur est prêt à y renoncer... Il reconnaîtra volontiers tout ce que les États du Nord auront fait librement et volontairement, en exceptant toutefois les villes hanséatiques... » Mais si la Prusse envahit la Saxe, Laforest quittera aussitôt Berlin, et le fait sera regardé par la France comme une déclaration de guerre. C'est un ultimatum.

Les mesures militaires sont prises. Au premier bruit d'invasion de la Saxe, la grande armée se concentre à Würzbourg. La Bavière, le Wurtemberg, Darmstadt amènent leurs contingents. Le plan de Napoléon est de « se jeter au milieu de la Prusse et de marcher tout droit sur Berlin ». Mais il croit qu'elle cédera. « Mon idée, écrit-il à Joseph, le 13, est qu'avant deux jours la paix du continent sera plus consolidée que jamais. » Il sera maître de la Méditerranée ! Et à Louis, le 15 : « J'imagine que cette crise sera bientôt passée et que la Prusse désarmera et ne voudra pas se faire écraser. Le succès est certain. » Le 18, la garde se met en mouvement. Le 19, Talleyrand envoie à Laforest une sommation en forme.

Il avait trop préjugé de la faiblesse des Prussiens. Il leur restait la présomption d'être les premiers militaires du monde et, à défaut de l'éperon frédéricien, la révolte de la fierté patriotique. Devant ce manifeste à la Brunswick, cette cour traitée comme Brunswick traitait, en 1792, la nation française et ses représentants, se redresse, s'emporte même. Il se passe à Berlin des scènes qui font penser aux derniers temps des Tuileries, sous Louis XVI et Marie-Antoinette. La fièvre

1. Note à Talleyrand, 12 septembre 1806, dans Lecestre; cf. lettre à Joseph, 12 septembre; à Eugène, 15 septembre 1806.

qui monte envenime les plaies secrètes et découvre le mal caché.

L'armée, qui n'a plus qu'une façade de revue et de défilé, indisciplinée, désorganisée, cabale, crie, menace, remplit la ville de ses forfanteries : les Français n'ont pas encore rencontré leur maître! Autour du roi, il y a désormais un parti de la guerre, un parti des réformes, un parti de politique nationale en Prusse et en Allemagne ; toute une révolution : Blücher à l'armée, Stein au gouvernement ; des militaires, Rüchel, Phull ; des savants, Jean de Müller, Humboldt. C'est une véritable fronde. Ils remettent au roi des mémoires qui sont des programmes, dénonçant le *Cabinet*, réclamant le renvoi de ces conseillers funestes, favoris de l'indécision et de la vanité royales : Lombard, Beyme. Frédéric-Guillaume, aussi orgueilleux de son pouvoir qu'hésitant à en user, incapable de vouloir, mais n'admettant point une autre volonté que la sienne, les écoute avec impatience ; il se rappelle les commencements de la Révolution française, les premières insurrections de Cour et d'État avant les insurrections de la rue, la guerre déclarée en 1792 et ruinant la dynastie. Il n'a confiance ni dans ses généraux ni dans son armée, ni surtout en lui-même. Il redoute la défaite : il se voit entraîné à la guerre par des passions qu'il ne partage pas, mais qu'il ne peut plus dominer. Régner sans honneur ou risquer sa couronne! il fermera les yeux. « Berlin n'est plus maîtrisable... » écrit Laforest. On apprend que le libraire Palm a été enlevé par les Français, à Nuremberg, jugé et fusillé. Le peuple comprend qu'à se courber sous la menace et sous le joug, il n'y aura plus d'Allemagne, comme le roi a compris qu'il n'y aura plus de Prusse. Tous se jettent tête baissée sur l'épouvantail.

Le 6 septembre, Frédéric Guillaume écrit à Alexandre : « Je n'ai plus de choix que la guerre... Bonaparte m'a mis à mon aise... C'est donc moi, à ce qu'il paraît, qui devrai prendre l'initiative des ouvertures décisives. Mes troupes marchent de tous côtés pour en hâter le moment. » Il envoie le général Krusemarck à Pétersbourg, réclamer un secours de soixante mille hommes. Il s'adresse à l'Autriche : il lui laissera prendre la Bavière ; au besoin, ils se partageront

l'Allemagne. Il renoue avec les Anglais : « Il ne prétend pas conserver le Hanovre contre le gré de Sa Majesté Britannique, et il consent à ajourner la question du sort futur de ce pays jusqu'à l'issue des événements qui se préparent. » Il tâche d'entraîner la Suède et le Danemark. Le 7 et le 8 septembre, le plan de guerre est élaboré : on y voit percer cette arrière-pensée, s'assurer la Hesse et la Saxe, les occuper pour y prévenir Napoléon, puis enrôler leurs armées et les incorporer à la Confédération du Nord. La Prusse en appelle à l'Allemagne, à l'Europe : « Elle combat, déclare Haugwitz, pour la plus juste des causes, l'existence, la sûreté, l'indépendance communes. » Elle a pour elle, non pas seulement l'opinion de la nation, « mais l'opinion de tout ce qu'il y a, même en France, en Italie, en Hollande, dans l'Europe entière, d'hommes que l'injustice révolte et qui sentent le prix de l'indépendance... Partout où elle portera ses armées en Allemagne, la Prusse trouvera autant de défenseurs qu'elle voudra rassembler d'habitants sous son drapeau [1]. » Désespérant désormais d'être utile, Laforest demande ses passeports, le 21. Le même jour, Frédéric-Guillaume quitte Berlin pour se rendre à l'armée, et, le 26, il adresse, de Naunbourg, à Napoléon, une longue lettre, qui est le manifeste de ses récriminations. Haugwitz y joint un ultimatum que Knobelsdorf remettra à Talleyrand : la Prusse exige l'évacuation immédiate de l'Allemagne, la retraite des Français au delà du Rhin ; l'acceptation en principe d'une Confédération du Nord « qui embrassera, sans aucune exception, tous les États non nommés dans l'acte fondamental de la Confédération du Rhin ». Napoléon aura jusqu'au 8 octobre pour répondre.

VI

Ces messages furent remis à Talleyrand le 2 octobre. Napoléon était déjà à la tête de ses troupes. Il reçut le courrier de

1. Haugwitz au roi, 16 septembre. — Voir les rapports de Laforest, 21-27 septembre 1806.

Talleyrand à Bamberg. Il y apprit aussi la rupture avec l'Angleterre. Un message au Sénat et une proclamation à l'armée annoncèrent la guerre[1]. L'empereur évoque les souvenirs de 1792 : c'est le même Brunswick, ce sont les mêmes Prussiens. « Ils trouvèrent dans les plaines de la Champagne la défaite, la mort et la honte ! » Le même sort les attend. Il parcourt à peine la longue lettre de Frédéric-Guillaume : « C'est un mauvais libelle[2]. » Il y répond par un autre, qui, dans son genre, ne vaut pas mieux ; le premier bulletin, daté du 8 octobre, terme assigné par la Prusse à la retraite des Français. C'est un pamphlet, pamphlet le sabre à la main, et de ce ton révolutionnaire dont, en 1792, les Camille, les Brissot, les Barère dénonçaient l'*Autrichienne* et ses forfaits. Littérature détestable, indigne d'un général d'armée, encore plus de l'empereur des Français. Les rodomontades à la Brunswick avaient exaspéré les Français en 1792 et jeté sur le palais la populace furieuse de Paris ; les insultes à une reine charmante et adorée, épouse de leur roi, mère du roi futur, blessèrent les Prussiens au cœur, dans ce qu'il leur restait de meilleur : leur foi, leur loyauté monarchique. Brunswick, en menaçant la France de subversion, si la famille royale était touchée, fit de cette famille l'otage, puis la victime expiatoire de l'invasion ; Napoléon désigna la reine de Prusse à l'amour de ses peuples et fit d'elle l'image vivante de leur patrie. Il la frappe du pire des outrages ; il la compare à Marie-Caroline de Naples, la Caroline d'Emma Hamilton et des sanglantes bacchanales des *lazzaroni*. Après Médée, Armide[3] ! « La reine de Prusse est à l'armée, habillée en amazone, portant l'uniforme de son régiment de dragons, écrivant vingt lettres par jour pour exciter de toutes parts l'incendie. Il semble voir Armide, dans son égarement, mettant le feu à son propre palais. »

« Égarement » est juste. Ni plans, ni chefs. Tout s'en va en désarroi, à la débâcle. Ils ont mis en demeure Napoléon pour le 8 octobre. Et le publiciste Gentz, qui suit le quartier géné-

1. 6 octobre 1806.

2. A Talleyrand, au roi de Bavière, 7 octobre 1808.

3. « Cette Médée ». A Joseph, 9 août 1806.

ral, témoin troublé, narrateur émouvant de ce drame, note dans son journal : « Ce que j'entendis de plus satisfaisant, c'est que rien n'était encore perdu[1]. » Les signes funestes se succèdent. Le premier engagement, le 10 octobre, à Saalfeld, est une déroute, et le prince Louis-Ferdinand, le paladin de l'avant-garde, y est tué. Le 12, Augereau fait prisonnier le régiment où il avait servi autrefois et appris la manœuvre à la prussienne.

Encore une fois, Napoléon engage une partie décisive et jout le tout pour le tout. La coalition est reformée entre la Prusse, la Russie et l'Angleterre. C'est donc la guerre de 1805 qui recommence. L'Autriche, neutre, tenant lieu de la Prusse, et la Prusse, ennemie, occupant la place de l'Autriche. Si Napoléon est battu, les Russes arrivent, les Anglais débarquent en Hollande, insurgent la Belgique, toujours agitée. François II, qui attend son heure, se tourne contre le vaincu et fera sentir lourdement au Corse le poids de la rancune autrichienne : il prendra le rôle que la Prusse se ménageait, en 1805, si Austerlitz avait été une défaite de la France. Rien à attendre des alliés, en cas d'échec grave. Les Allemands sont nantis : ils ne songeraient qu'à obtenir du vainqueur la garantie de leurs couronnes et de leurs terres. Le Portugal est tout anglais. L'Espagne est une autre Prusse : depuis Trafalgar, les Espagnols couvent la défection, prêt à recevoir le Portugal des mains de Napoléon, si Napoléon l'emporte, prêts, s'il est battu, à passer aux coalisés. Godoy croit Napoléon en péril, il négocie avec les Anglais ; le 5 octobre, il lance un manifeste au peuple espagnol, l'invite à la guerre et il n'attend pour se prononcer que la nouvelle d'une défaite. Rome cherche à rompre. Eugène aura fort à faire avec les Autrichiens qui déborderont sur l'Italie, où sont leurs convenances et leurs convoitises. La Dalmatie absorbe et disperse une partie de l'armée d'Italie : en cas de malheur, il faudra évacuer ce pays, précipitamment. Rien à attendre des rois frères. Louis, qui forme l'aile gauche de la grande armée, demande de l'argent

1. Rien de plus significatif, de plus dramatique que le récit de Gentz, *Journal de ce qui m'est arrivé de plus marquant... pendant le voyage que j'ai fait au quartier général de S. M. le roi de Prusse, le 2 octobre 1806 et jours suivants* (Mémoires et lettres inédites de Gentz).

et des hommes. « Ce n'est pas le temps des jérémiades, lui écrit Napoléon; c'est de l'énergie qu'il faut[1]... », et c'est ce qui manque le plus. Quant à Joseph, son royaume est un des enjeux de la partie. Si Napoléon est vaincu sur l'Elbe, c'est sur l'Isonzo que Joseph défendra sa couronne et s'il y est battu, *Médée* rentre à Naples, comme en 1799. « A la nouvelle d'une bataille perdue sur l'Isonzo ou sur l'Adige, les Napolitains tourneront contre vous... Un seul cri italien de chasser les Français au delà des Alpes, vous arrachera toute votre armée[2]. »

« Une grande bataille est toujours une chose grave, disait Napoléon à Sainte-Hélène. Si j'avais été vaincu à Iéna[3]!... » Mais il fut deux fois vainqueur, le 14 octobre : à Iéna, par lui-même, et par Davout à Auerstaedt.

ALBERT SOREL

1. A Louis, 15-20 septembre 1806.

2. A Joseph, 1er-9 août 1806; cf. 24 mai 1806.

3. Gourgaud, t. I, p. 504.

LA VIE AMOUREUSE

DE

FRANÇOIS BARBAZANGES[1]

XXII

Ils étaient quatre cavaliers, les plus gais du monde, maîtres et domestiques, montés sur des chevaux rouans. Ayant quitté la ville par le faubourg du Lyon d'Or, ils avaient vu la pointe du clocher disparaître derrière le coteau. Le vent matinal leur portait encore, comme un souhait, l'*Angelus* joyeux des cloches de Tulle. A petites journées, ils devaient gagner Vitrac, Égletons, Ussel, Eygurande, et, là, changer leurs montures contre de solides mulets pour le passage des monts d'Auvergne. Vingt-deux lieues à chevaucher jusqu'à Clermont, un grand voyage! Vingt-deux lieues qui en valaient bien cinquante, les chemins, dans la généralité de Limoges, étant tout obstrués de rocs, tout creusés de bourbiers profonds où s'enlizaient les carrosses, où les piétons se rompaient le cou.

Bientôt, les champs de Brach s'étendirent devant eux. Quand le soleil se coucha dans une cendre rouge, Pierre et François arrivaient au bourg d'Égletons.

Pendant que les valets pansaient les chevaux et que l'hôtesse assassinait un poulet maigre, François fit apporter une chandelle en sa chambre, et commença de relire certains

Voir la *Revue* des 15 décembre 1903 et 1er janvier 1904.

papiers qu'il avait reçus de son père. C'étaient des lettres de recommandation pour M. de Vaubourg, — « intendant de justice, police et finances en Auvergne », ami de M. Baluze, — et d'autres pour quelques châtelains de la montagne que M. Barbazanges avait eu l'heur d'obliger : M. d'Arzenac, M. de la Roche-Élye, madame de Combareilh. Il y avait encore un petit cahier manuscrit dans une enveloppe de cuir fauve, qui contenait les précieux avis paternels de M. Barbazanges, conseils pour les mœurs, l'étude, la conduite dans le monde et la santé.

François lut fort exactement ces avis que son bon père lui avait remis avec sa bénédiction. Il y trouva des recettes et secrets hérités de quelque grand'mère, pour « ouster un coup... lever l'estoumach... guérir le mal d'yeux, la toux, la gale, conjurer le poin de cousté... » ; des invocations et prières pour « estancher le sang », pour « enclaver le loup », et enfin « l'oraison de madame Saincte Apolloine, contre le mal de dents ».

M. Barbazanges avait ajouté, de sa main, quelques conseils plus intimes et plus délicats. Il exhortait son fils à fuir « comme peste » les femmes de mauvaises mœurs et à ne point commettre d'adultère. Et il concluait :

Je sçais que vous êtes trop bien né et trop bon chrétien pour attaquer jamais l'innocence d'une fille et luy ravir l'honneur. Mais, mon cher fils, vous êtes fait de telle sorte que votre seule vüe ébranle étrangement la vertu la mieux assurée. Votre modestie, que je connois, ne s'étonnera point si j'affirme que votre figure est un miroir aux alouettes, vers qui voleront les désirs étourdis et les pensers imprudens. Et en cela, il n'y a point de votre faute, les astres vous ayant prédestiné à donner de l'amour à toutes les femmes, pour leur confusion et votre malheur. Vous n'ignorez pas sous quelles planètes contraires vous naquistes, et comment Saturne vous menace dès que Vénus vous semble favoriser. N'ayant jamais aimé personne, vous éprouvastes cependant les fâcheux effets de cette tendresse des femmes que vous ne favorisiez point. Gardez-vous donc d'y répondre, — hormis le cas de légitimes fiançailles ou nopces, la vertu du sacrement ostant le venin propre de la passion d'amour. Ne donnez pas votre cœur, si vous tenez à conserver votre vie. *J'ai pu douter, quelquefois, de la véracité de l'horoscope que je fis moi-même; mais les événements qui précédèrent votre départ le confirmèrent si bien que, malgré moi, j'ai dû remettre toute ma confiance en mes premiers calculs et pronostics...*

Cette lecture ne troubla point François. Il croyait fermement que la destinée des hommes est gouvernée par les étoiles ; il savait la sienne inscrite, à l'avance, dans le ciel, et ne pensait pas qu'il y pût échapper. « Assurément, — pensait-il, — je ne veux pas commettre d'adultère, ni déshonorer des filles, ni former d'infâmes liaisons. Mais je ne suis pas d'âge à me marier, ni d'humeur à me fiancer, et, femmes, vierges et courtisanes m'étant défendues par la religion, les lois et ma volonté propre, je ne vois guère où je trouverai la belle maîtresse dont l'amour me fera mourir. Le danger, s'il existe, n'est pas très prochain ; il n'a rien pour moi d'effroyable et, loin de l'appréhender, je l'attends, d'un esprit ferme et d'un cœur joyeux. »

La couchée du lendemain fut au château de la Roche-Élye, vers les montagnee de Meymac. Puis, d'une allure moins vive, la petite troupe commença de gravir ces plateaux de landes ondulées et de pâturages qui montent, au nord, vers Millevache et les Monédières, à l'est vers les Dômes auvergnats.

L'automne, si clément au Bas-Limousin, dépouillait déjà les gros châtaigniers aux têtes courtes, aux troncs fendus, dont les racines monstrueuses crèvent les talus des chemins et menacent ruine. Les chênes, qui gardent jusqu'en février un feuillage roux, sec et bruissant, étalaient leur frondaison pourpre, et le sol, entre eux, jonché des feuilles de l'an passé, avait la couleur du cuivre pâle. Parfois, châtaigniers et chênes disparaissant, la lande s'étendait sur un espace de plusieurs lieues, couverte de bruyère brûlée, avec çà et là quelques bouquets de bouleaux éparpillant leurs fragiles piécettes d'or. Les villages s'espaçaient. Les maisons, bâties de tourbe et de branchages, baissaient l'échine sous le vent, comme les troupeaux dont elles avaient la couleur. Des gens petits, chétifs, en haillons, d'une saleté dégoûtante, puant le fumier et le suif, fermaient leur porte d'un air hostile dès qu'ils apercevaient les voyageurs. L'aspect de ces gueux faisait grand pitié à François et, souvent, il rappelait à son ami les paroles de M. de La Bruyère qui seraient — disait-il — un témoignage, aux siècles à venir, de la misère du paysan de France sous le Grand Roi.

Nos quatre cavaliers, avertis par M. Baluze qui avait fait le

voyage, tenaient le pistolet chargé dans les fontes, évitaient les détours, fuyaient les compagnies de hasard, et ne déviaient point de leur route, malgré fondrières et marais. Ces marches du Limousin étaient infestées de hobereaux pillards, moins gentilshommes que brigands. Les valets, Toine et Jeantou, assez braves pour leur condition, ne craignaient point trop les voleurs, mais avaient un grand effroi des moindres pâtres. Car ils étaient dans le pays même des sorciers, des nécromants, des charmeurs de loups, des « forgeurs » de malades; pays maléfique où chaque fontaine est fée, où les arbres souffrent les maux des humains, où rôdent le petit chien blanc qui égare les voyageurs, le *Drac* qui les charge et les étouffe, le Cheval de paille qui les fait mourir de peur. Des personnes dignes de créance avaient trouvé, la nuit, un cercueil en travers de leur route, cercueil ensorcelé qui se déplaçait avec elles et leur barrait le passage jusqu'au cri du coq. D'autres avaient ouï le vacarme de la « chasse volante » que mènent les âmes damnées dans les rafales et les clameurs du « vent noir », tandis que les *bérous* ou loup-garous, vêtus de peaux de bêtes, courent à minuit par les villages, affolant les animaux dans les étables et les chrétiens dans leurs lits.

Pierre et François, malgré le collège, la philosophie et la religion, n'aimaient pas beaucoup à s'entretenir de ces choses. Ils préféraient chanter des complaintes patoises, et contempler chemin faisant. les beautés horribles du désert. A dire le vrai, tous les aspects de ces lieux ne donnaient pas de la tristesse. Quand les nuages, par des trouées bleues, laissaient filtrer le soleil, des ombres mouvantes variaient les nuances des plateaux; les fonds s'éclairaient, une ligne de neige éclatante dessinait à l'horizon. les Dores et le Cantal. Dans les vallons abrités, les châtaigniers semaient leurs coques épineuses. On voyait, parmi leurs ramures, les girouettes d'un petit castel. Partout brillaient des bassins de sources, des étangs ronds, cent disques d'eau froide et pure qui vivaient dans la morne lande comme des yeux limpides de jeunesse dans une face de vieillard. Les coupures profondes du granit versaient d'innombrables rivières aux noms féminins et charmants : la Soudeille, la Triousonne, la Luzège, la Clidane. Au crépuscule,

toutes ces eaux exhalaient un brouillard pareil à l'écume du lait; les plaines, les vallons n'étaient plus qu'une mer vaporeuse et, tels des monstres submergés à demi, les montagnes éparses haussaient des fronts d'azur et des croupes violacées.

XXIII

En quittant l'auberge d'Eygurande, nos voyageurs se dirigeaient vers Combareilh. L'hôte du Faisan Doré leur avait montré le chemin : il fallait abandonner la route royale de Clermont, et longer les gorges de la Clidane.

Les quatre cavaliers, et le mulet porteur des valises, suivaient depuis quelques heures déjà le sentier taillé en corniche, qui dominait la rivière à une hauteur de vingt ou vingt-cinq pieds. Ils allaient lentement, à la file, François en avant, Broussol en arrière, lorsque un étrange personnage attira leur attention.

C'était tout bonnement un pêcheur de truites, assis sur un rocher, la ligne en main. Il n'est point d'arme plus innocente qu'une ligne, et la passion de la pêche ne va pas, dans une âme, sans quelques vertus : patience et prudence, discrétion et ténacité. Jamais un vrai pêcheur ne fut sanguinaire : il lui est permis d'être poète; il ne saurait être belliqueux.

Pierre Broussol, qui songeait aux rochers du Coiroux, ne put se tenir d'apostropher l'inconnu d'une façon familière et civile, comme un confrère parlant à un confrère. L'homme, interpellé, leva la tête, ôta son feutre, et répondit très poliment.

— Il est vrai, monsieur : la journée est belle, trop belle, car le poisson se tient coi aux creux des rochers. Pourtant, j'ai pris quelques pièces, et, tout à l'heure, une grosse truite a rompu mon fil...

La petite caravane s'arrêta, et Pierre, vaincu par la curiosité, dégringola vers la Clidane et rejoignit le pêcheur.

— Pardi! — fit-il, — voilà de beau poisson et point abîmé. Vous êtes habile homme... J'ai pêché la truite

naguère, et j'avais une façon de ferrer les grosses pièces!... Cela faisait l'admiration de tout le monde...

Le pêcheur se mit à rire. C'était un homme de quarante ans, qui avait le teint brun, les yeux enfoncés, la mâchoire forte et les dents belles. Ses cheveux noirs étaient coupés en rond, à l'espagnole, et il portait la moustache, comme un soldat. Pierre remarqua la pauvreté de son habit, qui était de forme ancienne et d'étoffe commune, couleur de musc.

— Vous les vendrez sans doute, ces truites, aux cuisines de quelque château?

— Que non point, monsieur! Je les mangerai moi-même. Je donne quelquefois mon bien; je ne le vends jamais.

Cette fière réponse, et la mine martiale de l'homme à l'habit couleur de musc, ne déplurent point à Broussol. Il crut voir devant lui un soldat en congé ou en retraite.

— Vous êtes du pays, mon brave? — fit-il en guignant de l'œil le panier au poisson. — Je jurerais que vous avez fait la guerre. Cela se voit aisément... Un je ne sais quel air... qui n'est pas d'un croquant...

— Cela se voit, en vérité?... Par la mordieu, vous avez l'esprit subtil, et c'est plaisir que de causer avec vous!... Oui, oui, j'ai fait la guerre...

— Sous M. de Turenne?...

— Un peu partout... En Allemagne, en Flandre... en Piémont...

— Attention! — cria Pierre, — tirez! tirez!... Là... Eh! non, pas ainsi!... Passez-moi la ligne! Je vais vous enseigner un certain coup... Voyez... voyez... C'est fait!... La gueuse pèse bien deux livres... C'eût été dommage de la laisser fuir avec l'hameçon...

Il soupesait la truite glauque, piquetée d'écarlate, et toute luisante, gluante et frétillante entre ses doigts. Ses compagnons, qui le regardaient d'en haut, penchés sur le col des mulets, applaudirent.

— Non, non! monsieur! — s'écria l'homme à l'habit couleur de musc. — Ceci est à vous... Vous me feriez injure de n'accepter point ce poisson... Je vois que vous êtes fin pêcheur et honnête homme, et fort différent des rustres qui habitent en ce sauvage pays.

Pierre voulut refuser, par civilité, mais la vanité, unie à la gourmandise, le contraignit d'accepter le don du pêcheur.

— Que je sache au moins qui m'oblige ! — dit-il.

L'inconnu hésita, sourit, considéra Pierre avec bienveillance, et répliqua :

— Que vous importe, monsieur?... Enfin, si cela peut vous contenter, nommez-moi Jean... Jean Dragon... Et vous-même?...

— Pierre Broussol... Et voici, sur le chemin, mon ami François Barbazanges. Nous sommes bourgeois de Tulle et nous allons à Clermont, chez M. l'intendant de Vaubourg.

— Vous allez à Clermont, par cette route !...

— Oui, mais nous souperons à Combareilh, où il y a une auberge assez bonne... Et mon ami s'en ira complimenter la marquise, si toutefois elle est au château.

L'homme à l'habit couleur de musc avait changé de visage. Ses yeux allaient de Pierre à François, et sa bienveillance première paraissait soudain refroidie.

— Messieurs, — fit-il, — j'ai ouï dire qu'il n'y avait personne à Combareilh... Craignez de faire un détour inutile et regagnez, au plus tôt, la grande route de Clermont... Je serais fâché, vraiment... Mais retournez... retournez... Il le faut... Vous ne savez point où vous allez... Ce serait grand dommage...

L'étrange contenance de Jean Dragon troubla les valets et donna de l'humeur à François Barbazanges.

— Et pourquoi n'irions-nous pas à Combareilh? — répondit-il avec quelque dédain. — Que pourrions-nous craindre?... Nous sommes armés, et je ne pense pas que madame la marquise de Combareilh, amie de mon père, soit fâchée de me recevoir. J'ai une lettre pour elle...

Jean Dragon eut un geste si violent que la ligne lui glissa des mains. Son visage s'empourpra. Il considéra d'un œil hostile le beau visage de François Barbazanges.

— Faites comme il vous plaira, monsieur; mais, à l'auberge, informez-vous... Et que Dieu me damne si les gens du village ne vous déconseillent point d'aller à Combareilh ! C'est un mauvais séjour pour les étrangers... pour les jouvenceaux novices... pour les imprudents... Il y a *quelqu'un,* monsieur, qui, de près ou de loin, défend la porte de Com-

bareilh... N'importe qui vous le dira... Retournez, monsieur, sur votre vie !

— Vous êtes fou, et vous me prenez pour un lâche ! — dit François tranquillement. — Sachez, monsieur, qui faites la leçon aux autres, sachez que mon aïeul et mon bisaïeul combattirent en vrais gentilshommes, sur les remparts de notre ville, avec le capitaine Jehan. J'irai où il me plaira d'aller... Adieu, monsieur ! Et toi, Pierre, remonte !... Allons, Toine, Jeantou, marchez !...

— A votre aise ! — fit Jean Dragon. — Si quelque mal vous arrive, monsieur l'écolier présomptueux, ne vous en prenez qu'à vous-même... Je vous avais crié : « Casse-cou ! » en bon chrétien... Et je vous le répète encore : n'allez pas à Combareilh.

Il renfonça son feutre, d'un coup de poing, prit son attirail de pêche, et, plus leste qu'un chevreuil, escalada le rocher.

Les quatre Limousins le regardèrent disparaître. Puis les valets firent de grands cris.

— Taisez-vous, sots et couards ! — dit François. — Ce Jean Dragon est un fou, s'il n'est pas un coquin ! Il tâchait à nous détourner de Combareilh pour nous attirer en quelque piège... Et toi, Pierre, qui t'en vas, niaisement, lui débiter nos noms et qualités et les circonstances de notre voyage !...

— J'ai eu tort, je l'avoue... Mais il avait la mine d'un honnête homme, et il m'offrait ce poisson si galamment !... Tout de même, François, si nous retardions... jusqu'à l'année prochaine... cette visite à Combareilh ?...

— Oui, oui, monsieur, poussons tout dret vers l'Auvergne ! — supplia Jeantou. — Combareilh ne nous dit rien qui vaille, et monsieur votre papa serait bien fâché s'il vous arrivait malheur.

— Idiots !... idiots fieffés ! — s'écria François qui, pour la première fois de sa vie, entrait en colère. — Vous m'offensez, et mon père, et madame de Combareilh, qui est la plus aimable et la plus vertueuse personne du Limousin... Pensez-vous donc qu'elle exerce mal l'hospitalité, ou qu'elle nous veuille loger dans un cul de basse-fosse, ou peut-être nous manger tout crus comme fait la Dame Blanche de Gimel ?... Suis-je forcé d'obéir au premier venu qui me dira :

« Va devant! » ou : « Retourne!... » Mort-Dieu! j'irai à Combareilh ; je saurai qui est Jean Dragon, et, s'il m'ose chercher noise, je lui couperai les oreilles...

Toine et Jeantou se regardaient l'un l'autre, d'un air indécis. Pierre murmura :

— Où tu iras, j'irai. Mais pourtant... Bah! nous sommes aux mains de Dieu!... Ne pensons plus à cet imbécile de pêcheur, et reposons-nous ici pour le *mérende*[1].

François déclara qu'il n'avait pas faim, mais qu'il se dégourdirait volontiers les jambes.

— Cassez la croûte, — dit-il d'un ton radouci. — Je vais en avant, reconnaître la route... Et n'ayez pas souci de moi. Je prends un pistolet dans ma ceinture.

— François! — cria Pierre, — reste à portée des voix. La prudence...

Mais François, descendu de sa mule, était déjà loin.

XXIV

« Ce Jean Dragon?... Un fou, peut-être... Un coquin, probablement!... Soldat?... Oui, soldat ou brigand... Ce vêtement, cette coiffure, ce ceinturon si bien garni... Il montra quelque courtoisie avec Pierre... Mais il me regarda au visage comme s'il eût voulu me peindre en portrait, ou me reconnaître en n'importe quel lieu et dans n'importe quel temps... Il faut croire que ma figure ne lui plaît point... Quelle bizarre rencontre, et quel mystère!... *Quelqu'un*, dit-il, défend l'entrée de Combareilh!... Cela me donne une furieuse envie d'y aller. Voilà que mon voyage tourne au roman! Je crois vivre un poème de l'Arioste... Jean Dragon représente au naturel le jaloux enchanteur : il retient quelque princesse captive au château de Combareilh et je suis le chevalier errant, le Roger, le Galaor, le Renaud, qui va délivrer cette belle!... Pourquoi la marquise de Combareilh a-t-elle soixante-dix ans?... Ah! que cette aventure me divertit!

1. Collation en plein air.

Comme un peu de danger et beaucoup de mystère relèvent l'ordinaire de la vie et lui prêtent de l'agrément... Ma mélancolie coutumière s'est dissipée... Peut-être, aux yeux des personnes sensées, paraîtrais-je outrecuidant et ridicule!... Mais qu'importe! J'ai vingt ans, et, malgré mon humble naissance, j'ai un cœur de gentilhomme... La couardise de Pierre me déplaît horriblement; et certes, avec l'humeur que je me sens aujourd'hui, je ne reculerais pas devant le diable! »

Ainsi rêvait François, charmé de sa propre folie et de ses imaginations romanesques.

Une délicieuse fraîcheur, l'arome des mousses, des feuilles humides, des sapins, des genévriers, emplissaient la gorge de la Clidane. On n'y entendait aucun bruit que le frémissement de l'eau rapide et le murmure égal des cascatelles qui, çà et là, glissaient en filets d'écume, couvrant et découvrant les rochers. Deux hautes parois granitiques, nuancées de cuivre et de rouille, découpaient sur le ciel des arêtes, des aiguilles, des tours, des colonnades, des profils d'églises gothiques, des pans de donjons ruinés. Quelques sapins sombres, des houx frais et vernissés, d'énormes lierres arborescents s'agrippaient aux creux de ces murailles cyclopéennes qui semblaient se rejoindre, et se confondre, et former une prison magique, ouverte et refermée sans cesse autour de François.

Puis le couloir sinistre s'élargit. Les escarpements se couvrirent d'épaisse bruyère et se couronnèrent de châtaigniers. François devina, tout proche, ce grand bassin de prairies où la Clidane reçoit, en son lit fluide, son amant le Chavanou. Là, sans doute, à moins d'une lieue, étaient le village et le château de Combareilh. Sautant de pierre en pierre, le jeune homme descendit jusqu'à l'extrême bord de l'eau, mais des bruits soudains et singuliers l'obligèrent à la méfiance. Il distingua des hennissements, des abois, des rires, — des rires si clairs qu'ils étaient presque surnaturels et aériens, comme d'ondines ou de sylphides. — Doucement, il gravit un quartier de roc qui formait une large table naturelle, et, couché tout à plat, tel un chasseur embusqué, il avança la tête... Ses lèvres s'ouvrirent pour un cri; son cœur s'arrêta de battre... Il demeura si parfaitement immobile qu'on l'eût pu croire pétrifié.

Un peu plus avant, la Clidane, rencontrant un barrage de rochers, s'étalait dans une dépression circulaire, comme dans une coupe de granit. Les bords de cette coupe étaient veloutés de vertes mousses, et l'eau pacifiée, reflétant les irisations du ciel, paraissait un liquide opale enchâssé dans une émeraude. Un seul gros châtaignier, tout d'or et de bronze, nuançait l'onde assombrie d'un beau ton roussâtre et profond. Au loin, des pentes violacées de bruyère allaient se croisant et s'abaissant. Le soleil déclinait. D'énormes nuages, comme ceux qui passent dans les ciels en fête des tableaux vénitiens, roulaient leurs boules et leurs volutes et s'enflammaient somptueusement.

Trois chevaux, portant des selles de femmes, attendaient, liés à un tronc, sur la crête de la colline, et plusieurs chiens de chasse couraient, de-ci, de-là, d'un air féroce et joyeux. François aurait pu remercier Dieu de ne l'avoir pas mis sous le vent de ces bêtes qui l'eussent infailliblement dévoré... Mais François ne songeait plus à rien. Il regardait — et de ses yeux bien éveillés et bien ouverts, *il reconnaissait son rêve.*

Ce n'était pas tout à fait le même cadre : il y manquait la forêt et l'antre, et la Licorne et les oiseaux ; mais c'était la même heure de la même saison. Et c'était *la même femme.* Debout, dans cette zone d'ombre que formaient les basses branches des châtaigniers, elle avait des cheveux blonds noués de perles, une robe blanche et brillante qui semblait de brocart épais, de petits brodequins en toile d'argent, à talons rouges. Astrée ou Bradamante, Alcine ou Marphise?... Diane, plutôt, quand elle a posé son arc et ses flèches et s'apprête pour le bain, Diane exposée bientôt sans voile à la curiosité d'un nouvel Actéon... Deux filles suivantes, vêtues d'écarlate et de brun, tenaient le rôle de nymphes, et s'empressaient à dévêtir leur maîtresse, l'une débouclant la ceinture, l'autre dénouant le brodequin, toutes deux tirant la robe de brocart et la chemise en toile de Hollande. Nue et chaste, d'une pâleur éclatante, la gorge rigide et ronde, les hanches souples, les jambes longues, la belle jeune femme assurait l'agrafe de perles dans sa chevelure. Avec une simplicité d'immortelle qui ne craint pas la caresse glacée des torrents, ni la

fraîcheur d'un crépuscule automnal, elle descendit les degrés du rocher, entra jusqu'aux genoux, puis jusqu'aux flancs, dans la rivière, et parut enfin toute d'ivoire sous la glauque transparence des eaux. Elle nagea, s'étendit sur le dos, et son blanc visage renversé émergea seul, avec ses cheveux flottants, comme un calice de nénuphar parmi des herbes dorées. Enfin, lasse de ce jeu, elle aborda non loin du rocher où François Barbazanges se mourait d'émotion, d'angoisse et d'inconnu bonheur. Il vit la figure délicieuse, les yeux gris, le nez pur, le teint nacré, et la plus spirituelle, la plus amoureuse bouche... Il vit le torse ondoyant, les beaux bras; il vit la tendre fleur du sein qui avait l'indéfinissable nuance, le mauve à peine rosé de l'œillet sauvage. Et, sans grossière pensée, sans profane désir, par un miracle de prescience, il devina les possibilités infinies de bonheur que promettait cette beauté vraiment unique. Il ne réfléchit pas; il ne s'étonna point : l'amour inévitable et fatal le frappa comme la foudre.

Cependant la baigneuse s'éloignait en nageant. Ses mains brisaient en mille remous les reflets moins ardents, les roses défaillantes du ciel. Dressée sous le grand arbre, elle parut, pâle comme la lune qui se lève quand le soleil est rouge encore à l'Occident. Les deux suivantes lui remirent ses habits, la rechaussèrent pendant qu'elle parlait à voix basse et riait. François la vit gravir le coteau, les chiens sautant autour d'elle. Un instant, les trois amazones découpèrent leur beau groupe équestre sur l'or enflammé du couchant... Puis tout s'effaça. Il n'y eut plus que la solitude, le silence, les montagnes violettes, et le disque d'opale du bassin qui passait du rose au gris dans un cercle de roches noires.

XXV

Pierre Broussol et les valets s'avançaient à la recherche de François quand ils le rencontrèrent, tout pareil à un halluciné qui marche au bord d'un abîme et dort, et rêve, les yeux fixes, regardant les gens et les choses sans les voir.

Le soleil n'était pas couché, quand le hameau de Combareilh surgit d'un pli de terrain, entre des châtaigneraies. Des toits fumaient. Des fenêtres rougeoyèrent. Devant l'hôtellerie, des enfants et des porcs se roulaient ensemble dans la boue. Un chien aboya. Les grelots des mules tintaient clair. Et l'aubergiste, averti par ces sonnailles, vint saluer les voyageurs.

L'auberge, parée d'un rameau de châtaignier, roussi au feu de la Saint-Jean, portait l'enseigne de l'*Écu de France*. Elle était malpropre, comme il sied sur les frontières de l'Auvergne et du Limousin, mais il s'en échappait une odeur de cuisine qui fit renifler de joie Pierre Broussol. La grande salle, plus noire qu'un fournil, n'avait pas été repinte depuis cent ans. Des quartiers de porc, des tresses d'oignons, des chapelets de cèpes racornis pendaient aux solives. Quatre vieux paysans qui semblaient taillés dans le chêne brut et le granit, occupaient le *cantou* et surveillaient la marmite. A genoux, la servante soufflait le feu, avec sa bouche, malgré les cendres et les étincelles qui lui piquaient la figure. Cette vestale d'auberge était jeune, grasse de partout, rougeaude et mal débarbouillée.

Pendant que les valets menaient les mules à l'écurie, Pierre s'assit devant le feu, les pieds sur les chenets, et commanda qu'on lui servît la soupe.

— Monsieur, — dit l'hôte, très poliment, — vous plaira-t-il d'attendre votre ami qui a fait porter sa valise dans la chambre ?

— Mon ami ne loge point ici... Il change de costume pour s'en aller présenter ses devoirs à madame de Combareilh... Dieu sait si cela me fâche !... A ce propos, mon brave homme, connaissez-vous un certain personnage qui porte un habit couleur de musc, des moustaches, des cheveux à l'espagnole, et prétend se nommer Jean Dragon ?

Ce nom fit jeter un cri à la servante. L'hôte leva les bras en jurant Dieu, et les quatre momies du *cantou* donnèrent quelques signes d'inquiétude.

— Jean Dragon, monsieur ?... Un homme en habit couleur de musc, avec des moustaches ?... C'est M. de la Roche-Dragon lui-même. Il n'est point de Jean Dragon dans le pays.

— C'est un quidam bien singulier, — repartit Pierre.

Et il conta son aventure, sans omettre le don de cette truite qu'il fallait mettre à la poêle, incontinent...

— Monsieur, — dit l'hôte en jetant des regards effrayés autour de lui, — je n'aime point à parler de... de ce Dragon, sans que la porte soit close. Voulez-vous monter dans la chambre où est votre ami?

L'hôtesse poussa son mari vers l'escalier.

— C'est fort bien, dit Fougeyras... On a vu Chassavant rôder près du village... et madame Hyacinthe vient de passer à cheval... Monte, mon homme, et parle à ce pauvre jeune monsieur. Il a si bonne façon! Il est si aimable!... Je ne voudrais point qu'il lui arrivât malheur.

Pierre Broussol courut à la chambre de François, suivi de près par l'hôte. Il trouva son ami en beau costume de velours violet, ayant déjà le chapeau sur la tête et le manteau sur les épaules.

— Vous voici, notre hôte? J'allais précisément vous demander un domestique pour me guider vers le château Combareilh.

— Vers Combareilh!... Ah! monsieur!... Songez à ce que vous faites...

— J'ai conté à ce bonhomme notre entretien avec Jean Dragon, — dit Broussol. — Et il nous veut révéler des choses épouvantables... Jean Dragon n'est point Jean Dragon...

— A la vérité, — reprit Fougeyras, — c'est un seigneur des plus féroces, et redouté dans tout le pays. Les bonnes femmes prétendent qu'il enlève et rançonne les voyageurs... La preuve de ces attentats n'est point faite, car, depuis les Grands Jours de Clermont et de Limoges, nos gentilshommes de montagne mettent quelque prudence à massacrer les voyageurs. Mais on sait que M. de la Roche-Dragon est fort savant en magie noire, et qu'il fait jeter des sorts, par vengeance, aux gens qu'il n'aime point.

Broussol frémit.

— Il habite un vieux château tout démantelé; il est assez pauvre; on le dit excommunié... Et le pire, messieurs, c'est qu'il a pour familier et pour domestique le fameux *meije*

Chassavant !... Ce sorcier noue l'aiguillette aux jeunes hommes et fait avorter les femmes grosses rien qu'en les regardant ! Il sait toutes les paroles qui guérissent et toutes celles qui font mourir. Il connaît les vertus des herbes et des fontaines ; il a le bien et le mal dans les mains. On dit même qu'il peut changer de forme, à sa fantaisie, et que, si les gens du Roi le voulaient saisir, il deviendrait incontinent crapaud, serpent ou *chavoche*.

— Bonhomme, — dit François, — vous vous moquez !

— Riez, monsieur ! Vous n'auriez pas le cœur à rire, si vous connaissiez Chassavant.

— Tout cela ne m'apprend point pourquoi M. de la Roche-Dragon m'osa défendre le château de Combareilh... Ce digne seigneur est-il épris de la douairière ?... Caresse-t-il l'espoir d'un mariage ou d'une succession ?

— Je crois, monsieur, — dit l'hôte en baissant la voix malgré lui, — je crois que vous ignorez toute l'histoire des dames de Combareilh.

Il semblait craindre que le sorcier, invisible, ne l'entendît.

— Ah ! ah ! il y a plusieurs dames de Combareilh...

— Madame la marquise douairière... et sa bru, madame Hyacinthe, une jeune personne, née Mirefleur, parfaitement noble et sage, et belle comme le jour.

François tressaillit :

— Une jeune femme ?...

Il manqua d'ajouter ; « Une blonde, étrangement coiffée et vêtue de brocart blanc... Elle a un cheval bai, des chiens épagneuls, et elle se baigne, au soleil couchant, dans la Clidane... » Mais une délicate pudeur le contraignit au silence, car, pour rien au monde, il n'eût exposé son idole nue aux imaginations grossières de Broussol et de Fougeyras. Les paupières abaissées sur la vision merveilleuse, il écoutait une voix secrète qui lui répétait : « Hyacinthe !... Hyacinthe ! »

— Mais — dit Pierre — que fais-tu ? Laisse ce flacon... Tu n'écoutes pas.

François Barbazanges s'aperçut qu'il avait renversé sur le carreau la moitié d'un petit flacon que sa mère lui avait remis au départ de Tulle, et qui contenait de l'Eau de la Reine de Hongrie.

— Vous disiez?...

— C'est une histoire assez triste, monsieur. Vous savez peut-être que madame de Combareilh n'était plus en son jeune âge quand elle accoucha de notre marquis. Feu son mari avait alors soixante ans ; elle en comptait plus de quarante. Que de pèlerinages ils avaient faits, et de neuvaines, depuis douze ans bientôt qu'ils étaient mariés !... Leur fils, tard venu, et bien-aimé, fut, hélas ! comme on voit les rejetons de vieux parents, chétif et malingre, tant du corps que de l'esprit. Son extrême simplicité prêtait à rire, et sa crédulité le rendait plus inquiet, plus chagrin qu'une dévote qui sent toujours le diable à ses trousses.

» Dès l'âge tendre, ce pauvre seigneur se crut persécuté par les sorciers. Il ne rêvait que de conjurations et se harnachait d'amulettes. Jusqu'à près de trente ans, il ne se voulut point marier, et quand M. de Luzarche, cousin des Combareilh, lui offrit mademoiselle de Mirefleur, sa pupille, le jeune marquis fit quelques façons. Il eût préféré vivre en un couvent, pour se mieux garder du diable. Mais il était fils unique, dernier du nom, et il devait à ses aïeux de perpétuer la race.

» M. de Luzarche lui fit donc épouser — il y a cinq ou six ans — la belle Hyacinthe de Mirefleur, fille bien faite et bien dotée. M. de la Roche-Dragon convoitait la dot et la fille. N'ayant pu obtenir l'une et l'autre, il jura que M. de Combareilh posséderait la dot, tout à son aise, mais la fille, point!... Sans doute songea-t-il à enlever mademoiselle Hyacinthe ; il recula pourtant devant le scandale, car M. de Luzarche a des amis bien en cour, et le Roi ne souffre point qu'on ravisse une héritière noble comme une simple bergère.

» On fit le mariage, nonobstant M. de la Roche-Dragon. Le *meije* Chassavant fut aperçu, rôdant autour du château, dans la nuit des noces. A l'église, au festin, au bal, M. de Combareilh avait montré quelque fierté... Le lendemain, cette fierté parut bien amortie, et, de jour en jour, le pauvre époux tomba dans la plus noire tristesse, jusqu'à prendre sa jeune femme en horreur. Bientôt, il voulut fuir sa famille, ses amis, sa maison, se plaignant d'être harcelé par des tourmenteurs invisibles. Avant la fin de l'année, il nous quitta. Sa mère conte qu'il est aux armées. Cependant, Gineste, le vieil écuyer,

m'a laissé entendre que notre malheureux seigneur est enfermé en un couvent et que sa raison est perdue... Il m'a dit encore — et cela n'est pas impossible — que Chassavant avait jeté un sort au marquis pour empêcher la consommation du mariage. M. de Combareilh fut ou se crut charmé.

— J'entends bien, — disait Broussol en riant. — Le sorcier lui avait noué l'aiguillette. Mais que fit la belle Hyacinthe? Demeura-t-elle vierge et veuve d'un mari vivant?...

— Madame Hyacinthe soigne son tuteur et sa belle-mère qui habitent ensemble à Combareilh. Elle fuit les compagnies de jeunes gens et son admirable vertu la fait respecter de tout le monde.

— Quoi? passe-t-elle ses beaux jours à filer la laine et à prier Dieu?

Fougeyras se mit à rire.

— Filer la laine?... Notre jeune marquise n'a jamais touché quenouille ni fuseau. Elle n'aime que la chasse, les chevaux, les chiens, les faucons. Elle ne craint ni les bêtes sauvages ni les hommes et se moque des sorciers. Il est vrai que La Roche-Dragon et Chassavant ne peuvent rien contre elle parce que la pureté d'une fille la défend mieux qu'une armure contre les assauts du démon... La singulière hardiesse de madame Hyacinthe donne à croire qu'elle a conservé intacte sa fleur de virginité.

François, saisi de plaisir, murmura :

— Diane !...

— Allons !... Allons !... — dit Pierre, — vous nous la baillez belle !... Votre Hyacinthe doit avoir un jeune confesseur ou un petit cousin... Et faut-il penser que tous les gentilshommes de ce pays sont devenus aveugles... ou que Chassavant les a ensorcelés?

L'hôte ne répondit pas à cette boutade de Pierre ; mais, s'adressant à François dont il admirait le beau visage et les nobles manières, il crut lui pouvoir donner un avis respectueux.

— Vous êtes jeune, monsieur, et vous ne devez point rencontrer beaucoup de cruelles... M. de La Roche-Dragon vous a vu ; il sait que vous allez à Combareilh... Et sa féroce jalousie s'est allumée...

— Eh bien ! que m'importe ?... Je ne redoute pas M. de La Roche-Dragon.

— Monsieur, sachez ceci : il y a, dans les châteaux voisins, des gentilshommes de votre âge, nullement aveugles ou ensorcelés... Mais ils connaissent la triste aventure du marquis et celle, plus triste encore, d'un cavalier qui admirait... qui, peut-être, courtisait madame Hyacinthe... En revenant, un soir, de Combareilh à son logis, l'infortuné chut dans un précipice et se brisa le cou... Prenez garde, monsieur, qu'aucun homme n'approche impunément la jeune marquise. Aussi bien tous s'éloignent-ils d'elle, la peur de la mort guérissant les plus ardentes passions.

— Qui sait ? — dit François rêveur. — Peut-être dans les âmes communes... Mais un difficile amour a plus d'appas pour les grandes âmes qu'un médiocre et sûr plaisir... Toufois je vous remercie, mon brave homme. Vous parlez fort bien, pour un simple aubergiste, et vos conseils sont fort bons. Maintenant, envoyez-moi un domestique : je ne retarde plus d'aller à Combareilh.

— François, quelle folie !

— Je le veux.

En vain Pierre le supplia. Il montrait une résolution inébranlable.

— Soit, monsieur, — dit Fougeyras, qui considérait François avec admiration. — Mais, pour votre sûreté, sortez de la maison par derrière... Moi-même, je vous conduirai jusqu'à la grille du parc, qui est toute proche. Personne ici ne connaîtra votre témérité.

— Et moi aussi, — fit Broussol, — je vous accompagne.

Les trois hommes traversèrent le potager derrière l'auberge et sortirent, par une petite porte, sans être vus. Le sentier creux, les pâturages arrosés d'eaux vives étaient solitaires. Chemin faisant, Fougeyras se répandit en confidences qui amusèrent les jeunes gens.

— Je n'ai pas vécu toute ma vie chez des rustres limousins, — disait-il. — J'ai servi feu M. de Combareilh ; j'ai vu Paris ; j'ai vu les salons et les ruelles... Et vous savez, messieurs, que les échos du salon vont parfois jusqu'à l'antichambre... « C'était le beau temps ! » comme dit madame la

marquise, lorsqu'elle parle de la Fronde et de la Régence. Il n'y avait point de méchants sorciers pour contrarier les amours des jeunes personnes, et la place Royale était un lieu plus agréable que les landes du Limousin. Alors je ne voyais que des laquais, cochers et majordomes des meilleures maisons, des caméristes formées à la civilité par l'exemple de leurs maîtresses. Ces compagnies me décrassèrent l'esprit, et il m'en est demeuré un goût très vif pour les honnêtes gens.

— N'est-ce point le parc de Combareilh? — demanda François, indifférent aux doléances de l'hôte.

Maître Fougeyras montra les futaies qui couvraient une colline, toison végétale, touffue, presque effrayante par son épaisseur et son obscurité.

— Nous arrivons... Voici le mur, et la grille. Le jardinier est dans l'avenue qui conduit au château neuf. Tirez la chevillette, monsieur : la cloche sonnera. Au revoir... Et Dieu vous bénisse!

— Et qu'il te garde de tout malheur! — dit Broussol, le cœur serré.

Il embrassa son ami.

— A demain.

XXVI

Un son de cloche, lent et fêlé, fit envoler quelques oiseaux crépusculaires. Des feuilles, détachées par la vibration aérienne, frôlèrent le chapeau de François.

Il attendait, paisible, examinant la grille rouillée, le mur croulant sous sa corniche de lierre, le fossé rempli d'eau fétide qui défendait le parc des loups et des braconniers. Un vieil homme chenu, muet comme un terme, vint ouvrir la grille, hocha la tête quand François déclina ses noms et qualités, et précéda le visiteur dans une avenue très ombreuse. Enfin le bois, s'écartant, découvrit un grand jardin à l'italienne, et le château construit en 1591 par le grand-père du présent marquis.

Ce M. Antoine de Combareilh, revenant d'Italie, la mé-

moire toute pleine des grâces florentines, avait tâché d'en ressusciter l'apparence sous le ciel ingrat du Limousin. La rigueur du climat et la routine des maîtres maçons bridèrent un peu sa fantaisie, et il lui fallut adopter le style français, avec la façade de briques à coins de pierre, les quatre tourelles d'angle, le grand toit, les hautes cheminées, les fenêtres à croisillons. Mais sur le côté du midi, qui était fort abrupt, il disposa une sorte de large balcon ou terrasse, et dans les jardins il prodigua les parterres, les charmilles, les boulingrins, les labyrinthes de verdure, les arbustes taillés en formes saugrenues, imitant des vases, des boules, des pyramides, des pions d'échecs.

Ces merveilles, apparues tout à coup, surprirent François Barbazanges. Il songea que le palais de la Belle au Bois dormant ressemblait sans doute à ce délicieux petit château couleur de rose morte, dont le toit miroitait comme une nacre humide et grise et dont les fenêtres étaient tout en feu. Le soleil rouge, au bas de l'avenue, embrasait les charmilles, les statues pompeuses, les eaux plates et brillantes, les parterres carrés ou ronds, lisérés de buis. Plus haut, sur un éperon de roc, l'ancien donjon de Combareilh dressait sa masse écornée. Une large lune transparente s'arrondissait à l'orient. Des profils de montagne d'un bleu nocturne, striés de neige, composaient l'arrière-fond de ce tableau qui semblait une création de l'art plutôt que de la nature.

Le silencieux jardinier fit entrer M. Barbazanges dans un vestibule dallé de blanc et de noir, et le pria d'attendre quelques minutes. François ne pouvait ôter ses yeux de dessus les jardins fanés où flottait l'odeur de l'automne. Associant à ces beaux lieux l'image de sa chère inconnue, il se persuadait que la nymphe de la Clidane y devait faire son séjour. Il l'allait revoir tout à l'heure ! Cette pensée l'émut de frayeur et d'amour à un tel point que la sueur mouilla ses tempes. Son cœur dilaté l'étouffa. Il eut des velléités de fuir... Mais déjà le vieux serviteur revenait. Après avoir monté l'escalier et suivi des couloirs nus et sonores, François se trouva dans une salle boisée de chêne, mal éclairée par un grand feu.

— Soyez le bienvenu, monsieur! — dit une voix dolente.

Au coin de la cheminée, quelque chose remua. Le jeune

homme entendit le crissement du taffetas, et reconnut une ombre de vieille dame, enfouie dans un fauteuil à oreillettes. A ce moment, un autre personnage, vêtu d'un pourpoint noir et portant le col de guipure à la mode de l'ancienne cour, sortit des ténèbres. Madame de Combareilh nomma monsieur le comte de Luzarche.

Et, tendant sa main pâle à François qui la sentit toute glacée sous ses lèvres, la douairière lui dit :

— J'ai bien connu monsieur le conseiller Barbazanges et son épouse, et suis charmée de recevoir leur fils sous mon toit. Ça, monsieur, seyez-vous, chauffez-vous et contez-nous des choses de Tulle... ou même de Paris. Monsieur Baluze vous en a mandé des nouvelles. Vous êtes présentement chez les Hurons.

Assis entre ces deux fantômes, qui l'interrogeaient de leurs voix cassées, et semblaient inconsistants comme les ténèbres dont ils sortaient à demi, François crut que son rêve fantastique s'allait continuer en cauchemar. Il eut froid jusque dans les os... Pourtant il sut parler de ses parents, des Baluze, de son pays et de son voyage avec beaucoup de politesse et d'esprit.

Il y eut un silence. Un chien, couché sur le parquet, gémit. Madame de Combareilh agita une sonnette, et deux laquais entrèrent, portant des flambeaux. Aussitôt les rectangles des fenêtres bleuirent. l'ardeur du foyer s'amortit. Les bougies de cire éclairèrent de sombres boiseries, un plafond à caissons et à solives, rehaussé d'or, des bahuts incrustés, des tapisseries indistinctes, des armures çà et là chatoyantes, des sièges à dossier droit, couverts de cuir gaufré, et, dans leurs fauteuils, les deux vénérables personnes, leurs faces blêmes et ridées, leur antique accoutrement. M. de Luzarche portait ses cheveux blancs, très longs. la moustache et la royale. Son col était d'un blanc lumineux et chaud, avec des dentelles presque rousses sur le velours noir du pourpoint. La marquise, en robe de veuve, avec une petite coiffe pointue, sur un tour de fausses boucles, rappelait les portraits de la Régente. François observa qu'elle avait les mains très belles, les yeux encore vifs, une majesté fort précieuse.

Dans ce même instant, le regard de la marquise et le

regard du comte, s'étant fixés sur François, se rencontrèrent, encore tout émerveillés. Madame de Combareilh, malgré son âge, subissait l'invincible charme du jeune homme. Elle pria François de s'approcher, et, d'une voix singulièrement douce, l'interrogea sur ses études, ses desseins, ses inclinations.

— En vérité, — fit-elle, un sourire jeune effleurant sa bouche flétrie, — monsieur et madame Barbazanges doivent se réjouir d'avoir un fils si aimable et qui ne manquera point de leur faire honneur...

Quelque penser triste lui vint, qui éteignit son sourire et la refit toute vieille en un moment. Sans doute songeait-elle à son propre rejeton, ce marquis débile et falot qui était — dit-elle — aux armées.

— Monsieur Barbazanges, vous souperez et logerez à Combareilh et vous y demeurerez tant qu'il vous plaira, si toutefois la compagnie de deux vieillards ne vous est pas trop importune.

François s'inclina.

— Et Hyacinthe? — dit le comte, un peu inquiet.

— Hyacinthe a couru les bois tout le jour, avec Ferréole et Fortunade : elle doit être fatiguée et soupera dans son appartement.

Au nom d'Hyacinthe, l'épagneul tendit sa tête brune, secoua ses oreilles frisées, et gronda de tendresse. Une voix, si claire qu'elle parut dissiper les dernières ombres dans la salle, commanda :

— Paix, Carlo !... paix !...

— Ma fille ! — s'écria la douairière. — Vous étiez là... Vous écoutiez...

— Je suis entrée, il y a un moment, ma bonne mère, et n'ai point osé rompre vos discours... Mais quelle faute ai-je commise pour que vous m'obligiez à souper, ce soir, en mon appartement?

— Je songeais à votre repos, à votre santé, plus qu'à notre plaisir, ma chère fille, — repartit la vieille dame, cachant mal son embarras. — Eh quoi? Vous êtes sortie dans ce costume qui vous donne l'air de ma mère-grand?... Quelle extravagance !... Et que penserait-on?...

— « On »?... Et quel « on », s'il vous plaît, ma mère,

s'offusquerait de ma vue?... Les bonnes faiseuses ne viennent pas à Combareilh, et nos garde-robes, vous le savez, sont toutes pleines de beaux et solides ajustements, héritage de nos aïeules... Cela me divertit de porter des atours centenaires, et je crois changer d'âme en changeant d'habit.

— Vous êtes une extravagante, ma fille, et je m'étonne que vous ne songiez pas à changer de sexe et à courir le monde sous l'habit d'un cavalier. comme feu madame de Chevreuse... Mais vainement je vous veux gourmander, puisque, malgré moi, je vous aime. Pourtant vous êtes fort ridicule, en ce travestissement : il ne vous manque que la poudre de Chypre et le vertugadin... Et M. Barbazanges, de Tulle, que voici, vous donnera pour le moins cent années.

François était debout, le chapeau à la main, incapable de dire une parole. Elle était devant lui, Hyacinthe de Combareilh, la nymphe de la Clidane! Les lueurs des flambeaux jouaient sur sa robe surannée, en brocart ramagé d'or et glacé d'argent. Sa main nonchalante caressait la tête de l'épagneul. François reconnaissait les yeux gris, les sourcils déliés, la bouche voluptueuse, et le teint d'une transparence nacrée, et l'impondérable chevelure si brillante, si légère qu'un souffle l'eût dénouée et dispersée en rayons. Il la regardait et ne s'étonnait point qu'elle fût là. Depuis vingt ans, il l'attendait. Depuis l'éternité cette âme était promise à son âme. Il sentait le destin s'accomplir.

Et Hyacinthe de Combareilh, elle aussi, regardait François, comme une dormeuse éveillée qui voit le jour réel blanchir le clair-obscur du songe. Leurs yeux ne se quittaient plus, Et, tout charmés de se contempler ainsi l'un l'autre, ils oubliaient de se parler.

Cette froideur ne déplut pas à madame de Combareilh. Elle fit seule, avec M. de Luzarche. les frais de la conversation. jusqu'à ce que, les portes étant ouvertes, les valets apportèrent une table toute servie. L'échanson et l'écuyer tranchant firent leur devoir. Ce fut un long et solennel repas, avec quantité de hors-d'œuvre, ragoûts et gibiers, des vins d'Allassac, un peu trop verts; des vins de Muscat et de Malvoisie, un peu trop doux. Au demeurant, une chère plus abondante que délicate. Les flambeaux posés sur la nappe avivaient les

facettes des cristaux et l'argent des plats, et l'étain des bols à potage, d'un gris moelleux et satiné, ciselés en feuilles d'artichaut, avec le plateau semblable. La lueur s'irradiait à quelques pieds autour de la table, et toute la grande salle obscure, par delà, était plus grande... Les armures seules luisaient. Sur les tapisseries décolorées, on distinguait un rameau tordu, un pan de manteau rouge, le bras musculeux d'un héros... Le feu n'était plus qu'un tas de braise. Aux angles extrêmes, la nuit réfugiée s'assoupissait, cependant que le clair de lune, craintif encore et souriant, tâchait à se glisser par la fenêtre.

Hyacinthe regardait François; François regardait Hyacinthe. Ils parlaient peu et sans rien dire qui ne fût indifférent. Mais la présence du jeune homme donnait à M. de Luzarche, à madame de Combareilh une sorte d'émotion rétrospective, comme si ces vieilles personnes avaient revu en lui l'image même de l'Amour. De minute en minute, ces deux spectres, secouant la cendre de l'âge, reprenaient le mouvement et la couleur. Et quand on servit un faisan rôti avec son plumage, plus éclatant et varié qu'un émail limousin, madame de Combareilh se prit à conter des histoires de sa jeunesse.

Elle avait eu vingt ans lorsque fleurissaient l'éblouissante Longueville, et la tendre La Fayette, et l'aimable Sévigné, en ce matin de la Régence où la politique et la guerre prenaient des façons de roman. Cousine de la « moderne Sapho », elle avait fréquenté les hôtels du Marais, et reçu, en sa chambre rouge, des bourgeoises et des femmes de qualité, des jansénistes et des blondins, des hommes de robe et des mousquetaires, des savants de l'Académie et des rimailleurs crottés. Elle avait chanté les mazarinades pendant que le canon de la Bastille tonnait sur les troupes du Roi. Elle avait soupé chez madame Scarron avec des pamphlétaires et des comédiennes, et la demoiselle de Lenclos.

Par-dessus toutes choses elle avait aimé pêle-mêle les lectures pieuses et les « énigmes » du *Mercure Galant*, les bals et les mascarades, les petits vers, les friandises, et l'entretien des honnêtes gens.

Mariée sur le tard, et très vertueuse épouse, les folies et la ruine de M. de Combareilh l'avaient exilée en Limousin, mais

son âme n'avait point cessé d'habiter les ruelles du Marais et les arcades de la Place Royale. Elle voyait le Roi toujours jeune, et Versailles inachevé. Elle se représentait une cour de gentilshommes en rhingraves, justaucorps et grands canons. Le nom de « Madame » évoquait à ses yeux la jeune princesse d'Angleterre, et elle ne pouvait croire que son ex-amie, la « belle Indienne », fût devenue marquise de Maintenon. Tête romanesque et légère, vieille enfant nourrie de songes plus creux que des meringues, éprise du faux héroïsme et du sentiment artificiel, elle n'avait éprouvé ni la passion ni la douleur véritables. Ses chagrins même d'épouse et de mère n'avaient pu changer son humeur, — car elle était de ces âmes qui, ne mûrissant point de fruit, gardent et sèchent doucement leur première fleur, telle une rose aux feuillets d'un livre.

Toute sa vie, elle avait honoré l'Amour, — non pas l'Éros aux ailes d'épervier, antique fléau des dieux et des hommes, — mais l'Amour policé à la française, vêtu comme un danseur, bavard comme un petit-maître, et plus occupé de parler que d'agir, l'Amour chaste et pédant qui porte des plumes d'oie en guise de flèches et n'a jamais tué personne. Ce dieu avait récompensé son zèle, en lui donnant M. de Luzarche pour compagnon d'exil. Depuis quarante ans, le comte faisait profession de servir madame de Combareilh. Il l'avait aimée à Paris quand elle était fille; il l'avait suivie en Limousin; veuve et toute vieille qu'elle était, il l'aimait encore. Sans jamais déclarer sa flamme autrement que par des soupirs, il avait parcouru les villages de *Soumission, Petits soins*, *Assiduités*, *Empressement*, *Obéissance*, et ne pouvant dépasser *Tendre-sur-Estime*, il avait fixé sa demeure au délicieux séjour qu'on nomme : *Constante amitié*. Le mariage d'Hyacinthe et du jeune marquis avait encore rapprochés les amants vénérables que la Scudéry, quasi centenaire, comparait à ces personnage du *Cyrus*, Aglatidas et Amestris, parfaits modèles de l'amoureux transi et de la prude-coquette.

— ... Tel était le train du monde en ces années bienheureuses, — disait la marquise, après souper, enfouie dans son fauteuil, et la pantoufle sur la barre des chenets. — On me dit que tout est changé : les jeunes femmes sont hardies, les

jeunes gens libertins, et les personnes d'âge mûr affectent une dévotion roide et cruelle. Nulle part on ne comprend plus cette honnête galanterie, ces divertissements délicats dont nous fîmes, naguère, notre gloire. Les ouvrages de mon illustre cousine suivent insensiblement dans l'oubli les chefs-d'œuvre de M. d'Urfé... On ne veut lire que des recueils d'anecdotes, des pamphlets, et l'infâme *Gazette de Hollande*.

— Ceci, madame, me consolerait de vieillir, s'il était besoin de consoler un homme assez fortuné pour vieillir auprès de vous ! — dit M. de Luzarche, avec une galanterie si tendre et si touchante qu'elle donna presque de la jalousie à François.

Assis un peu en arrière d'Hyacinthe, il apercevait de trois quarts le charmant visage incliné, le cou pâle et nu, l'or aérien de la chevelure, le corsage brodé et ramagé.

— Je ne sais, — dit-il, et, s'adressant à madame de Combareilh, il parlait pour la seule Hyacinthe, — je ne sais ce que sont les gens de Paris et ceux de la cour, et s'ils valent moins que leurs pères. Simple bourgeois de Tulle, les vastes pensées me sont interdites par mon peu de naissance et mon peu de fortune... Mais j'ai le cœur d'un gentilhomme, et je me flatte de pouvoir aimer une dame, et mourir pour ses beaux yeux, tout aussi bien qu'un duc et pair.

Cette fierté juvénile ravit la marquise :

— Monsieur, — dit-elle, — si la vertu de madame Barbazanges n'était connue de tout le Limousin, je croirais que vous êtes du plus noble sang, et que le mystère de votre origine sera révélé quelque jour. Que ne raconte-t-on point de Cyrus et de Romule, ces bergers qui se trouvèrent fils de rois ?

— Je serais bien désolé de n'être point le fils de mes parents, — répondit François, en souriant, — car j'ai pour eux une extrême tendresse. Je dois à ma bonne mère de posséder une âme bien faite, et de comprendre ces beaux sentiments que M. d'Urfé et mademoiselle de Scudéry expliquent, tout au long, dans leurs ouvrages.

— Eh quoi ! monsieur, vous avez lu l'*Astrée* ? Vous avez lu la *Clélie* et l'*Ibrahim* ?

— Oui, madame... Ces grands héros ont enchanté mon

enfance et instruit ma jeunesse. Ils m'ont enseigné les délicatesses de l'honneur et du véritable amour. Et je les ai si furieusement aimés qu'ils m'ont dégoûté de toute passion commune et de tous faciles plaisirs. Je passe, tantôt pour un insensible, tantôt pour un extravagant.

Cette déclaration surprit grandement le comte et la marquise. Madame Hyacinthe se tourna vers François, afin de se bien assurer qu'il n'allait point, tout à l'heure, commettre quelque « extravagance » épouvantable, — comme de partir le soir même, et de ne revenir jamais. « Voyons! » semblait-elle dire, « voyons » un peu cet insensible, ce lecteur forcené de romans, que la *Clélie* et l'*Ibrahim* ont « détourné de toute passion commune... »

Elle admirait qu'on pût avoir une âme inhumaine avec un je ne sais quoi de si doux. de si tendre. de si passionné dans le regard et dans la voix, Mais, pour rien au monde, elle n'eût osé parler à ce jeune homme... Car le récit de Fougeyras contenait une part de vérité, sinon la vérité entière. M. de Combareilh. chétif et lunatique, et doutant peut-être de lui-même, avait respecté Hyacinthe de Mirefleur. Et cette petite marquise, la plus ignorante des filles. et la plus innocente, ne soupçonnait point que l'étrange conduite de son époux fût une offense à sa beauté. On peut croire qu'elle s'était trouvée bien aise d'être délivrée de ce fâcheux. Veuve sans avoir connu l'hymen, et veuve d'un mari vivant. elle se livrait sans contrainte au plaisir de la chasse et des chevauchées. La passion qu'elle avait inspirée à M. de la Roche-Dragon ne l'effrayait point : elle nommait le terrible sire un croquemitaine, et se moquait des sorts et des sorciers.

Personne ne s'était hasardé à lui parler de galanterie, devant sa belle-mère. son tuteur. ou devant ses caméristes, Ferréole et Fortunade, deux cavalières hardies qui l'aimaient fort et ne la quittaient point. Jamais, avant la venue de François, elle n'avait ouï tant de discours sur le *Tendre*... Elle les buvait, ces discours. comme une ambroisie merveilleuse, et. toute confuse de sa simplicité, craignant de paraître une sotte petite fille à des personnes qui parlaient si bien, elle ouvrait ses yeux et ses oreilles.

— Extravagant? Pourquoi? — dit madame de Combareilh.

Alors François raconta qu'il avait vu en songe une belle dame, parée de toutes les grâces, vertus et perfections, et telle qu'il en existe dans les livres, mais non point sur la terre. Il fit le portrait de cette aimable personne, lui donnant tous les traits d'Hyacinthe de Combareilh. Il l'aimait, il l'attendait, il était sûr de la rencontrer... Oui, ce serait par un couchant d'automne... dans un paysage de montagnes, au bord d'un clair bassin... Il l'apercevrait, de loin, et il la reconnaîtrait sans la connaître... Puis, le hasard, ou plutôt l'inévitable destin, le conduirait au logis même de sa maîtresse inconnue. Et ce serait le bonheur suprême ou le suprême malheur...

Hyacinthe comprenait vaguement l'intention de François, ne sachant pas qu'il l'avait vue au bain, et croyant que M. Barbazanges récitait quelque description de l'*Astrée* ou de la *Clélie*. Pourtant une joie obscure l'envahissait, comme le pressentiment d'une vie nouvelle... Ses yeux étaient curieux et mélancoliques. Sa bouche entr'ouverte lui donnait l'air d'un enfant.

Et François qui s'enhardissait, qui, pour la première fois de sa vie, voulait plaire, disait encore « comment le grand Dieu forma les âmes et les toucha avec des pierres d'aimant »; comment il y a des âmes *larronnesses*, et d'autres qui aiment sans être aimées, et d'autres trop impatientes qui s'abusent elles-mêmes et cherchent l'amour dans les amours. Puis, après l'amante idéale, il dépeignit le parfait amant, qui suit les préceptes de Céladon :

— Il faut aimer à l'excès, — écrit M. d'Urfé, — n'avoir point d'autre passion que son amour, défendre sa bergère, trouver tout parfait en elle ; ne faire qu'une âme avec elle, l'aimer toujours.

Il dissertait sur chacun de ces points pour l'instruction d'Hyacinthe et le ravissement de ses vieux amis. M. de Luzarche et madame de Combareilh se croyaient revenus au temps de leur jeunesse, alors que la philosophie et même la casuistique de l'amour étaient l'entretien le plus ordinaire des honnêtes gens. La marquise surtout, qui se prélassait dans le faux comme dans son élément naturel, avait oublié sa petite bru. D'ailleurs, elle savait Hyacinthe très sage, très naïve, et d'une

crasse ignorance en matière de sentiment : — on devine que la bonne dame se trompait ou plutôt retardait de quelques heures.

Le comte remit du bois au feu. Une flamme fourchue glissa sous la grosse bûche et monta, s'effilant, dans une pétarade d'étincelles. Son image mobile et double dansa sur les pommes des chenets. La plaque de fond apparut, toute noire et grasse de suie ancienne, portant l'écusson de France entre deux branches de lauriers, et la date : 1609. Les figures des vieillards, éclairées de bas en haut, grimaçaient, mais l'adorable Hyacinthe, assise sur un escabeau, les mains croisées, la pointe du soulier en toile d'or relevant la lourde robe, éblouit François. Il cassa net le fil de ses hypothèses et de ses comparaisons... Il eut cette cuisante honte de bredouiller, puis de rester coi ; — et la crainte du ridicule lui fit souhaiter la mort. Mais, ce trouble passé, il s'aperçut qu'il pouvait être ridicule impunément. Depuis un grand quart d'heure, Hyacinthe ne l'écoutait plus : elle le regardait jusque dans l'âme.

Le comte et la marquise renoncèrent à connaître la fin du discours de François, et, la conversation étant venue sur la poésie, le jeune homme avoua qu'il touchait du luth. Aussitôt M. de Luzarche le pria de choisir un des instruments accrochés à la muraille, « pour réjouir un petit de vieilles oreilles qui n'entendaient plus d'autre musique que celle des girouettes, des corbeaux et des chiens courants ».

François satisfit au désir du comte. Il prit un luth, l'accorda, l'essaya, et commença de chanter :

Belle qui tiens ma vie
Captive dans tes yeux,
Qui m'as l'âme ravie,
D'un souris gracieux...

Alors... Oh ! comme, à cette antique chanson, — qui fit pleurer d'amour Margot la Chabrette, — comme il fait beau voir le comte et la marquise dodeliner de la tête, et sourire, et soupirer !... Ils se rappellent les salles du Louvre peintes de héros et de dieux, les plafonds dorés, les parquets de marqueterie luisante, les mille feux des lustres et des girandoles, les vingt-quatre violons du Roi. et la Régente sur l'estrade,

et la reine Henriette, et le cardinal Mazarin dans un fauteuil, et Mademoiselle parée de rubans cramoisi, blanc et noir ; et les duchesses sur leurs tabourets, et toute la cour brillante et fort grosse. Le Roi adolescent mène Olympe Mancini, et le duc d'Anjou la princesse d'Angleterre... Debout, un peu à l'écart, dans l'ébrasement d'une croisée, le jeune M. de Luzarche et mademoiselle Annette de Champvers de Scudéry commencent en badinant cette jolie comédie d'amour qui durera près d'un demi-siècle.

François chante... Et voilà que M. de Luzarche s'incline et baise la main de madame de Combareilh. On voit pleurer ces amants septuagénaires. François chante, tourné vers Hyacinthe ; et pavanes, rondes, sérénades, brunettes, stances de Malherbe et de Racan, airs de Boësset et de Lulli, sur tous les rythmes, sur tous les modes, en clé de *fa*, d'*ut* et de *sol*, célèbrent les beautés d'Hyacinthe.

A quelles roses ne fait honte
De son teint la vive fraîcheur ?
Quelle neige a tant de blancheur,
Que sa gorge ne la surmonte ?

Une pourpre de pudeur envahit le jeune visage. Hyacinthe, d'un geste naïf, remonte sa collerette de guipure.

Ils s'en vont, ces rois de ma vie,
Ces yeux, ces beaux yeux...

Dans les prunelles d'Hyacinthe, tout à l'heure claires et vides, l'ombre infinie de l'amour descend.

Cruelle départie !
Malheureux jour !
Que ne suis-je sans vie
Ou sans amour !...

Les yeux tendres se noient de mélancolie. Demain, à la pointe de l'aube, pendant que les dames de Combareilh reposeront sous les courtines, M. de Luzarche conduira François Barbazanges à la grille du château. Reviendra-t-il ? L'influence de la « pierre d'aimant » n'est-elle qu'une fable ?... Mais, languissante et passionnée, comme défaillant de désir, la voix amoureuse murmure :

N'en doutons point, quoi qu'il advienne...
La belle Oranthe sera mienne.
C'est chose qui ne peut faillir.
Le temps adoucira les choses.
Et tous deux, nous aurons des roses
Plus que nous n'en saurons cueillir...

Hyacinthe, qui n'a point lu ces vers de Malherbe, composés pour Henri IV et Charlotte de Montmorency, ne s'aperçoit pas que le chanteur trahit le poète, et modifie légèrement la strophe. Elle n'en retient qu'une promesse d'inconnu bonheur...

— Ah ! monsieur ! — s'écrie le comte de Luzarche. — quelle douce peine et quel douloureux plaisir vous m'avez fait ! Venez, que je vous embrasse.

Et madame de Combareilh :

— Vous reviendrez, monsieur Barbazanges ?

— Hélas ! madame... si vous ne me revoyez point avant un an écoulé, c'est ce qu'il sera advenu de moi ce que dit la chanson de M. de Bellegarde :

Mes yeux, vous m'êtes superflus,
Cette beauté qui m'est ravie
Fut seule et ma vue et ma vie :
Je ne vis plus, je ne vois plus.
Qui me croit absent, il a tort.
Je ne le suis point, je suis mort.

— Non, non, point de mauvais présage ! — s'écria la vieille dame. — Hyacinthe, ma fille, sonnez votre chambrière et qu'elle aille nous préparer du vin chaud avec des épices. Rien n'est meilleur pour l'estomac, premier que d'aller au lit. J'entends que nous portions la santé de M. Barbazanges qui nous a si agréablement divertis par sa bonne grâce et ses talents... Semblable fête est rare, en notre exil de Combareilh.

XXVII

Après les « santés », les compliments, les baise-mains, Hyacinthe et François, l'âme déchirée, se dirent adieu, — pour

longtemps, pour toujours peut-être. La pauvre jeune femme, au seuil de la salle, tourna bien des fois la tête, et retint bien des soupirs. Et François, pendant que M. de Luzarche le menait à la chambre d'honneur, essayait d'adoucir sa peine, en songeant qu'il allait dormir, pour une nuit, sous le même toit que sa chère maîtresse.

La chambre des hôtes, où le roi Henri avait couché en 1605, était orientée au midi, et ses deux fenêtres ouvraient presque de plain-pied sur la terrasse. Un grand feu brûlait dans la cheminée à colonnes. L'odeur des lieux trop longtemps clos et inhabités, odeur de cave et d'église, émanait du parquet à losanges, des boiseries brunes, des solives peintes en rouge sombre sur le fond bleu des entrevous. Le lit carré, à quenouilles, avait quatre courtines en brocatelle de Venise, d'un cramoisi fané, sous un bandeau plat plus brodé qu'une chasuble. Des rideaux pareils tombaient à plis droits devant les fenêtres. On devinait la forme d'un bahut, un grand coffre, des chaises à dossier haut. Une tapisserie, ornée d'un cartouche aux armes de France, représentait Diane et Endymion.

— C'est un cadeau du roi Henri à M. Antoine de Combareilh, — expliqua le comte.

Le berger, nu comme un dieu, dormait, étendu sur une peau de bête. Un lévrier blanc allongeait son museau d'anguille, flairant la houlette et la flûte abandonnées. Diane, pompeusement vêtue, le sein découvert, coiffée du croissant, contemplait le beau pâtre.

— Que voilà un sot berger! — s'écria François. — Pour moi, si une déesse me venait voir pendant mon sommeil, je devinerais sa présence et m'éveillerais à propos.

— Eh! — fit le comte, — Endymion était enchanté par la déesse...

— La force de l'amour rompt tous les enchantements.

— Cela n'est point sûr... Et qui nous dit, monsieur, que ce berger ne feignait point de dormir? Diane était si chaste qu'elle voulait aimer pour son propre compte, sans être aperçue, — ayant éprouvé sans doute l'indiscrétion de quelque pasteur... Si cet Endymion tant chéri se fût éveillé un peu trop tôt, quelque flèche tirée bien droit l'eût envoyé dormir

au bord du Styx, dans les asphodèles... Après cela, je conviens que ce pâtre était un sot, et l'amoureuse Lune bien lunatique... Je vous souhaite une belle nuit, et de beaux rêves, monsieur Barbazanges.

François, demeuré seul, éprouva la plus affreuse tristesse.

« Hélas! il me faudra partir demain, sans la revoir, et je n'ai pu lui adresser une seule parole... Que pensâtes-vous de moi, adorable Hyacinthe?... Comprîtes-vous bien tout l'excès de ma passion?... Ah! je crains d'avoir paru le plus niais, le plus froid, le plus méprisable des hommes! »

Il pleura, tout naïvement, et s'étonna que les larmes d'amour fussent si douces dans leur amertume. La peine nouvelle, le nouveau plaisir d'aimer l'oppressaient délicieusement.

« Mon Dieu! — pensa-t-il, — qu'ai-je fait pendant vingt ans!... C'est d'aujourd'hui que je commence à vivre. »

Avide de respirer, il ouvrit une fenêtre et se hasarda sur la terrasse. La fraîcheur nocturne calma sa fièvre et baigna comme une eau vive ses yeux meurtris.

La lune, solitaire au zénith, merveilleusement ronde et pure, tel un grand disque de vermeil usé, où l'or s'efface sur l'argent, blanchissait les balustres de pierre. L'irradiation de l'astre, vibrant à l'infini, emplissait le ciel immense. C'était une cendre de lumière qui s'éteignait peu à peu à l'horizon et se confondait avec la cendre de la terre. Tout le paysage, pareil à ceux des astres morts, était de ce même gris, pâle et verdâtre, qui n'est pas une couleur, mais un fantôme de couleur, et comme le silence visible. Pas une étoile dans la hauteur du ciel. A peine, sur la crête des montagnes, surgissaient les planètes et les constellations de minuit, le Poisson Austral, l'Éridan, et l'éblouissant Jupiter, et Saturne, dans les vapeurs de l'ouest, près de l'Aigle.

François observa la planète livide et plombée, qui scintille à peine, et montre un visage chagrin. Le souvenir lui revint de l'horoscope, et il songea que Vénus favorable se levait, ce soir-là, non pas au ciel, mais dans son cœur. Il se rappela les folles menaces de La Roche-Dragon, les confidences de Fougeyras, les conseils de Pierre. La pensée de la mort ne l'effraya point. Elle fleurissait en lui, parmi ses pensées amou-

reuses, telle une rose pourpre et presque noire, parmi des roses vermeilles. Et toutes ces roses avaient le même parfum. François en fut enivré. Il tendit les bras, il appela :

— Hyacinthe!

Un papillon nocturne, le grand sphinx Atropos, l'effleura de ses ailes pelucheuses. Une étoile tomba du ciel sur les monts. François vit le papillon, et sourit du mortel présage. Il vit l'étoile, et songea que c'était, peut-être, l'âme bienheureuse de la Chabrette qui entrait en paradis. Toutes ses angoisses s'apaisèrent. Il connut que son heure était proche et que son destin allait s'accomplir...

Le feu s'assoupit; la chandelle agonise au ras du flambeau. Sous les courtines de brocatelle, et le baldaquin carré, François rêve...

Les souvenirs de la dernière journée, et, par associations mystérieuses, toutes les réminiscences du passé composent les éléments de son rêve. Il revoit la maison de ses parents, la place de la Bride, le collège... Il voit sa mère qui pleure, et le bon chanoine la consolant. Il voit Pierre Broussol, assis à la table de famille, entre M. et madame Barbazanges qui le nomment leur cher fils... Il se voit lui-même, couché sur une dalle au Puy-Saint-Clair... Une stèle de marbre s'élève tout près de lui, portant cette inscription énigmatique :

CI-GÎT LE FILS D'UN ASTROLOGUE.
IL VÉCUT VINGT ANS,
N'AIMA QUE LA LUNE ET EN FUT AIMÉ.

Et François, tout mort qu'il est, ne peut s'empêcher de rire... Mais une belle dame éblouissante s'approche de lui. Elle se penche, pour le baiser. C'est Margot la Chabrette devenue une seule et même personne avec Hyacinthe de Combareilh... Soudain, une cloche sonne... un coup... deux coups... François n'est plus au Puy-Saint-Clair... Où est-il donc, et quelle est cette merveille?...

... La sonorité de l'horloge se prolonge, en s'affaiblissant, à travers le mur de la chambre. Les courtines de brocatelle, les rideaux de la croisée sont entr'ouverts. Un rayon de lune glisse, coupant l'ombre, et trace sur le parquet à losanges un étroit chemin d'argent. Et, venue on ne sait comment, on ne

sait d'où, par ce chemin de miracle. Hyacinthe de Combareilh, en robe blanche, se tient debout auprès du lit.

François rêve : *il sait qu'il rêve*... Il fut Actéon, au soleil couchant; il est Endymion au clair de lune, et cela lui semble tout naturel. Lucide, dans l'état visionnaire et demi-somnambulique, il raisonne parfaitement bien. Il sait que son cerveau, tout brouillé d'amour et de mythologie, engendre des illusions et des phantasmes qui sont les projections mêmes de sa pensée, les reflets de son désir. La première fois qu'il vit Hyacinthe, ne fut-ce pas dans un songe prophétique, formé des souvenirs de ses lectures? Le doux songe continue... Puisse-t-il durer toujours!

Alors, se soulevant sur l'oreiller, François prend la main d'Hyacinthe.

— Je vous attendais, madame, que vous soyez femme, fille ou déesse. Ne craignez de moi aucun outrage, car je vous aime, et je suis prêt à mourir pour vous.

Une voix basse, étouffée de terreur, balbutie :

— Monsieur... de grâce... laissez-moi!... Je vous croyais endormi... Je ne sais quelle puissance m'a contrainte à venir ici, pour vous revoir, sans être vue de vous... Monsieur, oubliez cette folie... oubliez cet aveu qui offense horriblement la pudeur de mon sexe et de mon âge... Je me fie à votre honneur. Souffrez que je disparaisse, et que j'aille cacher, dans mon appartement, mon désespoir et ma honte.

— Votre honte, belle Hyacinthe?... Considérez, je vous prie, ce panneau sur la muraille, qui représente les amours de Diane et du berger Endymion... Admirez la force de l'amour, qui fit descendre la Lune sur la terre. Cette même force me conduit vers vous, à travers des temps et des lieux très divers, et malgré bien des obstacles; et vous-même, simple femme, ne pouviez lui résister. Ah! madame, sachez que je vous ai aperçue, aujourd'hui, sous les châtaigniers de la Clidane, et que mes yeux vous ont possédée, et que vous êtes mienne, déjà, plus qu'à demi... Et, ce soir, par le truchement de la musique, je vous ai fait connaître ma passion... Non, non, ne pleurez pas, ne détournez pas votre visage!... Consentez que je sois votre serviteur fidèle, si vous me refusez le nom d'amant.

Il parle encore, et si tendrement, que la tremblante Hyacinthe se rassure. Et, dès qu'elle a souri, François cesse de parler. Leurs mains se rencontrent ; les voilà face à face, plus proches, tout proches... La lune amie, qui décline, les regarde à travers les carreaux, et multiplie autour d'eux sa fantasmagorie la plus belle, poudroiement d'azur, vapeurs d'argent, l'atmosphère irréelle du songe. Et François dit :

— Maîtresse de mon cœur, je ne sais rien de vous, et vous rien de moi, que des rapports incertains ; et de toute la soirée je n'ai pu vous adresser, une seule fois, la parole. Et cependant vous semble-t-il pas que nous nous connaissions depuis toujours ?... Que me diriez-vous, et que vous dirais-je, que nous n'ayons deviné déjà ?... Vous m'aimez, Hyacinthe, et je vous aime. L'infini du sentiment tient en ces mots.

— Il est vrai, François. Je vous aime.

— O Hyacinthe !

— Je vous aime. Je viens à vous, pure de cœur et de corps. Je suis à vous. Je vous aime.

— O ma déesse, ô ma fée, ô mon amante ! O ma chimère vivante entre mes bras !

— Je vous aime, François. A mon insu, je vous attendais. Mon âme était la Belle au Bois dormant, prisonnière du sommeil, dans un château magique. Et le Prince Charmant est venu. Toutes les portes se sont ouvertes devant lui... Et j'ai dit sans faire plus de façons que l'infante : « Est-ce vous, mon Prince ?... Vous venez bien tard. »

— Non, il n'est pas trop tard, aimable Hyacinthe. Nous n'avons l'un et l'autre que vingt ans.

— Mais vous partez demain.

— Hélas !

— Vous reviendrez ?

— Je voudrais revenir.

— Dites : « Je reviendrai, sur l'honneur ! »

— Sur l'honneur, je reviendrai, si je vis.

— Craignez-vous donc ?... O mon cher François !... Quelqu'un vous menace ?... Serait-il vrai ?... Cette sotte légende que les paysans de Combareilh... Ah ! si, vraiment, mon amour est un péril pour ceux qui m'aiment, partez, François... Oubliez la triste Hyacinthe... Ne revenez plus !

— Non, non, ma bien-aimée, je n'ai point d'ennemi. Je ne crains rien, ni personne. Je ne redoute que l'aube blanche et le cri détesté du coq... Ah ! puisse le soleil se noyer dans la mer, et les incantations des sorciers arrêter le mouvement des mondes ! Et toi, Lune, belle Lune, cesse de nous épier par la fenêtre. Ne sois point jalouse, ma première et céleste amie. Il y a bien, dans nos montagnes, quelque petit pâtre limousin, quelque joueur de musette, qui t'aime, à force de t'avoir regardée pendant les claires nuits d'août. Il dort ; il rêve de ton sourire d'argent, de tes yeux bleus, de ta face inaccessible. Que ce soit un nouvel Endymion !... Descends vers lui, douce Lune, et prolonge cette nuit heureuse où je possède mes amours.

Ainsi parle François, d'une manière si galante, si précieuse, si jolie, que la Lune croit ouïr Céladon lui-même. Curieuse pourtant, comme une femme, elle s'éloigne à regret. Le chemin vaporeux s'efface... Dirai-je le grand plaisir des amants ?... Leurs lèvres ne se quittent plus. Ils tremblent, et soupirent, et se pâment, et si fort s'étreignent, que l'air ne passe plus entre eux. Alors François comprend que l'amour à la façon des Scudéry n'est que fadaise et faribole, et que les jeunes bouches ont meilleure grâce à s'entre-baiser qu'à discourir. Et, puisque la Lune indiscrète s'attarde au coin d'un carreau, il étend le bras et tire doucement, tout doucement, la courtine.

XXVIII

La trame usée de la brocatelle laissait transparaître une clarté grise, froide, qui pâlissait l'ombre entre les quenouilles du lit. François s'éveilla.

Sa mémoire demeurait encore engourdie. Il ouvrit les rideaux. Le petit jour changeait la forme et la couleur des choses.

« Où suis-je ? » pensa François.

Ses yeux rencontrèrent la tapisserie des Amours de Diane. Ce fut comme un choc intérieur dans son cerveau. Il jeta un cri :

— Hyacinthe !

Rien... Personne... Il sauta hors de la couche, prit en hâte ses vêtements et commença d'examiner la chambre jusqu'en ses coins et recoins. Les fenêtres étaient closes, la porte fermée en dedans par le verrou. Peut-être, — comme c'était la coutume aux temps troublés des guerres religieuses, — peut-être le prudent architecte de Combareilh avait-il ménagé quelque secret passage ; peut-être un ressort, caché dans la boiserie, pouvait-il démasquer une cachette, escalier dérobé, couloir souterrain ?... Le jeune homme pressa du doigt les reliefs des sculptures, frappa les panneaux de chêne et les losanges du parquet... La chambre du roi Henri ne livra point son mystère.

François, tout éperdu et quasi fou, revint s'asseoir au bord du lit. Il considéra les coussins froissés et crut respirer un vague parfum de verveine... Mais il craignait une illusion de ses sens... Eh quoi ! l'apparition d'Hyacinthe, le tendre dialogue, l'heure de volupté, n'était-ce vraiment qu'un songe ?

Cette pensée glaça François dans l'âme. Il resta sans mouvement, prêt à défaillir, en se rappelant que lui-même, au premier moment, avait cru rêver. On lui avait enseigné, au collège, comment les songes se forment, dans notre esprit, avec des lambeaux d'images réelles, bizarrement associées, et que la raison ne contrôle point... Il retrouvait, dans la réalité, tous les éléments de son rêve. La vue de Diane et d'Endymion, représentés en tapisserie, avait suggéré toute la scène nocturne où madame Hyacinthe tenait le rôle de Diane, — comme elle l'avait tenu, au naturel, sous les châtaigniers de la Clidane...

« Il faut que l'amour m'ait rendu somnambule, — se dit le pauvre garçon, — ou que les vapeurs du vin épicé me soient fâcheusement montées à la cervelle... Mes maîtres me gourmandaient souvent sur cette liberté excessive que je laissais à mon imagination — maîtresse d'erreur et de folie — de vagabonder aux confins du réel et du rêve... En vérité, je suis fou, à cette heure, ou j'ai été fou, cette nuit... A quel parti me ranger ?... Que dois-je croire ?... Ah ! belle Hyacinthe, n'étiez-vous qu'un fantôme et mon bonheur qu'une hallucination ?... Non, non, cela ne se peut... Le souvenir

d'un rêve est quelque chose de confus et d'incertain : il se présente par fragments mal liés, et, plus on le veut fixer, plus il échappe... J'enchaîne, au contraire, les moindres incidents, je retrouve les moindres détails de l'amoureuse nuitée... Je vous revois, ô ma chère maîtresse, je vous presse sur mon sein... Ah ! je suis le plus fortuné des mortels ou le plus misérable ! »

François demeura longtemps dans ces alternatives de doute et de certitude, d'espoir et de désespoir. Il appela vainement la cruelle Hyacinthe. Un valet, grattant à la porte, l'avertit enfin que M. de Luzarche l'attendait. Sa toilette achevée, François quitta la chambre, — non sans avoir baisé mille fois les coussins du lit. — et joignit le bon gentilhomme dans la grande salle du château. Deux écuelles d'étain, fort bien ciselées, étaient servies, toutes pleines du meilleur bouillon. M. de Luzarche embrassa François, et l'invita à « faire chabrol » en mêlant du vieux vin au bouillon, selon la mode gasconne, ce qui ragaillardit l'estomac, ranime les esprits vitaux, et constitue un préventif remède contre l'humidité fâcheuse et la fraîcheur du matin. Le jeune homme, ainsi réconforté, demanda des nouvelles des dames... L'une et l'autres n'étaient point sorties encore de leurs appartements. Il fallut partir. M. de Luzarche conduisit François Barbazanges jusqu'à la grille du château. où Pierre Broussol attendait depuis un quart d'heure.

L'herbe était mouillée. Un brouillard couleur de perle, comblant la vallée, s'évaporait en gouttelettes. Le château, les jardins, les masses des châtaigniers, apparaissaient comme une peinture confuse, en gris sur gris. Les deux amis s'enfoncèrent dans le chemin creux qui menait au village de Combareilh.

Pierre faisait cent questions et François répondait à peine. Soudain il s'arrêta, passa la main sur l'épaule de son compagnon, et, le considérant d'un air étrange, il dit :

— Pierre, au nom du ciel, que penses-tu de moi ?... Ai-je bien toute ma raison ?... M'as-tu jamais vu halluciné, somnambule et visionnaire ?

Broussol, alarmé par ce discours et craignant peut-être qu'un sorcier n'eût *charmé* François le rassura de son mieux.

Alors, cédant à l'irrésistible besoin d'être éclairé et consolé, François raconta toute son aventure.

Ce faisant, il ne crut manquer à la discrétion, ni offenser madame Hyacinthe, car il savait son ami fort secret. Pierre, étonné de l'angoisse atroce où il voyait François, montra la plus ferme confiance :

— C'est maintenant que tu es fou, mon cher François !... Pourquoi douter de la réalité de ton bonheur, lorsque tes souvenirs t'en apportent les plus précis, les plus sûrs témoignages ?... C'est la pudeur, ou la crainte d'être surprise, qui contraignirent madame Hyacinthe à se retirer, dès la pointe de l'aube... Elle voulut t'épargner le déchirement de l'adieu. Ce que tu nommes sa cruauté n'est qu'un excès de délicatesse.

— Ah ! Pierre, — s'écria François, — puisse-tu dire vrai !... Mais mon cœur s'accorde avec ta raison... Je ne doute plus... O Hyacinthe ! ma chère Hyacinthe, oui, je vous aimai, oui je fus aimé de vous ! Et maintenant, que l'horoscope s'accomplisse ! J'attends sans peur le coup qui me doit frapper : je consens à mourir. J'ai vécu ma vie...

Ses yeux, brillants de larmes, se tournaient vers Combareilh. Il semblait en délire. Pierre, effrayé, l'entraîna :

— Viens, viens vite !... J'ai entendu craquer les branches, et l'eau dégoutter des feuilles... Quelqu'un nous écoute...

— Non !... Laisse-moi regarder encore l'extrême tourelle du château, dont la pointe sort du brouillard, et s'irise au soleil levant... Laisse-moi regarder les beaux lieux où j'ai trouvé l'amour, où j'ai laissé mon âme...

— Viens !... Viens vite !...

Un châtaignier, fendu par la foudre, surplombait le chemin. Ses racines, saillantes et crispées, retenaient au bord du talus la masse creuse, où les chasseurs de loups se pouvaient mettre à l'affût pendant les nuits d'hiver... Dans cette espèce de niche, toute humide et moisie, quelque chose bougea... Le canon d'un mousquet dépassa la fissure de l'écorce... Le coup partit... Quelques feuilles tombèrent... Un petit nuage de fumée s'évapora lentement dans le brouillard.

François, frappé au cœur, gisait, la face tournée vers Combareilh. Il n'avait pas cessé de sourire.

XXIX

Comme il l'avait juré, François revint à Combareilh. Il y revint. porté sur les bras de Pierre et de Fougeyras, escorté par les valets et les gens du village, dans un grand bruit de pleurs et de lamentations.

M. de Luzarche, ayant constaté que l'art des médecins était inutile, fit transporter le corps dans la chambre du roi Henri. La vieille marquise n'eut pas la force de soutenir ce spectacle. Mais, avec une énergie singulière, madame Hyacinthe voulut absolument revoir François. Elle le revit en effet, couché sur le lit, entres les courtines de brocatelle. Son habit de velours violet était souillé de sable et de sang. Il avait la tête inclinée à gauche, les yeux fermés, la bouche souriante, et des feuilles rousses mêlées à ses cheveux. Son visage était mystérieux et paisible, nullement altéré et cependant un peu différent de ce qu'il avait paru la veille : beau d'une beauté plus parfaite encore. et plus touchante. et comme achevée dans la mort.

Pierre, hébété par le désespoir, vit madame Hyacinthe s'approcher de François. Elle le considéra longuement. puis, avec une tendresse et un respect infinis, elle lui baisa le front, les yeux et la bouche. Penchée sur lui, les bras étendus, elle ne se relevait point. Broussol l'appela... Elle ne répondit point. Et il connut qu'elle était pâmée.

L'ayant remise aux mains de ses femmes, Pierre médita sur cette action étrange d'Hyacinthe, et le soupçon lui vint que François n'avait pas rêvé. Il sentit sa douleur, non pas diminuée, mais adoucie par cette certitude, qu'il garda secrète jusqu'à la fin de ses jours. Le lendemain, le cortège funèbre partit pour Tulle, ramenant le corps de François qui fut enseveli au Puy-Saint-Clair.

Qui dira le chagrin des Barbazanges ? Ils pensèrent mourir de douleur, et mirent toute leur consolation en leur fils adoptif. Leur deuil fut un deuil pour la ville entière et pour toute la province de Limousin. Le présidial de Tulle réclama

la punition du meurtrier. Ses plaintes allèrent jusqu'au Roi, qui s'en émut. On fit une enquête. Des paysans témoignèrent avoir vu le *meije* Chassavant rôder la nuit autour de Combareilh, armé d'un mousquet à rouet. Le lieutenant de police et les gendarmes se rendirent alors au manoir de la Roche-Dragon. Ils y trouvèrent Chassavant et son maître qui furent saisis, jugés pour de nombreux crimes et brûlés sur la place des Oules, le 9 janvier 1694. Mais le populaire persiste à croire que des mannequins seulement furent livrés au feu, les mécréants s'étant sauvés par magie. Et les bergers des hauts plateaux racontent que, dans les nuits de Toussaint, on entend l'âme damnée de La Roche-Dragon mener la « chasse volante ».

Dans cette même année 1694, on déclara la mort du marquis de Combareilh. Et, l'année suivante, la douairière et M. de Luzarche étant défunts, la triste Hyacinthe se rendit religieuse cloîtrée chez les Ursulines. Depuis la mort de François, elle n'avait jamais souri.

Ainsi fut accompli l'horoscope. Quelques personnes y verront l'effet du hasard, expliquant l'aventure de François par des causes toutes naturelles. Elles plaindront l'infortuné qui mourut à vingt ans, lorsqu'il pouvait attendre fortune, honneurs, riche mariage, et un siège de conseiller. Il paya chèrement un court plaisir qui fut peut-être une pure illusion, l'ombre d'une ombre... Mais, quoi qu'on pense sur ce point, si l'on regarde le train du monde, et le peu qu'est la fortune, et le néant qu'est la gloire, et le mensonge qu'est l'amour, ne faut-il pas envier ce François Barbazanges qui, dans une nuit sans lendemain, vécut son rêve amoureux ou rêva sa vie amoureuse ?

MARCELLE TINAYRE

LA PEUR
EN DAUPHINÉ[1]

— JUILLET 1789 —

Depuis le début de l'année 1789, les paysans du Dauphiné, comme ceux de la France entière, avaient clairement manifesté leur ardent désir de voir abolir sans délai les droits féodaux. Beaucoup de redevances, de tout nom et de toute nature, pesaient sur eux ; dans les archives des châteaux, des générations d'hommes de loi aux gages des seigneurs entassaient depuis des siècles les registres et les parchemins, les terriers et les aveux, où étaient énumérées, par le plus menu détail, les redevances que devaient annuellement payer les habitants du voisinage. Longtemps les paysans dauphinois s'étaient résignés à supporter la fiscalité seigneuriale : quelques émeutes locales avaient éclaté dans la province au cours du XVIIIe siècle ; le Parlement, la maréchaussée et les troupes avaient vite réduit les paysans à reprendre leur vie de misère

1. Ces pages sont extraites d'une étude sur *La peur en Dauphiné (Juillet-août 1789)* qui formera le premier fascicule d'une *Bibliothèque d'histoire moderne* publiée sous le patronage de la Société d'histoire moderne. La plupart des textes utilisés dans ce fragment sont à la Bibliothèque de Grenoble, mss., O. 853 à O. 1014 ; le plus important, qui est le registre de l'enquête à laquelle procédèrent, en septembre et en octobre 1789, les commissaires des États du Dauphiné, a été publié par Roux (*Mémoire détaillé et par ordre de la marche des brigandages qui se sont commis en Dauphiné en 1789*, Grenoble, 1891, in-8°). Il y a également des documents importants aux Arch. nat., Dxxix *bis*, 1, 2 et 3 ; les Archives de l'Isère ne contiennent presque rien.

et de soumission. Mais la nouvelle de la convocation des États généraux avait provoqué dans la province une vive « fermentation »; les assemblées de villages, très fréquentes depuis le début de décembre 1788, en donnant aux paysans l'occasion d'échanger leurs frustes idées et de se communiquer leurs griefs, ravivaient en eux les vieilles rancunes et les sourdes colères contre l'oppression féodale. La soumission leur pesait d'autant plus qu'ils espéraient des députés et du Roi leur délivrance prochaine. Dès le mois de février 1789, un président au Parlement de Grenoble écrivait à Necker : « L'on me mande de différents cantons de la province que les vassaux refusent de payer les rentes seigneuriales. Je crois, monsieur, qu'il serait de votre sagesse de maintenir l'autorité par quelque démarche authentique, de réprimander le peuple des excès où il se livre. »

A partir du mois de mai, ils vécurent dans une attente inquiète : tandis que les États Généraux se transformaient péniblement à Versailles en Assemblée nationale, des rumeurs sinistres et menaçantes circulaient en Dauphiné. Les habitants des villages tenaient, dans les marchés, dans les cabarets, des propos violents contre la noblesse; on disait que les châtelains cachaient des « ordres du Roi »; on devait bientôt, disait-on encore, « brûler et piller les châteaux »; le passage d'un fou suffisait à soulever l'émoi parmi les moissonneurs qui se groupaient au bord de la route pour écouter avidement les nouvelles qu'il prétendait apporter de Versailles. L'annonce du renvoi de Necker, le récit de la prise de la Bastille contribuaient, à partir du 20 juillet, à accroître l'énervement et l'inquiétude qui régnaient dans la province. Une incursion des Savoyards était à redouter, affirmaient certains; çà et là on formait des milices citoyennes pour se défendre contre l'ennemi mystérieux, qu'on craint souvent de voir paraître dans les jours d'anxiété et d'attente. L'état des esprits était tel que le bruit le moins fondé allait provoquer là, comme dans presque toute la France, une soudaine et irrésistible panique.



Le 24 juillet, on s'entretenait avec effroi, dans les bourgs

de la Bresse, des exploits d'une bande de brigands qui ravageaient la Franche-Comté; le 25, la nouvelle passait en Bugey, et on y croyait fermement que les brigands dévastaient la Bresse. Quand, le 27, quelques lettres des habitants du Bugey portèrent dans les communautés dauphinoises les plus proches la sinistre nouvelle, on y admit aussitôt que le Bugey lui-même était envahi. Cependant les autorités gardèrent quelque sang-froid et maintinrent un ordre relatif. Mais il n'en fut pas de même dans les bourgs limitrophes de la Savoie, à Aoste et au Pont-de-Beauvoisin, où des messagers crédules et naïfs, un employé des fermes[1] et un enfant, vinrent annoncer « à grande course de cheval » que les brigands entraient en Dauphiné.

Les notables d'Aoste répandirent aussitôt la nouvelle, et firent sonner le tocsin pendant plus d'une heure; ceux du Pont-de-Beauvoisin formèrent une milice bourgeoise, envoyèrent des patrouilles à la découverte et se disposèrent à soutenir un siège. Les habitants des cantons voisins, avertis par le tocsin, accoururent, armés de fusils, de fourches et de faux. Mais, en passant de bouche en bouche, la nouvelle se transforma: dans un pays frontière, il était naturel d'attribuer à l'ennemi étranger tout péril imprévu, et les crédules messagers qui partirent pour mettre en garde les villes et les bourgs dauphinois ne parlèrent plus des « brigands », mais des « troupes réglées » du roi de Sardaigne. L'« alarme » conserva cette forme à travers toute la province, qu'elle traversa du nord au sud.

La hâte avec laquelle la nouvelle était transmise ne laissait pas place à la réflexion. Partout on s'exagéra l'imminence du péril; et, sur tous les points, on crut que la ville voisine était déjà attaquée. Les habitants de Romans s'imaginèrent que l'ennemi était déjà à Voiron: ceux de Valence coururent au secours de Romans; le postillon qui porta l'alarme à Montélimar traversa la ville en criant « qu'il y avait dix mille

1. Les fermiers généraux, chargés de la perception des impôts royaux correspondant à nos impôts indirects, avaient à leur service de nombreux employés, organisés militairement, comme le sont aujourd'hui ceux des douanes; les employés des fermes du Dauphiné jouèrent un rôle important au cours des troubles de la province.

Savoyards aux environs de Valence qui pillaient, brûlaient et saccageaient tout ce qu'ils trouvaient sur leur passage ». Dans toutes ces villes, on forma des Comités permanents pour diriger la défense et on appela aux armes les habitants du pays.

« Plus de six mille hommes armés » accoururent à Voiron; tous les villages voisins de Romans vinrent au secours de cette ville. « O jour glorieux pour la ville de Romans, où les habitants des campagnes, au premier signal de détresse, ont quitté leurs travaux,... armés de fusils, de faux et de tridents, sont arrivés en moins de six heures, à travers des chemins difficiles, sans le moindre tumulte, le courage sur le front, l'amour de la patrie dans le cœur, impatients de se montrer bons Français et fidèles sujets! »

Cependant, dans le Graisivaudan et le Valentinois, lorsque l'on vit que les Savoyards n'arrivaient pas, le calme revint vite. Il ne resta « de cette vive émotion, — écrivaient les membres du Comité permanent de Montélimar, — que la preuve d'un patriotisme et d'une union les plus capables de rassurer les bons citoyens contre les tentatives et les entreprises des ennemis du repos public ». Mais dans les Terres-Froides, c'est-à-dire dans la région voisine de la Tour-du-Pin et de Bourgoin, la peur eut les plus graves conséquences et fut l'occasion d'un soulèvement général des paysans contre le régime féodal.

L'alarme était arrivée à la Tour-du-Pin dans la journée même du 27, à trois heures de l'après-midi. Le châtelain, le curé et un noble du voisinage firent aussitôt sonner le tocsin. Les villages environnants accoururent; et bientôt quinze cents hommes furent sous les armes, attendant les troupes du roi de Sardaigne. Sans s'informer plus exactement, un notaire de la petite ville prit un cheval, et, sous la pluie battante, courut à toute bride vers Bourgoin. « Porté par son zèle pour le bien public », il prévint tous les villages situés sur la route « de se tenir sur leurs gardes et même de faire avancer des secours contre l'ennemi ». Vers cinq heures, il arriva à Bourgoin, effraya tous ceux qu'il rencontra en leur jetant rapidement les mots de « troupes », de « précautions », de « danger », et alla mettre pied à terre chez les Augustins. Un

cavalier de maréchaussée dut courir après lui, pour qu'il revînt donner au maire des renseignements plus précis.

Les explications du notaire ne laissèrent aucun doute aux officiers municipaux de Bourgoin; plusieurs personnes montèrent à cheval, pour aller « s'éclaircir de la vérité »; le sous-lieutenant de maréchaussée se mit à la tête de vingt citoyens armés et partit avec eux, à pied, « pour reconnaître, écrivait-il le surlendemain, les ennemis que nous avions à combattre »; sur le chemin, il fut rejoint « par des paysans qui arrivaient de toutes parts, armés de fusils, de faux, de tridents ».

Vers six heures, l'arrivée de nouveaux messagers confirme les craintes des habitants de Bourgoin. Le major de la milice bourgeoise fait battre la générale et sonner le tocsin; les autres officiers reçoivent l'ordre d'établir des gardes et de conduire des patrouilles. Le maire prescrit aux boulangers « de faire du pain sans discontinuer », et fait donner de la poudre et du plomb à tous ceux qui ont des armes à feu. Il envoie à Lyon, Grenoble et Vienne pour demander des troupes, des armes et des munitions.

Cependant, dans les villages situés près de la route, où le notaire de la Tour-du-Pin a jeté l'effroi par sa rapide chevauchée, et dans ceux de la banlieue immédiate de Bourgoin, « tout est dans la plus grande agitation; les femmes, les enfants des campagnes gagnent les bois, abandonnant leurs foyers ». Le tocsin sonne à tous les clochers à trois lieues à la ronde. « Le courage du malheureux paysan est excité; il veut connaître l'ennemi, le combattre, et se croit déshonoré, s'il ne compromet pas sa vie pour combattre l'ennemi de la patrie. » On saisit les faux et les fourches; on va demander au seigneur du village ou à son fermier toutes les armes que possède le château.

A partir de huit heures, les paysans arrivent à Bourgoin, en troupes nombreuses que mènent les consuls, les curés ou les notables. La route a parfois été longue, et beaucoup sont « dans un état à faire pitié »; la plupart n'ont pas pris le temps de jeter leurs vestes sur leurs épaules, ils sont « en chemises ou en camisoles »; ils n'ont pas mangé; la pluie qui forme « dans la ville des ruisseaux de toutes parts » les a trempés. Dès neuf heures, il y a plus de deux mille

paysans à Bourgoin. Les officiers municipaux de la ville s'efforcent de pourvoir à leurs besoins, les répartissent chez les habitants, donnent ordre aux boulangers et cabaretiers de distribuer du pain et du vin. Les paysans se hâtent de manger et se répandent dans les rues illuminées ; ils gardent encore un ordre relatif; ils sont pleins d'ardeur et « s'animent au combat ». La pluie cessant, quelques-uns marchent vers la Tour-du-Pin; d'autres se groupent sous la halle. Vers dix heures, il arrive encore des renforts de villageois.

Or, à la Tour-du-Pin, on était déjà rassuré. Le sous-lieutenant de maréchaussée, M. de Rivals, avait appris peu après son arrivée « que ce n'était qu'une terreur panique qui s'était emparée de tous les esprits ». Il avait aussitôt écrit un billet rassurant, et l'avait confié à quelques-uns de ses hommes.

Ceux-ci arrivèrent à Bourgoin vers onze heures; mais la municipalité se borna à préparer des lettres rassurantes pour Lyon, Grenoble et Vienne, et résolut d'attendre la confirmation de l'heureuse nouvelle. Quelques notables allèrent à la halle, parcoururent les groupes des paysans et leur apprirent la fausseté de l'alarme. Quelques voix s'élevèrent aussitôt, criant : « C'est une trahison ! » Les gens des campagnes, mécontents de s'être dérangés, murmuraient confusément « sur ce que l'on n'avait point mangé, et qu'on avait quitté son travail avec zèle et activité ».

A minuit, un commis des postes, qui avait poussé à cheval jusqu'au Pont-de-Beauvoisin, revint et rapporta que tout était tranquille dans ce bourg, et que l'alarme y avait pris fin depuis longtemps. Les officiers municipaux se hâtèrent alors de faire partir leurs lettres aux échevins de Lyon, aux consuls de Vienne et de Grenoble ; ils allèrent remercier les paysans, en les engageant doucement à repartir. Ils ne leur supposaient pas de mauvais desseins : le sous-lieutenant de maréchaussée ne redoutait pas d'autres « événements » que des querelles, et, après avoir ordonné à ses cavaliers de « veiller pour qu'il n'en arrivât aucun de fâcheux et que ces gens-là ne se battissent pas entre eux », il alla tranquillement se coucher. Les paysans restèrent sous la halle et dans les cabarets, devisant entre eux des faits extraordinaires de la journée ; le

maire, vers une heure du matin, évaluait leur nombre à plus de trois mille. Et il arrivait encore du monde de paroisses très éloignées.

En effet, pendant que, à Bourgoin, on se préparait à la défense, l'alarme s'était propagée dans le Viennois : durant la première partie de la nuit, elle avait couru de village en village. Dès six heures du soir, les habitants de Biol, avertis du danger par un envoyé de Saint-Victor, avaient pris les armes : ils s'étaient portés bientôt après sur Virieu « pour renforcer la petite armée qui y était déjà » ; les gens de Châbons et de Bizonnes s'y étaient également rendus, et tous avaient passé la soirée sous les armes. Un notaire, le sieur Miège fils, après avoir envoyé les habitants de Serezin et de Nivolas au secours de Bourgoin, avait couru porter l'alarme vers huit heures à Châtonnay, vers neuf heures à Meyrieu. Ce dernier village avait formé quatre patrouilles qui avaient battu le pays toute la nuit, sans rien découvrir.

De Saint-Alban, la panique avait gagné la Verpillière, Saint-Quentin et Menuefamille. Les gens de Saint-Quentin s'étaient bornés à s'armer, ceux de Menuefamille avaient été retenus chez eux par les exhortations de leur curé; mais ceux de la Verpillière s'étaient mis en marche vers Bourgoin, où ils arrivèrent fort tard dans la nuit.

A Crémieu, l'alarme était arrivée à neuf heures, apportée par un ecclésiastique de Veyssilieu, venu à cheval ; elle avait été confirmée vers dix heures du soir par un exprès envoyé de Saint-Marcel : d'abord tout fut dans le désarroi ; les anciens militaires, qui y habitaient, rétablirent un peu d'ordre; on ferma les portes, et on envoya demander des secours au Comité des électeurs de la sénéchaussée de Lyon. Dans le nord de la province, les documents signalent encore le passage de la peur à Anthon, dans la nuit du 27. Quelques localités éloignées de la Tour-du-Pin et de Bourgoin, qui furent les deux principaux centres de dispersion de l'alarme dans le Viennois, comme Salette, Roussillon, Terrebasse, ne furent averties de l'incursion des Savoyards que dans la journée du 28.

A Bourgoin, il arrivait toujours des paysans : les nouveaux venus partageaient vite l'irritation générale, et des propos de

plus en plus menaçants circulaient dans les groupes. On disait nettement : « Ce sont les seigneurs qui veulent nous faire saccager » ; tout le monde répétait « que c'étaient les seigneurs qui avaient causé cette alarme parce qu'ils voulaient détruire le Tiers-État, et qu'ils envoyaient des brigands pour cet objet ». On pouvait à bon droit, disait-on encore, accuser les nobles « d'être cause de cette corvée », et pourtant les vassaux n'avaient-ils pas déjà bien des griefs contre eux? L'exaltation des paysans se tournait maintenant contre le régime féodal, contre les châteaux, et « quelques-uns allaient jusqu'à dire que ce serait bien fait de les piller ou saccager ».

Les notables, M. Tranchant, négociant, M. Seignoret, lieutenant-colonel de la milice bourgeoise, M. Joseph Bert, curé de Bourgoin, s'efforçaient en vain de calmer les exaltés et de renvoyer chez elles les différentes communautés. Ils allaient inutilement des uns aux autres. Certains déclaraient au curé « que, puisqu'ils n'avaient pas trouvé d'ennemi, ils iraient visiter les nobles et les curés qui soutenaient les nobles ». Vers le point du jour, le secrétaire-greffier de Saint-Alban entendit un paysan crier : « Ce sont ces f.... nobles qui nous ont donné l'alarme, et il n'y avait point d'ennemis. Nous ne retrouverons jamais de meilleure occasion : étant ainsi rassemblés, il faut nous venger d'eux et les saccager. »

Vers l'aube, les menaces des paysans se portèrent surtout contre M. de Vaulx, dont ils se plaignaient « avec la plus grande amertume ». Les exhortations des notables étaient vaines ; M. Tranchant multipliait en vain les remontrances ; « le plus grand nombre secouait la tête et n'en faisait aucun cas ». Renonçant à calmer tous ces exaltés, les notables et les officiers municipaux rentrèrent chez eux.

Bientôt les paysans quittèrent la halle et se portèrent par groupes compacts vers la place. Le sous-lieutenant de maréchaussée, réveillé par leurs cris, se leva, voulant essayer « par la douceur de faire sortir ces gens-là ». Il courut sur la place, et les harangua de son mieux, employant « tous les moyens de la plus grande douceur ». Il en fut pour ses frais d'éloquence : les paysans ne lui répondirent que par des menaces. Le sous-lieutenant eut alors l'idée d'ordonner au tambour de ville de battre le rappel, et il voulut entraîner les mutins hors

de Bourgoin. Les paysans se formèrent en colonne derrière le tambour, et partirent par la route de Lyon, entraînant au milieu d'eux le sous-lieutenant effaré, qui aurait voulu s'échapper; mais, quand il protestait, les faux et les fusils le menaçaient. Les paysans « s'excitaient mutuellement par des cris et en tirant des coups de fusil en l'air ». Ils étaient décidés à commencer leur œuvre de vengeance par le pillage du château de Domarin, situé à une demi-lieue de Bourgoin; et, disaient-ils, « on irait de là chez M. de Vaulx ». Il était entre cinq et six heures du matin.

Partis de leurs villages dans le but de défendre la patrie contre les entreprises de l'étranger, les paysans voulaient maintenant se servir de leurs armes pour détruire à jamais le régime féodal. Ce revirement dans leur conduite surprit les contemporains, dont certains voulurent à tout prix voir dans l'alarme le résultat d'une perfide machination. L'étude des documents permet d'affirmer que l'alarme fut toute fortuite et accidentelle; si elle fut le point de départ de troubles graves, c'est qu'un soulèvement devait presque fatalement éclater contre les droits féodaux, puisque l'Assemblée nationale n'avait pas pris l'initiative de leur suppression.

***

En sortant de Bourgoin, les paysans marchèrent sur Domarin par la route de Lyon. De Rivals s'efforçait toujours de les calmer. « Pas tant de raisons! » répondaient les plus furieux aux protestations du malheureux sous-lieutenant; « marchez, ou autrement!... » Quand on passa à la Maladière, on vit à une fenêtre M. Luc Candy, négociant de Lyon; de Rivals, ne voulant pas paraître le seul chef des pillards et espérant « que la présence d'un honnête citoyen pourrait leur en imposer », persuada aux paysans d'emmener aussi Luc Candy avec eux.

« Messire Jean-Baptiste de Meyrieu, seigneur de Domarin », n'essaya point de résister à la bande furieuse qui, dès son arrivée, se répandit dans les appartements et commença à briser les meubles. Pour sauver son château de l'incendie, il distribua tout l'argent qu'il avait sous la main. Cette rançon ne suffit pas à calmer les paysans : « l'un d'eux eut même la brutalité

de porter la main au col de la dame, épouse dudit seigneur, qu'il aurait étranglée, si quelqu'un de ses camarades ne l'en avait empêché ». Le sous-lieutenant, à l'en croire, dut souvent protéger la vie des habitants du château : « Mille fois mesdames de Domarin, mademoiselle de Domarin et mademoiselle Antoinette de Saint-Germain furent sur le point de perdre la vie; je servais de bouclier à celui ou à celle de ces dames qu'on menaçait ». Les dégâts furent importants, mais du moins on ne tenta point de mettre le feu au château, et les paysans repartirent après avoir visité les caves.

Certains voulaient, de là, marcher sur Césarge; mais de Rivals leur représenta que le propriétaire de Césarge, M. de Meffray, siégeait à la Commission intermédiaire et méritait par ses services qu'on l'épargnât : « Je ne sais pas pourquoi, leur dit-il, vous voulez piller, voler vos représentants. M. de Meffray est à la chambre intermédiaire; d'autant mieux, est-il permis de se faire justice soi-même? Respectez les lois, le Roi, et nos représentants, qui s'occupent de votre bonheur. » Les paysans résolurent alors d'aller au château du président de Vaulx et reprirent la route de Lyon.

De Rivals s'efforçait de donner à la marche un caractère militaire; et, voyant venir sur la route trois ou quatre cents hommes conduits par un cavalier, il alla les reconnaître à la tête d'une vingtaine des siens; c'était le receveur des fermes de la Verpillière qui marchait au secours de Bourgoin à la tête d'une bande de paysans. Cette troupe se joignit à la première; quant au receveur, il s'échappa avec peine et revint, au galop de son cheval, prévenir les nobles de la Verpillière du danger qui les menaçait. « Il trouva en chemin des troupes d'habitants de Saint-Quentin, Heyrieux, Fallavier et autres communautés. Il voulut les engager à retourner, pour qu'ils ne fussent pas présents au crime qu'on voulait commettre à Vaulx, mais plusieurs répondirent qu'il y aurait un pillage et qu'ils voulaient y avoir part. »

Le président de Vaulx était absent de sa demeure; le jardinier et le garde avaient fui, épouvantés, à l'approche de la bande. Personne ne s'opposa donc au pillage; de Rivals parvint seulement à tirer de la chapelle les vases sacrés, qu'il remit au curé du village. Les meubles furent jetés par les

fenêtres; beaucoup d'argent et d'effets précieux furent dérobés. Enfin on mit le feu au château, qui fut presque entièrement détruit. A ce moment, les paysans ne cherchaient encore qu'à se venger de la fausse alarme qu'on leur avait donnée ; ils dévastaient furieusement, sans discernement et sans réflexion. L'un d'eux disait au fermier du président « que la ferme qu'il occupait était gagnée pour lui »; mais les pillards ne s'attachaient point encore spécialement à la destruction des titres et des terriers.

A la Verpillière, les employés des fermes et quelques autres personnes s'étaient hâtés pendant ce temps « d'aider à enlever ce qu'il y avait de plus précieux chez M. de Meyrieu ». Puis le brigadier des fermes et un postillon, qui connaissait tous les paysans des environs de Bourgoin, allèrent au-devant des pillards et obtinrent, non sans peine, la promesse qu'on ne mettrait pas le feu au château de M. de Meyrieu. « Bientôt après, la bande entra dans la cour du château et se mit à briser et à saccager tout ce qui se trouva sous ses mains; mais personne ne songea à rien emporter, d'autant mieux qu'ils étaient déjà chargés des dépouilles du château de M. de Vaulx. » Pendant le pillage, de Rivals « était gardé devant la porte de la cour par une dizaine d'hommes armés de fusils, de fourches, ou d'autres armes ». Les exhortations du lieutenant des employés des fermes, « homme doux et ayant l'air vénérable (sa tête était blanchie par les années) », l'intervention d'un boulanger, qui s'offrit en otage, décidèrent enfin les paysans à relâcher le malheureux sous-lieutenant, qui retourna à cheval à Bourgoin, et, épuisé par tant d'émotions, se fit saigner et s'alita.

D'ailleurs l'effectif de la colonne diminuait : quelques paysans restaient à la Verpillière, où ils achevaient le pillage du château de M. de Meyrieu, renforcés par de petites bandes qui venaient des villages voisins de Lyon ; d'autres rentraient chez eux avec leur butin, ou allaient saccager le château du Layet, au sud de la Verpillière. Les plus déterminés, au nombre de deux cents environ, passèrent la Bourbre. Ils formèrent le noyau de la bande la plus acharnée, qui, jusqu'au 30, parcourut le nord du Viennois, en mettant le feu aux demeures seigneuriales.

A deux heures de l'après-midi ils arrivèrent à Chamagnieu : en apprenant du concierge de ce château le départ de « messire Claude-Louis, comte de Loras du Say », ils déclarèrent que ce seigneur « avait bien fait de filer », et se répandirent dans les appartements qui furent aussitôt dévastés.

A cinq heures, après avoir repassé la Bourbre au pont du Chafard, ils parurent devant le château de Bonce. Un jeune homme de Toussieu, qui les accompagnait et cherchait à modérer leurs dévastations, obtint du propriétaire, M. Vavre de Bonce, une distribution de vin et d'argent. Soixante-quinze louis furent donnés aux pillards, qui n'en commirent pas moins les plus graves désordres. « Toutes les portes, fenêtres, armoires et autres meubles ont été mis en pièces, est-il dit dans le procès-verbal d'enquête. Tout le linge, des lits et tapisseries ont été emportés : les vitres et les glaces ont été brisés, de même que plusieurs tables de marbre. Les archives ont été forcées et les papiers en ont été tirés et incendiés. » Le seigneur épouvanté s'enfuit dans le bois voisin, et la dévastation dura longtemps. Cependant le feu ne fut pas mis au château.

A la nuit, les pillards se remirent en marche; entre neuf et dix heures du soir, ils annoncèrent leur arrivée à Janneyrias par des coups de fusil et enfoncèrent les portes du château. Les habitants du village se joignirent à eux : tous « se jetèrent dans les appartements du château, commencèrent par le piller et saccager et finirent par y mettre le feu. Il ne fut possible de sauver ni meubles ni papiers; tout fut enlevé et incendié. » Fatigués par leur marche prolongée, les paysans s'en tinrent là pour la journée du 28 et passèrent la nuit dans le voisinage de Janneyrias. Ils devaient, le lendemain, soulever tous les villages voisins du cours du Rhône, et visiter, les uns après les autres, la plupart des châteaux de la partie du Viennois limitrophe de la Bresse et du Bugey.

Quant aux gens qui s'étaient détachés de la bande principale à la Verpillière pour aller piller le Layet, le valet d'un maquignon de Diémoz, « qu'on appelait capitaine », monté sur un cheval « couleur de froment et sans selle », les mena ensuite sur Moidière, où ils arrivèrent vers sept heures. Beaucoup de paysans du village voisin de Menuefamille, malgré les exhortations du curé et de « plusieurs de ses principaux

paroissiens », se joignirent à eux. Le château, « bâti à la moderne, très beau et très vaste », fut d'abord saccagé : puis « le capitaine » mit le feu dans la chapelle, tandis que d'autres allumaient des incendies sur d'autres points. Quelques effets furent sauvés par les plus sages des habitants, mais le château fut entièrement détruit par les flammes.

De là, « deux troupes considérables » se rendirent à Meyrieu et y dévastèrent le château : les serrures, les barreaux de fer, la rampe de l'escalier furent arrachés, les meubles mis en pièces, beaucoup d'effets volés ; enfin on brisa les portes des archives, on en tira tous les papiers qu'on réduisit en cendres. A Saint-Georges-d'Espéranche, il fallut, pour éviter un pillage, distribuer du pain et du vin à divers paysans qui passèrent par là.

Ainsi, avant la fin de la journée du 28, l'exemple donné par les pillards de la principale colonne était suivi dans diverses communautés voisines, il est vrai, du théâtre de leurs exploits. Mais en même temps des actes de destruction, plus significatifs encore, avaient été commis à Bourgoin.

Dans la matinée, après le départ des pillards pour Domarin, la tranquillité parut d'abord se rétablir à Bourgoin ; mais les bourgeois de la petite ville restaient anxieux. Les premières dévastations, vite annoncées, paraissaient au maire « le prélude de tous les maux ». Les gens du peuple « se disposaient à partir pour joindre les malintentionnés qui couraient la campagne » ; et, pour les apaiser, il fallait leur promettre de retirer la garde de la matrice des mesures à grains au fermier de M. de Maubec, seigneur de Bourgoin. « L'appréhension des plus grands malheurs dominait tous les esprits. » Aussi multipliait-on les mesures de précaution. On maintenait un corps de garde sur la route de la Tour-du-Pin et les officiers municipaux examinaient soigneusement les passeports des voyageurs. « Les citoyens demandent, dit le procès-verbal de la municipalité, que personne ne passe sans être examiné ; on doit sacrifier toute considération à leur sûreté, et leur sûreté dépend de leur confiance. » Enfin on renvoyait avec de bonnes paroles les paysans de Saint-Savin et de Saint-Chef, qui venaient, un peu tard, « offrir leur secours en cas de besoin ».

Mais, avant midi, arrivèrent les gens du village voisin de Ruy, qui devaient des droits assez lourds au seigneur de Bourgoin : pendant que les officiers municipaux et les notables se réunissaient pour délibérer « si l'on ferait des démarches pour arrêter les ravages qui se commettaient dans les campagnes » et pour « gémir sur l'impossibilité d'arrêter des maux aussi affreux », il survint beaucoup d'habitants de Maubec, de Four, des Éparres, qui se joignirent à ceux de Ruy. Ils n'avaient pas de chef apparent, et ceux qui les conseillaient étaient des paysans comme eux : « plusieurs d'entre eux annonçaient hautement qu'ils voulaient s'affranchir des droits seigneuriaux et brûler les papiers des nobles ». Pour leur donner satisfaction, le major de la milice bourgeoise dut retirer le corps de garde placé le matin. Sa troupe n'était point assez forte pour s'opposer aux entreprises des paysans, dont la plupart avaient des fusils.

Ces derniers, suivant les avis des plus exaltés d'entre eux, se rendirent au château au nombre de quatre cents, et demandèrent à grands cris qu'on leur livrât tous les papiers contenus dans les archives. Ensuite, annonçaient-ils, on mettrait le feu aux bâtiments mêmes. Le maire et le premier échevin, accourus « pour tâcher de les adoucir », étaient épouvantés. « Les mutins étaient alors dans la cour du château ; ils observaient un tas de paille qui remplissait un côté de cette cour, comme s'ils eussent voulu commencer l'incendie par cet endroit ; quelques-uns faisaient mine d'y tirer des coups de fusil ; les murmures, les cris augmentaient. » Or, le feu se serait communiqué à la ville entière. Mais « les caresses et les raisonnements les plus sensés ne pouvaient pas les arrêter ». Il fallut se décider à céder à une partie de leurs demandes « pour garantir le château d'un incendie ».

Au reste, l'agent du marquis de Maubec, le sieur Reverchon, était fort effrayé par les menaces des mutins : il « parut sur la porte du château et promit de tout leur abandonner. Cependant les officiers qui les avaient retenus jusqu'alors obtinrent par grâce dernière qu'ils n'entreraient dans les appartements qu'au nombre de douze ; et, s'ils eurent le regret de ne pouvoir faire observer cette capitulation, ceux du dehors s'étant introduits avec violence après eux, ils eurent du moins la

consolation d'obtenir par leurs prières ou de leur soustraire par adresse une assez grande quantité de papiers qui furent emportés dans des sacs à l'Hôtel de Ville ». On convint que le reste serait porté sur la place publique et visité « pour céder aux corsaires ce qui leur plairait ».

Maître Lavorel, notaire et officier de la milice bourgeoise, retournait chez lui après avoir assisté à la capitulation du château, quand il fut arrêté par une troupe armée : « Ces gens-là l'amenèrent sur la place et exigèrent qu'il fît la lecture de l'intitulé de tous les papiers qu'ils avaient pour s'assurer que tous ceux qui les intéressaient avaient été remis. » Les paysans allèrent jusqu'à le menacer, « s'il les trompait, de lui faire subir le châtiment le plus rigoureux ». Le notaire dut monter sur une table; et là, « on lui présentait différents cahiers de papiers et des terriers dont il lisait l'intitulé ». Après quoi, les paysans les mettaient en tas et les brûlaient, malgré les observations de Maître Lavorel. « La voix de cet honnête citoyen s'affaiblissait dans une lecture aussi pénible ; les brigands furent chercher du vin et lui ordonnèrent d'en boire pour ranimer ses forces. » On détruisit notamment ainsi la collection des titres des pensions foncières dues à M. de Maubec. A la fin, on laissa aller le notaire, et « les paysans firent plusieurs décharges avec les armes dont ils étaient munis, pour annoncer leur triomphe ».

Cependant les paysans n'entendaient pas s'en tenir là : plusieurs personnes qui devaient des droits à un hobereau du voisinage, Morel de Montcizet, présent en curieux, « vinrent lui annoncer qu'il avait un terrier qui serait brûlé comme les autres, et qu'on irait le lui demander ». Morel répondit : « Venez quand vous voudrez, je vous le donnerai. » Vers sept heures du soir, d'autres paysans vinrent le prier de « venir avec eux réclamer les terriers de Saint-Antoine », déposés chez le sieur Benoît, qui en percevait les revenus pour le compte de l'ordre de Malte, et qui était en même temps directeur de la poste aux lettres. Benoît fit des difficultés, ce qui mit les mutins en grande fureur : « Les paysans étaient près de forcer la porte du bureau des lettres, où était enfermé le sieur Benoît; et, s'il eût persisté à résister, ils auraient vraisemblablement détruit tous les papiers qui y étaient renfermés »;

Morel de Montcizet intervint, et représenta au sieur Benoît que, « n'ayant pas les originaux, il enluserait le peuple sans nuire aux propriétaires ». Le maire joignit ses instances à celles de Morel, « pour éviter de plus grands malheurs ». Le fermier de Messieurs de Malte se résigna à céder aux paysans deux livres de reconnaissances du terrier de Saint-Antoine, qui furent aussitôt brûlés. Morel de Montcizet dut encore payer aux séditieux « trente pots de vin et quinze livres de pain » et leur acheter des cocardes. Les paysans arboraient, après la destruction des terriers, le même insigne que le peuple de Paris après la prise de la Bastille.

En se bornant à brûler les titres des seigneurs, ils avaient fait preuve d'un sang-froid relatif; cet exemple ne devait pas être perdu. Si, les jours suivants, on imita dans certains cantons la conduite des incendiaires de Vaulx, dans d'autres on se contenta de suivre le procédé des paysans de Ruy et de Maubec. La destruction des châteaux n'était qu'une vengeance; celle des terriers pouvait passer aux yeux des paysans pour un acte légitime et nécessaire, qui rendrait impossible à l'avenir la perception des droits féodaux.



Dans tout le nord du Dauphiné, la nouvelle des dévastations suivit de très près le passage de la peur. On fut donc naturellement porté à regarder les désordres comme la réalisation de l'alarme : on confondit souvent les événements, et, comme on avait redouté quelques heures auparavant la venue des « brigands », on pensa que les pillages et les incendies étaient leur œuvre. On se remit à parler des bandes, sans comprendre encore que ces bandes étaient formées de paysans. Le terme de « brigands », à partir du 28, servit donc à désigner les incendiaires et les pillards des campagnes. Sur certains points, on crut même que la troupe qui, le 28, avait dévasté Vaulx et la Verpillière, était formée de gens sans aveu venus de Lyon. Les alarmes se répétèrent sur différents points, et, dans beaucoup de villages, on demanda de la poudre et des armes à la Commission intermédiaire.

Cependant, sans se rendre un compte exact des événements,

les notables comprirent immédiatement que les désordres menaçaient de s'étendre : aussi firent-ils souvent effort pour assurer le maintien de la tranquillité. Un véritable parti de l'ordre se forma dans certains villages; les châtelains, les notaires, les médecins prêchèrent le calme, et s'efforcèrent d'empêcher leurs concitoyens de répéter les propos dangereux qui commençaient à se répandre. A Aoste, à Brangues, à Morestel, ils donnèrent l'ordre d'arrêter les étrangers, soupçonnés de pousser à la rébellion. A Crémieu, ils se formèrent en Comité permanent dès le 29, demandèrent instamment des secours à la municipalité de Lyon; s'ils ne purent, au début, étendre leur action dans les campagnes voisines, ils parvinrent du moins à éviter des troubles dans l'enceinte de la ville. A Biol, ils surent convaincre les habitants de la nécessité de respecter les demeures seigneuriales, et obtinrent même leur concours pour aller chasser les « brigands », qui venaient de piller un château du voisinage. On vit, le 29, lors de l'attaque du château de Cuirieu, les curés et les notables des communes voisines s'efforcer, sans succès d'ailleurs, de calmer les assaillants, les bourgeois de Morestel offrir un asile dans leur bourg à quelques dames nobles du voisinage.

Mais, dans la plupart des villages, les notables étaient trop peu nombreux pour pouvoir agir autrement que par la persuasion. Or, le plus souvent, les paysans se montraient peu disposés à les écouter. Ceux de Terrebasse « étaient imbus de l'idée que la noblesse travaillait à leur ruine; ils se croyaient trahis, ils tenaient des propos séditieux et allaient jusqu'aux menaces... » Comme M. de Moidieu essayait d'endoctriner les gens du village de Meyrieu, « ils lui dirent que les attroupements n'en voulaient qu'à la noblesse, et que son absence seule pouvait sauver de l'incendie le château de Meyrieu... » Les miliciens improvisés de Brangues, dit le journal de la défense, « pensent et parlent mal lorsque nous ne sommes pas à leur tête ».

Les officiers municipaux de Champier furent obligés par leurs concitoyens, dans la matinée du 29, d'arrêter quelques nobles âgés et deux religieuses qui fuyaient par crainte des pillards; il fallut, pour ne point indisposer les paysans, transférer les captifs à la Côte-Saint-André et les interroger comme

s'ils eussent été les auteurs responsables de la récente alarme. En même temps, courait dans les campagnes la rumeur que les pillards ne détruisaient les châteaux que pour obéir à des ordres du Roi.

Avant l'alarme, on avait déjà raconté, à Saint-Quentin, que les châtelains cachaient des ordres du Roi. A l'incendie de Vaulx, au sac de la Verpillière, on ne parla de rien de semblable. Mais, dans l'après-midi, on commença à dire que les « brigands » n'agissaient qu'en vertu d'ordres exprès ; la présence, constatée par tous, d'un officier de maréchaussée à la tête des pillards, était faite pour donner quelque vraisemblance à cette fable. Quel en avait été le premier auteur, c'est ce que les commissaires des États, au cours de leur enquête, ne purent découvrir. Mais il est certain que, dans la soirée du 28, on commença à dire en différents lieux « qu'il fallait piller et saccager les châteaux, qu'il y avait des ordres pour cela ». Le 29, les paysans crurent partout que les pillages étaient prescrits par le Roi. Ils le crurent d'autant plus volontiers qu'ils étaient déjà enclins à imiter l'exemple donné. Dans leur crédulité, ils admirent très aisément que les pancartes grossièrement imprimées que leur montraient quelques obscurs meneurs contenaient réellement l'expression de la volonté du Roi ami de la nation ; que Louis XVI, qui avait paru fêter avec les Parisiens la destruction de la Bastille, prenait le parti des paysans contre les oppresseurs féodaux.

Le plus souvent, comme le parti de l'ordre n'avait à sa disposition aucune force organisée, il fut bientôt débordé. Les campagnards, qui rentraient chez eux après avoir pris part aux dévastations, engageaient les paysans des villages où ils passaient à faire comme eux. Les gens sans aveu, qui profitent toujours des troubles pour paraître, prêchaient le pillage. C'est ainsi que, au sac de Serezin, le 30, un déserteur joue un rôle important.

Les hommes d'ordre sont réduits à laisser faire, ou à ne blâmer qu'avec une modération prudente. Maître Bertray, notaire et châtelain de Saint-Alban, chez qui on est allé, le 29, prendre des papiers qu'on a ensuite brûlés, n'ose se plaindre qu'avec douceur dans sa harangue aux mutins : « Le poids de la féodalité... pesait sur vos têtes et vous en avez voulu

secouer le joug; très bien! je suppose que vous fussiez fondés; il était une voie plus douce qui, mettant vos consciences plus tranquilles, vous mettait aussi à l'abri de tous reproches. Vous pouviez, pour vous tranquilliser l'esprit, réclamer, comme vous l'avez fait hier chez moi, chez les officiers de ce lieu et chez plusieurs autres, les objets qui seuls vous affligeaient annuellement. Et, lorsque vous en auriez été nantis, comme vous le fûtes, les déposer en lieu sûr, ensuite solliciter auprès du prince et de ses États généraux pour les faire rentrer dans le néant, où ils auraient toujours dû être pour le bonheur de tous... Vous devez être satisfaits d'avoir réduit en poussière ces documents, source de vos plaintes; que votre vengeance se borne à cela seul... » La municipalité de Bourgoin réunit le 29 les notables et les officiers de la milice « pour délibérer sur les moyens qu'il convient d'adopter pour apporter des remèdes aux maux publics, dissiper les attroupements qui se forment dans ces cantons depuis quelques jours, ramener le calme dans les esprits et inspirer le respect des lois ». Après discussion, l'assemblée juge que, « dans les circonstances où tous les bons citoyens gémissent sur les désordres publics, les moyens conciliatoires employés avec énergie et modération paraissent les seuls convenables. Il a été délibéré que Messieurs les curés, officiers municipaux et notables habitants des communes circonvoisines seraient invités à employer tout leur zèle à contenir les habitants des campagnes, à leur persuader de s'occuper sans distraction de cueillir les récoltes, et des autres travaux qui sont d'une si grande importance dans cette saison. » Notables et officiers de la milice n'osent traiter les pillages que de « distraction ».

Les paysans prennent au contraire conscience de leur force et de la solidarité qui les unit. La haine de la féodalité leur fait sentir qu'ils doivent, comme tous les citoyens, profiter de la Révolution commençante. En pillant certains châteaux, ils crient : « Vive le Roi et le Tiers-État! » L'un d'eux demande naïvement qu'on conserve le château de Maubec « pour servir de forteresse au Tiers-État ». Mais le Tiers rural comprend sa victoire à sa manière, qui n'est point celle des villes. Les habitants de Meyrieu refusent de laisser emmener le bétail du seigneur qui, pensent-ils, leur appartient désormais. A Saint-

Quentin, les paysans veulent qu'on ouvre les vannes de l'étang qui occupe inutilement de la terre arable. La suppression des droits seigneuriaux doit être suivie, à leurs yeux, de la destruction de toutes les entraves de l'agriculture.

L'état d'esprit des paysans à la nouvelle des premiers pillages, l'incertitude craintive des notables domiciliés dans les communautés rurales, expliquent la rapidité avec laquelle les exemples donnés le 28 juillet à Domarin, à Vaulx, à Bourgoin et ailleurs, sont suivis dans tout le voisinage. Pendant une semaine, les désordres vont gagner progressivement presque tout le Viennois, et menacer de s'étendre au reste de la province.

Le 29 et le 30, les désordres gagnent le plus grand nombre des communautés situées de part et d'autre des deux rives de la Bourbre. Les habitants de Saint-Alban, après avoir enlevé chez les notaires de leur village différents terriers, se portent à Bourgoin dans l'après-midi du 29, y prennent dans les études les papiers attestant les redevances dues à M. de Maubec, et les brûlent solennellement sur la place de la Porcherie. Le lendemain, les habitants d'autres villages de la banlieue de la petite ville viennent à leur tour et se font livrer le terrier des Augustins et celui du bénéfice du curé. Dans le voisinage de Bourgoin, le château de Césarge, la maison de Paternoz « appartenant aux Dominicains » sont ravagés le 29; le même jour, le comte de Mercy ne sauve son château de Ruy qu'en donnant à boire et à manger aux paysans; le lendemain, les châteaux de Demptézieu, de la Bâtie, de Tramolé, la maison de madame Papet à Saint-Agnin, celle d'un médecin à Bagnieu, reçoivent la visite des brigands, qui n'y commettent d'ailleurs que des dégâts de peu d'importance.

Dans la région de la Tour-du-Pin, les documents signalent beaucoup d'actes analogues. Les paysans de Vermelle et de Nivolas se font livrer, dès l'aube du 29, les terriers de Morel de Montcizet; puis, réunis aux habitants de Cessieu, de Saint-Victor, de Serezin et autres paroisses, ils détruisent à Magné les terriers de M. de Quinsonnas; dans l'après-midi, ils dévastent les châteaux du comte et de la comtesse douairière de Vallin, celui de M. de Boissac à Cuirieu. Le 30, les

habitants de Cessieu exigent le terrier possédé par le sieur Duchamp et vont de là à Toirin demander qu'on fasse venir de Grenoble le terrier du Châtelard; au château de Marlieu, on prend des terriers; à celui de Tournin, on casse des meubles; aux Molettes, on enlève les portes, les fenêtres, les grilles et les ferrures.

Le 29, à Diémoz, on visite le château, que le propriétaire a démeublé, on saccage la maison de M. de Brunel, doyen des chanoines de la cathédrale de Grenoble. Dans les environs de la Verpillière, le château de Serezin est saccagé le même jour; le lendemain, c'est le tour du Colombier et de Vaugelas; on continue le pillage du Layet. Tout autour de Châtonnay, les désordres se multiplient pendant la journée du 29: les châteaux d'Artas, de Cazeneuve, de Saint-Jean-de-Bournay sont mis à sac; vers quatre heures du soir, à l'issue des vêpres, l'abbaye de Bonnevaux est envahie, les archives dévastées, la chapelle profanée; les moines « se sauvent dans les bois; l'épouvante leur empêche d'en reconnaître les sentiers ». Le 30, les « brigands » arrivent à Châtonnay, et y pillent deux résidences seigneuriales.

Le même jour, le pillage des châteaux de Saint-Georges-d'Espéranche et de Meyssies, l'incendie du château du marquis d'Ornacieux à Cerclier montrent que les désordres tendent à gagner des cantons déjà assez éloignés de Bourgoin, point d'origine des troubles.

Dans la région située entre la Bourbre, Crémieu et l'étang de Moras, les paysans des communautés de Panossas, de Frontonas, de Saint-Marcel, de Chamagnieu pillent successivement les châteaux de Belaccueil et de Loras, de Veyssilieu et de Frétigny, de Moras et de Bienassis dans la matinée du 29. Entre Bourgoin et Morestel, on dévaste le 29 les châteaux de Saint-Savin et de Montcarra, le 30 ceux de Chapeau-Cornu, du Marteray, de Passins et de Crucillieux; le château de Brangues même est menacé.

En aucun point des Terres-Froides, sauf à Saint-Georges-d'Espéranche, où quelques dragons surviennent et interrompent le pillage, les brigands ne rencontrent de résistance sérieuse. Les quelques cavaliers de maréchaussée épars dans le pays restent impuissants. Quant aux notables ou aux seigneurs eux-

mêmes, ils sont épouvantés, et n'osent nulle part s'opposer à la destruction des titres : « Toutes nos représentations, disent dans leur procès-verbal le chevalier et la demoiselle de Gumin, devenant inutiles à cet égard, et témoins des excès et actes de violence commis en pareil cas dans tous les châteaux des environs, effrayés en même temps de leurs terribles menaces, nous leur avons montré une véritable disposition de céder à la force armée. » Quand les notaires de Saint-Alban sont menés à Bourgoin, leurs confrères de la ville font « de gaieté de cœur » la recherche des terriers. Sollicité de « charger la bande de brigands qui dévaste Chapeau-Cornu », le capitaine des employés des fermes de Morestel s'y refuse : « Je n'ai point d'ordres, dit-il, contre ces brigands. Ils n'en veulent qu'aux terriers, et peut-être ne trouverions-nous pas à Morestel une âme qui voulût nous suivre. » On lui observe inutilement qu'il n'est pas nécessaire d'avoir des ordres pour s'opposer au brigandage, et que la destruction des terriers n'est qu'un vain prétexte pour piller et dévaster sans contradicteurs, que tout bon citoyen est comptable à la société de tout le mal qu'il laisse faire, pouvant l'empêcher. Il persiste dans son opinion. Les notables de Biol, qui ont déjà chassé une fois, avec leur milice, les pillards du château de Vallin, n'osent cependant pas recourir aux armes lors de la deuxième attaque : « Plusieurs fois, écrit le lieutenant de châtellenie, nous fûmes sur le point de faire tirer sur ces bandits ; mais, voyant d'un côté qu'ils étaient plus nombreux et que la partie n'était pas égale, et craignant de l'autre d'être les auteurs d'une guerre civile, nous prîmes le parti le plus prudent, qui fut de demeurer conciliateurs et de faire mettre en tas dans la basse-cour du château tout ce que ces scélérats y pillaient ; pendant que les citoyens de Biol faisaient ainsi sentinelle autour du château pour que rien ne fût emporté, plusieurs personnes qui étaient dans les intérêts de M. de Vallin emportèrent plusieurs effets pour les soustraire au pillage. » Seule madame de Gruel fait assez belle contenance ; elle refuse de se réfugier à Morestel, et reste dans son château du Marteray : « Je sais, messieurs, nous dit-elle, que tous les vrais citoyens sont pénétrés de la plus grande horreur et que c'est le moment du triomphe de la plus vile canaille. Nous n'avons pas des forces à opposer

au torrent. S'il faut périr, je m'ensevelirai sous les ruines de mon château. »

Libre d'user de son triomphe à peu près à sa fantaisie, la « canaille » commet souvent des excès. L'état d'ivresse des paysans — ils se font donner partout à manger et à boire ou pénètrent dans les caves — peut seul expliquer les dégâts absolument inutiles qu'ils commettent dans la plupart des châteaux; ils brisent les meubles, arrachent les tapisseries, les châssis des fenêtres, emportent les serrures, les barreaux de fer, les rampes des escaliers. Ils dérobent souvent des effets, exigent de l'argent; dans leur passion de pillage, ils dévastent de simples maisons bourgeoises. Toutefois, il ne semble pas qu'il y ait un seul meurtre à leur reprocher, et leurs menaces de mort ne sont nulle part suivies d'exécution. Si l'on excepte la région du nord, où la rage de dévastation, comme on le verra plus loin, se manifeste tout spécialement, un seul château, celui de Cerclier, est incendié dans les journées du 29 et du 30.

D'ailleurs certaines communautés procèdent avec méthode et sang-froid : il semble que beaucoup de paysans, jusque dans la révolte, conservent quelque respect pour l'autorité, et comme un besoin d'ordre et de régularité. Ils marchent en colonne, au son du tambour et des fifres; ils ont fréquemment soin de se faire accompagner, de gré ou de force, par des notables; ils emmènent des gens de loi, qui ne sont pas chargés seulement de faire un choix judicieux dans les archives des châteaux. Ainsi les habitants de Saint-Alban montrent, de l'aveu même de leurs châtelains, le souci de ne commettre aucun acte d'inutile violence : « Ils forcèrent maître Bertray, l'un de nous, de prendre un fusil, de se mettre à leur tête, et de les commander dans leur marche qu'ils dirent vouloir être faite avec ordre, pour qu'aucun d'eux ne pût se livrer au moindre excès, soit sur la route, soit à Bourgoin, attendu qu'ils n'en voulaient qu'aux papiers terriers ; et mirent nous, dits Mollard et Dodoz, au milieu d'eux, gardés par quatre des leurs. »

Souvent, à condition que les terriers soient livrés, les paysans se déclarent satisfaits : ils consentent même à entrer dans les raisons qu'on leur donne, et, si les terriers ne sont

pas là, ils accordent au besoin quelque délai. Mais ils tiennent à avoir les titres seigneuriaux et ne se laissent pas aisément tromper, quand on veut leur livrer de vieux parchemins sans valeur. A Cuirieu, on leur abandonne, pour les leurrer, les liasses portant en titre : « *inutiles ou réputés inutiles* ». Ils brûlent d'abord ces papiers pour plus de sûreté; mais s'ils s'en vont, c'est en « disant que ce ne sont pas les bons, mais qu'on reviendrait ». Le nommé Maritaz, qui les guide, ne se laisse pas duper. Il ramène sa troupe le lendemain avec un notaire, « qui dit à l'agent que ces gens n'étaient pas satisfaits de ce qu'ils avaient fait la veille, qu'ils voulaient faire aux archives de nouvelles perquisitions ».

Les notables de Brangues espèrent qu'en livrant les papiers des archives ils parviendront à sauver le château voisin. Tout ce qui peut faire la preuve des redevances féodales ou servir à leur perception est condamné, et les pillards ne respectent pas plus les terriers du Roi que ceux des autres seigneurs. Dans tous les documents, on constate que les paysans mettent la plus grande ténacité dans leurs recherches : le procès-verbal suivant, dressé par le curé de Bourgoin, est caractéristique :

Nous, Joseph Bert, prêtre et bachelier en théologie, et curé de la ville de Bourgoin soussigné, certifions et attestons que le 30e juillet dernier, sur les trois heures de relevée, étant à la cure, accompagné de MM. Gamon et Pasquet, nos vicaires; survint nombre de paysans armés, et d'autres non armés, faisant marcher devant eux les sieurs Buisson, négociant, Génin, notaire, et Grobon, serrurier; lesquels, s'étant présentés à la maîtresse porte, que nous avons ouverte, nous ont demandé le terrier dépendant de notre bénéfice. Nous avons répondu que le terrier demandé n'était point en notre pouvoir, mais entre les mains du sieur Morin, géomètre et commissaire-feudiste, chargé de la rénovation depuis 1783; que le sieur Morin devait être à Optevoz, que l'on pouvait l'aller chercher. Les sieurs Buisson et Grobon observèrent que cette démarche serait inutile et qu'on ne devait point demander ce terrier, d'autant mieux que personne n'avait jamais été inquiété pour ces rentes. Quelqu'un de la troupe ayant observé que le sieur Morin avait dans cette ville une chambre en louage, la bande refusa la déclaration que nous offrions de renoncer à la perception dudit terrier, et nous força de nous transporter dans la maison du sieur Pichon, où demeure maître Roy, notaire, qui avait signé quelques reconnaissances. Il fut interrogé s'il avait en son pouvoir le terrier en question. L'on fouilla son cabinet, l'on vi-

sita son protocole, sans rien trouver de relatif au terrier. L'on poursuivit dans la chambre du sieur Morin qui fut ouverte par la dame Pichon. L'on fit venir le sieur Mery, serrurier, qui ouvrit la garderobe sans l'endommager. On trouva au rayon du milieu le terrier et autres documents en dépendant. Un quidam s'en empara et ne nous laissa qu'une feuille papier coupé, écrite sur trois pages de la main du sieur Morin, portant les reçus qu'il a faits pour nous, depuis l'époque 1783 jusqu'à ce jour.

Déclarons que nous ne pouvons apprécier au juste la valeur du terrier enlevé, dont nous n'avons d'autre connaissance que la voix publique, qui nous a appris que le même jour ledit terrier fut brûlé sur la place de cette ville; mais nous pouvons assurer que le dernier fait en 1694 contenait environ quatre-vingt-dix reconnaissances dont plusieurs avaient plus d'un article, que le produit des redevances annuelles arrivait à 35 bichettes froment, 50 livres noyaux, une charge vin, 12 livres argent, tout quoi avait fait fond dans notre portion congrue, ainsi qu'il est porté dans le dernier arrangement pris entre Monseigneur l'archevêque de Vienne et nous, curé.

C'est sur cette considération que nous avons dressé le présent procès-verbal pour être présenté à mon dit seigneur archevêque et l'original conservé dans nos archives, pour mettre nos héritiers à l'abri des poursuites de nos successeurs.

Fait à Bourgoin, ce 3e août 1789.

Et en témoignage de vérité de tout le contenu avons signé, nous proposant d'insérer le présent original à la fin du registre de la présente année pour plus grande sûreté.

» BERT, curé. »

Ainsi, dans la région des Terres-Froides, les paysans montrent une relative modération; il n'en est pas de même dans le nord de la province, où, le 29 et le 30, la bande des incendiaires de Vaulx et de Janneyrias continue sa sinistre promenade. Le noyau en reste formé par les plus acharnés des pillards, que l'alarme a fait sortir de leurs villages la veille ou l'avant-veille: venus de Bourgoin, de la Verpillière ou d'Heyrieux, ils sont excités par leurs longues marches et leurs visites aux caves, exaltés par le facile succès de leurs pillages antérieurs.

Sur leur route, les « brigands » soulèvent les habitants des villages voisins du Rhône, qui se joignent souvent à eux de gaieté de cœur. C'est ainsi que le village de Villette presque entier prend part aux exploits des pillards. Si quelque paysan

montre de la mauvaise volonté, on sait le persuader. Benoît Jacquin « était à travailler tranquillement dans un de ses fonds, lorsque treize étrangers passèrent près de ce fonds. Ces étrangers l'ayant aperçu s'approchèrent de lui, et l'un d'eux lui adressa la parole et lui dit : « N'es-tu pas du Tiers-État? Ne » payes-tu pas les charges au Roi? » Sur ce qu'il répondit que oui, il ajouta : « Eh bien! viens avec nous. » Le comparaissant s'y étant refusé et s'étant même couché par terre, cet étranger, qui le tenait déjà par le collet, lui donna un coup de pied pour le relever, tandis qu'un autre lui appuyait un fusil sur la poitrine. Il fut donc forcé de les suivre... » Mais il est à supposer que, le plus souvent, les paysans ne firent pas tant de façons pour prendre leur part de butin ou de vengeance. Un contemporain écrivait, en conclusion d'un récit, d'ailleurs assez peu exact, des événements du nord du Dauphiné : « Les grands, les riches, les seigneurs des provinces ont si cruellement et si longtemps écrasé le peuple, qu'il y a une ancienne haine presque ineffaçable. Elle a couvé longtemps, mais c'est en fermentant sans oser ou plutôt sans pouvoir faire d'explosion... La vengeance s'amasse pendant un siècle dans des cœurs ulcérés, et, du moment qu'elle peut agir, c'est un torrent qui ne connaît plus de frein. » Les paysans ne laissèrent pas échapper l'occasion de faire le plus de mal possible à leurs oppresseurs ; ils ne se bornèrent pas, comme ceux de Saint-Alban ou de Cessieu, à essayer de leur enlever le moyen de percevoir plus longtemps les rentes et redevances.

Partis de Janneyrias le 29 au jour, les « brigands » parurent d'abord devant le château de Pusignan. Les propriétaires et leurs domestiques venaient de s'enfuir : la besogne fut aisée, et vite accomplie. On ne se donna pas la peine de vider les archives pour détruire les titres : on mit le feu au château, dont les gros murs seuls restèrent debout.

De là, les pillards se portèrent presque simultanément sur Jonage et sur Meyzieux. « Ne pouvant compter sur aucun secours de la part des habitants de sa terre et étant prévenu de l'approche de la troupe incendiaire », M. de Jonage s'était réfugié à Lyon. Son garde refusa toute distribution d'argent aux assaillants, et partit chercher du secours à Meyzieux : pendant ce temps, on enleva les meubles et les effets, on pilla

les archives et les caves du château. A Meyzieux, les brigands avaient eu le temps de casser quelques meubles ; ils se préparaient à mettre le feu, quand survint un détachement de dragons du régiment de Monsieur, en garnison à Lyon, qui « surprit les pillards, en tua trois, et en blessa deux autres mortellement »; les dragons coururent ensuite à Jonage, qui venait d'être abandonné par les paysans. Sur ces deux points, une vingtaine d'hommes furent saisis et emmenés à Lyon par les dragons. Cet échec, le premier subi par la bande, ne suffit pas à la calmer. Elle attaqua et incendia presque aussitôt les châteaux de Jons et de Villette. Au reste, il semble que les dragons ne songèrent pas à pousser plus loin dans la matinée du 29. Ils eurent assez à faire de conduire à Lyon leurs vingt prisonniers.

L'audace des brigands allait croissant. Après avoir encore mis le feu au château d'Anthon, un des plus beaux de la province, ils envahirent le bureau des fermes, dispersèrent les registres et fracturèrent les caisses, où ils dérobèrent onze cent quatre livres en argent. Dans l'après-midi, ils se portèrent sur la maison des RR. PP. Carmes déchaussés de Lyon à Chavanoz, demandèrent la clé des caves, et essayèrent en vain d'incendier l'édifice.

Après le pillage de Chavanoz, ils franchirent la Bourbre, et, passant au nord de Crémieu, marchèrent sur le château de Vernas. Ce fut en vain qu'un domestique et un bourgeois du village voisin offrirent une rançon de cinquante louis aux chefs de la troupe : l'argent fut accepté; mais « bientôt après, le château fut livré au pillage et aux flammes. Le comparaissant observe que ledit Danjou et le nommé Bastien paraissaient être les chefs de cette bande, et que plusieurs de ceux qui la composaient lui dirent que, s'ils ne pillaient et incendiaient le château, on le leur ferait faire par force, ajoutant que trois cents dragons les poursuivaient pour les y obliger ». Les pillards allèrent ensuite, vers onze heures du soir, mettre le feu au château d'Hières.

Cependant le Comité permanent de Crémieu, épouvanté par le voisinage du péril, craignant un soulèvement dans la ville même et ne pouvant espérer être secouru en temps utile par les troupes de Grenoble, avait fait un nouvel appel au

Comité des Électeurs de la sénéchaussée de Lyon. L'arrivée dans cette ville de plusieurs nobles fugitifs avait déjà dû faire sentir à ce corps assez conservateur la nécessité d'intervenir au moins dans la partie du Dauphiné la plus voisine de Lyon. L'échevin Imbert-Colomès donna l'ordre à trois compagnies des « volontaires nationaux », où la jeunesse des meilleures familles de la ville s'était enrôlée à la suite de troubles récents, de marcher au secours de Crémieu et de rétablir l'ordre dans la région voisine. Les volontaires arrivèrent à Pont-de-Chéruy vers neuf heures du matin; une de leurs divisions se porta aussitôt sur Crémieu; la seconde survint à Vernas à temps pour y trouver une vingtaine de brigands, qui furent arrêtés et conduits dans les prisons de Crémieu.

La troisième division marcha sur la Chartreuse de Salette, qui était menacée, et rencontra en route le gros des brigands auprès de la vieille tour du château d'Amblérieu, dont le toit était en flammes. Un combat s'engagea entre les brigands et les volontaires, qui firent quelques prisonniers et dispersèrent la bande. Plusieurs des pillards furent tués, et entre autres Bastien, le plus acharné d'entre eux. « La terre était jonchée des corps de ceux destinés pour la travailler, qui, la veille, étaient la plupart d'honnêtes gens, et, le lendemain, entraînés, séduits et trompés, se rendaient coupables de tous les crimes. » Quinze hommes furent encore arrêtés et menés à Crémieu. Les Chartreusines de Salette avaient dû déjà « composer » et distribuer une centaine de louis à l'avant-garde des brigands : on envoya quelques volontaires y tenir garnison.

L'énergique intervention des volontaires de Lyon mit fin aux exploits de la bande partie de Bourgoin à l'aube du 28; celle-ci, par son acharnement, avait donné à la révolte paysanne un caractère de sauvagerie et de cruauté, et permis au parti de l'ordre de parler de la nécessité de recourir aux châtiments les plus exemplaires. On célébra comme il convenait le service rendu à la province par les dragons de Monsieur et les volontaires lyonnais; et la Commission intermédiaire écrivit à l'Assemblée nationale que les citoyens de Lyon avaient « agi avec un véritable patriotisme ».

PIERRE CONARD

BEETHOVEN

D'APRÈS SA CORRESPONDANCE[1]

Notre premier mouvement, lorsque nous ouvrons la correspondance d'un artiste, est d'y chercher soit des vues théoriques sur son art, soit une histoire circonstanciée de ses œuvres. Les lettres de Beethoven sont les moins propres du monde à satisfaire une pareille curiosité. Il n'a jamais écrit une lettre d'esthétique: « Écrire n'a jamais été mon affaire; je ne vis que dans mes notes. » Sans doute, Schindler a pu affirmer avec une puissante apparence de raison que chaque œuvre de Beethoven repose sur une *idée*; mais, exprimant et épuisant ces idées par des sons, il n'avait plus ensuite rien d'autre à en dire. Encore ces idées n'étaient-elles guère que des sentiments plus ou moins concrets, et pas du tout des principes. Lorsque, dans un des célèbres *Cahiers de conversation* que possède la Bibliothèque royale de Berlin, l'éditeur Schlesinger lui demande un jour d'écrire des articles sur « ce que doit être une symphonie, ce que doit être une ouverture », il s'y refuse. N'espérons pas qu'il en dise davantage dans ses lettres; mais ne le regrettons pas non plus, car il y a, je crois, mieux à leur demander.

La musique a son domaine propre et son langage : elle ne

1. Préface d'un volume qui paraîtra prochainement : *Correspondance de Beethoven.*

doit pas dépasser ce domaine, ni employer ce langage à des objets pour lesquels la parole est faite; en revanche, la parole ne doit chercher à exprimer rien de ce qui est musical.

La musique et le discours représentent en quelque sorte deux plans de l'âme : tout effort serait vain pour les amener à coïncider. Ce que nous pouvons et devons étudier, c'est la projection de l'un sur l'autre, et comment dans ses lettres, sans qu'il parle de musique, Beethoven pourtant se montre musicien, et précisément le musicien qu'il fut.

***

Dans une de ses lettres les plus passionnées, Beethoven écrit : « Il faut aller du dehors au dedans. » Appliquons nous-mêmes cette méthode à l'examen de sa correspondance.

Sur les événements de sa vie, sur son milieu, elle ne nous révèle rien dont l'érudition des biographes, d'un Nohl ou d'un Thayer, ne se soit emparé. Toutefois, c'est autre chose d'apprendre par un historien que Beethoven a été malade, peu soutenu, exploité, volé, trompé, ou de le voir immédiatement lui-même aux prises avec la maladie, la gêne, la chicane, toutes les formes et toutes les personnifications de l'adversité.

Certains artistes ont le don de vivre dans leur rêve et de négliger les rudesses du monde réel. Tel n'est pas Beethoven : il a, au plus haut point, le privilège de souffrir et d'être malheureux. Un ennui, un échec, une déception le blessent cruellement, et cette sensibilité au chagrin est l'inspiratrice de son génie. Il n'est abattu si bas que pour se relever plus haut, et braver le sort avec une plus fière audace. Les « circonstances le pressent » : il accepte le défi et écrit cet hymme de courage, la grande sonate en *si* bémol. Le destin le précipite : sa révolte n'en est que plus triomphante. Si les épaules touchent, il s'arc-boute au sol et n'en a que plus de force pour saisir l'adversaire à la gorge. Malade, déjà sourd depuis vingt ans, la fièvre et les douleurs l'accablent : il demande à son médecin la force et la santé pour composer encore. Et il écrit alors ce poème de convalescence du corps et de l'âme, le quatuor en *la* mineur, avec sa radieuse *Canzone di ringraziamento*

offerta alla divinità da un guarito... sentendo nuova forza[1]. Ces alternatives d'abattement profond et d'activité surhumaine donnent aux lettres de Beethoven un relief singulier. Mais ne trouvons-nous pas une semblable opposition dans la symphonie en *ut* mineur, entre les notes expirantes du scherzo et l'éclat subit du *finale* ?

Les lottres de Beethoven n'ont pas pour seul avantage de nous instruire directement sur sa vie, de nous montrer son duel quotidien avec le sort. Elles nous font connaître aussi, par les correspondants à qui elles s'adressent, le milieu où vécut Beethoven.

Son entourage était banal et médiocre : quelques grands seigneurs, dilettantes, éditeurs, personnages secondaires de la comédie musicale. Chaque année, le cercle se restreint : les uns meurent, les autres se détournent peu à peu d'un sourd avec qui l'on converse par petits papiers, et qui n'a pas le caractère conciliant. Dans les dernières années, nous ne rencontrons plus guère que quatre comparses : deux secrétaires, Schindler et Holz, l'un plus dévoué, l'autre plus spirituel, tous deux insignifiants; et puis Johann et Carl, le frère et le neveu; — Johann, âme basse de parvenu, de spéculateur et de demi-usurier; Carl, caractère insaisissable, beaucoup d'esprit et peu de cœur. — Une seule fois Beethoven rencontre un homme dont il ne soit que l'égal, Gœthe : Gœthe ne le lui pardonne pas, et feint de l'ignorer, parce qu'il n'a pas les manières de la cour.

Entouré de ces gens ordinaires, Beethoven était le jouet de tous et la proie de quelques-uns. Il faut parcourir les *Cahiers de conversation* pour connaître Schindler, Holz, Johann et Carl. Ce sont de perpétuelles manœuvres pour capter le malheureux sourd. Chacun des quatre emploie toute son adresse à éveiller la méfiance de Beethoven contre les trois autres : Schindler, Johann et Holz font des gorges chaudes sur les polissonneries de Carl; Schindler et Carl accusent Holz de bavardages; Holz se joint à eux pour raconter les intrigues et les ridicules de Johann, lequel fait cause commune

1. *Chant de remerciement offert à la divinité par un homme guéri sentant de nouvelles forces.*

avec Holz et Carl pour tâcher de se débarrasser de Schindler, — qui de tous est encore le plus clairvoyant et le plus dévoué.

Un sourd n'a pas besoin de se voir circonvenu de la sorte pour être disposé à se croire persécuté. Tout cela vient éclairer et excuser un trait de caractère qu'on a bien souvent reproché à Beethoven : l'inégalité de son humeur. Capable, tour à tour, et presque à la fois, de la pire violence et de la plus vive tendresse, de la brutalité la plus impitoyable et du dévouement le plus absolu, grossier dans son langage et pur dans ses mœurs, joignant à une scrupuleuse délicatesse de sentiments la plus enfantine maladresse à les exprimer, homme de toutes les impulsions, même les plus opposées, il déroutait et éloignait pour un temps les meilleurs de ses amis.

Mais un caractère qui présenterait une grandeur uniforme serait d'une parfaite platitude et n'aurait rien d'humain : on n'accède aux plus beaux sommets que par d'abruptes et étroites vallées. Surtout, ce qui doit nous attacher à ce caractère fantasque de Beethoven, c'est que nous le retrouvons bien dans ses œuvres, où les contrastes subits avaient frappé de stupeur ses contemporains. Ce n'est pas la première fois que la musique prêtait sa voix à une âme ; c'est la première fois, peut-on dire, qu'elle exprimait un caractère. Dans la dernière conversation avec Schindler qu'aient gardée les *Cahiers* de Berlin, pages émouvantes comme celles où seraient tracés par un Xénophon les derniers entretiens de Socrate, Beethoven affirmait que tous les sentiments étaient des sources d'inspiration musicale : « Eh quoi ! même la colère ? — Oui, la colère. — En ce cas, maître, » ajoutait le bon Schindler pour réconforter le malade par une plaisanterie, « attendez d'être guéri pour écrire une *Sonate de colère*, où la gouvernante pourra bien réclamer ses droits de collaboration. » N'est-ce pas déjà la colère qui gronde dans *Fidelio*, soit que Pizarro ait conjuré la perte de Florestan, soit que Léonore ait surpris le complot ?

Ainsi, ce que les lettres de Beethoven nous montrent le mieux, si nous allons de l'extérieur à l'intérieur, ce n'est pas sa vie, ce n'est pas son entourage, c'est sa personne même, et, dans sa personne, son œuvre. Par là, elles nous donnent ce que nous ne leur demandions pas expressément et par

une exigence préliminaire : la vivante théorie de l'art beethovénien.

Lorsque Beethoven, par l'âpre volonté d'un père ivrogne et cupide, fut condamné au métier d'enfant prodige, la musique fut d'abord pour lui une torture. Il circule là-dessus bien des anecdotes douteuses, mais il est de fait qu'on l'attachait au piano comme à la roue. Neefe, homme excellent et artiste par le cœur, fut probablement celui qui réconcilia l'enfant avec la musique. Un second maître, dont la science était cuirassée de pédanterie, Albrechtsberger, aurait pu l'en dégoûter s'il n'avait été heureusement trop tard : au moins, inspira-t-il à Beethoven l'horreur de la musique de formules, habile, érudite et vide, et de ces « squelettes musicaux » que nous le voyons railler jusqu'à la fin de sa vie. Étant encore à cette école sévère, le jeune pianiste Beethoven connaît le succès et la vogue. Il se laisse aller à composer des œuvres aimables et faciles, déjà charmantes ou belles assurément, mais où le talent suffit et qui laissent paresser le génie : des menuets ou des contredanses pour bals de charité, des sonates gracieuses, des œuvres de musique de chambre destinées aux amateurs qui le sollicitent. Il se vante de sa facilité, du bon débit de ses œuvres, il affecte de ne pouvoir suffire aux commandes, et d'y satisfaire dans la mesure où il a besoin d'argent pour lui ou pour ses amis, car il est généreux. On le fête, il tutoie des nobles, le monde viennois le prend, l'étourdit, le grise. Entre vingt-six et trente ans, il devient sourd. Le monde se ferme insensiblement à lui. De cette infirmité qui le gagne, son amour-propre surtout semble d'abord souffrir : à peine ose-t-il l'avouer par lettre à Wegeler, à Amenda. En société, il dissimule, il joue la distraction : il rougirait « d'alléguer la faiblesse d'un sens qui, chez lui, devrait être plus parfait que chez tout autre ». Il désespère : il maudit l'existence et le Créateur. Il songe au suicide, et n'est pas homme à trembler devant un poignard ou un pistolet ; deux pensées le retiennent à la vie, deux pensées qui ne se sont jamais présentées qu'ensemble à son esprit : la morale, ou la religion, et l'art. Désormais l'art, qui lui a sauvé la vie, va devenir sa vie tout entière.

A mesure que tout se tait autour de lui, en lui s'élève, plus distinct, le chant de son âme. Épreuve cruelle et néces-

saire, comme la mort avant la résurrection. Beethoven sourd ne peut chercher le bonheur au dehors : « Il faut que tu te crées tout en toi-même : dans le monde idéal seulement tu trouveras des amis. » Le monde idéal, c'est le royaume de l'esprit, plus haut que toutes les monarchies spirituelles ou temporelles, c'est la musique. Idéale, en effet, et immatérielle, puisque, s'il l'imaginait, il n'avait plus de sens pour l'entendre.

De mieux en mieux la musique suffit à satisfaire ce cœur d'où elle émane : elle a guéri son âme, tandis que lui-même ne sait pas guérir son corps. « Si je pouvais exprimer mes pensées sur ma maladie par des signes aussi certains que mes pensées en musique, je me serais depuis longtemps tiré d'affaire. » écrit-il à Amélie Sebald. La musique est seule capable de donner à Beethoven le sentiment qu'il a toujours poursuivi d'un désir ardent, la joie : « Se transporter dans le ciel de l'art; il n'y a pas de joie moins troublée, moins mélangée, plus pure que celle qui vient de là. » La musique atteint des régions inaccessibles au peintre, au poète, au penseur. Après quelques années, le musicien sourd lui demande non plus seulement le secret de son âme, mais le secret de la nature : « Les bois, les arbres, les rochers ne savent pas donner l'écho que cherche l'homme. » Cet écho, il est dans la *Symphonie pastorale*. Mais la musique exprime plus encore que l'homme et la nature : « Elle est une révélation plus haute que la science et la philosophie », elle est la divinité même. « Il n'y a rien de plus haut que de s'approcher de la divinité plus que les autres hommes et de là répandre les rayons de cette divinité sur la race humaine. » C'est le bonheur réservé au musicien.

La joie de l'artiste ne ressemble pas à celle des autres hommes. D'abord, elle est durement conquise, chèrement payée, puisqu'elle est le prix du malheur. Cela même distingue l'artiste inspiré du commun des hommes, qu'il n'arrive à la joie que « par la douleur ». Rédemptrice, la joie pour Beethoven n'est pas sereine, contemplative, extatique. Cet idéaliste n'est pas un mystique. Il aspire toujours à une joie plus élevée, et sait qu'ainsi il n'aura pas de repos. L'effort

de l'artiste *(Streben)* est infini; mais les obstacles matériels lui fixent des bornes. Nous sommes des « êtres infinis doués d'un esprit fini ». C'est ce qui nous sépare de Dieu, mais c'est ce qui nous permet aussi de nous rapprocher de lui indéfiniment. Tel est le sens du progrès artistique, et un Fichte s'exprime de même sur le mystère de la destinée humaine.

Voilà pourquoi nous trouvons dans les lettres de Beethoven, lorsqu'il se juge lui-même, tantôt l'expression d'une inébranlable confiance en soi, tantôt un quasi mépris de son œuvre. C'est, selon qu'il regarde devant lui ou derrière, tout ce qu'il entrevoit, et le peu qu'il a réalisé. « Chaque jour me rapproche du but que je sens et que je ne puis décrire », dit-il, en 1800, à Wegeler. Et, en 1803, à Macco : « Peignez... moi, je ferai de la musique, et ainsi nous vivrons... éternellement? Oui, peut-être éternellement. » Mais le but est pareil à la ligne imaginaire, séductrice et décevante d'un horizon; en 1812, Beethoven écrit : « L'artiste voit, hélas! que l'art n'a point de limites; il sent obscurément combien il est éloigné du but, et, tandis que peut-être d'autres l'admirent, il déplore de n'être pas encore arrivé là-bas où un meilleur génie ne brille pour lui que comme un soleil lointain. » Ses œuvres antérieures ne le satisfaisaient souvent plus : par exemple, il avait pris en aversion le septuor op. 20 et le quintette op. 16. En 1800, il écrit au poète Matthisson, en lui adressant deux mélodies composées depuis quelques années : « Je vous envoie maintenant aussi *Adélaïde* avec appréhension. Vous savez vous-même le changement qu'apportent quelques années chez un artiste qui va toujours plus loin : plus grands sont les progrès qu'il fait dans son art, et moins un artiste est satisfait de ses anciennes œuvres. » Il faut citer enfin ces lignes écrites, le 17 septembre 1824, à l'éditeur Schott, où ces deux sentiments opposés, confiance et mécontentement de soi, sont unis dans une même phrase, et s'expliquent l'un l'autre : « Apollon et les Muses ne voudront pas déjà me livrer à la mort : car je leur dois tant et il faut qu'avant mon passage aux Champs-Élyséens je laisse après moi ce que l'Esprit m'inspire et me dit d'achever. Il me semble que j'ai à peine écrit quelques notes. » Or Beethoven avait achevé, les deux années précédentes, la

Symphonie avec chœurs et cette *Messe en ré* dont lui-même disait que c'était sa plus grande œuvre.

Cette philosophie de l'art éparse dans les lettres de Beethoven est bien aussi celle qui se dégage de sa musique. Le progrès dans la forme et dans l'expression qui, d'année en année, rend l'artiste plus difficile pour lui-même, c'est l'histoire de sa pensée, dont le témoignage précis se trouve dans la chronologie de ses compositions, ou dans les remaniements successifs d'une œuvre comme *Léonore-Fidelio*. Et cette émouvante devise : *Durch Leiden Freude (A la joie par la douleur)*, combien de sonates, de quatuors et de symphonies semblent l'avoir pour épigraphe! N'est-ce pas la joie que chanta la dernière symphonie de Beethoven[1]? Joie qui devient de plus en plus religieuse. Après la neuvième symphonie, Beethoven termine la *Messe en ré*; le quatuor en *la* mineur contient une action de grâces à la divinité. La dixième symphonie, dont les esquisses très poussées sont perdues, aurait précisé cette doctrine, en chantant le triomphe de la joie idéale du chrétien sur la joie sensuelle du païen.

***

En examinant la correspondance de Beethoven, nous avons retrouvé le musicien dans le philosophe; nous allons le retrouver dans l'écrivain.

Son style épistolaire mériterait une étude particulière, et cette étude serait peut-être plus que partout indispensable avant une traduction qui est condamnée à déformer ce style. La langue écrite de Beethoven n'est pas plus pure que ne l'était son parler : lorsqu'il vint à Vienne en 1792, les Autrichiens, dont la capitale était moins cosmopolite qu'aujourd'hui, riaient de son accent provincial. A la fin de sa vie, un pur Allemand pouvait aussi bien relever chez lui des idiotismes viennois. De même, sa plume hâtive se soucie fort peu de l'orthographe et de la correction grammaticale. On sait que dans les premiers quatuors il y a des « quintes », le pire des crimes contre la syntaxe musicale. Un jour, Ries les signala à Beethoven :

1. Et non la liberté comme le prétend la traduction de Wilder.

— Et puis après?
— Mais tout le monde les défend!
— Qui ça « tout le monde »?
— Mais Fux, Albrechtsberger...
— Eh bien, moi, je les permets!

Et, sur une page d'esquisses, Beethoven écrit, dans ce français-allemand qui lui est propre :

« Il n'y a pas de règle qu'on ne peut blesser à cause de *schöner*[1]. »

Il ne s'en faisait pas faute en français, ni même en allemand. Si ces négligences et ces incorrections n'ont pas toujours pour effet le *schöner* dans la prose rocailleuse de Beethoven, elles y présentent du moins un vif intérêt, dont voici la raison.

Nous avons vu que les lettres de Beethoven, prises dans leur ensemble, et à regarder leur contenu, nous donnent une image de sa personne qui frappe par l'excessive vivacité de ses traits. L'homme y est tout entier, sans déguisement, sans apprêts, avec des petitesses qui rehaussent sa grandeur. Et, dans l'homme, c'est le compositeur qui vit. De même, le style de Beethoven, tout imparfait qu'il soit, nous intéresse parce que nous y trouvons un style de musicien. Non point que sa prose soit mélodieuse : elle est, au contraire, brusque et rude ; mais elle est « mélodique », et tous les défauts de l'écrivain, chez Beethoven, viennent de ce que le musicien survit en lui, et lui dicte toujours.

Il faut remarquer, d'abord, comment Beethoven construit la phrase. On sait quel solide appareil de structure dialectique est la phrase allemande : une fois l'idée établie, elle est aussitôt saisie et attachée de tous côtés, soit dans la proposition directe, par les particules séparables ou les participes, soit dans les incidentes, par les verbes rejetés, eux aussi, à la fin. Il n'existe pas d'armature logique plus puissante, mais cet organisme sait être souple : l'insertion des incidentes les unes dans les autres permet à une seule phrase de contenir toute une discussion, de présenter les idées secondaires exactement à leur plan respectif d'importance, et de donner en quelque

1. « Plus beau »; — « pour plus de beauté ».

sorte à la forteresse l'aspect d'une construction pyramidale. Aussi l'allemand est-il par excellence la langue des philosophes, et, au temps même de Beethoven, Kant semble avoir bâti quelques modèles achevés de la phrase allemande « en soi », pour emprunter ici un terme au vocabulaire de la *Raison pure*.

Beethoven emploie tout autrement l'arme essentielle de cet arsenal, l'incidente. Chez lui, au lieu de se superposer ou de se subordonner en raison de leur importance et de leur signification, les incidentes s'engendrent les unes les autres, et restent sur le même plan. Les mailles, au lieu de former un tissu, forment une chaîne unilinéaire. Cette chaîne, dont chaque anneau crée ainsi au fur et à mesure l'anneau suivant, ce n'est plus l'édifice logique de la grande phrase allemande, c'est déjà quelque chose qui ressemble à un développement mélodique où la note suit la note.

Ce caractère paraîtra se marquer davantage si l'on considère, dans ces phrases annelées, ce qui devrait, à défaut d'ordre interne, en fixer et en fermer extérieurement les contours, la ponctuation. Cette ponctuation, elle aussi, est très négligée. Nohl, dans son édition, a cru devoir l'améliorer, la mettre au point : ce travail était si utile pour la lecture courante qu'on ne peut guère le blâmer. Cependant le docteur Kalischer a eu, je crois, raison de se montrer plus scrupuleux. En lisant son recueil[1], ou en recourant aux manuscrits eux-mêmes, on est frappé par la rareté des points et, au contraire, par la fréquence, par l'usage presque exclusif de la virgule. Évidemment, le mode naturel de ponctuation, pour Beethoven, ce ne sont pas nos points ni même nos virgules, plantés entre deux mots pour indiquer les arrêts ou les reprises de la pensée ; ce seraient plutôt, semble-t-il, ces « coulés » que le musicien jette au-dessus de sa phrase, et qui suffisent à la distinguer d'une autre phrase, comprise sous un autre « coulé ».

Tant par la structure interne que par les signes extérieurs destinés à l'accuser, la période pensée par Beethoven est bien plus musicale que dialectique. Ce caractère est également prononcé dans les deux cas les plus opposés, — soit que Beethoven éprouve un sentiment très riche, soit qu'il applique son

1. *Neue Beethovenbriefe* (Berlin, 1902).

intelligence à raisonner. On en trouvera deux exemples remarquables, d'une part, dans le « testament d'Heiligenstadt » ou dans les lettres à « l'immortelle bien-aimée », et, d'autre part dans le grand mémoire adressé à la municipalité de Vienne, comme en général dans toutes les lettres relatives aux affaires de sa tutelle sur son neveu.

Musical, au sens abstrait et psychologique du terme, par la syntaxe, le style de Beethoven ne l'est pas moins par l'emploi des mots, pris séparément et non plus en phrases.

Ici encore, il faut s'entendre : pas de sonorités harmonieuses, peu ou point de métaphores musicales, de mots empruntés au vocabulaire technique. Mais on remarque d'abord chez lui un emploi très fréquent des mots explétifs. Cet usage est conforme au génie de la langue allemande, surtout de la langue parlée; et les lettres de Beethoven sont si rapidement griffonnées qu'elles équivalent à la parole. Mais nulle part on ne rencontre avec autant d'abondance que chez lui ces petits mots : *nur*, *noch*, *ja*, *gar*, *selbst*, *wohl*, *doch*, *so*, etc., — qui n'ont pas de sens bien défini, ou qui ont tant de sens différents qu'à vrai dire ils empruntent toute leur précision au contexte auquel, en échange, ils ajoutent quelque chose. Ce sont moins des mots, et spécialement chez Beethoven, que des notes, c'est-à-dire des éléments qui, n'étant eux-mêmes susceptibles d'aucune indépendance, donnent mystérieusement à la phrase ce rythme, ce ton, cet accent, qui sont plus que la moitié de sa signification totale.

Dès lors, on ne s'étonnera pas que Beethoven traite avec la même liberté les termes les plus précis, verbes, substantifs et adjectifs, et qu'on puisse joindre aux précédentes les trois observations suivantes.

La place des mots dans la phrase est souvent arbitraire, et l'on éprouve d'abord quelque surprise à voir un musicien en user de la sorte avec le rythme. Rien de plus naturel, au contraire : le rythme de nos phrases est conventionnel et pauvre, et n'est-ce pas justement le fait d'un musicien que de vouloir imposer aux mots la docilité passive des notes à l'invention rythmique ?

Un critique exigeant pourrait encore reprocher à Beethoven

— avec les meilleures raisons du monde — deux autres fautes parentes et comme solidaires de celle-là : l'impropriété et la répétition des mots. A lire soigneusement les écrits de Beethoven, dont ses lettres représentent la totalité, on observe bientôt ceci : les mots, surtout dans la langue allemande si fertile en mots composés, sont formés d'une racine, augmentée de préfixes, suffixes ou désinences. Beethoven ne fait guère attention qu'à la racine, à la partie du mot la plus essentielle, mais la plus vague, qui touche je ne sais quel instinct sentimental, et dont l'entendement ne s'empare qu'après, pour en définir les contours et la signification. Qu'est-ce à dire, sinon que Beethoven *sent* le mot plutôt qu'il ne le *comprend* et que chez lui, bien qu'à un degré moindre, les termes les mieux spécifiés du langage discursif gardent ce caractère tonal de notes que nous lui avons vu donner aux mots explétifs?

De là, enfin, une troisième particularité bien curieuse et dont l'examen réserve encore quelques découvertes significatives : la négligence la plus fréquente chez Beethoven, c'est la répétition du même mot à des intervalles fort courts. Ce péché contre l'élégance est commun à tous les enfants lorsqu'ils commencent à écrire, à un âge où ils n'ont encore approfondi, ni par l'étymologie, ni par le raisonnement, ni par l'usage, le sens des termes qu'ils emploient. Ils écrivent alors ce qu'ils sentent plutôt que ce qu'ils pensent. Lorsqu'un mot est mis à la place requise par le jugement, sa signification est épuisée du coup; il semble comme usé pour un certain temps. Il n'en va pas de même si le mot, suggéré au hasard, ne répond qu'à une nuance de sentiment sans l'exprimer tout entière. Tant que ce sentiment persiste et cherche son expression complète, le même mot se représentera pour le préciser, non par une analyse préalable qui serait définitive, mais par un simple phénomène de répétition. Aussi Beethoven, qui sent les mots plus qu'il ne les comprend, et en musicien dont l'oreille, même sourde, garde les sons mieux qu'une autre, les répète-t-il à satiété. Mieux que jamais on peut ici redire qu'il traite les mots comme des notes, car c'est précisément par le même caractère — défaut dans la phrase, qualité dans la mélodie — que la phrase écrite de Beethoven ressemble à sa mélodie chantée. En effet, si nous récapitulons en pensée les

grandes mélodies de Beethoven, ses thèmes les plus beaux et les plus célèbres, si nous essayons d'en extraire une sorte de type commun, analogue aux « portraits composites » où les images de toute une famille se concentrent sur un seul portrait, nous remarquerons que la mélodie beethovénienne est très souvent diatonique et procède par degrés conjoints, et que de plus elle répète très souvent les mêmes notes. Elle n'est pas sinueuse, et cela lui donne à la fois sa simplicité et son intensité; elle se meut ordinairement sur une échelle très courte, et se pose donc à plusieurs reprises sur le même degré. Pareille est la phrase de Beethoven avec ses mots redoublés. Si en lui le musicien prime de très haut le prosateur, au moins n'est-il pas indifférent de retrouver dans les défauts du prosateur, l'envers des qualités les plus belles que nous admirons chez le musicien.

Mais il y a plus. Voici le type d'une incorrection qui n'est pas unique chez lui : « *Wenn ein Kind schon das Unglück hatte, diese Muttermilch einzusaugen, ja mehrere Jahre unter ihrer Obhut gemissbraucht würde*[1] ... » Selon la stricte grammaire, l'adjectif possessif *ihrer* (sa) se rapporte à *Milch* (lait), et la phrase est absurde; en fait, Beethoven le rapporte au mot *Mutter* (mère), entendu dans le mot composé *Muttermilch* (lait maternel) et qui passe ainsi du second plan au premier. Il y a dans cette construction, vicieuse en prose ou en vers, quelque chose d'essentiellement musical, qui fait penser à la résolution des accords par la note sensible, ou au rôle des notes sous-entendues dans les accords incomplets. Encore une fois, nous surprenons Beethoven à traiter les mots comme des éléments psychologiques d'une valeur plus sentimentale que logique, comme des notes.

Cela nous amène à analyser les particularités les plus personnelles de ce style étrange. Les mots ne sont pas, même chez l'écrivain le plus précis, le plus minutieux et le plus exact, des étiquettes fixes à chacune desquelles réponde un objet unique. Certains mots ont plusieurs sens, et, d'autre

1. *Mémoire à la municipalité.* — Traduction textuelle : « Lorsqu'un enfant a déjà eu le malheur de sucer ce lait maternel, et même, plusieurs années, d'être maltraité sous sa garde... »

part, il y a aussi des homonymes. Il arrive que Beethoven, en répétant un mot d'une ligne à l'autre, le prenne chaque fois, et sans le vouloir, dans une acception différente. Par exemple, le mot *Seite* qui veut dire « côté », signifie aussi page (d'un papier). Beethoven écrit : « Ne montrez pas ce qui est écrit sur l'autre côté, je veux montrer de tous côtés que, etc. » Cette maladresse de langage, si fâcheuse pour un écrivain, est au contraire, en musique, un procédé bien connu et fertile en effets ingénieux : l'enharmonie. L'enharmonie est le passage d'une note à une autre qui, dans certains instruments, produit le même son, et qui, dans les autres, produit un changement si petit qu'il est insensible à l'oreille : par exemple, *mi* naturel et *fa* bémol, ou *si* bémol et *la* dièze, etc. Ce caractère double des notes permet des modulations rapides d'un effet très heureux. En prose, une pareille incertitude nous désoriente.

Un dernier caractère qui nous frappe chez Beethoven, c'est son amour des jeux de mots, des calembours et des « à peu près ». Il faut même avouer que, pour quelques-uns de réussis, la plupart sont mauvais. Sans doute, le goût de la grosse plaisanterie n'a rien qui paraisse essentiellement musical; mais, pour faire des « mots », il ne suffit pas de les aimer et de s'en amuser : il faut, pour satisfaire ce penchant par des trouvailles hilarantes, un certain tour d'esprit qui n'est pas donné à tous les farceurs. Cette sorte d'esprit, Beethoven la possédait au plus haut degré d'activité, sinon de finesse et de distinction, et cela est très musical. De même, en effet, qu'il y a des notes enharmoniques, beaucoup d'accords sont susceptibles d'appartenir à plusieurs tons et de nous y introduire. Soit, par exemple, l'accord *fa*, *la*, *do* : lorsqu'on le frappe isolément, ou si on le répète, il nous pose dans le ton de *fa* majeur, dont il est l'accord parfait majeur de tonique; à plus forte raison, s'il survient au cours ou à la fin d'une phrase dont nous savons déjà qu'elle est en *fa*. Toujours est-il que cet accord peut appartenir aussi bien au ton d'*ut* majeur, dont il est l'accord parfait majeur de sous-dominante, ou au ton de *si* bémol majeur, dont il est l'accord parfait de dominante. Si donc le compositeur emploie cet accord, non plus pour rester dans le ton de *fa*, mais au contraire pour en

sortir et pour moduler, soit en *ut* majeur, soit en *si* bémol, soit en *la* mineur, ce brusque changement de direction tonale produit sur l'oreille une impression de surprise. De même, un calembour par homonymie consiste, ayant pris tel mot dans un sens, à lui donner aussitôt après ou en même temps une signification différente. Dans les deux cas, le procédé est le même; mais le sentiment s'y prête mieux que l'intellect : voilà pourquoi l'effet n'est pas le même et pourquoi ce qui nous charme en musique nous choque souvent dans le discours.

D'autre part, si certains accords peuvent appartenir à plusieurs tons comme certains mots sont susceptibles d'éveiller plusieurs images mentales, il suffit d'ajouter, de supprimer ou d'altérer une seule note d'un accord pour en dénaturer le mode, le ton ou la formule. Reprenons l'exemple de l'accord *fa la do*, accord parfait de *fa* majeur : que son *la* devienne bémol, et nous passons de *fa* majeur, en *fa* mineur; que le *fa* se change en *fa* dièze, le *la* et l'*ut* restant naturels, cet accord devient un accord de quinte diminuée sur le septième degré de la gamme de *sol* majeur; que si, sans altérer ses notes, on leur superpose un *mi* bémol, l'accord est devenu celui de septième de dominante, du ton de *si* bémol. Cette altération ou cette modification des accords est constante en musique et riche en combinaisons. Elle a son analogie, en prose, dans le jeu de mots par « à peu près », qui consiste à altérer telle lettre ou telle syllabe d'un mot pour donner à celui-ci un sens nouveau et inattendu.

Calembours par homonymie ou jeux de mots par à peu près, Beethoven était également prodigue des uns et des autres. On aura, ce me semble, quelque indulgence pour ce travers, en trouvant son explication, avec son excuse, dans les sonates, les quatuors et les symphonies.

*
* *

Oublier d'abord l'œuvre pour ne la retrouver que dans l'homme, en apprenant à le mieux connaître, tel est donc l'esprit de recherche impartiale qui doit présider à une lecture des lettres de Beethoven. Son visage a tenté bien des peintres et des sculpteurs, mais parmi les innombrables des-

sins, portraits, bustes ou statues qui nous le représentent, ce n'est ni le réalisme de Letronne, ni l'idéalisme de Stieler, ni la somptueuse imagination d'un Max Klinger qui nous donne l'émotion de la vérité : c'est l'humble moulage pris en 1812 sur la face même du maître. Ce visage trapu, ces traits lourds et inégaux, cette bouche massive n'offrent rien de la beauté classique, mais ils expriment le génie, la volonté, la souffrance. Pareillement, bien des écrivains se sont essayés à nous analyser ou à nous décrire l'âme de Beethoven. Mais, comme au masque sincère et sans apprêts, c'est à ses lettres qu'il faut revenir, pour pénétrer en lui.

En les lisant ou en les commentant, on ne doit point dissimuler les aspérités de caractère et les faiblesses de langage qu'elles révèlent chez ce grand homme. Ne craignons point qu'il y perde. D'abord, y a-t-il rien qui puisse diminuer une telle grandeur, — puisque se mesurer avec elle serait en quelque sorte l'atteindre? — Au contraire, il me paraît qu'à être ainsi confrontée avec sa vie et sa pensée, l'œuvre de Beethoven acquiert une puissance nouvelle d'émotion, sensible surtout à quiconque estime qu'admirer, c'est comprendre.

JEAN CHANTAVOINE

GEORGE SAND

ET

LES MŒURS[1]

VI

Dans son discours de rentrée prononcé au mois de novembre 1837, le premier avocat général à la cour de Paris, Berville, émettait cet aphorisme : « La justice est l'expression de la société ». Rien, en effet, ne révèle avec plus de force et quelquefois de sinistre éloquence les idées qui tourmentent une époque et les misères dont elle souffre, que la nature des affaires portées devant ses tribunaux. Ce n'est pas sous Louis XIV qu'on a jamais pu s'inquiéter de la « propagande par le fait », et jusqu'au XIXe siècle les délits de grève ont été relativement rares. Si donc vers 1830 le mariage a été battu en brèche avec la vigueur et la colère que nous savons, si les théories de George Sand se sont propagées dans l'organisme social, et si elles y ont eu leurs résultats nécessaires, inévitables, — relâchement du lien conjugal, d'abord, et, finalement, besoin irrésistible de liberté, — il faudra que les instances en divorce et les procès en séparation se soient multipliés dans des proportions inouïes jusqu'alors ; — et c'est justement ce qui est arrivé.

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 décembre 1903.

Dès 1833, il n'y a pas de question qui préoccupe davantage le monde de la justice. Discours solennels de rentrée, réquisitoires de procureurs généraux, plaidoyers d'avocats, sont unanimes à déplorer des mœurs si regrettables. « Ce serait une histoire curieuse et instructive, — déclare en août 1833 la *Gazette des Tribunaux*, — dans ce temps où le divorce revendique de nouveau sa place dans notre Code, que celle de la demande en séparation de corps. On verrait combien les demandes furent rares dans le principe. Puis cette histoire apprendrait quels furent les progrès rapides de ces tristes procès, combien ils s'accrurent sous la Restauration, dans quelle proportion effrayante ils se sont multipliés depuis trois ans, à tel point qu'on dirait aujourd'hui la société travaillée par la monomanie des séparations de corps. C'est un fait affligeant sans doute, mais c'est un fait : il n'y a pas de chambre au Palais où ne s'agitent chaque semaine des débats de cette nature. »

La marée monte tous les jours plus menaçante, et les magistrats eux-mêmes s'en inquiètent maintenant. « Si les annales du barreau doivent servir à faire connaître les mœurs, notre époque où se produisent un si grand nombre de demandes en séparation sera sans doute plus tard sévèrement jugée. » Ce sont les propres conclusions de l'avocat général Bayeux dans l'affaire de M. et Madame de T... A plus forte raison, les avocats — quand c'est l'intérêt de leur client — fulminent-ils contre une pratique détestable « qui livre le mariage à tous les dangers »; et, dans le procès G..., en avril 1837, Me Teste, avocat du mari, n'hésitera pas à la flétrir avec une énergie trop dépourvue de simplicité :

« Les voilà, messieurs, dans une effrayante latitude, les effets de ce relâchement introduit dans nos mœurs, et qui s'efforcent, non sans quelque succès, de passer dans nos habitudes judiciaires : la séparation a hérité du divorce. Naguères marchant humblement à sa suite, soumise aux mêmes entraves, moins favorable *(sic)*, parce qu'elle offre plus de périls, admise par tolérance pour des scrupules religieux ; aujourd'hui fière de s'offrir sur le premier plan, impatiente du joug, peu délicate sur les moyens, spéculant sur l'indulgence publique, pénétrant dans les familles avec scandale et faisant dégénérer

en un bail passager l'indissoluble contrat sur lequel reposent les associations humaines. »

Avec autant de force, mais sur un ton plus enjoué, Me Dupin, avocat du sieur B... de M..., en mai 1838, protestera contre une aussi fâcheuse « habitude ». « La séparation ! C'est le cri qu'on fait entendre au premier acte, aux premiers mots d'un mari qui ose avoir une volonté... On vole pour ainsi dire de l'autel de l'hymen dans le cabinet de l'homme d'affaires, et, pour peu qu'on fasse deux pas encore, les contrats de mariage auront des prévisions, des stipulations pour les séparations possibles et même probables. »

La statistique enfin achèvera de nous édifier. D'après les *Comptes généraux de l'administration de la justice en France*, il y avait, en 1837, 643 demandes en séparation de corps; l'année suivante, le chiffre s'élève à 807, et il atteint 940 pour l'année 1840. La progression est constante : en 1844, 1 061, et 1 127 en 1845. « Le nombre des ces affaires s'accroît tous les ans », conclut le *Compte général* de cette dernière année. De 1837 à 1845 il a presque doublé. Et — détail caractéristique — ce sont les professions libérales qui forment la grosse majorité, — comme aujourd'hui pour le divorce, d'après M. J. Bertillon. — Bien plus, sur les 1 061 demandes en séparation de l'année 1844, 981 sont déposées par les femmes, et, sur les 1 127 de l'année qui suit, 85 seulement sont déposées par les maris.

Même marche ascendante pour les adultères. La moyenne annuelle est de 92 pour la période 1826-1830 ; de 1841 à 1845, elle s'élève à 259, et elle est de 321 pour les années 1846-1850.

La statistique est complaisante, il est vrai, et peut-être trop souple à toutes les fantaisies ; mais, si restreinte que soit la confiance qu'on lui accorde, est-il possible, ici, d'en récuser tout à fait les indications ? Et, puisque c'est alors que le mécontentement, le malaise, l'irritation, ont commencé à se manifester parmi les femmes, est-il insignifiant de remarquer qu'à ce moment aussi les premiers romans de George Sand avaient eu le temps de porter leurs fruits ? Qu'on relise là-dessus, dans l'*Histoire de la Monarchie de Juillet* par M. Thureau-Dangin, quelques pages fort significatives.

Il ne faudrait pas nous faire dire, à ce propos, qu'*Indiana* et *Valentine* sont les facteurs exclusifs ou même principaux de toutes les inquiétudes morales et de tous les désordres. Une société est la résultante de forces trop multiples, pour qu'il soit même possible de songer à calculer l'action d'une de ces forces isolées; et le problème est particulièrement insoluble pour la période qui va de 1830 à 1852. Jamais l'âme française ne fut plus agitée, plus inquiète. C'est une fermentation, une ébullition véritablement effrayantes. Tout se heurte et se froisse, depuis les conceptions d'apparences scientifiques jusqu'aux plus extravagantes utopies. La bataille est furieuse entre les idées les plus contradictoires venues des points les plus opposés de l'horizon intellectuel. En philosophie, en politique, en religion même, presque chaque jour voit éclore des systèmes qui se donnent tous pour définitifs. « Qui démêlera cet embrouillement ? » Mais importe-t-il donc à ce point qu'il soit démêlé ? et est-il bien nécessaire de savoir quelle part précise revient à George Sand dans la formation des esprits et des cœurs ?... A-t-elle agi sur son époque et dans quel sens, — voilà les seules questions qu'il soit légitime de poser, et auxquelles nous pouvons tâcher de répondre.

Avant de la prouver au moyen d'exemples, établissons cette influence par les affirmations mêmes des contemporains. On en parla pour la première fois, pensons-nous, en 1836, et d'assez éclatante façon. Le tribunal de Bourges consacra ses audiences du 25 et du 26 juillet à examiner la demande en séparation de madame Dudevant. La cause fut jugée à son profit, ce qui n'était pas pour lui déplaire; mais elle entendit faire sur ses livres et leur inspiration habituelle des réflexions amères et qui n'étaient pas toutes injustes.

L'affluence était énorme. « On voulait connaître la mise, la tournure, les traits d'une femme célèbre, trop célèbre peut-être, dont le génie a été plus dangereux que bienfaisant. » — Il est clair que le chroniqueur a des préoccupations morales et qu'il ne lui suffit pas de décrire la toilette de « la femme du jour : robe blanche, capote blanche, collerette tombante sur un châle à fleurs ». Ses commentaires sur l'attitude du fameux romancier sont significatifs — « Cette dame semble n'être venue à l'audience que pour y trouver quelques

éloquentes inspirations contre l'irrévocabilité des unions mal assorties. »

Le plaidoyer de Me Thiot-Varennes, avocat du mari, a naturellement pour nous plus d'intérêt. Il parle, dit-il, au nom des principes « conformes à la morale la plus pure, et non pas à cette morale de convention qu'on trouve dans quelques romans ». Suit alors une analyse sévère, mais exacte, des livres incriminés. « Vos ouvrages sont remplis de l'amertume et des regrets qui dévorent votre cœur ; ils annoncent un dégoût profond. Les tourments de l'âme vous poursuivent au milieu de votre gloire et empoisonnent vos triomphes. Vous avez demandé le bonheur à tout, vous ne l'avez trouvé nulle part... » Le moyen, dès lors, de confier des enfants « à une mère qui a donné au monde le scandale de la vie la plus licencieuse et des préceptes les plus immoraux » ? Et l'excellent homme lui conseille de ne plus chercher la paix du cœur que dans l'accomplissement de ses devoirs et de revenir au foyer déserté. Le conseil était sage, mais un peu naïf en l'occurrence.

Me Michel répliqua. Son discours n'est pas heureux. La cause était une cause littéraire : il se crut obligé d'avoir recours aux grandes phrases, sans doute pour rivaliser de style avec sa cliente. Nous donnerons un échantillon de sa manière ; ce sont les premières lignes de l'exorde :

« Pourquoi cette foule empressée ?... Pourquoi cette réunion inaccoutumée ?... Pourquoi ces femmes parées comme pour un jour de fête ? Êtes-vous appelés à délibérer sur une mesure d'où dépend le bonheur de l'État ? Allez-vous donner votre sanction à l'un de ces édits de clémence qui font la gloire d'un règne ? Non. Qu'est-ce donc, messieurs ? Une femme veut conquérir sa liberté outragée, son indépendance foulée aux pieds... Cette femme est la gloire de notre époque ; c'est le génie qui vient s'abattre de la hauteur de son vol dans le sanctuaire de la justice et courber son imposante majesté devant l'autorité sacrée des lois. Voilà le spectacle grand, le spectacle vraiment moral qui attire ici nos plus illustres concitoyens et cette foule avide de nobles émotions. Ce jour est un grand jour pour nous, car nous allons proclamer l'innocence du génie persécuté. »

L'avocat avait plus de généreuse ardeur et d'enthousiasme que de goût, et l'on serait curieux de savoir quelle impression a reçue de toute cette éloquence l'auteur de *Valentine*.

De même, il est plusieurs façons de concevoir les choses et Me Michel était libre, après tout, de présenter son « affaire » comme éminemment « morale », bien que ce soit un sophisme de faire d'un procès très ordinaire, en somme, la cause même du « génie persécuté ». Mais était-il bien sage d'invoquer en faveur de madame Dudevant les arguments qu'on va lire? et l'emportement de l'amitié ne touche-t-il pas ici à la maladresse?

« Que parlez-vous de la morale de mes ouvrages? Ils sont partout, on se les arrache, on les lit avec avidité. Si vous les blâmez, blâmez aussi le siècle, ou plutôt ne blâmez que lui, car lui seul est coupable, puisque toujours les lecteurs ont fait les auteurs. » — L'affirmation est catégorique, mais la vérité n'en est pas démontrée. Ce qui suit vaut mieux. — « Et ne sommes-nous pas à une époque de rénovation, de mouvement intellectuel et moral? Ne voulez-vous pas que la face de ce vieil univers soit changée? Le passé vous déplaît... Les idées nouvelles seules ont le privilège de vous plaire; vous voulez les trouver partout, aussi bien dans les travaux du législateur que dans l'œuvre du moraliste et de l'artiste. » C'est un désir raisonnable, en effet, mais il est dangereux, et il ne nous semble pas que les emphatiques développements de Me Michel en aient atténué le péril.

Qu'il avait donc plus de prudence et de jugement, ce procureur général à la cour de Paris, — le même précisément dont il a été question dans le Journal de notre infortunée N..., la femme de l'industriel, — lorsqu'il disait, en 1838 :

« La passion s'érige en une sorte d'intérêt transcendant qui emporte les âmes d'élite dans une sphère supérieure où elles planent avec un dédain superbe, et où ne les atteignent plus les lois vulgaires, faites pour les choses et les hommes vulgaires. Qui donc a jamais pensé que la grandeur et l'héroïsme de l'humanité éclataient surtout dans la victoire que l'homme remporte sur les entraînements de son cœur et sur les écarts de son imagination? Être maître de soi, borner ses désirs et ses affections, les soumettre à la loi inflexible du devoir, c'est

routine aveugle ou niaise simplicité. Mais sentir avec une indomptable frénésie, imaginer avec une effroyable licence, et tout oser en poursuivant au travers des réalités de la vie le drame qu'on a rêvé, voilà l'idéal de la nature humaine, voilà le symbole des puissances intellectuelles. »

Et il n'avait pas tort, non plus, cet autre magistrat, l'avocat général Partarieu-Lafosse, quand, l'année suivante, il s'indignait contre « un système qui consisterait à faire fléchir la justice devant ce qu'il appelle *la souveraineté de la passion* ». Procureurs et avocats généraux ont la constatation fatalement pessimiste : les deux témoignages n'en conservent pas moins leur force, et l'allusion à George Sand n'en est pas moins évidente.

L'influence a donc été profonde et le mal considérable. Le diagnostic général étant bien établi, nous pouvons maintenant examiner de plus près quelques malades.

VII

Ils ne sont pas rares, et, comme dans un hôpital encombré, nous ne devons nous arrêter que devant les cas les plus intéressants. Il faut pourtant donner une idée des formes qu'a revêtues le mal ; elles sont très variées. Toutes les attaques ne furent pas également graves ; et s'il y a lieu trop souvent de se laisser aller à l'émotion et à la pitié, il est difficile quelquefois aussi de ne pas sourire.

C'est, par exemple, une source de comique inépuisable que les doléances et les lamentations des « femmes incomprises ». Elles abondent, à partir de 1834, au témoignage de Me Lachaud, qui eut souvent à les défendre — ou à les combattre. — Le moyen de ne pas hausser les épaules, devant des confidences comme celles de la dame D..., femme d'un notaire parfaitement honorable, mais point assez « poétique », au gré de son exigeante épouse ?

« Je n'attends plus rien de la vie ! L'existence m'a trompée ! Je ne demande qu'à mourir !...

« J'ai vingt-trois ans, et je suis arrivée là en marchant de déception en déception.

» Depuis l'enfance, j'ai toujours rêvé un attachement profond, grand; amour ou amitié, n'importe le nom; je voulais une affection qui étreignît mon âme, qui pût absorber mon être...

» J'ai rêvé, désiré, aspiré (*sic*) l'amour conjugal. Sans cesse je me représentais ces deux êtres liés à la même existence, toujours deux, toujours ensemble... La tristesse, le noir dont je suis si souvent attaquée m'auraient paru moins amers en les partageant; mes peines auraient été écoutées, comprises; mon imagination malade et souffrante aurait été guérie, parce qu'elle eût été soignée comme l'enfant unique d'une mère tendre. Il m'aurait plainte dans mes instants de trouble, de folie, de démence, et m'aurait raisonnée, doucement grondée, au nom de son affection, dans mes instants plus calmes... »

Rôle délicat et plein de générosité, mais trop difficile pour le pauvre notaire! Les « instants de calme » ne sont pas fréquents chez la malheureuse détraquée; c'est plutôt dans « l'agitation » et « la tempête », qu'elle vit d'habitude.

« ... Lorsque ma tempête s'élève, oh! je le sais, je le sens, je n'ai plus ma tête, ma raison s'égare, je suis extravagante, blâmable. » — Il n'est pas possible que cette naïveté et cette franchise n'aient pas fait une excellente impression sur le tribunal. — « Mais, ô mon Dieu, je souffre tant, ne mérité-je pas aussi un peu de pitié?... Si une main amie me caressait d'abord, m'enveloppait de l'idée que je suis aimée, je ne pleurerais plus, je ne souffrirais plus; car il n'est qu'un malheur à mes yeux, c'est n'être aimé de rien!... »

Elle l'avait lu dans *Jacques*; et, comme le héros du roman, elle revient sur son « idée », elle y insiste avec complaisance:

« O mon Dieu! est-ce une idée de l'enfer, cette vue de deux êtres qui s'aiment, qui sont toujours ensemble, qui le jour se cherchent, le soir se retrouvent?... Unité de goût et manière de voir!... Oh! comme les malheurs de la vie réelle et positive doivent glisser légèrement!... Le malheur ne peut atteindre lorsque l'on est uni; mais il écrase la femme seule, isolée, qui se sent exilée de sa terre natale. Puisque aimer est toute sa vie et qu'elle est obligée de serrer son cœur à deux mains

pour le forcer à ne plus battre, à ne plus palpiter, son devoir est d'être vieille!... »

C'est un « devoir » pénible, en tout cas; et l'on s'imagine bien que, pour son compte, notre romanesque personnage ne s'y résoudra point. Alors, toujours à l'imitation d'Indiana et de Valentine, elle soupire après la venue du « doux objet »; elle l'appelle de toutes les ardeurs de son âme :

« Je l'ai attendu, espéré, cet être; jamais je ne le pouvais choisir, il me le fallait trop parfait. Mais, en l'attendant, je lui avais fait de mon cœur un temple que j'ornais à chaque instant... »

Fernande n'avait pas d'autre occupation, et, détail qui a son prix, ne se servait pas d'un autre langage.

Mariée, la dame D... réglera ses pensées sur celles de ses modèles ordinaires, — au grand dommage du mari. — Nous le savons, héroïsme et sacrifice sont naturels quand on aime : elle ne désirera que de se sacrifier et d'être héroïque :

« Je le sens encore, il me prend des élans; je voudrais lui donner une preuve éclatante de mon affection. Quelquefois, le soir, nous marchons en silence, il pense à l'argent, et moi je dis : « Je voudrais qu'on vienne l'assaillir! Je me précipi- » terais, je tomberais percée de coups, mais je l'aurais sauvé. » Alors il me jugerait, il verrait si je suis capable de courage, » quand j'aime! » Et puis, à cette pensée, mon sang bout, j'ai la fièvre, je serre son bras; je voudrais me jeter à son cou, le couvrir de caresses, n'importe où, dehors, dans la rue!... Puis, je m'arrête, je souris avec ironie »; — ce sourire ironique n'est-il pas une chose exquise? — « et je dis : « Qu'est-ce que lui ferait cette preuve d'amour? Une émotion » qu'il repousse, un dérangement de sa vie qu'il déteste. Oh! » il aime bien mieux un dîner cuit à point. » Et c'est vrai. Il a raison, quand on peut considérer la vie ainsi; mais, ô mon Dieu! moi, je ne peux pas. Cette seule pensée m'étouffe, je suffoque, je pleure, et pourtant... pourquoi pleurer? Je n'ai pas de chagrin; j'ai tous les jours à dîner, du feu, un logement, des robes. Mais, mon Dieu! est-ce donc là tout?... »

On devine la suite de l'histoire : le mari demanda bientôt la séparation, et Me Dupin, son avocat, railla fort agréablement « certaines femmes littéraires, femmes incomprises,

comme elles disent », et qu'il appellerait plus volontiers « femmes incompréhensibles ». A cette date de 1842, on voit sans peine qui est à la tête de la longue et ridicule théorie évoquée par le défenseur du « trop prosaïque » notaire.

Au surplus, tout le monde n'imite pas la discrétion de Me Dupin, et bien souvent, dans des procès du même genre, George Sand est nommément désignée. Une femme abandonne-t-elle son mari en lui déclarant, par lettre, qu' « elle est plus heureuse avec son amant », le chroniqueur de la *Gazette des Tribunaux* (1836) écrit dans son compte rendu : « Est-ce le chapitre d'un roman sorti de la plume brillante de l'illustre pseudonyme qui demandait naguère à la Cour royale de Bourges son affranchissement du lien conjugal?... »

Le sieur G... plaide en séparation (1839) contre sa femme coupable d'adultère. « Elle avait, pour lecture habituelle, les œuvres de George Sand », déclare-t-on à l'audience. Dans l'affaire L... (1840), — encore une demande en séparation pour adultère de la femme, — on lit des extraits de la correspondance échangée entre l'infidèle et le séducteur : « Qu'il me soit permis, madame, d'ajouter avec George Sand : *Mystérieuse étoile, reconnaissez-vous à ces litanies...* »

Même quand le nom du romancier n'est pas prononcé, on voit bien qui en est cause. Ce sont toujours ses livres qu'on démarque : toute la différence est dans la dextérité ou la gaucherie du plagiat. Nous n'en citerons qu'un exemple, d'après la *Gazette des Tribunaux* (1835) : « Ange céleste! mon ange! mon amour! mon délire!... Tu es pour moi ce que le sein d'une mère est pour la faible enfance! Je te désire comme dans les déserts brûlants l'Arabe désire la fraîcheur d'une fontaine ou l'ombre douce des palmiers... Je t'ai vue belle et blanche comme les anges du ciel! Comme eux, tu jetais la lumière et tu me souriais!... Oh! si tu es un ange, plie tes ailes, reste avec moi! Donne-moi de l'amour, donne-m'en beaucoup : j'en ai besoin, comme le printemps a besoin de fleurs! comme les fleurs ont besoin de tendres rosées! .. Adieu! adieu!... Laisse-moi poser mille baisers de feu sur tes lèvres pures comme celles des vierges! suaves comme les dahlias! » — On a le ton habituel : comparaisons à l'infini et niaiseries sentimentales.

Ce que recherchent d'ailleurs ces pitoyables créatures, c'est, au dire de Me Ledru (affaire G..., 1843), une excuse « à des fautes possibles », car à toutes « la passion paraît douce et sainte », — ce qui est du George Sand au premier chef. — Me de Belleyme, l'adversaire de Me Ledru, réplique que l'accusation de s'être laissée pervertir par la lecture d'ouvrages romanesques est « un moyen banal qu'on emploie. faute de mieux, contre la femme forcée de plaider en séparation de corps ». Mais si, dès cette époque, le moyen était banal à ce point, c'est apparemment qu'on s'en était déjà trop servi. Quand Chaix d'Est-Ange plaidait, en 1837, contre madame de L..., qui demandait la séparation, qui donc le forçait à s'écrier, vers la fin de sa plaidoirie : « Madame de L... et le monde recevront de votre décision ce haut enseignement que la justice, gardienne vigilante des principes de la morale, ne brise pas facilement les nœuds étroits et la sainte union du mariage »? Me Delangle, avocat de la partie adverse, a beau riposter, avec assez d'à-propos, qu'il faut ramener l'affaire « à ses véritables éléments et la voir dégagée des brillantes déclamations du défenseur sur la morale et les œuvres de George Sand » : le romancier n'en est pas moins formellement soupçonné d'avoir été pour une part dans les fautes de madame de L...

Il convient de ne pas l'oublier, les avocats exagèrent successivement en sens contraires, dans l'intérêt de leurs clients, et, nous le savons, telle célébrité du barreau d'alors tantôt chargeait le siècle des méfaits de Georges Sand, tantôt la rendait seule responsable de « l'abaissement moral de toutes les âmes ». Mais il est loisible aussi de dire que, même dans les « déclamations » les plus « brillantes », il peut y avoir autre chose que des artifices et des expédients oratoires ; et, d'ailleurs, pour qu'on ait employé constamment les mêmes artifices, il fallait bien que les circonstances les eussent rendus au moins vraisemblables. Nous supposons que le barreau est aujourd'hui moins prodigue d'allusions à George Sand et qu'il n'y a plus, dans les correspondances d'amour qu'on peut lire au Palais, des passages entiers de *Jacques* ou de *Valentine* ; — comme aussi, nous le supposons encore, s'il y avait dans l'honorable corporation des avocats quelque stagiaire

trop enclin à la tentation, il ferait certainement valoir, « pour mieux venir à bout des résistances de la beauté », d'autres arguments que ce mauvais confrère de 1832 (affaire B...), insinuant à sa future complice que « le mariage n'était qu'un lien civil pour maintenir la société, sans lier en rien la femme qui aime, et qu'il importait peu que l'on vécût en adultère ».

Nous n'en finirions pas, si nous voulions mettre tous nos documents sous les yeux du lecteur, et citer les journaux destinés à « propager la doctrine de l'émancipation des femmes », aux prospectus alléchants, bourrés de promesses pour « les éternelles sacrifiées », et remplis des plus terribles menaces à l'adresse des « éternels tyrans ». Parmi tous ces procès, il suffira d'en isoler deux, les plus considérables, à notre point de vue, les affaires C... et N...-P...

C'est tout un drame que la première de ces histoires « plus féconde en événements, dit la *Gazette des Tribunaux* (1839), que les plus noirs romans de la littérature du jour », et si passionnante que « les dames envahissent les bancs d'ordinaire destinés au barreau ». Mademoiselle de M..., en épousant le sieur C..., n'avait pas fait un mariage d'amour, et elle avait bientôt demandé des consolations à quelqu'un dont « la délicatesse de sentiments » l'avait frappée.

« L'amour vrai a langage, regard, expression tout à lui, que nul autre ne saurait imiter. Je regardais M..., » — l'homme aux sentiments délicats, — « et je vis que j'étais réellement aimée ; cette découverte produisit sur moi un élan de ravissement ». — Ce n'est pas précisément la forme de *Valentine* ; on va en reconnaître le fond. — « Car l'amour comme je le comprends, c'est l'esprit de Dieu : à nous, mortels attachés à la terre, d'adorer la divine apparition ! Mais à cet élan de gratitude succéda l'horrible désespoir qui naissait de ma position. Moi ! m'unir à un être dont je me sentais aimée, impossible ! Une voix infernale me répétait avec un ricanement affreux : « *Tu es mariée !* c'est à *un* » *être méprisable*, il est vrai ; » — c'est elle-même qui souligne ; — « mais, enchaînée à lui pour le reste de tes jours, » tu ne peux te soustraire à ton joug : pèse la chaîne qui te » fait son esclave, et vois si tu peux la rompre ». Je crus que mon front allait se briser... »

Nous l'en croyons d'autant plus volontiers que, sous ce front, bouillonnaient les pensées les plus violentes. Madame C... ne se contente pas d'être une admiratrice éperdue de George Sand : le disciple s'est fait apôtre à son tour et publie des mémoires en deux volumes, *Pérégrinations d'une Paria,* dont la *Gazette des Tribunaux* analyse ainsi la teneur : « Dans cet ouvrage, elle s'offre comme *un être de foi*, comme le chef d'une nouvelle école qui ferait succéder l'histoire réelle et vraie de la vie humaine aux récits imaginaires qu'en ont faits les romanciers. Elle y proclame la nécessité du divorce, et pour preuve elle raconte sa vie, ses souffrances ; elle se met en scène, elle, ses enfants, son mari et les parents de son mari. »

C'était du George Sand à triple dose, comme on peut en juger par ce fragment : « La servitude est abolie, dira-t-on, dans l'Europe civilisée ; on n'y tient plus, il est vrai, marché d'esclaves en place publique ; mais dans les pays les plus avancés, il n'en est pas un où des classes nombreuses n'aient à souffrir d'une oppression légale. Les paysans en Russie, les juifs à Rome, les matelots en Angleterre, les femmes partout, oui partout où la cessation du consentement mutuel nécessaire à la formation du mariage n'est pas suffisante pour le rompre, la femme est en servitude. »

Encore une fois, ce n'est pas ce qu'on peut appeler une merveille de style, et les *Erreurs d'une femme mariée*, malgré l'éloquence de leur sous-titre, *Vanité des vanités*, n'ont rien du charme de *Valentine*. Mais comme les dangereuses affirmations du roman sont devenues ici plus dangereuses encore, uniquement pour avoir été transportées de leur monde imaginaire dans la réalité ! Car madame de M... n'admet pas d'autres principes de conduite, et c'est d'après les idées de *Jacques*, exclusivement, qu'elle se gouverne. « J'entends des gens confortablement établis dans leur ménage, où ils vivent heureux et honorés, se récrier sur les conséquences de la bigamie, et appeler le mépris et la honte sur l'individu qui s'en rend coupable. Mais qui fait le crime, si ce n'est l'absurde loi qui établit l'indissolubilité du mariage ? Sommes-nous donc tous semblables dans nos affections, nos penchants, lorsque nos personnes sont si diverses, pour que les

promesses du cœur, volontaires ou forcées, soient assimilées aux contrats qui ont la propriété pour objet? Dieu, qui a mis dans le sein de ses créatures les sympathies et les antipathies, en a-t-il condamné aucune à l'esclavage ou à la stérilité? L'esclave fugitif est-il criminel à ses yeux? Le devient-il lorsqu'il suit les impulsions de son cœur, la loi de la création? » — Jacques aurait été ravi sûrement d'une si docile et si logique élève.

Il se serait aussi reconnu dans la lettre de la dame D... — la femme « incomprise » du « trop peu poétique » notaire, dont nous avons parlé plus haut. — Son mari avait d'abord pardonné; sur l'heure, elle écrit à son amant : « Relevez la tête, mon ami, vous avez fait une faute, mais pas une action infâme, comme on dit. Les circonstances vous justifient trop; l'imprudence de celui qui devait nous protéger nous absout; votre conscience et la mienne doivent nous rassurer; vous êtes toujours à mes yeux l'homme loyal et délicat en qui j'avais mis tout mon bonheur! Des devoirs impérieux nous séparent, mais l'affection et l'estime nous restent. Croyez en moi comme je crois en vous; et si dans ce monde nous sommes séparés, dans un autre nous nous réunirons, car nous ne sommes pas coupables. »

Tant d'inconscience, une sentimentalité et un romanesque à ce point absurdes, tout cela paraît incroyable; mais quoi! relisez *Jacques*. Le rapprochement s'impose avec une telle évidence qu'on le fit aussitôt en plein tribunal. L'avocat du mari plaida George Sand coupable : « Voyons si les doctrines de George Sand prévaudront devant des hommes sérieux... » Et Chaix d'Est-Ange de répliquer avec vivacité qu'il n'est pas « l'avocat de ces déplorables doctrines professées dans certains romans que son adversaire a eu raison de flétrir ». Il serait difficile d'être plus explicite.

L'affaire N...-P... est encore plus significative. C'est un procès en adultère intenté par le capitaine adjudant-major N... à sa femme et à l'ex-chirurgien-major P... Le complice ressemble singulièrement au malheureux comptable Z... Il pratique même le plagiat avec une fidélité plus scrupuleuse. « Il faut copier cela lisiblement, » conseille-t-il à la dame N..., « et le laisser tomber dans ta chambre comme par mégarde, et

comme si tu l'avais écrit il y a quelques jours. » Or, voici ce qu'il fallait « copier lisiblement », — et voici une dernière preuve que, pour une foule de petits dons Juans à l'imagination stérile, *Jacques* fut, littéralement, le *Manuel du parfait séducteur* :

« Vous qui blâmez ma conduite, examinez la vôtre : comparez et jugez. Je ne suis pas un héros. » — L'ex-chirurgien a oublié qu'il écrivait pour le compte de son amie et négligé de mettre : « une héroïne... » — « L'amour que vous condamnez est autant dans la nature que celui vers lequel vous vous efforcez en vain de vouloir me rappeler. Ce n'est point un amour partagé qui a serré les liens de notre hymen. La pensée qu'un jour mon cœur pourrait donner accès à un sentiment que vous ne m'aviez point inspiré aurait dû arrêter votre main prête à signer votre honte future. Votre égoïsme vous a aveuglé ; vous subissez aujourd'hui les conséquences de votre coupable conduite. Mon devoir, à moi, est de nourrir mon attachement; les sacrifices qu'il m'a coûtés m'y obligent et je suis liée à votre rival par une éternelle affection. »

C'est du *Jacques*, à ne pas s'y méprendre; ce qui suit n'est pas moins caractéristique : « Si vous m'aimez, vous devez résister à la tentation de me défaire de mon amant; si vous m'aimez, sa vie vous devient sacrée ; c'est vous qui avez causé mon malheur, et c'est vous qui me persécutez. Cessez donc d'accueillir les conseils de gens qui ne connaissent pas notre position, qui ne souffrent pas tout ce que nous souffrons, ou qui se conduiraient différemment s'ils étaient dans notre situation. Il devrait vous être impossible de conquérir un bonheur quelconque par la violence ou la perfidie, sans être aussitôt dégoûté de votre conquête. Il vous semblerait avoir volé un trésor et vous le jetteriez par terre pour aller vous pendre, comme Judas. » — C'est encore et toujours du *Jacques*, alourdi seulement de quelques additions.

Viennent ensuite des citations textuelles : « Il y a des hommes qui égorgent sans façon leurs femmes infidèles, à la manière des Orientaux, parce qu'ils les considèrent comme une propriété légale; mais l'homme civilisé doit attacher plus de prix à la possession du cœur ». — Seule, la fin de la

phrase n'est pas de George Sand, mais de l'ex-chirurgien-major. — « D'autres se battent avec leur rival, le tuent ou l'éloignent, et vont solliciter les baisers de la femme qu'ils prétendent aimer, mais qui se retire d'eux avec horreur, ou qui se résigne au désespoir ». — Est-ce erreur de la *Gazette des Tribunaux*? inadvertance involontaire du séducteur? Il y dans le texte de *Jacques* : « ou qui se résigne *avec* désespoir ». — « Ce sont là, en cas d'amour conjugal, les plus communes manières d'agir, et je dis que l'amour des pourceaux est moins vil et moins grossier que celui de *cet homme-là*. » Les derniers mots ont été soulignés par le plagiaire, — et pour cause.

D'après le compte rendu, le passage provoque « parmi MM. les membres de la Cour un mouvement de répugnance que partage l'auditoire ». Mais le copiste n'a pas fini de copier! Nous ne rapporterons que les dernières lignes de la citation; il est probable qu'elles excitèrent un « mouvement de répugnance » qui ne fut pas moindre :

« Nulle créature humaine ne peut commander à l'amour, et nul n'est coupable pour le ressentir. Ce qui avilit la femme, c'est l'imposture ; ce qui constitue l'adultère, ce n'est pas l'heure que la femme accorde à son amant, c'est la nuit qu'elle va passer ensuite dans les bras de son mari ou les concessions qu'elle lui fait... » Si le capitaine adjudant-major N... avait peu pratiqué George Sand, — car enfin jamais P... ne lui aurait fait ainsi servir par sa femme, comme venant d'elle, écrites et pensées par elle, des pages entières de *Jacques*! — en revanche, l'ex-chirurgien-major en avait une connaissance fort intime, et l'on voit avec quel sans-gêne il faisait tourner sa supériorité littéraire au profit de ses affaires de cœur.

Quant à la moralité de l'aventure, — et de toutes les autres de même espèce, — c'est la *Gazette des Tribunaux* elle-même qui va nous la fournir :

« Nous sommes encore sous l'impression des émotions poignantes qui pendant trois heures ont torturé l'auditoire... Sous nos yeux vient de se dérouler un de ces drames domestiques qui offrent la palpitante et effroyable réalisation de ces théories que le déplorable génie d'un auteur moderne, d'une femme,

semble avoir pris pour mission d'élever contre les lois du mariage. Leçon terrible et vivante pour ceux qui seraient tentés de prendre au mot ces détestables théories, et qui, dans son inflexible vérité, ne laisse plus que la honte et le désespoir là où une poésie menteuse ne voudrait placer qu'harmonie et félicités! Solennels et douloureux débats, devant lesquels s'efface bientôt le rire qui d'ordinaire semble accueillir les procès de ce genre, et qui inspirent pour l'honnête homme outragé autant d'admiration et de respect qu'ils soulèvent contre le coupable d'indignation et de dégoût! »

Si le chroniqueur est sévère, son raisonnement ne laisse pas d'être juste. Mais Lélia s'est-elle jamais douté qu'il pouvait naître un jour tant de misères de ses poétiques et séduisantes rêveries?...

VIII

Ce n'est pas seulement à la « honte » et au « désespoir » que les belles « théories » ont quelquefois abouti, dans la pratique; elles ont conduit leurs adeptes jusqu'au crime. Il est à peine besoin de le dire, George Sand n'est pas ici la seule, ni même la principale coupable; et dans le livre qu'il y aurait à faire — et qui pourrait être fort beau — sur « la Littérature et le Crime » à cette époque, l'auteur de *Valentine* serait loin de tenir la première place. Mais qu'il reste donc facile d'apercevoir son action dans quelques-unes des « causes célèbres » d'alors! Et comme les contemporains ont bien su l'y découvrir! Que de suicides! Que d'empoisonnements, auxquels elle ne fut pas étrangère!

Elle aurait frémi d'horreur devant d'aussi atroces conséquences; et ces malheureux, ces détraquées, elle les aurait maudits avec plus d'indignation que personne, et de tout son cœur. Faisaient-ils pourtant autre chose que de régler leur conduite sur leurs lectures? Assurément, tout peut devenir occasion de mal, sans en excepter le bien lui-même, — *cor-*

ruptio optimi pessima, — et George Sand n'a pas tardé à se convaincre que « les événements » étaient capables de « gâter », de « souiller » les meilleures intentions. Mais pourquoi faut-il que son souvenir ait été si souvent mêlé aux choses les plus écœurantes et les plus sinistres ?

C'est d'abord l'affaire B... (1835), devant les assises de la Seine, « crime romantique, — dit la *Gazette des Tribunaux* ; — double suicide longuement médité, mort de l'une des victimes, guérison merveilleuse du complice ; le fer et le poison substitués l'un à l'autre et successivement employés par l'amant le plus passionné sur la plus résignée des victimes ; tentatives réelles faites par l'accusé pour s'arracher la vie, et désir sincère d'aller rejoindre, dans le tombeau, l'objet de son amour ». On lit, à l'audience, des extraits d'*Indiana* trouvés dans les papiers de B... ; et George Sand est le seul écrivain cité au cours des débats. Un moment, l'avocat général se demande quelle peut bien être « la source de l'aberration et du délire » manifestés par l'inculpé. « On l'a peut-être cherchée avec raison dans les doctrines funestes qui depuis longtemps nous effraient et corrompent la jeunesse. »

Et le défenseur lui-même ne fait pas entendre un autre langage : « Si je cherche la source de ce dévergondage d'idées, ne sera-t-elle pas dans ce romantisme qui envahit la littérature, dans ces livres antisociaux qui égarent l'imagination ? Eh bien, vous, ministère public, qui ne brûlez pas tous ces livres, avez-vous le droit de punir le mal né du mal que vous laissez faire ? Non, vous ne pouvez pas demander aux victimes la réparation du mal qui est votre ouvrage. »

L'accord entre l'accusation et la défense est significatif. Et, sans doute, les romans de George Sand vont ici avec d'autres ; mais enfin ils sont nommés, ils sont même seuls à l'être ; — et c'est tant pis pour leur auteur.

On les nommera encore dans l'affaire M... (1838), à l'exclusion de tous autres ouvrages, et les malheurs de l'accusée leur seront imputés pour la plus grande partie. « M... avait pour lecture habituelle des romans ; et ces romans qui peuvent ne pas agir avec une grande force sur des âmes blasées et corrompues, *Indiana* et *Valentine*, devaient produire une impression profonde sur une âme jusque-là chaste et vertueuse. »

Il y a même des cas où, sans que personne y ait fait d'allusion directe, l'influence est à peu près certaine. Si George Sand est demeurée quelquefois invisible, elle a été souvent présente, comme dans l'aventure de celle que la *Gazette des Tribunaux* (1837) appelle «la moderne Brinvilliers», et dont le suicide, en empêchant la justice de faire son œuvre, supprima toute espèce de débats.

« Jeune, belle, riche et d'un esprit distingué, mademoiselle X... avait épousé, quelques mois après la révolution de 1830, M. N... dont les qualités personnelles, la position de fortune et le mérite paraissaient devoir assurer son bonheur. Mais une autre passion avait déjà germé dans son cœur, qu'elle ne sut bientôt plus contraindre», malgré deux enfants et les soins du mari. L'amant lui-même, épouvanté de la trop vive imagination de madame N..., s'expatrie au Brésil. « De là, dans une correspondance remarquable par la rare alliance du sentiment et de la raison, il explique à madame N... quels motifs l'avaient décidé à s'éloigner d'elle et à renoncer, sinon à son amour, du moins à un bonheur qu'il ne pouvait goûter pur et sans remords. »

Il n'y a d'obstacle que le mari : on supprimera l'obstacle. Dès ce moment, les indispositions du pauvre N... sont fréquentes ; il éprouve des douleurs dans la poitrine et des vomissements surviennent. Les médecins conseillent une maison de santé, « sur la longue ligne des boulevards neufs, au côté ouest de la capitale ». Il y séjourne quelque temps, et bientôt rend le dernier soupir « dans les bras de son épouse au désespoir ».

« Madame N... après quelques jours de deuil reparaît dans le monde, plus belle et plus éclatante encore de sa noire parure et de sa pâleur ». Elle songe alors à rejoindre son amant au Brésil. Mais les deux enfants vivaient encore : ils meurent subitement dans des «convulsions affreuses».

Malgré la douleur où la mère semble plongée, des soupçons s'élèvent, et la justice lance contre elle un mandat d'amener. Barricadée « dans son élégant appartement de la Chaussée d'Antin », elle refuse d'ouvrir : on enfonce la porte, et on la voit étendue sur son canapé, «belle encore, mais pâle, froide, inanimée, et de sa main droite serrant, par une contraction

convulsive, un flacon d'où s'exhale encore l'amère odeur d'acide prussique qui l'a foudroyée », — le poison qui l'avait débarrassée de ses enfants.

Le scénario est aussi complet qu'il se puisse.

Nous le répétons, il n'y a dans toute cette relation aucun détail précis qui nous permette d'affirmer que les œuvres de George Sand ont été les livres préférés de la malheureuse : est-il téméraire de le conjecturer ? Et George Sand n'est-elle pour rien dans quelques-uns de ces attentats dont la lugubre série épouvante les imaginations ? Contagion du crime, nous le voulons bien, plus encore que résultat de lectures pernicieuses. Mais chez les premiers coupables ? chez les criminels illustres et de haut vol ? — Névrose, hystérie, pourra-t-on dire. — Oui, si l'on y tient. Mais qui donc a facilité la névrose, préparé l'hystérie ? Et, dans cette œuvre de désorganisation profonde dont le romantisme tout entier est quelque peu responsable, l'auteur de *Jacques* et de *Valentine* ne doit-il pas avoir sa part de responsabilité ?

La trop fameuse madame Lafarge, par exemple, aurait toujours été, vraisemblablement, ce que nous voyons qu'elle fut. Qui oserait néanmoins soutenir que George Sand ne l'a pas précipitée du côté où elle penchait déjà ? Criminelle ou innocente, quelque opinion qu'on ait sur elle, il est évident que la littérature en général et George Sand en particulier ont joué un rôle principal dans le détraquement total de l'inquiétante créature.

Elle s'évertue à s'analyser ; un mot résume la longue analyse : romanesque, elle était incurablement romanesque. C'est un point sur lequel la lecture de ses *Mémoires* ne laisse subsister aucun doute.

« J'écrivais, je lisais avec ardeur, j'habituais mon intelligence à poétiser les plus minutieux détails de la vie, et je la préservais avec une sollicitude infinie de tous contacts vulgaires ou trivials *(sic)*. J'ajoutai à cela le tort de parer la réalité pour la rendre aimable à mon imagination, celui plus grand encore de sentir l'amour du beau peut-être davantage que l'amour du bien, de remplir plus facilement l'excès du devoir que les devoirs mêmes, et de préférer en tout l'impossible au possible. »

» Je voyais dans le développement de mes facultés le moyen d'être aimée, et je parais mon esprit pour cet être que je ne rêvais pas encore, mais que j'espérais dans le lointain et que j'attendais comme le complément de mon existence. » — Ce sont les propres expressions de Fernande dans *Jacques*. — « Lorsque j'avais écrit quelques nobles pensées, je les *lui* lisais ; lorsque j'avais vaincu une difficulté musicale, je *lui* chantais ma victoire ; » — c'est elle qui souligne toujours le pronom ; — « j'étais fière de *lui* offrir une bonne action, je n'osais penser à *lui* quand j'étais mécontente de moi-même ; enfin ce n'était pas un homme, ce n'était pas un ange, c'était quelque chose qui devait *m'aimer*. »

Ce don Quichotte féminin du sentiment n'a qu'un désir : vivre la vie telle qu'elle est représentée dans les livres ; et ses auteurs favoris sont Walter Scott et George Sand ; — celle-ci tout de suite préférée, choisie pour seule inspiratrice et pour seul guide.

Madame Lafarge elle-même l'avoue ; la plupart des journaux le constatent, et l'éditeur des *Mémoires* — peu suspect en l'occurrence — en convient à son tour : « George Sand est son auteur de tous les instants. Une prédilection de cette nature donne la clé de bien des mystères. » *Le Progrès de la Corrèze* dit vrai : lectrice moins assidue de *Jacques* et de *Valentine*, Marie Cappelle n'aurait pas écrit à son mari, le jour même de leur arrivée au Glandier, « la lettre la plus désolante, la plus irréfléchie, la plus infernale », — pour parler comme *le Progrès de la Corrèze*. — Elle lui aurait épargné bien des scènes étranges, calquées sur telles situations d'*Indiana* et de *Valentine*. Enfin elle ne se serait pas livrée à ces débauches de sensiblerie niaise dont les *Mémoires* caressent encore avec tant de volupté le malsain souvenir.

« Un soir, ayant été assister à la coulée de la fonte, je me sentais un peu fatiguée ; M. Lafarge me proposa de rentrer en bateau. Il était assez tard ; la terre silencieuse laissait souffler une brise légère qui frissonnait dans les grands arbres, et, balançant mollement les fleurs endormies, empruntait à ces belles filles de la lumière leurs délicieux parfums. Parfois une cigale étourdie chantait une petite chanson grivoise qui allait éveiller toute une république d'austères fourmis.

Une grenouille, *peut-être incomprise*, » — cette fois, c'est nous qui soulignons, — « laissait tomber un soupir coassant; puis, tout à coup, une note aiguë, vibrante, interrompait soupirs et chansons, et le rossignol ordonnait le silence pour donner une sérénade à la plus jeune des roses, sa maîtresse adorée. Dans le ciel, toutes les étoiles brillaient, et la lune, en mirant dans les eaux sa pâle et divine image, souriait à sa beauté. » — Malgré la bizarrerie de quelques traits, le morceau ne manque pas d'une douceur charmante. Mais on ne s'étonne plus que, du premier moment, les deux époux aient été séparé par un abîme.

Et l'abîme ne fit que se creuser chaque jour davantage. Tout, dans ce Glandier maudit, froisse la jeune femme et la blesse et l'irrite, détails prosaïques de l'existence et vulgarité de l'entourage. Une madame Pontier blâme le « mauvais goût de Victor Hugo », condamne la « démence d'Alexandre Dumas », vante « la sublime grandeur des poètes de l'Empire », et manque s'évanouir au spectacle de « l'immoralité de madame Sand, qui écrivait comme une *cuisinière* et pensait comme une *poissarde* ». — Son admiratrice n'a pas tort de souligner des appréciations si peu flatteuses. — « Ma chère tante m'assura qu'on ne recevait *cette dame* dans aucun salon honnête de La Châtre, que les femmes qui se respectaient ne savaient même pas son nom, et qu'elle venait de se brouiller, je crois, avec un sous-préfet qui avait voulu perdre M. Pontier en lui prêtant une œuvre infâme qui s'appelait *Lélia* ! » — Le joli tableau, par parenthèse, de mœurs provinciales ! Et comme il fait bien voir l'effarement scandalisé que provoquèrent dans certains milieux les œuvres de George Sand ! — « J'osai lui avouer que j'avais lu *Indiana*, et que j'admirais au moins », — la restriction est piquante, — « la magie et l'entraînement de cette belle prose, splendide et gracieuse comme un diamant caché dans les feuilles d'une rose. Elle leva les yeux au ciel, s'étonnant de tant de perversité dans un âge si tendre... »

N'en déplaise à la plus impertinente et à la plus railleuse des nièces, la tante faisait preuve d'un assez bon discernement : sur un caractère à ce point romanesque et dépravé, l'auteur d'*Indiana* ne pouvait qu'exercer une action néfaste.

Sans aucun doute, il manquait de tact et peut-être aussi de charité chrétienne, ce prédicateur qui s'écriait, dans une église de Montpellier, — où madame Lafarge subit la plus grande partie de sa peine : — « Mes frères, savez-vous ce que c'est qu'aimer Dieu ? C'est maudire les maximes du siècle ; c'est vouer anathème à ces voix de l'abîme qui font vos fils impies, vos filles déhontées et vos femmes adultères ; qui enseignent le vice et professent le crime ; qui aiguisent le poignard et versent le poison. Ce que je vous dis, le scandale d'un exemple récent le confirme, et la preuve en est trop près de nous pour que jamais vous puissiez l'oublier. » Mais, s'il manquait de charité, il ne manquait pas de logique. Douleurs, hontes, crimes, voilà quels ont été les résultats, — extrêmes si l'on veut, — mais les résultats de ces « beaux poèmes » *Indiana, Jacques* et *Valentine*.

Pauvre Lélia ! si douce à tous les affligés, si pitoyable à toutes les souffrances ! Par quelle cruelle ironie a-t-elle occasionné des maux irréparables, en voulant justement les prévenir ? et pourquoi faut-il que tant de sanglots forment le plus lugubre des accompagnements à l'hymne triomphal que l'imprudente sibylle avait entonné d'abord en l'honneur de la passion affranchie de toute contrainte, libre de toute servitude, seule maîtresse d'elle-même, fille du ciel, intangible et sacrée ?

Est-ce une raison pour répéter, le mot de la repentante et zélée N..., — l'ennemie personnelle de George Sand :

Le talent à ce prix n'est qu'un présent funeste !...

Non certes ; et chacun, au surplus, en décidera selon sa fantaisie. L'esthétique n'est pas, ne peut pas être, ne doit pas être la morale ; mais, comme l'a fort bien montré Taine, dans sa *Philosophie de l'Art*, c'est encore un critérium — après les autres — de la beauté des œuvres, que leur degré de bienfaisance. Or, c'était fatal : *Indiana*, *Valentine*, *Jacques* et *Lélia* devaient contribuer à l'amélioration des mœurs en général, et n'aboutir qu'à des catastrophes dans la plupart des cas particuliers. De là le double jugement qu'il sera toujours légitime d'en porter. Envisagée du point de vue spécial

où nous nous sommes placé, cette partie de l'œuvre de George Sand s'attirera toujours les plus vifs éloges comme les plus sévères critiques, — et elle méritera les uns et les autres également.

Tout compte fait, les éloges prévaudront; et ce sera justice. On oubliera de plus en plus les imprudences de l'écrivain pour ne se souvenir que de ses générosités; le bien dont la société lui est à jamais redevable aura vite effacé le mal qu'elle a pu causer accidentellement à quelques-uns, — il y a d'ailleurs si longtemps! — et, par égard pour « la bonne dame de Nohant », la postérité pardonnera beaucoup, pardonnera tout peut-être au fougueux auteur de *Lélia*.

LOUIS MAIGRON

LA PRINCESSE MATHILDE

La princesse Mathilde fut la personne la plus naturelle que j'aie connue.

La naturelle grande dame qu'elle était s'annonçait par l'aspect, la tenue et la démarche, par la franchise du regard et la franchise du rire, — un si bon rire ! — et la liberté de la parole ; par la noblesse d'un esprit répugnant aux choses et aux personnes vulgaires, — au point qu'elle ne pouvait retenir, quand elle les rencontrait, sa moue de dédain, — par le sentiment qu'elle avait de la dignité de sa naissance.

Aussi par sa simplicité et sa familiarité : elle ne marquait la distance d'elle aux autres par aucune parole, par aucun geste, par aucune mine.

Elle était très modeste. Peintre, musicienne, instruite par la lecture, et par la conversation d'à peu près tous les hommes de ce temps qui ont eu quelque chose à dire, elle n'était ni femme artiste, ni femme de lettres, ni femme savante. Elle détestait la flatterie; elle refusait les compliments et ne s'en faisait pas à elle-même. La princesse Mathilde n'avait aucune vanité d'aucune sorte.

Son bon sens était vigoureux et amusant. Les subtilités, les raffinements, les manières l'agaçaient. Un soir, des hommes, de grands hommes, discutaient à quelques pas

d'elle la question « esprit ou matière ». Assise à sa table, les lunettes aux yeux, l'aiguille courant dans son ouvrage, elle écoutait sans dire un mot. Les philosophes en arrivaient aux étrangetés et aux paradoxes de conversation; j'étais près d'elle, elle se pencha et me dit tout bas, en souriant : « Comme ils sont bêtes ! »

Ce qui n'empêchait pas qu'elle admirât ces hommes, — c'était sa joie de les voir autour d'elle, — et que l'amitié qu'elle leur témoignait ressemblât à de la reconnaissance.

Elle était une laborieuse, toujours occupée à quelque tâche. Elle dirigeait sa maison jusque dans le petit détail et tenait tout en ordre. Elle avait une exactitude parfaite dans sa correspondance; toute lettre recevait une réponse rapide, de sa fine écriture toute personnelle. Ses heures étaient remplies avec régularité : heures de peinture, heures de musique, heures de visites reçues ou faites, heures de bonnes œuvres. Le soir, à Saint-Gratien surtout, elle présidait un atelier de brodeuses. Jamais on ne la voyait oisive; elle avait toujours quelque chose en train. Quinze jours avant de mourir, elle disait à madame l'ambassadrice d'Italie : « J'ai des choses à terminer »; ce fut une des rares paroles qui firent comprendre qu'elle sentait la mort venir.

La princesse Mathilde était généreuse. La plus belle justice qu'on pourrait lui rendre serait de publier un de ses budgets de n'importe quelle année; et elle avait de la générosité la marque certaine, qui est la discrétion. Aucun de ses obligés, aucune de ses obligées n'a senti un poids à ses bienfaits. A déposer le bienfait, jamais main ne fut plus légère que la sienne.

La princesse avait l'âme démocratique à la façon napoléonienne. Elle aimait les humbles et elle avait plaisir à causer avec eux, à leur trouver du bon sens, de la bonne humeur et de l'esprit; elle admirait en eux l'intelligence française : « Et il y a des imbéciles, disait-elle, qui croient que nous sommes en décadence !... » Elle ne faisait que supporter tout juste les gens du monde qui n'étaient que gens du monde.

La princesse fut tolérante en religion, et elle avait sa religion à elle. Elle avait gardé, de sa petite enfance, l'habi-

tude de faire sa prière, le matin et le soir, devant une image de la Vierge et un crucifix, qu'elle a voulu qu'on mît dans son cercueil avec une rose et un œillet, ses deux fleurs préférées, et un portrait de Napoléon; mais, au fond, elle était philosophe à la façon d'autrefois, hésitant devant « le grand peut-être », souhaitant que ce fût encore de la vie, et une vie qui ne finît plus, mais sans trop se flatter de cette espérance, si j'en juge par une conversation qui remonte à dix mois, et à la fin de laquelle elle me reprocha de ne pas en savoir plus que les autres.

Elle fut tolérante en politique comme en religion. Il est vrai, dans la grande crise de « l'Affaire », elle prit parti avec véhémence. Pour la première fois, l'hospitalière maison où j'ai vu des ministres de la République se rencontrer avec d'anciens serviteurs de l'Empire, fut troublée et divisée. Une minorité d'amis dut se tenir un peu à l'écart, laissant le champ libre. La princesse s'étonna et s'inquiéta; elle écrivit des lettres et ne fut pas toujours contente des réponses; mais elle disait : « Je vous aime bien tout de même », ou : « Je reste votre fidèle amie ». L'accalmie venue, si elle se souvint du moment de discorde, ce fut pour le faire oublier. Elle redoubla sa bonne grâce; elle eut des attentions délicates infiniment.

Pendant cette crise, elle souffrit surtout des attaques contre l'armée. On m'a raconté qu'elle dit un jour à quelqu'un qui ne pensait pas comme elle : « J'ai eu un oncle qui a été soldat. » Ce mot lui seul, en sa spirituelle concision, explique sa grande émotion.

Elle vivait dans le perpétuel souvenir de l'Empereur. Ce souvenir était un culte : elle ne tenait à rien autant qu'aux reliques qu'elle gardait de Napoléon. Toute critique qui, directement ou indirectement, touchait ou effleurait la personne impériale, lui était pénible, même si elle était faite par une plume respectueuse. Elle demandait : « Pourquoi? Mais pourquoi? Est-ce qu'il y a besoin de dire toutes ces choses-là?... » Elle parlait avec attendrissement de la beauté du Premier Consul. Un jour, elle se fâcha tout rouge contre un vieux savant qui contesta cette beauté. Comme le vieux savant était fort laid, elle ne manqua pas de le lui dire; puis, comme il

était aussi un vieil ami, elle eut du regret de cette vivacité, car elle était une amie incomparable,

Elle avait le sentiment que bien des choses qu'elle aimait s'en allaient à vau-l'eau, elle ne savait vers quel avenir. Elle interrogeait ceux qui l'approchaient sur les événements et sur les affaires publiques. Quelques jours avant sa mort, comme je me présentais devant elle pour la saluer et me retirer tout de suite, par crainte de la fatiguer, elle me fit asseoir, et, de sa voix pénible, qu'on n'entendait presque plus, elle me demanda : « Et les affaires publiques? » Je lui répondis qu'elles n'allaient pas très bien, mais qu'à ma connaissance de vieux professeur d'histoire, elles n'avaient jamais bien été, et que ne pas bien aller me paraissait être le caractère propre de ces affaires-là; qu'en tout temps elles ont contenté les uns, mécontenté les autres; que les mécontents ont toujours annoncé la fin du monde, et que pourtant le monde est encore là et, vraisemblablement, pour longtemps. C'était ma fonction de la rassurer, mais je n'ai jamais pu lui communiquer ma confiance. A mesure que la princesse approchait de la fin, son esprit se réfugiait dans le passé lointain, dont cette admirable femme était l'épave inquiète.

ERNEST LAVISSE

QUESTIONS EXTÉRIEURES

LA CORÉE

Détachée du continent mandchourien, tendue entre les mers chinoises et les mers japonaises, la Corée est une longue presqu'île que les derniers explorateurs japonais[1] comparent à l'Italie péninsulaire, — à la seule Italie des Apennins, car la Corée n'a pas sa vallée du Pô. Italie et Corée, sur la carte, en effet[2], par la forme générale et les principales dimensions, par l'orientation et le gîte, par les grands traits de la structure superficielle et par la distribution des plaines, capitales, villes et ports, ces deux péninsules asiatique et européenne ont quelques ressemblances.

Toutes deux, longues mais étroites, étirent du nord-ouest au sud-est leur double façade de huit à neuf cents kilomètres. En largeur, depuis la mer fermée qui les borde à l'orient (mer Adriatique et mer du Japon), jusqu'à la mer plus ouverte qui les baigne au couchant (mer Tyrrhénienne et mer de Chine), ni l'une ni l'autre ne dépasse deux cents kilomètres. Toutes deux sont traversées de part en part et comme ossifiées d'une échine montagneuse qui se recourbe en arc pour courir de l'angle nord-ouest à l'angle sud-ouest, en longeant la côte orientale. Toutes deux n'offrent à la mer du levant qu'un

1. B. Koto, *Journal of the College of Science* (Université de Tokio), janvier 1903.

2. La carte que je donne ici est une reproduction de l'Atlas Vidal-Lablache.

rivage abrupt, dépourvu de villes et de ports. Toutes deux, au contraire, tournent vers leur rivage occidental le demi-cirque de vallées fluviales, de coteaux, de plainettes, de pays ondulé, de deltas ou d'estuaires boueux, qu'enferme le grand arc des monts.

Les deux capitales, Rome et Séoul, sont situées en même place, à mi-chemin entre le nord et le midi, sur l'unique trouée qui, coupant en travers monts et coteaux, permette les communications terrestres entre la côte du levant et les ports du couchant. Ce qu'est, pour l'Italie péninsulaire, la trouée d'Ancône à Civita-Vecchia par Rome et le Tibre, la trouée d'Ouensan à Tchémoulpo par Séoul et le Han-Kong ou ses affluents l'est pour le royaume coréen. A quelques kilomètres de la côte occidentale, au dernier pont du fleuve, Séoul est la Rome coréenne; à la corne nord-est de la péninsule, Ouensan (ou Gensan) est, comme Ancône, le seul refuge de la façade orientale; Tchémoulpo est exactement Civita-Vecchia, port de la capitale, parmi les boues et les deltas de la mer du couchant. Veut-on poursuivre la comparaison? A la pointe sud-est de la presqu'île, Fousan et Masampo sont les Tarente ou les Brindisi coréens, les grands ports du détroit méridional, les embarcadères vers les îles et contrées du levant; symétriquement placée à la pointe sud-ouest, Mokpo peut être assimilée à Reggio.

Mais après les similitudes, voici les différences. Elles sont nombreuses et caractéristiques. La Corée n'est pas, comme l'Italie, une terre calcaire aux arêtes allongées, aux montagnes et vallées continues, presque rectilignes, aux côtes presque nettes. C'est une terre granitique, plus semblable à notre Bretagne, un fouillis de rocs et de dépressions marécageuses, de massifs isolés et de cuvettes closes, de compartiments désunis, presque autonomes, entre lesquels circulent difficilement quelques rivières aux coudes repliés, et que dominent les pitons aigus, les verticales facettes des Montagnes de Diamants. Comme nos côtes bretonnes, les rivages coréens, sauf à l'orient, sont échancrés, perforés, rongés de criques, de longues baies, d'estuaires, de « petites mers, *mor-bihans* ». La marée, dépassant dix mètres d'amplitude, pousse au loin dans les terres ses eaux violentes; le reflux ramène à la « Mer Jaune »

des torrents de boue. Fousan, Masampo, Mokpo, Tchémoulpo, etc., sont en réalité des ports intérieurs, des sortes d'Auray, de Vannes, d'Hennebont, de Lorient, etc., où l'entrée et le débarquement ne sont commodes qu'à marée haute; des lieues de grèves boueuses découvrent à marée basse.

Au devant de ces rivages, se dresse encore une triple et quadruple ceinture de roches, d'îlots et de « cailloux ». Une marine indigène ou des colons fixés à demeure et maîtres de l'*hinterland* pourraient user de ces mouillages : une pratique journalière leur rendrait familiers les atterrissages, les passes et les bancs, et leurs fortifications terrestres mettraient partout leurs flottes sous la protection de l'artillerie. Mais pour les étrangers ces mouillages coréens offrent moins des abris que des souricières, et c'est au large seulement, dans la mer du sud, qu'une petite île présente aux marines étrangères la Malte de son Port Hamilton.

Différence plus importante encore, — car elle a eu son influence décisive sur toute l'histoire intérieure et extérieure de la péninsule : — la Corée n'est qu'une Italie tronquée; au sud comme au nord, il lui manque quelques organes et quelques membres qui, dans l'histoire italienne, eurent un grand rôle. Au nord, la Corée n'a pas sa vallée du Pô : la péninsule se rattache, sans intermédiaire, aux Alpes de Mandchourie, à la haute barrière du Tchan-Aline, *Mont Blanc,* qui, de la mer japonaise aux golfes chinois, des rades de Vladivostok à la presqu'île de Port-Arthur, dresse par le travers ses deux et trois mille mètres de forêts et de neiges. Au pied de ces Alpes mandchouriennes, les deux vallées affrontées du Toumen et du Yalou ne sont que des couloirs forestiers, et ces couloirs n'appartiennent même plus à la Corée : les lits du Yalou et du Toumen, modernes Rubicons, tracent la frontière. Au sud, pareillement, la Corée n'a pas ses Calabres et ses Pouilles, ses longues projections de terres avancées : il lui manque la pointe et le talon de la botte italienne. Et la Corée n'a pas non plus de Sicile : elle n'a comme dépendance insulaire que la montagne de Quelpaert. Aussi les deux péninsules, exposées, toutes deux, aux mêmes entreprises des soudards d'outremonts et des pirates d'outre-mer, n'ont pas eu le même sort.

En Italie, il y avait place pour deux maîtres, deux peuples,

presque deux races : le soudard se taillait un royaume dans la plaine du nord; le pirate occupait ou pillait au midi les projections et la grande île : Italie gauloise, allemande ou française d'une part; Italie grecque, sarrasine, angevine ou espagnole de l'autre; royaume lombard au pied des Alpes; royaume sicilien aux bords du détroit. La Corée, depuis longtemps, n'a connu qu'un royaume, une nation, une race. Soudards et pirates vinrent aussi la soumettre; mais ils n'y subsistèrent pas côte à côte, faute de place : ils s'entremêlèrent ou s'entre-dévorèrent. Le Mongol ou Mandchou d'outre-monts, le Malais ou Japonais d'outre-mer se sont fondus en une race unique, qui tient de tous les deux et se distingue pourtant de l'un et de l'autre : la Corée possède en propre sa race, sa langue, son écriture, ses religions, où les souvenirs de l'étranger sont toujours reconnaissables, où pourtant le Coréen a mis sa marque et son unité.

Dans cet amalgame coréen, les peuples de la mer et les peuples du continent ont tour à tour déversé leurs apports. Mais l'influence continentale est restée la plus forte : jusqu'à ces dernières années, c'est elle qui a prévalu. C'est de l'occident, du continent chinois, que l'Italie coréenne a reçu la civilisation, non pas de l'orient, comme l'Italie européenne, non pas de la Grèce japonaise. Le Coréen est de type mongol, non malais, de culture et de mœurs chinoises, non japonaises. Politiquement, religieusement, littérairement, il a vécu sous l'étroite discipline et même sous la vassalité directe de la Chine, depuis que les Chinois à la fin du XIV[e] siècle prêtèrent leur concours à l'établissement de la dynastie actuelle (1392). Durant les cinq cents dernières années, de 1392 à 1894, la Corée ne fut à vrai dire qu'une province chinoise, un royaume de mandarins — où subsiste pourtant une noblesse héréditaire, — avec son roi particulier et son autonomie, mais avec son tribut annuellement payé et son hommage annuellement rendu au Chinois suzerain. Tous les empereurs de Chine, de la dynasite *ming* ou de la dynastie mandchoue, maintinrent soigneusement le cérémonial tout au moins et, parfois, la réalité de cette sujétion : rois et reines de Corée recevaient de Pékin leur nom royal et leur charte d'intronisation; traités et actes coréens étaient datés de l'ère chi-

noise; en 1890, le roi Li-Hsi rappelait encore officiellement cette vassalité de son royaume, « maintenu, disait-il, par la bienveillance immémoriale des empereurs de Pékin ».

Le commerce se joignait à la politique pour mettre les Coréens dans la clientèle chinoise : la Corée produit une plante médicinale, le *ginseng*, dont les Chinois (ils la paient au poids de l'or) font un grand usage en leur sorcellerie et thérapeutique, et dont le roi de Séoul conservait jadis le monopole; en paiement, la Chine fournissait aux Coréens la soie et les métaux; la récolte des rizières coréennes suppléait aux disettes, qui chaque année désolent quelque province chinoise; les artisans et artistes chinois suppléaient à l'ignorance ou à la maladresse dont firent presque toujours preuve ces bons Mongols de Corée.

Durant les cinq siècles de cette entente sino-coréenne, le pirate d'outre-mer, le Japonais, ne fut pas sans vouloir intervenir : jusqu'à la révolution de 1867, le Vieux Japon revendiqua des droits historiques; depuis la révolution de 1867, qui transforma le Japon féodal en une ruche démocratique, ce sont les besoins mêmes de la foule, les nécessités économiques, vitales de la nation qui, de gré ou de force, tournèrent vers la Corée la politique mikadonale.

Comme tous les droits historiques et titres de noblesse, les droits du Vieux Japon étaient antiques et respectables. Ils remontaient jusqu'au IIIe siècle avant notre ère : dans un temple de Kobé, les Japonais montrent encore le casque de leur impératrice Dzingou, qui soumit la Corée au temps où Annibal conquérait l'Italie, et ils affirment que, seize ou dix-huit siècles durant, chaque année, l'ambassade coréenne apporta le tribut et l'hommage à la cour du Chogoun ou du Mikado. L'influence chinoise depuis 1392 ayant prévalu, les chevaliers et reîtres japonais, *daïmios* et *samouraïs*, essayèrent plusieurs débarquements : ils réussirent parfois; leurs six années d'atroces dévastations (1592-1598) vivent encore dans le souvenir et la rancune des Coréens. L'invasion mandchoue au début du XVIIe siècle rétablit définitivement la suzeraineté chinoise; le Japon garda néanmoins jusque vers 1830 le vain prestige d'un tribut nominal et d'un hommage intermittent.

Le Nouveau Japon exhuma pieusement ces droits histori-

ques : dès 1868, il réclamait le retour des ambassades coréennes, sans pouvoir l'obtenir. Durant neuf ou dix années. il patienta. Il créait alors son armée et sa marine de guerre; la Chine conservait la supériorité, grâce à la flotte que l'amiral Courbet n'avait pas encore détruite. Les victoires françaises annihilèrent la puissance chinoise. En même temps, des considérations nouvelles intervinrent dans la politique japonaise et de jour en jour s'imposèrent; à elles seules, elles eussent enfin obligé le gouvernement japonais à l'action, quand même le chauvinisme de ses hommes d'Etat ou leur zèle néophyte de civilisateurs, de réformateurs, de démocrates n'eussent pas, de cette intervention en Corée, fait à leurs yeux une sorte de croisade ou de revanche, un devoir. Ces considérations nouvelles sont d'ordre économique, partant chiffrables et pressantes; elles sont avouables et rationnelles. honnêtes en somme : si le droit de vivre et de prospérer sans porter atteinte à la vie et à la prospérité d'autrui est pour les peuples modernes le fondement du droit international, elles donnent à la revendication japonaise un fondement d'équité. En voici le résumé succinct.

*
* *

La Corée est presque déserte ou, du moins, très mal peuplée. En doublant même les dénombrements officiels (qui sont toujours faussés par la crainte de l'impôt) et en dépassant encore les appréciations les plus favorables, il ne semble pas que la péninsule ait à l'heure actuelle dix millions d'habitants pour 220 000 kilomètres carrés, — soit 50 habitants à peine au kilomètre carré : faible pour l'Europe, ce chiffre est minuscule auprès des fourmilières asiatiques.

Le Japon, qui n'a pas une superficie double (382 000 kilomètres carrés : environ les cinq sixièmes de la France), a une population quadruple ou quintuple : 45 millions d'habitants. Or l'archipel japonais compte des territoires inhabitables. L'extrême rigueur du climat fait de toute l'île Yeso une terre dépeuplée, et la moitié nord de Nippon ne possède qu'une population normale : les 10 000 kilomètres carrés de Yeso n'ont que 62 000 habitants; la province nord de Nippon n'a

guère que 85 habitants au kilomètre carré (c'est le chiffre de nos Côtes du Nord : la moyenne de la France est de 72). Mais dans la partie méridionale de l'archipel, se pressent et s'étouffent les foules japonaises : en face de la Corée, les îles de Kiousiou et de Sikok et la province occidentale de Nippon ont respectivement 156, 166 et 183 habitants au kilomètre carré; dans le détroit coréen, la petite île Iki en a près de 260. Les statistiques japonaises, défalquant les étendues improductives, les forêts, les parcs religieux, les cimetières et les terrains construits, estiment que l'archipel n'offre guère à la culture plus de 137 000 kilomètres carrés pour une population de 45 millions d'âmes : tout kilomètre ensemencé devrait donc nourrir plus de 300 habitants.

Chaque année, cette population s'accroît : l'augmentation annuelle atteint maintenant 400 000 âmes. Le sol japonais ne peut plus suffire. Il faut un déversoir. Ce n'est pas vers les terres ou les colonies blanches que les Japonais peuvent le chercher : l'Australie et les États-Unis se ferment à l'émigration jaune. Les Japonais se sont jadis tournés vers la Chine : leurs victoires de 1894-1895 leur avaient acquis le littoral mandchourien; l'intervention européenne les en dépossédа. Ils conservèrent Formose, il est vrai. Mais, étant données l'insalubrité des côtes et l'étendue des districts montagneux, la population de Formose est déjà fort dense et, si l'élément indigène des tribus sauvages ne dépasse guère 95 000 personnes, l'élément chinois compte plus de 2 802 000 têtes. A Formose, l'émigration japonaise rencontre en ces Chinois une concurrence presque insurmontable : 37 ou 38 000 Japonais sont venus pourtant s'établir dans l'île. Mais ce n'est là pour la grande émigration qu'un pis aller : le climat de cette terre tropicale et fiévreuse ne saurait convenir à ces gens du Nord. Et Formose est une terre lointaine. Aux émigrants de Nippon ou de Kiousiou, c'est la Corée, toute proche, qui offrirait vraiment une nouvelle patrie.

Par le climat, par la nature du sol, par les productions de la terre et des eaux, la Corée est un autre Japon. Étendue comme lui sous les 35° et 42° de latitude, influencée comme lui par les âpres bises de Mandchourie et par les brises humides des golfes, la Corée n'a pas la douceur du climat italien, bien

que Séoul soit beaucoup plus méridionale que Rome, et que l'extrême péninsule soit plus méridionale que Biskra. La Corée connaît les durs hivers asiatiques, les neiges, les fleuves glacés, les ports gelés parfois — rarement — et le thermomètre descendant à — 20°. Elle connaît aussi les étés orageux, lourds, pluvieux, et les températures de + 30° et + 35° à l'ombre. Mais si les trois mois de décembre, janvier et février y sont rudes et les trois mois de juin, juillet et août pénibles, le printemps et l'automne y sont délicieux [1]. L'Européen y vit sans peine, sans malaria, sans fièvres jaunes ni pernicieuses. Le Japonais s'y retrouve en son élément. La seule négligence de l'homme est responsable des deux épidémies presque endémiques, qui désolent le pays, mais qu'une hygiène publique aurait tôt fait d'enrayer : la petite vérole et la fièvre typhoïde.

De tout temps, l'émigration japonaise a franchi le détroit et pris pied sur les façades coréennes de l'est et du midi : depuis 1597, une colonie japonaise a toujours occupé un quartier de Fousan; depuis 1882 et 1895, dans tous les ports ouverts, à Ouensan, à Mokpo, à Tchémoulpo, etc., et à Séoul même, les trafiquants japonais sont venus prendre le commerce; à l'heure actuelle, vingt ou trente mille Japonais sont fixés en Corée, avec leurs familles, sans esprit de retour [2]. Confinée encore aux rivages et aux grandes villes, cette émigration se répandrait volontiers dans la campagne, si les étrangers pouvaient y compter sur la moindre chance de sécurité et de vie. Sans les exactions, pilleries et exécutions sommaires du mandarin, cette campagne coréenne, mal peuplée et plus mal cultivée, attirerait en foule les paysans-jardiniers dont le Japon ne sait que faire. En face des îles industrielles, cette presqu'île deviendrait la ferme du Japon, le grenier de riz et de légumes, dont les îles ont si grand besoin. Les provinces de la Corée méridionale surtout seront de plus en plus nécessaires au ravitaillement de l'ouvrier japonais. En ces matières, la Corée et le Japon sont en quelque mesure com-

1. Voir, dans le *Bulletin de la Société de Géographie commerciale*, les statistiques et appréciations de M. de Lapeyrière (tome XXIV, 1902).

2. Cf. *Rapports commerciaux*, n° 210; *Diplomatic and Consular Reports*, n°s 2132, 2304, 2511, 2687, 2849, 2995.

plémentaires l'un de l'autre. C'est en Corée que la disette japonaise est toujours assurée de trouver un secours :

Au Japon, la non-réussite des récoltes de riz est toujours due à un excès d'humidité, les pluies continuelles y formant des torrents qui détruisent tout sur leur passage. En Corée, au contraire, où les cours d'eau sont relativement peu nombreux, et l'irrigation, sinon inconnue, du moins à l'état embryonnaire, une année humide est toujours une année d'abondance. La Corée est avant tout un pays exportateur de grains [1].

Le riz, qui est la grande production coréenne, s'exporte en quantités de plus en plus grandes. La bonne récolte de 1896 valut d'importantes affaires avec le Japon, que des inondations et des cyclones avaient affamé : la Corée, pour une contrée asiatique, est plutôt à l'abri de ces fléaux. En 1896, l'exportation de riz coréen a dépassé la valeur de 14 millions de francs. A la fin de l'année, la demande au Japon de riz coréen était pressante. Craignant l'épuisement de la provision nationale, le gouvernement coréen parla d'interdire l'exportation [2]...

Ainsi en use presque chaque année le gouvernement coréen. Sous couleur de parer aux risques de famine, mais en réalité pour donner prétexte aux exactions de tous les fonctionnaires, — roi compris, — le gouvernement coréen interdit ou réglemente brusquement l'exportation du riz, en pleine saison commerçante, alors que le Japonais a déjà pris ses engagements, accepté ou fait ses commandes et, parfois, versé d'avance au fournisseur coréen une partie du prix convenu. Spéculant alors sur la disette japonaise, le fonctionnaire coréen — préfet, contrôleur, ministre, roi — refuse ou vend, retire et revend encore l'autorisation d'exporter. Pour enrichir une bande de voleurs officiels, — car le paysan et le marchand coréens ne profitent en rien de ces hausses factices, — l'ouvrier japonais est chaque année sous la menace du « riz cher ». Une administration honnête et régulière en Corée doublant la récolte et garantissant les échanges, assurerait au Japon un cours normal pour les prix de vente de la denrée la plus nécessaire, du riz quotidien. Et quelques travaux publics en Corée, amenant à la côte les récoltes inutiles de l'intérieur et portant dans les campagnes l'offre et l'émigra-

1. *Rapports commerciaux*, n° 210, pp. 3-4.

2. *Diplomatic and Consular Reports*, n° 2132, pp. 5-6.

tion japonaises, diminueraient d'un quart, d'un tiers peut-être, le prix du riz, — du pain, — pour les villes du Japon.

Cette réforme et cette pénétration coréennes donneraient en outre aux industries japonaises un grand et profitable débouché. C'est en produits ouvrés que le Japon paierait alors le cultivateur coréen, en manufactures, en outils, en fils et tissus particulièrement. Déjà les filés japonais ont presque chassé la concurrence européenne. Du jour où le colporteur japonais trouverait sécurité et justice, même médiocre, à l'intérieur, la Corée méridionale deviendrait pour le Japon ce que fut jadis l'Italie pour la Grèce antique : une sorte de Grande Grèce, de Grand Japon, où la civilisation s'installerait aux dépens du Barbare, où les colonies de la côte gagneraient de proche en proche vers l'intérieur; tout le monde, — sauf le roi et ses officiers « mangeurs de peuples » — gagnerait à cette association de la ferme et de l'usine.

*
* *

On comprendra maintenant, je pense, la politique japonaise en Corée[1]. En 1876-1880, à la suite de pirateries coréennes, le Japon impose au roi de Séoul un traité qui ouvre les ports de Fousan, Ouensan et Tchémoulpo. Une lutte sournoise, mais implacable, commence entre les Japonais et le « Palais » coréen, car il ne saurait être question de nation coréenne. Endormie dans le respect des usages traditionnels ; sélectionnée à rebours par le coupe-coupe du mandarin; uniquement occupée à la chasse des fonctions politiques ou à la défense de ses biens et vie contre le fonctionnaire : la nation ne compte pas. La Corée n'est toujours qu'un troupeau féodal, exploité, tondu de près, mangé par son maître absolu, le roi, par quelques maisons nobles, dont le peuple paie lourdement les coûteuses rivalités, et par les agents qui entourent le roi à Séoul ou le représentent dans les provinces. Sous sa garde d'eunuques, de danseuses, de scribes, de bourreaux et de policiers, le roi vit au fond du palais et vend au plus offrant les offices et charges : le bud-

1. Sur tout ceci, voir V. de Laguérie, *la Corée;* miss Bishop, *Korea;* H.-S. Landor, *Corea.*

get national n'est, en réalité, que la liste civile ; l'impôt n'est que la redevance royale ; la justice, la police et l'administration ne sont que le bon plaisir du roi. L'absolutisme royal n'a de correctif et de borne que dans les révoltes de provinces ou les conjurations de palais.

L'intérêt des Japonais leur fait désirer une réforme complète qui installerait en Corée un pouvoir responsable, des lois écrites, une administration régulière, une police et une justice. Cette « réforme » coréenne — je crois l'avoir montré — est indispensable au commerce, à la prospérité, à la vie même du Japon. Mais le « Palais » n'en veut à aucun prix. Le « Palais », à vrai dire, ce n'est pas le roi. Monté sur le trône en 1864, le roi Li-Hsi a toujours fait preuve d'une incapacité parfaite, d'une faiblesse de cœur et d'esprit, qui va jusqu'à l'imbécile lâcheté. La reine Min était au contraire une âme violente et un tempérament de despote oriental. Les prérogatives royales trouvèrent en elle un sauvage défenseur. Pendant quinze ans, de 1880 à 1895, la lutte fut entre le Japon et cette femme. Pour appuyer ses demandes de réforme, le Japon, durant ces quinze années, employa tous les moyens, licites et malhonnêtes, publics et secrets, propagande populaire et complots, révolutions de Palais et assassinats, descentes à main armée et corruption de fonctionnaires. Pour défendre les prérogatives royales et us traditionnels, la reine Min recourut aux mêmes moyens, en payant bravement de sa personne, mais sans plus de scrupules que ses adversaires. Le Japon s'appuyait sur le père du roi, le vieux régent, le Tai-Ouen-Koun, resté célèbre en Europe par les massacres de chrétiens en 1865. La reine s'appuya sur la Chine suzeraine et opposa les débarquements chinois aux débarquements japonais. Pendant quinze années, ce jeu sanglant se poursuivit, en un échange de têtes coupées :

Contre la famille des Min, que la reine, leur parente, comblait de toutes les faveurs, les puissantes maisons des Pak, des Kim, des An, pour ne citer que les principales, ne cessaient de cabaler. Non content de les seconder, le vieux Taï-Ouen-Koun entretenait les relations les plus étroites avec tous les mécontents, même avec ceux dont il n'ignorait pas les accointances japonaises. De guerre lasse, il avait eu recours, contre son propre fils, à l'assassinat.

En 1882, il ourdit un complot extrêmement compliqué, dans lequel il semble bien qu'il ait voulu tromper tous ses alliés. Tous les événements de ce genre, en Corée, ont un scénario identique. Les conjurés s'arrangent pour se rassembler en grand nombre au Palais, tirent brusquement leurs armes au signal donné, maîtrisent ou massacrent la garde et cherchent à s'emparer du sceau de l'État et de la personne du roi qui, généralement, réussit à s'enfuir. Les plus détestés de ses ministres paient de leur vie pour lui. Cette fois, les émeutiers agirent simultanément contre la légation du Japon, d'où ils chassèrent le ministre, et contre le Palais. La reine, déguisée en femme d'un soldat de la garde, et le roi se réfugièrent à la légation de Chine. Le ministre chinois ramena le roi au Palais; l'émeute fut noyée dans le sang des moindres coupables. Les plus compromis se réfugièrent au Japon. Quant à la reine, dont une suivante avait été tuée à sa place, le roi jugea politique de laisser croire à sa mort. La nouvelle en fut insérée à la « Gazette officielle » ; un deuil de cour fut ordonné. On attendit huit mois pour révéler qu'elle avait échappé aux assassins.

Le ministre japonais Hanabusa reparut au bout d'une semaine, appuyé par une escadre et des troupes, avec des demandes d'indemnité, de compensations et de garanties pour l'avenir. Immédiatement Li-Hung-Chang affirma la suzeraineté de la Chine. Il envoya contre les révoltés des provinces quelques vaisseaux de guerre et quatre mille soldats. Il établit un camp à proximité de Séoul et força le roi à payer une forte indemnité aux Japonais et à leur accorder, avec quelques avantages commerciaux, le droit de résider dans un quartier de Séoul, où étaient déjà les missions. Mais le ministre chinois et le commandant de l'armée chinoise, Ma-Kien-Chung, reçurent l'ordre d'inviter le Taï-Ouen-Koun à dîner, de l'enivrer, de le mettre dans une chaise à porteurs et de l'expédier sous bonne garde à Chémoulpo. Un navire chinois l'y attendait et le conduisit à Changhaï, d'où il fut conduit au loin dans l'intérieur des terres, et interné.

Deux ans après, un nouveau complot fut découvert. Un certain Kim-ok-Kioum, chef des Tong-haks et, comme la suite le donne à croire, soutenu par les Japonais, recommença la tentative du Taï-Ouen-Koun, mais contre le Palais seulement (1884). La reine réussit à se cacher et resta introuvable. Le roi s'enfuit précipitamment sur le dos d'un eunuque au camp chinois, d'où Ma-Kien-Chung le ramena en force au Palais. Kim-ok-Kioun s'enfuit au Japon et sa tête fut mise à prix. Il trouva l'hospitalité la plus large à Kioto.

L'éloignement du Taï-Ouen-Koun, de Kim-ok-Kioum et de leurs principaux complices n'empêcha pas les révoltes d'éclater dans les provinces, les émeutes de troubler Séoul, et les difficultés de toute nature d'être suscitées tous les jours dans les ports ouverts et dans

l'intérieur du pays. Le roi Li-Hsi, à bout d'expédients et hors d'état de débrouiller l'écheveau de plus en plus emmêlé des affaires coréennes, fatigua Pékin de ses instances, si bien que le Taï-Ouen-Koun reparut à Séoul en 1890. Son antagonisme avec la reine recommença plus ardent que jamais. Le vieux régent travaillait presque ouvertement à faire écarter du trône le prince héritier [le fils de la reine Min], comme incapable, et à lui substituer [un bâtard, fils d'une danseuse,] Li-Shoun-Yo, le seul être humain qu'il ait jamais aimé.

Mais une nuit, une explosion formidable bouleversa la chambre où dormait le Taï-Ouen-Koun. Un fourneau de mine, bourré de poudre à canon, avait été disposé dans le poêle, si maladroitement qu'au lieu de faire sauter le plancher, il avait emporté la pièce voisine (1892). Unanimement, le roi de Corée fut accusé de ce forfait, et, bien qu'une poignée de misérables aient été terriblement torturés avant d'être coupés en quartiers, personne n'égara ses soupçons. Le Taï-Ouen-Koun n'était pas homme à demeurer en reste. Au commencement du mois de février 1894, au moment où le roi Li-Hsi, son fils et ses ministres, offraient un sacrifice aux Tombes Ancestrales, une explosion emporta l'un des ministres. Des recherches immédiates découvrirent une vaste mine qui, sans la rupture fortuite de la mèche, aurait fait sauter le temple et tous ses hôtes momentanés. Le Taï-Ouen-Koun, malade, s'était fait excuser et n'assistait pas à la cérémonie. Mais tous ces événements furent étouffés dans l'atmosphère sans échos de ce pays inconnu. Seuls, les ministres japonais, les hommes d'affaires et les sujets du Mikado établissaient leurs calculs et poursuivaient leurs entreprises. Néanmoins, la crise décisive fut tellement soudaine qu'elle les prit, comme tout le monde, au dépourvu. Kim-ok-Kioum, le chef des Tong-haks, l'ancien régicide de 1884, commit, au commencement de janvier 1894, l'imprudence de faire un voyage à Changhaï. Deux Coréens le tuèrent. Son corps fut rapporté à Séoul, découpé en quartiers et expédié aux grandes villes. Sa tête, liée par les cheveux avec celles de trois autres chefs, fut plantée au beau milieu de la « croisée » de Séoul. Immédiatement, les Tong-haks se soulevèrent dans les trois provinces du sud; le Taï-Ouen-Koun les excita de toutes ses forces; la reine multiplia les supplices secrets et publics[1]...

Pour venger son client et protéger ses nationaux, le Japon débarqua des troupes à Fousan et Tchémoulpo (juillet 1894) et présenta son ultimatum à Séoul : il voulait imposer un plan de réformes, un plan de travaux publics, la formation d'une armée régulière, l'établissement d'un code, d'une jus-

1. V. de Laguérie, *En Corée*, pp. 36 et suiv.

tice et d'une police équitables aux nationaux et aux étrangers, etc. La Chine appuya la résistance du roi coréen. La guerre sino-japonaise de 1894-1895 en sortit. Les Japonais. occupant la Corée, rejetèrent les Chinois au delà du Yalou, puis, envahissant la Mandchourie, forcèrent la Chine, par le traité de Simonosaki, à répudier toute suzeraineté sur la péninsule : on proclama l'indépendance coréenne (mai 1895). Privé de l'appui chinois, entouré de troupes japonaises, le roi dut consentir aux réformes. En janvier 1895, le ministre japonais l'avait emmené aux Tombes des Ancêtres et là, par un serment solennel « en présence des Esprits des Ancêtres qui sont dans le ciel », Li-Hsi avait promulgué les quatorze articles d'une espèce de charte qui supprimait les abus du Palais et de l'administration, établissait une nouvelle force armée, les *Kounrentaï*, et confiait aux Japonais le dressage de cette police. Le Japon avançait un prêt de sept ou huit millions de francs pour l'équipement des soldats et pour la solde des fonctionnaires, qui jusqu'ici se payaient eux-mêmes sur le justiciable.

Le roi cédait et signait. Mais la reine Min poursuivait en secret sa résistance. Certaines mesures, où l'odieux se mêlait au ridicule, avaient exaspéré la foule : comptant forcer le peuple à renoncer aux anciennes mœurs, les Japonais avaient fait décréter par le roi le port obligatoire des cheveux courts, et, sans pitié, malgré les familles en pleurs, on avait coupé le chignon national sur les têtes les plus respectables. Contre ces Japonais détestés, la reine Min attisait les rancunes : si la capitale devait obéir aux étrangers, dans les provinces l'inertie ou le mauvais vouloir de la nation rendait toute réforme impossible. Le ministre du Japon perdit patience. A l'automne de 1895, il prépara un nouveau complot : le 8 octobre, les *Kounrentaï* envahirent le palais, assommèrent la reine, la piétinèrent, la tailladèrent, l'achevèrent à coups de sabre et, pour finir, l'arrosèrent de pétrole et brûlèrent son cadavre. Des soldats japonais montaient la garde aux portes du palais durant ces belles actions. Ce furent des officiers japonais qui introduisirent et guidèrent les assassins. Il n'est pas douteux que le ministre du Japon, le vicomte Mioura Goro, ait organisé et dirigé toute l'affaire : rappelé à Tokio et mis en accusation,

il fut acquitté... Quand aujourd'hui les Anglais témoignent une vertueuse et loyaliste horreur contre les Serbes meurtriers de leur roi, on peut vraiment admirer la paternelle indulgence qu'ils témoignèrent alors et qu'ils conservent toujours à ces bons « petits Japs », assassins et pétroleurs de reine.

La reine supprimée, la Chine évincée, le Japon se crut enfin le maître. Il buta tout aussitôt sur un nouvel obstacle. La Corée tout entière se souleva. Trouvant un autre défenseur, le roi s'enfuit à la légation de Russie (février 1896). Les Russes, dès lors, remplacent les Chinois sur la route des Japonais : à toutes les demandes japonaises, ils vont opposer leur patiente inertie; de 1896 à 1903, les Japonais arrachent péniblement quelques concessions de réformes et de travaux publics; au bout de sept ans, ils ne sont guère plus avancés qu'au premier jour. Pourtant, le jeu de la Russie en Corée reste obscur. Les diplomates les plus avisés le jugent plein de maladresses, d'hésitations, de contradictions même. On répète volontiers que, durant ces sept années, la Russie a perdu maintes occasions d'installer en Corée son influence souveraine, qu'elle n'a jamais su au juste ce qu'elle voulait, ni voulu fermement ce qu'elle entreprenait. On pense qu'ici comme en bien des points, Saint-Pétersbourg n'a pas conseillé ses agents, mais qu'ils ont négocié, traîné, poussé ou négligé les affaires, au gré de leurs passions et conceptions personnelles, et que le résultat final de ces démarches et contremarches a été le stationnement des Russes, tandis que les Japonais avançaient à grands pas.

Les choses ne m'apparaissent pas ainsi. Partout, il est difficile de rétablir la suite et de découvrir les véritables intentions de la diplomatie russe. En Corée comme ailleurs, on est réduit aux hypothèses. A prendre seulement les affaires coréennes, la conduite des Russes peut sembler hésitante et maladroite. A remettre ces affaires dans l'ensemble des questions d'Extrême-Orient, quelques indices suggèrent une conclusion toute différente. Il semble que, de 1898 à 1903, la Russie n'a plus en Corée les mêmes vues que durant les années 1896 et 1897 : c'est qu'en Extrême-Orient ses besoins ont entièrement changé. Avec le Japon, elle signe en 1896 et 1898 deux conventions coréennes qui sont contradictoires :

c'est qu'en même temps elle signe avec les Chinois deux conventions mandchouriennes.

***

En 1895, la Corée pour les Russes était la prolongation nécessaire de leur Province Maritime : les mouillages coréens, libres de glace, pouvaient sembler les avant-ports indispensables de Vladivostok. La même marche vers le soleil et vers la mer libre, qui tout le long des rivages asiatiques, du nord au sud, s'était poursuivie à travers les siècles pour rapprocher des mouillages toujours ouverts le grand établissement russe sur le Pacifique, cette marche, qui d'Okhotsk avait amené les Russes à Nikolaievsk, puis à Vladivostok, n'était pas terminée : car Vladivostok, fermé pendant l'hiver, n'était pas encore l'étape définitive. Semblable à l'opération diplomatique de 1858 qui, sans coup férir, avait acquis aux Russes tout le rivage mandchourien et, de Nicolaievsk à Vladivostok, fait descendre leur établissement de seize cents kilomètres vers le sud — la distance de Copenhague à Trieste, — il fallait qu'une nouvelle convention leur donnât une nouvelle étendue de côtes et quelque port plus méridional : à Fousan ou Masampo seulement, la flotte russe trouverait enfin son véritable point d'appui; elle échangerait alors la Trieste mi-gelée de Vladivostok contre quelque Tarente ou quelque Brindisi de notre péninsule coréenne. En 1895, les besoins vitaux de la Russie lui pouvaient donc faire une obligation d'entreprendre sur la Corée.

Mais, en 1895, les Russes étaient occupés à relier d'abord leur province du Pacifique à leur hinterland d'Asie et d'Europe : ils construisaient leur Transsibérien et rencontraient de grands obstacles entre Irkoutsk et Vladivostok. Partis de Vladivostok, sans trop de peine ni de dépense, ils avaient poussé leur ligne à travers leur Province Maritime, au long de l'Oussouri, du sud au nord, de Vladivostok sur la mer à Khabarovsk sur l'Amour. Là, ils tournaient à l'ouest. Entre Khabarovsk et Strietinsk, la navigation de l'Amour et de la Chilka leur permettait de gagner tant bien que mal l'autre amorce de rails, qui, par Tchita, se dirigeait vers Irkoutsk.

Mais cette navigation de l'Amour, interrompue six mois de l'année par les glaces, est entravée et rendue très dangereuse les six autres mois par les bancs mouvants, les courants violents, les brusques coudes et les rapides du fleuve. Un chemin de fer projeté devait suivre quelque jour la rive gauche, la rive russe de l'Amour. Mais longue de deux mille kilomètres, à travers un pays de hautes montagnes et mal peuplé, cette ligne difficile à construire ne promettait que déficits à l'exploitation, le flottage des fleuves et rivières lui faisant une trop rude concurrence.

En 1896, tout change brusquement : la Chine autorise les Russes à construire le Transmandchourien, qui directement rejoindra Irkoutsk à Vladivostok, à travers la province chinoise de Mandchourie. Ce traité, signé en mars 1896, ne fut connu qu'en décembre, et certains articles en sont encore secrets : il semble que la Russie ait alors demandé et obtenu de prendre à bail le port chinois de Kiao-Tchéou dans le Chantoung (province et port que, depuis, les Allemands ont occupés) : à leur Trieste de Vladivostok, les Russes ajoutaient ainsi la Bizerte de Kiao-Tchéou ; la Corée était enserrée des deux parts.

C'est alors que le roi de Corée se réfugie à la légation de Russie : il y reste plus de douze mois (février-1896-février 1897). C'est alors aussi que les Russes signent avec le Japon un protocole et un memorandum secrets (avril 1896), qui ne furent publiés qu'en mars 1897 : « Pour ne porter aucune atteinte au principe fondamental de l'indépendance de la Corée formulé dans l'article premier du traité de Simonosaki, — disait le protocole, — la Russie et le Japon essaieront d'abandonner à la Corée, autant que le permettra la situation financière et économique de ce pays, la création et l'entretien d'une force armée... et conseilleront au gouvernement coréen les réformes reconnues indispensables. » *Essayer* d'abandonner à un État indépendant la création et l'entretien de son armée ! la formule du protocole était jolie, mais peu claire. Le memorandum était plus explicite : il confiait à la Russie la personne du roi et la réforme du palais, des finances et de la garde royales ; il confiait au Japon la police des quartiers japonais à Séoul, Fousan et Ouensan, où les Russes

pourraient tenir de pareilles garnisons ; les Japonais achèveraient de construire et jalonneraient de gendarmes la ligne télégraphique de Fousan à Séoul ; les Russes auraient les mêmes droits sur le télégraphe à construire entre Séoul et Vladivostok. Ces instruments diplomatiques, qui proclamaient l'indépendance coréenne, aboutissaient donc à une sorte de partage : au Japon, les grands ports et le midi ; à la Russie, le palais et le nord.

Au cours des années 1896 et 1897, il sembla que la Russie entreprenait de réaliser ce projet. Elle transportait en Corée les méthodes qui devaient lui livrer la Perse. Un instructeur militaire venait recruter et discipliner la garde du roi ; un conseiller financier venait mettre la main sur les douanes et revenus ; on fondait une banque russo-coréenne ; la Russie prêtait au roi sept ou huit millions de roubles, moyennant garanties. Bref on appliquait à Séoul toutes les mesures qui ont fait de si bonne besogne à Téhéran[1]. Le roi continuait de résider à la légation de Russie... Brusquement, tout change : le roi réintègre son palais ; l'instructeur et le conseiller russes sont rappelés ; les Russes abandonnent leur télégraphe entre Séoul et Vladivostok ; ils négligent d'envoyer dans les ports coréens les garnisons auxquelles ils ont droit ; en avril 1898, ils signent un nouveau protocole, qui semble livrer la Corée à l'influence japonaise :

Article premier. — Les gouvernements impériaux de Russie et du Japon reconnaissent définitivement la souveraineté et l'indépendance de la Corée et s'engagent mutuellement à s'abstenir de toute ingérence directe dans les affaires intérieures de ce pays.

Art. 2. — Désirant écarter toute cause possible de malentendus dans l'avenir, ils s'engagent, dans le cas où la Corée aurait recours au conseil et à l'assistance soit de la Russie, soit du Japon, à ne prendre aucune mesure quant à la nomination d'instructeurs militaires et de conseillers financiers, sans arriver à un accord préalable.

Art. 3. — Vu le large développement qu'ont pris les entreprises commerciales et industrielles du Japon en Corée, ainsi que le nombre considérable des sujets japonais résidant en ce pays, le gouvernement russe n'entravera pas le développement des relations commerciales et industrielles entre le Japon et la Corée.

1. Voir la *Revue* du 15 décembre 1902.

En publiant ce nouvel accord, le *Messager officiel* de Saint-Pétersbourg (12 mai 1898) ajoutait : « La conclusion de cet arrangement amical offre à la Russie la possibilité de diriger tous ses efforts vers l'accomplissement de la tâche historique et essentiellement pacifique qui lui incombe sur les bords du Grand Océan ». De nouvelles « possibilités » venaient en effet de s'ouvrir tout à coup, qui facilitaient merveilleusement cette « tâche historique et pacifique », — lisez : « l'acquisition d'un port sur la mer libre ». — Le 1er avril 1898, en échange de Kiao-tchou promis deux ans plus tôt, mais que les Allemands venaient d'occuper, la Chine donnait aux Russes Port-Arthur et Talien-wan, et elle les autorisait à relier ces ports à leur Transmandchourien. C'était une révolution complète dans la marche des Russes vers la mer libre. Elle entraînait une révolution conséquente dans leurs projets sur la Corée. Si l'on veut reprendre la comparaison avec l'Italie, Vladivostok étant Trieste, Fousan étant Tarente, Port-Arthur est l'exact équivalent de Toulon : pour les Russes, maîtres désormais des Trieste et Toulon mandchouriens, la Tarente coréenne n'a plus qu'une importance secondaire. On comprend que le second protocole russo-japonais touchant la Corée ait suivi de quinze jours le traité russo-chinois touchant Port-Arthur.

Je croirais volontiers que nous ne possédons pas encore le texte intégral de cet accord russo-japonais. Visiblement, il y manque un ou plusieurs articles. La Russie abandonne la Corée aux entreprises commerciales et industrielles du Japon : est-ce gratuitement, sans aucun profit, sans aucun engagement en retour ? ne faut-il pas soupçonner une contre-partie ? Après la guerre de 1894-1895, le Japon n'avait évacué Port-Arthur et la Mandchourie maritime que sur la promesse formelle de la Chine et des Puissances que cette province resterait chinoise et ne serait jamais cédée à d'autres. En décembre 1897, la Russie, qui venait d'envoyer sa flotte à Port-Arthur, promettait encore de n'y pas rester après l'hiver. Or, en avril 1898, Port-Arthur devenait russe, et le Japon ne protestait pas ! Les journaux anglais eurent raison, je pense, d'affirmer que notre second protocole était le prix de ce silence : quand les Russes promettent de faciliter les entre-

prises japonaises en Corée, c'est, je crois, que les Japonais s'engagent à ne pas troubler les entreprises russes en Mandchourie.

De 1898 à 1903, les Japonais ont fait de leur mieux pour développer en Corée leurs entreprises commerciales et politiques. Dès septembre 1898, ils essayaient un nouveau complot contre le roi, demandaient la réunion d'un parlement coréen et renversaient par leurs intrigues ou leurs empoisonnements deux ministères. En 1899, ils achevaient de construire le chemin de fer de Tchémoulpo à Séoul, dont ils prenaient l'exploitation. En 1901, c'était la ligne ferrée de Fousan à Séoul qu'ils obtenaient : ils achèvent aujourd'hui de la construire. Leurs marchands accaparaient en même temps le trafic des ports ouverts ; leurs compagnies de navigation, *Nippon-Yousen-Kaisha* et *Osoka-Shosen-Kaisha*, accaparaient le cabotage ; leurs petits voiliers accaparaient les fructueuses pêcheries de la côte orientale ; chaque année, leurs diplomates obtenaient l'ouverture de quelque nouveau port, Tchinanpo et Mokpo en 1897, Kunsan, Mavenpo et Song-Tjin en 1899, ou de quelque marché intérieur, comme Pyeung-ang, qui sur le fleuve Tai-tong-Kung est la Florence de la Corée septentrionale. Leurs garnisons continuaient de tenir les ports, et leurs gendarmes de surveiller la ligne de Séoul à Fousan.

Mais la réforme politique et administrative, but final de tous leurs efforts, condition essentielle de leur réussite dernière, était toujours repoussée par le roi. Loin de renoncer à son pouvoir absolu et à l'exploitation toute féodale de son royaume, Li-Hsi se faisait proclamer empereur, pour s'égaler aux souverains de la Chine et du Japon et même, pour les surpasser, il devenait le « Grand Empereur ». Il codifiait en une charte les « usages anciens » et, malgré le serment extorqué devant « les Esprits des Ancêtres qui sont dans le ciel », il ramenait à sa personne tous les pouvoirs exécutif, législatif et judiciaire (juillet 1899) :

Article premier. — La Corée est indépendante.

Art. 2. — Depuis cinq cents ans, le gouvernement est une monarchie absolue ; il en sera ainsi jusqu'à la consommation des siècles.

Art. 3. — L'Empereur a des pouvoirs illimités.

Art. 4. — Tout opposant à l'autorité du trône est hors la loi.

Art. 5. — L'Empereur commande les forces de terre et de mer.

Art. 6. — L'Empereur fait et abroge les lois et en réglemente l'application...

Art. 8. — L'Empereur nomme tous les fonctionnaires civils et militaires.

Art. 9. — L'Empereur signe les traités, déclare la guerre et fait la paix.

L'Empereur eut désormais la prétention de voir toutes les affaires, de reviser et de signer tous les arrêts, décrets, conventions, procès, règlements de simple police, etc. Toutes les affaires publiques et privées vinrent s'engouffrer dans ce palais de Séoul, d'où jamais elles ne reparaissaient au jour. L'anarchie coréenne devint encore plus chaotique, et les changements de ministres plus capricieux : de février à octobre 1903, huit titulaires ont dirigé nominalement la diplomatie coréenne. L'armée, sans solde, se révolta. Les préfets et gendarmes pillèrent à qui mieux mieux. Les procès traînèrent sans solution. L'insécurité des provinces et de la capitale rendit la circulation impossible en dehors des villes et lignes gardées par les troupes et gendarmerie japonaises. Les faux monnayeurs inondèrent le marché de leurs pièces d'argent et de nickel. Toute combinaison commerciale, toute entreprise industrielle fut entravée par l'inertie ou l'hostilité du Palais et par la corruption ou la violence des fonctionnaires. En 1901, les rizières du Japon n'ayant donné qu'une faible récolte, l'Empereur coréen accorda, puis retira, rendit enfin, pour la retirer encore, l'autorisation d'exporter : un commencement de disette au Japon s'en suivit. Le ministre du Japon fit de très fortes remontrances. Mais l'empereur refusait de réformer en quoi que ce fût les « anciens usages ».

Derrière cette résistance impériale, les Japonais croient, non sans raison peut-être, discerner une excitation russe. Depuis que l'influence japonaise s'installe et grandit à Pékin, les Russes surveillent sans bienveillance cette coalition des Jaunes. Ils peuvent craindre que Port-Arthur, enserré entre les ports chinois et coréens, ne devienne qu'un refuge aléatoire pour leurs flottes, si la Corée tombe au pouvoir du Japon et si la marine japonaise, alliée des Chinois désormais, dispose

de tous les mouillages de la mer Jaune. Certains soupçonnent la Russie, représentée maintenant à Séoul par le fameux ministre Pavlof, — l'entremetteur à Pékin des grandes concessions mandchouriennes, — de négocier en Corée quelques réserves pour l'avenir : une année, c'était l'île des Daims, sur la côte méridionale, que les Russes avaient, disait-on, obtenue à bail ; une autre année, c'était la rade profonde de Masampo. Il ne semble pas que ces dernières accusations aient été fondées.

La Russie, après avoir abandonné toute prétention sur la péninsule coréenne, est peut-être revenue, par crainte de l'alliance sino-japonaise, à d'autres conceptions. Depuis cinq ans, néanmoins, elle a systématiquement négligé toute entreprise dans la péninsule : elle a omis de construire son télégraphe ; elle n'a pas soutenu, elle semble même avoir découragé la Compagnie française qui devait construire la ligne ferrée entre Séoul et le Yalou. Occupés en Mandchourie, on ne voit pas, en réalité, comment les Russes pourraient entreprendre aussi en Corée, ni même de quelle utilité réelle un établissement coréen, Mokpo ou Masampo, serait pour eux. Il ne faut pas oublier le site et les conditions de ces mouillages ; au fond de leurs rades continentales, ils sont à la merci des maîtres de l'hinterland : contre une armée terrestre, les Russes défendraient sans peine l'étroite presqu'île de Port-Arthur ; à Mokpo et Masampo, leurs flottes et arsenaux seraient à la merci des troupes et artillerie japonaises. On dit, il est vrai, que Port-Arthur est un arsenal suffisant, mais que Dalny, son port de commerce, jadis intenable à cause des vents de suroit, est envahi par les glaces depuis que les ingénieurs russes l'ont fermé d'une digue. C'est un port de commerce que les Russes chercheraient à Mokpo ou Masampo...

Derrière les réclamations japonaises, par contre, il n'est peut-être pas injuste de soupçonner quelque excitation étrangère. Les Américains, par leurs missionnaires, par leurs chercheurs d'or, par leurs pétroliers surtout, ont pris pied dans la péninsule. Le consul de France écrit en 1901 :

L'importation des pétroles n'a augmenté que d'une façon normale, passant de 502 333 yens à 620 697. Mais le détail de cette importa-

tion marque d'une façon frappante le progrès décisif des pétroles américains. Les pétroles de Sumatra n'ont pas reparu sur le marché depuis 1897. Les pétroles russes ont disparu définitivement depuis 1900. Les pétroles japonais semblent condamnés au même sort : ils sont tombés de 222 730 gallons en 1900 à 19 260 gallons en 1901.

Les pétroles américains ont remplacé les pétroles disparus ou en voie de disparition et, après avoir fléchi en 1900, ils se sont relevés en 1901 au chiffre non encore atteint de 2 463 631 gallons. Le commissaire des douanes de Fousan prévoit pour ces pétroles un développement plus grand d'année en année. Le seul obstacle, qui selon lui en ait retardé et en retarde encore la consommation à l'intérieur, est la difficulté qu'éprouvent les Coréens à se procurer à bon marché des lampes avec leurs verres, le transport par voie de terre dans des conditions déplorables occasionnant une casse considérable. Il est évident que, le jour où la ligne Fousan-Séoul sera en exploitation, la distribution de ces lampes et de leurs verres se faisant, la population recourra plus que jamais à ce mode d'éclairage.

Derrière les réclamations japonaises, surtout, même en faisant une grande place aux justes demandes de la nation, aux besoins présents et futurs de la foule (que les journaux japonais exagèrent quelque peu) et aux ambitions d'une élite sincèrement éprise pour elle et pour les autres de liberté et de progrès, il ne faut pas oublier le rôle des tripoteurs parlementaires, des hâbleurs démagogues et nationalistes, des spéculateurs et lanceurs d'affaires, bref des grands et petits « Chamberlains », qui mènent en tout pays les partis impérialiste ou colonial. La Corée est le Transvaal de ces Chamberlains japonais. Elle est, disent-ils, toute pétrie de minerais d'or : les Américains en exploitent déjà quelques filons. Pour des civilisés, c'est un devoir de ne pas abandonner en des mains ignorantes cette richesse que les Barbares laissent dormir. C'est un devoir aussi, pour de bons démocrates, d'arracher cette vertueuse nation coréenne tant à l'imbécile et coûteuse tyrannie de son empereur qu'à l'influence non moins déprimante du Cosaque... Relisez dans les journaux anglais les articles de 1898 touchant le Transvaal : vous aurez les honnêtes prédications de la presse japonaise touchant la Corée.

Il faut aussi mettre en ligne de compte la situation financière où se débattent les Japonais, gouvernement et particu-

liers. Le besoin de capitaux étrangers est signalé par tous les consuls au Japon. Les capitaux étrangers ne veulent point se risquer là-bas sans de tangibles garanties. Or, le Japonais est trop enivré de sa récente dignité de grand peuple pour consentir à quelque contrôle des étrangers, pour abandonner les moindres monopoles ou concessions qui porteraient atteinte à la liberté nationale... En Corée, combien d'affaires, mines d'or, chemins de fer, quais, bassins, exploitations de pêcheries et de forêts, monopole du *ginseng*, de l'opium, du riz, des peaux ou du pétrole, etc., pourraient, sous la loi japonaise, offrir à l'étranger toutes sortes de garanties! Mille associations profitables s'établiraient entre Européens et Japonais, l'Européen fournissant les capitaux, le Japonais fournissant le savoir, la direction, la main d'œuvre — et la force. Car il faut ne pas oublier, enfin, que le Japonais, à grands frais, s'est procuré une armée, une flotte, tous les instruments de conquête et d'oppression; ces instruments ont coûté cher; n'est-il pas juste qu'ils servent et qu'ils rapportent?

*
* *

Depuis trois ans, les Japonais étaient excédés de l'anarchie coréenne et de ce qu'ils nomment la complicité russe. Un incident amena la rupture. En 1897, une Compagnie russe avait obtenu une énorme concession forestière dans les vallées du Toumen et du Yalou : c'était le temps du premier protocole russo-japonais, du partage d'influence; les Japonais, ayant les mains libres dans le sud, laissèrent les Russes opérer dans le nord. Quand le second protocole fut signé, livrant la Corée aux seules entreprises japonaises, il semble que les Russes aient implicitement, sinon formellement, renoncé à cette concession du Yalou. Mais, en 1901, l'affaire fut reprise par un secrétaire d'État, M. Bezobrazof, dont l'influence sur Nicolas II allait devenir très grande et qui sut intéresser le gouvernement russe, le tsar lui-même, à ces forêts de Corée. Pour explorer le pays, marquer les arbres, installer ou préparer les usines, une mission russe parut en 1902 sur le Yalou et se fixa dans une ville coréenne, Yongampo, où les étrangers n'ont pas le droit de résidence. Elle

construisit la ligne télégraphique et étudia la ligne ferrée qui devait rejoindre le Yalou au réseau mandchourien. Elle obtint, en août 1903, le monopole des bois flottés sur le Yalou et, pour un bail de vingt-cinq ans, un terrain de trois cent cinquante acres à Yongampo, où peut-être elle érigea des fortifications. On dit qu'elle offrit aussi de reprendre le chemin de fer entre Séoul et le Yalou, qui, jadis accordé à une Compagnie française, était retombé aux mains du gouvernement coréen.

A toutes les demandes du ministre russe, l'empereur de Corée consentait. Vainement, par contre, le ministre du Japon, appuyé par le ministre des États-Unis, réclamait l'ouverture de Vijou, port du Yalou, au commerce international : M. Pavlof interdit à l'empereur cette concession ; les Russes prétendaient au monopole du Yalou. De telles ambitions, dommageables pour le présent, étaient inquiétantes pour l'avenir. Le Japon, non sans raison encore, dénonça les ordinaires procédés de M. Pavlof : entre les mains de cet homme trop habile on pouvait craindre pour la Corée tout entière, ou pour quelques-unes de ses provinces, le sort que venait d'éprouver la Mandchourie ; c'était aussi par de simples concessions commerciales et industrielles qu'avaient débuté à Pékin les affaires mandchouriennes, puis, de réserves louées à bail en enclos prêtés pour un temps, toute la province chinoise avait fini par être occupée. Cette région du Yalou a une valeur indiscutable : tous les voyageurs en vantent les inestimables forêts, qui depuis longtemps attirent les exploiteurs chinois, et les indigènes parlent de sables aurifères et de mines, où l'or ruissellerait à chaque pelletée. Mais pour les Russes, cette valeur est bien plus grande : entre Vladivostok et Port-Arthur, la percée du Toumen et du Yalou trace la route d'une ligne ferrée qui sera, quelque jour, indispensable...

Le Japonais finit par s'irriter : il exigea le retrait de la mission russe ou l'ouverture de Yongampo à tous les étrangers, discuta la validité de la concession forestière et, pour cet œuf donné aux Russes, réclama le bœuf coréen tout entier : ouverture des ports et villes encore fermés ; nouveaux chemins de fer et télégraphes ; réformes administratives, etc., etc. L'empereur de Séoul continuait de tergiverser ; le Japon mit

en cause la Russie elle-même. Au mois d'octobre 1903, les Russes n'avaient pas évacué la Mandchourie; d'après les derniers traités, ils n'avaient le droit d'y conserver à partir du 8 octobre que leurs lignes et stations du chemin de fer : le Japon envoya à Saint-Pétersbourg l'exposé de ses demandes *minima*. On a beaucoup discuté la teneur de cette note japonaise : revenant sur l'accord de 1898, le Japon pour obtenir en Corée un protectorat direct ou indirect a voulu, semble-t-il, ramener en discussion l'affaire de Port-Arthur et l'établissement russe en Mandchourie. Depuis trois mois, les nouvelles se succèdent et se contredisent : paix, un jour; guerre, le lendemain. Si les seuls Russes et Japonais étaient en cause, l'Europe pourrait se divertir à cette répétition du dialogue fameux :

Donnez-moi l'arsenic; je vous cède les nègres.

Entre voisins qui se gourment et crient trop haut qu'ils vont se battre, la bataille n'est jamais dangereuse. Le malheur est que certaines puissances européennes ont lié leur sort à celui des deux adversaires, et l'on put craindre un instant que l'une d'elles n'eût aucun intérêt peut-être à ne point faire traîner la dispute : pendant que les Japonais, à grands éclats de voix, menacent d'occuper Masampo, Mokpo, Tchémoulpo, toute la Corée, sans bruit leurs alliés de Londres ont envahi le Tibet et marchent vers Lhassa.

VICTOR BÉRARD.

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD

C 120 D 130 E 140 F

SIBÉRIE

PROVINCE DE L'AMOUR

PROVINCE MARITIME

MANDCHOURIE

GRAND KHINGAN

Gobi oriental

MER D'OKHOTSK

SAKHALINE (R)

Dét. de Tartarie

Baie d'Estaing

C Elisabeth

de la Tierra (Tiara)

C Patience

I. des Phoques (Tioulenii)

Baie de Patience (Terpliénié)

Dét de Vries

I. Itouroup

Iles Kouriles (J)

I. Kounachir

I. Sikotan

Détroit de la Pérouse

C. de l'Or (Suffren)

B^e d'Estaing

B^e du Plastoun

B^e Olga

B^e St Valentin

Vladivostok

B^e de Pierre le Grand

YÉSO (J)

C Yérimo

Hakodaté

Dét. de Tsougar

Oga Sima

Akita

C Kozakov

MER DU JAPON

Golfe de Broughton

Golfe de Pé-tchi-li

BAIE DE CORÉE

I^s Miao-tao (Ch)

C. Chan Toung

Baie de Kiao-tchéou

I. Kang-Hoa

Matsou sima (J)

I. Oki (J)

I. Sado

Baie de Sendaï

HONDO (J)

Yokohama

Tone gawa

Baie Owari

Dét de Broughton

(DAÏ-NIPPON)

EMPIRE DU JAPON

I. Hatchijo

vers Victoria (R)

vers Francisco 20 jours

MER JAUNE (HOANG-HAÏ)

Mt Auckland 2000

I. Quelpaert (Co)

Dét. de Krusenstern

I^s Goto (J)

Nagasaki

G. de Simabara

Dét. de Simonoseki

SIKOK (J)

Dét. de Boungo

KIOU-SIOU (J)

Kagosima

Kosime (J)

I. Smith (J)

I. Ponafidin (J)

Dét. de Van Diemen

Tanega Sima (J)

Tchang-haï

MER DE CHINE ORIENTALE (TOUNG-HAÏ)

Tcheou-san

Baie de Nimrod

Archipel Cécille (J)

I^s Riou-kiou (Japonais)

Hokoubou-soto (Groupe du Nord) (J)

Tsoubou-soto (Groupe du Milieu) (J)

Okinawa Sima

Nafa

ou Lou-tchéou (Chinois)

I^s Yaembou-soto ou San-nan (Groupe du Sud) (J)

I^s Parry

I. Rosario

I^s Boschega

I^s Coffin

Ogasawara-Sima ou Iles Bonin (J)

I^s Volcanos

Détroit de Formose

Tamchoui

Kelung

Formose (Taï van. J)

Iles Pescadores (J)

Ta-kaou

Cap Sud

Botel Tobago (J)

Tropique du Cancer

OCÉAN PACIFIQUE

Chinois	Japonais
Kiang. Fleuve	Gawa Fleuve
Ho, Ho (dans le nord) Fleuve	Yama, San. Montagne
Chan Montagnes	Sima. Île
Haï Mer	**Mongol**
Hou. Lac	Mouren. Rivière
Pé Nord	Gol Nor. Lac
Nan Sud	**Mandchou**
Toung Est	Aline. Montagne
Si Ouest	**Malais**
	Poulo Île

120 130

a b c d

50 40 30 20

LIVRES NOUVEAUX

L'ÉTAT SOCIALISTE, par **Anton Menger**, traduit par **Edgard Milhaud**, avec une introduction de **Charles Andler**.

« Après une série d'essais, concis de dimensions, mais considérables par l'influence et qui ont renouvelé l'histoire des doctrines socialistes autant que la science juridique, Anton Menger nous offre enfin son système achevé, fruit d'une vie entière de labeur ; et l'on ne sait ce qu'il faut admirer le plus, de sa pensée, l'une des plus fermes et des mieux informées de ce temps, ou du langage sobre et pur comme une prose antique dont il a su lui faire un si parfait vêtement. » C'est en ces termes que M. Ch. Andler nous présente, dans sa préface, cette œuvre considérable que doit avoir lue quiconque veut connaître ce qu'il y a d'essentiel aujourd'hui dans la pensée commune des socialistes. L'ouvrage est divisé en quatre parties : État et Droit en général; vie économique et propagation de l'espèce dans l'État socialiste; organisation de l'État socialiste et transition du régime actuel au régime nouveau. Le public français retrouvera vraiment toute la force de l'œuvre originale dans l'excellente traduction de M. Edgard Milhaud.

L'ÉCOLE ET LA VIE, par **Georges Leygues**.

« Avant d'aborder l'examen des réformes de 1902, d'en expliquer la nouveauté et le mécanisme et d'en dégager l'esprit général, j'ai résumé l'histoire de l'enseignement secondaire. On verra que de toutes les questions politiques, économiques et sociales posées aux hommes de notre temps, la plus importante, parce qu'elle contient la solution de toutes les autres, c'est l'éducation. » En ces quelques phrases de son introduction, M. Georges Leygues trace nettement le plan de ce livre. On sait par quelles réformes M. Georges Leygues a signalé son passage au ministère. On trouvera fortement discutés dans ce livre éloquent et précis les grands problèmes de l'éducation moderne.

LE FILS DE LA NATURE, par **Frédéric Halm**, adaptation française en cinq actes en prose, par **Adolphe Schleicher**.

M. André Lefèvre, dans son avant-propos, nous présente cette œuvre tour à tour gracieuse et puissante : l'auteur s'est rappelé « la légende qui donne pour épouse au fondateur grec de Marseille la fille de Nannos, le roi barbare du pays. Et pourquoi, s'est-il dit, n'en fournirais-je pas une contre-épreuve : un barbare amené à la civilisation par une jeune Grecque de la colonie phocéenne? » Ce drame romantique avait obtenu en 1842 sur le Théâtre Impérial de Vienne un succès retentissant. Il fut même traduit, à ce moment-là, dans la plupart des langues européennes. L'adaptation que nous donne aujourd'hui M. Schleicher est tout à fait dramatique et poignante.

THE FIELDS OF FRANCE, by **madame Mary Duclaux**.

Cinquante pages sur une « ferme dans le Cantal » et sur les choses et les gens de la montagne d'Auvergne ; quarante pages sur « un manoir de Touraine » ; une étude sur « le paysan de France, avant et depuis la Révolution », sur la douceur relative de la vie agricole et le retour aux champs; une charmante et ravissante peinture des forêts de l'Oise; enfin, après de brèves notes de voyages en Provence, deux essais plus considérables sur la vie médiévale, l'un sur la détresse des pauvres gens au XIVe siècle, l'autre sur la maison de campagne dans la France du moyen âge : — ce recueil de « menus essais de sociologie descriptive », comme l'appelle l'auteur, fait une lecture savoureuse et singulièrement suggestive. Les lecteurs de la *Revue* savent combien madame Mary Duclaux s'entend à tracer avec une délicatesse pénétrante ces tableaux de nature, de réalité et d'histoire, et à quel point elle sait donner le contact même de la vérité dans le présent et de la vie dans le passé.

POUR QUAND IL PLEUT, par **Albert Guillaume**.

Voici encore l'un de ces délicieux recueils, — cent dessins spirituels et amusants, avec ces légendes en deux ou trois répliques, à la fois humoristiques et profondes, comme en sait inventer la verve infatigable d'Albert Guillaume. On s'égaiera à feuilleter ces pages, non seulement « quand il pleut », mais aussi par les jours de clair soleil; la couleur du temps n'y fera rien : il n'est pas d'ennui qui puisse résister à l'esprit des mots ni à la drôlerie du crayon. Chaque dessin est une véritable scène à deux ou trois personnages : les femmes sont adorables, les hommes sont le plus souvent ahuris ou ridicules. Tous et toutes sont « croqués » sur le vif, avec une malice toujours charmante.

LES DERNIERS JOURS DE SAINT-PIERRE, par **Remy Saint-Maurice**.

M. Remy Saint-Maurice fut le premier journaliste arrivant d'Europe sur le charnier de Saint-Pierre. « L'incendie fumait encore, nous dit-il. J'accompagnai chaque jour les équipes d'incinéreurs dans leur atroce corvée. » Et l'on trouvera dans ce livre ce qu'il a ressenti « devant ce paysage lunaire, où toute végétation, toute vie animale avaient disparu, où ne subsistait que l'affolante monotonie de la cendre et de la pierre, où l'on pataugeait presque à chaque pas dans la putréfaction mal enfouie ». On y trouvera aussi un beau roman, dramatique et prenant, tel que le public pouvait l'attendre d'un artiste et d'un écrivain comme M. Remy Saint-Maurice, l'auteur de cette œuvre vigoureuse : *Tartufette*, et de cette magistrale nouvelle : *La Bréhaigne*, qui l'ont classé parmi les meilleurs stylistes d'aujourd'hui.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE).	60 »	30 »	15 »

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue pour Paris doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 170-1-04. — (Encre Lorilleux).

11e Année. N° 3. 1er Février 1904.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

PRIX DE LA LIVRAISON : **2 fr. 50**

PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1904

LIVRES NOUVEAUX

L'ADVERSAIRE,
par **Alfred Capus** et **Emmanuel Arène.**

Pendant que la belle pièce de MM. Alfred Capus et Emmanuel Arène triomphe chaque soir sur la scène de la Renaissance, il est attrayant de la lire chez soi au coin du feu et de s'en donner à soi-même le spectacle. C'est une lecture délicieuse : on peut à son gré reprendre les scènes qui vous ont semblé le plus charmantes, s'arrêter sur tous les moindres mots de ce dialogue malicieux et profond. Les mots passent trop vite à la représentation ; et l'on n'a pas toujours le temps de développer tout ce qu'ils contiennent : on sourit de leur ingéniosité, puis d'autres mots viennent et font oublier ceux qui précèdent. Il faut avoir lu l'*Adversaire*, après avoir vu jouer la pièce. Le plaisir n'est pas du tout le même ; il n'est pas moins grand ; l'œuvre gagne encore à la lecture ; elle devient plus intense et plus riche qu'on ne l'avait supposé.

L'IDÉAL ESTHÉTIQUE,
par **Fr. Roussel-Despierres.**

Voici une curieuse tentative de fonder une philosophie sociale sur une doctrine « constituée, systématique, qui place son unité dans l'alliance étroite du principe de l'autonomie individuelle et de l'idéal esthétique ». Au moment où les consciences se libèrent de plus en plus des anciens dogmes, et cherchent à remplacer les anciennes croyances par une foi nouvelle, M. Fr. Roussel-Despierres a pensé qu'il était possible de trouver dans la beauté « cet idéal prochain que poursuit l'inquiétude humaine ». Ce petit volume de langage franc et clair, accessible à la foule autant qu'aux philosophes, est une éloquente introduction à une philosophie esthétique, singulièrement séduisante et forte.

LES RIVAGES INDO-CHINOIS, par **R. Castex.**

Nos officiers de vaisseau consacraient jadis à la mathématique, à la métaphysique, aux problèmes de chiffres, de mots ou d'échecs, les monotones loisirs de leur vie de bord. Un changement se produit, dont voici l'un des résultats les plus heureux. Cette *Étude économique et maritime* est l'œuvre d'un enseigne, qui passa de longs mois à faire l'hydrographie des côtes indo-chinoises. De la frontière de Siam à la frontière de Chine, il a recueilli sur place tous les documents. Quand il nous parle du présent et de l'avenir de cette colonie lointaine, c'est en connaissance de cause. Il faut que tels chapitres de son livre, *les Houillères d'Annam, la Marine française en Extrême-Orient,* etc., parviennent au grand public : il y trouvera de quoi se former un jugement sur les divers moyens de « développer une colonie » et de lui procurer une richesse assurée ou seulement — c'est bien souvent le cas — des statistiques trop réconfortantes.

LE SECRÉTAIRE DE MADAME LA DUCHESSE,
par **Léon de Tinseau.**

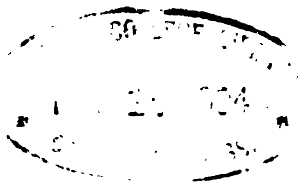
De tous les jolis romans que nous a donnés M. Léon de Tinseau, ce roman par lettres est certainement le plus alerte et le plus attachant. Tout de suite, on est doucement ému, un peu inquiet, car le beau Philippe Hurault, le secrétaire de la duchesse, a une fiancée, aussi pauvre que lui, et il lui faudra l'abandonner pour épouser la belle madame Le Remouleur. Mais M. Léon de Tinseau veille : Philippe Hurault reprend son cœur à temps ; il a été grisé par le monde ; il s'en aperçoit ; des amis fidèles et indulgents le forcent à s'en apercevoir, et, quittant ses dangereuses fonctions, il accepte une situation moins brillante et plus calme, où il pourra être heureux tout à son aise, avec celle qu'il a toujours aimée. Tous les personnages sont bien posés. Voilà un vrai, un délicieux roman.

LE ROMAN SOCIAL EN ANGLETERRE (1830-1850),
Dickens, Disraeli, Mrs. Gaskell, Kingsley,
par **Louis Cazamian.**

« Cette étude est un essai de psychologie sociale historique. Son objet est un mouvement d'opinion. Elle cherche à le saisir dans un groupe d'œuvres littéraires, qui en sont à la fois les causes et les effets. La correspondance entre l'évolution de la littérature et celle de la société est le fait initial qui la justifie et qu'à son tour elle peut éclairer. » M. Louis Cazamian a écrit là un livre excellent, à la fois abondant et concis, qui témoigne d'un labeur consciencieux et d'une érudition remarquable. On sent que cette œuvre a été largement conçue et longuement méditée. Les faits et les idées y abondent ; ils sont exposés avec une méthode qui ne se dément jamais, dans une langue toujours simple, précise et forte.

NAUSICAA, par **Maurice Bouchor.**

Madame de Maintenon faisait jouer *Esther* par ses demoiselles de Saint-Cyr. M. Maurice Bouchor pense que nos filles aussi doivent se divertir et se former en jouant la comédie et en chantant l'opéra. Il n'est pas de ceux « qui, sous prétexte de science et de raison, mutileraient volontiers la nature humaine et priveraient l'enfance et la jeunesse de la nourriture que leur instinct exige le plus impérieusement : la poésie. » Il a pensé que « l'épisode de Nausicaa est pour une jeune fille la plus aimable leçon d'humanité, de sang-froid, de raison et de grâce », et, pour maintenir « contre les imbéciles et les fanatiques de toutes nuances les droits de la poésie comme ceux de la pensée », il a traduit en vers délicieux et mis en scènes charmantes tout cet épisode du divin Homère. Une partition « entièrement empruntée à l'*Alceste* de Glück » peut servir d'accompagnement.



LE CŒUR A SES RAISONS[1]...

PERSONNAGES

JACQUES ARTENAY | **LUCIEN DE JULLIANGES**
FRANÇOISE VERNIÈRES
Un Domestique, Une Femme de chambre.

La scène se passe à Paris. — De nos jours
Un boudoir très élégant. Une porte au fond, une porte à gauche.
A droite, une psyché.

SCÈNE PREMIÈRE

JACQUES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, *introduisant Jacques.* — Je vais prévenir madame?...

JACQUES, *après hésitation.* — Attendez... Monsieur Jacques Artenay.

LE DOMESTIQUE. — Oui, oui, monsieur, je sais! *(Le domestique sort).*

JACQUES, *avec assurance.* — Jacques Artenay... J'ai une peur!... Suis-je bête!... Si je m'en allais, si je remettais à demain?... Non, ce serait la dixième fois... *(Le domestique rentre : en l'entendant, Jacques se lève éperdu, laisse tomber sa canne et son chapeau; il les ramasse avec maladresse.)*

LE DOMESTIQUE. — Madame fait prier monsieur de bien vouloir l'attendre un petit moment, un bon petit moment... Madame est avec son couturier. *(Il sort.)*

JACQUES, *seul.* — Oh! que c'est bête! *(Il se tâte le cœur.)* Me voilà avec mon battement de cœur... Ça se calme... ça va mieux... Ouf!... *(Il prend son chapeau, le brosse à rebrousse-poil en se promenant à travers le salon; en passant devant la psyché, il y jetle un coup d'œil, se sourit et s'approuve.)* Pourquoi cette terreur? Je ne suis pas mal : une certaine élégance, le geste assez dégagé... J'ai même de l'insolence... « Madame, trop aimable... » Je suis insolent... « En vérité... Croyez bien... » *(Il multiplie les révérences, les sourires aimables. — Pendant ce temps, Lucien entre et le regarde, stupéfait.)*

SCÈNE DEUXIÈME

JACQUES, LUCIEN.

LUCIEN, *se moquant de lui.* — Ce n'est pas encore ça.

JACQUES. *(Il laisse tomber de nouveau son chapeau et sa canne.)* — Dieu! que tu m'as fait peur!...

LUCIEN. — Remets-toi et continue...

JACQUES. — Ne te moque pas de moi.

LUCIEN. — Ah çà! mon garçon, est-ce que tu serais encore amoureux de Françoise?...

JACQUES. — Appelle-la madame Vernières.

LUCIEN. — Ça suffit, je sais ce que je voulais savoir : tu en es amoureux.

JACQUES. — Ça se voit?...

LUCIEN. — Effroyablement!

JACQUES. — Alors, j'aime mieux tout t'avouer: oui, je suis amoureux, très amoureux!

LUCIEN. — Depuis?...

JACQUES. — Depuis un an à peine.

LUCIEN. — Mais c'est de la frénésie!

JACQUES. — Peux-tu rire de choses pareilles!

LUCIEN. — De quoi rirait-on, si ce n'est des choses graves?... Alors, paf! ça t'est tombé sur la tête comme un pot de fleurs?

JACQUES. — C'était dans une vente de charité. Françoise...

LUCIEN, *blagueur.* — Appelle-la madame Vernières!

JACQUES, *effrayé.* — Tu l'aimes donc aussi?...

LUCIEN. — Ne crains rien. Je n'en ai jamais eu même l'idée, bien que tu l'aimes et que tu sois mon ami. C'étaient des raisons

fortes, mais Françoise n'est pas du tout mon modèle de femme. Je la trouve insupportable, maniérée. Elle n'est même pas jolie.

JACQUES, *avec éclat.* — Oh!... Ce jour-là, elle tenait un comptoir de petits plumeaux et de balais... On lui avait proposé de vendre des bonbons et des sachets, elle a préféré les balais : c'est une femme sérieuse... Je la vis, et, tout de suite, je sentis que c'en était fait de ma tranquillité. On me présenta. Elle me tendit la main, franchement, en bon camarade, et m'invita à de menues emplettes, en souriant un peu, comme si déjà, imperceptiblement, elle se moquait de moi.

LUCIEN. — C'était un commencement.

JACQUES. — A ce moment, un grand remue-ménage se fit autour de nous. Tout le monde s'agenouilla; Françoise aussi, et moi auprès d'elle : c'était l'évêque de Persépolis qui venait de faire son entrée et qui bénissait les dames vendeuses. Il me sembla que je me mariais.., Quand je me relevai, Françoise avait disparu. A partir de cet instant, je perdis le sentiment de ce qui se passait autour de moi. Tout ce que je sais, c'est que, vers huit heures, je m'entendis vigoureusement interpeller, place de l'Opéra, par un monsieur décoré dont je venais d'épousseter le monocle avec six plumeaux qui s'épanouissaient sous mon bras.

LUCIEN. — Oh! oh!... Mais, si tu en es là, j'arrive bien mal à propos.

JACQUES. — Pourquoi?...

LUCIEN. — Parce que...

JACQUES, *vivement.* — Pas du tout!... Ta présence me fournit un prétexte envers moi-même pour reculer encore l'aveu que je ne lui ai jamais fait.

LUCIEN. — Non!... ce n'est pas vrai!... tu ne?... Depuis le temps que tu platonises auprès d'elle... tu n'as jamais?...

JACQUES. — Jamais. Je sens déjà que je l'ennuie quand je ne lui dis rien... Alors, tu comprends, je n'ose pas aller plus loin... Oh! je désespère de jamais lui plaire!

LUCIEN. — Tu as pourtant certains avantages. ~~Tu es assez le type de l'amant pour honnête femme.~~

JACQUES. — En tout cas, je n'ai pas de chance.

LUCIEN. — C'est ta faute. Tu mets tout contre toi... Ainsi, tu demeures au Luxembourg... rue de Vaugirard. C'est tout dire!

JACQUES. — J'ai un très joli appartement au premier, avec une vue superbe sur les jardins et sur le palais du Sénat.

LUCIEN. — Il vaudrait mieux une mansarde place Vendôme, et, pour horizon, le toit de la Madeleine et celui de l'Opéra.

JACQUES. — Mais pourquoi ça?

LUCIEN. — Parce que jamais une femme ne croira qu'on peut penser à elle rue de Vaugirard.

JACQUES. — Tu n'es pas sérieux !... Et, à part ça, qu'est-ce que tu as encore à me reprocher ?...

LUCIEN. — Eh bien... lève-toi... Je ne louerai pas non plus ton tailleur.

JACQUES. — C'est celui de ma famille. Il habillait mon grand-père, qui était président à la cour d'appel...

LUCIEN. — Si tu crois que c'est excitant pour une femme!... Regarde-moi ce col. Il a quelque chose d'ecclésiastique. Et cette cravate... Est-ce que tu as des manchettes ?...

JACQUES, *qui les cherche sous ses manches trop longues.* — Mais oui!

LUCIEN. — Tire-les... Oh! ces boutons!...

JACQUES. — Qu'est-ce qu'ils ont, ces boutons ?

LUCIEN. — Donne-les à ton domestique. Et ce chapeau, ce chapeau... Il est navrant, calamiteux!... Tiens, veux-tu que je te dise ?... Tu prends la vie comme tu brosses ton chapeau, à rebrousse-poil. Alors, voilà la figure qu'elle fait, ta vie... piteuse et hérissée. Regarde-moi ça ! *(Il lui montre le chapeau.)*

JACQUES. — Tu m'ennuies... D'abord, je ne suis pas si maladroit que tu dis; et, même auprès de Françoise, j'ai fait quelquefois preuve de beaucoup de finesse. Ainsi je lui ai raconté mes aventures, mes maîtresses... Ça, ça n'est pas mal, j'espère!

LUCIEN. — C'est même très bien. Elles ont été nombreuses, tes maîtresses ?...

JACQUES. — Elles ont été trois !

LUCIEN. — Les dieux se réjouissent de ce nombre impair...

JACQUES. — Trois... sans compter les autres.

LUCIEN. — Pourquoi ne comptes-tu pas les autres ?

JACQUES. — Parce que je n'ai pas été leur amant.

LUCIEN. — Ah! bien!...

JACQUES. — Mais, au fait, tu les as connues... *(D'un air suffisant.)* Tu te rappelles Vera Tchekoff ?

LUCIEN. — L'écuyère ? Celle que le prince Holstein a épousée... Diable! tous mes compliments!...

JACQUES, *lui serrant la main.* — Merci!... Eh bien, j'ai été l'amant de l'institutrice de sa fille.

LUCIEN. — Ah! c'est moins élégant.

JACQUES. — Oh! j'avais bien pensé à Vera elle-même, mais ça ne s'est pas arrangé. Elle passait sa vie à cheval. J'ai voulu l'ac-

compagner au Bois. Elle exigeait que ses amants montassent sans étriers. A la troisième fois, j'en pleurais.

LUCIEN. — C'est dommage. C'eût été un joli souvenir. Ensuite...

JACQUES. — Ensuite... Tu sais que j'étais très reçu chez la duchesse de Biscaye.

LUCIEN. — Ah! ah!... Est-ce que?...

JACQUES. — Non, non! Mais tu te souviens qu'elle avait deux filles adorables, graves et douces comme des infantes de Vélasquez, avec leur teint mat, leurs yeux de velours sombre...

LUCIEN. — Eh! eh!... quoi?... Tu...

JACQUES. — Non. Mais elles prenaient des leçons d'allemand avec une Suissesse d'un blond ardent, une fille admirable! Elle n'avait jamais eu d'amant.

LUCIEN. — Jamais?

JACQUES. — Jamais, en France. Elle m'aima pendant six mois.

LUCIEN. — Mais pourquoi n'avais-tu pas songé à la duchesse? Elle passe pour ne pas être inaccessible...

JACQUES. — C'est possible. Mais elle n'a aucune instruction, et moi...

LUCIEN. — Le fait est que, sous ce rapport-là, tu avais été gâté.

JACQUES. — Quant à la troisième...

LUCIEN, *riant.* — Je parie que c'était une institutrice!

JACQUES, *avec défi.* — Parfaitement! C'était une institutrice, miss Bird. Je l'ai connue chez Suzanne Danège.

LUCIEN. — La petite Suzanne, des Ambassadeurs? Très gentille.

JACQUES. — Oui. Miss Bird donnait des leçons de français à la mère de Suzanne.

LUCIEN. — C'est très touchant. Pourtant, à ta place, j'aurais préféré Suzanne Danège.

JACQUES. — J'y avais pensé... Ça allait se faire... et puis, ça ne s'est pas fait.

LUCIEN. — Et c'est tout?

JACQUES. — Mais oui, c'est tout.

LUCIEN. — Ah! *(Un temps).*

JACQUES. — A quoi penses-tu?...

LUCIEN. — Je pense que Dumollard ne tuait que des bonnes et que, toi, tu n'aimas que des institutrices!... A chacun sa destinée... Et c'est ce passé-là que tu as eu l'heureuse idée de raconter à Françoise?... Tu as dû bien l'amuser.

JACQUES. — Certainement. Elle a ri tout le temps!

LUCIEN. — Je n'en doute pas. Mon pauvre garçon, tes maîtresses ne sont pas de celles dont on se vante.

JACQUES. — C'étaient trois jolies filles...

LUCIEN. — Tu pouvais en tirer de la joie, mais non de l'amour-propre. Et je doute que Françoise se soucie de compléter ta petite université amoureuse. Une femme ne tient pas du tout à ce que son amant ait été comblé de faveurs par de jolies filles. Mais elle veut qu'il ait eu des maîtresses un peu notoires par leur rang, leur talent ou leur situation dans le monde, avec lesquelles elle pourra, sans déchoir, se rencontrer dans ses souvenirs. Et ce n'est pas encore là le plus grave de ton affaire. Tu as eu tort de ne pas te déclarer tout de suite et de laisser Françoise s'habituer à ne pas t'aimer. Elle t'aurait été reconnaissante de la moindre offrande.

JACQUES. — Comme tu y vas! Je la connaissais à peine. Je savais seulement qu'elle avait une tenue parfaite, des relations distinguées et que, veuve de l'architecte Vernières, elle avait porté pendant quelques mois un grand deuil et un demi-chagrin.

LUCIEN. — Oui, pendant un an, le noir l'a rendue triste.

JACQUES. — Nous n'avons eu un peu d'intimité que pendant une huitaine que j'ai passée à Trouville. Nous nous promenions quelquefois sur la plage, elle brillante et railleuse, moi tremblant et silencieux. J'ignorais tout de sa vie. Je n'ai jamais osé m'informer. Tantôt je croyais qu'elle avait eu des amants, et je craignais, si je devenais le sien, de les lui faire regretter. Tantôt je pensais qu'elle pouvait être restée vertueuse, et j'avais une peur horrible d'être sa première faute et de lui faire perdre mon estime.

LUCIEN. — Elle y eût survécu.

JACQUES. — Tu sais donc quelque chose d'elle?...

LUCIEN. — Je sais qu'elle aime la société des hommes et que, de temps en temps, elle les dédaigne tous dans la compagnie d'un seul.

JACQUES. — Elle a eu des amants?

LUCIEN. — Aimerais-tu mieux qu'elle en ait eu ou qu'elle n'en ait pas eu?...

JACQUES. — Ça dépend. Elle a eu des amants?

LUCIEN. — Oui.

JACQUES. — Alors, je préfère qu'elle en ait eu. Combien?

LUCIEN. — Pauvre curieux!

JACQUES. — Plus d'un?

LUCIEN. — Oui.

JACQUES. — Tant mieux!

LUCIEN. — Pourquoi?

JACQUES. — Je ne sais pas, mais j'aime mieux qu'elle en ait eu deux.

LUCIEN. — Je ne t'ai pas dit que c'était deux.

JACQUES. — Tu m'as dit plus d'un.

LUCIEN. — Comme tu l'aimes!... Eh bien, je suis certain de Pierre de Chevilly et de François Tillet. Et puis Lucien Versannes... Mais celui-là ne compte pas : il a quitté l'Europe !

JACQUES. — C'est tout?...

LUCIEN. — Oui, car les autres, s'il y en a eu d'autres, elle les a certainement oubliés: par conséquent, ils n'existent plus pour toi.

JACQUES, *ravi*. — Alors, c'est presque une honnête femme! Tu me rends bien heureux, mon cher Lucien, et je ne savais pas quel ami dévoué j'avais en toi. Tu es bon, loyal, généreux, tu ne dis pas de mal des femmes...

LUCIEN. — Tu sais, ce n'est pas à moi qu'il faut faire une déclaration!...

JACQUES. — Que veux-tu? c'est le sortilège de l'amour que j'ai pour Françoise: il déborde de mon cœur trop plein et se répand sur tout ce qui l'entoure ; elle m'a fait aimer de la sorte un tas de choses qui m'étaient plutôt antipathiques.

LUCIEN, *lui serrant la main*. — Tu es bien gentil!...

JACQUES. — Je te demande pardon.

LUCIEN. — Ne t'excuse pas : ta sincérité me touche. Seulement, c'est justement cette sincérité-là qui te perd auprès des femmes, auprès de Françoise... Tu manques d'indifférence. La force de ton sentiment t'enlève le moyen de l'exprimer. Voilà pourquoi elle doit te trouver ennuyeux.

JACQUES. — Mais...

LUCIEN. — Ennuyeux et un peu bête. Il fallait lui donner l'impression que tu étais à prendre, et non pas que tu étais pris. Tu lui proposes une jolie partie, et tu la lui donnes gagnée : il n'y a plus de jeu. Tu veux vivre avec elle une délicieuse comédie, et tu sautes tout de suite au dénouement : il n'y a plus de pièce. Tu veux qu'elle t'aime, et tu lui laisses voir dès la première rencontre que tu en es éperdument épris : il n'y a plus d'amour!...

JACQUES. — Tu ne crois à rien.

LUCIEN. — Moi, je crois à tout : je suis un sceptique.

JACQUES. — Moi, je ne crois qu'à Françoise. Et, lorsque je lui avouerai tout ce dont mon cœur est plein, je lui dirai : « Partons, renonçons au monde, quittons cette vie de frivolités, de coquetteries et de vains plaisirs. Ne vivons plus que l'un pour l'autre, tout seuls, tout seuls!... » Voilà ce que je lui dirai !

LUCIEN. — Eh bien, mon cher, ça suffira. Tiens, tu me fais pitié... Mais les femmes ne veulent pas de passion! Ce qu'il leur faut, c'est de la distraction, de l'agrément, une petite, toute petite tendresse. Elles te demandent à goûter : tu leur offres un banquet. Elles veulent un bibelot : tu leur apportes un mobilier.

JACQUES. — Mais alors qu'est-ce que c'est donc que l'amour?...

LUCIEN. — L'amour?... C'est des histoires de femmes... *(Un temps.)* Veux-tu la recette du succès? Un peu de désir, un peu de mélancolie, pas trop de sentiment. De la légèreté à propos des sujets graves, de la gravité à propos de rien. Quelques comparaisons choisies : l'étoile, la fleur, l'oiseau. Surtout ne pas sortir de là! Une absence d'originalité qui leur fait dire : « Tiens! il n'est pas comme les autres!... » Une banalité de propos qui leur fait penser : « Mais on ne m'a jamais parlé ainsi!... » Un air à la fois profondément convaincu et spirituellement détaché, qui leur inspire dans le même temps ces deux réflexions si gentiment contradictoires : « Avec lui, ce sera pour la vie!... » et : « Je pourrai m'en débarrasser quand je voudrai... »

JACQUES. — Je t'admire! Qu'est-ce qui a pu te donner cette confiance en toi?

LUCIEN. — Mais moi!

JACQUES. — Et ta maîtresse t'aime?

LUCIEN. — Lucette? Assez pour que ses amies ne me résistent qu'un moment.

JACQUES. — Ah! si je pouvais suivre tes conseils!...

LUCIEN. — C'est pourtant bien simple! Mais à quoi bon donner des conseils à une cravate pareille? Un nœud tout fait!... Malheureux! Un chef de rayon n'en voudrait pas! C'est une infamie!... *(Il veut l'arranger et, involontairement, la casse.)* Aïe!...

JACQUES, *regardant sa cravate défaite.* — Eh bien, c'est gai! Tu es fou, Lucien! Qu'est-ce que je vais devenir?... Donne-moi la tienne.

LUCIEN. — Mais non! mais non!... Le mauve, avec ton teint, ce serait une hérésie.

JACQUES. — Et Françoise qui va venir!... Je ne peux pas l'affronter sans cravate... Oh! mon Dieu!...

LUCIEN. — Va en acheter une.

JACQUES. — Et si Françoise arrive?...

LUCIEN. — Eh bien, je lui ferai une déclaration de ta part.

JACQUES, *vivement.* — Tu ferais cela?

LUCIEN. — Jamais de la vie! Je plaisantais.

JACQUES. — Oh! je t'en prie, Lucien... C'est une idée admirable. Tu me rendrais un tel service!

LUCIEN. — Tu n'y penses pas! C'est un vieux moyen; c'est usé, périmé.

JACQUES. — Franchement, tu me dois bien ça.

LUCIEN. — Mais non! Je te dis que c'est ridicule... Tu serais ridicule...

JACQUES. — Ma foi, si je dois l'être, j'aime autant l'être en mon absence. Je t'en prie!... Consens au moins à lui parler vaguement, à la pressentir, en sorte que, lorsque je reviendrai, tu puisses me dire si j'ai quelques chances, si je dois aller de l'avant. Je t'en prie!...

LUCIEN. — C'est assommant!... Enfin, même si je consentais... comment te prévenir?...

JACQUES. — Un signal.

LUCIEN. — Lequel?

JACQUES. — Eh bien, si ça marche, tu mettras un gant. Si ça ne marche pas, tu mettras les deux... C'est entendu?...

LUCIEN. — Eh bien, soit! Mais, tu sais, je risque fort de ne pas être brillant : car, vraiment, il n'y a pas de femme qui m'inspire moins. Quelle corvée!...

JACQUES, *reprenant de l'audace.* — Voyons, sapristi, un peu de courage!

LUCIEN. — La voici.

JACQUES, *de nouveau éperdu.* — Ah! mon Dieu!... Parle-lui. Sois éloquent! Je t'en prie... Un gant : oui! Deux gants : non!... Du courage! Adieu. Je me sauve... *(Il sort.)*

SCÈNE TROISIÈME

LUCIEN, LA FEMME DE CHAMBRE, puis FRANÇOISE.

LA FEMME DE CHAMBRE, *ouvrant la porte.* — Voilà madame.

FRANÇOISE, *du dehors.* — Je suis à vous tout de suite... Excusez-moi tous les deux.

LUCIEN. — Moi, je veux bien. Mais Jacques s'y refuse. Il est furieux!... N'est-ce pas, Jacques, que tu es furieux?

FRANÇOISE, *de même.* — Qu'est-ce que vous dites?...

LUCIEN. — Il est furieux!

FRANÇOISE, *apparaissant.* — Comment! vous êtes seul?... Et Artenay?...

LUCIEN. — Il est parti.

FRANÇOISE. — Sans rien dire?

LUCIEN. — Non. Après avoir dit quelque chose.

FRANÇOISE. — Quoi?

LUCIEN, *sans lui répondre.* — Tiens! comme vous êtes jolie, aujourd'hui!

FRANÇOISE. — Oui. J'ai l'intention de sortir ce soir. Je m'ennuie.

LUCIEN. — Ça vous va joliment bien!... Ce n'est pas tout ça... le temps me presse, car j'ai à six heures un rendez-vous...

FRANÇOISE. — Sérieux?

LUCIEN. — Enfin... auquel il ne serait pas gentil de manquer. *(Regardant l'heure.)* Diable! six heures moins le quart, et ma montre retarde. *(Solennel.)* Ma chère Françoise, j'ai mission d'avoir avec vous un entretien diplomatique, d'y déployer une adresse retorse et une subtilité pénétrante. Je dois surtout ne rien vous laisser voir du but réel de ma démarche. Ainsi fais-je : Jacques vous aime!

FRANÇOISE. — Jacques?... qui sort d'ici?...

LUCIEN. — Qui sort d'ici... Jacques.

FRANÇOISE, *après un temps.* — Eh bien?...

LUCIEN. — Diable!... Ou vous êtes sublime d'émotion contenue, ou vous vous en moquez d'une manière profonde.

FRANÇOISE, *haussant les épaules.* — Jacques!... Et c'est vous qui vous chargez de la commission?... Imbécile!...

LUCIEN. — Vous trouvez?

FRANÇOISE. — Oui.

LUCIEN, *suffisant.* — Ah!

FRANÇOISE. — Vous dites?...

LUCIEN. — Je dis : « Ah! »

FRANÇOISE. — Vous exagérez. C'est vous qui avez inventé toute cette histoire, n'est-ce pas?

LUCIEN. — Par ma foi, pas une syllabe, et je suis dûment accrédité auprès de vous par un amoureux candide, chaleureux et transi.

FRANÇOISE. — Je n'en crois pas un mot, vous savez? *(Haussant les épaules.)* Jacques! c'est le dernier homme qui pourrait m'aimer.

LUCIEN. — La raison?

FRANÇOISE. — Je n'en connais pas qui me déplaise davantage.

LUCIEN. — Quelle drôle de logique vous avez!

FRANÇOISE. — J'ai la logique des femmes.

LUCIEN. — C'est bien ce que je voulais dire.

FRANÇOISE. — Il est gauche, sans grâce, d'esprit rude, d'abord hargneux!

LUCIEN. — Ce sont des qualités charmantes et, d'ailleurs, toutes naturelles, puisqu'il est tendre et passionné.

FRANÇOISE. — Une petite provinciale!... Remportez ça. Je n'aime pas les tristes figures. J'ai pris en horreur ces visites dont votre déplorable ami m'accable depuis quelque temps. Il s'écroule dans une bergère, se poste au coin du feu et n'en bouge plus. On dirait un braconnier à l'affût. Et il reste là, une heure ou deux, sans dire mot. Il se tait, il se tait... On ne peut pas l'arrêter!

LUCIEN. — Oui... C'est un joli garçon; il ne lui manque que la parole... Mais, enfin, il vous aime!

FRANÇOISE. — Il ne l'a jamais dit, et je tiens à ce qu'il ne le dise pas.

LUCIEN. — Comme vous avez de jolis cheveux!... Vous en avez changé la couleur?

FRANÇOISE. — Pas du tout!... Vous savez que la démarche dont ce monsieur vous a chargé auprès de moi est fort impertinente. Mais je ne veux la trouver que ridicule. Tout au plus lui dirai-je que son moyen est à la fois niais et offensant et que lui-même est proprement un sot.

LUCIEN. — Du moment que je vous vois décidée à rester modérée dans les termes...

FRANÇOISE. — Avouez que je n'ai pas tort!

LUCIEN, *tournant autour d'elle*. — J'avoue, là!

FRANÇOISE. — C'est un dadais.

LUCIEN. — Certes... un ahuri!

FRANÇOISE. — Ennuyeux!

LUCIEN. — Mortellement!

FRANÇOISE. — Un sauvage!

LUCIEN. — Voilà!... Vous n'avez plus la même couturière?

FRANÇOISE. — Si. Pourquoi?

LUCIEN. — Parce que vraiment je ne vous ai jamais vu une robe aussi... aussi agaçante que celle-là.

FRANÇOISE. — Vous êtes en veine de galanterie. Dites-moi plutôt exactement ce dont vous a chargé ce niais.

LUCIEN. — Eh bien, de m'enquérir si le moment était propice à risquer un aveu et, accessoirement, de faire délicatement son éloge.

FRANÇOISE. — Eh bien, c'est fait.

LUCIEN. — C'est fait. Et puisque ma mission est accomplie... *(Il se lève.)*

FRANÇOISE. — Quoi! déjà?...

LUCIEN, *regardant sa montre.* — C'est que... Six heures et quart!... Il est vrai que ma montre avance. *(Se rasseyant.)* Vous ne m'en voudrez pas, au moins, du rôle fâcheux qu'on m'a fait jouer... Je suis faible. Je n'ai jamais su résister à mes amis.

FRANÇOISE. — Moi, si.

LUCIEN. — Ce malheureux Jacques a fini par m'attendrir. Il m'a conjuré d'aider sa timidité, de lui souffler, comment dirai-je?... une formule.

FRANÇOISE. — En vérité!... Mes compliments! je ne vous savais pas de si haute compétence professionnelle... Et puis-je savoir ce que vous avez conseillé à votre disciple? Ça m'amuse énormément.

LUCIEN. — Prenez garde!

FRANÇOISE. — Êtes-vous fat!

LUCIEN. — Au fait, qu'est-ce que je risque?... Eh bien, je lui ai représenté que vous n'étiez pas du tout son affaire, que vous étiez une femme trop jolie, trop élégante, trop aimée, qu'il eût fallu vous faire une cour savante et légère sans vous ennuyer ni vous contraindre. Et je lui ai dit encore : « Aime-la mieux et moins, avec plus de finesse, pas tant de violence... Elle mérite qu'on l'adore, car c'est un être délicat et délicieux... »

FRANÇOISE. — Oh! oh!...

LUCIEN. — « Elle est méfiante, parce qu'elle se sait très tendre, sans se l'avouer... »

FRANÇOISE. — N'avouez jamais!... Continuez.

LUCIEN. — « Mais je l'aime! a piteusement soupiré le bon Jacques, ça devrait suffire. — Bon Jacques, ai-je répondu, ça ne suffit pas du tout. L'amour n'est plus une chose simple, on l'a analysé, subtilisé, décomposé. Et toi qui n'es pas au courant, tu viens offrir ton bloc à cette femme au charme subtil. Quelle hérésie! Tu l'aimes? A quoi bon, si tu l'aimes sans nuances?... »

FRANÇOISE. — C'est assez gentil, ça!

LUCIEN, *s'emballant.* — « C'est vraiment une jolie entreprise que de tâcher de lui plaire. Il y faut de l'astuce et de l'éclat, de la force et de la faiblesse, de la mélancolie dans de la gaieté, une chance du diable, un mal de chien. Et elle vaut tout cela et bien autre chose, tant elle a de fine élégance et de séduction narquoise. Oui, elle le vaut, morbleu! Surtout aujourd'hui, avec ses cheveux d'un parfum plus troublant que d'habitude, sa grâce plus précieuse, sa beauté plus ardente. *(Françoise le regarde avec un peu de surprise.)* Et cette robe... cette robe... »

FRANÇOISE. — C'est toujours la suite des conseils que vous donniez à Jacques?

LUCIEN. — Oui.

FRANÇOISE. — Mais il n'a pas vu ma robe, Jacques?

LUCIEN. — Tiens, c'est vrai!...

FRANÇOISE. — Alors, quoi?...

LUCIEN. — Alors, rien... voilà!...

FRANÇOISE. — Ça m'amuse de voir combien cela donne d'autorité de parler pour un autre, et d'adresse... de conviction, surtout!

LUCIEN. — Pensez-vous donc que si je parlais pour moi?...

FRANÇOISE. — Vous seriez moins brillant?... Oh! que oui!...

LUCIEN, *piqué*. — Rien ne vous donne le droit de croire...

FRANÇOISE. — Enfin, avouez que cela vous mettait à l'aise de ne pas penser un mot de ce que vous racontiez?

LUCIEN. — Pas du tout! Et, d'ailleurs, voulez-vous savoir une chose?... je le pense beaucoup plus depuis que je l'ai dit.

FRANÇOISE. — Grand merci.

LUCIEN. — Et savez-vous ce que je ferais, à présent, si j'étais sincère?

FRANÇOISE. — Quoi donc?...

LUCIEN. — Eh bien, je me répèterais.

FRANÇOISE. — Patatras!... Vous auriez tort.

LUCIEN. — Pourquoi?...

FRANÇOISE. — Vous êtes fou! Nous sommes de vieux camarades. Vous n'avez jamais songé à me faire la cour. Pourquoi l'idée vous en viendrait-elle tout d'un coup? Qu'y a-t-il de plus entre nous aujourd'hui qu'hier?...

LUCIEN. — Il y a Jacques.

FRANÇOISE. — Êtes-vous vicieux!...

LUCIEN. — Il n'y a pas de quoi rire. Le fait, c'est que vous commencez à me plaire beaucoup sans que j'aie rien fait pour ça... C'est lâche. Vous auriez dû m'avertir. Je suis très embêté.

FRANÇOISE. — Si vous aviez su, vous ne seriez pas venu.

LUCIEN. — Certainement!... Je sais tout ce que vous allez me dire : « Ça ne tient pas debout, et il n'y a entre ce sentiment et celui de Roméo pour Juliette qu'un rapport dérisoire. »

FRANÇOISE. — Ça y ressemble un peu, mais pas beaucoup!

LUCIEN. — Et pourtant, si vous vouliez bien y réfléchir, vous comprendriez combien je dis vrai... Qu'y a-t-il de plus sincère qu'un caprice? On peut en être bien plus sûr que d'une passion. N'est-ce pas prouver qu'on désire vraiment une chose que de la faire sans raison? Pouvez-vous douter qu'un homme vous aime quand il ne

vous aime que depuis une demi-heure?... Tout çà est évident. Et je vous donne la plus grande preuve d'amour qu'on puisse donner à une femme.

FRANÇOISE. — J'allais le penser. Alors, résumons-nous. Je suis en présence d'une déclaration?

LUCIEN, *gêné*. — Oui, mais ne me le rappelez pas! Ça m'ennuie. C'est idiot; mais je ne peux pas faire autrement.

FRANÇOISE, *se levant*. — Assez, mon ami! Ne jouons pas ce jeu-là : il pourrait être dangereux pour nous deux. Allons, ne faites pas cette tête-là...

LUCIEN. — C'est que je me sens si ridicule!

FRANÇOISE. — Ça ne me déplaît pas.

LUCIEN. — Vrai?... Alors?...

FRANÇOISE. — Non... tout de même... non.

LUCIEN. — Pourquoi?

FRANÇOISE. — Parce que nous serions très malheureux.

LUCIEN. — Nous ne serions peut-être pas si malheureux que ça... Et puis, cette crainte-là n'a jamais arrêté personne. Ce n'est pas une de ces raisons qui décident; c'est une de ces raisons qu'on donne quand on est décidé.

FRANÇOISE. — Qu'est-ce que vous voulez? je n'ai pas confiance. Et avouez que j'ai raison! Car enfin, en m'offrant allègrement votre cœur, vous ne songez guère à la petite amie très gentille, et très suffisamment fidèle, ~~à laquelle vous servez d'amant~~...

LUCIEN. — Lucette?

FRANÇOISE. — Lucette... Ni au pauvre garçon que vous représentez si dignement ici.

LUCIEN, *canaille*. — Mais j'y songe comme vous! Et même... ça ne vous fait pas quelque chose, à vous, d'y songer?... Quelle femme étrange vous êtes!...

FRANÇOISE. — Vraiment, pour ce qui est des scrupules, ah! vous n'aurez pas d'excédent de bagage.

LUCIEN. — Vous vous trompez : je suis très délicat. Ainsi, bien souvent j'ai fait la cour à des maîtresses d'amis... Eh bien, quand elles cédaient, évidemment...

FRANÇOISE. — Vous cédiez aussi.

LUCIEN. — Naturellement!... Je ne pouvais pas me donner le ridicule de...

FRANÇOISE. — De faire le Jacques.

LUCIEN. — Attendez!... Mais, quand je voyais que je n'avais aucune chance, eh bien, parole d'honneur, j'avais des retours sur moi-même,

très chics, très nobles ; je me disais : « Non, décidément, tu ne peux pas faire ça à un ami, tu ne le peux pas !... » Et je m'estimais.

FRANÇOISE. — C'est très bien !

LUCIEN. — N'est-ce pas?

FRANÇOISE. — Très bien. Vous m'amusez beaucoup. *(Un temps.)*

LUCIEN. — Vous savez que je vous aime toujours...

FRANÇOISE. — Comme le temps passe !

LUCIEN. — Écoutez, Françoise. Nous sommes stupides... Nous sommes faits l'un pour l'autre. C'est criant. Mais ne raillez plus, tenez, prenez-moi au demi-sérieux, ne répondez pas ; laissez-moi vous aimer petit à petit, là, tout petit à tout petit... Je ne suis pas ce que vous croyez. J'ai du sentiment. Parfois je me fiche à rêver... Pourquoi manquer une jolie occasion de bonheur?... Pourquoi ne pas cueillir une fleur le long du chemin, sous prétexte qu'on a déjà passé tout auprès sans la regarder? Pauvre petite fleur !... Venez dîner avec moi.

FRANÇOISE, *choquée*. — Comment ! dîner avec vous?

LUCIEN. — Oui. Je ne suis pas bien exigeant. Permettez-moi de vous accompagner au théâtre. Tenez, à l'Opéra?... Voyons, vous n'auriez pas hésité à accepter hier?...

FRANÇOISE. — J'hésite aujourd'hui.

LUCIEN. — Vous avez donc peur de moi?

FRANÇOISE. — C'est de la présomption !

LUCIEN. — De vous-même, alors?

FRANÇOISE. — C'est de l'insolence... J'accepte. Mais vous promettez de ne plus m'ennuyer?

LUCIEN. — Je ne promets jamais rien, mais je le tiens... Alors c'est entendu, je cours retenir des places, je commande un tout petit dîner de rien du tout, un petit dîner qui n'aura aucune importance... Déjà sept heures ! Je fuis !...

FRANÇOISE. — Vous avez le temps : votre montre avance !

LUCIEN. — Non ! non ! Maintenant elle va bien... Et puis, il faut que... je me rende libre.

FRANÇOISE. — Ah ! vous deviez dîner avec?...

LUCIEN. — Oui, avec !... Je cours me dégager.

FRANÇOISE. — Pour ce soir?...

LUCIEN. — Pour ce soir, d'abord... *(On sonne.)* Oh !...

FRANÇOISE. — Quoi?

LUCIEN. — Jacques !

FRANÇOISE, *avec mauvaise humeur*. — Oh ! il est odieux, votre ami !...

LUCIEN, *remontant.* — J'aime mieux ne le rencontrer qu'à peine... D'autant plus que... Vous savez pourquoi il vient?...

FRANÇOISE. — Ah! c'est vrai!... Eh bien, il va me payer la bêtise que je viens de faire.

LUCIEN. — Si pourtant vous aimiez mieux que je l'expédie?...

FRANÇOISE. — Non... non... Puisqu'il veut me faire une déclaration, qu'il la fasse. Autant ne pas la laisser perdre.

LUCIEN. — Est-ce que ça vous amuserait?

FRANÇOISE. — C'est la comparaison qui m'amuse.

LUCIEN. — Oh! je ne crois pas avoir grand'chose à craindre. Ne soyez pas trop méchante.

FRANÇOISE. — Oh! moi je l'attends!

LUCIEN, *se frappant le front, puis montrant ses mains. — A part.* — Ah! le signal! Lequel faire?... Un gant? Non. Deux gants? Non... Ah! pas de gants!...

SCÈNE QUATRIÈME

LES MÊMES, JACQUES.

JACQUES. — Chère madame... *(A part.)* Les gants?... Chère madame... *(Bas, à Lucien.)* Tu n'as pas de gants? pas de gants du tout?... Alors, quoi?...

LUCIEN. — Eh bien, si par hasard tu retrouves mes gants, tu me les rapporteras. *(Il sort.)*

JACQUES. — Ses gants, oh!... ses gants!...

FRANÇOISE. — Qu'est-ce qu'il y a?...

JACQUES. — Rien, rien. Il plaisante! Il est gai!

FRANÇOISE. — Et vous?

JACQUES. — Oh! moi, sous mon apparence triste, je ne suis pas gai, je ne suis pas très gai. *(Concluant.)* Je ne suis pas gai!

FRANÇOISE. — Eh bien, mon cher Artenay?

JACQUES, *très ennuyé.* — Eh bien, madame, je... *(Prenant son parti.)* Je... *(Un temps.)* Je...

FRANÇOISE, *l'interrompant.* — Une tasse de thé?...

JACQUES, *soulagé.* — Oui, une tasse de thé.

FRANÇOISE. — Comme vous avez l'air content! *(Elle sonne.)*

JACQUES. — Oh! c'est que j'aime énormément le thé, madame. Ça m'énerve, ça m'empêche de dormir, ça me fait mal... J'aime beaucoup le thé!... *(La femme de chambre entre.)*

FRANÇOISE. — Servez. *(La femme de chambre sort.)*

JACQUES, *suivant son idée.* — D'ailleurs, on aime souvent des choses qui vous font souffrir...

FRANÇOISE. — Oui, qui vous détraquent l'estomac. *(Un temps assez long.)* On m'a dit que vous étiez déjà venu tout à l'heure...

JACQUES. — Oui.

FRANÇOISE. — Alors, c'est la seconde visite que vous me faites aujourd'hui?

JACQUES. — C'est la seconde visite.

FRANÇOISE. — Savez-vous que vous allez vous compromettre?... Que vont dire ces dames?...

JACQUES, *modeste.* — Oh! ces dames!...

FRANÇOISE, *charmante.* — Il est vrai qu'elles ont leurs leçons... Voilà le thé.

JACQUES, *tout à fait démonté.* — Merci, madame. Je n'en prendrai pas.

FRANÇOISE. — C'est un caprice?...

JACQUES. — Oui, c'est un caprice. *(Un temps.)*

FRANÇOISE. — Je ne vous savais pas aussi lié avec Lucien.

JACQUES. — Oh! c'est un ami très ancien. Nous avons été au lycée Condorcet ensemble.

FRANÇOISE. — Je suis sûre que vous deviez être un très bon élève et lui un cancre.

JACQUES. — Comment l'avez-vous deviné? Oui, je lui faisais ses devoirs et il me flanquait des piles... Quel gentil garçon! Il était un peu plus jeune que moi, mais moins gauche... parce que je n'ai pris de l'assurance que plus tard.

FRANÇOISE. — Ah!

JACQUES. — Oh! beaucoup plus tard!... Il me présentait à des dames dans le passage du Havre.

FRANÇOISE, *riant.* — A quelles dames, mon Dieu?

JACQUES. — A des dames qui passaient.

FRANÇOISE. — Et qu'est-ce que vous leur disiez?...

JACQUES. — Oh! beaucoup de choses! Je leur disais : « Mesdames, je vous aime et j'ai un chapeau haut de forme. »

FRANÇOISE. — Et elles répondaient?...

JACQUES. — Quelquefois elles me demandaient mes places dans les dernières compositions; mais j'en avais de trop bonnes, et, quand elles les savaient, ça les dégoûtait.

FRANÇOISE. — Tandis que Lucien...

JACQUES. — Oh! Lucien, lui, c'est un veinard!...

FRANÇOISE. — Oui, c'est un veinard...

JACQUES. — Il avait fait la conquête d'une petite... enfin d'une petite femme.

FRANÇOISE. — Et il l'aimait?

JACQUES. — Non, mais elle lui faisait ses pensums.

FRANÇOISE. — Quel tempérament!

JACQUES. — Ainsi, un jour qu'il avait escamoté le chapeau de son voisin, — c'était moi, son voisin, — notre professeur, voulant l'humilier, lui donna un pensum d'enfant... dix fois le verbe : « Je suis toujours puni quand je fais des niches à mes petits camarades. » Et la pauvre Chochotte — elle s'appelait Chochotte — consacra son dimanche à conjuguer, pendant que Lucien et moi étions allés passer la journée dans une brasserie servie par des dames tziganes.

FRANÇOISE. — Mais vous étiez des petits monstres!

JACQUES. — Nous étions des petits hommes, et très crânes.

FRANÇOISE. — Même vous?

JACQUES. — Même moi, madame... Je n'ai jamais été embarrassé pour parler aux femmes...

FRANÇOISE. — Ah!

JACQUES. — Aux femmes que je n'aimais pas.

FRANÇOISE, *à part.* — Pauvre garçon!... *(Haut.)* D'ailleurs, Lucien a continué, si je ne me trompe, à vous servir de directeur sentimental.

JACQUES. — Mon Dieu... il a de l'expérience...

FRANÇOISE. — Et quelle attitude vous a-t-il conseillée?

JACQUES, *piteux.* — L'audace. *(Il regarde par terre.)*

FRANÇOISE. — Ah!

JACQUES, *prenant un parti violent.* — Oui, l'audace! Aussi je... Il faut que vous sachiez...

FRANÇOISE, *bien en face.* — Que je sache?...

JACQUES, *bafouillant.* — Que vous sachiez... *(Françoise le regarde fixement.)* oui... combien Lucien est un ami dévoué, sûr... J'ai en lui une absolue confiance.

FRANÇOISE. — Depuis quand?...

JACQUES. — Surtout depuis tout à l'heure.

FRANÇOISE, *riant.* — Comme vous avez raison! *(Elle prend du thé.)*

JACQUES, *à part.* — Je suis stupide... Oh! c'est trop bête!... *(Il veut faire un geste dégagé, bouscule son chapeau, le laisse tomber.*

— *Françoise le regarde. — A part.)* Une demi-minute... je me donne une demi-minute... *(Un temps.)* Là!... *(Il se lève. — A part.)* Non... je ne peux pas... j'y renonce... je ne peux pas!

FRANÇOISE, *reposant sa tasse.* — Vous disiez?... *(Elle le regarde.)*

JACQUES. — Rien... *(Elle le regarde.)* C'est-à-dire... non... *(Elle le regarde.)* Rien!... *(Il sourit. — Un temps.)*

FRANÇOISE, *à part.* — Quel godiche!... *(Un temps. — Nerveuse, elle va à la glace, et, se retournant.)* Est-ce que vous ne trouvez pas que cette coiffure me va mal?... Il me semble qu'elle me vieillit...

JACQUES. — Pouvez-vous dire cela? Jamais vous n'avez été plus jolie... plus délicieusement mise... *(Très ému.)* Et...

FRANÇOISE, *insinuante.* — Et...

JACQUES, *changeant de ton.* — D'ailleurs, les modes de cette année sont d'une grâce...

FRANÇOISE, *un peu nerveuse.* — Ne parlez donc pas de cela, vous n'y entendez rien... Donnez-moi mon ouvrage. *(Un temps. — A part.)* Oh! il m'agace avec sa déclaration rentrée... Je suis restée pour qu'il me la fasse : il me la fera!

JACQUES. — Voici votre ouvrage.

FRANÇOISE, *le regardant.* — Vraiment, vous n'avez pas aujourd'hui votre figure de tous les jours?

JACQUES. — Mais si, je vous assure. Pourquoi n'aurais-je pas ma figure de tous les jours.

FRANÇOISE, *de plus en plus nerveuse.* — Je ne sais pas, moi. Vous êtes étonnant. Ce n'est pas à moi de vous le dire.

JACQUES. — Je vous demande pardon, madame. Vous aurais-je dit quelque chose qui vous aurait contrariée?

FRANÇOISE. — Vous, vous ne m'avez rien dit du tout!... *(Elle fouille dans le panier à ouvrage.)* Où est donc ma broderie?... Ah! là-bas!... *(Jacques va chercher la broderie sur une table. — A part.)* Il ne dira rien... Oh!...

JACQUES, *revenant avec l'ouvrage.* — Voilà!... *(Se piquant.)* Aïe!...

FRANÇOISE. — Quoi?...

JACQUES. — L'aiguille!... *(Il se suce le doigt.)*

FRANÇOISE, *riant.* — Dieu! que vous êtes maladroit, mon pauvre ami!

JACQUES. — Je ne voyais pas l'aiguille.

FRANÇOISE. — Oh! je parle en général... *(Elle cherche un mouchoir. — A part.)* Il m'attendrit. Je vais l'aider un peu. *(Haut, revenant.)* Allons, donnez-moi votre doigt,

JACQUES. — Aïe!... ça me fait mal... C'est là, sous l'ongle...

FRANÇOISE. — Il faut savoir souffrir pour les femmes. Les aimez-vous, monsieur Jacques?...

JACQUES, *rudement*. — Oui, madame!

FRANÇOISE. — Vous n'en avez pas l'air. *(Elle lui enveloppe le doigt.)*

JACQUES. — C'est que je les redoute tant! Je sens leur force et ma faiblesse. Elles m'apparaissent un peu comme des machines de guerre dont je ne sais point le maniement, et je me sens un si piètre conscrit...

FRANÇOISE. — Consolez-vous en les méprisant un peu. Je vous assure que nous sommes de pauvres petites choses. Les sages ont toujours médit de nous. Je ne sais plus lequel a dit que nous ne comptions même pas dans la création, ayant été faites par-dessus le marché, le samedi soir. Nous sommes le dernier ouvrage du bon Dieu : on sent la fatigue... tandis qu'Adam... Qu'est-ce que vous pensez d'Adam?

JACQUES. — C'était un neurasthénique.

FRANÇOISE. — N'en dites pas de mal. C'était un esprit distingué. N'oubliez pas qu'il sortit le premier du Paradis Terrestre qui, après tout, était le seul établissement classique qui existât de son temps. *(Jacques rit. — Elle va chercher du fil et lui attache le doigt.)* Quels drôles de boutons de manchettes vous avez!...

JACQUES. — Oh! ils ne sont pas à moi, ils sont à mon domestique.

FRANÇOISE. — Il a dû les acheter du côté de l'Odéon.

JACQUES. — D'ailleurs, je compte le renvoyer et déménager...

FRANÇOISE. — Et où habiterez-vous?... Vous rapprocherez-vous de moi?...

JACQUES. — Oh! oui, si j'osais.

FRANÇOISE, *riant*. — Osez. Je crois que nous pouvons sans cynisme vivre dans la même paroisse... Et je vous donnerai l'adresse de mon tailleur.

JACQUES. — Oh! merci... Comment vous exprimer?...

FRANÇOISE. — Oui, vous exprimez difficilement... Est-ce que vous n'êtes pas avocat?

JACQUES. — Si.

FRANÇOISE, *lui lâchant la main après avoir noué le fil*. — C'est ça!... Là, c'est fait... Vous ne me remerciez pas?...

JACQUES. — Si, si!... Merci!...

FRANÇOISE. — C'est tout?... Vous n'avez pas autre chose à me dire?...

JACQUES. — Non... *(Il s'assied, puis étale sa main sur son genou.)*

FRANÇOISE, *à part.* — Ah ! ça finit par être humilant... D'autant plus que, vraiment, il n'est pas si mal que ça !... *(Haut.)* Ça vous va bien, cette petite poupée.

JACQUES, *regardant son doigt.* — Oui, oui, c'est gentil.

FRANÇOISE. — Vous êtes fat !

JACQUES. — C'est vous qui l'avez faite.

FRANÇOISE. — Voilà enfin un mot aimable... Car vous ne semblez pas vous apercevoir que je suis charmante avec vous... *(Elle va reporter la corbeille à ouvrage. — Redescendant.)* Je crois que je commence à vous comprendre... Avoir cette défiance exagérée de vous-même? Vous avez beaucoup de qualités, de qualités sérieuses... Vous ne vous rendez pas compte que vous êtes très sympathique.

JACQUES. — A qui, hélas !

FRANÇOISE. — Mais à tous vos amis... à Lucien, à moi...

JACQUES, *ravi.* — A vous !...

FRANÇOISE. — Et puis une autre chose dont vous ne vous doutez pas, c'est qu'il y a beaucoup de femmes pour lesquelles ce que vous considérez comme un désavantage est presque un charme. Elles sont touchées qu'un homme perde un peu la tête, qu'il se cogne ingénument aux meubles, qu'il tapote affectueusement son chapeau.

JACQUES, *découragé.* — Ah ! je vois bien que vous, vous vous moquez de moi.

FRANÇOISE. — Mais non, mais non ! Quelle drôle d'idée !...

JACQUES. — Mais si !

FRANÇOISE. — Que je vous aie taquiné un peu, oh ! mon Dieu, je ne le nie pas ; mais croyez-vous que je taquine tout le monde?

JACQUES. — Je ne sais pas.

FRANÇOISE. — Pourquoi être si susceptible?

JACQUES. — Dame ! c'est que...

FRANÇOISE. — Oui, je le reconnais, c'est un peu ma faute, je n'ai pas toujours été très gentille pour vous, et je le regrette, là ! J'ai eu tort... surtout, oui, surtout cet été.

JACQUES. — Pourquoi cet été?

FRANÇOISE. — Lorsque je me suis aperçue... quand vous m'avez dit... car, enfin, vous me l'avez dit...

JACQUES, *très vite.* — Quoi?...

FRANÇOISE. — Ce que vous n'osez pas me dire maintenant... enfin, quand vous m'avez dit... que vous m'aimiez.

JACQUES, *éperdu*. — Moi?... Mais je ne vous l'ai pas dit, je vous le jure! Je n'aurais jamais eu l'audace... Jamais!... Je ne l'ai pas dit...

FRANÇOISE. — Mais si, vous l'avez dit, j'en suis sûre. Vous ne vous rappelez pas? C'était un soir, sur la plage... Des barques de pêche glissaient silencieusement près de nous et s'enfonçaient dans la nuit comme des mouettes.

JACQUES. — Des barques?... Moi!...

FRANÇOISE. — Rappelez-vous : des lumières dansaient sur les vagues, il y avait sur l'eau comme un chemin de lune. De temps en temps, des Anglaises nous croisaient, blafardes, silencieuses et vierges. Par les fenêtres du Casino, des valses lentes venaient rejoindre la chanson de la marée montante. Le vent avait une odeur poivrée d'algues et d'héliotropes. Au loin, sur la grève, le phare tournait, tournait, nous éclaboussant tout à coup de sa lumière crue. Vous parliez, vous parliez...

JACQUES. — Moi, je parlais!... C'est extraordinaire!...

FRANÇOISE. — Vos paroles, je ne les entendais pas. Elles se mêlaient à la brise, à la musique, à la nuit. Elles se faisaient parfum, poème et mélodie. Comment, dans ce décor de rêve, ne les auriez-vous pas dites?...

JACQUES, *exalté*. — C'est admirable!... Ah! oui, il me semble...

FRANÇOISE. — Rappelez-vous : en arrivant près de la falaise, nous avons entendu un marinier et une belle fille qui s'embrassaient. Je me sentais enveloppée par la caresse de votre désir, par la ferveur de votre pensée. Il y avait dans l'air de l'ivresse, de la colère et de la volupté.

JACQUES. — Ah! C'est le jour où j'ai perdu vingt francs aux petits chevaux!

FRANÇOISE. — Ah! vous voyez bien que vous vous rappelez...

JACQUES. — Je me rappelle le jour, mais je ne me rappelle pas vous avoir dit...

FRANÇOISE. — Qu'importe que vous l'ayez dit ou non, puisque maintenant je me le rappelle!

JACQUES. — Vous vous le rappelez?

FRANÇOISE. — Et que maintenant je suis troublée, vraiment.

JACQUES. — Moi aussi, comme si je venais de vous le dire.

FRANÇOISE. — Et moi, comme si je venais de l'entendre.

JACQUES. — Ah! Françoise, vous me rendez fou de joie. Pouvais-je me douter? Moi, je ne pensais qu'à vous! Vous remplissiez toute ma vie! Mais vous me faisiez peur, si peur!... Je vous aime tant! Je ne peux pas en croire mon cœur!... Que vous êtes bonne! Que je vous aime!... Pardonnez-moi, je ne savais pas ce que je disais...

FRANÇOISE. — Et moi, je ne savais pas ce que je pensais. Il ne faut pas m'en vouloir. Maintenant seulement je vous connais bien, je sais... je sens combien vous êtes différent des autres. J'ai confiance en vous. Vous seul m'aimerez comme je veux être aimée!

JACQUES. — Et vous?...

FRANÇOISE. — Moi?... Je ne vous en empêcherai pas.

JACQUES. — Comment vais-je faire pour vous quitter? Il me semble que je ne pourrai plus vivre là où vous ne serez pas... Et dire que je vais m'en aller rue de Vaugirard!...

FRANÇOISE. — Tenez, je vais être extrêmement gentille... Je vais à l'Opéra, ce soir. J'ai deux places. Je vous invite, et, en échange, vous m'emmènerez dîner au cabaret. Cela vous va-t-il?...

JACQUES. — Si cela me va!... Mon Dieu, si cela me va!...

FRANÇOISE. — Eh bien, c'est dit... Ah! seulement...

JACQUES. — Quoi donc?...

FRANÇOISE. — Rien... Quelqu'un qui devait venir... Oh! déjà huit heures!... Je vais envoyer un mot... C'est très pressé... A tout à l'heure! *(Elle sort.)*

SCÈNE CINQUIÈME

JACQUES, seul, puis LUCIEN.

(Jacques prend machinalement son chapeau, le tapote, puis fait quelques pas, regarde la porte par où Françoise est sortie.)

JACQUES. — Il y a une chose certaine, certaine : c'est que j'ai beaucoup plus de toupet que je ne croyais. *(Sonnerie. — Avec effroi.)* Qui ça peut-il être?...

LUCIEN, *entrant.* — Comment! tu es encore là?...

JACQUES. — Non... Je veux dire...

LUCIEN, *lui frappant sur l'épaule.* — Mon pauvre garçon, tu ne te guériras donc jamais!... Je te retrouve aussi effaré que je t'avais laissé.

JACQUES, *se rebiffant.* — C'est-à-dire...

LUCIEN. — Je vois ce que c'est. Tu as parlé : tu t'es fait remettre à ta place. Je m'en doutais. Je la savais de méchante humeur. C'est pour ça que je n'avais pas de gants... Tu as compris?...

JACQUES. — Tu te trompes. Je ne lui ai rien dit.

LUCIEN. — Tiens!...

JACQUES. — Et sais-tu pourquoi? Parce qu'il y a trois mois je lui avais tout dit.

LUCIEN. — Toi?

JACQUES. — Oui, moi, parfaitement : un soir, à Trouville, des barques glissaient, des lumières dansaient, des Anglaises passaient...

LUCIEN. — Hein?...

JACQUES. — Le phare tournaît, tournait... Il y avait une belle fille, des héliotropes, de la volupté, du désir et un marinier.

LUCIEN. — Qu'est-ce que tu dis?

JACQUES. — Mon pauvre Lucien, tu n'es qu'un naïf, tu n'y entends rien! Mais ne te décourage pas : je te donnerai des conseils pour réussir auprès des femmes. Ça ira : ne te frappe pas! Ne te frappe pas.

LUCIEN. — Mais qu'est-ce qu'il a?...

SCÈNE SIXIÈME

LES MÊMES, FRANÇOISE.

FRANÇOISE, *entrant et apercevant Lucien.* — *A part.* — Aïe!...

LUCIEN, *apercevant Françoise.* — Ah! ma chère amie, je vous apporte les places pour ce soir : deux excellents fauteuils... En revenant, j'ai commandé chez Voisin un dîner de votre goût, et, d'ailleurs, du mien.

JACQUES. — Mais comment!...

FRANÇOISE, *lui coupant la parole.* — Jacques, soyez assez gentil pour dire qu'on m'apporte mon manteau... Allez... allez donc!... *(Elle le pousse dehors. — Jacques remonte et sort.)*

FRANÇOISE, *à Lucien.* — Vous avez le coupon?...

LUCIEN. — Le voilà... Je le garde!

FRANÇOISE. — Non. Donnez-le-moi.

LUCIEN. — Pourquoi?

FRANÇOISE. — Parce que, mon cher Lucien, si vous le voulez bien, c'est Jacques qui m'accompagnera ce soir. Et, comme vous n'avez que deux fauteuils, vous êtes un trop bon ami pour refuser de lui céder la place.

LUCIEN. — Jacques?... Jacques?... Pourquoi?...

FRANÇOISE. — Parce que, imaginez-vous... Il n'a jamais vu *Faust*...

LUCIEN. — Vous vous moquez de moi!

FRANÇOISE. — Jamais...

LUCIEN. — Qu'est-ce que je dois comprendre?

FRANÇOISE. — Peut-être ce que vous craignez...

LUCIEN. — Ah! Françoise!... Quelle femme êtes-vous donc?...

FRANÇOISE. — La femme que je suis.

LUCIEN. — Eh bien, et moi, alors?...

FRANÇOISE. — Vous?... mais vous avez Lucette!

LUCIEN. — Comment, Lucette! Mais je viens de rompre avec elle.

FRANÇOISE. — Bah! ça vous rapprochera.

LUCIEN. — Alors, c'est ce Jacques qui... que vous me préférez?... Mais c'est impossible! c'est fou!... Comment a-t-il pu vous convaincre? Qu'est-ce qu'il vous a dit?...

FRANÇOISE. — Ce qu'il fallait.

LUCIEN. — Non! c'est tordant!... Quand je songe à ce que vous avez été pour moi, tout à l'heure... Ah! je renonce à comprendre... C'est trop compliqué!

FRANÇOISE. — Mais non... c'est si simple!

LUCIEN, *furieux*. — Oui, je sais : « Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas... »

FRANÇOISE. — Comme c'est bête, ce que vous dites là!...

SCÈNE SEPTIÈME

LES MÊMES, JACQUES.

JACQUES, *rentrant avec le manteau*. — Voici. *(Il reste au fond.)*

LUCIEN. — Ainsi, c'est lui que vous aimez et c'est moi qui suis en habit. Comme c'est logique!

FRANÇOISE, *remontant*. — Eh bien, partons.

JACQUES, *après lui avoir mis son manteau, redescendant vers Lucien*. — Au revoir, mon vieux... Et merci... car je sais tout ce que tu as fait pour moi.

LUCIEN, *à part*. — Est-ce qu'il se fiche de moi?

FRANÇOISE, *remontant*. — Ah! c'est bien chez Voisin que vous avez commandé notre dîner?

LUCIEN, *furieux*. — Oui, un dîner délicieux!

FRANÇOISE. — Nous le mangerons.

JACQUES. — Tu as une voiture en bas?

LUCIEN. — Oui! un cercle.

JACQUES. — Nous le prenons. *(Pendant que Françoise s'arrange devant la glace, bas, à Lucien.)* Dis donc, je ne me doutais pas de ce qui m'arrive : j'ai peur de ne pas avoir assez d'argent sur moi. Prête-moi cinq louis.

LUCIEN, *les lui remettant.* — C'est charmant ! Veux-tu ma montre ?

JACQUES. — Merci... Adieu, Lucien.

FRANÇOISE. — Adieu, Lucien !

LUCIEN. — Dites donc ! dites donc !... Qu'est-ce que je vais faire, moi ?...

FRANÇOISE, *de la porte.* — Vous, mon bon ami, vous allez prendre une belle feuille de papier blanc...

LUCIEN. — Quoi ?...

FRANÇOISE. — Et vous nous copierez trente fois le verbe : « On est toujours puni quand on fait des niches à ses petits camarades... » Bonsoir !... *(Ils sortent.)*

ROBERT DE FLERS ET GASTON DE CAILLAVET

AME D'ARGILE

I

La matinée commençait tard dans ce vaste et sombre entresol de la rue de Bourgogne. M. Mornans, cependant, se levait dès six heures. Une toilette rapide, — il était d'habitudes fort négligées, — une tasse de lait avalée, — que le soir on avait déposée sur sa table, — et, l'hiver, sa lampe allumée, l'été, ses fenêtres ouvertes, son corps chétif enfoui dans le grand fauteuil de bureau, il reprenait au mot où il l'avait laissée la veille sa traduction de Tacite, fouillée et ciselée amoureusement, avec annotations copieuses et commentaires abondants. Seuls le grincement de la plume d'oie et le bruissement des pages retournées vivaient dans le silence de l'appartement endormi, à l'autre extrémité duquel madame Mornans demeurait jusqu'à neuf heures enclose en les ténèbres de sa chambre. Aussi les domestiques en prenaient-ils à leur aise, certains que jamais monsieur ne sortirait de son cabinet avant le déjeuner, ou que, si par aventure cela lui arrivait, il lui serait fort égal que les gens fussent à bavarder sur leur café au lait au lieu de manier le plumeau et la brosse.

Brefs étaient les instants consacrés par M. Mornans aux soins de sa personne, mais tout autrement en allait-il chez sa femme, dont la cinquantaine sonnée et carillonnée ne négligeait aucun des artifices propres à se maintenir en un état

encore agréable. Non que madame Mornans essayât de donner le change sur son âge. N'était-elle pas l'orgueilleuse mère d'une fille qui aurait dû la faire déjà plusieurs fois aïeule? Et elle n'aspirait qu'à être une de ces belles-mères décoratives qui rassurent leur gendre sur l'avenir. Mais, pour conserver cette jeunesse de douairière, qui, bien administrée, peut durer indéfiniment, on ne saurait prendre trop de peines, et elle ne s'y épargnait pas. D'ailleurs elle avait été jolie femme et souhaitait qu'on s'en souvînt. Aussi, entre les ablutions et les lotions, la masseuse et la manucure, les conciliabules avec sa camériste sur les problèmes de la roberie et de la lingerie, sur ce mystère des dessous auxquels elle apportait une attention aussi méticuleuse qu'au temps où ils en intéressaient d'autres qu'elle-même, d'ordinaire se trouvait-elle prête bien juste pour se mettre à table.

Car, par une habitude provinciale conservée, l'ancien recteur, devenu inspecteur général de l'enseignement supérieur, déjeunait à onze heures précises; d'une précision si rigoureuse qu'au dernier coup tapant il déployait sa serviette et on le servait, sa femme fût-elle là ou non. Cela rendait superflus excuses et reproches. Avant tout, prétendait-il ménager les paroles oiseuses. Et si peu de choses valent la peine d'être dites qu'il ne parlait guère en général, chez lui moins qu'ailleurs.

Fort silencieux, le repas était vite expédié. L'après-midi de M. Mornans se passait au ministère. Après une promenade hygiénique, au cours de laquelle il bouquinait quelque peu, il rentrait exactement pour dîner, à l'heure désuète et inélégante de sept heures, souvent seul, sa femme acceptant toutes invitations, les provoquant au besoin, tandis que, connaissant les refus systématiques de M. Mornans, on ne l'engageait plus. Et le soir, une heure passée au cercle Saint-Simon à lire les revues graves, il s'asseyait derechef à son bureau, cette fois pour travailler jusqu'à minuit tout juste au classement de l'énorme compilation destinée à une histoire de l'Université de Paris, de sa fondation à nos jours. Hors quelques réunions de sociétés savantes et, le plus rarement possible, une apparition aux raouts officiels, pour troubler cet ordre immuable, il n'eût fallu rien moins qu'un incendie ou un tremblement

de terre. Quant à la maladie, il était un de ces valétudinaires que jamais rien n'arrête, ce qui donne à croire qu'ils ne se font invalides que pour avoir le droit de vivre à leur guise.

C'est dire que, si ce n'est, chaque hiver, deux grands dîners d'obligation, solennités d'un ennui mortel, depuis la soirée de contrat de leur fille jamais ne s'étaient allumés les lustres du trop spacieux logis. En principe, Lucy Le Chastel et son mari y dînaient le dimanche; mais fréquemment ils trouvaient des prétextes pour se dégager, sans que M. Mornans en manifestât nul déplaisir. Le vendredi, de trois à sept, madame Mornans restait chez elle. C'était un de ces « jours » où la présence d'un homme est marquée d'une pierre blanche : elle n'y voyait guère que deux ou trois vieux amis de fondation, compatriotes francs-comtois ou fonctionnaires en retraite, venant y tuer une heure de leur désœuvrement. Mais les femmes étaient en force, car, bien que ne recevant pas, madame Mornans avait beaucoup de relations, entretenues par le laborieux manège de visites dans lequel elle tournait sans trêve tous les jours que Dieu fait. Le vendredi excepté, seule une migraine ou une bronchite — et elle était d'une santé insolente — avait le pouvoir de la retenir passé deux heures. Entre les magasins, les expositions et sa « liste » tenue au clair aussi strictement qu'un grand-livre de commerce, c'est à peine si elle y pouvait suffire. Puis elle était une de ces amies rares à qui, de province, on peut envoyer des commissions. Inlassablement obligeante, madame Mornans : la femme qui vous cherche des appartements, qui vous accompagne chez votre couturière afin de vous donner un conseil, d'ordinaire trouvé excellent, car elle possède l'art de deviner votre désir ; fertile en adresses de fourreurs à façon et bijoutiers en chambre, raccommodeuses de dentelles et rentrayeurs de vieilles tapisseries, — « qui travaillent pour rien, ma chère ! » — et allant bien volontiers chez eux à votre place, car c'est tellement loin, le Marais ou Vaugirard ; toujours prête à mettre les gens en rapports, à sauver par sa présence les situations délicates, habile à rompre les chiens et à animer les conversations languissantes, la providence des maîtresses de maison embarrassées de nouveaux venus qu'on pouvait en toute sécurité confier à l'aimable et conciliante loquacité de madame Mor-

mans. C'est grâce à ces inappréciables talents de société que, l'humeur morose de son mari l'empêchant d'ouvrir son intérieur, elle trouvait moyen d'être invitée partout aussi mondaine qu'une jeune femme, payant son écot en complaisances, menus propos, petits services, discours flatteurs, mais sans excès, car elle avait du monde et ne manquait point de tact.

Sa fille aussi l'occupait extrêmement. Lucy était si frêle, si délicate! Il fallait qu'on fît pour elle une foule de choses. L'amour maternel, au surplus, suffirait presque à remplir une vie : — voyez madame de Sévigné! — Et, en s'accrochant à Lucy, s'insinuant dans les bonnes grâces des amies de sa fille, elle rajeunissait son entourage. Toute la bande qui évoluait dans les eaux de la jolie madame Le Chastel l'aimait bien, cette bonne madame Mornans, toujours souriante et indulgente. Au moins, pour une qui avait été gaie dans son temps, — oui, on chuchotait que le père Mornans... « Une tête à cela, d'ailleurs! » ajoutaient les rares personnes dont il était connu, — en vieillissant elle ne s'était pas faite ermite aux dépens du prochain, mérite peu commun en vérité.

Bref, elle s'était organisé une bonne petite existence confortable et se tenait pour très satisfaite de son sort. Tout portait à croire que M. Mornans ne l'était pas moins, car, moyennant qu'on respectât ses manies peu gênantes, il ne se plaignait jamais et jamais ne se mêlait de rien. Ce n'était pas un mari aimable, mais aussi c'était un mari si peu encombrant! Elle avait la paix, lui de même. Que peut raisonnablement souhaiter de plus un vieux ménage?

Cet aigre matin de février, au ciel pâle, où rougeoyait un soleil trompeur et que crevaient par instants des giboulées froides, le onzième coup sonné à la grosse horloge provençale engainée de noyer sculpté, M. Mornans prit place dans la grande salle sombre et triste, au luxe cossu de fausses verdures de Flandre, de sièges en cuir gaufré, de bahuts en bois massif, le luisant des faïences à fleurs et la matité des pots et des plats d'étain accrochés aux crédences piquant de lumières les coins d'ombre. Quoique le couvert placé en face du sien fût vide, le valet de chambre lui présenta les œufs brouillés au parmesan, et il commença de manger à petites bouchées menues et méthodiques, rompant son pain et vidant son verre

avec des gestes étroits. Il ne se pressait jamais en rien de ce qu'il faisait, et cela permit à sa femme d'arriver avant que fût servi le chateaubriand.

Entre ces deux époux séparés par la largeur d'une table, il semblait que fût un monde d'éloignement et de contraste. Elle, blonde encore, — peut-être même un peu plus qu'autrefois, — le teint clair avec un soupçon de couperose, son embonpoint soumis à des contraintes secrètes sous l'apparente aisance du peignoir de peluche aubergine fanfreluché de guipure bise, les yeux bleus un peu gros, à fleur de tête, des yeux de bonne femme, avec une expression de naïveté que démentait quelque chose d'âpre et de dur dans le pli de la bouche et la carrure du menton, — type bovin affiné par une certaine astuce vulpine qui se noyait dans une matérialité épanouie et jouisseuse.

Lui, petit, grêle, chafouin, une vigueur nerveuse dans son corps chétif, le profil en lame de rasoir entre de maigres favoris plus sel que poivre, qui enviaient à ses oreilles velues l'abondance de leur poil, la bouche fine aux lèvres pincées et blêmes, l'œil froid et perçant comme l'acier dont il avait l'éclat bleuâtre sous la broussaille des sourcils rudes, de petites mains blanches et sèches d'homme de plume, des attitudes frileuses et racornies de singe malade. Et, dans son regard aigu, dans sa bouche sévère, une lueur de malignité sournoise, un rictus de cynique ironie, qui parfois s'exhalaient en propos brièvement acérés qu'on préférait encore aux inquiétants mystères de son mutisme.

Ce matin-là, surtout, il semblait pétiller de cette ironie et de cette malignité, ce qui était sa façon de marquer une joyeuse humeur. Madame Mornans n'y fit aucune attention. Depuis bien des années son mari était devant elle comme un livre clos à triple serrure qu'elle n'essayait pas de forcer, ce qu'il pouvait y avoir dedans la laissant fort indifférente, — à supposer qu'il y eût autre chose que son Tacite et son Université de Paris.

— Vilain temps ! — dit-elle au bout de quelques minutes, comme elle eût adressé la parole à un voisin de table d'hôte, auprès de qui il est gauche de se trouver chaque jour sans échanger quelques mots.

— Le temps de la saison.

— La saison des fluxions de poitrine. Rien de plus traître que ce faux printemps.

Il fit un geste d'acquiescement vague. Elle continua, parlant pour parler.

— Le général Jacquier avait pris froid, l'autre soir, après le théâtre : on l'enterre demain...

— Ne m'en parlez pas !... c'est à frémir !

— On ne saurait être trop prudent.

— C'est la mort que ces sorties du soir...

Madame Marnans ne jugea pas à propos de ramasser cette pierre jetée dans son jardin. Il reprit :

— Nous sommes bien le 26 février, n'est-ce pas ?

— Je crois que oui.

— Cette date ne vous dit rien ?... Oh ! ne vous mettez pas en peine de chercher... C'est aujourd'hui que j'ai soixante ans.

Voilà longtemps que, dans ce ménage, on oubliait les anniversaires.

— Comme les années passent, sans qu'on s'en doute ! — répondit-elle distraitement.

— Parlez pour vous !... Moi, je ne m'en aperçois que trop.

De fait, il portait plus que son âge, ce sexagénaire peu soigné.

— Bah ! — répliqua sa femme, se croyant tenue à une réciprocité de politesse, — qu'est-ce que cela signifie, une date ? Soixante ans, ce n'est qu'un jour de plus que cinquante-neuf.

— C'est un palier... Il y a des chiffres fatidiques.

Ralentissant encore ce débit avec lequel il distillait les discours les plus quelconques, ce qui donnait toujours quelque alarme sur leur sens secret, il ajouta :

— Ainsi, à partir d'aujourd'hui, je puis être admis à faire valoir mes droits à la retraite.

— Ingénieux euphémisme, — fit madame Mornans après avoir vidé un rouge bord. — Voilà un droit dont on n'est guère enclin à abuser !

— Usage n'est pas abus.

Comme elle le regardait, un peu étonnée, le valet de

chambre rentra : ils se turent, et le déjeuner s'acheva sans plus de paroles. Le café servi, madame Mornans poussa vers son mari les journaux qu'elle avait apportés et s'absorba dans le *Figaro*. Lui s'attardait à remuer le sucre au fond de sa tasse. Puis il redressa sa petite taille, secoua de l'ongle — un ongle long, jaune et pointu comme une griffe — des miettes attachées au revers de sa vareuse de flanelle grise, mit sur la table ses coudes maigres, et, tortillant entre ses doigts la soie clairsemée de ses favoris de bouc, il s'éclaircit la voix d'une toux sèche. Sa femme leva les yeux.

— Oui, — reprit-il, — user n'est pas abuser. Et ces droits qui me sont dévolus à partir d'aujourd'hui, dès aujourd'hui j'ai dessein de m'en prévaloir.

Elle laissa tomber son journal brusquement froissé.

— Qu'est-ce que cette plaisanterie?

Madame Mornans était devenue toute rouge ; son verbe s'était élevé soudain et durci. De la même voix fluette, où le reste d'accent comtois qui y traînait mettait une vague goguenardise, il répliqua :

— Plaisanter n'est guère dans mes goûts, vous le savez, ni dans mes moyens. Je vous répète qu'aussitôt arrivé à mon bureau, tout à l'heure, mon premier soin sera d'adresser au ministre ma demande de retraite. Que voyez-vous là de plaisant?

— Mais c'est de la folie!

— Au contraire!... Le sage ne doit-il pas se retirer de la vie avant que la vie se retire de lui?

— Vous êtes loin de ce moment-là. Vous vous portez à merveille... Il n'y a pas deux hommes de votre âge pour travailler autant que vous.

— En effet, je travaille double : pour l'État et pour moi. N'êtes-vous pas d'avis que j'ai bien gagné ma pension?

— Gagné! — ricana madame Mornans. — Vous appelez cela gagner : prendre six mille francs par an lorsque, pendant dix années encore, vous en pouvez avoir quinze mille, sans compter les frais de tournée?

— Ce n'est pas non plus à l'argent que je pense. Notre fille est établie, j'ai des goûts simples, nous possédons une indépendance honorable : je ne vois pas l'utilité de sacrifier

plus longtemps des travaux personnels qui m'intéressent à une routine administrative dont je suis las.

— Alors, en ceci, vous ne consultez que vos convenances?

— Pardon, ma chère amie, mais qui travaille? Est-ce vous ou moi? Il s'agit d'une question qui m'est toute personnelle.

— Pas tant que cela! Car enfin, s'il faut réduire notre train, cela me regarde bien aussi, je pense. Les hommes ne songent jamais à ces choses-là; ils s'imaginent qu'une maison marche toute seule.

M. Mornans fit attendre sa réponse, et le faible sourire qui, depuis le début de l'entretien, flottait sur ses lèvres, s'aviva :

— J'y ai songé, — dit-il enfin. — Aussi mon intention n'est-elle pas de demeurer à Paris.

Sa femme eut un tel sursaut qu'elle heurta la table : un verre à demi plein se renversa. Sans y prendre garde :

— Vous voulez quitter Paris? — s'écria-t-elle.

— Je n'aurai plus rien à y faire. Tous les matériaux pour mon grand ouvrage sont rassemblés; reste à l'écrire. Pour cela, comme pour ma santé, je serai infiniment mieux à la Joux.

— A La Joux?... Vous iriez habiter La Joux?...

— Où donc voudriez-vous que j'allasse?

— Toute l'année?

— Toute l'année. C'est dans ce dessein que j'ai, ces temps derniers, mis passablement d'argent en réparations et en améliorations, particulièrement pour le chauffage.

La colère de madame Mornans s'éteignait dans la stupeur.

Impassible, son mari tamponnait méticuleusement avec sa serviette le vin qui rougissait la nappe.

— Mais c'est s'enterrer vif! — reprit-elle.

— Vous exagérez. Il y a du vrai, toutefois... A mon âge, justement, la transition s'impose. Le temps est venu pour moi de m'asseoir à l'ombre de ma vigne et de mon figuier.

Sans remarquer ce que cette réminiscence biblique avait de mal approprié au froid domaine perdu parmi les sapins et les hêtres, madame Mornans, de nouveau. s'écria :

— Vivre à La Joux toute l'année!... loin de tout!...

— J'aurai mes livres. Ce sont mes seuls amis.

— Loin de votre fille...

— J'espère bien qu'elle continuera à y venir pendant la belle saison, et même qu'elle y fera de plus longs séjours. Ce sera parfait pour elle. Nulle part elle ne trouvera d'air plus tonique.

— Mais cet isolement, à votre âge, dans votre état de santé!...

— Vous vouliez bien constater tout à l'heure que ma santé est excellente, et c'est vrai, moyennant que je ne me permette aucun écart de régime, ce qui me sera bien plus facile à la campagne. D'ailleurs, — ajouta-t-il ironiquement, — que votre sollicitude se rassure : il y a un très bon médecin à Arbois.

Ah! voilà bien de quoi elle avait souci, madame Mornans. Elle ne put se tenir de hausser les épaules et repartit sur une autre voie :

— Enfin, on ne prend pas du jour au lendemain une résolution aussi grave...

— Certes. Mais voilà dix ans qu'elle est prise : depuis le mariage de Lucy.

— Et vous n'avez jamais daigné m'en faire part...

M. Mornans enfonça la vrille de son regard dans les gros yeux bleus de sa femme.

— Vous ai-je jamais demandé compte de vos petites affaires intimes? — dit-il froidement.

Si elle comprit ce qu'il entendait par là, elle n'en marqua rien et continua, très digne :

— M'en avertir était une question d'égards élémentaires.

— Croyez-vous? Je savais que vous en ressentiriez du déplaisir. Vous aimez la paix; moi, pareillement. Nous l'avons eue tout ce temps, et cela a son prix.

Se renversant sur sa chaise, il conclut, très sec :

— Puis, à quoi bon récriminer? Autant de paroles perdues.

Madame Mornans n'était pas une femme à scènes. Depuis trente ans elle en savait l'inefficacité auprès de son mari; et elle avait trop le sens pratique pour tirer sa poudre aux moineaux.

— Vous avez raison. — dit-elle. — Mieux vaut parler de l'avenir, sur lequel je n'ai pas sujet d'être fort tranquille. Dans tout cela, vous avez beaucoup songé à vous, je le vois; de quoi, au surplus, vous êtes coutumier. Mais à moi?

De nouveau, il souriait de son exaspérant sourire.

— Oui, moi, — répéta-t-elle avec impatience. — S'il vous convient de vous considérer comme un vieillard et d'avertir qu'on peut prendre la mesure de votre cercueil, pensez-vous qu'à mon âge je vais m'enfouir dans ce désert de La Joux pour jusqu'à la fin de mon existence?

— Je ne pense rien, ma chère. Vous êtes absolument libre de faire comme il vous agréera. Si Paris vous tient au cœur, restez-y.

Elle eut un soupir de soulagement. Et, d'un ton qui s'adoucissait, plus boudeur maintenant qu'irrité :

— Fort bien! — dit-elle. — Mais songez-vous combien est onéreuse une double installation?

Une lueur passa dans l'œil du petit homme malingre. On eût dit un chat jouant avec une souris avant de l'étrangler.

— Je m'en rends parfaitement compte... Tellement que je ne vois pas, en ce qui me concerne, la possibilité d'y subvenir.

Il ne s'était guère amusé dans sa vie, M. Mornans, n'en ayant du reste jamais éprouvé le besoin. Mais ce moment le payait de sa longue abstinence.

— Vous dites? — fit-elle, suffoquée, ses traits figés et pâlis d'effarement. — Je ne vous comprends pas bien.

— Que si, car rien n'est plus simple. Je dis que, comme vous en faites très justement l'observation, notre revenu, désormais réduit, ne nous permettrait pas d'avoir deux établissements. Donc, ayant choisi celui de la campagne, je romps celui de Paris. S'il vous plaît d'y demeurer, vous prendrez vos arrangements. Je m'en lave les mains.

— En d'autres termes, vous refusez d'entretenir votre femme.

— Pardon! La Joux est à vous autant qu'à moi, et vous y trouverez l'aisance décente dans laquelle vous avez toujours vécu. Mais je n'ai point à vous entretenir en dehors du domicile conjugal.

— Bien joué! — s'écria madame Mornans, blême de rage. — Le moyen est bon pour vous débarrasser de moi... mais il ne vous fait pas honneur, en vérité!

Elle s'était mise debout, jetant violemment sa serviette

roulée en boule et piétinant les journaux tombés sur le tapis. Ce mouvement lui fit perdre une de ses mules de satin piqué, et l'action assez ridicule de la repêcher et de se rechausser enraya un instant sa fureur.

Son mari la regardait. Le sourire avait fui des lèvres plus pâles et plus serrées que jamais, et une résolution implacable, vaguement féroce, allumait le regard froid.

— Ma chère Laure, — reprit-il de sa voix nette et posée, tranchante comme une lame, — voici quelque trente ans que vous êtes instruite des attributions respectives des époux. Les seules qui aient une réalité en dehors des mots sont le droit qui m'appartient de fixer où je le juge bon la résidence du ménage, et le devoir qui vous incombe de m'y suivre. Le jour où je me trouve dégagé de mes entraves professionnelles, je fais usage de ce droit, mais sans exiger aucunement que vous accomplissiez votre devoir. Quant à rien retrancher à mon bien-être pour vous donner la satisfaction de vivre à votre gré, — puisque le malheur veut que nous soyons en désaccord sur la question de domicile, — ce serait vraiment dépasser la mesure d'un libéralisme peu commun déjà. Si je me suis montré de fort bonne composition dans des circonstances que vous connaissez, c'est par respect pour mon repos. Il n'en faudrait pas prendre texte pour s'attendre de ma part à des procédés qui étonneraient de celle du mari le plus débonnaire.

En retrouvant sa pantoufle, madame Mornans avait repris possession de sa dignité.

— Je n'ai pas, monsieur, l'honneur de vous entendre.

— Allons donc! — fit-il lentement. — Il y a vingt ans, vous auriez été en droit de mentir; mais, entre de vieux époux, à quoi bon? Puisqu'à l'époque où j'en éprouvais ce qu'il est convenu d'appeler du dommage, je n'en ai rien manifesté, des reproches rétrospectifs seraient bien déplacés aujourd'hui. Vous pouvez donc vous donner à bon compte le mérite de la sincérité.

— Vous m'excuserez de ne pas vous suivre sur ce terrain. En présence d'un langage aussi injurieux...

— Oh! je vous prie, pas de phrases! Jamais je n'ai parlé autant que ce matin, et en voilà assez. Vous êtes femme de

trop de sens pour perdre vos peines à jouer une inutile comédie. Tout ce qu'il y avait à savoir, ou à peu près, j'imagine, je l'ai su. Si j'ai dédaigné d'y faire attention, c'est que cela ne me troublait guère. Voici la première fois que je vous en touche un mot et ce sera la dernière, d'autant plus que c'est sans rapport immédiat avec la question actuelle. Comme il est nécessaire d'établir exactement où nous en sommes, je vous dirai que la liquidation de ma pension me mènera jusqu'en juin. Mais je me propose de demander un congé pour l'attendre, aussitôt que mon successeur sera désigné et que j'aurai remis mon service. Toutefois, afin de vous laisser du temps pour telles mesures que vous jugerez convenables, je n'opérerai mon déménagement que dans trois mois. C'est en avril que je dénonce le bail. Si vous désirez le renouveler à votre nom, libre à vous. En tout état de cause, vous aurez l'appartement pour six mois encore, et vous y pourrez garder tout ce qui vous est plus particulièrement personnel.

L'ironie de cette concession provoqua un furieux haussement d'épaules.

— Au surplus, — poursuivit-il, imperturbable, — vous n'avez point à vous mettre en peine d'un parti définitif. Le jour où vous décideriez de venir occuper votre place à La Joux, la voiture irait vous attendre à la gare. Vous êtes libre, je le répète, libre comme l'air. C'est mon dernier mot. Vous me connaissez et vous savez que rien, jamais, ne m'a fait revenir sur une détermination.

Certes, elle le savait. Mais les déterminations de M. Mornans ne concernant d'ordinaire que lui-même, elle avait accoutumé de n'en prendre aucun souci.

— Eh bien! non, — répliqua-t-elle, — je ne vous connaissais pas encore. Ou, si je savais la profondeur de votre égoïsme, j'ignorais celle de votre méchanceté.

Il eut un petit rire aigre, comme un bruit de crécelle.

— Ne vous plaignez pas de mon égoïsme : c'est à lui que vous avez dû une indépendance dont bien des femmes sans doute étaient jalouses. Qu'aujourd'hui il tourne contre vous, j'en suis aux regrets, mais on ne saurait tout avoir.

— Soyez donc sincère vous-même! — s'écria madame Mor-

nans avec violence, — et avouez que tout ceci a été calculé pour vous venger de vos prétendus griefs. Mon compliment!... Mais vous ne vous êtes peut-être pas aperçu que cela revient à me voler ma fortune...

— La colère vous égare, ma chère. Le mari, n'est-il pas vrai? est administrateur des biens de la communauté. Depuis que vos propres sont confiés à mes soins, ils n'ont point périclité ; tout au rebours!... En attendant ma mort, vous en jouissez conjointement avec mon bien, tant que, selon la loi et les mœurs, nous vivons ensemble. De ce que vous désertez le toit conjugal, cela ne modifie en rien les clauses du contrat... et les gros mots n'y feront pas davantage. Aussi je crois qu'il est bon de briser là, nous étant dit, surabondamment, tout ce qui était à dire.

Madame Mornans était si peu habituée à de longs discours dans la bouche de son mari qu'elle demeurait muette. Il en profita pour sortir sans bruit, à petits pas étouffés par ses chaussons de feutre. Dix minutes plus tard, il tournait le coin de la rue de Grenelle, se rendant lentement au ministère.

II

Ce coup de foudre éclatant dans le ciel serein de madame Mornans la laissa d'abord anéantie. Non qu'elle balançât sur le parti à prendre. Aller vivre dans ce vieux nid à hiboux, où à peine s'accommodait-elle, tant c'était triste et retiré, de passer quelques semaines au temps des chaleurs, les années où sa fille consentait à y venir, de cela il ne pouvait être question, son mari le savait bien. Plutôt tenir une table d'hôte, ou chaperonner de jeunes Anglaises! Et d'avoir été dupe de ce calcul perfide, de cette paix sournoise, la colère de madame Mornans se tournait en rage.

Cependant elle était éminemment positive, trop pour s'abandonner à des lamentations oiseuses ou à de stériles fureurs. Avec une rapidité inaccoutumée, elle s'habilla et sauta en fiacre. Elle réfléchirait aussi bien en route, et, plus tôt elle tiendrait conseil avec sa fille, mieux cela vaudrait.

Le jeune ménage habitait, avenue Hoche, aux portes du parc Monceau, un de ces gigantesques immeubles neufs, à l'américaine, que la grandiloquence yankee qualifie de *palace-mansions*. Constructions tourmentées et chaotiques, sans caractère ni élégance, aux lignes discordantes, carnaval incohérent de styles contradictoires donnant un ensemble dont la banalité le dispute à la prétention, monuments de mauvais goût et d'ostentation tapageuse, avec le faux luxe des marbres, des stucs, des ors, des tapis, des vitraux, prodigué dans les escaliers surchauffés. Maisons doubles, le second corps de logis séparé du premier par une cour morne où jamais ne descend le soleil et où, dans les écuries glaciales, les chevaux prennent des rhumatismes. C'est ainsi qu'on peut habiter un appartement de cent louis derrière ces façades en pierre trop blanches et petits carreaux, qui parlent de loyers de quinze mille francs.

Tel était le cas des Le Chastel. Au fond, les étages se trouvaient partagés entre deux locataires. L'ascenseur s'arrêtait au quatrième; puis une étroite volée de marches, tapissées d'une épaisse moquette, conduisait au-dessus, où l'architecte avait pris, sur les chambres de domestiques sacrifiées, l'espace nécessaire pour un véritable petit perchoir, fort agréable d'ailleurs avec sa vue s'étendant sur le beau jardin ombreux des dominicains, les appels de cloche de leur chapelle mettant une note mystique et bucolique dans cette paix où vibrait lointainement la rumeur de la ville. Ce n'était rien de plus qu'une grande garçonnière; mais, avec ce goût bibelotier plutôt qu'artistique, et un peu puéril, qu'il est convenu d'appeler parisien, Lucy en avait ingénieusement tiré parti.

Par une singularité qu'on ne s'expliquait pas d'abord, elle dormait dans son salon, la seule pièce qui fût de dimensions raisonnables, — un de ces salons hétérogènes, en façon de brocante, d'où sont bannis la symétrie, la logique et le confort. — Le lit était masqué par un moucharabieh arabe en bois de cèdre ajouré et incrusté de nacre, disposition qui permettait de recevoir dans cette pièce à deux fins. Et, si l'on apercevait le large meuble bas, — si bas et si large qu'il évoquait des idées voluptueuses de divan déshonnête, — avec ce sourire plein de choses qui enveloppait toutes ses paroles de

charme et de mystère, madame Le Chastel mettait cette incorrection sur le compte de ses poumons fragiles, exigeant un cube d'air plus que normal.

— Et nous sommes si à l'étroit! — ajoutait-elle, avec la plus jolie humeur du monde.

Ce qui manquait rarement de provoquer cette remarque fine autant que neuve :

— Un vrai nid d'amoureux...

Ne savait-on pas que Lucy Mornans et Tony Le Chastel avaient fait un mariage d'inclination?

La chambre du mari, cependant, se trouvait à l'extrémité opposée de l'appartement, — à la vérité, ce n'était pas bien loin, — par delà une petite salle à manger de yacht, meublée à l'anglaise en bois laqué citron et cretonne d'art *liberty*, vert jade fleurie de lotus bleus. Quant à elle, sa vie intérieure tenait toute dans la pièce qui aurait dû être sa chambre à coucher et dont elle avait fait un cabinet de toilette lui servant en réalité de boudoir. Ce nom suranné était le seul qui convînt à pareil retrait. Cabinet de toilette de parade, doublé, pour les usages intimes, d'une minuscule salle de bains, où s'accomplissaient les opérations destinées à adoniser sa précieuse petite personne. Tendu de panneaux japonais à broderies de feuillages d'or et d'oiseaux aux nuances chatoyantes sur fond de soie bleu lunaire; ouaté, par-dessus le moelleux tapis d'Anatolie, de fourrures d'ours blanc, il abritait — entre l'encoignure en laque jaune de Coromandel, le cabinet florentin en mosaïque d'écaille et d'ivoire, le coffre espagnol en velours pourpre clouté et bardé d'acier bruni — un bouddha de bronze en sa niche de bois doré, reflétant son sourire de béatitude lointaine dans des miroirs de Venise drapés d'étoffes anciennes... N'eût été le détail perversement suggestif de la toilette en bambou aux lignes bizarres, avec les ustensiles en porcelaine de Chine et un régiment de flacons et de boîtes en cristal gravé et argent ciselé, on se serait cru dans le plus élégant des petits salons, d'une élégance raffinée et subtile jusqu'à la préciosité.

C'est là qu'entra tout droit madame Mornans, certaine d'y trouver sa fille sortie de table à cette heure, son gendre déjà parti pour l'atelier, avenue des Ternes, dans cette cité d'ar-

tistes où il était à l'aise pour ses « grandes machines ». Car Tony Le Chastel ne sacrifiait à la peinture de chevalet que dans la mesure nécessaire pour faire bouillir la marmite, l'amateur étant rebelle à son rêve de rénovation du nu païen en la splendeur du plein air. Parmi ses tableaux de genre, cependant, il était un petit chef-d'œuvre qui l'avait fort mis en vedette à l'un des derniers Salons et dont, pour un motif aisément concevable, jamais le peintre n'avait consenti à se défaire. C'en est justement l'original que madame Mornans eut sous les yeux ce matin-là : — dans l'angle entre la fenêtre voilée de taffetas rose et la cheminée garnie d'une broderie birmane rouge et or sur drap noir, une tente faite de toiles de l'Inde aux dessins de cachemire, ombrageant le divan couvert de peaux de panthère encadrées de mouflon ; et, sous la lumière pâle de la veilleuse brûlant dans une lampe de cuivre persan devant une icone byzantine de la Vierge, étendu parmi les coussins de soie de Brousse, en un exquis nonchaloir, le joli corps souple et gracile de Lucy Le Chastel, enroulé des draperies molles d'une longue robe de crêpe de Chine soufre, que serrait, très au-dessus de la taille, une ceinture d'orfèvrerie tcherkesse, les blancheurs de la poitrine devinées sous la transparence d'un flot de dentelles, les beaux bras nus cerclés d'or émergeant des larges manches et croisés derrière la tête, enfouis dans le flot blond des cheveux...

Ce costume, beaucoup trop léger pour la saison, justifiait l'énorme feu de bois qui flambait sur les landiers de fer forgé, mettant dans la petite pièce une température de serre, où se flétrissaient les branches de lilas blanc, mêlées d'iris mauves, dont étaient fleuris quantité de potiches et de cornets.

— On étouffe chez toi ! — s'écria madame Mornans, sa tendance à la congestion aggravée aujourd'hui par son état d'agitation et de colère.

Brusquement, elle rejeta son manteau. Puis, adoucie tout à coup et calmée par la vue de cette jolie créature aux yeux de rêve, — de grands yeux d'un bleu verdissant de turquoise mourante, brillant comme deux étoiles dans la pâleur rosée du visage délicat, — elle se pencha sur sa fille et l'embrassa tendrement. En allant à la rencontre du baiser maternel, Lucy laissa tomber le livre qui reposait dans son giron, dissi-

mulé sous une couverture de brocart faite d'un ancien manipule où se voyaient la croix et les initiales du Sauveur.

— Qui t'amène, à cette heure, maman?... Une vraie chance que je ne sois pas déjà sortie! J'avais un essayage chez cette nouvelle couturière qu'Andrée m'a indiquée... une perle, à ce qu'elle prétend... Mais tout à coup je me suis sentie lasse, et j'ai envoyé un petit bleu.

— Pas souffrante, au moins, ma chérie?

— Oh! non. Seulement, je m'étais couchée tard, et j'ai très peu dormi...

Un sourire léger passa sur ses lèvres. Sa mère était trop préoccupée pour en chercher le sens.

— Puis, c'était mon jour de massage. Et, ce matin, j'ai expérimenté un bain aromatique dont la recette me vient d'une drôle de source. Rémi d'Albarons, tu sais, dont le père est ministre de France à Téhéran et qui est allé le voir là-bas, a rapporté pour ses petites amies ce secret de harem, et il a bien voulu me le communiquer... C'est gentil de sa part, n'est-ce pas?... Ah! maman, c'est qu'il faut cela pour soutenir la concurrence!...

Elle riait, de toutes ses dents nacrées, et madame Mornans oubliait son noir souci en songeant combien son amour de fille était faite pour défier ces rivalités galantes, tellement dangereuses pour les plus jolies même des honnêtes femmes. Et l'intérêt qu'elle portait encore à ces soins de la beauté lui faisait respirer avec complaisance le parfum étrange et lourd, chargé de musc et de benjoin, des vapeurs qui venaient de la salle de bain au travers du store malais en perles de couleur.

— Tu as quelque chose à me dire? — reprit Lucy.

Madame Mornans se rembrunit, et, levant les bras:

— Je t'en réponds!... une chose à quoi tu ne t'attends guère!

— Ennuyeuse? — demanda sa fille avec une moue d'enfant gâtée.

— Plus qu'ennuyeuse : grave... très grave.

La jeune femme se redressa. Assise sur le bord du divan, ses coudes sur ses genoux, son menton dans ses mains aux doigts étincelants de bagues, l'œil devenu fixe et un peu dur, elle écouta le récit de la scène du matin.

— Eh bien, qu'en penses-tu? — fit madame Mornans.

— Je pense... je pense que c'est fort désagréable, en effet. Que vas-tu faire ?

— Si je le savais, je n'aurais pas attendu pour te le dire.

— Extrêmement désagréable, — répétait machinalement Lucy, hochant la tête. — Mais peut-être y aura-t-il moyen de le faire revenir sur cette détermination extraordinaire.

— J'en doute. Tu sais l'entêtement de ton père dans les petites choses : il est à craindre qu'il ne s'obstine autant pour une grande.

Ce qu'elle ne pouvait dire à sa fille, c'était le mobile qui avait poussé M. Mornans à cette vengeance préparée de longue main avec une patiente férocité de sauvage.

— Tout ce que j'envisage de praticable, — continua-t-elle, — est que tu ailles lui parler. Il t'écoutera mieux que moi, contre qui il est buté, et tu pourras lui faire comprendre... Puis tu as des arguments personnels à mettre en avant : le chagrin que te causerait l'éloignement...

— Ah! pour ça, non, par exemple!... Il n'en croirait pas un mot.

— L'éloignement de moi.

— Eh bien! il me répondra : « Prends ta mère chez toi... » Je l'entends d'ici. Non : il faudrait tâcher de le convaincre que ce n'est pas délicat... que le procédé aurait mauvais air aux yeux du monde.

A son tour, madame Mornans fut sceptique :

— Encore des considérations dont il ne se met guère en souci!

— Ah! — s'écria Lucy, — c'est que ce n'est pas facile de découvrir par quel bout le prendre!... Au surplus, maman, tu te trompes en croyant que j'aurais chance d'obtenir quelque chose. On ne peut pas dire que papa soit mal pour moi; mais, pour ce qui est d'une intimité entre nous, il y aurait de quoi remplir le creux de la main!

Le vrai, c'est qu'elle n'était point jalouse d'affronter ce père de qui la déconcertait la figure retirée et lointaine. M. Mornans ne s'étant jamais occupé de sa fille, elle avait rarement eu occasion de se heurter à lui. Néanmoins elle avait presque peur de cette froideur taciturne à laquelle on préférerait des violences.

— Décidément, ton idée ne vaut rien, — reprit la jeune femme. — Mais sais-tu à quoi je pense?... Si nous faisions marcher Tony?

— J'y pensais également. Ton mari a toujours été avec lui en aussi bons rapports que le permet cette humeur atrabilaire. Étant désintéressé dans la question, il aura plus d'autorité pour parler. Puis les hommes s'entendent toujours mieux entre eux. Décider ton père à rester en activité, il ne faut pas l'espérer une minute. Mais si seulement on l'amenait à conserver à Paris un établissement restreint!... Il s'agit pour moi de choisir entre un cheval borgne et un aveugle.

— Eh bien! maman, il n'y a pas à tergiverser, — dit Lucy en se levant avec une vivacité qu'on n'aurait pas attendue des alanguissements où elle se complaisait. — Je sonne Juliette pour qu'elle m'habille et nous allons à l'atelier de ce pas.

Comme elle mettait le doigt sur le bouton électrique, la porte s'ouvrit.

— Madame de Saint-Joël, — annonça la femme de chambre.

S'effaçant, elle livra passage à une personne qui, visiblement, avait dans la maison ses petites entrées. Et ce fut le gentil froufrou de deux jeunes femmes s'accolant avec une effusion câline.

— Bonjour, chérie... ça va comme tu veux? Moi pareillement, merci... Oh! pardon, madame, je ne vous avais pas vue. Votre santé est bonne?... Non, non, je ne m'assieds pas... je ne fais que paraître et je m'évapore... C'est seulement pour organiser quelque chose... Pourquoi donc as-tu filé d'aussi bonne heure, hier, chez les Watson?

— Merci!... Il était plus de deux heures.

— Eh bien! voilà-t-il pas une affaire?

— Bon pour toi qui es noctambule! Mais tu sais que les excès ne sont pas dans mes moyens.

— Lucy a raison, — dit madame Mornans. — Songez à votre teint, chère petite madame. Ce sont les couche-tôt qui ont trouvé la fontaine de Jouvence.

— A quoi me servira-t-il, mon teint, quand je serai grand'mère?

— C'est un devoir de conserver sa jeunesse et sa beauté.

— Cela dépend de ce qu'on se croit obligée de faire pour

le prochain... D'ailleurs, chère madame, je serai toujours jeune : cela vient d'ici et de là, — ajouta madame de Saint-Joël en se touchant le cœur et le front. — Et je ne vais pas dans le monde pour me montrer, ce qui n'aurait rien de bien intéressant, mais pour m'amuser... Figure-toi, Lucy, nous avons soupaillé après ton départ, toute notre bande... Il n'y avait rien de préparé. On a mis ensemble les fonds d'assiettes du buffet, puis on est allé faire son fourbi dans l'office : les restes du dîner, tout ce qu'on a pu gratter... L'un dénichait une boîte de sardines, l'autre un pot de *pickles* à la moutarde... C'était fou !... Chez des Yankees, ce n'est jamais le champagne qui manque... Nous avons mis le couvert dans le salon... Ce qu'on a dit d'insanités !...

— Et les Watson, qu'est-ce qu'ils disaient, eux ?

— Les ancêtres étaient allés se coucher : il n'y avait plus que Maud et Fred... la petite classe. On est resté jusqu'à cinq heures. Nous étions ronds.

— Moi, j'en serais morte ! — soupira Lucy.

— Laisse donc !... Jamais une petite orgie n'a fait de mal à d'honnêtes personnes. C'est d'être... machin de plomb qui est malsain... Il fait plutôt tiède ici ! — reprit la petite femme en ouvrant sa jaquette de loutre. — Non, non, je ne l'ôte pas... puisque je te dis que je me sauve !... Voilà : en se séparant, dans l'attendrissement des adieux, on a décidé de faire la fête ce soir.

— Encore !

— Quand la mécanique est montée, on roule. Oh ! on sera sages. Simplement dîner au cabaret et finir sa soirée dans un boui-boui quelconque. Il y aura ce grand bêta de Paul Asselin, le beau Brice, le petit d'Albarons, puis un nouveau, ma chère, pour renouveler le stock de nos gigolos... Oh ! pardon, madame...

— Du tout, du tout ! — répondit madame Mornans, distraite.

— Que voulez-vous ? il faut me passer cela. C'est comme la rougeole : si elle ne sort pas, on en meurt. Eh bien ! moi, de dire des bêtises, cela m'empêche d'en faire. Mon mari le sait bien, et c'est pourquoi, pas bête, il m'encourage, cet homme grave.

— Il se porte bien, le colonel ?

— Comme le Pont Neuf!.. Toujours l'ours bien léché et le militaire fanatique... En voilà un, madame, qui obéit au précepte hygiénique de se fourrer au pieu à l'heure des poules... Seulement, ce n'est point par égards pour son teint : le mal est fait. C'est parce qu'à sept heures du matin, il est à cheval... Ah! ce n'est pas nos heures pour aller au Bois... Je l'encourage aussi : car le jour, où il s'apercevrait qu'il perd de sa forme, il demanderait à rentrer dans la troupe. Et les garnisons d'artillerie, il y en a de plutôt sévères... Oh! c'est qu'il en serait capable, et sans crier gare!... Le meilleur des maris, mais quand il s'agit du métier, il ne veut plus rien savoir... Il a bien raison, d'ailleurs... Avec mon genre en l'air, on s'imagine que je n'ai rien dans la cervelle...

— Qui donc s'imagine cela? — interrompit Lucy.

— Tout le monde!... Eh bien, j'ose le dire, on se met le doigt dans l'œil jusqu'au coude... Ce n'est pas pour me vanter, mais bien des femmes qui le font à la pose ne sont pas aussi sérieuses que moi, au fond... Et puis, cocardière en diable!... Avoir un sabre au côté, je ne connais rien de mieux, et, lorsqu'on l'a, il faut savoir s'en servir. Un soldat qui donne sa démission après le mariage, ce devrait être un cas de divorce. J'accompagnerais plutôt le mien à Tombouctou-les-Bains!

— Vous n'avez pourtant pas poussé le dévouement conjugal jusqu'à le suivre à Madagascar.

Derrière le sourire, toujours bénisseur, de madame Mornans, il y avait un peu de sécheresse, car, innocemment, ces propos envenimaient sa plaie.

— Parce qu'on n'a pas voulu de moi! — répondit madame de Saint-Joël. — Air connu : « Pas de femmes, pas de femmes, c'est l'ordre du général... » Mais j'étais allée à Sousse, de quoi ma famille a été terrifiée... Même j'ai failli y rester, de la naissance de ma fille... Ah! c'est que, dans ces petits trous pas chers, on n'a pas d'autre distraction que de faire des enfants. Bah! à la guerre comme à la guerre.

Un peu turbulente, la gaieté, mais de si bon aloi qu'elle gagnait les gens les moins enclins à rire, tels qu'en ce moment l'étaient Lucy et sa mère.

— Et, en attendant une nouvelle campagne, tu te cramponnes dans ton arsenal... Comment appelles-tu cela?

— Section technique de l'artillerie, vulgairement dénommée « Saint-Thomas d'Aquin ». Tu parles, ma chère!... Et avec l'intention de nous ruer sur le premier régiment vacant à Vincennes ou à Versailles. Seulement, comme on pourra tout aussi bien nous expédier à La Fère ou à Vannes, je mets les bouchées doubles tant qu'il y a de l'agrément à grignoter.

— Tu disais donc, pour ce soir?...

— Ah! oui, au fait... Par parenthèse, autant aurait valu m'asseoir... Eh bien! ça marche, n'est-ce pas?... Oh! tu ne vas pas faire des manières. C'est décidé, et tu ne voudrais pas me laisser seule avec ces hommes. On compte absolument sur toi. Le beau Brice serait inconsolable.

Lucy sourit. avec un geste de vague protestation.

— Certainement!... Il est visible à l'œil nu que ce garçon a un béguin pour toi... Il n'y a pas d'offense... Cela leur fait plaisir et ne nous coûte rien... Tu sais que ton mari est toujours enchanté qu'on te fasse la cour, ce qui prouve son grand sens... Il en sera, naturellement : nous avons besoin de lui pour nous chaperonner. puisque mon époux dédaigne ce genre de divertissement.

Madame Le Chastel devinait l'impatience de sa mère. Elle saisit la balle au bond.

— Justement, j'allais à l'atelier. Puisqu'on ne peut rien te refuser, je commanderai Tony de service.

— Tu es un amour. Habille-toi en deux temps. J'ai la voiture en bas, et je te jette avenue des Ternes.

— Tu permets, Andrée?... Un mot à dire à maman.

— Fais donc comme chez toi!

Se décidant enfin à prendre un siège, madame de Saint-Joël ramassa le livre qui était tombé sur le tapis.

— Réflexion faite, — dit Lucy à sa mère en la reconduisant, — il est préférable que je parle à Tony tête à tête. Ce serait délicat pour toi d'être en tiers. Avant de rentrer, je passerai chez toi te dire ce qu'il y aura de résolu.

Quand madame Mornans fut partie :

— Eh bien! ma chère, — dit madame de Saint-Joël, — tu te nourris d'une jolie littérature! Je comprends pourquoi tu dissimules pudiquement le titre sous cette couverture pieuse.

— Cela t'offusque?

— Si je n'avais pas d'homme chez moi, je te demanderais de me le prêter... Mais oui, absolument! Certains livres ne sont que pour femme seule: on a une pudeur devant son mari. C'est curieux, tout de même! — continua Andrée, avec une mine drôlement réfléchie. — Parce que je suis un peu argotique, que j'aime à rire, que je dis les choses tout à trac, je fais dresser les cheveux aux gens graves... quand ils en ont. Et le monde croit que je te pervertis, je le parierais. Eh bien! avec ton air de n'y pas toucher, tu es cent mille fois plus avancée que moi, Lucy.

— Grand merci du compliment! — se récria gaiement madame Le Chastel.

— Mais oui, c'en est un... ou, du moins, tu le tiens pour tel, ne va pas dire le contraire!

— Je n'essaie même pas: tu trouves moyen d'avoir toujours le dernier mot. Seulement, je me demande en quoi se manifeste cet état d'âme, pour parler comme les psychologues.

— En quoi?... Est-ce que je sais? En tout et en rien. Tiens, ce cabinet de toilette, par exemple: ce n'est pas une invention ordinaire.

— Tony prétend même que c'est un peu cocotte! — ajouta Lucy, de l'air d'en tirer quelque vanité.

— Il n'a pas tort!

— Décidément, c'est un cours de morale que tu es venue me faire!

— Bête!... puisqu'on t'aime comme tu es!... Je crois même que c'est parce que tu es ainsi qu'on t'aime, à commencer par ton époux. Cumuler la vertu de l'honnête femme avec toutes les perversités de celle qui l'est le moins, c'est trouvé!

— Tu exagères! — réclama Lucy, modeste.

— Perversités de tête... simple élégance. Moi, mon genre est autre: je suis vertueuse sans être raseuse. Je fais mes frais avec les hommes, parce que je les amuse, et toi... en outre de ce que tu es très jolie, — mais cela n'y suffirait pas autant que le croient les esprits simples, — parce que tu les excites. Voilà la différence.

— Folle!... Et d'ailleurs, à quoi bon tout cela, puisque tout le monde sait que j'aime mon mari?

« A quoi bon, en effet? » allait répéter Andrée. Mais la femme de chambre parut et cela les fit changer de conversation.

Comme le coupé de madame de Saint-Joël s'arrêtait à la porte de l'atelier :

— Dis donc, ce n'est pas pour être indiscrète, mais elle avait l'air embêté, ta mère.

— Oui... elle a un gros ennui.

— Toujours, ce n'est pas que ton père la trompe?...

— Plût à Dieu!... Voilà qui serait peu de chose, auprès de la tuile qui lui tombe sur la tête. Et ce n'est pas drôle non plus pour nous, par ricochet... Je te conterai cela... Adieu, chérie, à tout à l'heure. Chez Larue?

— Oui : à sept et demie pour les trois quarts. On a retenu le salon japonais.

II

Certes, elle rejaillissait sur sa fille et son gendre, la tardive revanche de M. Mornans. Lucy était vraiment très attachée à sa mère; surtout, elle n'aurait pu se passer d'elle. Sa santé servant d'excuse à son indolence, c'était une habitude prise de rejeter sur autrui tout ce qui aurait mis un pli aux feuilles de rose où elle reposait. Chacun l'aimait et on la servait de bon cœur, en charmante enfant gâtée à qui personne ne résiste. Si serviable à tous, il n'en coûtait point à madame Mornans de se donner entièrement à cette fille très chérie. Aussi une séparation aurait-elle causé à Lucy une contrariété très vive, non sans mélange de quelque chagrin. Cependant il faut vivre, et, si M. Mornans demeurait sur ses positions, sa femme n'avait d'autre ressource que de tomber à la charge de leurs enfants.

Comment? — En tiers dans le ménage?... Elle n'était pas de ces bonnes vieilles mamans qui s'habillent de laine noire, tricotent des bas, surveillent la cuisinière, se faisant si effacées, si petites, qu'elles tiennent moins de place qu'une femme de

charge, en rendant plus de services. Eût-elle même été de ce caractère, Lucy n'y eût pas consenti, par respect pour la dignité de sa mère, aussi parce que c'est horriblement bourgeois. Et la vie commune dans des conditions acceptables, il y aurait fallu une largeur dont ne jouissaient point les Le Chastel. Il y avait Tony, enfin. Être un gendre aimable pour une belle-mère avenante est une chose; c'en est une autre de lui donner place à son foyer.

S'imposer des sacrifices personnels pour permettre à madame Mornans de se créer un intérieur modeste? Dans la fiction, cela s'arrange sans difficultés : on mange son pain sec arrosé d'eau claire, et on est bien plus heureux qu'avant, car les contes moraux affirment que, loin de faire le bonheur, la richesse a un effet précisément contraire. Mais les contes moraux sont pour les enfants, lesquels d'ailleurs n'y ont jamais cru. Lucy ne se payait pas de mots et savait ses jolies épaules frêles incapables de supporter aucun devoir qui impliquât des privations. Quant à son mari, il était le moins intéressé des hommes, le véritable artiste entre les doigts de qui l'argent fond comme neige au soleil. Seulement, ces désintéressements-là sont, pour une bonne part, faits d'une insouciance qui rend plus fécond en moyens de le dépenser que de le gagner. Et, à tout prendre, le jeune couple était moins riche de réalités que d'espérances.

Lucy avait eu cent mille francs de dot, et, si l'avenir lui ménageait un héritage confortable, l'âge de ses parents le rendait fort lointain. En se mariant, Tony était en possession de son patrimoine, qui se montait à peu près au double. Quant au produit de son travail, pour un peintre, cela flotte entre zéro et quelque nombre de six chiffres. Sans se leurrer d'illusions, on avait pu légitimement tabler sur une bonne moyenne entre ces deux extrêmes, car, à vingt-huit ans qu'il avait alors, la critique déjà le distinguait, les camarades l'estimaient et le jalousaient, les amateurs avaient l'œil sur lui. Avec ce départ-là, une jolie femme, — ce qui, même en tout bien tout honneur, n'a jamais nui aux succès professionnels d'un homme, — une belle-mère enfin très répandue dans le monde et qui avait de l'entregent, tout portait à croire que Tony Le Chastel arriverait. Aussi madame Mornans l'avait-

elle volontiers accepté pour gendre, — le père, après avoir fait l'effort d'une enquête sur l'honorabilité, se lavant les mains du reste. — Si peu, au demeurant, qu'il s'embarrassât de sa fille, elle mariée, il serait encore plus libre de s'abandonner à son humeur solitaire et morose et de se désintéresser de ce qui se passait chez lui. Madame Mornans, de son côté, trouvait son profit à cet établissement précoce, pour le motif inverse que, Lucy hors de la maison, elle pourrait davantage en sortir. Sans doute, l'alliance lui semblait bien mesquine, cette fille exquise ayant manifestement été créée en vue des destins les plus éclatants, les plus dorés surtout. Mais la prudence, chez elle, faisait contrepoids à l'ambition. Elle savait l'encombrement du marché matrimonial, les visées raisonnables des épouseurs et ce qu'on risque à trop tenir la dragée haute. Tout bien examiné, elle déclara ne pas vouloir combattre cette gentille inclination réciproque, ce qui lui valut l'approbation des âmes romanesques.

Réciproque assurément, sans que néanmoins les plateaux de la balance fussent en équilibre parfait. Le sont-ils jamais? L'artiste encore plus que l'homme, le peintre, qui dans toute femme voit un peu le modèle, s'était épris de cette créature artificielle, subtile et chimérique par l'éclat rayonnant de ses cheveux d'or pâle, le mystère inquiétant et profond de ses yeux couleur de mer, l'esthétisme raffiné de sa personne frêle, droite, gracile comme un jet de bambou. Les caractères légers ont le caprice impérieux, et cette fantaisie avait pris l'importance d'une passion véritable. Et Lucy, pourquoi aurait-elle tenu rigueur à cet aimable garçon bien élevé, bien tourné, de complexion robuste et fine, le regard vif et franc dans un teint mat, les lèvres rouges sur des dents brillant très blanches à travers une petite barbe brune, frisée et soyeuse? — un type qui plaît aux femmes parce qu'elles y devinent l'amoureux de la femme, le faible et le voluptueux facile à enchaîner. — Tony se montrait galant et tendre ; il était le premier qui eût parlé d'amour à ses vingt ans : de bonne grâce, elle s'était laissé adorer. Puis elle souhaitait se marier pour être libre, de la seule liberté dont elle eût le désir : celle de commander à sa fantaisie robes et chapeaux ; de porter de ces dessous rares interdits aux jeunes filles et qui la fascinaient bien plus

que d'autres les diamants ; de se faire un intérieur original, tout différent de celui d'une opulence bourgeoise, où elle avait grandi ; d'aller dans les petits théâtres et de lire les mauvais livres ; enfin d'avoir de l'argent à elle, pour le dépenser à sa guise, se sentant de force à ce que jamais un mari ne sût rien lui refuser.

Aurait-elle beaucoup d'argent ? A son inexpérience il semblait qu'on pût aller très loin avec une vingtaine de mille francs par an d'entrée de jeu, destinés à s'accroître rapidement. Puisque sa mère jugeait la position suffisante, elle pouvait s'en remettre à un sens pratique qui lui était connu, cette mère n'ayant guère mis dans l'âme qu'elle avait à pétrir que des notions positives. — L'éventualité des enfants, qui risque de désorganiser les budgets édifiés sur une base trop étroite ?... En ceci comme en tout, madame Mornans s'était guidée selon la sagesse : elle eût été inconsolable de n'avoir point cette fille chérie, qui lui faisait tant honneur, et ne se fût point pardonné de lui avoir adjoint une sœur, voire un frère. Lucy n'en demandait même pas autant. Il n'est point d'usage que les jeunes vierges parlent de ces choses, mais elles n'en pensent pas moins ; et, sans avoir jamais échangé leurs idées sur ce chapitre, la mère et la fille étaient d'accord. Car, dans son admiration pour cet objet d'art sorti de son flanc, madame Mornans se serait désolée qu'une maternité risquât d'en altérer la joliesse délicate. Puis il fallait considérer la santé de Lucy : aucune tare constitutionnelle, mais la fragilité de ces verres de Venise dont elle avait l'élégance légère et l'exquise transparence. Était-ce pour cela ou d'autres causes secrètes, ou simplement la volonté du destin ?... Le fait est qu'après dix ans de mariage, toute espérance — ironique antiphrase en l'espèce — semblait définitivement hors de question. Tony n'en faisait nul reproche à sa femme. Il eût été un excellent père, comme il était un mari aimable ; ne l'étant point, jamais il n'avait songé à en avoir regret. Ce n'est pas dans l'intention de fonder une famille qu'il avait pris femme, mais afin de s'approprier légitimement une jolie créature ardemment désirée. Il suffisait, d'ailleurs, que Lucy ne souhaitât point être mère pour que son époux estimât tout bien arrangé ainsi. Et tellement elle semblait un précieux bibelot d'étagère, plutôt

qu'un être voué au sort commun de l'humanité, tout le monde en arrivait à penser de même. Que, d'aventure, une jeune mariée, débordant du naïf orgueil d'une dignité maternelle toute neuve, lui demandât innocemment si « ce bonheur ne lui manquait point », elle répondait :

— C'est si petit chez nous !... Je ne saurais où le mettre.

Et cette gentille absurdité était dite avec tant de grâce que, moitié décontenancé, moitié persuadé, on ne trouvait rien à y redire.

Les premières années, Tony avait rendu ce qu'on attendait de lui. Sa belle-mère lui procura des portraits. Ce n'est pas de ce côté que le poussait son tempérament très imaginatif; mais un artiste marié n'a pas le droit de ne penser qu'à sa chimère. Il est logique et harmonique qu'une jolie femme soit entourée de jolies choses, lesquelles coûtent cher, et le premier devoir de celui qui en est l'heureux possesseur est de lui fournir ce superflu plus indispensable encore que le nécessaire aux êtres raffinés. Pour le même motif, suivant une piste ouverte par un succès de Salon, il se laissa aller à la peinture anecdotique. Il avait du goût et de l'adresse, la touche légère, la couleur brillante, le détail amusant, une aimable note de fantaisie, tout ce qu'il faut pour plaire à l'amateur, dont le bourgeoisisme, qui se pique d'esthétique, veut qu'on habille le banal d'apparences d'originalité.

Mais, dans toute carrière artistique, il y a des arrêts et des reculs. Est-ce le public qui se lasse d'une manière, ou la manière qui gâte la main du peintre, tant qu'il n'est pas tout à fait sûr de lui-même? Et Tony Le Chastel ne l'était point, ne se trouvant nullement à l'aise dans cette voie de succès où l'avait jeté la recherche de l'argent, sans que fût étouffé en lui le sentiment élevé de l'art. Hésitant alors entre la facilité et la probité de son pinceau, il en venait à faire trop grand pour son genre, tout en faisant trop petit pour sa nature. De cette incohérence il résulta qu'une veine heureuse épuisée, tout à coup, sa valeur commerciale baissa. Les portraits obtenus par relations personnelles, cela ne saurait durer indéfiniment; le cycle parcouru ne se recommence point. Les marchands lui disaient :

— Cherchez quelque chose! On veut du nouveau.

— Le Chastel ne va pas, — déclaraient ses camarades et ses maîtres.

Lui-même avait conscience de cette stagnation. Son esprit très juste et très fin y vit un avertissement de la nécessité de renouveler et de fortifier un talent trop tôt exploité et à trop bon compte. Pendant un long séjour en Italie, il avait pris dans le commerce des antiques et des peintres de la Renaissance un goût très vif pour le grand art dédaigneux du sujet et dont le but unique est de réaliser la beauté absolue dans un symbolisme très clair, s'alliant au respect et à l'amour de la vérité. C'est de s'y être essayé à ses débuts qui lui avait valu l'estime des délicats; il s'en souvenait et il y revint. Mais cette peinture-là n'est pas de défaite commode. Pour conquérir l'autorité qui l'impose, Tony devait élargir sa vision, simplifier son exécution, ennoblir son style, assouplir sa main aux grandes lignes très pures. Pareille transformation exigeait une de ces mises de travail qui, avant de rapporter, demeurent quelque temps improductives, comme le capital jeté dans une vigne. Il la risqua, y voyant le salut de son avenir vacillant.

Lucy ne s'occupait guère de ce qui se passait à l'atelier, de quoi son mari ne se plaignait pas, rien n'agaçant plus un artiste que les conseils de l'incompétence, sinon les admirations irréfléchies. Toutefois elle ne put ignorer ce changement de manière, et elle était trop intelligente pour n'en point prévoir les conséquences immédiates. Les alarmes qu'elle en conçut, Tony les dissipa bien vite. Une petite crise à passer... mais ce serait semer des écus pour récolter des louis. Il en était sûr, et elle ne demandait qu'à le croire, non pas tant par foi en lui que parce que le destin, pensait-elle, ne saurait refuser la fortune à une personne évidemment faite à seule fin d'orner suivant leurs mérites sa grâce et sa beauté. L'essentiel était qu'en attendant de pouvoir lui donner plus d'argent, Tony ne lui en donnât pas moins. Par quel procédé il équilibrait des dépenses constantes avec des recettes en baisse. elle ne se mit point en peine de le savoir. Les affaires, cela regarde les hommes : allait-elle s'en rompre la tête? Et comme, lorsqu'un mari en entretient sa femme,

c'est invariablement pour l'exhorter à l'économie, elle n'aurait eu garde de lever ce lièvre-là.

Madame Mornans n'avait pas la même insouciance. Elle était la moins « mêlante » des belles-mères, prenant soin de ne pas rendre sa sollicitude pour sa fille agressive ni encombrante à l'égard de son gendre. Néanmoins elle avait vu avec infiniment de déplaisir ce qu'elle appelait la toquade de Tony. Qu'on hasardât quelques fonds à la Bourse, elle l'admettait, et encore moyennant que l'opération ne fût pas trop aléatoire ; mais jouer tout son avenir sur une carte qui, d'après les résultats tangibles, ne lui semblait pas être la bonne, c'était à ses yeux une véritable extravagance. Quant à l'expédient auquel il avait recours pour boucler son budget, elle le soupçonnait bien. C'est en vain que, sans en être très convaincue, Lucy lui répétait ce que, vaguement, lui disait son mari : des études qu'il vendait, des œuvres de début qui avaient pris de la valeur... Madame Mornans n'en croyait rien. Et ce qu'elle savait pertinemment, c'est que le trou fait à un capital ouvre un gouffre dans lequel il n'est pas longtemps à sombrer. Sans doute, confiant dans son talent et dans son étoile, Tony espérait être bientôt en état de rétablir la situation. Mais que cela était donc chanceux et alarmant !...

Elle pensa devoir en aviser sa fille, ce qui peut-être bien était enfoncer une porte ouverte. Mais Lucy se refusa à partager ses inquiétudes. Et d'ailleurs qu'y pouvait-on faire ? Ne vivait-on pas très simplement ? Un petit appartement au cinquième, avec deux femmes de service, est-ce que c'est un train ? On ne recevait pas, on voyageait très peu. Alors sur quoi retrancher ? De la meilleure foi du monde, elle ne voyait pas un chapitre susceptible de réduction. Sa toilette ? Si parfois elle allait chez Doucet ou Redfern, c'était, accompagnant des amies qui s'y habillaient, pour chercher des idées qu'ensuite elle faisait réaliser par une de ces couturières débutantes — une fée — à l'affût desquelles sont tant de mondaines désireuses de concilier la sagesse avec la coquetterie, et Dieu sait que c'est chose malaisée! Elle n'aimait que les belles étoffes, il est vrai ; mais, au prix des façons, à moins de faire ses robes soi-même, l'économie est mal

entendue d'acheter de ces camelotes dont au surplus jamais ne consentirait à s'affubler une femme qui se respecte. Simple tant qu'on voudra, mais à condition de rester élégante! Oui... seulement, l'élégante simplicité, c'est le plus cher peut-être des luxes. Puis il y a les lingeries, ces soies et ces batistes intimes qui sont pour un joli corps un hommage et une caresse. Plutôt qu'y renoncer, une femme amoureuse d'elle-même, et qui a un époux amoureux, préférerait sacrifier ses dessus. Mais, en fin de compte, elle ne sacrifie rien, car le devoir de se parer pour son mari n'abolit point celui de se rendre agréable aux yeux du prochain. Aussi bien ne faut-il pas de l'harmonie entre ce qui s'étale et ce qui se dissimule? Les amies de madame Le Chastel — qui les initiait volontiers à ces mystères, se plaisant à en avoir quelqu'une à sa toilette, faute des abbés d'autrefois — assuraient que, dans son cas, cette harmonie était rompue... mais tout au rebours de ces femmes qui portent des toilettes de princesse sur des dessous de pensionnaire. Elle trouvait là une originalité d'un suprême raffinement. Et ce n'est pas Tony qui allait protester contre des recherches secrètes auxquelles un artiste est particulièmement sensible.

De tout dans la vie de Lucy il en allait de même. Elle était incapable de faire un pas : cela la tuait. Puis, c'eût été tellement inesthétique!... La figure commande le geste et le cadre. Moins encore parce qu'elle était jolie qu'à cause du caractère de sa joliesse, Lucy Le Chastel montant en omnibus, cela eût choqué comme une discordance. Le vulgaire fiacre même faisait fausse note. Aussi n'allait-elle guère qu'en voiture de cercle. Et on a beau se persuader que cela ne revient pas plus cher après tout, puisqu'on va deux fois plus vite, c'était quand même des sommes assez rondes que Tony avait à payer, de ce chef, à l'Épatant, où il ne mettait quasiment jamais le pied, — mais force lui était bien d'en être, à cause des expositions.

Et l'argent de poche, peut-on empêcher qu'à Paris il ne coule comme l'eau? Ce n'est pas exclusivement pour elle que Lucy en était prodigue. Leur situation, disait-elle, ne leur permettait pas d'ouvrir leur maison; cependant on se doit de ne pas toujours être en reste de politesses. Elle s'en tirait par de

ces bagatelles gentiment offertes, petits cadeaux d'un goût délicat, gracieusetés de loges, de fleurs, de bonbons, de promenades au Bois suivies d'un goûter au bon coin : — son estomac débile l'exigeait impérieusement. — Et, après avoir grignoté sans faim une couple de sandwiches au foie gras, accompagnés d'un verre de porto bu sans soif, qui résisterait à la tentation de mettre une pièce blanche dans la main de la mère hâve ou de l'enfant famélique qu'on est certain de rencontrer à la porte ? Lucy était très pitoyable à la misère. Voilà certes des dépenses qu'on ne saurait se reprocher : ne faut-il pas se pacifier la conscience, après de petites fantaisies parfois — oh ! bien rarement — peut-être pas très raisonnables ?

Il y avait aussi les villégiatures : trois mois d'air pur indispensables pour la vivifier. On l'aurait bien trouvé parmi les sapins qui entouraient le domaine familial. Mais se terrer dans cette morose demeure, madame Mornans n'y tenait pas plus que sa fille, qu'elle accompagnait toujours, Tony ne pouvant demeurer aussi longtemps loin de son atelier, car il n'était pas paysagiste. Enfin, s'il lui fallait l'air vif, elle le craignait âpre, et ces hauts plateaux du Jura sont bons pour des gens bâtis à chaux et à sable. On allait donc dans le Tyrol, l'Oberland ou l'Engadine, par ordonnance du médecin, et ce n'est point sur sa santé, n'est-ce pas ? qu'on lésinerait. Mais on ne descendait pas dans les hôtels de premier rang. On est mieux, du reste, dans ceux du second, à condition d'y prendre les meilleures chambres, d'y boire le meilleur vin, de ne se refuser aucun « extra », de subventionner largement le service — si bien qu'avec le tour de bâton, cela finit par revenir à peu près aussi cher qu'en face. Que voulez-vous ?... Si à l'hôtel on peut se passer de luxe, le confort y est plus nécessaire encore que chez soi, surtout quand on y est, non pour son agrément, mais pour une cure.

Lucy avait de la modération dans les dépenses une conception toute personnelle. Chaque fois qu'ayant envie d'une chose très coûteuse, — ce qui la prenait chaque fois qu'elle en voyait une, — elle ne l'achetait pas, et pour cause, elle se décernait un brevet de sagesse. Seulement, si, un jour de flânerie rue Royale, elle avait fait l'économie d'un bracelet

admiré à la vitrine de Fontana, pour se consoler elle entrait chez Lachaume, où avec un louis on n'a pas gros de roses France. Ah! oui, elle l'avouait : les fleurs, c'était sa folie. Une femme pourrait-elle vivre sans fleurs? A Jenny l'ouvrière il faut sa botte de giroflées ou son pot de réséda. Une folie?... pas même, car elle avait le courage de se priver d'orchidées, laissant à son mari le plaisir de lui en offrir quelquefois. Tony avait la main largement ouverte, Dieu merci. Elle n'aurait pu supporter un homme avare, et elle tenait à ce qu'avec tout le monde il fît bien les choses, de quoi il s'acquittait à merveille.

Bref, d'aussi près qu'on y regardât, on ne dépensait pas un centime qui ne fût absolument justifié. Lucy le pensait comme elle le disait, et il était impossible à sa mère de n'en point tomber d'accord. Si bien qu'en attendant l'hôtel avenue de Villiers, les chevaux, les diamants, les fêtes dont on éblouirait Paris, il n'y avait qu'à laisser courir.

Mais si l'on pouvait vivoter, c'était en évitant qu'aucune charge supplémentaire vînt écraser cet édifice fragile. Et de quoi ne les menaçait pas aujourd'hui la brutale résolution de M. Mornans? Lucy n'aurait pas été la fille de sa mère si elle n'avait su calculer mieux qu'il ne lui plaisait d'en convenir. Quant à Tony, artiste, mais non bohème, né de famille bourgeoise et connaissant à peu près le prix de la vie, son imprévoyance comme sa libéralité avaient leurs limites. Aussi la nouvelle que lui apportait sa femme n'était-elle guère pour le réjouir.

Par bonheur, tous deux se trouvaient, ce jour-là, d'humeur particulièrement heureuse.

A la soirée des Watson, le jeune peintre avait été présenté à une vieille Yankee de Boston, férue d'esthétisme, qui l'avait pris en gré, et davantage encore la jolie Lucy : les Américaines sont très admiratrices de la beauté dans leur sexe. Celle-là venait d'acheter, rue Copernic, un hôtel où elle se proposait de jouer les Mécène, et elle avait promis d'aller voir les travaux en train de M. Le Chastel, « dont lui était connu le talent si personnel, si sincère ». On était rentrés au perchoir enflammés des plus belles espérances. Afin de célébrer cette aubaine, Lucy avait permis à son mari de venir lui souhaiter le bonsoir. La

faveur devenait rare : sa santé avait tant besoin de ménagements, et, pour être amoureux, on n'est pas un sauvage !...

Lui attendri par la vue du léger cerne qui agrandissait encore et noyait les beaux yeux bleu de mer, elle songeant au carnet de chèques de la Bostonienne, ils ne prirent pas l'aventure trop au tragique, et c'est rempli de confiance dans sa diplomatie que Tony se rendit au ministère de l'instruction publique, où, à cette heure, il était certain de rencontrer son beau-père.

M. Mornans avait toujours marqué à son gendre une sorte de vague sympathie narquoise : c'était chez lui ce qui approchait le plus d'un sentiment affectif. Lorsque son garçon de bureau lui annonça « Monsieur Le Chastel, qui désire parler à Monsieur l'inspecteur général », quelque chose passa sur ses lèvres de plus semblable à un sourire que le rictus qui d'ordinaire venait animer la froideur de sa physionomie. Repoussant la feuille sur laquelle il écrivait en menus hiéroglyphes, dans un étroit espace ménagé au milieu des écroulements de paperasses administratives. il déposa sa plume et se frotta les mains d'un geste de satisfaction. Sachant la détresse de l'ennemi. il était préparé à recevoir le parlementaire. Sans prêter nulle attention aux paroles un peu confuses de Tony, ses doigts fluets retirés de la chaude et cordiale étreinte de son gendre, lui ayant indiqué un siège. il l'interrompit aussitôt :

— Je sais ce qui vous amène, et je me fais un devoir de vous épargner l'ennui des préambules. Étant, vous et moi, fort occupés, nous avons même intérêt à abréger l'entretien.

Il fit pivoter son fauteuil à vis, se renversa sur le dossier, allongea ses jambes grêles et croisa ses mains sèches, dans l'attitude de qui va conter une histoire.

— Mon cher ami, voici trente ans que j'ai l'honneur et le plaisir d'être le mari de ma femme, et il y en a bien vingt-cinq que je suis le plus trompé des maris.

Ce lettré était pour la renaissance de la bonne vieille langue, qui appelait les choses par leur nom, et c'est un autre mot qu'il employa.

Bien que le gendre de madame Mornans n'eût sur la matière aucune information précise, la révélation n'était pas pour le surprendre. Il ne broncha point et attendit.

— Ou du moins, — reprit son beau-père, — si j'ai cessé de l'être, c'est que le combat a pris fin faute de combattants. Voilà ce qu'a de bon ce genre de disgrâce : elle est à terme fixe, n'ayant d'ailleurs, même dans la période aiguë, d'autre valeur que celle qu'on lui prête. De près, ce n'est pas grand' chose, et de loin, c'est moins que rien.

— Vous êtes philosophe! — remarqua Tony pour parler.

— Oh! vous, jeune homme, étant amoureux de votre femme, vous en jugez d'autre manière... Soit dit en passant, ou mon diagnostic me trompe fort, ou vous pouvez être en toute sécurité sur ce chapitre.

— J'en accepte l'augure! — fit gaiement le peintre.

— Cela n'est que juste, d'ailleurs, car vous y mettez du vôtre, alors que moi, jamais je n'ai remué le bout du doigt pour écarter de ma tête... disons cette épée de Damoclès.

Rarement on l'avait vu d'humeur aussi plaisante, et c'était de mauvais présage.

— Les braconniers — continua-t-il — ont beau jeu sur une chasse qui n'est pas gardée. Madame Mornans a gambadé dans les taillis, tant que cela lui a chanté : grand bien lui fasse! J'ai fermé les yeux, d'où elle concluait que je ne voyais rien. Vous n'imaginez pas, mon ami, quand on a pris la chose de la sorte, les joies qu'on peut trouver dans cette mystification.

— Hum!... Enfin, comme vous dites, c'est un parti à prendre. Seulement, ne craignez-vous pas que le monde voie la dupe à l'opposé d'où vous la mettez?

Le ricanement sarcastique de M. Mornans donna à son gendre le sentiment d'avoir parlé comme Joseph Prudhomme.

— Le monde! — répéta-t-il. — Précisément, cela double le plaisir... Les sots persiflent le mari présumé aveugle, ou le vitupèrent s'ils le croient complaisant, et celui-ci rit dans sa barbe de voir le prochain s'échauffer à son sujet. La véritable dupe, mon ami, c'est celui qui se laisse gouverner par des sentiments et des ressentiments factices. Le bien suprême est dans la paix, dont rien n'est plus destructif que la jalousie. Celle qui vient de l'amour-propre froissé, je me pique de lui avoir été supérieur... et ne me parlez pas d'un homme qui s'abaisse à faire dépendre son honneur de l'honneur d'une

femme. Quant à la jalousie née de l'amour, elle était muette en moi, et pour cause. Alors à quoi bon, je vous prie, des fâcheries et des scandales?

Un peu mal à l'aise, mais se sentant l'obligation d'être conciliant, Tony ne répondit que par un sourire vague.

— Si encore madame Mornans m'eût simplement trompé, je lui aurais peut-être fait la politesse d'en prendre ombrage: c'est un hommage rendu à sa femme que la disputer à qui la convoite. Mais, entre elle et moi, il y avait un océan d'incompatibilités et d'antipathies qui eussent rendu ce procédé trop hypocrite. Vous me direz que je n'étais pas un mari aimable... Mais si, dites-le donc : c'est me rendre exacte justice. Souvent vous avez remarqué, au bord de la mer, de vieux troncs rugueux, hérissés, tortus. Ce sont les vents du large qui les ont mis en cet état, et, faute de pouvoir se déraciner, ils penchent de l'autre côté à en devenir difformes. Eh bien! la présence auprès d'un homme de certaines femmes produit sur lui des effets identiques. Vous êtes un gendre modèle pour votre belle-mère, et à Dieu ne plaise que je vous en détourne! Comme le monde, vous la voyez bonne femme, avenante, un peu tête de linotte, affectation qui dissimule le tréfonds de bien des âmes féminines. J'espère pour vous que jamais l'occasion ne se présentera de la connaître mieux. Moi, je n'ai pas été long à chercher refuge dans ma coquille; je m'y trouvais tolérablement, j'y suis resté... Et, comme je n'étais déjà pas de nature amène, cela a achevé de faire de moi le misanthrope que vous savez... Je m'y suis trop acoquiné pour en vouloir jamais sortir, à présent surtout que la solitude me la rendra parfaitement confortable. Un jour devait venir où cette amélioration me deviendrait possible. Patiemment, je l'ai attendu. Le voici. Et vous ne pensez pas, mon cher Tony, que vos arguments ni ceux de Lucy me feront dévier d'une ligne suivie un quart de siècle durant. Votre démarche était prévue. Je vous en sais gré, puisqu'elle avait pour but d'être agréable à ma fille, — dont acte. Et c'est une affaire terminée.

Se redressant, retirant ses jambes, faisant de nouveau décrire à son fauteuil un quart de cercle, il avait la mine de vouloir se remettre au travail, pour signifier la fin de l'audience.

Tony n'était aucunement surpris de cette défense opiniâtre; il ne se laissa point démonter.

— Puisque votre désir est de vous séparer à l'amiable de madame Mornans, ne craignez-vous pas que votre calcul ne tourne contrairement à ce que vous espérez?... Si elle prétendait se prévaloir de son droit et vous suivre, la cohabitation vous serait bien plus à charge dans l'isolement de la campagne.

— Cette hypothèse n'est pas pour me troubler. Si désagréable que me soit le contact avec elle, même réduit au plus discret minimum, j'ai pris soin de lui rendre le mien plus odieux encore. Tenez donc pour certain qu'elle préférera tout à la vie commune dans les conditions où il me convient de l'établir désormais.

Ce n'est point parce qu'il était enroué que Tony s'éclaircit la voix : son beau-père le regardait, et ce diable d'homme avait une façon vraiment déconcertante de vous voir venir. Surmontant son embarras, il reprit :

— Mais déclarer que, volontairement, vous rendez impossible à madame Mornans l'existence sous le même toit que vous, n'est-ce pas reconnaître l'obligation de lui fournir les moyens de vivre ailleurs?

— Je ne me connais pas cette obligation.

— J'entends une obligation morale.

De nouveau sourirent les lèvres pâles du vindicatif vieillard.

— Mon cher, il n'est pas de cuirasse sans défaut.

— Ce serait donc une vengeance?

— Le mot est trop gros. Disons une revanche.

— Mais le monde n'est pas dans la confidence que vous avez bien voulu me faire. Je sais quel dédain il vous inspire... Cependant ne voudrez-vous pas considérer qu'en demeurant dans la stricte limite de son droit, parfois on outrepasse celle de la délicatesse... Pardonnez-moi... Vous m'avez donné l'exemple de la franchise.

— Parfaitement!... Et, afin de la pousser jusqu'au bout, ajoutez donc ceci : « Je ne puis pourtant pas entretenir ma belle-mère! »

Une rougeur colora le teint mat de Tony.

— Monsieur, — riposta-t-il d'un ton vif, — ce n'est pas à un lettré que j'apprendrai comment, tout en restant véritable, on peut déguiser par l'expression ce que la réalité a de brutal.

Rien n'adoucissait cette humeur caustique autant que la joie de voir que son trait avait porté. C'est presque avec bonhomie que M. Mornans s'excusa.

— Allons, mon cher enfant, ne vous formalisez point des coups de boutoir d'un vieux sanglier grognon. Imaginez-vous que vous parlez à Diogène dans son tonneau, et soyez-lui indulgent. Ce qui est dit est dit, et c'est la vérité. Pourquoi en rougir? Je sais fort bien qu'à peine avez-vous les reins assez solides pour soutenir la charge de votre femme.

— Est-ce que je me plains? — protesta Tony, s'échauffant de nouveau.

— Parbleu, non! vous l'aimez... Et je ne vous en blâme pas... Lucy a ce qui manquait à sa mère : le charme, ce *nescio quid flebile* que ne méconnaît pas même un endurci misogyne comme moi... Ce n'est pas pour vous décourager, mon ami... et il ne m'appartient point de médire de mon sang, où, par malheur, se trouve mêlé celui de sa mère... mais je serais fort surpris... agréablement surpris, si, quelque jour, vous n'aviez à regretter d'avoir épousé la fille de ma femme.

Tony se rappela qu'il avait mission d'ambassadeur et préféra sourire.

— Tout à l'heure, justement, ne m'assuriez-vous pas de la fidélité de Lucy?

— De sa fidélité?... Au sens où vous l'entendez, oui, j'en jurerais.

— Ne connaissant à ce mot qu'un seul sens, et fort clair, vous me permettrez, mon cher beau-père, de m'en tenir à cette certitude précieuse à un mari.

— Oui, sans doute, et j'ai tort de prophétiser ainsi... Soyez heureux, mon cher, c'est la grâce que je vous souhaite, par amitié pour vous et pour l'amour de l'humanité. Mais, si j'ai un conseil à vous donner, gagnez de l'argent... Et ceci me ramène au point initial de la conversation... En deux mots comme en cent, il s'agit de pourvoir à l'entretien de ma femme hors du domicile conjugal où elle se refuse à vivre,

de quoi je la tiens quitte de bien bon cœur. Si je n'ai pas fait connaître plus tôt mes intentions, c'est que mon petit plan comportait la douceur de la tenir sur le gril... Mais ce serait prolonger votre contrariété et celle de Lucy. Donc, allez dire ceci, tout de suite, à celle qui vous envoie. Le revenu de ses propres est un peu inférieur à six mille francs. Pour simplifier les comptes, nous l'arrondirons à ce chiffre et il lui sera servi par quartiers, aux soins de mon banquier de Besançon. Jusqu'à ma mort, qui lui rendra la disposition de son capital, et la mettra en possession d'un usufruit stipulé au contrat, elle voudra bien s'arranger avec cela. C'est mon dernier mot. Et à présent, mon gendre, souffrez que je vous mette amicalement à la porte... Voici l'heure de ma signature.

MARIE-ANNE DE BOVET

(A suivre.)

PANTAGRUEL EXPLORATEUR

On sait quelle place considérable les voyages maritimes occupent dans l'œuvre de Rabelais. Les IVe et Ve livres du *Pantagruel* sont entièrement remplis par le récit des pérégrinations de Pantagruel et de ses compagnons à la recherche de l'oracle de la Dive Bouteille. Cette longue navigation, annoncée et préparée dès la fin du IIIe livre, qui fut publié en 1546, forme la trame unique de toute la partie du roman rabelaisien, qui ne fut mise au jour qu'après cette date; seule, elle en constitue la fragile unité. Mais le voyage par mer raconté dans les deux derniers livres n'est pas le seul que l'écrivain ait attribué à son héros. Déjà, au cours du second livre, — et c'est là une observation intéressante, un peu négligée par les commentateurs, — le fils de Gargantua avait accompli une première circumnavigation, qui, pour n'avoir point fourni la matière d'un récit aussi ample, n'en comportait pas moins un périple fort étendu. Existe-t-il un rapport appréciable entre ces deux voyages maritimes? Si un tel rapport existe, quelle signification particulière ces pérégrinations lointaines présentent-elles dans l'œuvre de Rabelais?

Est-il possible de les ramener à une direction suivie, à un dessein logique, ou faut-il n'y voir que le résultat d'une fantaisie dont il serait vain de chercher les motifs et qui, d'ailleurs, ne serait point pour surprendre dans un pareil livre?

Étudiés de près, les itinéraires indiqués par l'auteur du *Pantagruel* offrent-ils un caractère de continuité et de vraisemblance qui puisse justifier un examen critique ; se rattachent-ils à des conceptions géographiques précises, à des faits contemporains, ou ne révèlent-ils qu'une série d'inventions faites de toutes pièces ? Et enfin, problème d'une portée plus générale, si ces navigations n'ont pas été imaginées par Rabelais en dehors de toute réalité, peut-on les rapprocher des grandes entreprises maritimes du siècle ? Cet homme, dont la curiosité était infinie et qui, spécialement en matière nautique, en savait, comme on disait alors, plus que son pain quotidien, a-t-il suivi d'un œil attentif les découvertes qui venaient de révolutionner la connaissance du monde, sans parler de celles que l'on entrevoyait comme prochaines et qui excitaient déjà l'émulation jalouse des nations européennes ? Comment admettre que l'auteur de l'anecdote célèbre d'Édouard V et du poète Villon (chapitre 67 du livre IV du *Pantagruel*), de l'épisode des Décrétales et de tant de morceaux de patriotique allure, ait pu demeurer indifférent aux exploits maritimes de ses contemporains, les marins normands, bretons, saintongeois et basques ?

I

Nous passerons rapidement sur le *Gargantua*. C'est le digne et imposant portique du monument; mais il ne s'y rencontre, au point de vue qui nous occupe, aucune donnée intéressante. Il suffira de constater qu'il n'est fait mention, dans cette partie du roman, d'aucun voyage hors de France et encore moins d'une navigation quelconque. Si l'on excepte les chapitres relatifs aux stations savantes de Gargantua et à son séjour à Paris, la scène se déroule uniquement dans le jardin de France, au « benoist pays de Touraine », sur les bords de la Loire et de la Vienne, et même, pour tout ce qui concerne l'enfance de Gargantua et la guerre Picrocholine, dans le Chinonais proprement dit. Des noms de lieux si nombreux cités au cours de ce premier livre, aucun n'est transformé ni modifié.

Aucun, non plus, n'est inventé de toutes pièces, sauf peut-être celui de Thélème. Rabelais emprunte à la réalité, c'est-à-dire, dans l'espèce, à la nomenclature géographique de l'époque, tous les éléments topographiques de son livre. Nous connaissons les moindres localités énumérées dans la vie très horrifique du grand Gargantua. C'est dans une étendue de quelques lieues que nous voyons se dérouler les opérations militaires de Picrochole et de Grandgousier. Lerné, Seuillé, La Roche-Clermaud, le gué et le bois de Vède, le Coudray, l'Ile-Bouchard, pour ne citer que quelques exemples, sont autant de positions dont la place est parfaitement logique dans les péripéties de cette guerre mémorable. Les plus modestes noms de lieux-dits figurent sous leur forme exacte, laquelle, du reste, n'a pas changé depuis trois siècles.

Avec l'entrée en scène de Pantagruel, nous nous trouvons sur un terrain moins bien défini. On vient de constater que Grandgousier et Gargantua, son fils, résident sûrement en France. Il semble bien que Gargantua, en succédant à son père, continue d'habiter la même région, c'est-à-dire la Touraine et le Poitou, les deux patries successives de Rabelais. Son mariage avec Badebec, fille du roi des Amaurotes en Utopie, fait entrer pour la première fois, dans le récit, une donnée géographique d'un caractère fantaisiste.

Pantagruel, le moment venu de commencer ses études, quitte l'*eschole* où il a passé son jeune âge pour se rendre à Poitiers, la ville lettrée de la région, première étape de son tour de France universitaire. De Poitiers, il fait une excursion jusqu'à Maillezais, en passant par Ligugé, Lusignan, Sanxay, Celles, Coulonges et Fontenay-le-Comte. De cette dernière ville, chère à Rabelais à tant de titres, passant à La Rochelle, « [il] se mit sur mer et vint à Bordeaulx ». Ce fut sa première traversée; elle fut courte et l'auteur l'a mentionnée seulement d'un mot. Toulouse, Montpellier, Nîmes, Avignon, Valence, Angers, Bourges et Orléans forment ensuite les étapes du voyage mémorable et joyeux qui se termine à Paris, « dans l'alme, inclyte et celebre academie que l'on vocite Lutece ».

Pantagruel, fort de l'approbation paternelle, prolonge son séjour dans la capitale. De toutes les promenades qu'il fait,

tant à travers les rues de la ville que dans les environs, il n'en est aucune qui ne corresponde à des données topographiques réelles. Nous le suivons sans peine à l'abbaye de Saint-Antoine, au pont de Charenton, au faubourg Saint-Marceau, à la « Follie Gobelin ». L'aventure fameuse de Panurge et de la dame parisienne venait de se passer, lorsque Pantagruel « ouit nouvelles que son père Gargantua avoit été translaté au pays des Phées par Morgue, comme fut jadis Ogier et Artus; ensemble que, le bruit de sa translation entendu, les Dipsodes estoient issuz de leurs limites et avoient gasté un grand pays de Utopie, et tenoient pour lors la grande ville des Amaurotes assiégée. Dont partit de Paris sans dire à Dieu à nully, car l'affaire requeroit diligence, et vint à Rouen. » De Rouen, il gagne Honfleur (Hommefleur) et il s'y embarque en compagnie de Panurge, d'Épistémon, d'Eusthènes et de Carpalim. Ici, s'ouvre donc la première grande navigation de notre héros.

Notre but n'étant pas de la raconter, il suffira d'en indiquer les principales escales et surtout la direction générale. Le navire fait voile vers Porto-Santo, Madère, les Canaries, le Cap Blanc, le Sénégal, le Cap Vert, la Gambie, le cap de Sagré, le royaume de Melli (au nord de la République actuelle de Libéria), le cap de Bonne-Espérance et, sur la côte orientale d'Afrique, le royaume de Mélinde, rendu célèbre par la relation de Vasco de Gama. De là, il pousse une pointe vers le nord, dans la mer Rouge, passe par Aden et s'élance hardiment à travers l'Océan Indien. Après avoir visité les îles de la Sonde, il parvient jusqu'à la région nord du Cathay, où se trouve le royaume d'Utopie. Je compte exposer prochainement à l'aide de quelles inductions il a été possible de localiser exactement cette contrée, but de la première expédition de notre héros.

Il n'est pas douteux qu'en le faisant voguer si loin, Rabelais ait obéi au désir de révéler au prince idéal de la Renaissance la route de l'Inde découverte par les Portugais et suivie déjà par plusieurs marins de notre pays. Son livre, miroir fidèle de la civilisation française durant les années qui vont de Louis XII à Henri II, avec le règne de François Ier pour centre, ne pouvait pas négliger l'un des aspects les plus carac-

téristiques de cette époque, qui fut celle des grandes découvertes. Rabelais oriente à dessein le voyage de Pantagruel vers les régions problématiques qui excitaient à un si haut point la curiosité des contemporains, et dont l'exploration restait le rêve de tant de navigateurs.

Fidèle à cette préoccupation, le grand Tourangeau à la fin du second livre, après la conquête de la Dipsodie et l'annexion de ce royaume à l'Utopie, annonce que la suite de son roman nous montrera Pantagruel naviguant à travers la mer Atlantique, défaisant les Cannibales et conquérant les îles de Perlas, pour aller ensuite jusque dans l'Inde épouser la fille du roi, dit le prêtre Jean. Concordance curieuse et qui n'a été entrevue par aucun commentateur, Rabelais, d'après ce plan, songeait, vers 1532, — c'est-à-dire à une époque où l'existence d'un détroit à travers les deux Amériques était encore considérée comme probable, — à faire gagner à son héros les fameuses Indes Orientales, le pays des épices par excellence, — objectif de Colomb quand il découvrit l'Amérique, d'Améric Vespuce et de tant d'autres grands navigateurs, — par la route de l'Atlantique qu'on estimait devoir être beaucoup plus rapide que celle qui passait par le sud de l'Afrique et l'Océan Indien.

Ainsi, un lien existe alors entre ce projet de voyage, qu'on a toujours regardé comme une simple boutade du conteur, et le reste du *Pantagruel*. Mais, quand Rabelais reprit la plume vers 1545, on savait que le détroit, tant cherché entre les deux parties de l'Amérique, n'existait pas : des explorations décisives avaient été faites. On va voir comment l'illustre écrivain, ne renonçant nullement à son idée, se borne à la modifier dans le sens des plus récentes découvertes ou entreprises géographiques.

II

Lorsque s'ouvre le IIIe livre, Pantagruel et ses compagnons sont toujours en Utopie. Le fils de Gargantua organise les pays qu'il vient de conquérir ; il met ordre au gouvernement

de toute la Dipsodie. Il assigne en particulier à Panurge la châtellenie de Salmigondin. C'est alors que se déroulent les mémorables entretiens du nouveau châtelain et de son noble maître : alors se pose cette redoutable énigme sur l'issue du mariage de Panurge, qui finira par entraîner Pantagruel et ses compagnons à l'autre bout du monde, en quête de l'oracle de la Dive Bouteille.

Le problème qui va s'agiter jusqu'à la fin du III[e] livre absorbe désormais l'attention de Rabelais : il en oublie de nous dire comment s'accomplit le retour de la petite troupe qui vient de défendre si vaillamment la terre d'Utopie et de conquérir la Dipsodie. En effet, lorsque Pantagruel décide Panurge à aller, en compagnie d'Épistémon, consulter la Sibylle de Panzoust en Chinonais, touchant le sort réservé à sa future union, il suffit aux voyageurs de trois journées de route pour atteindre ce village de France. Nous nous retrouvons donc assez inopinément en pleine Touraine, et nous y resterons jusqu'à la fin du III[e] livre. C'est là évidemment que se tient la cour de Pantagruel, ainsi qu'on le constate par maints passages (début du chapitre XVIII, par exemple). On sait que le reste du livre est consacré au récit des multiples démarches de l'infatigable Panurge auprès du poète Raminagrobis, de frère Jean, d'Hippothadée, du médecin Rondibilis, de Her Trippa, du philosophe Trouillogan et enfin du fou Triboulet, à la recherche de la solution tant désirée. Toutes les localités citées à propos de ces excursions — la Ville-au-Maire, l'Ile-Bouchart, etc., — font partie de la région de Chinon, sauf peut-être l'imaginaire Mirelingues, que l'on a quelquefois proposé d'identifier avec Paris, la ville aux mille langues.

Il faut noter le début d'une de ces consultations (chapitre XXXV), celle du philosophe Trouillogan, laquelle se passe au palais de Pantagruel : le retour de Gargantua, disparu du récit depuis son enlèvement dans l'île des Phées, nous est subitement narré comme une chose toute naturelle. La scène est exquise, digne d'Homère dans sa grave simplicité :

En cestuy instant, Pantagruel aperceut vers la porte de la salle le petit chien de Gargantua, lequel il nommoit Kine, pour ce que tel fut le nom du chien de Tobie. Adonc dist à toute la compaignie : « Nostre roy n'est pas loing d'icy, levons nous. » Ce mot ne fut

achevé que Gargantua entra dans la salle du banquet. Chascun se leva pour lui faire reverence. Gargantua, ayant debonnairement salué l'assistance, dist : « Mes bons amis, vous me ferez ce plaisir, je vous en prie, de non laisser ne vos lieux, ne vos propos. Apportez moy à ce bout de table une chaire. Donnez moy que je boive à toute la compaignie. Vous soyez les très bien venuz. »

Mais tant de tentatives divinatoires n'ont pas éclairé Panurge. L'énigme subsiste, et il se décide à aller en chercher la solution dans le mot de la Dive Bouteille. Et ce dialogue s'engage entre lui et Pantagruel :

Je connais un homme prudent et mien ami qui sait le lieu, le pays et la contrée en laquelle est son temple et oracle. Il nous y conduira sûrement. Allons-y ensemble, je vous supplie de ne point m'éconduire. Je vous serai un Achate, un Damis et compagnon pendant tout le voyage. Je vous ai de longtemps connu amateur de pérégrinité, et désirant toujours voir et toujours apprendre. Nous verrons, croyez-m'en, des choses admirables. — Volontiers. Mais avant de nous mettre en cette longue pérégrination, pleine de hasards, pleine de dangers évidents... — Quels dangers ? Les dangers s'enfuient de moi, quelque part que je sois, sept lieues à la ronde... — A propos, avant de nous mettre en route, il nous faut aviser à certaines choses urgentes, avoir notamment l'avis et congé du roi mon père et trouver quelque sibylle pour guide et truchement. »

Panurge répondit que son ami Xénomanes leur suffirait « et d'abundant deliberoit passer par le pays de Lanternoys, et là prendre quelque docte et utile Lanterne, laquelle leur seroit pour ce voyage ce que fut la sibylle à Eneas, descendant es Champs Elysiens ».

La perspective de ces pérégrinations met en joie le maître et son entourage : « Mon pronostic, observe en souriant Pantagruel, est que par le chemin nous n'engendrerons mélancolie. » Il se hâte d'aller trouver son père et le rencontre, au sortir du conseil, dans la grande salle du château. Le bonhomme Gargantua approuve sans réserve le projet de son fils. Il se contente d'exprimer le vœu de le voir prendre femme quelque jour, au retour de son exploration, s'entend. Il lui adresse à ce sujet une exhortation singulière, et qui en dit long sur les sentiments intimes de Rabelais en ce qui touche les mariages clandestins et le rôle indigne qu'y jouaient les « pastophores taulpetiers » du temps. Il conclut :

Puis donc que de vostre mariage sus moy vous deportez, j'en suis d'opinion. Je y pourvoiray. Aprestez-vous au voyage de Panurge. Prenez avec vous Epistemon, frere Jean, et aultres que vous choisirez. De mes tresors, faictes à vostre plein arbitre. Tout ce que ferez ne pourra ne me plaire. En mon arsenac de Thalasse prenez équipage tel que vouldrez; telz pilotz, nauchiers, truchemens que voudrez, et, à vent opportun, faictes voile, au nom et protection du Dieu servateur. Pendant vostre absence, je feray les apprestz et d'une femme vostre, et d'un festin, que je veulx à vos nopces faire celebre si oncques en fut.

Pantagruel prend congé de son père et, peu de jours après, arrive au port de « Thalasse, près de Sammalo », accompagné de Panurge, d'Épistémon, de frère Jean des Entommeures, abbé de Thélème, et d'autres de la noble maison, notamment de Xénomanes, le grand voyageur et traverseur de voies périlleuses, lequel était venu, ajoute l'auteur, au mandement de Panurge, parce qu'il tenait je ne sais quoi en arrière-fief de la châtellenie de Salmigondin.

Il n'y a aucune incertitude, comme on l'a remarqué plus haut, sur ce fait que Gargantua et Pantagruel se trouvent tous deux en France, c'est-à-dire en Touraine, au moment où se décide ce grand voyage. Les promenades de Panurge qui viennent d'être énumérées, les allées et venues de Triboulet entre Blois, considéré comme une ville peu éloignée, et la cour de Pantagruel, ainsi que les différents noms de lieux cités à travers le livre III, — tout indique que les deux princes tiennent leur résidence dans la capitale du royaume paternel de Gargantua. Donc, rien de plus naturel que l'embarquement de Pantagruel près de Saint-Malo : c'est le point de départ le plus ordinaire des grandes entreprises maritimes du temps, la patrie du plus célèbre navigateur à l'époque de François Ier, Jacques Cartier; c'est là que ce grand homme prit la mer pour aller découvrir, en trois voyages successifs, la plus notable partie des côtes du golfe Saint-Laurent et enfin le Canada. Ce n'est pas sans intention que Rabelais a choisi ce port, ou du moins un lieu tout voisin, comme point de départ de la navigation qu'il va raconter.

Une première question se pose : qu'est ce grand arsenal de Thalasse que Gargantua met à la disposition de son fils, et

qui va jouer un rôle si important dans les préparatifs du voyage? Il est situé près de Saint-Malo : cette seule indication nous permettra-t-elle de l'identifier? Il existe précisément, aussi près que possible de Saint-Malo, puisqu'il forme l'un des côtés du port, un lieu bien connu dans l'histoire locale, qui s'appelle *Tallard* ou *le Tallart*. Cet emplacement limitait à l'est et au sud-est le port de Saint-Malo, jadis deux fois plus grand qu'aujourd'hui ; il fournissait, par son nom même, matière à l'un de ces jeux de mots que Rabelais affectionne. Nul doute que cet arsenal de Thalasse (θάλασσα, mer, et, par extension, marine), ne désigne le *Tallard*, situé juste en face de l'enceinte fortifiée de Saint-Malo, et qui, tout en limitant son port, pouvait être considéré comme un territoire distinct. Aujourd'hui encore, les chantiers de construction de cette ville et son bassin à flot sont bornés à l'est par le Petit-Tallard[1]. C'est en somme le seul nom ancien et vraiment caractéristique qui ait persisté dans la nomenclature topographique du port[2].

Y a-t-il lieu de penser que Rabelais, en donnant une telle importance à l'arsenal de Thalasse, et en le présentant comme un endroit tout spécialement cher à Gargantua et dont le souverain a le droit d'être fier, ait obéi à des préoccupations particulières? Je l'admettrais volontiers. Il est sûr que s'il a choisi le voisinage de Saint-Malo, c'est en raison des liens qui existaient entre cette ville et Jacques Cartier : tous les critiques s'accordent à identifier ce personnage avec le pilote principal

1. Le *Petit Tallard* donne son nom à un quai et à un espace assez vaste au nord de la gare actuelle.

2. Il existe une intéressante gravure en couleurs de Garneray représentant une « Vue de Saint-Malo, prise du *Tallart*, pendant un gros temps et dans un changement de vent ». Le Tallard, sur cette gravure, apparaît comme une sorte de plage libre, assez vaste, où peuvent aborder les embarcations et qui fait face à Saint-Malo, dont on aperçoit l'imposante enceinte du côté est. Le Tallard est séparé de la ville par toute la largeur du port, représenté ici comme à la fois très large et très profond. C'est au Tallard que se trouvait l'hôpital réservé aux pestiférés. On y voyait de nombreux moulins à vent, une vingtaine environ : il n'en restait plus que deux ou trois, il y a quelques années. Peut-être ont-ils tous disparu aujourd'hui. Les anciennes vues de Saint-Malo donnent au port des dimensions plus considérables que celles d'à présent. Le dessin reproduit par Charton (*Voyageurs anciens et modernes*, t. IV, p. 23), d'après Tassin, géographe de Louis XIII, montre, en somme, comme celui de Garneray, la plage de Tallard formant l'un des côtés du port, celui qui est opposé à la ville.

de Pantagruel nommé Jamet Brayet ou Brayer. Je ferais volontiers l'hypothèse que, si le grand arsenal du royaume de Gargantua est ainsi placé à Thalasse près Saint-Malo, c'est qu'il y eut, vers cette époque, quelque projet d'extension de ce port breton où la France recrutait alors ses marins les plus hardis et les plus expérimentés. François Ier songea, on le sait, à divers agrandissements de ce genre. Avant de choisir le Havre et d'y faire exécuter les travaux qui devaient donner à ce port un développement si considérable, il hésita entre plusieurs autres points du littoral. Il faudrait, pour éclaircir le problème, entreprendre sur l'histoire de Saint-Malo des recherches que je n'ai pas le loisir de poursuivre. Nous nous bornons à l'hypothèse, en laissant à d'autres le soin de la vérifier.

Faisons remarquer seulement que François Ier témoigna toujours une prédilection particulière à l'égard de Saint-Malo, qu'il avait solennellement visité dès le début de son règne, en 1518. Les découvertes maritimes qui signalèrent les dernières années du xve siècle et les premières du xvie siècle, avaient ouvert aux Français des horizons nouveaux. Ce fut l'honneur de ce roi d'avoir compris les obligations que les grands changements accomplis dans la connaissance du monde imposaient à la royauté française. La gloire qui lui reste d'avoir fondé le Havre ne doit pas faire oublier les autres tentatives en vue d'établir sur les côtes de la Manche et de l'Océan d'autres points d'appui pour le commerce et les expéditions maritimes de la France. Les noms de Brouage, Lorient, Brest et Rochefort ne doivent pas être omis dans l'histoire de son règne. Il est donc infiniment probable qu'à un certain moment Saint-Malo et son port furent l'objet d'études spéciales. On songea sans doute à agrandir son bassin, déjà extrêmement actif, mais reconnu insuffisant, et auquel les visées sur l'Amérique du Nord donnaient une importance et une utilité plus grandes. Le projet n'eut pas de suite, mais Rabelais avait pu en entendre parler, et peut-être voulut-il y faire une allusion susceptible de plaire au roi, pendant que ce dessein était encore à l'étude.

Rappelons que Rabelais, durant son séjour prolongé à Maillezais, à proximité d'un de nos ports les plus considérables, La

Rochelle, avait pu s'initier aux grands intérêts maritimes de la France. Ses nombreux voyages, ses relations étroites avec les du Bellay, son amitié avec le géographe Thevet, l'avaient encore par la suite tenu au courant de ces questions.

III

Voilà donc Pantagruel et ses compagnons, parmi lesquels Xénomanes, le grand voyageur et traverseur des voies périlleuses, — nous chercherons plus loin à découvrir le vrai nom de ce personnage, — réunis au port de Thalasse près Saint-Malo. Le prince recrute les équipages de ses navires, « au nombre de celles que Ajax de Salamine avoit jadis menées en convoy des Grégeois à Troie ». Il réunit le personnel de « nauchiers, pilotz, hespaliers, truchemens, artisans, gens de guerre », et prépare la cargaison nécessaire : vivres, artillerie, munitions, robes, deniers, et autres hardes. Entre autres choses, il fait charger grande foison de son herbe Pantagruelion. Le livre III se termine par les quatre chapitres qui renferment la description célèbre de cette herbe. Rabelais nous apprend, en le finissant, que son héros fit couvrir de Pantagruelion les poupes, proues, fougons, tillacs, coursies et rambades de ses carracons, navires, galères, galions, brigantins, fustes et autres vaisseaux de l'arsenal de Thalasse.

Le chapitre premier du livre IV nous fait assister au départ de cette belle flotte, qui prend la mer le 7 juin, jour des fêtes Vestales, nous dit Rabelais dans la *Briefve declaration* ; il se trompe sur ce point, puisque la fête qu'il vise tombait le 9 juin. Négligeons cette légère erreur : c'est du 7 juin qu'il convient de faire partir le voyage de Pantagruel. Le moment est solennel : Gargantua est venu à Thalasse ; il assiste à l'embarquement, bien priant, nous dit pour la seconde fois Rabelais (comme c'était la louable coutume dans l'Église primitive entre les saints chrétiens) pour la prospérité de la navigation de son fils et de toute sa compagnie. Aux voyageurs énumérés plus haut et que l'auteur nomme ici une seconde fois, il faut ajouter Gymnaste, Eusthènes, Rhizo-

tome, Carpalim et autres anciens serviteurs du prince. A Xénomanes s'adjoindra bientôt le pilote général Jamet Brayer. Cela fait au total, en y comprenant le chef de l'expédition, dix personnes nommément désignées.

Je ne ferai que mentionner la description si pittoresque des douze navires et de leurs ornements caractéristiques. C'est une de ces pages précieuses où Rabelais se plaît à étonner le lecteur par la profusion de ses connaissances techniques, par sa science impeccable des vocabulaires les plus spéciaux. Au moment de lever l'ancre, une réunion générale des voyageurs a lieu dans la principale nef ou thalamège : cette véritable assemblée de chrétiens réformés montre une fois de plus les sympathies religieuses de Rabelais, qui s'affirment ainsi avec netteté; c'est à tort que de récents commentateurs ont cru découvrir quelque différence à ce sujet entre le IVe livre et les trois précédents :

Là, Pantagruel leur fit une briefve et saincte exhortation, sus l'argument de navigation. Laquelle finie, fut hault et clair faicte priere à Dieu, oyans et entendans tous les bourgeois et citadins de de Thalasse, qui estoient sus le mole accouruz pour voir l'embarquement. Après l'oraison fut melodieusement chanté le psaume du sainct roy David, lequel commence : « Quand Israel hors d'Egypte sortit. »

Il n'est pas jusqu'à ce vers, emprunté à la traduction de Marot, qui n'achève de donner à ce passage sa couleur évangélique. C'est le récit parfaitement exact d'une réunion de fidèles dans un temple réformé. Et, chose pour le moins singulière, l'auteur insiste un peu plus loin sur ce fait que les Thalassiens s'unirent au chœur des voyageurs pour chanter le psaume cher entre tous aux protestants persécutés. Le cantique terminé, on dresse les tables sur le tillac et l'on festoie gaiement en attendant le signal du départ. Les Thalassiens rivalisent de courtoisie et font apporter de chez eux force vivres et vinage. « Tous beurent à eux. Ilz beurent à tous. »

Mais Pantagruel donne l'ordre du départ ; on hisse les voiles. Nous voici arrivés au passage le plus significatif de toute l'œuvre de Rabelais au point de vue qui nous occupe :

Leurs beuvettes souvent reiterées, chascun se retira en sa nauf, et

en bonne heure firent voile au vent grec levant, selon lequel le pilote principal, nommé Jamet Brayer, avoit designé la route et dressé la calamite de toutes les boussoles. Car l'advis sien et de Xenomanes aussi fut, veu que l'oracle de la dive Bacbuc estoit près le Catay en Indie superieure, ne prendre la route ordinaire des Portugualoys[1], lesquelz passans la ceinture ardente[2] et le cap de Bona Speranza sus la poincte meridionale d'Africque, oultre l'Æquinoctial, et perdans la veue et guyde de l'Aisseuil Septentrional[3], font navigation enorme, — ains suyvre au plus près le Parallele[4] de ladicte Indie et gyrer autour d'icelluy Pole par Occident : de maniere que, tournoyans soubs Septentrion, l'eussent en pareille elevation comme il est au port de Olone, sans plus en approcher, de paour d'entrer et estre retenuz en la Mer Glaciale. Et suyvans ce canonique destour par mesme parallele, l'eussent à dextre vers le Levant, qui au departement leur estoit à senestre.

Ce que leurs vint à profict incroyable, car, sans naufrage, sans dangier, sans perdre de leurs gens, en grande serenité — exceptez un jour près l'Isle des Macreons — feirent le voyage de Indie superieure en moins de quatre moys, lequel à peine feroient les Portugualoys en troys ans, avecques mille fascheries et dangiers innumerables, et suys en ceste opinion, sauf meilleur jugement, que telle routte de fortune fut seuyvi par ces Indians qui navigerent en Germanie et feurent honorablement traictez par le Roi des Suedes, on temps que Q. Metellus Celer estoit proconsul en Gaulle, comme descrivent Corn. Nepos, Pomp. Mela, et Pline après eulx.

Chose étrange, aucun des nombreux critiques qui ont étudié le texte du *Pantagruel* ne semble avoir lu avec attention cette page si importante. Peut-être, partant d'un point de vue assurément faux, qui a souvent compromis l'interprétation de Rabelais, ont-ils cru qu'il n'y avait là que fantaisie pure et, par là même, rien qui méritât de retenir l'examen. C'est le contraire qui est la vérité. Ici plus qu'ailleurs, la trame réelle apparaît, sans que l'auteur ait cherché à la dissimuler par quelque plaisanterie déconcertante.

Quel est donc ce voyage? Je réponds avec certitude : c'est celui qui a tant occupé les esprits des géographes et des navi-

1. Vasco de Gama, Alméida, Albuquerque, Serrão, Pérez d'Andrade.

2. Zone torride (*Briefve Declaration*).

3. Pôle arctique (*ibid.*).

4. Ligne droicte imaginée au ciel, également distante de ses voisines (*ibid.*).

gateurs depuis le temps de la Renaissance jusqu'au nôtre, le voyage de la côte d'Europe à la côte occidentale d'Asie, — l'Indie supérieure, — par le fameux *passage du Nord-Ouest*, au nord de l'Amérique, tant de fois et si vainement cherché, et dont on n'a constaté définitivement l'impossibilité pratique[1] qu'il y a peu d'années. Ainsi Rabelais s'est intéressé à cette grande question de la circumnavigation polaire; il lui a, dans son œuvre, donné une place qui n'est ni restreinte ni fortuite. Il adopte l'itinéraire, passionnément, jalousement cherché par les différentes nations européennes, et bravement il le fait réaliser par son héros. Cette combinaison présentait sans doute un autre avantage à ses yeux, c'est que, assez vite, — et il va noter lui-même à partir de quel moment, — les navires partis de l'arsenal de Thalasse allaient entrer dans l'inconnu. Le point de départ, les premières stations, le but et l'orientation générale restaient bien définis, mais, comme il s'agissait non d'une route encore explorée, l'auteur gardait, pendant qu'il faisait « girer » sa flotte autour du pôle, toute liberté d'imaginer les stations dont il avait besoin pour agrémenter le voyage.

L'idée de chercher par le Nord-Ouest un chemin direct entre l'Europe et la Chine ou l'Inde, trouva d'abord faveur en Angleterre. A la vérité, c'est à un Italien, à un compatriote de Colomb, que revient l'honneur de cette conception. A-t-il

1. Les navigateurs ont mis trois siècles et demi à découvrir le passage du Nord-Ouest; mais jusqu'à présent aucun navire n'a pu contourner entièrement le continent d'Amérique; la découverte ne s'est faite que par itinéraires fragmentés. En 1853, s'est clos ce chapitre de l'histoire des découvertes. Depuis Mac Clure, le Magellan du Nord, qui, pénétrant dans l'océan Glacial par le détroit de Behring, c'est à-dire par le nord-est, parvint jusqu'à l'île de Melville à travers le détroit de Banks et rejoignit Kellett et Collinson, aucun autre navigateur n'a tenté de passer d'une mer à l'autre. On peut dire que la recherche du passage vers le Pacifique est, de toutes les entreprises maritimes des temps modernes, celle qui est restée le plus longtemps à l'ordre du jour. Cette conception a exercé sur les progrès de la connaissance géographique de notre globe une influence décisive. Maintenant la conquête du pôle arctique a remplacé le passage du Nord-Ouest. Mais il n'en reste pas moins qu'on peut répéter avec Élisée Reclus, parlant des navigations du « Nord-Ouest », que « dans l'histoire de l'humanité, si pleine d'événements lugubres..., le tableau des expéditions de l'archipel Polaire du Nouveau-Monde est peut-être celui qui montre l'homme sous son jour le plus radieux. » — On sait que Chateaubriand, en allant aux États-Unis, se proposait de découvrir le passage du Nord-Ouest. Entre Rabelais et lui, c'est un rapprochement qui ne manque pas de piquant.

réalisé sa première tentative avant le premier voyage de l'illustre Génois? C'est ce qui reste douteux. On ne saurait affirmer, par conséquent, que la priorité du plan lui appartienne, car on sait combien longtemps Colomb fut préoccupé de cette même pensée d'atteindre l'Orient par l'Occident, avant de prendre la mer à Palos. Nul n'ignore que son but était de trouver une route plus courte entre la côte européenne et la côte asiatique, pays des épices. Ce fut en cherchant à réaliser ce dessein qu'il découvrit le Nouveau-Monde. Pareillement, en son troisième et son quatrième voyage, il cherchait le détroit vers l'Inde. Améric Vespuce fut hanté par la même conception. « Toutes les expéditions signalées jusqu'ici (année 1502), dit un historien récent, et d'autres qui se firent vers le même temps avaient plus ou moins spécialement pour objet la découverte du passage maritime qui devait ouvrir l'accès de l'Inde à travers les terres récemment explorées ».

Pour préciser davantage, le premier champion de cette grande idée d'un chemin du Nord-Ouest vers l'Asie est véritablement Jean Cabot, ou, comme les Anglais l'appellent, John Cabot[1]. Nous n'avons pas à raconter ici ses découvertes au Labrador et à l'île du Cap Breton[2]. Il suffira de noter que ses tentatives excitèrent chez les diverses nations maritimes de l'Europe une grande émulation, et d'abord en Portugal, avec les deux frères Gaspar et Miguel Cortereal, qui visitèrent Terre-Neuve et le Labrador (1500-1502). Vers l'année 1524, la France entre en scène, par l'entremise, il est vrai, d'un capitaine florentin, Verazzano, que François Ier charge de poursuivre, avec plusieurs vaisseaux français, parmi lesquels le *Dauphin*, la solution de l'important problème du passage libre au nord de l'Amérique.

1. Henry Harrisse, *Jean et Sébastien Cabot*. Paris, Leroux, 1882.

2. On sait parfaitement que son voyage de 1498 avait un but très précis, que Cabot n'a pas atteint : gagner l'Inde par un passage situé sans doute au nord des terres aperçues par lui, l'année précédente. L'explorateur navigua jusqu'au 67° et pénétra peut-être dans la baie d'Hudson (*Histoire générale* de Lavisse et Rambaud, IV, p. 922). Il croyait fermement à la possibilité de gagner la Chine par cette voie des mers polaires, trois fois plus courte, pensait-il, qu'une route maritime qui aurait passé par le centre de l'Amérique. En somme, Cabot et ses successeurs cherchaient à réaliser par le nord le périple que Magellan devait réaliser par le sud, en 1520.

Le roi de France, rival de Charles-Quint, attachait à cette entreprise un grand intérêt politique. De son côté, Verazzano se promettait de révéler aux Français, grâce à cette navigation, un chemin inconnu vers la Chine. Toutes ces explorations avaient, on le voit, un même objectif. Verazzano partit de Dieppe sur le *Dauphin;* il découvrit l'embouchure de l'Hudson, Rhode-Island, et remonta la côte des États-Unis jusque vers le 50°, mais il ne réussit pas à s'élever davantage au nord. A son retour (juillet 1524), il adressa au roi de France un rapport détaillé sur son voyage; mais les graves événements qui se succédèrent vers le même temps, et notamment l'entrée en campagne de François I[er] contre Charles-Quint, détournèrent des projets maritimes l'attention du monarque, qui en avait si nettement entrevu la portée.

Le problème n'en demeura pas moins à l'étude, comme l'entreprise de Jacques Cartier devait le prouver quelque dix ans plus tard. Peu de temps après Verazzano, un Espagnol, Esteban Gomez, tenta, avec l'appui de Charles-Quint, une nouvelle expédition. Il comptait trouver moins au nord — comme, du reste, Fernand Cortez lui-même l'avait espéré — entre la Floride et Terre-Neuve (Bacalhaos) un passage permettant d'atteindre la Chine et le pays des épices[1]. Il parvint à l'embouchure de l'Hudson, à la baie de Chesapeake, mais il ne put découvrir le passage souhaité.

Il était réservé au Breton Jacques Cartier de fournir, par la découverte du Canada, un élément décisif de ce problème géographique. Ses trois voyages, compris entre 1534 et 1542, — Saint-Malo fut chaque fois son port d'embarquement et de retour, — l'amenèrent non seulement à une connaissance approfondie du Saint-Laurent jusqu'à Québec et Montréal *(Hochelaga)*, mais encore à des résultats singulièrement nouveaux et précieux, en ce qui touche les îles du Cap Breton

1. Il faut tenir compte de la cartographie de l'époque pour s'expliquer cette conception. Tous les géographes admettaient alors la possibilité d'un détroit réunissant les deux océans. C'est ainsi qu'on voit Sébastien Munster, dans son édition de Ptolémée de 1542, figurer un long détroit entre Terre-Neuve et « Francisca ». Cette dernière région est placée à l'est de la Terra Florida dont elle n'est séparée que par un isthme. Munster place à la suite dudit détroit cette inscription : *Per hoc fretum iter patet ad Molucas.* Ce détroit correspondrait donc à peu près au golfe et à l'estuaire du Saint-Laurent.

et du prince Édouard, la baie des Chaleurs et, d'une manière générale, la cartographie de Terre-Neuve dont il fit le tour presque complet.

Les découvertes de Cartier eurent dans sa patrie un grand retentissement. Avec lui, la France avait pris pied sur le nouveau continent, et les noms de Nouvelle-France et de mer de France, appliqués au Canada et à la partie de l'Océan qui entourait Terre-Neuve, vinrent attester, sur les cartes, la part des Français à l'exploration de l'Amérique [1]. N'oublions pas que Rabelais avait à cœur les intérêts politiques et les progrès scientifiques de sa patrie, et qu'il se plut à faire, au cours de son œuvre, nombre d'allusions transparentes aux grands événements de la vie nationale, — politique du roi à l'égard de la papauté, à l'égard de l'Empire et de l'Angleterre, réforme religieuse, renaissance des lettres et des études, etc. — Il n'est donc pas surprenant qu'il ait songé à célébrer aussi les succès maritimes de ses compatriotes et à les opposer, non sans quelque fierté patriotique, à ceux des Portugais, des Espagnols et des Anglais.

La navigation de Pantagruel est réglée par le pilote principal Jamet Brayer et par l'hydrographe Xénomanes. Un critique a proposé d'identifier ces personnages avec deux marins français : Jacques Cartier et Jean Alfonse le Saintongeois. Des recherches personnelles me permettent de relever sur de nouvelles bases l'argumentation présentée jadis par Margry. Le choix, comme port d'embarquement, de Saint-

1. Charles-Quint s'en émut au point de proposer au roi de Portugal de s'unir à lui dans une expédition commune contre Cartier et sa flotte. Il s'agissait tout simplement de massacrer l'équipage entier afin de frapper la France de terreur et d'empêcher ses marins — sinon pour toujours, du moins pour longtemps — de songer à des établissements par delà l'Océan Atlantique. En dépit du refus du roi de Portugal, l'empereur envoya une caravelle observer les mouvements de Cartier. L'idée d'éloigner les Français du Nouveau-Monde a été une préoccupation constante de Charles-Quint (*Mémoires et Comptes rendus de la Société royale du Canada pour 1891*, t. IX, 1[re] section, p. 77 et 80-81.). Celui que nous croyons pouvoir identifier avec Xénomanes, Jean Alfonse, s'élève énergiquement dans sa *Cosmographie*, adressée à François I[er], contre cette prétention des rois d'Espagne et de Portugal de se partager le monde : « Le roy de Portugal a prins la partie d'Orient jusque là où descend la rivière de Gange en la mer Pacifique, et le roy d'Espaigne a pris en Occident jusques à la rivière de Gange. Et ont fait les dessus-dictz les dictz partaiges sans Vostre Majesté royalle ne aultres vos prédecesseurs. Et m'est advis qu'ilz ont mal party, attendu que vous y aviez aultant et si grand droit que eulx. »

Malo, patrie et port d'attache de Cartier, est un premier indice très notable en faveur de cette hypothèse. Puisque nos voyageurs ne devaient point s'écarter, pendant toute leur circumnavigation, de la latitude d'Olone[1], il eût été beaucoup plus naturel de prendre cette dernière ville comme point de départ, ou tout au moins le grand port de La Rochelle qui en est si proche. D'autre part, Olone et plus encore La Rochelle, — La Rochelle où se trouvait la tour de la Lanterne à laquelle l'auteur se plaît à faire des allusions fréquentes, La Rochelle, dont le second navire de l'expédition portait l'emblème à sa poupe, — ces deux ports se recommandaient spécialement à l'attention de Rabelais, puisqu'il avait vécu pendant des années dans leur voisinage et que les côtes saintongeoises se trouvaient associées à ses meilleurs souvenirs de jeunesse. Pour ne choisir ici ni l'un ni l'autre, alors que toutes les raisons apparentes militaient en leur faveur, alors que, dans ces pages mêmes, il se plaît constamment à évoquer leur nom, alors surtout qu'il va incliner ses navires vers le sud jusqu'à ce qu'ils aient atteint « l'élévation d'Olone », avant de les diriger droit vers l'ouest, il fallait que des motifs très puissants justifiassent la préférence donnée à la vieille cité bretonne. Or, ces motifs, je les vois à la fois dans les desseins royaux et dans les origines de Jacques Cartier.

La qualité de « pilote principal », donnée à Jamet Brayer, était exactement celle du navigateur malouin : c'est là un second indice. Enfin, il en est un troisième, commun au pilote et à l'hydrographe, qui devaient avoir la connaissance *de visu* d'une partie de la route que Pantagruel allait suivre : « Car aultres foys avoient aré ceste routte », nous dit l'auteur, à propos des premières journées de la traversée, parlant évidemment des deux marins expérimentés qui allaient présider, sous la haute autorité de Pantagruel, aux évolutions des douze navires. Par la suite, Rabelais ne manque jamais de nous faire observer que Jamet Brayer et Xénomanes avaient déjà navigué dans les mers, que parcourt la flotte, et visité la plupart des îles où elle fait escale.

Je noterais également que le prénom de Jamet — simple

1. L'orthographe *Olonne* a prévalu ; on respecte ici la forme adoptée par Rabelais.

diminutif de Jacques — donné au pilote de Pantagruel, fut, selon toute probabilité, celui du père de Jacques Cartier. Mais il existe un autre argument qui, pour n'avoir jamais été introduit dans le débat, n'en présente pas moins une haute signification : nous voulons parler du témoignage, assez inattendu et absolument explicite, fourni par le plus ancien historien de Saint-Malo, Jacques Doremet. Né entre 1568 et 1573, ce personnage, après avoir publié dès 1596 son recueil de poésies intitulé *Polymnie*, mit au jour, en 1628, un petit volume dont il ne reste plus aujourd'hui qu'un seul exemplaire connu. Il a été réédité récemment (1894) par un érudit breton, M. Joüon des Longrais : *De l'antiquité de la ville et cité d'Aleth ou Quidalet, ensemble de la ville et cité de Saint-Malo et Diocèse d'icelle.* Ce rarissime opuscule offre, à la page 50, en face du passage consacré à Jacques Cartier et à ses découvertes, la singulière mention que voici, imprimée dans la marge : « Rabelais vint apprendre de ce Cartier les termes de la marine et du pilotage à Saint-Malo pour en chamarrer ses bouffonnesques lucianismes et impies épicureismes. »

Comme le prouve le texte de quelques rares mentions du même genre éparses, sous forme de manchettes, à travers le livre, cette note émane, sans conteste possible, de l'auteur lui-même, le chanoine Doremet ; elle indique nettement que l'historiographe breton considérait le fait comme bien établi. Il ne le présente pas sous la forme d'une hypothèse ou d'une simple tradition ; il le signale comme une chose certaine, dont il aurait quelques preuves dignes de foi. Or, ce chanoine malouin appartint au XVI[e] siècle autant qu'au XVII[e] ; il fut bien à même de connaître, à Saint-Malo où il passa la plus grande partie de sa carrière, nombre de personnes contemporaines de Jacques Cartier et de Rabelais : on comprendra qu'il faille attacher un crédit tout spécial à sa curieuse remarque. Visiblement, Doremet se rend compte de l'intérêt de ce rapprochement pour ses lecteurs. Il s'est montré, au cours de son œuvre, très peu prodigue de digressions et de notes. Le nombre de ces dernières ne dépasse guère vingt-cinq à trente ; toutes sont consacrées à des références, à des preuves ou à des citations d'un caractère précis, auxquelles

l'auteur veut réserver une place apparente. D'un autre côté, le nombre des pages consacrées dans l'*Antiquité d'Aleth* aux fastes maritimes de Saint-Malo durant le XVIe siècle est extrêmement restreint. L'affirmation formulée par notre historien avait donc à ses yeux une importance véritable. La place même qu'il lui réserve montre son désir d'appeler l'attention du lecteur : on chercherait vainement dans tout son livre une autre observation de même nature. Que conclure, — sinon qu'il n'a sûrement pas inventé cette histoire, mais qu'il l'a reproduite d'après une source sérieuse, dans la cité même où elle se passa, les souvenirs pouvaient en être encore très aisés à retrouver. On voit quelle confirmation précieuse ce texte, jusqu'à présent ignoré des historiens de Rabelais, apporte à nos précédentes démonstrations. Ainsi s'expliquent et le choix de Saint-Malo comme port d'embarquement de Pantagruel et le rôle joué par l'arsenal de Thalasse, c'est-à-dire par le Tallard.

Autre concordance vraiment frappante : ce même Jacques Doremet, parlant à diverses reprises du Tallard et vantant l'antiquité de ce nom dont il s'efforce de découvrir l'origine, fait remarquer que « l'on void encore plusieurs indices du langage grec au vulgaire de Saint-Malo, comme nyct pour la nuict, genée pour lignée ou engeance, *Thalaz* pour un lieu qui semble mer, principalement durant les grands flots des deux équinoxes... » Thalaz et Tallaz (ou Tallard) sont donc pour lui le même mot. Ainsi, il arrive par un autre chemin, à l'identification qui a été proposée plus haut. Il nous semble qu'une telle rencontre, dans le domaine de l'histoire rabelaisienne comme dans celui de l'étymologie, fortifie singulièrement nos précédentes conclusions. Notre hypothèse me semble presque indiscutable : les *Thalaz* de Saint-Malo [1] et le port ou arsenal de *Thalasse*, de Rabelais, ne font qu'un seul et même lieu.

Cartier et Rabelais se sont donc connus de près, et ce

1. Nous n'avons pas fait remarquer que Rabelais, au chapitre XXIVe du livre III, parle des îles Oxygies, — situées entre la France et l'Angleterre, — « qui ne sont loin du port de Sammalo ». La forme *Sammalo* pour Saint-Malo est donc chez lui constante. Les cartes de l'époque, celle de Cabot, par exemple, portent également Samalo ou Sammalo.

n'est pas simplement par des amis communs ou par la publication faite à Paris, en 1545, chez Ponce Rosset et Antoine le Clerc, du *Brief récit et succincte narration de la navigation faicte es ysles de Canada, Hochelage et Saguenay et autres, avec particulières mœurs, langaiges et cérimonies des habitants d'icelles : fort délectable à veoir,* que l'auteur du *Pantagruel* a conçu l'idée de faire une si belle place dans son œuvre au vaillant explorateur de Terre-Neuve et du Canada. En le prenant comme guide officiel du voyage au pays de Bacbuc, il acquittait une dette envers le Malouin qui l'avait initié à la science de la navigation. L'élève, du reste, fit honneur au maître, car, en dépit des attaques de Jal, les connaissances de Rabelais en matière nautique ont une valeur sérieuse, sans parler de tout ce qu'elles ajoutent de pittoresque réalité à l'œuvre elle-même. Assurément, l'opuscule de 1545 put être utile à l'écrivain; mais s'il existe entre ce récit et celui du IVe livre des analogies générales et particulières qui nous frappent aujourd'hui, ces analogies s'expliquent très bien comme un résultat des conversations de Cartier et de son illustre disciple.

Constatons, en terminant ces remarques sur les rapports du marin avec l'écrivain, que Jacques Cartier, aussi bien que Jean-François de la Roque, seigneur de Roberval, vice-roi du Canada, — qui fut associé par le roi au Malouin, dans sa troisième expédition (1541-1543), — sont cités nommément au cours du Ve livre : Cartier, au chapitre 31, dans l'épisode du *Ouy-dire,* parmi les plus fameux auteurs de récits de voyages et de descriptions géographiques ; Roberval, au chapitre 3, sous l'appellation aisément reconnaissable de Robert Valbringue, comme un explorateur réputé des régions lointaines et étranges. Ce sont les deux seuls navigateurs modernes que Rabelais ait cités dans son œuvre. Leurs noms, comme celui de Jean Alfonse, sont étroitement liés au voyage entrepris par Pantagruel.

***

En ce qui touche l'identité de Xénomanes, le doute n'est guère possible. Rabelais nous dit que ce marin avait, en par-

tant, « à Gargantua, laissé et signé en sa grande et universelle hydrographie[1] », la route que la flottille devait suivre pour gagner l'oracle de la dive bouteille Bacbuc, afin de mettre le monarque à même de suivre le voyage de son fils. Cette indication suggère aussitôt un rapprochement. Jean Fonteneau, dit Alfonse le Saintongeois, avait « composé pour le service du Roi », à qui elle est dédiée, une *Cosmographie* dont le manuscrit existe encore à la Bibliothèque nationale (fonds fr. n° 676) : c'était une véritable hydrographie générale. La rédaction de ce volume avait été terminée dès le mois de mai 1544, comme l'ont établi les savantes recherches de M. Georges Musset, donc près de deux ans avant l'apparition du troisième livre à la fin duquel Xénomanes se trouve mentionné. On en parla sûrement à la Cour et dans les milieux savants, où Jean Alfonse, plus d'une fois célébré par des poètes contemporains, notamment par Mellin de Sainct-Gelays, jouissait d'une flatteuse notoriété. On avait mené grand bruit autour du voyage que Jean Fonteneau, qualifié par Thevet de capitaine et pilote de François I[er], avait fait au Canada, en 1542, comme pilote du fameux Roberval, chargé par le roi d'établir, de concert avec Cartier, une colonie sur les terres de la Nouvelle-France.

Né en Saintonge, ainsi que son surnom l'indique, le célèbre marin vécut toujours à La Rochelle, faisant de ce port le point de départ de ses nombreuses navigations. Rabelais, qui passa plusieurs années à Maillezais, à quelques lieues de La Rochelle, dut certainement le connaître. Ce fut sans doute en souvenir de cette amitié de jeunesse qu'il lui confia, sous le nom de Xénomanes, la glorieuse mission de diriger la croisière de Pantagruel. Un détail du roman rabelaisien autorise à penser que notre auteur considérait précisément Xénomanes comme Saintongeois. Rabelais nous dit que Xénomanes vint au commandement de Panurge, dont il est du reste l'ami, « parce qu'il tenoit (de lui), je ne sçay quoy en arrière fief de la chastellenie de Salmigondin. » Or, les commentateurs, même les plus anciens, se sont généralement accordés à reconnaître dans le pays de Salmigondin, men-

1. Ces expressions ont toute l'apparence d'un titre réel.

tionné par Rabelais à plusieurs reprises, la province de Saintonge, le pays des marais salants, où les exactions des gabelles (impôt du sel) venaient de provoquer une insurrection redoutable (1542).

On sait aussi avec quelle complaisance l'écrivain a évoqué dans son œuvre les souvenirs de la côte et du pays saintongeois et le nom de La Rochelle — qui voit s'embarquer Pantagruel la première fois qu'il prend la mer pour aller à Bordeaux, et qui joue déjà un rôle particulier dans les *Grandes Chroniques de Gargantua,* — comme celui de la tour de la Lanterne, près de laquelle Jean Alfonse avait justement son habitation. Nous avons traité ailleurs du mystérieux pays de Lanternois, dont Panurge parlait si bien la langue, et où l'on apercevait, à l'entrée du port, la lanterne surmontant une haute tour (V, 33). Il y a lieu de supposer que Rabelais, en un ou deux passages, entend évoquer, sous ce nom mythique, la région saintongeoise, grâce au symbole que lui fournit le célèbre phare de La Rochelle. Bien que le mythe des Lanternes et du pays de Lanternois, comme toutes les autres inventions de l'auteur, se poursuive avec continuité à travers l'œuvre entière, il ne répugnait pas à notre auteur d'y mêler accessoirement des allusions d'une nature différente. C'est ce qui explique que le pays de Lanternois puisse momentanément suggérer l'idée de la capitale saintongeoise, la ville de la Lanterne par excellence, où la Réforme naissante avait rencontré un terrain si favorable. Ces confusions sont fréquentes chez Rabelais. Le même symbole tend à suggérer plusieurs sens variés. Quoi qu'il en soit, Xénomanes était venu, sur l'ordre de Panurge, retrouver les autres voyageurs au port de Thalasse, près Saint-Malo, quelques jours avant le départ.

Il est encore une remarque à faire sur ce personnage, c'est qu'il est l'objet de grands égards de la part de ses compagnons : Gargantua et Pantagruel lui témoignent une considération toute spéciale. L'auteur l'appelle par deux fois « le grand voyaigeur et traverseur des voyes périlleuses » (III, 49 et IV, 1), ce qui n'aurait rien de surprenant s'il s'agissait de Jean Alfonse, l'auteur des *Voyages adventureux.* Plus d'une fois, dans le cours de la traversée, Pantagruel l'associera à

ses conversations avec une complaisance visible; Gargantua le saluera dans la lettre que son fils recevra dans l'île de Médamothi, et Pantagruel présentera à son père, en terminant sa réponse, les hommages de l'hydrographe, alors que Jamet Brayer n'est mentionné ni dans l'une ni dans l'autre de ces deux épîtres.

Cette préférence, accordée à l'un des deux marins, s'expliquerait probablement par cette circonstance que Rabelais entretenait des liens d'amitié plus anciens avec Jean Alfonse. Dans la suite de la navigation, Brayer est plus d'une fois désigné sous l'appellation du « pilote », — ce qui s'accorde avec le texte de Doremet nous révélant que Rabelais avait appris de Cartier les termes de la marine et du pilotage, — tandis que Xénomanes est toujours cité sous son nom; mais ils sont mis, en général, tous les deux sur le même pied. Le « pilote principal » paraît avoir un rôle plus strictement technique que son compagnon; il est donné comme le marin de l'expédition, Xénomanes en étant à la fois le géographe et l'hydrographe, le savant. C'est ce dernier, « homme prudent et sage », qui explique, au fur et à mesure, à Pantagruel les singularités des régions parcourues. Il n'est donc pas tout à fait exact de parler des *pilotes de Pantagruel*; cette désignation ne convient strictement qu'à Brayer, c'est-à-dire à Jacques Cartier, dont le titre officiel était, au su de tous, celui de pilote du roi. Ce même Brayer, que Rabelais, dans la suite du récit, appelle « nostre pilot », commande seul la manœuvre du bord pendant tout le voyage, notamment pendant la tempête. Brayer est également mentionné, dès le début, comme ayant seul « désigné la route et dressé la calamite de toutes les boussoles », et comme ayant donné le premier son avis sur les avantages immenses qu'offrait, pour la rapidité et la sûreté du voyage, le passage par le Nord-Ouest[1].

1. « Car l'advis sien et de Xenomanes aussi feut, etc. » — Quand on voit, dans les actes royaux, Cartier taxé de *maître pilote du roi* ou de *pilote général des navires que le roi envoie au Saguenay*, ou de *pilote dudit sire (le roi) en son entreprise de la découverte des terres du Canada*, on se prend à songer sans effort à l'entreprise, également royale, de Pantagruel, conduite vers les mêmes terres, par le pilote principal Brayer, et dont la première escale amène Rabelais à prononcer le nom du Canada.

Ajoutons que Rabelais ne nous dit pas d'où venait Jamet Brayer lorsqu'il apparaît à Thalasse, c'est-à-dire dans le voisinage immédiat de Saint-Malo, prêt à fixer l'itinéraire. Ce silence, qui contraste avec l'indication fournie pour Xénomanes, nous donne le droit de supposer que Brayer réside, comme c'est justement le cas pour Cartier, dans le port même où a lieu l'embarquement. — Autre remarque qui ne manque pas d'importance : le nom de Brayer et la donnée relative à la *Grande et universelle Hydrographie* de Xénomanes ne figurent point dans la première édition partielle du IVe livre (1548); cette double indication apparaît seulement dans l'édition complète et définitive dudit livre, publiée par Rabelais en 1552. On ne saurait admettre que ces deux renseignements, qui concourent à mieux préciser la personnalité de chacun des guides de Pantagruel, aient été ajoutés sans raison. Il s'agit assurément de deux détails parallèles, destinés à donner à cette partie du récit une allure concrète et vécue. Ces additions simultanées ne s'expliquent que par une intention formelle chez l'auteur de ne pas laisser figurer à cette place de vagues entités.

Mais l'argument décisif en faveur de cette double identification du pilote et de l'hydrographe, la découverte du véritable sens de la croisière de Pantagruel pouvait seule l'apporter. Margry a cru fermement que la navigation du IVe livre avait pour objectif le passage du Nord-Est, c'est-à-dire la traversée d'Europe en Asie par la mer du Nord et l'Océan glacial, bref le voyage de Chancellor et de Nordenskiöld, complété par celui de Mac Clure. Cette entreprise, à laquelle il ne fut donné un commencement d'exécution que dans l'été de 1553 (c'est-à-dire après la mort de Rabelais), est tout le contraire de la vraie navigation de Pantagruel. Margry a ignoré ainsi la preuve la plus forte qui nous livre les noms véritables de Brayer et de Xénomanes.

Cette preuve, je la vois finalement dans une série surprenante de concordances dont voici le rapide résumé : Cartier et Jean Alfonse ont, pour le compte du roi de France, entrepris exactement le même voyage que le héros de Rabelais ; ils l'ont poussé plus loin et réalisé plus complètement que quiconque en leur temps, — puisque le premier a ouvert la voie

du Saint-Laurent et du Canada et que le second s'est élevé jusqu'à la limite des glaces dans la direction du Labrador ; — ils se sont trouvés réunis, en juin 1542, dans les régions nouvelles (dans la rade de Saint-Jean de Terre-Neuve) ; l'un et l'autre, en poursuivant leurs navigations dans les eaux américaines, voulaient, comme Pantagruel, atteindre les Indes et le Cathay par le Nord-Ouest, grâce à un détroit ou passage qu'ils espéraient rencontrer sur la côte orientale du nouveau continent. Cartier était convaincu que les terres du Canada et d'Hochelaga tenant à la Tartarie, formaient le bout occidental de l'Asie ; les actes royaux, qui le nomment capitaine général et maître pilote, reproduisent cette théorie. Le Malouin fut toujours préoccupé d'explorer le golfe du Saint-Laurent, dans le but d'y découvrir un passage libre vers le rivage asiatique.

Quant à Jean Alfonse, il n'hésitait pas davantage — nous le savons par sa *Cosmographie* — à admettre que le Saguenay, qu'il considérait comme une mer, à cause de son grand courant, fût le détroit tant cherché : « J'estime, dit-il, que cette mer va à la mer Pacifique ou bien à la mer du Cattay. » Hakluyt nous apprend que le même marin, « pilote très expert, Xainctongeois de nation », lorsqu'il fit avec Roberval le voyage de la Nouvelle-France, en 1542-43, fut envoyé par ce dernier vers le Labrador afin de trouver un passage aux Indes Orientales ; mais Alfonse ne put réussir dans son dessein, à cause des montagnes de glace qui l'empêchèrent de s'élever plus haut, et il fut obligé de retourner vers Roberval, emportant toutefois l'avantage d'avoir découvert le passage qui est entre l'île de Terre-Neuve et la grande terre du nord, par les 52°.

On savait si bien, chez les principales nations maritimes de l'Europe, que la recherche d'une voie vers le Cathay par le nord de l'Amérique était une préoccupation des marins français, que les portulans de l'époque ponctuaient une route directe qui, partant d'un port de Normandie, traverse l'Atlantique, atterrit à la hauteur du Canada, au sud de Bacalhaos, traverse un isthme imaginaire et, franchissant le Pacifique, va aboutir au Cathay. Dans un portulan de 1536, étudié par M. Harrisse, la route traverse un véritable détroit d'une lon-

gueur relativement considérable ; elle porte l'intitulé suivant : *El viazo de Fransa*[1]. De telles mentions éclairent singulièrement les idées de Rabelais dans son IV[e] livre. Les deux conducteurs de son expédition, le Breton et le Saintongeois, représentaient l'un et l'autre un aspect fort important de la politique française, entre les années 1530 et 1550.

Nous devons encore observer ceci : Xénomanes seul, au gré de Panurge, est l'ami qui sait le lieu, le pays et la contrée où se trouvent le temple et oracle de la Dive Bouteille, et qui est capable d'y conduire sûrement. Un peu plus loin (III, chap. 47), il est donné comme susceptible de servir aux voyageurs de guide et de truchement, enfin, nous avons déjà dit qu'il offre à Gargantua le traité d'*Hydrographie* renfermant la route à suivre pour gagner le siège de l'oracle. Or, le temple de la Dive Bouteille est situé dans l'Inde supérieure. Cartier n'était jamais allé dans ces régions : en revanche, Jean Alfonse, qui avait navigué dans toutes les mers du monde, connaissait l'Inde, et même ce qu'on appelait, au XVI[e] siècle, la deuxième et la troisième Indes. Il affirme, dans sa *Cosmographie* avoir parcouru toutes les côtes des mers Océane, Pacifique, et d'autres encore, pour parvenir en Orient jusqu'à la dernière Inde, qui est appelée Cathay : « Et de ce que nous avons veu au présent, ajoute-t-il, par le rapport d'un chacun qui a esté et couru jusques à Molluque, à la Chine et à la Jave, et au Cathay, *et plus avant n'ay point esté.* »

Il est certain qu'il ne doit pas exagérer beaucoup, car, depuis l'Indus jusqu'au cap Comorin, son livre est un véritable routier, agrémenté de beaucoup de renseignements précis sur les terres, sur le commerce et sur les mœurs des habitants de ces contrées. En outre, il a exploré certainement la presqu'île de Malacca. Il dépasse même les terres que Jean Parmentier, le marin poète, son contemporain, avait vues ; il nous parle de la mer pleine de rochers, qui s'étend entre la Taprobane et la Jave, comme étant d'une navigation dangereuse. La description des Moluques est, du côté de l'orient, le terme du traité d'hydrographie de Jean Alfonse. Malgré ce

1. Harrisse, *Jean et Sébastien Cabot*, I, p. 191.

qu'il rapporte sur la rivière de Thenasserim et sur le Siam, et bien qu'il place la Chine par 22° et demi du pôle arctique, « le peu de lumière, dit Margry, qu'il donne sur ces contrées, sur la côte de Mangi et du Cathay, est si obscurci et si mêlé, que c'est véritablement la fin de ses connaissances, comme c'est également alors le terme de celles des Français ».

Il reste donc que ces longues pérégrinations avaient fait connaître à Jean Alfonse les Indes Orientales, alors désignées sous le vocable générique d'Inde, et dont les différentes parties étaient distinguées assez vaguement par les mots de majeure, supérieure, etc. ; il reste aussi qu'il avait dû, au cours de ses explorations, se familiariser avec plusieurs idiômes inconnus : les détails nouveaux qu'il reproduit sur la civilisation des pays visités par lui le prouvent avec évidence. Tout concourt, en résumé, à le présenter comme le seul Xénomanes possible, c'est-à-dire comme le seul contemporain offrant par ses origines locales, par sa biographie, par les dates de ses voyages, par ses ouvrages techniques, par ses connaissances hydrographiques, par sa réputation, et enfin par la double direction de ses itinéraires, poussés aussi loin qu'il était alors possible, du côté de l'Inde, comme du côté de l'Amérique du Nord et du passage du Nord-Ouest, offrant, dis-je, toutes les conditions requises pour ne faire qu'un personnage avec le guide de Pantagruel. Le nom qu'il porte dans le roman rabelaisien lui convient à merveille : n'est-il pas par excellence l'homme qui a le goût, la manie même, des choses et des régions étrangères ou inconnues, et dont la compétence est si variée, comme l'affirme Panurge, qu'il peut suffire, véritable sibylle, à servir de guide et truchement à l'expédition ? Quel autre justifierait plus complètement le titre de « grand voyageur et traverseur des voies périlleuses » ?

Ni Verazzano, ni Ango, ni Parmentier, ni Oronce Finé, ni Roberval, ni Sécalart, ni Jean Roze, ni Postel, ni Belon, ni Thevet, pour citer les noms des Français les plus notoires de l'époque, en tant qu'explorateurs, géographes et hydrographes, ne peuvent être mis en ligne, un seul instant, pour l'une ou l'autre des identifications qui viennent d'être présentées. La preuve par l'élimination s'ajouterait aux autres, s'il en était besoin. Cartier et Jean Alfonse se sont bien rencontrés sur la

thalamège de Pantagruel. Une fois de plus — et depuis que j'étudie Rabelais, je n'en suis plus à nombrer les cas où il y a lieu de le constater — l'élément réel apparaît sous le mythe. Plus les recherches rabelaisiennes s'étendront, et mieux cette vérité apparaîtra dans tout son jour. C'est le caractère propre, l'essence même de l'invention littéraire chez le prestigieux auteur du *Gargantua*.

IV

La flotte prend la mer le 7 juin, jour des fêtes Vestales. Est-il besoin de faire remarquer que le moment ne pouvait être mieux choisi pour entreprendre une croisière dans les mers qui se rapprochent de l'Océan glacial? Comme le voyage devait durer en tout moins de quatre mois, il résultait de la date choisie pour le départ que les navires se trouveraient en mesure d'atteindre leur but et d'effectuer leur retour avant la venue de la mauvaise saison, — en se plaçant au point de vue du climat européen, bien entendu, — et qu'ils amèneraient Pantagruel et ses amis au pays de l'oracle de Bacbuc, dans les premiers jours du mois d'août[1]. On voit une fois de plus que Maître François ne néglige aucun détail et qu'il prend soin, dans une certaine mesure, de respecter les vraisemblances. Nos vaisseaux font voile au vent grec levant, vent nord-est-est qui les pousse vers les nouvelles régions de l'ouest, en inclinant légèrement vers le sud, juste assez pour atteindre la latitude d'Olone. En tenant compte de la cartographie du temps, il est manifeste que si la flotte, en quittant Saint-Malo, avait gouverné droit vers l'ouest, elle aurait risqué de pénétrer dans la mer Glaciale, où il s'agissait, observe

1. Je suppose que les quatre mois prévus par Rabelais comprennent l'aller et le retour, car il oppose ce laps de temps aux trois années que devaient employer les Portugais par leur route. Il est probable que l'écrivain vise ici le voyage de Vasco de Gama, qui dura plus de deux ans, ou encore le périple de Magellan, qui en dura trois. Nous verrons plus loin que la flotte de Pantagruel doit arriver, à la fin de juillet, au pays de Lanternois, sa dernière escale, toute proche de l'oracle. Deux mois suffisaient donc pour atteindre le but du voyage. Notons avec quelle complaisance Rabelais marque les avantages que présente l'itinéraire de son héros sur celui des marins portugais, c'est-à-dire d'une nation rivale.

Rabelais avec insistance, de n'entrer à aucun prix, de peur de n'en pouvoir sortir. Laissons donc voguer Pantagruel et ses compagnons sur la mer Atlantique, sans jamais oublier qu'ils ne cesseront point de suivre au plus près le parallèle de l'Inde supérieure ni de tourner (*gyrer*) autour du pôle par l'Occident.

Pendant trois jours, nos navigateurs n'aperçoivent ni terre ni aucune chose nouvelle. Cette route, nous le savons, n'était pas inconnue à plusieurs d'entre eux. Au quatrième jour, ils découvrent une île nommée Médamothi, belle à l'œil et plaisante, à cause du grand nombre des phares et hautes tours marbrines dont tout le circuit était orné, « qui n'estoyt moins grand que de Canada ».

Voilà une comparaison qui, pour n'avoir jamais été relevée par les commentateurs, n'en est pas moins fort éloquente. Vers quelle île cinglait la flotte en gouvernant vers l'ouest, à la latitude d'Olone, c'est-à-dire dans les alentours du 47° ? Droit sur Terre-Neuve : il n'y a aucun doute à cet égard. Cela, nous pourrions l'inférer avec certitude à la fois des indications fournies par l'auteur et de la cartographie alors en usage, laquelle diffère assez peu de la nôtre, sous le rapport du calcul des latitudes. Et voilà qu'un mot, dont la présence ici ne serait guère explicable, s'il ne s'agissait pas d'orienter la pensée vers une région voisine de celle qu'il désigne, vient nous apporter une lumière nouvelle et confirmer nos inductions. Rien de plus logique. Pantagruel aborde les régions découvertes par Jacques Cartier, sur lesquelles Jean Alfonse a contribué également à fournir des données précises : la première terre qui se présente à lui est celle que tous les navigateurs français ont visitée au début de leurs explorations dans les mers de l'ouest, Terre-Neuve, que l'on savait maintenant être une île, Terre-Neuve, qui tenait une si grande place dans la vie des pêcheurs de notre pays, Normands, Bretons, Saintongeois et Basques.

Cette île servait de poste avancé à la contrée que la royauté française souhaitait ardemment d'acquérir, pour donner à ses sujets un équivalent aux territoires immenses récemment conquis par les Espagnols et les Portugais. Le Canada : ce mot, déjà populaire, excitait un réel enthousiasme chez les

gens d'une certaine culture, parce qu'il résumait les espoirs d'une partie de la nation, préoccupée de rétablir, dans les pays d'outre-mer, un équilibre relatif entre la France et les grandes puissances maritimes de l'Europe. L'occupation du Canada et du Brésil furent, à ce point de vue, les deux ambitions successives des Valois durant une grande partie du XVIe siècle. Que Rabelais, ayant un voyage à faire entreprendre à son héros, ait jugé l'occasion bonne pour affirmer ces espérances, quoi de plus naturel quand on connaît son souci de la grandeur nationale? N'oublions pas — je tenterai peut-être de le démontrer ailleurs — que Pantagruel représente, dans une large mesure, le dauphin idéal, le futur roi de la Renaissance française, celui qu'attendaient les esprits éclairés et qu'un instant on avait entrevu dans le dauphin François, trop tôt enlevé.

ABEL LEFRANC

(La fin prochainement.)


Europa
Mare me
Libya
AFRI
30 40
Cap
OC

MADAME DE POMPADOUR

ET SA FAMILLE

L'opinion de deux siècles a été sévère pour madame de Pompadour. On l'a jugée longtemps, et on la juge encore d'après les seuls témoignages de ses ennemis, ceux-ci étant, pour la plupart, de ces gens d'esprit que l'on croit volontiers sur parole. Il est peu de Mémoires, par exemple qu'on lise et qu'on cite davantage que ceux du marquis d'Argenson ; cet ancien ministre enragé de sa disgrâce, vivant éloigné de la Cour et fort mal renseigné sur ce qui s'y passe, a empoisonné de ses anecdotes fausses, et de ses jugements aigris, toute la chronique du XVIII[e] siècle. La marquise se trouve parmi ses principales victimes. Peut-être se décidera-t-on à faire son histoire, non plus d'après les pamphlétaires ou les moralistes, mais d'après les souvenirs, lettres et journaux de ceux qui l'ont vraiment connue, qui ont vécu dans son entourage, et qui sont seuls capables de nous faire comprendre comment s'établit et dura ce règne de femme.

La mémoire de madame de Pompadour est, il est vrai, fort difficile à défendre. Elle a eu contre elle, à la fois, les écrivains d'un parti, qui ne pouvait lui pardonner la suppression de l'ordre des Jésuites, et tous les écrivains révolutionnaires pour qui le thème habituel des « débordements » de Louis XV prêtait aux plus avantageux développe-

ments. L'étude paisible des faits et des hommes réduit chaque jour une part de ces exagérations. A voir de près l'origine des accusations et à peser l'autorité des réquisitoires, on sent diminuer son indignation et, sans vouloir le moins du monde réhabiliter des temps sans vertu, on est incliné à les expliquer plus qu'à les flétrir.

Parmi tant de légendes accumulées contre la marquise par l'acharnement des envieux, la rancune des gens de qualité et l'esprit de dénigrement des Français, il faut donner une large place à celles qui regardent sa famille. On a rabaissé au plus bas degré l'extraction de madame d'Étioles ; on a chargé outre mesure la mémoire, point irréprochable sans doute, de ses parents ; on a cherché à déconsidérer la royauté en accentuant, dans le choix du monarque, tout ce qui pouvait le rendre déshonorant. Ces questions, pour garder quelque intérêt, demandent à être ramenées à l'exactitude[1]. Il n'est pas moins utile de connaître, d'après des documents authentiques, comment la marquise s'est comportée, au temps de sa faveur, avec la bourgeoisie parisienne, dont elle sort, et avec sa propre famille.

***

Au milieu des honneurs qui l'accablent et la ravissent, madame de Pompadour n'a point oublié ses origines. Elle reste, au contraire, en étroite union avec son passé, n'en rejetant rien, ne rougissant d'aucun des liens qui s'y rattachent. Très fière du pouvoir qu'elle doit à ses charmes et à son esprit, très attentive à l'imposer à tous, elle ne joint pas à ces petites vanités une morgue ridicule. Elle ne se fait point illusion sur les titres de son marquisat, et, tout en acceptant exactement les obligations de la caste où elle a été introduite, en essayant aussi de prouver aux malveillants qu'elle est digne de cet honneur, elle conserve, au milieu des flatteries dont chacun la grise, un sentiment d'elle-même

1. On l'a tenté dans un premier essai paru dans la *Revue* du 15 octobre 1902 : *La jeunesse de madame de Pompadour*. Les principaux documents inédits, qui servent à cette nouvelle étude, sont entre mes mains, notamment les soixante-cinq lettres de François Poisson à M. de Vandières (Marigny), et celles de Le Normant de Tournehem à M. Poisson.

assez sûr. Il y paraît notamment dans les conseils donnés à son jeune frère et, par exemple, en cette lettre, qui date de 1750 : « Quant aux courtisans, je suis obligée de vous éclairer sur eux ; vous ne les jugez pas tels qu'ils sont. Si votre naissance vous permettait d'aller sur leurs brisées pour les charges où ils aspirent, soyez bien sûr que sourdement ils tâcheraient de vous nuire ; mais ce cas n'étant pas, vous êtes pour eux un objet indifférent. Ne croyez pas encore que les gens en si grande familiarité osent jamais parler devant leur maître d'autres choses que de très indifférentes, à plus forte raison de rien qui ait rapport à moi. Voilà la vérité exacte. J'ai bien vu et bien réfléchi depuis que je suis ici ; j'y ai du moins gagné la connaissance des humains, et je vous assure qu'ils sont les mêmes à Paris, dans une ville de province, qu'ils sont à la Cour. La différence des objets rend les choses plus ou moins intéressantes, et fait paraître les vices dans un plus grand jour. »

Voilà ce que pense la marquise de la noblesse de cour, corrompue par l'abus de la faveur et l'usage du « bon plaisir ». Elle n'a pas de tels sentiments pour la noblesse militaire, qui se montre encore digne de ses privilèges et produit toujours, comme ses vertus naturelles, le désintéressement et l'héroïsme. Elle sait l'honorer dans un Belle-Isle et dans un Montcalm ; elle la sert, plus ou moins judicieusement, mais d'un cœur sincère et dévoué, dans la personne d'un Soubise ou d'un Contades. Au fond de son cœur, cependant, elle demeure attachée à la classe à laquelle appartient sa famille et qu'elle même représente si brillamment.

On sait l'importance de plus en plus grande que prend alors la richesse aux dépens de la naissance, dans la société française. La bourgeoisie, qui la possède, s'est élevée peu à peu, par ses qualités d'intelligence et ses vertus de labeur, à la première place de la nation. Dévouée au service du Roi, elle lui fournit à elle seule tout un personnel, dont l'autorité s'accroît avec les besoins du temps. Elle tient toutes les charges de magistrature et d'administration ; en même temps lui sont dévolues toutes les puissances que l'argent confère. Il existe maintenant en France un monde très divers de financiers, intéressés dans les fermes et les sous-fermes, gens

de comptoirs et d'entreprises, entre les mains de qui passe la fortune publique, et qui soutiennent le crédit du royaume. Ce sont eux qui constituent les plus beaux domaines, font bâtir les somptueux châteaux, accaparent les grandes terres qui tombent en vente et les titres seigneuriaux qu'il est permis d'acquérir.

Les mariages ont vite fait de mêler cette aristocratie nouvelle à l'ancienne. S'il est encore assez rare que les filles de noblesse épousent de simples enrichis, on voit continuellement les héritiers nobles, même des plus haut titrés, redorer leur blason dans la roture bien pourvue de rentes. Madame de Pompadour aime extrêmement s'occuper de ces unions, et y intéresse le Roi. Elle obtient même assez souvent, pour les faciliter, des dons pécuniaires sur la cassette, lorsqu'on a su flatter son amour-propre en s'adressant à elle. Elle aide à atténuer, tant par désir instinctif d'obliger que par goût raisonné pour les mélanges de castes, ce que les anciennes traditions nobiliaires ont de trop rigoureux. Ces efforts semblent dirigés dans une certaine intention de gouvernement par celle qui se constitue, assez habilement pour ne pas froisser la noblesse, la représentante, l'avocate et la protectrice du Tiers-État. La jeune bourgeoise, en faveur de qui a été relevé un marquisat éteint, sert comme de trait d'union entre deux mondes bien différents ; mais ce sont les détails de sa vie ordinaire qui prouvent le mieux une fidélité à des origines, qu'un moins sage esprit eût sans aucun doute reniées. On connaîtrait mal madame de Pompadour, si l'on oubliait qu'elle a respecté et cultivé en elle, immédiatement après sa passion pour le Roi, le sentiment de la famille.

Le mari, à vrai dire, ne compte plus. Depuis que madame de Pompadour a été séparée de biens par un arrêt du Châtelet de Paris et qu'elle a pris seule la garde de sa fille, M. d'Étioles s'est trouvé effacé de sa vie comme il l'eût été par un divorce. Elle sait qu'il n'est point à plaindre, consolé sans doute à la longue d'un chagrin qui fut véritable. Il jouit de revenus considérables, qui lui permettent de mener la grande vie des financiers du temps, à l'hôtel de Conti, rue Neuve-Saint-Augustin, où il demeure. Il est, depuis plusieurs années, en possession de la ferme générale dont la sollicitation a préparé

ses disgrâces conjugales : il a eu la place de son oncle, M. de Tournehem, au moment où celui-ci a été appelé à la direction des Bâtiments du Roi. La marquise, l'ayant supprimé de son existence, se croit en règle avec lui par les avantages dont il est comblé. Il est peu douteux cependant qu'il n'ait continué longtemps à regretter l'épouse infidèle; et il était si bien fait pour le ménage et la constance, qu'on le verra plus tard, aussitôt devenu veuf, reprendre, par un honnête mariage, sa vie de famille vingt ans interrompue.

Si M. d'Étioles n'est plus rien pour madame de Pompadour, et pas même une gêne dans ses souvenirs, tout ce qui a entouré sa jeunesse, et particulièrement ce qui touche à sa famille personnelle, lui demeure cher et profite de son élévation. Les courtisans, à certaines heures, lui reprochent de la hauteur; les gens de sa parenté la trouvent toujours simple et serviable. Il n'est si petit cousin qui n'obtienne d'elle l'appui nécessaire pour être placé, pour faire vivre et pour établir ses enfants. On trouve trace de sa libéralité dans le texte de son testament, comme dans la liste des pensions qu'elle sert et dont un grand nombre témoignent d'une âme charitable. Elle disposerait assez aisément pour les siens de toute les faveurs de l'État; mais ce n'est point de façon prodigue ni arbitraire qu'elle agit, et une certaine pensée de justice et de prudence, non moins que le souci de l'opinion publique, l'empêche d'abuser de son crédit. Dès que ses protégés se montrent insatiables, elle les arrête, fussent-ils ceux qui lui touchent de plus près.

Un esprit équitable et ferme se révèle en certaines lettres à son père. Le bonhomme, grisé des honneurs échus à sa fille, est assez souvent disposé à l'importuner pour lui-même ou pour ses amis. Elle le lui fait sentir, à propos d'un cousin Poisson de Malvoisin, qu'elle a déjà fort avancé dans les carabiniers : « Je suis très fâchée, mon cher père, que vous désiriez Vincennes pour M. de Malvoisin. Comment peut-il vous venir dans l'esprit de vouloir placer un homme de vingt-cinq ans (quelque sage qu'il soit), qui n'a servi que six ans? En vérité, il devrait être content de son état. Il est tant de gens qui n'obtiennent le même qu'après vingt ans de service, et lui en avait trois. Ce qu'il y a de sûr, c'est que je ne puis demander une chose aussi injuste. » Un autre jour, elle répond, au sujet du fermier

général Bouret, qui a rendu des services à son père et dont celui-ci est entiché : « Permettez-moi de vous dire que M. Bouret a grand tort, s'il ne trouve pas sa famille assez récompensée des services qu'il a rendus. Il me semble qu'il l'est autant qu'il doit être, et je me trouverais fort heureuse, si mes parents étaient aussi bien placés... Vous êtes trompé, si l'on vous dit que le ministre n'attend qu'une parole de moi pour accorder les dix-huit deniers que vous demandez pour M. Bouret. Il me paraît très décidé à ne les lui pas donner, et vous savez mieux qu'un autre, puisque vous connaissez mon caractère, que je ne fais jamais violence aux gens que j'aime. »

Elle ne met pas moins de fermeté à se défendre contre des sollicitations qui regardent son frère. Le père rêve pour M. de Vandières de faire ériger en « Surintendance des Bâtiments » la Direction générale, dont la survivance lui est assurée; ses lettres sont pleines de cette chimère, dont il cherche à troubler l'ambition beaucoup plus paisible du jeune homme. La marquise est obligée de le rappeler à la raison : « Pour être heureux, répond-elle, il ne faut jamais désirer des choses impossibles : je suis sûre qu'il n'y aura jamais de surintendant, ni de Finances, ni de Bâtiments; ainsi n'y songeons pas. Cela ne m'empêche pas d'être très certaine de faire un très bon mariage pour mon frère. » C'est du même ton qu'elle dit plus tard, parlant des gens insatiables avec lesquels le public la confond : « Je serais bien fâchée d'avoir cet infâme caractère, et que mon frère l'eût. »

La marquise avait fait beaucoup pour ce frère, en obtenant pour lui la charge des Bâtiments. De cette faveur considérable et qui semblait criante, elle entendait que le jeune homme se montrât digne, et voulait le mettre en état de bien servir le Roi, quand l'heure en serait venue. Elle jugea bon de l'éloigner pendant quelque temps de la Cour, où il ne pouvait être qu'une gêne; et voulant en même temps le préparer aux fonctions qui devaient bientôt lui revenir, elle eut l'idée de ce long voyage d'Italie, où M. de Vandières allait former son goût et acquérir des connaissances utiles pour développer les arts dans le royaume. Elle-même choisit, pour l'accompagner, trois hommes de talent et de bon conseil : Cochin le fils, qui était déjà un de ses artistes préférés, l'architecte Soufflot,

ancien pensionnaire du Roi à Rome, et cet abbé Le Blanc, ami du peintre La Tour, critique des Salons dans le *Mercure*, à qui Cochin accordait malicieusement « plus de connaissances dans les arts que n'en ont communément les gens de lettres ». C'étaient d'aimables compagnons, fort propres à éveiller l'esprit d'un jeune homme d'ailleurs bien doué, capables aussi de le guider savamment dans le pays classique des arts, de lui faire apprécier les galeries et mesurer les antiquités. Ce voyage, accompli à loisir par des gens qui savaient voir avec réflexion, devait servir, par la suite, les transformations du goût français; mais son premier résultat fut de fournir au jeune directeur les titres et la compétence qui lui manquaient.

***

Il n'avait pas vingt-quatre ans, quand sa sœur le décida à réaliser une entreprise qui pouvait assurer sa fortune : « De ce voyage, lui écrivait son père, dépendent toute votre réputation et votre bien-être. » La marquise lui avait fixé des règles de conduite, et ces instructions importantes lui étaient rappelées dès la première lettre, reçue à Lyon le 28 décembre 1749 : « Vous avez bien fait, frérot, de ne pas me dire adieu ; car, malgré l'utilité de ce voyage pour vous et le désir que j'en avais depuis longtemps pour votre bien, j'aurais eu de la peine à vous quitter... Ce que je vous recommande par-dessus tout, c'est la plus grande politesse, une discrétion égale, et de vous bien mettre dans la tête, qu'étant fait pour le monde et pour la société, il faut être aimable avec tout le monde, car, si l'on se bornait aux gens que l'on estime, on serait détesté de presque tout le genre humain. Ne perdez pas de vue les conversations que nous avons eues ensemble ; et ne croyez pas que, parce que je suis jeune, je ne puisse donner de bons avis. J'ai tant vu de choses, depuis quatre ans et demi que je suis ici, que j'en sais plus qu'une femme de quarante ans. »

Les lettres du père venaient appuyer les avis de cette précoce expérience féminine. M. Poisson avait pu voir la marquise, revenant de Choisy, quelques jours après la séparation, et il écrivait à son fils : « Nous parlâmes beaucoup de vous,

et je fus enchanté de sa tendresse pour le frérot et de tout ce qu'elle vous avait dit avant votre départ. Elle est jeune, mais elle pense solidement, et je ne suis pas en peine sur l'usage que vous ferez de sa conversation... » Dans une autre lettre du père, avec les recommandations de voyage, que multiplie un homme qui a visité beaucoup de pays, les mêmes conseils reparaissent et se précisent : « Vous avez fait l'admiration de Lyon par vos manières polies. Je vous exhorte à les redoubler, s'il est possible ; c'est la vraie façon de s'attirer tous les cœurs, et c'est là justement ce que tout honnête homme doit ambitionner. Ceci est à votre pouvoir; vous avez en vous tout pour y parvenir, en corrigeant un peu votre dur. Souvenez-vous seulement de ce que votre sœur vous a dit sur cela, et je ne serai plus inquiet. »

M. de Vandières et sa compagnie, partis de Paris en décembre 1749, n'y devaient revenir qu'en juillet 1751. Le frère de la marquise voyageait en grand seigneur, aux frais du Roi, ayant ordre de tenir partout table ouverte, accueilli par les ministres de Louis XV auprès des cours italiennes, reçu en audience privée par les princes souverains. Il goûtait les plaisirs de chaque ville, mais se liait aussi avec les hommes distingués et savants, profitait de leurs conversations, envoyait à sa sœur des observations intéressantes et le dessin des choses curieuses qu'il remarquait. Comme les lettres, en dehors des courriers royaux, couraient le risque d'être ouvertes, la marquise insistait sur ce point : « C'est de vous bien garder de rien mander qui pût déplaire aux cours où vous serez attendu, qu'il est très vraisemblable que l'on y sera curieux de savoir la façon de penser et ce que mande à sa sœur et aux autres le frère de madame de Pompadour. »

La discrétion avertie du jeune homme ne laissait place à aucune faute de ce genre; il n'y avait qu'une voix en Italie sur sa bonne grâce, sa modestie et son esprit. Le marquis de la Chétardie, à Turin, le duc de Nivernois, à Rome, le marquis de l'Hôpital, à Naples, mandaient à la marquise, à tour de rôle, des éloges qu'elle mettait sous les yeux du Roi. « M. de Nivernois est très content de vous, écrivait-elle, des politesses que vous lui avez faites, des bonnes dispositions où

vous êtes, de votre envie de plaire, etc. Continuez, vous ne sauriez mieux faire, et prenez ses avis ; il a beaucoup d'esprit et vous conseillera bien, par l'amitié qu'il a pour moi. » Au reste, ce n'étaient point seulement conseils ou nouvelles de cour, que la marquise adressait à « son cher bonhomme » ; les courriers lui portaient souvent quelque présent d'elle, et on ne le laissait manquer ni d'habits brodés, ni de dentelles, pour se faire honneur auprès des belles et des princes.

Tout ce que pouvaient écrire de favorable les nombreux Français établis en Italie servait les intérêts de la famille. Le père Poisson s'y était découvert des amis partout : M. de la Chétardie était pour lui « une vieille connaissance d'Allemagne », l'ambassadeur du Roi à Venise se trouvait être « son ancien ami, M. de Chavigny », et, à Rome, Vandières devait faire ses compliments « à son cher ami, M. de Troy », directeur de l'Académie. Émerveillé des succès de son fils, il se chargeait de les publier dans Paris, plus bruyamment que ne faisait la sœur à Versailles. « Il revient beaucoup de bien de toi, écrivait-il, tant à la Ville qu'à la Cour ; juge combien cela m'afflige. » Une autre fois, il le félicitait de son séjour à Naples : « Nous dînâmes chez M. de Tournehem avec M. du Verney ; nous étions une vingtaine à table. Je leur fis part à tous de votre lettre sur la belle chasse que Sa Majesté Sicilienne vous a donnée sur les lacs... Tout le monde chante vos louanges en ce pays-ci, même ceux qui ne nous aiment pas. » Ainsi l'orgueil paternel s'épanouissait à l'aise, par les mérites éclatants et divers d'une double progéniture.

***

Ce fut pendant l'absence de son héritier que M. Poisson modifia son genre d'existence et entra définitivement dans les grandeurs. Il n'était encore, au moment du départ, qu'un père de favorite, à la situation mal définie, un condamné réhabilité par ordre, et que son récent anoblissement n'avait fait ni plus riche, ni plus considéré. M. de Vandières devait retrouver son père gros seigneur féodal, brillamment établi dans ses terres, et devenu l'égal, par les titres et le train de vie, des hommes dont on l'avait vu si longtemps le serviteur.

Cette métamorphose est une de celles qui font le mieux apercevoir la mécanique de l'ancienne société française et l'activité personnelle de madame de Pompadour.

Nul ne sut jamais comment le roi de France, au commencement de l'année 1750, se trouva avoir contracté une dette de deux cent mille livres envers François Poisson, au moment même où celui-ci voulait acheter une terre dont le prix représentait précisément la même somme. Le jugement définitif de réhabilitation, rendu le 22 avril 1747, reconnaissait que l'ancien munitionnaire avait fait jadis certaines avances sur les fournitures de blés, dont il n'avait point été remboursé. Les commissaires enquêteurs, à vrai dire, n'ayant pu remettre la main sur la procédure de condamnation, qui remontait à vingt ans et avait fâcheusement disparu, avaient dû demander au « suppliant » de fournir lui-même de nouvelles pièces; celui-ci ayant consenti par pure complaisance et ayant pris la peine de rétablir toutes ses écritures, il apparut que le Trésor, bien loin de l'avoir pour débiteur, lui était redevable de vingt-trois mille sept cent quarante-trois livres trois sols huit deniers. Fort bien conseillé par ses amis, Poisson se garda d'en rien réclamer sur l'heure, et se contenta d'accepter l'indemnité de cent mille livres que le Roi voulut bien lui donner pour le dédommager de ses pertes et de ses déboires. Trois ans plus tard, la dette royale était portée au décuple, comme par enchantement, la marquise s'étant mêlée de revoir les comptes. On s'explique aisément cet arrangement honnête. Depuis qu'il a reçu des armoiries, — deux barbeaux d'or adossés sur fond de gueules, — M. Poisson a pris la délicatesse des gens de qualité; son amour-propre souffrirait d'obtenir un don gratuit, dans les circonstances où il se trouve, tandis qu'il l'accepte avec reconnaissance sous la forme d'une restitution.

Madame de Pompadour, qui a mené toute cette affaire avec M. de Machault, vient de découvrir pour son père le grand domaine qui doit soutenir sa noblesse de fraîche date. C'est la terre de Marigny, dans la Brie, possédée en ce moment par la communauté parisienne de Saint-Côme, qui en a hérité du chirurgien La Peyronie et qui se décidera volontiers à la mettre en vente. Le Roi l'achètera pour

M. Poisson, et celui-ci donnera sa quittance des deux cent mille livres. Tout sera honorable pour celui-ci, et il possédera en sécurité, puisque son garant sera le Roi lui-même. Les diverses parties étant d'accord, le 29 janvier 1750, la terre de Marigny est adjugée aux galeries des Tuileries, pour deux cent vingt mille livres, délivrées à Poisson par ordonnance du Roi; et le contrat, dressé en forme exceptionnelle, par des commissaires spéciaux, est revêtu des signatures du Roi, du chancelier, du contrôleur général et des six intendants des finances.

Une seconde ordonnance au porteur, de quarante-huit mille livres, rendue fort à propos, a permis à M. Poisson de rembourser les droits seigneuriaux dus au duc de Gesvres, de qui relève le fief de Marigny. M. de Gesvres l'a aussitôt « ensaisiné et inféodé », et a donné un grand gala pour la prestation de foi et hommage de ce nouveau vassal. En règle avec les usages féodaux, celui-ci court à sa terre pour y planter et y bâtir. Mais il ne néglige aucune des formalités qui doivent assurer à lui-même et à sa descendance les privilèges attachés à son acquisition. Sa correspondance révèle naïvement, non seulement son état d'esprit, mais celui de toute la caste à laquelle il appartient et dont la faveur de sa fille marque le triomphe : « Enfin mes lettres-patentes, au sujet de l'acquisition de Marigny, qui m'ont donné tant de mouvement, sont enregistrées au Parlement, et je viens d'envoyer tout à l'heure M. Périer pour les faire entériner à la Chambre des Comptes et Cour des Aides. Je croyais que c'était une sottise; mais le sceau et les enregistrements m'ont plus coûté que mes lettres de noblesse. N'importe, ceci nous met dans toute la plus grande sûreté, et je défie le Roi, toutes les puissances du monde réunies, de pouvoir nous dégoter ci-après de Marigny! » Un autre jour, c'est son chartrier qu'il va faire classer : « J'attends un scribe pour ranger et mettre en ordre tous mes titres de Marigny, qui sont immenses. Comme je ne veux pas qu'il y manque la moindre petite pièce et qu'il puisse s'y trouver apparence d'équivoque, j'ai obtenu à la Chancellerie, après bien des mouvements, lettres-patentes registrées en Parlement, Cour des Aides et Chambre des Comptes. Quoiqu'on m'ait fait gratis partout, il ne laisse pas que de m'en coûter une

centaine de pistoles, parce que le sceau est cher, et mille autres petits brimborions. Malgré tout cela, je donnerais plutôt mille pistoles que de n'avoir pas obtenu ces lettres. »

Le ton, le style, la pensée, tout est vulgaire et en désaccord singulier avec les sentiments de madame de Pompadour; François Poisson n'a point le désintéressement de sa fille et ignore les élégantes façons avec lesquelles elle a laissé venir sa fortune; l'homme d'argent, le commis des Pâris perce dans toutes ses effusions paternelles; mais il a tant de bonhomie et si peu de morgue, qu'on est porté à l'en excuser. Plus indulgente que personne, la marquise suit d'un regard attendri et amusé l'épanouissement de ce rêve du vieux traitant.

Le fils du tisserand bourguignon arrive aujourd'hui au comble de ses désirs; il est seigneur féodal et grand propriétaire terrien. Comme il a payé la taille à ses paysans, il est triomphalement reçu à Marigny, et aucun des honneurs d'usage ne lui est marchandé. Il est complimenté par le curé et les habitants, mené à son banc à l'église avec un *Te Deum*. Un récit trouvé dans ses papiers raconte complaisamment comment « les jeunes filles et les garçons, habillés en bergers et bergères, précédés de la maréchaussée à cheval, conduisaient *M. de Marigny* en chantant; les habitants, rangés en haie sous les armes, faisaient des charges réitérées. Arrivés au château, ils présentèrent au seigneur le vin de ville dans des corbeilles ornées de fleurs, garnies de massepains. A leur tête était M. le bailli, qui le complimenta, ensuite le capitaine de bourgeoisie. Le soir, le feu d'artifice fut tiré dans le parc, et tous les habitants mirent des lampions sur leurs fenêtres. » La journée se passa en festins, la nuit en danses, et le nouveau seigneur, narrant cette réception, écrit à ses enfants : « Grâce à Dieu, mon entrée, que je redoutais tant, a été faite; je serais à présent fâché qu'elle n'eût pas eu lieu; il m'en coûte beaucoup, mais c'est une fois payé. »

La seigneurie achetée, il faut un titre : « Sous quel nom voulez-vous, écrit madame de Pompadour, que votre terre soit érigée en marquisat? » Le nom sera celui de la terre elle-même; mais le marquisat fait reculer le père Poisson; il n'en veut que pour son fils, et le lui fait savoir en une phrase pleine de bon sens : « M. de Gesvres veut que vous preniez

le nom de Marigny ; prenez-le, car, pour moi, je m'appelle François Poisson. »

C'est pour ce fils bien-aimé qu'il bâtit, plante et arrondit le domaine; mais il goûte, pour son compte, très vivement le plaisir de sa situation nouvelle. Il établit un chenil, réunit une meute, peuple sa terre de perdreaux, car il est maintenant « grand chasseur »; il le dit, le répète, tient à ce qu'on le sache, ces droits et les goûts qu'ils développent appartenant à sa nouvelle situation. Il veut faire de « son cher Marigny » un beau pays de chasse. Son fils ne peut manquer d'y attacher du prix, lui qui a l'honneur de chasser avec le Roi. Il lui raconte par le menu, dans ses lettres, tout ce qu'il entreprend et jusqu'aux attentions de son ami, M. l'intendant Trudaine, qui dispense « ses vassaux » d'aller à la corvée hors de ses terres et les laisse travailler uniquement aux chemins de leur seigneur.

Ces détails de l'installation paternelle intéressent M. de Vandières. Au temps même où Soufflot l'initie aux principes de l'architecture classique, il apprend que son futur château sera construit sur les meilleurs dessins de Gabriel. M. Poisson écrit, en effet, le 13 août 1750 : « M. Mignotel et Denis, l'entrepreneur des Bâtiments du Roi à Compiègne, sont ici tous les deux depuis ce 11. Ils me font un plan général du château de Marigny. Quand ils m'auront dit, à un sol près, ce qu'il pourra m'en coûter, je me déciderai en conséquence, et, si la bâtisse ne passe pas trente mille livres, je me déterminerais pour travailler le mois de mars prochain. Ils espèrent qu'avec les matériaux que j'ai ici, qu'en jetant bas toutes les tours, j'y trouverais amplement de quoi faire un nouveau château. En attendant, je me suis fait pour moi, dans le vieux, un logement très commode, composé d'une antichambre, garde-robe à côté, d'une chambre à niche, où je coucherai, à chaque côté de la niche deux petits garde-robes, ensuite une grande pièce pour servir de bureau, et deux autres cabinets, l'un pour mes archives, l'autre pour mon ratafia... »

M. Poisson passe l'hiver à Marigny, y bâtit et y plante tout à son aise. L'année suivante, son château neuf est déjà élevé. « Je suis logé, s'écrie-t-il, comme un prince d'Allemagne ! » Au mois de mai, alors que M. Vandières commence

à penser au retour, et à regretter Paris, il reçoit à Venise la complète description de la construction nouvelle : « Je ne connais point votre belle, bonne et unique ville de Paris, mon cher fils ; je ne connais que mon unique Marigny, où je ne suis pas sans occupation. J'y ai seulement des maçons, des menuisiers, des charpentiers et des faiseurs de fossés, et ce n'est point à Florence qu'il faut aller pour voir de belles choses, c'est à Marigny... »

Au cours de son voyage, le directeur des Bâtiments a acheté, sur les conseils du bon Cochin, une quantité de tableaux, dans le goût du Guide ou de l'Albane ; Poisson, qui ne se soucie guère des choses de l'art, tient cependant à bien loger ce qui vient de son fils : « J'ai une de mes tours de Marigny qui est précisément au midi ; mais je doute qu'elle soit assez grande pour contenir tant de tableaux. Mais on pourrait en mettre dans la galerie et dans le grand salon. En tout cas, tu seras bien le maître de les mettre où tu voudras, puisque tout t'appartient. »

*
* *

Lorsque Vandières est enfin au bout du voyage, et annonce qu'il arrive à Marseille, prêt à aller retrouver les siens, le dernier mot du père impatient est encore un appel à Marigny : « Arrivez seulement et bien vite : vous n'irez pas coucher dans un grenier ! »

Madame de Pompadour s'inquiète tendrement de cette création de Marigny, qui fait la dernière joie de son vieux père. A-t-il besoin d'avis compétents? Elle lui expédie les architectes du Roi. Hésite-t-il à reconstruire? Elle lui fait attribuer une part dans la ferme des Postes qui augmente son revenu d'une vingtaine de mille livres. Elle s'intéresse à tout, car elle veut marquer de son goût l'habitation seigneuriale de sa famille. « Votre sœur, écrit M. Poisson, me mande de lui faire savoir quand mes appartements seront prêts, et qu'elle enverra son tapissier pour en prendre les mesures et m'y faire faire des meubles. Je lui ai fait réponse pour la bien remercier de ses attentions et la prier en même temps de ne point envoyer le tapissier, parce que j'avais suffisamment de meubles à Nogent-l'Artault pour meubler Marigny. » Quel-

ques mois après, il s'est ravisé et ne refuse plus : « Votre sœur vient de m'envoyer, sur le dos d'un crocheteur, la plus jolie table du monde pour écrire. Elle veut aussi m'envoyer, malgré moi, son tapissier pour prendre les mesures de mes appartements, qu'elle veut meubler. Il faudra bien souffrir ce que l'on ne peut empêcher! »

Les attentions de la fille pour le père sont continuelles et s'appliquent aux petites circonstances aussi bien qu'aux grandes : « M. de la Reynière, écrit encore Poisson à Vandières, vient de me faire tenir par ses courriers une caisse dans laquelle il y avait un habit vert complet, bordé et boutonnières d'or, qui est la plus belle chose du monde, que votre sœur m'a envoyé. Cette chère sœur ne sait que donner et obliger tout le monde. » Ce n'est qu'un même cri tout le long de cette correspondance paternelle : « Ta chère sœur est adorable; il ne faut que laisser agir son cœur. »

M. Poisson a fait élever à Marigny une chapelle avec un dôme; il y déposera le chapelet béni par le Saint-Père, que M. de Vandières lui rapporte de Rome, et cela fera plaisir à son curé, « qui est fol de lui ». Il orne de cuvettes de marbre, que lui ont données les Bâtiments du Roi, la pièce la plus importante du logis, la salle à manger, où il reçoit déjà des tablées d'amis, aimant comme lui le ratafia et l'excellent bourgogne qui garnit ses caves. On n'y voit pas seulement les hobereaux du pays avec leurs épouses, ou les bandes joyeuses de cousins et petits-cousins, invités à passer quelques jours au château du riche parent. Des hommes plus considérables s'y rencontrent : M. de Tournehem, qui fait agrandir également « son cher Étioles », vient volontiers comparer ses bâtisses à celles de l'ami Poisson; et Pâris-Duverney, dont la terre est dans les environs, ne dédaigne pas de lui donner une journée par an. Ces gens importants savent qu'ils font plaisir à la marquise en fréquentant son père; et l'on se figure aisément ces beaux vieillards, aux perruques soignées, aux gilets brodés de fleurs, assis à Marigny sous un bosquet à la française et buvant le café dans de fines tasses de Vincennes, tout en causant de l'adorable jeune femme qui les tient unis et leur inspire à tous le même culte.

M. Poisson est lui-même devenu, à Versailles, une manière

de personnage, que tout l'entourage de sa fille connaît et supporte. On flatte une de ses manies en lui donnant des nouvelles de ce qui se passe à la Cour, et M. de Tournehem n'y manque point, quand il l'informe, suivant son usage, de la santé de la marquise : « Madame votre fille, écrit-il de Compiègne, le 27 juin 1751, arriva ici avant-hier matin sur les huit heures et demie... Elle se mit dans son lit, où elle resta jusqu'au moment de se mettre dans son bain. Le Roi arriva, je ne pus la voir ; mais je sus qu'elle était bien remise de sa fatigue. Hier, je la vis un petit moment, lorsqu'elle partit pour aller à la maison de bois ; elle se portait à merveille... Le Roi est ici fort gai et paraît très content. La Cour n'est pas encore fort nombreuse, quoiqu'elle ait été augmentée par l'arrivée de la Reine, qui arriva sur les huit heures hier. Les ministres arriveront successivement : M. de Puisieux l'était hier ; le Garde des sceaux a dû arriver le soir. Je vous quitte pour aller au lever ; si j'apprends quelque chose, je ne fermerai pas ma lettre sans vous en faire part... Madame votre fille se porte mieux que je ne l'ai vue se porter. »

De son château de la Brie, le personnage si bien renseigné se complaît à transmettre à ses amis ce qui parvient à sa connaissance. Il écrit, par exemple, à l'abbé Le Blanc, d'un ton dégagé assez réjouissant : « J'irai, mon cher abbé, faire le carnaval à la cour, où tout le monde jouit d'une parfaite santé ; j'entends ce monde que vous et moi connaissons et qui nous intéresse... Le roi a fait imprimer à ses dépens les œuvres de notre ami Crébillon. Elles sont en deux tomes ; vous jugez bien qu'il nous en a fait part à tous et qu'elles sont bien reliées ; le bon vieux père Sophocle a sujet d'être content. Vous savez sans doute que l'abbé de Bernis est comte de Saint-Jean de Lyon, et que l'abbé de Fleury, frère de l'évêque de Chartres, a été fait archevêque de Tours ; le duc de Chaulnes, qui a tenu les États de Bretagne, Cordon bleu, ainsi que le marquis d'Hautefort, ambassadeur de Vienne. Il n'y a qu'un homme, que je pleure et regrette, qui nous manque, c'est le maréchal de Saxe, qu'on conduit actuellement à Strasbourg pour y être inhumé ; dans toutes les villes où il y a du canon, on en tire cinquante coups, qui malheureusement ne le réveillent point. »

Ces dernières lignes sont d'un bon Français, qui sait le prix de la gloire; la marquise ne pleure pas elle-même en meilleurs termes le vainqueur de Fontenoy; mais le bonhomme Poisson paraît quelque peu se figurer que le défunt était un ami de la famille.

Il n'était point sans intérêt de mettre en lumière un portrait véridique du père de madame de Pompadour. Il tient trop de place dans sa vie, occupe trop souvent sa pensée, pour qu'on le puisse oublier. Tel que ses amis et lui-même le font connaître, il apparaît un fort bon homme, sans distinction de manières, sans hypocrisie de mœurs, n'ayant que la moralité de son temps, dépourvu d'éducation première, non de finesse ni d'agrément de société. Gros buveur et bon vivant, il est mieux à sa place à une table joviale de sous-fermiers, qu'il ne le serait au souper royal des Petits Appartements, où d'ailleurs il n'a point paru. Ce n'est pas un rustaud foncièrement grossier; c'est plutôt un glorieux, ébloui des singuliers honneurs de sa fille. S'il a le verbe haut et le mot salé, suivant les usages d'alors, on lui prête à tort des insolences de laquais ivre, qui n'ont aucune vraisemblance. Jamais il n'a eu à forcer une porte qui lui demeure toujours ouverte; jamais il ne se prive d'entrer chez madame de Pompadour, et sa vanité paternelle peut l'admirer, toutes les fois qu'il lui plaît, au théâtre des Cabinets, où l'accès est pourtant si difficile. Il est ordinairement des voyages de Compiègne et de Fontainebleau; on le trouve même à Crécy, invité par la marquise en même temps que le Roi. Il est inséparable de M. de Tournehem; son monde est celui de la finance et de l'administration; il y est estimé, parce qu'il sait les affaires et qu'il a bien servi les intérêts publics. Dans les autres cercles, qui l'ignorent, on le jalouse, on le chansonne, on le calomnie; les mêmes gens qui le salueraient fort bas, s'il tenait son rôle de père sous un grand nom, font les dégoûtés à son approche. Mais François Poisson n'en a cure, et jouit de sa destinée avec une sérénité d'âme incomparable.



La fille que madame de Pompadour a eue de son mariage, Alexandrine d'Étioles, est aussi une des grandes affections de sa vie. Elle est tendre mère autant qu'enfant dévouée et attentive, et cette tendresse prend même des formes passionnées et jalouses qu'on n'attendrait point. Alexandrine est « belle comme un ange » et d'une rare précocité d'esprit. A cinq ans et demi, la mère la retire des mains d'une femme qui a fait sa première éducation, et la prend avec elle à Versailles. Elle la loge plusieurs mois dans ses petits entresols et la montre volontiers au Roi et à ses amis. On devine déjà qu'elle la veut former, comme elle le fut elle-même, pour briller et enchanter. Elle trouve le moyen de la faire paraître sur son théâtre : « La petite Alexandrine, écrit M. Poisson, habillée en Sœur grise, a fait un rôle sur le théâtre des Petits Appartements. Elle était à manger, et elle demeure avec sa maman depuis dix jours. » A ce moment, madame de Pompadour emmène l'enfant dans tous les voyages. Quand elle ne peut s'occuper d'elle, c'est le grand-père qui en prend la charge, et ses lettres révèlent quelques détails sur l'existence de cette enfant, élevée comme une fille de grande maison et sûrement appelée à en jouer le rôle par un mariage.

La précoce Alexandrine d'Étioles n'avait pas tout à fait six ans quand elle fut mise à l'Assomption, le meilleur couvent de Paris pour les filles de noblesse et les riches héritières ; et chacun y sut comprendre le lustre nouveau qu'elle apportait à cette maison. M. Poisson raconte au jeune oncle Vandières ce grand événement de famille. Il écrit du château de Crécy, le 11 juin 1750 : « M. de Tournehem me rend compte de l'arrivée et de l'entrée de ma chère Alexandrine au couvent de l'Assomption. Je croyais qu'elle se désespérerait lorsqu'il faudrait y aller, et c'était la Toussaint qui lui avait inspiré ces beaux sentiments. Mais, comme depuis trois ou quatre mois sa mère l'avait retirée auprès d'elle, et qu'elle l'avait logée dans ses petits entresols, tout en haut, et que c'était madame du Hausset qui en avait soin, on lui avait inspiré, à la chère petite enfant, combien elle aurait de plaisir d'être au

couvent avec d'autres demoiselles de son âge, et surtout avec la petite princesse de Soubise. Elle ne respirait plus que le moment d'y aller, tant qu'il est vrai qu'on persuade tout aux enfants, quand on s'y prend de la bonne façon. Celle-ci me disait, avant d'y aller : « Mon papa, je vais apprendre à » écrire bien vite, afin que vous receviez tous les jours de » mes lettres » : et, en effet, j'espère qu'avant deux mois elle m'écrira elle-même, surtout si on lui donne mademoiselle de Saint-Lubin, qui a montré à la petite Parseval, que j'ai indiquée. Mais, comme tout est cabale dans les couvents, les béguines voudraient en donner une autre à ma fille, à qui tout le monde voudrait montrer à apprendre à lire et écrire...»

Les lettres du grand-père sont pleines de ses deux filles, « ses deux Alexandrines », comme il les appelle, et la petite « fanfan » paraît tellement l'emporter sur la grande, que madame de Pompadour l'en taquine tendrement : « Je vois bien que la petite Alexandrine a chassé *Reinette* de votre cœur; cela n'est pas juste, et il faut que je l'aime bien fort pour lui pardonner. » Au reste, cette petite fille adorée aura ses autels chez le grand-père, qui l'annonce ainsi à M. de Vandières : « M. Portail me fait faire un cadre magnifique pour votre portrait, que je porterai à Marigny; il sera placé à la droite, Alexandrine au centre et la mère à gauche. »

M. de Vandières n'ignore rien de ce qui regarde son aimable nièce : « Je suis arrivé hier au soir dimanche de Crécy ici, mon cher fils; j'ai été *recta* descendre à l'Assomption. Devine pourquoi : c'est que ma chère Alexandrine l'habite depuis dix jours; tu juges bien que ce matin j'ai été déjeuner avec elle. » Quelques jours après, arrivent les impressions de l'enfant : « Voici une lettre de ma chère Alexandrine, qui réellement est une enfant unique et qui vous dit, d'un grand sang-froid, qu'elle a beau aimer *belle-maman*, qu'elle est encore plus aise au couvent qu'avec elle, par l'envie qu'elle a d'apprendre pour se rendre digne après des bontés de *belle-maman*, qu'elle ne quittera plus quand une fois elle aura appris tout ce qu'elle doit savoir et bien fait ses exercices... Adieu, mon cher Vandières, je t'embrasse comme Alexandrine. »

Quand le Roi se rend à la Muette, son château le plus rapproché de Paris, la mère fait sortir Alexandrine et la garde

avec elle, ainsi que l'apprend un mot de M. Poisson : « Je fus hier dimanche à Versailles; j'en revins le soir. J'y ai laissé votre sœur en bonne santé. Je descendis en revenant, comme bien vous pensez, à l'Assomption, pour y voir mon petit bijou; mais je me gardai bien de lui dire que je partais demain. C'est une enfant incompréhensible : elle lit et écrit mieux que moi; sa mère a été bien étonnée de lui voir lire, il y a deux jours, à la Muette, votre lettre de chasse, car votre écriture, quand on n'y est pas encore fait, n'est pas bien lisible. » Madame de Pompadour ne peut se passer longtemps de cette petite merveille et, à toute occasion, un carrosse vient la prendre au couvent : « La Cour, écrit M. Poisson en juin 1751, va aujourd'hui lundi à Choisy, jeudi à la Muette et vendredi à Compiègne; je viens d'annoncer à mon cher petit fanfan que, ce soir, à six heures, un des carrosses de M. de Tournehem la mènera à Choisy, où elle restera jusqu'à mercredi; c'est une grande joie pour elle. » Une autre fois, la marquise la mène à l'Opéra, dans la loge du duc de Chartres, et tous les regards des spectateurs sont pour la mère et la fille. Il aurait fallu un bien précoce bon sens, pour que la jeune pensionnaire de l'Assomption ne fût pas enivrée par cette vie exceptionnelle, qui la mettait au-dessus de ses compagnes; on devine les adulations du couvent, les jalousies étouffées par les ambitions naissantes, les intrigues ébauchées autour de celle qu'on n'appelait jamais que par son nom de baptême, comme il était d'usage pour les princesses.

La véritable grande dame que, malgré tout, elle ne pouvait être tout à fait, parce que la naissance et le mariage lui manquaient, madame de Pompadour voulait que sa fille la fût. Ce rêve maternel, qui eût achevé sa propre destinée, n'est pas fait pour surprendre, et rien ne paraissait plus aisé que de le réaliser pleinement. Alexandrine d'Étioles était en droit d'attendre les plus hauts partis. La mère n'avait guère que l'embarras de choisir, parmi tant de grandes familles qui l'avaient acceptée dans leur intimité et à qui elle avait rendu maint service de place ou d'argent. Dès qu'elle eut obtenu les honneurs de duchesse, toutes les prétentions lui furent permises. Il semble qu'elle ait souhaité d'abord une seule alliance, moins avantageuse au point de vue de la fortune que fascinante par l'étrange

sentiment qui l'y attirait. Elle songeait au « petit Vintimille », qu'on nommait aussi le comte du Luc et qui avait trois ans de plus qu'Alexandrine. C'était ce fils dont la naissance avait coûté la vie à madame de Vintimille et qui ressemblait singulièrement à Louis XV par la figure, les gestes et les manières. « N'est-ce pas, disait la marquise à ses amis, que ces deux enfants sont faits l'un pour l'autre? » Elle mêlait à ce projet, qui n'allait pas sans l'espoir d'une grande charge et d'un brevet de duc, une idée passionnée que le Roi ne se souciait aucunement de partager.

Il sut l'en décourager un jour que, par un hasard préparé, les deux enfants lui furent montrés dans la figuerie de Bellevue. Ils y mangeaient des figues et une brioche apportée par le suisse. Madame de Pompadour s'écria d'abord : « Ce serait un beau couple! » Le Roi, n'ayant rien répondu, s'amusait avec Alexandrine sans faire attention au garçon. La marquise dit, au bout d'un moment, en remarquant chez le jeune Vintimille des attitudes toutes semblables à celles du Roi : « Ah! Sire, voyez, on croit voir son père! — Je ne savais pas, répondit le Roi, que vous connaissiez le comte du Luc si particulièrement. — Vous devriez l'embrasser, ajouta-t-elle, car il est fort joli. — Je commencerai donc par la demoiselle », dit le Roi; et il embrassa l'une et l'autre froidement et d'un air contraint. Madame de Pompadour parlait de cette scène, le soir, les larmes aux yeux.

Elle dut se livrer à d'autres imaginations, se rabattre à des ambitions moindres. M. de Richelieu se vantait d'avoir été sollicité par elle, au sujet de son fils unique, le duc de Fronsac, et d'avoir répondu, afin de couper court aux négociations, « qu'il était très sensible à son choix, mais que son fils avait l'honneur d'appartenir aux princes de la maison de Lorraine par sa mère et qu'il était obligé de leur demander leur agrément ». Une alliance non moins brillante apportait à madame de Pompadour une compensation aux impertinences polies du maréchal : le duc de Chaulnes, qui était fort de ses amis, lui promettait son fils. Alexandrine devait épouser le duc de Pecquigny, dès qu'elle aurait ses douze ans.

Ces mariages célébrés par avance étaient d'usage dans l'ancienne noblesse française, et personne ne s'étonnait de voir

une petite mariée rentrer au couvent le soir de ses noces. Il était entendu qu'Alexandrine attendrait, à l'Assomption, l'âge convenable à la consommation du mariage et le moment où son jeune mari serait pourvu d'une des belles charges sur lesquelles il pouvait compter. De toute façon, et même si la charge tardait un peu, mademoiselle d'Étioles allait devenir duchesse, et fortifier encore la situation de sa mère à la cour. Par l'entrée de sa fille dans la maison de Chaulnes et de Luynes, une des plus considérables du royaume, la marquise se voyait enfin étayée de ces appuis des alliances et de cette parité du sang, qui sont, dans les monarchies telles que la France d'alors, le véritable soutien des personnes.

Alexandrine avait dix ans, quand madame de Pompadour crut pouvoir jouir de cette sécurité maternelle. L'enfant cessait d'embellir et la mère ne s'en attristait point : « Je trouve, écrivait-elle, qu'elle enlaidit beaucoup ; pourvu qu'elle ne soit pas choquante, je serai satisfaite, car je suis très éloignée de lui désirer une figure transcendante. Cela ne sert qu'à vous faire des ennemis de tout le sexe féminin, ce qui, avec les amis desdites femmes, fait les deux tiers du monde. » Mais les chères et orgueilleuses espérances s'évanouissaient dans une catastrophe. Après une très courte maladie, qui n'avait pas paru sérieuse, Alexandrine était prise de convulsions et mourait brusquement, le 15 juin 1754. Les médecins du Roi, arrivés trop tard à l'Assomption, faisaient l'ouverture du corps ainsi que pour une princesse, mais surtout parce que le mal n'était pas bien défini et qu'on avait, comme toujours, parlé de poison. On portait l'enfant en grande solennité au somptueux caveau de l'église des Capucins de la place Vendôme, dans la partie de la chapelle des Créqui, que le duc de la Trémoïlle avait cédée à madame de Pompadour et où reposait déjà madame Poisson.

Tous ces honneurs demeuraient indifférents à la mère, qui, recevant la nouvelle à Bellevue en un moment critique, tombait malade assez gravement pour inquiéter un instant son entourage. Le Roi multipliait ses visites auprès de son inconsolable amie. On préparait précisément une fête à Bellevue, à l'occasion de trois de ces mariages de famille que la marquise se plaisait à conclure et pour lesquels le Roi signait au

contrat avec elle. Le duc de Luynes raconte le désarroi jeté dans tous ces projets : « Il devait y avoir, mercredi 19, à Bellevue, trois mariages : celui des deux filles de M. de Baschi, dont l'aînée a treize ans et qui épouse M. de Lujac ; la cadette en a douze et épouse M. d'Avaray ; le troisième mariage est celui de mademoiselle de Quitry, qui épouse M. d'Amblimont. Les deux filles de M. de Baschi devaient être mises dans le couvent immédiatement au sortir de la noce. » Mademoiselle de Chaumont-Quitry n'avait qu'une petite parenté avec madame de Pompadour, par sa mère qui tenait aux Le Normant ; mais les demoiselles de Baschi étaient ses propres nièces, et c'est à elle que revenait le rôle maternel dans la cérémonie. Le mariage des deux enfants était renvoyé de dix jours et célébré à la paroisse de Versailles, madame d'Estrades remplaçant madame de Pompadour. Toute la noce, au sortir de l'église, allait à Bellevue ; la marquise devait faire violence à sa douleur, donner à dîner, embrasser ces petites mariées de couvent, pareilles à celle qu'elle avait rêvé de parer de ses mains et de fêter en son château.

Ce deuil, qui atteignait si profondément la marquise de Pompadour dans sa tendresse et dans son orgueil, permit aux courtisans de mesurer sa force d'âme et son désir de complaire au maître. Six semaines après la mort d'Alexandrine, la Cour étant à Compiègne, M. de Croy s'informa en arrivant du jour où « il y avait toilette » et s'y rendit : « Les ambassadeurs y vinrent, raconte-t-il. J'y vis pour la première fois la marquise depuis la perte de sa fille, coup affreux, dont je la croyais écrasée. Mais, comme trop de douleur aurait fait trop de tort à sa figure *et peut-être à sa place*, je ne la trouvai ni changée ni abattue, et, par un des miracles de cour qui sont fréquents de cette sorte, je ne la trouvai ni plus mal, ni affectant l'air plus sérieux. Cependant elle avait été rudement frappée, et elle était vraisemblablement aussi malheureuse intérieurement qu'elle paraissait heureuse extérieurement. » Le soir, la marquise a beaucoup de monde à sa table ; elle y défend avec sa vivacité ordinaire le projet de cette belle place Louis XV, qui se fait à l'entrée de Paris, devant le jardin des Tuileries, et où sera placé le bronze équestre de Bouchardon. Après le souper, on annonce le Roi ; il fait asseoir tout le monde en

cercle, cause gaiement avec les dames et badine à demi-voix avec madame de Pompadour. Personne, à la voir seulement, ne pourrait se douter du désastre récent qui a déchiré son cœur de mère.

Un second deuil, survenu presque en même temps, avait frappé la marquise déjà si atteinte. Dix jours après la petite Alexandrine, était mort le grand-père, malade dès longtemps d'une hydropisie devenue dangereuse depuis le mois de mars. D'après ce que nous savons de l'extraordinaire tendresse de François Poisson pour la gracieuse enfant, on peut supposer que ce coup inopiné avait hâté la fin du vieillard.

***

Il ne resta à madame de Pompadour, de sa parenté intime, que le frère sur lequel elle reporta la meilleure part de ces sentiments d'affection et de protection dont elle était prodigue pour les siens. Quelques mois après la mort du seigneur de Marigny, l'érection de la terre en marquisat fut réalisée, par lettres-patentes données à Fontainebleau, le 14 septembre 1754, et M. de Vandières, devenu marquis de Marigny, monta dans les carrosses du Roi. Il était déjà depuis plusieurs années en possession de sa charge, M. de Tournehem, dont il avait la survivance, étant mort le 19 décembre 1751.

C'était un gros garçon bien portant, aux traits réguliers, qui avait engraissé de trop bonne heure, ce qui lui donnait des allures gauches et un air lourd. On pouvait le croire épais d'esprit comme de corps; mais ceux qui l'approchaient le jugeaient mieux. Intelligent autant qu'appliqué, il ne paraissait point infatué de sa place et cherchait plutôt à s'y faire accepter. Le Roi l'estimait, avait confiance en ses lumières, sachant qu'il étudiait avec conscience les affaires de son service. On avait profit à causer avec lui, et nul ne songeait à le moquer, malgré qu'il eût conservé beaucoup de ces façons bourgeoises, que sa sœur avait dépouillées entièrement. Il s'était fait, à la Cour et chez les artistes, des amis sincères; il comptait aussi quelques ennemis que lui attiraient des accès de brusquerie assez étranges. Sa gêne naturelle était augmentée par le souvenir des origines fâcheuses de sa brillante carrière. Il en plai-

santait quelquefois lui-même entre amis, après boire, ce qui ne laissait pas d'embarrasser les convives, mais il eût souffert cruellement qu'on le lui rappelât et semblait perpétuellement en garde contre le mépris.

Quelques traits de sa vie s'expliquent par cette blessure secrète. Il désolait la marquise par sa persistance dans le célibat. Elle avait à lui proposer d'excellents partis et les alliances les plus flatteuses, car une famille qui eût accueilli le jeune marquis n'aurait pas eu à regretter sa complaisance. Plusieurs tentatives échouèrent par l'obstination de ce « petit frère », docile à tous les conseils, sauf à ceux qui disposaient de son cœur. Lorsqu'il fut question de la fille de la princesse de Chimay, née Beauvau-Craon, les choses semblèrent s'arranger ; la jeune fille était même sortie du couvent, quand tout fut rompu. Tant que sa sœur vécut, Marigny ne voulut plus entendre parler de mariage. Admis dans les Cabinets du Roi, recherché des plus grands seigneurs pour les avis qu'il pouvait donner et les services qu'il aimait à rendre, il préférait des sociétés moins relevées, où il se trouvait à l'aise. Il tenait un état de maison superbe à l'hôtel de la Surintendance ; mais il se rapprochait, par ses goûts, du monde où avait vécu son père, et, de toutes les faiblesses qui torturent la vie de l'homme de Cour, la vanité était celle qui le tourmentait le moins.

Élevé par la seule faveur à une importante place, qu'avaient eue, sous le nom de surintendants, les plus grands ministres de Louis XIV et qu'un duc d'Antin n'avait pas dédaigné de solliciter, le jeune directeur et ordonnateur général des Bâtiments du Roi sut se faire pardonner sa fortune. Il se montra mieux instruit des choses de son département que plusieurs de ses prédécesseurs. Comme il avait beaucoup profité de son séjour en Italie, qu'il y avait mûri son jugement et acquis des connaissances, il put recueillir, sans paraître trop inférieur à sa tâche, la succession de M. de Tournehem.

L'oncle de madame de Pompadour ne tenait pas de plus noble origine les honneurs qui avaient couronné sa carrière de financier. Elle avait récompensé en lui l'indulgent ami de sa jeunesse, le parent complaisant qui lui avait donné un mari nécessaire et avait su l'en débarrasser au bon moment. Le choix qu'elle fit faire au Roi pouvait être détestable ; il

tomba par bonheur sur un homme qui aimait les arts sincèrement et ne se contentait pas de jouer au Mécène. M. de Tournehem était mort regretté de tous, et particulièrement du monde difficile qu'il avait gouverné. Il avait, en peu d'années, rendu de sérieux services; on l'avait vu réformer les abus qui régnaient dans les commandes royales, introduire l'usage des concours et des jugements publics, rendre annuelle l'exposition du Salon du Louvre et faire choisir par les artistes eux-mêmes les œuvres dignes d'y figurer. Il avait créé l'École des Élèves protégés, destinée à préparer les pensionnaires qu'envoyait le Roi à l'Académie de France à Rome. C'était lui encore qui avait décidé de dresser l'inventaire de toutes les œuvres d'art conservées dans les châteaux royaux et ordonné, dès l'année 1750, l'exposition publique et gratuite, au Luxembourg, des principaux tableaux et dessins appartenant au Roi.

Toutes ces idées, que nous croyons volontiers plus modernes, ont pris naissance dans l'entourage de la marquise et ont été appliquées sous ses yeux. M. de Marigny, soutenu par elle et guidé par l'ami Cochin, n'eut qu'à continuer les entreprises de M. de Tournehem. On sait combien prospéra l'art français sous les deux hommes investis par Louis XV de la direction de ses Bâtiments. Mieux inspirée et plus compétente que lorsqu'elle choisissait des commandants d'armée, madame de Pompadour ne saurait être blâmée d'avoir élevé son oncle et son frère à cette haute fonction, et d'en avoir voulu faire comme une charge de famille.

PIERRE DE NOLHAC

LES SCIENCES

DANS

L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

Lorsque le directeur du Musée pédagogique, M. Langlois, me fit part de son intention d'organiser des conférences et des discussions sur les méthodes de l'enseignement secondaire, je le louai fort de ce dessein, et je le priai de commencer par les méthodes de l'enseignement des sciences.

Les nouveaux plans d'études ont investi définitivement les sciences de leur véritable fonction dans l'enseignement secondaire. Malgré beaucoup de bons vouloirs, trop souvent contrariés par la force des choses, jusqu'ici elles y avaient été traitées surtout comme matières d'examens et de concours. Dorénavant elles y seront des instruments de culture. Non pas qu'on ait renoncé pour elles aux disciplines littéraires. Les lettres sont et resteront, comme par le passé, des institutrices éprouvées, mais nous entendons désormais faire contribuer les sciences positives à formation des esprits.

Par là s'impose à nous l'obligation de réfléchir sur les méthodes suivant lesquelles nous les avons généralement

1. Allocution prononcée par M. L. Liard, vice-recteur de l'Académie de Paris, à l'ouverture des conférences sur les méthodes de l'enseignement secondaire, organisées au Musée pédagogique, par le directeur de ce Musée, notre collaborateur, M. Ch.-V. Langlois, professeur à l'Université de Paris. La première conférence a été faite par M. Henri Poincaré, de l'Académie des Sciences, professeur à l'Université de Paris.

enseignées jusqu'ici. Même s'il s'agissait seulement de l'utilité pratique inhérente à toute connaissance scientifique, et qu'aucun peuple ne saurait, sous peine de déchéance, négliger ou mépriser, dans un temps où la science modifie chaque jour les conditions de la vie des peuples, cet examen s'imposerait. Il s'impose avec plus de force encore, du moment qu'il s'agit de contribuer à l'éducation des esprits.

Je ne dirai rien des nouveaux programmes. Les programmes, même les meilleurs, sont à peu près indifférents en eux-mêmes. Ils ne valent que comme indication, limite et direction. Ce qui vaut, c'est le maître, et dans le maître, c'est la méthode. Or, si j'en crois des témoignages nombreux et autorisés de beaucoup de professeurs, si grands que soient le savoir, le talent, le dévouement de nos professeurs de sciences, sur plus d'un point leurs méthodes d'enseignement ne seraient pas parfaites.

Dans l'enseignement secondaire, les études scientifiques, elles aussi, doivent être des « humanités », au sens large du mot, les « humanités scientifiques », comme n'a pas hésité à les appeler un des plus fervents partisans de la culture classique. Leur office propre est de façonner l'esprit à l'emploi des procédés de la méthode pour découvrir la vérité positive : observation, comparaison, classification, expérience, induction, déduction, analogie ; — d'éveiller et de développer ce sens des réalités et des possibles qui n'est pas moins nécessaire que l'esprit d'idéal ; — enfin, et par là elles deviennent d'une façon latente, mais efficace, des maîtresses de philosophie, d'habituer les intelligences à ne pas penser par fragments, mais à comprendre que tout fragment n'est qu'une partie d'un tout.

Pour bien remplir cet office, il est évident que l'enseignement des sciences doit surtout faire appel aux facultés actives des esprits, à celles-là mêmes par lesquelles se fait la construction des sciences. La mémoire y joue sans doute un rôle, mais non le principal. Ce qu'il s'agit de former, c'est la vision exacte des choses, le discernement du réel et de l'irréel, du vrai et du faux, le sentiment de la certitude et la justesse du raisonnement. Rien de plus contraire au véritable enseignement scientifique que de verser dans des esprits

passifs, soit par le livre, soit même par la parole, malgré la supériorité de ce mode de transmission, une masse d'abstractions et de faits à apprendre par cœur. C'est promptement le verbalisme, c'est-à-dire un fléau. Ce qu'il faut au contraire, c'est susciter la spontanéité de l'élève, mettre en jeu ses activités mentales, provoquer son effort personnel : en un mot, le rendre capable d'agir. La vieille formule du philosophe est toujours vraie : « Savoir, c'est faire. » Ici, comme ailleurs, le vrai profit n'est pas ce que l'élève peut reproduire, mais ce qu'il peut produire.

Je sais bien qu'il y a les classes à concours, et je vois l'objection. Mais dans les autres, dans celles qui constituent précisément le cours ordinaire des études secondaires, n'avons-nous pas, ne pouvons-nous pas avoir les coudées franches? Alors, qui nous empêche, dans ces classes, de tout faire pour amener progressivement l'élève à juger personnellement des choses, à discerner les vérités par lui-même, et non sur l'autorité de celui qui les énonce, livre ou professeur? L'idéal serait que, dirigé par le maître, l'élève trouvât tout ce qu'il doit apprendre. Assurément, c'est l'impossible. Il n'y a pas un Pascal latent en chacun de nos écoliers. Mais, sans viser à l'impossible, croyez-vous que la méthode, qui est bien vieille, puisque c'était déjà celle de Socrate, ne puisse, appliquée avec discernement, donner de bons effets? Et ne croyez-vous pas que l'élève qui, par d'habiles directions, aurait été conduit à retrouver par lui-même une proposition de géométrie, une analogie organique ou une loi fort simple de physique, n'aurait pas incomparablement plus profité que celui qui saurait par cœur un livre d'Euclide ou un traité de chimie?

***

J'arrive à des observations plus particulières touchant les divers ordres de sciences.

On dit que, depuis une vingtaine d'années, les mathématiques subissent une crise d'idéalisme transcendental. Elles seraient montées si haut qu'elles auraient fini par perdre de vue la terre et même l'espace. On ne peut le regretter. Car il est sorti de là des travaux de premier ordre, qui font hon-

neur au génie français. Et puis, qui sait? Un jour, peut-être, de l'*hyperespace* nous viendra quelqu'une de ces découvertes qui changent la face des choses. Mais ce qui est à sa place dans l'enseignement supérieur ne l'est pas dans l'enseignement secondaire. Or, on m'assure que là, sous l'influence des plus hautes spéculations, il s'est introduit, depuis quelques années, des façons qui ne seraient pas sans péril. Ne perdons pas de vue que, dans nos classes, il s'agit de former, non des candidats à la section de géométrie de l'Académie des sciences, mais des esprits clairs, voyant juste, raisonnant juste.

Dès lors, est-il bon de procéder avec eux, dès le début, par définitions purement nominales? Est-il bon d'installer les symboles en maîtres dans leurs intelligences avant de leur avoir solidement appris ce que les symboles signifient, et de poursuivre d'interminables développements, dans le vide, sans d'assez fréquents retours vers les réalités? Est-il bon d'enseigner aux écoliers une science parallèle à la mécanique, en leur disant qu'elle paraît identique à la mécanique, et de ne pas leur montrer, ne fût-ce que sur une bicyclette, les organes d'une machine réelle et la transmission de mouvements réels? Est-il bon de ne pas leur faire voir les astres dans le ciel, et de s'en tenir à des « ronds » au tableau, si bien que pour eux, comme me le disait d'une façon pittoresque un professeur, il y a, non le soleil et la lune réels, mais le « soleil et la lune de la classe »?

N'en résulte-t-il pas que beaucoup d'élèves, déconcertés dès le premier jour, et n'apercevant aucune liaison entre les mathématiques et la réalité, s'imaginent qu'elles sont un monde impénétrable, accessible seulement à quelques intelligences spécialement douées, et ne font aucun effort pour y pénétrer; que ceux-mêmes qui ont pu y pénétrer, en viennent vite, à force de se mouvoir dans l'abstrait, sans rappels assez fréquents aux réalités, à considérer les mathématiques comme une convention, une logique et un jeu? Si l'on n'y prend garde, ce serait, à brève échéance, le formalisme, c'est-à-dire le contraire même de l'éducation.

Contre cette tendance, dont les effets sont déjà visibles, il est temps de réagir. Et les plus hauts spéculatifs d'entre nos mathématiciens nous y engagent eux-mêmes. Au lieu

d'élever du premier coup les élèves entre ciel et terre, il faut tout d'abord assurer leur démarche sur le sol, leur donner l'impression qu'en s'élevant plus haut ils ne perdront pas tout contact avec le monde réel, et leur inspirer confiance dans le réalisme de la science, en leur montrant qu'elle n'est pas un pur jeu de formules. Il serait inexact de penser que l'abstraction jaillit toujours d'une unique intuition concrète; le plus souvent elle sort d'intuitions répétées. D'une façon générale, l'enfant comprend mal les définitions et les formules abstraites. Sans doute il peut les réciter, mais, comme les mots d'une langue inconnue, par psittacisme. Ce qui lui est directement accessible, c'est le concret. Aussi le plus grand service à lui rendre est-il de le jeter de prime saut dans l'abstrait, au lieu de diriger son travail et son effort de telle façon qu'il y entre de lui-même. Quand les cas individuels sur la comparaison desquels son attention aura été appelée seront assez nombreux, d'elles-mêmes les abstractions germeront, écloront, et ce seront alors des idées qui adhèrent, non des mots qui effleurent.



Un mot maintenant des sciences naturelles. C'est là surtout que le verbalisme est à redouter. Ces sciences nomment tant de choses à nommer, et par des noms si savants, que leur aspect seul suffit à donner à l'enfant l'illusion de la science. Mais ce n'est pas faire œuvre d'éducateur que de piquer des étiquettes dans des cerveaux.

Tout voisin, un autre écueil serait l'abus des détails. Avant d'être synthèse, les sciences naturelles sont analyse, et elles vont loin dans l'analyse. Ce n'est pas une raison pour prétendre initier les élèves, même ceux de philosophie, à tous les détails des organismes et pour leur faire apprendre d'interminables listes de muscles, de vaisseaux, d'apophyses. — A l'opposé, un autre écueil est l'abus de la métaphysique biologique. Qu'elle soit enseignée dans l'enseignement supérieur, j'y applaudis. Là, elle est à sa place; elle y est un excitant à la recherche. Mais au lycée, et surtout en sixième et en cinquième, où parfois on l'a rencontrée, elle serait un

contresens et un danger. — un contresens, car elle ne vaut que comme synthèse provisoire d'un nombre infini de faits que les élèves ne peuvent connaître; un danger, car elle transforme en enseignement doctrinal une discipline qui doit être avant tout un enseignement de choses. Certes, je ne voudrais pas proscrire toute allusion aux hypothèses des savants sur la vie, mais il convient d'en user sobrement, aux justes points, et seulement pour éclairer la marche de l'élève à travers les choses, en nombre très limité, qui lui sont connues.

Il me paraît facile d'éviter ces écueils, si l'on se persuade bien qu'au lycée l'enseignement des sciences naturelles doit être une discipline éducatrice, et non pas un chargement de la mémoire. Des faits d'abord, exactement perçus, et ce sera une culture de la faculté d'observation; — puis des faits comparés, et ce sera une culture de la faculté de comparaison; — enfin, à la suite de ces comparaisons, des liaisons positives, constatées entre des faits, et ce sera une culture de la faculté de généralisation, une première conception de la loi, un premier éveil du sens scientifique.

Dans chacune de ces démarches, l'essentiel est que l'élève, petit ou grand, agisse par lui-même, autant que faire se pourra. — D'abord, pour voir. Son œil sait lire, mais sait-il voir, voir exactement? Il faut l'y habituer. Qu'on ait donc soin toujours de lui montrer les choses elles-mêmes, non pas de loin, comme sur un théâtre, mais de près, de très près, et de s'assurer qu'il les perçoit exactement. — Ensuite, pour comparer, ce qui à vrai dire est encore voir, mais voir simultanément ou successivement, et discerner entre plusieurs objets le dissemblable et le semblable. Il n'y a pas de meilleur champ pour cette culture que l'étude élémentaire des sciences naturelles; car, dans chaque règne, tout individu est un composé d'éléments ou de caractères qui ne lui appartiennent pas en propre. Là encore, le secret de l'enseignement fécond est d'amener l'élève à constater lui-même, sur les choses, et à défaut des choses, sur leurs images, les différences et les ressemblances. — Enfin, pour généraliser, c'est-à-dire pour passer des faits aux conceptions, il n'est pas impossible qu'avec une direction méthodique et une aide opportune, un élève, d'intelligence moyenne, arrive à saisir entre des objets com-

parés par lui ce qu'ils ont de commun. Si l'on a soin de ne prendre qu'un nombre limité de types, de les choisir significatifs, de les réduire aux traits essentiels, on peut faire monter l'élève de lui-même, comme d'étage en étage, vers ces relations générales qui témoignent de la continuité et de l'unité des phénomènes biologiques. Et plus tard, dans les hautes classes, si l'on s'applique à lui faire constater le déterminisme des phénomènes vitaux la relation, de l'organe et de la fonction, la coordination des organes et des fonctions, si par quelques exemples bien choisis dans les travaux des grands savants, on lui montre comment se fait la découverte scientifique, quelle part y a l'imagination, et quelle part l'expérience, on arrive à faire contribuer l'étude positive des sciences naturelles à la plus haute culture de son esprit. La preuve que ce n'est pas impossible, c'est que beaucoup de professeurs le font, et avec grand succès.

***

On ne saurait donner aux sciences physiques une trop grande place dans l'éducation scientifique de la jeunesse française. Ce pays, qui est surtout de génie idéaliste et déductif, a besoin d'un grand bain de réalisme. Non pas qu'il n'ait produit dans les sciences expérimentales beaucoup de découvertes, de ces grandes découvertes surtout qui sont des commencements, et qu'il faut ensuite une armée de travailleurs pour exploiter jusqu'au bout. Mais, dans l'ensemble, l'éducation scientifique de la jeunesse française paraît avoir été trop tournée vers les mathématiques abstraites et pas assez vers les sciences expérimentales. Pourtant, sans parler ici de l'utilité pratique, qui va chaque jour croissant, c'est de celles-ci que viennent deux notions essentielles, deux habitudes d'esprit qui sont des forces : la notion de la vérité positive, c'est-à-dire du fait expérimentalement constaté, et avec elle l'habitude de tenir le fait pour un fait, et qui s'impose, puis la notion plus générale de la loi naturelle, c'est-à-dire de la relation des faits individuels entre eux, et avec elle l'habitude de tenir la vérité objective pour indépendante de nos désirs et de nos volontés.

Dans cet ordre de sciences, il ne fallait rien de moins qu'un redressement de méthodes, Sous l'influence de causes déjà lointaines, inutiles à rappeler ici, longtemps on les enseigna par des méthodes qui ne pouvaient en donner aux élèves qu'une idée diamétralement contraire à leur véritable nature. Par le mode d'exposition, d'expérimentales et inductives qu'elles sont, on en faisait des sciences à allure déductive. On énonçait d'abord la loi, comme on énonce un théorème; puis on en donnait la démonstration, toujours comme s'il s'agissait d'un théorème; le fait n'apparaissait qu'ensuite, quand il apparaissait, comme une illustration, et non comme la source de la loi : l'expérience, quand elle était présentée, presque toujours de loin, n'était qu'une aide à la mémoire, en associant une image à une formule. — Or, le travail, dans les sciences expérimentales de cette méthode, procède juste à l'inverse.

Plus les esprits de notre race sont enclins à s'élever par bonds aux généralités les plus hautes pour traiter ensuite déductivement de toutes choses, plus il importe de nous inculquer, dans le jeune âge, un sens exact des réalités, et pour cela de nous enseigner les choses réelles suivant l'ordre même où l'esprit humain les constate et les explique.

Il fallait donc que l'enseignement des sciences physiques devînt expérimental et inductif, qu'il fît d'abord appel aux faits et qu'il habituât peu à peu l'élève à voir comment des faits sortent les lois.

Ce redressement est en voie de s'accomplir. Pour qu'il soit complet, il faudra du temps et beaucoup de bonne volonté. Il faudrait aussi quelque argent. Le bon vouloir et l'ingéniosité des maîtres ne peuvent suppléer à la pénurie des moyens matériels. C'est surtout par des exercices pratiques bien conduits que les élèves s'initieront au vrai caractère des sciences expérimentales, et acquerront, en physique et en chimie, des connaissances puisées à la source des faits. Or, nos moyens sont insuffisants; souvent la place nous manque, presque partout les instruments font en partie défaut.

Mais avec ce dont nous disposons, il est déjà possible de façonner les esprits à agir suivant leurs propres lois. Le tout n'est de se persuader que là, plus encore qu'ailleurs,

l'essentiel est de faire bien, à fond, dût-on ne faire que peu.

Ce peu, sera beaucoup, s'il a donné à l'élève le sens de la réalité, la notion de la loi, et s'il lui a permis d'entrevoir, entre les phénomènes en apparence les plus dissemblables, les rapports qui les unissent. Ce sera en lui, avec des acquisitions durables, une philosophie immanente de la nature qui, plus tard, se développera spontanément. Ce sera aussi l'éveil de sa curiosité, la mise en mouvement de ses énergies. N'est-ce pas là une des fins, la fin principale, de toute éducation qui vise à autre chose qu'à former des esprits réceptifs et passifs ?

LOUIS LIARD

GUERRILLEROS[1]

II

Lorsque l'Empecinado apprit par nous, au quartier général, la trahison de Trijueque, après un premier éclat de fureur folle, il se ressaisit et donna à son lieutenant Sardina l'ordre de lever le camp pour marcher aussitôt à la poursuite des transfuges.

Don Vicente étudiait le temps, à travers les carreaux troubles et verdâtres.

— Une mauvaise nuit se prépare. La neige tombe à flocons, et les sentiers sont couverts et effacés. Ne vaudrait-il pas mieux remettre le départ à demain matin?

— Sur-le-champ, ami don Vicente! — s'écria le général avec colère. — Quitte à me faire tuer par ces renégats, je veux les traquer en tous lieux. Avec la peau d'Albuin et de Trijueque on recouvrira nos tambours crevés... Il faut courir après eux... Il faut les chasser avec des chiens et leur ouvrir le ventre pour faire curée de leurs entrailles... Maudits soient-ils! Les loups de ces montagnes valent mieux que les gredins qui passent à l'ennemi... O Dieu! ai-je vécu assez pour voir cela! A quoi me servent ma renommée, ma chance, mon nom glorieux, si mes amis me trahissent, si ceux que j'ai

1. Voir la *Revue* du 15 janvier.

favorisés me vendent?... En marche, à l'instant même, señor Sardina... En marche!

— Mais où allons-nous? — demanda le commandant en second, un peu troublé.

— Au diable! — répondit don Juan avec véhémence.

— Bon! voilà que vous devenez nerveux!... Pourquoi ne me dites-vous pas où nous allons? A la recherche de ces bandits? Vous n'avez pas besoin de me le répéter deux fois. Si cela vous fait plaisir, j'aboierai après eux. Savez-vous où nous pourrons les rencontrer? Savez-vous s'ils marchent seuls ou si des forces françaises considérables les accompagnent?

— Quand Napoléon lui-même serait avec eux, suivi par un million d'hommes!... (Le *guerrillero* était au comble de la rage.) Et si je veux qu'ils me tuent, moi!... Quoi donc! est-ce que je ne parle pas clair?... Oui, si je veux qu'ils me tuent, ces misérables!... Si je veux mourir!...

— En avant! — dit Sardina. — Profitons du reste de jour pour franchir la montagne.

— Je veux mourir, ou bien les prendre, et, attachés à la ceinture par une corde, les faire défiler devant mes troupes... L'Espagne est déshonorée! Juan Martin est déshonoré!... Mais qu'ils viennent donc ici!... Je veux en avoir un devant moi!

Ses bras étreignaient, ses doigts se crispaient, étranglant dans le vide d'imaginaires victimes. Égarés et sauvages, les yeux du héros paraissaient vouloir frapper de leurs rayons toutes les choses sur lesquelles ils se fixaient.

La *partida* se mit en marche. Le temps devint si affreux que cette fin d'après-midi ressemblait à la nuit, et que la nuit survenue peu après notre départ était un néant de désespoir et d'horreur. La terre était cachée sous la neige; hommes et chevaux enfonçaient jusqu'aux genoux; les chemins avaient disparu sous l'épaisseur de ce blanc linceul. Les montagnes voisines prenaient un aspect mortuaire : on croyait voir d'immenses pierres sépulcrales, des monuments funèbres. La vie de la nature se dissimulait sous cette pesanteur glaciale, comme réfugiée, en quête de la chaleur, dans les entrailles de la terre. Le ciel n'était plus un ciel, mais un toit tout blanc.

Cette froide clarté de la neige éclairait vaguement le paysage; gelée comme l'eau, la lumière ressemblait au reflet

mélancolique de tristes lampes lointaines. Le chemin, mauvais par lui-même, en disparaissant, devenait plus détestable encore, et les chevaux butaient sur le bord des précipices. Les cavaliers descendaient de leur selle pour se dégourdir en marchant. La *partida* 'allait muette et résignée. L'avant-garde défilait lentement, cherchant le sentier effacé : à la regarder, on croyait suivre une couleuvre noire rampant inquiète et effrayée vers la chaleur de son nid. Je n'ai jamais vu nuit plus triste et armée plus pensive. Personne ne parlait. Le léger clapotis de la neige pâteuse, fondant sous les pieds de tant d'hommes, était l'unique bruit qui dénotait le passage de ces milliers de soldats abattus par de fâcheux pressentiments.

Autour de don Juan Martin régnait le même silence. Le menton enfoui dans le collet de sa capote, le héros avait abandonné les rênes de son cheval : l'animal, pratique et intelligent, se guidait seul ; il appuyait ses sabots sur le sol ferme en tâtant soigneusement le terrain.

A Mirabuenos, où nous arrivâmes dans la matinée, nous apprîmes que les renégats — dès lors ils devaient porter ce nom — étaient avec le général Gui, du côté de Rebollar de Sigüenza. Cette nouvelle ranima don Juan Martin. Après une courte halte et un repas improvisé à midi, la *partida* se remit en route.

— Cette nuit, — me dit le général, — je les rencontrerai sur un point ou sur un autre, et d'eux à moi ce sera de gibier à chasseur. Que tous nos hommes sachent qu'ils vont risquer leur peau dans la plus chaude équipée de notre histoire ! *Señores*, aujourd'hui mon âme est un volcan. Il faut que j'exhale au dehors le feu qui me consume... Passer aux Français, passer à l'ennemi ! La peur des tourments de l'enfer, toute une éternité de supplices ne m'y déciderait pas... Voyons ! y a-t-il quelqu'un dans mon armée qui soit encore disposé à trahir ? Qu'on me l'amène... Je veux le voir... Qu'on le campe devant moi... Je veux contempler la figure du diable... En avant, donc ! Ils sont à Rebollar de Sigüenza ? Combien sont-ils ? Quinze mille ? Que m'importe !... Si vous ne voulez pas venir avec moi, j'irai à eux tout seul !

Personne ne lui répondit. La rigueur de la température

nous pénétrait jusqu'aux moelles. Il n'y avait là d'autre volcan que la poitrine de don Juan Martin.

La nuit déjà avancée, les troupes firent halte. Nous nous trouvions sur un plateau vaste et accidenté. A notre gauche, se dressaient de hautes montagnes ; à notre droite, le terrain s'affaissait brusquement par une pente rapide et vertigineuse, pour aboutir à un précipice dont la profondeur ne pouvait se distinguer. La nuit paraissait plus obscure, plus ténébreuse et plus sinistre encore que la précédente. Une pluie fine et glaciale, neige menue ou brouillard congelé, nous fouettait le visage en invisibles pointes d'aiguilles. Le froid était horrible : nous tremblions sous nos capotes et nos doigts étaient impuissants à empoigner nos armes.

Un soldat s'approcha du général.

— Une troupe — dit-il — descend des montagnes sur notre gauche. Ils ont tiré un coup de fusil.

— C'est impossible, — répondit Sardina ; — tu as rêvé. Nul n'est capable, à cette heure, de se poster sur ces rocs escarpés, avec un froid pareil, et sans savoir, à l'avance, que nous devions passer par ici.

— Si! quelqu'un est capable de cela, et de plus encore! fit observer don Juan Martin, préoccupé. Là-haut est Mosen Anton : je le sens, je le vois... Lui seul est capable de prendre leur gîte aux oiseaux de proie pour guetter la chair vive qui passe.

— Ils arrivent ! — fit une autre voix.

— Espagnols ou Français ?

— Espagnols.

— Sus à eux ! — cria don Juan Martin. — Non... Attendons ici ces couards : le plateau est un bon terrain... Déployez la cavalerie... Le mauvais, c'est le ravin de droite... Mais, n'ayez pas peur : je suis là !

Nous marchâmes en avant et notre avant-garde commença le feu.

— Ils sont là, ils sont là ! — répétait avec une joyeuse exaltation le général. — Ah ! je reconnais mon Trijueque... C'est bien lui... Grimper jusqu'à ces hauteurs pour nous surprendre... Seul, le diable ou lui en était capable. Ils ne peuvent descendre, il faut qu'ils dégringolent sur nous ou

qu'il leur pousse des ailes. Courage!... et pas de confusion!... Laissons l'avant-garde combattre seule! Que les cavaliers se déploient sur le plateau... Tout le reste des troupes à l'arrière : gardons une forte réserve!... C'est Trijueque, je n'ai plus le moindre doute! C'est moi qui lui ai enseigné ces coups de main... Je le vois roulant à travers les pierres et il me semble que les ailes noires de sa soutane viennent m'éventer le visage... Ça ne peut être un autre que lui. Ses quatre pattes, à la descente, brûlent d'une seule foulée la moitié du versant... C'est un brave animal, savez-vous! Cette bête de trahison est plus vaillante que cent lions réunis. Sa tête, il n'en est pas une pareille au monde!... En avant, garçons! Il faut nous emparer de ce monstre échappé et le renfermer de nouveau dans sa cage!

Effectivement, des partisans espagnols esssayaient de nous couper le passage, mais nous ne savions s'ils étaient commandés par Albuin ou par Trijueque. Au début, ils demeurèrent là-haut, faisant des feux de tirailleurs. Nos hommes tâchèrent inutilement d'escalader les pentes. Par un second effort ils refoulèrent en partie l'ennemi; mais, dominés fortement par la position, ils durent abandonner le terrain acquis. Sur le plateau, un retour offensif était moins à craindre. Notre objectif étant de marcher en avant, le général disposa quelques troupes pour tenir en respect les renégats, pendant que le reste de l'armée passait outre.

Mais nous nous trompions, et quant au nombre de l'ennemi et quant au projet que nous lui prêtions de ne pas descendre sur le plateau : ils fondirent sur nous à l'improviste, avec un tel élan qu'ils parvinrent, pour un instant, à mettre le trouble dans nos files en couchant sur la neige une foule de morts ou de blessés.

— C'est ici que je veux les voir! — s'écria don Juan Martin en s'élançant à la tête d'un corps d'élite. — C'est ici que je veux les voir!... Qu'ils approchent! Qu'ils viennent donc!

Et le cheval du général, au galop, se précipita contre l'infanterie ennemie à travers une pluie de balles. Nous courûmes aveuglément sur ses traces, frappant de la pointe et du tranchant avec une furie sauvage. Les balles sifflaient à nos oreilles, les baïonnettes visaient le poitrail des chevaux affo-

lés. L'attaque fut certes confuse, mais elle fut aussi formidable et efficace, puisque nous défîmes les renégats descendus de la montagne.

Le cheval de don Juan Martin tomba à terre, gravement blessé. J'offris, sur-le-champ, le mien au général et je continuai de combattre à pied.

Pendant ce temps, les renégats se retiraient en toute hâte vers ces hauteurs où il nous était difficile de les pourchasser.

— Ah! nous jouons, à présent, le rôle qu'ont toujours joué les Français dans ce genre de guerre, — dit l'Empecinado avec rage; — et eux, les voilà qui jouent le mien!... Apprivoisez donc des corbeaux!... Combien d'hommes avons-nous perdus? Peu, n'est-ce pas?... En avant! Où sont les chariots? Recueillez les morts... je veux dire les blessés.

***

Pendant qu'il parlait, on entendit tout à coup une vive fusillade. Elle n'éclata pas sur les rocs élevés qui servaient de forteresse aux traîtres; elle éclata devant nous, là où s'allongeait le chemin que nous devions suivre. Il y eut un moment d'hésitation et d'angoisse.

Nous regardâmes, et nous ne vîmes rien : les ombres de la nuit cachaient ce danger si proche. Soudain, dans l'armée, mille voix clamèrent :

— Les Français, les Français!

— Dieu soit loué! — fit don Juan Martin. — Français et vendus réunis ensemble... Ainsi nous finirons avec eux tous, en une fois.

— Nous avons une retraite assurée, — dit Sardina qui examinait le terrain en arrière.

— Comment, une retraite! — brama le général. — Maudite nuit! On n'y voit rien... Que toute la troupe se replie, et attendons... Voyons, que les hommes d'Orejitas s'établissent à gauche.

— C'est un mauvais poste, parce que les *afrancesados* le dominent des hauteurs.

— Alors, à droite.

— A droite, oui; mais il faut prendre garde au ravin.

— Alors ces gens-là ne serviront à rien?... Sont-ils nombreux, les Français?

— Oui, nombreux, très nombreux, — dit une voix.

— Tant mieux, tant mieux!... Que le Crudo aille à l'avant... Crudo, prends bien garde. Il faut se clouer au sol... Et là, voir s'ils attaquent ferme... Si l'attaque est molle, jetez-vous sur eux. Si l'attaque est dure, attendez-les : je suis là, moi, avec ma réserve... Nous allons faire une bonne prise aujourd'hui.

Les premières lignes françaises entraient en contact avec nous. La vivacité de la fusillade montrait l'acharnement de l'un et de l'autre parti. Notre avant-garde l'emporta d'abord; mais, hélas! sur la blancheur de la neige se détachaient de profondes masses françaises et, bien vite, ce ne fut plus seulement notre avant-garde, mais notre corps d'armée tout entier qui se vit menacé.

Serrant les dents et crispant les mains, don Juan Martin criait :

— Il faut mourir plutôt que de battre en retraite!

Notre droite, rompue, ne pouvait se rallier sur place ni suivre aucune tactique à cause de la configuration du sol: elle recula violemment. Sardina, pour mettre de l'ordre dans cette reculade, se précipita au milieu des nôtres et parvint à remédier un peu au désarroi. Mais les Français, en nombre bien supérieur, se jetaient en avant sans laisser à nos chefs le temps d'organiser la résistance; attaqués de front à la fois et du haut de la montagne, nous nous trouvions dans la situation la plus critique qu'on puisse imaginer.

Don Juan Martin, enfiévré, furieux, égaré, vociférait :

— Je suis ici, venez-y donc!... Qu'ils arrivent, les traîtres et les Français!

— Tonnerre! nous ne pouvons plus lutter, — s'écria Sardina. — Mais nous pouvons nous sauver encore.

— Il faut se battre jusqu'à la dernière extrémité!... Les *empecinados* ne se rendent pas, — repartit le général.

Alors, mettant pied à terre, il se lança, le sabre en main, dans la mêlée. Sa présence fut d'un grand effet : ces pauvres soldats brisés de fatigue et morts de froid résistèrent, dans

la neige, à la charge effrayante des Français. Ils ne combattaient pas en ligne régulière, nos *guerrilleros* : d'abord, ils n'auraient pas su le faire, puis le lieu et l'obscurité ne le permettaient pas. L'action se divisait en luttes partielles de groupes qui se faisaient face, en corps à corps acharnés. Au point où le combat était le plus vif, se tenaient don Juan Martin et Sardina, avec tous les hommes de leur entourage; nous nous défendions plutôt que nous n'attaquions, car déjà il n'était plus possible de conserver des illusions sur le résultat de cette funeste surprise.

Il aurait été difficile de déterminer exactement le front de chacune des deux armées, et de vérifier où s'achevait l'une, où commençait l'autre. Formant une masse tourbillonnante, les adversaires se mêlaient en un choc brutal, sans tactique et sans art militaire. La neige foulée aux pieds n'était plus qu'une boue sanglante, et nous enfoncions dans ces flaques écumeuses qui nous rejaillissaient jusqu'au visage. Les mouvements étaient gênés par l'étroitesse du terrain. Plutôt qu'à un combat, cela ressemblait à une danse de sauvages, une danse du scalp, se déroulant sur ces hauteurs où, pour la première fois, étaient montées les haines humaines.

Subitement, un remous désordonné agita ces corps inlassables ; les cris redoublèrent et tous, confondus plus que jamais les uns avec les autres, nous nous trouvâmes avoir changé de position ; nous fûmes entraînés comme si le flot vivant de la bataille déchaînait son courant de haut en bas, nous séparant, nous brisant en mille morceaux. De nouvelles forces françaises étaient entrées dans la mêlée, s'avançaient avec ordre, en laissant derrière elles un grand nombre d'*empecinados*.

— Nous sommes coupés !

Je reconnus dans cette voix haletante celle de Sardina.

Je regardai autour de moi et je ne vis aucun de ceux qui se battaient à mes côtés tout à l'heure. Mais je ne tardai pas à entendre, très près, la voix de l'Empecinado :

— Je suis là, cornes de Satan, tonnerre de Dieu! Nous verrons si quelqu'un se hasarde à me tenir tête!...

Je courus vers ce point. Don Juan Martin, entouré de ses amis les plus fidèles, frappait d'estoc et de taille, et, là, Français et renégats tombaient à plaisir. C'était un groupe

qui attirait et fascinait. Au centre, se multiplait le général. Auprès de son héroïsme, il n'y avait pas d'homme qui ne se sentît une force surnaturelle et une ardeur généreuse pour le seconder. L'idée de le voir prisonnier nous donnait à tous un courage fou qui retardait la fin d'une lutte aussi meurtrière.

Alors, au-dessus du flot d'ennemis qui nous faisait face, se détacha sur un cheval une noire silhouette.

C'était Mosen Anton qui accourait en hurlant :

— Là ! il est là ! Ne le laissez pas échapper.

— Viens me prendre, animal ! — s'écria l'Empecinado. — Prends garde à toi, traître, Judas !

Et il voulut se lancer au plus épais des rangs ennemis. Une main vigoureuse saisit par le bras le chef de la *partida* et l'entraîna en arrière. Dans le brouhaha de ce moment suprême, je distinguai la voix de Sardina :

— Retirons-nous, Juan... Tu as là mon cheval, enfourche-le, sauve-toi...

Autour de moi gisaient beaucoup de corps qui ne devaient plus se relever. Je m'étonnais d'être encore vivant... Nous reculâmes en faisant feu ; les hurlements des Français et des renégats indiquaient la joie de la victoire. Nous étions sur le point d'être faits prisonniers. Déjà il n'y avait plus de résistance possible ; nous maintenir là était pure démence, folie, car, si les fantassins avec lesquels nous nous étions battus ne nous inspiraient que peu de crainte, derrière eux venait une forte colonne de dragons avec Mosen Anton à sa tête. Nous étions vaincus. Il fallait songer à s'échapper.

« Il n'y a plus de remède, — me disais-je à part moi, — nous allons être pris. »

Je rétrogradais sans précipitation, envisageant mon sort avec une tranquillité relative, et, au bord même du ravin, je retrouvai don Juan Martin, emmené ou pour mieux dire traîné par ses amis.

— Ils arrivent !... ils vont nous atteindre ! — cria une voix.

Les cavaliers, dans leur galop rapide, chargeaient, sabrant les fuyards. En un instant, ils furent sur nous ; quelques renégats s'avançaient à pied, le *trabuco* à la main.

— A lui, à lui !... Il est là ! — hurlèrent-ils férocement.

Tous accoururent à travers le plateau. Don Juan Martin, agitant ses bras avec un tremblement frénétique, vomit ces paroles :

— Brigands !... Osez donc me suivre ! Prenez l'Empecinado !

Ce disant, il s'éloigna vers le ravin et, glissant sur la neige, il plongea dans cet abîme dont l'obscurité de la nuit empêchait de voir le fond.

Les bandits regardaient en vain dans le gouffre ; les chevaux se cabrèrent en arrivant sur le bord, et il fallut renoncer à l'espoir de s'emparer du brave *guerrillero*. Cela se passa en moins de secondes que je n'en mets à le raconter. Il ne m'est pas possible de reproduire exactement tous les détails de cet événement ; il est même probable que j'altère, sans le savoir, l'ordre des faits : ce qui arrive en de tels moments de désordre et d'épouvante reste dans la mémoire avec des traits et des formes vagues, telle la sensation produite par des éclairs ou par les images troubles du cauchemar.

Je puis seulement dire, sans préciser le lieu ni l'instant, que le Crudo, trois autres partisans et moi, nous fûmes entourés par une multitude qui cherchait à nous faire prisonniers.

— Vous ne me tenez pas encore ! — m'écriai-je, en brandissant une carabine par le canon.

Je frappai à la tête, avec la crosse, l'assaillant le plus proche et je l'étendis sur la neige.

Ils nous tirèrent plusieurs coups de fusil : le Crudo s'écroula près de moi ; un poignard traversa ma manche, m'éraflant la peau.

Je sais que je courus vers un endroit où s'entendait la voix d'Orejitas et de Sardina... Je sais que je ne pus parvenir jusqu'à eux et que je me trouvai mêlé à un groupe d'*empecinados* qui se défendaient encore bravement... Mais je ne puis dire par où s'évadèrent ceux qui parvinrent à se sauver... Dans la confusion avec laquelle ces souvenirs se présentent aujourd'hui à ma pensée, je ne revois clairement que ce que je vais vous raconter. Pendant un espace de temps qui me parut très long, je marchai dans la neige sans rencontrer personne, mais j'entendais toujours des cris, des plaintes, des blasphèmes, qui tantôt éclataient à ma droite et

tantôt à ma gauche. Je tournai la tête en arrière et j'aperçus des chevaux, — j'ignore s'ils étaient dix ou cent, — galopant dans la même direction que moi... Je hâtai encore ma course. Mais les cavaliers qui me poursuivaient finirent par m'atteindre.

— Rends-toi ! Rends-toi ! — vociféraient-ils à mes oreilles.

Je me sentis saisir fortement. J'étais prisonnier.

Autour de moi se pressaient de nombreux Français, frénétiques, excités par la terrible ivresse de la victoire. L'un d'eux, avec son fusil, visa ma poitrine. Un autre, détournant le canon, me dit en mêlant le français et l'espagnol :

— Vous êtes de l'armée régulière ?

— C'est un officier, — fit observer un troisième, en montrant quelque bienveillance.

Un *guerrillero* appelé Narices était maintenu à mes côtés par deux robustes dragons ; peu après, furent amenés quatre autres *empecinados*.

— Point de quartier pour cette canaille ! — commanda un sergent. — Fusillons-les !

Narices, par un mouvement très brusque, se défit de ceux qui le tenaient et il brandit sa *navaja* en criant :

— A moi, camarades !... Débarrassons-nous de ces couards !

Et il lança un tel coup de couteau au sergent qu'il le tua net. Nous nous préparions à le secourir, mais le flot des ennemis nous arrête ; ils nous attachèrent étroitement. En voyant leur camarade mort, les autres voulaient en finir avec nous tous, sur place. Un officier leur donna l'ordre de différer l'exécution.

Deux heures plus tard, après une marche pénible, j'arrivais à Rebollar de Sigüenza, sous la garde des dragons français. Nous étions deux cents prisonniers.

***

A peine dans le village, la majeure partie de mes compagnons fut répartie en diverses maisons. Ceux d'entre nous qui, considérés comme des bandits, complices de Narices, étaient destinés au peloton, furent conduits à l'étage supérieur de l'*ayuntamiento*, et là, enfermés tous, séparément.

Je me jetai sur le sol de ma prison, et, quand les Français me laissèrent seul, je ne tardai pas à m'endormir profondément. Mes yeux, au réveil, furent frappés par la clarté du jour. En examinant le local, je constatai que c'était une sorte de grand galetas au toit si bas qu'il m'était difficile de me tenir debout sans toucher les poutres avec la tête. La lumière y pénétrait par une fenêtre unique ; huit barreaux de fer croisés, peu épais, mais neufs et solides, la grillaient. Il n'y avait pas le moindre meuble dans ce froid et triste logis. La porte était formée de vieilles planches bien ajustées, renforcées de plaques de fer, avec des barres de bois et une double serrure.

Bientôt après, j'entendis à l'extérieur un bruit de pas et une toux semblable à un aboiement. La porte entr'ouverte me laissa voir Trijueque.

Quand Mosen Anton entra dans la pièce, il me chercha du regard. En me reconnaissant, il s'approcha avec un air de déférence, et, de la tête, il heurta plusieurs fois les poutrelles de la toiture. Pour se rapprocher de moi, il se courba encore plus ; alors, les mains appuyées aux genoux, les reins ployés, il allongea vers ma figure son museau et me contempla un bon moment. Moi, les yeux baissés, je ne bougeai pas.

Trijueque me poussa de la pointe du pied.

— Araceli, dormez-vous ?... Ah ! conscience tranquille !

— Mosen Anton, viendriez-vous pour me convertir ?

Il se troubla légèrement et, aussitôt, se baissant pour s'asseoir, il me parla ainsi :

— Je ne puis plus supporter toute cette canaille.

— Quelle canaille ?

— Les Français.

— Ne dites donc pas de mal de vos amis, señor Trijueque !... Vous ont-ils nommé général pour prix de votre trahison ?

Mosen Anton devint pâle.

— Le général Gui, — continua-t-il, avec une violente colère, — m'a fait querir, ce matin, pour me remettre une bourse avec de l'argent. Je la jetai et sortis sans rien dire. Araceli, le croiriez-vous ? ces *gavachos* se moquent de moi ; ils

m'appellent « monsieur le chanoine » et, dernièrement, les soldats me demandaient, en riant, ma bénédiction. J'appliquai à l'un d'eux un si fort coup de poing que je l'étendis à terre... Mais venons à un autre sujet. Le commandant m'a dit : « Ce malheureux qui est là-haut a besoin, peut-être, d'exhortations spirituelles. Montez près de lui, mon Père, et essayez de le convaincre de passer à notre parti... » A-t-on vu insolence pareille?... Traiter de la sorte un homme, un militaire, comme Mosen Anton !

— J'ai ouï dire que les Français n'aimaient pas les prêtres-soldats !

— Il doit en être ainsi, — répondit le ci-devant curé, avec amertume ; — ils me témoignent, en effet, un mépris !... Ils veulent que je vous catéchise pour que vous soyez *afrancesado*. Non, mille fois non ! Savez-vous ce que je vous conseille? Envoyez-les promener !... Mieux vaut une mort glorieuse.

Trijueque asséna un si fort coup de poing sur le plancher que je crus qu'il s'était brisé la main.

— La mort, oui, la mort est mille fois préférable ! (Et il semblait parler pour lui-même.) Ne passez pas à ces Français, qui sont d'éhontés pillards... Ah ! avec quel plaisir je les verrais brûler tous !... Mais allons au but. Dites, que pense-t-on de moi dans la *partida*?

— On y parle de Mosen Anton avec un tel mépris que, si j'étais Mosen Anton, je mourrais de honte.

Le curé laissa tomber sa tête sur sa poitrine, et il resta pensif pendant plusieurs minutes.

— Et Juan Martin, que dit-il?

— Que peut dire l'homme qui s'est vu trahir de la façon la plus vile? l'homme auquel un perfide ami a tendu une embûche aussi affreuse que celle de l'autre nuit?... Que peut-on dire de ceux qui, vendus à l'ennemi, le guidèrent ou l'aidèrent à couper notre troupe et à tuer notre général?

— A le tuer, non ! — reprit vivement le *guerrillero*.

— Ou à le faire prisonnier, ce qui est pire... Don Juan Martin est mort peut-être, et sa grande âme a reçu la récompense réservée aux justes. Les traîtres infâmes vivront abhorrés et méprisés de tout le monde, et les Français eux-mêmes

les fuiront avec horreur, puisque la trahison est une souillure qui ne peut ni se cacher ni s'effacer.

Du plus profond de sa poitrine, Trijueque poussa un soupir ou plutôt un ébrouement.

— Juan Martin nous traitait fort mal. Nous ne pouvions plus le supporter. Il se complaisait à m'humilier... Moi, je voulais commander pour mon propre compte et faire ce que bon me semblerait. J'ai un caractère très difficile, et il ne me plaît pas de sentir quelqu'un au-dessus de moi. Quand je compris qu'Albuin se rendait au camp ennemi, j'éprouvai la tentation de l'imiter ; mais j'en triomphai promptement... J'en revins, après quelques heures, à y penser encore... Ah! quelle nuit! Je ne pouvais pas dormir. La colère que je nourrissais contre don Juan, parce qu'il ne me laissait pas faire à ma tête, et les promesses des Français...

— Oui, on a raconté qu'ils vous promirent un évêché.

— Mensonges! Qui a dit cela? C'est se moquer de moi. (Et il me regardait avec des yeux furibonds.) Ce qu'ils me promirent, ce fut de me donner le commandement de trois mille hommes. Le général Gui m'écrivit une lettre, en me qualifiant de « premier stratégiste du monde » et en ajoutant que « l'Empereur et le roi Joseph désiraient me connaître ».

Je ne pus me retenir de rire. Alors, Trijueque redoubla de fureur et se répandit en reproches injurieux contre les Français.

— Qui m'aurait dit qu'on me leurrait?... Mais ces chiens me paieront tout à la fois... Me tromper, tromper un homme qui serait capable de bouleverser le monde, si on lui confiait trois mille soldats d'élite! un homme qui serait capable d'assurer, à son choix, la couronne sur le front du roi Joseph ou sur celui de Ferdinand. suivant sa volonté et son bon plaisir!

— En résumé, señor curé, vous êtes sur la voie du repentir, sur le chemin qui reconduit chez les *empecinados*... Je suppose qu'on vous recevra comme vous le méritez, c'est-à-dire à coups de fusil. Parmi tous les fidèles qui suivirent le sort de Juan Martin, il n'en est pas un seul qui ne se croirait déshonoré s'il touchait la main de Mosen Anton.

Le *guerrillero* m'examinait avec une physionomie étrange. Il y avait dans ses yeux autant de tristesse que de colère. Après une pause, il poursuivit :

— Non, Mosen Anton ne reviendra pas en arrière. Il n'est pas homme à implorer son pardon. Ce qui est fait est fait. Je suis une montagne et ce n'est pas quelques gouttes d'eau qui m'aplaniront... Désormais je suis Judas ! Que don Juan Martin s'en aille à tous les diables ! Si les Français me traitent mal, qu'ils continuent ; s'ils disent : « Monsieur le chanoine », qu'ils le redisent ; s'ils veulent me tuer, qu'ils me tuent ! Moi, je ne cède pas. Ce qui est fait est bien fait... Il ne manquerait plus que cela ! Je ne veux pas servir de jouet. Ils sont aussi canailles les uns que les autres... Mais je ne me repens pas, non. Juan Martin peut remercier Dieu que nous ne l'ayons pas fait prisonnier.

— Cette âpreté, señor Trijueque, dénote une conscience agitée.

— Et vous, dans quel état se trouve la vôtre ? — me demanda-t-il avec intérêt,

— La mienne est tranquille. Je vais mourir. Mon âme se trouble, il est vrai, en songeant au grand passage. Mais j'ai accompli mon devoir ; je n'ai pas trahi, je n'ai pas livré mes chefs, je n'ai pas commis la vilenie de me vendre à l'ennemi. Je mourrai avec douleur, mais avec calme.

Trijueque me contempla longuement. Me saisissant ensuite la main, il me la serra avec force et me dit :

— Cela peut paraître un mensonge, et pourtant je vous porte envie.

— Je le comprends, parce que, malgré le terrible de ma situation, je ne l'échangerais pas avec la vôtre.

Le curé se leva en sursaut, sa tête frappa contre le toit ; mais, sans tenir compte du choc et de la douleur qu'il ressentait, il parcourut la pièce, d'une extrémité à l'autre, plusieurs fois de suite.

— Mosen Anton, calmez-vous ! — repris-je ; — un homme de votre caractère doit supporter l'adversité avec plus de force d'âme.

Moi, le vaincu et le condamné à mort, je consolais le vainqueur et le bourreau.

— Ce sera une belle fin que la vôtre! (Et il se campa en face de moi). Vous descendrez sur l'esplanade et, vous plaçant, avec une attitude martiale, devant le peloton d'exécution, vous commanderez vous-même le feu. Quelle belle mort!... Oui, cela s'appelle mourir en brave; ce n'est pas le châtiment d'une trahison; les lois de la guerre parfois, entraînent des catastrophes... Et maintenant, señor Araceli (il s'assit de nouveau près de moi), conseillez-moi sur ce que j'ai à faire.

— L'insigne Mosen Anton, le grand stratégiste, l'homme éminent, a donc besoin que je le conseille, moi qui ne vaux plus rien et qui vais mourir!... On vous a envoyé ici pour que vous me donniez vos exhortations et nous en venons à ce point que c'est moi qui dois vous donner les miennes!

— Oui, — me répondit le géant avec un certain embarras puéril. — C'est que moi, oui, moi, je suis très malheureux... Depuis cette nuit, je ne sais plus ce qui se passe en moi... Il me semble que mon âme — cette âme forte qui était la mienne — bondit et rebondit dans ma poitrine; il me semble que le ciel... depuis cette nuit, oui, depuis cette nuit même..., me tombe sur la tête et que je dois rester debout, les mains dressées, pour soutenir son poids, de peur qu'il ne m'écrase.

— Je vois bien le mal dont souffre pour la première fois Mosen Anton. Je me l'imaginais ainsi... La situation où je me trouve m'autorise à donner mes conseils à un homme plus âgé et plus expérimenté que moi. Voulez-vous guérir de votre maladie? Il n'y a qu'un remède : il consiste à fuir d'ici, à abandonner les Français, à rejoindre don Juan Martin, s'il est encore en vie, à vous jeter à ses pieds. Demandez-lui, alors, humblement pardon, et suppliez-le de vous accorder, non pas le commandement d'une compagnie, mais une place de simple soldat parmi les *empecinados*.

— Cela, jamais! — s'écria le *guerrillero* avec une agitation subite. — Vous vous moquez de moi! Éclairs et tonnerre! Suis-je donc un moinillon?... Implorer ma grâce! Je ne comprends pas comment je vous écoute aussi patiemment!

— Alors, si vous renoncez à ce remède, il vous en reste encore un autre, l'unique.

— Lequel?

— Vous pendre. Celui-là est d'un effet immédiat. Vous n'avez qu'à suivre l'exemple de Judas, après qu'il eut livré Jésus.

— Quels conseils vous me donnez!... Demander pardon à Juan Martin!...

— Puisque je vous vois repentant!...

— Repentant, non; pas précisément! — reprit-il avec une assurance affectée. — Un homme tel que Trijueque... sait ce qu'il fait et pourquoi il le fait.

— Alors, n'en parlons plus. Que l'archevêché qu'ils vont vous donner vous soit léger!

— Un archevêché, à moi! (Et il me secouait le bras avec fureur.) Sachez que personne n'a le droit de me tourner en ridicule, non, personne!

— Mosen Anton, — lui dis-je, désirant mettre fin à cette conférence, — laissez-moi seul.

— Je n'en ai pas envie... Nous allons bien voir... Je suis monté pour vous aider à bien mourir, et, si je descends trop vite, ces gens-là diront que monsieur le chanoine expédie ses condamnés par trop rapidement.

— Cependant, si quelqu'un nous écoutait, il croirait que c'est vous qui êtes le condamné, et moi le père spirituel!

— En fin de compte, señor Araceli, — reprit-il avec beaucoup d'impatience, — que pensez-vous que je doive faire?

— Je vous l'ai déjà dit... A moins que monsieur le curé ne préfère continuer à vivre au milieu des Français pour leur dire la messe!

Les yeux de Trijueque lancèrent des flammes.

— Non! non! non! — cria-t-il avec une exaltation inquiétante, en faisant des gestes de fou. — Moi, je ne puis pas demander pardon à l'Empecinado. Depuis cette nuit, un démon s'est accroché à mon épaule, et, la bouche collée à mon oreille, il me répète : « Va retrouver Juan Martin... » Non, mille fois non! Cet homme, ce grand Trijueque, ce cœur de bronze, ne peut se plier à une semblable bassesse... Juan Martin a manqué d'égards envers moi, il m'a humilié, il ne voulait pas que je fusse général comme lui, alors que je me sens une âme et une tête capables de commander toutes les armées de Napoléon...

— Don Juan voulait que ses inférieurs lui obéissent. C'était là toute sa faute.

— Juan jalousait mes victoires.

— C'est lui qui vous tira du néant, lui qui vous donna grades et pouvoir.

— C'est vrai, je ne le contesterai pas : je dois à mon ennemi la réputation que j'ai acquise. Il y a trois ans, je n'étais rien qu'un pauvre curé... Quel autre temps !... C'est hier, me semble-t-il. A ce souvenir, mon cœur danse dans ma poitrine.

» Dès ma jeunesse, je reconnus que Dieu ne m'avait pas appelé dans les voies de l'Église. Fréquemment, depuis ma prêtrise, je rêvais duels et batailles. Bien plus qu'à la lecture des théologiens et des docteurs, mon esprit se complaisait dans les œuvres de Ginès Perez, de Hita, de Diego et Bernardino de Mendoza... et autres historiens militaires... Dans ma cure de Botorrito, je vécus tranquille durant plusieurs années. Bon prêtre, je disais la messe, je prêchais, j'assistais les malades et je faisais l'aumône aux pauvres. Ah ! pendant tout ce temps, je n'aurais pas fait de mal à une mouche. Cependant mon âme, sans raisonner la chose, ne se trouvait pas à l'aise au milieu de cette vie-là, et, en général mes pensées voyageaient vers d'autres sphères...

» La guerre éclata. Le jour où parvint à Botorrito la nouvelle des événements du Deux Mai, je devins fou, je fus pris d'une fureur sauvage. Je descendis dans la rue, et, pénétrant dans une maison voisine, je commençai à pousser des cris. Pour cela, ils me portèrent en triomphe...

» Ah ! quelle journée ! J'achetai un *trabuco*, et je m'amusais à en tirer des coups en l'air en disant : « Bon ! voilà un Français qui tombe !... En voilà un autre !... » Un mois se passa et, un dimanche de juin, je m'habillais à la sacristie pour la grand'messe, quand le sacristain m'apprit que don Juan Martin Diaz, que je connaissais, venait d'entrer dans notre village avec une *partida* de gens armés pour la défense de la patrie. Je fus saisi d'un tel tremblement et d'un tel trouble que je commençai la messe sans savoir ce que je disais. Les mots latins se mettaient en travers de ma gorge et je me trompais à chaque instant. Comme l'enfant de chœur me faisait

remarquer ces erreurs, je lui donnai un soufflet devant tous les fidèles.

» L'évangile achevé, je montai en chaire pour prêcher, au moment même où un grand nombre des hommes de don Juan Martin pénétraient dans l'église... Mon plan était de parler sur le Saint-Esprit, mais je ne me souvenais plus de ce que j'avais préparé et je m'adressai en ces termes aux gens de Botorrito : « Mes enfants, saint Jean Chrysostome, dans son chapitre XXIX, dit que Napoléon est un vaurien... Soyez bons, ne péchez pas... *Napoleo damnatus est*... Il ne faut pas voler parce que le diable vous emporterait en enfer ainsi que Napoléon a emporté en France notre roi... Quels sont ces vaillants Macchabées qui pénètrent dans le temple de Dieu, porteurs de *trabucos*, semblables aux fils d'Israël ? Qu'ils soient bénis, ces soldats qui nous viennent armés d'escopettes et de poignards : tel Mathathias quand il marcha contre Antiochus Épiphane... Quel est donc ce Josué belliqueux qui franchit maintenant la petite porte des Ames du Purgatoire ? Et quel autre serait-ce que le saint héros de Castrillo de Duero, celui qui va vers Gabaon, monté sur sa jument noire, pour vaincre Adonisech, roi de Jébu ?... Célébrons par nos cantiques la chute des murailles de Jéricho, au son des trompettes guerrières et des castagnettes retentissantes ! »

» Dans ce même style, j'entassai mille extravagances ; je prêchais à tort et à travers. Le peuple et les *guerrilleros* devinrent fous en m'écoutant, et, avec leurs cris et leurs trépignements, ils ébranlèrent l'église. Je continuai ma messe... Hélas ! quand je consommai les espèces, je ne savais plus ce que je faisais : je ne réponds pas d'avoir traité avec respect le corps et le sang sacrés de Notre Seigneur. Le calice se renversa dans mes doigts. Après le lavement des mains, l'enfant de chœur enthousiasmé se mit à sauter devant l'autel... Je ne me contenais plus moi-même, et mes pieds s'agitaient sur le sol. Tout ce que je touchais brûlait, et, dans le fond de mon être, je crus sentir la chaleur d'un brasier.

» Quand je me tournai vers le peuple pour dire : « *Dominus vobiscum* », j'ouvris mes bras et je criai de toute la force de mes poumons : « Vive Ferdinand VII ! meure Napoléon !... » Juan Martin, montant précipitamment à l'autel, m'embrassa,

et moi, pour la première et l'unique fois de ma vie, je me mis à pleurer. Le peuple applaudissait, en pleurant, lui aussi.

» Une heure après, j'avais sellé mon cheval et je suivais la *partida* de Juan Martin.

— Voilà qu'avec ces souvenirs, — lui dis-je, — votre esprit s'est préparé à changer de voie. Maintenant, vous le comprenez, votre devoir est d'aller demander pardon à don Juan Martin pour cette grande vilenie que vous avez commise par un égarement passager. Tous les hommes, dans leur vie, rencontrent leur mauvais quart d'heure.

— Non... pas de pardon! (Et il laissa tomber sa tête sur sa poitrine.) Juan m'a traité trop mal. Il jalousait mes faits d'armes. Oh! si je m'étais emparé de lui, la nuit dernière, je lui aurais parlé ainsi : « Eh bien! señor Empecinado, à quoi vous servent ces fumées de gloire? Vous êtes maintenant à la merci de Mosen Anton... Arrachez-moi ces galons et allez-vous-en chez vous... Nous lui aurions fait grâce et j'aurais pris le commandement de toute la troupe. C'était convenu avec Albuin.

— Dieu a protégé le soldat loyal, et la trahison, victorieuse un moment, est méprisée par nos ennemis eux-mêmes. Y a-t-il, dans le monde, un être plus infortuné que vous? Le poids de vos remords, la répugnance que, comme traître, vous inspirez aux Français, tout cela ne vous amène-t-il pas à envier mon sort, quoique je sois condamné à être fusillé?

— Oui, je l'envie, je l'envie! — me répondit-il lugubrement. — En vérité, il n'y a pas sur toute la surface de la terre un homme plus malheureux que moi. Le Manchot, lui, est content parce que, au bout du compte... celui-là cherchait l'argent et il l'a trouvé. Moi, j'ambitionnais ce que l'on ne veut pas me donner, ce que je n'obtiendrai jamais, non... Je voulais une grande armée et je crus que le diable me la confierait. Ce diable se moque de moi et il m'appelle : « Monsieur le chanoine!... »

Mosen Anton fit un bond et, pris d'une ardeur frénétique, d'une rage insensée, il frappa la muraille avec sa tête, en s'écriant :

— Brise-toi, ma tête, brise-toi... A quoi me sers-tu donc? Que te vaut ce que tu portais en toi? Invente des sermons

pour édifier, pour distraire les gens de Botorrito, et rien autre chose... Épaminondas, César, Alexandre, le Grand Capitaine, Bonaparte ! vous autres tous, vous eûtes des armées à commander ; moi, je ne commanderai plus que dans mon église, si ma servante, ma nièce, le sacristain et l'enfant de chœur consentent encore à m'obéir !

— Assez ! assez !

Je l'éloignai de la muraille, craignant que réellement il ne s'y brisât le crâne.

— Pourquoi ne me débarrasses-tu pas de cette montagne qui pèse sur mes épaules ?... Mon cerveau est démesurément vaste et par trop lourd pour un homme seul. Avec lui, il y en aurait eu assez pour distribuer de l'intelligence à plus de vingt !...

Ses yeux enflammés tendaient à sortir de leurs orbites ; il soufflait violemment, et l'aspect de son visage indiquait le délire.

— Je pars, — dit-il, — je vais me promener à travers champs... Je réfléchirai à ce que je dois faire. Vaillant jeune homme, courage ! Votre sort est des plus glorieux.

— Oui, — soupirai-je.

— On vous fusillera au point du jour. Votre souvenir restera vivant et vénéré dans l'armée espagnole. « Araceli, — dira-t-on, — un grand cœur ! Il mourut pour avoir refusé de passer à l'ennemi !... » L'histoire conservera votre nom... Vous y aurez une belle page. Noble vie et fin plus noble encore !

Je ne répondis rien.

— Seriez-vous capable de fléchir au moment suprême ? Cette âme fière va-t-elle se sentir troublée quand son corps sera placé devant le peloton ?

— Non.

— Courage ! Si je vous voyais déchoir de cet illustre apogée, j'en aurais du chagrin. Et puis, cette engeance vile se réjouirait par trop de vous voir *afrancesado*... Non, non, engeance française, celui-là, vous ne l'aurez pas ! Cet héroïque jeune homme périra plutôt que de servir sous votre ignominieux drapeau. Maudit soit-il, l'Espagnol qui se laisse prendre à vos pièges, misérables satellites du bandit corse !... Ranimez-

vous, jeune homme : je veux vous voir, en face du peloton, mortifiant l'amour-propre de ces couards par votre mâle fierté !

— Il est étrange d'entendre s'exprimer ainsi un homme qui a fait ce que vous avez fait.

— Ne me parlez pas de moi ! Oui, je suis un... Cette nuit, bon Dieu ! Comme il m'étouffait, ce poids !... Allons, courage, bon courage ! Je suis enthousiasmé par l'exemple que j'ai devant les yeux... Les châtiments et les cruautés de ces gens-là honorent et grandissent leur victime... Ma patience est à bout, — poursuivit-il, — je suis décidé à rompre avec ces brigands. Ils sont plus orgueilleux que Rodrigue au pied du gibet. Nous tous, qui nous sommes rangés sous leurs drapeaux, ils nous humilient et nous traitent avec mépris... Ma rage est si forte, Araceli, que s'ils tombaient dans mes mains, je les ferais tous pendre sans pitié... Croriez-vous qu'ils continuent à me prodiguer leurs insultes et que leur insolence envers moi va toujours croissant ? Il ne leur suffit pas de m'appeler « monsieur le chanoine », ils s'évertuent à me dénigrer encore plus ; aujourd'hui, un officier m'a dit : « Monseigneur l'évêque ! »

— Mosen Anton, les autres renégats qui sont ici pensent-ils comme vous ?

Je sentais que ma situation s'améliorait par enchantement.

— Oui, oui !... Tous désirent même retourner là-bas.

— Combien sont-ils ?

— Vingt, à peine.

— Et les Français ?

— Dans ce bâtiment et dans les maisons voisines, il y en a plus de cent. La lutte serait par trop inégale.

— La trahison a donc rendu lâche le brave Trijueque !... Vous êtes peu, c'est vrai, mais mieux vaut mourir que de continuer à être le jouet de cette bande-là.

— Oui, mille fois oui ! — s'écria le curé avec allégresse. — Je sens que ce corps-là renferme un grand cœur... Et avec ça... Mais laissez-moi vous l'expliquer... Il baissa le ton. J'ai su que Juan Martin était vivant et qu'il avait réuni quelques troupes...

— Qui vous l'a dit?... Où sont-ils?...

— Un berger m'a dit que Sardina s'était installé à Granadejos... Juan Martin, hier soir, traversa la montagne. Beaucoup de fuyards se groupèrent à Yela.

— Il est évident qu'ils se réunissent et essaient de reconstituer l'armée.

— Je crois que oui, et ils feront bien! — dit l'ogre. — Que je serais heureux s'ils administraient à ces gens-là une bonne raclée!... Si mes prévisions, si ma connaissance des lieux ne me trompent pas, (il baissait la voix davantage,) Juan Martin et Sardina rassembleront leurs troupes à Cibicas, qui est à une lieue et demie d'ici... Quelle admirable position pour fondre sur ce détachement et pour le réduire en miettes!... Ah! si j'étais à leur place!... mais ni l'un ni l'autre ne voit plus loin que le bout de son nez.

— Il faut faire un effort pour sortir d'ici. Nous rejoindrons l'Empecinado, et vous, après lui avoir demandé pardon...

— Moi, pardon, pardon! — dit le *guerrillero* d'une voix caverneuse, et il redevint sombre. — Cela, jamais!

— Nous nous présenterons à don Juan...

— Moi, non... mon honneur, ma dignité... En somme, Mosen Anton se couperait lui-même la tête, cette tête puissante que plus de quatre envient, plutôt que de revenir sur le chemin parcouru. Les hommes de ma trempe ne marchent pas en arrière; ce qu'ils ont fait est bien fait... Mon intention, maintenant, est de renoncer à la guerre et de m'en aller mourir à Botorrito.

Après avoir réfléchi un instant, Mosen Anton se leva pour sortir.

— Ne me quittez pas! — lui dis-je en l'arrêtant.

— Je ne puis rester plus longtemps... Je veux courir à travers champs; je veux m'enfuir... Ne vous ai-je pas dit que Juan Martin se trouve à Cibicas?

— Tant mieux!

— Supposez — poursuivit-il avec épouvante — qu'il arrive ici, qu'il enveloppe ces pantins, qu'il nous fasse tous prisonniers, qu'il me voie...

— Oh! cet événement serait trop heureux pour qu'il se réalise. La main de Dieu s'est retirée de nous.

— Je m'en vais.

— Et où est donc Albuin ?

— Je ne le sais pas et ne veux pas le savoir. Que la terre l'engloutisse !... Ce malheureux Juan Martin, s'il possédait deux doigts de cervelle, il tomberait sur ce détachement et l'écraserait... Tous les généraux du monde ne sont que des sots... Ah ! si j'avais une armée d'Espagnols, de Français, de Grecs, de Chinois ou de diables !... Maudite soit mon étoile !... Oh ! que je serais content si Juan Martin anéantissait cette vile racaille ! Alors, sans prendre parti ni pour les uns ni pour les autres, j'applaudirais... M'appeler « monseigneur l'évêque », outrager un guerrier comme moi ! Donner le commandement d'un peloton à un chef qui pourrait tenir dans sa main cinquante mille soldats et les éparpiller sur un champ de bataille sans qu'un seul tombât à une place qui ne fût pas la sienne !... Moi qui, en campagne, explore d'un coup d'œil la moitié de l'Espagne et vois d'où vient l'ennemi ! Moi qui suis capable... Mais il ne me convient pas de faire mon propre éloge.

— Señor Trijueque, vous êtes rongé, dévoré par les remords.

— Moi !... Quelle absurdité ! — fit-il avec ennui. — Señor Araceli, il n'appartient pas à un gamin de se moquer de moi. Suis-je une marionnette pour qu'on mette en doute la fermeté de mon caractère ?

— Faisons acte d'hommes courageux, señor curé. Parlez aux renégats qui sont dans l'auberge. Soulevons-nous contre ces *gavachos*, et ainsi nous en finirons avec eux, une bonne fois : ou la mort, ou la liberté !

Trijueque se frotta les mains, et il fronça ses sourcils plus noirs que la nuit.

— Merveilleux plan ! Nous nous soulevons. Et après ?

— Nous rejoignons don Juan Martin.

Le curé, le front barré de plis, parut contrarié.

— Non, je m'en vais, moi, je m'en vais dans mon village, — reprit-il avec une inquiétude fiévreuse. — Vous voulez que nous nous soulevions, que nous passions sur le ventre de ces couards ?... Ensuite nous ne pourrons opérer tout seuls. Il faudra que nous allions à la recherche de Juan Martin, et, si nous le rejoignons, il faudra bien qu'il me voie...

— Bien ! Et puis ?...

— Et, s'il me voit, il me dira quelque chose.

— Vous lui avouerez que vous vous êtes trompé, que vous avez eu un accès de folie.

— Éclairs et tonnerre! — s'écria-t-il avec fureur. — Suis-je un enfant à la mamelle?... Araceli, cet homme de bronze, cette nature de géant, ce Mosen Anton, que Dieu pétrit par erreur avec le limon préparé pour vingt créatures, ne pliera devant personne. Pourquoi m'exposer à ce qu'il me voie? En ce moment, je ne redouterais pas toutes les armées françaises réunies, je ne craindrais pas le monde entier armé contre moi; mais si Juan Martin apparaissait à cette porte et me regardait, s'il projetait sur moi la flamme de ses yeux noirs, je roulerais à terre...

Deux coups de feu retentirent dans la campagne. Mosen Anton se précipita vers la lucarne; il se souleva, à la force des poignets, et explora l'horizon. Soudain il tourna vers moi des yeux fous, où se lisaient la joie et la terreur tout ensemble:

— Juan Martin! Juan Martin! Les *empecinados*! Quel bonheur!... Où vais-je pouvoir me cacher?

Et il se précipita au dehors, sans refermer sur lui la porte.

***

Me glissant sur le palier, j'entendis alors un sapeur qui venait d'entrer dans la cour faire cette communication au corps de garde :

—Les sentinelles ont signalé l'approche d'une troupe venant de Cibicas.

— Des maraudeurs, une petite troupe?

— On devrait envoyer un peloton garder, là-bas, le sentier du coteau... Où est donc le commandant?

— Il dort. Il a dit expressément qu'on ne le réveille que dans le cas où surviendraient des ordres du général Gui.

On entendit une nouvelle détonation.

— Encore un coup de fusil aux avant-postes!... Qu'est-ce que c'est?

Au même instant, le roulement redoublé d'un tambour, arrivant jusqu'à nous, alarma quelque peu ces gens-là.

— Ce n'est rien, — fit l'un.

— Comment, ce n'est rien! — lui répondit avec trouble un officier qui venait d'entrer précipitamment dans la cour. — Des centaines d'insurgés viennent d'apparaître sur le chemin de Cibicas. Ils fondent sur nous de ce coteau qui domine la gauche de notre position. Aux armes!

— Appelez le commandant.

— Il faut donner une leçon à ces misérables... Ce sont des voleurs de grand chemin...

Un autre coup de fusil fut suivi bientôt après de plusieurs. Des Français se mirent à courir; un cri terrible retentit dans cette cour intérieure, un cri qui tout d'abord inspira une terreur panique à ces soldats qui s'étaient laissé surprendre :

— Les *empecinados*! Aux armes!

En effet, c'étaient les nôtres. Le mouvement prévu par l'esprit audacieux de Mosen Anton se trouvait réalisé; les troupes qui assaillaient le détachement français se composaient de cinq cents hommes que Sardina avait fini par réunir à grand'peine.

Aux *guerrillas*, il ne faut pas, pour s'organiser, comme aux armées régulières, mille formalités surabondantes. Les *guerrillas* se groupent, de même qu'elles se dispersent, par une sorte d'instinct, d'après la loi mystérieuse de leur caractère vif et remuant. Vaincues, elles s'évanouissent comme des flocons de fumée; puis, tout à coup, elles se condensent comme des nuages orageux, pour faire pleuvoir des balles sur l'ennemi quand il s'y attend le moins.

L'action s'engagea rapidement. Les *guerrilleros* attaquèrent avec fougue, comme des gens offensés et rageurs qui ont une injure à venger.

Les Français se défendirent bien, mais il ne leur fut pas possible de résister à mes camarades : ceux-ci, s'étant approchés silencieusement, avaient choisi la position et le point d'attaque qui leur paraissaient les plus avantageux. A côté du bâtiment où je me trouvais, un groupe d'Impériaux, abrité dans une cahute, résista avec une intrépidité sublime. Mais les Français n'étaient pas assez nombreux, et les soldats de Sardina pénétrèrent dans le hameau par divers côtés en refoulant leurs adversaires. Je n'ai jamais vu mettre tant de furie à acculer et à détruire un ennemi qui se replie et cède après

de surhumains efforts. Les *empecinados* ne faisaient quartier à personne, et malheur à ceux qui leur tenaient tête. Quand ils entrèrent dans la cour, je criai de toute la force de mes poumons :

— Ici, mes bons camarades! Donnez-moi un sabre, je puis encore vous aider. Dans l'écurie de droite, là, quelques-uns sont enfermés. D'autres cherchent à s'échapper par le ruisseau. A eux! Achevez-les!

Par les portes enfoncées, sortaient en hurlant les prisonniers mes compagnons. Je me sentis emporté par une frénésie de massacre, et les cruautés de mes camarades envers les Français enflammaient mon âme. Au milieu de la cour, un spectacle émouvant refroidit mon exaltation. Un homme descendait précipitamment l'escalier du premier étage. C'était le commandant français. A la vue des siens qui sautaient les murs pour s'enfuir ou se cacher dans les caves, il brandit son sabre en criant :

— Arrêtez-vous, misérables, et venez voir à quel prix vend sa vie un soldat des Pyramides et d'Austerlitz!

Et, avec la fureur d'un lion plutôt que d'un homme, il se jeta sur les nôtres.

— Arrière, bandits! — vociférait-il. — Il n'y a pas d'autre roi d'Espagne que le roi Joseph...

Et il tomba à terre pour ne plus se relever.

Quelques minutes après, le brave Sardina m'étreignait dans ses bras.

Le soir même, nous nous dirigeâmes sur la ville de Cifuentes, dont Juan Martin venait de tailler en pièces la garnison. L'Empecinado m'y reçut cordialement. Il portait le bras droit en écharpe, à la suite des fortes contusions qu'il se fit quand il se sauva, comme le rapporte l'histoire d'Espagne, en se laissant rouler le long d'un précipice jusqu'au fond.

III

Don Juan Martin s'était décidé à demeurer une semaine à Cifuentes, pour y refaire ses forces et réorganiser convenablement la *partida*. Il n'y avait aucun danger pour nous à can-

tonner là, car nous attendions d'un moment à l'autre l'arrivée à Cifuentes de don Pedro Villacampa avec ses troupes. Ce général venait de Murcie pour retourner en Aragon, en se dirigeant par Cuenca vers la haute région de l'Alcarria. Tout ce pays-là devait échapper aux Français tant que l'occuperaient ces deux célèbres *guerrilleros* ; en revanche, au nord d'Algora, il n'y avait pas un pouce de terrain qui obéît au roi Ferdinand VII.

Pour ne pas laisser nos soldats oisifs, l'Empecinado avait donné l'ordre de détacher de petites *cuadrillas* qui parcouraient la montagne et la rive gauche du Tajuña : ces patrouilles avaient pour mission d'observer l'ennemi et d'enlever les détachements qui n'étaient pas sur leurs gardes ; et la chose, comme nous le constations, se produisait fréquemment.

Le surlendemain du jour où je me présentai à lui à Cifuentes, don Juan Martin était en conférence avec Villacampa devant le portail du couvent des dominicains, quand accourut Sardina, qui dit joyeusement au général :

— Nous l'avons prise, Juan, nous l'avons forcée, cette pauvre bête épouvantée, qui ne savait plus dans quel trou de montagne se fourrer !

— Je suppose que tu me parles de Trijueque, — fit don Juan Martin avec ennui. — Je ne veux pas le voir.

— C'est un brigand de telle catégorie que si nous ne faisions pas, avec lui, un exemple, nous ne devrions plus, désormais, nous fier à notre propre chemise... Nos gens voulaient le fusiller, et lui-même le demandait à grands cris. Mais j'ai tenu, auparavant, à ce qu'il te fût présenté.

— Qu'on ne l'amène pas ici ! — vociféra don Juan. — Qu'on ne le mette pas devant moi !... car si, une fois, à Perales de Tajuña, j'ai assommé un âne à coups de poing, je ne suis pas d'humeur à renouveler tous les jours ces fantaisies-là...

Cependant Mosen Anton ne tarda pas à nous apparaître. Quel triste spectacle ! On le traînait, les mains attachées derrière le dos. Les plus vils, les plus éhontés, les plus cruels parmi les volontaires de la *partida* s'attelaient à la longue corde, et ils forçaient le patient de marcher, à coups de bâton et à coups de pied. Mosen Anton avait maigri, il était devenu

plus blême, plus vert, plus sombre encore, et, dans ce court espace de quarante-huit heures, sa taille au-dessus de l'ordinaire semblait avoir grandi. Sa figure sinistre était si défaite, ses traits énergiques si contractés, et, en même temps, il y avait une telle férocité dans l'expression délirante de ses yeux, que son regard absorbait toute sa physionomie; son visage se condensait dans ces yeux sanguinolents et égarés. Il avait perdu le bonnet et le mouchoir qui naguère couvraient sa tête, et son crâne chauve montrait sa convexité informe et bossuée. La soutane se réduisait à des lambeaux rattachés les uns avec les autres; des déchirures irrégulières mettaient à jour ses autres vêtements; à travers ces trous, se voyaient les jambes du traître-héros, et elles ne tremblaient ni de froid ni de crainte.

— Où l'avez-vous pris? — demanda don Juan Martin en contemplant avec stupeur l'image lamentable de celui qui fut son ami.

— Vers Canredondo, — fit l'un. — Il allait par là, suivi de quatre hommes. Nous autres, nous criâmes : « Mosen Anton, rends-toi, rends-toi! » Et nous courûmes après lui.

— Fit-il quelque résistance?

— Nullement. Il vint droit à nous en disant : « Vous m'avez là, mes amis. Faites feu sur moi... » Quand nous l'attachâmes pour le conduire ici, il devint furieux, et peu s'en est fallu... Il est vrai que nous étions dix-huit contre cinq, et nous n'eûmes pas peur...

— Donc, tu es de nouveau en ma présence, chien! — s'écria l'Empecinado, pâle de colère, et serrant les poings et les mâchoires. — Dis-nous ce que je dois faire de toi, traître qui m'as vendu à l'ennemi!

— Des traîtres de ma sorte, on les fusille sans pitié! — répondit Mosen Anton en fronçant ses affreux sourcils et sans regarder le général, — mais on ne les promène pas à travers un camp comme une guenon ou un singe savant pour amuser les soldats.

— Dis-moi, âme plus noire que celle de Satan, est-il pour toi un châtiment qui soit plus terrible que la mort?... C'est que, sur ce cœur grand comme une montagne, la mort serait de moindre effet qu'une chiquenaude!

— Tu as raison de croire que je ne redoute pas la mort. Mille fois j'ai fait le sacrifice de ma vie pour ton profit, pour te conquérir honneurs, grades, renommée... Tue-moi d'un seul coup, barbare, et ne m'insulte pas !

— Il te faut, avant, confesser que tout ce que je pourrai ordonner à ton encontre, tu l'as mérité... Oui, il te faut confesser que, pour ton infâme trahison, la mort est indulgence et charité... Malheureux ! Y a-t-il dans cette âme quelque autre chose que de la bravoure ?

— Oui, — répondit le curé âprement, — oui, il y a quelque chose de plus : il y a l'ambition d'acquérir de la gloire, de mener à bout de grandes actions, d'étonner le monde par les hauts faits d'un seul homme. Il y a la crainte horrible qu'un être humain n'ait plus de valeur ou de puissance que moi, il y a l'habitude de regarder toujours en bas quand je veux considérer les hommes.

— Misérable envieux ! — reprit don Juan, — tu serais capable de vendre Dieu lui-même par jalousie, oui, par jalousie de ce que c'est Lui qui a créé l'univers et non pas toi !... Enfin, Trijueque, reconnais devant moi ta perfidie infâme, et je te fais grâce de la vie.

— Moi, avouer cela ! — ricana Mosen Anton comme qui entend la plus grande des extravagances ; — ce que j'ai fait est bien fait.

— Tu oses soutenir que tu as bien agi ! Alors, d'après toi. passer à l'ennemi, tourner ses armes contre ses frères, trahir son général, lui tendre une embuscade pour s'emparer de lui, ce sont là des actions qui méritent une récompense... Cet homme est bâti de la sorte : il monterait cent fois à l'échafaud et il ressusciterait cent fois, qu'il ne confesserait pas son crime.

Don Pedro Villacampa, qui entendait ce dialogue, prit la parole à son tour.

— Infortuné Trijueque !... Quel dommage que des soldats aussi éminents n'aient pas une conscience à l'épreuve de la corruption !... Et, après tout, ce bon curé n'aura reçu qu'une poignée d'or... Dire que des hommes si braves se vendent pour mille ou deux mille écus !...

Le visage de Mosen Anton exprima une fureur amère.

— Señor Villacampa, vous êtes heureux que je sois ligotté

comme une bête sauvage. Sans cela, Mosen Anton ne se laisserait pas insulter aussi outrageusement. Il n'y a pas dans le monde assez d'argent pour m'acheter ; vous, señor, et vous tous qui m'écoutez, sachez-le bien !

— Cela, j'en réponds ! — fit don Juan Martin. — Trijueque serait capable, par dépit, de mettre le feu à l'univers ; mais, s'il voyait, à ses pieds, tous les trésors de la terre, il ne se baisserait pas pour les ramasser. Chez cet animal-là, l'orgueil remplit tout, et rien autre chose n'y trouve place. C'est par orgueil qu'il s'est fait Français.

— Moi, Français ! Que dis-tu, malheureux ! (Et le curé faisait des efforts pour se dégager de la corde qui l'attachait.) Je n'ai pas la patience d'endurer une telle injure... Moi, je ne suis pas Français. J'ai abandonné mon parti, non pas pour servir les Français, mais bien pour me servir d'eux. Oui, j'ai abandonné mon parti pour mater ton orgueil, pour te faire choir d'un poste qu'à mon avis tu ne méritais pas, pour me soustraire à une autorité qui m'était insupportable... C'est que moi, Mosen Anton, je ne puis me soumettre à personne ; je n'étais pas né pour obéir ; j'étais né, au contraire, pour entraîner des soldats après moi, et non pas pour marcher derrière un autre. C'est que, moi, je pressens les incidents de la tactique militaire mieux que tu ne sens les piqûres des puces de ton lit. Aussi mon initiative a-t-elle besoin de se donner carrière. Mon cerveau, vois-tu, veut combiner des batailles, des contre-marches, des mouvements et des opérations qu'un inférieur ne peut réaliser. J'ai besoin d'une armée à moi tout seul, pour mon plaisir, pour dominer tout ce pays par mes prouesses, comme je le domine par mon esprit guerrier. C'est pour cela que je t'ai abandonné ; c'est pour cela que j'ai brisé les liens qui m'entravaient, et que, levant le masque, je me suis ébroué à mon aise, sans plus me contenir. C'est pour cela que j'ai cherché à m'emparer de toi : je devinai ton mouvement et je montai au sommet de ces rochers du Tajuña, que jamais tu n'as escaladés ; de là je me préparai à fondre sur toi et à t'anéantir pour te prouver combien l'aigle puissant se joue des oiseaux de nuit qui l'entourent. Dans ce dessein, j'appelai les Français à mon aide, et, si nous ne t'avons pas pris, ce fut parce que les *gavachos* ne voulurent pas faire ce

que je disais, parce qu'ils me dédaignaient et parce qu'ils se figurèrent — ces immondes lézards de terre à terre — que j'étais un de ces traîtres qu'on achète à la douzaine... Moi, je les méprise tous. Je reste avec moi-même et je me suffis. L'adversité me laisse fort et je ne descends pas, non, de ce pic élevé où s'agriflèrent mes serres, et du haut duquel je vous aperçois semblables à des rats se disputant des croûtes de pain... Tu voudrais que je chante le *Domine peccavi*, et que je m'humilie devant toi !... Cela, jamais, jamais ! Je reconnais que mon entreprise tourna mal, et j'en suis dévoré de rage.

— Non, tu es dévoré de remords. Avoue-le donc, une bonne fois, monstre ! — interrompit le général. — Je vois ton âme misérable se contourner dans ton corps comme un peloton de fil. *Caramba* ! elle se déchire elle-même, par rage de ne pouvoir supporter sa honte. Regarde autour de toi : n'es-tu pas épouvanté par les yeux de tous ces braves soldats qui te méprisent ? Ne vois-tu pas que le pire d'entre eux vaut encore mieux que toi ? Je ne te changerais pas pour le plus taré des fourriers de mon armée !...

— La mort ! la mort ! s'écria Trijueque avec désespoir. Je ne me repens pas de mes actes, non, mais j'en suis furieux. Puisque je n'ai pas pu réussir, je mérite qu'on me chasse de ce monde à coups de fusil, ou qu'on me coupe cette tête puissante, cette montagne sous le poids de laquelle je succombe !

— Curé de Botorrito, — fit gravement don Juan Martin, — tu es un malheureux et je commence à te prendre en pitié. Dis-moi une parole, quelle qu'elle soit, et non pas une humiliante prière de pardon, mais un mot qui me prouve que dans ton âme il y a un soupçon de regret pour avoir vendu ton chef et ton ami... J'ai soif de pardonner. Tonnerre de Dieu !

— Tu veux entendre une parole ? — répondit Trijueque lugubrement. — Eh bien ! entends-la : « Feu ! » La voilà, la parole. Feu sur moi ! Je ne veux plus vivre. Je ne me supporte plus en ce monde. Je ressemble à un homme auquel on dirait : « Tu vas faire cent lieues trimbalé sur un tombereau de cailloux... » Hors, hors de cette vie !... Camarades,

il y a là un mur... Chargez vos fusils et tuez-moi à votre guise, bien ou mal, visez-moi où vous voudrez, pourvu que vous me visiez !

— Curé de Botorrito (et don Juan Martin, la voix grave, redevint très pâle). en cette occasion terrible, je veux encore que ma volonté se fasse et non pas la tienne. Je te fais grâce. Tu retourneras au village d'où je te tirai en un jour de malheur ; tu prêcheras et tu diras la messe, ce qui est ton véritable métier.

— Mon métier est d'enseigner aux niais l'art sublime de la guerre ! — riposta le curé que ce rappel de ses fonctions sacerdotales blessait au plus vif de son orgueil.

— Retourne à ton village, — répliqua le général, indifférent à l'attaque. — Les prêtres ne doivent pas porter les armes. Je te pardonne et je te dégrade... Allons, camarades, arrachez-lui ces aiguillettes cousues à sa soutane: de si nobles insignes ne peuvent plus orner la poitrine d'un traître *afrancesado*.

Cette lie de l'armée qui entourait le pauvre *guerrillero* dégradé n'attendit pas un nouvel ordre pour lui arracher ses aiguillettes.

Mosen Anton fit un bond et tomba sur le sol.

— Et maintenant, détachez-le, et qu'il s'en aille à la grâce de Dieu.

— Tu me pardonnes, misérable ! — s'écria la victime avec un grand courage. — Et qui t'a demandé ce pardon que tu me jettes comme un os à ronger? Je ne suis pas un chien affamé et je ne mange pas de ton pardon. Reprends-le !

On commençait à le délier ; il se débattit :

— Juan Martin, ne commande pas de détacher Trijueque ! — cria-t-il ; — ne laisse pas libres les mains de Trijueque !

— Détachez-le ! — ordonna le général.

Mosen Anton se trouva libre, à l'instant.

— Crois-tu que je te crains? — poursuivit l'Empecinado. — Curé de Botorrito, retourne à ton église, agenouille-toi devant l'autel et demande à Dieu de te pardonner ton crime ainsi que je te le pardonne.

Après ces paroles, il rentra, avec Villacampa et Sardina, dans le couvent des dominicains.

Dès le départ du général, les soldats se complurent à mortifier Mosen Anton. Celui-ci se frayait péniblement passage avec ses bras de fer.

— Achevez-moi en une fois ! — leur criait-il.

Avec cette prestesse et cette ingéniosité qui sont propres à l'espièglerie des gamins, un des assistants fabriqua un bonnet en papier et l'enfonça sur le crâne chauve du *guerrillerro* licencié, en disant :

— Monseigneur l'évêque a sa mitre. Qu'il nous donne sa bénédiction !

Un autre essaya de lui mettre en main un roseau :

— Voilà votre crosse.

— Santurrias, — dit l'un, — apporte-nous donc ce morceau de vieille couverture pour lui en faire une chape !

— Tuez-moi, — hurlait la victime, — mais n'insultez plus celui qui fut votre colonel !

Quant à moi, j'éprouvais une vive compassion pour l'infortuné *guerrillero*, et, me rappelant ses bons offices, je ne pouvais faire moins que d'intervenir en sa faveur. Je le débarrassai d'abord des insignes épiscopaux et, serrant son bras sous le mien, je m'appliquai à le faire sortir du bourg afin de faciliter sa fuite.

J'eus beaucoup de peine à y arriver, tant la foule le persécutait et l'outrageait sans pitié. de la façon la plus atroce.

— Señor curé, dites donc une messe pour le salut de votre âme que les diables vont emporter !

— Señor curé, si les Français achètent pour mille doublons un colonel, que paieraient-ils un simple soldat ?

— Señor curé, vous qui vouliez jouer le rôle de général, vous n'êtes bon, maintenant, qu'à conduire une charrette... Est-ce qu'il ne prétendait pas commander une armée ?...

— De nonnes, sans doute, ou de moinillons !

— Oui, c'est un pauvre homme... Les Français l'employaient à leur cirer les bottes !

Non contents de l'injurier ainsi et autrement, ils le secouaient à chaque pas avec la longue corde qu'il portait encore autour de la ceinture et qu'il traînait derrière lui comme une queue.

Repoussant les uns et les autres, imposant enfin mon autorité à ces gens abjects, je parvins, après beaucoup d'efforts,

à l'emmener hors de la ville. J'obtins que tous retournassent en arrière. nous laissant seuls. En prenant congé de Trijueque. je lui indiquai la montagne :

— Fuyez par là, infortuné! Que Dieu rende la paix à votre conscience.

Je le regardai alors attentivement. Il était horrible : les yeux sanglants, les joues livides, la bouche baveuse, il tremblait de tous ses membres contractés.

— Il fait très froid, ce soir... (Et je lui offrais ma capote.) Prenez-la...

Mais, au lieu de l'accepter en me remerciant, il la refusa et me dit brusquement :

— Je n'ai plus besoin de rien. Adieu!

Et. sans daigner me regarder, il s'enfonça dans la montagne.

***

En rentrant au camp, j'éprouvai un vrai remords d'avoir abandonné à lui-même, dans la solitude, cet homme qui, me sachant condamné à mort, était venu. l'avant-veille, me consoler dans ma prison. Un sentiment irrésistible, mélangé d'inquiétude et de reconnaissance, me poussait à courir après lui.

Je sortis précipitamment du village et m'enfonçai dans la montagne par le même sentier qu'avait suivi le curé *guerrillero*. Le soleil était couché, la soirée devenait très obscure : il était impossible de distinguer les objets au loin. En courant, je criai à diverses reprises :

— Mosen Anton!... Mosen Anton!...

Mais personne ne me répondit.

A un quart de lieue de Cifuentes, alors que je me disposais à revenir sur mes pas, pensant que le curé avait pris une direction différente, j'avisai près de moi un objet sombre, un corps et les pans d'une soutane flottant au vent... Tout cela, s'agitant encore, était pendu à une branche d'un chêne élevé.

— Judas! — murmurai-je avec émotion.

Les yeux levés vers cette triste dépouille, je récitai un *Pater noster* et je m'en retournai à Cifuentes.

BENITO PÉREZ GALDÓS

Traduit et adapté de l'espagnol par XAVIER DE CARDAILLAC.

L'OPÉRA AVANT L'OPÉRA

L'invention de l'opéra est attribuée aujourd'hui aux Florentins de la fin du xvie siècle. Il fut l'œuvre, dit-on, d'un petit groupe de musiciens, de poètes, et de gens du monde, réunis à la cour du grand-duc de Toscane, et plus particulièrement dans le salon d'un grand seigneur, le comte Bardi, entre 1590 et 1600. Les noms de Vincenzo Galilei, — le père du grand Galilée, — du poète Ottavio Rinuccini, de l'érudit Jacopo Corsi, des chanteurs Peri et Caccini, du directeur des spectacles et des fêtes à Florence, Emilio de' Cavalieri, sont restés attachés à cette création d'une forme dramatique et musicale, qui devait avoir une si étonnante fortune dans le monde. Cette histoire a été maintes fois racontée dans ces dernières années.

Mais le tort de tous les historiens qui ont jusqu'à présent abordé ce sujet, a été de croire ou de laisser croire qu'une forme d'art aussi caractéristique pût réellement sortir, créée de toutes pièces, de la tête de quelques inventeurs. Les inventions de toutes pièces sont rares en histoire. Il est bon de se rappeler la devise sereine, inscrite au front d'une maison de Vicence :

Omnia prætereunt, redeunt, nihil interit [1].

Ce que nous appelons une création n'est souvent qu'une

1. Tout passe, tout revient, rien ne meurt.

re-création ; et, dans la question présente, il y a lieu de se demander si cet opéra, que les Florentins croyaient, de bonne foi, inventer, n'existait pas, à quelques nuances près, bien longtemps avant eux, dès le commencement de la Renaissance. — C'est ce que je voudrais montrer, en m'appuyant sur les travaux non pas tant des historiens de la musique, que des historiens de la littérature et des arts plastiques à cette époque ; car il est assez curieux que les musiciens aient presque toujours négligé de recourir à ces derniers. C'est malheureusement une habitude trop commune encore aux historiens d'un art, que, pour l'étudier, ils l'isolent de l'histoire des autres arts, de l'ensemble de la vie intellectuelle et sociale. Or, si un tel esprit doit nécessairement conduire à des constructions factices, sans rapports avec la réalité vivante, nulle part ce danger n'est plus grand que dans l'analyse d'une forme, comme l'opéra, qui est faite essentiellement de l'union de tous les arts. Je m'efforcerai donc de replacer l'opéra dans l'ensemble de l'histoire artistique de l'Italie, et d'y faire voir ainsi le terme naturel d'un mouvement poético-musical très ancien, la conclusion logique d'une évolution dramatique de plusieurs siècles. Je prendrai surtout pour guides, dans cette recherche, les travaux de deux hommes, dont l'un, M. Alessandro d'Ancona, est universellement célèbre, et a écrit sur les *Origines du Théâtre en Italie*[1] un livre admirable, mais qui paraît être resté lettre close pour les musiciens ; — l'autre, M. Angelò Solerti, bien connu par sa monumentale *Vie du Tasse*[2], s'est depuis peu consacré à l'étude des *Origines du Drame musical*, et a publié sur ce sujet une quantité de petites brochures, remplies de documents inédits[3].

1. *Alessandro d'Ancona. Origini del Teatro in Italio.* 1877.

2. *Angelo Solerti. Vita di Torquato Tasso.* 1895.

3. Id. *La Rappresentazione di Febo e Pitone, o di Dafne di 1486.* 1902.
— *Laura Guidiccioni Lucchesini ed Emilio de' Cavalieri.* 1902.
— *Le Rappresentazioni musicali di Venezia, dal 1571 al 1605.* 1902.
— *Ottavio Rinuccini.* 1902.
— *Le origini del melodramma.* 1903.
— *Precedenti del melodramma.* 1903.
— *Le favolette da recitarsi cantando di Gabriello Chiabrera.* 1903. — Etc.

I

LES « SACRE RAPPREZENTAZIONI » DE FLORENCE, ET LES « MAGGI » (LES « MAI ») DE LA CAMPAGNE TOSCANE

On sait que les premiers essais de l'opéra florentin à la fin du XVIe siècle, repris et consacrés au commencement du XVIIe par le génie de Monteverdi, furent deux pastorales en musique; une *Dafne,* traitée successivement, de 1594 à 1608, par Corsi, Peri, Caccini, et Marco da Gagliano; et une *Euridice* (ou un *Orfeo*), traités tour à tour, de 1600 à 1607, par Peri, Caccini, Monteverdi, et un peu plus tard, par Stefano Landi (1619) et Luigi Rossi (1647).

Or, dès 1474, étaient représentés à Mantoue, — dans cette même Mantoue où devaient être joués cent quarante ans plus tard l'*Orfeo* de Monteverdi et la *Dafne* de Gagliano — un *Orfeo* du célèbre Politien, musique de Germi, et (quelques années plus tard, en 1486), une *Dafne* avec musique de Gian Pietro della Viola.

Ainsi, en 1474, dans la fleur de la Renaissance, — au temps où débutaient Botticelli et Ghirlandajo, au temps où Verrocchio travaillait à son David de bronze, où Léonard adolescent étudiait à Florence, l'année qui précéda la naissance de Michel-Ange, — le poète par excellence de la Renaissance, l'ami de Laurent de Médicis, Politien, essayait sur la scène lyrique, avec un succès retentissant, le sujet que trois siècles de chefs-d'œuvre ne devaient pas épuiser, et que Gluck devait reprendre, trois siècles, exactement, après [1].

Mais cet *Orfeo* de Politien même n'était en rien une forme nouvelle. Politien, pour l'écrire, avait pris pour modèle le théâtre florentin de son temps, les *Sacre Rappresentazioni*. Il nous faut donc, pour connaître les origines de l'opéra, avoir quelque idée de cet ancien genre dramatique, qui semble remonter jusqu'au XIVe siècle.

1. La première représentation d'*Orphée* à Paris est de 1774.

A cette date, en effet, nous trouvons dans les pays italiens deux formes de spectacles, où la musique est étroitement associée à l'action dramatique : les *Sacre Rappresentazioni* (représentations sacrées), et les *Maggi* (représentations de Mai), qui nous sont assez bien connues aujourd'hui, grâce aux belles recherches de M. Alessandro d'Ancona. Ces deux formes, dont l'une fut plus spécialement urbaine, et l'autre plutôt rurale, semblent à peu près contemporaines, et ont le même foyer : c'est, pour les *Maggi*, le *contado* (la campagne) de Toscane, le pays de Pise et de Lucques ; — et, pour les *Sacre Rapprezentazioni*, Florence même. Comme il est naturel, les *Sacre Rappresentazioni*, à la perfection desquelles concourait le peuple tout entier de la ville la plus artistique du monde, sont parvenues à un bien autre épanouissement que les *Maggi*. Mais ceux-ci ont cet intérêt historique, qu'étant plus populaires, et par suite... plus conservateurs, moins soumis au progrès, ils ont gardé jusqu'à nos jours — car ils existent encore — certaines des formes primitives de la *Sacra Rappresentazione*, que celle-ci perdit, ou modifia très vite.

La *Sacra Rappresentazione* était, à l'origine, une action scénique, exposant les mystères de la foi, ou les légendes chrétiennes. Elle avait quelques rapports avec nos Mystères, dont elle portait souvent le nom. Elle naquit à Florence, d'après M. d'Ancona, de l'union de la *Devozione* du XIVe siècle, qui était une dramatisation de l'office religieux (en particulier, des offices du jeudi et du vendredi saint), et des fêtes nationales de Florence, en l'honneur de son patron San Giovanni. Ces fêtes, qui existaient déjà au XIIIe siècle, et probablement avant, donnaient lieu à de pompeux cortèges, que les Florentins préparaient pendant des mois. On y représentait sur des chars des épisodes religieux : *la Bataille des Anges, la Création d'Adam, la Tentation, l'Expulsion du Paradis, Moïse,* etc. ; et après le défilé, chaque char donnait un spectacle sur la place de la Seigneurie. Ce spectacle n'était qu'une pantomime fastueuse, à peu près sans paroles. Mais déjà la musique y jouait un très grand rôle. Le scénario d'une représentation de Viterbe, en 1462, que reproduit longuement M. d'Ancona, en donnera une idée.

Le pape Pie II y assistait. La ville entière était remplie de théâtres. Il y en avait sur toutes les places, et dans toutes les rues importantes. Chaque cardinal avait élevé le sien. On y représentait *la Cène, la Vie de saint Thomas d'Aquin*, etc. Un des plus beaux spectacles fut celui que donna le théâtre de Nicolas, cardinal de Teano. « La place, dit le chroniqueur, était couverte de toile blanche et bleue, ornée de tapis, et décorée d'arcs revêtus de lierre et de fleurs. Sur chaque colonne, un jeune ange était debout. *Il y en avait dix-huit, qui chantaient alternativement de doux chants*. Au milieu de la place était le Saint-Sépulcre. Les soldats dormaient au pied, et les anges veillaient. A l'arrivée du pape, un ange descendit du ciel, suspendu par une corde au plafond de la tente ; *et il chanta dans les airs un hymne pour annoncer la Résurrection*. Alors il se fit un grand silence, comme si vraiment le miracle allait s'accomplir. Puis éclata une détonation formidable, une explosion de poudre, comme un tonnerre. Les soldats se réveillèrent effrayés, et le Christ parut. C'était un homme roux, qui portait l'étendard de la croix, et qui était couronné d'un diadème. Il montrait ses cicatrices au peuple, *et chantait en vers italiens le salut apporté au monde*. » — Sur un théâtre voisin, un autre cardinal faisait représenter l'*Assomption de la Vierge*. Elle était jouée par une très belle jeune fille. Les anges l'emportaient au ciel, où le Père et le Fils la recevaient. Et alors, dit la relation, *c'était « un chant des cohortes célestes, un jeu de magiques instruments, une joie, une animation, un rire de tout le ciel »*. *(Un cantare delle schiere dei celesti spirti, un toccare di magici strumenti, un rallegrarsi, un gestire, un riso di tutto il cielo.)*

Ainsi, les deux éléments essentiels de cette représentation primitive sont *l'action* (ou le geste) et *la musique*. L'élément qui fait encore défaut, c'est la parole. La musique, au théâtre, est antérieure à la parole.

***

L'originalité des Florentins fut justement, par la fusion de la forme mimique des fêtes de S. Giovanni, avec la forme parlée des *Devozioni* de l'église, d'introduire la parole dans la

représentation musicale, et de créer ainsi la *Sacra Rappresentazione*.

L'étude littéraire de ces *Sacre Rappresentazioni* sort de notre sujet, et nous renvoyons, pour les connaître, aux livres de M. d'Ancona. Nous voulons seulement rechercher ici, d'après les renseignements mêmes qu'ils nous fournissent, quelle était la place de la musique dans ces représentations. — Nous arrivons à ce résultat surprenant :

1° Ces représentations étaient chantées.

2° *Elles étaient entièrement chantées.*

Vincenzo Borghini rapporte un fait extrêmement curieux : « *Le premier*, dit-il, *qui supprima le chant de la Représentation*, fut l'Araldo, au commencement du XVIe siècle. Non pas pourtant que sa pièce ne fût encore chantée; mais le début seul fut parlé *(recitato a parole)* ce qui parut d'abord étrange *(che parve nel principio cosa strana)*, mais fut goûté peu à peu et mis en usage *(però fu gustata a poco a poco, e messa in uso)*. Et c'est chose extraordinaire comme la façon ancienne de chanter a été laissée tout d'un coup... *ed è cosa mirabile quanto quel modo di cantare si lasciasse in un tratto...* »[1].

Ainsi, à en croire ce texte, la première représentation où l'on commença, non pas même à ne plus chanter, mais à ne plus chanter *toute la pièce*, ne remonte pas beaucoup au delà du commencement du XVIe siècle[2]. Singulière ironie des

1. M. d'Ancona fait quelques réserves sur cette attestation de Borghini. Il cite, dans le prologue de *S. Giovanni e Paolo*, les vers suivants :

« Senza tumulto sien le voci chete,
Massimamente poi quando si canta ».

« Ne faites point de bruit, *surtout* pendant qu'on chante », — ce qui laisse entendre qu'on ne chantait pas toujours. Mais il suffit que, dans un certain nombre de ces représentations, la musique accompagnât tout le texte. Or ce caractère de théâtre chanté est bien marqué dans les prologues *(Annunziazioni)* de beaucoup de pièces :

« Reciterem con dolci voci e *canti*. »

« Nous réciterons avec de douces voix et chants » (*S. Barbara*).

« Questo misterio glorioso e santo
Vedrete recitar con dolce *canto* » *(Resurrezione.)*

« Vous verrez réciter avec de doux chants ce mystère glorieux et saint ».
etc...

2. M. d'Ancona croit qu'il s'agit là de l'*Abram e Agar*, joué au temps de Savonarole.

choses, que l'innovation dramatique ait consisté — au commencement du XVIe siècle, à supprimer la musique du drame, — à la fin du même siècle, à l'y faire rentrer. Ainsi le veut le perpétuel jeu de bascule du progrès artistique, *Corsi e Ricorsi*.

En quoi consistait le chant de ces Représentations?

La musique en a disparu; mais les spectacles populaires, parallèles à ces représentations bourgeoises et aristocratiques, les *Mai* de la campagne toscane, qui se sont conservés depuis le XVe siècle jusqu'à nos jours, avec peu de changements, nous fournissent encore des indications précises sur ce que devait être ce chant primitif au théâtre. Le *Mai* est en stances de quatre vers de huit syllabes, rimant le premier avec le quatrième, le second avec le troisième. La musique est une cantilène perpétuelle avec quelques trilles et passages de bravoure. Le chant est lent, uniforme, d'ordinaire sans accompagnement d'instruments, parfois avec accompagnement d'un violon et d'une contrebasse. Il est dans le ton majeur. Le rythme est marqué par l'accentuation de la première note de chaque mesure, qui correspond à la troisième et à la septième syllabe de chaque vers. En voici un exemple, que M. Alessandro d'Ancona a eu l'obligeance de me communiquer dernièrement.

Andante.

Or che Maggio è ri-tor-na-to, Ri-ve-ri-ti miei Si-

-gnori, Di gran rose e va-ghi fiori Ri-ves tito è il colle e il prato

Or que Mai est de retour, mes révérés seigneurs, de belles roses et de fleurs gracieuses est revêtue la colline et le pré.

Cette cantilène est répétée pour les strophes suivantes ; mais les chanteurs ont coutume d'y introduire des passages de bravoure, qui en modifient un peu la monotonie. Ce genre d'air se reproduisait de *Mai* en *Mai*, d'une façon si traditionnelle, qu'on voit souvent marqué sur le texte de certaines de

ces pièces campagnardes : *Da cantarsi sull'aria del Maggio* (A chanter sur l'air du Mai).

Il ne faut pas oublier qu'il s'agit ici de la forme la plus fruste, la moins raffinée du drame, et que la *Sacra Rappresentazione* avait un caractère bien autrement artistique, puisque les meilleurs poètes et musiciens de Florence y travaillaient. Mais le principe de l'application de la musique aux paroles devait être le même, au moins au XVe siècle. Certaines parties de la pièce, d'un caractère traditionnel — Prologues *(Annunziazioni)*, Épilogues *(Licenze)*, prières, etc., — étaient sans doute chantées sur une cantilène spéciale. De plus, on intercalait dans la *Sacra Rappresentazione* des morceaux de caractères variés : soit de liturgie régulière ou populaire (des *Te Deum* ou des *Laudi*), soit de musique profane, et de musique de danse, comme l'indiquent certaines notations des *libretti* : « Tel morceau doit être chanté comme les *Vaghe montanine* de Sacchetti ». Tel autre est marqué : « *bel canto* ». Ici, « Pilate répond en chantant *alla imperiale*[1] ». Là, « Abraham tout joyeux dit cette *Stanza a ballo* ». Il y avait des chants à deux et à trois voix. Le spectacle était précédé d'un prélude instrumental, qui venait après le prologue chanté. Il y avait donc un petit orchestre; et nous voyons en effet mentionnés çà et là, des violons, des violes et des luths.

Ce n'est pas tout : les entr'actes de la *Sacra Rappresentazione* étaient remplis par des *Intermèdes* très développés. Dans ces intermèdes qui représentaient parfois des joûtes, des chasses, des combats à pied et à cheval, le ballet prend autant d'importance qu'il en aura plus tard dans le grand opéra. Toutes les formes de danses : avant tout, la *Moresca*, la grande danse des XVe et XVIe siècles italiens, saltarelle ou gigue vive à trois temps, dont on trouve un exemple à la fin de l'*Orfeo* de Monteverdi; le *Mattaccino*, qui se dansait avec des sonnailles aux pieds, et des épées nues (elle est encore employée dans certains opéras italiens du XVIIe siècle, et même dans l'*Orfeo* de Luigi Rossi, joué au Louvre, devant Louis XIV); la *Saltarelle*; la *Gaillarde*; l'*Impériale*; la *Pavane*; la *Sicilienne*; la *Romaine*; la *Vénitienne*; la *Florentine*; la *Ber-*

1. L'*Imperiale* était une forme de danse.

gamasque, la *Chiaranzana*; la *Chianchiara*; le *Passamezzo*; etc. On y chantait aussi des *laudi*, des *canzoni*, des chansons à boire, des chœurs (chœurs de chasseurs, dans *S. Margherita*, et *S. Uliva*), etc. Ces chants, parfois écrits pour un virtuose, étaient d'autres fois écrits à plusieurs voix. Nous avons dans ces *Intermèdes* une autre forme de l'opéra : à côté du drame lyrique, l'opéra-ballet, qui tendit plus tard à se développer aux dépens du premier. Dès la *Sacra Rappresentazione*, les *Intermèdes* commencent à déborder sur le reste de l'œuvre, et à y prendre une place disproportionnée.



Autre trait de ressemblance avec l'Opéra : les machines, l'importance considérable des *Ingegni teatrali*, comme on disait alors. Les plus grands artistes de la Renaissance italienne ne dédaignèrent pas de travailler à leur perfectionnement : Brunelleschi à Florence, Léonard de Vinci à Milan.

Brunelleschi et Cecca commencèrent par inventer des machines pour les cortèges de la Saint-Jean. Certaines d'entre elles, les *Nuvole* (les Nues), dont parle longuement Vasari, faisaient l'admiration et l'effroi des spectateurs. Elles servaient à faire paraître des troupes d'anges et de saints, suspendus dans l'air, à des hauteurs vertigineuses. — Puis Brunelleschi appliqua des procédés analogues aux *Sacre Rappresentazioni*; et voici par exemple, d'après un récit de Vasari, comment il avait réalisé le Paradis dans une *Rappresentazione dell'Annunziata*, donnée à l'intérieur de l'église S. Felice in piazza, de Florence[1]. On voyait dans la voûte de l'église un ciel plein de figures vivantes, qui tournait; et une infinité de lumières luisaient et scintillaient. Douze petits angelots, ailés, aux cheveux d'or, se prenaient par la main, et dansaient suspendus. Au-dessus de leurs têtes étaient trois guirlandes de lumières, qui d'en bas paraissaient des étoiles. On eût dit qu'ils marchaient sur des nuages. Huit petits enfants groupés

1. Les *Sacre Rappresentazioni* avaient lieu d'ordinaire dans une église, ou sur la place d'une église. On jouait habituellement entre vêpres et la nuit ; et les acteurs étaient des jeunes gens, faisant partie des Compagnies de piété.

autour d'un socle lumineux descendirent ensuite de la voûte. Sur le socle, était debout un petit ange d'une quinzaine d'années, solidement attaché par un mécanisme de fer invisible, et assez souple pour lui laisser la liberté de ses mouvements. La machine une fois descendue sur la scène, l'Ange alla saluer la Vierge et fit l'Annonciation. Puis il remonta au ciel, au milieu de ses petits compagnons qui chantaient, tandis que les anges du ciel dansaient dans l'air une ronde. On voyait aussi Dieu le Père, entouré de nuées d'anges, tous suspendus dans l'espace par de solides machines. Brunelleschi avait fabriqué des portes pour ouvrir et pour fermer le ciel. On les manœuvrait, en tirant des câbles ; et elles faisaient le bruit du tonnerre. Une fois fermées, elles servaient de plancher, sur lesquels les anges et le Père Éternel faisaient leur toilette. C'étaient les coulisses des anges.

Ce Paradis de l'église S. Felice fut le modèle des *Ingegni teatrali* du xve siècle florentin. Cecca ajouta encore aux inventions de Brunelleschi. A l'église S. Maria del Carmine, où l'on avait plus d'espace, on construisit deux firmaments pour une *Ascensione del Signore* : l'un où le Christ était emporté par une nuée d'anges, l'autre où dix cieux tournaient avec les étoiles, et d' « infinies lumières et de très douces musiques », tant qu' « on croyait voir vraiment le Paradis. »

Quelle devait être la beauté de ces spectacles, et combien supérieurs aux opéras les plus splendides, on l'imagine aisément. La sainteté du cadre et son immensité y ajoutait un mystère poétique, que rien ne peut remplacer. Ce n'était pas un jeu, c'était une action véritable, à laquelle le public était directement mêlé. Point de scène : tout était scène.

Parfois le feu descendait d'en haut, pour se poser sur la tête des apôtres, ou pour détruire les infidèles. Ce n'était pas sans danger. S. Spirito fut incendié en 1471, dans un de ces spectacles ; et ce fut bien pis en 1556, à Arezzo. M. d'Ancona raconte que pendant une représentation de *Nabuccodo nosor*, le feu prit au Paradis, et le Père Éternel fut brûlé. — Cette machinerie jouait un rôle capital dans les *Sacre Rappresentazioni*. Nulle pièce sans apothéoses, sans montées au ciel, sans écroulements d'édifices frappés de la foudre, et

autres fantasmagories, ou transformations à vue, comme dans nos féeries modernes.

Ajoutez à cela un magasin d'accessoires fantastiques et bizarres, une ménagerie dramatique à rendre jaloux Wagner, avec ses béliers, ses dragons, ses crapauds, ses oiseaux, ses femmes-poissons qui chantent, et tout cet immense conte de fées très solennel qu'est la *Tétralogie du Nibelung*. La *Légende Dorée* était bien autrement abondante en inventions fantastiques que l'Edda. Le dragon de Siegfried était déjà un personnage familier aux spectateurs des *Sacre Rappresentazioni*. Dans *S. Margherita*, dans *Costantino*, dans *S. Giorgio*, des monstres jettent du feu par les narines, et dévorent des enfants et des troupeaux. On voit aussi des lions, des léopards, des loups, des ours et des serpents, sans parler du cerf au crucifix de saint Eustache. M. d'Ancona cite avec attendrissement les deux excellents lions de *S. Onofrio*, qui, après la mort du saint, creusent sa fosse, puis prennent le corps de leur maître, l'un par les pieds, l'autre par la tête, et l'enterrent respectueusement. Il semble qu'on voie jouer la scène par les comédiens du *Songe d'une nuit d'été*.

Réunissons ces différents traits : musique continue, importance de la machinerie, mélange de tragédie et de féerie, de sublime et d'enfantillage, intermèdes et ballets introduits sans raison, voilà bien des traits communs avec le grand Opéra. Ce qui semble manquer ici, c'est une déclamation musicale proprement dramatique, un récitatif moulé sur la phrase parlée, — encore qu'il soit difficile d'assurer, en l'absence complète des documents, que quelque compositeur n'ait pas eu l'idée de l'essayer. Il n'y aurait à cela rien d'improbable, quand on pense que certains de ces compositeurs étaient des musiciens les plus renommés de l'époque, comme Alfonso della Viola, à Ferrare. En tout cas, il n'y a point de doute que la *Sacra Rappresentazione* du XVe siècle ne soit — bien plus qu'une tragédie, ou qu'un drame — une sorte d'opéra. Il ne diffère pas beaucoup plus de l'Opéra de la fin du XVIe siècle, que la peinture des préraphaélites florentins ne diffère de celle de l'école des Carrache[1].

1. Ces *Sacre Rappresentazioni* se maintinrent jusqu'à la seconde moitié du XVIe siècle, jusqu'en 1566 à Florence, jusqu'en 1539 à Rome, où, tous les ans des



Et ce sont bien des peintures préraphaélites, que certains de ces spectacles. Qui sait même si ceux-ci n'ont pas inspiré celles-là ? Tout récemment, M. Émile Mâle vient de montrer l'influence de nos Mystères français sur l'art de la fin du XIVe et du commencement du XVe siècle français [1]. Il est bien probable qu'une même influence s'est exercée des *Rappresentazioni* florentines sur l'œuvre des peintres florentins. En tout cas, les analogies sont frappantes. Telles indications scéniques, comme celles d'*Abram ed Isac*, que cite M. d'Ancona, évoquent à l'esprit une fresque de Botticelli ou de Ghirlandajo à la Sixtine. « Abraham va s'asseoir en un lieu un peu élevé, Sara auprès de lui ; à leurs pieds, à droite, Isaac ; à gauche, un peu plus de côté, Ismaël et Agar. A l'extrémité de la scène, à droite, l'autel où Abraham ira faire oraison. A gauche, une montagne, sur laquelle est un bois, avec un grand arbre, au pied duquel surgira une source, quand le temps sera venu. » — C'est un paysage double ou triple, qui manque d'unité, et

artisans jouaient au Colisée *la Passion*. (On dut y mettre fin, parce qu'après chaque représentation, la populace allait saccager le quartier des Juifs.) — Naturellement, elles s'étaient fort perverties ; et l'impudeur païenne du temps s'y étalait librement, comme à cette représentation de 1541, à Saint-Dominique de Sessa : *la Creacione di Adam ed Eva*, où l'auteur, un chanoine, qui jouait Adam, se montrait tout nu : ce qui eut un succès énorme. Plus audacieux encore, un *Spectaculum divi Francisci*, joué à Naples au commencement du XVIe siècle, où le frère qui tenait le rôle de saint François, jouait, nu, une scène de séduction (Voir A. d'Ancona, *lib. cit.*)

Retenons toutefois ce fait très important que ces *Rappresentazioni*, en dehors de Florence, ont surtout un caractère de grand spectacle d'apparat avec défilés et cortèges ; à Florence, presque uniquement, elles ont un caractère dramatique et récitatif, « fatte in modo di recitazione ». Cette remarque est essentielle, puisque l'invention du style musical récitatif, qui sera le fondement de l'Opéra, sera due à Florence : il faut donc y voir un trait essentiellement national, qui tient au génie de la race.

1. Influence réciproque, j'imagine, en bien des cas. Car il est assez difficile de déterminer toujours qui des deux a été le modèle de l'autre. Ce qui est sûr, c'est qu'il y avait pénétration mutuelle ; et déjà Sainte-Beuve l'avait noté. « Un Mystère, joué quelquefois devant l'église, était comme une mise en action de la façade, un complément historié et mouvant du portail ou de la rosace. Coloriés, sculptés, ou sur le tréteau, c'étaient les mêmes personnages. » (*Tableau de la poésie française et du théâtre au XVIe siècle*, 1869.)

qui pourtant a un charme musical, une simplicité harmonieuse et sereine.

Mais l'esprit de l'époque va changer; et avec lui, tout ensemble, musique, poésie, peinture, architecture, théâtre, — tous les arts à la fois.

II

LES COMÉDIES LATINES
ET LES REPRÉSENTATIONS A L'ANTIQUE

Le grand principe du changement universel de l'art, au commencement du XVIe siècle, fut l'antiquité, la victoire de l'humanisme. Cette victoire, qui se manifestait en architecture et en sculpture par l'étude et l'imitation des statues et des monuments antiques, se traduisit au théâtre, non seulement par des tragédies italiennes à l'antique, comme la *Sofonisba* de Giorgio Trissino de Vicence, qui parut en 1515, et qui est bien loin d'être une œuvre médiocre, ou comme l'*Oreste* de Giovanni Rucellai, mais par un très grand nombre de représentations en latin de comédies et de tragédies latines. Cet esprit antique a révolutionné l'art; il importe de le bien comprendre. On a presque entièrement perdu aujourd'hui le sens de ce grand mouvement. On le juge à tort avec nos idées de collège, comme une érudition factice et glacée. Il se peut qu'il ait fait beaucoup de mal, qu'il ait détruit nombre de choses intéressantes. Mais il n'avait certainement rien de mort, ni de conventionnel, au temps de la Renaissance.

Jamais il n'aurait eu cette puissance, cette popularité, cette durée, et cette universalité, s'il n'avait été qu'un pur mouvement archéologique. Il ne faut pas croire que ces représentations latines eussent lieu exceptionnellement devant des publics restreints de pédants et de snobs, qui feignaient de comprendre. A Rome, à Urbin, à Mantoue, à Venise, à Ferrare, on en donna constamment, de 1480 jusque vers 1540, et dans de très grands théâtres, devant des foules que ces spectacles intéressaient. A Ferrare surtout, qui fut le foyer de cet art, — à

Ferrare, qui joua un si grand rôle dans l'histoire de la pensée, de la poésie, de la musique, et du théâtre italien, puisqu'elle fut la ville de Boiardo, de l'Arioste, de Tasse, de Savonarole, de Frescobaldi, le centre des spectacles latins, le berceau des pastorales en musique, — à Ferrare, en une seule année, en une seule semaine, pour les fêtes de 1502, en l'honneur du mariage de Lucrèce Borgia avec le fils d'Hercule d'Este, on joua jusqu'à cinq comédies de Plaute, dans un théâtre qui contenait plus de cinq mille spectateurs; et il ne se passait point d'année que ces fameuses représentations latines n'attirassent les princes et l'élite de l'Italie.

D'où pouvait donc venir une telle passion? Elle serait inexplicable par le seul engouement de la mode. La mode peut imposer un succès un an, deux ans, cinq ans; elle ne peut empêcher qu'on s'ennuie, ni qu'on finisse par le montrer, si la contrainte se prolonge, comme ce fut le cas, pendant cinquante ou soixante ans. Or, loin de diminuer, ce goût pour l'art antique ne fit qu'augmenter. Il faut donc qu'il y ait de ce phénomène des raisons plus profondes et plus vivantes.

Et, en effet. Si singulier, si paradoxal qu'il semble, cette résurrection de l'antique était une réaction et une protestation de l'esprit moderne contre l'esprit des artistes gothiques et des *Sacre Rappresentazioni*, arriérés au XVe siècle. Il ne s'agit pas de juger ici de la valeur absolue de ces deux esprits et de ces deux arts. Il est possible que l'esprit ancien fût supérieur au nouveau; mais il avait contre lui, en tout cas, d'être ancien, et de ne plus répondre aux besoins de l'époque. Les *Sacre Rappresentazioni* étaient un spectacle archaïque au temps des Médicis; et personne ne pouvait plus les prendre au sérieux, surtout personne des classes aristocratiques, des artistes, qui dirigeaient le mouvement. Quand on ressuscita la comédie de Plaute et de Térence, — M. d'Ancona le montre bien, — ce fut un soulagement: ces courtisans, ces érudits, ces princes, cette société spirituelle et corrompue se reconnut dans les portraits si vrais et si vivants des vieux Romains : ces pères bernés par leurs fils, ces domestiques voleurs, ces maîtresses voraces, ces parasites flagorneurs étaient modernes. Le Christ, les apôtres, les saints, les Martyrs, les Vierges ne l'étaient plus. Pour chanter ces héroïsmes chrétiens et pour sembler

y croire, il fallait *mentir*. Pour reconnaître la vérité de la comédie antique, et pour s'en divertir, il suffisait d'en connaître la langue. L'esprit était celui du temps. Ce fut un engouement universel, parce qu'il répondait à un besoin réel.

Cette réaction contre le passé, qui s'exerce avec le plus de violence, non contre l'époque la plus éloignée de nous, mais, au contraire, contre l'époque la plus rapprochée de nous, parmi celles qui nous précèdent (on ne hait rien tant que l'époque qui nous est antérieure de vingt à trente ans), cette réaction se montre clairement dans les professions de foi anticléricales, qui soulignent certaines de ces représentations. Une des premières, celles des *Menecmi*, récitée à Florence, le 12 mai 1488, par les élèves de grammaire de Paolo Comparini, en présence de Laurent de Médicis, de Politien, et de la cour, qui l'applaudirent, était précédée d'un prologue en latin, où Comparini chargeait à fond de train contre les ennemis de l'humanisme; et les périphrases par lesquelles il les désigne n'ont rien d'obscur, ni de douteux : ce sont les prêtres, ou plus exactement les moines :

Cucullati, lignipedes, cincti funibus,
Superciliosum, incurvicervicum pecus :
Qui quod ab aliis habitu et cultu dissentiunt,
Tristesque vultu vendunt sanctimonias,
Censuram sibi quamdam et tyrannidem occupant,
Pavidamque plebem territant minaciis.

(« Ces encapuchonnés, aux sandales de bois, aux cordes autour des reins, cette racaille sournoise et louche, qui, parce qu'ils diffèrent des autres de manières et de tenue, et parce qu'ils vendent des indulgences d'un air renfrogné, s'arrogent de faire les censeurs et les tyrans, et terrifient de leurs menaces la populace couarde. »)

C'est une vraie déclaration de guerre; et, si tous ne la proclamèrent pas aussi franchement que Comparini, elle était au fond de la pensée de presque tous : cette résurrection de l'antique était un réveil de l'esprit laïque; elle avait un caractère ouvertement ou secrètement anticlérical. La haute église d'alors, qui n'était guère religieuse, s'y associait pleinement. On sait avec quelle énergie Léon X manifestait son aversion pour les moines. Et un autre fait curieux, que l'on n'a peut-être pas assez mis en lumière, c'est la part qu'en certains

pays les Juifs eurent à la restauration du théâtre antique. A Mantoue spécialement, où la colonie juive était nombreuse, il y eut à diverses reprises, au XVIe siècle, des représentations latines données par les Juifs. Le duc et la cour y assistaient; et Bernardo Tasso, le père de Torquato, dirigea et aida de ses conseils certains de ces spectacles.



Personne n'eut plus d'influence sur ce changement d'orientation dans l'esprit du théâtre que Laurent de Médicis. C'était un homme souple, adroit à saisir le faible de chacun, et ne négligeant aucun des petits moyens pour réussir. Deux siècles plus tard, Mazarin, qui était un politique de sa trempe, cherchait à tenir les Français occupés avec les divertissements, « *tenendoli occupati con allegria, con che si guadagna gli animi di quella nazione*[1] »; et les chanteurs italiens et l'opéra jouent un rôle plus important qu'on ne croit dans sa politique intérieure, avant la Fronde. J'ai tâché de le montrer ailleurs, en étudiant Luigi Rossi[2]. Laurent de Médicis n'agit pas différemment. Savonarole n'avait pas tort de l'accuser « d'occuper le peuple en spectacles et en fêtes, afin qu'il pensât à son plaisir, et non à son tyran ». Il savait toute la puissance du spectacle et de la musique sur la société de son temps, et il n'eut garde de la négliger. Il avait cette supériorité sur Mazarin, qu'il était non seulement un dilettante, mais un grand artiste ; il ne se contenta pas d'agir indirectement sur l'art; il s'occupa lui-même de toutes les formes de spectacle, et, pour plusieurs, donna des modèles nouveaux, ouvrit des voies nouvelles.

Il était poète et musicien : il écrivit des danses, dont quelques-unes se sont probablement conservées d'une façon anonyme dans certains recueils de l'époque. Il transforma les *canti carnascialeschi*, les chants de carnaval, nés, semble-t-il, à Florence, au milieu du XVe siècle, et que l'on chantait, masqué, sur des rythmes de danses. Ils étaient, jusque-là,

1. *Diario* d'Ameyden, 1644.

2. *Revue musicale*, juin 1901.

moulés sur quelques airs traditionnels. Laurent voulut varier la mélodie, les paroles et les inventions. Il écrivit des *canzoni* de différents pieds, et les fit mettre en musique sur des airs nouveaux. Un des plus célèbres chants de ce genre fut une *canzone* à trois voix, de Arrigo Tedesco, maître de la chapelle San Giovanni[1], pour des masques qui représentaient des vendeurs de *berriquocoli* et de *confortini* (des marchands de pains d'épice et de nonnettes)[2].

Laurent de Médicis apporta le même esprit novateur dans les *Sacre Rappresentazioni*. Il commença par introduire dans les grands cortèges de la Saint-Jean les sujets et les héros païens : les Triomphes de César, de Pompée, d'Octave, de Trajan. Les chars religieux disparurent bientôt. Puis Laurent travailla, avec l'aide de ses poètes, à laïciser les *Rappresentazioni*. Lui-même écrivit, en 1489, un *San Giovanni e Paulo*, où jouait son fils Julien, et qui a cet intérêt pour nous d'exprimer les sentiments politiques de Laurent, sous le nom de Constantin, son dégoût du pouvoir, et l'intention qu'il avait alors d'abdiquer. Cette belle pièce, remplie de tirades éloquentes sur les devoirs du prince, est une véritable tragédie classique à la Corneille, une sorte de *Cinna*, qui serait écrit par un Louis XIV, ou par un prince de Condé[3].

C'est dans ce courant d'idées, que Politien, ami de Laurent, écrivit son *Orfeo*, où l'on suit le passage de la tragédie religieuse florentine à la tragédie pastorale à l'antique. Cet *Orfeo*, sous la forme primitive où il fut joué à Mantoue en 1474, est encore façonné sur le modèle des *Sacre Rappresentazioni*. La pièce entière se passe dans le même décor à scènes juxtaposées, à la façon des anciens mystères. Ce n'est que plus tard que Politien la divisa en cinq actes et lui donna une forme plus rapprochée de l'antique. Cette transition de la

1. Ce Arrigo Tedesco n'est autre que le célèbre musicien flamand Heinrich Isaak (1450-1517).

2. Les poésies des plus anciens *canti carnascialeschi* ont été publiées dans des éditions de 1550 et 1760. — Voir sur ce sujet : Adrien de la Fage, *Canti carnascialeschi (Gazzetta musicale di Milano*, 1847); Angelo Solerti, *Precedenti del Melodramma*; et Alessandro d'Ancona, *op. cit.*

3. Un membre de la famille des Médicis, Lorenzo di Pier Francesco de' Medici, grand-père de Lorenzaccio, écrivit une *Rappresentazione della Invenzione della Croce* (1482 ou 1493), où il attaquait violemment la tyrannie de Laurent le Magnifique.

Sacra Rappresentazione à la pièce antique se montre aussi dans le *Cephalo* de Nicolò da Correggio (Ferrare, 1486), et dans le *Timone* de Boiardi (Ferrare, 1492).

Puis le spectacle antique ressuscite de toutes parts : à Rome, sous Sixte IV, Alexandre VI et Léon X ; à Venise, où l'aristocratie s'engoue de ces spectacles; surtout à Ferrare, grâce à Hercule Ier d'Este. Passionné pour l'antiquité, ce prince éleva un superbe théâtre de cinq mille places, dont l'Arioste dirigea la construction; et il y entretint une troupe de comédiens fameux, qu'il ne dédaignait pas d'accompagner à travers l'Italie, pour les faire connaître des autres cours.



Dans quelle mesure la musique était-elle associée à ces spectacles ?

Au Vatican, en mars 1518, on représenta les *Suppositi* de l'Arioste. « A chaque acte, il y eut un intermède de musique avec les fifres, cornemuses, deux cornets, des violes, des luths, et le petit orgue aux sons si variés. Il y avait en même temps une flûte et une voix qui plurent beaucoup. On entendit aussi un concert de voix qui ne réussit pas aussi bien... Le dernier intermède fut la *Moresca* (danse), qui figurait la fable de Gorgone[1]. » Les décors étaient de Raphaël.

A Urbin, entre 1503 et 1508, on donna chez le duc Guidubaldo la *Calandria* de Bibbiena. Une lettre de Balthazar Castiglione décrit cette représentation fastueuse, et montre combien la machinerie et les décors s'étaient encore développés depuis la *Sacra Rappresentazione*. De la voûte de verdure du théâtre descendaient des lustres, enguirlandés de roses. « Le premier intermède fut une *Moresque* de Jason, qui entra en dansant, très beau, armé à l'antique, avec une épée et un bouclier. De l'autre côté, parurent soudain deux taureaux, qui jetaient du feu par la bouche. Jason les mit sous le joug, les fit labourer, sema les dents du dragon; et peu à peu naquirent des hommes, armés à l'antique, qui dan-

1. Lettre de Paulazo, envoyé du duc de Ferrare. Rome, 8 mars 1518.

sèrent une fière *Moresque*, et qui se massacrèrent. A la fin, Jason se montra, avec la toison d'or sur les épaules, et dansa excellemment. — Le second intermède représentait le char de Vénus. Elle était assise, nue, une torche à la main. Le char était tiré par deux colombes, chevauchées par deux petits Amours. Derrière, quatre filles dansaient une *Moresque*, en tenant des torches allumées... — Le troisième intermède fut le char de Neptune. Il était traîné par deux monstres, moitié chevaux, moitié plumes d'oiseaux et écailles de poissons. Par derrière, huit monstres dansaient un *brando*. — Le quatrième intermède fut le char de Junon, assise sur une nuée, et traînée par deux paons admirables. Devant, marchaient deux aigles et deux autruches. Derrière, deux oiseaux marins et deux grands perroquets; et tous ensemble dansèrent un *brando*. — Après la comédie, un petit Amour expliqua le sens des intermèdes. Ensuite, on entendit une musique cachée de quatre violes, et puis de quatre voix avec les violes, qui chantèrent sur un bel air une *stanza* qui était une oraison à l'Amour. » — On voit combien l'élément plastique a pris de place au théâtre. L'élément dramatique est presque éliminé. C'est tout à fait l'esprit de l'opéra-ballet français avant Lulli.

A Ferrare, dans les superbes fêtes de 1502, où l'on joua cinq comédies de Plaute : l'*Epidico*, *Bacchidi*, *Miles Gloriosus*, *Asinaria* et *Casina*, la musique et la danse ne sont pas négligées : il y a des chants, des chœurs, des ballets chantés et dansés par des soldats vêtus à l'antique, des Mores, etc. Les décors et la mise en scène étaient de Pellegrino da Udine, Dosso Dossi, Giovanni da Imola, Fino de Marsigli, Brasone, etc. — Giraldi Cinzio, dans ses *Scritti estetici*, dit qu'à la fin des actes, une machine surgissait, au milieu de la scène, portant des musiciens magnifiquement costumés; mais, le plus souvent, la musique était invisible et jouée derrière la scène.

A Milan, où le goût des représentations fut apporté par la fille du duc de Ferrare, Béatrice d'Este, femme de Ludovic le More, Léonard de Vinci concourut aux spectacles donnés en 1483, en particulier au *Paradiso* de Bernardo Bellincioni. Il avait fabriqué le paradis avec les sept planètes qui tour-

naient. Les planètes étaient représentées par des hommes qui chantaient les louanges de la duchesse. — Dans une autre représentation de Pavie, les sept arts libéraux, après avoir dit deux stances chacun, chantaient une *canzonetta*. Puis venait Saturne avec les quatre Éléments. Saturne parlait, mais les quatre Éléments chantaient : *Cantiam tutti : Viva il Moro e Beatrice !*

D'une façon générale, aucune pièce antique, ou à l'antique n'est jouée au XVIe siècle, en Italie, sans musique. Trissin, qui pourtant n'eût voulu d'autre musique dans les tragédies que le chant des chœurs, reconnaît, dans sa *Sesta divisione della Poetica*, que partout on y mêle des danses et des intermèdes musicaux. Nous savons les noms de quelques-uns des compositeurs : Alfonso della Viola, pour l'*Orbecche* de Cinzio (1541, Ferrare), Antonio dal Cornetto, pour l'*Egle* de Cinzio (1545, Ferrare), Claudio Merulo, pour *le Troiane* de Lodovico Dolce (1566, Venise), Andrea Gabrieli pour l'*Edipo* de Giustiniani (1585, Vicence), etc. « En tout temps, écrit G.-B. Doni, qui fut le grand théoricien de l'opéra italien au XVIIe siècle, en tout temps on eut coutume de mêler aux actions dramatiques des sortes de cantilènes, soit sous forme d'intermèdes entre les actes, soit à l'intérieur même des actes, quand le sujet représenté s'y prêtait. »

On voit que si la musique tient moins de place dans ce genre de spectacle, essentiellement aristocratique et plus ou moins inspiré de l'antique, que dans les *Sacre Rappresentazioni*, religieuses et populaires, son rôle y est pourtant très important. Le texte est parlé ; mais de nombreux morceaux de chant y sont intercalés; et surtout les intermèdes se développent considérablement. Ils favorisent les progrès du décor, de la machinerie, de la mise en scène. Les plus grands maîtres de l'art italien y travaillent. Nous avons nommé Léonard à Milan, et Raphaël à Rome. Il faut citer encore : à Florence, Andrea del Sarto (*la Mandragore*, 1525), et Aristote de San Gallo; à Ferrare, Dosso Dossi et Pellegrino d'Udine; à Rome, Baldassare Peruzzi (*la Calandra* de Bibbiena), Franciabigio, Ridolfo Ghirlandajo, Granacci, Tribolo, Sodoma, Franco, Genga, Indaco, Gherardi, Soggi, Lappoli, etc. — Ces intermèdes, dont la magnificence ira toujours en croissant

jusqu'à la fin du XVI[e] siècle, contribueront à former le fastueux opéra-ballet du XVII[e] siècle[1].

III

LES PASTORALES EN MUSIQUE ET TORQUATO TASSO

La comédie princière à l'antique, qui avait détrôné dans le goût public, sinon supprimé tout à fait la *Sacra Rappresentazione*, ne réussit pas à se maintenir. Le théâtre subit, vers le milieu du XVI[e] siècle, une nouvelle transformation causée par une nouvelle crise morale. Mais cette crise était bien différente de celle de la fin du XV[e] siècle. La crise qui avait causé la victoire de l'humanisme était un phénomène normal, un moment du développement naturel de l'esprit italien ; arrivé à la possession de soi-même, il s'émancipait de l'Église; il essayait du moins. La crise qui amena, vers 1540, une nouvelle orientation du théâtre fut le résultat fortuit et malheureux d'un ensemble de causes politiques et sociales. En 1527, Rome est prise et saccagée par les bandes sacrilèges de Charles-Quint. En 1530, Florence est vaincue à son tour, humiliée, bâillonnée. Les deux têtes de l'Italie sont mises sous le joug. La Renaissance est frappée mortellement. Jamais elle ne se relèvera. La servitude — une servitude dorée — s'appesantit sur elle. La tyrannie espagnole, l'Église, cherchant à réparer l'injure subie, à regagner son pouvoir sur le monde, à rétablir, par tous les moyens, la discipline et l'obéissance dans son troupeau ; les petits princes enfin, les tyranneaux, qui gravitaient dans l'orbite de ce double des-

1. J'ai essayé de montrer ailleurs que les *Intermèdes* de 1589 à Florence ont été le point de départ du mouvement, qui conduisit quelques années après aux premiers essais d'opéra récitatif par Peri, Caccini et Cavalliere. *(Histoire de l'opéra en Europe avant Lulli et Scarlatti*, 1895.) On trouvera dans l'étude de M. Solerti sur les *Precedenti del melodramma* le curieux récit d'Intermèdes joués à Milan, en 1599, entre les actes d'une pièce de G.-B. Visconti, l'*Armenia*. Ils représentaient : la tragédie d'Orphée, l'expédition des Argonautes, Jason et la Toison d'or, la dispute de Pallas et de Neptune, et le triomphe de Pallas. Ils étaient d une splendeur inouïe.

potisme et s'inspiraient de ses principes, s'appliquent à tenir asservi l'esprit italien, le libre esprit de la Renaissance [1]. Les Raphaël, les Vinci sont morts. Les survivants de la grande génération, les Michel-Ange, après avoir pris une part désespérée à la défense de leur patrie, se voient épier, dénoncer, par qui? Par un l'Arétin. Ce maître-chanteur et ce pornographe menace de livrer à l'Inquisition l'austère et religieux Michel-Ange, pour « l'impiété et l'indécence » de son *Jugement dernier*. Ces nudités offusquent la pudeur de l'Arétin. Comme Tartuffe, l'Arétin déclare « qu'en sa qualité d'homme qui a

1. M. Vincent d'Indy (*Cours de Composition musicale*, 1er vol., 1902) a vu dans la décadence de l'art de la Renaissance le fruit de l'esprit de personnalité, d'indépendance et de libre examen. Je crois que c'est une erreur. C'est la grande Renaissance du xve siècle qui est une époque d'indépendance ou d'aspiration à la liberté. Il n'y a qu'à se rappeler le puissant mouvement scientifique, qui emporte les artistes italiens, de Brunelleschi et d'Alberti à Léonard, cette foi dans la science, qui trouve une expression si ardente et si haute dans Léonard, — et, d'autre part, le mouvement en quelque sorte anticlérical, que j'ai signalé plus haut dans l'humanisme, et qu'appuient même des papes, comme Léon X. — Ce mouvement s'étend environ jusqu'au sac de Rome. Peu après commence la reprise de l'Italie par la pensée ou le pouvoir catholique. Il s'en faut de beaucoup que la seconde moitié du xvie siècle soit une époque de libre examen. Un des types les plus frappants en est le Tasse, ce malheureux homme, qui mêlait si étrangement la dévotion au plaisir, qui se torturait de terreurs religieuses, et dont la folie consistait à se croire damné, à aller se dénoncer aux inquisiteurs de Ferrare, de Bologne, de Rome, et à dénoncer les autres, à réclamer leur châtiment. — « Souvent résonnaient horriblement en moi les trompettes du jour des récompenses et des peines ; et je te voyais, Seigneur ! assis sur les nuées, et je t'entendais dire (paroles pleines d'épouvante !) : « Allez, maudits, dans le feu éternel ! » Et cette pensée m'assiégeait avec tant de force que j'étais contraint d'en faire part à ceux qui m'entouraient ; vaincu par la terreur, je me confessais... ; et si, par hasard, je croyais avoir oublié quelque péché peu important, par négligence ou par honte, je recommençais ma confession, et je faisais parfois ma confession générale... Cela même ne suffisait point à m'apaiser, parce que je ne pouvais pas exprimer mes péchés avec autant de force dans mes paroles, que je les sentais en moi. » — Qui parle ainsi ? Un puritain d'Angleterre ? un Bunyan ? un soldat de Cromwell ? — Non. Le prince des artistes de la fin de la Renaissance italienne, le maître incontesté de la poésie, du théâtre et, nous allons le voir, de la musique même, de tout l'art de la fin du xvie siècle. Est-ce là ce redoutable « Orgueil anti-chrétien » qu'on nous donne comme caractéristique de la décadence de l'art ? — Mais c'est, tout au contraire, la faillite de cet orgueil. L'esprit de la libre Renaissance a été brisé vers 1530. La contre-réforme catholique domine l'âme italienne. Les musiciens de la fin du xvie et du xviie siècle sont presque tous religieux d'âme, et souvent même d'habit. Monteverdi, Vecchi, Banchieri, Vitali, Stefano Landi, Carissimi, Stefani, Cesti, sont ou deviennent gens d'Église. Le type le plus populaire de cette fin de la Renaissance, l'extravagant Benvenuto Cellini lui-même, a des visions religieuses. Il voit la Vierge face à face. Le mystique Michel-Ange ne semble pas assez religieux aux critiques de son temps.

reçu le baptême, il rougit d'une telle licence ». « Il serait moins coupable de ne pas croire, dit-il, que de porter atteinte en telle façon à la croyance d'autrui[1]. » Ailleurs, il proclame que « la licence de l'art de Michel-Ange peut aggraver le scandale du luthéranisme ». Dangereuse dénonciation, qui aurait pu être écoutée. Si un Michel-Ange n'échappe pas au risque d'être accusé d'impiété et de licence, jugez de la liberté des autres. Véronèse est traduit devant l'Inquisition. La peinture est suspecte. Que sera-ce du théâtre? — On veut le silence. Le silence se fait. Le théâtre est bâillonné ; et, par un effet bizarre et naturel, la musique en profite.

Les *Sacre Rappresentazioni* populaires étaient déjà tombées en discrédit. On ne donnait plus que des comédies aristocratiques, dans des salles fermées, pour des invités. Bientôt même la *Commedia* parut trop dangereuse. La pensée de l'élite, sinon de la foule, avait trop de facilité à s'y exprimer. On commença par écraser le texte sous l'opulence de la mise en scène et des décors, dont l'art, se développant toujours avec Bronzino, Jean de Bologne, Salviati, Ammanato, Taddeo Zucchero, arriva à l'apogée vers la fin du XVIe siècle, à Florence, avec Bernardo Buontalenti. Mais, malgré toutes les entraves, la liberté italienne trouvait encore moyen de se faire jour. Les princes se défiaient de la comédie, et ils favorisèrent la forme la plus anodine du théâtre à l'antique : le *Dramma pastorale*. C'est le troisième stade de l'évolution dramatique s'acheminant à l'opéra.

Tout menait à ce théâtre pastoral. Il était en germe à la fois dans le théâtre néo-antique et dans l'esprit italien. Les églogues dramatiques du XVe siècle, l'*Arcadia*, de Jacopo Sannazaro de Naples, l'annonçaient. Et, dans les reconstitutions antiques au théâtre, la nuance pastorale avait toujours été la caractéristique originale de l'esprit italien moderne. Le premier acte de l'*Orfeo,* de Politien, est appelé « pastorale ». Mais la date habituellement adoptée pour l'avènement véritable du drame pastoral, est celle de 1554, où le *Sacrificio*, de Agostino Beccari, fut représenté à Ferrare, devant le duc Hercule II, avec musique d'Alfonso della Viola. Cette mu-

1. Lettre à Michel-Ange, novembre 1545.

sique nous a été conservée[1], et M. Solerti l'a publiée, pour la première fois, dans ses *Precedenti del melodramma*. Elle comprend une scène du troisième acte pour solo et chœur à quatre voix; et la *canzone* à quatre voix qui terminait la pièce. Le solo (rôle d'un prêtre) était chanté par messer Andrea, frère d'Alfonso della Viola, qui s'accompagnait de la lyre. C'est un des premiers essais connus de style monodique. Comme le fait remarquer M. Arnaldo Bonaventura, qui a communiqué ce texte à M. Solerti, le chant solo se répète sans changement en trois strophes successives, tandis que les réponses du chœur varient à chaque fois.

Le *Sacrificio* de Beccari fut suivi, à Ferrare, de l'*Aretusa* d'Alberto Lollio (1563), et du *Sfortunato* de Agostino Argenti (1567), pour lesquels la musique avait encore été écrite par Alfonso della Viola. A la représentation du *Sfortunato*, assistait Torquato Tasso, qui venait de s'installer à Ferrare, en 1565. — Notons une fois de plus l'importance capitale de Ferrare dans l'histoire du théâtre[2]; et retenons le nom de Tasse, qui joua un des premiers rôles, le premier de tous peut-être, dans l'établissement sur la scène italienne de la Pastorale, à laquelle il donna une popularité prodigieuse, et qu'il contribua à transformer en opéra. En 1573, Tasse, âgé de vingt-neuf ans, écrivit son fameux *Aminta*, qui fut joué le 31 juillet, dans la petite île du Belvédère, au milieu du Pô, près de Ferrare; et son ami, le chevalier Battista Guarini, de Ferrare, secrétaire et ambassadeur du duc, composa de 1581 à 1590 son *Pastor Fido*, tragi-comédie lyrique.

Le succès de ces deux œuvres fut immense, et suscita des nuées d'imitations. Le reste du théâtre fut noyé. En 1598, Angelo Ingegneri, qui fut le grand théoricien du théâtre de la seconde moitié du XVI[e] siècle, écrit : « S'il n'y avait pas les Pastorales, on pourrait presque dire que l'usage du théâtre s'est tout à fait perdu; et ce serait la fin de la poésie dramatique. Les comédies, si plaisantes qu'elles soient, ne sont plus appréciées, sinon avec des intermèdes très somptueux et une

1. Manuscrit du *Sacrificio*, de Beccari, à la Palatina de Florence (E. 6. 6. 46) douze pages de musique manuscrite.

2. Voir Angelo Solerti, *Ferrara e la corte Estense nella seconda metà de Secolo XVI*. 1899.

mise en scène d'une dépense excessive. Les tragédies sont des spectacles mélancoliques, ou mal faits pour la représentation. Certains les regardent comme de mauvais augure, et dépensent peu volontiers pour elles leur argent et leur temps... Restent les Pastorales, qui, sans être incapables de quelque gravité quasi tragique, touchent à certains ridicules comiques, et, admettant la présence au théâtre des dames et demoiselles honnêtes, — ce qui n'est pas le cas pour la comédie, — se prêtent à de nobles sentiments, qui ne messiéraient pas à la tragédie même. En somme, elles sont intermédiaires entre l'un et l'autre genre, et délectent merveilleusement, soit avec, soit sans chœurs et intermèdes[1]... »

L'Ingegneri étudie longuement la part que la musique doit prendre à ces spectacles. Ses conseils ont un caractère pratique, comme c'est presque toujours le cas chez les théoriciens italiens. Il recommande à la musique, avant tout, de bien s'adapter à la salle, afin de ne pas être trop bruyante, ni trop sourde. L'orchestre et les voix doivent être placés *derrière la scène,* en un lieu choisi avec grand soin, de façon que le son parvienne égal dans toutes les parties de la salle. Les paroles doivent être bien entendues ; et, dans les chœurs mêlés à l'action, il faut un style très simple, peu différent du parler ordinaire. Les intermèdes prêtent à un art plus riche et plus complexe ; mais il ne faut pas oublier que la musique doit être un repos, et non une fatigue. — Le léger mètre de la pastorale, en vers de onze et sept syllabes, convient excellemment au chant; et, au XVII[e] siècle, G.-B. Doni lui-même, le champion de l'opéra nouveau, reconnaît que nul genre d'action dramatique n'est mieux fait pour le chant que la pastorale, et qu'elle doit être exécutée avec de douces mélodies harmonieuses, *con soave e proporzionata melodia.*

***

La Pastorale exprimait fidèlement l'âme de l'époque : nulle force de passion, nulle grandeur de pensée, nulle liberté, nulle sincérité vigoureuse. Une vie mondaine, une

1. Angelo Ingegneri, *Della poesia rappresentativa e del modo di rappresentare le favole sceniche.* 1598. Ferrare.

sensibilité délicate, érudite, subtile et voluptueuse, une rêverie aristocratique, une âme musicale.

En vérité, la musique avait envahi, à cette époque, tout l'esprit italien. Les peintres, les écrivains. l'élite, surtout dans l'Italie du Nord, à Venise, à Ferrare, à Mantoue, s'y adonnaient avec ivresse. Presque tous les grands peintres vénitiens du XVIe siècle : Giorgione, Pordenone, Bassano, Tintoret, Jean d'Udine, Sébastien del Piombo, étaient musiciens. Voyez la place que tiennent dans la peinture vénitienne les *Concerts*, soit divins (Bellini), soit profanes (Giorgione, Bonifazio, Veronese). Qu'on se rappelle dans les *Noces de Cana* du Louvre, ces portraits des peintres : Titien tenant la contrebasse, Veronese et Tintoret jouant du violoncelle, et Bassano le Vieux de la flûte. Sébastien del Piombo était célèbre comme joueur de luth et chanteur ; et Vasari reconnaît plus volontiers encore le talent de Tintoret comme musicien que comme peintre. On voit dans les lettres de l'Arétin quelle place tenait la musique dans la société d'alors, et les relations de Titien avec les musiciens. A la cour de Léon X, la musique prend le pas sur les autres arts. Le pape donne à deux virtuoses un traitement presque égal à celui de Raphaël, pour la surintendance de Saint-Pierre. Un joueur de luth, juif, Giammaria, reçoit le titre de comte, et un château. Un chanteur, Gabriel Merino, devient archevêque de Bari. Enfin, on se souvient que, quand Léonard de Vinci se présenta à la cour de Ludovic le More, à Milan, c'était, à en croire Vasari, à titre non pas de peintre, mais de musicien. « Le duc se délectait au son de la lyre. Léonard lui apporta un luth, qu'il avait construit lui-même, presque entièrement d'argent, en forme de tête de cheval... Il chantait divinement sur cet instrument, improvisant les vers et la musique. »

Ainsi, depuis cinquante ans et plus, la musique s'emparait des peintres italiens, c'est-à-dire des représentants par excellence de la Renaissance italienne. Et où la musique entre, elle laisse une empreinte profonde. Sans qu'on s'en aperçût, elle transformait l'esprit de l'art. Michel-Ange en est si pénétré, qu'il en arrive à dire : *La bonne peinture est une musique, une mélodie*. Mot frappant, qui montre l'abdication de la peinture devant la musique.

Même phénomène en poésie. Des écrivains, comme Girolamo Parabosco, « quand on lui disait — c'est l'Arétin qui parle : — Votre tragédie de *Progné* est une belle chose », répondait : « *Je suis musicien et non poète*[1]. » Il disait vrai. L'époque où nous sommes parvenus, l'époque de la Pastorale, est le règne des poètes musiciens ; le théâtre musical s'élabore dans leur esprit et dans l'esprit de leur public, vingt ou trente ans avant que la forme en soit définitivement arrêtée par Peri et E. del Cavalieri.

Le type le plus génial de ces poètes-musiciens est Tasse. Nul ne représente mieux la révolution morale de la fin de la Renaissance. Dans cette même ville de Ferrare, où l'Arioste était mort en 1532, Torquato Tasso vint s'établir en 1565. Quelle différence entre les deux poètes ! — l'Arioste, lumineux, souriant, conservant dans un monde d'action et une vie difficile ce grand esprit serein, où, suivant le beau mot de Carducci, « le soleil ne se couchait jamais », cet artiste classique dans l'âme, ce poète précis, doué d'un sentiment plastique égal à celui des grands peintres de son temps ; — et Tasse, nerveux, inquiet, exalté, avec une émotion à la fois profondément sincère et parfaitement littéraire, se tourmentant de peines, de joies, de terreurs imaginaires, ce grand agité moderne, d'une poésie vaporeuse et troublante, musicien de cœur, musicien de style, musicien de tout son être et par toute son œuvre :

In queste voci languide risuona
Un non so che di flebile e soave,
Che gli occhi a lacrimare invoglia.

(En ces paroles languissantes résonne un je ne sais quoi de plaintif et de suave, qui incline les yeux à pleurer.)

Ces admirables vers de Clorinde mourante semblent caractériser la poésie de Tasse, et la musique à la fois. Sa langue

1. En fait, il était l'un et l'autre. Girolamo Parabosco, de Plaisance (mort en 1560) écrivit des comédies dans le genre de l'Arétin, des nouvelles dans le genre de Bandello, des poèmes mythologiques, etc. Et il fut en même temps maître de chapelle de San Marco de Venise, et dirigea chez Domenico Veniero une sorte d'académie de chant et de musique, pour laquelle il composa la musique de ses propres madrigaux. Il était élève de Willaert. (Voir la monographie de Ad. van Bever.)

est une musique. L'*Aminta* chante mélodieusement à l'oreille et à l'âme, comme un opéra de Mozart. Ce sont de vrais couplets lyriques, avec ritournelle. Ils appellent la musique ; et, en effet, ils furent mis en musique [1], comme tant d'autres poésies de Tasse.

Tasse adorait la musique. Elle tient une grande place dans sa vie. Son premier amour, — le premier du moins dont nous ayons connaissance, — celui pour Lucrezia Bendidio, de Ferrare, fut causé par le chant de la jeune fille. Il l'a conté lui-même dans son gracieux sonnet :

Su l'ampia fronte il crespo oro lucente. » (1561)

(Sur l'ample front, l'or frisé luisant.)

Il dit qu'il avait fermé les yeux pour échapper au danger de l'amour ; mais il ne se défiait pas du pire des dangers :

Ma de l'altro periglio non m'accorsi,
Che mi fu per l'orecchie il cor ferito,
E i detti andaro ove non giunse il volto.

(Mais à l'autre péril je ne pris pas garde ; c'est par l'oreille que le coup me vint frapper au cœur ; et les paroles atteignirent où les traits n'avaient pas pénétré.)

Plus tard, les premières poésies qu'il écrivit en l'honneur de Léonore d'Este sont encore inspirées par la musique. C'est un sonnet à Léonore, à l'occasion de la défense qui lui avait été faite de chanter, parce qu'elle était malade :

Ahi ben è reo destin ch'invidia e toglie (1566).

(Ah ! cruel destin envieux !...)

La musique est donc associée à ses souvenirs d'amour. Ce sont là choses qu'on n'oublie pas.

Beaucoup de ses amis de jeunesse : Cesare Pavesi, Scipione Gonzaga, étaient musiciens. Les princes à la cour desquels il fut, le duc d'Urbin, Guidubaldo II, le duc de Ferrare, Alphonse II, étaient des musiciens passionnés. Il fut en relations avec les maîtres compositeurs de l'époque. A Urbin, en

1. L'*Aminta* fut représenté en 1590 à Florence, avec musique.

1577, il connut Paolo Animuccio, chef de la chapelle ; à Rome, chez le cardinal Hippolyte II d'Este, en 1571, il fit la connaissance de Palestrina et de Marenzio. Surtout, il fut l'ami intime de Don Carlo Gesualdo, prince de Venosa, qui agit si fortement sur la musique madrigalesque de la fin du XVI[e] siècle, et, plus qu'aucun autre, y fit entrer le sentiment dramatique.

Don Carlo Gesualdo appartenait à la plus noble famille du royaume de Naples, avec les Avalos (Pescara), ses cousins. Il y eut dans sa vie une aventure tragique. Il avait épousé sa cousine, donna Maria de Avalos. Il la surprit, une nuit, dans son palais, en flagrant délit d'adultère avec don Fabrizio Carrafa, duc d'Andria ; et il les tua (27 octobre 1590). Cette tragédie bouleversa Naples, et suscita une quantité de narrations et de complaintes. Tasse, qui connaissait Don Gesualdo, et qui avait écrit en son honneur, et en l'honneur de donna Maria de Avalos, diverses poésies [1], fut particulièrement ému par cette nouvelle, qu'il apprit à Rome. Elle lui inspira plusieurs sonnets et un madrigal. Environ un an plus tard, il vint à Naples (février-avril 1592), et il fut attiré par le héros de cette sanglante histoire. Don Gesualdo avait institué dans sa maison une Académie, dont les statuts avaient pour but de répandre et de perfectionner le goût de la musique. Les plus illustres compositeurs, chanteurs et instrumentistes, s'y trouvaient réunis. Tasse y vint. On lui demanda des vers à mettre en musique ; et il donna à cet effet trente-six madrigaux, anciens, ou expressément composés pour l'Académie de Don Gesualdo. Nous avons conservé huit de ces madrigaux, et deux sonnets, avec la musique de Venosa[2].

Or, nous connaissons les idées de Tasse sur la musique ; il les a exprimées, en particulier dans ses *Dialoghi* [3]. Comme Ronsard, qu'il put connaître en France, lors de son voyage à Paris en 1570-71, comme Baïf et la Pléiade, il croit à la nécessité de l'union de la poésie et de la musique. Il reprend presque les termes de Ronsard, mais en faisant la part encore

1. Trois sonnets et une *canzone*.

2. Le prince de Venosa se remaria en 1594 avec Leonora d'Este, et Tasse célébra encore cet événement par une pièce en *ottave*.

3. *Dialoghi* publiés par A. Solerti, III, pp. 111-118. *La cavaletta overo de la poesia toscana*.

plus belle à la musique. Car Ronsard dit que « la musique est sœur puisnée de la poésie, ... et que sans la musique la poésie estoit presque sans grâce, comme la musique sans la mélodie des vers inanimée et sans vie ». Et Tasse dit plus expressément : « La musique est la douceur, et pour ainsi dire l'âme de la poésie. » (« *La musica è la dolcezza e quasi l'anima de la poesia.* ») Mais il n'en reste pas là. Il se plaint que cette douceur soit trop inexpressive, que la musique dégénérée soit devenue trop sensuelle, et indifférente aux grandes émotions (« ...*è divenuta molle ed effeminata...* »); il voudrait que quelque maître excellent la ramenât à sa « gravità » passée. — Ce maître excellent, il le trouva tout à propos dans la personne de Don Carlo Gesualdo. L'œuvre du prince de Venosa, la caractéristique de son talent, a été justement d'introduire dans le madrigal cette « massima gravità », que réclamait Tasse, et d'avoir ainsi façonné le chant musical au rôle d'interprète des passions tragiques. Il n'est pas douteux que Tasse n'ait eu ainsi, par ses idées sur la musique, et par sa collaboration effective avec Don Gesualdo, une influence sur la création du style musico-dramatique.

Mais il y a plus. Nous trouvons Tasse en relations directes avec tous les acteurs principaux de la réforme mélodramatique de Florence, avec les créateurs de l'opéra. Avant 1586, il adresse un sonnet à Laura Guidiccioni de Lucques[1], qui fut la collaboratrice de Emilio de' Cavalieri, et écrivit avec lui les premiers essais de *melodramma* (opéra). En 1590, il se rencontre chez le grand-duc de Toscane, Ferdinand, avec Emilio de' Cavalieri. Ottavio Rinuccini vint alors chez lui; et tout ce qu'il y avait d'illustre à Florence dans les lettres et les arts, lui rendit hommage. L'*Aminta* fut représenté avec musique. Les décors et les machines étaient de Bernardo Buontalenti[2]. E. de' Cavalieri et Laura Guidiccioni avaient été les organisateurs du spectacle; et il est remarquable

1. Voir Angelo Solerti, *Laura Guidiccioni Lucchesini ed Emilio de'Cavalieri.* 1902.

2. Bernardo Buontalenti, né en 1537, fut pendant soixante ans l'architecte général des grands-ducs de Toscane. Il bâtissait leurs palais, leurs villes, leurs forteresses, dessinait leurs jardins, dirigeait leurs fêtes, fabriquait des machines et des feux d'artifice pour leurs spectacles. Les machines de son invention pour le théâtre construit aux Uffizi, en 1585, furent célèbres en Europe.

qu'immédiatement après, ils donnèrent à la cour la représentation du *Satiro* et de la *Disperazione di Fileno* (1590), qui sont les premiers exemples connus d'opéra. Ces deux pièces étaient écrites très probablement en « style récitatif », comme on disait alors, et sûrement en musique expressive[1]. — Enfin, en 1592, chez Cinzio Passeri, neveu de Clément VIII, qui présidait une Académie à Rome, Tasse fut en rapports avec Luca Marenzio, « le plus doux cygne » de la musique italienne, qui, comme Venosa, traduisit en musique beaucoup de ses œuvres. — Il est donc permis de croire que les créateurs de l'opéra florentin ont subi l'ascendant du génie de Tasse, et profité de ses idées sur les rapports de la poésie et de la musique, et sur leur union dans le drame.

De fait, Rinuccini, le premier poète qui ait adapté résolument le drame pastoral au théâtre de musique, le premier qui ait écrit de véritables *libretti* d'opéras, est un disciple direct de Tasse[2].

L'Opéra s'empare aussitôt des sujets et des personnages de Tasse. Le premier véritable maître de l'Opéra, le génial Monteverdi, met en musique le *Combat de Tancrède et de Clorinde* (1624), et la scène d'*Armide et Renaud* (1627), préludant ainsi aux immortelles *Armide* de Lully et de Gluck[3] : — Armide, le type le plus parfait de l'héroïne d'opéra, voluptueuse et violente, caressante, furieuse, contradictoire, dévorée, empoisonnée par la passion...

Qual raggio in onda, le scintilla un riso
Negli umidi occhi tremulo e lascivo.

(Comme un rayon dans l'onde, dans ses yeux humides scintille un rire tremblant et lascif...)

1. Cavalieri avait voulu que « questa sorte di musica *rinnovata* da lui commova a diversi affetti, come a pieta ed a giubilo, a pianto ed a riso » (« que cette sorte de musique, renouvelée par lui [d'après l'antique] suscitât diverses passions, comme la pitié et la joie, les pleurs et le rire »).

2. M. Solerti (*O. Rinuccini* 1902), a noté des *canzoni* de Rinuccini, qui sont calquées sur des poésies de Tasse. (Voir aussi Guido Mazzoni : *Cenni su O. Rinuccini poeta*, 1895.) — Rinuccini fut l'auteur des poèmes de la *Dafne* de 1594-7, et de l'*Euridice* (1600) de Peri, ainsi que de l'*Arianna* (1608) de Monteverdi.

3. En même temps que Monteverdi, Michelangelo Rossi écrit une *Erminia su Giordano* (1637); Domenico Mazzocchi, un *Olindo è Sofronia* (1637), etc. Armide, de 1637 à 1820, inspire plus de trente opéras.

Inoubliable figure, qui sous des noms divers, règne sur l'Opéra jusqu'aux Ysolde de notre temps.

La personnalité de Tasse, si profondément moderne, a rayonné sur tous les arts. La forme de son imagination s'est souvent imposée à la peinture et aux arts plastiques, comme à la poésie. Mais rien ne porte plus directement sa marque que l'opéra pastoral, réalisé à Florence, sous ses yeux, en quelque sorte sous son patronage, et que son disciple, Rinuccini, devait faire définitivement triompher.

***

Nous voici arrivés en 1590, date des représentations florentines de l'*Aminta*, et des premiers essais « mélodramatiques » de Cavalieri. A ce moment précis, l'opéra pastoral se détache de la pastorale avec musique; et il est difficile de dire si l'*Aminta* est déjà un opéra, ou si le *Satiro* de Cavalieri est encore une pastorale. C'est le terme de l'évolution dramatique et musicale que nous voulions esquisser ici. Aussitôt après, commencent les travaux fameux de Peri et de Caccini, qui inaugurent d'une façon éclatante l'histoire de l'opéra, — histoire que nous avons tâché de raconter ailleurs.

Jetons un regard en arrière sur le chemin parcouru depuis deux siècles. Nous voyons maintenant que l'opéra est issu de la pastorale du XVIe siècle, qui est elle-même l'aboutissement, ou la décadence, de la comédie à l'antique, et de la *Sacra Rappresentazione* du XVe siècle (celle-ci plus ancienne que celle-là, et détrônée par elle). Entre ces genres, nulle interruption, nul saut brusque. Le passage de l'un à l'autre a été insensible. L'*Orfeo* de Politien sert de transition entre la *Sacra Rappresentazione* et la *Commedia* à l'antique, comme l'*Aminta* de Tasse entre la pastorale et l'opéra.

Et cette histoire de quatre formes dramatiques, de quatre formes musico-poétiques, successives et rivales, n'est pas seulement une histoire artistique : elle est soumise à des influences politiques et morales. Ce sont des causes politiques et morales, autant et plus que des causes artistiques, qui amènent, de degré en degré, le passage de la *Sacra*

Rappresentazione à la comédie antique, de celle-ci à la pastorale, et de la pastorale à l'opéra. Évolution continue, et où l'on suit, pas à pas, à travers deux siècles de théâtre, je ne dirai pas le développement, mais les transformations, et pour parler franc, l'affaiblissement de l'âme italienne, la faillite de la Renaissance. Elle fut — osons l'avouer — *autant un progrès artistique qu'une décadence morale*. Et il était naturel qu'il en fût ainsi, puisqu'en cette succession de formes théâtrales se reflète la vie entière de la Renaissance, de la jeunesse au déclin, croissant toujours en virtuosité artistique, à mesure qu'elle déclinait en valeur morale.

Ce qu'il y avait encore en elle de jeunesse et de force, on le voit par les richesses inouïes qu'elle trouva moyen de répandre, avec une profusion de prodigue, dans la forme d'art hybride et factice où elle se trouvait réduite : l'opéra, par lequel elle conquit le monde qui l'avait conquise.

ROMAIN ROLLAND

L'EUROPÉANISATION DU JAPON

Le Japon moderne pose un intéressant problème historique et philosophique. D'une civilisation très ancienne et très différente de la nôtre, fermé à toute influence étrangère pendant des siècles, le Japon a commencé, il y a une trentaine d'années, à adopter, du moins en partie, notre civilisation européenne. Féodal il y a quarante ans, ce peuple est aujourd'hui un peuple moderne. Pourquoi s'est-il européanisé? Comment s'est-il modernisé?

Il y a en Europe, sur cette question, une opinion courante généralement acceptée. On pense que les Japonais se sont européanisés parce qu'ils jugent supérieure à leur vieille civilisation orientale notre moderne civilisation européenne. — Notre vanité de race nous porte à croire que notre civilisation est bonne absolument, rationnellement, pour tous les peuples du monde. Les Japonais auraient eu la sagesse d'en reconnaître l'éminente supériorité; ils auraient essayé de nous imiter en tout, dans la mesure du possible. S'il y a, dans le Japon actuel, des traces du passé lointain, c'est contre le gré des Japonais; il n'y a qu'à sourire de ces anachronismes involontaires. « Le Japon moderne, disait un diplomate, c'est une traduction mal faite. »

Cette opinion courante est entretenue à la fois par certains

Japonais habitant l'Europe, par certains Européens ayant visité le Japon. Plusieurs Japonais vivant parmi nous redoutent l'ironie lourdement inintelligente de nos gens du monde : ils craignent de passer pour des barbares, s'ils avouent qu'ils mènent une vie toute différente de la nôtre; ils ne nous parlent que de leurs chemins de fer et de leurs tramways, de leurs télégraphes et de leurs téléphones, de leur armée et de leur marine, de leur Parlement et de leurs journaux. — La plupart des Européens ou Américains assez riches pour aller au Japon ne voient que l'extérieur de la vie japonaise : leurs habitudes mondaines ont mis en eux des besoins et des préjugés qui limitent leur action et resserrent leur pensée. Ils ne peuvent vivre que dans les hôtels anglais des grandes villes ; ils n'osent se hasarder seuls dans les quartiers indigènes ; ils voient ce que leur interprète veut bien leur montrer. Ce qu'ils découvrent et ce qu'ils décrivent, c'est un Japon truqué, faux, menteur, corrompu pour eux ou par eux.

Il faut adopter une autre méthode de vie pour acquérir une intelligence un peu délicate du Japon vrai. Il faut voir le Japon dans un esprit japonais, dans un esprit de simplicité.

On apprend assez de japonais pour pouvoir voyager sans guide dans l'intérieur du pays; on descend partout dans les auberges indigènes ; on vit exactement la vie quotidienne du Japonais ; on cherche à fréquenter surtout les Japonais non européanisés. — Après trois mois d'un séjour ainsi compris (d'avril à juillet 1901), j'ai eu l'impression très nette que l'opinion courante sur l'européanisation du Japon est fausse entièrement. Ce que le Japon moderne a conservé, voulu conserver du vieux Japon, est beaucoup plus considérable que ce qu'il a emprunté, voulu emprunter à la moderne Europe.

*
* *

Il a conservé l'essentiel de la vie matérielle, et tout d'abord la maison.

La maison japonaise est en bois. Devant la porte se trouvent quelques marches, sur lesquelles on s'assoit pour se déchausser avant d'entrer. Puis on grimpe un escalier de bois, très

raide et luisant. On arrive à une sorte de couloir-balcon qui fait le tour de la maison. Du côté extérieur, ce couloir est tantôt laissé ouvert à l'air et au soleil, tantôt protégé par des parois mobiles, en papier opaque, qu'on peut à volonté tirer ou faire disparaître; la nuit seulement on installe des planches qui ferment complètement la maison. — A l'intérieur du couloir s'ouvrent les chambres. Ce qui frappe en une chambre japonaise, c'est son absolue nudité : il n'y a rien; il n'y a pas un meuble : ni table, ni chaise, ni fauteuil, ni lit, ni armoire. A terre, des nattes d'une propreté étincelante; tout autour, des cloisons mobiles, faites d'un papier opaque soutenu par un léger quadrillage en bois, et glissant dans des rainures. On peut ainsi aisément réunir deux petites chambres pour en former une grande, en supprimant la cloison; ou bien, en la faisant reparaître, diviser une grande chambre en deux petites. — Dans le fond de la salle, une sorte d'alcôve, le *tokonoma*, renferme, sur un degré de bois poli, une ou deux œuvres d'art, vase, boîte, encrier ou statuette en bois, en laque, en porcelaine, en ivoire, en bronze; par exemple, un plateau de laque d'or, dans le coin duquel s'envolent des cigognes; un porte-bouquet de bronze, adoptant la forme d'une tige de bambou; un brûle-parfum, où, sur une fleur en relief, une sauterelle est posée. — Dans le vase se trouve un bouquet japonais, fait de quelques branches fleuries, de courbure différente et d'inégale longueur, disposées selon les règles d'une esthétique minutieuse formulées dès le XVI[e] siècle. Sur le mur du *tokonoma* pend une longue peinture sur soie ou sur papier, encadrée d'une bande d'étoffe, un *kakémono*. On change de temps à autre ces œuvres d'art; on change le *kakémono*, choisissant, parmi les peintures que possède la famille, celle qui convient le mieux à la saison, au temps, à la couleur du jour, à la nuance morale particulière que les événements projettent sur la vie sentimentale des hôtes de la maison. Cette alcôve aux œuvres d'art, c'est un souvenir de l'ancien autel bouddhique; c'est la place sacrée près de laquelle on fait asseoir les hôtes pour les honorer.

Dans cette chambre, où ne se trouvent à l'ordinaire que quelques objets de beauté, les meubles n'apparaissent que pendant le temps qu'ils sont utiles. Un hôte arrive : vite on

met sur la natte un coussin sur lequel il s'agenouille pour se reposer; devant lui, s'il fait froid, on place un brasier renfermant de la cendre chaude. — Au moment du repas, on apporte à chacun une petite table laquée, haute de quelques centimètres, sur laquelle se trouvent un grand nombre d'assiettes ou de bols, en porcelaine ou en laque, munis de couvercles; sur ces assiettes ou dans ces bols, il y a des soupes d'algues, du poisson cru à la sauce de gingembre, du poisson rôti, du poisson bouilli, une sorte de macaroni, le *soba*, recouvert de filets d'anguille, des œufs, des haricots, des racines de bambou. La petite servante, agenouillée devant un baquet de bois plein de riz, en remplit les bols des dîneurs; ceux-ci, avec leurs baguettes de bois, picorent dans les plats, mangent, avec le riz, le poisson ou les légumes. Ils boivent, dans des tasses minuscules, du thé sans lait ni sucre, quelquefois un petit verre de *saké* (alcool de riz) chaud. — Enfin, quand c'est l'heure de dormir, on étend sur le sol quelques épaisses couvertures servant de lit; et, s'il y a des moustiques, on suspend au plafond une moustiquaire de gaz bleu vert. Au matin, la servante débarrasse la chambre de ces meubles inutiles.

Ainsi, en ce qui concerne la maison, les meubles, la nourriture, les Japonais, pour la plupart, sont restés fidèles à leurs habitudes traditionnelles. Il n'y a guère au Japon de maisons européennes habitées par des Japonais. Les hauts fonctionnaires sont obligés d'avoir une chambre meublée à l'européenne pour recevoir les étrangers; mais le reste de la maison est japonais et ils y vivent à la japonaise.

Ils préfèrent leur genre de vie pour ce qu'il a d'idéaliste, d'égalitaire et d'artistique. La nourriture est peu coûteuse; la maison de bois et de papier se bâtit en quelques jours. Il n'est pas nécessaire d'accorder à la vie matérielle plus d'importance qu'elle ne mérite. La simplicité de ces mœurs rend possible une existence insouciante, d'un idéalisme charmant. Un japonisant de Tokyo me disait avoir vu plus d'un Japonais rire au spectacle d'un incendie dévorant sa propre maison; il perd peu à cette aventure; il a généralement le temps de sauver les quelques objets précieux qu'il possède; puis la loi accorde certaines faveurs aux incendiés, et l'usage veut que les parents et amis leur fassent des présents qui

réparent le dommage...— D'autre part, la simplicité de la vie japonaise est vraiment égalitaire. Les différences de fortune ou de situation s'affirment beaucoup moins qu'en Europe; elles s'indiquent seulement aux dimensions plus ou moins vastes de la maison ou du jardin, à la valeur plus ou moins haute des objets d'art. Ainsi se trouve respectée cette haute règle morale, inspirée du bouddhisme, que l'individu doit chercher à ressembler aux autres plutôt qu'à se distinguer d'eux. — Enfin, les Japonais aiment encore la vie japonaise pour la satisfaction qu'elle donne à leur amour de la beauté. Nos maisons, vastes et hautes, leur paraissent d'inélégantes casernes ou de maussades prisons. La simplicité de leurs chambres toutes nues leur semble profondément artistique. C'est parce qu'ils n'ont pas chez eux de meubles inutiles, encombrants, coûteux, qu'ils peuvent y placer d'intéressants objets de beauté. L'absence de luxe et de faux luxe rend possible l'introduction de l'art véritable dans l'habitation. Nulle part n'est mieux observée qu'au Japon la *règle d'or* de William Morris : « N'ayez chez vous rien que vous ne sachiez utile ou que vous ne croyiez beau. »

***

Les Japonais, pour la plupart, ont conservé l'antique costume national. C'est le *kimono*, longue robe à manches pagodes. Les hommes serrent le *kimono* autour de la taille par une mince ceinture de crépon, les femmes par une large ceinture de soie, formant derrière le dos une sorte de coussin. La forme du *kimono* est traditionnelle; la ceinture se lègue de mère à fille. On n'éprouve nul besoin de modifier chaque année des formes qu'on juge harmonieuses. A l'opposé des Européens et des sauvages, Japonais et Japonaises ne portent jamais de bijoux.

Toutes les Japonaises, sauf les dames de la Cour, ont gardé le costume national; la plupart des Japonais aussi; ils y ont seulement ajouté le chapeau européen, jugé commode. A la Cour, les vêtements européens sont imposés à tous, hommes et femmes : les ministres et les hauts dignitaires ont jugé sans doute qu'ils devaient s'habiller comme nous pour

être plus aisément traités par nous en égaux. — La plupart des fonctionnaires portent aussi notre costume qui paraît mieux convenir aux meubles européens, chaises et tables, dont ils usent dans leurs bureaux; mais rentrés chez eux, bien souvent, ils s'habillent à la japonaise. Ils trouvent le costume national plus commode, mieux adapté à tous les détails de leur vie, par exemple à l'habitude de s'agenouiller sur les coussins; ils le jugent aussi plus simple, plus harmonieux, plus élégant : aucun vêtement ne drape mieux le corps humain que cette robe large et souple. Beaucoup de Japonais jugent notre costume européen gênant, ridicule, absurde : les formes traditionnelles des vêtements, habits, redingotes ou jaquettes, les garnitures toujours changeantes des robes, la chemise empesée des hommes, le corset des femmes, leur paraissent ne se justifier par aucune raison ni de confort ni d'esthétique.



Les Japonais, qui ont conservé du vieux Japon tout l'essentiel de la vie matérielle, maison, meubles, nourriture, vêtement, ont maintenu aussi tout l'essentiel de la vie morale. Il faudrait de longues analyses pour le démontrer. On peut, en tout cas, insister sur le caractère spécial et traditionnel que gardent aujourd'hui encore d'antiques vertus japonaises : la propreté, la politesse, la gaieté.

Le peuple japonais est le plus propre du monde. Dans presque toutes les maisons, dans toutes les auberges, il y a une salle de bains, d'une installation sommaire, mais suffisante : une grande cuve de bois placée au-dessus d'un foyer de chaleur. On se baigne dans une eau très chaude. La porte de la salle de bains n'est jamais fermée à clef; les Japonais ignorent certaines formes de notre pudeur, ou de notre impudicité : au Japon, « le nu est vu souvent, mais il n'est jamais regardé ». Outre les salles de bains des maisons et des auberges, il y a un grand nombre de bains publics : onze cents à Tokyo. Le Japonais de la condition sociale la plus inférieure, le *kouroumaya* (conducteur de pousse-pousse), se baigne au moins une fois par jour; beaucoup se baignent

trois ou quatre fois. Un japonisant connu, le professeur Chamberlain, raconte qu'un jour les paysans d'un village éloigné s'excusèrent devant lui de leur malpropreté :

— Nous sommes très sales en été; nous avons tant à faire; nous ne pouvons nous baigner que deux fois par jour.

— Et en hiver?

— Oh! en hiver, nous nous baignons quatre ou cinq fois.

Grâce à ces habitudes d'hygiène, communes à tous, la foule japonaise est sans doute la plus propre et la plus agréable qu'il y ait au monde; on a remarqué qu'elle ne dégage jamais qu'un léger parfum de géranium, dû au vernis dont les femmes enduisent leurs beaux cheveux noirs. Inutile de montrer par de longues analyses que ces habitudes de propreté ne sont pas une importation de l'Europe, et que c'est plutôt les Européens qui auraient avantage sur ce point à imiter les Japonais.

*
* *

La politesse japonaise n'est pas non plus une imitation de la politesse européenne. Entre eux les Japonais ne s'embrassent ni ne se serrent la main. La politesse japonaise se manifeste d'abord en salutations respectueuses et prolongées : debout, on se courbe très bas; assis ou agenouillé, on se jette à plat ventre, le visage contre la natte; et, regardant du coin de l'œil l'hôte qu'on veut honorer, on a grand soin de ne pas se relever avant lui. On emploie mille formules étranges, amusantes et séduisantes : à l'auberge, pendant le déjeuner, vous dites, par exemple, à la servante qui vous sert, agenouillée à côté de vous : « Condescendez [à me donner] de l'honorable thé, — ou des honorables gâteaux ». La politesse égalitaire de cet Extrême-Orient hiérarchisé contraste de façon surprenante avec la rudesse autoritaire de nos sociétés démocratiques. Une tradition constamment suivie par tous introduit de la douceur, et même une sorte de cordialité, dans tous les détails de la vie quotidienne. Jamais de scènes de violence; presque jamais de disputes; les menaces mêmes s'expriment avec calme. La facilité avec laquelle les Européens se mettent en colère stupéfie les Japonais, leur paraît une

marque d'instinctive grossièreté. Certaines habitudes japonaises sont d'une charmante délicatesse. Par exemple, il y a, dans les rapports commerciaux de vente et d'achat, une sorte de brutalité choquante au tact des Japonais : alors, de ce conflit d'intérêts, ils cherchent à faire l'occasion d'un échange d'amabilités. Pour un service rendu, pour l'achat d'un objet, nul ne se sent quitte avec l'argent qu'il donne : il doit y joindre un remerciement, un geste courtois, un sourire. Dans les hôtels japonais du type traditionnel, l'hôtelier établit la note au plus juste prix ; c'est au voyageur d'ajouter, selon son bon plaisir, un *présent de thé* plus ou moins considérable, une somme d'argent qui constitue le principal bénéfice de l'hôtelier ; celui-ci, avec mille remerciements, répond au *présent de thé* par de petits cadeaux, un éventail, des gâteaux, une serviette à grands ramages. Au lieu d'être simplement un rapport brutal d'achat et de vente, le paiement d'une note prend ainsi l'allure joyeuse d'une rencontre entre deux amis.

Cette politesse traditionnelle, tous ou presque tous la pratiquent comme spontanément. Ce qu'elle ajoute de douceur à la vie, il est difficile de l'imaginer tant qu'on n'a pas soi-même joui du charme d'un tel milieu. Dans certains cas, la politesse japonaise confine à des formes très subtiles de la bonté. L'usage qui veut qu'on témoigne aux vieillards les plus grands égards, qu'on cède à tous leurs désirs, est infiniment touchant ; il y a une exquise charité dans l'effort pour apaiser chez les autres la tristesse de vieillir, pour adoucir les derniers jours des vies qui vont finir bientôt. La politesse japonaise touche encore à cette vertu très haute, la domination de soi-même. On se maîtrise pour ne pas attrister les autres en leur révélant ses souffrances individuelles. Il y a de la résignation, quelquefois de l'héroïsme sous certains sourires. Un Japonais peut sourire en annonçant la mort d'un être cher : c'est une façon à lui de reconnaître l'inévitabilité de son malheur, d'empêcher ses amis d'éprouver un trop vif chagrin ; ensuite il s'abandonnera à sa douleur, mais seulement dans la solitude, quand il sera bien sûr de ne pas attrister par ses larmes le spectacle de l'univers, de ne pas diminuer la joie qu'ont les autres à vivre.



Poli et souriant, le peuple japonais est un des plus gais qu'il y ait au monde. Pourtant les Japonais ignorent la plupart des distractions européennes : ils ne s'alcoolisent pas : en trois mois de séjour, je n'ai vu qu'un Japonais ivre, et il sortait d'un bar anglais de la concession européenne de Kobé; le respect bouddhique de la vie leur interdit le cruel plaisir de la chasse; ils n'ont pas de cafés-concerts; la vie mondaine et les petites jouissances de vanité qui la constituent sont étrangères à l'immense majorité des Japonais.

Les distractions japonaises sont traditionnelles : pour les riches, c'est la vue des danses classiques des *guêchas*; pour tous, c'est le théâtre national, et une sorte de cirque, où combattent des lutteurs. Mais le plaisir japonais par excellence, c'est la promenade. On ne saurait imaginer de distraction plus simple et plus idéaliste. Se promener à la japonaise, c'est faire défiler devant soi, pour en jouir, des tableaux changeants; c'est s'attacher aux êtres et aux choses parmi lesquelles on passe, à la foule, aux maisons, aux temples, aux forêts, aux animaux, aux fleurs, aux pierres, aux nuages; c'est goûter le charme trop bref d'un aspect de l'univers qu'on ne reverra jamais plus; c'est trouver du plaisir à la contemplation de tout le réel, l'accepter et le vouloir, l'aimer...

Les Japonais se promènent d'abord dans les grandes rues de leurs villes : par exemple, dans la rue des théâtres et des bazars, à Tokyo ou à Nagoya, à Osaka ou à Kyoto. Chacun paraît prendre un plaisir extrême au spectacle qu'il a sous les yeux. La plupart viennent là en famille; on entoure de soins les grands-parents; les petits enfants, vêtus de couleurs claires, sont portés sur le dos du père ou de la mère, du frère ou de la sœur aînée. Des *kouroumas* (pousse-pousses) fendent la foule. Des *guêchas* (danseuses) dans le costume aux nuances claires qui indique leur profession, se promènent, l'air rieur, et chacun s'amuse à les regarder. Des deux côtés de la rue s'ouvrent quelques grands bazars et beaucoup de petites boutiques : leurs lanternes de papier multicolores font d'étranges taches de lumière, comme en un tableau d'impressionniste.

Les femmes tâtent des étoffes aux devantures, marchandent des objets, pour rire. Dans des jardins illuminés, on va prendre des *ice-creams* japonaises, faites de glace râpée, de sucre fin et de soda.

La gaieté japonaise se manifeste surtout lors des fêtes populaires, qui sont très fréquentes. Souvent c'est une fête de quartier : à l'occasion d'un anniversaire, des processions se déroulent autour d'un temple; les rues sont illuminées et décorées : par exemple, de petits drapeaux multicolores sont suspendus entre les maisons; des lanternes de papier aux couleurs harmonieuses, surmontées de petites ombrelles de papier rouges ou bleues, sont mises devant chaque porte; les rues prennent, le soir surtout, un aspect étrange, irréel. Un sentiment artistique exquis, appliqué à des matériaux sans valeur, papier, bois, pierre, plumes, paille, produit de charmants et fragiles objets de beauté, dont tous, riches et pauvres, viennent jouir pendant quelques soirs. — A Yokohama, j'ai assisté à la fête annuelle des garçons : ce jour-là les Japonais plantent devant leur maison un mât de bambou portant, attachés à son sommet, d'énormes poissons de papier aux couleurs étincelantes, que le vent gonfle et agite. On met autant de poissons qu'il y a de garçons dans la maison : les parents expriment ainsi le souhait que leurs enfants remontent le cours de la vie malgré les obstacles, comme la carpe remonte les rivières malgré le courant. Tous les habitants vont, ce jour-là, sur les collines des environs, jouir du spectacle bizarre de la ville surmontée de ces singuliers poissons. L'abondance des distractions saines à bon marché est un des traits caractéristiques de la vie japonaise.

C'est surtout à la campagne que les Japonais aiment à se promener. La nature japonaise est délicieuse ; les Japonais la contemplent d'un œil amoureux. Ils aiment la limpidité bleue de leur *Mer Intérieure*, la pureté des neiges éternelles du Fouji Yama, le mystère des forêts sacrées de Nikko ou de Yamada. Ils semblent particulièrement apprécier en un paysage ce qu'il y a de plus changeant: les nuances fuyantes des choses, la mobilité des nuages, les reflets des rayons de lune, l'éclat d'une neige récemment tombée. Ils suivent d'un œil d'artiste les mouvements d'un animal, d'un oiseau, par exem-

ple, ou d'un insecte : j'ai vu des Japonais, de situation sociale très inférieure, passer de longs moments à admirer des cigognes se promenant parmi les pins et les lanternes de pierre d'un jardin public. — Ils savent prendre de l'intérêt à des choses qui laissent indifférents les plus délicats des Européens : ils font grande attention aux formes des pierres, leur prêtent divers degrés de beauté. — C'est surtout aux fleurs qu'ils ont une particulière dévotion. Les fêtes les plus populaires, les véritables fêtes nationales se célèbrent, non pas, comme chez nous, pour l'anniversaire de combats sanglants ou de révolutions douloureuses, mais à l'occasion de l'apparition de certaines fleurs : petit fait très significatif, découvrant jusqu'au fond l'âme japonaise, révélant l'exquis sentiment poétique de cette race privilégiée. On va, en troupes joyeuses, dès le mois de février, admirer les fleurs des pruniers, et en respirer l'odeur, célébrée par d'antiques chansons ; on va voir fleurir les cerisiers au début d'avril, les azalées et les glycines au début de mai, les lotus au mois d'août ; en automne, c'est les feuilles rougies des érables qu'on va contempler ; la première semaine de novembre est celle des chrysanthèmes. Dans les environs des grandes villes, tel ou tel village est célèbre pour certaines de ses fleurs ; ou bien c'est des jardins publics ou privés, jardins japonais tout différents des nôtres : des allées de sable ; des pins, des érables ; de grands arbres, des arbres-nains, des arbustes, choisis pour la couleur de leurs feuilles ou de leurs fleurs ; un lac, des ruisseaux, des ponts ; des rocailles, des lanternes de pierre, de minuscules chapelles shintoïstes ; ces éléments indispensables de tout jardin japonais sont ordonnés, comme en un tableau, suivant des règles d'une esthétique raffinée, datant du xve siècle, variables d'ailleurs selon les diverses écoles. Dans le jardin d'une *maison de thé* d'Osaka, un ami japonais me dit : « Dans deux semaines, tout Osaka se réunira ici, pour regarder au matin s'ouvrir les iris... »

Souvent dans un endroit célèbre pour la beauté de ses fleurs, ou pour un paysage grandiose, forêt, île, lac ou cascade, s'élève un temple. Les familles japonaises aiment à s'y rendre ; on emmène les vieux grands-parents et les tout petits enfants ; c'est le plus gai des pèlerinages. — D'abord on va

saluer les Dieux. Les cailloux étendus devant le temple craquent sous les pas des promeneurs, avertissant ainsi les Dieux qu'on vient leur rendre visite ; les visiteurs tirent une sonnette, claquent des mains, frappant trois ou quatre coups pour appeler les Dieux, comme on fait dans les auberges pour appeler les servantes; alors ils leur adressent une courte prière, en souriant, et glissent des aumônes dans les troncs. Surtout ils visitent le temple, admirent les sculptures antiques, les laques d'or, les *kakémonos*. Ensuite ils vont tous ensemble, en famille, causer et rire, dans des *maisons de thé* voisines du lieu sacré.

Beaucoup de ces lieux de pèlerinage sont admirables par la beauté combinée des édifices et du paysage. On a bien dit que toute conception architecturale japonaise est un tableau : les couleurs sont ordonnées harmonieusement, autant que les lignes; le décor naturel a au moins autant d'importance que le bâtiment. En général, les élégants portiques, en pierre ou en bois laqué, se dressent au-dessus les uns des autres sur une colline ; les temples et les chapelles, en bois peint de belles couleurs, ou en laque, apparaissent entre les grands arbres ; au milieu même des branches s'élancent vers le ciel des pagodes en laque rouge. — Les temples de Nikko s'élèvent sur une colline couverte d'arbres merveilleux, arrosée de mille torrents, ceux de Yamada, au cœur de mystérieuses forêts. J'aime surtout le temple de Miya Jima, sur la côte d'une île montagneuse et boisée, couverte de pins et d'érables : l'édifice central, où se trouvent de précieuses peintures anciennes, se dresse à la limite même de la terre et de l'eau ; le portique principal est bizarrement situé en pleine mer ; des allées d'innombrables lanternes de pierre conduisent aux autres portes; des daims y circulent, très calmes, que le passage des pèlerins n'effarouche pas ; l'air est d'une extrême limpidité; la mer est divinement bleue ; de l'autre côté du détroit apparaissent, dans l'éloignement, des montagnes violettes ; et les voiles de paille, quadrangulaires, des bateaux de pêche étincellent sous le clair soleil. Pas de paysage plus classiquement japonais que celui de ce célèbre lieu de pèlerinage. — Vient-on ici pour rendre hommage aux Dieux, ou seulement pour admirer les chefs-d'œuvre de l'art humain et le

site merveilleux? Sans doute, pour bien des Japonais, l'idée religieuse ne fait qu'ajouter à la beauté de la nature plus de profondeur et de mystère, et aussi plus d'intimité.

Le pèlerinage japonais est une promenade un peu plus méditative, accompagnée d'un peu plus d'émotions désintéressées; c'est la distraction suprême d'une race sincèrement artiste.



Les Japonais, qui ont gardé du vieux Japon tout l'essentiel de la vie matérielle et de la vie morale, ont conservé encore le respect et l'amour des anciennes formes de leur art.

La peinture, au Japon, a été comprise comme une dépendance de l'architecture : les grandes œuvres pictoriales du passé décorent les palais et les temples. L'École de Tosa, profondément religieuse, a surtout représenté des Dieux; l'École de Kano a plutôt emprunté ses sujets à la nature : ce sont des paysages, d'exquis paysages de lune, de mélancoliques paysages de neige; des fleurs, des herbes; des animaux, surtout d'admirables oiseaux. Par exemple, dans le prodigieux temple Nishi Honganji, à Kyoto, on peut admirer tour à tour les pins, les cerisiers fleuris, les clématites, les cigognes, les oies sauvages de Kano Ryokéï, les bambous et les moineaux de Marouyama Ozoui, la chambre aux chrysanthèmes de Kaihokou Yousatsou, les sculptures sur bois de Hidari Jingoro. Impossible d'exprimer par des mots toute la beauté étrange de ces grandes œuvres classiques; on ne peut que signaler la sobriété des lignes, exprimant en traits synthétiques les êtres et les choses les plus compliquées; l'harmonieuse vigueur des couleurs graves; la rare poésie des impressions évoquées.

Gardés en des temples d'accès facile, ces chefs-d'œuvre antiques sont une sorte de propriété collective dont chacun peut jouir, comme il jouit de la nature, elle aussi commune à tous. Tous vont admirer les tableaux des maîtres. C'est toujours ces modèles qu'on copie dans les Écoles d'art, — bien que certains Japonais s'essayent aussi, très maladroitement, à la peinture européenne. — Plusieurs thèmes favoris des grands peintres du XVIIe siècle ont été repris par l'estampe

populaire et par les arts décoratifs : un motif que nous admirons sur une boîte de laque ou une étoffe moderne, peut venir d'un grand artiste classique, comme Tanyou ou Okio, ou d'un grand artiste réaliste, comme Hokousaï.

C'est surtout dans les milieux aristocratiques que s'est conservé le culte du grand art traditionnel classique. Je visitai un jour, à Horiouji, un ancien *daïmyo*, le baron Kitabataké, type curieux de grand seigneur de la période féodale : la révolution de 1868 a passé à côté de lui sans rien modifier en lui. Dans son salon, tout simple, mais paré de quelques étranges et magnifiques œuvres d'art, dans sa salle à manger, pendant le déjeuner, servi dans de précieuses écuelles de laque vieilles de deux cents ans, le baron exposa, avec une passion superbe, sa préférence pour l'art du vieux Japon : art classique; art moral, portant à la réflexion ; art aristocratique, ne traitant que de sujets nobles. Comme j'eus le malheur de lui faire dire, par l'interprète, mon admiration pour les estampes populaires de l'école réaliste, le vieux seigneur me reprocha cette faute de goût, tout en l'excusant : « Les Européens, dit-il, n'ont derrière eux que deux ou trois siècles d'art ; nous, Japonais, avons vingt-cinq siècles d'art dans notre passé : c'est tout naturel que le goût des Européens ne soit pas aussi formé que le nôtre... »

Comme l'aristocratie japonaise est restée fidèle au culte de la peinture classique, le peuple japonais a fidèlement conservé son goût de la gravure ancienne. Au XVIIIe siècle, et pendant tout le XIXe, de très grands artistes, Hokousaï, Outamarou, Toyokouni, Kounisada, ont poétiquement exprimé, en des estampes coloriées, les visions que chacun peut avoir de la vie quotidienne et des choses familières. Au talent de ces graveurs, au génie encyclopédique d'un Hokousaï, le Japon doit le privilège d'un art réaliste sans platitude, poétique sans niaiserie, populaire sans vulgarité. Tant qu'on n'a pas passé des heures entières à feuilleter, accroupi sur les nattes des petites boutiques, les collections de ces estampes anciennes, on ne peut se faire une idée de la variété indéfinie de leurs sujets ; on y trouve représentés tout le Japon légendaire, tout le Japon historique, tout le Japon moderne : le peuple, les paysans, les acteurs, les prêtres, les nobles, les femmes de

l'aristocratie aux longs visages, les filles du peuple aux grosses joues, les danseuses, les courtisanes; les maisons, les *maisons de thé*, les théâtres, les temples; le Fouji Yama, la campagne, la pluie, la neige, tous les animaux, toutes les fleurs. Ces gravures polychromes sont d'un réalisme exact et d'un grand charme poétique : de fraîches couleurs leur donnent des allures d'aquarelles; le dessin en est étonnamment vivant; souvent quelques lignes bien choisies, quelques traits saisissants suffisent à créer l'impression d'un objet compliqué, d'une attitude, d'un mouvement même. Ces charmantes œuvres d'art ont été vendues à très bas prix, quelques sous, — comme nos odieuses images d'Épinal; — elles ont été très vite répandues dans tout le pays, surtout parmi la petite bourgeoisie et le peuple; c'est les petits marchands, les artisans, les acteurs, les courtisanes, qui firent le succès de Hokousaï. Aujourd'hui encore, on trouve dans beaucoup de maisons et de boutiques ces exquises et fidèles images de la nature et de la vie japonaises.

Enfin le théâtre japonais n'a, pour ainsi dire, subi aucune influence de l'Europe. — D'abord on joue toujours, à l'intérieur des temples, des pièces religieuses, mettant en scène des légendes bouddhiques, les *Nôs* : les acteurs, grimés ou masqués, vêtus de merveilleuses robes antiques de soie et d'or, parlent d'une voix rauque une langue archaïque, que les Japonais actuels ne comprennent plus; leur gesticulation rare et lente exprime la violence contenue d'émotions intenses; un chœur accompagne les paroles, comme dans les tragédies grecques. Un jour, à Kioto, en allant visiter un ami, moine bouddhiste attaché au temple Nishi Honganji, j'eus la bonne fortune d'arriver au moment de la célébration d'un *Nô* : je ne pense pas avoir éprouvé jamais une impression plus intense d'étrangeté, d'éloignement, pas même à Canton ou à Bénarès, au cœur de la Chine séculaire ou de l'Inde mystérieuse...

Quant au théâtre profane, à part l'intéressante tentative ultramoderne de Kawakami et Sada Yacco, il est resté ce qu'il était dans l'ancien Japon. L'installation est fort simple : c'est une grande maison de bois qui se reconnaît de loin aux tableaux cloués sur la façade, montrant les principales scènes

de la pièce; devant la porte sont piqués des bambous, portant des oriflammes multicolores et des banderoles célébrant en beaux caractères chinois les mérites des acteurs. A l'intérieur, une foule de gens accroupis sur des nattes, fumant de petites pipes, buvant du thé, mangeant des pamplemousses. La scène est une plaque tournante, qui se meut à la fin de chaque acte, faisant apparaître, à la place de l'ancien décor et des anciens acteurs, les nouveaux acteurs dans le nouveau décor. Les acteurs, en de superbes costumes antiques, jouent des comédies d'amour, purement japonaises, dont les héroïnes sont les courtisanes du Yoshivara, ou des drames historiques, exposant les audacieuses aventures des chevaliers du vieux Japon.

L'attention du public ne paraît pas faiblir pendant tout le temps que dure chacune de ces pièces, en général de dix heures du matin à dix heures du soir.

Ainsi les Japonais sont restés fidèles à leur antique façon de comprendre la peinture, la gravure, le théâtre. En revanche, notre littérature les laisse indifférents; notre musique leur semble inutilement bruyante; notre façon de chanter leur paraît si ridicule qu'elle les fait éclater de rire. On peut soutenir que l'art japonais est en décadence; on n'a pas le droit d'affirmer qu'il se soit européanisé.

***

Enfin les Japonais ont pieusement conservé leurs religions anciennes : Shintoïsme, Bouddhisme, Confucéisme. — Le vieux Shintoïsme, religion purement japonaise, est une sorte de culte des esprits, des *Kamis*, mêlant en une synthèse mystique la Nature et la Nation. Au moment même où le Japon s'européanisait, l'État japonais proclamait le Shintoïsme religion officielle. Si aujourd'hui encore le Mikado peut élever un fonctionnaire, après sa mort, à un rang supérieur dans l'ordre du *Soleil-Levant* (la Légion d'honneur japonaise), c'est en vertu de cette idée shintoïste que les esprits des morts continuent à vivre parmi nous. — Le Bouddhisme, la haute religion orientale affirmant le caractère illusoire du monde et la vanité de l'égoïsme. a aujourd'hui encore beaucoup d'adeptes au Japon. Il s'y produit même en ce moment une

curieuse Renaissance bouddhique. Dans la secte très florissante du *Shin Shou*, le Bouddhisme perd ce qu'il avait originairement d'ultramétaphysique, d'ascétique, d'antinaturel, pour devenir une religion laïque purement morale, justifiée par ses avantages nationaux et sociaux : à Kyoto, au Nishi Honganji, j'ai eu la joie de m'entretenir avec l'un des plus intelligents prêtres de cette secte, ancien élève de notre Sorbonne, Ryauon Fujishima ; il me fit connaître et aimer ce Néo-Bouddhisme, où une morale de résignation, de pitié, d'humaine douceur, remplace les subtilités métaphysiques et les pratiques ascétiques des vieilles sectes orthodoxes. — Shintoïsme et Bouddhisme ont donc conservé toute leur vitalité : il y a actuellement au Japon 300 000 temples ou chapelles et 150 000 prêtres ou moines ; on édifie constamment de nouveaux temples ; les anciens temples continuent à être fréquentés ; beaucoup de Japonais participent d'ailleurs à la fois aux deux cultes traditionnels. Quant à ceux qui se sont dégagés de ces croyances, dans les milieux lettrés surtout, ils se rattachent volontiers au Confucéisme : cette philosophie, d'origine chinoise et d'esprit très positiviste, écarte toute affirmation métaphysique, recommande seulement la fidélité au souvenir des morts, le respect des parents, l'obéissance au Souverain.

En revanche, la religion européenne, le Christianisme, n'a réussi à faire aucun progrès dans le Japon modernisé. Les missionnaires, absolument libres dans leur propagande, ont dépensé beaucoup d'efforts et beaucoup d'argent, pour n'obtenir qu'un nombre dérisoire de conversions. Encore certains Japonais se convertissent-ils provisoirement pour avoir une occasion d'étudier de près la religion européenne ou d'apprendre auprès des missionnaires les langues étrangères ; et ils retournent ensuite à leurs religions nationales. — Dans les milieux cultivés on oppose au Christianisme la Science moderne. La Science, positiviste et phénoméniste, exclut les hypothèses chrétiennes d'un Créateur, distinct du monde, et d'une vie éternelle. Au contraire le Bouddhisme présente un merveilleux accord avec la Science moderne et le plus récent des grands systèmes philosophiques, celui de Spencer. Pour le Bouddhisme, comme pour la Science et le Positivisme,

l'Univers est un ensemble de phénomènes solidaires, constamment changeants; l'âme est un agrégat momentané d'états de conscience distincts et transitoires; enfin à l'idée moderne d'hérédité physiologique correspond dans le Bouddhisme l'antique idée de préexistence : nos actes et nos pensées proviennent des actes et des pensées d'innombrables vies antérieures, réapparaissant, s'attirant par de mystérieuses affinités. — Dans les milieux populaires, les idées chrétiennes qui répugnent le plus à la conscience japonaise sont celles du péché originel et des peines éternelles. Les Japonais ne peuvent admettre que la nature soit essentiellement mauvaise. Ils ne peuvent comprendre qu'un Dieu bon ait créé le monde simplement pour faire un choix parmi les hommes et condamner la plupart d'entre eux à des peines qui ne finiront jamais. — Dès le XVII[e] siècle, les Japonais adressaient à saint François-Xavier des objections analogues : ou Dieu a voulu créer les enfers, et alors il n'est pas miséricordieux; ou il n'a pas pu s'abstenir de les créer, et alors il n'est pas tout-puissant. Il paraît que cette objection embarrassait beaucoup les premiers missionnaires chrétiens. Leurs successeurs ont-ils trouvé une solution satisfaisante à cet obscur problème théologique? En tout cas c'est un fait que les Japonais continuent à préférer au Christianisme leurs antiques religions.

***

Ainsi le Japon moderne a conservé, voulu conserver, tout ce qu'il y avait d'essentiel, de caractéristique, d'intime, dans sa vieille civilisation : la vie matérielle, la maison, les meubles, la nourriture, le vêtement; la vie sentimentale, les mœurs, les usages, les distractions; l'art; la religion. Tout ce qui touche à la vie intérieure reste intact et respecté. Les Japonais ont volontairement négligé d'imiter notre civilisation européenne en ce qu'elle a de plus original et de plus profond : ils continuent à la juger inférieure à la leur, moins idéaliste, plus grossière. Alors pourquoi l'ont-ils, en partie, adoptée?

Reportons-nous aux origines historiques de la révolution qui a bouleversé le vieux Japon. Jusqu'en 1853, le Japon est

resté fermé à toute influence européenne. En 1853, une flotte, envoyée par les États-Unis sous le commandement du commodore Perry, vient réclamer l'ouverture de certains ports au commerce américain. Stupéfait, le Japon doit céder à la force, ouvrir les ports qu'il voudrait continuer à tenir fermés. Deux ans après, la France et l'Angleterre exigent, par les mêmes moyens, des privilèges analogues. Alors il se produit un véritable drame dans la conscience japonaise. Les Japonais découvrent l'insuffisance de l'idéal, l'horrible nécessité de la force. Leur nation a beau être supérieure en vie morale, artistique, religieuse, elle n'en deviendra pas moins la proie de l'invasion étrangère, si elle n'est pas militairement et économiquement forte. Elle risque de tomber au rang de ces colonies européennes, soumises à toutes les brutalités, à toutes les iniquités des races dites protectrices. Les Japonais devinent que, sous un maître étranger, ils seront obligés de changer leur genre de vie, auquel ils tiennent tant, de renoncer à leurs usages, à l'originalité de leurs goûts et de leurs sentiments. Pour maintenir leur antique civilisation, ils veulent rester indépendants; pour rester indépendants, ils veulent devenir forts; pour devenir forts, ils se décident à imiter, sur certains points, cette civilisation européenne qui s'impose à eux par la violence[1].

Ils n'ont imité de l'Europe que ce qui rend les nations européennes fortes et indépendantes.

***

D'abord ils ont créé les indispensables organes de la défense nationale : l'armée, la marine. Dès 1866, le Shôgoun demanda au gouvernement français de lui envoyer quelques officiers pour organiser à l'européenne l'armée japonaise. Aujourd'hui, en cas de guerre, le Japon disposerait, paraît-il, de cinq cent mille hommes bien équipés, bien armés. Sa flotte de guerre comprend les plus puissants cuirassés qu'il y ait au monde et un nombre considérable de torpilleurs. Sous le cos-

1. Un grand écrivain contemporain, anglo-grec naturalisé japonais, Lafcadio Hearn, a admirablement décrit cette révolution mentale et sentimentale dans une étude intitulée *A Conservative*, parue dans son livre *Kokoro*.

tume européen, les Japonais ont conservé leurs qualités antiques, l'endurance, l'esprit de discipline, l'esprit de sacrifice, le dévouement à la nation, le mépris de la mort. Tous ceux qui les ont vus en Chine ont célébré leur héroïsme. D'autres ont signalé leur cruauté, conforme aussi à certaines traditions anciennes; les violences commises en Chine, à Formose, en Corée, rappellent les scènes les plus barbares de la vieille histoire japonaise.

Pour sauver le Japon des attaques de l'Europe, la création d'une armée forte, d'une marine puissante, s'imposait. Mais déjà le développement du militarisme inévitable a fâcheusement modifié le caractère japonais. L'armée a été créée pour assurer au Japon la dignité nationale et la liberté dans la paix; peu à peu on a vu surtout en elle un excellent instrument de guerres et de conquêtes. Le patriotisme japonais, légitime et même sympathique en ces îles isolées du monde, s'est fait agressif, belliqueux, brutal. Ainsi s'est développée une forme nouvelle d'impérialisme, l'impérialisme jaune, ce qu'on pourrait appeler le *panjaponisme*.

***

Il ne suffisait pas aux Japonais d'avoir une armée et une marine puissantes. Il leur fallait encore entrer en relations diplomatiques avec l'Europe. Pour être traité en égal par les États européens, le Japon devait leur donner l'impression d'être, comme eux, un pays moderne. De là l'européanisation nécessaire de la vie politique et administrative. L'Empereur, le *Mikado*, Fils du Soleil, donna à son peuple une Constitution, comme en Europe. Des jurisconsultes français et allemands furent chargés de préparer les lois, les codes du Japon moderne. Dans le Japon moderne, comme en tout pays européen, il y a un Parlement, des partis politiques, des journaux. Le Japon moderne a ses politiciens, ses ministres, ses diplomates.

Il serait, d'ailleurs, intéressant d'étudier quel caractère spécialement et traditionnellement japonais ont pris au Japon ces institutions modernes empruntées à l'Europe. Les partis politiques se groupent, sans programmes, autour de quelques

individualités puissantes : l'opposition des clans locaux et de leurs chefs domine la vie politique du Japon moderne, comme elle caractérise l'histoire du vieux Japon féodal. Les hommes politiques actuels, comme les *daïmyos* d'autrefois, se font entourer de bandes de gens armés, les *soshis*, et les élections consistent surtout en rixes entre ces bandes. — Les lois, empruntées aux codes européens, présentent cependant plus d'un caractère purement japonais. Bien japonaises, par exemple, les lois autorisant le concubinage, et permettant au mari de divorcer quand la femme est peu polie envers ses beaux-parents, d'une jalousie exagérée, ou d'un bavardage excessif! — Enfin la diplomatie japonaise, si elle a adopté les formes européennes, les utilise avec une habileté tout orientale, pour arriver à réaliser les ambitions d'un étroit nationalisme. Profitant des divisions des puissances européennes, elle a, par exemple, réussi à obtenir des Européens qu'ils laissent juger leurs nationaux par des juges japonais ; elle les a amenés à accepter ce contrat un peu humiliant qu'on appelle les *nouveaux traités* : les Européens ne pourront jamais posséder de terres au Japon, tandis que les Japonais peuvent en posséder partout en Europe. — Ces succès n'ont fait qu'étendre les ambitions de la diplomatie japonaise. Bien des Japonais font ce rêve : après s'être installé en Corée, le Japon se rapprochera de la Chine, fera l'éducation de ce peuple innombrable, l'initiera à la civilisation européenne, le rendra militairement et économiquement fort. Alors le Japon moderne, allié à la Chine modernisée, délivrera tous les Asiatiques des Européens qui les oppriment, chassera les Américains des Philippines, les Français de l'Indo-Chine, les Anglais de l'Inde, réalisera l'idéal de l'Extrême-Orient aux Extrême-Orientaux, sous la haute protection de l'*Empire du Soleil-Levant*. Si jamais le Japon, réalisant son rêve, délivrait l'Asie de la domination européenne, ce serait le principal bénéfice que retirerait l'Europe de l'européanisation du Japon.

En tout cas, l'orgueil d'avoir modernisé leur vie politique et administrative contribue à fortifier encore le sentiment national des Japonais, accroît leurs ambitions impéralistes. En même temps, sous l'influence du parlementarisme et du journalisme, disparaît déjà, chez certains d'entre eux, un peu

des vertus traditionnelles de la race, un peu de la bonne confiance, de la bonne insouciance, de la jolie politesse et de l'aimable gaieté.

***

Pour accomplir cette prodigieuse transformation militaire et politique, le Japon devait dépenser des sommes énormes. Il devait chercher à se procurer des capitaux en créant un grand commerce et une grande industrie à l'européenne. Le commerce du Japon a pris en quelques années une formidable extension. En 1900. il atteignait un milliard 350 millions de francs : 550 millions d'exportations, 800 millions d'importations. Les Japonais ont créé, en peu d'années, d'excellents moyens de communication, indispensables au grand commerce. La marine marchande atteint un tonnage déjà supérieur à la moitié du nôtre. De grands paquebots japonais font régulièrement le service de la Corée et de la Chine, vont régulièrement jusqu'à Marseille et à Londres. A l'intérieur du pays, près de 4 000 kilomètres de voies ferrées étaient déjà exploités en 1900, 2 000 étaient en construction : on voyage en deuxième classe au Japon pour le même prix qu'en troisième classe chez nous. Le réseau télégraphique est très développé : un télégramme de dix mots coûte quinze centimes à l'intérieur d'une même ville, trente-cinq centimes d'une ville à l'autre. Beaucoup de villes ont le téléphone ; beaucoup ont l'électricité ; les grandes villes commencent à avoir des tramways.

Pour alimenter ce grand commerce, le Japon a créé de grandes industries à l'européenne. De vastes usines s'élèvent à Osaka, à Kyoto, à Tokyo. En 1899, Osaka comptait presque 2 000 cheminées d'usines, plus de 450 chaudières et de 400 machines. La production de ces industries croît sans cesse. En dix ans, la production annuelle des filatures de soie et de coton a décuplé, passé de 50 millions à 500 millions de francs.

L'européanisation du commerce et de l'industrie s'est imposée au Japon, par la force même des choses, comme l'européanisation de l'armée, de la marine, de la vie politique et

administrative. Mais on peut craindre qu'elle n'altère profondément, qu'elle ne bouleverse cette vieille civilisation orientale, à laquelle les Japonais tiennent tant. Alors que la vie, rude, mais saine, libre et pittoresque, des paysans n'est pas sans charme, la condition des ouvriers et surtout des ouvrières dans les grandes usines modernes du Japon est épouvantable. Les heures passées dans ces usines ont été pour moi les seuls moments tristes d'un délicieux voyage de cent jours au Japon : le contraste est pénible, douloureux, de la joyeuse vie populaire à la japonaise et de la sombre vie ouvrière à l'européenne. La fumée des cheminées d'usines commence à attrister les doux paysages du Japon ; le brutal régime industriel de notre Europe commence à écraser cette race heureuse, à diminuer sa joie de vivre...

***

Enfin, pour européaniser les services publics, le commerce et l'industrie, pour se procurer des officiers, des politiciens, des médecins, des négociants, des ingénieurs, le Japon a dû organiser un vaste système d'enseignement, animé à la fois d'esprit scientifique moderne et d'idéal national traditionnel. Les Japonais ont cherché à imiter les meilleures institutions pédagogiques de l'Europe et de l'Amérique ; ils ont prescrit, sans d'ailleurs l'avoir encore réalisé, l'enseignement primaire obligatoire des deux sexes, commencé à créer l'enseignement secondaire des garçons et des filles et l'enseignement supérieur des garçons. Tout en cherchant à donner, avec plus ou moins de succès, un enseignement scientifique à l'européenne, l'école et l'Université tiennent à maintenir les traditions morales anciennes. « Le respect des ancêtres devient, à l'École même, une sorte de culte, et l'histoire nationale, une histoire sainte. » Dans un des livres adoptés pour les écoles primaires on peut lire : « Notre Grand Nippon, gouverné par son sage Empereur, est supérieur à tous les pays du monde... Le Japonais est guidé par l'amour de la vertu, au lieu que le vil Européen ne recherche que le plaisir physique et sensuel. »

S'il est difficile de deviner dans quel sens le développement de la culture scientifique moderne influencera la vie intellec-

tuelle et sentimentale des Japonais, il est déjà possible de constater que l'enseignement patriotique donné à l'école contribue à rendre plus profond, et aussi plus agressif le sentiment national. Les seuls Japonais qui ne soient pas, vis-à-vis des étrangers, d'une politesse exquise, ce sont les étudiants. Petit fait très significatif, aidant à comprendre ce qu'est en réalité l'européanisation du Japon : si les Japonais nous ont imités sur certains points, ce n'est certes pas parce qu'ils nous jugent supérieurs à eux.

***

Le Japon moderne présente un singulier mélange de vieille civilisation orientale et de moderne civilisation européenne; mais c'est, pour ainsi dire, un mélange en proportions définies, opéré suivant une formule dictée par l'esprit même de la race. L'européanisation du Japon n'est pas générale et superficielle; elle est volontairement limitée. Consciemment, les Japonais ont sur certains points accepté, sur d'autres repoussé l'influence de l'Europe. Ils ont tenu à conserver tout l'essentiel de leur civilisation antique : la vie matérielle, la maison, les meubles, la nourriture, le vêtement; la vie sentimentale, les mœurs, les usages, les distractions; l'art; la religion. Si déjà, sous l'influence de certaines institutions modernes, s'opèrent quelques changements dans la mentalité et la sentimentalité des Japonais, c'est peut-être à leur insu, et sans doute contre leur gré : « nos actes nous déterminent autant que nous déterminons nos actes »; il est difficile de limiter les conséquences intellectuelles et morales des transformations politiques et économiques. En tout cas, aujourd'hui encore, le Japon moderne reste plus voisin du vieux Japon que de la moderne Europe. — Il n'a emprunté à l'Europe que ce qui fait les États européens forts et indépendants : armée, marine, administration, commerce, industrie, enseignement. Toutes ces imitations procèdent de l'énergique volonté qu'a ce peuple de rester libre pour garder sa propre façon de vivre et sa propre façon de penser. Les Japonais ne se sont transformés que pour pouvoir conserver leurs chères habitudes : l'européanisation du Japon est un hommage rendu

à l'excellence de la vie japonaise. Le Japon s'est européanisé contre l'Europe, pour mieux rester japonais.

Il y a, dans la littérature japonaise, un conte populaire présentant une amusante transposition d'un mythe universel : la Fontaine de Jouvence. — Un vieux bûcheron, ayant bu, sans le savoir, quelques gouttes à la source miraculeuse, redevient jeune comme à vingt ans; sa femme veut suivre son exemple; mais elle boit trop longuement à la Fontaine de Jouvence : à force de rajeunir, elle redevient tout petit enfant... Ce conte populaire me paraît symboliser à merveille les idées auxquelles doit aboutir l'étude du Japon moderne. Le Japon, en se modernisant, courait le risque de perdre, comme la vieille femme, avec les souvenirs du passé, la personnalité et la vraie force. Mais il a suivi l'exemple du vieux bûcheron : il n'a bu que quelques gouttes à la source de la civilisation européenne; juste assez pour devenir jeune et vigoureux, sans renoncer à ce qui fait son individualité, son originalité charmante, son pouvoir de séduction.

FÉLICIEN CHALLAYE.

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD

LIVRES NOUVEAUX

LES AMOURS DE LITATCHOU, par **Charles Pettit.**

Nos lecteurs ont eu la primeur de cette œuvre si originale, — tour à tour gracieuse et tragique, — et qu'on sent vraie. M. Charles Pettit nous dit lui-même que, pour l'écrire, il n'a eu qu'à rassembler les notes prises pendant son long séjour en Chine. « J'ai parcouru ce pays dans tous les sens, intimement mêlé à la vie des Chinois, restant des mois sans voir un seul Européen. J'ai donc été bien placé pour étudier les mœurs et les coutumes de ce peuple extraordinaire. » Et certes on devine, à chaque page, que les descriptions sont exactes dans tous leurs détails et que l'auteur a véritablement pénétré dans l'âme chinoise. Son grand mérite, c'est qu'il a fait œuvre non seulement d'observateur et de moraliste, mais de créateur. Il se révèle, dès son premier livre, comme un véritable et puissant romancier. Les personnages vivent, les scènes sont bien conduites. Le récit marche d'une allure toujours égale. Les délicats et le grand public feront leurs délices de ce livre poignant et neuf.

PIERRE LEROUX, SA VIE, SON ŒUVRE, SA DOCTRINE,
par **Félix Thomas.**

Pendant près de cinquante ans, Pierre Leroux prit une part active à toutes les grandes luttes littéraires, religieuses et politiques. Il est aujourd'hui bien oublié, et injustement méconnu. M. Félix Thomas ressuscite en ce livre la physionomie singulièrement vivante de ce philosophe orateur. Après nous avoir raconté la vie de Pierre Leroux et montré l'influence profonde qu'il exerça par ses livres et par ses discours sur les hommes de son temps, M. Félix Thomas s'attache à nous exposer avec précision les idées qu'il a défendues. Le lecteur sera peut-être surpris de la clairvoyance et de la force dont témoignent les théories de Pierre Leroux et il aura vite fait de se convaincre que ce philosophe si oublié a nettement posé et résolu, à sa manière, la plupart des questions qui passionnent nos contemporains.

L'ENIVRANTE ANGOISSE, par **Charles Derennes.**

Il suffit d'ouvrir, au hasard, ce recueil pour être bien sûr qu'il est d'un vrai poète; les rythmes sont précis; les images sont simples et fortes; les vers ont cette harmonie mystérieuse et pénétrante qui prend tout de suite le lecteur. Ce premier volume doit nous faire beaucoup attendre de M. Charles Derennes : il a trouvé déjà sa forme poétique personnelle; il peut désormais, à son gré, noter, au jour le jour, toutes les sensations, tous les sentiments que les choses éveilleront dans son âme; les mots sont tout prêts à venir docilement sous sa plume : car en même temps qu'un poète, M. Charles Derennes est déjà un écrivain.

NAPOLÉON ET SON FILS, par **Frédéric Masson.**

« Le fils de Napoléon ne vaut que par son père : il n'attendrit que parce qu'il est le fils de l'Homme. Il n'a joué aucun rôle, il n'a exercé aucune action sur l'humanité ; il est une épave que les flots ballottent quelque temps avant de l'engloutir, mais qui demeure toujours un lambeau du navire dont la tempête l'a arraché. C'est Napoléon que l'on cherche dans son fils : c'est la liaison entre ces deux êtres qui importe à l'histoire. Donc, ce qu'il convient d'étudier, ce sont les conséquences que le sentiment de la paternité a produites sur la mentalité, les projets et les actes de Napoléon, et, à l'inverse, les effets chez son fils, du sentiment filial. » On sait combien toutes les enquêtes de M. Frédéric Masson sur Napoléon et les personnages de l'épopée impériale sont sérieuses et minutieusement documentées. Celle-ci n'est pas moins intéressante, d'autant qu'on pouvait attendre avec curiosité une confrontation de la réalité avec la légende. M. Frédéric Masson nous prévient tout de suite qu'ici l'histoire est presque semblable à la légende : Napoléon apparaît bien dans cette remarquable étude avec les joies, les orgueils, les rêves de la paternité triomphante que le peuple et les poètes lui avaient prêtés.

CONTES AMÉRICAINS, par **R. Blanco-Fombona.**

Ils sont charmants, ces contes en quelques lignes, et d'une invention singulièrement curieuse. Le récit est alerte et net; il marche vite et droit, sans jamais s'attarder aux détails inutiles. Tels de ces contes, comme *Idylle brisée*, sont de petits chefs-d'œuvre ingénieux et divertissants. D'autres, au contraire, sont tragiques. Tous sont attachants. L'auteur a le don si rare de bien conter : dès les premières lignes, ses personnages sont mis en scène, le sujet est posé; l'attention du lecteur est prise, et l'auteur la conserve de ligne en ligne, jusqu'au dénouement, parfois imprévu, toujours original.

CONSEILS AUX DIRIGÉS, par **Léon Tolstoï,**
traduction du russe, par **E. Halpérine-Kaminsky.**

Comme *Appels aux dirigeants*, ce volume est composé tout à la fois d'œuvres inédites et de morceaux édités, mais qui jusqu'ici étaient disséminés çà et là en des publications éparses. M. E. Halpérine-Kaminsky, le traducteur, les a fort judicieusement rassemblés. Les *Conseils aux dirigés* forment un recueil intéressant de lettres et d'articles. Quelques-uns de ces morceaux sont assez longs; d'autres, au contraire, tiennent en quelques pages ; tous sont intéressants parce qu'ils émanent de Tolstoï et que les idées y abondent. Ce livre, comme tous ceux que l'illustre écrivain a récemment publiés, vient ajouter de nouveaux chapitres à cet « évangile de bonté et de justice » que Tolstoï semble avoir entrepris de donner au monde moderne.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

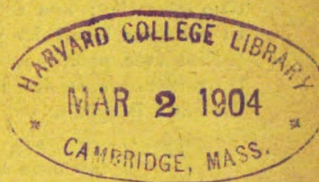
Les mandats ou valeurs à vue pour Paris doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 1250-1-04. — (Encre Lorilleux).

11e Année. N° 4. 15 Février 1904.

LA
REVUE DE PARIS



SOMMAIRE

PRIX DE LA LIVRAISON : **2 fr. 50**

PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1904

LA SORCIÈRE, par Victorien Sardou.

Au moment où paraît ce volume, il est loisible d'aller applaudir chaque soir madame Sarah-Bernhardt dans le rôle de Zoraya, dont elle a fait une de ses créations les plus vivantes et les plus passionnées. Le drame n'est pas moins attachant à la lecture : on le suit ardemment de scène en scène ; les personnages vont et viennent, pour ainsi dire, sous nos yeux, à mesure qu'ils parlent : on les voit, on les entend. C'est le propre des ouvrages vraiment dramatiques, comme les pièces de M. Sardou que, même à les lire, ils nous émeuvent comme d'un spectacle : une sorte de théâtre se dresse en nous, sur lequel les personnages agissent et parlent avec précision, dans la somptuosité de leurs costumes et des merveilleux décors que l'auteur a imaginés.

LE SOLDAT IMPÉRIAL (1800-1814), par Jean Morvan.

Les historiens se sont jusqu'ici consacrés à nous faire connaître par le détail les héros de l'épopée napoléonienne : M. Jean Morvan s'efforce de nous faire connaître les masses, il étudie l'âme de ces foules où abondaient les obscurs héros. « J'ai tenté de suivre ces soldats depuis le jour où les sénatus-consultes les jetaient attristés sur les registres de la conscription, jusqu'au jour qu'ils s'éteignaient dans la fumée d'une bataille, qu'ils pourrissaient sur la paille des hôpitaux, ou qu'ils rentraient au pays, loqueteux superbes, amputés insupportables, détestés des nobles, des bourgeois et des prêtres, mais riches de souvenirs pour le reste de leur vie et le cœur à jamais vibrant d'avoir collaboré à l'épopée. » Sujet original, étude bien conduite et bien documentée, où sont tour à tour examinés : le recrutement, le matériel, l'instruction, la solde, les vivres, l'administration des armées impériales.

LA POLITIQUE ORIENTALE DE NAPOLÉON, par Ed. Driault.

Un livre devenu classique sur la *Question d'Orient depuis ses origines jusqu'à nos jours* avait fait connaître l'auteur. Voici un chapitre détaillé de cette même histoire. Quel était l'état de la Turquie en 1806 ; à l'intérieur, quel était son régime ; à l'extérieur, qu'avait-elle à craindre de ses voisins ; quel rôle Napoléon pensait-il lui donner et comment la politique française fut-elle défendue par Sebastiani et Gardane ? Le problème valait la peine d'une étude détaillée. Pour être moins visible aujourd'hui qu'en Italie, en Allemagne ou en Espagne, l'influence napoléonienne sur les destinées de la Turquie n'en fut pas moins décisive. Les trois années 1806-1809 marquent un tournant de la politique orientale, que le livre de M. Driault nous fait excellemment connaître.

LE CAMBODGE, par E. Aymonier.

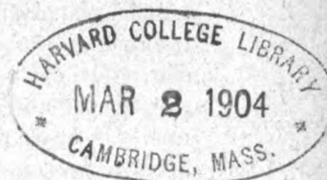
Voici le troisième volume de cette histoir description du Cambodge, que connaissent savants, artistes et diplomates. Comme les p cédents, ce troisième volume s'adresse à tous lecteurs. Le grand public des curieux et let sera plus intéressé par la première partie *Groupe d'Angkor*. A lui seul, ce nom d'Ang fait surgir, devant les yeux, les plus énormes, plus somptueuses et, tout à la fois, les plus m térieuses traces de toute une civilisation dispar Angkor, c'est la Thèbes ou la Palmyre de l'E trême-Orient ; les photographies, cartes et pl de M. Aymonier nous rendent presque int cette capitale du golfe envasé. La seconde par l'*Histoire*, semble venir juste à point, — à veille de ce nouveau traité siamois, que n promettent les publicistes, — pour nous exp les relations éternelles du Cambodge et du Si

SUR LES HAUTS PLATEAUX, par R.-H. de Vandelbourg.

Nos lecteurs n'ont pas oublié ce roman d cieux, *Fumées d'Orient*, qui fut le début li raire de M. R.-H. de Vandelbourg. C'était œuvre toute de charme, de rêverie sentimen et d'inquiétude passionnée. Ce nouveau ro est, au contraire, un ouvrage sérieux : le h essaye de se faire une vie forte et sereine lutte courageusement, en pionnier de la colo sation, et si, à la fin, tout lui manque e déçoit, il peut du moins se dire qu'il a fai son mieux. Il tombe, après un grand eff victime de l'implacable soleil africain, vict surtout de la fiancée qui, au dernier mom s'est refusée à partager sa rude vie et l'ab donne à la dérive, le cœur désemparé.

LES DERNIÈRES ANNÉES DE LA LOUISIANE FRANÇAISE, par le baron Marc de Villiers du Terrage

Il n'est pas d'histoire plus compliquée celle de la Louisiane. Pendant des années, colons ne savaient jamais à quelle nationalit pouvaient bien appartenir. « Un créole fran âgé de cinquante ans en 1804, après être dev Espagnol, puis s'être retrouvé pour quel jours Français, finalement se voyait Améric s'il avait habité sur la rive gauche du Missis entre temps, il aurait vécu quelques an sous la dépendance de l'Angleterre. La Lo siane, pourtant, si l'on excepte la Mobile, ne jamais conquise par les armes : quelques t de plume, de temps à autre, décidaient en rope du sort de sa population et de ses imme territoires. » L'auteur de ce livre nous rac en détail l'histoire dramatique de cette col perdue. Il a puisé abondamment aux sources nuscrites ; son livre, bien documenté, abond renseignements toujours précis : c'est là un vrage consciencieux et intéressant.



MONSIEUR DE CLÉRAMBON

PRÉAMBULE

Les lecteurs de la *Revue de Paris* qui ont bien voulu s'intéresser aux tribulations de Louis-François-Alexandre Lehairle de Villebrune, marquis de Courtemer et Saint-Cendre, n'ont pas oublié comment ce seigneur, aussi riche en dons de l'esprit que du cœur, s'empara, les armes à la main, du château de la Haute-Ganne, sous couleur de reprendre contact avec sa femme, Gabrielle de Vignes, dont il accusait, à tort ou à raison, son oncle, M. de Lanelet, chevalier de l'Ordre de Saint-Michel, de s'être arrogé la garde-noble. Et cela se passa le 25 octobre 1569.

Par une discrétion dont plus d'un lecteur a pu apprécier la haute convenance, le Marquis ne se soucia point d'approfondir les raisons pour lesquelles il trouva, dans ce logis dont la fumée de l'incendie envahissait déjà les chambres, la Marquise, sa femme, jetée en travers d'un grand lit avec une petite dague dans le corps. Mais, ami en toutes choses du bon ordre et respectueux du bon renom de sa maison, il commanda à son écuyer Hannibal-Juste-François Dartigois de recouvrir décemment la feue marquise et d'étrangler sans scandale sa demoiselle d'atours, Marie Peyrusse: c'était là le moyen le plus diligent de s'assurer de sa discrétion. Il n'en fut pas davantage. De cette aventure, M. de Saint-Cendre ne parla jamais à personne.

Ayant ainsi mis la dernière main à ses affaires domestiques, M. de Saint-Cendre s'essaya à oublier dans les plaisirs les chagrins nombreux qui, en ce jour de victoire, étaient venus en foule l'assaillir

pour se substituer à ses joies. Parmi ces chagrins, le plus considérable était assurément, pour ce magnifique seigneur, celui de se voir ruiné à plat. La fortune, qui, pour être femme, se joue de nos desseins les mieux combinés, ne lui avait, en effet, s'il est permis de dire, souri que du coin des lèvres. Quand le coup de feu, tiré bien à propos par un ami qui n'en parla point, dans un sentiment de modestie et de prudence facile à comprendre pour qui connaît cette époque, avait mis M. de Lanelet par terre, cette arquebusade rendait M. de Saint-Cendre, conjoint de l'héritière Gabrielle de Vignes, riche à plusieurs millions. Mais lorsque mademoiselle Gilonne de Bonisse eut, dans sa folie jalouse, envoyé la marquise de Saint-Cendre de vie à trépas, l'héritage s'était envolé d'un même temps.

M. de Saint-Cendre, que son amour pour les belles aurait suffi, avant tous autres avantages, à rendre fameux, prit le grand parti de se consoler entre les bras de madame Diane de Follenbraïs. Cette dame s'était réclamée de lui, lors du siège de la Haute-Ganne, par une lettre dont on connaît les termes et que le Marquis avait eu la noirceur ingénue de montrer à M. de Clérambon, son associé dans l'entreprise de Richemond. — C'est ainsi que l'on appela par la suite l'occupation et le sac de la Haute-Ganne. — M. de Saint-Cendre fut la dupe de M. Clérambon en cette occurrence. Ses déboires amoureux sont énumérés dans le récit qui va suivre, récit particulièrement destiné à faire connaître la vie d'Odet-Gaspard de Lapoix de Huault, comte de Clérambon. Nos lecteurs ont déjà pu apprécier les qualités despotiques de cet homme de capeline. Aujourd'hui nous tentons d'esquisser à grands traits sa manière d'entendre le gouvernement de ses passions.

Après avoir réparti suivant les us et coutumes le butin entre les ayants part à « l'affaire de Richemond », M. de Clérambon laissa les reîtres de M. de Taubadel incendier le château de « l'oncle Christophe », c'est-à-dire de M. de Lanélet. Ils prirent grand plaisir à brûler la bibliothèque, où maints excellents livres trouvèrent leur perte. Dartigois put sauver un exemplaire des *Adages*, et M. de Clérambon quelques volumes, parmi lesquels le *Songe de Poliphile*, qu'il offrit au marquis de Saint-Cendre, en souvenir de sa victoire. Si M. de Clérambon ne s'opposa pas à l'incendie de la Haute-Ganne, c'est qu'il ne disposait point de forces suffisantes pour occuper utilement cette place que des lieues de pays séparaient de la Roche-Thulon, où il tenait résidence.

Il se retira ensuite avec son butin et bon nombre de captives dont il comptait tirer de grosses rançons, et mit le tout en sûreté dans son logis fortifié. A la Roche-Thulon le suivirent, M. Gaspard de Croisigny et le médecin Hélion Pelissier, ayant leurs raisons pour ce faire, et aussi M. de Taubadel. Ce rittmestre, jugeant plus pro-

fitable de mettre tous ses biens mobiliers et ses escadrons de reîtres en sûreté derrière les murailles de la Roche-Thulon, que de courir les champs pour joindre les huguenots si sévèrement frottés à la journée de Moncontour, ne cessa plus de doubler l'ombre de M. de Clérambon. Il attendait de celui-ci, outre une hospitalité facile et déjà connue pour fastueuse, de gros subsides en argent.

Pour des causes mystérieuses et sans doute essentiellement politiques, M. de Saint-Cendre abandonna vite la compagnie de son ami Odet. Ayant touché ses parts de prise, il tira vers la guerre. Accompagné de Dartigois et de ses trois fameux acolytes qui répondaient aux noms mystiques de La Foi, L'Espérance et La Charité, et portaient de pareils chapeaux de fer, encore moins durs que leurs os, il sut si bien croiser et brouiller ses traces que les plus fins limiers de police que M. de Clérambon avait attachés à ses chausses tombèrent bientôt en défaut. On croit que M. de Saint-Çendre partit pour les Allemagnes, avec mission secrète de M. l'Amiral d'en tirer des hommes et des chevaux. D'autres prétendent qu'il se rendit à Paris auprès de madame la Reine Mère qui avait à lui parler.

M. de Clérambon, sachant que le temps est galant homme, s'en reposa sur lui du soin de retrouver son ami. Il avait d'ailleurs peu de loisirs, tant ses règlements de compte avec M. de Taubadel lui demandaient de patients travaux.

C'est dans les murs de la Roche-Thulon, en Haute-Marche, que l'on va retrouver aujourd'hui le mélancolique partisan qu'Érasme aurait, dans ses *Adages*, chers à Dartigois, accusé de monter le cheval de Séjan. On verra comment il essayait à se distraire en mésusant de ses captives de guerre, consacrées à ses plaisirs. Parmi celles-ci, madame de Follenbrais s'affichait, sans retenue, comme la préférée.

La parfaite beauté et la tendre jeunesse de cette dame n'avaient d'égale que son heureuse humeur et son adroite soumission. Mais ce n'étaient là que les raisons mineures de l'attachement que lui montrait M. de Clérambon. S'il gardait jalousement sous ses clefs la charmante femme de M. de Follenbrais, commissaire des guerres, c'est que, homme pratique et sachant comme tel que l'argent est le nerf même de la guerre, il attendait que la famille de Diane, à défaut de son époux, se décidât à payer la forte rançon à laquelle il l'avait taxée. Les négociations délicates qui entourèrent cette affaire sont contées ici tout au long.

M. M.

I

Un mince filet de lumière glissa par l'entrecroisement des rideaux. Madame de Follenbrais bâilla, étira ses bras, et dit d'une voix languissante :

— Charpy, est-ce déjà l'heure de se lever?

La chambrière, ainsi appelée, répondit « qu'il n'était pas loin de midi ». Elle écarta les pans de satin bleu Inde à petits cygnes d'or, et madame de Follenbrais, éblouie par la lumière qui entrait à flots dans la chambre, soupira :

— Déjà, mon Dieu! Faut-il donc être ainsi réveillée chaque matin!

Elle essaya de se retourner. Mais les rayons du soleil qui inondaient son lit, par la croisée largement ouverte, la persécutaient sans répit. Alors Diane se dressa courageusement sur son séant, puis se pencha hors des draperies. Ce qui sortit des rideaux ne ressemblait en rien à la jolie femme que M. Odet de Clérambon gardait soigneusement dans son château de la Roche-Thulon. Une sorte de fantôme s'agitait, de blanc vêtu, et dont la figure disparaissait sous un masque blanc, avec un nez pointu en manière de cornet, deux trous ronds par où luisaient les yeux, et une fente étroite pour la bouche. Autour de ce faux visage, en toile double, que les onguents avaient pénétré uniformément de leur enduit onctueux, se balançaient quelques baguettes de verre, retenues, de court, par les cheveux blonds qui s'y enroulaient. Un bonnet de nuit très large au fond, à passe plate, avec son couvre-col froissé et ses guimpes fripées, complétait cet appareil et se rejoignait aux plis pressés d'une camisole à aiguillettes. Les manches de ce vêtement nocturne étaient taillées en gigots de mouton, et remontaient aux épaules, ainsi que deux pains de sucre. Très serrées vers les poignets, elles se rattachaient à des gants blancs de Vendôme au moyen de rubans roses noués en bouffettes. Et de cette momie, tout de blanc emmaillotée, voilée d'une barbute de lin, s'exhalaient des parfums violents, où le musc, la civette et le

camphre dominaient, quoi qu'en fissent l'ambre, la bergamote et le néroli, sans préjudice de l'iris et du benjoin.

Madame de Follenbrais, ainsi confite dans les aromates, s'adossa contre un gros traversin et deux oreillers étagés par mademoiselle Charpy. Elle tendit plusieurs fois les bras, comme une suppliante, les leva même au-dessus de sa tête, comme une orante, et, par un mouvement machinal, essaya de se frotter les yeux, sans autre résultat que d'écraser à demi le cornet qui servait d'étui à son nez. Cette contrariété fit pousser quelques petits cris à la dame. Puis elle condescendit à recevoir les soins de l'attentive Charpy qui s'approchait avec une tasse d'argent d'où montait la vapeur fine d'un potage. Diane, sans encore quitter le bouclier sous quoi s'abritait sa face, porta le breuvage à ses lèvres luisantes de pommade. Et elle demanda à la chambrière ce qu'il en était du temps et si l'huile d'amandes douces était enfin arrivée.

— Depuis plus de dix jours que je l'attends !... Si M. de Saint-Cendre était ici, il y a beaux jours que j'en aurais reçu une mesure, pour le moins.

Madame de Follenbrais dit encore plusieurs choses du même intérêt. Enfin, pour renouveler une plaisanterie quotidienne, et qui ne dépassait jamais les murs de sa chambre, tendue de tapisseries au petit point, elle demanda si M. de Clérambon n'avait pas été pendu depuis la veille. Charpy répondit, sans lâcher la soucoupe à godrons :

— Il l'a été si peu, madame, qu'il se promène dans le petit jardin avec le monsieur allemand dont le nez est coupé en deux, et que vous pourriez le voir en train de dessiner des signes sur le sable, du bout de sa canne. Que le Dieu juste le confonde !

— Qu'une charretée de diables verts l'emporte ! — cria madame de Follenbrais, pour ne pas demeurer en reste.

Et elle sauta à bas de son lit. Sans même chausser ses pantoufles, elle courut pieds nus jusqu'à la fenêtre, tant sa hâte de considérer M. de Clérambon était grande. Inclinée jusqu'à mi-corps sur l'accoudoir de pierre, Diane adressa au maître de la Roche-Thulon quelques signes de mépris : elle lui fit les cornes et lui tira la langue. Mademoiselle Charpy,

plus prudente, se tenait en arrière et frottait ses index, en susurrant : « Csi, csi, csi ! »

Quelques pigeons, occupés à se becqueter dans la gouttière en contre-bas, parmi les pots de terre vernissée où prospéraient des basilics, conçurent une belle peur et des cris et de l'apparition fantastique. L'un d'eux fut même assez violemment troublé pour ne point rester maître de ses entrailles ; et il laissa choir on ne sait que trop quoi d'innommable sur le manteau vert de M. de Taubadel, et aussi sur sa tête découverte. Avec un juron immodeste, le rittmestre leva les yeux vers le ciel d'où venait cette chaude offrande qui, un peu plus, aurait pu muer un bon gentilhomme d'Allemagne en un autre Tobie. Mais il demeura bouche bée en apercevant, à une croisée du troisième étage, l'étrange figure qui lui parlait par signes. M. de Clérambon avait vu déjà ces manèges : connaissant les habitudes dissipées de la dame, il se contenta de sourire vaguement, et pour lui tout seul. Il dit seulement en examinant le velours ainsi déshonoré :

— Le mal est petit. Et puis, c'est très bien porté ! Chacun vous prendra pour un fauconnier qui garde les marques de son oiseau favori.

Il continua de démontrer à M. de Taubadel les désavantages de la formation en relais. Rien ne valait la masse profonde, « toujours capable de faire sa brèche ».

— Mais faut-il que les hommes soient bien encadrés, pressés par des serre-files de toute confiance, et chassés en queue par les officiers qui les aident, l'épée aux reins... N'oubliez pas cette vérité première, monsieur : c'est toujours par la queue que les déroutes commencent.

Mécontent à cause de son habit gâté et de ses cheveux souillés, M. de Taubadel n'écoutait plus que d'une oreille distraite. A diverses singularités, qui lui déplaisaient dans le château de la Roche-Thulon, s'en ajoutait dès lors une nouvelle. Car ce seigneur goûtait peu les plaisanteries en dehors des siennes. Et il pria M. de Clérambon de lui expliquer quel était ce « phénomène », pareil à un épouvantail à moineaux, qui gesticulait à la fenêtre. Et il la désignait avec son bâton :

— Là, là, voyez ! là !... la troisième !...

— Je ne sais ce que vous voulez dire, — répondit M. de

Clérambon, qui se décida à diriger franchement son regard vers la muraille lorsqu'il fut bien sûr que la dame s'était retirée. — Un enfant, peut-être?... Mais il ne se montre personne... Au reste, ces pigeons sont d'une indiscrétion fâcheuse... Je reprends mon raisonnement.

Et le comte Odet entama un discours sur les manœuvres subtiles de la caracole. Il parlait d'un ton tout à la fois sec, morne et tranchant, accentuant les mots, pesant sur leurs fins. Et le rittmestre, devant une volonté et une culture que tout lui prouvait fortement supérieures, ne pouvait se défendre d'écouter.

Madame de Follenbrais avait vivement opéré sa retraite. Car, si grande que fût son envie de mortifier M. de Clérambon, elle ne se risquait pas jusqu'à le braver en face. Et elle ne se sentait pleinement le courage de l'injurier que lorsqu'il avait le dos tourné et qu'il se trouvait à bonne distance. Mais, dès que le sévère Odet mettait le pied dans sa chambre, madame Diane se faisait plus petite qu'une souris à l'approche d'un chat, et sa soumission était exemplaire. C'était une Judith chez qui la résolution d'assassiner Holopherne ne naissait que lorsque l'Assyrien était parti. Mais aussi, quand la porte s'était refermée sur le dos du tyran, Diane lançait vivement une mule contre le battant et portait le pouce à son nez avec une irrespectueuse ironie. Elle ne se privait pas de donner d'autres signes non moins équivoques de ses sentiments, et commençait de se revêtir en murmurant des paroles de mépris, des serments de vengeance et de rébellion. Et, à mesure que le bruit des pas du maître s'éloignait, dans le couloir où ils craquaient sur le carreau, puis dans l'escalier où ils se faisaient plus sourds, le courage de la dame grossissait. Rajustant sa chemise et ses bas, elle appelait Charpy. La timide chambrière s'aventurait seulement alors à entr'ouvrir la porte d'une petite chambre où elle se blottissait dès que M. de Clérambon annonçait sa venue par la voix d'un laquais. Diane, triomphante, montrait alors à la suivante la chaussure encore collée contre l'huis, et disait :

— Ma fille, il n'a eu que le temps de fermer, sans quoi il la recevait dans le fond de ses chausses!

Et les malédictions se succédaient :

— Il mériterait d'être coiffé avec un pot de chambre !

— Vieil avare !

— Grigou ! Fesse-mathieu !

— Avec son visage à étui !

— Il est laid comme le derrière d'un pauvre homme !

— Comme un escargot ! Ah ! quel malheur qu'il ne soit point marié ! Il aurait, bien sûr, une belle paire de cornes !

Ainsi madame de Follenbrais et mademoiselle Germaine Charpy donnaient de la voix : les injures pleuvaient dans le silence du cabinet. Une des plus fortes, et partant des plus usuelles, était : « Singe vert ! » Car Charpy avait ouï dire par un sien oncle, qui avait navigué avec « M. de Varthèmes », — ainsi cet homme de mer appelait-il le seigneur Pierre de Vartema, — « qu'il n'y avait point, en Afrique, de créatures plus malfaisantes et astucieuses que cette manière de marmousets. Et certains les nomment callitriches. Ils pillent ce qu'un chacun nègre laisse en sa maison sans garde. et caressent les demoiselles mores de ces pays, sans leur demander permission. » Pour ces raisons, la qualification de « singe vert » avait été trouvée bonne. Quand elle proférait cet outrage, madame de Follenbrais réunissait ses deux mains en pavillon de cor, et dirigeait l'anathème vers le trou de la serrure. Mais jamais cette extraordinaire invective n'était lancée avant que Charpy eût couru jusqu'au bout du corridor pour s'assurer que M. de Clérambon était bien parti.

Ainsi ces deux captives, dont l'aînée ne comptait guère plus de vingt ans, trompaient-elles leurs ennuis. Au reste, leur prison n'était point très étroite. Un étage entier, un coin de jardin, une volière avec grand foison d'oiseaux dont beaucoup parlaient et savaient dire : « Singe vert », un jeu de billard et plusieurs métiers à tapisserie, sans compter une épinette et des luths, tels étaient leur domaine et ses accessoires. Madame Diane avait même licence de se promener au dehors, sur une belle mule grise, avec M. Berruyer, le majordome du château, et trois laquais, à condition de garder son touret de nez. M. de Clérambon l'avait même emmenée plusieurs fois voler la perdrix avec des laniers, et Charpy chevauchait alors en croupe sur le courtaud d'un valet. Mais, quand M. de Saint-Cendre habitait la Roche-Thulon, et le Marquis y était resté trop peu,

au gré de Diane, il y avait eu de beaux soupers où l'on n'avait pas ménagé la bonne chère. M. de Taubadel s'y saoulait régulièrement comme un bourdon. Alors il devenait tendre, et si, de fortune, Diane s'amusait à jouer du luth et à s'en accompagner pour chanter, des larmes grosses comme des œufs luisaient sur la mine renfrognée du rittmestre. Et il priait la « jeune madame » de le charmer encore avec la « cithare de son pays qui lui rappelait sa tant aimée Allemagne ».

Mais la plupart des jours s'écoulaient, pour la « jeune madame », longs et monotones. Sa principale distraction était la toilette. Aussitôt levée, Diane se faisait baigner, laver, frotter, peigner et friser. Chacune de ses raies était soigneusement tracée avec un style d'ivoire. La pince à épiler était d'or. Tels étaient les soins extraordinaires dont on entretenait sa peau que la nuit souvent venait avant que les travaux de Charpy autour de sa personne eussent encore touché à leur fin. Et la toilette de la nuit continuait la toilette du jour. Ainsi qu'une autre Esther attendant d'être présentée à quelque Assuérus, madame de Follenbrais macérait dans les onguents et les parfums. A suivre un pareil régime, elle avait gagné de l'embonpoint, et sa chevelure fauve avait cru en finesse et en longueur. Dans cette nouvelle Toison d'Or, qui, si on l'avait exposée, aurait bien vite suscité des Jasons, — lustrée soir et matin dans des linges chauds, passée, une fois la semaine, à cette lessive d'adiante dont Vénus donna le secret aux femmes de son temps, son corps délicat, souple, revêtu d'une peau de rousse plus fine que les satins attlas, disparaissait maintenant jusqu'aux jarrets. Et, considérant ce naturel et magnifique vêtement dont il connaissait, mieux qu'homme au monde, le dessous, M. de Clérambon déclara que cela seul devrait faire monter la rançon de cette charmante femme à dix mille écus. C'était là le chiffre qu'il avait fixé, dès la première heure, pour le rachat de madame de Follenbrais.

Le mari avait été avisé qu'il eût à payer cette somme pour rentrer en possession de sa plus belle moitié. Diane avait écrit à sa mère, madame Brissonnet, à son oncle, M. Guérin Béchu, et aussi à M. de Follenbrais. Mais le commissaire des guerres, qui n'aimait point sans doute à se presser, avait

entamé des négociations de longueur. Essayant de marchander, reconnaissant et reniant tour à tour le bien fondé de la réclamation, il tirait trop visiblement sur le cuir. Après s'être adressé à la munificence royale, à la générosité de M. de Montpensier, s'être vu éconduit sous divers prétextes, il avait déclaré à la veuve Brissonnet que c'était à elle qu'incombait la charge de libérer sa fille :

Madame, vous n'ignorez pas que votre fille Diane, ma très chère femme devant Dieu, — qu'il vous assiste, madame ! — a été prise. contre tout droit, au château, ou pour parler mieux. avec le château de la Haute-Ganne, par M. le marquis de Saint-Cendre et M. le comte de Clérambon, assistés de reîtres, aventuriers et aussi d'arquebusiers à cheval, et que ledit seigneur comte a déclaré ne vouloir remettre ma femme en liberté que moyennant une somme de dix mille écus une fois payée. Outre que ce prix est exagéré, je ne possède pas ces soixante mille livres, et tout me dit que je ne pourrai, de longtemps, me les procurer. Aussi me suis-je adressé au Roy, père naturel de tous ses sujets. Sa Majesté m'a répondu que, ayant à payer les rançons de beaucoup de ses capitaines pris, tant à la journée de La Roche en Limousin qu'en d'autres circonstances, mais toujours à son service, elle ne pouvait m'aider de ses deniers. Madame la Reine Mère, encore que notre aimée Diane soit sa filleule, ne s'est pas montrée plus généreuse. Elle a allégué la dureté des temps : mon cas « n'était pas le seul, mais au cours de ces troubles on devait l'appeler légion », *et j'ai cru pleurer d'attendrissement en lisant les belles paroles de cette reine sur les grands maux de la guerre et* « tant de filles et femmes rapinées par les gens de guerre, sous couleur d'assister la mutinerie de M. l'Amiral ». *Mais la chose qui m'a le plus affligé, dans cette occurrence, c'est assurément le mandement — car comment désigner autrement une missive émanant d'un évêque? de M. Guérin de Béchu, votre frère. La légèreté du ton m'a percé le cœur, si j'ose dire. Je vous aurais bien envoyé sa lettre, mais le papier en a été délavé par mes pleurs jusqu'à perdre son encre, tant leur amertume l'emportait sur l'âcreté du vitriol. Je n'ai pas oublié, toutefois, les principaux termes dont a usé monsieur votre frère :* « C'est perdre son temps en ce monde que de parler sagesse à qui n'est guidé que par ses passions. » — *Je me demande si cela est juste, et si j'ai jamais nourri d'autre passion que celle de bâtir honorablement ma fortune et de mourir au service du Roy, — que Dieu le bénisse ! — à un âge avancé. Monsieur votre frère dit encore :* « Quand vous seriez cornard une fois de plus, je ne vois pas où serait le mal ! » — *Outre que, venant d'une personne de son état, un pareil propos choque, je*

n'appuierai pas sur son inconvenante injustice. Vous savez tout comme moi, madame, encore que d'une autre manière, que Diane est une des dames de France qui honorent le plus leur condition. Je passe, car Dieu ordonne aux gentilshommes chrétiens de pardonner les injures. Mais où M. de Béchu comble la mesure, c'est quand il me dit : « Vous avez eu assez d'argent pour acheter votre charge, pour acquérir la noblesse, voire le collier de l'Ordre... » — *Comme si de pareilles choses se donnaient contre espèces sonnantes!... Et que signifie le mérite?* — « Et vous manquez de quelques milliers d'écus pour racheter votre femme ! Eh bien, monsieur mon neveu, et sa dot! Qu'en avez-vous fait? » — *Ce reproche, madame, ferait crier les pierres elles-mêmes, si les choses inanimées pouvaient parler. Mais, si je lisais cette lettre dans la campagne, les pierres se lèveraient certainement, et Monsieur l'évêque sait très bien que sa nièce votre fille — car c'est, après tout, de votre sang qu'il s'agit — me mange bon an, mal an... Non, je renonce à fixer la somme! Et tout cet argent est dilapidé en cosmétiques, pommades, robes, cotillons et dragées!... Enfin, Madame, je vous prie de faire un dernier effort, et de donner ce que vous pourrez. Songez qu'il y va de la vertu de votre fille et de notre honneur à tous... J'ai parlé à M. de Montpensier. Ce prince, aussi vertueux que magnifique, s'est efforcé de me consoler par diverses remarques. Elles sont tout à la fois d'un Socrate et d'un Augustin, je voudrais pouvoir vous les rapporter...*

Les remarques de M. de Montpensier étaient d'un caractère pratique : « Payez d'abord, — avait-il dit au commissaire des guerres, — mais gardez votre liberté d'action pour intenter, plus tard, un bon procès. Vienne la fin des troubles, vous ferez, par les voies légales, rendre gorge, non point à Saint-Cendre qui est perdu de biens, mais au comte de Clérambon qui est plus riche que moi. Soignez la procédure : je veux que vous soyez assisté par mon procureur. Pour le reste, faites-vous une raison. La première sagesse, et vous y avez manqué, c'est, quand les gendarmes vont par les champs, de rentrer ses poules et ses filles... »

M. de Follenbrais ne répondit point au duc que Diane était allée se promener jusqu'à la Haute-Ganne sans sa permission, et que depuis des mois il s'était désintéressé d'elle parce qu'il filait le parfait amour avec une comédienne. Il se contenta d'exposer diverses raisons et sut présenter son cas sous des espèces pitoyables. Ce cas dépassait assez, en gravité, la moyenne des malheurs publics pour que M. de Montpen-

sier donnât un millier d'écus de sa propre cassette. Le commissaire des guerres n'écrivit pas cela à sa belle-mère ; il ne lui fit pas part davantage de ce que le Roi, la Reine Mère et même l'évêque lui avaient accordé, tout en refusant pour la forme. Charles IX l'avait, en effet, gratifié de deux mille écus, Madame Catherine d'une somme pareille, et M. Guérin-Béchu de dix-huit mille livres. Madame Brissonnet en envoya vingt-quatre mille, sans compter les lamentations :

Je suis saignée à blanc. J'ai hypothéqué quatre fermes! Mais, pour Dieu, que Diane revienne vite. Je suis effrayée des risques qu'elle court dans une pareille compagnie.

Ainsi M. de Follenbrais réunit-il, sans bourse délier, un peu plus de onze mille écus; il s'empressa d'en offrir six mille à M. de Clérambon. Mais celui-ci, qui avait ses renseignements, ne voulut pas démordre de ses prétentions premières. M. de Follenbrais s'épuisa en vains efforts : « Que M. de Clérambon y mette du sien, et qu'il se contente de neuf mille écus. » A cette dernière offre, M. de Clérambon avait répondu : « Neuf mille écus lui suffiraient, en effet, mais il y avait le marquis de Saint-Cendre, qui avait droit à une part fixée, dès l'origine, à mille écus, ce qui faisait dix mille. »

« Très bien, — dit alors M. de Follenbrais, — je n'y vois pas d'objection. Que M. de Clérambon traite pour neuf mille écus. Je payerai plus tard à mon vieil ami Saint-Cendre les six mille livres énoncées, en remerciement de ses soins. »

Mais quand M. de Clérambon, qui avait déjà avancé la somme au marquis et ne se rappelait pas que celui-ci eût connu le commmissaire dont il se trouvait être, certes à son insu, « le vieil ami », écrivit à ce mari peu pressé pour lui demander la valeur exacte du terme : « plus tard », M. de Follenbrais se retrancha derrière des incertitudes. Et les mois se passaient, pendant qu'il hésitait encore. Les mille écus, son revenant-bon dans l'affaire, s'il se décidait à en lâcher dix mille, ne lui semblaient pas une compensation suffisante pour un dommage dont il mesurait froidement l'étendue. De temps à autre, il adressait à sa femme des lettres où il l'exhortait au courage et à la patience :

J'espère que l'on vous traite bien, et que vous êtes entourée d'égards.

Supportez avec patience des maux qui sont sur leur fin. Au premier jour, je vous ferai délivrer... Si besoin en était, je pourrais vous faire passer du linge, ou quelques douceurs... Je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.

Diane répondait sur le même ton. Sans s'affliger ni se plaindre de ces lenteurs, elle continuait de se faire coiffer par Charpy et décoiffer par M. de Clérambon dont ce jeu, en tout agréable, ne lassait point la constance. Jamais, dans les entretiens fréquents qu'il avait avec sa jolie prisonnière il ne parlait affaires. « Si le Singe vert — racontait plus tard madame de Follenbrais — était poète, il ne ferait que des chansons de gestes. » La seule Charpy aurait pu dire ce qui se passait dans ces colloques à huis clos. Mais cette demoiselle d'atour était naturellement discrète, et la respectueuse terreur où la tenait M. de Clérambon, qui la traitait toujours en maître absolu et réduisait sa pudeur à l'obéissance de son caprice, la rendait plus muette que les gros poissons des douves. A ceux-là, armée d'une ligne, elle livrait toujours inutilement des escarmouches. Depuis les premiers jours du printemps, la pêche était la distraction favorite de la dame et de sa servante. Elles y consacraient les heures les plus chaudes du jour, et cela pour plusieurs raisons.

D'abord Diane, quand elle était toute humide de la lessive d'adiante, se séchait, comme il est recommandé, au grand soleil, sur une petite terrasse. Pour ce faire, elle s'asseyait dans une chaise pliante, avec un carreau sous les pieds. Une visière de carton, façonnée en avance de bourguignote, était alors fixée à son masque, car les rayons ardents qui tombaient d'aplomb auraient gâté son teint pétri, comme on dit, de lys et de roses. Cette fraîcheur était conservée par l'usage savant du borax et le débarbouillage au vin blanc. La face et les yeux ainsi protégés, elle devait attendre plusieurs heures que la toison crespelée eût laissé évaporer sa lessive. Aussi madame de Follenbrais tenait-elle, pour se divertir, une ligne qui plongeait en contre-bas, dans la douve. Quand les carpes avaient mangé le pain fixé à l'hameçon, on remettait un autre appât. Cela durait jusqu'au soir. Cependant la douce Charpy séchait pareillement, assise à même les dalles, ainsi que le comportait son état. Sa maîtresse avait eu la fantaisie de teindre en

blond les cheveux noirs de cette simple fille. Bien des essais furent tentés. Enfin on s'était arrêté à une décoction de rhubarbe dans du vin de Barsac, employée en lotion, puis séchée au soleil, et qui serait suivie d'une application oléagineuse. Il fallut des jours pour bien doser le mélange de safran, de curcuma et d'huile d'olive. Galéas Chrysogoni, l'astrologue, qui se piquait d'être versé dans l'alchimie, voulait qu'on y ajoutât un soupçon de kermès. Il fut écouté. L'apothicaire Benoît Flicoteaux, transfuge de la Haute-Ganne, déclara, lorsqu'on l'eut consulté, qu'il n'y avait pas de mal à employer ces liqueurs, pourvu que « le cheveu » fût entretenu en souplesse par la graisse de hérisson. Et le mire Hélion Pélissier, que M. de Clérambon avait pris à son service, envoya une consultation écrite, de la tour où il vivait enfermé avec ses livres. Ce médecin préconisait la graisse d'ours et une lessive dont la base était un hérisson calciné. La molle et facile Charpy se prêta à toutes ces choses. De ces divers bains, sa chevelure sortit d'abord verdâtre. Puis elle devint orangée, vermeille, cuivrée. En quinze jours on obtint un ton roux et chaud, superbe, à tel point que Diane en fut jalouse un moment.

C'est seulement quand Germaine Charpy fut devenue fauve que M. de Clérambon la remarqua, Le contraste charmant que faisaient ses sourcils, ses cils bruns et ses prunelles noires avec sa crinière couleur de tan, soigneusement montée en hauts bourrelets autour de son bonnet à carcasse d'argent, donna au comte Odet l'envie de voir la belle de plus près. Il l'envoya donc chercher le soir même pour qu'elle passât dans sa chambre. La fleur de ses dix-huit ans, la rondeur de sa taille, sa jolie mine, avaient plus d'une fois exposé Germaine à des entreprises hardies ou sournoises. Toujours elle avait glissé entre les mailles des filets les mieux tendus, comme une anguille, dont elle avait la souplesse. Mais, dans l'appartement du maître de la Roche-Thulon, Germaine fascinée, sans volonté et sans voix, sentit se consommer le sacrifice de sa vertu. A son étonnement ne se mêla point la colère.

Madame de Follenbrais devina cet événement important de la vie de Charpy à certains de ces signes qui ne trompent pas les femmes de quelque expérience. Et, malgré sa tendre jeu-

nesse, Diane abondait en dons d'expérience. Elle amena Charpy à conter son histoire. Cette égalité dans la servitude la réjouit sans l'humilier. Elle en prit même quelque estime pour le « Singe vert » qui ne la négligeait pas pour cela. Elle se moqua de la pauvrette, la félicita sur le succès de sa teinture, lui prédit les plus hautes destinées.

A dater de ce jour funeste où M. de Clérambon l'avait obligée à s'exhiber sous ses simples habits de chair, — ainsi que ce seigneur s'en était fait une règle depuis qu'il avait arrêté de prendre les femmes pour son plaisir, sans se soucier de leur en donner, — Charpy associa franchement ses malédictions à celles de Diane, tant il est vrai que les mêmes causes engendrent les mêmes effets. Madame de Follenbrais ne tint pas rigueur au « Singe vert » d'avoir abusé de sa servante, en vertu de cet axiome que « qui peut le plus, peut le moins ». Elle ne lui en parla même point. Et, comme M. de Clérambon était naturellement avare de ses paroles, surtout avec les femmes, il n'en fut pas autre chose. Charpy, d'abord interdite, reprit peu à peu sa sérénité et continua de coiffer sa maîtresse et de pêcher à la ligne. Ou bien quand un valet de chambre venait lui annoncer que « Monsieur le comte avait à lui dire quelque chose », elle s'en allait derrière l'homme en livrée, le nez baissé, escortée par le rire perlé de Diane qui criait entre deux hoquets : « Mes civilités au Singe vert ! » Si, au contraire, M. de Clérambon faisait demander à madame de Follenbrais si elle voulait bien le recevoir, Charpy souriait intérieurement, et Diane rentrait dans sa chambre non sans avoir adressé à la porte, avant que de l'ouvrir, quelques gestes expressifs et gracieux.

Ainsi M. de Clérambon continua, comme par le passé, à jouir de madame Diane. Pour des raisons qui ne se peuvent dire, à moins que ce ne soit en latin, il avait pour sa chair un goût spécial et que rien ne calmait. Ses visites n'étaient espacées que par un sentiment de prudence. Il se rappelait l'histoire de Dalila. Et il n'était sur terre qu'une Dalila à qui il se fût confié sans réserve, quoiqu'elle l'eût désespéré, jadis, par son mépris... Ne visant, avec madame de Follenbrais, qu'aux satisfactions charnelles, il s'en déclarait pleinement satisfait.

— C'est — dit-il un jour à M. de Saint-Cendre — un morceau de roi, et qui t'irait comme un gant.

Un pareil égoïsme avait fortement déplu au Marquis. Après l'abandon à son compère de la triste Isabeau Chesneau, il s'était imaginé que Clérambon lui donnerait les clefs de toutes les chambres, à la Haute-Ganne comme à la Roche-Thulon, en complète communauté d'amitié. Le Marquis avait dû en rabattre. Et il s'était juré de se venger, à la première occasion.

— Il me payera cette noirceur, quelque jour ! — disait-il volontiers à Dartigois.

L'écuyer, porté à considérer le monde comme créé pour le particulier plaisir de son seigneur, avait approuvé de tous points :

— Allez, allez, monsieur, laissez cuire le rôti ; vous aurez votre heure !

Madame de Follenbrais ne donna jamais à M. de Clérambon, seule à seul, des marques de désobéissance, voire de haine ou de mépris. Elle le subit gracieusement, et sans perdre un temps, à bien employer, dans des marchandages oiseux de son corps. C'est qu'elle avait, ou croyait avoir, beaucoup à se faire pardonner. Au grand dépit du marquis de Saint-Cendre, qui comptait mettre la main sur elle, Diane avait été choisie, par M. de Clérambon, parmi toutes les femmes qui se trouvaient à la Haute-Ganne, lors de la prise de ce château, qui, ainsi que chacun sait, arriva le 25 octobre 1569, un peu avant midi.

Emmenée dans un lit à draperies, dont deux piques avaient fait une litière, Diane avait échappé à ces premiers outrages que durent subir les dames et demoiselles du lieu, à la faveur du désordre. Elle put voir, sur son passage, plus d'un tendre corps dévêtu tacher de rose le scintillement des armes. Car les femmes sortirent nues du logis qui commençait à flamber derrière elles. Quant aux laides, — encore que pour d'autres raisons, — leur sort fut à peu près le même, l'avidité des gens de guerre connaissant peut-être moins le frein que leur incontinence, Diane, une fois enfermée au quartier de la Villotière, avait pu encore voir les flammes qui, pendant toute la nuit, entourèrent le manoir des Lanelet d'une couronne ardente. Elle avait entendu les huées monter, les chants

farouches des Allemands célébrant la victoire, les détonations des fourneaux. Et elle ne savait rien de ses amies. Qu'était devenue Gabrielle de Vignes? A qui était échue Gilonne de Bonisse? Et Madeleine de la Touaille qu'on avait arrachée de ses bras?

Cachée dans le lit, sous les épais rideaux, elle se sentait tranquille. La protection du marquis de Saint-Cendre la couvrait, cela ne faisait pas doute. D'un moment à l'autre, il allait venir. Et Diane commençait de se lasser dans l'attente, à ce rendez-vous galant où elle était arrivée la première, lorsque quelqu'un était entré, avec un flambeau allumé. Alors elle avait reconnu Charpy, sa fille de chambre, qui apportait le souper. Mais cette jeune personne, encore à demi morte de peur, ne savait rien. Tremblante, elle ne pouvait joindre les mots, et son corsage répétait les battements tumultueux de son cœur :

— Tu es décoiffée, — lui avait dit madame de Follenbrais, avec un sourire où se lisait plus de curiosité que de compassion. — Est-ce que l'on t'aurait?... Allons, parle!

Germaine Charpy, les mains jointes comme qui prie, essaya de conter son histoire. On l'avait saisie dans un escalier, entraînée à travers les salles; autour d'elle les gens se menaçaient et se frappaient, jurant et criant. Une épée avait failli lui couper le nez. Mais l'homme qui avait détaché ce coup, happé par un autre à la ceinture, avait disparu par une fenêtre...

— Eh bien! après?... Voyons, parle donc!

Et madame de Follenbrais s'impatientait, curieuse de détails. Charpy, que l'émotion rendait rose, se laissait tirer les mots : au moment où on la dévêtait, où on allait la lier sur un lit, elle avait crié à s'enrouer, se réclamant de sa maîtresse, et, à tout hasard, du marquis de Saint-Cendre. Un soldat s'était alors subitement interposé, et son mousquet, dont la mèche flambait, avait inspiré le respect. Les dix ou douze compagnons s'étaient dispersés, et sous la conduite de son sauveur, elle avait couru par les couloirs, rajustant ses vêtements. Enfin on avait rencontré un personnage en drap noir, avec une chaîne d'argent au cou, et il avait confabulé avec le mousquetaire.

— C'est bien, qu'on la mène vers sa maîtresse, au quartier de la Villotière. Voici le laissez-passer... Attendez, je vais vous donner deux arquebusiers, pour plus de prudence.

Et le « monsieur en noir » s'exprimait sur un ton de commandement : en quittant Germaine, il lui avait pris le menton très gracieusement, la priant « de présenter tous ses respects à madame de Follenbrais, dont il était l'humble serviteur ».

— Mais t'a-t-il dit son nom?

— Non, madame. Je crois cependant me souvenir qu'un des arquebusiers l'appelait « monsieur Berruyer ».

— Tu auras mal entendu. C'était « monsieur Dartigois ».

— Je ne crois pas, madame... J'ai oublié... Il me semble aussi qu'on criait sur notre passage : « Place aux gens de monsieur le colonel! » Enfin j'ai été conduite dans une maison, tout en bas, dans la plaine. Là, un seigneur magnifiquement armé (« Bien sûr, c'était monsieur de Saint-Cendre! », pensait Diane) et superbement vêtu de velours incarnat m'a donné des ordres. Oh! ce qu'il avait la voix sévère!... Alors, moi, vous comprenez, je me suis mise à pleurer... Et le seigneur m'a fait voir son dos tout brodé...

— Mais, comment était son visage?

— Ah! madame, je n'ai pu le voir. Il portait une belle bourguignote dorée, avec un panache de paon blanc, et le masque était baissé. Ça lui donnait une figure de crocodile... Alors, le seigneur est sorti tout en disant à un petit gros, couvert d'acier noir : « Cette jolie caillette est plus sotte à elle seule que le reste de ses pareilles... »

— Ah! s'écria Diane, il est toujours plaisant, ce bon Marquis! et qu'a-t-il dit encore?

— Quelque polissonnerie, je crois... tout le monde s'est mis à rire en le suivant, parce qu'il partait. Alors le petit monsieur en halecret noir a enfoncé jusque sur son nez son chapeau de fer couvert en velours bleu et m'a pincé...

— Ah! ah! ma petite, — interrompit Diane. — Ç'a été là ton vainqueur?

— Oh! non, madame, il m'a pincé le bras en me racontant que « j'avais une rude chance d'avoir été aussi bien reçue par le colonel ». Et il ajouta : « C'est en faveur de ta maî-

tresse pour qui il a un grand penchant. Va la retrouver, ma poulette, et répète-lui sur tous les tons qu'elle n'a rien à craindre. Elle est captive du colonel, voilà tout, et cela peut arriver à tout le monde... Il viendra la consoler après le souper, selon toute apparence. Mais vous aurez votre souper avant lui... » Il appela alors et un valet entra. Bientôt je fus chargée de ce panier, de cette lumière et de cette lettre pour vous...

— Donne, mais donne donc! A quoi penses-tu, petite sotte?

Diane, avidement, avait saisi le papier. Sur le dos du billet, expédié par elle quatre jours avant à M. de Saint-Cendre, elle lut ces quelques lignes d'une écriture droite, ferme et soignée :

Le comte de Clérambon offre ses hommages à Madame Diane de Follenbrais, et la prie de le recevoir à souper. Il supplie cette dame, illustre entre tant d'autres par sa parfaite beauté, de ne point se considérer comme sa captive, mais de voir en lui le plus respectueux de ses valets.

Une expression triviale, mais qui pouvait se pardonner, vu la gravité du cas, sortit de la bouche de Diane :

— Eh bien, me voilà propre!

C'est que la lettre, composée pour M. de Saint-Cendre, et que celui-ci avait eu la noirceur de donner à M. de Clérambon n'était pas gracieuse à l'endroit de ce dernier. Diane la relisait attentivement :

Monsieur, l'on me dit que vous êtes dans l'intention de reprendre votre femme, ce qui est juste, et de vous emparer, par surcroît, de nous toutes qui demeurons ici. Si vous venez à bout de ce généreux dessein, ce que je souhaite en mon particulier, je vous supplie de ne pas oublier que j'ai toujours été votre très dévouée et petite servante, et qu'il n'est aucune femme dans le royaume pour vous admirer autant que je le fais. Et ce n'est point une vaine flatterie. Mon désir augmente chaque jour de devenir votre captive et de vous appartenir, — ne serait-ce que pour un temps, — et de corps, et de biens. C'est pourquoi je vous requiers tout spécialement de me réclamer, lors du sac, comme votre part de butin. Vous trouverez en moi une esclave en tout soumise, et qu'on dit n'être point sans beauté. La petite cire peinte qui accompagne cet envoi, vous donnera quelque idée de mon visage, et

je dois vous dire que mes cheveux sont blonds, et que leurs pointes se plaisent à me caresser le jarret. On laisse souvent entendre que le reste est encore mieux, et il est plus d'un galant qui a langui inutilement pour s'en convaincre. Tout cela... et même plus... sera pour vous.

Vous avez trop de cœur pour ne pas entendre de reste ce que je vous mande par là. Une femme noble, et qui ne compte point encore vingt ans, ne saurait en écrire plus long, pour son honneur. Qu'il vous suffise de savoir aujourd'hui que je me tiens le ferme propos de servir votre glorieuse et très gracieuse personne de toutes manières. Et je vous demande en grâce de me distinguer.

Je le mérite d'autant plus que ma rançon pourra, peut-être, combler les brèches qu'un sort envieux a pratiquées dans votre fortune. Mon mari est là pour payer, et il n'est pas homme à se préoccuper du reste. A la seule idée de ne point vous appartenir, je dessèche d'ennui. A celle de tomber aux mains de M. de Clérambon, mon sang se fige, et je songe à quelque genre de mort pour éviter un malheur dont l'horreur dépasse de beaucoup celle du trépas. Je me percerai le sein, ou boirai du poison, autant par regret de vous, que par horreur de cet homme dont aucune dame, ici comme ailleurs, ne peut ouïr le nom sans pâlir, tant on le redoute pour ses mauvais desseins, ses singularités et sa tristesse. Adieu, Monsieur, et sans m'aimer comme je vous aime, ce qui atteindrait à l'impossible, faites-moi cette grâce de me garder près de vous.

BRISSONNET FOLLENBRAIS.

Diane avait soupiré. « Sotte que je suis ! Pour deux mots de trop et un mal placé, je me suis perdue !... Si seulement, j'avais dit, au commencement : « *une femme* », au lieu de « votre femme », si j'avais mis à la fin « Saint-Cendre » en place de « Clérambon », je pourrais, au besoin, exciper de la maladresse du messager, et crier l'erreur... Maintenant, il n'y faut plus songer ! » Mais son espoir était tenace. Peut-être, après tout, était-ce une facétie du Marquis. En ce cas, la plaisanterie était de celles qui donnent la chair de poule aux femmes les plus assurées. Se raccrochant à cette dernière illusion, Diane avait appelé Charpy. La chambrière regardait par la croisée la lueur pourprée de l'incendie. Elle avait tressauté, engourdie, hébétée, encore mal remise de ses frayeurs.

— Charpy, — avait crié madame de Follenbrais, — peux-tu voir d'ici quel est le drapeau qui bat au-dessus du porche ?

— J'en distingue deux, madame. Et on les rentre, en ce moment, dans la cour. Il y a une grande enseigne blanche, et une autre qui est verte et...

Mais, à ce même moment, on avait frappé à la porte de la chambre.

— Entrez! — avait articulé Diane de sa voix la plus douce.

Et elle avait passé son nez, risqué un œil, par l'entre-bâillement des rideaux.

C'étaient des valets, à livrées de sable et de sinople : ils apportaient une table, avec un buffet de vaisselle plate, une nef et des flambeaux. Muets et solennels, ils avaient dressé le couvert. Et il en était entré deux autres, avec un nécessaire de toilette, et l'un portait, soigneusement pliée dans une enveloppe de taffetas, une robe de velours bleu mourant, toute fourrée en martre zibeline. Celui-là s'était adressé à Charpy, seule visible.

— Monsieur de Clérambon envoie cela, en attendant que l'on retrouve vos bagages. On les recherchera demain. Monsieur le Comte viendra souper ici dans une heure. Il salue madame de Follenbrais.

Et les laquais étaient partis. Diane s'était aussitôt fait coiffer, attifer, mettre un peu de rouge aux joues et aux lèvres, car son parti avait été vivement arrêté. Elle se présenterait au vainqueur avec une modestie dont sa mise négligée augmenterait le piquant, avec une mine propre à fléchir la colère. Et, artistement parée pour le sacrifice, elle s'était assise sur un carreau, près de la table, essayant des airs et d'épaules et de tête, dans un miroir à main.

M. de Clérambon avait paru, qu'il n'était pas loin de minuit. Ainsi que le roi d'Espagne, quand ce prince va coucher chez sa femme, il avait son épée engainée et son broquel à la main gauche. Il avait salué poliment de la droite, déposé ses armes sur une chaise, pris une petite boîte ronde passée dans sa ceinture, et en avait levé le couvercle. Il s'était approché de Diane qui reconnut son portrait. Et, ayant comparé, M. de Clérambon avait daigné parler.

— Cette cire n'est point trompeuse, madame, mais elle ne flatte pas assez votre charmante figure. Le plaisir est grand, pour

moi, de vous complimenter, en toute franchise, de votre rare et merveilleuse beauté. On serait heureux d'être aimé de vous.

Diane, qui s'était levée, pantoise, avait senti, malgré sa peur, une forte envie de rire.

« J'aurais juré, — racontait-elle plus tard, — que l'on me chatouillait dans le nez avec une plume. Et j'aurais souhaité mourir, ou rentrer sous terre, à votre choix. »

Mais elle avait su remuer les plus beaux cils du monde, rougir à propos, baisser le nez et témoigner d'une innocence qui n'était point dans son cœur. Regardant, en dessous, le seigneur de la Roche-Thulon, elle l'avait trouvé élégant dans sa cloche de camelot minime, sous quoi luisait un pourpoint de soie noire tracé d'or, et de pareilles chausses à la garguesque. Sa figure était peut-être un peu battue et triste. Mais, à le voir traiter ainsi soigneusement sa large épée à fourreau de maroquin brun, madame Diane s'était rappelé ces contes où un tyran coupe la tête aux femmes quand son caprice est passé. Et elle avait écouté respectueusement M. de Clérambon qui parlait ;

— Vous me ferez, la grâce, madame, de me permettre de partager votre souper?

Et Diane, qui avait l'estomac dans les talons, n'ayant rien mangé depuis le matin, avait répondu d'une voix faible et que la faim diminuait encore :

— Ah! monsieur!... monsieur... Je suis confuse... Je vous servirai plutôt... si vous consentez...

Mais, coupant court à ce discours savant, M. de Clérambon lui avait pris la main. Et il la mena à une chaise où il la fit s'asseoir, cependant que Diane songeait : « Heu! heu! la façon dont il vous prend sans brusquer indique qu'il est terriblement fort... et expert! »

On dit que, lorsqu'une tourterelle est liée dans les serres de l'autour, une sorte de paralysie la gagne qui lui ôte tout sentiment. On assure qu'elle subit son sort sans se débattre, et comme si elle ne connaissait plus la souffrance. Madame de Follenbrais avait bénéficié d'une grâce pareille. Elle se plaisait, bien des années plus tard, à conter cette aventure : « Cela s'était passé le mieux du monde. Et, quoique extraordinairement exigeant, au delà même de ce qui peut s'entendre

honnêtement,le comte de Clérambon était, à ces heures-là, gentil et plein de mérite. En tout autre temps il se tenait muet comme une borne, et gracieux autant qu'une porte de prison. »

Le seul témoin, qui aurait pu tester utilement sur ces choses, était Germaine Charpy, qui assista au commencement du colloque. Mais son trouble était si grand que les assiettes, paraît-il, roulaient de ses mains moites sur le tapis, ou bien c'était sa serviette. Et quand M. de Clérambon, sans grands gestes, avait défait la coiffure de Diane, la chambrière avait jugé séant de s'esquiver à pas de loup.

Mais, à l'heure où M. de Clérambon, n'imitant point en cela la continence de Scipion, vérifiait ainsi l'assertion de Diane : « *Mes cheveux sont blonds et leurs pointes se plaisent à me caresser les jarrets* », M. de Saint-Cendre, bouillant d'une généreuse colère, chassait de son lit la désolée madame de la Touaille qui s'y était glissée sous le nom de Diane de Follenbrais. La faute en doit être reprochée à Dartigois et aussi à la première de ces dames qui avait cru pouvoir se parer impunément d'un faux nom. Comme il ne connaissait pas plus madame de Follenbrais que madame de la Touaille, Dartigois avait confondu. Retardé dans son pourchas par M. de Clérambon, qui lui avait repris d'autorité les clefs de toutes les chambres où le prudent écuyer enfermait les dames et demoiselles afin que le Marquis pût faire sa main, Dartigois avait hésité. Il avait cru se rappeler qu'une très jolie femme blonde était sous les verrous au premier étage. Escorté de ses trois valets, il avait couru, pour arriver avant les gens de Clérambon. Forcer les serrures avec deux fortes dagues avait été une petite affaire, et Dartigois était entré, criant :

— Madame de Follenbrais, vous êtes bien là, n'est-ce pas?

— Oui! — avait répondu une voix peureuse et flûtée, — Oui! au nom du ciel, est-ce bien vous, monsieur de Saint-Cendre?

— Non, madame, mais je viens de sa part. Veuillez sortir, que je vous mène vers lui.

— Mais c'est que... je suis... je ne suis pas... habillée!

— Hâtez-vous, en ce cas. Je vous attends dehors, mais

ne perdez pas un instant!... sans quoi vous allez être emmenée chez M. de Clérambon.

A ces derniers mots, une dame était apparue, subitement, à demi enveloppée dans une robe de chambre plissée, à pièce, en satin colombin, ourlé de petit-gris. Et, tel était son trouble qu'elle ne parvenait pas à en passer les manches, ballonnées et criblées de chiquetades. Dartigois l'y avait aidée avec délicatesse et bienveillance, tout en se disant: « Tudieu! je l'aurais crue plus fraîche... Sa figure est barbouillée en deux parties égales de rouge et de blanc! »

La robe avait été fermée, tant bien que mal. On avait retrouvé le chaperon de velours noir et le touret de nez, et, ainsi nippée, coiffée et masquée, madame de la Touaille se mit en route avec son escorte. Maussades et vexés d'avoir été interrompus dans leurs rapines, la Foi, l'Espérance et la Charité, entourèrent la dame, l'épée nue à la main. Et Dartigois, précédant ses valets et la dame, brandissait un épieu à lame dorée, et criait :

— Place aux gens du marquis de Saint-Cendre!

Le petit cortège avait rejoint seulement à la fin de la journée, tant on avait dû multiplier les détours, les logis de Doumerie où Louis-Alexandre de Villebrune, marquis de Courtemer et Saint-Cendre, mestre de camp de messieurs les Princes, tenait son quartier. On y avait trouvé des ordres précis : madame de Follenbrais était attendue, et la chambre préparée pour la recevoir. Faible de faim, vaincue par la fatigue, les pieds déchirés par les cailloux qui avaient coupé ses minces chaussures, madame de la Touaille avait pu tout juste monter l'escalier, boitant plus bas qu'un cheval fourbu, et s'appuyant sur l'épaule de Dartigois.

Dans le couloir qui menait à la chambre, trois femmes, unies, pour cet instant, dans une haine commune, guettaient l'arrivée de l'intruse. C'étaient les trois concubines que le marquis de Saint-Cendre traînait partout avec lui. Derrière le pan de tapisserie où Hélène la Grecque avait percé des trous avec son poignard turc, les chuchotements coururent :

— Elle marche ainsi qu'un canard, — murmurait Julie Thouron, — elle a la taille de travers!... Voyez plutôt comme elle est accoutrée!... Ah! c'est pitié, quelle génisse!

— Sa gorge a l'air de battre comme les outres vides ballottent au flanc des chameaux ! — avait insinué Hélène, en crachant, de dégoût.

— Misère de moi ! — reprenait Julie Thouron ; — sous son masque elle ressemble à un singe de bateleur !

Et Macée Labourlade, la bouche tordue, haletante de haine, avait parlé aussi :

— On dirait une souillon de collège, avec ses cheveux déteints. Elle devrait bien, puisqu'elle est grande dame, faire toucher ses écrouelles par le Roy !... Regardez-moi son cou ! Ah ! tu peux faire la fière, avec ta crinière rouge et violette !

Et les trois concubines se consolaient à répéter :

— Elle n'en a pas pour longtemps ! Qu'on la jette aux ordures ! Quelle traînée !

La demoiselle de Chypre avait ouvert un avis :

— Si on la prenait ?... On la jetterait par la fenêtre, et ensuite dans le puits de la cour !

Mais Julie Thouron objecta que la porte était gardée. Alors Hélène la Grecque rentra dans sa chambre en claquant la porte, et Julie Thouron, aux écoutes, l'entendit qui pleurait en heurtant sa tête contre le mur, et cela produisait un bruit sourd qui réjouit l'épouse du boucher Dindaux-Perrinet. Et elle avait dit à Macée Labourlade :

— Si elle pouvait, elle nous tuerait bien aussi, la Cypriote !

La belle aux cheveux couleur de tan avait répondu :

— Sans doute ! Mais le Marquis est là !... Laissez donc, il s'en dégoûtera, quelque jour, de cette esclave !... Car, qu'est-ce autre chose, après tout ?... Il la vendra. Alors nous...

Mais la blonde Julie l'avait interrompue :

— Oh ! nous, ma chère ! Notre sort ne sera pas meilleur !... Allons nous coucher, et n'y pensons plus !... Si on tâchait de voir l'autre se mettre au lit ?... Écoute ! on l'entend qui se gave.

Macée Labourlade avait secoué la tête :

— Non, il n'y a pas moyen. Tout est bien clos... Oh ! le porc ! Il lui en faut toujours d'autres ! Et on l'aime quand même !

Celui « qu'on aimait quand même » ne rentra que tard, dans la nuit, car il avait soupé chez les reîtres, où le pasteur

Blasius Apfelkopf le harangua sur la mort malheureuse de sa femme :

— Peut-être, monsieur, aviez-vous eu tort d'épouser une papiste ?

M. de Saint-Cendre avait remercié le pasteur en quelques mots choisis : « Son âme, trempée dans l'affliction, comme l'acier de Styrie aux eaux d'Espagne, y reprenait une vigueur et une dureté plus grandes ». Il s'était comparé à Antée : « Renversé à terre, il s'en relevait plus dispos. » M. de Taubadel avait ensuite déclaré qu'il était temps d'aller boire, et M. Blasius s'était retiré, non sans bénir la compagnie. En regagnant son logis, le marquis de Saint-Cendre, quoiqu'il eût la tête forte, croyait sentir le sol tourner sous ses pas. Il s'arrêta dans une maison des Lucottes... Qu'y fit-il ? Sur cela sa mémoire demeura toujours en défaut. Ses porte-flambeaux en surent peut-être davantage, mais ils ne l'ont point dit. Enfin le Marquis se retrouva dans sa chambre. Quand il leva la courtine, il vit qu'un oreiller était occupé par une tête assez mignonne, dont la chevelure fauve, poudrée de violet par places, était nouée en queue de cheval. Sous les frisons des bandeaux ramenés sur les joues, des yeux luisaient, brillants et anxieux.

A ce spectacle, M. de Saint-Cendre avait retrouvé un peu de sa mémoire troublée par les vapeurs des vins du Rhin :

— Ah! ah! Très bien!... Parfait!... Ils ne m'ont point oublié!... Si je m'étais rappelé... je n'aurais pas inutilement... Enfin... c'est bien, c'est très bien!

Et il s'était mis à parler plus haut :

— Belle dame, ma mignonne... souffrez que je vous remercie de la peine que vous avez prise de me visiter... Je vous baise les mains... Il doit être terriblement tard... Mais l'amour et ses doux devoirs ne sont pas esclaves de l'heure...

Trois heures après, le bienveillant Marquis, réveillé par quelque cauchemar fantastique, se dressa à demi sur sa couche. Ne sachant plus au juste par qui elle était occupée, il souleva un des lourds rideaux de serge. Sous la lueur de la grosse veilleuse suspendue au plafond, Madeleine de la Touaille apparut dans un désordre qui ne rehaussait pas sa beauté de blonde passée. La teinture rouge, éclatante, ver-

meille de ses cheveux épars, où couraient des traînées violettes, faisait ressortir la pâleur jaunie du visage. Les épaules sèches et creuses, ravinées aux salières, la gorge fluette et flétrie, manquaient d'ampleur. Le reste, à l'avenant, péchait par trop peu de moelleux. Et l'on eût dit qu'un éphèbe était étendu là, et non une noble dame dans sa première maturité.

M. de Saint-Cendre, qui tint toujours en horreur les femmes maigres et fanées, eut un haut-le-corps :

— Cornes du diable à joindre aux miennes!... (Car pour pallier sa conduite à l'égard de sa femme, il avait répété, toute la soirée, qu'on l'avait mué en un autre Actéon.) Par toutes les cornes! Par la dame aux sept cornards !... Mais ce ne peut être là madame de Follenbrais!... Et quelle est cette coquine?

A entendre cette voix grosse de colère, Madeleine de la Touaille s'était réveillée. Elle poussa un cri d'angoisse quand Saint-Cendre la saisit par le bras et la secoua :

— Eh! par la mort-Dieu! madame! qui êtes-vous?

Elle se sentit perdue, hésita, balbutia, fondit en larmes. Et comme, furieux, comprenant déjà le ridicule de l'histoire, il se jetait à bas du lit, appelant son monde, elle le suivit, se traîna à ses pieds, dévêtue, lamentable. Et sa poudre, séchant ses larmes à mesure, se collait sur ses joues en plaques violacées.

« Elle avait espéré!... Elle avait eu tort, certes!... Mais elle avait eu si peur... Et puis, elle aimait tant le Marquis! » Et ses prières s'en allaient avec ses larmes, au halètement de sa poitrine pauvre, et dans des hoquets d'épouvante.

Certes, la pécheresse qui essuya de ses cheveux les pieds du Juste, craignant de les souiller de ses pleurs, avait plus péché que la femme prosternée sur le carreau. Et, si barbouillée qu'elle fût d'outremer, si passée qu'elle fût au cinabre, madame de la Touaille était une créature délicate et ne manquant point de beauté. Mais M. de Saint-Cendre ne se targuait pas d'être un juste, et il avait été blessé dans son amour-propre. Il ne retint de l'histoire que le danger, où il se trouvait, de devenir un sujet de risée. Aussi ne prit-il pas en pitié cette désespérée qui sortait pourtant de ses bras.

— Allez, cessez ces singeries! Comment vous appelez-vous?

— Ah! monsieur, je suis madame de la Touaille...

La première prudence aurait déconseillé à Madeleine de prononcer son nom d'épouse devant le marquis. Saint-Cendre se recula, furieux :

— Quelle audace!... Eh quoi, vous êtes la femme de ce drôle qui a essayé de m'assassiner?... Et vous aviez approuvé!... Taisez-vous! Je connais votre histoire... Mais j'ai fait pendre ou arquebuser l'homme!

— Ayez pitié de la veuve!... Écoutez-moi, monsieur, mes parents sont riches... On paiera une grosse rançon!

Mais, sans même lui répondre, le Marquis appela à tue-tête :

— Dartigois!... Qu'on fasse venir Dartigois!

Il avait passé une robe fourrée, chaussé ses pantoufles. Marchant à grands pas par la chambre, sans plus s'occuper de la femme qui faisait sur le carreau une tache blanche et rouge, il jurait comme son ami Taubadel, en allemand. Car, pour l'heure présente, le français ne lui fournissait plus un vocabulaire assez riche. Et sa colère s'enflait, à mesure que se dissipaient les dernières fumées de l'ivresse. « Quel réveil! Ainsi tout conspirait contre lui dans cette maudite journée... On l'avait bafoué, berné jusqu'au bout!... Un homme comme lui... et jusque dans son lit!... Tout le monde y avait trouvé son compte, tandis que lui... »

Dartigois était enfin entré. Les vêtements en désordre, les yeux bouffis, de méchante humeur. Le Marquis l'interrogeait :

— Parle!... Voyons, Dartigois, qu'est-ce que cette plaisanterie? Où est madame de Follenbrais?

— Mais la voici, monsieur, et toute à vos ordres!

— Homme simple! Bélître! Ane bâté! Dartigois, c'est tout dire!... Mais tu t'es laissé tromper comme une caillette!... Tu vois bien ça?

Et le Marquis poussait sa pantoufle dans la chair qui gémit :

— Eh bien! c'est madame veuve de la Touaille, ou du Torchon, à ton gré! La veuve de ce monsieur qui a voulu m'assassiner aux Charmettes! Es-tu content de ton rabat, maintenant?

Dartigois, mortifié, non convaincu, pourtant, héla dans l'escalier :

— Jean Nantiat !

La voix de celui qu'on appelait l'Espérance répondit du bas :

— A vos ordres, mon maître !

— Bien !... Demande partout où se trouve madame de Follenbrais, et qu'on l'amène ici, sur l'heure, où qu'elle se trouve ! Tu m'entends ?

Mais une autre voix s'éleva :

— Ne prends pas cette peine, mon garçon ! La dame dont on te parle est chez M. de Clérambon. J'ai fait partie du piquet d'escorte qui l'a accompagnée à la Villotière, avant le souper.

Le Marquis, traversant le couloir, s'était penché sur l'escalier :

— Qui es-tu, toi qui racontes une pareille histoire ?

— Jacquet Lescarpin, dit Taillecorset, monsieur le marquis, première paye aux arquebusiers dans la compagnie verte, capitaine M. de Bastardy.

— C'est bien ! Es-tu sûr de ton dire ?

— Comme de vous voir à la lueur des flambeaux, monsieur. Je vous l'affirme. J'ai vu la dame, et elle est merveilleusement belle et jeune ! On l'a fait sortir du château la première, et on l'a emportée dans son lit. Je l'ai aperçue sous un rideau qui battait.

— C'est bien ! Qu'on donne à celui-là un écu pour sa peine. Voilà qui s'appelle parler.

Et le Marquis, suivi du penaud Dartigois, rentra dans la chambre :

— Tu vois ce qu'on m'a donné à la place !

Et il montrait avec mépris, de la pointe de sa chaussure, la désolée Madeleine, abîmée dans un coin, sans souffle et sans voix, écrasée, béante. De longs frissons secouaient son corps, et elle semblait brûlée par la fièvre.

Dartigois se disculpa sans hâte :

— Ah ! monsieur le marquis, il n'y a point de ma faute ! Voyez et jugez. Quand j'ai trouvé cette dame dans sa chambre, l'autre, la vraie, était déjà enlevée. Et puis, cette bagasse m'a

dit qu'elle était madame de Follenbrais, et que vous l'attendiez ! Franchement, en tout respect, monsieur, qu'auriez-vous fait à ma place ?

M. de Saint-Cendre avait trouvé plus simple de ne pas le dire. Tournant le dos, il venait d'articuler ses ordres :

— Qu'on me débarrasse de cette femme ! Dartigois, jette-la dehors, par la porte, par la fenêtre, par où tu voudras ! Je t'en fais cadeau ! Qu'on ne m'en parle plus ! Une autre fois, mon ami, prends mieux tes informations ! Allons, enlève !

Pour la première fois de sa vie, l'écuyer avait hésité devant un ordre de son seigneur. Il murmurait :

— Quoi ! comme elle est là, monsieur ?

M. de Saint-Cendre avait ouvert la fenêtre tout en disant :

— Il n'importe ! Débarrasse !

L'air froid entra tout d'un coup. Madame de la Touaille toujours dévêtue, claqua des dents. Dartigois, maladroitement, mit la main sur l'épaule nue avec un : « Voyons, madame, habillez-vous ! » et tira à lui les vêtements épars sur une chaise. Mais madame de la Touaille poussa un cri d'enfant battu. Le maître du Breuil sentit la sueur perler à son front. Dur à tous, sauf aux femmes, il redoutait leurs plaintes. Et depuis que de ses mains, il avait dû étrangler la petite Marie Peyrusse, criant d'angoisse sous le lacet, il se sentait inquiet, gêné, lâche et mou… « Allait-il donc être obligé à tuer celle-là, aussi ! » De sa voix grossie et enrouée il exhortait madame de la Touaille : « Il fallait se lever et vite. » Il l'aida à s'habiller. Puis, quand elle fut dans le couloir, où elle tâcha de ramener ses cheveux, de fixer son masque, Dartigois tenta un dernier effort :

— Attendez ici, madame, et ne craignez rien !

Il rentra dans la chambre. Penché sur l'accoudoir de la fenêtre, le gracieux Marquis bayait aux étoiles :

— Qu'est-ce encore ? — fit-il impatienté.

— Mon Dieu, monsieur le marquis, vraiment c'est une pitié ! Elle a les pieds tout en sang, et ses souliers sont à jour. Jamais elle ne pourra marcher. Et la nuit est glaciale. Ces jeunes femmes de château, c'est délicat comme des pousses de vigne… Elle prendra mal, bien sûr. Et vous ne commandez point sa mort. Vous savez le proverbe : « Nuit d'octobre… »

— Tourne les talons, tu m'entends! Et jette-moi cette tendre sorcière au dehors!... Bonne nuit!

Et M. de Saint-Cendre, sur ces paroles criées d'un ton impératif et élevé, poussa le battant sur Dartigois qui demeura seul dans le couloir : Madeleine de la Touaille n'y était plus. Des cris de femmes montaient du bas, la porte de la rue était ouverte, les hommes de garde couraient avec des flambeaux.

Hélène la Grecque, Macée Labourlade et Julie Thouron, embusquées derrière la tapisserie, avaient suivi la scène. Quand elles virent Madeleine sans l'écuyer, blottie contre la porte, elles se jetèrent sur elle. Macée lui arracha son masque, Julie Thouron lui frappa le visage avec sa pantoufle, la demoiselle de Chypre la frappa de son couteau à l'épaule, ouvrit la manche qui pendit, laissant le bras à nu. Dans la demi-obscurité du lieu, Madeleine tourna sur elle-même, affolée. Les coups, les injures pleuvaient :

— Vipère! — Chienne en chaleur! — Voleuse! — A la sorcière! Au feu, la goule!

Macée lui cracha au visage son insulte de brodeuse :

— Voyez-vous la grenouille qui veut passer pour maîtresse!

La Cypriote criait :

— Juive! Traînée de ghetto! Lépreuse!

La lame en croissant brilla encore. Madame de la Touaille sentit le froid du fer, le sang qui coulait dans son cou. Alors, comprenant qu'on allait la tuer, elle courut droit devant elle, n'osant même plus crier. Elle tomba dans l'escalier, se releva. Mais les autres la poursuivirent jusque dans la rue, excitèrent les soldats de garde, ceux qui passaient. Et Julie Thouron criait d'une voix perçante :

— A l'eau, la sorcière! Elle a volé un enfant de votre compagnie!

Et Macée Labourlade, Hélène la Grecque hurlaient, du seuil :

— A l'eau! A l'eau! Elle a voulu empoisonner le Marquis! Elle a le poison dans ses cheveux!

Dartigois ne put rejoindre Madeleine de la Touaille. Les trois concubines du marquis étaient rentrées déjà, se tenant

les côtes de rire, et elles assaillirent l'écuyer de leurs quolibets. Secouant les épaules, il alla se coucher, au rez-de-chaussée, sur un chalit. Et madame de la Touaille courait toujours, dans la nuit. Quelques traînards entreprirent de la traquer, elle leur échappa. Mais, pour son malheur, elle tomba à gauche de la Villotière, sur un quartier de gens de pied où l'on faisait la ribote. Des bas-officiers étaient attablés, en plein vent avec des femmes et des jeunes filles. A la lueur des torches, le vin coulait de deux tonneaux en perce. On buvait dans des brocs d'argent, et les captives laissaient rouler leur tête sur les épaules des uns et des autres, avec une lassitude hébétée. Les courtisanes empanachées, dorées comme des calices, décolletées jusqu'au milieu du dos, se moquaient du froid et dansaient la gaillarde au son de deux violons, d'un tambourin et d'un fifre. Débouchant dans ce cercle de lumière, Madeleine de la Touaille hésita, voulut tourner. Anne de Champoisel, vêtue en page, avec de grandes grègues et un pourpoint de soie brun, à manches chargées d'armoiries, de broderies et de perles, sautillait alors debout sur une table qu'elle avait gagé traverser, en longueur, sans casser un pot. Tournant la tête, elle reconnut sa folâtre amie de la Haute-Ganne.

D'un temps, la fillette sauta à terre, sans lâcher le grand hanap où elle étourdissait sa raison. Elle courut vers Madeleine et lui tendit son bocal, en criant sur le ton aigu :

— A toi qui m'aimes ! à toi, Madeleine, doublure de mon cœur!... Viens-t'en baller avec nous!

Chacun s'était levé pour voir. Les danses en cessèrent du coup. Deux ou trois femmes, réveillées en sursaut, levèrent leurs têtes décoiffées qui reposaient sur la nappe. Plus d'une reconnut la belle dame du château.

La petite Anne, plus ivre que toutes ses compagnes, tendit encore le bocal :

— A toi, que j'aime!... Ah! tu ne veux plus boire avec moi?!... Pourquoi es-tu peinte en bleu?

Une huée s'éleva, alors, avec des rires et des injures ignobles. Mais toutes ces femmes, quelle que fût leur condition, tendirent le poing vers la vagabonde. Déchirée, sanglante, Madeleine recula encore. Ses cheveux, plus rouges

que la soie des enseignes qui formaient pavillon pour les danseurs, se dressaient hérissés, tachés de violet. Et la moitié de sa face était aussi violette, l'autre maculée de sang.

Des voix confuses se rapprochaient. On distinguait maintenant les mots :

— A l'eau, la sorcière! A l'eau!

Les buveurs comprirent. C'était une goule, un vampire. Alors tous, soldats, courtisanes, filles et femmes, hurlèrent :

— A l'eau! à l'eau! la sorcière!

Repoussant Anne de Champoisel, qui roula à terre avec une des manches de satin dans la main, madame de la Touaille courut sans s'arrêter, plongea dans la nuit. La meute gagnait sur elle; grâce aux torches, on distinguait sa chevelure rouge, allongée en comète. Un moment, elle crut s'échapper. Mais la chasse la rabattit vers l'étang des Lucottes. Un abreuvoir se trouvait au bout de la ruelle obscure où ses jambes raidies l'avaient portée dans un dernier effort. L'eau verdâtre, sordide, clapota avec un bruit sourd. Madame de la Touaille ne cria point. Saisie par le froid, elle coula à pic, et tout retomba dans le silence. Bien loin, maintenant, les autres couraient avec leurs torches, qui s'éteignaient l'une après l'autre, et ils s'épuisaient à crier :

— A l'eau! à l'eau! la sorcière!

Et quand les valets des reîtres amenèrent, au matin, les chevaux, ils trouvèrent la femme qui flottait au milieu de l'abreuvoir. Comme cela faisait peur aux bêtes, ils la tirèrent jusqu'au bord et la jetèrent dans un fossé. L'eau avait lavé les taches violettes, et la figure était très blanche :

— Elle était gentille, celle-là, — dit un Hessois.

— C'est dommage.

Et il n'en fut pas autre chose. Telle fut la fin de madame Luce-Hélione-Madeleine de la Touaille. née Latour-Pontissac. et qui n'avait pas trente-deux ans. Elle passa de vie à trépas le 26 octobre 1569. Diane de Follenbrais ne connut la mort de sa tendre amie que deux ou trois mois après, par hasard. Elle ne s'en affligea point, et pour cause. Plus d'une fois la jeune dame en plaisanta avec Germaine Charpy. Et la chambrière riait fort à l'idée que ses cheveux, à elle, auraient pu garder une teinte aussi rouge que celle de la défunte Made-

leine, prouvant ainsi que les femmes sont semblables à ces beaux oiseaux familiers et doux à la main de l'homme, mais qui harcèlent, déchirent et dévorent facilement leurs pareils quand ils sont faibles ou blessés.

II

On heurtait doucement à la porte. M. de Clérambon leva la tête, cessa de mordiller sa plume d'oie, et cria :

— Est-ce toi, Berruyer ?

— Oui, monsieur, — répondit-on de l'antichambre, — et avec des nouvelles.

— Entre, et tire le rideau !

Le majordome, de noir vêtu, avait la mine lourde et sévère. Posément, il s'expliqua. Trois courriers étaient arrivés dans la matinée, à quelques heures d'intervalle. D'abord M. Dartigois, seul, poudreux, et si brisé de fatigue que, sur le pont-levis, — qu'on avait baissé, dès que les guetteurs avaient reconnu et signalé ce cavalier, — il n'avait pu empêcher son roussin de butter. La bête était morte aussitôt, le sang aux naseaux, et le maître du Breuil s'était trouvé pris dessous, évanoui. On l'avait rentré, raide comme un bâton, dans une salle où on le frottait avec des linges brûlants et du vinaigre, sous l'œil du mire Hélion Pélissier. Ses valises et sa selle étaient en sûreté dans un réduit :

— Monsieur, en voici la clef.

M. de Clérambon la prit, et demanda :

— Et encore ?

— Un messager qui se dit envoyé par madame de Jupilly, votre tante, avec une lettre...

Le comte leva les sourcils, regarda en l'air, puis jusqu'au plafond : « Que diable pouvait bien avoir sa tante de Jupilly à lui écrire, de si pressé ? »

— Et — continuait l'imperturbable M. Berruyer, en tirant la chaîne d'argent qui battait son pourpoint piqué — ce valet a déclaré qu'il avait commandement de la remettre en vos mains propres.

— C'est bien! Qu'on ait soin de lui! Tu me le présenteras après le dîner. Et encore?

— L'autre courrier est Claude Persan, le messager de monsieur de Carpençay, avec sa boîte... Celui-là arrive de Paris et ne tient plus dans ses bottes. On a dû dessangler son courtaud, et emporter ensemble l'homme et la selle. Avant tout potage, il a demandé un lit, a prié d'excuser, et a commencé de ronfler comme un moulin de forge.

— Il avait des lettres?

— Les voici, sans doute, monsieur, dans sa boîte.

C'était une custode de cuivre, en forme d'écusson. Son couvercle émaillé montrait les armes de Carpençay, qui sont une carpe d'or, écaillée de gueules, sur champ d'azur, et portant des besicles d'argent. Aux moraillons pendait un solide cadenas d'acier doré, à secret.

— Ah diable! — murmura M. de Clérambon, — je ne sais plus ce que j'ai fait de la clef! Vois donc si elle ne serait pas, de fortune, pendue à quelque cordon, dans le cabinet flamand, entre les deux fenêtres.

Et, tandis que le majordome, dans la chambre voisine, cherchait la clef, M. de Clérambon tournait et retournait la boîte de messager :

« Voici, — se disait-il, — qui est singulier, mon cœur bat, comme s'il allait sortir de cet étui quelque chose d'extraordinaire. Et, pourtant, de mon Carpençay, en dehors de ses témoignages de bonne amitié, je n'attends rien d'important. »

M. Berruyer revint :

— Monsieur, je l'ai trouvée! Elle y était bien. A son cordon tient un rouleau de parchemin ficelé de vert... Monsieur n'a point d'ordres à donner?

— Non. Quand Dartigois sera dégourdi et reposé, tu me l'enverras.

M. de Clérambon demeura seul, avec l'écusson du messager.

« Après tout, — se dit-il, — je ne sais vraiment quelle sotte bizarrerie m'afflige et me porte à tirer de tout des signes funestes et des pronostics fâcheux... Et pourtant les songes ne nous trompent point... Galéas me l'a prouvé d'une façon cer-

taine. Les visions de la nuit ne viennent point sans cause et leur succession est aussi logique et régulière que le décours des astres... Mon astrologue connaît le fin fond de mon âme, et il sait de quelles fantasques vapeurs ma tête souffre, obscurcie... Ah! que j'ai passé une mauvaise nuit!... Et ne retrouverai-je donc jamais le sommeil?... Et toujours j'en rêve... Les années passent. Les plis de mon front se creusent pour témoigner de mes soucis... Et Elle me visite comme autrefois avec sa mine hautaine et naïve... charmante... sans me traiter mieux qu'avant!... Je devrais m'y habituer, puisqu'Elle a disparu, cachant sa trace, et que je ne la verrai plus! »

Il se secoua, jeta sa plume, la reprit, essaya de se remettre à écrire. Mais il hocha la tête avec impatience, et se renversa dans sa grande chaise à arcatures, dont il taquina les floches de soie.

« Je suis trop mélancolique aussi, et ne veux point me décider à vieillir!... C'est la boîte de Carpençay, avec son ridicule poisson à besicles, qui me donne ces noires pensées. Rien de plus simple! Et les raisons se déduisent, claires et limpides. Carpençay est le seul homme sur terre à qui j'aie confié mon mal... Et il est muet comme la carpe qui nage sur son champ d'azur : *Perspicillata tacet*... Aussi je m'émeus par ricochet... Mais sa lettre n'a rien à voir avec un sujet qu'il a oublié, je gage, quelle que soit la force de son amitié. Il me mande aujourd'hui des choses indifférentes. Sans doute me croit-il menacé dans mes biens. Sans doute m'a-t-il vu pendu en effigie?... Une fois de plus... qu'importe!... Sans doute encore désire-t-il savoir si, parmi les espèces sonnantes que j'ai fait rentrer, il ne se trouve point, d'aventure, quelques monnaies rares et autres médailles à l'effigie des Césars ou des Sofis, qui deviendraient le principal ornement de son cabinet... Il y a, en effet, bien longtemps que je néglige cet ami unique et que je ne le flatte plus dans son innocente manie. J'en parlerai à Berruyer, de ces as et de ces sesterces!... Aussi bien lirai-je cette lettre après dîner... Je veux me débarrasser de ce compte Taubadel pour expédier le chef et la troupe : j'en ai par-dessus les oreilles! »

Et, repoussant la boîte de messager parmi les papiers, les

livres et les parchemins dont sa table, vaste et carrée, se couvrait, et qui, malgré leur apparent désordre, étaient classés par catégories distinctes, M. de Clérambon marcha par la chambre. Il regardait le carrelage noir et blanc avec attention, comme s'il eût pensé découvrir quelque disposition nouvelle dans les dalles de cette salle haute, la dernière de la deuxième tour du Nord, que l'on appelait la Sénéchale. Le comte Odet chérissait entre toutes les chambres rondes, où il pouvait tourner, tout à son gré, sans s'arrêter, tel un ours dans sa cage. Mais sa promenade ne dura point longtemps. Il se rassit à sa table, où il s'accouda, la tête basse, à demi tournée, regardant le vide, sentant venir un de ces accès de mélancolie qui le terrassaient à huis clos.

Avec un rire amer, il lisait dans sa vie, comme s'il se fût agi d'un autre :

« En bonne justice, il méritait plutôt d'être envié, au regard du monde. Car, enfin, il était très riche, extraordinairement craint, et assez puissant. Sa position était précaire, parce qu'elle dépendait de ses armes? Sans doute!... Mais sa force était aussi de celles avec lesquelles le Roi pactise toujours. A la fin des troubles, — car ceux-là finiraient comme les autres entreprises de brouillons que les Français se plaisent à mener, toujours pour des raisons inconnues de la plupart, tant ce peuple est naturellement enclin aux émeutes et séditions, — à la fin des troubles, il se ménagerait une bonne paix et aurait ses lettres d'abolition, régulières, dûment enregistrées. C'était là affaire d'argent, et il n'en manquait pas, certes. L'ami Carpençay détenait, dans un bon coffre, toutes les pièces qui serviraient pour les lettres de rémission. Il tenait registre des hauts faits imputés au seigneur de la Roche-Thulon, les notait en toute véracité, et dans leur ensemble et dans leurs particularités infimes. Car souvent, faute d'avoir mentionné un méchant petit crime, on court le risque du billot ou de la roue. »

Et M. de Clérambon sourit :

« Oui! c'est de cela qu'il m'écrit, ce bon Médéric! Il continue de soigner mes affaires. »

Le sourire qui éclaira, un instant, sa figure, l'avait rendue très douce. Qui aurait vu le comte Odet, alors, aurait juré

qu'il avait retiré un masque et montré sa face à découvert. Mais cette face reprit vite son expression hautaine et chagrine. Il réfléchissait sur l'inutilité des efforts, la vanité de tout, en ce monde, en dehors de la vie vécue pour elle-même. De ce côté, il n'avait rien à se reprocher. Il avait tout fait pour tenir sa chair et son esprit en joie, et les distraire. Frotté de bonnes lettres, chérissant les livres, les tableaux et les statues, il comptait comme savant parmi ses pareils. La connaissance qu'il avait des auteurs l'aidait à tout comprendre. De leur suc il avait tiré une méthode pratique de philosophie indulgente. Considérant la luxure — ou l'œuvre de chair, au sens ecclésiastique des mots — comme la maîtresse fonction de l'homme, il ne nourrissait pas un tel orgueil qu'il se prétendît supérieur aux bêtes des champs qui se reproduisent tout comme nous, mais sans péché, par les mêmes artifices qui sont les lois de nature.

« Les exemples ne sont pas loin, — dit-il un jour à M. Médéric de Carpençay, dans la cour d'une ferme. — Voyez ce coq doré et crêté. Il chasse les cochets rivaux, assaille ses poules tour à tour, sans façons, et s'envole ensuite sur cette butte pour y claironner sa victoire. C'est là l'image la plus complète que l'on puisse rencontrer de la guerre et de l'amour. »

M. de Clérambon aimait donc les femmes pour cette chair qui est leur plus beau vêtement. Mais il ne se donnait point pour législateur et n'entendait pas obliger le monde à se modeler sur son exemple. Détestant l'hypocrisie de ces galants « qui — expliquait-il à ce même ami — parlent aux demoiselles des étoiles, dans l'espoir de quelque terrestre amusement », il ne se prodiguait pas en madrigaux et sonnets. Jamais il n'adressa des vers aux dames. Si, de fortune, il en pouvait saisir une de quelque beauté, il en mésusait d'une façon despotique, mais sans brutalité, quoique à discrétion, ce qu'on expliquait par le trouble où entraient celles qui lui tombaient sous la main.

Et, en ce moment, penché sur sa table, M. de Clérambon songeait — ayant chassé ses pensées importunes — à toutes ces belles statues de chair qu'il avait là sous ses clefs : Diane de Follenbrais, pareille à ces déesses que le Primatice avait

peintes vêtues d'un anneau d'or à l'arrière-bras; Germaine Charpy, délicate et molle comme les Grâces dont Raphaël Santi fixa les formes pour arrêter la beauté humaine; Marguerite de Longepierre, plus ferme et fière de contours que la Junon du Rosso, et qui, orgueilleuse de sa splendeur de matrone, ne s'inquiétait plus que de soigner sa peau et vivait nue; Henriette, sa fille, qui ressemblait à Hébé; et ce n'étaient pas là les seules têtes du troupeau que lui avaient livré les murailles éventrées de la Haute-Ganne. Car, pour les préserver de la férocité des Provençaux et de certains huguenots fanatiques, il en avait racheté vingt-cinq, sans s'occuper de leur rang, et aussi la plupart des petites qui suivaient madame de Saint-Cendre. Ainsi, sur les cent et quelques femmes ou filles qu'abritait le château du vieux Lanelet, M. de Clérambon en avait sauvé un tiers. Et, pour le reste, il avait rendu des bans où défense était édictée de les torturer ou de les tuer, sous peine de la hart.

Quand il avait vu le corps de Madeleine de la Touaille, dans le fossé, — car il veillait à tout dans le camp, — il avait ordonné une enquête, s'était fait communiquer, par M. de Taubadel, le rapport du cadet Wolfgang de Mühla, qui commandait la corvée d'abreuvoir. Ayant interrogé l'arquebusier Lescarpin, qui parla trop, et sondé Dartigois, qui se coupa en ne voulant rien dire, il avait connu la vérité et admiré ces actions par lesquelles M. de Saint-Cendre réussissait à fixer le caprice des belles. Grâce à M. de Clérambon, qui ne fut jamais accusé de mollesse et de bienveillance, la noyée reposa en terre sainte, avec la marquise Gabrielle et mademoiselle de Bonisse. Par ses soins, les corps furent transportés à Bellac. Gaspard de Croisigny les accompagna avec le chapelain de la Haute-Ganne, qui fut déguisé en charretier. Et ce prêtre marchait à l'épaule du cheval, le fouet à la main, marmonnant les prières des morts. Ainsi ces trois dames et aussi Marie Peyrusse eurent-elles leur dalle de pierre dans l'église des capucins de Bellac. Comme ces chiens sculptés qui s'allongent en travers des tombeaux pour veiller les effigies dans leur éternel sommeil, la chambrière avait été couchée aux pieds de Gabrielle de Vignes. Cent messes, dont dix chantées, avaient été payées pour le repos de leurs âmes. En remettant le prix de ces messes, de

ces obsèques, cinq mille livres bien comptées, M. de Clérambon avait recommandé à Gaspard de ne point se laisser voler par le prieur du couvent : « Veillez-y, et voyez tout par vous-même! » Et puis il lui avait tourné le dos en disant, d'un ton sec, qu'il le tenait quitte de ses remerciements.

Mais, un mois après, par un froid matin de novembre, il avait vu Gaspard de Croisigny entrer à la Roche-Thulon, le jour même où M. de Saint-Cendre en sortait pour rejoindre M. l'Amiral.

« Monsieur, avait dit Gaspard, je voudrais vous entretenir en particulier. — Allons, et soyez bref! avait répondu Odet, car j'ai peu de temps à moi. »

On n'a pas su ce dont les deux hommes parlèrent. Gaspard de Croisigny s'installa dans la tour du Nord, où il vécut seul. De temps à autre, il visitait le mire Hélion Pélissier. Mais, tous les jours, on pouvait le rencontrer, avec sa toise à la main, et, à la ceinture, son épée large, dont la gaine contenait une trousse complète de géomètre. Il scrutait les murailles, s'inquiétait des aplombs, et parcourait l'enceinte, escorté par une troupe de maçons :

M. de Clérambon songeait à tout cela. Découragé, inquiet, il appuya ses coudes sur la table et cacha son visage dans ses mains. Et qui eût été là, caché derrière un rideau, aurait entendu ses plaintes.

— Ah! Croisigny! Croisigny! Tu mourras de chagrin, c'est sûr! Mais, moi, que deviendrai-je avec le temps? Et quel sera mon sort, puisque je ne peux pas oublier? Plus heureux que moi, Gaspard, tu sais que ton malheur est complet, que ton cœur a cessé de battre, sans remède, que tu n'es plus qu'un simulacre pareil aux statues de l'Écriture! Moi, je continue d'entendre et de voir... en songe, et mon supplice est sans fin... sans fin! Et cela parce que qui j'aime est vivant, sans doute, quoique je n'en puisse rien savoir!... Croisigny, tu dors, par avance, ton éternel sommeil, tandis que moi, je suis muré tout vif dans un tombeau!

Il releva la tête, car on avait frappé à la porte.

— Qu'est-ce encore? — cria-t-il sans que sa voix sèche et blanche indiquât la colère ou même l'impatience.

— Monsieur, — répondit-on, — c'est M. de Taubadel qui désirerait vous parler.

Clérambon, haussant les épaules, ordonna qu'on le fît entrer. Le margrave Casimir-Maximilien-Ernest de Taubadel-Frauenbries, qui, n'étant que rittmestre, s'arrogeait le titre de colonel, pénétra dans la chambre. La pointe de sa barbe rousse prolongeait, en avant, sa mâchoire saillante; la racine de son nez était fendue en large, par une cicatrice profonde; ses yeux couleur d'escarboucle, luisants, accusaient la pâleur de sa face grave et revêche ; et ses moustaches arquées, contournées en vrille, étaient si longues qu'il devait les lier derrière sa nuque, — disait-on, — quand il voulait boire ou manger. Cet homme carré et solide mesurait six pieds de haut. Il dépassait, de la tête, M. de Clérambon, qui le reçut avec son habituelle politesse et le félicita sur ses beaux habits tannés et rouges :

— C'est là du velours à trois poils, ou je ne m'y connais pas !

Mais le comte Odet ne vit point, sans contrariété, se profiler derrière ce reître velouté, un autre colosse, plus humble, dont le vêtement à taillades était bigarré de tous draps. Car il avait reconnu le trompette Christian Kopperhorn, homme de confiance du margrave. Et cet homme de confiance, qui ne quittait jamais la bandoulière de loup marin aux écussons de son maître, portait sous son bras une grande valise plate, de maroquin gaufré, et munie de trois serrures.

— Vous permettez ? — dit M. de Taubadel, en tirant une des allonges de la table. — Christian, pose ceci, et laisse-nous !

« Ah ! que le tonnerre le grille, ce porc à sacoche, et le porcher avec lui ! — songeait Clérambon. — Voici encore l'autre qui s'installe, avec ses comptes de fournitures !... Ne t'inquiète pas, mon compère, tu me payeras mon temps et mon ennui ! »

En effet, M. de Taubadel était venu pour parler d'affaires. Et, entrant tout aussitôt dans le vif de la question, il s'enquit du prix exact des épées et des pistolets, demanda quels étaient les cours du jour, au 3 mai 1570. Il s'assura par la lecture d'un almanach que c'était bien là le quantième du mois, et déclara qu'il pleuvrait sans doute dans la soirée. Puis il énu-

méra ses griefs, réclama des diminutions de prix, surtout sur la poudre et le plomb, critiqua la qualité des collets en cuir de cerf :

— Vous en exagérez la valeur, et aussi des buffles !

Mais M. de Clérambon se défendait avec son âpreté coutumière :

— Les bons comptes, monsieur de Taubadel, font les bons amis. Quand je vous ai reçu ici dans mon château, vous et vos cavaliers n'aviez plus ni bottes ni manteaux. Je vous ai remontés en armes et en vêtements. Après l'entreprise de Richemond (ainsi M. de Clérambon appelait-il la prise et le sac de la Haute-Ganne), vous avez gagné autant que si vous aviez fait campagne pendant trois mois avec l'Amiral...

M. de Taubadel, à ce nom vénéré dans le parti, souleva son bonnet.

— Et vous avez tenu, — continuait le comte, — à rentrer dans mon château pour y rafraîchir vos reîtres. Ensuite, vous avez demandé que nous réglions nos comptes. Depuis deux mois, je ne travaille qu'à cela. Ne faudrait-il pas encore que vous ergotiez sur chaque article, quand, de tous, je vous ai fait gracieusement l'avance... Ainsi, quand je dis quarante-cinq épées, ce n'est point à vous de me répondre quarante-trois, puisque je compare sur vos livres où les chiffres sont nettement tracés...

— Ne vous fâchez point, monsieur de Clérambon, — dit M. de Taubadel, d'un ton paterne. — Je me serai trompé.

— Erreur ne fait pas compte. Il y a plus : toutes ces épées, quand on vous les a livrées, étaient en bon état, avec leurs garnitures, ceinture et dague... Vous vous récriez sur le prix ?... Vous devez pourtant le connaître : les lames sont d'Allemagne et, par conséquent, supérieures à ce que l'on fabrique à Vienne...

M. de Taubadel n'y contredit point : il n'avait les épées dauphinoises qu'en petite estime. Mais chacune des épées fournies par M. de Clérambon était estimée cent quarante sous, ce qui était excessif.

Celui-ci s'expliquait sans se troubler :

— Voyez les tarifs : « *Épées à garde couverte, couleur d'eau...* »

Mais M. de Taubadel ne tenait pas à cette patine bleue. D'abord, il la trouvait peu solide, et puis le noir était d'un entretien plus aisé.

— Je vous les ferai noircir, si vous y tenez !

— Oui, mais cela me coûtera encore de l'argent !... Et puis, qu'est-ce, s'il vous plaît, que ce prix de trente écus pour un harnois à l'épreuve ?...

— C'est le prix en France. Voyez le tarif...

— Grand Dieu ! monsieur ! Mais votre tarif compte les corselets gravés, complets, à vingt-quatre livres, suivant en cela les cours du Bourbonnais !...

— Monsieur de Taubadel, là, comme ailleurs, on en a pour son argent. Si vous tenez à posséder une cuirasse qui crève sous un coup d'épée, j'en ai encore quelques-unes à dix livres...

Ainsi M. de Clérambon défendait-il ses intérêts contre M. de Taubadel, avant son dîner. Devant cette morne fermeté, l'Allemand cédait toujours, tout en se promettant de ne rien lâcher le lendemain. Il avait déjà passé la porte, précédé par le porte-valise Christian, et M. de Clérambon le croyait parti, quand il revint et dit avec un accent de mystère :

— Ah ! monsieur, vous savez ? Mademoiselle de Lamothe-Gondrin, que vous me donnâtes si généreusement, dit qu'elle m'aime beaucoup et qu'elle voudrait bien se marier avec moi ! Et ses parents ne veulent pas me payer de rançon !

— Monsieur de Taubadel, — répondit M. de Clérambon, — c'est peut-être là une grâce de Dieu qui tient à ce que vous preniez femme en France... Je vous quitte pour aller dîner, et vous souhaite bon appétit !

« Si tu crois, mon pauvre homme, — continua-t-il pour lui seul, — que je t'en aurais fait cadeau si la famille avait été capable de payer !... Et ta simplicité est-elle assez vaste pour ne point comprendre que cette jeune beauté préfère le toit d'un cadet poméranien à la cellule d'un couvent ! »

Après son dîner, M. de Clérambon s'enquit de Dartigois. L'écuyer était revenu à lui, mais pour tomber aussitôt dans un sommeil léthargique : le mire Hélion Pélissier pronostiquait que cet état durerait bien jusqu'au lendemain. Persan

dormait toujours, botté. Le messager de madame de Jupilly. moins fatigué, sans doute, pût remettre entre les mains du comte la lettre qu'il portait cousue, pour plus de sûreté, dans la doublure de ses chausses. Ainsi l'avait-il gardée depuis son départ de Moulins.

Monsieur mon neveu, l'on me raconte sur vous des choses tellement singulières que je crois devoir vous en toucher deux mots, pour connaître le vrai. La réputation où l'on vous tient est telle, qu'elle est parvenue jusqu'à moi. Et ce n'est pas peu dire, puisque depuis la mort de mon très aimé seigneur mari Henri-Charles-Joachim, votre oncle, — que Dieu ait son âme! et cette mort arriva au temps du feu Roy, — je me suis retirée ici, dans une retraite pieuse. Et les vains bruits du monde expirent au pied de ces murailles sans les jamais dépasser, tout comme cette eau agitée en tempête, à laquelle Notre Seigneur dit un jour : « Tu n'iras pas plus loin! » Le bruit de vos exploits a passé la porte de mon cloître, et j'en ai été troublée dans mon repos.

Vous auriez, m'a-t-on dit, pris définitivement parti dans cette religion prétendue réformée, où nous avons vu entrer, depuis quelques années, tout ce que le royaume compte de brouillons et de mal contents, et aussi de ces aventuriers pour qui toutes séditions et révoltes à main armée sont occasions de garnir leurs poches. A Dieu ne plaise, mon cher neveu, que je vous confonde parmi ces espèces. Étant de notre sang, vous n'avez pu faillir aux devoirs que votre condition vous oblige à remplir envers l'Église et le Roi. Mais on répète aujourd'hui partout que vous êtes l'ami des Allemands et que vous trafiquez avec eux, sous couleur d'actions de guerre, tout comme ce M. Gaspard de Châtillon, que l'on continue à appeler l'Amiral, je ne sais trop pourquoi, et qui veut jouer dans le royaume le personnage des anciens maires du Palais. Vous m'écrirez, s'il vous plaît, pour m'assurer que l'on vous a calomnié. Car, si je vous parle ainsi, c'est aux nom et place de vos père et mère qui sont morts en me laissant le soin de veiller sur vous...

J'ai entendu rapporter aussi que vous détenez en captivité plusieurs dames et demoiselles, et que vous prétendez en tirer de grosses rançons. Ce sont là, entre nous, des procédés d'un autre âge, et bons, tout au plus, dans ces siècles reculés et barbares où vécurent certains de vos ascendants, tels que ce sire Séguin de Badefol, seigneur de la Linde, votre très arriéré trisaïeul. On parle encore aujourd'hui des pilleries et des vilains massacres qu'il promena, un peu partout, avec sa compagnie de gens de guerre, « la Margot », au temps des guerres contre les Anglais. Votre ancêtre Séguin, mon cher enfant, pour puissant et assuré qu'il se tînt, n'en eut pas moins une très pauvre

fin. C'est en Navarre que Dieu l'attendait pour le punir. On l'y empoisonna avec du réalgar, dans des poires cuites ou du cotignac, je ne sais plus au juste. Notre Séguin s'était rendu chez le roi Charles, surnommé le Mauvais, pour débattre ses comptes de solde. Charles lui donna des poudres en payement. On ne saurait blâmer ce prince, tous les moyens étant licites contre les impies... N'avez-vous jamais craint, mon cher neveu, de trépasser d'une pareille manière? A votre place, je ne serais pas tranquille. Et ce que votre cas présenterait d'affreux, c'est qu'ainsi empoisonné dans votre réduit de la Roche-Thulon, loin des secours de la religion, vous vous rendriez tout droit en enfer. Je me consolerais du premier malheur, puisque nous sommes mortels, mais jamais, assurément, du second...

On m'a raconté que vous étiez devenu ainsi tyrannique et violent, à la suite de chagrins intimes, et que vous en détestiez les hommes, et surtout les femmes, particulièrement. Mais, je vous prie, quels peuvent être ces chagrins? Et ne les connaîtrais-je pas, s'ils étaient vraiment d'importance? Et, ensuite, si les hommes n'étaient pas, pour le plus grand nombre, injurieux, malfaisants et trompeurs, où serait le mérite de les supporter? Et pourquoi la bienveillance serait-elle rangée parmi les vertus? Je parle ici des hommes, car, pour ce qui est des femmes, je ne vois pas trop comment vous pourriez les connaître, puisque vous n'avez jamais été marié. Attendez de l'être pour en parler, mon enfant! En tous cas, celles par qui vous avez été élevé, ne vous ont jamais donné que de bons exemples...

M. de Clérambon, hésitant, se demandait s'il continuerait de lire ces banalités confites. Mais, sachant que les femmes reculent volontiers jusqu'aux dernières lignes de leurs lettres pour exprimer leurs reproches ou formuler leurs désirs, il alla jusqu'au bout, et connut enfin ce que sa tante de Jupilly avait à lui demander.

Vous tenez sous vos verroux une jeune femme de la plus parfaite innocence et qui est d'une exquise beauté. Diane de Follenbrais est, vous ne l'ignorez pas, filleule de Madame la Reine Mère, et elle est mariée avec un seigneur d'avenir, si l'on s'en fie à son mérite éclatant, et aux satisfactions qu'il a toujours données à sa famille. Malgré votre ami, M. de Saint-Cendre, ce magnifique seigneur dont la courtoisie et la modération à l'égard des dames sont passées en proverbe, et qui voulait remettre cette tendre Diane entre les mains de son époux, vous avez traîné cette dame jusqu'à votre Roche-Thulon. Vous l'avez traînée, dis-je, par les plus mauvais chemins, obligé à faire une partie de la route à pied, ce qui a meurtri sa chair délicate.

M. de Clérambon interrompit sa lecture :

« C'est dommage — songea-t-il — que ma bonne tante n'ait pas vu la litière où cette « chair délicate » a dormi à son aise pendant les quinze jours qu'a duré son voyage de la Haute-Ganne à la Roche-Thulon. C'est plus grand dommage encore que ma tante n'ait pas plumé les trente et quelques chapons que cette dame « de la plus parfaite innocence » a mangés, relevés de diverses sauces, pendant ce temps, sans compter les autres viandes, les entremets et les tourtes! Misère de nous! Si l'on nous traite ainsi de notre vivant, que diront les postérités de nos faits et gestes?... Continuons ! »

Ne cherchez pas à nier, monsieur mon neveu, je sais tout cela et d'autres choses aussi où la bienséance m'empêche de m'arrêter... Ne niez pas. Vous me prouveriez le contraire, avec ces arguties subtiles qui ne vous font jamais défaut, que je ne vous croirais point. Enfin, vous exigez une rançon de dix mille écus! Vous auriez, entre nous, mauvaise grâce à réclamer ces soixante mille livres — une fortune par le temps qui court — à une famille déjà éprouvée et qui compte, outre force personnes distinguées, un M. Guérin-Béchu, évêque de Saint-Germain-en-Dunois, ou d'ailleurs — il ne m'en souvient plus! — et qui est un véritable saint sur la terre. Et, un peu plus, on allait vous payer cette somme. Heureusement que je veillais. Grâce à ce prélat, dont la pourpre cardinalice couvrira bientôt — je vous l'annonce en confidence — les vénérables épaules, j'ai pu entamer des négociations. Prenant la parole en votre nom, j'ai consenti à tout ce qu'on voulait, et j'ai obtenu des conditions inespérées, ainsi que vous allez en juger...

Le comte de Clérambon ne riait jamais, suivant la commune rumeur. Il se départit cette fois de sa réserve habituelle et se laissa aller pendant quelques minutes, renversé dans sa chaise. Des hoquets creusaient et enflaient sa poitrine, et la chaîne d'or de son cou en sautait sur son pourpoint de velours noir.

— Ah! par le nombril du pape! — murmurait-il, en se serrant les flancs pour réprimer leurs battements tumultueux. — Par les cornes de Follenbrais!... Voici une belle épître!... Croisigny lui-même en rirait! Et je la lui montrerai ce soir!...

Ayant enfin calmé cet accès de rire convulsif, il reprit le

papier où madame de Jupilly avait tracé ses pattes de mouche. Les caractères pointus et grêles, peu couchés, inégalement espacés, reliés çà et là par des ligatures et des paraphes, disaient une nature bornée, méticuleuse et autoritaire, avec un entêtement sauvage. Et les lignes allaient en montant, pour prouver l'énergie de cette personne qui était toujours sûre d'elle-même, et des autres, par surcroît :

Il vous suffira, monsieur mon neveu, de rendre la dame de Follenbrais à son mari, pour recevoir des lettres d'abolition en bonne et due forme. On passera l'éponge sur vos crimes ; et, si vous faites votre soumission entière, on vous recevra en grâce, sans vous priver de vos titres et de vos biens. Il est stipulé, entre autres clauses de petite importance, que vous servirez jusqu'à la fin des troubles, avec vos gens, contre les révoltés. Vous toucherez votre solde comme capitaine, et votre troupe sera payée sur l'ordinaire des guerres : c'est dire que, vienne la paix, cette compagnie ne sera pas cassée. Votre ami M. de Saint-Cendre, qui n'a pas épargné ses bons soins pour vous servir en cette affaire, a écrit à M. de Strozzi — j'ai vu sa lettre — qu' « il se contenterait de la moitié de tout cela ».

Cette fois, M. de Clérambon réprima son envie de rire. Jamais, pourtant, elle n'avait été aussi forte. Et il songeait :

« Dartigois, pour peu que je m'y prenne bien, va m'en raconter de belles !... Saint-Cendre me l'a envoyé en éclaireur, puis il donnera de sa personne ! Tout cela est extraordinairement instructif et distrayant. Voyons la suite ! »

N'hésitez donc pas, mon cher enfant, à saisir cette occasion unique de rentrer honorablement dans la société de vos pairs. Mon courrier, Thomas Boileau, est un homme de confiance. Il accompagnera madame Diane de Follenbrais en toute sûreté, pourvu que vous fournissiez une petite escorte. Ainsi cette jeune et intéressante dame gagnera-t-elle tranquillement Moulins où elle retrouvera son mari...

« Ah ! très bien ! — se dit M. de Clérambon. — C'est le fesse-mathieu Follenbrais qui est venu entortiller cette simple veuve !... »

...qui attend, avec une légitime impatience, le retour de sa mignonne... Ai-je oublié de vous dire que le Roi songeait à vous donner le collier de l'Ordre ? La chose sera faite au premier jour que vous rejoindrez l'armée. M. de Brissac est avisé d'avoir à vous le passer au cou dès votre arrivée, avant tout autre compliment...

M. de Clérambon, persuadé que la munificence royale lui réservait un tout autre collier, haussa les épaules, plia la lettre avec soin, la serra dans un tiroir, et répondit, sur l'heure, à sa tante, pour la remercier de ses bontés :

...Mais, faute d'argent, je ne puis rendre la dame, tellement les temps sont durs. M. de Follenbrais m'a écrit, il n'y a point très longtemps. Il se donnait comme décidé à payer. L'affaire, étant ainsi engagée, ne saurait être reprise d'une nouvelle manière... J'ai moi-même des engagements... Mon respectueux attendrissement ne peut m'empêcher de faire honneur à mes affaires. J'ai été obligé de contracter des emprunts, je me suis obéré pour aider Saint-Cendre dans son entreprise contre son oncle Lanelet... Puisque M. de Follenbrais est assez heureux pour émouvoir votre compassion, ne daigneriez-vous pas lui laisser entendre que, s'il tient à ravoir sa femme, le plus sûr moyen serait de s'exécuter ?...

Et M. de Clérambon ne jugea pas utile de mander à sa tante de Jupilly que, pour une somme relativement minime, M. de Carpençay, à la fin des troubles, lui aurait des lettres de rémission. Quelques milliers de livres suffiraient, tant alors cette marchandise serait commune, et, partant, dépréciée. Ramené par ces pensées vers son ami Médéric, il étendit la main vers la boîte émaillée. Mais, au moment même où il se disposait à ouvrir le cadenas, on frappa à la porte. C'était Dartigois qui, réveillé contre toute attente, demandait à remettre ses lettres. Et, tout en ordonnant de le faire entrer, M. de Clérambon, repoussant l'écusson à la carpe qui disparut sous une pile de papiers dont le choc vint déranger l'équilibre, dit sans se déranger :

— Bonjour, Dartigois. Assieds-toi et donne-moi des nouvelles.

Outre les lettres renfermées dans la valise dont M. de Clérambon avait la clef, l'écuyer apportait des renseignements utiles. Depuis que M. de Saint-Cendre était parti de la Roche-Thulon, lui, Dartigois, ne l'avait pas quitté. Ils avaient retrouvé M. l'Amiral à Montauban, où l'on s'occupait de rafraîchir et surtout d'augmenter les troupes. Puis on était parti pour Toulouse, et l'on avait vécu sur le pays jusqu'à ce dernier mois de janvier. M. de Saint-Cendre gagnait de jour

en jour les bonnes grâces de l'Amiral, et Dartigois en concevait une grande joie :

— M'est avis, monsieur, que si le marquis eût été — et vous aussi, comme de juste! — à Moncontour, on aurait évité bien des fautes... M. de Saint-Cendre est de tous les conseils!

Et Dartigois vantait la sagesse, le courage et les autres qualités du Marquis : « Ce n'est pas à celui-là qu'on aurait passé du coton pour de la soie! Un jour même, il avait rivé son clou au mestre de camp Bessonnières, qui s'était avisé de le contredire sur quelque point... »

— Oui, monsieur! Et ils ont failli se battre. M. l'Amiral les a accordés, tout aussitôt, et obligés à s'embrasser devant lui. Ce Bessonnières avait tort, car le marquis, comme chacun sait, est bien le meilleur homme qui ait jamais marché sur cette terre!... Et puis nous sommes allés à Carcassonne, avec les reîtres, à Montréal aussi, d'où nous sommes partis... pour des affaires... particulières...

Et Dartigois, gêné, craignant d'en avoir trop dit, devint subitement rouge. Il balbutiait...

— Aurait-il eu quelque aventure galante? fit négligemment M. de Clérambon, sans paraître remarquer ce trouble. Ensuite vous êtes allés dans le Bourbonnais...

— Ah! monsieur! — s'écria vivement Dartigois. — Mais vous le saviez donc?

— Cela, et autre chose, mon ami. Ton maître et moi ne sommes-nous pas comme Oreste et Pylade!... Tu as trop de lettres, Dartigois, pour ignorer ces amis des temps fabuleux... Enfin le Marquis m'en a écrit, et j'ai reçu ses lettres envoyées de Moulins. Il y demeurait chez une tante à moi, madame de Jupilly.

— Elle-même, monsieur! Vous êtes au courant de tout, à ce que je vois! Et vous savez aussi que nous sommes entrés, déguisés, dans la ville. Le Marquis se faisait appeler « M. de Billinges », et moi je passais pour son domestique.

— Et as-tu été bien reçu par le maréchal?

— Quoi! Vous savez aussi que je suis allé chez M. de Strozzi!... Monsieur le marquis disait... pourtant... Enfin!...

— Que disait-il, le Marquis?

— Oh ! rien, monsieur ! Rien de particulièrement important !

Pour un peu, Dartigois, qui n'y comprenait plus rien, aurait-il raconté que le maître lui avait recommandé de ne jamais parler de cette mission auprès du maréchal Strozzi.

Ainsi M. de Clérambon tirait-il du défiant Dartigois, par des moyens détournés, quelques renseignements précis. Et l'écuyer, croyant que M. de Saint-Cendre avait tenu son ami au courant de ses démarches les plus secrètes, parla alors d'abondance : « M. l'Amiral cherchait à négocier, c'était sûr, et M. de Saint-Cendre s'employait activement aux négociations. Mais, ne sachant pas encore comment tournerait le vent, il travaillait à se créer des amitiés dans les deux partis... » Dartigois, d'abord muet comme un poisson, était maintenant plus bavard qu'une pie. Les informations de M. de Clérambon étaient si exactes qu'il renonçait, sans pour cela s'interrompre de raconter, « à lui apprendre quoi que ce fût de neuf ». Il était vexé de voir ses indiscrétions les plus audacieuses reconduites par un : « Je sais, je sais ! » auquel s'accrochait toujours un détail, assez net à ses yeux pour justifier cette réponse : sa prudence s'en allait, mais non point sa confiance aveugle dans le marquis de Saint-Cendre, son seigneur.

M. de Clérambon connut que son glorieux ami songeait sérieusement à abandonner la religion réformée pour rentrer dans le sein de l'Église catholique et romaine. A en croire Dartigois, le Roi lui avait fait des ouvertures. Et M. de Clérambon comprit encore mieux le sens de la lettre écrite par madame de Jupilly. C'était sous les auspices de Follenbrais — pour ne point dire le duc de Montpensier — que se ferait cet accord.

— Saint-Cendre — dit M. de Clérambon, d'un air détaché, et en regardant en l'air — a bien tort de manigancer ainsi avec tous ces gens-là. A sa place, Dartigois, moi, je n'irais point par quatre chemins : je tâcherais de tuer Follenbrais, et puis j'épouserais sa veuve.

— Voilà qui est raisonner, monsieur. Mais le Marquis a, sans doute, ses raisons... Et, à ce propos, il m'a chargé de présenter ses hommages à madame de Follenbrais, au cas où elle serait encore ici.

Un sourire vague courut sur les lèvres du comte Odet.

— Tu lui feras ta commission quand tu voudras. C'est une jeune et charmante dame que tu prendras plaisir à voir... Ainsi tu crois que le projet de Saint-Cendre de quitter le parti — et il m'en avait touché deux mots, il y a quelques mois — est bien arrêté aujourd'hui ?

Dartigois, sans se prononcer absolument, hocha le menton. M. de Clérambon, pour savoir d'expérience, et depuis longtemps, combien Saint-Cendre était malheureux dans ses entreprises, se raffermit, au contraire, dans sa résolution de demeurer huguenot. Il décida de consulter, la nuit prochaine, son astrologue Galéas Chrysogoni. Puis, craignant que l'écuyer n'entrât en défiance et ne s'aperçût enfin qu'on le faisait parler, il endigua le torrent impétueux de ses confidences, en affectant une attitude indifférente. Enfin, il se fit badin, et interrogea Dartigois sur les femmes du Marquis.

« Qu'était devenue Hélène la Grecque ?... Qu'avait-il fait de cette Julie Thouron aux merveilleuses épaules, et de l'autre encore... dont le teint semblait laiteux sous ses cheveux lourds, couleur de tan ? »

Mais, sur ce sujet, Dartigois se montra beaucoup plus circonspect. Une sorte de honte parut le saisir, ses explications restèrent vagues : « Julie Thouron avait dû retourner près de son mari, à Seissat... Macée Labourlade avait accompagné le Marquis quelque temps, sous des habits d'homme... » Et il hésitait, faisait des restrictions.

— Vous comprenez, monsieur, qu'au quartier de M. l'Amiral... Enfin... on l'a renvoyée...

— Sans doute comme madame de la Touaille ?

— Ah ! que voulez-vous, monsieur...

Dartigois passa sa main sur son front, comme pour en chasser quelque importune pensée.

— Oui, j'entends !... Et la Cypriote, Dartigois, qu'est-elle devenue ?

— Ah ! monsieur ! La demoiselle de Chypre... Ça ne lui a pas porté... Non, je ne sais plus ce que je dis, sur ma parole !... Ma foi, je ne sais pas trop...

— Mais — demanda, à tout hasard, M. de Clérambon — j'avais entendu dire qu'Hélène s'était donné la mort ?

Dartigois baissa les épaules. Pour la première fois, il considéra le seigneur de la Roche-Thulon avec une expression craintive, qui n'était pas simulée, et il gémit :

— Que le Dieu juste nous assiste ! Mais vous savez donc tout ?... Et, sauf votre respect, monsieur, vous êtes donc sorcier !... Aussi vrai qu'il n'est bon cuir que de Brabant, vous êtes bien informé... C'est vrai, monsieur, la mort de Macée Labourlade ne lui a pas profité, à la Grecque... Mais qu'est-ce que je dis... par l'Enfer !... Je ne dois...

— Allons, parle ! Crois-tu donc que j'ignore cela ? Madame de la Touaille, aussi, mourut par accident, peut-être ?

Dartigois releva la tête, et M. de Clérambon fut frappé alors par la tristesse que disait cette face amaigrie. Les joues de l'écuyer s'étaient creusées, les yeux bridés, les traits tirés. Tout exprimait la lassitude. Et le corps aussi était usé, courbé, sous son habit de deuil. De telle sorte que ce n'était plus M. Hannibal-Juste-François Dartigois, maître du Breuil, jadis mari despotique et bourru de la jolie Catherine Gillot, qui conférait avec M. de Clérambon, mais son spectre. Dartigois, en ces quelques mois qui suivirent la prise de la Haute-Ganne, avait vieilli de quinze ans. Seule en lui vivait aujourd'hui la foi qu'il gardait à son maître. Si rudes qu'eussent été les épreuves, ruiné de corps et de biens, du marquis de Saint-Cendre il n'avait jamais douté. Mais tout le reste s'en était allé, et il avait presque oublié ses proverbes. La mort de sa femme Catherine l'avait affligé, surtout parce qu'elle était venue mal à propos, en s'ajoutant inutilement à d'autres, et en parachevant sa ruine par des dispositions de contrat. Un instant, Dartigois crut que sur lui s'appesantissait la main de l'Éternel. Cette défaillance ne dura pas :

« Il vaut mieux — se dit-il, simplement — que ce soit sur moi que sur mon maître ! Car lui en a eu tout son saoul. Une égratignure à sa main est plus importante qu'un grand coup de hache que je recevrais sur la tête. »

La mort de Catherine, sa femme, était venue mal à propos pour Dartigois, parce qu'il en avait reçu la nouvelle peu d'heures après le meurtre de Marie Peyrusse. Jamais l'écuyer ne put oublier cette tête blonde qui avait roulé, tandis qu'il serrait le lacet, sur le tapis clair. Et il le voyait sans cesse, ce

tapis gris et bleu, ondoyé de lignes blanches, où tombait goutte à goutte le sang de Gilonne de Bonisse et de Gabrielle de Vignes. Quand il avait étranglé la petite chambrière, obéissant en cela aux commandements du Marquis, quelque chose avait pincé Dartigois aux paupières. Une de ces mouches, sans doute, dont la piqûre est si tenace, en automne. Mais sa main, portée à son œil, en était revenue mouillée. Dartigois avait haussé les épaules avec mépris, tant il méprisait les larmes. Du reste, l'œuvre qu'il accomplissait était juste, et hors de sa responsabilité.

Il allait quitter la pièce, quand il avait vu des yeux qui le regardaient: les yeux de la marquise de Saint-Cendre, ces yeux devant qui il s'était toujours incliné, aux beaux jours, ces yeux vitreux, qui ne verraient plus rien sur la terre, étaient fixés sur lui. Dartigois, qui avait vu la mort de près plus de cent fois, pour son compte, en avait reculé jusqu'à la porte.

Et il avait fermé les yeux de Gabrielle de Vignes, couvert son corps d'une courtine, jusqu'au menton. Puis, il s'en était allé, le dos courbé, en grommelant des malédictions, et en se forgeant des excuses :

« Après tout, tout ça, c'est des bêtises ! Et le Marquis avait certainement ses raisons. »

Les yeux de Gabrielle de Vignes le poursuivirent, dès lors, sans répit. Ils volaient autour de lui, venaient battre sa face, à lui donner envie de pleurer. Et, depuis ce jour, Juste Dartigois en oubliait de boire ce qu'il appelait son eau bénite de cave. Il rêvait de femmes mortes qui le venaient tirer par les pieds. Marie Peyrusse, un lacet au cou, montrait sa langue; Gilonne de Bonisse, Gabrielle de Vignes, pâles et raidies, s'avançaient tout d'une pièce et pleuraient du sang ; Madeleine de la Touaille, la face peinte en violet, émergeait de l'eau sordide dont les gouttes glacées retombaient sur lui, en pluie ; Macée Labourlade était si blanche que les taches vertes du poison dispersées sur son cou, sur sa face, en semblaient noires, et elle poursuivait Hélène la Grecque, pareillement marquée ; celle-là rôdait autour du lit, les cheveux épars, en hurlant, comme une chienne noire. Enfin Catherine Gillot, dans la robe brune des filles de Saint François, glissait sur le

parquet, et son visage était si transparent que Dartigois croyait voir la muraille au travers. Alors, étouffant, geignant sous le poids du cauchemar, il maudissait toutes ces ombres, râlait :

« Que me voulez-vous ?... Ce n'est pas ma faute...! Allez trouver le Marquis mon maître !... Ce qu'il a fait est bien !... »

Cependant que, de la pièce voisine, M. de Saint-Cendre. sans se douter qu'on sommait ainsi des fantômes de s'adresser à son tribunal, criait, mécontent d'être réveillé en sursaut par les cris de l'écuyer :

« Dartigois ! Mon ami !... Ne pourrais-tu dormir tranquille et retenir ces clameurs sauvages issues des vapeurs du vin ! »

Et Dartigois se réveillait à son tour, suant d'angoisse, remerciait grandement le Marquis de la bonté qu'il avait de le tirer de ces songes affreux.

M. de Clérambon, ainsi que beaucoup de ces mélancoliques dont le chagrin a affiné la perspicacité, avait deviné certaines particularités touchant Dartigois. Et, à regarder aujourd'hui le messager de Saint-Cendre, il complétait son enquête, au moral, si l'on peut dire, car, pour le matériel, le comte Odet avait appris de Dartigois tout ce qu'il avait besoin de savoir. Il le congédia, en lui recommandant de se reposer. Et il songeait :

« Toi, tu y laisseras ta peau, comme les autres. Chrysogoni, qui ne se trompe jamais, a bien tiré l'horoscope de l'ami de Saint-Cendre : le marquis est une de ces divinités solaires qui demandent des libations de sang !... Voyons ce que disent ces lettres ! »

Et M. de Clérambon se mit à dépouiller le contenu de la valise apportée par Dartigois : deux lettres du Marquis, une lettre de l'Amiral, une de M. de Bessonnières, son mestre de camp, quelques autres encore. Allant d'abord aux moins importantes, il en rejeta trois, s'occupa de lire le reste. Mais, pour gagner du temps, il fit prier, tout d'abord, M. de Croisigny de vouloir bien traduire, avec le chiffre, les lettres de l'Amiral, et de lui souligner les passages principaux.

« Je lui donnerais bien aussi celles de Saint-Cendre. Mais le compagnon est tellement inconsidéré dans ses propos, que

mon Gaspard trouverait là, sans doute, plus d'un sujet de tristesse... *Hæret lethalis arundo !...* Je passerai la nuit à ce travail... Pour moi, je suis tranquille, nul sur terre ne pourra plus me causer de chagrin. »

Si Dartigois, qui était retourné vers son lit, avait connu la nature d'une des missives qu'il apporta à la Roche-Tulon, nul doute qu'il ne l'eût détruite sur l'heure. M. de Bessonnières, en un billet qu'il avait prié un ami commun, M. Chonsard, de glisser dans sa lettre, mandait à M. de Clérambon des choses abominables sur M. de Saint-Cendre :

C'est charité que de vous avertir. Il passe son temps à vous desservir et intrigue ouvertement contre vous... J'ai eu du mal à le faire taire chez l'Amiral où il insinuait que sa femme s'était donné la mort pour ne pas tomber entre vos mains...

« Voici qui est très flatteur pour moi : sans être encore entré dans l'histoire, je passe dans la légende !... Et encore ?... »

Sa vie n'est plus qu'un tissu d'intrigues... Je vous aurai tout dit quand vous saurez que Dartigois doit tenter une surprise pour s'emparer de la Roche-Thulon...

M. de Clérambon sourit, tant l'exagération était évidente. Et, par une réflexion logique, il en vint à penser que le crédit de Saint-Cendre devait fortement remonter, pour qu'il excitât, ruiné et décrié comme chacun savait, et l'attention et l'envie.

MAURICE MAINDRON

(A suivre.)

LA ROUTE DE SAN-STEFANO[1]

Le 28 décembre 1877, parvenait à Lovtcha la nouvelle que les Turcs demandaient la paix. Le grand-duc, commandant en chef, et son état-major étaient arrivés la veille, venant de Bogot où le quartier général se trouvait depuis la mi-octobre : l'attaque décisive du général Radetzky, contre les Turcs occupant les hauteurs de Schipka, avait été décidée; le général Skobeleff avec le prince Swiatopolk-Mirsky devait préalablement tourner les positions turques; le grand-duc voulait être sur le théâtre des opérations pour pouvoir une fois Schipka prise, donner les ordres nécessaires à la continuation des hostilités.

Dans la journée du 28 décembre, après le déjeuner coutumier chez le commandant en chef, tout l'état-major se tenait dans la cour, devant la maison occupée par Son Altesse. Tous attendaient anxieusement des nouvelles de Schipka où, comme

1. Au moment où les chrétiens de Macédoine entrent dans une ère de calme et de sécurité et où les gendarmeries européennes, imposées à la Porte par la Russie et l'Autriche, commencent leurs fonctions, il nous paraît du plus haut intérêt de donner quelques souvenirs que l'éminent ambassadeur de Russie en France, M. Nélidow, — alors conseiller et chargé d'affaires de Russie à Constantinople et ensuite chef de la chancellerie diplomatique du grand-duc commandant en chef l'armée russe lors de la guerre 1877-78, — a détachés de son cahier de notes et publiés d'abord (en russe) dans la *Revue historique* russe, à propos du vingt-cinquième anniversaire de l'affranchissement de la Bulgarie.

nous le savions, on se battait ferme dès l'aurore. En ce moment, le chef du télégraphe, le général Stahl von Holstein, passa précipitamment et entra chez le grand-duc. Tous coururent à sa suite, en le questionnant sur les nouvelles qu'il apportait; mais le général refusa de donner aucun renseignement, disant que ce qu'il avait à communiquer paraîtrait trop invraisemblable. Au milieu de ces discussions, l'un des aides de camp du commandant en chef m'appela près de Son Altesse, ce qui prouvait nettement que la dépêche, apportée par le chef du télégraphe, était politique et non militaire.

Le grand-duc me passa une dépêche de Péra, signée Réouf-pacha, alors ministre de la guerre. Réouf demandait au commandant en chef de désigner le lieu où les délégués turcs pourraient se rencontrer avec les nôtres, pour entamer les pourparlers d'un armistice. La Porte avait déjà télégraphié à Pétersbourg; on lui avait répondu de s'adresser au quartier général. Le désir des Turcs de suspendre les opérations militaires n'était pas une surprise pour nous. Avant même la prise de Plevna — quand il devint évident que l'armée turque assiégée, ne pouvant recevoir ni renforts ni vivres, serait obligée, dans un délai plus ou moins court, soit de capituler soit de tenter un vain effort pour rompre le cercle qui l'entourait, — j'avais déjà posé la question : « Quelle réponse ferons-nous aux Turcs, qui probablement vont solliciter la paix? »

Cette question avait été portée à l'Empereur par l'intermédiaire du ministre de la guerre, le général Milioutine, et Sa Majesté avait daigné m'ordonner de jeter les bases essentielles et admissibles d'un traité de paix. Ces conditions avaient été exposées par moi dans une séance spéciale, sous la présidence personnelle de l'Empereur, à Poradine, et Sa Majesté m'avait ordonné d'aller personnellement les porter à Bucharest, au chancelier de l'Empire, le prince Gortchakoff. Mes propositions, presque entièrement maintenues quant au fond, mais remaniées dans la forme, d'après les indications du chancelier, par le baron de Jomini, furent rapportées par moi à Poradine. Là, elles furent réexaminées et le général Ignatieff, rappelé de Russie pour cette circonstance, prit part à la nouvelle délibération. La rédaction définitive fut communiquée aux empereurs d'Allemagne et d'Autriche, alors alliés de la Russie. Ces

documents furent portés à Vienne et à Berlin, avec des lettres autographes de l'Empereur, par un envoyé spécial du quartier général, le général Reitern, attaché à la personne de l'empereur Guillaume.

Quelques jours après la prise de Plevna, la veille du jour où l'empereur Alexandre II et son état-major quittèrent la Bulgarie, les questions de la paix et de l'armistice furent examinées à nouveau, à Poradine, sous la présidence de Sa Majesté et avec le concours du grand-duc, commandant en chef, du comte Adlerberg, des généraux Népokoitschitzky, Milioutine et Ignatieff, et de A.-F. Gamburger; j'étais présent. Il fut décidé que les pourparlers avec les Turcs devraient se poursuivre au quartier général; que l'armistice ne devait être consenti que si les Turcs acceptaient les bases communiquées aux empereurs alliés; et que ces conditions dans leur forme définitive seraient envoyées de Pétersbourg au grand-duc pour lui servir de pleins pouvoirs dans les pourparlers, dont la direction technique m'avait été confiée par l'Empereur.

Malgré l'absence des instructions qui tardaient d'arriver de Saint-Pétersbourg, nous répondîmes à Réouf-pacha d'après les décisions prises à Poradine, que les pourparlers ne pouvaient se poursuivre qu'au quartier général du commandant en chef, et que l'armistice ne serait conclu que si les Turcs acceptaient les conditions essentielles de la paix. Dans la soirée de ce même jour, nous reçûmes la dépêche annonçant la prise de Schipka et la captivité de l'armée de Weissel-pacha. Le grand-duc, fatigué et presque malade de la longue attente si grosse d'alarmes, reposait. La nouvelle d'une éclatante victoire ranima les forces de Son Altesse, et, passant de bouche en bouche avec la rapidité de l'éclair, se manifesta dans Lovtcha par un hourra sonore, répété avec frénésie, aveuglément, sans même que l'armée sût au juste la vraie cause de cette joyeuse manifestation. Le grand-duc donna immédiatement ordre au quartier général de se diriger dès le lendemain sur Sevlievo et, de là, sur Gabrovo et Kazanlik, afin d'être à proximité de l'avant-garde.

Mes remontrances, appuyées en partie par le général Népokoitschitzky, qui s'opposait également à ce transfert du quartier général, restèrent vaines. Je disais qu'en considération

des pourparlers engagés, il était de la plus haute importance de rester en communications télégraphiques régulières avec l'Europe et Pétersbourg : ces communications seraient extrêmement difficiles et peu sûres au delà des Balkans. Le commandant en chef m'objectait qu'il sentait la nécessité d'être personnellement à la tête de l'armée et que, profitant de la panique produite dans les rangs turcs par la perte de Schipka, il allait prendre toutes les dispositions nécessaires pour une poursuite sans relâche. Le quartier général se transporta le 29 décembre à Sevlievo, le 30 à Gabrovo, et le 31, dans la matinée, il se mit en marche sur Kazanlik, par Schipka.

A toutes les haltes, on recevait des dépêches concernant l'armistice, que les généraux turcs, dans leur impatience d'arrêter la marche de notre armée, présentaient comme déjà conclu à ceux de nos généraux qui se trouvaient en face d'eux. Les Turcs, se fondant sur l'armistice, demandaient la suspension des opérations militaires; sur quelques points, ils refusèrent même de riposter à notre fusillade. Enfin, de Péra, on nous fit savoir qu'on avait désigné comme plénipotentaires turcs les généraux Mehemed-Ali et Suleiman-pacha, et l'on nous demanda où ils devaient se rendre. Nous répondîmes que le quartier général était transféré à Kazanlik, où les pourparlers devaient avoir lieu.

Dès notre arrivée à Kazanlik, nous commençâmes à recevoir, des chefs de nos différents corps, des demandes d'informations : des nouvelles de source turque prétendaient que l'armistice était déjà conclu et que les opérations militaires devaient être suspendues. On leur répondit, naturellement, que la marche offensive devait se poursuivre, toujours plus activement. Il en résulta quelques malentendus, parfois assez comiques. Ainsi le général Gourko nous informa que Suleiman-pacha lui avait envoyé son aide de camp, avec un message au sujet de l'armistice, et il nous demandait ce qu'il devait en faire. On lui répondit de *le* diriger sur le quartier général. Mais, à la place du message, on nous envoya à Kazanlik le porteur, Zekki-bey (actuellement directeur de l'artillerie), officier aimable et instruit, qui avait fait ses études militaires en Allemagne. Il fut tout surpris quand le général Népokoitschitzky et moi, nous lui demandâmes quel

était l'objet de sa visite. Au lieu de répondre, il nous demanda à son tour pourquoi on l'avait fait venir. A Kazanlik également, nous reçûmes la visite d'un docteur israélite d'Allemagne, venu de Philippopoli en qualité de parlementaire, et qui évidemment n'avait en vue que de fuir l'armée turque. Quand on lui déclara que la guerre continuait, il nous supplia de ne pas le renvoyer à Philippopoli, mais de le diriger sur Constantinople ou sur la Russie.

* * *

A la fin, les instructions longtemps attendues nous arrivèrent et les plénipotentiaires turcs, les pachas Server et Namyk, désignés à la place des généraux, partirent de Constantinople. Près de la station de Hermanli (à l'embranchement des lignes ferrées d'Andrinople et de Jamboli), ils rencontrèrent l'avant-garde du général Skobeleff, qui attaquait l'arrière-garde de Suleiman-pacha, accouru de Schoumla au secours de Philippopoli. C'est à Hermanli également que s'étaient concentrés les fugitifs de la vallée de la Maritza, se sauvant à l'approche du général Gourko. Le tableau de cette bataille, à laquelle se mêlèrent les femmes, les enfants et les paisibles habitants de la bourgade, impressionna fortement les envoyés du Sultan.

Ils étaient partis de Constantinople avec une grande suite et un bagage énorme. Le Sultan, nous assuraient-ils, désirait donner à leur ambassade le plus d'éclat possible. Il les avait fait accompagner par quelques cuisiniers de la Cour, en prévision des somptueux dîners qu'ils devaient nous donner. Il avait envoyé de la vaisselle plate, de l'argenterie et même une grande table, car il y avait peu de chance d'en trouver une dans Kazanlik dévasté. Après avoir laissé leurs bagages encombrants à Hermanli, les plénipotentiaires partirent pour Kazanlik en plusieurs voitures, accompagnés de quelques fonctionnaires et domestiques particuliers, sous l'escorte d'un détachement de cavalerie. Leurs bagages personnels les suivaient sur des bœufs. Les routes, en cette saison de dégel, étant presque impraticables, le convoi n'avançait que très lentement, et comme l'attaque de Philippopoli par le général Gourko et celle d'Andrinople par le général Stroukoff furent menées

très rapidement, il arriva qu'au moment de l'entrée des deux pachas à Kazanlik, ces deux villes étaient tombées entre nos mains.

M. Hitrovo, ancien consul général à Constantinople, attaché au quartier général, fut envoyé à Eski-Zagra, au-devant des plénipotentiaires, qui arrivèrent à Kazanlik le 7 janvier, à quatre heures. A l'entrée de la maison qui leur était destinée — une des rares habitations échappées à la ruine, — se tenait M. Mokeeff, ancien deuxième drogman de l'ambassade à Constantinople, attaché à la personne du grand-duc en qualité d'interprète. Dès que je fus averti de l'arrivée des pachas, je vins chez eux pour les saluer au nom de Son Altesse et pour arrêter le programme de nos pourparlers. Ce programme avait été d'avance élaboré par moi et approuvé par le grand-duc.

J'avais connu Server-pacha à Constantinople, où il occupait avant la guerre le poste de président du Conseil d'État. C'était un homme instruit à l'européenne et qui venait d'être nommé ministre des Affaires étrangères. Après le Congrès de Paris, il avait été délégué à Saint-Pétersbourg. Il occupait un haut rang au Palais, car il avait épousé la fille de Khalil-pacha, célèbre dans son temps comme beau-frère et favori du sultan Abd-ul-Medjid. Ce Khalil-pacha était bien connu en Russie. Après la guerre de 1828-1829, envoyé à Pétersbourg en mission extraordinaire, il avait été chaleureusement accueilli et comptait parmi les chauds partisans de la Russie.

Il m'est impossible de passer sous silence un détail bizarre, qui avait provoqué des soupçons sur les origines russes de Khalil-pacha. Quand cette mission turque de 1829, en route pour Pétersbourg, s'arrêta à Smolensk, Khalil-pacha reçut la visite d'une vieille dame, propriétaire d'un domaine dans les environs, madame M... : elle venait lui demander son concours dans les recherches qu'elle faisait pour retrouver son fils, qui tout enfant avait pris part à la guerre de 1810-1811 et disparu sans laisser de traces. Elle était convaincue que son fils vivait et se trouvait en captivité. Khalil-pacha, profondément ému, accueillit très chaudement madame M... et promit de faire tout son possible. Mais la solliciteuse paraissait encore plus émue

que Khalil-pacha. Elle avait trouvé entre lui et son fils une ressemblance frappante : la taille, l'âge, le signalement, tout correspondait à tel point qu'il lui semblait contempler son propre enfant.

La fille de cette madame M..., ancienne demoiselle d'honneur de l'impératrice Marie Féodorovna, était mariée à l'amiral S..., qui demeurait à Pétersbourg. Au retour de la représentation de gala donnée en l'honneur de l'ambassade turque, l'amiral avoua à sa femme qu'il avait été frappé de la ressemblance de Khalil-pacha avec ce frère disparu. Les Russes attachés à la personne de l'ambassadeur affirmèrent qu'il comprenait le russe. Mais le soupçon n'a pas été ébruité et je n'en ai eu connaissance qu'un quart de siècle plus tard, dans la maison de l'amiral S..., alors que ni lui ni sa femme n'étaient plus de ce monde.

Attaché plus tard à l'ambassade de Constantinople, j'ai essayé de découvrir qui avait été ce Khalil-pacha, alors décédé. En Turquie, les statuts régissant la famille musulmane rendent très difficiles les recherches. Néanmoins, j'ai réussi à apprendre que Khalil-pacha, esclave au début, était devenu par la suite le favori de Khosref-pacha, qui l'avait adopté. Ce Khosref-pacha était une personnalité très influente au temps du sultan Mahmoud, et on le comptait aussi au nombre des partisans de la Russie. En 1853, Khosref-pacha, alors très âgé, avait été porté au grand conseil-divan, où se décidait la question de la guerre avec la Russie. Il exhorta chaleureusement le Sultan et ses conseillers à ne pas prêter l'oreille aux insinuations de l'Europe et à ne pas engager la lutte avec le puissant voisin moscovite.

L'autre accrédité turc était Namyk-pacha. C'était un vieillard de quatre-vingts ans. Il comptait parmi les premiers Turcs qui, tout jeunes, furent envoyés s'instruire en France, à l'époque de la Restauration. En 1826, Namyk-pacha prit part aux négociations d'Akkerman et, depuis, il remplit différentes hautes fonctions, entre autres celles de ministre de la Guerre et de la Marine. Il était gouverneur de Djedda en 1860 quand se produisit le massacre des chrétiens, suivi des carnages à Damas et dans le Liban. Il fut destitué à la

demande de Napoléon III, et depuis lors il demeurait à Stamboul, jouissant de la réputation d'un fanatique inflexible. Je ne l'avais jamais vu, mais j'avais entendu dire qu'il évitait toute relation avec les étrangers et qu'il refusait de parler le français, sous le prétexte de l'avoir complètement oublié.

***

J'entrai dans le salon où se tenaient les délégués turcs : c'était une grande pièce meublée à la mode turque, avec de vastes sofas le long des murs. Je trouvai Namyk-pacha agenouillé sur l'un des sofas, la face tournée vers le sud-est et faisant sa prière vespérale. Il continua sans faire attention à ma venue, sans avoir l'air de remarquer l'amabilité forcée de la réception que me faisait Server-pacha. Puis les deux délégués s'excusèrent de me recevoir dans leurs habits de tous les jours, — une tunique courte, de coupe turque, en drap bulgare marron. Ils se plaignirent du retard apporté dans le transport de leurs bagages, et me dirent leurs craintes au sujet de leur sécurité.

Server-pacha commença par me prodiguer des compliments et accusa le général Ignatieff d'être l'instigateur de cette malheureuse guerre. Je lui fis remarquer que la faute en incombait entièrement aux autorités turques, et surtout à Midhat-pacha qui, malgré la conférence de Constantinople, n'avait pas voulu comprendre l'avertissement donné par l'Europe : « Moi-même, ai-je ajouté, la veille de mon départ et de la rupture des relations, j'exhortais Safwet-pacha, alors ministre des Affaires étrangères, à céder au Monténégro quelques districts insignifiants de l'Herzégovine. Aujourd'hui, la Turquie sera obligée de perdre, à leur place, des provinces entières. »

Namyk-pacha, avec la dignité d'un vieux Turc, et dans des termes recherchés en cette langue française qu'il s'était évidemment déshabitué de parler, se mit à m'entretenir de la Russie, du séjour qu'il y avait fait entre 1820 et 1830, de l'estime qu'il nourrissait à l'égard de l'empereur Nicolas I[er] :

— Veuillez dire au grand-duc, ajouta-t-il, que j'ai connu et estimé ses parents. C'étaient de grandes personnalités histo-

riques. Je suis certain qu'il se montrera digne d'eux et magnanime à notre égard. Et vous, continua Namyk-pacha en s'adressant à moi, vous nous connaissez; vous avez mangé notre pain; vous avez bu notre eau; vous ne pouvez pas nous souhaiter du mal; vous ne devez pas vous montrer intransigeant: vous devez vous efforcer d'aplanir toutes nos difficultés. Mais, avant tout, veuillez demander au grand-duc qu'il donne l'ordre d'arrêter la marche de Stroukoff. Nous avons vu comment on tuait des femmes et des enfants. C'est un carnage inutile et atroce. Votre Empereur, qui est pacifique et magnanime, ne peut pas désirer des meurtres et des dévastations inutiles. La guerre est terminée. Nous sommes venus vous demander la paix. Toute nouvelle effusion de sang serait de trop.

A son tour, Server-pacha, irrité et très nerveux, discuta plus à fond le sujet de notre entretien, en essayant de me sonder sur les conditions que nous mettrions à l'armistice. Je lui répondis, ainsi que j'en étais convenu avec le grand-duc, que les décisions de la conférence de Constantinople devaient être remaniées et renforcées. Les États balkaniques semi-indépendants, qui avaient pris part à la guerre, devaient recevoir une compensation, et la Russie réclamerait les frais d'une campagne qui n'était due qu'à l'entêtement de la Porte. Prévoyant qu'ils n'obtiendraient pas d'armistice avant que les conditions fondamentales de la paix fussent signées, les plénipotentiaires turcs réclamèrent des pourparlers définitifs immédiats, tout en exprimant la crainte que leur manque d'habits et d'uniformes ne constituât un empêchement. Je promis d'en faire mon rapport au grand-duc, et la réception fut fixée au jour suivant à onze heures du matin.

***

Les plénipotentiaires turcs furent reçus par le commandant en chef avec tous les honneurs dus à leur rang. La suite de Son Altesse avait été échelonnée le long du sentier qui conduisait de la porte du jardin jusqu'au perron. La garde d'honneur était placée à la porte cochère : comme les portes étaient basses, les pachas devaient s'incliner en entrant.

C'est au seuil de cette porte que je les attendais; involontairement, le souvenir des Romains faisant passer les vaincus sous le joug me revenait à l'esprit. Le commandant en chef, près duquel se tenait le chef d'état-major, reçut les Turcs avec sa grande affabilité. Il rappela son séjour à Constantinople, admira la bravoure et la fermeté des troupes turques et certifia aux délégués que l'Empereur désirait vivement une paix durable qui permettrait aux deux États de vivre en bons amis et voisins :

— Ce sont nos ennemis communs, ajouta-t-il, qui vous ont poussés à la guerre. Ils se servent de nos discordes pour leur profit. Ne les écoutez pas. Ayez confiance en l'Empereur, et vous verrez que personne ne pourra plus nous brouiller.

— Nous sentons, répondirent les plénipotentiaires turcs, quelle faute nous avons commise en déclarant la guerre, et nous désirons également une paix durable et solide. Mais, pour y arriver, il faudrait que les conditions ne fussent pas trop lourdes et ne pussent ni miner les forces vitales de l'Empire ottoman, ni faire tort à sa dignité. La Turquie est ruinée ; notre population a subi des pertes incalculables ; la calamité est grande. Soyez magnanimes envers nous !

Après que le grand-duc, les pachas, le général Népokoitschitzky et moi-même, nous fûmes assis autour de la table, le commandant en chef, se conformant aux instructions venues de Pétersbourg, demanda aux Turcs quelles étaient les propositions qu'ils apportaient. Server-pacha répondit qu'ils n'avaient pas reçu d'instructions formelles et bien déterminées; on avait fait connaître de Pétersbourg que les opérations militaires ne seraient suspendues que lorsque les bases de la paix auraient été acceptées; ils avaient été envoyés pour apprendre ce qu'on exigeait d'eux.

Ici, Namyk-pacha interrompit son collègue :

— L'histoire nous apprend, dit-il, que, pendant la conquête de l'Asie par Alexandre le Fameux (il voulait dire Alexandre le Grand), on lui amena un jour un prince captif, dont l'armée avait été dispersée, les États conquis et les trésors confisqués. « Comment veux-tu que je te traite? » lui demanda Alexandre. « Tu m'as pris mes États, mes richesses, mon armée, répondit le prince. Traite-moi en vaincu ». Alexandre

lui rendit ses trésors, ses États et en fit son plus fidèle allié. Monseigneur, nous venons chez vous en vaincus. Traitez-nous comme fit Alexandre.

Ce récit dans le genre oriental produisit une forte impression sur nous. On fit remarquer à Namyk-pacha que, dans le cas actuel, il ne s'agissait ni d'une simple brouille entre voisins ni d'une conquête. La guerre avait été entreprise pour libérer une population opprimée, au sort de laquelle toute l'Europe s'était intéressée. Le Sultan devait comprendre la nécessité absolue de se plier à cette exigence.

— Dans ce cas, interrompit Server-pacha, nous pourrions prendre pour bases de nos pourparlers les décisions de la conférence de Constantinople, rejetées naguère par la Porte. Ces décisions garantissent suffisamment les destinées de ces populations.

— Mais les décisions qui pouvaient passer pour satisfaisantes avant la guerre, répliquai-je, ne peuvent plus être telles après tous nos sacrifices : nous devons également être indemnisés.

Cette discussion préliminaire terminée, le grand-duc m'ordonna de lire les conditions de la paix qui nous étaient envoyées. Le premier article portait textuellement : « La Bulgarie, dans les limites déterminées par la majorité de la population bulgare et qui, en aucun cas, ne sauraient être moindres que celles indiquées par la conférence de Constantinople, sera érigée en principauté autonome, tributaire, avec un gouvernement national chrétien, et une milice indigène. L'armée turque n'y séjournera plus. » Les autres articles stipulaient : l'indépendance du Monténégro avec annexion d'un territoire, égal au moins à celui occupé actuellement par les Monténégrins ; l'indépendance de la Serbie et de la Roumanie avec une indemnité territoriale ; l'institution d'un gouvernement autonome en Bosnie et Herzégovine, et des réformes similaires dans les autres provinces de l'Empire turc ayant une population chrétienne. Enfin, la Porte prenait l'obligation d'indemniser la Russie pécuniairement ou territorialement, en raison des dommages occasionnés par la guerre. Elle s'obligeait à des pourparlers avec le gouvernement impérial pour la sauvegarde de ses intérêts dans les Détroits et pour la conclusion

d'une paix définitive. En attendant, l'armée turque devait évacuer Roustchouk, Widin, Silistrie et Erzeroum, et arrêter d'accord avec notre armée une ligne de démarcation.

Je ne cacherai pas qu'en lisant ces conditions, je ne pus surmonter la forte émotion qui m'envahit, surtout quand il fut question de détacher du territoire de l'Empire ottoman la riche et vaste province de Bulgarie, qui était comme la clef de voûte des possessions turques en Europe. Les plénipotentiaires en furent très péniblement affectés.

— C'est la dissolution de la Turquie, dit avec amertume Server-pacha; que nous restera-t-il si vous prenez réellement tout ce que vous exigez?

— Au contraire, répliqua le grand-duc, c'est le salut de la Turquie. C'est le seul moyen d'asseoir sur des bases solides nos relations amicales.

— Mais nous sommes déjà entièrement ruinés, intervint Namyk-pacha. Et vous nous réclamez encore une indemnité de guerre. Nos ressources sont épuisées: où prendrons-nous l'argent pour vous payer?

On lui fit remarquer que l'on pourrait trouver d'autres éléments d'indemnité que l'argent, comme, par exemple, des concessions de territoires. Aux autres tentatives turques d'entrer en discussion pour nous faire pencher vers la clémence et surtout pour obtenir la suspension immédiate des hostilités, il fut répondu très catégoriquement que les conditions soumises nous étaient imposées de Saint-Pétersbourg : elles ne pouvaient par conséquent être ni changées ni adoucies par nous. Ce n'est qu'après leur acceptation que la marche offensive de nos troupes serait arrêtée:

— Décidez-vous au plus vite, leur conseilla le grand-duc. Chaque jour écoulé change nos positions mutuelles à votre désavantage, et cette infériorité se manifestera dans la fixation de la ligne de démarcation entre les deux armées. Si vous essayez de traîner en longueur, je serai obligé de demander des instructions à Saint-Pétersbourg. Il est probable que les nouvelles conditions que je recevrai seront plus dures que celles que je vous soumets aujourd'hui. Vous rendrez service au Sultan en vous décidant de suite, si vous avez pleins pouvoirs.

Le général Népokoitschitzky et moi parlâmes dans le même

sens. Les Turcs ne pouvaient se décider. Après une séance qui avait duré plus d'une heure, on leur donna, comme nous en étions convenus d'avance, vingt-quatre heures pour délibérer. Mais on les prévint en même temps que, dans le cas où leurs décisions ne nous paraîtraient pas acceptables, les pourparlers seraient interrompus, et le quartier général transféré en avant, plus près encore d'Andrinople. Quelques heures après le départ des plénipotentiaires, le commandant en chef, ayant appris l'occupation d'Andrinople par le général Stroukoff, confia à M. Mokeeff le soin de communiquer aux Turcs cette nouvelle peu consolante, qui devait, semblait-il, les rendre plus accommodants.

L'occupation d'Andrinople s'était faite sur la propre demande de la population, abandonnée par les autorités et les troupes turques, dont le chef était Djemil-pacha, fils de Namyk-pacha. Voyant que l'avant-garde russe, devant laquelle fuyaient l'armée et la population, approchait et comprenant l'inutilité de toute tentative de résistance, Djemil-pacha avait quitté Andrinople et remis l'administration de la ville aux chefs des différents cultes. Il leur avait conseillé lui-même, pour éviter le désordre, d'envoyer immédiatement prier le général Stroukoff de vouloir bien occuper la ville sur-le-champ. C'était l'unique moyen de la sauver de l'anarchie, du pillage et de la ruine. Et en vérité Andrinople, quand nous y fîmes notre entrée, nous apparut après Bogot, Kazanlik et Eski-Zagra une ville florissante, bien organisée, où l'on pouvait trouver, sinon le luxe, du moins toutes les commodités de la vie dont nous étions privés depuis si longtemps.

***

Le lendemain matin, les plénipotentiaires turcs, entrés enfin en possession de leurs bagages, revinrent avec leurs habits noirs officiels et leurs décorations ; mais leur aspect ne promettait rien de bon. Ils nous donnèrent lecture de la réponse élaborée par eux : nos propositions étaient toutes acceptées, mais avec quelques réserves ; le premier article concernant la Bulgarie, ils le remplaçaient par des propositions de réformes, qui n'étaient même pas aussi radicales que celles élaborées à la

conférence de Constantinople. Nous déclarâmes ne pouvoir entrer en aucune discussion et être obligés d'exiger une acceptation intégrale et immédiate de toutes nos conditions :

— Nous y consentons, répliqua Sever-pacha ; mais l'érection de la Bulgarie en principauté distincte, semi-indépendante, rompt l'intégrité de l'Empire ottoman ; le pouvoir du Sultan sur le Bosphore n'aura plus de sécurité; il ne nous restera qu'à nous en aller en Asie.

C'est en vain que le commandant en chef les exhortait, voulant leur démontrer qu'après tout ce qui venait d'arriver, il était inévitable que les conditions d'existence des populations chrétiennes de la Turquie d'Europe fussent radicalement changées. Les plénipotentiaires insistaient sur ce point que la demande des réformes pour toutes les provinces chrétiennes portait un coup mortel à la souveraineté musulmane :

— Si vous n'acceptez pas nos conditions, répliqua le grand-duc, mes troupes marcheront sans s'arrêter jusqu'à Constantinople. Un soulèvement intérieur, pareil à celui qui nous a livré Andrinople, peut nous faire ouvrir les portes même de votre capitale ; c'est alors que l'autorité du Sultan sera définitivement ébranlée, et l'Empire courra un grand péril.

— Qu'il soit donc perdu ! s'exclama Namyk-pacha avec désespoir. Nous préférons succomber à la force et à la violence, plutôt que de signer nous-mêmes notre déchéance.

— Nous ne sommes pas autorisés à consentir à l'autonomie de la Bulgarie, interrompit d'un ton plus tranquille Server-pacha. Nos instructions ne prévoyaient pas une semblable exigence.

— Mais, répliqua le grand-duc, c'est pourtant la conséquence naturelle des événements qui viennent de se dérouler.

Les délégués sollicitèrent un délai pour demander des instructions à Constantinople, disant qu'ils ne pouvaient pas assumer une telle responsabilité.

— Il y a des moments historiques graves, fit remarquer le grand-duc, où un homme d'État doit oser assumer une grande et lourde responsabilité, si une telle preuve de courage civique peut sauver la patrie.

Les Turcs ne se décidaient pas. Ils redemandèrent encore

deux heures pour une réflexion définitive après étude plus approfondie de leurs instructions. Ils revinrent à quatre heures; mais leur air morose disait clairement qu'ils n'avaient pas changé leur décision. Ils déclarèrent ne pouvoir en aucune façon accepter le premier article concernant la Bulgarie, mais être obligés de rapporter tout au Sultan, en demandant des instructions nouvelles.

En conséquence, on leur déclara que les pourparlers étaient rompus et que nos décisions leur seraient communiquées dans une heure. Après une délibération entre le grand-duc, le général Népokoitschitzky et moi, il fut décidé de déclarer aux Turcs que les raisons militaires forçaient le commandant en chef à transférer le quartier général plus avant. Il laissait aux plénipotentiaires la liberté de le suivre et d'envoyer un messager à Constantinople. Le grand-duc de son côté ferait un rapport à l'Empereur et attendrait ses ordres. Et prenant en considération que la marche rapide des faits militaires pouvaient à chaque heure radicalement changer la situation, Son Altesse prévint les délégués que, même s'ils recevaient l'assentiment complet du Sultan à toutes nos propositions précédentes, il se pourrait que nous ne consentions plus à conclure l'armistice sur la base antérieure.

*
* *

Le 12 janvier, dès le grand matin, nous partîmes de Kazanlik pour Eski-Zagra. Le lendemain, nous arrivâmes à Tirnovo-Semeinli. Dans la soirée du 14, le grand-duc, venu de Hermanli par chemin de fer, fit son entrée triomphale à Andrinople, salué avec enthousiasme par toute la population chrétienne, qui était sortie à sa rencontre, clergé en tête. Seul, le métropolitain grec Dionisios, plus tard patriarche, refusa de venir à la rencontre. Les plénipotentiaires turcs, qui suivaient le quartier général, arrivèrent à Andrinople un jour plus tard.

En route, on recevait sans cesse la nouvelle des victoires de nos armées, ce qui nous faisait hésiter encore plus sur les décisions à prendre concernant la conclusion de l'armistice. L'avant-garde du général Skobeleff était déjà arrivée à Lioule-

Bourgas: le général Stroukoff, avec sa colonne volante, était à Tchorlou et ses patrouilles légères avançaient jusqu'à la ligne fortifiée de Tchataldja. Pour assurer notre marche offensive vers la capitale, un détachement avait été dirigé vers Gallipoli. En même temps, les colonnes, envoyées de la vallée de la Maritza au sud de Philippopoli, commencèrent à paraître au bord de la mer Égée.

En ces conjonctures, tous manifestaient le désir naturel de ne pas arrêter là nos brillants succès et de mener l'entreprise jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'à Constantinople, et, une fois dans la place, de dénouer ou de trancher le nœud gordien de la question d'Orient. Mais, en même temps, la fatigue extrême et l'affaiblissement progressif de notre armée se faisaient vivement sentir. A mesure qu'elle approchait du Bosphore, elle diminuait en nombre, tant par les pertes d'hommes subies en ces batailles continuelles que par les maladies variées, inévitables à la fin des campagnes, surtout en hiver. Au reste, la décision ne dépendait plus de nous. Nous avions envoyé l'exposé des affaires à Pétersbourg et nous attendions des ordres. Mais à Pétersbourg l'état des esprits subissait des fluctuations diverses, tantôt encouragés par les nouvelles de nos brillantes victoires, tantôt alarmés par les bruits de l'étranger, par l'animosité grandissante de l'Angleterre et de l'Autriche et par le danger imminent d'une collision avec ces puissances.

Arrivés à Andrinople, un jour après le quartier général, les plénipotentiaires turcs s'adressèrent par mon intermédiaire au commandant en chef, en le priant de vouloir bien permettre l'envoi à Constantinople d'un messager à travers nos avant-postes, ce qui hâterait la réception de la réponse. On accéda à leur demande. Mais, le lendemain, nous reçûmes par le télégraphe des ordres en réponse aux questions que le grand-duc avait posées après la rupture des pourparlers. L'Empereur ordonnait d'accorder trois jours aux délégués pour recevoir les instructions du Sultan et accepter les conditions imposées. Au cas où la réponse serait négative ou retardée, nous devions déclarer les pourparlers rompus et renvoyer les délégués à Constantinople. Aucun changement n'était apporté aux conditions mêmes de la paix.

Je me préparai à communiquer cette décision de l'Empereur aux plénipotentiaires turcs et à leur fixer un terme pour la signature de nos conditions, lorsqu'on m'informa qu'ils venaient de recevoir à leur tour une longue dépêche, au sujet de laquelle ils vinrent immédiatement demander une audience au grand-duc. Cette audience leur fut accordée pour le 18 janvier, à midi.

Son Altesse habitait le Konak (maison du gouverneur turc). Les vastes couloirs, ordinairement poussiéreux et déserts, étaient animés en ce moment par le va-et-vient continuel des officiers et des ordonnances et par le cliquetis de leurs armes. Les plénipotentiaires turcs arrivèrent, accablés et mornes, mais avec l'air de gens prêts à plier devant cette force des circonstances (appelée par les Turcs *medjburiet*), devant laquelle le Coran lui-même ordonne de s'incliner, comme devant une manifestation évidente de la volonté du Tout-Puissant.

— Que m'apportez-vous? demanda le grand-duc aux pachas qui venaient d'entrer.

— Monseigneur, répondit d'une voix émue Namyk-pacha, nous avons reçu du Sultan des ordres dont le sens peut se résumer en peu de mots : « Vous êtes vainqueurs, votre ambition est satisfaite. La Turquie est anéantie!... »

— Elle est sauvée! répliqua le grand-duc. Vous évitez un énorme danger; mes avant-postes sont sous les murs de votre capitale. Si vous aviez tardé encore, les circonstances auraient pris une autre tournure, et j'avoue que je suis tout étonné qu'après les succès remportés par nous cette semaine, on consente encore à Pétersbourg à ne pas modifier les conditions fondamentales de la paix.

Dans ces circonstances, il était à désirer que l'armistice fût conclu dans le plus bref délai. Car, étant donnée notre décision de cesser les opérations militaires, nous nous étions mis dans l'impossibilité d'aller jusqu'au bout, c'est-à-dire de pousser jusqu'à Constantinople. En tout cas, aucun nouveau succès de nos troupes ne pouvait plus rien changer aux conditions de la paix. Nous nous mîmes immédiatement à la tâche. Tout le travail de rédaction de l'acte politique me fut confié et, sur-le-champ, j'entrai en rapports avec les délégués turcs. En même temps, on commença l'élaboration de

la convention militaire sur les cantonnements réciproques des troupes, sur la ligne de démarcation entre les deux armées, sur les voies de communication et sur notre occupation de quelques forteresses désignées comme gage de l'exécution intégrale des engagements turcs. Cette dernière tâche fut confiée au chef de l'état-major, le général Népokoitschitzky, sur les indications duquel ce travail très long et minutieux fut magistralement exécuté par le sous-chef de l'état-major, le général Levitzky, et par M. K.-E. Argyropoulos, mon adjoint à la chancellerie diplomatique.

Le projet de convention, élaboré par le général Levitzky et traduit en français par M. Argyropoulos, peut servir de modèle aux actes de ce genre. Il fut accepté par les Turcs sans grandes difficultés. Ce ne fut qu'à propos de la ligne de démarcation qu'ils défendirent longuement la ligne fortifiée de Tchataldja, la clef de la défense de Constantinople. Nous réclamions son occupation. Les Turcs refusèrent catégoriquement. L'accord ne se fit que sur l'évacuation de Tchataldja par les troupes turques à une distance égale à celle où devaient cantonner nos troupes.

Enfin, le 19 janvier à six heures du soir, le traité d'armistice, avec les bases de la paix à conclure, fut signé par le grand-duc et les plénipotentiaires du Sultan. Le général Népokoitschitzky et moi assistions à la signature. Ainsi se décida le sort d'une grande partie de la population chrétienne de la Turquie d'Europe : la Bulgarie venait de naître. Le grand-duc signa, puis passa la plume à Server-pacha. Quand vint le tour de Namyk-pacha, le vieillard pouvait à peine contenir son émotion. Il avait pris la plume d'une main tremblante et paraissait hésiter. Enfin il traça son nom d'une écriture mal assurée, tandis qu'une larme coulait le long de sa joue. Le grand-duc lui frappa amicalement sur l'épaule ; mais Namyk-pacha ne put prononcer une parole et serra seulement la main que lui tendait Son Altesse.

La signature de la convention militaire dura encore une heure. Cette convention était très longue; il fallut vérifier sur les cartes une quantité de dénominations. Le commandant en chef et les officiers rassemblés au Konak, pressentant qu'il se passait quelque chose de grave, attendaient la fin avec impa-

tience. On avait dressé un autel à l'un des bouts du couloir et le clergé militaire s'apprêtait à célébrer un *Te Deum* en actions de grâces. Enfin tout fut signé. Les Turcs partirent et le grand-duc, entrant dans le couloir, annonça à haute voix la cessation des opérations militaires et la signature de l'armistice. Un hourra sonore répondit aux paroles simples, mais profondément senties, du grand-duc. Le hourra fut repris par les soldats qui se trouvaient dans la cour du Konak, passa dans la rue et se répandit rapidement en échos joyeux jusqu'aux limites extrêmes de la ville, avant même que les plénipotentiaires turcs fussent rentrés chez eux.

Le *Te Deum* commença. Tous priaient Dieu, en le remerciant pour la brillante et heureuse terminaison de la guerre, et tous se mirent à rêver au retour dans la patrie, au repos, aux joies de la vie, à tout ce dont on était privé depuis si longtemps. Mais au fond du cœur on ressentait un peu d'amertume, un peu de désenchantement. La réalité, si brillante qu'elle fût, ne correspondait pas à la grandeur des rêves et des souhaits auxquels on venait de mettre fin. Le problème fondamental n'avait pas été résolu : on aspirait à quelque chose de plus grand, sans mesurer si cela était possible. Il n'y avait que les Bulgares qui pouvaient être complètement satisfaits : on leur créait une patrie ; ils devenaient une nation indépendante ; le joug musulman disparaissait : les troupes turques quittaient la nouvelle principauté.

A. I. NÉLIDOW

UNE RÉFORME MARITIME

I

« Qu'est-ce que cela peut faire au public que ce soient les officiers de marine ou les officiers mariniers (les adjudants) qui aient la responsabilité de tous les objets, gros ou petits. que l'on embarque à bord de nos bâtiments ?... Vous imaginez-vous que la discussion de la circulaire du 26 octobre 1903, sur la comptabilité du matériel, puisse occuper l'opinion ? Et si nous avouons que la manutention des « matières consommables » a peu de charmes pour nous, officiers de marine, allons-nous demander aux indifférents de s'intéresser aux garanties nouvelles — et affligeantes — dont on juge à propos aujourd'hui de l'entourer ?... »

Ainsi parlait un sage ami, qui voulait me dissuader de dire l'émoi où nous jette tous cette petite révolution intérieure. Je n'ai pas suivi son conseil. On ne suit jamais les conseils d'amis, les bons particulièrement. C'est que j'espère montrer, d'ailleurs sans amertume, sans vaines récriminations, que la prétendue réforme ne réformera rien, au fond, qu'elle soulève des questions fort graves, qui semblent n'avoir pas été aperçues, et qu'à s'engager plus avant dans la voie ainsi ouverte. on risquerait fort de diminuer l'efficacité militaire de notre force navale.

*
* *

Mais d'abord un « distinguo », que rend nécessaire le dispositif assez particulier de la rédaction ministérielle. Ce n'est qu'à la fin de cette circulaire, après quatre pages d'explications sur les détails matériels de la comptabilité nouvelle, et comme s'il ne s'agissait que d'un corollaire de dispositions antérieures, qu'apparaît brusquement le point essentiel de la réforme, le transfert des « charges » des officiers mariniers aux officiers et aux conseils d'administration des bâtiments. Nul doute cependant sur l'intérêt qu'y attache l'auteur. La vigueur, sinon la justesse, des considérants spéciaux, par lesquels il motive cette dernière mesure, révèle ses préoccupations. Au reste, le morceau se termine, comme il arrive trop souvent, par des objurgations sévères qui, outre qu'elles choquent les traditions de courtoisie de la marine, contrastent péniblement avec ce que l'on sait de la facilité d'humeur du ministre et de ses sentiments personnels envers ses subordonnés.

*
* *

Donc il est question tout d'abord *d'autre chose* dans la circulaire du 26 octobre : cette autre chose, c'est l'adoption du « prix réel » des objets et matières, au lieu du « prix officiel », dans l'évaluation des dépenses du bâtiment en service.

Se rappelle-t-on une longue campagne entreprise il y a quelques années en faveur des prix réels?... Il me semble entendre encore les graves réformateurs des « abus de la Marine » : « Que venez-vous nous parler de vos comptes-matières, de la valeur de vos vaisseaux, du coût de leur entretien, quand tous vos prix sont fictifs ! La belle invention que ce *prix officiel* adopté *ne varietur* pour chaque objet, pour chaque catégorie de matières, chiffre arbitraire dont s'accommode, certes, la paresse de vos comptables, mais qui n'a qu'un rapport lointain avec la vérité !... Vous ne supposez pas, sans doute, que le Parlement puisse accepter ces approximations « au pouce » et tolérer des errements aussi contraires

à l'exercice de ses prérogatives?... Allons! substituez bien vite les prix réels à vos prix de fantaisie. »

A cette époque là Marine, stupéfaite d'être attaquée, n'avait pas encore la résignation que donne l'habitude, — d'aucuns diraient : que donne l'affaiblissement des caractères. Elle essayait de se défendre tant bien que mal.. Elle fit observer que le système des prix officiels n'était point si absurde et que, dans d'autres temps, c'étaient justement les pouvoirs élus qui avaient signalé l'intérêt de cet expédient pour simplifier la comptabilité[1]; qu'en adoptant les prix réels on s'exposait à de grandes complications sans obtenir l'avantage de serrer de plus près la vérité; sans doute, on sait bien le prix qu'a coûté un objet, mais le *prix d'achat* et la *valeur réelle* à une époque donnée sont choses fort différentes et dont l'écart devient de plus en plus grand.., pas toujours encore, car il y a — complication nouvelle ! — les fluctuations des cours de certaines matières brutes qui sont l'objet d'un agiotage[2], etc., etc.

Oui, la Marine avait raison au fond, quoi qu'on en ait pu dire; mais elle se laissait donner tort par les apparences. Lui eût-il coûté beaucoup de reviser un peu plus souvent ses prix officiels, tous les ans, par exemple, au mois d'octobre pour l'exercice suivant, ce qui les aurait tenus en harmonie suffisante avec la moyenne des prix réels?... Faute de quoi, il arrivait ceci: vers 1895 ou 1896, un rapporteur du budget de la Marine apparaissait à Toulon. Il discutait avec un brave homme de commissaire cette question déjà aiguë des prix officiels. Le député, polémiste de talent, mettait de la fougue, de la passion, où le brave homme de commissaire ne mettait que du sens pratique, de l'expérience, avec un peu de timidité et d'inquiétude, car enfin un député, un rapporteur du budget, un futur ministre, peut-être!... Tout de même, chacun couchait sur ses positions. Mais voilà que le lendemain,

1. Simplifier la comptabilité ! Hélas !... Que de fois, depuis vingt ans, a-t-on pincé cette guitare ! Plus on « simplifie » la comptabilité, plus elle a de registres, d'états, d'imprimés de toutes couleurs et de toutes dimensions. De grâce, ne la simplifiez plus : laissez-la une bonne fois telle qu'elle est.

2. En ce moment, par exemple, les cuivres, les caoutchoucs, les cuirs, qu'il devient impossible de *suivre* dans une comptabilité pratique employant les prix réels.

le député allait fouiller dans les écritures des magasins : naturellement, il tombait sur des prix officiels qui s'écartaient vraiment trop de la réalité... Et alors : « triomphe ! je l'avais dit ! » Et puis, quelques années passées, le futur ministre devenait ministre, en effet, et la circulaire du 26 octobre 1903 était lancée. Le mal, c'est cette tendance de notre époque inquiète à ce que Balzac appelait « la recherche de l'absolu ». Hélas ! l'absolu nous échappe. Quand nous voulons lui couper la retraite, il se dérobe par la tangente. L'auteur de la circulaire n'est pas sans s'en apercevoir lui-même puisqu'il est obligé de laisser renaître cet affreux prix officiel sous le vocable transparent de « prix moyen »[1].

***

Avant d'arriver au *transfert des charges,* j'ai encore quelque chose d'important à signaler dans la circulaire du 26 octobre. Et ce n'est pas seulement qu'elle enrichit le catalogue de nos imprimés de deux « états » et d'un registre nouveaux. Non, ce qu'il faut retenir, c'est que, de la nature même de ces états, de l'ordre qu'on nous donne de les envoyer, avec deux ou trois autres, à Paris, de la prescription qui nous oblige à toujours rattacher les opérations d'entrée et de sortie aux chapitres budgétaires, il apparaît nettement que les bureaux du ministère se déchargent sur les bâtiments en service du souci de préparer les documents, chaque année plus nombreux, plus détaillés, qu'il faut soumettre au Parlement.

On veut que nous fassions nous-mêmes tous les frais de l'évaluation exacte de nos dépenses d'entretien. Je ne dirai pas que c'est bien un peu désobligeant et qu'il semble que l'on veuille nous couvrir de confusion : « Hein ! vous le voyez

1. « Ce n'est qu'en fin d'année ou à chaque changement de position du bâtiment, qu'on dégage le prix unique qui résulte des opérations de la période. Ce prix sert à l'évaluation des quantités consommées. On peut, sans inconvénient sérieux, renoncer à calculer plus souvent les prix moyens, ce qui compliquerait à l'excès le travail exigé pour les écritures. » (Circulaire du 26 octobre). Notons d'ailleurs que, dans une même année, un bâtiment peut subir plusieurs changements de position : essais, armement, réserve, réarmement, etc... Qu'on juge alors de la complication !... Et ce n'est pas tout. Deux bâtiments de la même force navale pourront avoir pour le même objet des prix très différents, s'ils se sont approvisionnés à des sources différentes.

vous-mêmes ?... En mangez-vous, de l'argent ?... » Il est vrai. J'ajoute qu'on n'aura jamais une bonne marine au rabais, et qu'il faut que tous les peuples, le nôtre excepté, en soient bien convaincus puisqu'ils augmentent tous les ans la dotation de leur flotte. Nous, nous commençons à la diminuer. Mais, passons. Tant y a que je prétends que la tâche ardue, certes, — il y paraît assez, à la lecture de la circulaire ministérielle, — d'obtenir une évaluation exacte de ce que coûte le bâtiment armé ne saurait incomber à cet organisme actif, mobile, militaire, dont le but exclusif, la seule raison d'être consiste à se préparer au combat et qui, d'ailleurs, si souvent en état de guerre, de lutte au moins contre les éléments quand ce n'est pas contre les hommes, constitue le « milieu » le moins propre qu'on puisse imaginer au développement normal des opérations purement administratives. Si vous voulez des comptes compliqués, faites-les tenir dans les bureaux à terre, où des spécialistes de la plume et de la règle à calcul abrités, tranquilles, chauffés en hiver, aérés en été, assoient leur sereine importance sur un confortable rond-de-cuir.

Ce que vous pouvez, ce que vous devez même demander au bâtiment armé, c'est le *livre-journal* aussi exact et consciencieux que possible des « entrées » et des « sorties » de son matériel (recettes, confections, cessions, consommations, pertes, versements, etc., etc.). Le livre-journal est l'élément indispensable *et le seul indispensable* de toute comptabilité.

Qu'ensuite et sur cette base solide les bureaux du « port comptable » (le mot existe déjà et il est significatif), fassent un travail de préparation des comptes budgétaires, auxquels les bureaux du ministère donneront le dernier poli, rien de mieux : la besogne sera de la sorte répartie conformément à ce grand principe de la « division du travail qu'il semble que la *Nouvelle École* laisse un peu de côté maintenant qu'elle est au pouvoir, tandis qu'il y a dix ou quinze ans, c'était son « tarte à la crème ».

II

Cette fois, nous voici au fait et je commence par reproduire ce passage capital, encore que rejeté si loin, de la circulaire ministérielle :

Telles sont les dispositions nouvelles qu'il m'a paru nécessaire d'introduire dans la comptabilité du bord. Quant aux responsabilités qui devront être mises en jeu, il est manifestement insuffisant de les faire retomber sur la tête d'un personnel, assurément digne d'estime, mais pris exclusivement dans les rangs des sous-officiers et, par conséquent, trop subordonné, trop dépendant pour avoir, dans les fonctions qu'il remplit, la latitude d'action sans laquelle il n'y a pas de responsabilité véritable. Il appartient à ceux qui commandent de diriger, de surveiller les services placés sous leur autorité et par suite d'en répondre. Il faut qu'ils sentent de mieux en mieux l'étendue et l'importance de leurs devoirs à cet égard; ils doivent comprendre que ce n'est point une tâche secondaire ni indigne d'un officier de la flotte que d'administrer, dans un sévère esprit d'ordre, de sincérité et d'économie, les ressources de la défense nationale qui leur sont confiées. En conséquence, j'ai décidé qu'à partir du 1er janvier les maîtres affectés au service du matériel ne seront plus des « maîtres chargés » dans le sens donné aujourd'hui à cette appellation. C'est le conseil d'administration ou le commandant comptable qui sera comptable du matériel du navire. Au degré immédiatement inférieur, chaque officier de spécialité sera détenteur, envers le conseil, du matériel non consommable qui ressort de son service.

J'ai tenu à donner tout le morceau, qui est intéressant et disposé avec art pour impressionner le lecteur peu au courant des choses de la marine. Pour nous, dès que nous serrons un peu le texte, les objections se présentent en foule et il n'est point de phrase qui n'en soulève plusieurs.

Ce qui frappe d'abord, c'est le ton dédaigneux pour nos officiers mariniers. Voilà qui est nouveau et surprenant. On nous avait habitués depuis quelque temps à tout autre chose... Mais n'est-ce pas dans ce personnel de sous-officiers que l'on veut recruter de plus en plus le corps des officiers de marine? Entre le jeune officier marinier « chargé » du matériel de sa

spécialité sur un aviso et l'enseigne de vaisseau que vous entendez qu'il soit demain, y aura-t-il donc une si grande différence de capacité, au point de vue particulier qui nous occupe? Aucunement. Il administre généralement fort bien sa charge, dès maintenant, parce qu'il en a la pratique, parce que, simple breveté et quartier-maître, il a vu de très près comment faisait « son maître », parce que surtout, pour bien apprendre ce qu'il faut qu'il sache, il est poussé par le puissant mobile de l'intérêt personnel, de la responsabilité effective; si bien que, je vous l'affirme, il n'y a point d'officiers de marine — j'entends de ceux qui sortent de l'École navale — qui puissent lui en remontrer pour le maniement des « billets de demande », des « billets de remise », des « bons de délivrance » et des « états de versements ». Comment donc le jugez-vous si inférieur à sa tâche?... Mais, bien mieux, voici un premier maître mécanicien qui, à bord d'un cuirassé ou d'un croiseur modernes, gère un matériel considérable. Il a rempli les conditions pour devenir officier mécanicien; il est au tableau; il sera mécanicien principal de deuxième classe dans quelques semaines, peut-être dans quelques jours. Vous déclarez que vous n'avez plus confiance en lui pour administrer son matériel. mais que, cette confiance, vous la lui rendrez *fin prochain*, le jour où, promu officier, il pourra de nouveau être chargé — ou, si vous voulez, « détenteur » responsable — du même matériel envers le conseil d'administration. Admirable vertu d'un galon et d'un peu de velours violet sur une manche!...

On m'objectera, je le sais bien, que ce n'est pas tant l'aptitude des sous-officiers que leur *indépendance* qui est mise en doute. Mais qu'est-ce à dire?... Que les conseils d'administration pesaient sur eux pour leur faire commettre des irrégularités de gestion, ou que ces conseils prescrivaient des emplois de matières peu judicieux?... J'espère que telle n'est pas l'idée de l'auteur de la circulaire. En tout cas, on serait fort empêché de donner un corps à des insinuations de ce genre. J'ai toujours vu l'autorité du bord s'efforcer d'obtenir une gestion rationnelle et consciencieuse, avec des écritures sincères, et je montrerai tout à l'heure que lorsqu'elle n'y réussissait pas complètement, le mal était plus apparent que réel. Qu'au sur-

plus, on ait pu signaler quelquefois un défaut de surveillance dont certains maîtres chargés ont abusé, je n'y contredis pas, mais c'est que justement à ceux-ci on avait laissé *trop d'indépendance*.

Et qu'est-ce encore que cette « latitude d'action » que les maîtres n'auraient point dans le système actuel ?

Il est très vrai qu'il n'y a pas d'autre ordonnateur des dépenses de matières, à bord, que le conseil d'administration ou son représentant, l'officier en second qui, dans le courant du service, signe les bons de délivrance. Mais, en fait, les maîtres ont toujours eu la faculté de puiser dans leurs stocks, sauf à justifier de la légitimité de leurs consommations; et cette faculté, dont l'exercice est indispensable pour parer rapidement aux mille incidents de la vie du navire armé, n'avait pour eux d'autre limite que celle que leur fixait, non pas la crainte d'une réprimande, mais leur instinct d'économie, leur légitime souci de ne se point mettre à découvert en dépassant les allocations réglementaires.

Et qu'on ne s'imagine pas que la « latitude d'action » sera plus grande pour leurs successeurs désignés, les officiers des spécialités, canonnier, torpilleur, fusilier, mécanicien, etc... Comment cela serait-il possible puisque, d'une part, les nécessités du service seront évidemment les mêmes, comme aussi, de l'autre, les bornes du règlement d'armement ?

*
* *

Arrêtons-nous un moment pour donner un salut sympathique à cette ancienne et cependant bien vivante figure du « maître chargé », qui va disparaître.

C'était un gros personnage, à bord, que ce maître chargé, cet adjudant [1], qui avait une chambre à part, comme un officier (grande et rare faveur sur un bâtiment !); qui jouissait avec ses collègues d'un confortable « poste » commun et d'une table bien servie; qui, en outre d'une assez jolie solde,

1. Le premier maître a, chez nous, le grade d'adjudant de l'armée. C'est lui, presque toujours, qui est *maître chargé* sur un grand bâtiment ; sur un petit bâtiment, c'est souvent un *second maître*, c'est-à-dire un sergent. Ce qu'il faut retenir, c'est que second maître, premier maître, ce sont là des *grades* ; maître chargé, c'est une *fonction*.

avait un *supplément de charge*, une indemnité de comptable, variant de cinquante à quatre-vingt-dix centimes par jour.

Il faut avoir vécu chez nous pour comprendre l'influence que cet homme dans la force de l'âge, plein d'expérience et de sagacité, rompu à toutes les exigences du service et à toutes les finesses du métier, exerçait sur ses subordonnés. En vain, dira-t-on que sa situation n'est point sensiblement modifiée puisqu'il lui reste d'être le chef immédiat du personnel de sa spécialité, l'instructeur technique et militaire, et puisqu'il est encore « détenteur » du matériel vis-à-vis de son officier, comme celui-ci l'est vis-à-vis du Conseil d'administration. En réalité, la position change pour lui du tout au tout, car c'était justement sa charge, cette grosse et importante affaire de sa charge, qui lui donnait le plus fort de son relief et une autorité morale considérable. De sa charge, aussi, et des responsabilités qui en découlaient, il tirait sa principale raison d'être à bord. Placé à la tête de ses marins, agents d'exécution des ordres du commandant ou de l'officier de spécialité, il était pour ainsi dire le *manutentionnaire-né* du matériel de cette spécialité, l'exécution des ordres entraînant presque toujours en marine une dépense de matières consommables et la mise en jeu d'engins compliqués, d'outillages délicats, susceptibles de détérioration. Et puisqu'il était le manutentionnaire inévitable, qu'il offrait d'ailleurs ou qu'il paraissait offrir les garanties convenables de compétence et d'honnêteté, on n'avait pas pensé pouvoir mieux faire que de lui donner, avec la responsabilité complète, la garde et l'entretien de ce matériel que personne ne connaissait mieux que lui [1].

Il est au surplus tellement naturel de lier à l'attribution des charges aux premiers-maîtres leur maintien à bord de nos bâtiments que, aussitôt connues les intentions du ministre, le bruit a couru dans les ports que le nombre des adjudants

1. Ce n'est pas d'aujourd'hui : les ordonnances royales de 1689, de 1765 et de 1786, la loi organique de 1791 (Assemblée nationale), des lois de la Convention, de la Restauration, de la Monarchie de Juillet et du Second Empire donnent ou maintiennent, avec des modalités diverses, mais sans altération fondamentale, l'entretien, la garde et finalement la « charge » du matériel aux maîtres du bâtiment. On était donc en présence d'un état de chose plus que deux fois séculaire. Et je reconnais que ceci n'est point pour tout le monde un argument victorieux.

allait être réduit de beaucoup. Nous verrons ce qu'il en sera; mais j'imagine que l'on commencera par les maîtres de manœuvre. Le maître de manœuvre, ah! c'était le maître par excellence, le « maître d'équipage », comme on disait autrefois, parce qu'il était le plus marin, le plus débrouillard, le plus expérimenté de tous, parce qu'il avait le coup d'œil prompt et juste, la main souple et forte. Aujourd'hui que l'on juge inutile d'embarquer des marins sur un bateau, l'existence du maître de manœuvre me semble fort compromise. Après lui, peu à peu, s'en iront les autres, canonnier, fusilier, timonier, torpilleur, etc., jusqu'à ce qu'enfin il ne reste à bord que des mécaniciens et des fourriers, des « comptables ».

***

A côté des qualités solides qui le rendaient si précieux dans l'organisation de l'unité navigante et combattante, le maître chargé avait des défauts — qui n'a les siens! — un surtout et fort grave, auquel il semble qu'il doit sa perte : *il était économe.*

— Eh quoi! me direz-vous, économe!... Vous appelez ça un défaut?

— Oui, mais j'entends qu'il l'était trop; qu'il était trop prévoyant, comme la fourmi; qu'il craignait trop d'être pris au dépourvu, quelque beau jour, et de venir à « manquer » au moment où se produiraient des nécessités pressantes, des circonstances inattendues. Et alors il rognait un peu sur les délivrances de matières consommables, prescrites et portées aux écritures, ou bien il faisait avec ces matières consommables des « confections » clandestines qui augmentaient son outillage là où il le jugeait insuffisant. Bref, pour trop redouter de se trouver en déficit, il lui arrivait de se trouver en excédent et de ne s'en mettre aucunement en peine, ignorant, le pauvre homme, qu'aux yeux des puristes en comptabilité, si c'est un péché véniel que d'avoir un déficit, c'est une faute capitale d'avoir des excédents de matières ou d'objets confectionnés... « De graves abus m'ont été signalés, dit la circulaire du 26 octobre, en ce qui concerne les excédents de

matériel, qu'on est parfois arrivé à se procurer, soit en portant en dépense des consommations supérieures aux consommations réelles, soit par des moyens d'un caractère illicite plus blâmable encore. Des exemples récents ont montré quelles peuvent être les détestables conséquences de ces mauvaises pratiques. Il faut qu'elles cessent. »

« Exemples récents »... Il s'agit sans doute du *D'Entrecasteaux*, dont on se rappelle peut-être les incidents. Les bruits les plus étranges avaient couru : ce grand croiseur, revenu de Chine depuis peu, « recélait dans ses flancs », disait-on, sinon des trésors, du moins des excédents de denrées, de matières, de matériel, vraiment extraordinaires, si bien que le tirant d'eau et l'assiette du bâtiment en étaient altérés. C'était un scandale qui défrayait la chronique des petits journaux toulonnais : n'insinuait-on pas qu'on avait dû faire du commerce, là-bas, qu'il y avait des malversations caractérisées, que les responsabilités remontaient très haut?...

Là-dessus, dépêche ministérielle fulminante : ordre de mettre les scellés sur toutes les soutes, sur tous les coquerons, sur toutes les cellules du bâtiment, d'organiser un service rigoureux de surveillance au moyen de la gendarmerie — car on ne peut plus se fier qu'au gendarme dans ce temps heureux !... —, enfin de faire procéder au recensement intégral de tout ce qu'il pouvait y avoir à bord par une commission *ad hoc* qui devait, sous ses yeux, méthodiquement, faire vider le navire tranche par tranche.

On l'a vidé, ce navire ; l'opération a même été, en soi, fort intéressante et j'en reparlerai tout à l'heure; mais le résultat n'a pas répondu aux espérances de certains. On a trouvé beaucoup de vieilles ferrailles, de vieilles matières, difficilement utilisables autre part qu'à bord même et qui, suivant toute apparence, n'enrichiront pas l'administration des domaines. Il vaut tout de même mieux qu'on ait pu en débarrasser le bateau. Quant à des faits délictueux, ou paraissant tels, on n'a pu en relever qu'un seul : un sac contenant quelque cent kilos de café — économies de cambuse — a été jeté à la mer, dans le port même, par un maître commis aux vivres affolé. Ce sous-officier a été sévérement puni.



A quoi répond, en somme, ce souci très caractérisé de l'autorité supérieure de condamner, de réprimer la constitution d'excédents de matières et de matériel dans les soutes de nos maîtres chargés? S'agit-il d'éviter que ces matières, denrées ou objets confectionnés puissent être clandestinement débarqués et vendus au profit des intéressés? Mais cela serait bien difficile! Il faudrait déjouer la surveillance du capitaine d'armes ou de ses agents à la portière de la coupée du bâtiment. D'ailleurs, à bord, où l'on est les uns sur les autres, tout se sait bien vite : les coupables seraient tôt dénoncés, à moins d'avoir tout un équipage pour complice, hypothèse absurde...

Voici ce qui peut se produire encore : lorsque vient le moment de « faire les rechanges », dans un port de France, c'est-à-dire de ramener les approvisionnements du bord au complet réglementaire, une demande est faite aux magasins de l'arsenal. L'imprimé dont on se sert à cette occasion porte les indications suivantes : *quantités réglementaires; existant à bord; reste à se pourvoir*. Le « reste à se pourvoir » est évidemment la différence entre le stock réglementaire que l'on veut reconstituer et l'existant à bord; tout se passera régulièrement si l'existant réel est d'accord avec l'existant en écritures. Mais si le maître a des économies, qui n'apparaissent point dans ses écritures, ne peut-il pas s'entendre avec le magasinier de l'arsenal pour n'introduire à bord que la quantité qui lui est réellement nécessaire, quantité inférieure à celle que porte le billet de demande? Et alors il partagera avec ce magasinier le fruit de cette opération frauduleuse, c'est-à-dire la valeur marchande de ce qu'il n'a pas pris, de ce qu'il laisse en magasin, de ce qu'il possède en excédent dans sa soute, à bord.

Oui, mais... que de mais, là encore! Que de complicités nécessaires, cette fois, dans le personnel du magasin en même temps que dans celui du bord! Et ce magasinier qui, lui, n'a pas donné réellement ce qu'il délivrait en écritures, que va-t-il faire de l'excédent à la tête duquel il se trouve à son

tour ?... Il s'entendra avec le fournisseur ? — Alors, nouvelles complicités des subalternes, des dangereux subalternes !.., Que de risques ! Que de chances contraires et, le plus souvent, pour quel mince profit !

Je ne dis pas, qu'on le remarque bien, que tout ceci n'est point possible et qu'on n'en pourrait point citer des exemples. Mais je tiens que cela doit forcément être rare et qu'après tout il n'est point de système si ingénieux d'administration, où la fraude ne se puisse glisser quelquefois. Et puis, sincèrement, il m'est pénible, il nous est pénible à tous de tenir en telle suspicion nos meilleurs subordonnés. Pour ne point faire étalage de tendresse à leur endroit, nous ne les en aimons pas moins et, en tout cas, nous les estimons.

Non, qu'on le croie bien, il n'y a dans la pratique des excédents, — que je ne défends pas au point de vue purement administratif — il n'y a quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent que ce que je disais tout à l'heure : la crainte de manquer, le vif désir d'être toujours à la hauteur des circonstances imprévues et de pouvoir satisfaire à des besoins anormaux.

Tenez ! voici un bateau en campagne et dont les approvisionnements réguliers sont déjà fort entamés. Il lui arrive un accident, mettons un échouage. Il faut « élonger des ancres à jet », se touer sur les aussières frappées sur ces ancres... c'est dur ! Le bateau résiste... Les aussières cassent ! Et il n'y en a plus... c'est fini !...

Eh bien ! non, ce n'est pas fini : le maître de manœuvre, « le maître » (ah ! cette fois, personne ne songe à le diminuer !), le maître, donc, s'est affalé au fin fond de sa cale avec quelques gabiers. Et les voilà qui remontent triomphants et qui déroulent encore une aussière, une aussière toute neuve, une aussière de rabiot. C'est le salut !

Voyons, franchement, que voulez-vous que dise le commandant, que dise « le conseil d'administration » ? Croyez que s'ils n'embrassent pas le maître, le brave homme de maître de manœuvre, ce n'est pas l'envie qui leur en manque ? Et si la comptabilité n'est pas contente, hé ! qu'elle aille « al cel », comme disent dans un euphémisme charmant les dames de la halle de Toulon.

Et encore ceci, où je n'invente rien : un cuirassé appartenant à l'une de nos escadres casse, il y a quelques semaines, en arrivant à un mouillage assez éloigné du port de stationnement, une pièce en bronze fort importante qu'on appelle plateau de mise en train. Que faire?... Déclarer à l'amiral qu'on est paralysé, qu'il faudra faire remorquer le bâtiment jusqu'à X..., ou, tout au moins, qu'on n'aura pour s'y rendre qu'une seule machine?... Fâcheuse extrémité. Et, d'autre part, l'approvisionnement normal de bronze ne permettra pas la réparation... Mais le maître-mécanicien est là — encore un fort brave homme que celui-ci, car je ne suis pas de ceux qui rabaissent les uns pour élever les autres : — il a, lui aussi, des économies, du rabiot, peut-être quelques vieux morceaux de bronze ramassés dans le port[1] pendant le dernier passage au bassin... Il va voir... Et, en effet, du fond d'une cellule obscure, sous un bâti de machine, il tire de quoi compléter le poids de bronze nécessaire pour fondre un nouveau plateau.

Voilà donc un bateau retapé sans crier gare, sans frais, sans interruption sensible de service. Supposez-le engagé dans une mission importante et, mieux encore, dans une opération de guerre, vous conviendrez que le rabiot peut quelquefois avoir du bon... et aussi le « maître chargé ».

1. Les commandants des bâtiments qui viennent de subir le recensement général dont je parlais tout à l'heure s'accordent à dire — avec preuves à l'appui — que beaucoup des matières ou objets confectionnés en excédent que l'on a trouvés dans les cales et dans les soutes proviennent des ouvriers du port et ont été laissés à bord soit après la construction, soit après les réparations, transformations, refontes exécutées dans les arsenaux. Et, en effet, quand il y a, par exemple, une réparation à faire qui exige de la tôle, des rivets, des boulons filetés, on peut être assuré que — pour ne pas revenir au magasin, « pour ne pas manquer », comme toujours, — l'équipe d'ouvriers des constructions navales arrive à bord avec plus de tôle, plus de rivets, plus de boulons filetés qu'elle n'en emploiera réellement. Mais le restant ne peut être réintégré en magasin ; c'est *dépensé*. On le laisse donc à bord pour la plus grande satisfaction du maître-mécanicien ou du maître-charpentier.

« J'aperçois dans des recoins ignorés, m'écrit le commandant d'un navire que l'on achève, des tas de boulons, des piles de barreaux de grille inutilisés, qui resteront à bord si je n'y prends garde et si, au moment de l'armement, on ne les dissimule pas à mes investigations. Ce sont là les *excédents* de l'avenir... »

III

Je surprends sur vos lèvres, lecteur avisé, deux réflexions également judicieuses : la première, que les approvisionnements normaux des bâtiments armés ne sont peut-être pas suffisants, puisque nos petits stocks clandestins peuvent rendre de tels services ; la seconde, que pour tout arranger. du moins en ce qui concerne les économies de matières, il suffirait que, révélées par des inventaires périodiques, des recensements exacts, ces économies rentrassent en compte dans l'approvisionnement et fussent « prises en charge ».

Il est vrai. Sur le premier point on peut dire que c'est l'*assortiment* de matières et objets confectionnés qui n'est pas toujours convenablement calculé. Nous avons trop de certaines choses et pas assez de beaucoup d'autres. Il y a d'ailleurs au ministère une commission permanente, pour la revision du *règlement d'armement*, lequel détermine précisément les quantités à délivrer suivant l'espèce et le rang du navire, suivant sa mission aussi. Les prescriptions de ce règlement sont l'objet de retouches assez fréquentes ; peut-être y aurait-il encore à faire dans cet ordre d'idées, pour s'inspirer plus exactement des besoins véritables.

Sur le second point, oh ! j'ai pas beaucoup à dire, et nous touchons au nœud même de la question.

Oui, la solution logique du problème, c'est bien de recenser, de constater l'existence des excédents et de les faire *prendre en charge* par le maître intéressé. Et du reste cette solution n'est pas neuve : elle est indiquée dans tous les arrêtés ministériels qui traitent de la matière, et, il y a peu de temps encore, en 1900, l'administration centrale rappelait l'intérêt des recensements méthodiques, périodiques. Elle en faisait même une obligation étroite pour les conseils d'administration des bâtiments ou pour les commandants comptables. Eh bien ! il ne faut pas craindre de le dire et de faire notre propre critique après avoir fait celle des autres, nous n'avons pas toujours observé ces sages prescriptions ; quelques-uns

d'entre nous ont certainement mis peu de zèle à se rendre ainsi compte de ce que leur bateau contenait vraiment de ressources ignorées et de stocks irréguliers, dont le moindre inconvénient n'était pas, à un point de vue essentiellement pratique, de créer à bord de fâcheux encombrements.

Mais, enfin, puisqu'il y avait des instructions précises à cet égard, pourquoi « l'autorité supérieure » se croyait-elle désarmée? Qui donc l'empêchait d'appliquer aux négligents des sanctions disciplinaires? Et fallait-il tout bouleverser dans l'administration du matériel parce qu'on n'avait pas réussi complètement, faute d'une suffisante fermeté, à inculquer dans les esprits la notion de la nécessité des recensements? La circulaire du 26 octobre répond elle-même, et négativement, à cette question. Ne prescrit-elle pas, pour le dernier mois de 1903 un recensement général à bord de tous les bâtiments de la flotte française, un recensement minutieux, exact, après lequel il ne puisse rester aucun doute sur la situation en matériel de chacune de nos unités?

Voilà, je suis fort aise de le pouvoir dire, une mesure excellente et dont il faut remercier le ministre. C'est un inventaire, une liquidation, un examen de conscience aussi, quelque chose comme les grandes pénitences jubilaires, si je puis me permettre une comparaison aussi nettement entachée de cléricalisme. Au reste, qu'on en juge :

De graves abus m'ont été signalés en ce qui touche les excédents de matériel... Des exemples récents..., etc. Il faut que ces mauvaises pratiques cessent[1].

A cet effet, les commandants ordonneront qu'avant le 1er janvier, il soit procédé à un recensement complet de tout le matériel. Les excédents seront pris en charge purement et simplement, par référence à la présente circulaire.

Je consens à couvrir d'une très large indulgence les abus du passé que cette opération fera connaître, mais à la condition que ces abus disparaissent à l'avenir, et tout d'abord que le recensement auquel il

1. Oui, il y a de mauvaises pratiques; mais elles viennent surtout du personnel des arsenaux. Comment se fait-il que les *journaliers*, qui font aux maîtres les délivrances, aux lieu et place des *magasiniers* absorbés par leurs écritures, puissent leur proposer de prendre plus de matières ou d'objets que ce qui est porté sur l'ordre de délivrance? Le ministre le sait-il? Et sait-il pourquoi il en est ainsi?

sera procédé soit absolument sincère. (Bien, très bien ! c'est la purification par le repentir...) Je préviens les autorités intéressées qu'après le 1[er] janvier, tout bâtiment pourra être, à l'improviste, soumis à un recensement nouveau, dirigé par un délégué du ministre, et que les fautes qui seraient alors relevées seraient sévèrement punies, quelle que soit la situation de ceux auxquels elles seraient imputables.

Oh ! ce « délégué » mystérieux et menaçant, ou plutôt cet archange de l'Apocalypse à qui. révérence parler. il ne manquera que des ailes et une trompette !... Quelle marine on nous fait, juste ciel ! dans le temps présent !.. Et dire qu'il y a encore des jeunes gens qui se présentent à l'École navale ! Heureuses illusions de leurs seize ans !

***

Parlons sérieusement : il est certain qu'il faut des recensements et qu'il faut aussi des contrôleurs, qui ne sont pas si noirs, d'ailleurs, que d'aucuns l'imaginent. Pourtant, j'ai de sérieuses, très sérieuses réserves à faire sur ce qui va se passer dans le régime nouveau d'administration de notre matériel. et c'est le moment de montrer la vanité de ces « profondes » réformes, que ne mûrissent point les réflexions des hommes compétents.

Que va-t-il se passer, en effet ?

Le 1[er] janvier, le conseil d'administration devient comptable de tout le matériel. Dans chacun des grands services du bord, manœuvre, artillerie, torpilles, électricité, machines motrices et auxiliaires, etc., l'officier de spécialité devient « détenteur », envers le conseil, du matériel *non consommable*, c'est-à-dire des armes, engins et outils ressortissant à ce service. A un degré plus bas (et ceci est nettement spécifié dans un arrêté subséquent, celui du 19 novembre), les officiers mariniers sont, à leur tour, « détenteurs » vis-à-vis de leur officier de spécialité des portions de ce matériel *non consommable* qui leur aura été confié.

Voilà qui paraît bien réglé, n'est-ce pas ? et cette cascade régulière de responsabilités est bien faite pour satisfaire les cerveaux français, j'entends les cerveaux des théoriciens.

Malheureusement, dans la pratique du service à bord, les choses ne vont point du tout comme on le croit là-bas, sous la colonnade de Gabriel. Au premier échelon, d'abord, les sous-officiers (sans parler de leurs subordonnés, quartier-maîtres et brevetés) se sentiront tout de suite beaucoup plus à leur aise, au point de vue de la conservation de leur matériel, vis-à-vis du lieutenant de vaisseau chef de service, qu'ils ne l'étaient vis-à-vis du « maître chargé ». Et c'est tout naturel. Le maître était toujours là, *sur leur dos*, qu'on me passe l'expression, mêlé à leurs travaux, l'œil exercé et méfiant, sachant apprécier exactement, en cas d'avarie ou de malfaçon, en cas de perte aussi, jusqu'où pouvait s'étendre la responsabilité réelle du délinquant. Mais l'officier, c'est tout autre chose : il n'est pas toujours là, il est de quart, de corvée, il est en commission, il travaille dans sa chambre[1] ; il est à terre aussi, car enfin vous ne pensez pas l'astreindre à la résidence perpétuelle, autant dire au célibat. Ce n'est pas précisément la note du jour. Et puis, voyez-vous, vous aurez beau faire et beau dire, menacer, tempêter, rouler des yeux terribles, vous ne ferez pas que le genre de surveillance que peut exercer un officier, si averti, si compétent, si consciencieux soit-il, devienne jamais aussi efficace — à ce point de vue tout particulier — que celui qu'exerçait le maître chargé. A chacun son métier, son caractère, son rôle ; s'il y a toujours eu des adjudants dans toutes les armées, dans toutes les marines, c'est apparemment que ces gradés mi-partie, entre officiers et sous-officiers, répondent à un besoin.

— « Mais enfin, m'objectera-t-on encore, l'adjudant, le premier maître est encore là. Pourquoi sa surveillance deviendrait-elle tout d'un coup moins efficace?... »

Pourquoi?... Eh! tout simplement, parce qu'elle n'aura plus le puissant mobile de l'intérêt personnel. *Homines sunt*... Et ce serait bien grand miracle si le souci de sauvegarder la responsabilité de l'officier prenait dans leur esprit

1. Commissions de toute sorte, rapports, études, préparations de tir, examens des sous-officiers, des quartier-maîtres, des brevetés... Ah! les officiers de spécialité ne chôment pas aujourd'hui! Le temps n'est plus où, le quart fini et les exercices du jour terminés, on prenait tranquillement le canot major. La paperasse militaire, aussi absorbante que la paperasse administrative, y a mis bon ordre!

la même importance que la préoccupation qu'ils avaient de mettre à l'abri la leur propre. Et puis, voulez-vous que pour complaire à cet officier, un supérieur avec qui l'on n'a, en somme, que des relations d'un caractère officiel, si cordiales qu'elles soient, ils risquent de se mettre mal avec leurs subordonnés, avec qui ils sont en contact intime et continuel, les seconds maîtres surtout, leurs camarades, bientôt peut-être leurs égaux, personnages importants qui écrivent aux journaux, aux grands chefs, voire au ministre quand ils estiment leur dignité et leurs droits lésés[1].

Le résultat de tout ceci, c'est qu'il y aura plus de pertes de matériel (oh ! couvertes par des procès-verbaux réguliers, ce n'est pas douteux), une usure plus rapide de l'outillage, des réparations plus fréquentes faites à bord ou dans les ateliers à terre ; en fin de compte, une majoration des dépenses d'entretien du bâtiment en service.

***

Examinons maintenant la situation qui est faite au conseil d'administration, à qui remontent toutes les responsabilités, mais plus expressément, parce qu'elle est directe, la responsabilité des matières consommables.

Il faut établir premièrement une distinction entre matières consommables d'usage commun, réunies dans le local appelé *magasin général* du bord et matières consommables ressortissant particulièrement aux divers services, qui les emmagasinent dans leurs soutes. De ces dernières, les « maîtres chargés » de chaque spécialité étaient jusqu'ici responsables aussi bien que des objets de matériel, des engins et de l'outillage. Quant aux premières, elles étaient à la charge d'un officier marinier de la catégorie des fourriers, le *maître magasinier*.

La circulaire du 26 octobre ne fait pas cette distinction. Tout ce qui est consommable est à la charge du conseil, aussi bien les fers profilés, tôles, charbon et tresses de coton du maître mécanicien, le goudron et le filin du maître de ma-

1. C'est là que nous en sommes, en effet. On a dit que la révolution de 1789 avait été la révolution des sergents. Celle qui va s'accomplir et qui, d'ailleurs, est déjà commencée, pourra s'appeler la révolution des seconds maîtres.

nœuvre et le caoutchouc du maître torpilleur, que la peinture, la chaux, les clous etc., du maître magasinier, sans parler — grosse affaire pourtant — du vin, de la farine, des conserves du maître-commis aux vivres.

Or, s'il est déjà bien certain que, dans la pratique du service, on ne peut exiger que le conseil se transporte au magasin général pour faire lui-même les délivrances de matières — voyez-vous ce colonel et ce lieutenant-colonel (capitaine de vaisseau et capitaine de frégate) distribuant deux kilos de peinture à l'un, trois kilos de chaux à l'autre?... moi, je ne les vois pas, — il l'est encore bien davantage qu'on ne peut lui demander d'aller, à toute heure du jour, quand les besoins se présentent, « manutentionner » les matières consommables ressortissant aux services de spécialités dans les innombrables soutes du bâtiment. Son représentant naturel, au point de vue qui nous occupe, le commissaire de marine, officier d'administration du bâtiment, ne le pourrait même pas, à moins d'être doué du don d'ubiquité et de ne faire que cela. Encore serait-il le plus souvent fort empêché, car il faut avoir certaines connaissances techniques qu'il n'a pas pour ne point se perdre dans le dédale des catégories et des espèces de matières à dénominations plus ou moins scientifiques. D'ailleurs, tout son temps est pris par l'administration du personnel que l'on vient de mettre à sa charge récemment, par la manipulation des fonds, avec tout ce que ce service comporte de paperasses, enfin par la surveillance très étroite de la gestion du commis aux vivres.

En fait, les clefs des soutes, qu'on appelait jusqu'ici « soutes de maîtres », seront entre les mains des officiers de spécialités et, pour serrer de plus près encore la réalité, presque toujours entre les mains des maîtres, tout comme devant. L'unique différence et en même temps la très grande différence entre le régime de demain et celui d'hier, c'est que le manutentionnaire naturel, le *manutentionnaire réel*, n'étant plus responsable, n'ayant plus la « charge » des matières qu'il continuera à délivrer, nous aurons des *déficits* au lieu d'*excédents*. Et les pontifes de la comptabilité seront satisfaits. Quant au contribuable, on ne lui demandera pas son avis là-dessus, croyez-le bien.

Attendez, ce n'est pas tout, ou plutôt ce n'est rien encore. Voici qui est peut-être plus grave : ces matières de toute sorte, que le conseil d'administration ne peut évidemment délivrer lui-même, et dont il n'est pas réellement le *détenteur* quand elles sont emmagasinées dans les soutes, ces matières, il ne peut en opérer lui-même la recette. Cette recette a lieu dans les magasins des arsenaux. A des époques fixes, les maîtres, suivis d'hommes de corvée, y vont « faire leurs rechanges », suivant l'expression consacrée. Il est clair que l'on ne verra pas plus notre colonel et notre lieutenant-colonel remplacer les maîtres dans cette besogne et aller « toucher », à terre, la peinture, l'étoupe, le fil caret, les « pointes en cuivre de Paris » ou la farine, qu'on ne les a vus tout à l'heure distribuer ces matières à leurs mathurins. Ils ont beaucoup d'autres choses à faire, plus intéressantes et, quoi qu'on en puisse penser chez MM. les comptables de la rue Royale, plus utiles. Il n'est point, certes, de sot métier ; mais il y a des métiers différents, je le répète encore : celui du sous-officier n'est pas le même que celui de l'officier subalterne, et ce dernier n'est pas le même que celui de l'officier supérieur, du commandant. On aurait beau vouloir abaisser celui-ci, — des gens chagrins affirment, à tort certainement, qu'au fond c'est cela que l'on veut — il y a cependant une limite à cet abaissement, dont on n'aperçoit d'ailleurs pas bien l'intérêt.

— Soit ! Le conseil d'administration, que sa grandeur éloigne du rivage, en cette occurrence, n'ira pas de porte en porte remplir sa lourde besace. Mais qu'il s'arrange tout de même pour n'être point trompé, car nous entendons bien qu'il soit responsable.

Vous l'entendez bien ? d'accord. Mais comment, au fait, l'entendez-vous ?

***

Cette question importante, la plus importante de toutes celles que soulève la circulaire du 26 octobre, cette question, tout le monde se la pose dans les ports, si j'en crois les lettres que je reçois, et l'on remarque avec étonnement que le texte ministériel ne fournit sur ce point aucune indication précise.

Responsabilité morale ?... Responsabilité effective, plutôt,

et certainement même, si l'on se reporte aux menaces du dernier paragraphe de la circulaire. Bien; mais quelles seront les sanctions? de l'ordre disciplinaire seulement, ou de l'ordre pécuniaire?... ou encore des deux à la fois?...

Faut-il croire que si le ministre ne parle pas expressément de sanction pécuniaire, c'est qu'on a déjà mis sous ses yeux cette conclusion d'un arrêt du Conseil d'État, en date du 21 juillet 1885[1], qui ne peut guère lui laisser de doute sur la légalité de ce genre de répression, appliqué à des individus ou à des collectivités qu'il déclare « comptables » de sa propre et seule autorité :

... Dès lors, le droit de l'État d'obtenir, à titre de dommages-intérêts, réparation pécuniaire du préjudice que peuvent lui causer les fautes commises par ses agents dans l'exercice de leurs fonctions, ne saurait s'exercer que dans les cas spéciaux et déterminés qui sont prévus et réglés par des dispositions législatives formelles.

Voilà qui est net, je pense. Et de toute la jurisprudence administrative il ressort très clairement aussi :

Qu'un ministre ne peut créer des catégories nouvelles de comptables; que l'institution d'un comptable ne va pas sans, d'une part, le dépôt d'un cautionnement, de l'autre, l'allocation d'une « indemnité de charge »; qu'en tout cas, ne saurait être considéré comme comptable de matières ou de matériel celui qui ne peut réellement recevoir, manutentionner et délivrer ces matières ou ce matériel, qui ne peut les «suivre» dans tous leurs mouvements, selon l'expression consacrée.

Eh bien, y a-t-il une loi, ou seulement un décret, qui institue comptables de tout le matériel du bord les conseils d'administration? Nullement. Il n'y a qu'une circulaire ministérielle, où même ce fait considérable de la création d'une nouvelle catégorie de comptables n'apparaît pour ainsi dire qu'à la dérobée...

Est-il question dans cette circulaire de l'institution des garanties réciproques, pour l'État et pour le comptable, d'un cautionnement et d'une indemnité de charge? Pas plus. Une seule chose semble certaine, c'est que les anciens comptables,

1. Laferrière, *Traité de la juridiction administrative*, tome I, p. 443.

les maîtres chargés perdent leurs indemnités. Encore n'est-ce pas dit positivement. Et, par parenthèse, une perte aussi sensible pour ces sous-officiers n'est peut-être pas suffisamment compensée par des promesses d'augmentation de solde ou de retraite.

Enfin, la circulaire fournit-elle aux nouveaux comptables des moyens pratiques de suivre dans tous ses mouvements le matériel qu'elle met à leur charge? En aucune façon; et y eût-elle songé qu'elle n'y eût point réussi. Répétons-le encore: il ne peut y avoir réellement, à bord, de manutentionnaire du matériel que les maîtres.

A la vérité, les officiers sont déclarés, vis-à-vis du conseil, « détenteurs » du matériel (mais non des matières consommables) de leur spécialité; et les sous-officiers sont déclarés à leur tour, vis-à-vis des officiers, « détenteurs » des portions de matériel qui ont pu leur être confiées. Mais, ici, l'obscurité redouble. Quelle est la signification exacte, au point de vue administratif, de cette expression : *détenteur vis-à-vis d'autrui*? Quel genre de responsabilité veut-on mettre en jeu? Par quel moyen régulier, légal, s'exercerait, le cas échéant, une « répétition » de l'ordre pécuniaire sur le détenteur? Jusqu'ici, les imputations sur la solde du détenteur d'un objet de matériel perdu ou avarié n'avaient été faites qu'au profit de l'État, qui n'y regardait pas de très près. Il semble qu'aujourd'hui elles devront se faire au profit de l'officier lésé directement ou du conseil d'administration. Mais quelle porte ouverte à des abus d'un nouveau genre! Quelle source inépuisable de plaintes et de récriminations! Quel mécontentement et quels soupçons dans le cœur des subalternes à qui nous réclamerons rigoureusement leur pauvre bon argent à la place d'un outil, d'un engin, d'un objet perdu ou avarié, sans que, dans les circonstances toujours un peu spéciales de la vie de bord, il y ait absolument de leur faute... du moins à leur avis! Nous n'avions pas besoin de ce nouveau sujet de divisions!

***

Un mot encore et sur les recensements, qui vont jouer un si grand rôle dans le fonctionnement du nouveau système.

... Un si grand rôle? Certes! beaucoup trop grand, tellement que, de ce côté comme des autres, le nouveau système se heurte à des impossibilités pratiques.

Toute l'existence des bâtiments armés va se passer dorénavant à recenser le matériel et les matières : recenser, écrire; écrire, recenser, voilà, n'est-il pas vrai, la besogne essentielle pour des marins et des militaires?...[1] Ne pensez pas, d'ailleurs, que j'exagère si peu que ce soit. Il y aura, en outre, des recensements annuels, que prescrivaient déjà les règlements antérieurs. il y aura recensement complet, intégral, chaque fois que se produira un *mouvement* dans le conseil d'administration. Ces mouvements sont fréquents : ni le commandant, ni l'officier en second, ni le commissaire n'embarquent et ne débarquent à la même date. D'ailleurs, chaque fois que l'un d'eux obtiendra une permission d'absence, l'officier qui le remplacera — et qui, dès lors, prend sa part de responsabilité dans la gestion du conseil, — exigera un nouveau recensement, tout au moins des matières consommables, où des surprises fâcheuses sont toujours possibles. Cet officier n'aura garde, en effet, d'oublier que, pendant son intérim, le « délégué » du ministre, le contrôleur-épouvantail, peut tomber à bord comme un bolide. Mais ce n'est pas assez. Il y aura les recensements partiels, encore fort importants, provoqués par les mouvements d'officiers chefs des services de spécialité, « détenteurs » de leur matériel. Et ces mouvements sont bien plus fréquents que ceux des membres du conseil d'administration. On me cite tel cuirassé d'escadre où, en deux ans, il s'est produit vingt-quatre mutations de lieutenant de vaisseau et de mécanicien principal[2]. Je passe d'ailleurs sur les petits recensements que chaque officier de spécialité se verra

1. Le recensement du *D'Entrecasteaux* a duré près de *quatre mois*. Les conditions en étaient particulièrement favorables, le bâtiment étant dans le port, immobile, virtuellement désarmé, n'ayant pas autre chose à faire que ce gigantesque inventaire, recevant d'ailleurs tous les jours de nombreuses corvées d'hommes empruntés aux navires en réserve (car il faut beaucoup de monde pour ce genre d'opération). Eh bien! les autorités du bord déclarent qu'elles ne peuvent répondre de l'exactitude absolue des résultats. Que sera-ce des autres!...

2. En dehors du point de vue où je me place ici, il serait fort désirable que des mesures fussent prises pour assurer aux officiers de nos unités de combat une stabilité plus grande. Voilà une *réforme* qui, pour modeste qu'elle paraisse, n'en serait pas moins fort utile.

obligé de faire subir au matériel dont un maître, un second maître, un quartier-maître même qui débarque, était « détenteur » vis-à-vis de lui. Bref, je le répète, on ne fera plus rien que recenser, compter, peser, évaluer des matières, noircir et gratter du papier. Est-ce donc pour cela, « bone Deus ! » que la France a une flotte ?...

Attendez, je n'ai pas fini. L'arrêté du 19 novembre, qui règle toutes ces belles choses, n'entend pas qu'elles se passent à la légère. Les recensements, les récolements s'exécuteront en présence de commissions spéciales, composées d'officiers autant que possible supérieurs en grade ou en ancienneté aux parties en cause, livrante et prenante ; de sorte que, comme il y aura toujours et partout des recensements, personne ne pourra plus rester étranger à ces intéressantes opérations. Dans une force navale donnée on sera toujours recenseur, recensé ou juge-commissaire. C'est l'organisation de la paralysie.

IV

La voilà donc, cette belle réforme ! Elle mécontente tous les intéressés, les « humbles » autant et plus que les « chefs ». Bien loin d'offrir des avantages à l'intérêt pécuniaire de l'État, elle sera forcément onéreuse, substituant aux manutentionnaires réels, aux seuls qui présentent des garanties de bonne gestion directe, des manutentionnaires fictifs, hors d'état de suivre le matériel et les matières : des déficits, des usures prématurées, des réparations fréquentes et coûteuses seront les résultats économiques du système ; une perturbation générale des relations de supérieur à inférieur en sera le résultat moral. La réforme, au surplus, est illégale dans son principe si elle prétend créer une nouvelle catégorie de comptables dans le sens exact du mot, qui comporte l'idée de responsabilité pécuniaire. Enfin elle institue un régime de recensement continu et d'opérations exclusivement administratives, qui fausse complètement les ressorts de l'organisme militaire que doit toujours être le bâtiment armé.

Et maintenant, « élevons le débat », si c'est possible.

D'où tout cela vient-il, d'abord? Quel est l'esprit, quelles sont les influences qui agissent pour produire des œuvres aussi nuisibles à la Marine, et par conséquent aussi contraires — ceci n'est point douteux — aux intentions du chef du département?

— Eh! s'écrient les uns, ne voyez-vous pas tout de suite et à plein, dans cette affaire, l'esprit du corps du contrôle? La comptabilité pure, mais c'est tout l'art du contrôleur; le recensement, mais c'est son moyen d'action essentiel! Pour un contrôleur, un bâtiment n'est qu'un magasin qui flotte, ce qui est d'ailleurs chagrinant. Ah! si toute la Marine pouvait être à terre, il serait bien plus commode de la contrôler et de la recenser... Pour nous, un bâtiment est aussi une usine toujours en activité, une usine qui produit de la force militaire, qui produit ou qui devrait produire de la force morale. Mais nous, nous sommes des gêneurs et on nous le fait bien voir...

N'en déplaise à mes correspondants, je ne crois pas que le coup vienne expressément du Contrôle. Ces messieurs sont tous des hommes distingués, d'esprit avisé et auxquels les vues étendues ne sont point étrangères. Ils savent fort bien faire la part de l'*action*, et que cette part, dans la Marine surtout, doit être plus grande que celle de l'*administration*, beaucoup plus grande par conséquent que celle de la *comptabilité* qui n'est, après tout, qu'un des « moyens » de l'administration. Ce n'est pas eux qui méconnaîtraient qu'à bord l'homme d'action et l'administrateur étant déjà forcément confondus, il est mauvais, il est excessif d'y confondre encore le comptable. Cette indivisible trinité, j'en suis sûr, ne leur dit rien qui vaille.

A qui, du reste, penserait que nos contrôleurs ignorent la nécessité d'assouplir le formalisme étroit et rigide aux exigences de l'action, je citerais ces quelques lignes que j'emprunte au plus qualifié de ces hauts fonctionnaires :

On ne saurait nier que *dans les services administratifs de la Marine*, la bonne marche des opérations ne puisse souvent être assurée que par des fonctionnaires possédant une grande activité, prêts à prendre toutes les responsabilités que les circonstances exi-

gent et à faire même, s'il le faut, céder la lettre des règlements devant les nécessités de l'action. Développer cet esprit d'initiative, tel est le but que se proposeront toujours les meilleurs ministres... etc., etc.[1]

De bonne foi, si telle est l'idée que se font ces messieurs de la latitude d'action dont il faut laisser jouir les services administratifs eux-mêmes, peut-on admettre qu'ils veuillent se montrer plus rigoureux, plus intolérants, pour les services essentiellement militaires, pour les hommes qui assurent la tâche déjà si lourde de diriger, de former, d'entraîner pour la suprême épreuve de la guerre les unités de combat et les escadres ?...

***

On m'écrit encore : « C'est un tel, cet ancien sous-directeur dont l'hostilité à l'égard des officiers de marine fut toujours notoire; ou bien tel autre, justement un comptable parvenu, fort habile en son métier, mais de qui les vues ne se haussent pas au delà d'un « état » bien fait, d'un registre correctement tenu...»

Qu'importe! Et combien cette recherche est inutile, outre qu'elle peut être dangereuse!... D'ailleurs ne pensez-vous pas, mes camarades, que nous pourrions nous trouver nous-mêmes moins innocents du méfait qu'il ne nous plaît de le croire ? — Oui, je dis bien; je dis que nous y avons notre part de responsabilité, beaucoup d'entre nous, du moins. Ne reconnaissez-vous pas dans cette conception, dont vous voyez si bien aujourd'hui les inconvénients, un des sujets favoris de ces « discussions de dessert » d'il y a quelque vingt ans où, au carré, entre la demi-tasse et le petit verre, nous avons presque tous, un peu plus, un peu moins,

Corrigé la marine et réformé l'État,

comme dit le poète ?

Le transfert des charges aux officiers... Eh! cela nous séduisait assez vers 1885, au moment où déjà, sous l'éner-

1. Chatelain, contrôleur général de la Marine, *Le contrôle de l'administration de la Marine* (*Revue maritime*, avril 1903).

gique poussée de la « Nouvelle École », l'ère des grandes réformes semblait s'ouvrir devant nous. Nous étions jeunes, ardents, généreux, avides de progrès; nous sentions qu'il y avait quelque chose à faire pour réveiller, pour galvaniser la marine un peu endormie de ce temps-là. Il y avait quelque chose à faire, mais nous ne savions pas bien quoi; et nous cherchions chacun de notre côté, à l'aventure, avec plus de témérité que de réflexion, avec plus de bonne volonté que d'expérience. Personne ne s'était d'ailleurs jamais avisé de nous apprendre « la Marine », que nous pensions connaître parce que nous connaissions nos vaisseaux. Nous en ignorions les profonds et délicats ressorts, si bien calculés par des prédécesseurs, que l'amour du bien public animait autant que nous et dont les lumières valaient les nôtres. Qui nous eût dit alors que tout a été essayé, en fait d'organisation, dans la marine nous aurait beaucoup surpris. Savions-nous que M. de Boynes, en 1772, et M. de Sartines, en 1776, avaient déjà remis toute l'administration, toute la comptabilité, toutes les écritures aux mains des officiers de marine, et que, expérience faite, il avait fallu revenir à l'ancien système, vers 1784? Savions-nous que, lorsqu'on étudie le ministère de M. Berryer (de 1757 à 1761), on reste confondu de la ressemblance de ce temps avec le nôtre? Tant il est vrai que nous tournons toujours, pauvres humains, dans le même cercle et que les concepts révolutionnaires d'aujourd'hui nous ramènent ingénument aux pratiques de « l'ancien régime »!

Pour revenir à notre sujet, le malheur est, je crois, qu'on n'a consulté personne de vraiment compétent avant de se lancer dans cette affaire. Certes nous avons eu raison de nous élever, à l'époque dont je parlais tout à l'heure, contre la multiplicité des « Conseils » de la marine et contre l'exagération du nombre des membres de chacun d'eux. Nous avons eu raison et je ne m'en dédis pas, pour ma part. Mais de là à les supprimer tous, ou plutôt à ne les plus consulter du tout, — car ils existent toujours et ce n'est pas une de nos moindres surprises[1], — il y a tout un abîme. A-t-on demandé l'avis du

1. La suppression ou la modification de ces Conseils paraissait être dans le programme des ministres civils qui ont occupé le fauteuil de la rue Royale depuis 1895. Il est à noter que la seule réforme qui ait été faite dans cet ordre d'idées l'a été

comité des inspecteurs généraux pour la « réforme » qui nous occupe? J'en serais bien étonné. Le texte de la circulaire n'en dit rien, en tout cas. A-t-on du moins envoyé un projet d'arrêté aux ports et aux escadres en les invitant à émettre leurs objections? Pas davantage. Il en valait la peine, pourtant. Les ministres les plus autorisés n'ont jamais craint d'agir de la sorte, sachant qu'il y faut regarder à deux fois avant de porter la main sur le fragile édifice d'une marine de guerre et qu'il est malaisé à un seul homme, si avisé qu'il soit, d'apprécier l'exacte portée et les répercussions lointaines des réformes qu'il médite. Au surplus, on pouvait déclarer que la décision de principe était irrévocable et qu'il ne s'agissait plus que des voies et moyens. A la consultation ainsi limitée, nous eussions gagné, sans doute, quelques améliorations de détail, quelques explications précieuses. Peut-être même le ministre eût-il consenti à présenter un projet de loi... Mais non! On se défie de nous. Nous sommes suspects. Ceux qui nous connaissent bien savent cependant que l'officier de marine est essentiellement un homme de bonne volonté.

***

La « Nouvelle École »!... Il est trop tôt pour en écrire l'histoire. On peut dire cependant déjà qu'elle a fait beaucoup de bien et beaucoup de mal. Elle a commencé à faire du mal quand elle a versé dans la politique, quand elle a mis son bagage de principes et d'idées, mais aussi ses rancunes et ses antipathies personnelles, au service des hommes de parti qui, en retour, l'établissaient dans le somptueux cabinet de la rue Royale. Avant d'en arriver là, quand elle était « l'opposition », elle avait rendu de grands services. C'est toujours comme ça. Les oppositions ne devraient jamais arriver au pouvoir, pour le bien même de leurs doctrines. La Nouvelle

par un ancien officier de marine devenu sénateur et considéré par la Nouvelle École comme un conservateur renforcé. En 1890, M. Barbey supprimait le Conseil d'Amirauté, trop préoccupé d'intérêts de famille et de coteries. A ce Conseil fut substitué un *comité d'inspecteurs généraux*, chargé d'examiner les projets d'arrêtés ministériels ou de décrets présidentiels, susceptibles de modifier les institutions de la marine.

École avait rappelé à qui l'oubliait depuis longtemps, « qu'une marine de guerre est faite pour la guerre », en faveur de quoi bien des erreurs lui seront pardonnées.

C'est en effet de cette idée, simple et féconde à la fois, que nous viennent de nouveaux et puissants engins, de vrais exercices de combat, les grandes manœuvres, les tirs sérieux et méthodiques, la découverte de l'existence d'une stratégie navale, l'examen attentif des méthodes de guerre applicables dans les divers conflits, l'étude des marines étrangères, enfin, par l'élan imprimé aux travaux scientifiques et militaires, la constitution d'un corps d'officiers dont la valeur frappe nos rivaux. Il est vrai qu'on va le démolir, ce corps d'officiers, si l'on n'y prend garde. Du moins le laisse-t-on battre en brèche. sous couleur de politique, par des ennemis intérieurs dont les attaques n'eurent jamais plus de succès que depuis qu'elles ont cessé d'être justifiées.

Mais si l'officier de marine, sentant vivement la nécessité du travail de réflexion, s'est lancé dans tous les genres d'études susceptibles de lui assurer la pleine maîtrise de son art, le plus complexe qui existe ; si, reconnaissant en particulier l'intérêt de l'orientation nouvelle donnée à ses efforts, il est devenu, tout en restant un marin, un militaire accompli et, sinon un savant, au moins un homme au courant des progrès de la science et ingénieux à en tirer tout le parti utile, il ne saurait sans de graves inconvénients aller au delà. A exiger de lui davantage, on n'aboutirait qu'à rompre le juste équilibre de ses facultés d'action et de ses facultés de réflexion.

Et puis la capacité du cerveau d'un homme cultivé a des limites qu'il faut savoir reconnaître. Un moment vient où, si l'on veut gagner d'un côté, on perd forcément de l'autre. C'est ce qui se produira pour nous si l'on s'avise de nous enfoncer plus avant dans l'administration. N'avons-nous pas déjà une tendance, contre laquelle il n'est que temps de réagir, à doubler nos occupations techniques de la production d'une « paperasserie militaire » singulièrement exagérée? On serait surpris si je disais quelle somme de travail, quelle quantité d'écritures, avec calculs et graphiques à l'appui, représentent pour les officiers chargés de l'artillerie la prépa-

ration, l'exécution, le commentaire du tir au canon le plus simple.

Non, vraiment, gardons-nous de laisser gaspiller de l'intelligence et du temps à des besognes de comptable, de garde-magasin, de débitant de droguerie et de quincaillerie !

J'ai signalé avec une franchise qu'inspire seul le souci de la chose publique un danger plus sérieux qu'il ne paraît peut-être aux esprits superficiels. Ce danger ne va à rien moins, comme je le disais au début de cette causerie, qu'à diminuer l'efficacité de notre force navale en affaiblissant l'aptitude militaire de ceux qui sont chargés expressément de la mettre en action. J'attire respectueusement l'attention du chef du département sur ces considérations d'une portée générale, mais d'autant plus importantes, aussi bien que sur les critiques particulières que j'ai pris la liberté de présenter sur la circulaire du 26 octobre. Je suis convaincu qu'auprès d'un homme qui sait le prix des libres discussions, on peut toujours, avec des chances de succès, en appeler du ministre mal informé au ministre mieux informé.

COMMANDANT X...

AME D'ARGILE[1]

IV

— Lucy, laisse-moi te présenter monsieur Max Fougeret... Monsieur Fougeret. Monsieur Le Chastel... dont je n'ai pas besoin de vous demander si vous connaissez le nom et les œuvres... Monsieur Raoul Brice, Monsieur Max Fougeret... Voilà qui est fait. Je n'étais pas née pour le protocole, moi : ces petites cérémonies me donnent chaud... A présent, mes enfants, nous ne sommes pas ici pour nous amuser : dînons. Tony, vous êtes le seul homme sérieux de la société : mettez-vous en face de moi. Et puis chacun où il voudra.

Décidée et pétulante, avec des mouvements un peu brusques, féminisés par des bruissements de soie, madame de Saint-Joël s'était assise, avait tassé ses jupes, retiré ses longs gants, déployé sa serviette, avant que les autres eussent trouvé leur place, figés dans cette hésitation affectée qui dissimule le calcul de choisir son voisinage.

— Eh bien! — reprit Andrée, — est-ce pour aujourd'hui?... Bon! voilà le mari qui va être à côté de sa femme... Cela ne se fait pas... Voyons, Lucy, assieds-toi là, entre Brice et monsieur Fougeret. A ma droite, monsieur Fougeret, en qualité de noble étranger. Asselin à ma gauche... Tiens! il en manque un. Qui donc?... Je ne me rappelle plus.

— Albaron.

1. Voir la *Revue* du 1er février.

— Toujours en retard, « le Poussin... » Tant pis !... il nous rattrapera.

Le maître d'hôtel servit les « petites marmites », et gaiement ils commencèrent. Les dîners au cabaret sont exempts de cette froideur initiale qui, dans les agapes mondaines, ne se dissipe que plus ou moins longtemps après le potage. Au rebours de l'usage, les hommes en sont les amphitryons, et cela déjà abolit l'étiquette. Puis on se trouve dans une atmosphère galante qui relâche la tenue de la bonne compagnie jusqu'au point où elle tournerait à la liberté de la mauvaise. C'est là le secret du goût qu'ont les femmes du monde pour ce divertissement qui, en demeurant fort honnête, leur donne l'illusion de quelque chose de hardi.

Ce soir-là surtout, on était dans l'intimité très familière d'un de ces groupements créés par le hasard autant que par l'attraction, et qu'unit la camaraderie plutôt que l'amitié. La présence pourtant d'un inconnu mettait entre les convives une légère réserve. Quand elle l'avait présenté, madame de Saint-Joël le connaissait depuis cinq minutes, et, si rapidement qu'en ces milieux très parisiens se nouent les relations, encore faut-il un peu de temps pour que la fusion s'opère. On se tâte. Celui qui est introduit dans le cénacle se sent observé, et cela lui donne quelque contrainte. Du côté féminin, on le scrute pour savoir s'il est aimable. Plus lui est favorable le résultat de l'enquête, plus l'élément masculin le regarde avec une malveillance sournoisement polie. Alors qu'entre elles les femmes, d'ordinaire, sont dès l'abord toute bonne grâce, et en conservent même souvent l'apparence après qu'elles se sont découvert matière à jalousie, plus impulsifs, moins habiles à dissimuler, les hommes prennent d'entrée de jeu une attitude de chien de faïence qui ne se détend qu'avec l'éclosion d'une sympathie ou la constatation qu'ils n'ont l'un contre l'autre aucun motif d'antagonisme.

Entre sa femme et la meilleure amie de celle-ci, Tony Le Chastel abdiquait toutes prétentions masculines. C'est Paul Asselin, qui avait amené le nouveau venu ; et, d'ailleurs, ce grand garçon très nul, à petite tête d'oiseau, dont il avait la cervelle, n'ambitionnait auprès des femmes d'autre distinction que d'être toujours vu dans leurs jupons, ce qui, avec la

réputation d'un des jeunes hommes les mieux habillés de Paris, lui créait sa situation sociale. Mais il n'en allait pas ainsi de Raoul Brice. S'il n'était pas sans quelque infatuation, justifiée par les succès que lui valaient sa belle prestance et sa triomphante barbe blonde, en outre de cette assurance particulière aux gens de finance, qui connaissent la puissance de l'or, l'agent de change avait une certaine timidité morale grâce à l'honnêteté presque ingénue qu'il dissimulait sous son masque de viveur. Cette lutte secrète entre la vanité et la défiance de soi le rendait de parti pris hostile à tout homme susceptible de faire de l'ombre à son soleil. Et ce n'était pas une quantité négligeable que ce nouveau commensal, joli brun aux fines moustaches troussées en croc avec la courte barbiche du mignon, — ressemblance achevée par la féminité des traits trop fins, d'une pâleur molle, donnant l'impression de quelque chose d'équivoque qui appelait la perle à l'oreille des Quélus et des Maugiron.

On versait le sauterne quand la porte s'ouvrit.

— Je pourrais vous sortir l'histoire classique du brancard cassé! — s'écria celui qui entrait. — Mais, pour abréger, je constate simplement, avec mes plates excuses, que je me suis mis en retard de vingt minutes... Mesdames, je vous baise les mains... Bonsoir, vous autres!

Sa pelisse jetée aux mains d'un garçon, deux bottes de violettes russes déposées devant Andrée et Lucy, il allait s'asseoir à la place demeurée vide, quand la vue d'un visage inconnu le redressa en point d'interrogation. Deux noms lancés par Paul Asselin à travers la table, l'échange d'une brève saccade du menton venant se heurter au haut col rigide, et Remy d'Albaron se mit en devoir de dépêcher son potage.

Il semblait que le thermomètre eût monté de plusieurs degrés à l'entrée de ce gamin fluet et quasi imberbe, mais nerveux, souple, musclé comme un chat sauvage, une belle vigueur saine colorant son teint de roux marqué de taches de son, et à qui sa tête ronde et drue, tondue à l'ordonnance, en façon de boule de soie grège avait, ainsi que son air d'extrême jeunesse, valu le surnom plaisant par lequel on le désignait dans l'intimité; — en somme, une de ces laideurs mâles qui ne

déplaisent point aux femmes et qui révèlent une loyauté de caractère sympathique aux hommes. La conversation s'anima.

— Vous êtes poète, monsieur, — dit à son voisin madame Le Chastel. — Il me souvient d'avoir vu votre nom dans la *Revue glauque*.

— Tel est mon vice, madame, mais je n'aurais pas osé espérer que vous fissiez à notre petite feuille l'honneur de la lire.

— Dès qu'il y a de par le monde quoi que ce soit d'extraordinaire... sans vous offenser, cher monsieur!... On peut être assuré que Lucy se précipitera dessus comme si c'était la manne au désert, — remarqua madame de Saint-Joël.

— J'avais, en effet, omis de vous signaler dans mon ami Max un de nos déliquescents les plus distingués.

— Féministe aussi, sans doute? — interrogea Tony.

— Certes, et des plus militants.

Du geste un peu fat qui lui était habituel, Raoul Brice caressa sa belle barbe d'or.

— La meilleure façon de marquer aux femmes l'intérêt qu'elles nous inspirent, c'est de les aimer, — déclara-t-il.

— Oui... si ce que vous mettez dans l'amour était plus élevé, — soupira Lucy, quelque chose de lointain dans son joli regard bleu.

— Prenez-vous-en à vous, mesdames, des désirs que vous inspirez.

— Est-ce que M. Fougeret est anarchiste? — demanda Andrée. — Cela va habituellement avec le féminisme et le symbolisme.

— Je le suis, mais d'une variété inoffensive.

— Oui, — dit Paul Asselin. — Il n'est pas de ceux qui veulent régénérer le genre humain par la dynamite. Lui, c'est par la chasteté.

— Diable! — s'écria Remy. — Avec ce système-là, on a surtout des chances pour le supprimer!

— Vous n'entendez pas, je crois, très exactement le sens du mot, — répondit Max Fougeret, mettant dans sa politesse une légère nuance de dédain qui n'échappa point à l'autre et le fit se piéter comme un coq de combat.

— Moi, pas davantage! — déclara son ami. — Je fais le boniment, voilà tout!

— Si vous voulez mon avis, dit madame de Saint-Joël. la vertu est une chose excellente, à condition de n'en parler jamais.

— Et celle dont on ne parle jamais est la seule à laquelle on doive croire!

— Vous voulez dire la vertu des femmes.

— Il y en a donc une autre? — demanda Lucy.

— Ma foi, — reprit Andrée, — les hommes seraient bien bons de s'en embarrasser, puisque personne ne leur en saurait gré... au contraire!

Le poète sourit, de ce sourire supérieur qui contient un monde d'inconnu, hors de la portée des interlocuteurs.

— Je n'ignore pas — dit-il — le ridicule qui s'attache à certains mots. Et c'est ce préjugé qui fait croire à notre sensualité inassouvissable, qui la crée même par l'excitation factice, qui l'anime par l'aiguillon de l'amour-propre... Nous fanfaronnons de cela comme d'autre chose, et ce qu'on s'imagine constituer la virilité n'est qu'une vanité, partant une faiblesse.

— Bon! — fit Albaron, — il faudrait voir, à certaines heures, ce que valent ces belles théories... Par une nuit noire, je crains bien que ceux qui les professent ne relèvent le collet de leur pardessus pour se glisser ailleurs qu'au sermon.

— Voilà le Poussin qui va dire des horreurs!

— J'ai observé, madame, que ce sont toujours les gens moraux qui éveillent les idées malséantes.

— Quelqu'un l'a dit — ce n'est pas Tocqueville: — « Qui veut faire l'ange fait la bête. »

Sans être troublé par la contradiction ni piqué de l'épigramme, Max Fougeret, avec des gestes précieux, versait à boire à sa jolie voisine, en qui il sentait l'auditoire sympathique.

— Nous ergotons sur les mots, — dit-il. — Qu'est-ce que la vertu?

— Un préjugé...

— Une convention...

— Qu'on respecte, tout en la violant tant qu'on peut.

— Et voilà bien l'hypocrisie sociale!... Non: la vertu, c'est un règlement d'ordre public, rien de plus et, comme tel, discutable et modifiable. Admettons l'hypothèse d'une société où l'homme ne relèverait que de soi-même. Dès lors, tout acte

adéquat à la raison d'amour serait tenu pour louable, et, du coup, l'immoralité s'évanouit. La chasteté, au contraire, a son existence propre, indépendante des mœurs et supérieure à elles. La chasteté, prise dans son acception philosophique... je devrais plutôt dire la pureté : pureté du cœur et de l'âme.

— Farceur ! — coula Raoul Brice à l'oreille de Lucy.

Elle posa un doigt sur ses lèvres, avec une moue de reproche.

— Et cette pureté est si peu de la vertu que je ne la place pas plus dans le mariage qu'en dehors de lui. L'amour n'est pas nécessairement pur pour être légitime. C'est dans son essence qu'il l'est, non par l'effet d'une intervention religieuse ou légale.

S'adressant à Remy d'Albaron, il ajouta :

— Vous voyez, monsieur, que je n'ai aucun droit au nom de moraliste.

— Je ne vous en veux pas, monsieur, de ne point l'être. Seulement, en négligeant même certaines considérations qui ont leur prix, ce que je vois dans votre doctrine, c'est la fin du monde... A moins que vous n'ayez à nous proposer quelque moyen... philosophique... de perpétuer l'espèce !

De nouveau Max Fougeret sourit.

— Il est bien des chemins pour parvenir au même but.

— Les plus connus sont les plus sûrs.

Andrée jugea opportun de rompre les chiens.

— Nous ne vous demanderons pas de définir cette énigmatique chasteté...

— Ah ! non, — interrompit le Poussin. — C'est pour le coup qu'on en entendrait de raides !

— Tout est impur pour les purs, — dit une voix qui se faisait rarement entendre.

Madame de Saint-Joël se pencha vers Albaron :

— Brice qui se met à avoir de l'esprit !... Où allons-nous ?... Non, nous ne le demandons pas. Mais, puisque vous êtes féministe, dites-nous donc quel avantage nous trouverions à perdre cet empire que les Femmes-fleurs ont vainement tenté d'exercer sur votre Parsifal au cœur ingénu ?

— Pourquoi le perdriez-vous ? Cet empire-là, madame, ne saurait que gagner à procéder d'une source plus pure. Et ainsi s'harmoniserait l'union des sexes. C'est d'exiger de l'un la

chasteté et d'encourager tout l'opposé chez l'autre qui engendre le malentendu de l'homme et de la femme. Vous voulez celle-ci chaste, celui-là pourri : l'antimonie est trop forte pour que n'en naisse point un antagonisme.

— Très juste! — approuva Lucy.

— Moi, — dit son mari, — je crois que cet antagonisme existe uniquement dans l'imagination. Tant que le féminisme ne s'en est pas mêlé, on vivait fort bien ensemble

— Dans le genre du ménage de Sganarelle!

— Bah! tous et toutes, il ne nous déplaît pas d'être un peu battus.

— On est esclave d'une foule de préjugés et de faiblesses, — répliqua Max Fougeret. — Mais s'il fallait tout dire là-dessus, cela tournerait à la conférence... et nous avons mieux à faire.

Le regard, à l'adresse de madame Le Chastel, dont il accompagna sa retraite, signifiait clairement : « A quoi bon? Vous seriez seule ici à me comprendre... »

On s'était excité. Paul Asselin ne se tenait pas d'aise d'être le barnum de cette attraction de la soirée.

— Parlant de conférences, — dit-il, — est-ce une indiscrétion, Max, d'annoncer que tu vas en donner une série?

— Sur l'amour?...

— Oh! voilà une matière qu'il me semble préférable de traiter par la méthode expérimentale.

— On fait ce qu'on peut, — répondit Max Fougeret, et dans la réplique le beau Brice put à son gré voir de la modestie ou du persiflage. — Mais ce n'est pas ce sujet que je me propose d'aborder. Il s'agit de questions sociologiques.

— Trop sérieux pour nous! — dit Lucy.

— Au contraire, madame, il en est une à laquelle le petit groupe dont je fais partie souhaiterait intéresser toutes les femmes : c'est la paix universelle.

— Le groupe glauque! — remarqua le peintre entre haut et bas. — Joli ton...

Albaron s'était redressé de toute sa petite taille, narquois, en garde pour une nouvelle reprise. Andrée le devança.

— Voilà qui serait parfait. Seulement, c'est bien le cas de placer par à peu près la phrase classique : « Messieurs nos ennemis, renoncez les premiers à tirer!... »

— Croyez-vous impossible d'abolir les inimitiés des peuples?

C'est Raoul Brice qui répondit :

— Il faudrait d'abord abolir les convoitises.

— Entre individus, ces convoitises existent, et combien plus âpres encore qu'entre des collectivités! La civilisation a bien trouvé moyen de les empêcher de se satisfaire par la force.

— Oui, en employant la force, — riposta Remy. — Ce n'est pas positivement par la persuasion qu'opèrent les gendarmes.

— La force, en ce cas, est au service d'un pouvoir supérieur, qui est la justice. Eh bien! les conflits que tranchent les tribunaux à l'intérieur, en matière internationale, ils ressortiraient de cours d'arbitrage.

— Composées d'hommes d'État dont chacun aurait en vue l'intérêt de son propre pays au détriment de celui des autres. Belle garantie d'impartialité et d'entente!

— Le fait est qu'en ces derniers temps, il a fait ses preuves, le concert européen, on peut le dire!

— Concert plutôt cacophonique, avec intermèdes de points d'orgue et de mesures pour rien.

Max Fougeret apportait dans la discussion une indolence qui lui laissait tout son sang-froid tandis que s'échauffaient ses contradicteurs. Si cette attitude nuisait à son apparence de sincérité, elle lui donnait une impertinence quelque peu déconcertante. Souriant poliment à ces reparties :

— Vous oubliez, — dit-il, — que nous sommes anarchistes un peu, et, comme tels, tenons les hommes d'État pour des malfaiteurs publics.

— Vos juges alors, où les prendrez-vous? Parmi les intellectuels, sans doute? En choisissant ceux qui se proclament des sans-patrie, on simplifiera la besogne!

Madame de Saint-Joël se sentait devenir agressive.

— Ne montez donc pas à l'échelle, le Poussin! — dit-elle; — vous voyez bien que monsieur se paie nos têtes. Mais si, mais si! — insista-t-elle, en réponse à un geste de courtoise protestation. — Voyons, il vous faudrait des congrès de saints, et cet article est rare sur la place.

— Et puis les saints, on les vénère, mais ils n'ont pas affaire de se mêler des nôtres, à nous, pauvres pécheurs, qui

ne sommes point détachés des passions d'ici-bas. Ils auront leur revanche dans un monde meilleur.

Sans prêter aucune attention à ces remarques ironiques, respirant l'œillet blanc de sa boutonnière, l'apôtre en habit du bon faiseur répliqua avec calme :

— Toute réforme à son aurore s'est heurtée à des oppositions tenaces, à des objections qui semblaient irréfutables. Et le jour est venu où la vérité en a triomphé.

— Il est une chose cependant que vous ne modifierez jamais : c'est la nature humaine.

Albaron s'empressa d'appuyer ces paroles de Tony.

— Évidemment ! Aussi les arrêts de votre suprême tribunal, il se trouvera toujours des nations mauvaises têtes pour s'asseoir dessus. Non, mais voyez-vous le pays de Jeanne d'Arc et de Napoléon filant doux devant le jugement d'économistes belges, de sociologues suisses, de penseurs norvégiens ?... Et alors je ne serais pas fâché de savoir comment on s'y prendrait pour mettre à la raison les récalcitrants ? Sera-ce vos bonshommes en hermine qui monteront à cheval ?

— Vous êtes militaire, monsieur ?

— Lieutenant au 37e dragons, monsieur, pour vous servir.

Sa petite moustache de chat s'était hérissée et il flambait de toute l'intensité de son teint et de son poil de roux.

— J'honore infiniment l'armée, — déclara Max Fougeret d'un accent incertain où perçait la condescendance. — Mais je voudrais que son rôle précisément fût celui d'une gendarmerie en quelque sorte internationale...

— Internationale ! — s'écria le lieutenant. — Une armée internationale !...

Il ne savait s'il devait rire ou se fâcher, et se sentait près d'éclater comme une boîte à mitraille.

— Internationale en ce sens qu'elle aurait charge d'assurer, quand besoin serait, l'exécution des sentences arbitrales.

— Donc vous ne supprimez pas la guerre.

— Je la moralise en mettant la force au service du droit.

— Quel droit ?... Votre sentence, qui me prouve qu'elle est juste ?

— A ce compte, monsieur, vous seriez plus anarchiste que moi, car vous ne respecteriez pas la chose jugée.

Peu fait à l'escrime contre le sophisme, Albaron demeura sans parade. Asselin saisit l'occasion de montrer qu'il était avocat, quoique sans causes.

— Un arbitrage n'est pas un jugement.

— Parbleu! — fit Remy, qui n'y avait jamais songé. — Et d'ailleurs, sur les questions d'honneur national comme individuel, il n'est d'autre juge que soi.

— Nous avons là-dessus, — dit Andrée, — un joli couplet chouan :

Ma vie est au roi,
Mon cœur à ma dame,
Mon honneur à moi.
Dieu veuille mon âme!

— Êtes-vous bien sûr que c'est pour l'honneur qu'on se bat?

Devant un haut-le-corps d'indignation, Max Fougeret reprit :

— Oh! le militaire, assurément... du moins il se l'imagine, et c'est ce qui rend honorable un état dont personne ne niera que sans cela ce serait métier de gladiateur. Mais M. Brice le faisait fort justement remarquer : que trouvez-vous au fond de toute guerre? La convoitise. Les conflits d'ambition ne sont pas autre chose.

— Possible! Mais si on insulte mon pays?...

— On ne l'insultera pas quand il sera protégé par un pacte universel et que, si une nation le violait, toutes les autres prendraient la défense de celle qui serait lésée.

— Alors, on manque de respect à la femme que vous avez au bras, et vous appelez la police?... Moi, je me charge de châtier l'insolent, à mes risques et périls.

— C'est plus chevaleresque. Mais cela n'engage que vous-même... Lorsqu'il s'agit de ruer les peuples les uns contre les autres, on n'a pas le droit de faire de l'élégance et de raffiner sur le point d'honneur.

— Je me suis même laissé dire que certaine école tout à fait *modern style* a pris le parti, aussi prudent que sage, de le supprimer purement et simplement!

La joute tournait au sérieux. Madame de Saint-Joël voulut

opérer une diversion. Mais, sans s'émouvoir de ce ton provocant, Max Fougeret ne lui laissa pas le temps de parler :

— Pas tout à fait, monsieur... L'honneur a sa beauté...

— Merci pour lui!

— Et il a constitué un progrès considérable sur la brutalité primitive. Si artistes par ailleurs, les anciens ne le connaissaient pas. Chez les barbares, il était rudimentaire. C'est le mérite de la chevalerie de l'avoir fait tel qu'il est. Tout se transforme cependant, et notre conception actuelle de l'honneur fera place à d'autres idées qui sont en marche.

— Seriez-vous de ceux qui jugent suranné et puéril de se faire tuer pour le drapeau? — demanda Andrée.

— Il est toujours beau de se faire tuer pour une chimère... pour une abstraction, si vous préférez! — rectifia l'orateur, qui sentait l'atmosphère lui devenir hostile. — C'est beau de la part de ceux qui meurent. Mais cela ne détruit pas ce qu'il y a d'antihumain à les envoyer mourir.

— Oui, oui... Par une coïncidence vraiment bizarre, on songe bien davantage à cela depuis que tout le monde est soldat.

— Vous parlez de ceux qui ne sont pas dignes de l'être! fit l'agent de change, qui était officier de réserve.

Albaron l'approuva d'un regard amical.

— Parfaitement! — continua-t-il. — Nombre de braves gens, Dieu merci, estiment que la plus belle prérogative masculine est de se faire casser la tête pour son pays.

— C'est même, ne vous en déplaise, messieurs, la seule qui justifie les autres, — dit madame de Saint-Joël.

— Allons, — intervint Lucy, adoucissant de sa grâce la vivacité du débat, — au fond nous sommes tous d'accord pour considérer que la guerre est une chose affreuse.

Mais le bouillant cavalier ne voulait pas désarmer :

— Et la lâcheté une chose honteuse! — ajouta-t-il.

On toussa. C'est à peine cependant si une légère et fugitive rougeur passa sur la pâleur mate de Max Fougeret.

— Le courage de braver les insinuations désobligeantes a son prix, — répliqua-t-il. — Il est même fort peu commun. C'est pourquoi les femmes, qui sur ce sujet n'ont point à craindre les personnalités, sont plus qualifiées pour prendre en mains la cause humanitaire.

— Il faut donc, — dit Andrée, — que j'aie le cœur bien dur ! Mon père a été tué sous Metz. Et d'avoir, tout enfant que j'étais, vu pleurer ma mère, cela ne m'a pas découragée... Et elle ne m'a pas détournée, non plus, d'épouser un soldat. Je l'aime bien, mon cher mari... mais si je devais avoir le chagrin de le perdre, je préférerais, tout comme lui-même, que ce fût d'une balle au front et non d'une fluxion de poitrine. Quant à mon fils... mettez que je suis sans entrailles, mais mon vœu le plus cher est qu'il revête l'uniforme sous lequel son grand-père est mort.

Elle était devenue très grave, cette petite femme rieuse.

— Qu'on m'explique cela ! — ajouta-t-elle.

Dans le silence subit, une émotion passa. Tony le rompit par un propos plaisant.

— Il est positif que les femmes sont cocardières. C'est même, messieurs les militaires, un gros grief que nous autres, pauvres pékins, nourrissons contre vous.

— Ne vous plaignez pas, mon cher ! Madame Le Chastel semble, au contraire, nous tenir en mince estime.

— Je parlais de la guerre, — dit Lucy, — non des guerriers.

Un sociologue a réponse à tout. Fougeret donna l'explication demandée :

— Ce goût général des femmes pour le sabre vient de l'empire qu'exerce sur elles la brutalité du mâle. Encore un vestige de barbarie.

— Bon ! — fit Andrée, — me voilà préhistorique... Il n'y a pas d'offense, monsieur, et je suis en excellente compagnie.

Raoul Brice en avait assez de ce tournoi :

— Tout cela, — dit-il dédaigneusement, — ce sont des mots.

— Et, pour les réduire en poussière, il suffit d'un coup de canon... Il se trouvera toujours, pour le tirer, un rageur à qui on aura agacé les nerfs, et, ce jour-là, fini de faire les malins !

— Mon Dieu, oui : la guerre, c'est le duel des peuples.

— Les Anglais ont fini par proscrire le duel, — remarqua Max Fougeret.

— Ce n'est pas ce qu'ils ont fait de mieux ! — s'écria le Poussin, de nouveau emballé. — Mais ils n'en sont pas plus

pacifiques, ni en tant que nation, ni en tant qu'individus. N'allez pas vous figurer qu'un Anglais tende la joue gauche. Seulement, c'est à coups de poing qu'il corrige l'insulteur. Nous, c'est à coups d'épée. Je préfère notre mode.

— Les deux présentent cet inconvénient que ni la vigueur musculaire ni l'adresse aux armes ne se trouvent toujours du côté du bon droit.

— Et puis après?... La belle affaire de risquer un trou à sa peau pour venger son honneur ou celui de qui l'on respecte ou l'on aime!

— C'est héroïque. Mais cela montre bien que la force est aveugle et ne doit pas régner sur le monde. Voici longtemps que l'Église ne croit plus aux jugements de Dieu, à telles enseignes qu'elle réprouve sévèrement le combat singulier.

Madame de Saint-Joël était considérablement irritée de la faconde de ce beau diseur, dont on ne savait trop s'il parlait en apôtre ou s'il dansait sur la corde raide.

— Mon cher monsieur, — dit-elle, — je suis bonne catholique et m'en vante. Pas moins, celui qui, sous prétexte de soumission à la loi religieuse refuserait de s'aligner, je lui tournerais le dos sans phrases... Et toi de même, Lucy, avec ta belle âme sensible... Qu'on entre dans les ordres, alors!... On ne peut pas prétendre être à la fois un saint et un homme.

— Parbleu! Et, le cas échéant, tu ferais comme les camarades, — dit à son ami d'un ton martial Paul Asselin, pour qui l'occasion ne s'était jamais présentée.

— C'est probable...

— Il n'en a pas l'air bien sûr, — glissa Raoul Brice à l'oreille de Lucy.

Le lieutenant, hors de lui, marmonnait dans son semblant de moustache :

— Un bon moyen de fuir ces occasions-là est de tout empocher sans sourciller. Ma parole, c'est à donner envie de...

— Allons, le Poussin, pas de bêtises! — lui dit madame de Saint-Joël, au profit de qui était faite cette réflexion. — Cela n'en vaut pas la peine.

Max Fougeret n'avait rien entendu, sans doute, car, impassible, il reprit :

— C'est probable, parce qu'entre un âge de barbarie qui,

je le reconnais, avait sa grandeur, et l'humanité intégrale dont certains rêveurs tels que moi entrevoient l'avènement, il y a une période transitoire pendant laquelle on sacrifie encore aux dieux qu'on n'adore plus. Le temps fut où un gentilhomme « appelait » celui qui avait regardé de trop près sa maîtresse. Vous-même, monsieur d'Albaron, vous n'en êtes plus là.

— Les femmes ne nous en sauraient pas mauvais gré. Et, entre les deux extrêmes, je choisirais plutôt d'être bravache que mufle.

— Le plus galant homme d'aujourd'hui paraîtrait mufle aux bravaches d'autrefois... Ce que j'en dis, monsieur, est uniquement pour vous montrer que tout se transforme.

Devant l'urbanité du geste et de l'accent, le lieutenant ne put que rengainer, de fort mauvaise grâce, sa protestation.

— Au surplus, — continua l'intarissable parleur, — nous avons déraillé... Cet honneur dont nous dissertons est luxe à l'usage des grands. Et si l'on aspire à la paix universelle, c'est pour l'amour des humbles, qui ne voient pas aussi haut.

— Lucy, voilà ton affaire... toi qui es socialiste !

On rit, tant ce mot de combat s'ajustait mal avec le gracieux nonchaloir de la jolie créature raffinée qui sembla sortir d'un rêve pour répondre, en souriant aux anges :

— Suis-je socialiste?... Je plains les pauvres... Oh! je les plains de tout mon cœur.

— Et tu as de quoi faire, car tu entends par là tous ceux qui vont en omnibus.

— Socialistes, — dit l'agent de change, — nous le sommes tous. C'est si simple de boire à la confusion des riches avec du romanée-conti 76 !

— Vaudrait-il mieux ne jamais penser à la misère?

— Quand ce n'est pas pour la soulager, répondit Andrée, et nous sommes occupés à toute autre chose, cela ressemble fort à des larmes de crocodile.

— Le meilleur socialisme, c'est la charité.

— Pas neuf, l'axiome du Poussin. mais ce qui est vrai est toujours bon à dire.

Lucy reprit, suivant sa pensée secrète :

— Ce doit être tellement affreux, la pauvreté!... Je ne crois pas qu'il y ait de plus grand malheur.

— Tu exagères.

— Peut-être est-ce très mal, ce que je dis, mais je parle comme je sens... Pourquoi tout ce qui est beau coûte-t-il si cher ?

— Y compris l'amour! — insinua Raoul Brice.

— L'amour surtout,

— Eh! oui, — dit Lucy, — l'amour lui-même, soit dit en tout bien tout honneur. Comment s'aimer sans de jolies choses autour de soi?

— Et la charité, voilà encore qui est ruineux!

— Certainement. Aussi, ne serait-ce que pour la grande joie de donner de l'argent, il faut en avoir.

— Et on en a déjà tant besoin pour soi-même, qu'il en faut avoir beaucoup, — soupira Tony.

— Si la main gauche — dit Andrée — ne devait ignorer ce que fait la droite, je révélerais que Lucy est très généreuse. Ce n'est pas le cas de tous ceux qui pérorent sur la misère, avec trémolo à l'orchestre.

— Élégance de femme, comme le point d'honneur élégance d'homme! Madame Le Chastel vient de vous le dire : l'aumône est un luxe, et ce n'est pas ce luxe-là qui abolira le paupérisme. Nous distribuerions aux miséreux — et lesquels choisir dans la masse profonde? — le prix de cette soirée de plaisir, que la question n'aurait pas avancé d'un pouce.

— Et les phrases, vous croyez que cela l'avance davantage? — demanda l'agent de change, en regardant Max Fougeret de travers. — C'est plus économique, voilà tout.

— Et si on consultait les intéressés, ils tomberaient d'accord, j'imagine, pour préférer à tous les socialistes du monde, professionnels ou amateurs, les bonnes gens qui, sans chercher midi à quatorze heures, font la charité tout bêtement, comme la religion l'a inventé, voilà bel âge!

Jamais on n'avait ouï madame de Saint-Joël parler sérieusement aussi longtemps.

— C'est égal, — remarqua Paul Asselin, — voilà une conversation de cabinet particulier, on peut le dire!

— Tout à fait dans la note, au contraire! affirma Tony. Réformer l'humanité entre un dîner au cabaret et une soirée au beuglant, c'est le fin du fin du parisianisme.

— Et cela vaut toujours mieux que casser du sucre sur la tête de son prochain.

— Eh bien! — s'écria Andrée, — la suite au prochain numéro. Passons aux affaires sérieuses. Asselin, vous qui ne dites rien, et pour cause...

— Quelle calomnie!... J'ai parlé tout le temps.

— Cela ne s'est pas remarqué... Allez donc téléphoner pour une loge à l'Olympia. Attendez... nous sommes sept : il en faut deux. Et finissons vivement, afin de ne pas rater Tit-Bit, tout à fait désopilant, paraît-il. Qui l'a vu?

Et, avec cette mobilité de l'esprit mondain, ils se mirent à parler de choses futiles, auxquelles ne dédaigna point de s'intéresser le sociologue à boutonnière fleurie.

Laissant les hommes en conciliabule discret pour le règlement de l'addition, Lucy et Andrée se rajustaient devant la glace.

— Il te revient, ce garçon-là? — demanda madame de Saint-Joël à son amie.

— Je lui trouve de l'originalité.

— Naturellement : en marchant sur les mains, on est sûr de ne pas ressembler à tout le monde. Mais, en fait de clowneries, je préfère celles que nous allons voir. Cabotin, va!...

Haussant les épaules, elle se tamponnait rageusement avec sa houppette à poudre.

— Pourquoi ne pas croire à sa sincérité?

— Ma chère, pour un apôtre, ce jeune monsieur a un trop bon tailleur et il regarde les femmes de trop près.

V

Sur le trottoir, sans faire aucune attention au chasseur qui se précipitait pour prendre les ordres, ils demeurèrent un instant groupés, elles enfouies jusque par-dessus la nuque dans leurs fourrures, tandis que les hommes allumaient des cigarettes.

— Tony, — dit madame de Saint-Joël, — donnez-moi

votre bras : j'ai quelque chose à vous demander. Passez devant, les autres !

Lucy avait consenti à aller à pied de la place de la Madeleine au boulevard des Capucines. Elle ouvrit la marche, encadrée des quatre jeunes gens.

— Vous allez jeter des cris de paon, mais vous ferez cela quand même pour moi. Voici. Une nièce de mon mari vient de nous arriver de Bretagne... une charmante jeune fille...

— Bien entendu !

— Ne blaguez pas, je vous prie. Vous savez que je ne suis pas une femme à clichés, et, pour une fois, il n'y a rien de plus véritable. Yvonne de Guirec est si peu pareille aux autres !...

— Alors il y a des chances pour que vous ayez raison.

— Une nature. Elle n'a plus sa mère, et d'avoir pris à dix-huit ans le gouvernement d'une maison considérable, voilà qui vous cale une femme... Mon beau-frère a quitté la marine pour raisons de santé et s'est fixé sur sa terre. Une vie assez sévère... Aussi ce qu'elle est réfléchie, sérieuse !...

— Et c'est elle qui est la nièce !

— Malhonnête !

— Je veux dire qu'il n'y a plus d'enfants !...

— Le fait est que j'ai envie de lui défendre de m'appeler sa tante. Raisonnable comme elle est, chaque fois cela me donne un coup, et je sens un cheveu blanc qui me pousse. Je la ferai passer pour ma sœur... ma sœur aînée... Et si jeune pourtant, avec cela, tant de fraîcheur, de simplicité, de bonne grâce !... Je l'aime tout plein et — vous allez rire de me voir dans ce rôle — je me suis mis en tête de la marier.

— Voilà qui est bien, mais je ne suis pas disponible.

— Attendez donc... Ce n'est pas qu'elle soit d'un établissement difficile, étant fort jolie, avec une fortune assez ronde de son chef. Mais c'est elle qui est difficile pour son établissement. Dans ce pays de loups elle ne voit que des hobereaux idiots, et cela, je le crains, l'a un peu dégoûtée du mariage. La province fait des femmes, n'en déplaise aux Parisiennes ; mais les hommes, c'est un article rare, et jamais là-bas elle n'en trouvera un digne d'elle. Il y a bien les marins ; seulement, ils sont toujours au diable vauvert : on ne peut pas

mettre la main dessus. Et puis, la marine, je la tiens en haute estime... mais, entre nous, on y est un peu empaillé. Yvonne est trop artiste pour ce milieu-là. Bref, je voudrais la garder à Paris, cet hiver, afin de lui offrir du choix. Et pour l'y décider, j'ai mon plan. C'est ici que vous allez pouvoir me servir.

— Je ne saisis toujours pas, mais je suis à vos ordres.

— Elle a beaucoup de goût pour la peinture...

— Ah! tant pis! — fit Le Chastel avec une grimace drôle.

— Voulez-vous bien ne pas parler sans savoir!... Je ne suis pas absolument ignare en la matière, n'est-ce pas?... et je vous dis qu'Yvonne est douée, tout à fait douée... Elle a déjà travaillé très sérieusement; mais en province il n'y a guère que des professeurs de dessin... Vous verrez ses études de figure et de paysage : très intéressant. Mais c'est fait de chic et, elle seule, elle ne peut pas aller bien loin.

— Envoyez-la chez Émilian! — suggéra Tony, ironique.

Andrée s'impatienta :

— Puisque je vous dis que c'est un tempérament, voyons! Et vous êtes d'avis, je le sais, que de ces boîtes-là il ne sort que des machines à peindre. Il ne s'agit pas de faire de mademoiselle de Guirec une copiste de tableaux du Louvre.

— Sans doute! Mais nous sommes sceptiques, nous autres, quant aux tempéraments d'amateur.

— Je connais la chanson : on est amateur quand on n'a pas besoin de gagner sa vie. Cela n'a pas le sens commun... Est-ce une raison, parce qu'on est né avec une cuiller d'argent dans la bouche, pour laisser perdre des dons naturels? Au contraire, puisqu'on a tout loisir de ne les point galvauder à des besognes mercenaires. Bien souvent vous le dites : c'est à la chasse aux billets bleus qu'un artiste gâche son talent.

Un nuage passa sur le front de Tony.

— Quand il en a! — soupira-t-il.

— Et pour savoir si on en a, on doit travailler. Voilà ce que voudrait faire Yvonne, qui est sérieuse en tout ce qu'elle entreprend, et je l'y pousse ferme, parce que cela la déterminerait à nous rester une partie de l'année.

— Et vous comptez sur moi pour lui donner des leçons? Mais ce n'est pas mon métier!

— Précisément!... Ce dont elle a besoin, c'est d'une direction plutôt que d'un enseignement. Il lui faut quelqu'un qui l'aide à dégager sa personnalité... Hein! croyez-vous que je parle comme un livre?... Et n'allez pas vous figurer que tout est à faire. M. de Guirec est un peu braque, mais un esprit fort distingué. Il a beaucoup voyagé avec sa fille. Vous n'imaginez point ce qu'elle a de culture et d'acquis. Vous verrez, vous verrez, homme de peu de foi, et vous me direz merci de vous avoir choisi pour classer les idées d'art dans cette jolie tête.

— Ce serait un grand honneur pour moi. Mais je vous assure que je ne me sens aucune vocation de professeur.

— Fi! le vilain mot... Quand il s'agit de peinture, ne dit-on pas un « maître »? Au surplus, c'est en ami que vous la guiderez. Et à qui pourrais-je demander ce service dans des conditions pareilles? Un peintre amoureux de sa femme, qui est ma meilleure amie... Nous avons de la place dans cette espèce de caserne où nous loge la munificence du gouvernement : mon mari lui fera installer un petit atelier. Vous lui choisirez des modèles. Puis, pour venir corriger, on prendra vos jours et vos heures. Tout y sera : la commodité, les convenances...

— Oh ! les convenances, ce n'est pas positivement ce qui m'arrêterait. Seulement, ce sera un précédent. Déjà, autour de moi, on m'a suggéré d'ouvrir un atelier pour dames, parce qu'à ce métier de pion, avec un peu de charlatanisme, on gagne de l'argent... Ah! la vilaine chose que l'argent... celui qu'on n'a pas!...

Une amertume perçait sous la plaisanterie.

— J'ai toujours fait la sourde oreille, — continua-t-il. — Je crois avoir autre chose dans le ventre. Et, d'ailleurs, jamais je ne saurai cabotiner. Je ne suis qu'un bon gobeur.

— Continuez, mon cher, quand ce ne serait que pour la gloire de constituer un phénomène!... Mais est-ce que je vous demande rien de pareil? Supposez que ce soit moi à qui il prenne fantaisie de barbouiller de la toile : vous consentiriez bien à me piloter. Allons, mon petit Tony, un bon mouvement!

— Est-ce qu'on peut rien vous refuser ?

— Parfait!... Nous allons demander à Lucy son jour pour

que vous veniez dîner et faire connaissance. Je ne l'ai pas amenée ce soir : nos petites fêtes ne sont pas pour elle... Oui, oui, avec son indépendance et sa maturité de caractère, elle n'a rien d'américain. Charmante, vous dis-je... Voilà qui est entendu ! Si nous n'étions pas sur le boulevard, je vous embrasserais.

Ils étaient arrivés, et la bande se reforma.

Comme ils s'éloignaient du contrôle, conduits vers les loges retenues, avec les égards que marque aux femmes du monde l'administration de ces lieux de plaisir, — et jamais elle ne s'y méprend, — Albaron envoya un coup de chapeau.

— Aurait-on cru au Poussin des relations aussi respectables ? — remarqua madame de Saint-Joël.

— Je vais quelquefois dans la bonne compagnie, madame. Ce n'est pas tous les jours fête.

— Dites donc, vous !... En voilà, un insolent!

On lui passait toutes ses gamineries, comme à un page.

— Laissez donc, — dit Paul Asselin ; — il a l'air d'un vieux « m'as-tu-vu », cet homme vénérable !

— Parce qu'il est rasé ? Il pourrait aussi être amiral.

— Jamais de la vie ! — protesta Andrée. — Un marin, c'est net, c'est dru, c'est carré sur sa base, quelque chose de tout spécial, qui ne trompe pas. Qu'il porte les « fauberts » ou qu'il se rase, ces deux variétés classiques, impossible de le confondre avec un maître d'hôtel ou avec un cabot... Ce n'est pas comme les magistrats ! Je me rappelle avoir, dans ma première garnison, au bal de la préfecture, jeté ma pelisse sur les bras du substitut, qui se trouvait au vestiaire. C'est quand il m'a fait vis-à-vis dans un quadrille que j'ai connu ma funeste erreur.

Un instant distrait par l'œillade que lui avait décochée au passage une petite femme fort aguichante, Albaron rentra dans la conversation.

— Vous y êtes : c'est un magistrat... président de chambre à la cour d'Alger, lorsque j'étais aux chasseurs d'Afrique. Le baron Granvelle...

— Le baron Granvelle ? — s'écria Lucy. — Que le monde est petit !... Je le connais.

— Tellement que tu ne l'as pas reconnu.

— C'est que je ne l'ai pas vu depuis que j'avais quatorze ou quinze ans, et je ne pensais guère à lui. Un vieux camarade de collège de mon père.

— Granvelle... Granvelle... Voilà un nom que j'ai lu quelque part. A moi, Larousse !

— Lucy va nous renseigner.

— Il y a eu un cardinal de ce nom, du temps de Charles-Quint.

— Quelle érudition !

— Je n'en suis pas plus fière : c'est de l'histoire locale... Nous sommes de Franche-Comté, vous savez... Il était natif d'Ornans...

— La patrie de Courbet.

— Et fils d'un maréchal ferrant.

— La voilà bien, l'aristocratie de l'intelligence ! Nous n'avons rien inventé.

— Après ça, peut-être bien que je confonds celui-là avec son père, qui était chancelier de l'Empire du temps de Charles-Quint.

— Ce n'est pas nous qui vous chercherons chicane.

— Toujours est-il que le cardinal a été ministre de l'infante Marguerite de Parme, gouvernante des Pays-Bas. Et, si vous voulez tout savoir, il y a à Besançon son palais et une promenade qui porte son nom.

— Vous n'allez pas nous dire que ce chat fourré descend de votre prince de l'Église ?

— Il prétend se rattacher à lui par une branche collatérale qui a exercé dans la province des charges de sénéchal et de bailli, jusqu'à une baronnie impériale conférée au père de celui-ci, fournisseur des armées.

— J'ai connu à la Bourse un Granvelle, gros brasseur d'affaires. C'est lui qui avait fait le *trust* des soufres... Aujourd'hui la valeur se négocie sur le marché des Pieds humides ; mais il s'était retiré à temps et a dû laisser un sac énorme.

— Dites donc, vous autres ! — se récria madame de Saint-Joël, — on n'est pas venu ici pour bavarder.

— Allons ! ce n'est pas la Comédie-Française...

— C'est justement pour cela qu'il faut se taire. De parler, cela empêche de regarder, et voici les O'Sullivan.

Un silence, en effet, tombait dans la grande halle grouillante, les yeux avides et anxieux se fixant sur les trapèzes qui se balançaient très haut au-dessus des têtes, et auxquels venaient de se hisser, au bout d'une corde, les deux acrobates en possession, cette saison-là, du record de l'audace. Moulés dans la soie chatoyante du collant «bleu électrique», deux marbres grecs aux lignes cadencées, aux formes équilibrées, aux attitudes harmonieuses, tout en vigueur et en souplesse: des allonges de jaguar avec des ramassements de taureau. Peut-être bien n'étaient-ils pas frères, ces athlètes blonds. Cependant, l'un plus fort, l'autre plus agile, mais tous deux agiles et forts, le sang à la peau, pas une once de chair de trop pour envelopper les muscles aux détentes de ressort d'acier, le cheveu court planté dru sur le front bas et massif de gladiateur, ils devaient un aspect de jumeaux à l'entraînement combiné de leurs corps, dont les mouvements s'ajustaient les uns dans les autres avec la subtile précision des pièces d'un appareil d'horlogerie. Précision de quoi leur vie dépendait, et sur laquelle étaient rivés leurs grands yeux clairs à fleur de tête. Le silence régnait, profond, un peu oppressé, traversé par le « *Go!* » aigu et bref des gymnastes, le claquement des mains sur les cuisses et leur frottement sur le bois, le sifflement des trapèzes lancés à toute volée et rattrapés dans leurs oscillations de pendule avec une si prodigieuse sûreté qu'on se demandait si, par quelque magie, ces corps jetés dans le vide n'y trouvaient pas un point d'appui invisible.

Et, à chaque pause de cette étourdissante voltige aérienne, donnant la vision d'arabesques de lignes vivantes et mouvantes, tandis que, le maillot tendu sur le large torse par la respiration haletante, ils séchaient la moiteur de leurs mains à un petit mouchoir de femme saupoudré de poudre de riz, les bravos éclataient en salves tonitruantes. Sans souci de violer la règle du *nil admirari*, article premier du code de la tenue mondaine, Andrée applaudissait plus fort que personne, de ses paumes levées vers le cintre.

— Tu vas te faire remarquer, ma chère !

— C'est déjà fait. L'O'Sullivan junior, de là-haut, n'a plus d'yeux et de sourires que pour madame de Saint-Joël.

— Tant mieux : on doit encourager les arts.

— Les Romains de la décadence..., — commença Paul Asselin.

— Oui, oui, nous savons... Et Byzance, qu'il ne faut pas oublier... Les Verts et les Bleus... Après Néron, Théodora... Blaguez tant que vous voudrez : moi, j'admire ces gens-là.

— Plus que messieurs et mesdames nos excellents sociétaires, pour qui à peine si tu daignes rapprocher seulement le bout des doigts !

— C'est que le talent m'emballe moins que le courage. M. Fougeret le disait tout à l'heure, je ne suis qu'une barbare.

— Apprivoisée ! — protesta Tony.

— L'adoucissement des mœurs ! — dit Max. — Ces saltimbanques ne sont qu'une réplique très atténuée des magnifiques brutes qu'étaient les belluaires, et nos charmantes Parisiennes n'offrent qu'une lointaine ressemblance avec les Poppée et les Messaline. Mais la remarque d'Asselin n'en était pas moins juste. Le tréfonds des âmes est demeuré immuable. Toujours le culte de la matérialité qui perce sous le vernis de nos raffinements !...

— Oh ! bien, — fit Albaron, — si après deux mille ans cela n'a pas bougé, il y a des chances pour que cela dure encore quelques centaines de siècles.

— L'athlétisme renferme autre chose, — remarqua le peintre. — La perfection de la forme humaine, le rythme des mouvements du corps, c'est du beau absolu... Vous êtes trop artiste, monsieur Fougeret, pour le méconnaître.

— Aussi trouvé-je mon plaisir à cette exhibition. Mais les sensations sont complexes. Je les analyse, voilà tout.

L'humeur combative du lieutenant reprit son élan sur ce nouveau tremplin :

— L'acrobatie, c'est du sport à l'état aigu. Ces gaillards qui pivotent là-haut rendent hommage à la vie physique, laquelle a du bon, car sans elle nous ne serions pas de ce monde pour argumenter... Si chacun s'employait à piquer des papillons sur un bouchon, l'espèce serait encore plus rabougrie et aveulie. Ah ! c'est une jolie race qu'ils nous feraient, les idéologues...

— Oh ! oh ! un mot de Napoléon.

— Je n'en rougis pas.

Max Fougeret sourit. Il souriait volontiers, ayant de jolies dents très blanches derrière ses jeunes lèvres très rouges sous l'ombre fine de la moustache.

— Madame Le Chastel voulait bien se souvenir tout à l'heure que je suis un peu poète. Or jongler avec les mesures et les assonances, ce n'est pas sans analogie avec des exercices de trapèze. Ceux-ci intéressent davantage M. d'Albaron, les autres sont plus en faveur auprès de certains esprits... Je ne dispute point sur leur valeur respective.

L'ironie était trop déguisée pour qu'on fût autorisé à s'en apercevoir.

— Au surplus, — poursuivit-il, — dans tout effort il y a de la cérébralité. Regardez l'œil de ces acrobates. Intelligence animale si vous voulez, mais d'une puissance de concentration qui a sa beauté, et cela me touche plus que le jeu des muscles.

— Moi, — dit Lucy, — tout bêtement, j'ai une peur affreuse qu'ils ne tombent.

— Puisqu'il y a un filet!...

— Taisez-vous donc, Asselin : votre remarque enlève à ma femme tout son plaisir. La fausse angoisse d'un péril imaginaire, c'est délicieux.

Les O'Sullivan ayant clos leurs exercices précisément par une chute vertigineuse avec double saut périlleux dans le filet, où ils rebondirent comme des balles élastiques. Andrée revint à la conversation.

— Vous allez tout savoir. Avec sa sensibilité si connue, Lucy est passionnée pour les courses de taureaux... Oh! ne nie pas : tu mentirais. Vous vous rappelez, Tony, la *corrida* de Saint-Sébastien. Un de nous quatre n'a pas pu rester : c'était mon mari... un soudard pourtant, qui a vu couler passablement de sang, y compris le sien. Le danger couru par les toreros, cela le touchait peu. Il professe cette idée caduque que le mépris de la mort est une fort belle vertu. Pour le taureau, n'est-ce pas plus noble de trépasser d'une belle estocade, après s'être bien battu, que d'être assommé à l'abattoir, aux fins de nous donner l'aloyau quotidien demandé sous le nom de pain dans leur prière par les mem-

bres les plus zélés de la Société protectrice des animaux? C'est seulement l'étripage de ces pauvres vieux chevaux sans défense qui l'indignait et lui soulevait le cœur... Moi, pareillement; mais les femmes ont les nerfs bien plus solides, quand elles y mettent de l'amour-propre, et j'ai tenu bon, pour ne pas faire la poule mouillée. L'artiste, lui, était pris par le pittoresque. La seule véritablement empoignée, mais là, à fond, c'était Lucy. Elle était toute pâle, mais ses yeux brillaient comme braise : elle aurait voulu que cela ne finît jamais. On n'a pas idée de ce qu'il peut tenir de férocité dans un gentil petit cœur de jolie femme.

— Les blondes sont les pires! — déclara Raoul Brice.

On rit et on continua de caqueter en grignotant des fruits frappés, tandis que se succédaient des numéros d'intérêt secondaire.

— Tiens, — fit tout à coup madame de Saint-Joël, — j'aperçois le respectable monsieur de tout à l'heure. Même, qu'il louche ferme dans notre direction!

— Ces vieux polissons de magistrats s'y connaissent.

— Je parle au pluriel pour ménager ta modestie, ma chère, car bien évidemment ce n'est pas moi qu'il a remarquée, distinguée...

— Et pourquoi donc?

— Asselin, — dit Andrée, — ne vous embarquez pas dans une galanterie qui pour être agréable à l'une sera forcément désobligeante pour l'autre. Entre deux femmes, pour s'en tirer, il faut être très roublard, et vous n'êtes pas de force.

Tony lorgnait le magistrat.

— S'il reconnaît Lucy, il a de la mémoire!

— Ce n'est pas à cause de cela qu'il la regarde, homme naïf, mais parce qu'il la trouve bonne à voir, en quoi il marque beaucoup de goût... Tenez, le voilà qui quitte sa place. Ce que vous voudrez, qu'il a aperçu le Poussin dans le promenoir et va lui demander des tuyaux, à la suite de quoi il se fait présenter!...

Andrée ne se trompait pas. Quelques instants plus tard, les formalités accomplies, le baron Granvelle occupait une chaise entre les deux jeunes femmes, et il était aisé de voir à

laquelle allaient ses empressements. Madame Le Chastel n'était-elle pas la fille de son vieil ami ?

— Des yeux de père, quoi ! — ricana Remy, de nouveau sorti de la loge, accompagné de Raoul Brice. — S'il croit qu'il va nous la faire gober !... Un vieux marcheur, mon cher ! A Alger, il était connu pour fréquenter fort dans la Kasbah... J'y songe : il doit être le frère de votre Granvelle. On a dit qu'il avait fait un gros héritage et qu'il jetait son hermine aux orties.

— Et sa toque par-dessus les moulins, à ce que je vois !

— Le Moulin-Rouge !...

— Ces magistrats, c'est de la fripouille ! — proféra sentencieusement l'agent de change.

Les hommes qui n'ont que du monde et du sens commun, s'ils se trompent souvent sur les femmes, égarés qu'ils sont par la vanité, la méfiance ou la rancune, savent assez bien jauger leurs semblables. Pour être excessive dans sa forme et téméraire dans sa généralité, cette assertion sommaire n'était pas démentie par l'aspect physique du président Granvelle. Dans la gravité de la redingote noire, piquée au revers de la rosette rouge, l'élégance second Empire du gilet de basin blanc, des guêtres de drap chamois, de la cravate de grenadine à bouts flottants, mettait une recherche qui contribuait à maintenir en doute sur un âge incertain. Demeurés épais, les cheveux gris, taillés en brosse rude, témoignaient d'une robuste maturité. Et l'ossature massive du visage aux larges méplats, à la puissante mâchoire, masque lourd de César romain, dénotait une énergie opiniâtre, une vitalité brutale, qui se révélaient encore dans la forte main carrée et velue aux doigts noueux, main de portefaix si elle n'eût été aussi soignée, avec la bague chevalière au chaton de pierre dure gravée, d'un travail rare. Mais les années se marquaient, pesantes, à la pâleur blême des joues glabres, au pli lassé de la lèvre jouisseuse sans joie, aux pattes d'oie étoilant le coin des yeux très couverts, d'un trouble gris verdâtre, traversé, sous les paupières molles et blafardes, de flammes suspectes. D'excellente compagnie, d'ailleurs, et fort aimable, dans sa galanterie un peu surannée, affectant auprès de ces dames, en effet, des façons paternelles, tandis qu'il prenait envers les jeunes

gens un ton de bonhomie indulgente qui s'accordait mal avec la dureté de sa physionomie.

Les propos s'entre-croisaient, rompus et frivoles comme cette musique de cirque dont les accompagnaient les flonflons. Une cycliste en maillot violet semé de pastilles d'argent faisait de la voltige sur sa machine.

— Tenez, — dit Paul Asselin à madame de Saint-Joël, — voilà le costume idéal pour pédaler.

Cheval, *rowing,* tennis, bicyclette, Andrée s'adonnait avec ardeur à tous les sports, ayant réalisé dans sa petite personne brune, un peu sèche et gringalette, mais d'une rare endurance, le problème du mouvement perpétuel.

— On ne s'embêterait pas aux Acacias, continua-t-il, si nos jolies *cyclewomen* l'adoptaient !

— Pas sûr !... Pudeur à part... il y en a beaucoup qui y perdraient.

— On s'inquiète donc encore de pudeur? Je croyais qu'on avait renoncé à cette vieillerie.

Le ton sournoisement caustique du baron avait déjà fort déplu à Andrée. Aussi est-ce avec vivacité qu'elle répliqua :

— On a seulement essayé de la rendre rationnelle... C'est à la culotte, je présume, que vous faites allusion, monsieur? Je n'ignore point que la chose, et même le mot, a le malheur de choquer extrêmement certaines personnes, bien qu'assurément pareille niaiserie n'en vaille pas la peine. Moi, je dis ceci : « Tout costume doit être approprié à son usage... » M. Fougeret dirait : « idoine ». Nous ne tirons pas des lapins en *tea-gown*, et nos affûtiaux de ce soir seraient très ridicules pour aller demain matin au Bon Marché. L'habit de cheval a été raccourci parce que les effets de traîne, c'est joli au bal, mais qu'à la chasse il s'agit de ne pas s'accrocher aux buissons. Puis le dressage en est devenu plus facile : une bête un peu nerveuse, ça l'affolait, ce pan d'étoffe au flanc.

— Nos grandes dames d'autrefois étaient donc bien plus braves, car en cet équipage elles couraient le cerf et tenaient la campagne?

— Autrefois aussi on battait le briquet! — riposta Andrée

avec impatience. — Est-ce une raison pour ne point nous servir d'allumettes chimiques?

— Il faut vous dire que mon amie est très moderne!

— Bon!... il y a un instant, on me reprochait de remonter au moyen âge... De quoi parlions-nous donc?... Ah! de la bicyclette. Eh bien! l'enfourcher avec une jupe, c'est saugrenu.

— Quelle idée de monter sur ces machines-là! — s'écria Lucy.

— On ne te voit pas là-dessus, en effet : on aurait peur que tu ne te casses... Mais nous ne sommes pas toutes un bibelot fragile comme toi... Ne va pas jeter de cailloux dans nos plates-bandes : il n'est rien de plus susceptible que les cyclistes des deux sexes... Quant à l'objet de la querelle, j'en prends ton mari pour juge : un artiste, personne ne le récusera.

— Je tâcherai donc de m'en tirer aussi bien que feu Salomon... Au point de vue plastique, une femme sur une bécane ne saurait évidemment lutter avec *la Source* de « môssieur » Ingres...

Il prononçait drôlement, selon la tradition des ateliers.

— Toutefois rien n'est laid qui est harmonique, et c'est pourquoi il faut l'accord du vêtement avec le mouvement. Ainsi ces matinées dansantes, où les femmes valsent en chapeau, les Américaines seules pouvaient imaginer aussi coupable hérésie. Pratiquer en costume féminin un exercice de nature plutôt virile par la posture nécessaire constitue pareillement un contresens esthétique.

— Là!... Je ne le lui fais pas dire!

— Quant à la pudeur, l'art ne la connaît point.

— Mais je la connais, moi! — reprit madame de Saint-Joël. — Il y a la vraie, discrète personne, qui ne mène pas grand bruit, et la fausse, très encombrante, qui est la pire des indécences. Témoin ces belles madames décolletées jusque-là, avec un tulle par-dessus, attirant l'attention sur ce qu'il est censé cacher... Où est le mal, je vous le demande, de laisser voir un mollet?...

— Nulle part, s'il est bien fait!

— Il doit l'être : c'est le premier de ses devoirs... chas-

tement enclos d'ailleurs en un bas épais... alors que, le soir nous dévoilons tout ce que vous savez, et, sur les plages, le reste?

— Fort bien dit! — approuva Remy d'Albaron, qui était revenu, sa cigarette finie. — Si vous voulez mon sentiment, la jupe à bicyclette est plus suggestive, au contraire.

— Les coups de vent!...

— Parbleu!... Pourquoi, les jours de pluie, louchons-nous sur une femme troussée un peu haut? Parce que notre imagination dépasse la cheville. Avec le vêtement masculin qui scandalise tant de gens, pudiques ou non, rien de pareil à craindre.

— Ou à espérer! — ajouta le président.

— Vieux monsieur, va! — chuchota Raoul Brice à l'oreille du lieutenant.

Celui-ci répondit avec gravité :

— Un sport est un sport... A chaque chose son heure.

— Voilà le temps qui s'adoucit, — dit Asselin. — Pédalez-vous demain, madame?

— Oui : à huit heures.

— Si tôt!

— Il faut que je sois chez moi à dix... Sans en avoir l'air, on a un mari, des enfants, un ménage.

Lucy soupira.

— Ce que cela me fatiguerait!... J'en suis essoufflée pour toi...

— Tu es bien bonne!... Moi, de trotter comme un rat empoisonné, cela sied à mon genre de beauté, si j'ose m'exprimer ainsi.

— Osez, madame! — dit le baron Granvelle. — Une femme est toujours jolie.

— Quelle blague!... Ah! pardon, monsieur... En votre honneur, je m'évertuais à parler comme sous la coupole, mais voilà que ça fuse.

— Je vous en prie, madame, ne changez rien pour moi à vos habitudes.

Andrée lui jeta son regard le plus noir, ce qui n'était guère.

— Je voulais dire — continua-t-il — que la femme tient

un charme de sa féminité même. Aussi, moi qui suis un arriéré... mon âge m'en donne le droit peu enviable... je confesse un regret pour la créature d'indolence et de grâce qu'elle était naguère.

Son œil terne s'alluma, et, en se posant sur Lucy avec cette insistance qui déshabille une femme, compléta significativement sa pensée...

— On va prendre un verre? — demanda Paul Asselin, lorsqu'on se retrouva sur le boulevard, émergés de la cohue de la sortie.

Tous se tournèrent vers Andrée et Lucy, de cet air d'esclave que prennent les hommes en ces conjonctures.

— Je suis toujours pour rentrer chez soi, — répondit madame Le Chastel. — Ce sera comme tu voudras, Andrée.

— Eh bien! si on était sages, une fois par hasard?... Nous vous rendons votre liberté, messieurs.

— C'est-à-dire que vous nous lâchez vilainement. Nous planter là comme fagots, avant minuit...

— Pauvres bébés! — dit Lucy. — Ils vont être mangés par le loup.

— Il y a du vrai, quand on y songe!... Tant qu'ils sont avec nous, leur vertu ne court aucun risque : nous leur servons de mères. Mais le dévouement a des bornes. Pour ce soir, mes chers amis, résignez-vous à être orphelins.

— Nous te remettons chez toi, ma chérie?

— Cela vous fera faire un détour énorme.

— J'ai une voiture, — dit le baron Granvelle. — Si l'une de ces dames voulait me faire l'honneur d'y accepter une place...

— Ne disiez-vous pas, monsieur, — demanda Tony, — que nous sommes voisins très proches?

— Rue Murillo...

— Eh bien! puisque vous êtes si aimable, voudrez-vous reconduire ma femme, afin que je puisse escorter madame de Saint-Joël en son lointain faubourg Saint-Germain?

— C'est nous qui sommes volés! — dit Asselin, en faisant une mine de chat à qui on retire le bol de crème.

— Vous trouverez des consolations. Bonsoir, amusez-vous bien!

Dans cette ruée qui anime le boulevard, une demi-heure durant, entre l'exode des théâtres et l'entrée aux restaurants de nuit, elles s'offraient abondantes, les consolations, à ces jeunes hommes de galante tournure, caressés au passage d'un regard quêteur et prometteur de fille en chasse ou d'une œillade impérieuse et hardie comme celle dont un caprice masculin attaque les femmes. Mais ils n'y prenaient pas garde. Pour une bonne part, cet éternel appétit de plaisir est factice et s'apaise avec la tombée de l'excitation.

— Vous me faites un pas de conduite ? — proposa Remy à l'agent de change.

De cavalières poignées de main échangées avec les deux autres, on se sépara.

— En voilà un raseur, ce garçon qu'Asselin a jugé à propos d'amener !

Raoul Brice haussa dédaigneusement les épaules :

— J'espère bien, — dit-il, — qu'on ne va pas toujours le fourrer avec nous !

— Madame Le Chastel paraît le trouver fort à son gré.

— Allons donc !

La vivacité de cette protestation fit sourire le lieutenant.

— Je n'y entends pas malice. Un joujou nouveau, voilà tout... Il faut qu'on l'amuse.

— Un gentil ménage, ces Le Chastel. Ils s'adorent, à ce qu'on assure...

L'accent de Raoul Brice était plutôt interrogateur :

— Tout ce qu'elle adore, je crois, est sa ravissante petite personne. Quant à lui, mettez-vous à sa place...

— Je ne demanderais pas mieux.

— Oui, oui, il est visible à l'œil nu que vous en tenez pour elle...

Et, d'un ton entendu qui, avec son air de gamin, prêtait à rire, le Poussin ajouta :

— Mauvaise affaire, mon bon.

— Vous la croyez si farouche ?

— C'est bien de cela qu'il s'agit !... seulement, cette femme-là n'ayant ni cœur ni sens, je ne vois guère de bout par où la prendre.

— La fantaisie !...

— Pas même. Sous cette mousse blonde, il y a une forte tête à calcul... Essayez toujours! Vous avez, vous, un gros atout dans votre jeu.

— Quoi donc?

Pour toute réponse, il fit du pouce frotté sur l'index un geste expressif.

— Albaron, vous êtes une vipère.

— Vous vous fâchez?... Plus malade alors que je ne croyais!

L'agent de change eut le sentiment d'avoir parlé en naïf.

— Je veux dire — reprit-il — que Le Chastel est un parfait galant homme, et que je ne le vois pas dans l'emploi de mari d'une lionne pauvre.

— Moi non plus. Mais, précisément parce qu'il est un honnête et loyal garçon, cela lui arriverait sans qu'il s'en doute... Un peu hanneton aussi... Ah! ce ne serait pas malin de le mettre dedans!

— Savez-vous, mon petit, que vous me donnez de jolis conseils!

— Des conseils?... Jamais de la vie! Je constate, rien de plus. Et en ce qui me concerne, quand même j'en aurais la tentation, — et le moyen! — par égards pour ce brave Tony, je ne voudrais pas me faire complice de la catastrophe, si elle est écrite là-haut.

— Paroles au vent, d'ailleurs, puisque ce sont des tourtereaux.

Albaron se mit à siffloter un air de chasse. Encouragé par ce signe non équivoque d'incrédulité :

— Tout de même, — dit l'agent de change, — l'autre jour, à son atelier, j'ai vu une extrêmement jolie fille, qui n'était qu'à moitié rhabillée, et je ne suis qu'un sot s'il la regardait seulement avec des yeux de peintre.

— Dame! on n'est pas de bois, et sa femme le tient à la portion congrue.

— Comment savez-vous cela?

— Comme on sait les choses, mon cher : en ramassant ce qui tombe et en devinant le reste. Ma cousine de Saint-Joël est la meilleure des amies, mais vous savez combien Saint-Jean-bouche d'or... On a des yeux, enfin, et on n'est pas aussi

gosse qu'on le paraît... Hein! scélérat, vous voilà tout ragaillardi... Ne vous emballez pas là-dessus. Elle est trop sensée pour ne pas savoir que les modèles, cela ne compte pas.

— Pétunia n'est pas un modèle ordinaire. Elle a de l'avenir.

— Eh bien! faufilez-vous par la brèche!... Mais n'oubliez pas ce que je vous ai dit : avec ce joli bibelot de femme, le sentiment et la sensation feront long feu. Et alors... ce n'est pas pour vous décourager, mais mieux valent les filles : la situation est plus nette.

— Oh! on sait que vous n'êtes pas pour femmes du monde, vous.

— Je suis trop jeune ou plus assez. Et — payez-vous ma tête! — quand j'aurai fini de tirer des bordées, je crois bien que ce sera pour faire des petits Albaron.

— Moi, j'en ai soupé, de la fête! — dit l'agent de change avec un soupir qui s'étouffa dans un bâillement.

Et, sans s'apercevoir de son inconséquence, il ajouta :

— Entrons-nous chez Maxim?

— Pas ce soir. Je suis de semaine, et je vais sagement me mettre dans mes toiles. Bonne chance, mon cher... Cocher!... boulevard Latour-Maubourg!

Un instant, Raoul Brice hésita. Puis, tournant le dos au cabaret flamboyant d'où filtrait une rumeur canaille, pensif il reprit le chemin de chez lui.

VI

Particularité peu commune, Tony Le Chastel avait beaucoup d'amitié pour l'inséparable amie de sa femme. Sous les saillies gamines d'Andrée, flattant ce goût pour la drôlerie qui, chez tout peintre, survit aux années de rapin, il avait appris à connaître une sûreté, une solidité qu'il appréciait d'autant plus par le contraste avec le sable mouvant aux ondulations perfides sur lequel se trouvait édifiée sa vie. Non qu'il reprochât à Lucy d'être comme elle était : c'est ainsi qu'il l'avait aimée, qu'il l'aimait encore, et il ne pouvait la

concevoir autre. Cet esprit léger, au surplus, n'analysait guère ses sentiments, toujours tout à l'heure présente, disposition à laquelle il devait de porter allègrement les graves soucis matériels qui eussent accablé d'autres épaules.

Malgré son désir d'être agréable à madame de Saint-Joël, c'est en maugréant qu'il se rappela sa promesse, le soir où ils s'en furent dîner chez elle pour rencontrer sa future élève. Réunion tout intime, Remy d'Albaron seul en sixième. Une parenté cimentée par l'estime et la sympathie que le colonel ressentait pour son jeune camarade faisait de lui le familier de la maison.

La variété féminine que les hommes connaissent le moins, dont on peut même dire qu'ils l'ignorent tout à fait, c'est la jeune fille. Cela s'explique assez, puisque les bienséances lui interdisent de se livrer et que, d'ordinaire, ils ne se mettent guère en peine de la chercher. Hormis les barbons, dont le penchant pour les Agnès est essentiellement impur, quel agrément trouveraient-ils dans ce commerce limité et surveillé, sans liberté d'une part ni sincérité de l'autre? Celui-ci se retenant de parler, de crainte de blesser des pudeurs qui lui sont étrangères autant que du chinois, et, s'il s'oublie ou s'enhardit, la réserve à laquelle est astreinte celle-là comportant l'obligation de feindre de ne pas comprendre, où trouver un terrain d'entente? On peut tomber amoureux d'une jeune fille, mais il est à peu près impossible de devenir son ami. Tony Le Chastel avait rencontré Lucy Mornans, l'avait passionnément désirée, l'avait épousée parce qu'elle était de celles qu'on ne peut avoir qu'en justes noces, et c'est tout ce qu'il y a dans ces sortes d'inclination. L'ingénuité, au surplus, n'est un attrait pour un homme qu'à cause du plaisir qu'il prend à la déflorer. Avant Lucy et après elle, jamais Tony n'avait fait la moindre attention à une jeune fille, à moins qu'elle n'intéressât l'œil de l'artiste. C'est ainsi que, dès l'abord, il regarda mademoiselle de Guirec.

Il trouva joli son profil fin et pur, d'une extrême distinction un peu froide, et, encore qu'il préférât les blondes, il fut sensible au charme de cette rare alliance de grands yeux de saphir sombre, dans un teint d'un blanc délicat, avec les légers bandeaux noirs à reflets bleus naturellement ondulés.

Le costume lui plut : une robe de souple laine blanche, toute unie et toute droite, évoquant le souvenir de la tunique antique, les longs plis drapés rassemblés à la taille par une large écharpe en soie molle orientale, vieux vert sobrement broché d'or pâle. Sur une autre, cette originalité aurait semblé voulue; l'aisance tranquille d'Yvonne de Guirec excluait toute idée de recherche d'un effet quelconque, et on en goûtait au contraire la parfaite simplicité, cette simplicité raffinée qui est le but suprême de l'art.

La présence du colonel de Saint-Joël, avec sa droiture un peu tout d'une pièce, son ferme bon sens d'honnête homme, dénué de ces complications qui souvent dissimulent des défaillances morales, donnait à l'entretien un tour plus positif, une tenue plus sérieuse, séants à des oreilles virginales et provinciales. Mademoiselle de Guirec, d'ailleurs, ne parut éprouver ni embarras ni alarme des propos un peu libres qui, malgré tout, échappèrent. Tony lui en sut gré, et aussi le lieutenant. Avoir à tenir sa langue en bride comme en un parloir de couvent est le secret de l'ennui que les hommes souvent ressentent dans la bonne compagnie. Elle-même parlait peu, mais avec infiniment de tact et de mesure, et cette précision qui en peu de mots mène la pensée droit au but.

Demeurée, toute jeune, seule femme au logis, Yvonne de Guirec n'avait rien de ces puérilités ni de ces ignorances dans lesquelles leur irresponsabilité maintient ordinairement les filles en puissance de mère. Le commandant était un homme d'esprit distingué, mais d'humeur brouillonne et bizarre, tout à des marottes scientifiques agitées sans suite et sans méthode. Auprès de lui, il avait fallu que sa fille apprît à compter sur elle seule pour les rapports avec l'extérieur et tout le pratique de la vie. Ce n'est pas uniquement le gouvernement d'une maison qui lui incombait : avant même d'être majeure, elle avait eu voix au chapitre des intérêts, et depuis, en outre de son propre bien, elle administrait celui de son père, qui trouvait agrément et profit à s'en remettre sur elle. Servie par une intelligence ordonnée, une volonté ferme, une activité calme, par la rigoureuse conscience qu'elle apportait en toutes choses, grandes et petites,

ne dédaignant pas celles-ci ni ne redoutant celles-là, dans l'accomplissement de cette tâche supérieure à son âge elle avait acquis une précoce maturité morale, sans que fût altérée la fraîcheur des vingt-quatre ans qu'elle avait aujourd'hui, absolument jeune fille tout en étant parfaitement femme.

Son développement intellectuel avait suivi une marche analogue. Feu madame de Guirec, qui était d'une santé précaire, laissée souvent seule pendant les embarquements de son mari, n'avait jamais consenti à se séparer de son unique enfant. En ces provinces obstinément attachées aux vieux usages, hors le couvent il n'est guère de ressources pour l'éducation des filles. Aussi celle d'Yvonne avait-elle été incohérente et sommaire. Mais, ayant peu appris dans les classes, — et à cause de cela précisément, — elle en savait beaucoup par les livres. Le manoir de Perros, dans le pays de Lannion, sa demeure presque constante, possédait une bibliothèque assez considérable et très variée, où elle puisait sans contrôle. Avec une autre, pareille liberté aurait eu ses périls. Mais un très sûr instinct d'honnêteté l'avait toujours éloignée de la littérature malsaine, tandis que son penchant se partageait entre les fortes lectures qui nourrissent l'esprit et les nobles chimères qui l'élèvent. Elle quittait un historien pour un poète, un livre de voyages pour un ouvrage d'esthétique, faisant peu de cas de la fiction, à moins que ce ne fût purement une œuvre d'art.

Quant à la philosophie, quelques tentatives avaient suffi pour qu'elle s'en garât comme de la peste, — par scrupule religieux un peu, bien qu'elle ne craignît point d'atteintes à sa foi éclairée et large, mais solide ; surtout, parce que la philosophie, à son gré, avait trop de fantaisie pour être scientifique et trop de pédantisme pour parler à l'imagination. Elle devait à cette aversion d'avoir conservé vivace, indestructible, inentamé par le doute ou la casuistique, l'attachement au devoir tel qu'il se présente dans ses complexités ou sa simplicité, sa grandeur ou ses mesquineries. — le respect aussi de principes primordiaux et séculaires, qu'ils soient erreur ou vérité, sans l'appui desquels l'humanité déraille comme une machine dont le frein ne fonctionne plus ; — de

tenir enfin pour inéluctables certaines nécessités de la condition humaine, contre quoi la révolte est enfantine. Sur cette assise inébranlable s'ajustaient les deux éléments contradictoires de son caractère : une intellectualité très intense et un sens très net des choses positives, l'amour de la chimère et la compréhension des réalités, une imagination vive et une inflexible raison pour en contenir les envolées. Dualité qui n'est pas rare au vieux pays celte, ses particularités physiques ainsi transposées dans l'ordre moral : — propices au rêve, la solitude mélancolique des landes fleuries d'or aux horizons lointains et pâles, les ciels brouillés et tumultueux où des nues poussées par la rafale se tordent en figures fantasmagoriques, venant on ne sait d'où, allant on ne sait où, nées d'un souffle et s'évanouissant dans un autre, semblant si proches, et pourtant hors de tout pouvoir humain ; mais c'est également une rude terre de granit, des entrailles de laquelle jaillissent de robustes chênes, et les embruns d'une mer puissante et sauvage jettent dans la mollesse embrumée de l'atmosphère leurs effluves âpres et vivifiants.

Tony qui, peintre intelligent, ne voyait pas seulement les formes sous le vêtement, mais un peu de l'âme aussi sous les formes, discerna quelque chose de ces contradictions intimes dans le désaccord du front bas et large de la race bretonne, front d'énergie et de volonté, avec l'allongement mystique de l'ovale du visage.

— Une romanesque qui ne lit pas de romans, — disait d'elle sa jeune tante. — On la croirait terre à terre, tant elle est posée, rassise, pratique. Puis, après avoir compté avec ses fermiers comme un intendant modèle, la voilà qui enfourche un hippogriffe pour s'en aller chevaucher dans le bleu. Mais, à première réquisition, elle retombe dans la réalité et commande son dîner, de l'air de n'avoir jamais songé à autre chose. Si bien qu'on ne se doute pas qu'elle arrive Dieu sait d'où !...

C'était exact. Non pas renfermée, — ce mot, avec son sous-entendu sournois, ne convenant point à sa droiture manifeste, — mais réservée, ainsi que tout être dont la vie intérieure brûle d'une flamme puissante. Et si une énigme

était au fond de cette eau profonde et calme, on pressentait n'y devoir rien découvrir que de pur et de fort.

Yvonne se plaisait aux champs, où elle trouvait de quoi satisfaire son double penchant pour l'activité du corps et pour la véritable vie de l'esprit, celle dont les aliments ne se tirent que de nous-mêmes. La monotonie en avait été coupée par les voyages en compagnie de son père, élargissant et fortifiant sa vision des choses. Et elle les préférait infiniment aux séjours dans cette ville de Brest, si grise et si mouillée, où l'élément marin n'anime que pour les yeux la torpeur provinciale, milieu trop spécial et trop peu renouvelé, où l'on s'étiole en des étroitesses et des futilités de petite chapelle très exclusive. Aussi avait-elle obtenu de M. de Guirec qu'il abandonnât leur pied-à-terre du cours d'Ajot. Quand on allait en ville, on descendait chez une parente. Et, dès lors, elle s'était vouée à l'amélioration et à l'embellissement du vieux manoir familial, dont l'aspect rébarbatif faisait contraste avec l'élégance et le confort qui s'abritaient derrière ces massives murailles habillées de lierre noir, un goût très sûr garantissant contre une intrusion excessive de modernisme le caractère quasi féodal de ces gentilhommières bretonnes.

Cependant diriger son intérieur, s'occuper de la réserve et des fermages, maintenir sur les paysans d'alentour ce patronage qui, dans les provinces attardées, demeure comme un vestige du régime seigneurial, — toutes les charges aujourd'hui incombant au seigneur, — entretenir les relations de voisinage, à quoi elle s'employait avec tant de bonne grâce qu'on ne pouvait soupçonner l'ennui qu'elle y trouvait, — tout cela ajouté aux lectures ne constituait pas un emploi suffisant de ses longs loisirs de campagne. Afin de les remplir, elle s'était mise à la peinture, comme d'autres femmes font des ouvrages d'aiguille. Elle y avait pris un intérêt très vif et, avec son habitude de s'adonner en toute conscience à tout labeur, sans y avoir songé elle s'était découvert une véritable vocation d'artiste.

Alors seulement quelque regret lui était venu de son éloignement de Paris, qui par ailleurs ne l'attirait point. Elle le connaissait assez pour en juger la vie cahotée, gaspillée, insipide sous une apparence de variété, puérile au fond, car

on y prend volontiers l'agitation pour l'action, et pour la pensée ce qui n'en est que le ramage. Point mondaine, un peu sauvage même, non par timidité ni misanthropie, mais à cause qu'elle n'éprouvait aucun besoin d'excitations factices, que serait-elle allée y faire, son père ne s'en souciant pas davantage? Mais, du jour où elle y trouverait un aliment sérieux à son activité, et qu'elle ne pouvait trouver ailleurs, la question changeait de face. En vain pourtant, l'été précédent, lors de sa visite annuelle à Perros, madame de Saint-Joël avait-elle insisté pour qu'Yvonne vînt passer l'hiver auprès de son oncle. De par sa fortune personnelle elle était sa maîtresse, et cette indépendance qu'elle possédait, elle en avait le goût, la manière aussi de s'en servir, différente en cela de tant de femmes qui, par pusillanimité ou incapacité, s'assujettissent volontairement quand elles ne sont point assujetties par la force des choses. Les singularités d'humeur de M. de Guirec n'étaient nullement tyranniques et il n'eût élevé aucune objection. Yvonne néanmoins ne s'était pas décidée à le quitter.

— Je sais fort bien — disait-elle — que mon père peut se passer de moi pour un temps. Il est en parfaite santé, Dieu merci, et, quant aux affaires, elles ne nécessitent point une présence continuelle. Mais j'imagine qu'on serait très malheureux si on n'avait dans sa vie quelques devoirs : puisque je n'ai pas de mari ni d'enfants, il faut bien que je m'en crée d'autres! Je souhaite n'en avoir jamais de plus difficiles à remplir.

— Eh! vous avez tout le temps, — répondit madame de Saint-Joël. — Dirait-on pas que vous êtes destinée à rester fille?

— Je ne le dis point!... Et c'est pourquoi, justement, j'aurais tort de trop me mettre la bride sur le cou... Alors je ne pourrais plus m'y faire!

— Quelle idée! Comme si on ne devait pas profiter de sa liberté pendant qu'on l'a...

— Il n'est guère de femme plus libre et aussi heureuse que moi. Je me demande, vraiment, ce que j'aurais à souhaiter de plus.

Ces raisonnements mettaient Andrée hors d'elle. Querelles

tout amicales, une chaude sympathie unissant la nièce et la tante, malgré le contraste de leurs natures, ou peut-être à cause de ce contraste même, — celle-ci par bien des côtés plus jeune que celle-là; et, d'ailleurs, elle n'avait que dix ans de plus.

Madame de Saint-Joël s'était juré de sortir Yvonne de ce donjon, — bon, « disait-elle, pour des noces de chouettes avec des chats-huants ». — Si la principale intéressée avait du penchant ou de l'éloignement pour le mariage, c'est de quoi personne ne se doutait, tant elle était secrète sur ce chapitre. De procéder par ouvertures précises, il ne pouvait être question : Yvonne n'épouserait assurément qu'un homme de son propre choix. Et de sa résistance à se transporter dans un milieu plus propice à la sélection il y avait lieu d'inférer tout au moins qu'elle ne s'en mettait guère en peine. On n'osait trop la sonder. Avec la douceur de son commerce, elle était un peu haute à la main, et son père même ne s'y risquait pas. Fort heureux, au surplus, de la façon dont se trouvaient arrangées les choses, il n'avait nulle hâte de voir sa fille s'établir. Aussi ne secondait-il que mollement les tentatives de sa belle-sœur pour la « repêcher », selon l'expression de celle-ci, plus pittoresque que juste, Yvonne n'ayant rien d'une personne qui se noie.

— Voulez-vous mon sentiment? — disait Andrée à son mari. — Louis a l'idée de la conserver auprès de lui jusqu'à la fin de ses jours. Eh bien! c'est abominable... Et que je meure si elle n'est pas mariée par mes soins, ne fût-ce que pour faire pièce à ce vieil égoïste!

Le colonel la calmait, lui faisant observer qu'avec le caractère d'Yvonne toute son affection et sa déférence filiales ne la rendraient pas plus facile à influencer dans un sens que dans l'autre.

— Elle est bien de sa race, allez, et n'en fera jamais qu'à sa tête.

— C'est ce que nous verrons! — ripostait Andrée en colère. — Vous figurez-vous que vous autres Bretons vous avez le monopole de l'entêtement? S'obstinera bien qui s'obstinera le dernier.

Un petit événement, peu après, avait favorisé ses desseins.

Selon comme il était luné, M. de Guirec avait tôt fait de virer de bord et de courir au plus près du vent. Une nouvelle lubie le poussant, il accepta l'invitation du prince de Ligurie, dont les travaux l'avaient soudain captivé, à embarquer sur son yacht en vue de rechercher dans les eaux des Açores des traces de l'Atlantide, en même temps qu'on y étudierait la flore et la faune sous-marines, particulièrement riches en ces parages. C'était une croisière de trois ou quatre mois. Rester seule à Perros avec ses bêtes, ses gens et ses voisins, — c'est dans cet ordre de préférence, assurait sa tante, qu'elle les plaçait, — ce n'était nullement pour effrayer Yvonne. Cependant l'occasion d'aller respirer à Paris un air artistique et d'y chercher un peu de l'acquis dont elle manquait était trop bonne pour s'y dérober. C'eût été bouder contre soi-même et, par surcroît, désobliger les Saint-Joël. Voilà comment, un matin, escortée de sa femme de chambre et d'un imposant bagage, elle était arrivée, pour y demeurer cette fois, dans ce vaste établissement militaire que commandait son oncle, couvent désaffecté, étendant ses cours et ses cloîtres entre les jardins et les maisons, sur le terrain de l'ancien Pré-aux-Clercs, et où, à l'ombre de la laide façade de Saint-Thomas-d'Aquin, s'élaborent de très spéciales et scientifiques besognes intéressant l'armement de guerre.

— C'est si peu parisien, — lui avait dit le colonel, — que tu pourras te croire bien loin de Paris... Rien n'y manque pour te rappeler ta province, pas même les cloches, qui te réveilleront à l'angélus!...

— Ravissante, ta nièce! — dit Lucy à son amie, tandis qu'Yvonne servait le café à l'autre extrémité du salon.

Elle parlait sincèrement, étant de ces jolies femmes à qui l'amour de soi inspire le culte de la beauté. Excellent calcul aussi, le sentiment ne fût-il pas véritable, car c'est se montrer si assurée de son propre mérite qu'on ne redoute aucune concurrence, et le monde prend volontiers les gens tels qu'ils se donnent. Insigne maladresse des coquettes vulgaires, de penser se faire valoir en témoignant aux autres femmes impertinence ou dédain, qui, par réaction, provoquent chez les hommes des comparaisons pas toujours à leur avantage. Aimable d'ailleurs sans effort, par la seule vertu de son

charme, Lucy marquait à toutes, au contraire, une extrême bonne grâce, désarmant ainsi l'envie et la malveillance; — et cela est bien plus utile que forcer les admirations masculines, lesquelles on s'attire à assez bon compte.

— Nous en grillons une, messieurs? — dit Andrée.

— Tu ne crains pas de scandaliser mademoiselle de Guirec?

— De quoi donc, madame, me scandaliserais-je? Il y a de trop bonnes occasions de blâmer le prochain pour que celle-ci me semble en valoir la peine!

— Yvonne connaît ma théorie. Puisque les hommes n'ont pas la galanterie de renoncer pour l'amour de nous à ce vice impérieux... ou, s'il faut l'avouer, puisque nous ne savons pas être assez aimables pour en obtenir d'eux le sacrifice, la sagesse commande de transiger avec lui... Les envoyer au fumoir?... Ah! ils ne se font pas prier... Et nous morfondre à attendre qu'ils daignent nous revenir?... Grand merci!... S'il y a des femmes qui trouvent que leur dignité y gagne, je n'en suis pas.

— Ajoutez que nous profitons lâchement de votre absence pour dire de vous tout le mal possible, — dit Tony.

— Sans compter les polissonneries!...

— Oh! — remarqua philosophiquement le colonel, — aujourd'hui, les conversations de salon et de fumoir... il n'y a pas de différence notable.

— A plus forte raison : autant les mettre en commun!... Puis c'est peut-être parce que cette brusque séparation rompt le mouvement du dîner, dans ces moments-là nous ne savons parler que chiffons...

— Pour tout dire, ce mystère plein d'horreur de nos propos d'après boire, c'est d'ordinaire la fâcheuse politique ou le détestable métier... Hein! Remy, le tableau d'avancement...

— Et la nouvelle pièce de vingt-quatre, mon colonel...

— Vous voyez : on devient idiots chacun de son côté. Quant à nous laisser enfumer innocemment comme renards au terrier, afin de vous garder auprès de nous, c'est vous faire trop d'honneur. Il ne nous reste donc qu'à vous tenir tête, en prétendant y goûter un plaisir extrême. De la sorte,

vous ne pouvez vous vanter que nous nous imposions une gêne pour l'agrément de votre précieuse compagnie.

— Et cela nous permet de cumuler sans remords !

— Voilà pourquoi j'encourage toutes les femmes à faire comme moi. Et celles qui y trouvent à redire, c'est par jalousie de ne pas oser et par dépit de voir nos amis nous rester. Pour ce qui est des hommes qui se mêlent de le juger mauvais, voyez un peu ce toupet de prétendre nous incommoder, à moins que nous ne préférions être plaquées parce qu'ils ne veulent pas se priver de ce qui leur plaît !... Il y a une fable là-dessus.

— Sauf que c'est tout le contraire! — rectifia en souriant mademoiselle de Guirec.

— Vous croyez?... Enfin, on nous a assez monté ce bateau-là : il est temps de le couler à pic. Si c'est un vice d'envoyer de la fumée au plafond, qu'ils s'en corrigent. Sinon, de quel droit s'en arrogeraient-ils le monopole?... Où est-ce écrit?... Ève ne fumait pas, c'est certain ; mais Adam non plus !

— Et nos aïeules prisaient, — ajouta Yvonne. — Ma tante ne vous a pas convertie, madame, à ce que je vois?...

— Lucy tient trop à l'intégrité de son parfum : ce mélange secret, unique, sans lequel elle ne serait plus elle-même... Faut-il avoir la conscience pure pour se permettre un parfum semblable, qui la dénonce partout où elle passe!... Pas moyen seulement de cacher qu'on a reçu une lettre d'elle.

— Et vous-même, mademoiselle? Récalcitrante aussi.

— Oh ! moi, je suis trop de ma province pour prendre cette liberté. Mais je ne fais pas comme le chien de la fable, dont nous parlions tout à l'heure.

Jamais Tony n'avait songé à blâmer chez aucune femme ce petit travers, si travers il y a; pourtant il éprouva une satisfaction à voir mademoiselle de Guirec s'abstenir. De sa part, il en eût été choqué comme d'une discordance de tons.

— Et c'est à Paris que vous comptez la marier? — dit-il à l'oreille de madame de Saint-Joël qui, pour rallumer à une lampe sa cigarette éteinte, se haussait sur ses pointes, d'un mouvement donnant de la grâce à l'action garçonnière. — Elle n'est pas faite pour nous et ne trouvera pas ici un homme à sa mesure.

— Laissez faire !

— Vous avez déjà votre plan ?

D'un léger clignement d'œil, elle lui répondit.

— Allons donc ! — se récria le peintre.

Puis, baissant de nouveau la voix :

— Il est bien trop jeune pour elle !

— Pas si jeune !... C'est l'effet de son surnom et de son peu de moustache... mais il a vingt-huit ans.

— Il n'est pas sérieux du tout.

— Vous croyez cela parce que vous avez l'habitude de le voir gaminer avec vous ; mais il est trempé et solide. Demandez à mon époux, qui s'y connaît. D'ailleurs, j'ai toujours pensé qu'à femme très sérieuse il faut mari un peu léger, et réciproquement. Voyez moi, avec mon ours : nous sommes le meilleur ménage du monde. N'appelez-vous pas cela la loi des complémentaires ?

— Albaron est plus que léger : il est fêtard.

— Un soldat n'est jamais fêtard, sachez-le... C'est incompatible avec le service. De monter à cheval dès la fine pointe du matin et de piler du poivre sur sa selle des heures d'affilée, au soleil, à la pluie, et le rapport, et la semaine, et le manège, et les classes à pied et les revues de détail, et la discipline enfin... et puis le drapeau, qui est toujours là..., voilà pour vous tenir un homme d'aplomb et l'empêcher de rouler dans la veulerie malpropre et bête de vos piliers de Maxim's, qui font la noce par état, comme on va à son bureau... Ah dame ! on n'est pas de bois... Voudriez-vous donc pour elle d'un merle blanc ?... Il sème ses folles avoines, Dieu merci ! Mais, pour le décider à les moissonner, il ne lui faudrait qu'une bonne inclination... Allez, il est de l'étoffe dont on fait les meilleurs maris. L'âme droite et nette comme son sabre, la tête un peu chaude, mais le cœur également. Bonne naissance, et je ne sais si elle en prend souci, mais on aime assez cela dans la famille. Assez de fortune pour n'être pas suspect de faire un mariage d'argent. Elle le tiendra, il la dégèlera... Enfin, c'est mon idée. Qui vivra verra.

L'idée parut détestable à Tony. Mais, après tout, cela ne le regardait point.

Depuis le commencement de la soirée, mademoiselle de Guirec n'avait pas dit un mot de peinture. Il lui en savait gré. Les gens du monde sont coutumiers de se ruer sur les professionnels comme s'ils les croyaient incapables de s'intéresser à rien hors de leur spécialité, faute de tact qui les agace autant qu'elle les blesse. Puis il redoutait de la part de cette jeune fille ces appréciations convenues, apprises dans les livres, dont la banalité le dispute au pédantisme. Il ne connaissait que trop la caillette parisienne et avait grand'peur du bel esprit de province.

Le sujet, au contraire, ne serait pas venu sur le tapis, si le hasard ne s'en était pas mêlé. Tony arrivait d'Amsterdam, où une exposition de Rembrandt, organisée à l'occasion du couronnement de la reine Wilhelmine, avait attiré en foule artistes, amateurs et snobs. On le questionna sur son voyage, n'importe qui, vaguement, pour parler de quelque chose. Yvonne seule prit de l'intérêt à ses réponses. En lui demandant, à son tour, quelles toiles s'y trouvaient, elle témoigna d'une connaissance parfaite de l'œuvre du maître. Il vit qu'elle possédait à fond les galeries de Belgique et de Hollande, celles de Munich, de Vienne, de Dresde, de Londres, et tous les musées d'Italie. L'entretien devint un tête-à-tête, et alla s'élargissant. Non certes, ce n'était point là une érudition superficielle ni un jugement artificiel. Son sentiment esthétique était profond, sincère et sûr ; elle avait de la lecture, mais sans qu'en eût été influencée sa personnalité. Elle avait également des ignorances, et cherchait aussi peu à les dissimuler qu'à faire étalage de son savoir. Madrid manquant à sa collection, elle ne tomba point dans la faute si commune de se dire fervente de Vélasquez, sans le connaître autrement que par les portraits de valeur secondaire dispersés dans les autres musées. Tony lui en fit la remarque et confessa que c'était une éprouvette dont il usait souvent pour juger les dilettantes. Elle s'en amusa, ce qui acheva de rompre la glace : rien ne noue plus vite une sympathie qu'avoir ri ensemble. Si frais, si jeune, le rire d'Yvonne! Et, n'étant pas prodigué, il lui donnait un charme extrême. Très jeune aussi, la chaleur de ses admirations, tandis que la modération de sa critique était au contraire celle de la maturité. Rien enfin de l'affectation de la plupart

des femmes occupées d'art, qui pensent viriliser leur esprit en se forçant au goût de la brutalité. Et tout cela exprimé en termes justes, sobres, pondérés, qui savaient être expressifs sans le secours de l'argot d'atelier, plus facile à s'approprier que toutes les connaissances techniques, à cause de quoi sans doute les philistins en font si grand abus.

Tony était enchanté, et pareillement madame de Saint-Joël, qui les observait du coin de l'œil.

Ils vinrent à parler de la probité artistique des peintres anciens.

— C'est qu'ils n'étaient qu'artistes, — dit-elle, — reclus dans leur rêve un peu comme les moines dans leur cellule... Leur hauteur d'art devait beaucoup à leur simplicité de vie.

— Pas tous !... Raphaël, par exemple... et Rubens...

— Raphaël était un être d'exception, qui sans effort atteignait le beau... Et cependant... me pardonne le ciel si je blasphème !... ne sentez-vous pas une froideur dans son œuvre ? Quant à Rubens, il me semble avoir été artisan merveilleux plutôt que grand artiste... Peut-être est-ce de coupables hérésies, mais, sans vouloir mettre sur le même pied deux génies d'ordre aussi inégal, oui, je l'avoue, de même que Rubens m'étonne et ne me touche pas, j'admire Raphaël et ne suis point émue par lui.

— Il n'y a pas d'hérésie en art, mademoiselle, et, si vous me permettez cette irrévérence, j'ajouterai que c'est la supériorité de l'art sur la religion. Tout est orthodoxe qui est beau. Par contre, l'art a son infériorité : c'est qu'il est en même temps un métier. Les vieux maîtres avaient l'inspiration pure et la facture intègre parce que, travaillant pour les princes, qui étaient éclairés, et pour les églises, qui ne discutaient pas, ils ne se trouvaient point asservis à la masse ignare et prétentieuse. En sorte qu'ils avaient toute liberté pour être sincères, tout en gagnant de quoi vivre... Il n'en va plus de même aujourd'hui.

— C'est peut-être qu'aujourd'hui on veut gagner trop !

Une légère rougeur monta au front de Tony.

— Bah ! — répondit-il avec la désinvolture affectée de qui plaide contre soi, — nous ne sommes plus de taille à faire croire que nous exerçons un sacerdoce en mettant de la cou-

leur sur de la toile. Alors autant en tirer profit... On les connaît, dans les parlotes de peintres, ceux qui pérorent sur l'incorruptibilité de l'art et l'immoralité des concessions à la foule... Des impuissants qui se gargarisent de phrases, par paresse de travailler pour payer leur terme... Ou bien des maladroits qui ne vendent pas leur peinture parce qu'elle est mauvaise, tout simplement, mais à qui la vanité fait croire que ces « laissés pour compte » dépassent le goût du bourgeois... Est-ce qu'ils ne sont pas tout aussi bourgeois que les autres, puisqu'ils prétendent vivre de leur petit trafic?

Sous sa parole blagueuse, une amertume perçait.

— Les vaniteux sont des sots, — répondit Yvonne, — et je plains les impuissants de tout mon cœur. Mais... c'est penser moi-même fort bourgeoisement, sans doute... il me paraît, en effet, indispensable de payer son terme. Cela n'est-il donc pas possible sans transiger avec sa conscience d'artiste?

— C'est que ce mot-là comporte tant de petits accessoires très chers!

— Tout est là! Je respecterais infiniment le peintre génial qui brosserait des enseignes pour donner aux siens du pain...

— Avec un peu de confiture dessus.

— Disons du beurre seulement. S'il va jusqu'à la confiture, cela devient un luxe qui n'excuse plus l'avilissement de son pinceau.

— Mais où fixer la limite?... surtout quand il n'est pas seul à en décider!...

— C'est à ceux pour qui il travaille d'avoir cette abnégation, parce qu'immédiatement après ses devoirs envers eux, il a un devoir envers lui-même : réaliser de son mieux l'idéal pour lequel il est marqué... Vous allez sourire si j'évoque ici une idée religieuse, mais je tiens pour un véritable péché de contrarier les vues de la Providence.

C'est toujours le moment où il ne faudrait pas entendre un entretien particulier que choisit, pour tomber, la conversation générale. On écoutait, et malgré son désir d'opérer une diversion, madame de Saint-Joël ne trouvait rien à dire.

— Tout cela est bien compliqué! — remarqua nonchalamment Lucy.

— Croyez-vous, madame? Il est vrai que les devoirs sou-

vent paraissent contradictoires, le plus humble presque toujours l'emportant sur le plus noble, jusqu'à ce que celui-ci reprenne l'avantage...

— Voilà, — interrompit le colonel, — une excellente définition du devoir militaire.

— Oh! le vôtre est tellement précis, tellement absolu !...

— Aussi sommes-nous de très braves gens, — déclara Remy. — Peut-être n'y avons-nous pas grand mérite...

— Qui dit cela?

— Pas vous, mademoiselle, mais de certaines prétentieuses fripouilles qui mènent grand bruit tandis que nous sommes à la besogne. Très simple besogne, en effet : en ayant de l'honneur et du courage, un soldat est toujours assuré de bien faire.

— Et c'est — ajouta Yvonne — la beauté de son état. Mais, de quelques devoirs qu'il s'agisse, avec le ferme vouloir de bien démêler la part de chacun, on arrive quand même à s'en tirer.

Devenu silencieux, Tony, machinalement, avait jeté vers sa femme un regard furtif. Allongée dans son habituelle pose de chatte paresseuse, d'une grâce infinie, elle semblait être ailleurs, sans que bougeât un cil de ses yeux couleur de mer.

On ne se sépara point que le peintre n'eût pris jour et heure avec mademoiselle de Guirec pour voir ses études et commencer ce qu'il voulait appeler, non ses leçons, mais ses conseils. Au rebours de ce qu'il avait auguré, il sentit que cela ne l'ennuierait pas...

— La vérité sort de la bouche des enfants ! — dit M. de Saint-Joël à sa femme. — N'est-ce pas curieux que, du premier coup, sans rien savoir, Yvonne ait mis le doigt sur la plaie de ce pauvre Le Chastel ?

— Qu'avez-vous à vous apitoyer?... Il est parfaitement heureux.

— Pas si sûr!

— Naturellement!... Il faut toujours que les hommes se soutiennent !...

— Oh! moi, je ne me plains pas.

— Merci de cet hommage... Mais puisqu'il aime Lucy comme elle est... Et qui ne l'aime pas, d'ailleurs?

— Ah ! gardez-vous de me guérir :
J'aime mon mal, j'en veux mourir...

fredonna le colonel, d'une voix dont la fausseté invraisemblable faisait d'habitude l'amusement de tout le monde, et même le sien.

— Je vous en prie, — protesta Andrée, — ne faites pas pleuvoir !...

Elle trouvait son mari un peu dur quelquefois pour son amie, et c'est par une plaisanterie volontiers qu'elle coupait court à leurs amicales disputes sur ce sujet.

Dans le coupé de cercle qui les ramenait avenue Hoche, Tony demeurait pensif. Malgré lui, il était hanté par les paroles sévères que mademoiselle de Guirec avait dites, ignorant assurément combien elles portaient juste ; sans quoi, c'eût été de sa part un impair ou une impertinence dont il la sentait également incapable.

MARIE-ANNE DE BOVET

(A suivre.)

PANTAGRUEL EXPLORATEUR[1]

V

Depuis quelque temps, Terre-Neuve a reparu dans nos préoccupations politiques, mais ce qu'on ignore communément, faute de remonter au delà du traité d'Utrecht, c'est la place considérable qu'occupait déjà cette question du Banc dans la vie maritime de nos nationaux, pendant la première moitié du XVI[e] siècle. Après les voyages de Cabot sur les côtes de l'Amérique, les parages de Terre-Neuve furent régulièrement visités, chaque année, par des pêcheurs d'Angleterre, de Portugal, d'Espagne et de France. On n'imagine pas avec quelle activité nos pêcheurs, entre tous, se portèrent vers cette région. De récents travaux et des statistiques sérieuses ont apporté des résultats vraiment surprenants. Malouins, Rochelais, Rouennais, marins de Bayonne et de Saint-Jean-de-Luz rivalisaient pour donner à leur pays la prééminence. A nous en tenir aux seuls exploits des marins rochelais, chers au cœur de Rabelais, nous dirons, d'après les belles recherches de M. G. Musset, que ces derniers organisèrent, de 1497 à 1550, au moins soixante et onze expéditions, chiffre énorme pour le temps et qu'on n'aurait jamais osé concevoir si les documents les plus explicites n'étaient venus l'attester.

1. Voir la *Revue* du 1[er] février.

Nos voyageurs débarquent donc à Médamothi, grande île dont l'étendue rappelle celle du Canada. Son circuit est orné d'une belle ceinture de phares et de tours « marbrines ». Faut-il voir là une allusion aux rochers imposants qui formaient le circuit de la baie des Châteaux ou de telle autre terre au pourtour grandiose, que Cartier découvrit? Je ne sais, mais il est vraisemblable que l'auteur devait attacher un sens à cette description ainsi qu'aux données qui suivent. Pantagruel apprend que le pays est gouverné par le roi Philophanes, alors absent pour le mariage de son frère Philothéamon avec la fille du roi des Engys. Le port est d'une richesse extraordinaire en produits exotiques. Les voyageurs peuvent les admirer à loisir dans les halles et dans les boutiques de l'allée du môle. Il se trouve que leur arrivée coïncide avec le troisième jour des grandes foires du lieu, « esquelles, annuellement, convenoient tous les plus riches et fameux marchands d'Africque et d'Asie ».

Cette mention nous apporte un nouvel indice touchant la situation de l'île sur le chemin de l'Asie, comme un entrepôt où les marchands de cette partie du monde rencontrent ceux de l'Afrique. Pantagruel profite de cette occasion pour faire une infinité d'acquisitions, souvenirs de voyage destinés, pour la plupart, à son père. L'achat sur lequel le récit s'étend le plus complaisamment est celui d'un « tarande », que lui vendit un Scythien de la contrée des Gélones, venu à la foire. Les Scythiens Gélones représentaient, pour les contemporains de Rabelais, les Tartares, c'est-à-dire les habitants de la Sibérie actuelle : on considérait cette dernière comme beaucoup plus voisine de l'Amérique du Nord et du Canada qu'elle ne l'est en réalité. Rapprochement instructif : quand parurent les premières cartes portugaises de l'Amérique septentrionale, les côtes du Labrador et des régions environnantes étaient désignées comme appartenant à la « Tartarie ». Sur une carte du monde, œuvre du cosmographe de Charles-Quint, Diego Ribero (1529), la *Scythia extra Imaum montem* est placée à la même latitude que Terre-Neuve, un peu au-dessus de la Chine actuelle, à l'endroit où figurent aujourd'hui Vladivostok et la Mandchourie. D'après cette carte, qui représente un type excellent de l'époque, le premier pays que l'on rencontrait à l'ouest, en

venant en ligne droite de la *Terra de Estevã Gomez* (notre Canada), était précisément cette Scythie. On s'explique donc sans peine que les marchands scythiens puissent se trouver aux foires de Médamothi. Seule même, notre interprétation du voyage de Pantagruel justifie la venue de ces étrangers et, d'une façon générale, cette rencontre des marchands africains et asiatiques. Les faits continuent donc de s'enchaîner très bien dans notre récit. Et ce « tarande », quel animal représente-t-il? Les commentateurs modernes ont voulu voir dans le tarande un animal plus ou moins fantastique, aux propriétés mystérieuses, une bête fabuleuse dont la description, empruntée à Pline, ne correspondrait à aucune variété connue. Mais chacun des traits de la description s'applique exactement au renne, si l'on tient compte, bien entendu, de quelques croyances populaires, du reste assez fondées. Contrairement aux opinions les plus autorisées, nous rentrons, une fois de plus, en pleine réalité. Il est tout à fait explicable que l'animal soit réputé venir de la Scythie ou Tartarie asiatique.

Pendant que le chef de l'expédition est occupé à ces achats, de joyeuses clameurs des vaisseaux lui annoncent l'arrivée d'un navire léger de Gargantua, nommé *la Chélidoine*, parce que sur la poupe était dressée, « en sculpture d'airain corinthien », une hirondelle de mer. Ce vaisseau, léger comme l'oiseau dont il portait le nom, semblait plutôt voler que voguer sur l'Océan. Il amenait Malicorne, écuyer tranchant de Gargantua, envoyé expressément pour avoir des nouvelles de « l'estat et portement » du bon Pantagruel et pour lui transmettre des lettres de créance.

C'est ici que se place l'exquise histoire du « gozal » ou pigeon voyageur, sur laquelle il n'est pas inutile de s'arrêter un peu. Après les saluts et accolades, sans même ouvrir les lettres que lui remet Malicorne, Pantagruel demande à ce dernier s'il a apporté avec lui le gozal, céleste messager :

Ouy, respondit-il, il est en ce panier, emmaillotté. C'estoit un pigeon prins on colombier de Gargantua, esclouant ses petitz sus l'instant que le susdict celoce departoit. Si fortune adverse feust à Pantagruel advenue, il y eust des jectz noirs attaché es pieds : mais pour ce que tout luy estoit venu à bien et prosperité, l'ayant faict demaillotter, luy attacha es pieds une bandelette de tafetas blanc, et

sans plus differer, sus l'heure, le laissa en pleine liberté de l'air. Le pigeon soubdain s'envole, haschant en incroyable hastivité, comme vous sçavez qu'il n'est vol que de pigeon, quand il a œufz ou petitz, pour l'obstinée sollicitude en luy par nature posée de recourir et secourir ses pigeonneaulx. De mode qu'en moins de deux heures, il franchit par l'air le long chemin qu'avait le celoce en extreme diligence par troys jours et troys nuyctz parfaict, voguant à rames et à veles, et luy continuant vent en pouppe. Et feut veu, entrant dedans le colombier on propre nid de ses petitz. Adoncques, entendent le preux Gargantua qu'il portoit la bandelette blanche, resta en joye et sceureté du bon portement de son filz.

Le lieu où Rabelais place cet envoi imprévu du gozal, chargé de porter des nouvelles d'Amérique en Europe, est, par une étrange rencontre, le même d'où partent, depuis trois ou quatre ans, les pigeons expédiés vers la France par les bateaux transatlantiques. Ces lâchers se font dans les parages de Terre-Neuve, et l'on sait qu'ils ont donné d'excellents résultats. Il est curieux de voir Rabelais deviner, trois siècles et demi à l'avance, une pareille application de la colombophilie à la poste maritime. A la cour de Gargantua et de son fils, journellement, on recourait à ce courrier rapide pour toutes les nouvelles d'importance : batailles, prises de villes, maladies, décès notables, différends politiques, etc.

Le gozal parti, le prince ouvre les lettres paternelles, datées du 13 juin, auxquelles se trouve joint un paquet de livres joyeux, destinés à rompre la monotonie de la navigation. Il rédige aussitôt sa réponse, un petit chef-d'œuvre épistolaire, où respire à chaque page la plus profonde et la plus déférente affection filiale. Pantagruel ne s'attendait pas à la surprise que lui a apportée *la Chélidoine* : « Car je n'esperoys aulcun veoir de vos domesticques, ne de vos nouvelles ouyr avant la fin de cestuy nostre voyaige » : le royal voyageur se considérait comme enfoncé déjà dans des régions à peine explorées, en dehors de tous les périples maritimes, sans relation avec le reste du monde entier civilisé ; *la Chélidoine* n'a réussi à le rejoindre que grâce à l'itinéraire tracé au départ par Xénomanes dans son *Hydrographie*. Pantagruel promet à son père de lui rapporter un récit complet de ses pérégrinations. Il lui envoie de nombreux présents, parmi lesquels, sous une housse de satin broché d'or, le tarande de Scythie « aussi maniable

et facile à nourrir qu'un aigneau ». Il l'assure en terminant qu'il collectionnera, à son intention, toutes les nouveautés d'animaux, de plantes, d'oiseaux et de pierreries qu'il pourra rencontrer. La lettre est datée de Médamothi, le 15 juin[1]. Malicorne, fêté de tous, comblé de présents par le prince, après un banquet dans une hôtellerie voisine du port, laquelle avait pour enseigne l'image d'un satyre à cheval, met à la voile pour retourner vers son maître.

En même temps que l'écuyer tranchant de Gargantua, Pantagruel quitte Médamothi pour continuer sa navigation. Arrivé en haute mer, il fait lire par Épistémon les livres apportés par Malicorne. Il les trouve joyeux et plaisants. Au cinquième jour, poursuit alors notre récit,

Ja commençans tournoyer le pole peu à peu, nous esloignans de l'Æquinoctial, descouvrismes une navire marchande faisant voile à horche[2] vers nous. La joye ne feut petite tant de nous comme des marchands : de nous, entendens nouvelles de la marine ; de eulx, entendens nouvelles de terre ferme. Nous rallians avecques eulx, congneusmes qu'ils estoient François Xantongeoys. Devisant et raisonnant ensemble, Pantagruel entendit qu'ilz venoient de Lanternoys. Dont eut nouveau accroissement d'alaigresse, aussi eut toute l'assemblée mesmement, nous enquestans de l'estat du pays et mœurs du peuple Lanternier ; et ayants advertissement que sus la fin de juillet subsequent estoit l'assignation du chapitre general des Lanternes, et que, si lors y arrivions (comme facile nous estoit), voyrions belle, honorable et joyeuse compaignie des Lanternes : et que l'on y faisoit grands apprestz, comme si l'on y deust profondement lanterner. Nous feut aussi dict que, passans par le grand royaulme de Gebarim, nous serions honorificquement repceuz et traictez par le roy Ohabé, dominateur d'icelle terre, lequel et tous ses subjectz pareillement parlent languaige françois tourangeau.

On voit que Rabelais reste fidèle au plan annoncé : en quittant Médamothi, la flotte commence à tourner lentement autour du pôle, suivant avec exactitude l'itinéraire prévu au départ. Elle rencontre un navire, non pas un vaisseau appartenant à une marine d'État, mais un navire marchand, dont

1 *La Chélidoine* avait navigué le 13, le 14 et le 15 juin; Pantagruel répond le jour même de l'arrivée de Malicorne.

2. A gauche.

nous savons, chose importante, la provenance exacte, Pantagruel ayant pris la peine de s'en enquérir. Ce bateau est monté par des marins français et, ce qui est caractéristique, par des Français Saintongeois. On les interroge avidement : les voyageurs déclarent venir de Lanternois, ce qui pourrait signifier la Rochelle, capitale de la Saintonge, ville du phare ou tour de la Lanterne.

Quels sont les faits qui ont pu servir de point de départ à ces deux rencontres successives, celle de *la Chélidoine*, dans le havre de Médamothi, et celle du navire saintongeois, dans les parages de Terre-Neuve? Je crois les trouver dans les récits de voyages de Cartier, de Jean Alphonse et de Roberval. Lors de sa troisième expédition, celle qui fut organisée de concert avec le seigneur de Roberval, le navigateur malouin renvoya, de Terre-Neuve vers François Ier, deux de ses navires, obéissant ainsi aux ordres formels qu'il avait reçus du roi avant son départ. Ces deux vaisseaux mirent à la voile au port de Sainte-Croix pour retourner vers Saint-Malo, le 2 septembre 1541. Ils étaient commandés par Marc Jalobert, beau-frère du chef de l'expédition, et par Étienne Noël, son neveu, tous deux excellents pilotes et très expérimentés. Ils emportaient des lettres adressées au roi, « pour lui donner connaissance de ce qui avait été fait et trouvé, et comment M. de Roberval n'était pas encore arrivé, et comme Cartier craignait que, par la cause des vents contraires et tempêtes, il eût été contraint de revenir en France ».

On sait que Jean-François de la Roque, seigneur de Roberval, avait été nommé par lettres patentes du 15 janvier 1541 [1], « lieutenant-général, chef, ducteur et cappitaine » de l'entreprise ordonnée par le roi pour aller aux îles de Canada, Ochelega, Saguenay et autres pays transmarins. Cartier avait été désigné officiellement pour l'accompagner; mais Roberval, faute d'esprit de suite et d'organisation, s'attarda si longtemps que le grand explorateur prit les devants; s'embarquant à Saint-Malo, le 23 mai 1541, avec cinq navires et le vicomte de Beaupré comme second, il gagna Terre-Neuve. Ce ne fut que dix mois plus tard que Roberval réussit, à son tour, à

1. Harrisse, *Notes pour servir à l'histoire, à la bibliographie et à la cartographie de la Nouvelle-France et des pays adjacents*. Paris, Tross, 1872, pp. 243-253.

prendre la mer. Parti de la Rochelle, avec Jean Alphonse, comme pilote principal, et un certain nombre de personnes de qualité, il ne put atteindre Terre-Neuve que le 7 juin. Le 8, ses vaisseaux entraient dans la rade de Saint-Jean, où ils trouvèrent dix-sept navires de pêcheurs. Pendant qu'ils séjournaient dans cette rade, Cartier y arriva, rentrant du Canada qu'il venait d'explorer pour la troisième fois. « Fatigué du rôle qu'on lui faisait jouer, voulant d'ailleurs garder pour lui toute la gloire de sa découverte, le célèbre navigateur s'était décidé à retourner en France. Malgré toutes les instances qui lui furent faites, il partit secrètement la nuit. En octobre 1542, il était de retour à Saint-Malo [1]. »

Roberval resta pendant le mois de juin dans le havre de Saint-Jean. Puis il remonta le cours du Saint-Laurent, jusqu'au fort de Charlesbourg-royal. Les provisions commençant à s'épuiser, on eut besoin de recourir à la mère-patrie et de donner au roi des nouvelles de l'expédition. Le lieutenant de Roberval, Auxilhon de Senneterre, fut renvoyé en France. François I[er] écouta d'une oreille bienveillante les récits de Senneterre ; il examina avec intérêt les diamants, que celui-ci lui présenta, et ordonna aussitôt de pourvoir à l'approvisionnement de la colonie. Vers la fin de janvier 1543, Auxilhon put ramener à Roberval deux navires munis des subsistances si ardemment souhaitées par les premiers colons de la Nouvelle-France. Mais cette expédition n'eut pas le résultat qu'on espérait. Pendant que Roberval et ses compagnons attendaient le retour de Senneterre, l'habile pilote de la flottille, Jean Alphonse, allait sur l'ordre de son chef au Labrador chercher un passage vers les Indes-Orientales. Ici reparaît la même préoccupation que dans les explorations de Jacques Cartier. Celui-ci, dès son premier voyage, entrevoyait un passage vers l'ouest, entre la Terre-Neuve et la terre de Brion, « pour raccourcir le temps et le chemin, pourvu que l'on pût découvrir quelque perfection en ce voyage [2] ».

1. *Jean-François de la Roque, seigneur de Roberval, vice-roi du Canada*, par l'abbé Morel dans le *Bulletin de géographie historique et descriptive*, 1892, pp. 289 et suiv.

2 Lescarbot remarque à ce propos dans l'*Histoire de la Nouvelle-France* : « La perfection que cherche Cartier est un passage pour aller par là en Orient. » Jacques Cartier, nous l'avons dit, croyait que « les terres *Canada* et *Ochellaga* faisoient un bout de l'Asie, du cousté de l'Occident ».

Il ne serait pas étonnant que ces divers envois de navires vers François I[er] — la première fois, d'après des instructions données par lui avant le départ — aient pu suggérer à Rabelais l'idée de *la Chélidoine*. On voit, d'un côté comme de l'autre, le désir formel du roi d'être renseigné sur les voyageurs, pendant la durée de l'exploration que ceux-ci poursuivaient pour son compte. Cette demande de nouvelles constituait de la part du monarque un témoignage de sollicitude et un encouragement qui méritent d'être relevés.

Quant à la rencontre du navire saintongeois, voici un rapprochement qui me paraît digne d'attention. Pendant la première navigation de Cartier, en 1534, le 12 juin, l'illustre marin, alors au début de ses explorations, puisqu'il n'avait atteint Terre-Neuve que depuis trois semaines, rencontra dans la rivière Saint-Jacques un navire rochelais : « Il y a, raconte-t-il, une aultre bonne ripvière plus grande, où il y a plusieurs saulmons; nous la nommasmes la ripvière Sainct-Jacques. Estans à icelle, nous aperceumes ung grant navire qui estoit de La Rochelle, qui avoyt passé la nuyt (cherchant) le hable de Brest, où il pensoit aller faire sa pescherie : et [les mariniers] ne sçavoient où ils étoient. Nous les accostasmes, ajoute Cartier, et nous mismes ensemble en un autre port. » Cartier les remit dans leur chemin. Cette rencontre, en des eaux qui passaient pour inexplorées, est la seule qu'il ait signalée dans ses récits de voyage. S'il y a lieu d'admettre que les inventions de Rabelais ont presque toujours un fait positif pour point de départ, si une trame légère, mais continue, de données réelles se retrouve partout dans son œuvre, ne faut-il pas signaler cet incident notable des explorations, qui avaient suggéré à notre auteur l'idée du voyage de Pantagruel vers le passage du Nord-Ouest? Dans le roman, comme dans la réalité, nous avons affaire à un navire saintongeois, rencontré par hasard, contre toute prévision, dans les parages terreneuviens.

C'est le 12 juin que Cartier découvre le bâtiment rochelais; la flotte de Pantagruel rencontre le navire saintongeois vers le 12 ou le 20 juin, suivant les éditions. Coïncidence encore plus remarquable, *la Chélidoine* arrive au havre de Médamothi le 15 juin, et c'est à la même date, ou peu s'en faut,

que Cartier et Roberval se rencontrèrent au havre Saint-Jean, à Terre-Neuve. Le mois de juin joua dans le premier voyage de Cartier un rôle très important: ce fut à partir du 9 juin que le navigateur réalisa toutes les découvertes qui ont fait sa gloire, tant sur la côte du Labrador que dans l'estuaire du Saint-Laurent. Le tableau de ses explorations, récemment dressé avec un soin extrême, commence au 9 juin 1534 (découverte du Blanc-Sablon), c'est-à-dire le jour même où commence le voyage de Pantagruel vers ces mêmes côtes. Le mois de juin est l'époque par excellence pour un début de croisière dans ces régions septentrionales : Rabelais n'a pas négligé cette circonstance.

VI

Cependant, la flottille continue sa route (chapitre 9) :

Zephyre nous continuoit en participation d'un peu de garbin, et avions un jour passé sans terre descouvrir. Au tiers jour, à l'aube des mousches, nous apparut une isle triangulaire, bien fort resemblante, quant à la forme et assiette, à Sicile. On la nommoit l'isle des Alliances. Les hommes et femmes ressemblent aux Poictevins rouges, exceptez que tous, hommes et femmes et petits enfants, ont le nez en figure d'un as de treuffles. Pour ceste cause, le nom antique de l'isle estoit Ennasin...

Un vent doux et agréable, mêlé de garbin, — léger vent du sud-ouest, — fait un peu remonter les voyageurs, en trois jours, jusqu'à l'île des Alliances dont les habitants ont le visage rouge et le nez très aplati, en forme d'as de trèfle. Ce signalement, qui n'a rien de banal, convient admirablement aux deux races que les explorateurs contemporains de Rabelais avaient rencontrées sur les côtes du Labrador ou sur les rives du Saint-Laurent : les Eskimaux et les Peaux-Rouges. Le nez en as de trèfle est la caractéristique des premiers, — qui ont, dit Élisée Reclus, la face large et aplatie, un nez à peine saillant, — et la couleur rouge, celle des seconds. Dans le récit de Rabelais, les traits particuliers à chacune des races se sont confondus, — comme il peut

arriver lorsqu'il s'agit de récits de voyages transmis par la voie orale, — pour s'appliquer à une seule race. Cartier, Jean-Alfonse et leurs émules avaient rencontré sur les côtes du Labrador, dans les parages du Grand-Sablon, les deux races côte à côte : elles s'y trouvent encore aujourd'hui. Rien d'étonnant que le type des uns ait été confondu avec celui des autres, surtout si l'on tient compte du peu d'attention minutieuse que l'on portait alors en ces questions. En revanche, sur les rives du Saint-Laurent, les mêmes voyageurs n'ont guère dû voir que des Peaux-Rouges. La couleur indiquée s'applique à ceux-ci ; le nom d'*Ennasé*, — sans nez, — et la comparaison avec l'as de trèfle paraissent s'appliquer plus spécialement aux Eskimaux, alors relativement nombreux sur les côtes du Labrador. Ces deux caractéristiques ne sauraient convenir à aucune autre race du monde, en dehors de ces contrées du nord-ouest, visitées par les marins français de 1525 à 1550.

La direction du nord-est, donnée par le garbin, vent qui souffle du sud-ouest, est maintenue intentionnellement au cours du chapitre suivant où nous assistons à la réception chaleureuse faite aux Pantagruélistes par le saint roi Panigon dans l'île de Chéli, grande, fertile, riche et populeuse.

Le garbin nous souffloit en pouppe quand, laissans ces mal plaisans Allianciers, avecques leurs nez de as de treuffle, montasmes en haulte mer. Sus la déclination du soleil, feismes scalle en l'isle de Cheli, isle grande, fertile, riche et populeuse, en laquelle regnoit le roy sainct Panigon. Lequel, accompaigné de ses enfans et princes de sa court, s'estoit transporté jusques près le havre pour recepvoir Pantagruel. Et le mena jusques en son chasteau : sus l'entrée du dongeon se offrit la royne, accompaignée de ses filles et dames de court. Panigon voullut qu'elle et toute sa suite baisassent Pantagruel et ses gens. Telle estoit la courtoisie et coustume du pays.

On peut induire de cette direction du nord-est, indiquée à deux reprises, que la flotte de Pantagruel s'élève un peu vers le nord, après avoir contourné Terre-Neuve, dans la direction du Labrador, où Jean Alfonse avait, lui aussi, cherché le passage du Nord-Ouest. Si la réception du roi Panigon tient en notre récit une aussi large place, celles des chefs canadiens, Donnaconna ou Agouhanna, Taiguragni, Damagaya et

autres, n'en tiennent pas une moins grande dans le récit du second voyage de Cartier. Il y a bien des traits communs entre ces aventures : le chef d'Achelaci, par exemple, vient avec ses enfants au-devant de Cartier, avec force démonstrations d'amitié; de même, les scènes d'Hochelaga et de Stadacone ressemblent fort à l'escale de Pantagruel dans l'île de Chéli.

Puis, notre flotte passe en vue des îles de Tohu et Bohu, de Nargues et Zargues, de Enig et Evig, de Teneliabin et de Geneliabin. Survient la tempête. On n'insistera pas ici sur cette description fameuse. Rabelais atteste une fois de plus son ferme dessein de donner à cette navigation un ensemble de péripéties réelles et la couleur propre aux choses de la mer. On devine qu'il y a dans ces pages quelque chose de vécu. Le Tourangeau a dû subir, sur les eaux de la Méditerranée ou de l'Océan [1], quelque gros temps dont les souvenirs reparaissent ici. Contrairement à tant de commentateurs trop subtils, je crois que la tempête du IVe livre n'offre aucune signification symbolique. Il n'y faut voir que l'épisode nécessaire, classique, d'une longue traversée.

Le vaisseau a crânement résisté, bien conduit par Brayer et protégé par sa solide carcasse aux ais « épaisses » de deux doigts. Pantagruel aperçoit le premier la terre. On débarque dans le port d'une île, qu'on nomme l'île des Macréons. Les bonnes gens du lieu les reçoivent honorablement. Un vieux « Macrobe », leur chef, veut aussitôt conduire Pantagruel en la maison commune de la ville « pour soy rafreschir à son ayse et prendre sa refection ». Mais le héros refuse de quitter le môle avant que ses marins aient tous pris pied sur la terre ferme. Après les avoir en quelque sorte passés en revue, il commande que des vêtements de rechange soient distribués à chacun d'eux, que les « munitions » des nefs soient déballées et exposées, afin que les équipages puissent festoyer et faire chère lie. Tout cela fut exécuté incontinent. Dieu sait combien il fut bu et mangé! Le peuple du lieu apportait des vivres en abondance; les « Pantagruélistes » leur en donnaient encore davantage. Le repas fini, Pantagruel prie chacun de se

1. La citation du vent « maistral », au chapitre 18, pourrait peut-être faire songer de préférence à la Méditerranée, de même que l'emploi du mot *acapaye*, propre au vocabulaire méditerranéen.

mettre en office et devoir de réparer le *briz*, c'est-à-dire les dégâts causés aux bâtiments par le terrible assaut qu'ils venaient de supporter. C'est ce qui fut fait aussitôt, et de bon cœur. La réparation était facile : tous les habitants de l'île étaient charpentiers, « et tous artizans telz que voyez en l'arsenac de Venise ».



L'île de notable étendue comprenait seulement trois ports et dix paroisses; elle était couverte, sur tout le reste de son sol, de bois de haute futaie, aussi déserts que la forêt des Ardennes. Sur les instances de ses visiteurs, le vieux Macrobe leur montre les curiosités du pays, vieux temples ruinés. obélisques, pyramides, sépulcres antiques, avec diverses inscriptions et épitaphes, les unes en lettres hiéroglyphiques, les autres en langage ionique, celles-là encore en langues arabique, agarène, slavonique et autres. Le savant de la croisière, Épistémon, prend diligemment des notes sur ces précieuses antiquités. Tout en cheminant sous la verdure, le vieux Macrobe leur demande, en langage ionique, comment ils avaient réussi à aborder sains et saufs au port des Macréons, après une tempête si horrible. Pantagruel lui répond que le « hault Servateur » avait eu égard à la simplicité et sincère affection de ses gens, lesquels, ajoute-t-il, ne voyageaient ni pour chercher du gain, ni pour faire trafic de marchandises. Une seule passion les conduit, le désir de voir, apprendre, connaître et visiter l'oracle de Bacbuc, et d'avoir le mot de la Dive Bouteille. Pantagruel profite de l'occasion pour s'enquérir auprès de son courtois cicerone de la cause probable de cet épouvantable ouragan. Il s'informe si les mers adjacentes sont sujettes à de pareils soulèvements, comme le sont, dans l'Océan, les *ratz*[1] de Saint-Mathieu et de Maumusson[2], ou, dans la Méditerranée, le gouffre de Sathalie, Montargentan[3], Piombino, Capo Mélio en Laconie, le détroit de Gibraltar, le phare de Messine et autres.

1. Passages.

2. Les ratz de Saint-Mathieu et de Maumusson, sur les côtes de la Saintonge. pays cher à Rabelais.

3. Sur la côte de Toscane.

Le bon Macrobe répond en ces termes à la demande de Pantagruel :

Amys peregrins, icy est une des isles Sporades, non de vos Sporades qui sont en la mer Carpathie, mais des Sporades de l'Océan[1], jadis riche, frequente opulente, marchande, populeuse et subjecte au dominateur de Bretaigne, maintenant, par laps de temps et sus la declination du monde, paouvre et deserte comme voyez.

En ceste obscure forest que voyez longue et ample de plus de soixante et dix-huict mille parasanges, est l'habitation des demons et heroës, les quelz sont devenuz vieulx, et croyons, plus ne luysant le comete præsentement, lequel nous appareut par troys jours præcedens, que hier en soit mort quelqu'un, au trespas duquel soit excitée celle horrible tempeste que avez pati. Car eulx vivans, tout bien abunde en ce lieu et aultres isles voisines, et en mer est bonache et serenité continuelle. Au trespas d'un chascun d'iceulx, ordinairement oyons nous par la forest grandes et pitoyables lamentations, et voyons en terres pestes, vimeres et afflictions, en l'air troublemens et tenebres, en mer tempeste et fortunal.

L'échange de ces graves pensées se poursuit jusqu'au récit mémorable, si souvent cité, de la mort du grand Pan. On sait que ce morceau a été inspiré par un passage du livre de Plutarque : *Des oracles qui ont cessé et pourquoi*. Ce que l'on ignore généralement, c'est que la page de Rabelais, relative à la présence des démons et demi-dieux dans l'île des Macréons, a été suggérée par un autre passage du même ouvrage où l'écrivain grec traite de plusieurs îles désertes, voisines de l'Angleterre et qu'on appelait, de son temps, les îles des démons et des demi-dieux. Toutes les cartes du XVIe siècle, — même celles qui ont paru antérieurement à 1550, — qui donnent le détail des côtes septentrionales de l'Amérique, indiquent, au nord de Terre-Neuve, à peu près à la hauteur et en face du Labrador, une île importante qu'elles dénomment *île des Démons*. Cette île était redoutée des navigateurs et des pêcheurs. André Thevet, qui navigua dans ces parages, insiste longuement, dans sa *Cosmographie Universelle*[2], sur cette terre mystérieuse :

Or, toute ceste Terre-Neufve n'est pas si petite qu'elle ne s'estende

1. Ce détail géographique montre que Rabelais tient à rappeler que ses voyageurs voguent sur l'Océan Atlantique.

2. Édition de 1575, t. II, ch. V, p. 1018.

depuis les quarante-huict degrez de latitude jusques aux soixante, la coste courant toujours le Nord pour le moins trois cens cinquante lieues, et est dangereuse, à cause des goufres et abysmes qui y sont, et que aussi toute ceste terre est environnée de l'Est à l'Ouest par une ceinture de rochers qui sont soubs l'eau. Terre-Neufve contient, près de terre ferme, un nombre infiny d'isles et islettes, bancs, rochers, haults eslevez les uns plus que les autres. Si comme sont les isles des Oyseaux, de Terre-Neufve, des Deux-Chasteaux, celle d'Aiayascon, qui vault autant à dire en leur patois,... et celle qu'on appelle des Démons, qui est la plus grande et la plus belle, mais à présent déshabitée à cause des grandes illusions et fantosmes qui si *(sic)* voyent, par la ruse et cautelle des diables. Ce qui a esté aussi expérimenté par les Chrestiens mesmes, et c'est pourquoy on luy a donné ce nom d'Isle des Démons, ou des diables, comme dit est, et est grand dommage, vu la beauté du lieu, et qu'elle tire plus vers nous que pas une des autres[1]. On y va assez de jour pour le fait de la pescherie et pour la chasse : mais si on s'esgare bien avant, on ne fault d'y avoir rencontre des maudits esprits, qui vous font mille algarades par les bois et déserts en plain midy. Mais je vous diray chose très véritable, sans vous contenter de bourde, à la manière de ceux qui ne veirent jamais que par un trou, ce qui se voit en icelle Isle et lieux voisins de la mer, où aussi on tient qu'il y a des esprits tourmentans, tant de nuict que de jour, les hommes. Ce qui est vray, et me suis laissé dire, non à un, mais à infiniz pilotes et mariniers avec lesquels j'ay longtemps voyagé, que lorsqu'ils passoient par ceste coste, comme ils fussent agitez d'une grande tempeste, ils oyoient en l'air comme sur la hune et mastz de leurs vaisseaux, ces voix d'hommes, faisans grand bruit, sans qu'ils entendissent rien formé de leur parolle, seulement un tel murmure, que vous oyez un jour de foire au meillieu des halles publiques. Ces voix leur causoient plus d'estonnemens cent fois, que la tempeste qui leur estoit voisine. Ils sçavoient bien qu'ils estoient près de l'isle qu'on disoit des Démons, mais ils ne foisoient estat de telle chose, jusques à ce que quelques gens de bien se meirent en oraison et invocquèrent le sainct nom de Jesus et à peu près ils perdirent ce murmure, quoy que la tempeste ne cessast de longtemps après. En ceste isle (les démons) sont si fréquents que les habitants faschez du peu de repos qu'ils avoient en icelle, ont esté contraints s'en aller en terre ferme.

Chez les deux auteurs, Rabelais et Thevet, la tourmente est causée par les démons qui peuplent la contrée ; des deux côtés,

1. On s'explique donc très bien que Pantagruel, pour la gagner, ait dû gouverner vers le nord-est. De Terre-Neuve à l'île des Démons, la vraie direction est celle donnée par le vent *garbin*.

nous avons affaire à une île, jadis prospère, et maintenant pauvre et déserte, abandonnée par les hommes; des deux côtés, on entend des murmures et des lamentations étranges[1]; ici et là, nous nous trouvons en face d'une mer redoutable, féconde en tempêtes, et d'une terre où se révèlent de violents phénomènes atmosphériques, liés à la présence d'hôtes mystérieux. Il est inutile de multiplier les comparaisons : elles s'imposent d'elles-mêmes à l'esprit. Thevet n'a fait que fixer au passage une légende connue avant lui et populaire dans le monde des marins. S'il n'a pas publié sa grande *Cosmographie* du vivant de Rabelais, il est juste d'observer qu'il connut ce dernier de très près, dès 1536, et qu'il fut de ses intimes à Rome aussi bien qu'à Paris. Rabelais appartenant au même milieu scientifique, rien ne s'oppose à ce qu'il ait été au courant des données géographiques que Thevet vulgarisa par la suite.

Sur quelque carte de la région où il faisait voyager son héros, Rabelais trouva cette île des Démons : de ce nom, évocateur de traditions étranges, il fit l'une des escales de sa flotte. Les contemporains appliquaient sans doute à cette île des Démons les curieux renseignements fournis par Plutarque sur une île analogue, située pareillement dans l'Océan, moins loin vers l'ouest, dans les alentours de l'Angleterre. Il est bien probable qu'ils crurent avoir affaire à la même île. Plutarque la plaçait dans les parages de la Grande-Bretagne qui, pour lui et ses contemporains, était une contrée lointaine. Lorsque l'axe de l'ancien monde se fut déplacé et que cette partie de la mer Océane fut très fréquentée par les marins, il est naturel qu'on ait reporté vers l'Ouest l'île mystérieuse, objet de tant de récits imaginaires.

Les *naufz* du joyeux convoi réparées, les victuailles rafraîchies, les Macréons contents et satisfaits de la dépense qu'avait faite Pantagruel, nos gens plus joyeux que de coutume, firent voile le jour suivant, avec un serein et délicieux aguyon[2], en grande allégresse. Sur le haut du jour, Xénomanes montre

1. Chez Rabelais, dans le récit de la mort du grand Pan.

2. « Aguyon, dit la *Briefve Déclaration*, entre les Bretons et les Normans mariniers, est vent doulx, serain et plaisant, comme en terre est Zéphire. » Ainsi, Rabelais cite à dessein les marins bretons et normands, en usant d'un terme de marine qui leur est propre.

de loin à ses compagnons l'île de Tapinois, en laquelle régnait Quaresmeprenant. Pantagruel, qui avait autrefois ouï parler de ce dernier, l'eût volontiers vu en personne, mais Xénomanes l'en découragea, en faisant valoir le grand détour de chemin que cette escale nécessiterait, aussi bien que le maigre passe-temps qu'il trouverait en toute l'île et cour dudit seigneur. Le marin, en décrivant à ses auditeurs ce personnage extraordinaire, « grand avalleur de poys gris », rappelle que, six ans auparavant, il est déjà passé par l'île de Tapinois; il en a même rapporté une grosse de lardoires et des brochettes dont il a fait présent aux bouchers de Quande, qui les estimèrent beaucoup [1].

Pantagruel s'intéresse vivement à tous ces détails et continue à interroger son guide, comme aiment à le faire les passagers d'une croisière, groupés autour du capitaine ou du savant du bord. Xénomanes annonce le prochain passage près de l'île Farouche et trace le célèbre tableau de l'anatomie de Quaresmeprenant. Les deux seules allusions locales contenues dans cet étonnant morceau s'appliquent à Colonges-les-Royaulx, en Poitou, et à la Brosse, en Saintonge, deux pays familiers à Jean Alfonse.

Lorsque, derechef, sur le haut du jour, la flotte s'avançait dans les eaux de l'île Farouche, Pantagruel aperçut de loin un grand et monstrueux physétère, venant droit vers ses navires, bruyant, ronflant, enflé, enlevé plus haut que les hunes des *naufz*, « et jectant eaulx de la gueule en l'air devant soy, comme si feust une grosse riviere tombante de quelque montaigne ». Le prince le montra au pilote et à Xénomanes. Sur le conseil du premier, les trompettes de la thalamège furent sonnées aussitôt, en intonation de guare-serre. A ce signal, toutes les *naufz*, galions, ramberges et liburniques (selon qu'était leur discipline navale) se mirent en ordre et figure telle qu'est le Y grégeois, lettre de Pythagore.

1. Croirait-on que ce détail correspond à une réalité? Xénomanes ajoute, en effet, en parlant des lardoires et brochettes de Quande : « Je vous en montreray à notre retour deux attachées sus le grand portail. » Or il y a bien sur le portail de l'église de Saint-Martin de Quande deux motifs de décoration en relief se faisant pendant et affectant tout à fait la forme de grandes lardoires ou brochettes de pierre. Ce sont même les seuls ornements du portail, sur lequel on les aperçoit de fort loin. Encore un souvenir positif dissimulé sous une plaisanterie : c'est le procédé de l'humour chez Rabelais.

Frère Jean, galant et bien délibéré, monte au château gaillard avec les bombardiers. Panurge recommence à crier et à se lamenter, comme pendant la tempête. Son maître le rassure en affirmant qu'il transpercera lui-même le monstre. Tandis que le châtelain de Salmigondin exhale ses terreurs, le physétère pénètre au milieu des *naufz* et galions, jetant de l'eau sur les premières à pleins tonneaux : on se serait cru devant les cataractes du Nil en Éthiopie. Dards, dardelles, javelots, épieus, corsecques et pertuisanes volent sur lui de tous côtés. Frère Jean s'y emploie de tout son cœur ; Panurge, plus que jamais, semble mort de peur. L'artillerie tonne et « pince sans rire » l'énorme bête. Mais tout cela ne profitait guère, car les gros boulets de fer et de bronze, entrant dans sa peau, semblaient fondre, à les voir de loin, comme font les tuiles au soleil. Alors Pantagruel, considérant l'occasion et nécessité, déploie ses bras et montre ce qu'il sait faire : dans l'art de jeter et de darder, il était d'une adresse incomparable, émouchant une bougie sans l'éteindre ou tournant les feuillets du bréviaire de frère Jean sans les déchirer. Avec de tels engins (dont il avait une grande provision dans sa *nauf*), au premier coup, il enferra le physétère sur le front et lui transperça les deux mâchoires et la langue ; le monstre « plus n'ouvrit la gueule, plus ne puisa, plus ne jeta d'eau ». Au second coup, il lui creva l'œil droit ; au troisième, l'œil gauche. Et le héros continue à larder sa victime, jusqu'à ce que le physétère, mourant, se renverse ventre sur dos, comme font tous les poissons morts : ainsi renversé, il ressemblait au scolopendre, serpent de cent pieds de long, jadis décrit par le sage Nicander.

Les rameurs du second navire — la *nauf lanternière* — ligotèrent l'animal et le hissèrent sur l'île Farouche, pour le dépecer et recueillir la graisse des rognons, qu'ils assuraient être fort utile à la guérison de certaine maladie nommée faute d'argent. Pantagruel s'en souciait peu, car il avait vu déjà, dans l'Océan Gallique, un certain nombre d'animaux de même espèce, voire même de plus énormes encore. Toutefois il consentit à faire escale dans l'île Farouche, pour laisser le loisir de se sécher et de se reposer à ceux de ses gens qui avaient été mouillés et souillés par le vilain physétère. On se rendit à un petit port désert, situé vers le midi,

près d'un joli bois de haute futaie, lieu plaisant par excellence. d'où sortait un délicieux ruisseau d'eau douce. Là, sous de belles tentes, furent installés les feux et cuisines, pour lesquels on n'épargna point le bois. Chacun change de vêtements à son plaisir, et bientôt frère Jean, reprenant pour un instant ses anciennes fonctions, sonne l'heure du repas : les tables sont dressées et promptement servies.

Et maintenant, quel peut être l'objectif de Rabelais en consacrant plus de deux chapitres à cette histoire? Une pêche de ce genre était un intermède presque obligé au cours d'une navigation dans les mers de l'Amérique du Nord : chaque année, à pareille époque, les pêcheurs de Saint-Brieuc, de la Rochelle, d'Olone, de Saint-Jean-de-Luz et de Ciboure y venaient chasser la baleine, déjà rare dans les eaux de l'Europe. Cartier observe, dans son second récit, que, sur un cap situé, dit-il, près de la baie de Saint-Laurent, il rencontra en août une quantité de baleines : « Et n'est mémoire de jamais avoir tant veu de ballaynes que nous vismes celle journée le travers dudict cap. » Les géographes du XVI[e] siècle, Thevet en tête, sont unanimes à témoigner dans ce sens, et l'érudit rochelais qui a le plus approfondi la question des pêches exécutées, entre 1500 et 1550, par des navires français dans la région de Terre-Neuve et du Labrador, M. Musset, nous apprend que les marins saintongeois étaient passés maîtres dans cet art. Grâce aux recherches de ce savant, on sait que la Rochelle armait tout spécialement pour la pêche de la baleine. Les navires rochelais emportaient avec eux — les inventaires nous l'apprennent — quantité de grandes et petites « lances à tuher baleines », des harpons et des bâtons pour les emmancher. On ne s'étonnera plus que les matelots de la *nauf lanternière*, c'est-à-dire du navire qui porte à sa poupe l'emblème de la Rochelle, soient justement ceux à qui revient, dans toute la flottille, le soin d'ouvrir le cétacé et d'en recueillir les parties utiles.

Rabelais a emprunté à Pline le nom de *physétère* (souffleur)[1],

1. Pline, livre XXXII, 53 : *physeteres, balænæ*. Ailleurs, le même auteur mentionne ce cétacé en ces termes : *Maximum animal in gallico Oceano physeter, ingentis columnæ modo se attollens, altiorque navium velis diluviem quamdam eructans.* Ce trait a été reproduit par Rabelais.

qui, depuis, a été attribué à une variété de cétacé. Il a scrupuleusement respecté les noms des instruments à l'aide desquels les baleines sont capturées d'ordinaire. Il ne parle aucunement de flèches, comme le disent par erreur les commentateurs, mais de piles et de dards : c'est avec ces engins, que nous appelons aujourd'hui harpons, et par le procédé employé jusqu'à nos jours, que Pantagruel tue l'animal. On retrouve dans ce récit tous les détails d'une pêche à la baleine; jusqu'à cette circonstance caractéristique que le physétère est amené dans l'île voisine, lié avec des cordes et traîné par une équipe de rameurs *(hespailliers)*.



Pantagruel dîne alors avec ses gens, joyeusement; au second service, apparaissent les petites Andouilles. Le prince interroge sans retard son fidèle Xénomanes à leur sujet : celui-ci évoque une fois encore dans sa réponse un premier voyage accompli par lui, quatre années auparavant, dans ces parages, et qui le conduisit près des îles Farouche et de Tapinois. Puis nos voyageurs arrivent en Papimanie. Le célèbre épisode des Décrétales se passe dans cette île : il ne fournit aucun élément utile à notre enquête. La flotte quitte Papimanie, Homenaz et tout le bon populaire : hôtes et voyageurs se sont séparés enchantés les uns des autres. Pantagruel et ses amis se retrouvent en pleine mer, « banquetans, grignotans, devisans et faisans beaux et cours discours ». Tout à coup, le prince se lève et dit :

« Compaignons, oyez-vous rien? Me semble que je oy quelques gens parlans en l'air, je n'y voy toutesfoys personne. Escoutez. » A son commandement, nous feusmes tous attentifz, et à pleines aureilles humions l'air comme belles huytres en escalle, pour entendre si voix ou son aulcuns y seroit espart : et pour rien n'en perdre, à l'exemple de Antonin l'empereur, aulcuns oppousions nos mains en paulme darrière les aureilles. Ce neanmoins protestions voix quelconques n'entendre. Pantagruel continuoit affermant ouyr voix diverses en l'air, tant d'hommes que de femmes, quand nous feut advis, ou que nous les oyons pareillement, ou que les aureilles nous cornoient. Plus perseverions escoutans, plus discernions les voix, jusques à entendre motz entiers. Ce que nous effraya grandement, et non sans cause,

personne ne voyans et entendens voix et sons tant divers, d'hommes, de femmes, d'enfans, de chevaulx...

Si bien que Panurge retombe encore une fois dans ses terreurs d'antan. Pantagruel tente, à l'aide de Pétrone et de Platon, d'expliquer le phénomène, puis il donne la parole au pilote. Celui-ci fait cette réponse :

« Seigneur, de rien ne vous effrayez. Icy est le confin de la mer glaciale, sus laquelle feut, au commencement de l'hyver dernier passé, grosse et felonne bataille, entre les Arimaspiens et les Nephelibates. Lors gelèrent en l'air les paroles et cris des hommes et femmes, le chaplis des masses, les hurtys des harnoys, des bardes, les hannissemens des chevaulx, et tout autre effroy de combat. A ceste heure, la rigueur de l'hyver passée, advenante la serenité et temperie du bon temps, elles fondent et sont ouyes. »

Nous l'apprenons de source certaine : les navires ont continué fidèlement la route annoncée au début ; ils tournent autour du pôle, sur les confins de la mer glaciale, sans y pénétrer. Nous sommes à la fin de juin ; le beau temps est revenu dans ces régions, qui ne le possèdent guère que trois ou quatre mois par an ; les glaces polaires fondent. On touche aux derniers chapitres du IVe livre, et cet itinéraire qu'on pouvait croire si fictif, en dehors de toute vérité, se poursuit avec une logique irréprochable. Rien n'est venu, à travers tant de pays, le contredire ni le déranger. Désormais, cette compréhension nouvelle du roman rabelaisien peut donc être considérée comme acquise. Notons encore la scène où Rabelais nous représente les passagers groupés autour du pilote et de Pantagruel. Ils écoutent les paroles dégelées, au milieu du silence des espaces polaires. Le prince jette sur le tillac « pleines mains de paroles gelées », semblables à des dragées pilées et qui, quelque peu échauffées entre les mains des passagers, fondent comme neige. Pendant cet intermède, on approche d'une île admirable, tant à cause de sa merveilleuse assiette que de l'importance de son gouverneur. Pantagruel y descendit le même jour.

Le gouverneur de cette île était messire Gaster, premier maître ès-arts de ce monde. On connaît le magnifique morceau qui suit, assurément l'un des plus puissants de l'œuvre

entière : « ... Et tout pour la trippe. » Beaucoup de cartes du XVI[e] siècle placent près du Groënland, au sud de cette contrée, une *Margaster insula*. Cette île n'aurait-elle pas fourni à Rabelais une partie de son nom?... Même conjecture en ce qui concerne l'île de Papy qui, pareillement dans les alentours de l'Islande, a pu servir de prototype à l'île des Papimanes. Bien que ces deux îles ne fussent pas situées exactement sur le parcours de l'expédition, elles n'en étaient guère éloignées, appartenant à la même région du monde. Le pilote Brayer raconte encore, dans ce même chapitre LVII, un souvenir personnel de voyage, mais, à part cela, la réception à la cour du Maître ingénieux, l'histoire des Gastrolatres et celle des merveilleuses inventions de Gaster, qui termine l'épisode, ne nous apportent aucun témoignage utile. En revanche, les chapitres suivants (LXIII à LXV) sont peut-être, de tout le livre, ceux qui donnent le plus complètement l'impression de la vie à bord pendant une période de mer calme. Chacun des Pantagruélistes profite de l'absence de vent pour se livrer à sa distraction favorite. Puis une conversation générale s'engage entre eux, jusqu'au moment où le vent ouest-nord-ouest commença à enfler les voiles, « papefilz, morisques et trinquetz ».

Pendant ce temps, la flotte a contourné l'île de Chaneph, et son artillerie a exécuté, devant l'île de Ganabin, la démonstration retentissante — une décharge générale de tous les canons, bombardes et basilics — qui cause à Panurge une si belle peur. C'est sur l'« accident » piteux de ce bon compagnon, et après plusieurs allusions singulièrement vigoureuses au différend survenu entre le roi de France et celui d'Angleterre (1548-1550), que se termine assez inopinément le *quart livre* du *Pantagruel*.

VII

On sait que le V[e] livre ne parut que quelque dix ans après la mort de Rabelais, d'abord un fragment, *l'Ile sonnante*, en 1562, puis le livre entier, dans le courant de 1564. Le problème

de l'authenticité de ce livre est une des « énigmes rabelaisiennes », que trois siècles de controverses n'ont pas éclaircies. Jusqu'à quel point la continuation posthume du *Pantagruel* est-elle l'œuvre du Maître ? Le livre entier est-il de Rabelais ? A-t-il subi des remaniements partiels, des mises au point pour l'impression ? Offre-t-il un certain nombre de chapitres authentiques ou n'est-il qu'une œuvre supposée ?

Puisque les recherches qui viennent d'être exposées nous ont conduit à découvrir, à travers le *Pantagruel*, une sorte de fil conducteur, l'occasion serait bonne peut-être pour examiner ce mystérieux cinquième livre, tant de fois interrogé en vain. Quelle lumière nouvelle si l'on retrouvait, dans la dernière partie du roman rabelaisien, les mêmes préoccupations maritimes et géographiques dont nous avons relevé la trace évidente au cours des livres précédents ! Il est hors de doute, en effet, qu'un continuateur, venu dix ou douze ans plus tard, à un moment où les esprits obéissaient à de tout autres courants d'idées, n'aurait guère attaché de signification au cadre de la navigation, c'est-à-dire au côté extérieur et descriptif du roman. Il eût traité sans scrupule un épisode dont la raison d'être n'apparaissait plus. Une étude attentive du V[e] livre nous révèle la tendance précisément contraire. Le cadre maritime y conserve tout son relief. La peinture des péripéties d'une grande traversée continue d'occuper, dans le récit, une place apparente et voulue.

Le IV[e] livre paru, il manquait encore à ce vaste périple à travers des mers redoutables quatre épisodes caractéristiques : le cyclone, l'échouage, le renflouage et le spectacle de la mer phosphorescente. Le V[e] livre nous les offre successivement, et traités avec beaucoup de précision. Pas plus que les précédentes, ces aventures ne comportent une interprétation allégorique. En ce qui touche les trois premières, l'auteur fait tout simplement connaître les moyens employés de son temps pour sortir de ces mauvais pas. Pareillement, une conversation sur le travail intellectuel accompli en mer, opposé à l' « étude terrienne », offre une couleur locale irréprochable. Et cela, sans parler d'autres épisodes caractéristiques, tels que ceux des calfatiers et des préparatifs variés d'embarquement ou de débarquement, sans parler non plus d'autres données

relatives au tatouage, au rôle des phares, au choix des vents, aux phénomènes de l'aimantation, au mouvement de la terre autour du soleil, aux grandes découvertes scientifiques et, chose inattendue, à l'utilisation future de la vapeur.

Ajoutons encore que Cartier et Roberval, dont les noms ont été si fréquemment évoqués au cours de notre enquête, se trouvent cités, avec un groupe de géographes et d'explorateurs, dans les pages qui précèdent l'arrivée à l'oracle de la Dive Bouteille. Mais nous n'avons pas à poursuivre ici une étude critique plus approfondie. Il suffira d'observer que l'authenticité partielle du Ve livre acquiert, grâce à ces recherches, les plus sérieuses garanties de vraisemblance. A l'aide de ces nouveaux éléments, la question, tant de fois agitée, entrera dans une nouvelle phase [1].

On sait comment, après une série de nouvelles escales, dont l'île Sonnante, les îles des Ferremens et de Cassade, les pays des Chats-fourrés, d'Outre et de la Quinte-Essence, les îles des Odes, — celle des chemins qui marchent, — et des Esclots, les pays de Satin, du Ouyr-Dire et de Lanternois, offrent les plus marquantes, nos voyageurs parviennent, guidés par une illustrissime et divine Lanterne, dans l'Inde supérieure, au pays de l'oracle de Bacchus. Ils s'enfoncent sous terre et pénètrent dans le temple magnifique de la Dive Bouteille, où la vénérable Bacbuc les accueille, « avec sa compagnie à face joyeuse et riante ». Après une série d'initiations, la prêtresse révèle à Panurge le mot de la Bouteille et en livre ensuite la glose : « Allez, amis, en gaieté d'esprit », dit-elle à ses hôtes, en prenant congé d'eux.

A travers une région pleine de délices, Pantagruel et ses compagnons, chargés d'un message de Bacbuc pour Gargantua, regagnent leurs navires, qu'il trouvent pourvus de toutes les choses nécessaires au retour. Ils reprennent la mer et s'en reviennent tout droit au port d'Olone en Talmondois, grâce à la force de « l'air » ou vapeur fourni aux voiles par l'une des trois *oires*, présent de Bacbuc. Nous savons que le voyage avait duré moins de quatre mois. Les navigateurs se retrouvent

1. Elle fera l'objet d'un examen détaillé dans l'ouvrage que nous allons publier sous le titre : *Les Navigations de Pantagruel.*

donc en France au moment de la purée septembrale, quand les pampres rougissent, en cette *suavitas autumnalis*, que Rabelais et ses amis semblent avoir goûtée si fort, au temps où ils se réunissaient à la manière des platoniciens, sous le bosquet de lauriers du petit jardin de Fontenay-le-Comte.

La croisière, commencée à Saint-Malo en juin 1548, se termine à Olone, vers la fin de septembre. Elle avait conduit les Pantagruélistes, par la route plus courte du Nord-Ouest, jusque dans l'Inde supérieure, le passage par le centre de l'Amérique auquel Rabelais songeait d'abord ayant été reconnu impossible. Une première expédition, dirigée par le cap de Bonne-Espérance et Aden vers l'Utopie, avait déjà amené le fils de Gargantua dans les mêmes régions de l'Extrême-Orient. Dans l'esprit de Rabelais, cette double navigation permettait ainsi à Pantagruel d'accomplir le tour du monde.

ABEL LEFRANC

FEZ

— LE DERNIER CENTRE DE LA CIVILISATION MAURE —

Depuis six mois, nous sommes à Fez[1] les hôtes du *Makhzen*[2]. On nous a assigné, dans la rue Zerbtana, au quartier d'El-Oyoun, un grand jardin planté d'orangers et de rosiers; des eaux courantes, dérivées de l'Oued Fez, le traversent en tous sens : au beau milieu, un moulin forme enclave. Nos bêtes — chevaux et mules — sont installées dans une cour, où se trouve également la tente pour la cuisine ; quant à nos gens, ils se sont accommodés de leur mieux dans les recoins les plus divers et surtout dans un petit pavillon, situé au fond du jardin. Lorsque nous arrivâmes, les orangers étaient couverts de leurs fruits; puis ils se mirent à fleurir ; et, du matin au soir, leurs branches retentissaient du sifflement des merles, qui abondent dans les orangeries de Fez.

1. Ne connaissant pas l'arabe et isolé dans une ville aussi rebelle que Fez à la pénétration européenne, il m'eût été impossible de recueillir les renseignements, contenus dans ces études, sans le concours d'un obligeant Algérien, Si-Kaddour-ben-Ghabrit. Si-Kaddour a été, pendant tout mon séjour à Fez, le plus dévoué des compagnons et le meilleur des informateurs, justifiant, une fois de plus, cette vérité évidente que nos *fellow-subjects* algériens sont parmi les plus précieux ouvriers de l'œuvre française au Maroc. Je dois également plusieurs renseignements historiques à l'obligeance de M. H. Gaillard, vice-consul de France à Fez.

2. On nomme *Makhzen* la collectivité dominante, qui détient le pouvoir central au Maroc.

Nous habitons une maison, assez grande d'apparence, mais contenant seulement deux chambres et une modeste salle à manger; elle a l'inappréciable avantage d'être meublée à l'européenne : quelques gros meubles, des lits, des tables, des chaises et surtout d'excellents fauteuils; autant de raffinements rares dans la ville et que le Makhzen avait eu la bonne pensée de réserver à ses visiteurs... Du haut de la terrasse, une vue magnifique embrasse l'ensemble de Fez-el-Bali, Fez le Vieux, et l'horizon des montagnes avoisinantes. L'intendant du logis, el Hadj-Boubeker-Guessous, homme fort empressé, s'informe avec la meilleure grâce de nos commodités et nous fait parvenir une *mouna*, ration journalière (de l'orge, de la paille, du charbon, des moutons, des poulets, des légumes, des paquets de bougies et des pains de sucre, parfois aussi des dattes et quelques friandises locales). Nous avons appris indirectement que notre entretien coûte ainsi au Makhzen une somme mensuelle de cinq cents douros (deux mille cinq cents piécettes espagnoles) et parfois même davantage. Les dépenses du Chérif doivent être, en ce moment, fort élevées du chef de l'hospitalité : tous les caïds des tribus soumises, qui se trouvent à Fez, bénéficient, comme nous, du logement et de la mouna, fournis par le gouvernement. Nous avons précisément pour voisin, dans un jardin contigu au nôtre, le caïd des Rahamna, Si-el-Mehdi-ben-el-Madani: neveu du défunt caïd, il fit, l'automne passé, assassiner opportunément son cousin, pour frayer le chemin à sa propre grandeur.

Il est connu que les kasbahs et les marchés de la route influent de façon déplorable sur la bonne tenue d'une caravane en pays marocain ; non moins néfaste est l'action exercée par un séjour prolongé dans une ville impériale, où l'on est hébergé par Sa Majesté Chérifienne. Nos gens savent qu'ils vivent sur le Makhzen et s'arrangent de leur mieux pour faire à ses dépens une fête, *nzâha*[1], permanente. Il n'est pas de force au monde pour les empêcher de vendre effrontément le superflu de la mouna et de se procurer, avec le produit, toute une colonie de filles et même de petits garçons, qui grouillent

1. Chez les Marocains, toute réjouissance prend la forme d'une *nzâha*, qui comporte de la musique, un repas et surtout beaucoup de tasses de thé.

dans tous les coins de notre jardin. Ni objurgations, ni menaces ne peuvent mettre un terme à cette fête déchaînée : la moitié de la nuit, on entend le son frêle du *guembri*[1]. Quand ce n'est pas notre jardin, c'est celui d'à côté qui opère, et notre seule excuse est que la conduite de notre petit monde n'est ni plus ni moins scandaleuse que chez le Rahmani, notre voisin.

I

Il existe, aux abords de la ville, deux points élevés, où l'on est particulièrement bien placé pour saisir, dans son ensemble, le long alignement qui forme l'agglomération de Fez : c'est, au sud, la *msalla*[2] du gouverneur de Fez-el-Bali et, au nord, la colline des tombeaux mérinides. La ville a été construite à l'endroit favorisé, où l'Oued-Fez, après avoir traversé la large plaine du Saïs et avant de se jeter dans le Sebou, tombe en multiples cascades au fond d'une étroite vallée; les maisons recouvrent les accidents de la rivière. A l'ouest, c'est l'immense kasbah de Fez-el-Djedid, Fez le Neuf, résidence du Makhzen, avec sa petite annexe, le ghetto, teinté de bleu, où se groupe la communauté juive ; la plaine se termine avec le domaine de Bou-Jeloud, qui sert de trait d'union entre l'ancienne et la nouvelle ville. Puis le terrain descend brusquement par une pente rapide, qu'occupent les jardins du quartier d'El-Oyoun et la coulée des maisons de la Talaâ. Au creux de la vallée, enchâssée dans la verdure, entourée de sa ceinture de murailles, s'épanouit la masse grisâtre de Fez-el-Bali, Fez le Vieux, au centre de laquelle pointe la gloire de la ville, le toit carré, recouvert de tuiles vertes, et le minaret de Moulay-Edriss. Les irrigations, distribuées dans les fonds et sur les pentes, développent tout autour de la ville une végétation très abondante : jardins

1. Le *guembri* est une petite guitare à deux cordes, qui fournit la distraction musicale de tout le peuple marocain.

2. La *msalla* est un mur blanchi à la chaux avec une kibla et un mimber, qui se trouve aux portes de toutes les villes marocaines et devant lequel les autorités célèbrent les grandes fêtes religieuses.

fruitiers, clôturés de roseaux, et cultures maraîchères, au milieu des mûriers, des peupliers et des ormes. A l'exception du Caire, je ne connais point, dans toute l'Afrique du nord, de ville mieux située ni de plus bel aspect que Fez, plus favorisée par le relief du sol, par les eaux et par la verdure.

Celui qui eut la main assez heureuse pour choisir un pareil site fut un ministre du second des Edrissites, Oméir-ben-Mossab-el-Azdy. Un soulèvement infructueux, tenté à la Mecque par les descendants d'Ali, avait amené au Maroc les Edrissites : le premier Edriss, venu d'Égypte, traversa tout le nord de l'Afrique et arriva en 788 à Oualily, dans le Zerhoun, au milieu de tribus berbères, qui firent grand accueil au chérif fugitif; elles incarnèrent, dans ce représentant de la plus illustre famille musulmane, leurs goûts de révolte et d'indépendance, et leurs adhésions de plus en plus nombreuses permirent à l'exilé de fonder un Empire détaché du khalifat.

Trouvant Oualily trop petite pour un souverain de son importance, le second des Edriss se mit en quête; le ministre Oméir fut chargé de choisir l'emplacement de la capitale. Il arriva, un jour, auprès de la source qui porte son nom et dont les eaux se précipitaient vers l'Oued-Fez à travers la verdure : un peu plus bas, une soixantaine de sources, disséminées sur une colline, tombaient dans la rivière par une succession de cascatelles. L'endroit était occupé par deux fractions de la tribu berbère des Zenata, auxquelles il fallut acheter le terrain. En 808, le second Edriss commença par l'enclore de murs, puis le distribua entre les tribus qui l'accompagnaient. L'Oued-Fez sépara la nouvelle ville en deux quartiers, qui devinrent l'*Adouat-el-Karouiyìn*, sur la rive gauche, et l'*Adouat-el-Andalous* sur la rive droite. On installa, dans le premier, des émigrants venus de l'Ifrikiyah, dans le second, huit mille Maures expulsés de Cordoue; dès le début, les Juifs obtinrent le droit de s'établir à Fez, et le nom d'un quartier, *Fondak-el-Yehoudi*, marque le point de la ville, où ils habitaient en plus grand nombre.

Le second Edriss fut enterré à Fez dans la mosquée des Chorfa (descendants de Mahomet), qu'il avait fondée et qui est devenue le sanctuaire de Moulay-Edriss; son père repose dans le Zerhoun, sur l'emplacement de la capitale

primitive, où l'on vénère encore sa koubba. En 859, sous le règne du cinquième Edrissite, les deux filles d'une riche veuve, immigrée de Kairouan, fondèrent les plus grandes mosquées de la ville, qui prirent les noms de leurs quartiers, el-Karouiyîn et el-Andalous. Ces deux mosquées illustres détrônèrent bientôt les plus modestes, fondées par Edriss lui-même. et, dès le xe siècle, on y transporta la prière du vendredi.

Les dynasties marocaines, qui vinrent après, ne résidèrent pas toutes à Fez : les Almoravides et les Almohades préférèrent Marrakech, qu'ils avaient fondée. Mais toutes s'empressèrent à élargir les murailles de la ville, à y percer des portes, à embellir les grandes mosquées et à en construire de nouvelles, enfin à multiplier les canalisations pour distribuer les eaux de l'Oued-Fez dans les maisons et dans les jardins. Primitivement, les deux quartiers formaient deux villes distinctes, ayant chacune son enceinte particulière. Dans les querelles intestines, qui forment la trame de l'histoire marocaine, ces deux moitiés de Fez furent souvent ennemies et l'on se battit de l'une à l'autre. Au XIe siècle, sous les Zenata, deux frères, y installant leurs capitales rivales, poursuivirent entre eux une guerre sans merci. Puis, les Almohades abattirent les murs intérieurs et réunirent en une seule ville les Karaouiyîn et les Andalous. Mais ce fut seulement sous les Mérinides que Fez redevint capitale. Comme la ville était déjà surpeuplée, l'émir Yacoub-ben-Abd-el-Haq fonda Fez-el-Djedid — le nouveau Fez — en 1274, afin d'y installer les Béni-Meryn L'ancienne ville s'appela, par opposition, Fez-el-Bali. le vieux Fez. Deux ans plus tard, le même souverain institua le *mellah*, le *ghetto*, où la population juive trouva un abri contre la persécution. Fez devint alors le véritable centre du Maghreb ; elle atteignit ses dimensions actuelles, s'orna de la plupart de ses monuments, bains, mosquées et fondaks, et, comme foyer de vie scientifique, elle put rivaliser avec Cordoue et Kairouan.

*
* *

Aujourd'hui, Fez-el-Djedid est la ville du gouvernement, du Makhzen. Quand il séjourne dans sa capitale du Nord, c'est

là que réside le sultan; en son absence, il y laisse un khalifa pour représenter, dans le Gharb, la permanence de la Majesté Chérifienne.

Extérieurement, Fez-el-Djedid a bien l'aspect d'une forteresse destinée à commander le pays : ce ne sont qu'alignements de murs crénelés, tours massives; l'enceinte sévère du Dar-el-Makhzen[1] forme avec ses hautes murailles un grand bloc central. Les maisons, très basses, ne sont guère apparentes dans l'enchevêtrement des fortifications, que dominent seuls les minarets des mosquées et les pavillons aux tuiles vertes des habitations impériales. Dans toute sa largeur, le nouveau Fez est traversé par une grande artère. Partant de Bab-es-Sègma, où aboutit le chemin de la mer, cette rue franchit toute une enfilade de cours et de passages, réunis par des portes fortifiées. Elle s'achève à Bab-es-Semmârîn, où se concentre toute l'activité de Fez-el-Djedid.

Les gens du *guich*[2] et les serviteurs du palais forment la population de Fez-el-Djedid. Toutes les tribus Makhzen s'y trouvent représentées auprès du sultan; mais ce sont les Chéraga, les plus voisins de Fez, qui fournissent l'appoint le plus nombreux. Au pied du bastion de Sidi-Bou-Nafaa, se groupe le quartier d'Ehl Sous, habité par le guich de ce nom. Fez-el-Djedid est administré par un pacha qui étend à toute la ville sa juridiction territoriale. En outre, le gouverneur des Chéraga exerce à Fez-el-Djedid une juridiction personnelle sur ses nombreux contribules qui y résident. Chaque après-midi, les deux gouverneurs s'installent sous les portes opposées du vieux Méchouar[3], afin de rendre la justice à leurs administrés.

Les établissements de cette ville purement militaire, habitée par une garnison flottante, sont très primitives. Il ne s'y trouve qu'un fondak (magasin) pour les grains et un autre pour les huiles; un unique moulin y moud la farine; trois bains maures sont à l'usage des soldats; mais pour la plupart des

1. Le Dar-el-Makhzen est l'ensemble des constructions où sont installés le sultan et le gouvernement chérifien.

2. Le *guich* est le contingent militaire, fourni par chacune des tribus Makhzen.

3. Les *méchouars* sont les cours ou les esplanades, qui entourent le Dar-el-Makhzen.

autres besoins de la vie, Fez-el-Djedid est tributaire de Fez-el-Bali. Il y existe toutefois de petits souks (marchés), où se vendent les denrées indispensables et où se tient, vers le tard, le *Souiqet-el-Bter* — le petit marché des gens pressés : — on y met aux enchères les vieilles armes et les défroques, vieux vêtements ou uniformes, poignards et fusils.

Au nord de Fez-el-Djedid, mais séparée de la ville Makhzen, s'étend une grande forteresse carrée, entourée de murs rigides, avec des tours en saillie. On y accède du Saïs[1] par une jolie porte, décorée de reliefs en briques; une autre porte, analogue mais murée, lui fait pendant de l'autre côté de la forteresse. L'intérieur, rempli de masures, a tout l'aspect d'un pauvre village. C'est la forteresse ou kasbah des Chérarda, qui fut construite pour donner asile au guich, chargé d'assurer la sécurité des abords de Fez. Les habitants de la kasbah reçoivent des terres à cultiver dans le voisinage et ils vivent, avec leurs familles et leur bétail, dans un véritable douar fortifié.

La kasbah des Chérarda est séparée de Fez-el-Djedid par un étroit passage, qui contient un petit souk. Au delà, s'élargit le cimetière de Sidi-bou-Bekr-ben-el-Arbi, savant imam, originaire de Séville, qui vint à Fez au XI[e] siècle, et dont la grande koubba fait l'ornement du cimetière. On y trouve aussi la tombe ignorée d'un de nos compatriotes, M. de Saulty : c'était un officier du génie, en garnison en Algérie, dans les premiers temps de la conquête; à la suite d'une aventure amoureuse, il déserta et passa au Maroc. Il s'y fit musulman et prit du service : la plupart des ponts, existant aux environs de Fez, ont été construits ou réparés par ses soins.

Fez-el-Djedid se relie à Fez-el-Bali par le quartier de Bou-Jeloud, qui contient une mosquée et une petite kasbah, dont les pitoyables maisons abritent la basse prostitution de Fez. Les communications entre l'ancienne et la nouvelle ville se font par une succession d'esplanades et de passages fortifiés, où se mêlent des campements vagues, une mendicité variée et des étalages de droguistes ou de rebouteurs.

1. Le *Saïs* est une vaste plaine, qui s'étend à l'ouest de la ville et que traverse le cours supérieur de l'oued-Fez.



Fez-el-Bali est, en réalité, la véritable Fez, le centre du Maroc. En venant de la côte, on y accède par Bab-el-Mahrouq, la Porte du Brûlé, coudée et massive, dont les créneaux servent à suspendre les têtes recueillies, en preuve de victoire, par les expéditions chérifiennes. Bab-el-Mahrouq doit ce sanglant privilège à ses origines mêmes : le jour précis, où l'on en achevait la construction, au début du XIIIe siècle, le cadavre d'un chef rebelle, capturé dans la montagne, était apporté à Fez: le corps fut brûlé, la tête pendue aux créneaux de la porte; la tradition s'est perpétuée. Immédiatement au delà de Bab-el-Mahrouq, se trouve la petite forteresse, Kasbet-en-Nouar, qui fut, avant la construction de Fez-el-Djedid, la résidence des dynasties marocaines. Laissant à droite l'immense quartier des jardins, on descend rapidement vers la basse ville par deux rues parallèles, où se trouvent les jolis minarets et les auvents en bois sculpté de la médersa El-Bou-Ananiya et de la mosquée d'Aboul-Hassen.

Fez-el-Bali occupe tout le creux de la vallée de l'Oued-Fez, qui, sortant du vallon de l'Oued-ez-Zitoun, entre dans la ville sous l'arche crénelée de Bab-el-Djedid, ornée de pendentifs de verdure. Les hautes maisons, serrées les unes contre les autres, remontent les pentes des deux rives, jusqu'à toucher l'enceinte des murailles. Du quartier des jardins, situé sur la hauteur, se détache une colline avancée, où la superposition des maisons grises, dominée par la mosquée de Sidi-Ahmed-Echchaoui, forme un cap au-dessus du quartier d'el-Karouiyîn. Tout en bas, le long de la rivière, se développent les souks et s'élèvent les plus célèbres mosquées. Les quartiers de la rive gauche s'achèvent au pied d'un cimetière, qui remonte rapidement jusqu'aux koubbas éventrées des Mérinides; au bout de ceux de la rive droite, à Bab-Fetouh, un autre cimetière, le plus vaste de la ville, occupe les collines avoisinantes et pénètre même dans l'intérieur des murailles. C'est là que, sous de simples pierres ou dans de glorieuses koubbas à tuiles vertes, sont enterrés les saints, les feqihs et les oulémas de Fez. Sidi-Ali-ben-

Harazem, dont le mausolée solitaire a été construit un peu en dehors de Bab-Fetouh, et Sidi-Ali-bou-Ghaleb, qui repose dans l'enceinte de la ville, étaient des savants illustres ; ils florissaient au XIIe siècle, à l'époque où Fez brillait comme le plus splendide foyer d'intelligence de tout l'Occident musulman ; dans la dévotion populaire, ils viennent aussitôt après Moulay-Edriss, qui, en sa qualité de fondateur de la ville, en est resté le patron le plus vénéré.

II

Fez doit contenir quelque cent mille habitants. La population de Fez-el-Bali, aussi diverse que possible dans ses origines, s'est unifiée par le raffinement de la civilisation maure, qui a recouvert tous les éléments et formé le type actuel du Fasi. Fez se vante, en effet, de sa vie *haderiya*, c'est-à-dire citadine, délicate en ses manières, distinguée dans ses goûts ; on la qualifie ainsi par opposition à la *badiya* des villes bédouines remplies de nomades, et à l'*aroubiya* des campements d'Arabes sous la tente. Au Maroc, le privilège de ville citadine n'appartient qu'à Fez, Tétouan et Rabat, et, jusqu'à un certain point, à Tanger et Marrakech : « Les habitants de Fez ont l'esprit plus fin et plus pénétrant que les autres peuples du Maghreb », disait déjà le Roudh-el-Qartas, un livre écrit au XIVe siècle par un Maure de Grenade. De fait, Fez est la ville citadine par excellence ; on y trouve un vrai luxe dans l'habitation, le vêtement et la table ; le langage est plus pur que partout ailleurs, et la littérature plus en honneur. Les Fasis prétendent, à juste titre, former, dans l'Empire, la principale oasis de culture, au milieu des Berbères sauvages de la montagne et des rustres arabes ou arabisés de la plaine. Avant d'être Marocain, l'homme de Fez veut être Fasi, et il manque rarement une occasion de marquer son mépris à l'égard de ses compatriotes moins civilisés.

Cependant les premiers Fasis furent des Berbères, parmi lesquels se perdirent les émigrants arabes de l'Ifrikiyah, les Maures venus de Cordoue et les Juifs autochtones. Almoravides, Almohades et Mérinides amenèrent dans la capitale un

nouvel afflux berbère; le Roudh-el-Qartas nous parle d'un prédicateur, qui fut éloigné par les Almohades de la mosquée de Karaouyin, pour la simple raison qu'il ne savait point le berbère. Au XIII[e] siècle, les Juifs de Fez étaient devenus si puissants qu'ils possédaient tout le centre de la ville et que l'un d'entre eux en avait même été nommé gouverneur. Une révolte éclata contre cette communauté trop fortunée. L'émir Yacoub-ben-Abd-el-Haq, afin de les soustraire aux violences de la populace, dut les réunir dans un quartier particulier, qui fut le premier *mellah*, ghetto, du Maroc. Mais on leur interdit de posséder à l'avenir des immeubles urbains; aussi, bon nombre de Juifs se firent-ils musulmans et se fondirent dans la masse des Fasis.

Après la prise de Grenade et les guerres des Morisques, qui se prolongèrent en Espagne jusqu'au XVII[e] siècle, des familles maures d'Andalousie s'établirent à Fez. Enfin, la conquête turque et surtout la conquête française en Algérie amenèrent toute une émigration de Tlemcen et de la province d'Oran. Il va sans dire que Fez compte également un grand nombre d'individus, appelés de tous les points du Maroc : des étudiants de toutes les provinces peuplent ses médersas, et les artisans sont accourus de tous côtés, afin d'y trouver emploi. Mais le Fasi n'a rien à voir avec ces gens de passage : il est le résultat de croisements heureux, où concoururent les diverses tribus berbères, les afflux successifs de Maures andalous, les immigrations arabes de Tunisie et d'Algérie et un apport appréciable de Juifs islamisés.

La principale autorité de Fez-el-Bali est le gouverneur; il descend chaque jour dans le bas de la ville, au Dar-Bou-Ali, où il rend la justice pour toutes les affaires qui ne relèvent point de la loi religieuse. Le gouverneur actuel est un superbe Riffain, originaire de Tanger et appartenant à une très vieille famille Makhzen. Si-Abderrahman-ben-Abdessadok est populaire à Fez, où son administration est extrêmement douce. Il a eu fort à faire, au cours de la récente agitation, pour contenir les Fasis qui, par tempérament, sont toujours de l'opposition. Les critiques, répandues à Fez-el-Bali, contre le sultan, avaient ému le Makhzen, qui s'en était plaint au gouverneur. Celui-ci dut se résoudre à défendre les attrou-

pements dans la rue et les réunions nombreuses dans les maisons ; il convoqua donc les notables pour leur dire sa douleur d'être pris entre l'enclume de Fez-el-Bali et le marteau du Makhzen ; il les supplia de faire tenir les langues plus tranquilles, faute de quoi il ne lui resterait qu'à se réfugier à la mosquée de Moulay-Edriss et à demander d'être relevé de son poste. Par considération pour leur gouverneur, les Fasis s'imposèrent quelques jours de silence : il va sans dire qu'après ce court délai accordé à Si-Abderrahman, les racontars reprirent de plus belle.

***

Le Roudh-el-Qartas raconte qu'au moment de poser les premiers fondements de la ville de Fez, Moulay-Edriss adressa au ciel l'invocation suivante : « O mon Dieu ! faites que ce lieu soit la demeure de la science et de la sagesse, que votre livre y soit honoré et que vos lois y soient respectées ! Faites que les habitants restent fidèles à la prière, aussi longtemps que subsistera la ville que je vais bâtir ! » A en juger par les apparences, les vœux de Moulay-Edriss ont été amplement exaucés ; il n'est pas possible de rester à Fez, même pour un court séjour, sans s'apercevoir combien la vie entière y est dominée par la religion.

La division du temps en heures de jour et en heures de nuit compte assez peu pour les Fasis, qui se règlent plus volontiers sur les heures de prières. Dès l'aube, *fedjr*, vers une heure et demie, *dohr*, entre trois et quatre heures, *aser*, au coucher du soleil, *moghreb*, et à la nuit close, *acha*, se répand sur toute la ville une immense acclamation : du haut des minarets, les muezzins appellent les croyants ; seule, la prière du matin — *sobh* — n'est pas proclamée par eux. En même temps, sur une potence en bois, fixée au sommet de chaque minaret, est élevée une lanterne, s'il fait nuit, ou un drapeau blanc, s'il fait jour : « *Allah akbar ! Allah akbar !* Dieu est le plus grand ! Il n'y a de Dieu que Dieu et Mohammed est son prophète... Venez à la prière, venez faire le bien ! *Allah akbar !* Il n'y a de Dieu que Dieu ! »

Pendant les cinq dernières heures de nuit, par une cou-

tume spéciale à Fez, ces chants se succèdent du haut du minaret de Karouiyîn. Un riche Fasi, du nom de Ben-Hayoun, qui vivait naguère dans le voisinage de cette illustre mosquée, fut frappé, durant une maladie, du silence et de la solitude des nuits. Il se décida, en conséquence, à faire une fondation pieuse; il institua les « compagnons des malades ». Ces compagnons sont des muezzins, au nombre de dix, dont la charge se transmet héréditairement: de demi-heure en demi-heure, chaque nuit, dans le même ordre, ils se succèdent en chantant des prières; le dernier d'entre eux, à la fin de sa demi-heure, hisse le fanal de l'aube. Les noms de ces muezzins sont connus de tous les Fasis; leurs voix sont familières à tous, et les gens qui se réveillent la nuit savent les distinguer et reconnaître immédiatement l'heure exacte, d'après la voix du chanteur. Les mosquées de Moulay-Edriss, d'Erresif et des Andalous entretiennent des muezzins de même espèce, pour les trois dernières demi-heures avant l'aube.

Un pavillon bleu, élevé, le matin, sur les mosquées, annonce le saint jour du vendredi. A dix heures, il est remplacé par un pavillon blanc, qui demeure jusqu'à l'heure de la prière. Parmi les multiples mosquées et oratoires de Fez, il n'existe que seize mosquées de Khotba[1], où peut être faite la prière du vendredi. Dans chacune, elle est célébrée à des heures différentes, entre l'ouli[2] et l'aser. Dès midi, la prière est dite dans la grande mosquée de Fez-el-Djedid, où se rend le sultan, à Moulay-Edriss et aux Andalous; à une heure et demie, à Karaouiyîn; vers trois heures, à la mosquée de Bab-el-Guissa. Dans toutes les mosquées, le service est assuré par un imam, qui fait les prières journalières, par des hazzaba. lecteurs de Coran, et par des muezzins; les mosquées de Khotba disposent, en outre, d'un khatib ou prédicateur, qui est seul qualifié pour dire la prière du vendredi. En vertu d'un usage déjà vieux, les khatibs de Fez sont tous choisis par le Makhzen, parmi les descendants d'un grand savant, Sidi Abd-el-kader-el-Fasi, qui vécut au XVII[e] siècle, et dont la koubba se trouve enclose dans les maisons du quartier

1. La khotba est la prière du vendredi.

2. L'ouli indique sensiblement l'heure de midi.

d'el-Qalqaliyin. Les membres de cette famille groupent leurs habitations autour du tombeau de l'ancêtre.

Sauf les oratoires qui sont de simples chambres de prière, les mosquées de Fez sont toutes construites sur un modèle uniforme : une cour intérieure, avec une fontaine centrale ; sur les côtés, des arcades massives, blanchies à la chaux, formant une série de nefs. Les portes sont ornées d'auvents en bois travaillé, de sculptures sur plâtre, parfois même d'un portique extérieur, qui recouvre la faible largeur de la rue. Seuls, les minarets sont de formes et de décorations variées. Les plus anciens sont très laids : ce sont des tours lourdes et blanches, sans ornement, que coiffe une disgracieuse coupole ; ils déparent les plus célèbres mosquées de la ville, el-Karouiyîn et les Andalous. Les minarets des Mérinides sont la gloire de Fez ; ils se sont élevés et amincis ; leurs parois sont recouvertes de reliefs en brique et de mosaïques de faïence ; ils sont surmontés d'une lanterne légère, terminée par des boules dorées ; tels sont les minarets de la grande mosquée de Fez-el-Djedid, de la médersa El-bou-Ananiya et de la mosquée d'Abou-el-Hâssen, à Fez-el-Bali. Enfin, les minarets modernes gardent la même finesse de lignes, mais ils se reconnaissent aux plaques de céramique verdâtre, qui les recouvrent et qui sont d'un art très inférieur ; on les voit à Moulay-Edriss, aux mosquées d'Erresif et de Sidi-Ahmed-Echchaoui, ainsi que dans les deux mosquées du Dar-el-Makhzen.

Ce sont les biens habous [1], qui font vivre la presque totalités des services urbains ; leurs revenus entretiennent le culte, la justice du Chraa [2], l'enseignement supérieur, l'assistance et l'édilité publiques. De plus, un habou spécial assure une distribution journalière de pain dans les prisons ; un autre, la prière et la récitation du Coran dans les bastions extérieurs de la ville ; un troisième, le logement des adouls [3], chargés du calcul des mois lunaires. Il y a également des habous consacrés à l'enlèvement des ordures et à l'éclairage de Fez-el-Bali ;

1. Les biens habous proviennent de donations ou de legs à des fondations pieuses.

2. Dans les pays musulmans, les questions de statut personnel relèvent de la loi religieuse et doivent être portées au Chraa devant un cadi.

3. Notaires.

un employé spécial est entretenu sur un habou fantaisiste, pour recueillir les rats et autres bêtes mortes, qui lui sont payés à tant par tête. Quelques habous, d'une générosité naïve, sont peu à peu tombés en désuétude : il existait naguère une œuvre de mariages, confiée à de vieux adouls, dont la boutique était transformée en agence matrimoniale ; bien plus, afin de donner aux ménages pauvres de bonnes impressions au début de leur vie commune, on les hébergeait gratuitement pendant une semaine dans une maison très confortable, dont on ne voit plus aujourd'hui que les ruines. Dernier exemple de habou : un groupe de musiciens devait se rendre, tous les vendredis, à l'hôpital des fous pour distraire les pensionnaires ; sur l'effet produit par la musique, on jugeait des progrès de la guérison.

III

C'est l'administration des habous de Karouiyîn qui se charge d'assurer l'enseignement public. L'instruction coranique est prodiguée dans les multiples écoles de quartier ; ce sont, en général, de petits recoins, situés au rez-de-chaussée, fermés par des paravents en bois découpé et d'où s'échappe le bourdonnement continu des enfants ânonnant les versets du livre sacré. Le local et le matériel sont entretenus par les habous ; mais le feqih, chargé de l'école, est choisi par les gens du quartier et rétribué par ses élèves. Dès l'âge de cinq ans, les garçons commencent à fréquenter l'école ; ils y apprennent à lire, à écrire et à réciter le Coran ; selon leur mémoire, ils le repassent trois, quatre ou cinq fois, puis s'en vont, entre douze et dix-huit ans, leur éducation ainsi terminée. Il est d'usage que l'élève apporte au maître une légère redevance tous les mercredis, à la fin de chaque mois et au moment des vacances pour les grandes fêtes. Quand un enfant a achevé de lire un des chapitres du Coran, le feqih a l'habitude de tracer sur l'ardoise de l'écolier une figure ; les parents, ainsi prévenus, envoient aussitôt une gratification, qui peut devenir fort importante quand l'enfant a atteint le soixantième et dernier chapitre.

Pour les filles, il existe à Fez une quinzaine d'écoles qui sont de véritables cours particuliers, tenus par des femmes instruites ; mais la présence des enfants y est assez irrégulière, et elles quittent l'école dès qu'elles ont treize ou quatorze ans. Il y a, en outre, des écoles professionnelles, fonctionnant d'une façon analogue, pour la couture et la broderie. Les garçons ne disposent encore d'aucune école professionnelle. S'ils veulent apprendre un métier, ils doivent entrer comme apprentis, dès leur sortie de l'école primaire ; si, au contraire, ils recherchent une instruction supérieure, ils vont suivre, dans les mosquées et les koubbas, les cours des professeurs privés ou s'adressent à l'enseignement officiel, installé dans la mosquée de Karouiyîn.

La mosquée de Karouiyîn est la plus grande de Fez. Les étudiants et les fidèles pénètrent dans la cour par trois portes, dont les baies toujours ouvertes permettent aux chrétiens exclus d'admirer deux magnifiques fontaines; celles-ci, rattachées aux nefs latérales par de petits pavillons en pierre sculptée, sont de tous points semblables à la fameuse fontaine de la cour des Lions, dans l'Alhambra. Au fond, se prolonge, obscure et mystérieuse, la longue enfilade des arcades de la mosquée, qu'embellit la piété des générations successives et dont les dimensions sont telles, dit le Roudh-el-Qartas, que vingt-deux mille personnes y peuvent assister à la prière, sous les voûtes de deux cent soixante-dix colonnes. Karouiyîn est le seul foyer intellectuel au Maghreb et même dans tout le nord-ouest africain, depuis que se sont éteints Tlemcen et Kairouan. L'enseignement y est donné matin et soir. Le matin, de l'aube à l'ouli, se succèdent, en trois séances, les cours de droit; l'après-midi, du dohr à l'aser, les cours de grammaire, de syntaxe, de prosodie, de logique, d'éloquence et de rhétorique. Des professeurs de moindre importance enseignent l'astronomie et les mathématiques ; quant à l'histoire, les étudiants sont supposés l'apprendre dans des livres.

Il existe encore à Karouiyîn une bibliothèque, qui fut célèbre; l'émir Mérinide y déposa, en 1285, un fonds de livres, qui faisait partie du butin conquis sur le roi chrétien de Séville. Aujourd'hui, cette bibliothèque délaissée n'a plus

guère d'importance. Les étudiants, auxquels les livres étaient prêtés jadis, s'abstinrent fréquemment de les restituer; ce qui restait d'ouvrages de quelque valeur fut pris d'autorité par Moulay-el-Hassan et réparti dans les Dars-el-Makhzen des quatre villes impériales, où se trouvent les plus riches bibliothèques du Maroc. Il reste aujourd'hui un millier de volumes, contenus dans une seule salle. Instruit par l'expérience du passé, le bibliothécaire ne prête plus les livres; parfois seulement, il en débite des cahiers aux étudiants, qui désirent les copier.

La plupart des feqihs possèdent quelques livres; mais on cite peu de grandes bibliothèques particulières: la plus célèbre de Fez est celle d'un chérif, oncle du sultan, Moulay-Edriss-ben-Abdelhadi. Malgré le faible débit des livres, le mouvement littéraire est assez important : les savants écrivent volontiers sur l'histoire, le droit, la jurisprudence et surtout sur la religion, car les livres religieux sont assurés d'un public plus étendu que les livres de science. Les ouvrages sont imprimés par les trois lithographies qui existent dans la ville, ou bien au Caire : des négociants fasis en relations avec l'Égypte achètent le manuscrit à l'auteur et se font éditeurs pour la circonstance. Il n'y a pas au Maroc d'imprimerie arabe en dehors de Fez. Le commerce des livres se fait dans huit échoppes de libraires, groupées dans les Sbétriyin, derrière Karouiyîn. A côté, se trouve un nombre à peu près égal d'échoppes de relieurs, qui confectionnent de jolies reliures en peau, mais sans aucune des recherches d'art usitées dans certaines parties de l'Orient. Tous les vendredis, après la Khotba, se tient à Karouiyîn un marché de livres, où sont vendus à la criée les vieux bouquins des étudiants.

Les cours ont lieu dans un coin quelconque de la mosquée, où les tolba (pluriel de *taleb*, étudiant) se groupent autour de leurs professeurs. C'est la voix publique qui désigne les professeurs : un taleb réunit autour de lui quelques étudiants; s'il réussit à plaire, il augmente son auditoire et la renommée lui attribue le titre de feqih ; enfin, il parvient à obtenir des cadis sa nomination de professeur de cinquième classe. Dès lors, il est fonctionnaire appointé par les habous, et il reçoit, à l'occasion des fêtes, une *sila* du Makhzen, c'est-à-dire

une somme d'argent et un habit, avec une mouna de blé et de viande. Le professeur passe par les cinq classes successives : son traitement et sa sila augmentent avec son grade. Mais il n'est en réalité que professeur auxiliaire jusqu'à la première classe, qui, seule, donne droit de s'asseoir sur la quatrième marche d'une estrade, du haut de laquelle on domine ses auditeurs. Le nombre des chaires de Karouiyîn oscille entre quinze et vingt; plusieurs d'entre elles ont été fondées par des habous spéciaux, qui déterminent les heures des cours et la nature de l'enseignement. Il existe actuellement dix-sept professeurs de première classe.

Les tolba originaires de Fez habitent dans leurs familles; ceux qui arrivent de toutes les parties de l'Empire s'installent, pour la durée de leurs études, dans l'une quelconque des médersas (séminaire) de la ville. Il y avait, à Fez, neuf médersas : quatre ont été désaffectées. Les cinq, qui sont encore habitées et contiennent cinq cent quatorze chambres, sont : El-Mesbahiya, El-Attarin, Ech-Cherratin, Es-Seffarin, Bab-el-Guissa; toutes appartiennent aux habous. D'ordinaire, dès leur arrivée, les étudiants achètent la clef d'une chambre, qu'ils paient de vingt à deux cents douros [1]; ils en gardent la jouissance pendant la durée de leurs études, puis la donnent ou la revendent au moment de leur départ; les plus pauvres s'accommodent avec un ami ou un contribule plus fortuné.

Chaque médersa est dirigée par un intendant qui n'est pas étudiant, mais doit être choisi par les étudiants; il préside au balayage, à l'éclairage et à la distribution quotidienne du pain fourni par les habous. Dans les mosquées des médersas, un taleb fait la prière et récite le Coran, à moins qu'il ne s'y trouve un imam, pris au dehors. Il est d'usage que la plupart des tolba de même origine se groupent dans une même médersa. Les gens du Haouz occupent El-Mesbahiya; ceux du Tafilelt, quelques Djébala et les étudiants venus de l'Est, même de l'Algérie, vont à Ech-Cherratin; Bab-el-Guissa reçoit le gros des Djebala; Es-Seffarin, les gens du Sous; enfin les étudiants des villes, Rabat, Casablanca, Tétouan, etc., se réunissent à El-Attarin. Les tolba vivent généralement par

1. Un douro vaut cinq piécettes espagnoles.

petits groupes et prennent leur repas ensemble. En dehors du pain journalier, qui vient des habous, ils comptent sur la munificence des particuliers, dont la charité a coutume de pourvoir à leur subsistance ; les étudiants savent dans quelles maisons magnifiques ils sont assurés de rencontrer la *harira*[1] et le couscouss ; certains connaissent un assez grand nombre de ces précieuses adresses pour pouvoir tirer quelque revenu de la vente des mets qu'ils y reçoivent.

Naguère, les tolba pouvaient rester dix ans en médersa : la onzième année seulement, on leur supprimait le pain quotidien et on les expulsait de leurs chambres. Cette coutume est maintenant abolie : au bout de trois ans, on exige du taleb. qui a fréquenté Ka̓rouiyîn, quelque preuve de science. S'il la donne, sa renommée commence à s'établir et, en l'absence de tout examen, lui tient lieu de diplôme. Une fois dispersés, que deviennent les tolba ? Peut-être resteront-ils toute leur vie de simples lettrés ou de modestes adouls ; peut-être aussi deviendront-ils imams et khatibs dans les grandes mosquées, cadis dans les villes ou les tribus, voire professeurs à Karouiyîn et même secrétaires au Makhzen.

En attendant les incertitudes de l'avenir, les tolba vivent doucement et gaiement de la charité publique. Une fois par an, leur gaieté est autorisée à déborder sur la ville pendant une semaine ; à ce moment, ils élisent un sultan des tolba. C'est un usage déjà ancien, qui date du règne de Moulay-Rechid, le fils du fondateur de la dynastie alaouite. En 1665, ce Chérif, ayant gagné à sa cause les tribus orientales, s'était soulevé contre son frère, Moulay-Mhammed, et cherchait à s'ouvrir la route de Fez. Or, le couloir de Taza se trouvait alors sous l'autorité d'un riche Juif, nommé Ben-Mechaal, qui s'était acquis une influence considérable dans tout le Djébel. Pour le réduire, Moulay-Rechid, dont les ressources étaient faibles, eut recours, dit-on, aux tolba d'Angad. La légende veut que quarante d'entre eux aient consenti à prendre place dans autant de caisses, qui furent apportées, comme cadeaux, à Ben-Mechaal. Celui-ci, sans défiance, installa chez lui ces colis : la nuit venue, les tolba sortirent de leurs boîtes,

1. La harira est une soupe épaisse qui constitue, au Maroc, le repas du matin.

tuèrent Ben-Mechaal et s'emparèrent de la ville pour le compte de Moulay-Rechid. Ce coup de main valut aussitôt au prince le concours des Djébala. En récompense du service rendu, Moulay-Rechid déclara qu'il y aurait chaque année un sultan des tolba : depuis lors, en effet, les étudiants de Fez et de Marrakech créent, dans les premiers jours d'avril, cette éphémère souveraineté.

Lorsque la fête approche, les tolba demandent au Chérif l'autorisation de la célébrer. Puis, ils se groupent par médersas et préparent la mise aux enchères de leur sultanat. Ces enchères commencent un mercredi à Karouiyïn, par les soins du crieur qui vend les livres. Les deux premiers jours ne sont que plaisanteries ; il est entendu que les offres ne sont point sérieuses : on peut se permettre toutes les fantaisies à l'égard de la couronne mise à prix. L'adjudication effective n'a lieu que le vendredi, après la prière de l'aser. Cette année, le trône fut acheté cent vingt douros, en présence de quatre cent seize étudiants de Fez, par un taleb du Sous. Si-Abderrahman-ben-Othman, appartenant à la médersa Echcherratin. Le sultan des tolba a droit à quelque faveur pour lui ou pour sa famille, mise en liberté d'un parent prisonnier, exemption viagère de tout impôt, etc. Le sultan des tolba, proclamé, nomme aussitôt des oumana[1], chargés de recueillir les souscriptions des principaux Fasis. L'argent recueilli doit procurer au corps entier des tolba une colossale nzaha de plusieurs jours. Sa Majesté Chérifienne, avisée, envoie à son collègue d'un jour tous les insignes de la souveraineté : une escorte de soldats, un mchaouri[2], un cheval sellé, un costume, un parasol, des porteurs de lances et des chasseurs de mouches. Quant aux vizirs et aux grands caïds, le sultan des tolba, par lettres scellées de son cachet, sollicite leur munificence en ces termes traditionnels :

A notre serviteur dévoué (ici les noms et titres). Je vous informe que notre Seigneur (que Dieu lui donne la victoire !) nous a autorisé à célébrer la fête habituelle, ainsi qu'elle a été célébrée sous ses ancêtres. Toutes dispositions ont été prises en vue de passer dignement ladite

1. Intendants chargés des services financiers.

2. Les mchaouris forment la garde du corps du sultan.

fête, et de grandes marmites sont déjà dressées pour la préparation des mets. Aussi vous ordonnons-nous de verser sans délai la cotisation qu'ont toujours donnée vos pères, mille ans déjà avant la création d'Adam. — Si vous vous conformez à cet ordre, tout ira bien ; sinon nous lancerons sur vous nos armées victorieuses de puces et de punaises, qui vous empêcheront de manger à votre table et de dormir dans votre lit. Exécutez-vous vite : si vous manquez de bêtes de charge pour nous faire parvenir l'argent, nous vous enverrons pour le chercher des ânes de Djeddah[1].

Une semaine ayant suffi pour préparer la nzaha, le sultan des tolba sort en grande pompe de sa médersa, le vendredi qui suit son élection : il va faire la prière à la mosquée des Andalous, puis se rend à la koubba de Sidi-Ali-ben-Harazem : ce grand savant, venu jadis d'Andalousie pour étudier à Fez, sert de patron aux étudiants. Le cortège des tolba profite de la circonstance pour vendre au public des dattes et des oranges, qui sont achetées fort cher par les gens de Fez, désireux d'acquérir la baraka[2] des tolba. Le lendemain, samedi, après la prière du dohr, le sultan des tolba sort de la ville par Bab-el-Mahrouq ; passant entre Fez-el-Djédid et la Kasbah des Chérarda, il gagne les bords de l'Oued-Fez, où ont été dressées les tentes du campement. Il apparaît alors dans toute sa gloire ; il est précédé d'un groupe de Djébala, armés de fusils à pierre, dont les détonations font envoler les pigeons ramiers, nichés dans les vieilles murailles de la ville. Le mchaouri fait office de caïd-méchouar ; les porteurs de lances le précèdent ; les chasseurs de mouches agitent leurs étoffes légères ; un parasol abrite le maître, et les soldats le protègent contre l'enthousiasme de la foule. Puis, pendant sept jours, la fête se poursuit dans le campement, avec force musiques et tasses de thé ; d'ordinaire, bon nombre de Fasis viennent installer leurs tentes dans la plaine voisine, afin d'y jouir de la gaieté des tolba et des premières senteurs du printemps.

Le septième jour, le Chérif a coutume d'envoyer la hédia[3] au taleb couronné. Pour la porter, il désigne plusieurs de

1. C'est le nom donné au Maroc à certain insecte.

2. Bénédiction.

3. Cadeaux offerts au sultan par les tribus, en signe d'hommage et de vassalité, à l'occasion des trois grandes fêtes religieuses.

ses fils ou de ses frères, qui vont en grand apparat, accompagnés des vizirs, remettre les dons traditionnels, 500 *metkals* [1] en argent, 30 moutons, 30 pains de sucre, des jarres de beurre, du thé, des bougies, des pains et des sacs de semoule pour le couscouss. D'habitude, le campement des tolba reste plus d'une semaine sur les bords de l'Oued-Fez et la nzaha est prolongée de quelques jours.

Un peu avant la levée du camp, il est d'usage que le Chérif fasse une courte promenade à cheval dans le Saïs. Au retour, il marque un mouvement vers le campement des étudiants, et les tolba, sultan en tête, se dirigent aussitôt à la rencontre de Sa Majesté. Alors s'engage un dialogue plaisant entre le souverain et le mchaouri du sultan des tolba, qui fait mine de le prendre de très haut avec l'intrus ; mais la plaisanterie cesse promptement : le sultan des tolba se précipite à bas de son cheval, baise l'étrier du prince et lui remet une supplique où il énumère les faveurs sollicitées. Ces faveurs accordées terminent la fête annuelle des étudiants. Le lendemain de la rencontre des deux sultans, celui des tolba s'enfuit du camp, à la pointe du jour, et regagne rapidement sa médersa. S'il venait à être surpris par ses camarades, ceux-ci s'empresseraient de lui jouer quelque mauvais tour, pour lui prouver la vanité de son pouvoir disparu.

La mascarade du sultan des tolba n'est pas la seule période de vacances accordée aux étudiants. Les leçons de Karouiyîn sont suspendues dix jours avant, et sept jours après les trois grandes fêtes religieuses, l'Aïd Seghir, l'Aïd Kébir et le Mouloud [2], qui sont chômées dans tout le pays. Elles vaquent également pour la fête de l'Achoura. Je crois bien qu'il n'y a pas d'autre contrée dans l'Islam, où l'Achoura revête autant de solennité qu'au Maghreb. C'est le dixième jour du mois de Moharrem, qui est le premier de l'année musulmane. A cette date, les propriétaires, après inventaire, doivent donner aux pauvres le quart du dixième de leurs revenus. La tradition veut aussi que l'eau sainte du puits Zem-Zem, de la Mecque,

1. Un *metkal* vaut o fr. 40 c.

2. L'Aïd Seghir et l'Aïd Kébir correspondent aux deux grandes fêtes que l'on nomme en Orient le Baïram et le Kourban Baïram. Le Mouloud est l'anniversaire de la naissance du Prophète.

coule miraculeusement ce jour-là dans toutes les sources, et le bain devient particulièrement salutaire, car le Prophète a dit : « Celui qui se lavera dans la matinée de l'Achoura ne tombera pas malade de toute l'année ». Beaucoup de gens ont l'habitude de sanctifier ce jour par le jeûne, et les Chorfa commencent alors un deuil de vingt jours, en souvenir de la mort des fils d'Ali.

Mais, pour la masse du peuple, l'Achoura est une simple période de réjouissances. C'est le carnaval du Maroc. La veille au soir, des feux de joie sont allumés dans les rues et sur les terrasses; les enfants reçoivent des jouets, les femmes des vêtements; pendant plusieurs jours, on n'entend, par toute la ville, que tambourins et musettes. La *fraja* (spectacle) est une spécialité des askar[1] du Haouz. C'est une suite de scènes, une façon de revue, où figurent un certain nombre de types populaires au milieu d'un débordement d'obscénités : Juifs dégoûtants, derqaoua hurleurs, cadis de Fez, diseuses de bonne aventure, cheikha en vogue, petits garçons dressés à une danse lascive, médecins de la Mecque, gnaoua chargés de conjurer les maladies, fanfare du Sultan, accoucheuses assistant à tour de rôle des femmes maure, berbère et juive, parfois même quelque *bachadour*[2] étranger, qui préfère balbutier un déplorable arabe, afin d'échapper à la domination des drogmans. Cette année, tout le cortège, habillé d'oripeaux, avait envahi le jardin du gouverneur de Fez-el-Bali, où nous fut donnée la représentation : il le remplissait de bruit et de lumières; car les acteurs de la fraja ont coutume de joindre à leurs scènes comiques l'exhibition du bsat (tapis de la joie), qui se compose d'édicules en carton découpé, montés sur de légers châssis de bois et éclairés à l'intérieur; le bsat de cette année avait même un bateau à vapeur, tout illuminé, qui servait d'introduction naturelle à l'apparition de l'ambassadeur.

★★★

(La suite prochainement.)

1. Soldats de l'armée régulière.

2. Titre donné par les Marocains aux « ambassadeurs » étrangers

LA QUESTION DU RADIUM

Depuis six mois, le radium a fait couler beaucoup d'encre. Nombreuses sont les interprétations des phénomènes auxquels il a donné naissance. Aux yeux de bien des gens, la physique serait à un tournant de son histoire : le radium semblerait n'obéir à aucune des lois de la nature, telles qu'un siècle de travail nous les a fait concevoir, car il paraît être une source continue et indéfinie d'énergie. Ce qui est indiscutable, c'est que, non seulement capable d'émettre de la lumière, il donne naissance, sans cause apparente, à des rayons analogues à ceux que produisent certains phénomènes électriques, dont nous parlerons plus loin ; mais ce qui nous paraît plus extraordinaire et plus subversif encore, c'est le dégagement continu de chaleur que produit le radium sans changement appréciable d'aspect ni de poids. On a cru voir dans cette manifestation une propriété grosse de conséquences, capable de détruire toutes les lois qui font la base de notre science contemporaine. Pour cette raison, presque tout le monde considère le radium comme un métal défini, mais mystérieux, disons même surnaturel.

En réalité, ce qui semblerait résulter des travaux effectués jusqu'ici, c'est que nous pourrions bien nous trouver en présence d'un corps doué seulement de propriétés beaucoup

plus intéressantes que celles de ses congénères, mais non pas d'un corps miraculeux. Je voudrais exposer brièvement les travaux, qui ont été faits dans les laboratoires français et étrangers, et n'aborder qu'avec la plus extrême prudence les hypothèses auxquels ils ont pu donner lieu.

***

C'est Crookes, le célèbre physicien anglais, qui le premier donna l'idée de ces recherches. Il fit le vide dans un ballon de verre dont il étira ensuite le col à la lampe d'émailleur. A l'intérieur de cette ampoule hermétiquement close, aux deux extrémités, Crookes avait enfoncé deux tiges de platine, terminées par deux petites plaquettes rondes, qu'il reliait aux pôles d'une forte bobine de Ruhmkorff. La plaquette reliée au pôle positif reçut le nom d'anode, l'autre celui de cathode. En actionnant la bobine, l'anode sembla rester obscure, tandis que la cathode émettait des rayons, qui prirent le nom de rayons cathodiques.

Les propriétés que Crookes découvrit à ces rayons sont tout à fait remarquables. Bien qu'invisibles aux yeux, ils nous sont perceptibles par d'autres moyens et il est facile de constater leur existence. Les corps phosphorescents — on sait que les corps phosphorescents sont ceux qui, sous l'action d'agents extérieurs, émettent des rayons visibles dans l'obscurité; la phosphorescence d'un corps ainsi excitée peut durer plus ou moins longtemps; elle reçoit le nom de fluorescence lorsqu'elle prend fin avec la cause qui la produit — les corps phosphorescents placés dans le voisinage des rayons cathodiques s'illuminent, tels le sulfure de zinc et le sulfure de calcium. Sous l'influence de ces mêmes rayons, le diamant donne des lueurs jaunâtres très vives. Le rubis s'illumine en rouge, l'émeraude en carmin. Les rayons cathodiques ne peuvent pas traverser les corps qu'ils rencontrent, mais ils les échauffent souvent jusqu'à les fondre.

Un savant allemand, Rœntgen, reprit à nouveau cette étude et fit faire au problème un grand pas. Quand les rayons cathodiques, déviés, rencontrent le verre de l'ampoule, ils

l'échauffent et lui communiquent une phosphorescence caractéristique, en général verdâtre. Le verre, ainsi influencé, émet alors des rayons spéciaux, qui sont les rayons X.

Au contraire des rayons cathodiques, les rayons X traversent tous les corps qu'ils rencontrent, plus ou moins facilement suivant la nature de ces corps. Certaines matières organiques, la chair par exemple, laissent facilement passer ces rayons. Les matières minérales, au contraire, et les métaux se laissent plus difficilement traverser. Les rayons X rendent presque tous les corps phosphorescents, surtout le platinocyanure de baryum. Ces différentes propriétés ont permis d'examiner l'intérieur du corps humain, de faire ce qu'on appelle la radioscopie. Nous n'insisterons pas davantage sur cette expérience bien connue. En outre, ces rayons impressionnent les sels d'argent et par conséquent les plaques photographiques : ils permettent de faire la « radiographie ». Ils ont ceci de particulier qu'ils se propagent en ligne droite, ne sont pas réfléchis par les miroirs et ne sont pas réfractés par les prismes. L'air traversé par ces rayons devient conducteur d'électricité : tous les appareils chargés perdent leur électricité au voisinage desdits rayons.

Naturellement, on fut amené à étudier les corps fluorescents que nous fournit la nature et a chercher si cette fluorescence leur appartenait en propre ou si elle leur était communiquée du dehors, si enfin ces corps eux-mêmes émettaient quelques rayons de la nature des rayons X. Un savant français, M. Becquerel, parvint à démontrer que l'uranium était capable d'émettre des rayons analogues aux rayons X. L'uranium est un corps simple, un métal ressemblant assez à l'argent. Ses sels sont verts ou jaunes et sont doués d'une belle fluorescence verdâtre. On se sert du sesquioxyde d'uranium dans la fabrication des verres à reflets verts et jaunes. Tandis que les rayons X ne se manifestent que sur le passage d'un fort courant électrique, les rayons d'uranium se produisent spontanément. Comme les rayons X, ils sont invisibles aux yeux. Comme eux, ils rendent phosphorescents les corps qui les avoisinent. Comme eux, ils traversent les corps qu'ils rencontrent sur leur trajet. Ils possèdent donc toutes les

propriétés des rayons X. Pour démontrer l'impressionnabilité par les rayons d'uranium des plaques photographiques, il suffit de déposer sur une plaque, dans l'obscurité, un fragment d'un sel quelconque d'uranium. Au bout de plusieurs heures, en développant la plaque, on voit apparaître la trace très nette de l'uranium à l'endroit précis où il avait été posé. L'uranium s'est donc photographié lui-même dans l'obscurité, grâce aux rayons propres qu'il émet.

Encouragée par les travaux de M. Becquerel, madame Curie se demanda si d'autres corps n'étaient pas doués des mêmes propriétés. Ses admirables efforts furent couronnés de succès : elle découvrait, en 1898, que le thorium se comporte de la même façon que l'uranium. Le thorium est aussi un corps simple, un métal qui se présente sous la forme d'une poudre noirâtre. On ne le trouve que dans un minerai noir, vitreux, la thorite, qu'on rencontre dans les syénites de Brevig en Norvège.

Puis les recherches portèrent sur la pechblende. C'est en Bohème, à Joachimsthal qu'existe le seul gisement important de pechblende (la pechblende est un oxyde naturel d'uranium). Madame Curie ne tarda pas à constater que certains échantillons de ce minerai semblaient posséder à un très haut degré les propriétés de l'uranium. Elle traita chimiquement ces échantillons. L'uranium une fois extrait, elle isola des résidus un nouveau corps qu'elle appela radium, et elle pensa que c'était aussi un corps simple, un métal. Monsieur et madame Curie et plusieurs savants étrangers, MM. Rutherford et Ramsay entre autres, se passionnèrent pour l'étude de ce corps. Ils ne tardèrent pas à en mettre en évidence toutes les propriétés. Passons-les rapidement en revue.

Tous les sels de radium sont lumineux dans l'obscurité. Si l'on en projette une parcelle dans la flamme d'un bec de gaz, cette flamme prend une belle coloration rouge cramoisi. Les rayons qu'émet le radium agissent sur tous les corps qu'ils rencontrent, soit chimiquement, soit physiquement. Ils rendent le verre fluorescent ; au bout d'un certain temps, le verre perd cette fluorescence et se modifie : il se colore en brun, en jaune, en violet, prenant des teintes différentes sui-

vant sa composition. Les sels alcalins, tels que le salpêtre ou l'azotate de potassium, qui sont naturellement blancs, prennent des colorations bleues, jaunes, etc. Le sulfure de zinc devient phosphorescent. Le diamant s'illumine brillamment. On a même proposé cette méthode pour distinguer le diamant vrai du faux, lequel, étant en verre, se colorerait en brun. violet, etc. Une solution d'un sel de radium se comporte comme une pile électrique : elle décompose l'eau en ses éléments, hydrogène et oxygène.

Les propriétés physiques méritent d'être examinées avec non moins d'attention. L'air devient conducteur d'électricité dans le voisinage des sels de radium. Mais la plus intéressante de ces propriétés, c'est que le radium dégage d'une façon continue de la chaleur dont l'origine n'est pas connue. Si l'on prend deux tubes contenant chacun un thermomètre, et si dans l'un, le tube témoin, on met un sel quelconque, de baryum, par exemple, et si dans l'autre on place du radium, les parois de ces tubes étant isolées de toute influence extérieure, on ne tarde pas à constater que le thermomètre placé dans le tube à radium marque 2 à 3 degrés de plus que l'autre thermomètre. On a même calculé qu'un gramme de radium peut fondre en une heure environ son poids de glace. Le radium fait bouillir les gaz liquéfiés, l'hydrogène, par exemple. Jusqu'ici, ce dégagement de chaleur semble ne concorder ni avec un changement de poids ni avec une modification quelconque du radium.

En outre, les sels de radium rendent tous les corps qui les avoisinent radioactifs, c'est-à-dire capables d'émettre comme eux des rayons. Cette radioactivité subsiste un certain temps, puis diminue et disparaît. M. Rutherford, qui a bien étudié la question, suppose que le radium dégage une « émanation », qui se répand dans l'air comme un gaz ou une odeur et qui provoque la radioactivité. M. Rutherford a essayé de démontrer ce phénomène d'émanation à l'aide d'une expérience qu'il serait trop long d'expliquer ici. Cette « émanation » semblerait se comporter comme un gaz. Elle pourrait s'écouler par des tubes capillaires, mais serait arrêtée par les corps opaques et resterait par conséquent confinée dans les vases où on l'aurait enfermée.

Il faut signaler enfin l'action physiologique du radium sur les organismes vivants. Si, dans l'obscurité, on approche de l'œil une petite boîte contenant un tube rempli de radium, on a la sensation d'une vive lumière : les liquides de l'œil étant rendus phosphorescents, la rétine est impressionnée. Il paraît que les aveugles eux-mêmes perçoivent cette lumière. Les sels de radium, agissant directement sur le système nerveux chez des animaux trépanés, ont donné des accidents paralytiques qui, la plupart du temps, ont été suivis de mort. Le radium agit d'une façon bizarre sur la peau. M. Becquerel, ayant gardé plusieurs heures un tube de radium dans la poche de son gilet, ressentit quinze jours après une forte cuisson sur le ventre. Il aperçut alors sur sa peau une tache rouge de la forme du tube. La peau s'exquama, puis il se forma une plaie suppurante. Soignée, comme une brûlure ordinaire, elle guérit facilement.

On a essayé l'action des rayonnements du radium sur les microbes. Les colonies microbiennes ont paru arrêtées dans leur développement; mais l'expérience ne semble pas avoir réussi définitivement à les détruire. Enfin, de l'action du radium sur le peau et les microbes, certains médecins ont déduit la possibilité de détruire, grâce à lui, le cancer. Peut-être guérit-on le cancer en effet ; mais les accidents nerveux provoqués sont encore plus graves que le cancer lui-même, et le malade est exposé à succomber aux suites du traitement.

***

Voilà, résumées, l'histoire et les principales propriétés de ce merveilleux radium. Reste maintenant à expliquer les faits. Deux hypothèses sont en présence. La première a le mérite de la nouveauté. Elle consiste à crier au miracle : tout est bouleversé dans la science et dans la philosophie générale du monde ; il faut renoncer aux lois qui, cependant, semblaient régir l'univers d'une manière assez satisfaisante pour notre humble raison. Les lois foncières de la chimie, en effet, telles que les énonça Lavoisier et que les vérifia, durant tout le XIXe siècle, le travail des laboratoires dans les deux mondes, se trouvent en défaut. Le fameux axiome : « Rien ne se crée,

rien ne se perd », ne saurait s'appliquer à ce miraculeux métal qui, sans trêve, crée de la chaleur et semble ne rien perdre en équivalence. Jusqu'ici, la thermochimie nous enseignait que tout dégagement de chaleur dénote dans un corps un changement d'état : voici le radium immuable et pourtant la chaleur s'en échappe à jet continu. Le vulgaire a beau dire qu'il n'y a pas de fumée sans feu : voici de la chaleur sans dépense d'énergie. Qu'est ce métal miraculeux? Ceux que n'arrête pas l'intervalle des mondes, y verraient volontiers quelque matière supraterrestre, dégagée de toutes les nécessités qui semblaient régir notre terre : on sait à quelles admirables envolées de métaphysique et de poésie, ce bienheureux métal a donné l'essor. En y regardant de plus près, toutes ces belles imaginations reposent sur un postulat très simple, mais qui, peut-être, n'est pas entièrement démontré : « Le radium est un corps simple, un corps immuable. » Il faut, en effet, que le radium soit un corps simple, un corps immuable dans sa composition, comme dans son apparence et dans son poids, pour que ce dégagement continu de chaleur soit vraiment un miracle. Tout changerait brusquement d'aspect, si par hasard le radium était un corps composé, qui ne produirait de la chaleur que par une lente transformation.

Car nous avons de multiples exemples de corps composés, de sels, dégageant de la lumière et de la chaleur. Et l'on peut très rationnellement imaginer un corps composé, dont la dissociation serait si lente, qu'elle deviendrait une source continue et presque indéfinie de chaleur, et l'on peut imaginer aussi qu'à cette dissociation corresponde une nouvelle combinaison contemporaine qui, très lente, elle aussi, serait à son tour une nouvelle source de chaleur continue, en même temps qu'une reconstitution du poids initial. Si donc il était un corps composé, le radium, sans perdre de son poids, pourrait incessamment dégager de la chaleur, — en empruntant incessamment au monde extérieur les frais de sa dépense. Partant de cette seconde hypothèse, j'ai étudié de plus près certaines expériences que d'autres avaient pu imaginer ou réaliser avant moi. Trois de ces expériences me semblent conduire à des résultats significatifs :

a) M. Rutherford, étudiant l'émanation du radium, l'a

assimilée à un gaz qu'on peut liquéfier. Peut-être, y aurait-il lieu de l'identifier à un gaz déjà connu, l'hélium. En réalité, l'émanation semble bien se transformer peu à peu en hélium. L'hélium est un gaz incolore dont l'existence fut d'abord constatée dans le soleil à l'aide du spectroscope. On remarqua ensuite que certaines uranites, traitées par l'acide sulfurique, donnaient un gaz identique. On l'a, depuis, préparé et obtenu à l'état pur, en traitant un minerai, la clévéite.

b) De la pechblende, — d'où l'on tire le radium, — chauffée au rouge, se dégage de l'hélium.

c) Il se forme toujours de l'hélium quand on dissout un sel de radium.

Le résultat concordant de ces trois expériences nous conduit naturellement à cette question : le radium ne serait-il pas un composé d'hélium et d'un autre corps, — peut-être d'un autre corps déjà connu ? Le radium ne serait plus un corps simple, mais un composé, un héliure dissociable à la température ordinaire. Le dégagement continu de chaleur s'expliquerait par cette lente dissociation. S'il en était ainsi, les merveilles du radium rentreraient dans l'ordre des phénomènes connus.

J'aurais gardé plus longtemps cette hypothèse pour moi seul, si, dans la dernière séance de l'Académie des Sciences MM. Deslandres, Dewar et Curie n'avaient annoncé qu'eux aussi avaient constaté ce dégagement d'hélium. Quelques centigrammes d'un sel de radium, enfermés dans un tube de quartz et chauffés au rouge, ont laissé dégager un gaz qui a donné le spectre de l'azote ; ce dégagement d'azote avait déjà été constaté ; mais ce sel de radium, fondu et débarrassé d'azote, fut enfermé dans un tube de quartz : on remarqua alors qu'il semblait dégager lentement de l'hélium. Faudrait-il donc renoncer au « miracle » du radium et revenir aux lois expérimentales et rationnelles que le travail de nos prédécesseurs a lentement, mais sûrement établies ?

MARCEL MAGNAN

QUESTIONS EXTÉRIEURES

LORD CURZON ET LE TIBET

I

Pour faire l'éloge de lord Curzon, vice-roi des Indes, une revue anglaise disait récemment[1] : « C'est le plus asiatique des *gentlemen.* » A cet éloge mérité, l'Europe entière ne put qu'applaudir, tant que lord Curzon ne manifesta son *asiatisme* qu'en ces fêtes et durbars, étalages de perles et de sabres, défilés de radjahs, d'éléphants et de nababs, musiques et divertissements à la Grand Mongol, que les Anglais eux-mêmes appelèrent, non le couronnement, mais le *curzonnement* de 1902. Contraste fort asiatique : en cette même année, paraissaient les *Livres bleus* sur l'*India Famine*[2], et l'on pouvait compter que, faute d'irrigations, la sécheresse faisait annuellement mourir de faim quatre à cinq millions d'Hindous ; dans les bonnes années, c'est à une dizaine de millions que monte le chiffre de ces morts.

Un gentleman européen aurait peut-être mis son devoir et tous ses soins à prévenir, à enrayer du moins le retour de pareils désastres : si l'on eût dépensé en travaux publics les millions que coûta l'impériale comédie, il est probable que des districts entiers seraient à l'abri désormais ; dans telle

1. *Contemporary Review,* janvier 1904, p. 25.

2. Cd. 1179 et 1180. Cf. W. Digby, *Prosperous British India.*

plaine du Pendjab ou des Rhadjpoutes, d'où l'eau des fleuves s'est écartée, il suffirait de quelques canaux pour repeupler les villes croulantes et reverdir les champs. Mais lord Curzon est asiatique : ses amis nous l'annoncent comme le futur Napoléon de l'Asie ; ils nous présentaient déjà Cecil Rhodes comme le Napoléon de l'Afrique ; nous savons ce que ces Napoléons peuvent coûter à l'humanité.

Napoléon détestait l'Anglais. Lord Curzon déteste le Moscovite. En quittant les bancs d'Oxford, il était parti en guerre et, durant cinq ans, il avait dénoncé aux lecteurs du *Times* les scandaleux empiètements des Russes dans l'Asie Centrale, — *Russia in Central Asia* (1889), — en Perse, — *Persia and the Persian Question* (1892), — et dans l'Extrême-Orient, — *Problems of the Far East* (1894). Puis, durant son passage au *Foreign Office*, comme sous-secrétaire d'État (1895-1898), son ardeur russophobe avait été mâtée par la sagesse de lord Salisbury. Il prend aujourd'hui sa revanche. Les premières années de sa vice-royauté (1898-1901) furent tristement occupées par les soucis de la guerre sud-africaine. L'Inde, dégarnie de troupes, avait tout à craindre d'une descente russe vers Hérat et Kaboul, ou vers Téhéran et Bender-Bouchir. Aussi, tant que les forces anglaises eurent à lutter contre les Boers, l'asiatisme de lord Curzon dut se contenter de viandes un peu creuses : à peine quelques opérations de police contre les Birmans (février 1900), quelques razzias contre les Waziris (septembre-novembre 1900), quelques répressions des révoltes causées par la famine ou la peste purent montrer à l'œuvre cette manière forte, dont le nouveau vice-roi s'était jadis fait l'apôtre dans le *Times*.

En 1902, la guerre sud-africaine terminée lui permit de tâter la frontière orientale de la Perse et — simple entrée en matière — d'affirmer les droits de l'Angleterre sur Koweit et sur tout le Golfe Persique. En 1903, est venu le grand jeu. Après une nouvelle expédition contre les Waziris, ce fut d'abord une promenade triomphale dans les eaux désertes du Golfe : canons tonnants, drapeaux battants, tous cuirassés et torpilleurs dehors, le vice-roi vint montrer son auguste personne aux cheikhs bédouins, qui daignèrent empocher ses présents. Lord Curzon pendant deux mois fut heureux : il

crut narguer le Moscovite qui, tranquille dans sa Perse mi-conquise, se penchait au rempart de la forteresse iranienne pour regarder en bas, sur la grande mer, la fumée de ces canonnades ; du haut de sa passerelle, lord Curzon ne « réalisait » pas combien, vus de trois mille mètres d'altitude, les plus gros cuirassés semblent de petits bateaux. Rentré dans son royaume, il constata pourtant que le Russe n'était pas ému. Alors il se tourna vers une autre frontière, et l'affaire tibétaine fut mise en train.

C'est pour la réussite de cette affaire que lord Curzon, redevenu journaliste, s'est efforcé, depuis trois mois, de brouiller les choses en Extrême-Orient. Presse et gouvernements, l'Europe presque entière se liguait en une croisade de la paix. Les deux adversaires eux-mêmes, Russie et Japon, mesurant la criminelle folie d'une guerre engagée pour un si vain motif, s'attardaient en négociations, notes et contre-notes. Fidèles à leurs désirs d'entente cordiale, les cabinets de Londres et de Paris interposaient leurs bons offices. Paris surtout, pour tenir les engagements réciproques, échangés par-dessus le Détroit, employait toute son influence à incliner son allié aux concessions équitables. Dans son évident amour — et besoin — de la paix, le Tsar imposait l'une après l'autre ces concessions aux Bezobrasoff, Alexeieff et autres fauteurs de tueries. Il reconnaissait et proclamait les droits du commerce international en Mandchourie. Il reconnaissait et proclamait les droits du commerce japonais et même « des intérêts particuliers du Japon » en Corée. Il ne refusait pas d'envisager l'établissement d'un régime coréen, qui assurât aux Japonais une prépondérance décidée. Il exigeait seulement que cette prépondérance pacifique ne pût jamais devenir une arme de guerre contre la Sibérie ou la Mandchourie : il réclamait donc des Japonais la promesse de ne jamais user de la Corée « pour un but stratégique ». Ayant ainsi fait la part, la grande et généreuse part, aux ambitions ou commodités de l'adversaire, il refusait, avec raison, toute chicane sur cette affaire mandchourienne, où le Japon n'avait que voir, car la Mandchourie ne regarde que la Chine. Pour la première fois, peut-être, depuis la guerre des Balkans, l'Europe libérale pouvait donner sa pleine adhésion à la politique russe. Ceux-

là même que n'a jamais entraîné le fanatisme russophile, ceux qui ont toujours plaidé la cause de la justice et de l'humanité étaient forcés de chercher le bon droit du côté de Pétersbourg. Seuls, quelques journaux anglais, et parmi eux le *Times*, excitant le chauvinisme japonais, dénonçant l'insatiable moscovisme et criant que le salut du monde exigeait un petit égorgement, poussèrent à la bataille. Ce n'est pas du gouvernement anglais, c'est moins encore du roi Édouard VII qu'ont pu venir de pareilles excitations. Le gouvernement désire la paix et le roi l'impose. Mais le roi est constitutionnel, et le gouvernement de M. Balfour n'est pas toujours le maître de ses propres serviteurs : au *Foreign Office* surtout, la droiture de lord Lansdowne est souvent sans défiance contre tels dévouements à l'ancien sous-secrétaire d'État, en qui tout un parti salue déjà « l'homme qui vient ». Dans la prédication belliqueuse du *Times*, l'Angleterre a reconnu l'inspiration, le ton peut-être de lord Curzon ; il est certain que ces articles anonymes coïncidèrent avec le voyage à Londres de sir Walter Lawrence, secrétaire du vice-roi. Il est bon de chercher à quels intérêts vitaux lord Curzon voulut sacrifier la paix du monde.



Au centre de l'Asie, à quatre mille mètres d'altitude moyenne, le Tibet est un pays assez mal connu, dont la superficie est à peu près le quadruple de la France, — soit environ deux millions de kilomètres carrés, — et dont la population est évaluée à deux millions d'hommes par certains explorateurs, à six millions par d'autres. Dans l'ensemble, c'est un plateau dénudé, glacé, inhabitable sur les trois quarts de son étendue pendant huit ou dix mois de l'année. On y peut distinguer pourtant deux régions assez différentes : au nord et à l'ouest, la région des lacs ; au sud et à l'est, la région des rivières.

Au nord et à l'ouest, la région des lacs, qui occupe les trois quarts du Tibet — deux ou trois fois la superficie de la France, — est la plus haute : « Au fond de ces vallées, nous n'avons jamais campé moins haut que le sommet du Mont

Blanc », écrivait l'un des derniers explorateurs. Cette région nous est pourtant familière, grâce aux héroïques aventures de ces explorateurs français et anglais. Les noms des Bower, Grenard et Dutreuil de Rhins y restent attachés. C'est un chaos de montagnes dispersées et de cuvettes sans connexion : la neige éternelle couvre les sommets; des lacs, salés pour la plupart, occupent les bas-fonds. C'est le pays des nomades et des tentes :

Aucune autre contrée au monde n'a une altitude moyenne égale sur une pareille surface. Cette altitude moyenne est supérieure à 5 000 mètres, les vallées ayant de 4 400 à 5 300 mètres, les pics de 6 000 à 7 500, les cols de 5 000 à 5 800. Aucune pente générale n'y est suffisamment déterminée pour permettre aux eaux de s'assembler en rivières; les ruisseaux et les torrents vont s'endormir dans des lacs innombrables, éparpillés comme des fragments de miroir brisé. La végétation est à peu près nulle. Les pâtres tibétains ne s'aventurent que peu au delà du 33° dans la saison chaude et restent au-dessous du 32° en hiver [1].

Au sud et à l'est, le plateau, moins haut, est beaucoup plus raviné; les eaux ne séjournent pas en lacs, mais coulent en rivières. C'est le pays des bourgs et des cultivateurs :

Le climat moins sec fournit plus d'humidité et favorise le travail d'érosion des eaux, qui se sont creusé de profondes vallées et ont trouvé un écoulement vers la mer. De grands fleuves, l'Indus, le Tsanpo-Brahmapoutre, la Salouen, le Mékong, le Fleuve Bleu et ses affluents, et le Fleuve Jaune y sont nés. Près des sources, l'aspect du pays ne change que peu : ce sont toujours les mêmes vallées, très hautes et peu hospitalières à la vie... Puis les pentes se revêtent de bois chétifs et clairsemés. Les chaînes de montagnes [se dessinent], rétrécissant les vallées dont le fond se déprime de plus en plus, sans que les sommets s'abaissent d'une manière notable : le pays se hérisse de sierras fort hautes, abruptes, rocheuses, difficilement franchissables, qui ne laissent entre elles que des espaces très restreints pour la culture et la pâture.

La zone méridionale, constituée par le bassin du Tsanpo-Brahmapoutre, est la plus favorisée de la nature. Les vallées sont en général un peu plus larges et leur proximité plus grande de l'équateur permet

1. F. Grenard, *Le Turkestan et le Tibet*, p. 319.

de récolter du riz, des abricots et des jujubes jusque par 3500 mètres d'altitude. C'est là que sont bâties les villes les plus considérables, Chigatzé, Lhassa et [Chétang][1].

Mais, région des lacs ou région des rivières, pays des tentes ou pays des maisons, steppes des nomades ou champs des laboureurs, le Tibet tout entier n'est qu'un lamentable séjour :

Terre dure et avare, qui ne donne qu'à regret un peu de pain aux hommes qui l'habitent. Auprès d'elle, les plus sauvages cantons de la Suisse ressemblent à des parcs de plaisance. En quelque lieu que l'on soit, on est entouré de hauteurs que la neige ne quitte jamais, flagellé par des vents véhéments et aigus, exposé à des froids polaires. L'aspect est partout austère, monotone, accablant par l'énormité des proportions, rarement égayé par un soupçon de grâce fugitive. Le séjour en serait presque insupportable si le ciel et l'eau n'étaient clairs. Une telle contrée n'était destinée qu'à servir de refuge à quelque race disgraciée : le peuple tibétain n'a jamais atteint qu'à une culture médiocre, pâle reflet des civilisations chinoise et hindoue; les Tibétains eux-mêmes ont eu la rare modestie de reconnaître l'infériorité de leur pays, qu'ils surnomment *k'ob youl*, le « Pays Barbare[2] ».

Les vieux livres de l'Inde appellent le Tibet *Long-mar Bod youl*, le « Pays des visages rouges ». Sous la couche de crasse, qui recouvre uniformément tous les visages, il est difficile de reconnaître aujourd'hui si les Tibétains méritent encore cette épithète. Il semble qu'à travers les siècles, des croisements innombrables aient métissé à l'infini le peuple rouge. Le Tibétain d'aujourd'hui se reconnaît moins par ses traits spécifiques que par les différences avec tous ses voisins. Ce n'est pas un Turc, ni un Mongol, ni un Chinois, ni un Hindou. Il réunit pourtant quelques traits des uns et des autres. Ses longs cheveux et sa barbe fournie, son nez proéminent et parfois aquilin, ses yeux un peu bridés, sa face carrée et osseuse, sa forte charpente et sa maigreur le désignent à première rencontre. Mais ici moins qu'ailleurs, il faut parler de race : c'est l'unité de langue et, plus encore, de religion qui fait, à vrai dire, l'unité du Tibet. Le Tibet est surtout une communauté religieuse : le peuple tibétain est la société de

1. F. Grenard, *Le Turkestan et le Tibet*, pp. 320-321.

2. Id., *Ibid.*, p. 322.

frères lais, dont les *lamas* et le *dalaï-lama*, leur chef, « leur pape » comme disait déjà le vieil Orderic de Pordenone, sont les moines et l'abbé.

Cette religion du Tibet est une déformation, une « Réforme » du bouddhisme hindou. Introduit au VII[e] siècle de notre ère par le premier prince de Lhassa, qui étendit sa souveraineté sur tout le plateau ; puis régénéré et discipliné au XIII[e] siècle par le fameux Tsong-Kapa : le bouddhisme au Tibet s'est vidé de tout contenu dogmatique, pour devenir une collection de rites et une hiérarchie de prêtres :

Au sommet un général, dont la juridiction [théorique], qui comprend le droit de vie et de mort, s'étend à tous les moines répandus sur la surface du pays de langue tibétaine ; dans chaque district, un provincial nommé par le général ; à la tête de chaque couvent, un abbé délégué par le provincial et confirmé par le général ; au-dessous de l'abbé, dans chaque couvent, deux catégories de moines..., les *djé-slong* qui sont les moines de plein exercice [les Pères], et les *djé-ts'oul,* qui sont les diacres, les stagiaires ; au-dessous, les novices et les candidats. N'est pas admis qui veut : les monastères écrèment la population à leur profit ; ils s'annexent les individus les plus forts et les plus intelligents et, comme ces moines ont du loisir et sont tenus d'étudier, ils maintiennent leur supériorité intellectuelle sur la nation. Ajoutez leur nombre extraordinaire : il n'y a pas d'exemple d'un pays ancien ou moderne peuplé d'une pareille multitude de moines ; on en compte en moyenne un pour quatre habitants; il y a certainement cinq cent mille moines au Tibet[1].

Tout ce clergé en apparence obéit au *dalaï-lama* ou *talé-lama*, qui réside près de Lhassa dans le couvent de *Bouddha-La*, la « Montagne de Bouddha ». Le dalaï-lama est aux yeux des fidèles l'éternelle incarnation de Bouddha : il ne meurt que pour renaître quelques mois après. Reconnu dès sa naissance à des signes rituels, il est aussitôt installé sur le trône de son prédécesseur. Pendant son enfance, un Conseil de moines et de nobles gouverne en son nom. Majeur, il est en théorie le maître absolu, au temporel comme au spirituel ; mais, le plus souvent, il n'est que l'instrument d'une aristocratie religieuse ou féodale. S'il entend gouverner selon son

1. F. Grenard, *Le Turkestan et le Tibet*, p. 414.

bon plaisir, quelque coterie indigène ou étrangère intervient pour abréger ses jours et causer par son incarnation nouvelle l'installation d'une régence, qui rend le pouvoir à ses coadjuteurs. D'où la légende européenne, qui nous représente le dalaï-lama comme l' « enfant roi » : le dalaï-lama actuel a près de trente ans.

Il ne faut pas exagérer le pouvoir de ce pape ni croire que le Tibet tout entier est le domaine exclusif de cet autre Saint-Siège. Nominal à Lhassa, le pouvoir absolu du dalaï-lama est limité dans les provinces par les privilèges des seigneurs féodaux, par la révolte quasi perpétuelle des roitelets locaux ou chefs de tribus, par l'indiscipline des nomades, toujours enclins au brigandage, et surtout par l'existence d'autres incarnations, secondaires il est vrai, de la Sagesse ou de la Divinité. En chacun des grands couvents, le supérieur se réincarne pareillement de génération en génération; entre le passé et le présent, entre le ciel et la terre, ces abbés éternels établissent ainsi la chaîne ininterrompue, et leurs existences, continues, bien que successives, en font tout à la fois les délégués intangibles de la divinité et les chefs indiscutés de la nation. Près de Chigatzé, dans le couvent de Tachiloumpo, le *Pangtchen Ripotché* n'est guère inférieur au dalaï-Lama en dignité spirituelle : au temporel, si Lhassa l'emporte, c'est grâce à l'appui seulement que depuis deux siècles lui a donné le Chinois suzerain. Depuis deux siècles, en effet, le dalaï-lama a reconnu la suzeraineté chinoise sur tout le Tibet. Un résident chinois, l'*amban*, séjourne auprès de lui, et, lui donnant l'appui moral et le secours militaires de quelques soldats, intervient dans toutes les affaires.

Propriétaires du sol, qu'ils louent à des métayers; gardiens des routes, que leurs couvents-forteresses dominent; maîtres du commerce, que leurs banques et leurs douanes surveillent; distributeurs de la justice; leveurs de dîmes; au besoin, soldats et chefs de bande; vendeurs de miracles et de remèdes; chasseurs de démons; collecteurs d'aumônes et de testaments; grands « débrideurs » ou plutôt grands « tourneurs » de prières, — car ces industriels ont inventé le moulin religieux, qui amène automatiquement sur terre les faveurs du ciel : — les lamas recueillent non seulement les revenus du

Tibet, mais encore les lointaines offrandes de tout le bouddhisme mongol et chinois. Car vers la Chine du nord et vers la Mongolie, leur pouvoir spirituel s'est, depuis sept ou huit siècles, étendu bien au delà de leurs frontières temporelles. De ce côté seulement, le Tibet est entr'ouvert : sur tout le reste de son pourtour, il reste inabordable, grâce aux défenses naturelles de ses montagnes ou de ses déserts et grâce aux édits des seigneurs-moines ou du Chinois, leur suzerain.

***

Au nord-ouest, entre le Tibet et le « Pays des Turcs », le Turkestan chinois, une barrière presque infranchissable est dressée par les hautes montagnes du Kouen-Lun et de l'Akkatagh, au pied méridional desquels se déroule encore l'inabordable solitude des lacs. Il suffit de relire quelques pages de Dutreuil de Rhins pour voir cet immense pays de neiges, « où ne passe que le vent, où ne se passent que des phénomènes géologiques : durant soixante jours, l'homme ne se rappela à notre attention que par son absence. » Ces montagnes marquent une séparation ethnique et religieuse : en deçà, les Tibétains et le bouddhisme; au delà, les Turcs et l'Islam.

A l'ouest, les sillons parallèles du Chayok et de l'Indus ne sont qu'en apparence des voies d'accès : entre ces gorges étroites, les chaînes du Karakoroum et de l'Himalaya occidental dressent à pic leurs murailles verticales, d'où glaciers, neiges et avalanches de pierres tombent et ferment le chemin. De ce côté, c'est à peine si un escalier de roches, à travers des cols de 5 500 à 6 000 mètres, peut conduire quelques mulets ou quelques moutons chargés, — car le mouton seul peut grimper en tels de ces passages et vivre en cette froidure, — de Leh (Ladak) vers ce même désert des lacs. Depuis dix ans, les Anglais ont fait de nombreuses explorations sur cette frontière : les livres de Deasy et de Wellby, pour ne prendre que les plus récents, en montrent l'héroïque inutilité[1]. Les passes franchies, on marche dans la

1. Captain H. Deasy, *In Tibet and Chinese Turkestan;* captain M. Wellby, *Through unknown Tibet.*

désolation d'un pays lunaire : aucune ressource; pas même d'eau potable durant plusieurs étapes; le plus souvent, pas d'herbe même pour les moutons, — les seules antilopes, qui « se nourrissent de pierres », y pullulent en hardes de dix ou quinze mille têtes ; — de loin en loin, quelque campement de nomades qui, par obéissance aux ordres de Lhassa ou par crainte des malédictions et vengeances monacales, refusent à l'étranger tout secours, tout renseignement ; pas la moindre piste; au bout de trois ou quatre mois, après cent détours et retours dans cette prison de montagnes, les expéditions redescendent l'escalier de Ladak, sans avoir rien vu que sommets neigeux et vallées désertes. Pourtant quelques caravanes arrivent de Lhassa à Ladak : malgré l'occupation anglo-hindoue, l'influence religieuse des lamas s'est maintenue dans la haute vallée de l'Indus; elle descendait jadis beaucoup plus bas; elle recule sans arrêt devant la poussée musulmane, venue du Pendjab ou de l'Afghanistan.

Au sud, c'est l'Himalaya. Pas plus que les Alpes ni les Pyrénées, l'Himalaya par lui-même n'est, comme on dit, « frontière naturelle » (étrange conception, soit dit en passant, de cette bonne Nature installant de toute éternité des frontières, c'est-à-dire des lignes de douanes ou de forteresses, entre les futures communautés humaines). C'est au devant, en bas de l'Himalaya qu'entre les gens de la plaine et les gens du plateau, un rempart de collines — la chaîne des Sivaliks — et un large fossé de marais — la zone du Téraï, — par la sauvage surabondance de leurs forêts inextricables, par leurs traînées infinies d'eaux coulantes ou dormantes, par leurs jungles peuplées de fauves et leur atmosphère de fièvre, interposent une limite, qui fut longtemps presque impénétrable. Longtemps, séparées de la plaine, les vallées des monts eurent leurs seules relations intimes avec les gens du plateau, auxquels les rattachaient la conformité du sol, la similitude du climat, le même genre de vie, moitié pastorale et moitié agricole, et la même religion lamaïque. Longtemps, l'influence spirituelle et temporelle du Tibet s'étendit, pardessus l'Himalaya, jusqu'aux bords du Téraï. Mais, durant les derniers siècles, des bandes de guerriers hindous, Rhadjpoutes, Sikhs et Gourkhas, sont montées de la plaine à tra-

vers la jungle et ont réduit à leur servitude les pacifiques populations de la montagne. Des États et de petites principautés, fondés par ces conquêtes hindoues, ont garni tout le revers de l'Himalaya, entre les marécages d'en bas et les glaciers d'en haut : Kachmir, Koumaon, Népal et Boutan ont secoué la tutelle politique de Lhassa, alors même qu'ils restaient en partie dans sa clientèle religieuse.

Survinrent les Anglais, qui soumirent certains de ces royaumes, Kachmir, Koumaon, etc., et s'attachèrent les autres, Népal et Boutan, par d'étroites alliances ou, mieux, par une solde. Jusqu'au faîte de l'Himalaya, l'influence anglo-hindoue prévalut. En un seul point, le Tibet conserva une langue étroite de son ancien domaine : entre le Népal et le Boutan, deux couloirs de rivières parallèles, la Tista et le Choumbi, descendent vers le Téraï, d'où leurs eaux coulent au Brahmapoutre. C'est le pays du Sikkim. Longtemps, les lamas maintinrent leur pouvoir sur les tenanciers de ces deux vallées alpestres. Mais, dès le XVIIIe siècle, la force anglaise avait jeté son dévolu sur cette enclave que, du sud au nord, pourrait emprunter la route directe entre Calcutta et Chigatzé, entre le plaine du Bengale et les hautes villes tibétaines. Dès 1780, Warren Hastings tentait par ses ambassadeurs d'ouvrir cette route commerciale, la seule route, à vrai dire, qui puisse unir l'Inde au Tibet. Car il ne faut compter pour rien les deux autres vallées, bien plus longues et plus larges, qui sur les cartes s'offrent à l'œil non prévenu comme « les Valtelines de l'Himalaya » : les vallées supérieures du Sutledje et du Brahmapoutre.

Le couloir du Sutledje, à l'extrémité occidentale de la chaîne, a été soigneusement exploré par les Anglais, dont la capitale d'été, Simla, est bâtie à la « porte » même du fleuve. Simla, où de Calcutta, chaque année, durant la saison chaude, émigrent vice-roi, bureaux et états-majors de l'empire hindou, Simla envoya de nombreuses missions et tâcha de pousser une route à travers les forêts, les roches croulantes, les torrents déchaînés et les neiges de ce fossé du Sutledje. Il fallut y renoncer. Outre la longueur de ce chemin qui n'aboutissait encore qu'au désert lacustre d'en haut, outre l'intolérable chaleur et les brouillards irrespirables qui alter-

nent en cette longue geôle de glaces, les dangers des avalanches et des crues soudaines ont arrêté la poussée anglaise. Quant à la vallée supérieure du Brahmapoutre, elle est encore bien mal connue : c'est à peine si quelques voyageurs indigènes, des *pandits* envoyés en espionnage par le gouvernement de l'Inde, ont remonté le fleuve au delà des « portes » de l'Assam. Il semble que les mêmes difficultés barreront toujours ce passage : l'abondance des pluies — il tombe ici en une année plus d'eau que durant un demi-siècle dans telle partie de la France — décuple les risques; les crues soudaines, irrésistibles, emplissent tout à coup les défilés et balaient forêts, villages, troupeaux et caravanes sous trente et quarante mètres de boues ou de roches entraînées.

Le Sikkim reste donc la seule voie d'accès entre l'Inde et le Tibet. En 1890, les Anglais, sous couleur de supprimer le brigandage et la révolte, invoquant aussi le droit des loups sur les rivières dont ils boivent les eaux inférieures, forcèrent les Tibétains et la Chine suzeraine à leur céder la vallée de la Tista : ils voulurent bien laisser encore la vallée parallèle du Choumbi à ses légitimes propriétaires; mais, comme paiement de cette générosité, ils exigèrent que la route vers Chigatzé fût ouverte à leur commerce. Ils fondaient de grands espoirs sur la clientèle tibétaine pour la consommation de leurs thés hindous. L'Inde, on le sait, est devenue en nombre de ses provinces une grande plantation de thé. L'Assam, en particulier, et la moyenne vallée du Brahmapoutre ont été transformés durant les vingt années dernières : aux forêts de grands arbres et de lianes, qui encombraient les collines et les rives du fleuve, ont succédé les enclos d'arbustes à thé. Encouragé par les énormes bénéfices que réalisa le planteur de l'Inde tant qu'il n'eut à concurrence que les thés chinois, le défrichement tripla, quadrupla, quintupla les surfaces plantées, et Calcutta put jeter sur le marché du monde des quantités toujours grandissantes : 50 millions de livres en 1882; 80 millions en 1887; 124 millions en 1892; 155 millions en 1897. Notre consul à Calcutta écrit en 1902[1] :

Les exportations de thé se sont graduellement élevées d'année en

1. *Rapports commerciaux*, n° 121, p. 12.

année. L'augmentation de 12 p. 100, constatée en 1899-1900, a été suivie en 1900-1901 d'une nouvelle augmentation de 8 p. 100 : [c'est le chiffre le plus élevé qui ait] jamais été enregistré. Le rendement total du thé indien a été évalué en 1900-1901 à 187 millions de livres : 12 ou 13 millions de plus qu'en 1899-1900, et 34 ou 35 millions de plus qu'en 1898-1899. Cette augmentation est due à l'ensemencement de nouveaux terrains. La répartition parmi les pays acheteurs a eu lieu comme suit :

Pays acheteurs	1899-1900 (en millions de roupies)	1900-1901
Royaume-Uni	79	83
Égypte et colonies anglaises	3,7	4,3
Turquie et Arabie	1	1,5
Reste du monde	2,5	1,8

Le royaume et l'empire britanniques forment, on le voit, la clientèle presque exclusive de ce thé « impérial ». Cette clientèle n'est pas indéfinie, et ses demandes croissent beaucoup plus lentement que les offres de l'Inde. Elle semble même avoir atteint un maximum, que désormais elle ne dépassera que de peu. En 1901, les planteurs criaient déjà à la surproduction et à la mévente : au taux de 1882, ils eussent vendu 140 millions de roupies, ce qu'on ne leur payait plus que 90 millions. En 1902, ils s'efforcèrent de produire de moindres quantités, mais des qualités supérieures. Notre consul écrit en 1903[1] :

Les envois de thé à destination des pays étrangers ont baissé de 14 p. 100 en quantité et de 21 p. 100 en valeur. La cause de ce déclin est principalement attribuée au temps anormal qu'il a fait. On a, en outre, réduit le rendement par l'introduction d'un système de cueillette plus soigné, qui a donné pour résultat une quantité moindre, mais de meilleure qualité. En raison de cette réduction, les prix se sont raffermis et la valeur moyenne des thés indiens sur les marchés métropolitains était, à la fin de l'année, plus élevée qu'à la clôture de l'année précédente. Comme d'habitude, la masse de ces envois s'est dirigée vers le Royaume-Uni.

A quelques étapes de leurs enclos, les planteurs de l'Assam connaissent un marché qui leur fournirait le complément

1. *Rapports commerciaux*, n° 235, p. 8.

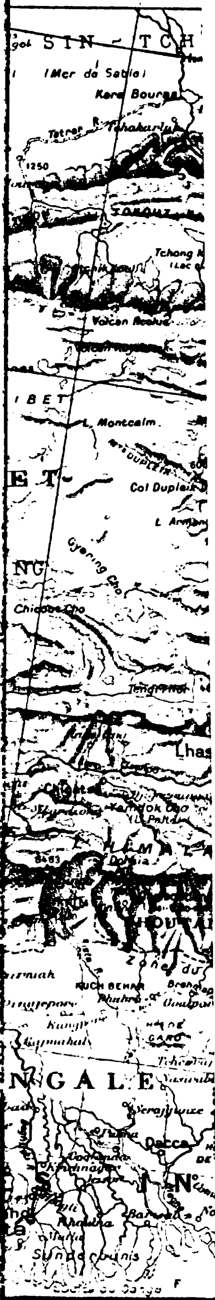
nécessaire des marchés britanniques. La métropole et ses colonies, de jour en jour plus difficiles, exigent pour un prix toujours moindre des qualités toujours meilleures ; il faudrait aux planteurs un consommateur des thés médiocres et des déchets. Or, le Tibétain se nourrit principalement de « thé beurré », comme disent les voyageurs : c'est une sorte de brouet où le lait, le beurre, le sel, parfois aussi la farine d'orge grillée, entrent en un singulier mélange. Et par delà le Tibet, toute la clientèle mongole du lamaïsme use du même thé. Si Lhassa ou Chigatzé pouvaient s'ouvrir aux caravanes de l'Assam, quel changement soudain dans l'avenir du planteur ! Mais la Chine suzeraine regorge, elle aussi, de thés inférieurs : par les fleuves et les ports, elle vend aux Européens les bonnes qualités ; mais, par les routes de la Mongolie et du Tibet, elle exporte ce « thé en briques », dans les tablettes duquel elle comprime les feuilles mal venues ou les pousses avortées et dont les nomades et les montagnards se contentent. La Chine veut donc se réserver le marché tibétain. Depuis 1890, malgré les stipulations des traités, elle ferme toujours les routes du Sikkim. L'Inde continue d'être séparée du Tibet par une consigne policière et religieuse. C'est avec la Chine et la Mongolie que le Tibet continue les seules relations ouvertes de politique et de commerce. Lord Curzon revendique l'exécution des traités. A coup sûr, l'intérêt des planteurs lui est cher. Mais l'affaire commerciale n'est que le prétexte : car derrière cette résistance sino-tibétaine, il a flairé la « grande conspiration russo-chinoise », que l'on nous dénonce depuis trois ans bientôt.

VICTOR BÉRARD.

(La fin prochainement.)

10 Février 1904. — Le jour même où les Japonais attaquent Port-Arthur, sans déclaration de guerre, le *Foreign-Office* publie un *Livre bleu* sur le Tibet.

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD



(Mer de Sable)
1250
Volcan Reclus
L. Montcalm
Col Dupleix
Gyaring Cho
Yamdok Cho
KUCH BEHAR
GARO
Dacca

TABLE DU PREMIER VOLUME

Janvier-Février 1904

LIVRAISON DU 1er JANVIER

LIVRAISON DU 15 JANVIER

LIVRAISON DU 1er FÉVRIER

LIVRAISON DU 15 FÉVRIER

LIVRES NOUVEAUX

LE SEMEUR, par **Gabriel Maurière.**

Voici une histoire racontée par l'auteur, avec l'accent même de la vérité : le récit s'ordonne sans effort, les scènes sont simples et tout naturellement dramatiques ; les détails sont toujours pittoresques, à force de précision. M. Gabriel Maurière nous introduit dans le monde si intéressant des instituteurs : il nous montre leur vie modeste et résignée, le dévouement généreux des uns, les petites intrigues des autres. Surtout, il nous les montre dans leur ménage, parfois mal compris de leur femme et de leurs parents, poussés malgré eux, comme presque tous les fonctionnaires, à solliciter de « l'avancement ». Le héros de ce livre est un brave homme ; la vie lui apporte sa part d'épreuves : il les supporte avec courage, même la plus accablante, la trahison de sa femme. On est empoigné par cette histoire d'amour, de souffrance et le pardon.

DES HÉROS ET DES DIEUX,
par **Nicolette Hennique.**

Ce sont les héros et les dieux de l'ancienne mythologie qui revivent en ces poèmes, où mademoiselle Nicolette Hennique évoque, tour à tour, leurs exploits et leurs passions en vers éloquents, harmonieux et précis. On sent que l'auteur s'est réfugiée, loin de la vie actuelle, dans l'adoration sereine de ceux que les hommes adoraient autrefois : elle a retrouvé la ferveur et la foi des antiques pasteurs hellènes pour chanter les dieux et les déesses que personne aujourd'hui n'aime ni ne supplie et qui « tous ont quitté le sceptre intenable et la nue ». Elle leur brûle un dernier tribut d'encens, elle leur offre un dernier hommage de vers parfumés et elle les adjure, en retour, de la garder au milieu de la vie moderne, protégée par le bouclier d'Hercule.

LA MERVEILLEUSE VISITE, par **H.-G. Wells,**
traduit par **Louis Barron.**

Avec une imagination infatigable, M. H.-G. Wells, le Jules Verne anglais, continue d'inventer de ces admirables contes pour les grandes personnes, tels que l'*Homme invisible*, que nous avons publié ici même ; nous avons signalé presque tous les autres, la plupart excellemment traduits par M. Henry D. Davray. Ce nouveau livre n'est pas moins intéressant : cette fois, c'est l'histoire d'un ange tombé sur notre planète, le récit de ses aventures et de son initiation à notre vie humaine, à nos mœurs, à nos émotions, que l'on trouvera dans ce volume. Les aventures sont d'une fantaisie charmante : on pense, à lire cette « merveilleuse visite », aux plus délicieux contes de Voltaire, et la jolie traduction de M. Louis Barron prête à l'œuvre une réelle élégance.

LA VIE ET LES LIVRES, par **Gaston Deschamps.**

Voici la sixième série de cette publication presque annuelle, où l'auteur réunit, parmi ses articles du *Temps*, ceux qu'il juge les plus durables. En trois grandes divisions : *Cycle de Napoléon, Cycle de la Guerre, Exotisme colonial et pittoresque*, il a partagé et condensé son œuvre critique des vingt ou trente derniers mois. Le volume ainsi composé est devenu un livre véritable, où la matière, ordonnée suivant ce plan nouveau, s'organise avec une vie plus intense et plus colorée. Et, pour mieux prendre encore la curiosité du lecteur, M. Deschamps s'est donné la peine de dresser, à la fin, l'index complet, l'index alphabétique des noms cités dans les six volumes de son œuvre : c'est le répertoire de tout ce qui depuis dix ans, bien ou mal, glorieusement ou sans succès, a tenu ou essayé de tenir une plume, — sans compter les glorieux devanciers auxquels M. Deschamps rapporte volontiers ses mesures ; d'Abbadie à Zwingle, c'est l'alphabet complet de nos vieux et jeunes littérateurs.

LA RUSSIE ÉCONOMIQUE, par **A. Anspach.**

Le sous-titre de ce livre : l'*Œuvre de M. de Witte*, indique suffisamment la tendance de l'auteur, et l'*Introduction* de M. de Larivière n'est que le résumé de ce panégyrique. Il paraît « qu'aucun danger ne menace l'œuvre économique dont M. de Witte a jeté les bases... L'Empire slave n'en est qu'à ses débuts. C'est donc surtout dans ses résultats qu'il sera possible de porter sur l'œuvre de M. de Witte un jugement définitif. Néanmoins il était permis à M. Anspach, qui habite depuis plus de vingt-sept ans la Russie, de présenter un exposé impartial de ce que le *Colbert moderne* a fait durant ses onze ans de ministère. » Le lecteur français est donc prévenu. Il fera bien de ne pas oublier les préjugés de l'auteur, en lisant cet exposé où il trouvera néanmoins sérieuse matière à réflexion.

HISTOIRE DES ŒUVRES DE STENDHAL,
par **Adolphe Paupe,**
avec une introduction de **Casimir Stryienski.**

C'est, en quelque sorte, le catalogue de tous les précieux documents réunis par M. Camile Stryienski, l'un des stendhaliens les plus fervents, que l'on trouvera dans ce livre. M. Adolphe Paupe s'est consacré à ce travail avec une piété et une intelligence dont il faut lui savoir un gré infini. « M. Paupe a fait non seulement la nomenclature des éditions, il a dressé une liste des articles les plus saillants consacrés à Beyle. Non satisfait de les énumérer sèchement, il a extrait avec impartialité certains passages de ces articles, enregistrant les critiques aussi bien que les éloges... » Son travail est tout à fait utile : il constitue l'un des chapitres importants de l'exégèse stendhalienne.

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 2202-2-04. — (Encre Lorilleux).


Widener Library
3 2044 105 329 999